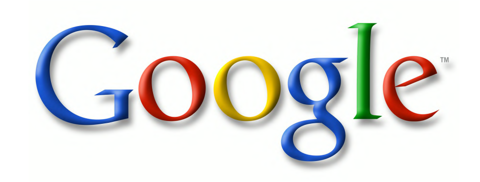
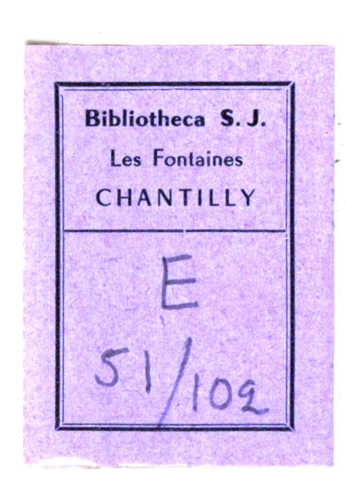
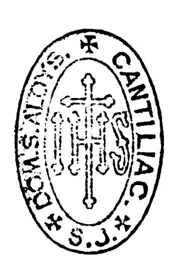









DOM. S. ALOYS. CANTILIAC. S.J.
IHS

LES OEVVRES DE PHILON IVIF, AVTHEVR TRES-ELOQVENT, & Philosophe tres-graue.

CONTENANT L'INTERPRETATION de plusieurs diuins & sacrez mysteres, & l'instruction d'vn chacun en toutes bonnes & sainctes mœurs.

Translatées de Grec en François, par PIERRE BELLIER Docteur és droicts.

Reueuës, corrigées, & augmentées de trois liures, traduits sur l'original Grec, Par FED. MOREL, *Doyen des Lecteurs & Interpretes du Roy.*



A PARIS,
De l'Imprimerie de CHARLES CHAPPELLAIN, rue des Carmes, au College des Lombards.

D. DC. XII.

Auec Priuilege du Roy.



A MESSIRE PHILIPPES HVRAVT, EVESQVE DE CHARTRES, & Conseiller du Roy en ses Conseils d'Estat & Priué.



ONSIEVR, Ayant ces iours passez esté prié par gens soigneux du bien public, de reueoir la premiere traduction Françoise d'vne partie des œuures de Philon Hebreu, Auteur ancien, fort celebre & tres eloquent, & la purger de quelques taches, & en suppleer les defectuositez au parauant que le liure se remit soubs la presse: i'y ay d'autant plus volontiers vacqué & employé quelques heures du peu de loisir

qui me restoit de mes charges publicques, & de mes estudes & affaires particulieres, que j'ay tousiours prisé & aimé ce personnage, & sçay en quelle estime il est, & a esté à bon droit entre les hommes renommez en sçauoir & vertu, tant anciens que modernes, pour sa doctrine profonde, & admirable eloquence, és discours de la Philosophie morale, dont on le parangonne justement auec le grand Platon, & pour sa sublime subtilité & grand jugement en l'exposition allegorique de l'Escriture Saincte, auec vne candeur & probité merueilleuse, qui reluit en ses escrits, qui sont comme beaux miroirs d'vne saincte vie. C'est pourquoy feu Monsieur de Chiuerny, Chancelier de France, vostre pere d'heureuse memoire, auoit les dittes œuures en grande recommandation, & receut pour vn tres-agreable present, les premiers essais que l'ancien interprete François luy en presenta & dédia: lesquels ayant reueu & conferé soi-

gneusement auec l'original Grec, j'ay tasché de les nettoyer d'vn bon nombre de fautes, qui y estoient demeurées, ou pour la corruption de l'exemplaire du traducteur, ou par inaduertance humaine, ou par la nonchalance des correcteurs & Imprimeurs: & en outre j'ay adjousté les principaux liures qui y manquoient. Cela fait, i'ay pensé que le vous addressant & dédiant, paré d'vn nouuel habillement, vous ne feriez pas moins d'estat de cest offre, qu'auoient fait ceux qui vous ont mis au monde, comme vne lampe, pour esclairer & illustrer le Clergé de France de toutes vertus heroïques, comme vous auez tres-bien commencé de faire, & y perseuerez de jour en jour, selon la dignité de vostre Prelature, & la splendeur de vostre illustre famille, que ie respecteray & reuereray toute ma vie, comme celuy qui est

Vostre tres-humble, & tres-affectionné seruiteur
FED. MOREL.



Ηνὶ Φίλων κλέος Ἑβραίων, ἴνδαλμα Πλάτωνος,
Ὧ τὸ καλὸν φίλον ἦν, οὐ καλὸν οὐ φίλον ἦν.

Φεδ. Μορέλλ.

SOMMAIRE DE LA VIE, MOEVRS, ET OEVVRES de Philon Iuif.

Extraict de S. Hierosme, au Catalogue des Escriuains Ecclesiastiques.

PHILON Iuif, natif d'Alexādrie, yssu de la race des Presbtres, est par nous mis entre les Escriuains Ecclesiastiques, d'autāt qu'en escriuant vn liure, touchant la premiere Eglise instituée par S. Marc l'Euangeliste en Alexandrie, il a celebré la loüange des nostres, en r'apportant comme ils ne se tenoient pas seulement en Alexandrie: mais qu'ils frequentoient aussi plusieurs autres prouinces, où il appelle mesme leurs demeures, des Monasteres. D'où l'on peut voir que telle a esté premierement l'Eglise de ceux qui

croyoient en IESVS CHRIST; comme maintenant les Moines deſirent & taſchent d'eſtre; à ſçauoir qu'il n'y ait rien de propre à perſonne: que perſonne ne ſoit riche entre-eux, perſonne pauure; que les patrimoines ſoient diuiſez aux indigens: que l'on vacque à la priere, aux chants des Pſalmes, à la doctrine, à la con-
Act. 4. tinence: tels que S. Luc eſcrit qu'ont eſté premierement les fidelles en Hieruſalem. On dit qu'il courut fortune à Rome ſoubs Caius Caligula, vers lequel il fut enuoyé en ambaſſade de la part de ſa nation: Et qu'eſtant venu pour la ſeconde fois par deuers Claudius, il parla auec l'Apoſtre S. Pierre en ladite ville de Rome, & qu'il ſ'inſinua en ſon amitié; & que pour ceſte occaſion il parla honorablement des ſectateurs de Sainct Marc, diſciple de S. Pierre, leſquels eſtoient en

Alexandrie. Nous auons vn tresgrand nombre de ses belles & doctes œuures: entre lesquelles il y en a sur les cinq liures de Moyse: vn liure à part de la confusion des langues: vn autre de la nature, & de l'inuention:* vn discours des choses que nous souhaitons selon le sens interieur, & que nous detestons: vn traitté de l'Erudition: vn autre de l'Heritier des choses diuines: vn discours de la diuision des choses égales, & des contraires: vn autre des trois vertus: vn traitté * pourquoy les noms de quelques vns ont esté changez en l'Escriture saincte. Deux liures des accords & cõuentions: vn de la vie du sage: vn autre des Geás: cinq liures, touchant les songes, cõme ils sont quelquefois enuoyez de Dieu: cinq Traittez des questions, & solutiõs sur l'Exode: Quatre liures du Tabernacle & du Decalogue:

Tome 1.

** L'original de ceux-cy ne se trouue point.*

** Ceux-cy sont reseruez pour le second Tome.*

Tome 2.

Et aussi des victimes; & des promesses, ou maledictions: de la Prouidence: des Iuifs: de la conuersation de la vie: d'Alexandre: & que les animaux irraisonnables vsent de quelque raison particuliere. Que tout homme fol, est serf. & vn discours (dont nous auons parlé cy dessus) de la vie des nostres, à sçauoir des hommes esleuz à l'Apostolat, qu'il a aussi intitulé, *De la vie contemplatiue des supplians*; à cause qu'ils contemploient les choses celestes, & qu'ils prioient tousiours Dieu. Deux liures *de l'Agriculture*. Deux *de l'Yurongnerie*. Il y a encore d'autres ouurages de son esprit, qui ne sont point paruenus jusques à nous. L'on disoit ordinairement de luy entre les Grecs, *Ou Platon suit Philon, ou Philon suit Platon*; tant est grande la conformité de leur sens, & de leurs éloquents discours.

Ceux-cy nous manquent.

Page 820.

Page 1133. Tome. 2.

Sur les œuures de Philon.

ODE.

CE n'est point le berceau d'Arrie
Qui recommande Alexandrie,
(Comme dit l'aisné des Cesars)
Ny la memoire d'Alexandre,
Ny ses richesses, ny ses arts,
Qui la preseruent de la cendre.
Philon qu'elle mit en lumiere,
Pour sa doctrine singuliere
A cest honneur vniquement;
Iamais (bien que la destinee
Ruïne tout esgalement)
Elle ne sera ruïnée.
Comme Bacchus orne la vigne,
De mesme la personne digne
Rend son lieu natal annobly:
Maint bourgeois sauua sa patrie:
Ainsi Philon sauue d'oubly
Sa maternelle Alexandrie.
Comme elle n'a point de seconde,
Il est sans pair en sa faconde:
Toutesfois i'excepte Platon,
L'vn comme l'autre s'eternise,
Platon Philonise (dit-on)
Autant que Philon Platonise.
O France ma terre natale,
Si iamais tu fus liberale
A tes fideles traducteurs,
Sois-le maintenant; salarie
Quiconque explique ces Autheurs,
Et les donne à l'Imprimerie.

LE BLANC.

SOMMAIRE DES TRAICTEZ CONTENVS AVX œuures de Philon Iuif.


Digitized by Google

Aduertissement & emendation de quelques lieux des susdits liures de Philon.

Au liure de la Creation du monde, page 18. il est fait mention du jeu des noix. Nous trouuons que ce jeu estoit commun dés le temps de Iules Cæsar, sous lequel le Poëte Ouide en a escrit ces vers en la loüange du Noyer.

Quattuor è nucibus, non amplius, alea tota est,
Cùm sibi suppositis additur vna tribus.

Page 43. en l'epigramme de Solon sur les septenaires de l'âge de l'homme, au lieu du treziéme & quatorziéme vers, on peut mettre ceux-cy qui representent mieux le sens de Solon,

Puis à quarante neuf, langue & entendement
De leur vigueur naïfue ont l'accomplissement.

il faut lire en Grec,

Ἑπτὰ δ' νῦν ϗ γλῶσσαν ἐν ἑβδομάσι μέγ' ἄριστος.

Mettez encor ceux-cy pour les deux derniers;

Si à soixante & dix la vie est acheuée,
Lors la mort n'est trop tost à personne arriuée.

Pag. 417. l. 1. lisez: de sa religion. p. 428. lisez, les puissent d. p. 446. personnes libres. p. 485. souuerain bien, D.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy, il eſt permis à Charles Chappellain, Me. Imprimeur en l'Vniuerſité de Paris, d'Imprimer, ou faire Imprimer, vendre, & diſtribuer par toutes les terres de ſon obeïſſance, vn liure intitulé, *Les œuures de Philon Iuif, reueuës, corrigées, & augmentées de trois liures traduicts de Grec en François, par Federic Morel, Doyen des Lecteurs & Interpretes du Roy*, en ladite Vniuerſité: Sans qu'aucun Imprimeur ou Libraire, ny autres de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, le puiſſent Imprimer, ou faire Imprimer ſans la permiſſion dudit Chappellain, durant le temps & terme de ſix ans entiers & accomplis: A peine de quinze cens liures d'amende, applicable moitié à nous, & moitié aux pauures de l'Hoſtel Dieu dudit Paris, & confiſcation de tous les exemplaires qui ſe trouuerõt d'autres Impreſſions que de celles dudit Chappellain, & de tous deſpens, dommages, & intereſts: Nonobſtant oppoſitiõs, ou appellations quelconques faites ou à faire, Clameur de Haro, Chartre Normande, priuileges, & autres lettres au contraire: Ainſi que plus amplement eſt contenu & declaré eſdites lettres, Voulant en outre ſadite Majeſté, que mettant l'extraict dudit Priuilege au commencement ou à la fin deſdits liures, il ſoit tenu pour deuëment ſignifié à tous qu'il appartiendra: Car tel eſt noſtre plaiſir. Donné à Paris le neufieſme iour de Nouembre 1611. Et de noſtre Regne le deuxieſme.

Par le Roy en ſon Conſeil,

BERRVYER.







LIVRE DE PHILON IVIF, DE LA CREATION DV MONDE.



NTRE ceux qui ont fait des loix par cy deuant, aucuns en ont ordonné qui leur sembloient estre iustes & raisonnables, mais ç'a esté nuement & simplement, sans aucun enrichissement de paroles & sentences: il y en a eu d'autres, lesquels donnans grands poids & authorité à leurs inuentions, les ont enflees & remplies de trop de langage, couurans & cachans la verité souz des fables controuuées: Moyse au cōtraire laissant là ces deux façons l'vne comme rude, mal polie; & ne sentant aucunement son Philosophe; l'autre comme faulse & pleine d'abus; a fait vn commencement de loix fort beau & honneste, ne remonstrant tout incontinēt ce qu'il falloit, ou ce qu'il

ne falloit pas faire; ny, pour-autant qu'il estoit necessaire de duire & façonner auparauant les esprits de ceux qui deuoient vser de ces loix, controuuant des fables, ou s'aydant de celles des autres: mais prenant, comme i'ay dit, vn autre merueilleux commencement, qui contient la creation du monde: car par là on voit comme le monde s'accorde auec la loy, & la loy auec le monde: & comme l'homme guidé par la loy, deuient incontinent citoyen du monde, conduisant ses actions selon le vouloir de la nature gouuernante de l'vniuers. Or il n'y a poëte, ny orateur, qui puisse dignement loüer la beauté des desseins de la creation du monde, par ce qu'ils surpassent parole & ouïe & sont si grands & graues, qu'ils ne peuuent estre declairés par l'organe mortel. Il ne nous faut pas toutesfois pour cela demeurer en chemin, mais deuons plustost, pour l'amour de nostre Dieu, prendre la hardiesse, voire par dessus nostre pouuoir, d'en parler. Nous ne dirons rien de nous-mesmes, & au lieu de beaucoup, ce peu, où l'esprit humain, épris de l'amour & desir de sapience, pourra monter. Tout ainsi doncques qu'vn petit anneau estant graué reçoit bien la figure d'vn colosse & grande statuë: peut estre aussi que les excellentes beautez de la creation du monde descritte au traitté des loix, qui esblouissent, ne plus ne moins que la grande clarté la veüe, les esprits de ceux qui s'en meslent, seront éclaircis par vn simple & mediocre stile. Pour à quoy paruenir, il faut premierement donner à entendre ce qui ne doit estre aucune-

Excellence du dessein de Moyse touchant la creation du monde.

ment teu. Aucuns s'ebahissants plus du monde, & en faisant plus grand cas, que de celuy qui l'a creé, ont d'vn costé mis en auant que le monde n'auoit point eu de commencement, & qu'il estoit eternel: & de l'autre, mentants meschamment, ont soustenu que Dieu ne faisoit rien, & ne se soucioit d'icy bas: combien qu'au contraire ils deussent grandement admirer la puissance de Dieu, comme Createur & Pere, non pas adorer tant ce monde: mais Moyse ayant monté iusques au comble de la Philosophie, & auec ce ayant apris de la bouche de Dieu les principaux secrets de la nature, a conneu qu'il y auoit deux choses necessaires en ce monde, la cause agente & la cause passiue: Que l'actiue estoit l'esprit de l'vniuers trespur & naif, plus excellent que n'est la vertu, que n'est la sciẽce, que n'est le souuerain biẽ, ny la souueraine beauté: que la passible aussi estoit de soy sans ame, sans mouuement, & que receuant mouuemẽt, forme & ame de l'esprit, deuenoit vn ouurage parfait. Au reste, ceux qui disent que le monde n'a point eu de commencement, ne prennent point garde qu'ils retranchẽt ce qui est le plus vtile à la vie, & necessaire pour s'acheminer à la pieté, à sçauoir la preuoyãce: car raisõ nous enseigne que l'ouurier & le pere ont soing de ce qui est procedé d'eux: le pere tasche à maintenir ses enfans & toute sa race; aussi fait l'ouurier ses ouurages: tous deux repoussẽt, tãt qu'il leur est possible, les choses nuisibles & fâcheuses, desirẽt leur bailler ce qui leur est proffitable & cõmode: mais ce qui n'a point esté fait, n'a aucune accointance auec ce qui ne

Diuerses opinions des hommes touchant le monde.

Deux choses necessaires en ce monde, la cause agẽte & passiue.

Ceux qui niẽt la creation du monde nient la pouruoyance.

l'a point faict. Certes l'opinion n'est aucunement à priser, & ne vaut rien, laquelle tient que ce monde est comme vne ville abandonnee de Magistrat, n'ayant ne gouuerneur, ne president, ne iuge, par lequel tout soit bien reglé & gouuerné: au moyen dequoy ce grand Moyse considerant que ce qui n'a point esté fait, est fort esloigné de ce qui est visible pour-autant que tout ce qui est apperceu du sens, prend naissance & se change, ne demeurãt iamais en vn mesme estat: a depart à ce qui estoit inuisible, & intelligible, l'estre eternel, comme frere & parent & au sensible, naissance, nom qui luy est bien bien seant & propre. Puis que doncqnes le monde est apperceu de la veuë & du sens, il faut necessairement conclurre qu'il a esté creé. Parquoy Moyse non sans propos en a escrit la creation, se monstrant en cela grand Theologien. Il dit que le monde a esté creé en six iours, non que le Createur eust affaire de la longueur du temps: car il faut croire que Dieu fait ses œuures non seulement en commandant, ains aussi en pensant: mais par ce qu'il falloit garder vn ordre aux choses qui se faisoient. Le nombre est fort proche de l'ordre, & entre les nombres le six, selon la loy de nature, est fort propre à la creation, d'autant qu'apres l'vnité c'est le premier qui se trouue parfait, estant composé de parties egales, à sçauoir du trois qui est la moitié, & du deux qui est la troisiesme partie, & de l'vnité, qui est la sixiesme: tellement qu'il est, par maniere de dire masle & femelle, & composé de leurs deux qualitez: parce qu'és choses qui sont

Ce qui est sensible, a pris naissance: ce qui est inuisible est eternel.

Dieu œuure non seulemẽt en commandant, mais aussi en pensant.

Excellence du nombre de six.

au monde le masle est le non-pair, & la femelle le pair : des nombres non pairs, le trois est le premier, & des pairs le deux : des qualitez de ces deux nombres est fait le six. Il falloit doncques que le monde, qui estoit de toutes les autres creatures la plus parfaite, fust basty selon le nombre plus parfait, qui est le six: & par ce qu'il deuoit comprendre en soy la generation des choses, laquelle se fait par la compagnie du masle & de la femelle, il falloit aussi qu'il fust formé selon le premier nombre composé, qui se trouueroit pair non pair, afin qu'il representast la façon & maniere de faire du masle semant sa semence, & de la femelle la receuant. A chacun des six iours a attribué certaine partie de l'vniuers, hors mis le premier, lequel il n'appelle point premier, afin qu'il ne soit point nombré auec les autres : mais apres auoir bien consideré la nature de l'vnité, & la proprieté du nom, l'appelle proprement vn. Il nous faut doncques declarer ce que nous pourrons (d'autant qu'il n'est possible de déchiffrer tout) de ce iour là, lequel contient le singulier & excellent monde intellectuel, comme nous dirons cy apres. Car preuoyant Dieu, comme Dieu, que sans vn beau patron on ne peut bastir vn bel ouurage, & que nulle chose sensuelle peut estre parfaitte & sans faute, s'elle n'est formee selon son modelle & forme intellectuelle, voulant créer ce monde visible, en bastit auparauant en soy-mesmes vn original, afin qu'à l'exemple & imitation du patron incorporel & diuin, il en fist vn nouueau corporel, lequel seroit l'image & re-

Le monde basti de Dieu selon vn patron tres excellent & incorporel.

membrance nouuelle du vieil & ancien, contenant en soy autant de choses sensuelles, cõme il y en auoit d'intellectuelles en l'intelligible. Or il ne faut pas dire & croire, que le monde, qui est ainsi cõposé de formes & especes intellectuelles, soit en vn certain lieu, mais nous pourrons bien sçauoir en quelle sorte & maniere il est, si nous considerõs quelque similitude des choses, qui nous aduiennẽt ordinairement, cõme cestecy. Quãd il est questiõ de bastir vne ville selon le plaisir & curiosité d'vn Roy, ou Empereur puissant & magnifique, il auient que quelque personnage se presente, lequel dés son jeune âge s'est meslé de l'art d'architecture: celuy-là donques apres auoir consideré l'aisance & commodité du lieu, il deuise & pourtrait en soy-mesme presque toutes les parties de la ville, qu'il doit bastir, comme les temples, les lieux d'exercice, les places où se font les assemblees, les lieux de marché, les ports & haures, les arsenaux, les ruës, le pourpris & circuit des murailles, l'assiette des maisons tant particulieres, que communes: puis ayant receu en son esprit, comme en vne cire, les patrons & formes de chacune de ces choses là, il pourtraict en son esprit vne ville intellectuelle, & remaniãt le pourtraict d'icelle par sa memoire née quand & quand luy, & grauant encores plus auant les marques, comme vn bon ouurier, qui a tousiours l'œil dessus son modelle, commence à bastir vne meslange de pierres & de bois, & fait en sorte que chacune partie de son ouurage corporel, se rapporte à sa forme incorporelle. Le semblable faut penser de Dieu, lequel deliberant de bastir ceste gran-

Comparaison du bastiment d'vne ville auec celuy du monde.

de ville, conceut premierement en soy-mesme les desseins d'icelle, desquels ayant composé le monde intellectuel, parfit en fin le sensuel, se seruant de l'intellectuel, comme d'vn modelle. Ainsi doncques que la ville, qui auoit esté premierement pourtraite en l'esprit de l'Architecte, n'auoit point encores dehors pas vne place, mais estoit imprimee dans l'esprit de l'ouurier: de mesme le monde composé des formes, ne pouuoit auoir autre lieu, que la raison diuine, laquelle a orné & embelly toutes ces choses. Car quel autre lieu seroit suffisant de receuoir, ie ne dy pas toutes les puissances, mais vne seule des plus simples. Or la puissance creatiue de ce monde, est l'vne de ces puissances, ayant pour source ce qui est veritablement bon. Que si quelqu'vn vouloit rechercher la cause pour laquelle tout cest vniuers a esté creé, il me semble qu'il ne s'esloigneroit point du but, disant ce qu'vn de nos ancestres autrefois a dit: que le Pere & Createur est bon, à raison dequoy, estant bon de son naturel il n'a point porté enuie à la substance, laquelle n'auoit rien de soy bon, mais pouuoit estre changee en toutes choses bonnes: parce qu'elle estoit de soy sans ordre, sans qualité, sans ame, pleine de rudesse, de confusion & discorde: mais elle a esté tournee & changee en vn estat contraire & tresbon, ayant receu ordre, qualité, ame, estant deuenuë toute semblable, toute vne, bien jointe & accordante, & doüee de toutes les autres meilleures formes. Dieu donques sans aucun ayde (car qui eust esté l'autre pour le seconder?) & vsant de sa seule

La puissance creatiue de ce monde est l'vne des puissances de Dieu.

puissance, delibera de remplir la nature, qui estoit dépourueuë de tout don diuin, de ses promptes & riches graces, sans en espargner pas vne: nature dis-je, qui de soy-mesme ne se pouuoit bien faire. Il ne luy a pas toutesfois distribué ses plus grandes graces, d'autant qu'elles sont infinies & incomprehensibles: mais s'est accommodé au pouuoir de ceux, qui reçoiuent ses biens-faits: par ce que la creature n'est pas si bien duite à receuoir les graces de Dieu, qu'il est à les luy donner: à raison que les puissances d'iceluy surmontent toutes les choses, & la creature est si foible, qu'elle ne pourroit receuoir la grandeur d'icelles, mais defailliroit, si bien ne mesuroit & compassoit ce qui luy est propre. Si quelqu'vn veut vser de mots plus clairs & découuerts, ne sçauroit dire autre chose sinon que ce monde intellectuel est la raison de Dieu creant le monde, d'autant que celle ville intellectuelle, dont nous auõs parlé, n'est qu'vn discours de l'architecte, lequel pense à bastir la ville ja comprinse en son esprit; voila l'aduis de Moyse, non le mien: car luy descriuant la creation de l homme, confesse appertement qu'il a esté formé à l'image de Dieu. Or si vne partie de l'vniuers est l'image d'iceluy faicte à sa semblance, à plus forte raison toute l'espece entiere, qui est tout ce monde sensuel, sera l'image, representãt mieux le pourtrait diuin, que l'homme: joint qu'il est certain que le seau original, que nous disons estre le monde intellectuel, est le patron original, la forme des formes, & le Verbe diuin. Il dit doncques qu'au commence-

Comment Dieu a departy ses graces à la nature.

Gene. 1.

ment Dieu fit le Ciel & la terre: prenant le commencemẽt non, comme pensent aucuns, selon la nature du temps, d'autant que le temps n'estoit point auant la creation du monde, mais a esté fait auec luy, ou apres: parce que si le temps est l'espace du mouuement du Ciel, il ne se peut faire que le mouuemẽt soit premier, que la chose meuë, mais il faut qu'il soit apres, ou quand & quand elle: au moyen dequoy il s'ensuit que le temps est d'vne mesme âge que le monde ou plus ieune: car d'oser soustenir qu'il soit plus vieil, ce seroit veritablement contre la Philosophie. Or puis que ce mot de commencement n'est point pris maintenant selon le temps, il sera bon de l'interpreter selon le nombre, & vaudra autant à dire, *Au commencement il a fait le Ciel*, comme premieremẽt il a fait le Ciel: aussi estoit il bien raisonnable qu'il fust le premier creé, comme estant le meilleur des autres choses creées, & composé d'vne substãce nette & pure pour estre la maison tres-sacree des Dieux inuisibles & visibles. Que si Dieu le Createur eust fait en vn instãt toutes les choses ensemble entieres & parfaites, elles eussent esté sans ordre: or il n'y a rien de beau sans ordre: & l'ordre est vn rang & suite de certaines choses, qui doiuent aller deuant, & suiure apres: lequel s'il n'apparoit au bastiment & accomplissement de l'œuure, pour le moins se monstre il dedans l'esprit de l'ouurier pourueu que tout soit bien agencé & rangé sans aucune confusion & faute. Premierement doncques le Createur fit au monde intelligible, le Ciel incorporel, la terre inui-

Le temps n'estoit auãt la creation du monde.

Au commencement, signifie, tout premierement.

Qu'est-ce que l'ordre.

Il n'y a rien de beau sans ordre.

fible,& outre la forme de l'air,& du vuide: dont il appella l'air tenebres, d'autant que l'air de sa nature est noir: & le vuide abysme; parce que le vuide est tres-profond & descouuert. Apres il crea l'æssence incorporelle de l'eau & de l'esprit & finalement la septiesme, à sçauoir celle de la lumiere, laquelle estoit totalement incorporelle,& le patron intelligible du Soleil, & de tous les Astres lumineux, qui deuoient estre au Ciel: vray est qu'il donna l'auantage à l'esprit & à la lumiere, parce qu'il appella celuy-là l'esprit de Dieu, d'autant que l'esprit a grande efficace pour faire viure,& que Dieu est auteur de la vie: & la lumiere toute bonne. Car selon mon aduis, ce qui est intellectuel, est d'autant plus clair & reluisant que ce qui est visible: d'autant que le Soleil est plus excellent que les tenebres, & le iour que la nuict, & l'esprit chef & guide de toute l'ame, que les sens par lesquels nous iugeons & discernons des choses,& les yeux, que le corps. Au reste il dit que le Verbe diuin inuisible,& intellectuel est l'image de Dieu, & que la lumiere intellectuelle est l'image du Verbe diuin, lequel donne à cognoistre la naissance d'icelle estant vn astre plus que celeste, source des autres astres sensuels, qu'on pourroit à bon droit nommer lumiere generale: dont le Soleil, la Lune, & les autres Estoilles tant arrestez que vagues puisent & tirent tout ce qu'ils peuuent de clarté, s'obscurcissant lors celle pure & naïfue lumiere, quand elle change de la nature intellectuelle à la sensuelle : d'autant qu'il n'y a rien de sensuel, pur. Ce qui s'ensuit

Modelle & ordre de la creation de toutes choses.

La lumiere intelligible source de toutes lumieres sensibles.

apres, eſt fort bien dit: que *Les tenebres eſtoient ſur l'abyſme* : car l'air eſtoit aucunement deſſus le vuide : d'autant qu'il remplit ce grand lieu deſert & vuide, qui eſt entre nous & la Lune, auquel il eſtoit monté. Or apres que la lumiere intellectuelle, qui auoit eſté auant le Soleil, eut eſpandu ſa lueur & clarté, les tenebres, parties aduerſes de la lumiere, ſe retirerent, tellement que Dieu les ſepara, & dreſſa entre-eux deux vne muraille, ſçachant bien la noiſe & le debat qu'ils auoient enſemble, à raiſon de leur nature diuerſe. Afin doncques que les choſes, qui eſtoient proffitables à l'homme, ne fuſſent touſiours en diſcord, & la guerre, au lieu de paix, ne dominaſt, au moyen du deſordre & confuſion, qui ſe trouueroient au monde, non ſeulement il ſepara la lumiere des tenebres, mais auſſi il mit entre-eux deux bornes, par leſquelles chacune des extremitez fuſt retenuë en bride : car comme voiſins & proches, ils pouuoient faire vne confuſion, combatans pour la principauté & entreprenans vn combat, qui euſt duré ſans ceſſe, de deſir de vaincre, s'il n'y euſt eu des barres fichees entre-eux, qui euſſent aſſoupi leur noiſe & different. Ces barres ſont le ſoir & le matin : dont le matin annonce le Soleil leuant, chaſſant peu à peu les tenebres : & le ſoir ſuruient au Soleil couchant, receuant doucement la roideur & force des tenebres. Il faut doncques mettre le matin & le ſoir au rang des choſes incorporelles & intellectuelles : d'autant qu'il n'y a rien de ſenſuel en eux : mais ſont toutes formes, meſures, patrons, cachets,

Separation des tenebres & de la lumiere.

Le ſoir & le matin ſont les barres entre les tenebres & la lumiere.

& choses incorporelles pour la generation des corps. Apres que la lumiere eut esté faite, & que les tenebres se furent retirées & absentées, & les barres fichées au milieu d'eux qui estoient le soir & le matin, alors necessairement la mesure du temps fut parfaite & accomplie: ce que le Createur appella IOVR: jour, di-ie, non premier, mais vn, à raison du monde intellectuel, qui de son naturel est seul & vnique. Or ce monde incorporel assis & posé dedans le Verbe diuin, auoit ja pris fin, lors que l'autre, qui est apperçeu du sens, s'acheuoit selon le patron d'iceluy, entre les parties duquel le Createur crea le Ciel tout le premier, comme le meilleur & le plus excellent, lequel il appella fort proprement FIRMAMENT, voulant par là induire qu'il estoit corporel: d'autant que le corps de sa nature est ferme & solide, estant composé de trois mesures, & pouuant estre mesuré en trois sortes. Quelle pourroit estre aussi l'intelligence & cognoissance du solide & du corps autre, que pour estre mesuré en toutes les sortes qu'on le voudra prendre? Dieu donques opposant à l'intellectuel & incorporel ce sensible & corporel, l'a appellé firmament, lequel il nomme apres fort proprement, OVRANON, par ce qu'il est *Oros*, c'est à dire, la borne de toutes les choses qui sont au monde: ou par ce qu'il a esté fait le premier *Oratôn*, c'est à dire, des choses visibles: si tost que le ciel eut esté fait, Dieu le Createur nomma le second jour, dédiant au Ciel l'espace & mesure entiere du jour, pour la dignité & honneur, qui luy appartient entre

Le iour, mesme du temps.

Creation du Ciel ou firmament.

Pourquoy le Ciel est appellé en Grec ὐρανός ὅρος ὁρατῶν.

les choses sensuelles. Apres cela, parce que toute l'eau estoit espanduë sur toute la terre, & estoit entrée dedans toutes les parties d'icelle, de sorte qu'il sembloit qu'à l'exemple de l'esponge, laquelle auale & boit quelque liqueur, la terre fust vn marais & profond bourbier, estans touts les deux elements comme la paste meslez & paitris en vne nature confuse & sans forme, Dieu commanda que toute l'eau salée, qui eust peu empescher la fertilité des semailles & des arbres, & par ce moyen causer la sterilité, se departist de toutes les fentes, creuasses, baillements, & entre-deux de la terre, afin qu'elle se ralliast & ramassast en vn certain lieu: dont aduint que la seiche, c'est à dire, la terre, laquelle auparauant estoit cachée, apparut, & ne demeura que l'eau douce, tant pour la conseruation & durée de la terre (car l'humidité moderée est comme vne colle, qui joint & vnit les choses separées) qu'aussi afin qu'elle ne fust par la trop grande seicheresse, sterile, mais rapportast, comme vne bonne mere fait à ses enfants, non seulement la viande, qui est l'vne des nourritures, ains touts ces deux, le boire & le manger. Pour ceste cause, elle est pleine de veines semblables aux mammelles, lesquelles s'ouurants rendent les riuieres & fontaines: auec ce se treuue de petits ruisseaux cachez dedans les terres labourables, pour l'abondance & fertilité des fruits. Ayant donques Dieu ordonné tout cecy, il donna des noms à chaque chose, appellant la seiche la terre: & l'eau separée de la terre, la mer. Cela fait il commença à embellir la

Separation du sec & de l'humide.

Embellissement de la terre.

terre,luy commandant de produire l'herbe verdoyante,de porter espics,& toutes sortes d'herbes : aux prez de rapporter abondamment du foin, & generalement toutes autres choses requises tant pour la nourriture des bestes, que des hommes.D'auantage à l'instant de ce commandement elle produisit toutes sortes d'arbres,tant sauuages, que priuez & fruictiers,lesquels,lors de leur creation, estoient tous chargez de fruict,mais maintenant,tout au contraire,chacun produit à son tour, non tous ensemble à raison des saisons de l'annee differentes: car il n'y a personne qui ne sçache bien, qu'il faut premierement semer & planter, & qu'apres les choses semees & plantees croissent,jettans d'vn costé leurs racines en bas, comme dedans vn fondement, & de l'autre se leuant en haut, & produisans leurs tiges, en ce faisant les branches & fueilles commencent à sortir, en fin le fruict vient, lequel du commencement n'est pas parfait, ains reçoit plusieurs changemens tant en grosseur qu'en qualité: par ce qu'estant produit, il est si petit, qu'à grand peine peut estre apperceu, estant semblable à la fleur & limaille d'airain fort menuë, laquelle quelqu'vn pourroit, sans s'esloigner du but, dire estre la premiere chose apparente au sens: ce fruict apres peu à peu par le moyen de la nourriture, qui coule par la substance de l'arbre, & l'arrouse, par le moyen aussi de la bonne temperature des vents,est nourry, & croist, iusques à ce qu'il soit paruenu à sa iuste grandeur:changeant de grosseur, il change aussi de qualitez &

Accroissement des choses produites par la nature.

Les arbres

de couleurs, comme s'il estoit peint, par vn peintre, de diuerses couleurs. Or cõme j'ay par cy deuant dit, Dieu au commencemẽt de la creation du monde fist sortir toutes sortes d'arbres de la terre, portans fruits tout meurs & parfaits, afin que les animaux, qui deuoient estre creez, en peussent incontinent vser. Il cõmanda donques à la terre de les produire. Elle, comme si dés long tẽps eust esté grosse & preste à accoucher, vint à produire toutes sortes d'herbes, toutes sortes d'arbres, & outre infinies sortes de fruicts lesquels seruoient non seulement de nourriture aux animaux, mais aussi à la perpetuelle generation de leur semblable, ayans dedans eux enclose l'essence & vertu d'engendrer, en laquelle les proprietez & raisons de toutes choses sont cachees, qui puis apres paroissent selon les saisons & cours du temps: Car Dieu a voulu que la nature acheuast totalement son cours, perpetuant les genres & especes des choses, & les faisant participantes de l'eternité. Voila pourquoy il a mené le commencement iusques à la fin, & a fait retourner en arriere la fin au commencement: parce que le fruict prouient de ce qui a esté planté, comme du commencement la fin, & du fruict la semence, & de la semence la plante, comme le commencement de la fin. Au quatriesme iour apres la Creation de la terre, il embellit le Ciel, non qu'il voulust oster le premier degré au Ciel pour le bailler à la terre, donnant l'aduantage à ce qui estoit de sa nature moindre, & le second lieu à ce qui estoit le meilleur, & le plus diuin, mais pour faire paroistre sa

creez auec leur fruict.

Le cours de nature ordonné de Dieu.

Embellissemẽt du corps humain.

puissance: car préuoyant les opinions des hommes non encores nais, & pensant bien qu'ils adiousteroient plustost foy aux choses probables & vray-semblables, lesquelles auoient bien quelque apparence de raison, non toutesfois vne naïue, & entiere verité, & qu'ils croiroient plustost à ce qu'ils verroient, qu'à Dieu, embrassant la sophisterie, & coloree & déguisee sagesse, pour la vraye & naïue sagesse: que si tost qu'ils auroient veu le cours du Soleil & de la Lune, par lequel les changemens de l'Esté, de l'Hyuer, du Printemps & Automne se font, ils estimeroient les reuolutiõs & circuits des astres du Ciel estre les causes de toutes les choses qui tous les ans naissent & prouiennent de la terre: afin que pas vn d'eux ne fust si hardy, ou par vne hardiesse impudente, ou par vne ignorance trop grande, d'attribuer à la creature les premieres causes: Qu'ils dressent, dit-il, leurs pensees à la premiere creation de toutes les choses, lors ils cognoistront que la terre a produit toutes sortes de plantes & de fruicts, auparauant que le Soleil fust, ou la Lune: & considerans bien cela en leur esprit, qu'ils esperent hardiment & croyent qu'encores elle en produira de semblables par l'ordonnãce du Createur, quand bon luy semblera, n'ayant aucunement affaire de toutes les appartenances du Ciel, ausquelles il a bien donné quelques vertus & puissances, non toutesfois souueraines: car comme le chartier qui tient en sa main la bride du cheual, ou comme le pilote du nauire, qui tient le gouuernail, il conduit bien deuëment toutes choses à

Dieu a donné des vertus au Ciel, non toutesfois souueraines.

sa volonté, n'ayant que faire de personne, & ne luy estant rien impossible. Voila la raison pour laquelle la terre a la premiere produite le germe, & porté l'herbe : & que le Ciel apres a esté embelly par le nombre parfait, qui est le quatre, lequel on ne peut faillir de dire estre la source du dix, nombre parfait : d'autant que le dix actuellement & de soy n'est autre chose, comme il semble que le quatre en puissance : car si on assemble par ordre les nombres depuis l'vnité iusques à quatre, on fera dix, qui est la fin & borne des nombres infinis : à l'entour duquel, comme vn essieu ou butte tous les autres nombres tournoyent & roulent. Le quatre contient aussi les raisons des accords de Musique, à sçauoir du Diatessaron, du Diapente, du Diapason, & Disdiapason, qui sont les bons accords. La raison du Diatessaron est sur-tierce, celle du diapente sescuple, & du Diapason double. Toutes ces raisons, comparaisons & proportions sont contenuës au quatre, sçauoir la sur-tierce de quatre à trois sescuple de trois à deux, la double de deux à vn ou de quatre à deux, & la quadruple de quatre a vn. Le quatre a encore vne autre belle vertu, laquelle est admirable tant à la dire, qu'à la penser : car c'est le premier nombre, qui monstre la nature du solide : d'autant que les autres nombres precedans sont dédiez & destinez seulement aux choses incorporelles : parce que l'vnité en la Geometrie monstre la nature & qualité du poinct, le deux de la ligne, n'estant la ligne autre chose que longueur sans largeur : la superficie aussi, qui est vne longueur & largeur

Quatre, nombre parfaict. Raisons des accords de Musique.

Le nombre de quatre monstre la nature du solide.

tout ensemble, est representee par le trois, tellement que pour composer la nature du solide, il ne reste plus que la profondeur, laquelle estant adjoustée au trois, fait le quatre : qui est cause que ce nombre est estimé plus que les autres: parce qu'ayant pris son commencement d'vne essence incorporelle & intellectuelle, il nous mene à la cognoissance du corps composé de trois mesures, c'est à sçauoir de longueur, largeur & profondeur, estant de son naturel le premier apperceu du sens. Si quelqu'vn n'entend nostre dire, il le pourra facilement conceuoir en son esprit par vn petit jeu assez familier & cogneu. Ceux qui joüent aux noix ont coustume d'en assembler trois en vn lieu plat, puis ils en mettent vne quatriesme dessus en forme de Pyramide: ce triangle de noix ainsi composé en ceste place vnie s'arreste & demeure dedans le trois, ne passant outre : mais ce qui est adjousté fait le quatre pour le regard du nombre, & pour le regard de la figure, la Pyramide, qui est vn corps solide. Outre ce il ne faut pas ignorer que le quatre est le premier quadrangle de tous les nombres également égal, qui est vne mesure de Iustice & égalité, & que luy seul a accoustumé d'estre engendré de mesme & semblables raisons tant en sa composition, qu'en sa vertu & puissance: selon la composition de deux & de deux, selon la puissance de deux fois deux, monstrant en soy vn fort beau genre d'accord, ce que pas vn des autres nõbres n'a: car le six composé de deux trois, ne peut plus par la multiplication d'iceux estre engendré, mais c'est vn au-

Ieu des noix ancien.

tre, qui est le neuf. Ce quatre a d'autres belles vertus, lesquelles nous declarerons plus clairement en son traicté particulier. Il suffira pour ceste heure d'adjouster cecy, que le quatre a esté dés le commencement de la creation du monde: parce que les quatre elemens, dont ce monde est composé, sont issus du nombre de quatre, comme de leur source & fontaine; semblablement les quatre saisons & parties de l'année, qui sont les principes & causes de la generation des animaux & des plantes, à sçauoir l'Hyuer, le Printemps, l'Esté & l'Automne. Ayant donques Dieu fait ce nombre deuant declaré, digne d'vn si grand aduantage & honneur en la nature, il voulut necessairement embellir le Ciel, au quatriesme jour, d'vne tres-belle & diuine beauté, à sçauoir des Estoilles éclairantes: & sçachant bien que la lumiere estoit de tout ce qui est en ce monde la meilleure, la fit organe & instrument du plus beau sens, qui est la veuë: car ce qu'est la raison dedãs l'ame, telle chose est l'œil dedans le corps, d'autãt que l'vne & l'autre voit: l'vne les choses intellectuelles, & l'autre les sensuelles. L'esprit vse de la science pour cognoistre les choses incorporelles, & les yeux vsent de la lumiere pour cognoistre les corps: ce qui est cause de beaucoup de biens aux hommes & sur tout d'vn grand, qui est la Philosophie: parce qu'estant la veuë guidée, & conduite en haut, par le moyen de la lumiere, & contemplant la nature des astres tant fichez, que courans çà & là, leurs mouuemens melodieux, leurs tours & circuits bien ordonnez, les vns se mouuans d'v-

Quatre Elemens.

Quatre Saisons.

Excellence de la lumiere.

La veuë & lumiere a engendré la Philosophie.

ne mesme sorte, les autres diuersement & vsans de deux mouuements contraires, les branles melodieux, embellis des loix de la Musique, donne à l'ame vne indicible joye & plaisir: elle estant ainsi bien repeuë & banquetée de tant de sortes de spectacles: (car des vns les autres sourdent) ne se peut souler de contempler, tellement que (comme coustumierement auient) recherchant plus outre, s'enquiert soigneusement quelle est l'essence des choses visibles, s'elles ont eu commencement ou non, quelle est la sorte & maniere de leur mouuement, qu'elles sont les causes pour lesquelles tout ce qui est en ce monde est gouuerné: de ceste recherche est venuë la Philosophie, qui est le plus grand bien qui eust peu aduenir à la vie humaine. Or Dieu regardant à celle espece de lumiere intellectuelle, dont nous auons par cy deuant parlé au discours du monde incorporel, crea les estoilles, qui sont apperceuës du sens, images fort belles & diuines, lesquelles il colloqua au ciel, comme en vn temple le plus pur, & le plus beau d'entre toutes les essences corporelles, & ce pour beaucoup de raisons: l'vne pour donner lumiere, l'autre pour estre signes & presages, en apres pour les saisons de l'année, finalement pour les iours, les mois, & les années, qui sont les mesures du temps, dont est prouenu la nature du nombre. Si nous voulons sçauoir l'vsage & profit que nous apporte chacune de ces choses là les effets le nous monstreront bien euidemment: & pour en auoir plus parfaicte cognoissance, il ne sera parauenture hors de

Creation des Estoilles.

propos, en discourant, de rechercher la verité. Ayant esté le temps diuisé en deux parties, le iour & la nuict, le Createur donna au Soleil, comme à vn grand Roy, la puissance sur le iour, & sur la nuict à la Lune, & à toute la compagnie des Estoilles: en quoy se monstre la grandeur, la puissance, & authorité du Soleil: parce qu'estant vnique & seul, il a pris pour sa part la moitié de tout le temps, qui est le iour, & les autres astres auec la Lune l'autre partie, qu'on appelle la nuict. Si tost doncques que le Soleil se leue, les clartez des autres Astres non seulement s'affoiblissent & s'obscurcissent, ains aussi s'euanouïssent & aneantissent du tout, pour la trop grande lumiere du Soleil sur-venante: mais estant couché, ils commencent tous à monstrer leurs qualitez & vertus: car (comme i'ay par cy deuant dit) ils ont esté faits, non seulement à fin qu'ils enuoyassent leur lumiere à la terre, mais aussi à fin qu'ils soient signes & presages des choses à venir: qui est cause que les hommes par leur leuer, coucher, eclipse, apparition, cachement, ou par autres sortes & manieres de mouuemens, prognostiquent les choses qui auiennent, comme abondance de fruicts ou rarité, fecondité d'animaux ou mortalité, temps clair ou sombre, douceur de temps ou orage, regorgement & inondation d'eaux ou seicheresse, calmeté de mer ou tempeste, changement des quatre saisons de l'annee, ou l'Esté hyuernant, ou l'Hyuer brulant, ou le Printemps deuenant Automne, ou l'Automne deuenant le Printemps. Il est tout certain qu'aucuns par les mouuemens du

Le Soleil dedié pour le iour & la Lune pour la nuict, auec les autres astres.

Pour quelles raisons ont esté creez les astres.

Ciel ont prognostiqué le tremblement de terre, & infinies autres choses veritables : de sorte qu'on pourra dire, sans mētir aucunement, que les astres ont esté faits tant pour signes & presages, que pour les temps, en prenant les temps pour les quatre saisons de l'année. Pourquoy non aussi? Car que peut estre autre chose le tēps, sinon l'occasion & l'opportunité de faire bien toutes choses en temps commode? on faict de beaux actes, & les paracheue-on, aux quatre saisons de l'année: parce que selon le temps on seme, ou on plante, les animaux naissent & croissent. D'auantage les astres ont esté faits pour mesurer le temps : d'autant que selon le cours ordonné du Soleil, de la Lune, ou des Estoilles, les iours, les mois & les années ont esté basties & reglées. Tout incontinent aussi la nature du nombre, chose tres-vtile, est apparuë, la mettant le temps en éuidence & lumiere : car d'vn iour vient l'vnité, de deux iours le deux, de trois le trois, & d'vn mois le trente, & d'vn an autant de iours qu'il y a aux douze mois, & du temps infiny le nombre infiny. Tant de profit necessaire nous apporte la nature, & le mouuement des astres celestes. Ie pourroy raconter d'autres choses à nous inconnuës (parce que toutes ne sont pas venuës à la connoissance des hommes mortels) qui concernēt l'entretenement & durée du monde, lesquelles doiuent estre en tout & par tout accomplies par les loix stables, que Dieu a ordonné & arresté en cet vniuers. Apres que Dieu eut creé la Terre & le Ciel, & iceux embelli de leurs beaux & seans ornemens, à sça-

Qu'est-ce que le temps.

Le commencement & source de la nature des nombres.

Secrets de nature.

uoir la terre au troisiesme iour, comme il a esté dit, & le Ciel au quatriesme: il se mit à former au cinquiesme iour les gẽres & especes de tous les animaux mortels, & commẽça par ceux qui viuent dans l'eau, estimant n'estre chose plus proche & familiere l'vne à l'autre, que sont les animaux au nombre de cinq: car il n'y a rien qui monstre plus la difference de ce qui a vne ame, & de ce qui n'en a point, que le sens: Or le sens est party en cinq, en la veuë, l'ouië, le goust, l'odorement, & touchement, à chacun desquels le Createur a distribué certaines matieres & instrumens propres pour iuger des sujets: à la veuë les couleurs, à l'ouïe les sons & voix, au goust les saueurs, à l'odorement, les odeurs, au touchement le mol & le dur, le chaud & froid, le poly & le rude. Il commanda doncques que toutes les sortes de poissons & baleines differentes en grandeurs & qualitez, s'assemblassent en leurs lieux: d'autant qu'il y en a de diuerses sortes en diuerses mers, quelquesfois les mesmes. Ils ne furent pas toutesfois, indifferemment creez en tous les endroits: & ce pour bonne raison, parce qu'il y en a qui aiment les lieux marescageux, & la mer basse: les autres fossez & ports, ne pouuãs se trainer vers la terre, ne pouuans aussi nager loin d'icelle: les autres se nourrissant au milieu & au plus profond de la mer, se détournent des promontoires, des Isles, des rochers, entre lesquels il y en a qui s'esgayent & resiouïssent en vne mer bonnasse & calme, les autres en vne tourmente: d'autant que continuellement s'exerçãs & cõbatans contre les on-

Ouurage du cinquiesme iour.

Les sens partis en cinq.

Les poissons de diuerses sortes colloquez és lieux propres à leur nature.

des, & repoulſans d'vne grande force la roideur des vagues, deuiennent plus robuſtes & forts, ſ'engraiſſans dauãtage. Apres cela il crea les oiſeaux, n'eſtants pas beaucoup differents des poiſſons, d'autãt que tous deux ont vne certaine proprieté de nager, & n'en laiſſa pas vne eſpece imparfaite. Or eſtant aduenuës à l'air & à l'eau, comme en leurs lots, toutes ſortes d'animaux, il conuia la terre à la generation de la partie qui reſtoit, qui eſtoient les animaux terreſtres. Il dit donques: Que la terre produiſe les beſtes priuées, les Sauuages, & les Rampantes, ſelon chacun ſon genre & eſpece. La terre à ceſte parolle laſcha incontinent les beſtes, qu'on luy auoit commandé de laiſſer ſortir, qui eſtoient differentes tãt en l'equipage du corps, qu'en force & puiſſance profitable ou dommageable. Cela acheué il fit l'homme: mais la ſorte & maniere comme il le fit, ie la declareray, apres que j'aurai fait cognoiſtre l'ordre dõt il vſa en la generation des animaux. L'ame, qui eſtoit pareſſeuſe & rude, eſcheut aux poiſſons, la parfaite & totalement bonne aux hommes: & la metoyenne, qui eſt participante de tous les deux, aux animaux terreſtres & volatiles: d'autant qu'elle a le ſens plus ſubtil & agu que celle des poiſſons, & eſt plus lourde & groſſiere que celle de l'homme. Pour ceſte raiſon Dieu crea les poiſſons les premiers de tous les animaux, tenans plus du corps que de l'ame, eſtans aucunement animaux, & non animaux, & comme vne choſe mouuante ſans toute-fois ame, leur ayant eſté ſeulement eſpanduë quel-

Creation des oyſeaux.

Creation des animaux terreſtres.

Creation de l'homme.

L'ordre dont vſa le createur en la generation des animaux.

que vertu de l'ame pour l'entretenement de leur corps, comme (à ce qu'on dit) on espand le sel sur la chair, de peur qu'elle ne se gaste & corrompe. Apres les poissons, les volatiles, & animaux terrestres furent creés, comme ayans le sens plus vif, & faisans paroistre, par le bastimẽt de leurs corps les proprietez de l'ame : le dernier, suiuant nostre dernier propos, fut l'homme, auquel il donna le singulier & excellent entendement, seruant d'vne certaine ame à l'ame, & estant comme la prunelle en l'œil : car ceux qui recherchent plus dilligemment la nature des choses, disent que la prunelle est l'œil de l'œil. Alors doncques tout cela fut fait ensemble : & combien que le tout fut fait ensemble, neantmoins vn ordre fut gardé par vne raison necessaire, à cause de la generation des choses qui viennent l'vne de l'autre. Or és choses qui se font à part, & l'vne apres l'autre, *L'ordre de nature est tel, qu'elle commence au pire, & finit au meilleur de tous.* Il faut declarer que c'est à dire cecy. Il est tout certain que la semence est le commencement de la generation des animaux : nous voyons qu'elle est fort vile, estant semblable à l'escume, mais apres qu'ell' est iettée dedans la matrice, & y est arrestée, incontinent commence à se mouuoir, & se change en la nature, laquelle est meilleure que la semẽce ; d'autant que le mouuement est meilleur és choses qui sont engendrées, que le repos : cette nature donques ainsi mouuãte comme l'ouurier ou pour plus proprement parler, comme vn art irreprehensible, forme le petit animal,

L'homme creé le dernier des animaux.

L'ordre de nature.

La semence est commencement de generation.

distribuāt la substance humide à tous les membres & partie d'iceluy, & la spirituelle aux puissances de l'ame tant nutritiue, que sensitiue

De l'ame raisonnable.

(car il ne faut pas parler maintenant de l'ame raisonnable, d'autant qu'il en y a qui tiennent qu'elle vient de dehors, c'est à dire diuinement, comme aussi estant diuine & immortelle.) Par ceci on cognoist que la nature a commencé à la semence, chose vile & abiecte, & a fini en la plus honorable, à sçauoir au bastiment de l'animal & de l'hōme. Ce mesme cas est aduenu en la creation de cet vniuers: car lors que le Createur crea le monde, les premiers en ordre, estoient de moindre pris, à sçauoir les poissons, & les derniers, les plus excellents, sçauoir est les hommes: les autres qui tenoient le milieu des deux bouts, c'estoient les animaux terrestres & volatiles, lesquelles sont plus nobles que les premiers, & de moindre qualité que

L'homme creé à la semblance de Dieu.

les derniers. Apres tout cecy il est dit (comme aussi auparauant il a esté recité) que Dieu crea l'homme à son image & semblance, chose tres-bien dite: car il n'y a rien de ce qui est engendré de la terre, plus semblable à Dieu, que l'homme.

Qu'il ne faut pas considerer la semblance de Dieu selon les marques du corps, mais selon l'entendement.

Ceste semblance, il ne la faut pas considerer & prēdre selon la marque & trait du corps, Dieu n'ayant point la face de l'homme, ne le corps de l'homme la face de Dieu; mais selon l'entendement, qui est le Seigneur & gouuerneur de l'ame: parce que l'esprit d'vn chacun a esté portrait selon le patron original du Createur du monde, estant aucunement Dieu de celui qui le porte comme vne image: car com-

me ſe comporte ce grand Capitaine en l'vniuers, ainſi fait (comme il ſemble) l'eſprit de l'homme en l'homme: d'autant qu'il eſt inuiſible, voyant neantmoins toute choſe, & ſi eſt ſon eſſence inconnuë, comprenant toute-fois les eſſences des autres, tellemẽt que ſe dreſſant par pluſieurs ſortes d'arts & ſciences, des chemins larges & paſſans, marche par terre & par mer, & recherche ce qui eſt en la nature de tous les deux: de là vole legerement en l'air & ayãt conſideré les changemens d'iceluy, monte plus haut vers le Ciel, & tournoye à l'entour des tours & branles celeſtes des aſtres, tãt arreſtés que vagues, reglez par les parfaites loix de Muſique, ſuiuant l'amour de ſapience, qui le guide: apres, regardant d'en haut toute la ſubſtance ſenſuelle d'icy bas, eſt épris de l'amour de la ſubſtance intellectuelle, où contemplant les patrons & formes des choſes ſenſuelles, qu'il auoit veuës en la terre, & tant de beautez excellentes, ſe trouue ſaiſi d'vn enyurement ſobre & modeſte, & deuient comme les Corybantes forcené, remply d'vne plus grande amour qu'auparauant: au moyen dequoy s'eſleue iuſques au ſommet des choſes ſpirituelles, & intellectuelles, & lui ſemble qu'il marche vers le grand Roy: mais ce pendant qu'il eſt deſireux de voir ſ'eſpand ſur lui la pure & vraye clarté de la lumiere diuine, comme vn torrent, de ſorte que de ceſte grande lueur ſon œil eſt tout eſbloüy. Or d'autant que les images ne reſſemblent pas touſiours à leur patron, mais ſ'en trouue beaucoup de diſſembla-

Excellence de l'eſprit de l'homme.

C'eſtoient les ſacrificateurs de Rhea

bles, il s'est declaré, en adioustant à ces mots, *A son image & à sa semblance*: donnant par là à cognoistre que le seau est entier & parfait, representant euidemmēt la forme & marque du cachet. Quelqu'vn pourra, & non sans cause, douter icy: Pourquoy Moyse n'a attribué la creation du seul homme au seul Createur, comme il a fait le reste, mais l'a attribué à plusieurs: car il a introduit le Pere de l'vniuers, parlant en ceste sorte? *Faisons l'homme à nostre image & semblāce*: Dieu, pourra il dire, a il a faire de quelque personne, veu que toutes choses luy sont sujettes & obeïssantes? s'il est ainsi que quand il fit le Ciel, la terre, & la mer, il n'auoit affaire de personne qui luy aydast, pourquoy est-ce qu'il n'estoit suffisant de lui-mesmes sans l'aide d'autruy, de bastir l'homme, qui est vn petit animal & fragile? Il n'y a que Dieu qui sçache la vraye cause: toutefois il ne faut pas cacher ce qui pourroit estre vray-sēblable & croyable par les conjectures, qui se presentent, comme ceci. Entre les choses qui sont au mōde, il y en a qui ne participent ny de vertu, ni de vice, comme sont les plantes, & les animaux irraisonnables: les plantes, par ce qu'elles n'ont point d'ame, mais sont gouuernées & entretenuës par vne nature, qui est sans apprehension: les animaux, par ce qu'ils sont priuez d'entendement & raison: d'autant que l'hostel & demeure de la vertu & du vice, c'est l'esprit & la raison dedans lesquels ils ont accoustumé d'habiter: il y en a d'autres qui communiquent seulement auec la vertu, ne tenans rien du vice, comme les

Pourquoy Moyse introduit le createur vsant du pluriel en la creation de l'homme.

Fragilité de l'homme.

Diuerse nature des choses qui sont au monde.

L'esprit est la demeure du vice ou de la vertu.

Estoilles:parce qu'on dit qu'elles sont animaux, ayans entendement ou plustost estans chacune d'elles entendement totalement bon & nullement sujet au vice : les autres sont d'vne nature meslée, comme est l'homme, lequel reçoit en luy qualitez contraires, comme Prudence, Folie, Temperance, Incontinence, Force, Lascheté, Iustice, Iniustice : & pour dire en vn mot, le bien & le mal: l'honneste, & le des-honneste : le vice & la vertu : or il estoit bien seant & conuenable à Dieu le Pere & Createur de faire luy seul toutes choses bonnes, & honnestes, pour luy estre familieres & proches : ne luy estoit point aussi estrange de faire les choses indifferentes, d'autant qu'elles n'estoient participantes du vice ennemy de Dieu : mais les choses meslées estoient en partie proches à Dieu, & en partie estranges : proches, en ce qu'il y auoit de la bonté meslée: estranges, en ce qu'il y auoit du mal à luy contraire : pour ceste cause en la seule creation de l'homme il est recité, que Dieu a dit, *Faisons l'homme:* ce qui monstre que Dieu en a pris d'autres auec luy pour ses aydes, à fin que les volontez irreprehensibles & actiós de l'homme bien viuant, fussent attribuées à Dieu, Seigneur de tout le monde, & les contraires à ses sujets : car il ne falloit pas que le Pere fust cause de mal à ses enfans: or le vice est mal, & sont les œuures d'iceluy mauuaises. Apres qu'il a parlé de l'homme en general, & il le specifie fort bien disant que le masle & la femelle ont esté creez, combien qu'ils n'eussent encores particulierement pris chacun leur forme; d'autant que les

L'homme capable de qualitez contraires.

dernieres formes & especes sont contenuës en leur genre, & paroissent comme dedans vn miroir à ceux qui voyent bien clair. Quelqu'vn pourra icy demander, pourquoy l'homme a esté le dernier ouurage de la Creation du monde, l'ayant le Createur & Pere creé apres tous les autres, comme recite la saincte Escriture. Ceux qui plus profondement recherchent les loix, & ce qui est autour d'icelles, disent que Dieu, ayant fait participant l'homme de la raison sa parente & proche, qui est le plus grand bien qu'il luy eust peu donner de tout ce qui est en ce monde, ne luy a point enuié le reste, mais, comme au plus proche, & plus familier animal, luy a apresté en ce monde tout ce qui luy estoit propre pour son vsage: car il ne vouloit pas qu'il eust faute de quelque chose, quelle qu'elle fust, tant pour son viure, qu'aussi pour bienviure, luy estant l'vn fourny par l'abondance & affluence des choses destinées à la nourriture, & l'autre par la contemplation des choses celestes, dont estant l'entendemēt frappé, deuient amoureux & desireux de la connoissance d'icelles: de là est venuë la Philosophie, qui rend l'homme mortel, immortel. Tout ainsi donques que ceux qui font des festins & banquets ne conuient pas les personnes au disner, que premierement le banquet ne soit bien ordonné: comme aussi ceux qui dressent au peuple des jeux & combats d'hommes nud à nud, auparauant que d'assembler l'assistance aux parcs & places d'exercice, font appareil de multitude de combattans, & de toutes sortes de choses qui resiouïssent tant la

Pour quelle raison l'homme est creé le dernier des animaux.

La raison proche parente de Dieu, donnee à l'homme.

veuë que l'ouïe : de mesme le gouuerneur du monde, comme le president des jeux & le banqueteur, estant prest d'appeller l'homme au banquet, & à la contemplation de l'vniuers, prepara tout ce qui estoit propre pour tous les deux, afin qu'entrant en ce monde il trouuast incontinent le banquet, & le tres-sacré theatre: le banquet plein de tout ce que la terre, les riuieres, la mer, & l'air portent pour l'vsage & resiouïssance d'iceluy, & le theatre plein de toutes sortes de spectacles, desquels les essences & qualitez sont espouuentables, & les mouuemens & branles merueilleux, à cause de l'ordre tant bien rangé & agencé, du nombre si bien proportionné, des tours & reuolutions si bien accordantes, tellement qu'on ne pourroit faillir de dire que là gist le vray patron original de la Musique, laquelle les hommes, l'ayant depuis greffée & entée dedans leurs esprits, ont laissée à la vie comme vn art tres-necessaire. Voilà la premiere cause pourquoy l'homme a esté creé le dernier. La seconde n'est pas hors de propos, & nous la faut declarer. Le premier homme lors de sa creation trouua prest tout ce qui luy falloit pour viure, à fin que les autres, qui seroiẽt apres luy, apprinssent ce qui deuoit aduenir, criant presque la nature haut & clair : que ceux qui ensuiuroient le chef de leur race, viuroient en vne grande abondance de toutes choses necessaires à la vie sans aucun trauail & fascherie: & que cela ainsi aduiendroit, si les plaisirs mondains, contraires à la raison ne maistrisoient l'ame, en bâtissant en elle, comme vn fort, la gour-

L'homme est creé le dernier, & mené comme en vn banquet bien appareillé, sçauoir au theatre de l'vniuers.

La grande & merueilleuse harmonie des choses creés.

La seconde raison pourquoy l'homme a esté creé le dernier.

Choses contraires à la raison.

mandise & paillardise ; ny les conuoitises de gloire ou de regner, ou de l'argent s'emparoit en la vie de la puissance & seigneurie, ny l'enuy & dueil resserroient & courboient l'esprit, ny la crainte (mauuaise conseillere) retiroit & lioit les mouuemens d'iceluy, qui tendent aux choses honnestes & vertueuses, ny l'insipience, la lascheté, l'iniustice, & infinis autres vices l'assailloient & dontoient : car contre tous ces vices susdits des hommes, qui abusent de leur bonheur, & se débordent aux passions & meschans desirs, (lesquels il n'est besoin de declarer) le iuste iugement de Dieu se presente, qui fait punition & vengeance des meschans actes. Parquoy la pauureté suit necessairement les mal viuans: d'autant qu'eux labourans auec grand' peine les terres, y faisans decouler les ruisseaux des fontaines, semens & plantans, & souffrans nuict & iour sans cesse le trauail de labourer, ils recueillent & serrent tous les ans ce qui leur est necessaire, quelquefois biẽ peu, & non suffisant pour les nourrir, ayant esté endommagé de plusieurs causes : parce que ou la rauine d'eau par les pluyes continuës l'entraine, ou la pesanteur de la gresle, tombant de grande roideur, & à foule du Ciel, le brise & rompt, ou la neige le gele, ou la force des vents l'arrache, estans les soudains changemens de l'eau & de l'air souuent cause d'vne disette de fruicts : mais si les desmesurées & desbordées passions estoient adoucies par l'attrempance : si les desirs du gain inique & de l'honneur estoient domtez par la iustice & pour dire en vn mot, si les vices & leurs œuures vaines

Pauureté suit les mal viuans.

nes

nes estoient chassées par la vertu & les bonnes œuures d'icelle, estant ceste guerre, qui est dedans l'ame (guerre, dis-je, sans mentir la plus griefue & fâcheuse de toutes les autres) dehors, & qu'en son lieu y eust vne bonne paix, qui fut la plus forte, dressant aux puissances, qui sont en nous, vne bonne police, auec toute douceur & modestie, on pourroit esperer que Dieu, qui est amoureux de vertu, d'honnesteté, & outre des hommes, donneroit promptement de son bon gré aux hommes toutes sortes de biens : car il est certain qu'il est plus facile à Dieu de donner largement sans aucune peine d'agriculture, abondance des choses, qui sont ja au monde, que de les produire de rien. Voilà la seconde raison pour laquelle l'homme a esté creé le dernier. La troisiesme est ceste cy. Dieu deliberant d'allier & vnir le commencement & la fin des choses creées, comme proches & grãds amis ensemble fist le Ciel le commencement, & l'homme la fin, estant le Ciel le plus parfait de toutes les choses incorruptibles, & sensuelles, & l'homme le meilleur des choses terrestres & corruptibles, voire (s'il faut dire la verité) vn petit Ciel, portant dedans luy les remembrances de plusieurs natures semblables aux astres, par le moyen des arts & sciẽces, & d'autres belles & memorables considerations de chasque vertu, ausquelles il s'adonne : & par ce que le perissable & le non perissable sont de leur nature contraires, il departit ce qui se trouuoit le plus beau en ces deux especes au commencement & à la fin, à sçauoir au commencement le Ciel (comme il a esté dit)

La guerre qui s'émeut dedans l'ame est fort dangereuse.

Tierce raison de la creation de l'homme apres les autres choses.

L'homme est comme vn petit Ciel.

Dieu crea tout au commencement le Ciel, & l'homme tout le dernier.

& à la fin l'homme. A toutes ses raisons on en adiouste vne autre, qui est telle. Il faloit necessairement que l'homme fust produit le dernier des choses creées, à fin qu'estant soudainement apperceu le dernier des autres animaux, il leur donnast crainte & frayeur, & tout estõnez de le voir, l'adorassent comme leur naturel Capitaine & Seigneur : aussi tous, apres qu'ils l'eurent regardé, furẽt appriuoisez: ceux mesme qui de leur naturel estoient tres-cruels, au premier regard de l'homme, deuindrent incontinent fort doux & maniables, monstrans bien leur cruelle rage les vns contre les autres, mais estans à l'endroit du seul hõme adouciz. Parquoy le Pere en creãt cet animal, qui de son naturel est pourueu de raison & d'entendement, l'homme, dis-ie, l'establit Roy, non seulement par effet, mais aussi par l'authorité de sa parole, de toutes les choses qui sont dessous la Lune, à sçauoir de tous les animaux terrestres, aquatiles & volatiles : car il assuietit toutes les choses mortelles cõtenues en ces trois elements, en la terre, l'eau, & l'air, à l'homme, reseruant seulement les appartenances du Ciel, ausquelles estoit escheüe vne partie plus diuine. Les choses qu'on voit font preuue tres-euidente de ceste principauté. Il aduient quelque-fois qu'vne multitude infinie de bestes de nourriture, est menée par vn pauure lourdaut, ne portant armes ni ferrement, ny pas vn dard & trait, mais ayant seulement vne souquenie pour se couurir, vn baston ou houlette pour dresser & ranger son troupeau, & aussi pour s'apuyer par les chemins, s'il se trouue las. Le berger donques, le cheurier

L'homme comme Seigneur & maistre de tous les autres animaux.

& le bouuier menent ces grands troupeaux de bestes, de moutons, de cheures, & de beufs: & combien qu'ils ne soient pas hommes si forts & robustes de leurs corps, qu'ils puissent par le moyen de leur puissant corsage donner crainte & frayeur à leurs bestes grandes, puissantes, & bien armées (car la plus part ont des instrumens de nature propres pour se defendre) elles neãtmoins craignent leur gouuerneur, ne plus ne moins que les seruiteurs leur maistre, & font ce qui leur est commandé. Les taureaux estans accouplez au joug de la charruë pour le labour de la terre, ne font que tranchet tout le jour les mottes d'icelle, la rayonnant bien auant, tellement que quelquefois ils paracheuent vn grand espace, les suiuant quelque laboureur: Les beliers chargez de la pesanteur de leurs espesses toysons, sur la saison du printemps, s'arrestent doucement au commandement du berger, & se couchans bellement baillent leur laine à tondre, estans tous accoustumez, comme les villes, de rendre chacun an le tribut à leur Roy naturel. Le cheual, qui est de tous les animaux le plus courageux, est mené aysément estant bridé: car on luy baille le mors, de peur qu'en regimbant & bondissant, il ne se rebelle: tellement que presentant la crouppe promptement & adroitement, à fin qu'on soit bien assis, reçoit le cheuaucheur, & le portant haut court d'vne grand' vistesse, se parforçant d'arriuer & porter son homme au lieu, auquel il a enuie d'aller: cependant le cheuaucheur sans aucun trauail, & tout à son aise, se seruant du

Les bestes tãt soient elles farouches craignẽt leur gouuerneur.

Le cheual le plus courageux des animaux, domptè par l'homme.

corps & des pieds d'vn autre, accomplit son voyage. Ie pourrois bien alleguer d'autres choses, si ie voulois estre plus long, pour monstrer qu'il n'y a beste au monde, qui soit en sa liberté, & qui se puisse exépter de la puissance de l'homme. Ce qui a esté dit seruira d'exemple. Il ne faut pas aussi ignorer que l'homme n'est moindre en ordre pour auoir esté creé le dernier. Cōme les cochers sont apres leurs cheuaux, & estans assis derriere, en les tenant en bride, les conduisent où bon leur semble, tantost les laissans courir, tantost les retenans s'ils courent d'vne plus grande roideur qu'il n'est besoin : les patrons des nauires, qui sont rangez au dernier lieu du nauire, qui est la poupe, sont estimez les plus excellens de tous ceux qui sont dedans, ayans en leurs mains le salut de la nauire, & de tous ceux qui sont en icelle. au semblable Dieu a fait l'homme apres toutes les autres choses, afin que comme vn bon patron de nauire, & vn bon cocher, il vint à cōduire & gouuerner les choses d'icy bas, prenant le soin des animaux & plantes, comme le lieutenāt du premier & souuerain Roy. Apres que tout ce monde eut esté paracheué selon la parfaite nature du nombre six, le Createur magnifia le septiesme iour ensuiuant, le loüant & l'appellant Sainct : parce que c'est la feste non d'vne simple ville ou païs, ains de tout cet vniuers, laquelle seule est digne d'estre proprement appellée la feste de tout le peuple, & de la natiuité du monde. Ie ne sçay si on pourroit suffisamment loüer la nature du nombre sept, estant trop plus excellente que la parole ne pourroit

L'homme n'est moindre en ordre pour auoir esté creé le dernier.

Sanctification du septiesme iour.

declarer. Or combien qu'on die des choses d'iceluy, qui sont admirables, il ne se faut pas toutesfois pour cela taire, mais s'enhardir de declarer sinon tout, ny les points principaux, pour le moins ce qui est loisible à nostre esprit de comprendre. *Le nombre sept* se prend en deux sortes, l'vne dedans le dix, & lors il est mesuré par sept fois de la seule vnité, estant aussi composé de sept vnitez: & l'autre hors du dix: le commencement duquel est tousiours l'vnité selon les nombres doubles ou triples, ou pour dire en vn mot, selon les proportions & mesures des nombres, comme de soixante quatre, & sept cens vingt-neuf: dont le premier croist & s'augmente depuis l'vnité selon le doublement, & le second selon le triplement. Il ne faut pas legerement discourir ces deux especes. Certainement la seconde a vn auantage tres-euident, d'autant que le nombre septenaire composé & croissant depuis l'vnité en nombres doubles, ou triples, ou en autres du tout respondans à la proportion des doubles, & des triples, fait vne chose quarrée de tous costez, comme vn cube, ou vn quadrangle, contenant en soy toutes les deux especes, tant de l'essence corporelle, que de l'incorporelle: de l'incorporelle, à raison de la superficie & plate forme que les quadrangles font: & de la corporelle, à raison de l'autre, que le cube & le quarré fait. De ce les nombres, dont a esté parlé, font foy: car le sept croissant, depuis l'vnité, selon la proportion double, fait soixante quatre, qui est le quadrangle par la multiplication de huict fois huict, & quatre sus quatre quatre

Loüanges du nombre de sept.

C'est à dire, ayant quatre coins.

fois,le cube. Dauantage le ſept croiſſant depuis l'vnité,ſelon la proportiõ triple,qui monte à ſept cẽs vingt neuf, fait le quadrãgle, eſtãt le 20. ſept multiplié par ſoy-meſme, & neuf fois ſur neuf neuf-fois,le cube. Ainſi en cõmencãt touſiours depuis le ſept,cõme deuant on faiſoit depuis l'vnité,& l'augmẽtant ſelon la meſme proportion iuſques au ſept,on ne peut faillir qu'õ ne le trouue croiſtre ou en cube, ou en quadrangle : Depuis donques ſoixante quatre, le nombre qui en prouient ſelon la proportion double,produira le ſept,venant à quatre mil nonãte ſix: alors ſe font le quadrangle & le cube enſemble,ayant le quadrangle à coſté le ſoixante quatre, & le cube le ſeze. Il faut maintenant paſſer au traitté de l'autre eſpece de ſept, qui eſt comprins dedãs le dix, lequel monſtre vne merueilleuſe nature,& non moindre que la premiere. Ce ſept eſt fait de l'vnité. du deux, & du quatre, qui ont deux proportions bien accordantes, ſçauoir la double & la quadruple: la double eſt l'accord du diapaſon,& la quadruple fait le diſdiapaſon. Il contient auſſi d'autres diuiſions,eſtant composé de parties,par maniere de dire, liées & attachées enſemble à vn meſme ioug :car premierement il eſt parti en l'vnité, & le ſix : apres en deux, & cinq : & finalement en trois,& quatre. Ceſte proportion de nõbre eſt grandement melodieuſe, d'autant que la raiſon de ſix à vn eſt ſeſcuple, & la raiſon ſeſcuple fait vne grande diſtance & interualle entre les choſes, qui ſont en la nature : qui eſt cauſe que le plus haut ton eſt diſtant & differẽt du plus bas,comme nous declarerons, lors que

Compoſition du ſept.

descendrons des nombres au traitté des accords. Au reste la raison de cinq au deux montre vne grande puissance & vertu en l'harmonie & accord, tombant presque en l'accord de diapason, comme il appert clairement par les reigles de l'art: mais la raison du quatre au trois fait le premier accord qui est sur tiers, & l'appelle-on diatessaron. Le septenaire a encore vne autre beauté digne d'estre entenduë, c'est qu'estant composé du trois & du quatre, il monstre és choses ce qui de sa nature est droit & roide, ne panchant d'vn costé ni d'autre. Il faut declarer comment cela se fait: l'angle droit, qui est le commencement des qualitez, est fait de ces nõbres, du trois, du quatre, & du cinq. Or le trois & le quatre, qui sont l'essence du sept, font vn angle droit, par ce que le mousse & le pointu causent vne irregularité, vn desordre, & inegalité, pouuant vne chose estre plus mousse ou pointuë, que l'autre: mais le droit ne reçoit point de comparaison, ne pouuant vne chose estre plus droitte que l'autre: ains demeure en vn mesme estat, ne changeant point son propre naturel: si donques le triangle rectangle est le commencement des figures & qualitez, & la substance du sept, qui est le trois & le quatre, cause l'angle droit, à bonne raison le sept sera estimé la source de toutes les figures & qualitez. On peut adiouster à ce qui a esté dit, que le trois est le nombre de la figure plate, d'autant que le point se reigle selon l'vnité, la ligne selõ le deux, la superficie & plate forme selon le trois, & le corps solide selon le quatre,

Composition de l'angle droit.

C'est à dire au coing droit.

estans assemblez l'vnité, la superficie, & le solide. Par là il est notoire que l'essence du nombre septenaire est le commencement de la Geometrie & Stereometrie, & pour dire en vn mot, tant des choses incorporelles, que corporelles. Il y a plus, le septenaire est si sainct & diuin, qu'il a l'auantage pardessus tous les autres nombres au deça du dix: car aucuns d'eux engendrent, & ne sont engendrez: & aucuns sont engendrez, & n'engendrent point: les autres ont tous les deux, parce qu'ils engendrent, & sont engendrez: Le seul septenaire ne peut estre cōsideré en pas vne de ces parties. Pour faire la preuue & demonstration de cecy; l'vnité engendre tous les autres nombres suiuans, n'estant engendrée de pas vn: le huict est engendré de deux fois quatre: & toutefois il n'engēdre pas vn au deça du dix: le quatre est au rang des peres & des enfans, d'autant qu'il engendre le huict, estant multiplié par le deux, & si est engendré de deux fois deux. Il n'y a (comme i'ay dit) que le sept qui n'est engendré, & n'engendre point. Pour ceste cause aucuns Philosophes font semblable ce nombre à la Victoire vierge, née sans mere, laquelle on dit auoir esté produite de la teste de Iupiter: & les Pythagoriens, au gouuerneur de cet vniuers: car ce qui n'engendre point, & n'est point engendré, demeure immobile, comme au contraire la generation se fait au mouuement, d'autant que l'vn se remuë pour engendrer, & l'autre pour estre engendré: or est-il que ce vray Prince & ancien gouuerneur ne se meut, ny est meu: à bon droict doncques on pourra dire que le nombre

La generation des nombres.

Le sept comparé à la Victoire vierge, & au gouuernement de l'vniuers.

septenaire est l'image d'iceluy: ce qu'aussi Philolaus tesmoigne disant: *Dieu est le gouuerneur & le Prince de toutes choses, estant tousiours tout vn, stable, immuable, semblable à soy, dissemblable aux autres.* Ainsi le sept se fait paroistre, aux choses intellectuelles, immobile & impassible: il monstre aussi aux choses sensuelles vne grande & fort ample vertu, propre pour le profit & amendement des choses terrestres, par le moyen des tours & reuolutions de la Lune: mais il faut regarder comment & en quelle sorte cela se fait. Le sept composé des nombres qui suiuent l'vnité, engendre le vingt-huict, nombre égal en toutes ses parties: ce nombre ainsi produit est fort propre & conuenable à remettre la Lune en son premier estat, qui est quand la Lune en décroissant retourne au mesme point, dont elle auoit commencé prendre sensiblement croissance de figure: or depuis le croissant elle croist en sept iours, iusques à ce qu'elle soit demie: apres en autres sept iours elle deuient pleine: derechef elle retourne en arriere courant le mesme chemin, qu'elle auoit fait, à sçauoir depuis son rond plein iusques au demy en sept iours, & delà en autant de iours retourne à son commencement, accomplissant le nombre susdit. Le sept aussi est appellé des gens, qui sont curieux de la proprieté des noms, l'accomplissement & perfection des choses, estans toutes par luy parfaites & accomplies comme on peut conjecturer & inferer de cecy. Tout corps qui de sa nature se meut & agit, est composé de trois mesures, de longueur, de largeur, & espoisseur: & de quatre extremi-

Dit notable de Philolaus.

Dieu est immobile & tousiours vn.

La Lune prend ses croissances & décroissances par le septenaire.

Le sept est l'accomplissement des choses.

Quatre choses requises en la composition d'vn corps.

tez qui sont le point, la ligne, la superficie, & le solide: lesquels assemblez font le sept: or il estoit impossible que les corps fussent mesurez par le sept, selon l'assemblage des trois mesures, & des extremitez: si les especes des premiers nombres, qui sont l'vnité, le deux, le trois, & le quatre, dedans lesquels le dix est fondé, n'eussent compris la nature du sept: car les nombres susdits ont quatre bornes, à sçauoir le premier, le second, le trois, & le quart, & trois mesures: la premiere est depuis vn iusques à deux, la seconde depuis deux iusques à trois, & la troisiesme depuis trois iusques à quatre. Sans ce qui a esté dit, les âges depuis l'enfance iusques à la vieillesse monstrent assez euidemment la vertu & puissance du sept, estans mesurées par le sept: par ce qu'aux sept premieres années les dents commencent à sortir: aux secõdes le temps se monstre propre à rendre la semence generatiue: aux troisiesmes la barbe croist: aux quatriesmes la force s'augmente: aux cinquiesmes est la saison du mariage: aux sixiesmes la vigueur de prudence: aux septiesmes l'entendement & raison s'aduancent & s'amendent: aux huitiesmes tous les deux sont en leur perfection; aux neufiesmes l'homme deuient doux & benin, estant ja la plus grande partie des affectiõs domptées: & aux dixiesmes la fin desirable de la vie auient, estans encore les membres du corps sains & entiers: car la longue vieillesse a coustume de tourmenter & affliger toutes personnes.

Les âges mesurées par le nombre septenaire.

Les aages de l'homme descrites en vers par Solon.

Ces âges Solon legislateur des Atheniens a descrites ayant fait ceste elegie.

L'enfant, qui la parole encor' ne peut former,
Peut le parc de sa bouche à sept ans enfermer
Du beau clos de ses dents: mais à quatorze années
Il espere de voir ses jouës cotonnées:
Et l'an vint & vniesme il n'a si tost atteint,
Que la barbe se mesle aux roses de son teint:
Il commence dés lors d'estre fort: mais de l'homme
Iusqu'à vint & huit ans la force ne se nomme:
Et depuis vint & huit iusqu'à trente cinq ans,
Il se veut marier pour faire des enfans.
Iusqu'à quarante deux les pensées viriles
Luy font du tout laisser les choses pueriles;
Puis à quarante neuf sa langue & son esprit
Sont propres pour vacquer aux choses de proffit.
Et les sept qui apres à ce nombre s'assemblent,
Sont les ans plus entiers, & qui plus se ressemblent;
Iusqu'à soixante trois plus foible & languissant.
De conseil & sagesse il est encor puissant.
Mais qui pourra toucher le septantiesme âge,
Heureusement mourra en temps & en meur âge.

Solon donques mesure & denombre la vie humaine par les dix septenaires, dont a esté parlé. Mais le Medecin Hippocrates dit qu'il y a sept âges, l'enfance, la puerice, l'adolescence, la jeunesse, la virilité, la vieillesse, & la derniere: lesquelles sõt mesurées par les hebdomades des ans. Il dit dõques ainsi: en la nature de l'hõme se trouuent sept tẽps, qu'on appelle âges, enfance, puerice, adolescence, & ainsi des autres. L'enfance dure, iusques à sept ans, pendant lesquels les dents percent: la puerice iusques à ce qu'il

Hippocrates met sept âges.

C'est à dire, sept ans.

ſoit capable de produire ſemence à deux fois ſept ans : l'adoleſcence iuſques à ce que la barbe ſoit eſpeſſe à trois fois ſept : la ieuneſſe iuſques à entiere & pleine croiſſance de tout le corps à quatre fois ſept : la virilité iuſques à quarante-neuf à ſept fois ſept: & la vieilleſſe iuſques à cinquante ſix à huict fois ſept : La derniere proche de la mort vient apres. On dit auſſi, pour la propre loüange du ſept, qu'il a vn merueilleux ordre en la nature, d'autant qu'il eſt compoſé du trois & du quatre : au moyen dequoy ſi quelqu'vn doubloit le trois depuis l'vnité, il trouueroit vn quadrangle : ſ'il doubloit le quatre, il trouueroit le cube: ſ'il doubloit le ſept, qui eſt compoſé de tous les deux, il trouueroit le cube & le quadrangle enſemble. Le trois doncques depuis l'vnité eſt en la proportion double, quarré: & le quatre, qui en la meſme proportion fait le huict, eſt cube: & le ſept en quatre & trois eſt quarré: de ſorte que le nombre ſeptenaire eſt totalement parfait, monſtrant toutes les deux équalitez : la plate par le moyen du quarré, ſelon la proximité du trois, & l'eſpeſſe & ſolide par le moyen du cube, ſelon la familiarité qu'il a auec le quatre, eſtant compoſé du trois & du quatre. Or il n'eſt pas ſeulement parfait & accomply, mais auſſi (afin que ie die en vn mot) tres-harmonieux, & aucunement ſource du tres-beau Diagramme, lequel contient tous les accords, le Diateſſâron, le Diapénte, le Diapaſôn : & outre, toutes les proportions, l'Arithmetique, la Geometrique, & l'Armonique. Ceſte figure quarreé donques eſt compoſée de ces nombres, du ſix, du huict, du

Le quadrangle.

Le cube.

Le nombre de ſept contient toutes

neuf, & du douze : de huict à six c'est la proportion sur-tierce, qui est l'accord du Diatessaron: du neuf au six, c'est la sescuple, qui est le Diapénte: & du douze, au six la double & le Diapason. Il contient aussi (comme i'ay cy deuant dit) toutes les proportions : l'Arithmetique, consistant aux nombres du six, du neuf, & du douze : car comme celuy du milieu surmõte le premier de trois, d'autant est-il surmonté du dernier : la Geometrique consistant en ces quatre nombres, six, huict, neuf, & douze: d'autant que quelle raison il y a de huict à six, telle raison il y a de douze à neuf, laquelle proportion est sur-tierce: & l'harmonique prouenant de ces trois, du six, du huit, & du douze. En ceste proportion harmonique y a double iugement : l'vn, quand quelle proportion a le dernier au premier nombre, telle proportion à ce dont le dernier surmonte le milieu, à ce dont le premier est surmonté du milieu : ce qui se peut esclaircir par ces trois nombres susdits, par le six, le huict, & le douze: car le dernier est double du premier, & la surmontance aussi double, d'autant que le douze surmonte le huict de quatre, & le huict le six de deux : or le quatre est le double de deux. L'autre iugement c'est, quand le milieu surmõte également les extremitez, & est surmonté d'elles : comme le huict, qui est au milieu, surmonte le premier de la troisiesme partie: parce que si on oste six, resteront deux, qui sont la troisiesme partie du premier : il est aussi surmonté d'autant du dernier, parce que si on oste huict de douze, le quatre qui reste sera la troisiesme partie du dernier. Voila

les proportions.

Deux iugemens pour bien connoistre la proportion harmonique.

ce que nous auions necessairement à dire de la majesté & beauté du Diagramme, ou figure quarrée, ou autrement, comme on le voudra appeller. Tant d'idées & formes le nombre de sept monstre és choses incorporelles & intellectuelles. Sa nature s'estend encores par toute l'essence visible, qui occupe le Ciel & la Terre, bornes de l'Vniuers: car y a-il quelque partie en ce monde, laquelle ne soit amie du sept, & ne soit dontée de son amour & desir? Premierement on dit que le Ciel est ceint de sept cercles, les noms desquels sont Arctique, Antartique, le Tropique de l'Esté, le Tropique de l'Hyuer, l'Equinoctial, le Zodiaque, & outre le Lactée: parce que l'horison n'est qu'vne affection & accident de nous, lequel se monstre plus grand ou plus petit, selon que nostre veuë se peut estendre plus loin ou plus court. Les planettes aussi (ie parle de celle armée celeste, laquelle a le mouuement contraire aux Estoilles fichées & arrestées) ont esté embellies de sept rãgs, monstrans à l'air, & à la terre la bonne affection qu'ils auoient enuers eux: d'autant qu'ils changent l'air, aux quatre saisons de l'année, qu'on apelle, le changeant en infinies sortes & manieres: tantost le faisant deuenir doux & paisible, beau & serain, tantost plein de nuages, tantost venteux: d'auantage ils sont cause que les riuieres regorgent & s'abbaissent, que les champs sont couuerts d'eau, ou au contraire dessechez: ils changent aussi la mer, comme appert par le reflot, qui va & vient, tantost se retirant, tantost retournant au lieu dont il estoit party: car quand

Toutes les parties du monde amies du nombre septenaire.

Les sept cercles du Ciel.

Sept planetes & leurs vertus.

les golfes & creuz de la marine entrainée sont épuisez, alors soudainement on apperçoit vn riuage large & ample, & peu apres le retour on descouure vne haute mer, laquelle n'est pas nauigée & chargée de petites nauires, mais de grands & pesants vaisseaux : ils font croistre & venir à perfection tous les animaux terrestres, & les plantes, engendrans les fruicts, & disposans la nature de chaque chose à faire son cours, afin qu'apres les vieils, les nouueaux fleurissent & meurrissent pour la prouision de ceux qui en ont besoin. L'Ourse, qu'on dit estre la guide de ceux qui voyagent par mer, est composée de sept Estoilles, vers laquelle regardans les Pilotes, ont tranché infinis chemins en la mer, ayans entrepris vn fait incroyable, & si grand qu'il ne peut estre compris de l'esprit humain, parce que prenans tousiours garde à ces astres, comme à vn but, ils ont découuert & trouué des contrées, qui auoient esté auparauant inconnuës: ceux qui habitoiēt en terre ferme, des Isles: ceux des Isles, des terres fermes: aussi falloit-il bien que les cachettes de la terre & de la mer fussent découuertes, par la plus pure substāce du Ciel, à l'animant amy de Dieu, qui est l'homme. Outre les choses susdites la compagnie des Pleïades a esté parfaite & accomplie de sept Estoiles: les presences & absences desquelles sont cause de grands biens à tous les hommes : car lors qu'elles se couchent, on tranche les mottes de la terre, & rayonne on pour les semailles : quand elles commencent à se leuer, annoncent la moisson : & quand elles sont totallement apparentes, resueillent & pous-

L'Ourse composee de sept Estoilles.

Les Pleiades.

sent les laboureurs, ja tous ioyeux, à cueillir ce qui leur est necessaire, lesquels sont fort aises de serrer les nourritures pour en vser tous les iours. Le Soleil, qui est le gouuerneur du iour, accomplissant tous les ans deux Equinoxes, l'vn au Printemps, & l'autre en Automne, celuy du Printemps au signe du Belier; & celuy de l'Automne au signe des Balances; donne vne preuue tres-éuidente de la majesté diuine du sept: d'autant que tous ces deux Equinoxes se font le septiesme mois, auquel temps la loy commande de fester deux tres-grandes & tres-solennelles festes, parce qu'en ces deux temps tous les biens de la terre viennent à perfection, le bled au Printemps, & toute autre sorte de semaille, & à l'Automne le vin, & toutes sortes de fruicts. Or d'autant que les choses terrestres dépendent, selon vn certain accord & consentement, des choses celestes, la raison du sept, qui auoit pris son commencement d'enhaut, est descenduë vers nous, pour nous visiter, nous, dis-je, qui sommes mortels. Tout premierement nostre ame (ie ne parle point de l'ame raisonnable) est diuisee en sept parties, qui sont les cinq sens, l'organe de la voix, & finalemēt celuy qui sert à la generation: tous lesquels, comme en quelques engins merueilleux, estans remeüz de l'ame par des nerfs secrets & cachez, tantost sont en repos, tantost sont meuz, selon qu'ils doiuent estre en repos ou en mouuemeut. Semblablement si quelqu'vn veut examiner les parties de dedans, & dehors le corps, il en trouuera en tous les deux endroits sept: celles qui paroissent sont la teste,

Le Soleil gouuerneur du iour.

Les Equinoxes, c'est à dire iours aux nuits égaux.

En pays chaud.

Sept parties de l'ame.

Sept parties du corps qui paroissent, & sept autres

teste, la poitrine, le ventre, les deux mains, les deux pieds : les autres de dedans, qu'on appelle entrailles, sont l'estomach, le cœur, le poulmon, la rate, le foye, & les deux roignons. Il y a plus, la teste, qui est la principale partie de l'animal, se sert de sept parties tres-necessaires, des deux yeux, des deux oreilles, des deux narrines, & de la bouche septiesme partie, dedans laquelle (comme dit Platon) entrent les choses perissables, mais en sortent les incorruptibles : car les viandes & breuuages entrent dedans icelle, qui sont nourritures corruptibles de ce corps mortel, mais de la raison de l'ame immortelle sortẽt les loix immortelles, par lesquelles la vie raisonnable est gouuernée. Outre ce les choses dont fait iugement la veüe, laquelle est de tous les autres sens la plus excellente, sont participantes du sept: par ce qu'il y a sept choses qu'on voit, le corps, la distance, la figure, la grandeur, la couleur, le mouuement, le repos, ne se trouuant rien d'auantage. Il est aduenu aussi que toutes les sortes & manieres de voix, qui se changent, sont au nombre de sept : la haute, la basse, la taille, la quatriesme rude, la cinquiesme gresle & deliée, la sixiesme longue, la septiesme breue. Outre se trouuent sept mouuements, le haut, le bas, le droit, le gauche, le deuãt, l'arriere, & le rond: lesquels ceux qui balent montrent euidemment. On dit aussi que les excremẽs superflus du corps sont reduits à ce nombre: d'autant que des yeux les larmes sortent, des narines les purgations de la teste, de la bouche la saliue, qu'on crache, il y a aussi deux égouts par lesquels les autres super-

qui sont au dedans.

Les organes de la teste.

De la bouche sortent les choses perissables, & en sortent les incorruptibles.

La veuë entre les sens la plus excellente.

Sept choses se voyent & rien plus.

Sept manieres de voix.

Sept mouuements.

Sept excrements du corps.

fluitez s'escoulent l'vn deuant & l'autre derriere: le sixiesme, c'est la sueur qui coulle par tout le corps: & le septiesme l'effusion naturelle de la semence par les genitoires. Derechef la vuidange des fleurs dure le plus souuent aux femmes iusques au septiesme iour; plus l'enfant qui sort du ventre dedans les sept mois coustumieremēt vit; de sorte qu'vn cas merueilleux en aduient: car celuy qui vient au septiesme mois est plein de vie, & ne peut l'autre du huictiesme aucunement viure. Les griefues & aiguës maladies des corps, principalement quand d'vne mauuaise temperature des facultez & puissances, qui sont en nous, les fiebures continuës nous assaillent, sont aussi iugées presque par le septiesme iour: parce que ce iour là est iuge du cōbat de l'ame, adiugeant tantost aux vns la santé, & tantost aux autres la vie. Sa vertu tire encores plus outre, d'autant qu'elle ne s'estend pas seulement à toutes les choses susdites, ains aussi aux meilleures sciences, comme à la Musique & Grammaire: car la Harpe, qui a sept cordes, represen tant par vne proportion la dance des sept planettes rend les accords fort bons & melodieux, estant presque la princesse de tous les autres instruments de Musique. Entre les lettres aussi de Grammaire, il y en a sept qui sont proprement appellées voyelles, par ce qu'il semble que d'elles mesmes rendent vn son, & rangées auec les autres font les voix pleines & entieres: d'autant qu'elles fournissent & remplissent ce qui defaut aux demies voyelles, formant sons entiers & parfaits: d'auantage tournent & changent la nature des

Le fruit qui sort du ventre dedans les sept mois coustumierement vit.

Iugement des maladies par le septiesme iour.

La harpe a sept cordes.

Les Grecs ont sept voyelles.

La vertu des voyelles.

muettes, leur soufflant & halenant leur propre vertu, à fin que ce qui de soy ne pouuoit estre prononcé, soit prononcé. Pour ceste cause il me semble que ceux qui du commencement ont donné les noms aux choses, gens certainement sages, ont pris le nom de ce nombre de la majesté & honnesteté qui est en luy: mais les Romains ayans adiousté la lettre, S. qui auoit esté delaissée des Grecs, declarẽt plus clairemẽt & proprémẽt l'ephase & vertu d'icelui, l'appellant *Septem*, pour monstrer, comme il a esté dit, sa grandeur & majesté. Voyla les raisons que alleguent les Philosophes, & bien d'auantage, du nombre septenaire, pour lesquelles il a eu l'honneur & l'auantage en la tres-haute nature, & a esté honoré des plus excellents Grecz & Barbares, qui font profession des Mathemathiques. Il a esté aussi fort prisé & estimé du vertueux Moyse, lequel a descrit la beauté d'iceluy aux tres-sacrées tables de ses loix, & l'a grauée dedans les esprits de tous ceux qui sont venus apres luy, commandant apres les six iours de solemniser & fester le sainct septiesme iour, en s'abstenant de toutes les œuures qui se font pour la recherche & appareil du viure, & vacquant seulement à la Philosophie, à l'amendement de ses mœurs, & à l'examen & diligente enqueste de sa conscience: laquelle enqueste estant assise en l'ame n'a point honte de la tancer, ne plus ne moins qu'vn Iuge, qui vse quelquefois de tres-grandes menaces, quelquesfois de legeres & petites remonstrances: de menaces, quand de propos deliberé & à son

Origine du nom de sept.

ἑπτὰ ἀπὸ τοῦ σεβασμοῦ.

Septem.

Le septiesme iour solemnellemẽt gardé & festoyé.

escient on est desobeïssant & rebelle : d'admonition, quand par mesgarde on fait quelque faute, à fin qu'on ne glisse & tombe doresnauant en quelque autre semblable. Or Moyse reprenant sur la fin en general la creation du monde, il dit: *Voici le liure de la Creation du Ciel & la terre*, quand ils ont esté creées : le iour auquel Dieu fist le Ciel, & la terre, & toute plãte verte des champs, auant qu'elle sortist de la terre, & tout le foin des champs auparauant qu'il fut leué. Ne met-il pas clairement deuant les yeux les formes incorporelles & intellectuelles, par lesquelles les effets sensuels sont formez, comme le seing est graué & empraint par le cachet dedans la cire? Car auant que la terre, dit-il, eust produit la verdure, la verdure estoit en la nature, & auant que le foin se monstrast aux champs, le foin estoit, non toutefois visible. Il faut doncques estimer que les anciennes formes & mesures selon lesquelles les choses sensuelles ont esté pourtraites & compassées, estoient auparauant. Si Moyse eust voulu, il eust bien plus au lõg discouru tout cecy, mais luy, qui estoit curieux de briefueté entre tous les autres, a mis en auant ce peu, qui a esté recité pour l'exemple de la nature de tout ce qui est au monde, laquelle ne peut rien bastir de sensuel, sans vn patron incorporel & imaginaire. Poursuiuant son propos & gardant l'ordre des choses precedentes, auec les suiuantes, il dit apres: *Il y auoit vne fontaine qui montoit en haut, sortant de la terre, laquelle arrousoit toute la face d'icelle.* Les autres Philosophes dient que toute l'eau est l'vn des quatre elements, dont le monde a esté

Ce propos est discouru cy dessus plus amplement.

crée : mais Moyse ayant accoustumé d'vne veüe perceante de contempler & comprendre diligemment les choses lointaines, estime que la grande mer est vn des elements, & la quatriesme partie de l'Vniuers, laquelle ceux d'apres luy ont appellé le grand Ocean & ont pensé que nos mers nauigables estoient, à comparaison d'iceluy Ocean, de la grandeur des ports & haures. En ce faisant il a separé l'eau douce & bonne à boire, de la marine, la rangeant auec la terre & l'estimant estre partie d'icelle, & non de l'autre, pour la raison que nous auons par cideuant dite, qui est à fin que la terre soit entretenuë par ceste qualité douce, cõme par vn lien & colle ioignãt toutes les parties: par ce que s'elle eust esté delaissée seche, par faute d'humeur, qui eust entré dedans, & passé parmy tant de sortes de trous, se fut trouuée entr'ouuerte & bayante: or elle est entretenuë & demeure en son entier, en partie par la vertu & puissance de l'esprit, qui la lie & ioint : en partie aussi par l'humidité, laquelle ne la laisse point dessecher & rompre en des petits ou grands morceaux: voila vne des raisons. Il nous faut dire l'autre, laquelle tend droit à la verité, comme à son propre but. Il n'y a chose terrestre qui puisse demeurer en son estre, sans la substance humide: ce que nous monstrent assez les semences qu'on jette, lesquelles ou sont humides, comme celle des animaux, ou ne germent point sans humidité, comme celles des plantes: dont appert, que la substance humide est necessairement partie de la terre qui

La grand mer, ou l'Ocean quatriesme partie de l'Vniuers.

Separation de l'eau douce & de la marine.

Liaison de l'eau & de la terre.

Rien de terrestre ne demeure en son estre sans la substance humide.

produit toutes choses, comme au semblable les femmes ont besoin de leurs menstrues & fleurs: car les Physiciens disent que le sang menstrual est l'essence & substance corporelle de l'enfant. Au propos susdit, ce qui sera cy apres recité n'est point contraire, mais conuient bien auec luy. Nature a donné à toutes les meres des mammelles rayantes de laict, comme vne partie tres-necessaire, ayant apresté à l'enfant qui doit naistre, ses nourritures: or la terre comme il semble, est mere: à raison dequoi nos ancestres l'ont appellée *Dimítir*, assemblans le nõ de la mere, & de la terre, car la terre, comme dit Platon, n'ensuit pas la femme, mais la femme ensuit la terre, laquelle les Poëtes ont accoustumé d'appeller proprement, la mere de tout, la porte-fruicts, & Pandore, d'autant qu'elle est cause de la generation & durée de tous les animaux & plantes: à bõne cause donques la nature a donné à la terre, qui est la plus vieille & la plus fertile de toutes les meres, les ruisseaux des riuieres & fontaines, cõme mammelles, à fin que les plantes fussent arrosées, & tous les animaux eussent abondammẽt à boire. Il dit apres que *Dieu forma l'homme, prenant de la boüe de la terre, & souffla en la face d'iceluy l'esprit de vie.* Il monstre par là euidemment qu'il y a grande difference entre l'homme, qui fut lors formé, & celuy qui fut le premier fait selon l'image de Dieu: car celuy qui fut lors formé estoit sensuel, estoit participant de qualité, estoit composé du corps & de l'ame, & estoit hõme ou femme, & de son naturel mortel: mais l'au-

La terre appellee des Grecs.

Δημήτηρ.

La terre mere de tout Pandore.

tre qui fut fait selon l'image de Dieu, estoit vne forme ou vn genre, ou vn seau & cachet intellectuel, incorporel, incorruptible, n'estãt ny masle ni femelle. Le bastiment donques de l'hõme special & sensuel fut composé, comme il dit, de la substãce terrestre & de l'esprit diuin: d'autant que le corps fut fait de la bouë, prenãt l'ouurier icelle pour en former la forme humaine: mais l'ame ne fut point faite d'aucune chose, qui eust commencement, ains du Pere & Gouuerneur de tout le monde: car ce mot, *il a soufflé*, ne nous represente autre chose, sinon que l'esprit de Dieu a esté enuoyé d'en haut de la nature heureuse ci bas, cõme en vn nouueau pays, pour le profit du genre humain; & à fin que si l'hõme estoit mortel selon la partie apparente, à tout le moins il fust immortel selõ l'inuisible: au moyẽ dequoy on ne pourroit faillir de dire, que l'homme est au milieu de la nature mortelle & immortelle, participãt de tous les deux, autãt qu'il luy en est besoin: & qu'il a esté fait mortel & immortel; mortel selon le corps, & immortel selõ l'ame. Le premier hõme terrestre chef & auteur du gẽre humain, a esté, selon mõ aduis, tres-parfait, tant pour le regard du corps que pour le regard de l'ame, & si a surmõté ceux qui sõt venus apres luy, en tous ces deux: aussi estoit-il, à la verité, beau & bõ. qu'il fut beau de corps il est biẽ aisé à le pẽser & l'inferer pour trois raisons, dõt la premiere est telle. Lors que la terre nouuellemẽt creée apparut, & les eaux de la mer furẽt separées de la terre, la matiere des choses creées se trouua pure n'estãt aucunemẽt meslée ni fardée,

Que signifie ce mot, que Dieu a soufflé en la face &c. Ce propos est amplement discouru au traitté suiuant des Allegories.

L'homme participant de la nature mortelle & de l'immortelle.

Le premier homme a surmonté tous ceux qui sont venus apres luy, tant pour le regard du corps que de l'ame.

Premiere raison.

Seconde raison.

tellement qu'à bonne raison les corps composez de telle matiere estoiēt bien faits & sans aucune faute. La seconde raison c'est, par ce qu'il n'est pas à presumer, que Dieu ait voulu, pour former cette belle statuë humaine auec vn si grand soing, prendre du premier limon de la terre, qui se trouueroit, mais il faut croire qu'il a choisi le meilleur, & le plus pur & delié, coulé fort subtilement pour estre propre à son ouurage, d'autant qu'il bastissoit comme vne maison, ou Temple Sacré, pour loger l'ame raisonnable, son image & semblāce. La troisiesme raison, qui n'est aucunement à comparer auec les autres est ceste-cy. Louurier estoit parfait & bien entendu en son art, de sorte qu'il fist si bien, que non seulement les parties du corps auoient particulieremēt chacune en son endroit leurs nombres & proportious conuenables, mais aussi estoient toutes en general fort bien jointes & vnies ensemble: à ceste belle proportion il adiousta vne belle charnure, & quand & quand luy peignit vne couleur viue, voulant, tant qu'il luy seroit possible, que ce premier homme fust apperceu le plus beau de tous les autres. Qu'il fust d'auantage, beau par excellence en l'ame, il est sans doute: car il n'a point vsé, pour le bastiment d'icelle, d'aucun patron sensuel, mais (cōme i'ay dit) de son seul Verbe. Pour ces causes il est dit que l'homme ainsi souflé en la face, où logent les sens, a esté la remembrance & semblance de Dieu: de Dieu, dis-je, ce grand ouurier: lequel outre qu'il donnast la vie au corps par le moyen des sens, il establit aussi la raison,

La troisiesme raison.

comme Royne, en la principale partie & gouuernante des autres, & voulut qu'elle fust enuironnee de tous les sens, comme de garde-corps, à fin que par leur aide elle peut comprendre la nature des couleurs, des sons, des saueurs, des senteurs, & d'autres choses semblables, ne les pouuant d'elle mesmes, & sans l'aide des sens connoistre. Or il faut par necessité que d'vn beau patron sorte vne belle image & semblance: aussi le Verbe diuin est plus excellent que n'est la beauté mesmes qui est en la nature, n'estant paré de beauté, mais estant (s'il faut dire la verité) luy mesmes vn ornement d'icelle fort resseant. Telle, à mon aduis, a esté la creation de l'homme selon le corps & selon l'esprit, lequel a surpassé tous ceux qui sont maintenant, & qui ont esté auparauant luy: par ce que nous autres sommes engendrez des hommes; mais celuy là a esté cree de Dieu: or de combien l'ouurier est plus excellent, d'autant aussi l'ouurage est plus prisé: & comme ce qui est passé & flestri, soit animal, soit plante, soit fruit, soit quelqu'autre chose qui se trouue en la nature: aussi estoit il bien raisonnable que le premier homme, qui deuoit estre formé, fust la fleur de tout le genre humain, & que ceux qui viendroiët apres ne fussent si forts & robustes, ains par succession de temps décheussent tant de la beauté, que de la force de leur corps. I'ay apperçeu autrefois cecy tant en l'art du Peintre, qu'en l'art de poterie: car les images & remembrances ne sont iamais si bien faites que les patrons, & y a tousiours quelque chose à redire: encore plus ce

De beau patron, belle image.

Tant plus l'ouurier est excellent, plus est prisé son ouurage

qui est pris & tiré sur l'image peinte, ou enleuee de terre s'en éloigne, estant plus loin de son commencement: ce que nous donne assez à cognoistre la pierre d'Aimant: d'autant qu'entre les anneaux de fer aucuns sont attirez d'vne plus grande roideur & force, les autres plus bellement, & neantmoins sont tous pendus en vne longue rangée, & attirez par vne mesme vertu: vray est que ce n'est pas d'vne mesme sorte: car ceux qui se trouuent plus loin du commencement sont plus lasches, à cause que la vertu s'affoiblit, ne pouuant serrer si estroittement. Le semblable est aduenu aux hommes, les vertus & qualitez desquels s'amoindrissent par succession de temps, tant pour le regard du corps, que de l'ame. Que si nous disons que celuy nostre Prince a esté non seulement le premier homme, mais aussi le seul & vnique Citoyen du monde, nous ne mentirons en rien: parce que ce monde luy estoit comme vne maison & Cité, non toutesfois bastie par maçons & charpentiers de bois & de pierres, dedans laquelle il pouuoit seurement & sans aucune crainte habiter comme dedans son propre pays, ayant la puissance sur toutes les choses terrestres, & estant redoutable à tous les animaux, qui estoient duits à luy obeir, comme à leur seigneur, ou contrains à ce faire: tellement que luy, qui estoit innocent, viuoit paisiblement en tout soulas & plaisirs sans aucune guerre. Or d'autant que toute ville bien reglee a sa police, il falloit que ce Citoyen du monde vsast de la mesme police, dont vse tout le monde: ceste police est la droite & vraye rai-

Force attractiue de l'Aimant.

Le premier homme Citoyen du monde.

La police du monde est la vraye raison

son de la nature, laquelle est surhommée plus propremeňt droit, n'estant autre chose qu'vne loy diuine rendant à vn chacun ce qui luy appartient. Il falloit aussi qu'auparauant l'homme il y eust quelques Citoyens, qui habitassent en celle ville, & regardassent les loix d'icelle, qui pourroient à bonne raison estre nommez Citoyens de la grande Ville, ayans choisi pour leur hebergement vn grand tour & circuit du Ciel, & acquis le droit de bourgeoisie en vne tresgrande & parfaite ville. Mais qui pourroient estre ceux là, sinon les raisonnables & diuines natures, qui sont en partie intellectuelles & incorporelles, & en partie corporelles, comme les estoilles? Auec icelles viuant & conuersant, il passoit le temps en vne pure & naïfue felicité, comme parent de ce grand Capitaine & Gouuerneur, duquel il auoit esté tout freschement creé : au moyen dequoy estant dedans luy coulé l'esprit diuin, il s'estudioit à dire & faire toutes choses au gré & contentement du Pere & Roy du monde, le suiuant à la trace par les grands & communs sentiers tranchez & taillez de la vertu, par lesquels n'est loisible à autre de passer, qu'à l'esprit qui ne tend qu'à vn seul but, qui est de se rendre semblable à son Dieu le Createur. Nous auons selon nostre pouuoir, declaré la beauté de l'ame & du corps de ce premier homme, combien qu'à la verité, il y en ait bien d'auantage. Ceux qui sont venus apres luy, estans participans de la forme d'iceluy, retiennent en eux les marques de la parenté

de la nature.

Les bourgeois du monde.

Le premier homme desireux de la vertu.

La parenté de l'homme auec Dieu.

L'homme composé des 4. elemens.

Belles proprietez de l'homme.

C'estoient poissons dont anciennemẽt on prenoit la teinture de pourpre.

qu'ils ont auec le Createur ; ores qu'elles soient foibles, & n'apparoissent gueres, mais quelle est celle paranté? tout homme, selon l'entendement, est proche du Verbe diuin, estant vn portrait de la nature heureuse, ou quelque partie tirée d'icelle, ou vn rayon & esclair, & selon la composition du corps, de tout le monde : car il a esté composé des mesmes elements que le monde: de la Terre, de l'Eau, de l'Air, & du Feu : chacun element contribuant de sa part pour le remplissage & fourniture de la matiere, laquelle le Createur deuoit prendre pour faire ceste image visible : aussi frequente-il tous les susdits elements, comme luy estans tres-familiers & proches, changeant de lieu en autre, allant tantost deçà, tantost delà : au moyen dequoy on pourroit fort proprement dire que l'homme est toutes choses : terrestre, aquatile, volatile, & celeste : par ce qu'en habitant en la terre, & marchant sus icelle, il est animal terrestre : en se plongeant dedans l'eau, nageant & nauigeant le plus souuent, il est aquatile, comme font foy les marchans trafiquants par mer, les pescheurs de pourpres * & autres mariniers, qui frequentent la marine pour prendre poissons d'escaille, & d'autre sorte : en montant de bas en haut, & estant quasi pendu en l'air, iustement se peut dire pourmenant par l'air : on le peut aussi appeller celeste à raison de la veuë, laquelle est de tous les autres sens la principale, approchant de bien prés du Soleil, de la Lune, & des autres astres tant errants qu'arrestés. Au reste Dieu luy donna vne belle commission de

donner les noms aux choses, lequel acte sent son Roy, & sage homme: aussi estoit il par la grace de Dieu, sage, apprenant de luy-mesmes, & s'enseignant luy-mesme: & outre Roy, auquel est seant d'appeller chaque sujet par son nom: il falloit bien qu'il eust grande puissance sur les animaux, veu que Dieu, apres l'auoir soigneusement formé, l'establit son Lieutenant & Capitaine des autres; le faisant digne de ses honneurs & prerogatiues: sa posterité encores en retient quelque flamesche, commandant aux bestes irraisonnables, combien que par le long escoulement de temps elle soit attenuée & passée: Il est dit donques, que *Dieu amena toutes les bestes à l'homme, à fin qu'il vist comment il les appelleroit:* non qu'il en doutast (car il n'y a rien incogneu à Dieu) mais sçachant bien qu'il auoit logé en la nature mortelle, la nature raisonnable, laquelle se mouuoit d'elle mesme, ne voulant participer au vice. Par ce moyen il le vouloit esprouuer, comme fait le maistre l'escholier, qu'il cognoit, resueillant le naturel d'iceluy, & le prouoquant à la contemplation de ses œuures, à fin qu'il leur donnast des noms propres & conuenables, representans naïfuement les proprietez des choses: car estant encore la nature raisonnable toute pure & nette dedans l'ame, & n'estant aucunement troublée d'infirmité, ou maladie, ou passion, & consequemment ayant certaine cognoissance de la nature des corps, & des choses, elle trouuoit des noms tous propres, & les appliquoit fort bien à propos aux choses designées, & signifiées, de sorte qu'incontinent

Commission donnée de Dieu à l'homme pour imposer les noms aux choses.

L'homme establi de Dieu comme Lieutenant & Gouuerneur des autres.

Comment Dieu voulut esprouuer Adam.

qu'ils estoient prononcez, les natures & proprietez estoient entẽdues & cognuës : tant estoit excellent cet homme en toutes les vertus, tendant au but de la felicité humaine. Or d'autant qu'il n'y a rien en ce monde de stable, & que les choses mortelles reçoiuent necessairemẽt changement, il falloit que ce premier homme tombast en quelque mal-heur & encombre. Le commencement de sa mauuaise vie, ce fut la femme : car pendant qu'il estoit seul, il portoit la semblance du monde & de Dieu, & auoit les marques de la nature de tous les deux imprimées dedãs son ame, sinon toutes, pour le moins celles que pouuoit receuoir la creature mortelle : mais apres que la femme fut formée, voyant qu'elle luy ressembloit & de nature & de face, il fut fort resioüy de sa veuë, & approchant d'elle commença à la caresser : elle aussi voyant qu'il n'y auoit animal qui luy ressemblast mieux, que l'homme, fut fort aise, & le resalüa, auec toutesfois vne vergogne & modestie : en fin l'amour suruint, lequel les assemblant, comme deux parties diuerses d'vn animal, les ioignit en vn, batissant en eux desir de compagnie reciproque pour la generation de son semblable : ce desir engendra la volupté, & le plaisir des corps, qui est la source de toutes les iniquités & transgressions, & par lequel la vie heureuse & immortelle fut changée en vne malheureuse & mortelle. On dit qu'au temps que l'homme estoit seul, & auparauant que la femme fust creée, que Dieu planta vn beau iardin ne ressemblant en rien aux nostres : car

La femme cause du desastre aduenu au premier homme

Origine & premier source de la volupté & plaisir de la chair.

les nostres sont d'vne matiere irraisonnable, abondants en toutes sortes d'arbres : entre lesquels il y en a qui sont tousiours verds pour donner continuellement plaisir à la personne, les autres florissent au Printemps, & iettent à foison, dont aucuns raportent à l'homme vn fruit doux & gratieux, non seulement pour l'vsage necessaire de la vie, ains aussi pour les superflus plaisirs de la vie delicate : les autres en rapportent de dissemblables, qu'on delaisse & abandonne-on aux bestes sauuages. Mais les arbres qui estoient plantez au Paradis terrestre de Dieu, auoient ame, & estoient raisonnables, portans pour fruit, les vertus, l'entendement immortel, & la viuacité & subtilité d'esprit, par laquelle l'honneste & deshonneste, la vie saine, l'immortalité, & tout autre cas semblable est distingué & cogneu. Ce discours de Philosophie sent plustost, comme il semble, sa similitude & allegorie, que sa proprieté de parler & verité : par ce qu'on n'a point encores veu, & ne verra on iamais en la terre des arbres de vie ou de prudence : parquoy il semble que par le Paradis terrestre se doit entendre la principale partie de l'ame, laquelle est pleine, comme de plantes, d'infinies opinions: & par l'arbre de vie, la plus grande de toutes les vertus, à sçauoir la Pieté, laquelle rend l'ame immortelle Pieté, & par la cognoissance du bien & du mal, la prudence, laquelle, comme iuge, distingue & discerne les choses de leur naturel contraires. Ayant Dieu assis & posé ces bornes dedans l'ame, il consideroit, come iuge, de

Sens allegoric du beau iardin terrestre.

Ce qui doit estre entendu par le Paradis terrestre & par l'arbre de vie.

Cecy fait

quel costé elle pancheroit : & ayant veu qu'elle se tournoit vers la tromperie & finesse, ne tenant conte de la sainctete & pieté, dont procede la vie eternelle, à bon droit la chassa & bannit de Paradis, sans esperance de iamais y entrer, à cause des pechez incurables & irremissibles qu'elle auoit commis : d'autant que la sorte & maniere de la tromperie estoit grandement à blâmer, laquelle ne doit pas estre tuë. On dit que ce vieil, venimeux, & terrestre serpent, vsa de la voix humaine, & que s'approchant de la femme du premier homme, commença à se mocquer de sa tardiueté, & de sa trop grande simplesse : d'autant qu'elle differoit à cueillir de ce fruit, qui estoit si beau à voir : tant doux & gracieux à manger, & tout propre & conuenable pour sçauoir le bien & le mal : elle sans y penser, & d'vn esprit volage obeïssant à la voix du serpent, mangea de ce fruit, puis en donna à son mary : si tost que tous deux, qui au commencement estoient simples de mœurs, en eurẽt mangé, deuindrent fins & cauteleux : à raison dequoy le Createur se faschant (car l'acte meritoit bien qu'on s'en courrouçeast, d'autant qu'eux mesprisants cet arbre de vie immortelle, c'est à dire, la perfection de vertu, dont ils pouuoient cueillir longue & heureuse vie, choisirent au lieu d'elle, non vne vie briefue & mortelle, mais vn tẽps plein de malheurs) les chastia comme ils auoiẽt merité. Ces propos ne sont point fables controuuées, ausquelles les poëtes & sophistes passent le temps, se donnants du plaisir, mais sont certaines façons de parler, qui tendent à l'allegorie

beaucoup pour le liberal arbitre.

Le serpent blason de volupté.

Cause du premier courroux de Dieu contre l'homme.

Quelle chose c'est que Allegorie.

gorie : à sçauoir quand on veut dire ou represen-ter autre chose que celle que l'auditeur attend, & pense qu'on doibue dire. Si quelqu'vn donques veut suiure ce qui est de conjecture vray semblable, il dira fort pertinemmment, que le serpent duquel a esté parlé, est la figure & signe de la volupté, pour trois raisons : la premiere, par ce qu'il est sans pieds, & se traine sur le ventre : la seconde par ce qu'il a pour sa nourriture les motes de la terre : la troisiesme, par ce qu'il porte en ses dents le venim, par le moyen duquel il a accoustumé de faire mourir ceux qu'il a mordus. Or l'homme plongé en son plaisir charnel, ne peut estre sans ces trois maux : d'autant qu'en premier lieu à peine leue il la teste, estant appesanty & entrainé par l'intemperance, laquelle le jette par terre, luy mettant le pied sur la gorge : secondement il ne mange point de viande celeste, qu'a accoustumé de fournir la sapience par ses bonnes raisons & enseignemens, à ceux qui veulent dresser les yeux en haut ? au contraire il s'emplist outrageusement de ce que rapporte la terre aux saisons des années: dont procedent les yurongneries, les gourmandises, & autres appetits desordonnez ; lesquels apres auoir lasché les concupiscences du ventre, & asseruy l'homme à la gloutonnie d'iceluy, viennent à augmenter & espandre abondamment les rages de dessous le ventre : celuy-là deuore le labeur des rotisseurs & cuisiniers, & tournant la teste tout à l'entour de la fumée des friandises, ne fait que souhaitter d'estre participant de ceste ordure & vilenie: tellemẽt que si

Trois raisons pour lesquelles le serpent signifie la volupté.

Estat miserable de l'homme voluptueux.

Mespris de la viande Celeste, pour se remplir de la terrestre.

Description d'vn homme adonné à son ventre.

tost qu'il a aperceu la table pleine de viandes exquises & delicieuses, il se iette dessus, s'efforçant de se remplir de toutes icelles, & ne cessant de manger iusqu'à ce qu'il ne demeure rien de tous les mets qui ont esté seruis sur table: au moyen dequoy il n'a pas moins de venim aux dents que le serpent, d'autant qu'il est seruiteur d'vne insatiable conuoitise, ne faisant que manger & mascher, sauourant premierement de la langue, laquelle iuge des saueurs, puis apres du gosier. Or l'vsage démesuré des viandes est cause de la mort, & est veneneux, par ce qu'elles ne peuuent cuire pour la grande affluence de celles qui suruiennent auant que les premieres soient digerées. Il est dit apres que *Le serpent à ietté vne voix humaine*, pour montrer que la volupté se sert d'infinis soldats qui la soustiennent, & combattent pour elle, lesquels sont si hardis de dire qu'elle a la puissance sur toutes les choses du monde, soient grandes ou petites, sans en excepter aucune: d'autant qu'on voit, disent-ils, que les premieres compagnies du masle & de la femelle sont maniées & conduites par la volupté. La generation s'accomplit par son moyen: les animaux, si tost qu'ils sont sur terre, ne cherchent qu'elle, se resiouissans du bon aise, & se faschans du mal aise. C'est pourquoy l'enfant nouueau nay pleure, se dueillant, comme il semble, de la froidure: car sortant soudainement d'vn lieu fort chaud, où il auoit longuement demeuré, à sçauoir de la matrice, en vn air froid, & lieu non accoustumé, est tourmenté: ce qu'il donne assez à cognoistre par

L'homme voluptueux porte le venim aux dents comme le serpent.

L'vsage desmesuré des viandes pernicieux à l'homme.

Que signifie que le serpẽt a ietté vne voix humaine.

La grande puissance de volupté.

Les pleurs de l'enfant nouueau nay.

son crier & braire : ainsi tout animal, disent-ils, se haste d'aller à la volupté, comme à son tres-necessaire & souuerain but, principalement l'homme : d'autant que les autres animaux desirent iouïr seulement d'elle par le moyen du goust & des genitoires, mais l'homme, outre ce, poursuit par les autres sens tout ce qui peut donner plaisir aux oreilles & aux yeux. On en dit bien d'autres à la loüange de ceste passion, pour monstrer qu'elle est fort familiere & proche à tous les animaux, ceci toutefois suffira, seruant d'exemple, pour monstrer la cause pour laquelle le serpent s'est emparé de la voix humaine. Parquoy me semble que Moyse en ses loix particulieres qu'il a escrites des animaux bons ou mauuais à manger, a loüé principalement celuy, qu'on appelle Ophiomache, qui est vne beste rampante, ayant les cuisses longues & hautes, s'appuyant sur lesquelles, ne fait que sauter & voleter, comme les langoustes : par ce que cet Ophiomache ne nous represente autre chose que la Temperance, laquelle a guerre continuë & mortelle contre l'Intemperance & volupté, d'autant que l'vne embrasse frugalité & escharcheté, se contentant de ce qui est necessaire à vne vie graue & honneste ; mais l'autre s'adonne du tout à vne magnificence & somptuosité, qui rendent tant l'ame que le corps mols & effeminez, & la vie mauuaise & plus fascheuse que n'est la mort en l'endroit de ceux qui ont bon sens. Au reste la volupté n'ose presenter elle-mesmes ses enchantemens & tromperies à l'hom-

Ophiomache est vne sorte de Lezard, & represente la Temperance.

L'hôme est prus de volupté par les attraits de la femme

me, mais s'adresse à la femme, par le moyen de laquelle vient puis apres s'emparer aisément de l'homme: chose bien dite à propos, & auec vne grande efficace & vertu: car la raison en nous represente l'homme, & la sensualité, la femme. Or la volupté s'accoste premierement de la sensualité, auec laquelle elle hante & frequente, & fait tant par son moyen, qu'elle emmielle & attire à soy l'entendement, qui est le Chef & Capitaine: car les sens apres auoir esté gagnez par ses ensorcelemens, & prenans plaisir à ce qui s'offre à eux, comme la veüe à la diuersité des couleurs & figures, l'ouye aux chants, & voix melodieuses, le goust à la douceur des saueurs, l'odorement aux senteurs & parfums qui montẽt au cerueau, portent, comme seruiteurs, ces presens qu'ils ont receu, à l'entendement, comme à leur Seigneur, amenans auec eux pour leur aduocate, la Deesse d'éloquence, de peur d'estre esconduits: estant ainsi l'entendement amorsé & seduit, de gouuerneur deuient sujet, de maistre seruiteur, de Citoyen banny, d'immortel, mortel: & pour ce il faut entendre que la volupté est comme vne paillarde saffre & folastre, qui souhaitte la iouïssance de celuy qu'elle aime: pour à quoy paruenir elle cherche des maquereaux, à fin de l'accrocher & le faire tomber en ses lacqs: les macquereaux & couratiers, qui pratiquent & moyennent cet amour, sont les sens lesquels premierement elle gagne, pour puis apres dompter à son aise l'entendement: car eux apportans dedans ce qu'ils ont veu dehors, luy annoncent & representent la sorte &

La raison en nous represente l'homme, & la sensualité, la femme.

L'eloquence est aduocate de volupté.

L'entendemẽt amorcé, de volupté, de gouuerneur deuient sujet & miserable.

Les sens macquereaux de volupté.

maniere de chaque chose, luy imprimant leur mesme affection : à lors l'esprit, comme vne cire, imagine & comprend par le moyen des sens la nature des corps, ne pouuant ce faire de luy mesme, comme i'ay dit. Or ceux qui furent les premiers seruiteurs de celle fâcheuse & incurable passion, en emporterent les loyers : la femme, pour son regard, reçoit beaucoup de fascheries & tourmens en toute sa vie : comme quand elle est grosse, quand elle accouche, quand elle nourrit ses enfans, tant sains que malades, heureux que mal-heureux : & qui est pis, est priuée de sa liberté, estant sujette à son mari : quant est de l'homme, il gagne sa vie à la sueur de son corps : d'auantage il est priué des biens que la terre d'elle-mesme rapportoit, sans aucun art & industrie du laboureur, les recueillant maintenãt auec grande peine de son corps, de crainte de mourir de faim. Car ie pense que comme le Soleil & la Lune luisent tousiours, ainsi qu'il leur fut ordonné à la creation du monde, & gardent le commandement de Dieu, non pour autre raison, que par ce que le vice a esté chassé & banny loin des bornes & limites du Ciel, qu'aussi ceste terre spatieuse, & de sa nature fertile eust rapporté d'elle mesmes toutes sortes de fruits, & à foison, s'elle eust esté sans vice : mais depuis que le vice a commencé à maistriser la vertu, les perpetuelles fontaines des graces de Dieu se sõt tarries, à fin qu'elle ne departissent leurs dons à ceux qui en estoient indignes. Il falloit donques que le genre humain s'il deuoit souffrir peine digne de sa faute, fust du tout exterminé & abo-

Les salaires de la volupté.

L'homme sujet à infinies miseres pour auoir embrassé le vice & laissé la vertu.

li, à cause de son ingratitude enuers son bien facteur & Sauueur Dieu le Createur: mais luy qui de son naturel estoit doux & benin, prenant pitié & compassion de l'homme, modera la punition, le laissant viure n'enuoyant plus toutefois les viures qu'il auoit accoustumé d'enuoyer: à fin que n'estant point adonné à deux maux, paresse & souleté, il ne l'offensast. Telle a esté la vie de ceux qui ont vescu au commencement en innocence & simplicité, & apres ont plus estimé le vice que la vertu, dont il se faut abstenir.

Dieu plein de cõpassion & misericorde.

Moyse donques en ce traitté de la creation du monde, nous enseigne beaucoup de bonnes choses: entre lesquelles il y en a cinq, qui sont plus belles & meilleures que les autres: Premierement qu'il y a vn Dieu, qui preside en ce monde: contre les Atheïstes, aucuns desquels ont douté s'il en estoit vn: les autres plus hardis & effrontez ont dit, qu'il n'y en auoit point, & qu'il est parlé seulement de luy par des personnes qui couurent la verité sous des fables controuuées. Secondemẽt qu'il n'y en a qu'vn, cõtre ceux qui mettent en auant vne multitude de Dieux, & n'ont point de honte de transporter de la terre au Ciel la plus meschante republique de toutes les autres, qui est l'Ochlocratie. * Tiercement que (comme il a esté par ci deuant dit) ce monde a eu commencement contre ceux qui pensent, qu'il est increé & eternel, n'en donnant point d'auantage à Dieu. Quartement que ce monde est seul & vnique, l'ayant Dieu, qui est vnique, fait comme son œuure, semblable à soy, selon l'vnité, au bastiment duquel il employa toute

Cinq choses que nous enseigne Moyse par la creation du monde.

C'est à dire la domination de la commune.

la matiere, d'autant qu'il ne pouuoit estre parfait sans estre composé & entassé de toutes ses parties : contre ceux qui pensent qu'il y a plusieurs mondes, & les autres qu'il y en a infinis, estans eux mesmes infinis & ignorans de la vraye science des choses, dont la cognoissance est estimée belle & honneste. Quintement, que Dieu a la pouruoyance du monde, d'autant que l'ouurier a tousiours soin de son œuure selon la loy & le droit de nature, qui veut que les peres se soucient de leurs enfans. Celuy donques qui sçaura non tant de loüye, que de son entendement, & aura imprimé dedans son ame les admirables & tant desirables especes de ces choses. Qu'il est vn Dieu qui gouuerne le monde: Qu'il est vnique, qu'il a creé le monde, & l'a fait vnique (comme a esté dit) le rendant semblable à soy, en ce qu'il est seul & vnique, &, Qu'il a tousiours soin de sa creature, celuy là viura vne vie heureuse & bien fortunée, estant façonné des enseignemens & ordonnances de la Pieté & Diuinité.



ALLEGORIES DE PHILON IVIF, SVR LES SAINCTES LOIX, DONNEES apres l'œuure de six iours.

LIVRE I.

Gen. I.

ET les Cieux, & toutes les armées d'iceux ont esté acheuées & parfaites. Apres que par ci deuant il a parlé de l'origine de l'entendement & du sens, il dresse maintenant & bastit vne perfection des deux. Or il ne dit pas que l'entendement indiuisible & le sens particulier ayent prins fin, & ayent eu perfection: mais les idées, * l'vne de l'entendement, & l'autre du sens. Couuertement il appelle l'entendement le Ciel, parce que les natures intellectuelles, c'est à dire, qui peuuent entendre, sont dedans le Ciel: Il appelle aussi le sens la terre, d'autant que le sens a eu pour son lot & partage vn estat corporel & terrestre: Or les choses qui n'ont point de corps, & qui se peuuent entendre, sont l'ornement de l'entendement,

*C'est à dire formes.

comme celles qui ont corps, & qui sont totalement sensuelles, sont le parement du sens. *Et Dieu accomplit en six iours son œuure qu'il auoit fait.* C'est grande simplesse de penser que le monde aye esté fait en six iours, ou totalement en quelque certain temps: car tout le mõde est le changement & espace des iours & des nuicts, que le mouuement du Soleil, passant pardessus la terre ou dessous, necessairement accomplit. Or le Soleil est vne partie du Ciel, de façon qu'il faut confesser que le temps est plus nouueau & plus ieune que le monde: au moyen dequoy le temps a pris son estre du monde, parce que le mouuement du Ciel a fait paroistre la nature du temps. Quand donques il dit: *Ses œuures ont esté accomplies au sixiesme iour*: faut entendre qu'il ne comprend pas la multitude des iours, mais le nombre parfait, qui est le six. Car c'est le premier qui est diuisé en trois parties égales, qui sont la moitié, la troisiesme, & la sixiesme, & est composé de deux costez égaux, c'est à sçauoir de deux fois trois. Le nombre de deux & le nombre de trois outrepassent, selon le corps, l'équalité, dont l'vn est image de la matiere, laquelle se diuise & detranche, comme mortelle: & l'autre est l'image du corps solide, lequel se peut diuiser selon trois mesures. Qui plus est, il est fort semblable & approchant aux mouuemens des animaux organiques, c'est à dire, composez de parties de seruice: d'autant que le corps organique a esté nay dés le commencement, pour se mouuoir en deuant, en derriere, en haut, en bas, à la partie dextre, & à la partie senestre. Le Prophete donques

Que le monde n'a esté fait en certain nombre de iours ny de temps.

Le temps plus nouueau & plus ieune que le monde.

Excellence du nombre de six.

Le corps organique a trois mouuemens.

veut monstrerque les genres mortels,& les genres incorruptibles contraires aux autres,ont esté faits & composez de leurs propres nombres, mesurant les mortels,cõme i'ay dit,par le nombre de six, & ceux qui sont heureux par le nombre de sept. Premierement donques se desistant au septiesme jour de faire œuures mortelles, il commença en faire de plus diuines : car Dieu iamais ne cesse d'ouurer:mais comme c'est le propre du feu de bruler, & le propre de la neige de refroidir, aussi le propre de Dieu c'est d'ouurer: & d'autant plus est son propre d'ouurer, que luy mesme est auteur à toutes autres choses d'ouurer. Certainement c'est vn propos bien dit, *Qu'il a fait reposer & cesser*:non pas qu'il s'est reposé & a cessé : parce que les choses qui semblent estre en action se reposent, ne faisans rien : mais luy, qui est le Createur, ne se repose point. Parquoy il adjouste apres : *Il a fait reposer ce qu'il auoit commencé*. Car ce qui est forgé par nos arts & mestiers, estant parfait, cesse & demeure ; mais ce qui est parfait par la science de Dieu, derechef se remuë & agit : parce que la fin d'iceluy est vn commencement d'autre : comme la fin du iour est le commencement de la nuict : par mesme raison deuons nous penser les mois & ans finissans estre les commencemens des autres, qui ensuiuent : ainsi le perissement d'aucunes choses est la generation des autres, & la generation des autres, est le total perissement d'aucunes:de sorte que ce qu'on dit est vray : Que rien ne meurt des choses engendrées, mais estant changé & diuersifié monstre vne autre forme.

Dieu ne cesse iamais d'ouurer, non plus que le feu de bruler.

Grande difference des œuures de Dieu & des œuures des hommes.

Au reste la nature se resiouït du nombre de sept. Il y a sept planetes, qui ont le mouuement contraire à celuy du Ciel, lequel se fait tousiours en vne mesme sorte. L'Ourse est accomplie & parfaite de sept Estoilles, qui est la principale cause de la communication & vnion des hommes, non seulement de l'accointance. Les tours & changemens de la Lune se font par les septiesmes iours des sepmaines : de la Lune, dis-je, qui est vn astre tres-familier aux choses terrestres, laquelle faict ses changemens en l'air selon les figures & traicts de son corps, qu'elle façonne & accomplit au septiesme iour de la sepmaine. Certainement toutes choses mortelles, comme i'ay dit, qui retirent du Ciel leur plus diuin commencement, reçoiuent mouuement à leur salut selon le nombre septenaire. Car qui est celuy qui ne sçait que les enfans naiz à sept mois viuent : mais ceux qui ont pris plus long temps comme de huict mois, pour estre nourris dans le ventre de leur mere, qu'à grande peine peuuent-ils viure ? On dit aussi que l'homme deuient raisonnable à la premiere septiesme année, quand il est suffisant de declarer les noms & verbes, ausquels il est desia tout accoustumé, s'acquerant la garniture raisonnable, & qu'à l'autre septiesme année, il paruient à la souueraine perfection, qui est d'engendrer son semblable, ce qui aduient enuiron la quatorziesme année de nostre âge. Derechef le troisiéme denombremẽt de sept ans, est la fin de l'accroissement, d'autant que l'homme prend accroissement en grandeur iusques à vingt & vn an, lequel

Du nombre de sept, dont cy dessus a esté discouru.

temps est appellé de beaucoup de gens la fleur d'âge. La partie brutale de l'ame est diuisee en sept parties, és cinq sens de nature, en l'instrument, auquel est formée la voix, & en la partie qui penetre iusques aux conduits de la semence, qu'on appelle genitale, parce qu'elle a la force d'engendrer. Outre-plus il y a sept mouuemens du corps, six propres & conuenables aux membres, & le septiesme en rond. Il y a dauantage sept entrailles, l'estomach, le cœur, la rate, le foye, le poulmon, & les deux roignons : les membres du corps sont aussi en pareil nombre, la teste, le col, la poitrine, le ventre, l'eine, & les pieds. Le visage qui est la principale partie de l'animal, & qui commande est percé en sept endroits, aux deux yeux, aux deux oreilles, aux deux narines, & à la bouche, qui est la septiesme. Il y a sept superfluitez du corps, la larme, le morueau, la saliue, la semence, les deux ordures du corps qui deualent en bas, & la sueur. Certainement és maladies, le septiesme iour est celuy, qui a plus grande force de iuger. Aux femmes les fleurs durent iusques au septiesme iour. Qui est plus, la puissance de ce nombre est paruenuë aux plus proffitables Arts, c'est à sçauoir à la Grammaire, & à la Musique : parce qu'en la Grammaire les meilleurs elemens, & qui ont plus grande force, sont les sept voyelles : en la Musique aussi la Harpe a sept cordes, qui est quasi le meilleur de tous les instrumens musicaux; d'autant que l'harmonie, qui est en toutes les sortes de melodie la plus belle, s'y fait paroistre grandement. Il est aduenu aussi qu'il y a sept

Sept mouuemens du corps.

Sept entrailles & membres.

Le visage percé en sept endroits.

Iour critique.

Sept Arts liberaux.

ſortes de tons & voix : la haute, la baſſe, la taille, la mince & deliée, l'aſpre & dure, la longue, la briefue. Au reſte le premier nombre eſt iſſu du parfait, qui eſt le ſix, & de l'vnité : & ſi les nombres, qui ſont au deſſouz du dix ſont engendrez, ou engendrent les autres, ou font tous les deux: mais le ſept ne produit aucun nombre au deſſous de dix, ny eſt produit d'aucun. Parquoy les Pythagoriens en leurs fables font ſemblable ce nombre à la vierge née ſans mere, parce qu'il n'a point eſté, par maniere de dire, enfanté, ny enfanta iamais. *Dieu donques a donné repos au ſeptieſme iour de ſes œuures qu'il auoit faits.* Ce paſſage ſe doit ainſi entendre : Dieu ceſſe de former & façonner les genres mortels, quand il commence les diuins & familiers à la nature du ſept. Cela ſ'accommode & ſe rapporte aux mœurs en ceſte ſorte : Quand le ſainct mot de ſept entre en l'ame, le ſix eſt retenu & arreſté, & tout ce qui ſemble eſtre occupé à faire les choſes mortelles. *Et Dieu benit le ſeptieſme iour, & le ſanctifia.* Dieu benit les mœurs qui ſont faictes ſelon la ſeptieſme & vrayement diuine lumiere & incontinent les ſanctifie. Car le beniſt & le ſainct ſont tres-prochains & alliez l'vn à l'autre : pour ceſte cauſe l'Eſcriture dit de celuy qui a fait vn grand vœu, que ſi vn ſoudain changement ſoüille ſon entendement, il ne ſera point ſainct. Au reſte à bon droit les premiers iours ſont irraiſonnables, parce que toute maniere de viure non ſaincte eſt irraiſonnable: & pource la beniſte eſt ſaincte. Il eſt donques bien dit, que Dieu a beny & ſanctifié le ſeptieſme iour, d'autant qu'en iceluy il a

Sept ſortes de tons.

Le ſept comparé à la vierge nee ſans mere.

cessé à faire toutes les œuures qu'il auoit commencé. Icy la cause se rend pour laquelle celuy est beny & sainct, qui vit, & se gouuerne selon la septiesme & parfaite lumiere ; parce qu'en celle nature se repose l'estat des mortels : car la chose va en ceste maniere : Quand la lueur de vertu, laquelle est luisante & vrayement diuine, est leuée, la generation de la nature contraire est retenuë & arrestée. Or nous auons declaré que Dieu ne cesse point de faire, mais il commence la generation des autres choses entant qu'il est non seulement ouurier, mais aussi le Pere des choses faites. *Voicy le liure de la creation du ciel & de la terre.* La raison parfaite, qui est meüe selon le septenaire, est le commencement tant de l'entendement ordonné selon les idées & formes, que de la generation intellectuelle des choses ordonnées selon les idées, ou pour parler plus proprement, des choses appartenantes au sens: Or il appelle la parole de Dieu liure, auquel les substances des autres choses sont escrites & engrauées. Et à fin que tu n'estimes point que le Dieu Tout puissant face quelque chose dedans certains espaces de temps, mais que ses œuures sont inconnuës, incertaines, inscrutables, incomprehensibles aux hommes mortels, il adiouste ce mot: Que le Ciel & la terre ont esté creez : ne marquant & limitant point quand : car tout ce qui est fait de ceste cause, est fait sans aucune limitation de temps: au moyen dequoy il est nié par là, que le monde aye esté fait en six iours. *Au iour, auquel Dieu fit le Ciel & la Terre, & toute la Verdure du champ auant qu'elle fust produite de la terre, &*

Le liure de la Creation est la parole de Dieu.

tout le foin du champ auant qu'il fust leué: car Dieu n'auoit point enuoyé de pluye pour arrouser la terre, & n'y auoit point d'homme pour labourer la terre: Il a par cy deuant appellé ce iour là liure: parce que d'vne-part & d'autre il descrit la generation du Ciel & de la Terre: car Dieu a creé par son tres-clair & tres-luisant Verbe tous les deux, l'idée & forme de l'esprit, laquelle couuertement il a appellé Ciel, & l'idée du sens, laquelle il nomme par signe Terre. Or il fait semblable l'idée de l'esprit & l'idée du sens à deux champs: d'autant que les fruicts de l'entendement sont les choses qui sont entenduës: & les fruicts du sens, les choses qui sont apperceuës du sens. Ce qu'il dit est tel: Tout ainsi que quelque idée est premiere que le particulier & indiuisible entendement, comme le premier patron & exemple d'iceluy, & quelqu'autre du sens particulier, tenant le lieu d'vn cachet, pour empraindre les formes: ainsi auant que les choses indiuisibles, intellectuelles fussent faictes, l'intelligible estoit selon la participation duquel les autres choses sont ainsi nommées. Il a appellé le verdoyant du champ, ce qui peut estre conneu de l'esprit & entendement: car comme les choses verdes germent & florissent en vn champ, ainsi ce qui est propre pour estre entendu de l'esprit est le germe d'iceluy, auant donques que ce particulier intellectuel fust creé, le mesme intellectuel, qui estoit general & commun, estoit acheué & parfait. *Et toute l'herbe du champ*, dit-il, *auant qu'elle fust leuée.* C'est à dire, auant que les choses particulieres apperceuës des sens

L'idee de l'esprit & l'idee du sens representee par le Ciel & la terre.

Le verdoyãt du champ, est ce qui peut estre connu de l'esprit.

fussent leuées, le general sensuel estoit par la preuoyance du Createur. Il a aussi en cet endroit adjousté ce mot, *Toute* : Certainement il a fort bien à propos comparé le sensuel auec l'herbe, d'autant qu'il est escheu au lot de la partie brutale, & irraisonnable de l'ame : autrement pourquoy eust-il dit par cy deuant le verd du champ, & toute l'herbe, comme si l'herbe ne verdissoit point ? mais la verdure du champ, c'est le germe intellectuel de l'entendement, & l'herbe, c'est ce qui est sensuel, & le germe de la brutale partie de l'ame. *Car Dieu n'auoit point enuoyé la pluye sur la terre, & n'y auoit point d'homme pour labourer & cultiuer icelle.* Ce propos est fort bien dit selon la nature : parce que si Dieu n'enuoye, comme pluye : au sens la connoissance des choses sensuelles, l'entendement ne fera ny effectuera rien en l'endroit du sens : Car comme ainsi soit que l'entendement n'ait force ne vertu d'arrouser la veuë des couleurs, l'ouië de la voix, le goust des saueurs, & les autres sens de leurs propres sujets ; si tost que Dieu commence d'arrouser le sens des choses sensuelles, incontinent l'entendement, côme laboureur d'vne terre grasse, se trouue tout prest : mais l'idée du sens laquelle par figure est appellée pluye, n'a besoin de nourriture : le nourrissement du sens ce sont particulieres choses sensibles, qui sont corps : or l'idee n'est autre chose que le corps. Au reste auant que les choses particulieres fussent, Dieu n'auoit pleu sur l'idee du sens, laquelle en ce passage est nommé terre, c'est à dire, ne luy bailla aucune nourriture, d'autant qu'elle n'auoit besoin d'aucune

L'entendemét n'a nulle force si Dieu ne luy donne connoissance des choses sensuelles.

vne chose sensuelle. Il s'ensuit. *Il n'y auoit point d'hōme qui cultiuast la terre.* Qui vaut autant, comme qui diroit, l'idee de l'entendement ne cultiuoit point l'idee du sens: car mō entēdemēt & le tien cultiuent le sens par choses sensuelles: mais l'idée de l'entendement, d'autant qu'elle n'a aucun corps particulier, qui luy soit familier, ne cultiue point l'idée du sens: parce que celle là cultiuoit, elle la cultiueroit par choses sensibles: or il n'y a rien de sensuel aux idées. *La fontaine montoit sortant de la terre, & abbreuuoit toute la face d'icelle.* Il appelle en cest endroit l'entendement fontaine de la terre, & les sens la face d'icelle: d'autant que la nature, pouruoyāt à toutes choses, leur ordonna ce lieu, comme le plus propre de tout le corps pour l'exercice des idées. Or l'entendement, en maniere d'vne fontaine, arrose les sens, enuoyant à chacun d'eux des ruisseaux conuenables. Regarde comment par vne raison resolutiue les puissances de l'animal sont iointes ensemblablement: Car comme ainsi soit qu'elles soient trois, l'entendement, le sens, & la chose sensuelle: le sens est le milieu, & l'entendement, & le sensible tiennent les deux bouts. Or l'entendement ne peut œuurer, c'est à dire, s'exercer par le sens, ny la chose sensuelle peut apporter aucun profit, s'elle n'est arrousée de Dieu, & si l'entendement à la façon de la terre, s'estendant iusques au sens, ne le reueille, & luy face cognoistre & comprendre son sujet. Par ce moyen l'entendement & la chose sensuelle s'efforcent à s'entre-rendre pareil pour pareil. Ceste-cy est sujette au sens com-

L'entendement arrouse les sens comme vne fontaine.

Trois puissances de l'animal.

me la matiere : & celuy-là eſt comme l'ouurier, mouuant le ſens vers la choſe exterieure, à fin qu'il ſaille vers elle : car l'animal eſt plus excellent que ce qui n'eſt point animal en deux points, en l'imagination, & au mouuement impetueux. L'imagination ſe fait, quand l'entendement s'addreſſe par le ſens aux choſes exterieures: & le mouuemẽt ſoudain, frere de l'imagination, quand la force de l'entendement s'eſtendant par le ſens, atteint ſon ſujet, & approche de ce qu'il deſire de comprẽdre. *Et Dieu forma l'homme du limon de la terre, & luy ſouffla en la face l'eſprit de vie, & lors l'homme fut fait en ame viuante.* Il y a deux ſortes d'hommes, l'vn eſt celeſte, l'autre eſt terreſtre: Le celeſte, d'autant qu'il a eſté fait à l'image de Dieu, n'eſt aucunement participant de l'eſſence corruptible & terreſtre: mais le terreſtre eſt compoſé d'vne matiere de ſemence, que le Prophete Moyſe appelle Limon: pour ceſte cauſe il dit que le terreſtre a eſté non forgé, ains formé à l'image : mais que le terreſtre eſt l'ouurage de l'ouurier irraiſonnable. Au reſte l'homme terreſtre ſe prend pour l'entendement qui entre au corps, n'eſtāt point encores meſlé & broüillé auec luy : iceluy euſt veritablement eſté terreſtre & corruptible, ſi Dieu ne luy euſt ſoufflé la force & vertu de la vraye vie: en ce faiſant, il ne ſe façonnoit plus, comme des mains d'vn potier, en vne ame oyſiue & pareſſeuſe, mais eſtoit creé en vne ame cognoiſſante & vrayement viuante. Quelqu'vn pourra demander, pourquoy Dieu a fait digne de l'eſprit diuin l'ame terreſtre & addonnée au

Comment ſe fait l'imagination, & le mouuement ſoudain.

L'homme celeſte & terreſtre.

L'homme terreſtre composé du limon, le celeſte fait à l'image de Dieu.

Cinq queſtions notables.

corps, plutost que celle qui a esté faite selon son idee, & image? secondement qu'est-ce à dire ce mot. *Il a soufflé*? Tiercement pourquoy il souffle en face? Quartement, pourquoy il vse de ce mot esprit? à sçauoir si c'est comme quād il dit: Et l'esprit de Dieu estoit porté sur l'eau: alors il faisoit mention du soufflement du vent, & non pas de l'esprit. Quand au premier donques, il faut respondre, que Dieu qui est liberal, & donne volontiers, eslargit de ses biens à tous, encores qu'ils ne soient parfaits, les appellant à la communion & au zele de la vertu, & faisant paroistre ses tres-grandes richesses, pour autant qu'elles sont suffisantes à ceux mesmes qui n'en font grandement leur profit: ce qu'il mōstre euidēment par autres choses. Car quād il enuoye la pluye en la mer, qu'il fait venir des fontaines és lieux deserts, & qu'il arrouse la terre maigre, aspre & sterile, la faisant regorger de pluyes abondātes, que baille il autre chose, que ses excessiues richesses? ne mōstre-il pas sa bonté excessiue? voylà la mesme cause pour laquelle il n'a point creé d'ame sterile de bien, cōbien qu'il s'en trouue aucunes qui n'en font pas leur profit. Quant à l'autre demande, faut respondre que cela a esté fait, à fin que la iustice diuine fust prisee & honoree: car on pourroit dire que celuy qui seroit inspiré de la vraye vie, desnüé toutefois de la vertu, & pour raison de ce punissable, qu'à tort il seroit puny, d'autant qu'il seroit tōbé par l'ignorance du bien en ces pechez & que celuy en seroit cause, qui ne luy auroit rien inspiré de l'entendement: & par-

Pourquoy Dieu a fait l'homme terrestre participant de l'esprit diuin.

aduenture qu'il nieroit auoir aucunement peché, parce qu'aucuns asseurent que les œuures, lesquelles ne sont faites de la volonté, mais par ignorance, ne doiuent point estre mises en compte de pechez & malfaits. Or ce mot, il a soufflé dedans, vaut autant à dire, comme, il a alené, ou il a donné vie aux choses, qui n'en auoient point: car donnons nous bien garde de penser que Dieu aye vsé des instrumens de la bouche, & des narines pour souffler dedans, d'autant que Dieu est sans qualité, tant s'en faut qu'il ait humaine forme. Ces mots nous donnent encores à cognoistre vn autre plus grand secret de nature: par ce que trois choses sont ici requises: ce qui souffle, ce qui reçoit le soufflement, & le soufflement & le soufflé: Dieu souffle dedans, l'entendement reçoit ce qui est soufflé: & le soufflé c'est l'haleine ou le vent. Quel recueil donques fait on de ces choses là? Il se fait vne vnion des trois, Dieu lanceant sa puissance, qui sort de luy, par le milieu de l'esprit, iusques au sujet. Pour quelle autre cause, sinon à fin que nous le cognoissions par nostre entendement? Comment l'ame eust elle cogneu Dieu, s'il ne l'eust en l'inspirant, atteinte autãt qu'il estoit possible? Certainemẽt l'esprit humain n'eust osé monter si haut, & attenter à la nature de Dieu, s'il ne l'eust attiré à soy, en le soufleuant tant & si haut qu'il pouuoit monter: auec ce luy bailla telle forme & façon, qu'il pouuoit suporter. Au reste il luy souffla la face naturellement & moralement: naturellement, en creant en la face les sens, laquelle

Que veut dire ce mot, il a soufflé dedans.

Dieu l'entendement, l'halene.

Vnion de trois.

partie du corps est grandement remplie d'ame & d'esprit : moralement en ceste sorte : comme la principale partie du corps c'est la face, aussi la principale partie de l'ame c'est l'entendement : Dieu inspire cetuy seul, les autres ne les fait dignes de cest honneur, à sçauoir le sens, le discours du cerueau ou raisonnement, & la partie genitale, parce qu'ils tiennent le second lieu. De qui donques sont ils inspirez ? sans doute de l'entendement : Car tout ce que cetuy prend de Dieu, il communique aux parties brutales & irraisonnables de l'ame : au moyen dequoy l'entendement reçoit l'esprit diuin de Dieu : & ce qui est de brutal en l'ame, de l'entendement, d'autant que l'entendement est comme le Dieu de la partie brutale : pour ceste cause l'Escriture ne craint point de dire que Moyse estoit le Dieu de Pharaon : par ce que les choses qui sont faites, sont faites en partie de Dieu, & aussi par luy, comme on lira au texte ensuiuant : *Dieu a planté le Paradis*. L'entendement est de ces choses là : mais la partie brutale a esté faite de Dieu, non pas par Dieu, ains par la partie raisonnable, qui preside & regne dedans l'ame. Au sur-plus il a dit, Esprit, non soufflement : comme s'il y auoit quelque difference : aussi en l'esprit nous entendons force, vehemence & puissance, mais le soufflemẽt est vn leger vent, & haleine douce & amiable. Parquoy on pourra dire que l'entendement, fait selon l'idée & image, cõmunique auec l'esprit : d'autant qu'en cela on considere la force & puissance : mais ce qui procede d'vne ma-

Ce que l'entendement a receu de Dieu, il le communique aux autres parties de l'ame.

Esprit & soufflement sont de diuerse signification.

tiere plus legere, s'appelle vẽt doux ou aleine, comme est-ce qu'on apperçoit aux choses odoriferantes : lesquelles estans gardees rendent, sans estre parfumées, quelque bonne odeur. *Et Dieu planta le Paradis en Edem vers l'Orient, & mit là l'hõme qu'il auoit fait.* Apres que Moyse a nommé de plusieurs noms, la diuine & celeste Sapience, & monstré qu'ell' auoit plusieurs noms, l'ayant appellé commencement, image, & vision de Dieu: maintenant il met en auant la Sapience terrienne, par le plantement du Paradis, comme estant la suitte du patron original, A Dieu ne plaise que si grande impieté assaille nostre entendement de penser que Dieu laboure la terre & plante des iardins : car incontinent nous douterions pourquoy il feroit celà. Il ne le feroit pas pour se preparer ioyeux repos & plaisirs mondains. Telle fable feinte ne nous vienne iamais en l'entendement, parce que l'vniuersel monde ne luy seroit lieu suffisant pour y demeurer, estant lieu à soy mesme, estant plein de soy-mesme, & estant suffisant de soy-mesme : luy dis je, qui remplit la deffaillance d'autruy, le desert, & le vuide, & l'embrasse & le contient, n'estant embrassé & contenu d'aucune chose, d'autant que luy seul a tout l'estre. Il seme & plante donques aux hommes mortels la vertu terrienne, laquelle est l'image & la suitte de la celeste vertu : car ayant eu pitié & compassion de nostre genre, & ayãt veu qu'il estoit remply de plusieurs maux & vices, il luy enracina vne vertu terrienne, pour l'aider & secourir contre les maladies de l'ame, estant icel-

Allegorie du plantement de Paradis.

le vertu l'image & semblance du celeste patron, à laquelle il donna diuers noms. Certainement le Paradis est dit par figure, vertu, & le lieu propre au Paradis, Edem, c'est à dire, plaisir: or la paix, soulas, & ioye, où gist le vray plaisir, conuiennent fort bien à la vertu. Ce Paradis aussi est planté vers le Leuant: parce que sa lumiere ne se couche, ni s'esteint iamais, mais de sa propre nature se leue tousiours: & selon mon opinion, tout ainsi que le Soleil leuant remplit l'air obscur & tenebreux, aussi la vertu se leuant en l'ame, illumine les tenebres d'icelle, & les chasse au loing. *Et a mis là*, dit-il, *l'homme qu'il auoit fait.* Car comme ainsi soit que Dieu soit bon, & exerce nostre genre à vertu, comme à l'œuure qui luy est tres-propre, il pose & assit l'entendement en la vertu, a fin que, comme vn bon laboureur, il ne cultiue autre chose qu'iceluy. Quelqu'vn pourra icy demander, pourquoy est il deffendu de planter vn boccage espais aupres du lieu sacré, veu que c'est vne chose sainte que d'ensuiure les œuures de Dieu, & que Dieu a plãté vn Paradis. Car la loy dit: *Tu ne planteras point aucun boccage; ny feras pour toy aucun arbre pres du lieu cõsacré au Seigneur ton Dieu.* Que faut il respondre à cela? c'est qu'il est bien seant & cõuenable à Dieu de planter & bastir les vertus dedans l'ame: mais l'ame qui est amoureuse de soy-mesme, & ne recognoist Dieu, voulant se monstrer egale à Dieu, quand elle pense estre en action, elle souffre & endure. & si quãd Dieu seme & plante en l'ame choses hõnestes, l'ẽtẽdemẽt dit, Ie plante: il fait

Le Paradis planté vers le Leuant.

Belle similitude.

Deuter. 16.

Les plantes que deuons mettre en l'ame.

méchamment. Tu ne planteras donques point, quand Dieu plante. Que si tu mets des plantes en l'ame, ô esprit, plantes y toutes bonnes plantes portans fruits, & non pas vn bois de plaisance : parce qu'au boccage il y a des arbres de matiere sauuage & aigre, & de matiere douce & amiable, or de planter en l'ame le vice sterile auec la douce & fructueuse vertu, c'est le propre de ladrerie, laquelle est de deux sortes, & meslée : toutefois si tu as assemblé ce qui ne doit point estre meslé, separe le de la pure & nette nature, laquelle a accoustumé d'offrir à Dieu les choses où il n'y a que redire. Celle pure & nette est le lieu sacré, où il n'est loisible de dire, qu'il y ait quelque œuure de l'ame, veu qu'il faut tout attribuer à Dieu, & n'y faut mesler ce qui ne vaut rien auec ce qui rapporte bon fruit, d'autant que cela est à reprendre. Offre à Dieu ce qui n'est sujet à reproche & blasme : si donc, ô ame, tu transgresses ces enseignemens, tu te blesseras & non Dieu. Par quoy il est dit : Tu ne planteras point à toy-mesmes : car personne n'œuure à Dieu, principalement choses viles & de nul pris. Il est adiousté incontinent : Tu ne feras point à toy-mesmes. L'Escriture dit en vn autre endroit : vous ne ferez point des Dieux d'or : car celuy qui pense que Dieu a qualité, ou qu'il n'est vnique ou qu'il n'est increé & immortel, ou qu'il n'est immuable, il se fait iniure, non à Dieu : & quiconque croit autrement, il remplit son ame de fausse opinion, & d'impieté. Ne vois tu point que combien qu'il nous induit à vertu, & que nous ne plantons que bon arbre

Tu ne planteras point à toy-mesme.

fruictier, & propre pour la nourriture, toutesfois il commande que nous purgions le prepuce qui n'est autre chose, que de se vouloir entremettre de planter ? il commande que nous taillions ceste outre-cuidance & folle opinion: parce, qu'elle est naturellement impure. *Il mit*, dit l'Escriture, *cet homme tout nouuellement formé au Paradis*: n'adjoustant rien d'auantage. Qui est donques celuy-là, dont elle dit par apres: *Dieu prit l'homme qu'il auoit fait, & le mit en Paradis, à fin qu'il le cultiuast & gardast* ? n'est-ce point parauenture vn autre qui a esté fait selon l'image & idee d'iceluy ? de sorte que deux hommes soient introduits en Paradis, l'vn estant formé & façonné, & l'autre estant fait à son image. Celuy doncques qui fut faict selon son idée & semblance, non seulement fut mis au rang des plantats, mais aussi en fut le laboureur & gardien. C'est à dire, memoratif des choses qu'il a ouïes & exercées: mais l'autre feint & contre fait, ne cultiue point les vertus, & ne les garde pas seulement, il est introduit aux decrets & ordonnances de Dieu par sa faueur, lequel tantost abandonnera la vertu: pour ceste cause il appelle celuy qu'il met seulement au Paradis, contre-fait: mais l'autre, qu'il a establi laboureur & gardien, il l'appelle celuy qu'il a fait, cestuy-là il le met au Paradis, & l'autre il le chasse. Or il fait digne celuy qu'il prend au Paradis, de trois choses, dont aussi il est composé, de bonté de nature, de la faculté & vertu de toucher, & de la durable memoire. Donques la puissance de toucher, c'est l'assiette au Paradis, & la memoire est la gardienne des saincts

Trois dons de Dieu à l'homme mis au Paradis.

decrets : comme la bonté de nature est l'action & operation des choses honnestes . mais l'entendement feint n'a point souuenāce de l'honnesteté, ny s'exerce en icelle, se contentant de la faculté de toucher : pour ceste cause estant mis au Paradis peu apres en est chassé & banny. *Et Dieu à fait sortir de la terre tout arbre beau à voir, & duquel le fruict est bon à manger, & l'arbre de vie au milieu de Paradis, & l'arbre de la connoissance du bien & du mal.* Il descrit maintenant les arbres de la vertu, qui naissent en l'ame. Ces arbres sont les particulieres vertus, les œuures d'icelles, & les bonnes actions, que les Philosophes appellent offices & deuoirs. Voilà les plantes de ce Paradis. Il les declare toutesfois, enseignant que ce bien là est tres-excellent tant à la veuë, qu'à la iouyssance & vsage: car aucunes sciences sont contemplatiues, non actiues, comme la Geometrie & Astronomie: les autres sont actiues, & non contemplatiues, comme Charpenterie, & Maçonnerie, Ferronnerie, & toutes celles, qui sont viles & mechaniques: mais la vertu est contemplatiue & actiue: parce qu'elle a la contemplation: d'autant que la Philosophie nous meine à icelle par trois de ses parties, par celle qui est fondée en oraison, par la moralle, & par la naturelle : ell'a aussi les actions : car la vertu est l'art de toute la vie: de la vie, dy-je, contenant toutes les actions. Et combien qu'elle comprenne la contemplation & l'action, ell'est toutesfois en toutes les deux tres-excellēte: parce que la contemplation de vertu est tres-belle, & l'vsage & action du tout pourchassable: à raison dequoy il

Les arbres de la vertu qui naissent en l'ame.

La vertu est actiue & contemplatiue.

dit que l'arbre est beau à voir, ce qui signifie la contemplation, & le fruict bon à manger, ce qui signifie l'vsage & action. Au reste l'arbre de vie est la vertu generale, qu'on appelle bonté, dont les particulieres vertus procedent, au moyen de quoy elle est logée au milieu du Paradis, tenant vne fort grande place, à fin qu'elle soit, comme vn Roy, gardée de tous costez de ses garde-corps. Les autres disent que par l'arbre de Vie le cœur est estendu, d'autant qu'il est cause de la vie, & est placé au milieu du corps, estant, selon leur aduis, cōme Prince: mais ils s'abusent, amenans l'opiniō des Medecins, pour celle des Physiciens. Nous au contraire soustenons, comme auons auparauant dit que l'arbre de vie se prend pour la tres-generale vertu: lequel on dit clairement & manifestement auoir esté planté au milieu du Paradis: mais l'autre de la connoissance du bien & du mal n'est point declaré s'il est dedans le Paradis, ou dehors: tellement qu'apres que l'Escriture a dit: & l'arbre de la connoissance du bien & du mal: incontinent elle s'arreste, ne declarant, où il est, de peur que celuy, qui n'entend point les raisons naturelles, n'admirast sa science. Qu'est-ce dōques qu'il faut dire? Que il est dedans le Paradis, & dehors: dedans par son estre & puissance, & dehors par sa puissance. Cōment? Nostre principale puissance est capable de toutes choses, & reçoit, ainsi que la cire, toutes formes, tant belles, que laides, comme le champion Iacob confesse, disant: *Toutes ces choses ont esté faites sur moy.* Car l'ame seule prend les innumerables formes de toutes les choses,

L'arbre de vie represente la bonté, qui est vertu generale.

L'arbre de la connoissance du bien & du mal.

L'ame reçoit les formes de

tout ce qui est en nature. qui sont en la nature, laquelle toutes & quantes fois qu'elle reçoit la marque de la parfaite vertu est tournée en l'arbre de vie, & toutes les fois qu'elle reçoit celle du vice, est faicte arbre de la connoissance du bien & du mal : or le vice est banny de la compagnie sacrée & diuine : doncques celle principale puissance, qui a receu cecy, est selon son essence, dedans le Paradis : parce qu'en icelle puissance est la propre marque de la vertu, qui est en Paradis, mais elle n'y est pas par puissance, d'autant que la forme du vice est estrange des commandemens de Dieu. Ce que ie dy, tu le peux comprẽdre en ceste sorte. Maintenant celle principale partie de l'ame est selon son estre en mon corps, & par la puissance en Italie & Sicile, toutes & quantes-fois qu'elle pense à ces païs là : outre est au Ciel, quand elle pense aux choses celestes : à raison de quoy quelquesfois ceux qui sont aux lieux communs & profanes selon leur estre, sont aux lieux sacrez, pensans aux choses qui appartiennent à la vertu : au contraire ceux qui sont au dedans des lieux saincts, pensans ailleurs, sont comme en des lieux profanes, parce que la pensee se tourne vers les pires & plus viles choses : par ce moyen le vice n'est au Paradis, ny en est dehors : car il y peut estre par essence, non pas par puissance. *Or le fleuue sort d'Edem, à fin qu'il arrouse le Paradis, & se partit & diuise de là en quatre testes ou bras : l'vn a nom Phison : c'est celuy qui enuironne la terre Euilat, où est l'or : & l'or d'icelle terre est bon : on trouue là l'escarboucle, & la pierre precieuse verde. Le second a nom Geon : iceluy entourne la terre d'Ethiopie, Le troisiesme s'appelle Tygre,*

lequel va contre l'Assyrie. Le quatriesme se nomme Euphrates. Par iceux fleuues l'Escriture veut monstrer & donner à connoistre les vertus particulieres, lesquelles sont au nombre de quatre, *Prudence, Temperance, Force, Iustice.* Au reste le grand fleuue, dont sourdent les quatre autres, c'est la vertu generale, laquelle on appelle Bonté: & les quatre ruisseaux, qui en sortent, sont les quatre vertus. La generale vertu doncques prend sa source de Edem, qui est la Sapience de Dieu: de celle Sapience, di-je, qui s'égaye & prend son esbat & passe-temps en la Majesté de Dieu le Createur. D'icelle generale ces quatre coulent, les biens faits desquels sont arrousez d'icelle, comme d'vn grand fleuue, & regorgent des grands ruisseaux des œuures bonnes & honnestes. Considerons icy les mots, *Le fleuue*, dit-il, *sort d'Edem, pour arrouser le Paradis.* Le fleuue est celle generale bonté & vertu, laquelle sort de la sapience de Dieu, c'est à dire de la parole ou Verbe de Dieu: parce que selon iceluy a esté faite la generale vertu: ceste vertu generale arrouse le Paradis, c'est à dire, elle arrouse les particulieres vertus: or les chefs d'icelle ne se preignent point pour estre en certain lieu, mais pour estre les principales, d'autant que chaque vertu, veritablement est princesse & reine. Au reste ce mot, *Il est diuisé*, vaut autant comme, il est limité par bornes: La Prudence limitant ce qui est à faire: la Force, ce qu'il faut endurer: la Temperance, ce qu'il faut eslire: La Iustice, ce qu'il faut rendre à vn chacun. *Le nom de l'vn de ces chefs, c'est Phison, lequel enuironne toute la terre d'Euilat, où est l'or: &*

Les quatre fleuues representent les quatre vertus.

Bonté, vertu generale.

Edem, la Sapience de Dieu.

Les bornes des vertus.

Phison represente la Prudence. *l'or d'icelle terre est tresbon, là on trouue l'escarboucle & la pierre verde.* L'vne des quatre vertus, c'est Prudence, laquelle est icy nommée *Phison*, (selon l'etymologie du mot Grec) pource qu'elle pardonne à l'ame, la gardant du peché. *ἀπὸ τοῦ φείδεσθαι.* Or elle entourne, en maniere d'vne dance, la terre d'Euilat, c'est à dire, elle maintient l'estat paisible, doux, & amiable de l'ame. *Euilat terre paisible.* Et comme entre les metaux, l'or est le meilleur & le plus approuué, aussi entre les vertus de l'ame la Prudence est la plus approuuée. Ces mots, *où est l'or*, signifient, où est la chose reluisante, comme l'or & le feu, la precieuse Prudence entre les richesses diuines, sans aucune doute, la plus belle. A ceste vertu on attribuë deux qualitez, celle de celuy qui a la prudence, & celle de l'autre qui en vse, lesquelles il accōpare à l'escarboucle & à la pierre verde. *Et le second fleuue a nom Geon, lequel entourne toute la terre d'Ethiopie.* *Geon, force.* En cet endroit ce fleuue est par figure appellé Force, parce que Geon signifie poitrine, ou frape-corne: tous deux signifient Force, d'autant qu'elle reside en la poitrine, où est assis le cœur, & là est toute à se defendre: car c'est la science des choses soustenables & non soustenables, & neutres. *Ethiopie, signifie humilité.* Or elle enuironne de toutes parts, & assiege, à la mode des ennemis, l'Ethiopie, lequel nom si tu veux interpreter, c'est autant comme humilité: or la coüardise est humble & basse à laquelle tousiours la force est contraire. *Le troisiesme fleuue c'est Tygris, lequel va contre les Assyriens.* La troisiesme vertu c'est Temperance, resistant aux voluptez, lesquelles semblent redresser la foiblesse humaine: car ce mot, *Tygris, signifie Temperance.*

Assyrien, peut estre tourné, redressans & corrigeans. Or l'Escriture compare la concupiscence au tres-cruel animal Tigre, auec laquelle la Temperance a tousiours quelque affaire à démesler. Il se presente icy vn doute: Pourquoy la Force est nommée la seconde, Temperance la tierce, & Prudence la premiere, sans faire mention des autres vertus. Il faut donques entendre que nostre ame a trois parties, la raisonnable, la courrouceable, & celle qui est pleine de desir & conuoitise. D'icelles la raisonnable est placée dans la teste, la courrouceable au cœur, & celle qui cõuoite au foye, & parties proches au nombril. Chacune de celles-là a sa propre vertu: la raisonnable, prudence: d'autant que c'est à faire à la raison d'auoir la connoissance de ce qu'il faut faire, ou qu'il ne faut pas faire: la courrouceable, force: celle qui conuoite, l'attrempance: car par icelle nous guarissons les conuoitises. Tout ainsi doncques que la teste est la premiere & la plus haute partie de l'animal, la poitrine, la seconde, & l'eine la troisiesme: & en l'ame la raisonnable la premiere, la courrouceante la secõde, la desirãte la troisiesme: aussi la premiere vertu c'est prudẽce qui se monstre en la principale partie de l'ame, sçauoir est en la raisonnable; & qui gist & habite en la teste: la seconde c'est force, d'autant qu'elle loge en la seconde partie de l'ame, qui est l'irrascible, & en la seconde partie du corps, qui est la poitrine: la troisiesme l'attrempance, pourautant qu'elle s'employe à l'entour des parties de l'eine, qui est la troisiesme place du corps, & à l'entour de la

L'ame a trois parties.

Pourquoy prudence tient le premier lieu entre les vertus.

puissance appetitiue, laquelle a le troisiesme lieu en l'ame. *Le quatriesme fleuue*, dit l'Escriture, *C'est Euphrates*: c'est allegoriquement la quatriesme vertu, nommee Iustice, laquelle, à vray dire, porte-fruict, & resiouït l'esprit. Quand est-ce doncques qu'elle se monstre ? Quand les trois parties de l'ame sont d'accord ensemble. Cét accord se fait, quand la plus excellente commande, à sçauoir quand la courrouceable & la desireuse obeissent au commandement de la raisonnable, alors la Iustice suit: car c'est vne chose iuste que ce qui est le plus excellent commande en tout & par tout, & que ce qui est moindre face le commandement: or la partie raisonnable est la plus excellente & meilleure, & la courrouceable & desireuse les moindres: mais quand ces deux parties recullent en arriere: & sont retiues, de sorte qu'en arrachant de grande furie & roideur la chartiere ou regente, de son lieu, c'est à dire la raison, elles la domtent & surmontent, & toutes deux prennent le frein aux dents, alors est la grande iniustice: car il est necessaire que quand le chartier, qui conduit, est coüard & lasche, qu'on trébuche en des abysmes & lieux profonds: comme au contraire par la vertu & bonne conduite d'iceluy, on est gardé & sauué. Au surplus considerons en ceste sorte la matiere qui s'offre. Phison est interpreté changement de langage: Euilat, trauaillant pour enfanter. Par cela nous est signifié la Prudence: car la commune estime l'homme sage, qui à la mode des sophistes, est puissant en inuention & langage: mais Moyse reconnoit celuy-là non pour

Euphrates represente Iustice.

Bel accord des parties de l'ame.

Phison & Euilat.

pour sage, ains pour homme, qui prend peine à bien parler, tellement que la prudence se voit au changement de langage, c'est à dire en la grace & vertu de bien parler : ce qui s'entend non des paroles, mais des bonnes œuures, qui tendent à la vertu. Or Euilat entourne de tous costez & borne l'imprudence, de peur qu'elle ne soit en trauail de produire la ruine & destru-ction de Prudence : car ce mot trauailler à produire est propre pour l'imprudence : d'autant que l'ame mal auisee produit quelquefois des choses illicites : ainsi quand elle aime l'argēt ou conuoite gloire, plaisir, ou autres choses semblables, elle est en trauail. Au reste quand elle trauaille, elle ne produit pas encores : au moyen dequoi l'ame lasche n'est point propre pour engēdrer chose parfaite : que si quelquefois il semble qu'elle engendre vn fruit, on le trouue auorté, deuorāt la moitié de sa chair, pareil à la mort de l'ame. Parquoy en la saincte Escriture Aaron prie Moyse amy de Dieu, qu'il garisse la ladrerie de Marie, à fin que son ame ne soit en trauail de produire du mal : pour ceste cause il dit : *A fin qu'elle ne soit quasi morte, & comme l'auorton qui sort du ventre de la mere, & deuore la moitié de la chair d'icelle. Là où est l'or,* dit il : en parlant de l'or, il dit, où il est. Car la prudence, laquelle il a fait semblable à l'or, qui est vn metail net, pur, precieux & prouué au feu, est en la sapience de Dieu : & estant là, n'est point possedée de la sapience, mais où est la sapiēce, illec est icelle, possession de Dieu le Createur. *Et l'or de celle terre est*

Qui est celuy que Moyse repute prudent & sage.

L'ame lasche ne produit rien de parfait.

La prudence iointe à la sapience de Dieu.

bon. Il y a donques vn autre or, qui n'est point bon? Ouy certainement: car il y a deux sortes de prudence, l'vne generale, & lautre particuliere: ma prudence donques qui est particuliere n'est point bonne, d'autant qu'elle meurt auec moy: mais celle generale, qui reside auec la Sapience de Dieu, comme en son manoir, est bonne, parce qu'estant incorruptible, elle demeure en la maison incorruptible. Là est l'Escarboucle, & la pierre verde. Ces deux sont differens, le prudent, & celuy qui fait prudemment: estãt l'vn paré de prudence, & l'autre faisant exercice d'icelle. Pour ces deux regards la prudẽce a esté donnee de Dieu à l'homme terrien, à fin qu'il soit sage & bon: car quel profit reuient-il d'icelle, s'elle n'est receuë de la raison, & ne luy engraue ses marques? La vertu donques est bien iointe auec la prudence, & le prudẽt auec celuy qui fait exercice de la prudence, qui sont deux pierres precieuses. Par-aduanture que ce sont Iudas & Issachar: parce que l'vn confesse qu'il est orné & paré de la prudence diuine rendant graces à celuy duquel il a receu ce bien: & l'autre s'exerce en la vertu, & aux bonnes œuures. Iudas donques signifie le confessant & recognoissant, auquel Lia a cessé d'enfanter: & Issachar faisant bonnes œuures, parce qu'il a soubsmis ses épaules au labour, & s'est fait laboureur: le loyer duquel c'est, comme dit Moyse, l'ame plantée & semée d'arbres fruitiers & de semences, c'est à dire, le labeur, qui n'est point dommageable, mais est couronné de Dieu, & reçoit

Deux sortes de prudence.

L'escarboucle & la pierre verde.

Iudas & Issachar.

son loyer. Qu'il faille entendre ainsi ces choses il est aisé à le connoistre, par vn autre passage, où il est parlé de la longue robbe: Et tu tistreras en « icelle quatre rangées de pierres precieuses: la « premiere rãgée se fera de la Cornaline, du topas- « se, & de l'Esmeraude, où seront grauez Rubim, « Simeon, Leui: la seconde se fera de l'Escarboucle « & du Saphir. Or le Saphir est vne pierre verde, « Iudas est engraué en l'Escarboucle: d'autant que Issachar est le quatriesme au Saphir. Pourquoy doncques ne dit-il point la pierre Escarboucle, comme la pierre verde? Parce que Iudas, qui signifie confession, n'a point d'ame & de corps: d'autant que le nom de confession monstre que c'est vne chose de dehors. Car quand l'ame sortant de soy, & ne s'attribuant rien s'offre à Dieu, comme ce Ris Isaac, alors elle confesse & reconnoist le seul Dieu: mais quand elle pense estre cause de quelque chose, il s'en faut beaucoup qu'elle le confesse & reconnoisse tel qu'il est: parce que on doit entendre que celle confession n'est point œuure de l'ame, mais de Dieu, qui luy monstre son ingratitude. Iudas dõques confessant n'a point de matiere: mais l'homme de trauail Issachar a besoin de matiere corporelle. Autrement comment celuy qui s'adonne à la vertu pourra-il lire sans yeux? ou cõment oirra-il les sermons & exhortatiõs sans oreilles? ou comment cognoistra il le boire & le manger sans le ventre & l'appetit & afferterie d'iceluy? Pour ceste cause il estoit fait semblable à la pierre. Au surplus les couleurs sont differentes: car à celuy

qui confesse & recognoist Dieu, conuient la couleur de l'Escarboucle : parce qu'en rendant graces à Dieu, il est embrazé comme d'vn feu, & est enyuré d'vne certaine yurongnerie sobre : mais à celuy qui trauaille, la couleur de la pierre prasine & verde conuient bien : parce que ceux qui trauaillent deuiennent palles de trauail, & de la crainte qu'ils ont de ne venir à bout de leur entreprise. Il faut aussi en cest endroit rechercher pourquoy ces deux fleuues Phison & Geon entournent certaines regions, l'vn le païs de Euilat, & l'autre l'Ethiopien, & non pas vn des autres : mais est dit que le Tigre prend son cours contre les Assyriens : & n'est point parlé du conduit d'Euphrates, combien qu'il soit certain qu'Euphrates entourne quelques contrées, & en ait deuant luy plusieurs. or il n'est pas icy fait mention du fleuue, mais de l'amendement des mœurs : au moyen dequoy il faut dire que la Prudence & la Force peuuent assieger les vices qui leur sont contraires, l'Imprudence, & la lâcheté, & les dompter par ce moyen, estans, pour leur foiblesse, aisées à prendre : car celuy qui n'est pas sage, est reduit facilement en la puissance du sage, le lasche aussi en la puissance du fort & courageux : mais la Tēperance ne peut assieger la Concupiscence & volupté : d'autant que les aduersaires sont puissantes, & ne sont pas dontees aisément. Ne vois-tu pas que les hommes les plus attrempez & sobres sont contraints par la necessité du corps mortel, de manger & boire? De là procedent les

Phison & Geon entournent le pays d'Euilat & l'Ethiopie.

plaisirs du ventre. Il vaut donques mieux resister aux conuoitises d'iceluy. Parquoy le fleuue du Tigre va contre les Assyriens, c'est à dire, contre les voluptez la Temperance. D'auantage la Iustice, que nous represente Euphrates le fleuue, n'assaut personne, ny assiege, & n'a aucun aduersaire. Pourquoy? parce que c'est son estat de rendre à chacun ce qui luy appartient, & tient le lieu non d'aduersaire & accusateur, mais de iuge. Tout ainsi donques que le iuge ne veut vaincre personne, ny auoir d'aduersaire, mais en prononçant sa sentence donne la cause gaignee à la partie qui a le meilleur droit: en cas semblable aussi la iustice n'ayant point d'aduersaire, rend à vn chacun ce qui luy appartient.

Le Tigre va contre les Assyriens.

Le Seigneur Dieu prit l'homme qu'il fit, & le mit au Paradis, pour le cultiuer & garder. L'homme formé & façonné est different de celuy, que Dieu a fait, comme i'ay dit: le premier est vn esprit plus terrestre, mais le second qui a esté fait, n'a point de matiere, & est tout autre de celuy, qui est d'vne façon corruptible, estant garny d'vn estat plus pur & naïf. Dieu donques prend cet esprit pur, ne le laissant point extrauaguer: & l'ayant pris le met entre les vertus, qui tiennent fort par les racines & qui germent, à fin qu'il les cultiue, & les garde. Plusieurs, qui autrefois s'estoient adonnez à la vertu, sur la fin se sont retirez & annonchalantis: Mais à qui Dieu donne vne ferme & asseuree science, à iceluy aussi donne tous ces deux: faire tousiours exercice de vertu, & la garder comme dedans vn ce-

Gen. 2.

Gen. 2. lier: à raison dequoy ouurer se prend icy pour faire, & garder pour souuenir. *Et Dieu bailla vn commandement à Adam, en disant: Mange de tous les fruits des arbres de Paradis & iardin; mais ne mange point du fruit de l'arbre de la cognoissance du bien & du mal: car en quelque iour que vous en mangerez, en iceluy vous mourrez.* Auquel Adam cecy est-il commandé? Il faut chercher qui est celuy-là. Car Dieu n'ayant point auparauant fait mention d'iceluy, tout maintenant il le nomme. Ne veut-il point parauenture te bailler le nom de celuy hôme, qui a esté fait? Il l'appelle Terre: car ce que ce mot Adam signifie, la Terre. Quand doncques tu oys ce nom Adam, entends le terrien & mortel, d'autant que celuy qui a esté fait à l'image de Dieu n'est point terrien, ains celeste. Il faut outre-plus rechercher pourquoy celuy qui a donné les noms aux autres choses, ne s'en est point donné. Que faut il dire à cela? L'esprit, qui est en vn chacun de nous peut comprendre toutes choses, soy-mesme il ne peut cognoistre: car tout ainsi que l'œil voit toutes les autres choses, ne se voyant pas luy mesmes: aussi l'esprit entend les autres choses, & ne se comprend pas luy-mesme: ou bien qu'il die quel il est, ou de quoi il est, s'il est vẽt ou aleine, ou sang, ou feu, ou air, ou quelqu'autre corps, ou seulement cecy, s'il est corporel ou incorporel. Et puis nous ne reputerons point les personnes folles, qui disputent de l'essence de Dieu? Car comment ceux qui ne sçauent que c'est de l'essence de leur ame, pourront-ils parfaitement

Adam ayãt donné les noms aux choses, ne s'en est point donné.

cognoistre l'ame de cest vniuers? Parce que Dieu est tenu pour l'ame de l'vniuers. A bonne raison donques Adam, c'est à dire l'esprit nommant & comprenant les autres choses, ne se donne point de nom, veu qu'il ignore soy mesmes, & sa propre nature: C'est à cetuy que le commandement s'adresse, non à celuy qui a esté fait à l'image & semblance de Dieu: car le premier a appris la vertu, sans qu'on l'enhortast à ce: mais cetuy ne peut deuenir sage sans l'aide & peine du maistre. Or il y a difference entre ces trois: commandement, deffense & admonnestemẽt. La defense est pour les pechez, & s'adresse voire à l'homme, qui ne vaut rien: le commandement pour les bonnes œuures: & l'admõnestemẽt, pour l'homme qui n'est ny l'vn ny l'autre, ny meschant, ny homme de bien: parce qu'il ne peche point; au moyẽ dequoy n'a besoin qu'on luy face defense, ny fait si bien comme raison requiert: tellemẽt qu'il a bon besoin d'estre admonnesté, à fin qu'il s'abstienne de choses mauuaises, & soit induit à faire choses honnestes. L'homme donques fait à l'image de Dieu, n'a besoin ny de commandement, ny de defenses, d'autant que l'homme parfait n'a affaire de rien: mais l'homme simple, & de nulle qualité a besoin de commandement & de deffense, & le fol d'admonition & de doctrine. Ainsi le parfait Grammairien, ou Musicien, n'a besoin des regles de ces arts là, mais à l'autre, qui s'est fouruoyé, en la consideration d'icelles, doiuẽt estre baillées les loix & enseignemens: & à celuy qui

l'Ame de l'Vniuers.

Commandement, defense, admonestement sont choses differentes.

va tout fraischement à l'eschole, l'instruction. A bonne raison doncques à l'esprit terrien, qui n'est ny vitieux ny vertueux, mais est metoyen, sont donnez ces enseignemẽs & aduertissemẽs: & auec ce le commandement & l'admonnestement luy sont adressez au nom de ces deux, du Seigneur, & de Dieu: car le Seigneur Dieu a cõmandé que s'ils obeissent aux commandemẽs, ils soient faits dignes de sa diuine grace: mais s'ils sont rebelles, qu'ils soient chassez du Seigneur, comme d'vn maistre, qui a toute puissance, à la male-heure. Parquoy quand Adam est chassé de Paradis, les mesmes mots sont redits, parce qu'il dit: *Et le Seigneur l'enuoya du plaisant Paradis, pour labourer la terre de laquelle il auoit esté pris.* Afin qu'ayant comme Seigneur & maistre, & comme Dieu bien-facteur commandé, il corrigeast de rechef par ces deux moyẽs les rebelles: Car il le chassa pour sa desobeissance par celles puissances, par lesquelles il l'auoit introduit en Paradis. Or les commandemens sont tels: *Tu mangeras du fruit de tous les arbres.* Il enhorte l'ame, qu'elle iouisse non de quelque seul arbre, ny d'vne seule vertu, mais de toutes les vertus; parce que ce mot, Manger, signifie, la viande de l'ame: or l'ame est nourrie des œuures bonnes & honnestes. Au surplus il a doublé ceste chose cy, disant: En mangeant mãge, c'est à dire, mâche le bien, ne faisant point comme le commun, mais comme le champion pour se reforcer: car les maistres des luiteurs & champions, qui combattent nuds, leur defendent de ne

En mãgeant mange.

rompre incontinent de leurs dents la viande, & veullent qu'ils la maschent tout à loisir, à fin qu'elle les renforce. Le champion & moy ne sommes pas nourris d'vne mesme sorte: ie suis nourry à fin que seulement ie viue, mais le champion est nourry à fin qu'outre qu'il viue, qu'il deuienne gras & puissant, à raison de quoy entre les commandemens, qui sont faits aux personnes, qui s'exercent à la vertu, il y en a vn, qui est de soustraire la viande: c'est ce qu'on veut dire, en mangeant manger. Donnons mieux à connoistre cecy: Honorer pere & mere c'est vne viande & nourriture: & toutes-fois les bons les honorent d'vne sorte, & les mauuais d'vne autre; les vns les honorent selon la coustume ordinaire, lesquels en mangeant ne mangent pas, mais seulement mangent. Quand est-ce doncques qu'en mangeant ils mangent? Quand en considerant & épluchant bien les causes, ils iugent d'eux-mesmes que c'est vn deuoir tres-honneste. Les causes sont telles. Iceux nous ont engendrez: ils nous ont nourris, ils nous ont instruits, ils sont cause de tout nostre bien. Dauantage Manger c'est honorer Dieu le souuerain, & en mangeant, manger, quand nous venons à nous reconnoistre & rendre graces à Dieu. *Mais de l'arbre de la connoissance du bien & du mal, vous n'en mangerez point.* Cet arbre donques n'est point en Paradis, d'autant qu'il les enhorte de manger de tous les fruicts des arbres, qui sont au Paradis: ce qui se fait naturellement, parce qu'il y est par essence, comme i'ay dit, non pas par puis-

ſance. Car comme en la cire tous les ſeaux y ſont par puiſſance, mais il n'y en a qu'vn de fait, qui ſoit empraint: auſſi en l'ame, qui eſt ſemblable à la cire, toutes les formes y ſont par puiſſance contenuës, mais à la verité, il n'y a qu'vne marque pour le preſent emprainte, iuſques à ce que elle ſoit effacée d'vne autre plus forte & violente. En apres il faut rechercher cecy. Quand il enhorte qu'on mange de tout arbre du Paradis, il n'enhorte qu'vn: mais quand il defend l'vſage de l'arbre, qu'on dit eſtre cauſe du bien & du mal, il parle comme à pluſieurs: car il dit en premier lieu: *Tu mangeras de tout*: & au ſecond: *N'en mangez point, & en quelque iour que vous en mangiez* (non, tu manges,) &, *& vous mourrez*, (non, tu en mourras.) Il faut donques dire premierement que ce qui eſt bon, eſt rare & ce qui eſt mauuais, eſt de pluſieurs ſortes. Parquoy pour vn homme ſage, qui ſe trouue, ſe trouue auſſi vne infinie multitude de ſots: pour ceſte cauſe il enhorte vn ſeul de ſe nourrir & entretenir en la vertu, & pluſieurs de ſ'abſtenir de la trop grande ruſe & fineſſe, d'autant que gẽs innumerables en vſent: d'auantage pour acquerir & manier la vertu on n'a beſoin que d'vne ſeule choſe, de la raiſon: Quand au corps, il empeſche & nuit, tant ſ'en faut qu'il aide: tellement que le vray moyen pour paruenir à la Sapience, c'eſt de ſ'eſtranger le plus qu'on peut du corps & conuoitiſes d'icelui: mais pour iouïr du vice, on a affaire non ſeulement de l'eſprit, mais auſſi du ſens, de la raiſon, & du corps: par ce que l'homme vicieux a be-

Ce qui eſt bon, eſt rare, ce qui eſt mauuais eſt de pluſieurs ſortes.

Vray moyen pour paruenir à la ſapience.

soin de toutes ces choses là, pour accomplir son vice: autrement cõment découurira il les secrets s'il n'a point l'instrument de la parole? comment iouyra-il des plaisirs charnels, sans le ventre, & les autres sens? A bonne raison doncques il addresse sa parole à la raison, pour chercher la vertu; car on n'a affaire que de celle-là pour aquerir la vertu, au contraire quand il est question du vice, il parle à plusieurs, à l'ame, à la raison, aux sens du corps, d'autant qu'il paroist en tous ceux cy. Il adjouste toutesfois: *En quelque iour qu'en mangiez, vous mourrez de mort.* Et neantmoins apres en auoir mangé non seulemẽt ils ne meurent point, mais aussi ils font des enfans, & sont cause que les autres viuent. Que faut il dire donques? qu'il y a deux sortes de mort, l'vne de l'hõme, l'autre de l'ame. La mort de l'homme, c'est la separation de l'ame d'auec le corps: mais la mort de l'ame, c'est le perissement de vertu, & accueil du vice. Parquoy ne se contentant de dire, qu'ils mourront, *Vous mourrez*, dit-il, *de mort*: monstrant & signifiant par là, non la mort commune, mais l'eternelle, appellée pardessus toutes les autres morts, & par excellence Mort: laquelle auient quand l'ame est enseuelie aux affections & vices. Or ces deux morts sont contraires: car la premiere separe le corps & l'ame, qui auparauant estoient joints & vnis ensemble, mais la seconde se faict estans ensemble & s'accordans: vray est que le moindre est le maistre, à sçauoir le corps, & la plus excellente partie, qui est l'ame, la seruante. Toutes & quantes-fois

Il y a deux sortes de mort.

La mort eternelle.

donçques que l'Escriture dit, *Mourir de mort*, il faut noter que la mort de la peine est signifiée, non pas la mort naturelle. au reste la mort naturelle, c'est quand l'ame est separée du corps; & celle de la peine, quand l'ame perd la vie de vertu, & vit en la vie du vice. Heraclitus, suiuant ceste opinion de Moyse, dit: *Nous viuons en la mort & sommes morts en la vie*: comme s'il disoit: Que l'ame est morte, quand nous viuons, & est comme enseuelie au corps: mais quand nous sommes morts, que lors l'ame vit vne vie qui luy est propre, estant deliurée du mal, à cause que le corps auec lequel elle est jointe, est mort & vaincu.

Sentence d'Heraclitus.



ALLEGORIES DES SAINCTES LOIX, DONNEES APRES L'OEVVRE des six iours.

LIVRE II.

Traduict de Grec en François, par FEDERIC MOREL, *Interprete du Roy.*

LE Seigneur Dieu a dit: *Il n'est pas bon que l'homme soit seul: faisons luy vn aide semblable à luy.* O Prophete, pourquoy n'est-il pas bon que l'homme soit seul? D'autant qu'il est bon que vn seul soit. Or est-il, que Dieu est vn seul, & par soy; & n'y a rien semblable à Dieu. Partant puis que il est bon que celuy qui est soit seul: (car ce qui le concerne luy seul est bon) il ne pourroit estre bon, que l'homme fust seul. & de dire que Dieu soit vn seul, il se

Genes. 2.

Dieu seul est bon.

peut aussi entendre ainsi, que deuant la Creation il n'y auoit rien auec Dieu; & apres que le monde a esté fait, rien ne s'est conjoint à luy: car il n'a du tout besoin de rien. Et il est meilleur de le prendre en ce sens: Dieu est seul & vn, non composé, & nature simple. Mais vn chacun de nous, & tout ce qui est nay, & creé, sont plusieurs: comme, moy Philon, ie suis plusieurs, esprit, corps, & la partie raisonnable de l'ame, & l'irraisonnable: derechef au corps, il y a le chaud, le froid, le pesant, le leger, le sec, l'humide. Mais Dieu n'est rien de composé, ny assemblé de plusieurs, ains exempt de toute mixtion auec quoy que ce soit. Car ce qui seroit adjousté à Dieu, il seroit moindre ou égal à luy. Or il n'y a rien égal ny meilleur que luy: rien certes de moindre ne peut estre accouplé à Dieu: autrement il diminueroit: & si cela estoit, il seroit perissable, ce qu'il n'est pas permis de penser seulemẽt. Donc Dieu est estably selon l'vn & l'vnité: ou bien plustost l'vnité est selon vn Dieu. Car tout nombre est apres le monde, comme aussi le Temps, mais Dieu est plus ancien que le Mõde, & en est l'ouurier. Au reste il n'est pas bon que l'homme soit seul. Car il y a deux sortes d'hommes, l'vn qui est fait suiuant l'image de Dieu; & l'autre qui est formé du limon de la terre, & qui desire son image: parce que l'image de Dieu est l'exemplaire ou modelle: & toute chose imitée desire cela, à l'imitation dequoy elle est faite, & se range auec luy. D'ailleurs il n'est pas bon à ce qui est formé d'estre seul, ains est impossible. Car les sens, les passions, les vices, & mille au-

Chaque creature est plusieurs.

Dieu est tres simple.

Vn & vnité souueraine.

Nombre & temps apres le monde.

Hommes de deux sortes.

Image de Dieu.

Ce qui est formé ne peut estre seul.

tres choses, sont conjointes & accommodées auec l'entendement. Mais il a esté donné vn ayde à l'homme du second genre. Et premierement celuy qui estoit engendré (car l'Escriture dit, *Ie luy feray vn ayde*;) puis apres l'ayde estoit plus ieune que celuy qui estoit aydé. Parce que Dieu a premierement creé l'entendement, & puis apres il s'est aussi proposé de luy former son ayde. Or l'Escriture allegorise cela, naturellement, parce que le sens & les affections de l'ame sont plus ieunes que l'ame. Voyons donc comme ils aident, & considerons qu'ils sont plus ieunes. Tout ainsi que selon les plus excellents Medecins & naturalistes le cœur semble estre formé le premier de tout le corps, cōme le fondement; & comme la carene en vn nauire: & sur ledit cœur tout le reste du corps est basty. C'est pourquoy ils disent que le cœur tressaille encor apres la mort, comme estant le premier qui naist, & le dernier qui meurt. De mesme en est il de la principale partie de l'ame, qui est plus ancienne que toute l'ame: mais la partie brutale est plus ieune; de laquelle il n'a pas encore declaré l'origine; mais il la doit crayonner. Ceste partie irraisonnable est le sens, & les affections qu'il produit; & principalement si nostre iugement ne s'en entre-mesle point. Ceste ayde est plus ieune que Dieu, & engendrée probablement. Or voyons comment ce qui est sur-apposé donne du secours. comment nostre entendement comprend il que ce blanc ou noir soit, sans s'estre seruy de la veuë pour ayde? & comment comprend-il que la voix du joüeur de

Entendement creé.

Du sens & des affectiōs de l'ame.

Le cœur formé le premier du corps; & de ses proprietez.

Principale partie de l'ame; & la brutale.

Les cinq sens aident à l'intellect.

Luth, soit douce, ou au rebours rude & discordante, s'il ne s'est aidé du secours de l'ouye? & comment les vapeurs luy seroient-elles de bonne ou mauuaise odeur, s'il n'a pris l'odorat pour coadjuteur? & comment feroit-il la preuue des saueurs, si ce n'estoit par le moyen & l'ayde du goust? & finalement comment fera il l'essay des choses molles & aspres; si ce n'est par l'attouchement? Il y a encore vne autre espece d'aide, comme i'ay dit, c'est à sçauoir les passions: car la voluptéaide à la durée & manutention de nostre genre: & la cupidité aussi. Quant à la tristesse, & la peur, elles piquent l'ame, & la poussent à ne mespriser rien: & la cholere qui sert d'armes defensiues, & a grandement profité à plusieurs; & les autres passions de mesme. C'est pourquoy il a vsé de ceste façon directe de parler; *Vn ayde selon luy.* Car à la verité cest aide est propre & domestique à l'entendement; & comme son frere germain: d'autant que le sentiment & les passions sont parties & productions de l'ame. En outre il y a deux sortes d'aide: l'vne és passions, & l'autre és sentimens.* La premiere espece est en generation; car il dit: *Et Dieu forma encor de la terre toutes les bestes de la campagne, & tous les oyseaux du Ciel: & il les amena à Adam pour voir comme il les appelleroit, & tout ce qu'Adam nomma, ayant ame viuante, cela fut son nom.* Voyez-vous quels sont nos aides? les bestes de l'ame, les passions: car apres auoir dit: *Ie luy feray vn ayde selon luy,* il met aussi, *Il forma les bestes:* comme si les bestes estoient nos aydes. Or ces aydes ne sont pas proprement ainsi appellées, mais abusiuement, & se

Des passions & de leur force.

** Il y a vne bréche en l'original Grec.*

Passions bestes de l'ame, & ses ennemies.

& se trouuent à la verité ennemis: comme és villes quelquesfois les associez & secoureurs sont traistres & perfides: & és amitiez, les flateurs au lieu d'amis sont ennemis. Il a appellé le Ciel & le champ d'vn mesme nõ, par equiuoque, signifiant l'entendement par allegorie. Car iceluy, comme aussi le chãp, a vne infinité de surgeons & germes qui se leuent: & a derechef comme le Ciel des natures claires, diuines & bien-heureuses. Il fait encore comparaison des passions aux animaux terrestres, & aux volatiles: d'autant qu'elles offensent l'entendement, estans sauuages, & nullement appriuoisées: & pource qu'elles ne font que voleter, comme oiseaux, sur l'esprit. Car leur incitation est prompte, & ne se peut arrester. Or ce n'est pas en vain qu'il est escrit ainsi, *Il forma encore.* & pourquoy? parce que il a dit que les bestes auoient esté formées deuant la Creation de l'homme, & le declare en ces mots, au sixiesme iour: Et il dit, *Que la terre produise l'ame viuante, selon son espece, les quadrupedes, les serpens & les bestes sauuages.* Qu'est-ce que veut donc dire, qu'il forme maintenant d'autres bestes, n'estant pas contant de celles qu'il auoit formées auparauant? il le faut dire en partie moralement: c'est que l'espece du vice est riche & planturеuse en ce qui est engendré: de façon que les plus meschantes choses sont engendrées en icelle: & en partie naturellement de ceste façon: Il faisoit premierement en l'œuure des six iours les genres & especes des passions: mais maintenãt il forme encore des especes; parquoi il dit, *Il forma encore.* Or que c'eussent esté genres

Traistres.

Flatteurs.

Entendement, Ciel & champ.

Passions semblables aux bestes & oyseaux.

Gen. 1.

Espece du vice.

qui furent autresfois construicts, il est manifeste en cequ'il dit, *Que la terre produise l'ame viuante*, non *selon l'espece*, mais *selon le genre*; & se trouue tel en tout. car il accomplit les genres auparauant les especes. Comme il fait aussi en l'homme : car apres auoir formé l'homme en general (auquel on dit le sexe masculin & feminin estre contenu) il fait depuis l'espece, d'ou l'indiuidu, à sçauoir Adam. c'est donc là l'espece des aydes qu'il a dit. l'autre est sur-adjousté, qui est du sens, quand il entreprend de former la femme : & l'ayant adjousté il discourt artistement touchant l'imposition des noms. En outre il y a vne definition figurée, & l'autre expresse digne d'admiration: qui est expresse, entant que le Legislateur a accõmodé l'imposition des noms: veu que ceux qui philosophent chez les Grecs, disent que les premiers sages ont mis les noms aux choses. Mais Moyse a mieux dit, que premierement il donna le nom au premier engendré, & non pas à aucuns qui estoient auparauant: Afin que tout ainsi qu'il a esté formé principe de l'autre generation; luy mesme aussi soit estimé principe pour discourir: car si les noms n'estoiët pas, le langage aussi ne seroit pas. & puis apres, plusieurs noms estans mis, ils deuoient estre discordans & mélangez, les vns estant autrement imposez que les autres: Et l'imposition de l'vn deuoit s'accorder auec la chose; & estre la mesme marque à tous de ce qui se rencontreroit ou seroit signifié. Quant à la raison morale, elle est telle : quand Moyse dit : *Afin qu'il vist comment il les nommeroit.* * c'est autant comme s'il disoit, à fin qu'il veist

Necessité des noms & du langage.

** Le traducteur à l...*

pourquoy l'entendement nõmeroit & saluëroit chacun d'iceux : à sçauoir s'il les nõmeroit pour la necessité seulemẽt : veu que ce qui est mortel est conjoinct par necessité aux passions & vices : ou bien pour l'immensité & excellence du subjet : Et sçauoir si ce seroit pour l'vsage de l'animal terrestre ; ou pour les iuger tres-bonnes & tres-admirables. Pour exemple, il faut que le genre humain se serue de volupté, mais le meschant s'en seruira comme d'vn bien parfait : le vertueux en vsera comme d'vne chose necessaire : car rien ne se fait sans plaisir, des choses qui conuiennent au genre humain. Derechef, quelqu'vn iugeroit que l'acquisition des possessions est vn bien tres-parfait : mais l'homme vertueux le iuge estre necessaire & vtile seulement. C'est donc à bon droit que Dieu veut voir & comprendre, comme l'esprit appelle & approuue chacune de ces choses, soit comme bonne, soit comme indifferente, ou bien comme mauuaise d'vne sorte, & necessaire de l'autre. C'est pourquoy tout ce qu'il a appellé & salüé, comme ame viuante, l'ayant estimé égal en dignité à l'ame : cela a esté le nom, non seulement de la chose nommée, ains aussi de celuy qui l'auoit nommée. comme s'il receuoit la volupté, il estoit appellé voluptueux : s'il admettoit la cupidité, il estoit nommé concupiscible ; si l'intemperance, intemperant ; si la timidité, timide, & ainsi des autres. car tout ainsi comme és vertus, celuy qui est qualifié selon icelles, s'appelle prudent, ou sobre & temperant, ou iuste, ou fort & courageux : aussi des vices, il est nommé iniuste, fol &

sé quelques mots qui n'estoient propres qu'à la langue Grecque.

Proprieté de ce qui est mortel.

Vsage de volupté.

Possessions, bien vtile & necessaire.

effeminé, apres auoir appellé & receu gayement les habitudes. *Et le Seigneur fit tomber vn somme sur Adam: & quand il fut endormy, il prist vne des costes d'iceluy, & remplit son lieu de chair, &c.* Le contenu de ce passage semble estre fabuleux: car comment est-ce qu'on approuueroit que la femme auroit esté creée de la coste de l'homme, ou bien l'homme en general? & qui est-ce qui eust empesché, comme la premiere cause auoit fait & creé l'hõme de la terre, qu'elle n'en creast aussi la femme? car c'estoit le mesme ouurier, & la matiere estoit presque infinie, de laquelle toute qualité auoit esté construitte. Mais pourquoi ne formoit-il la femme de quelque autre partie du corps de l'homme, veu qu'il y en auoit bon nombre, ains seulement de la coste? Et puis de laquelle a elle esté formée? afin que nous accordions qu'il y en auoit deux seulement apparentes: car à la verité l'Escriture ne declare pas le nombre. à sçauoir donc, si c'estoit de la gauche ou de la droite? & si ainsi est qu'il en a remply vne de chair; l'autre qui restoit ne seroit donc pas de chair: & toutesfois nos costes sont comme sœurs, & alliées aux autres membres. qu'est-il question de dire là dessus? L'Escriture appelle costes pour facultez & puissances. Car nous disons qu'vn homme a des costes fermes,* c'est à dire, des forces bastantes; & vn champion ferme de reins, pour dire puissant: Et qu'vn chantre a les reins fermes, pour signifier sa force & vigueur à chanter. Cela dit il y faut encor adjouster cecy, que l'entendement lequel est pur & non attaché au corps, (car nous parlons de ce-

Les saincts Peres & tous Chrestiens tiennent & croyent ceste histoire pour veritable & non fabuleuse, comme Philon semble auoir pensé.

Questions curieuses sur la coste d'Adam.

Coste se prẽd pour puissance.

** Façons de parler plus familieres en Grec & en Latin, qu'en François.*

Puissance de l'intellect.

ftuy-là à ceste heure) a plusieurs puissances, l'habituelle, la vegetatiue, l'animale, la raisonnable, l'intelligible, & plusieurs autres, selon les genres & especes. Quant à l'habitude elle est commune aux choses inanimées, pierres & bois: de laquelle participent aussi en nous les os, lesquels en nostre corps ressemblent aux pierres. La nature s'estend iusques aux plantes: & ce qui est en nous semblable aux os, sont les ongles & le poil. Or la nature est vne habitude desia esmeuë. Quant à l'ame, c'est vne nature laquelle a compris vne imagination & mouuement soudain: elle est commune auec les bestes brutes: aussi nostre intellect a quelque chose qui correspond auec l'ame brutale. Derechef la puissance intellectiue est propre de l'entendement, & celle qui est raisonnable, laquelle peut estre commune auec les natures plus diuines: mais est propre de la mortelle, qui est l'homme, & est de deux sortes, dont l'vne, est selon laquelle nous sommes participãs de raison & intelligence: l'autre est selon laquelle nous discourons. Il y a encore vne autre puissance en l'ame, cõme sœur de ces autres là, c'est la sensitiue, de laquelle il est question: car elle ne represente rien autre chose maintenant que l'origine du sens, selon l'operation & selon la raison: Car apres l'entendement, il fallut incontinent luy fabriquer le sens pour son ayde & compagnon. Dieu donc l'ayant parfait & accomply, il forme vn autre ouurage, second en rang & en puissance, sçauoir est le sentiment suiuant l'operation, pour l'accomplissement de toute l'ame, & pour l'aide & secours

Habitude.

Nature.

L'ame.

De la puissance intellectiue & raisonnable.

Puissance sensitiue.

des subjets. comment est-ce donc qu'il s'engendre? comme luy-mesme dit encor: *Quand l'entendement est endormy.* Car à la verité le sens se fait lors que l'intellect est assoupy: & au rebours quand l'entendement est esueillé, le sens s'esteind: & pour en faire preuue, lors que nous voulons entendre exactement quelque chose, nous nous retirons en vne solitude, nous clignons les yeux, nous bouchons nos oreilles, nous renonçons au sens. Ainsi en est-il quand l'entendement est excité, & s'adonne à veiller: & le sens estant resueillé & eschauffé, lors que la veuë regarde les ouurages artistement faits des peintres ou sculpteurs & statuaires; l'entendement n'est-il pas oisif ou faineant, ne pourpensant rien d'intelligible? & lors que l'ouïe est attentiue à vn concert de voix, l'intellect peut-il penser quelque chose de ce qui luy est propre? rien moins. & certes l'entendement est encor plus oisif & languide, quand le goust estant excité est auidement remply des voluptez du ventre. C'est pourquoy Moyse craignant que l'entendement ne fust pas seulement assoupy quelquesfois, ains du tout perdu, dit en vn autre endroit: *Et tu porteras vn pieu en ta ceinture, & tu fouiras en iceluy lors que tu te reposeras: & ayant fait vn amas de terre, tu couuriras ta turpitude.* où il appelle vn pieu la parole qui fouït & attire hors ce qui est caché és choses: & commande qu'il le porte en sa passion, laquelle il faut ceindre & serrer, sans la lascher aucunement. Et faut faire cela alors que l'entendement s'estant retiré de la teneur des choses intelligibles, s'insinuë aux pas-

Comme les sens occuppez empeschent l'entendement.

Deut. 23.

Pieu pour raison.

Baudrier pour passion.

sions&s'affaisse, se relaschant & laissant emporter à la necessité corporelle. Ce qui est ainsi, quand l'intellect s'oubliant soy-mesme est vaincu és assemblées delicates & luxurieuses. Alors nous sommes asseruis à ceux qui nous meinent aux voluptez, & nous nous seruons d'vne impureté descouuerte. Mais si la raison peut nettoyer & purifier la passion, nous ne nous enyurons point en beuuant, & ne nous gouuernons point insolemment en mangeant, par souleté, ains prenons sobrement nostre repas, sans extrauaguer. Adonc la vigilance des sens est le sommeil de l'entendement: & la vigilance de l'entendement est la faineantise des sens. Tout ainsi que le Soleil estant leué, la clairté des autres Estoiles est obscurcie: & se découure alors qu'il est couché: De mesme, l'entendemēt estant esueillé, à la façon du Soleil, obscurcist les sens: & estant assoupy il les illumine. Ces choses ainsi dites & entenduës, il y faut accommoder les paroles du texte, *Dieu fist tomber vn somme ou pasmoison sur Adam, dont il fut endormy*. C'est bien dit, car l'excez & extase de l'entendement est son assoupissement: & il est hors de soy, quand il n'exerce point les choses intelligibles, lesquelles sont de son lot & appennage: & quand il n'opere point en ces choses là, il est assoupy: & le mot d'extase tiré du Grec, est proprement accommodé à l'excez & destour: parce que l'entendemēt n'est detourné de soy-mesme, ains conuerty à Dieu qui donne & enuoye telle cōuersion. Si donc il estoit en mon chois d'estre conuerty, quād ie voudrois ie me seruirois de cela: & quand ie ne serois

Comparaison de l'entendement auec le Soleil.

Exposition du mot extase.

point repoussé, ie demeurerois inflexible & immobile. Mais maintenant ceste conuersion est ambitieusement ialouse contre moy, & souuent quand ie veux entendre quelque chose de bien seant, ie suis englouty hors du deuoir, par des affluentes inondations; & au contraire, ayant pris conception de quelque vilaine chose, ie m'en retire & eslance par des pensées douces & soucfues: & celà est de Dieu, lequel par sa grace verse en l'ame vne douce liqueur au lieu d'vne salée. d'autant que tout ce qui est engendré est necessairement fujet à changement: car celà est le propre de la chose engendree, comme le propre de Dieu est d'estre immuable. mais les vns ayans esté changez, sont paruenuz iusques à vne entiere & totale corruption: les autres en tant seulement que ce qui estoit de mortel enduroit: & ceux cy ont incontinent recouuert leur salut. C'est pourquoy Moyse dit, *Qu'il ne laissera point entrer en nos maisons l'exterminateur, pour frapper.* Car laisser entrer l'exterminateur en nostre ame: (or l'extermination & perte de nostre ame c'est l'excez) c'est pour manifester le propre de ce qui est engendré. Mais Dieu ne permettra point qu'Israel, qui est la race de celuy qui void, soit ainsi reuersée, qu'elle soit frappée par excez: ains la fera leuer & redresser la teste, comme d'vn profond gouffre, & la cõtraindra d'estre sauuée. *Il print vne de ses costes.* Il a prins vne de plusieurs puissances de l'entendement, qui est la sensitiue. Et ce mot, *Il a prins*, ne se doit pas entendre pour dire qu'il a osté, mais qu'il a compté, nombré &

Les bonnes conceptions & inspirations viennẽt de Dieu.

Changement des choses engendrees.

La stabilité est de Dieu.

Exod. 12.

Prendre, signifie com-

examiné: comme en d'autres passages, *Prin le principal des despoüilles de la captiuité.* Qu'est-ce donc qu'il veut nous representer? C'est que le sens se dit en deux façons: l'vne selon l'habitude, laquelle demeure en nous, encor que nous dormions: l'autre selon l'operation. On ne se sert point du premier sens, qui est selon habitude: (veu que nous ne comprenons pas les subjets par luy:) mais le second sert, qui est par operation, en ce que nous receuons les choses sensibles par iceluy. Donc apres auoir engendré le premier genre des sens, lequel est selon l'habitude, alors qu'il a produit l'entendement: (car il l'a doüé & accompagné de plusieurs puissances tranquilles) maintenant il veut accomplir celuy qui est selon l'operation. Or le sens qui est selon l'operation, se parfait alors que celuy qui est esmeu selon l'habitude, est estendu iusques à la chair & aux vases sensitifs. Car, comme la nature s'accomplit, la semence estant esmeuë: ainsi est-il de l'operation, l'habitude estant agitée. *Il remplit donc de chair le lieu d'où la coste auoit esté tirée,* c'est à dire qu'il accomplit le sens, lequel est selon l'habitude, l'amenant à vne operation, & l'estendant iusques à la chair, & à toute la superfice. C'est pourquoy il adjouste qu'il fabriqua de la coste la femme; asseurant par cela que la plus propre & plus expresse appellation du sens est la femme. Car tout ainsi que l'homme se voit à trauailler, & la femme à endurer & pâtir: ainsi l'intellect se cognoist à operer: mais le sens est examiné, à ce qu'il endure comme vne femme. ce qui est aysé à apprendre par l'o-

ter & examiner.
Nombre 31.
Sens se prend en deux sortes.
Gen. 2.

peration. Veu que la veuë endure des choses visibles, lesquelles l'esmeuuent, comme du blanc, du noir, & des autres: l'ouïe pareillement est disposée par les voix, & le goust par les saueurs, & l'odorat par les senteurs; & l'attouchement par l'aspre & le mol. & tous les sens se reposent iusque à ce que ce qui doit mouuoir de dehors, suruienne à chacun sens. *Et il l'amena à Adam; & dit à Adam: Cecy est maintenant l'os de mes os, & la chair de ma chair.* Dieu ameine le sens selon l'operation à l'intellect; sçachant qu'il faut que le mouuement & perception du sens se rapporte par reflexion à l'entendement. & celuy qui a consideré que la faculté qu'il auoit auparauant, & qui se reposoit, selon l'habitude, est maintenant deuenue effet & operatiõ, & agitée: il s'esbahit & s'escrie en disant, qu'elle n'est point estrangere pour son regard, ains fort familiere. car c'est ce que signifie, *Os de mes os*, c'est à dire, puissance de mes puissances: parce que l'os en cest endroit est pris pour force & puissance: & affection de mes affections: *& chair* (dit-il) *de ma chair.* Car tout ce que le sens endure, il ne le soustient pas sans l'intelligence: car c'est sa fontaine, & la base sur laquelle il est appuyé. il fait bon encore considerer pourquoy la particule de *maintenant* a esté adioustée. *Car cecy est maintenant os de mes os.* Le sens est de nature subsistente seulement selon le temps present. Car l'entendement appartient aux trois temps: veu qu'il entend ce qui est present: il se souuient du passé, & espere les choses futures: mais le sens ne comprend point les choses fntures, & n'endure rien,

Os est puissance & affection.

Sens appuyé sur l'intellect.

Le sens est du present.

L'intellect est du present, du passé & du futur.

qui se rapporte à l'attente de l'esperance; & ne se souuient point du passe: ains a accoustumé d'endurer de ce qui l'émeut desia, & de ce qui est present seulement: comme l'œil blanchit maintenant à cause du blanc qui est present; & n'endure rien de ce qui n'est pas present: mais l'entendement se meut sur ce qui n'est point present; à sçauoir sur ce qui est passé, suiuant sa memoire; & sur ce qui est à venir, en esperant & attendant. *Elle sera appellee femme.* cela vaut autant à dire, que, c'est pour cela que le sens sera nommé femme, d'autant que elle est prise de l'homme qui l'émeut, mais pourquoy ce mot, *Elle*, est-il adiouste? parce que c'est vn autre sens, lequel n'est point pris de l'entendement: ains est né auec luy. Car il y a desia deux sens, comme i'ay dit, l'vn selon l'habitude, & l'autre selon l'operation. Celuy donc qui est suiuant l'habitude, n'est pas pris de l'homme, c'est à dire de l'entendement; ains naist auec luy: Car l'entendement, comme i'ay declaré, lors qu'il a esté engendré, ç'a esté auec plusieurs puissances & habitudes, la raisonnable, l'animale, la vegetatiue, comme aussi la sensitiue; mais le sens qui est selon l'operation, est de l'intellect: parce qu'il a esté constitué du sens, lequel est selon l'habitude, à fin qu'il soit suiuant l'operation: de sorte qu'il est nay de l'intellect pour la seconde fois. or celuy est mal auisé, qui estime que quelque chose soit du tout engendrée de l'entendement, selon la vraye raison, ou de soy mesme. ne voyez vous pas que celuy qui voit Rachel (qui est le sens) assise sur les idoles, la

Sens, feminin.

Origine de l'intellect, & des puissances & habitudes de l'ame.

Gen. 37. Rachel pour le sens.

reprent, pource qu'elle pensoit que les mouuemens fussent de l'entendement : car elle dit ainsi ; *Donnez moy des enfans : autrement ie mourray*. Et il respond, ô abusée de folles opinions, l'entendemẽt n'est cause d'aucune chose, ains Dieu qui est deuant l'entendement. C'est pourquoy il adiouste : *Quoy ? suis-ie comme Dieu, lequel t'a priué de fecondité* : Et que ce soit Dieu qui engendre, il le tesmoigne en Lya, quand il dit : *Le Seigneur ayant veu que Lya estoit haye, ouurit sa matrice : Rachel aussi estoit sterile*. Or le propre de l'homme est d'ouurir la matrice, & la vertu est haye naturellement par l'homme mortel. c'est pourquoy Dieu l'a honorée, & donne les premiers naiz à celle qui est haye. il dit encor ailleurs : *Si vn homme a deux femmes, dont l'vne soit cherie, & l'autre haye, & qu'elles viennent à accoucher : & que l'enfant premier nay vienne de la mal-vouluë, il ne pourra pas s'aider du droit d'aisnesse sur le fils de l'aymee, ayant mesprisé le fils aisné de celle qui est haye*. Car l'engeance de la vertu haye, est toute la premiere, & la plus parfaite : & celle de la volupté aymee est la derniere. *Pour ceste cause l'homme laissera son pere & sa mere, & sera conioinct auec sa femme, & seront deux en vne mesme chair.* L'intellect est à cause du sens, quand il luy est asseruy, & delaisse son pere, qui est le Dieu de l'vniuers, & la mere de tous, qui est la vertu & sagesse de Dieu ; & il adhere & s'vnit audit sens, afin que les deux deuiennent vne chair & vne affection. Obserue icy que ce n'est pas la femme qui est ioincte à l'homme ; ains au rebours, l'homme à la femme : car lors que le meilleur, qui est l'entendement,

Dieu cause vniuerselle.

Genes. 29.

Vertu honorée de Dieu, & haye des hommes.

Deuter. 21.

Genes. 2.

Dieu pere de l'entendement.

Sagesse de Dieu.

est vny au pire, qui est le sens; le genre de la chair se dissoult au pire, qui est le sens, cause des passions : mais quand le pire, qui est le sens, suit le meilleur, qui est l'intellect, il n'est plus chair; mais l'vn & l'autre, entendement. Cestuy-cy certes est tel, qui propose l'amour de la passion à l'amour de Dieu. Il y en a vn autre au contraire, nommé Leui, qui dit à son pere & sa mere : *Il ne t'a point veu, & n'a point recogneu ses freres, & a mesconneu ses enfans, son pere & sa mere.* Et cestuy-cy laisse l'entendement & la matiere du corps, à fin qu'il ait vn Dieu pour son heritage : car c'est luy qui est Seigneur: & est fait son heritage. l'heritage de celuy qui est transporté d'affection, est sa passion : mais l'heritage de Leui, c'est Dieu. ne vois tu pas, qu'il commande d'amener le dixiesme iour du mois deux boucs pour sa portion, vne portion pour le Seigneur, & vne portion pour le renuoyé: car vrayement la portion de celuy qui est trāsporté de passion, est vne affection renuoyable. *Et estoient tous deux nuds, Adam & sa femme, & n'en auoient point de honte. or le serpent estoit la plus fine de toutes les bestes qui sont sur la terre, que le Seigneur Dieu a fait.* L'entendement qui n'est point emparé du vice, ny de la vertu, est nud & vrayement denué de l'vn & de l'autre : ainsi que l'esprit d'vn ieune enfant, qui n'est participant ny de l'vn, ny de l'autre, ny du bien, ny du mal; est enueloppé de couuertures, & denué : car ce sont là les vestemens de l'esprit, desquels il est couuert & caché; c'est à sçauoir, le bien est l'habit de l'ame vertueuse; & le mal, de la vicieuse. L'ame donc est denuée en trois façons : vne fois

Deut. 33.
Nomb. 18.
Deut. 10.
Leuit. 16. & 23.
Gen. 3.
Homme desnué de vertu & de vice.
Vestemens de l'ame.
Trois sortes de nudité de l'ame.

quand elle demeure sans estre changée, & lors qu'elle est destituée de tous vices & enueloppée de toutes passions. C'est pourquoy Moyse affermit sa tente hors du Camp, & fut appellée, *Le Tabernacle de tesmoignage*. Ce qui se doit entendre ainsi. L'ame qui ayme Dieu s'estant retirée loing du corps & des choses qui luy sont aggreables, prend son affermissement & establissement aux decrets parfaits de la vertu. C'est pourquoy Dieu donne tesmoignage qu'elle ayme les choses belles & honnestes: car il fut appellé, dit-il, le Tabernacle: & a passé sous silence celuy qui l'appelle, afin que l'ame estant esmeuë considere qui est celuy qui donne tesmoignage aux esprits qui ayment la vertu. Et partant le Pontife n'entrera point au lieu appellé, *le Sainct des Saincts*. ayant sa robbe longue, dite Talaire; mais celuy qui a despoüillé la Tunicque d'opinion & imagination de l'esprit, & la quitté à ceux qui aiment les choses exterieures; & qui a plus fait d'estat de l'opinion, que de la verité, entrera denué de couleurs & de sons, pour offrir l'oblation du sang animal, & pour encenser tout l'intellect à Dieu sauueur & bié-faicteur. & certainement Nadab & Abiud, qui s'estoient approchez de Dieu, auoient laissé la vie mortelle, & estoient faits participans de l'immortelle, se voyent nuds de la nouuelle & mortelle opinion. car ceux qui portoient l'Arche ne l'eussent pas emporté dans leurs Tunicques s'ils n'eussent esté nuds, & s'ils n'eussent rompu tout le lien de passion & affection corporelle: de peur que leur denudation & nature priuée du corps, n'eust esté falsifiée par

Exod. 33.
Nomb. 17.
Sanctuaire.
Leuit. 10.

vne entrée clandestine & impie des pensées. par ce qu'il ne faut pas permettre à tous de voir les mysteres de Dieu : ains seulement à ceux qui les peuuent orner & conseruer: & pour ceste cause Missadé les laissa. Or les Tunicques sont des parties de ce qui est brutal, lesquelles couurent ce qui est raisonnable. & Abraham s'est desnué, quand il a entendu ces parolles: *Sors de ta terre & de ta parenté*. Quād à Isaac, il n'est pas desnué, ains est tousiours nud, & deliure de corps: car il luy fut ordonné de ne descendre point en Egypte, c'est à dire, au corps. & Iacob ayme la nudité de l'ame: parce que ce qu'il estoit sans poil, monstroit sa nudité: mais, *Esau estoit homme velu*. Et *Iacob*, dit l'Escriture, *estoit homme sans poil*: d'où vient qu'il fut mary de Lia. c'est donc vne tres-bonne nudité, que ceste-là: mais l'autre est cōtraire; le despoüillement de vertu, qui se fait par changement, quand l'esprit radote, & se deuoye. Noé se seruit de ceste-cy, estant desnué, quand il beut du vin. mais il faut rendre graces à Dieu quand ceste mutation & denudation de l'intellect, suiuant le depoüillement de la vertu, n'est pas espanduë iusques aux choses de dehors; ains est demeurée en la maison : car il dit, *Il est demeuré nud en sa maison*. parce qu'encore que le sage faille; si ne se deuoye il pas, comme le fol & vitieux: car le vice de cestuy-cy est estendu, & celuy du Sage est accourcy. c'est pourquoy il reuient à soy & deuient sobre, c'est à dire, qu'il se repent, & reuient en conualescence, comme apres vne maladie. mais considerons plus exactement ce que signifie, *Que la denudation se fait en la maison*.

Mysteres de Dieu ne doiuent estre cōmuniquez à tous.

Tunicques.

Gen. 12.

Gen. 27.

Seconde sorte de nudité.

Genes. 9.

Difference de la faute du sage & de celle du fol.

Lors que l'esprit estant destourné a seulement pensé à quelque chose d'absurde, & ne s'égare pas plus loin pour l'accomplir de fait, la faute est restrincte au lieu & au domicile de l'ame. Que si l'esprit s'addonne à penser quelque mal, & se met en peine de l'accomplir & executer, l'iniquité s'estend iusques aux choses de dehors. & à ceste occasion Chanaam est maudit, parce que il denonça dehors l'auersion de l'ame: c'est à dire, il s'estendit aux choses de dehors, & pourchassa plus outre, ayant adjousté au mauuais complot le meschant effet, par les œuures. Sem & Iaphet sont loüez pour n'auoir point dressé d'embusche à l'ame, ains couuert son déuoyement. C'est pourquoy les prieres & vœux, statuts & arrests de l'esprit, sont dissouls, quand ils ont esté en la maison du pere, ou de l'homme, les pensées estans tranquilles, & n'espiants point le destour; mais retranchants le peché. Car c'est alors que le Seigneur de tous la purifiera: & Dieu laisse la priere de la veufue, & de celle qui est reiettée, sans qu'elle luy soit ostée. Car tout ce qu'elle aura prié (dit-il) contre l'ame mesme, demeurera en icelle, selon la raison: d'autant que si estant repoussée, elle s'aduance iusques aux choses de dehors; de façon qu'elle ne soit pas seulement destournée; mais qu'elle offense par les effets: elle demeure sans estre guerie, & n'estant point faite participante de la raison virile, elle est priuée de la consolation de son pere. Le troisiesme genre de denudation est moyen, selon lequel l'intellect est brutal, n'estant pas encore participant de la vertu ny du vice, c'est de ceste

Genes. 9.

Là mesme.

Nombre 30.

Troisiesme espece de denudation.

de ceste denudation, de laquelle il est icy question, dont l'enfant mesme participe, de sorte que ce qui est dit en l'Escriture, *Ils estoient tous deux nuds Adam & sa femme*: se doit prendre en ce sens; l'intellect n'entendoit point, ny le sens ne sentoit point: ains l'intellect estoit destitué & & denué de notion & comprehension, & le sens de sentiment. Mais voyons encore que veut dire, *Ils n'auoient point de honte*. Il y a trois choses en cest endroit, l'impudence, la vergongne, & n'auoir ny honte, ny pudeur. l'impudence donc est le propre du vitieux; la vergongne du vertueux. Mais de n'estre pas esmeu de vergongne, cela est particulier à celuy qui n'est point en l'estat de comprendre: dont l'on fait maintenant mention. Car celuy qui n'a point encore d'apprehension ny du bien, ny du mal, il ne peut ny estre honteux, ny rougir de vergongne. Adoncques toutes vilaines insolences & deshonnestetez sont exemples d'impudence, quand l'intellect découure les choses sales & vilaines, qu'il falloit couurir, en s'en vantant & glorifiant. Il est aussi dit de Marie quand elle murmura contre Moise, *Si son pere eut craché en son visage, elle eust esté sept iours sans rougir de honte*. Car à la verité le sens est impudent & hardy, lequel a esté vilipendé de Dieu son pere; chez le fidelle, en tout le manoir auquel Dieu mesme a mis l'Ethiopienne, qui est la pensée immuable & profonde; ose murmurer contre Moise, & l'accuser de ce qu'il le deuoit haut loüer; car sa plus grande loüange est, de ce qu'il auoit espousé vne Ethiopienne, qui n'est point sujette à mutation, ains ardante,

Impudence.
Pudeur.
Nombres 12.

Prunelle de l'œil comparé à l'entendement.

& de nature approuuée. Car tout ainsi que ce qui se voit en l'œil est noir ; aussi la partie visiue de l'esprit est appellée Ethiopienne. Pourquoy donc, y ayant plusieurs œuures du vice, ne se souuient-il que d'vn seul, qui est en turpitude? en ce qu'il a dit, *Ils n'auoient point de honte*; & non pas; *Ils faisoient iniquement*, ou, Ils delinquoient, ou, ils pechoient. La cause n'en est pas loin. Par le vray Dieu seul, ie pense qu'il n'y a rien si laid & si vilain, que d'estimer que i'entende, ou que ie sente. Mon entendement est-il cause, que i'entende? d'où cela? Y a-il aucun qui cognoisse quel il est luy-mesme ; ou comment il a esté fait? Et le sens est il cause que l'õ sente? cõment se pourroit-il ainsi dire? veu qu'il n'est cogneu, ny de soy, ny de l'intellect. Ne voyez vous pas que l'entendement, qui pense entendre, se trouue bien souuent sans raison és gourmandises, és yurongneries, & en des sottises & folies. Où est l'action de l'intellect en ces choses là? Le sens aussi, n'oste il pas bien souuent la force de sentir? quelques fois, en voyant nous ne voyons pas & en escoutant, nous n'escoutons pas, alors que l'entendement s'est tant soit peu transporté à vn autre chose intelligible, en la considerant: & cependant que l'intellect est denué d'intelligence, & le sens, priué de sentiment, ils n'ont rien de laid & deshonneste: mais lors que ils ont commencé de comprendre, ils sont en ignominie & contumelie. Car ils seront bien souuent surpris se laissans aller à vne simple niaiserie & folie, plustost qu'à vne saine science: non seulement en des excés de viandes, & melancholies, & fo-

Presomption honteuse.

Erreur & deshonneur de l'intellect & du sens.

lies: mais aussi en tout le reste de la vie. Car quand le sens a la sur-intendence, l'intellect est rendu esclaue, n'ayant aucune attention à la chose intelligible. Mais quand l'entendement gouuerne, le sens se voit sans aucun effet, ne pouuant arrester la comprehension de la chose sensible. *Or le serpent estoit la plus fine de toutes les bestes de la terre.* Deux choses ayant esté premierement faites, c'est à sçauoir, l'entendement & le sens, & estant tous deux nuds de la maniere que nous auons declarée: Il estoit necessaire qu'vne troisiesme volupté assemblast les deux pour la perception des choses intelligibles & sensuelles. Car ny l'intellect ne pouuoit comprendre l'animal ou la plante, ou la pierre, ou le bois, ou le corps en general sans le sens: ny le sens s'acquerir la force de sentir sans l'intellect. Puis donques qu'il falloit que ces deux choses conuinssent ensemble pour perceuoir les sujets, qui est-ce qui les a assemblez, si ce n'est vn troisiesme lien de l'amour & de la concupiscence de la volupté qui commande & domine, laquelle Moyse a appellée figurement le serpent? Dieu Createur des animaux à excellement bien basti l'ordre: Premierement l'intellect qui est l'homme: veu que l'entendement est le plus ancien & venerable en l'homme: & le sens apres, qui est la femme. Puis la troisiesme, la volupté. Or sont elles égales en puissances, & leur âge n'est different qu'en pensée seulement: pour le temps elles sont aussi anciennes l'vne que l'autre, parce que auec l'ame tout est induit. mais cela se fait partie actuellement & partie par puissance, encore que

Gen. 3.

Le lien de l'intellect & du sens, est l'amour & volupté.

Le texte Grec est corrompu.

Pourquoy la volupté ressemble au serpent.

la chose n'ait pas atteint à sa perfection: & la volupté est comparee au serpent pour ceste raison: cõme le mouuement du serpent enueloppé de beaucoup de liens, est plein de varieté; ainsi en est-il de la volupté. En premier lieu elle se tourne en cinq façons & endroits. Car les voluptez consistent & par la veuë, & par l'oüye, & par le goust, & par l'odorat, & par l'attouchement. Mais les plus vehementes & violentes sont celles qui se prennent auec les femmes par lesquels la procreation du semblable se parfait coustumierement. & toutesfois ce n'est pour cela seulement que nous disons que la volupté est diuerse, d'autant qu'elle s'insinuë en toutes les parties & actions de l'ame irraisonnable: mais parce que elle entortille diuersement chaque partie: comme plusieurs plaisirs s'excitent incontinent par la veuë, toute l'art tant d'escriture que de peinture: celle de poterie & sculpture, & tous autres ouurages artificiels, selon chaque art resiouïst la veuë. En outre on iouïst de diuers plaisirs quand les plantes viennent à germer, à fleurir & fructifier: Les beautez aussi des animaux distinctes donnent du plaisir & contentement aux yeux diuersement. Semblablement la fluste resiouyt l'ouye, la harpe & toute sorte d'instrumens musicaux: les voix harmonieuses des animaux irraisonnables, des Hirondelles, des Rossignols & autres, à qui la nature a donné vne Musique & harmonie naturelle. La douceur de voix des animaux raisonnables, joüeurs d'instrumens, & Poetes qui representent des Comedies, & Tragedies, & autres

Voluptez par les cinq sens.

Compagnie de femmes.

Preuue de la volupté diuerse qui se fait des sens.

Plaisirs de la veue.

Plaisirs de l'oye.

actes Histrioniques. qu'est-il besoin de preuuer cela és voluptez du ventre? Car autant de diuersitez qu'il y a és saueurs aggreables, & qui esmeuuent les sens, autant y a il de differentes especes de plaisirs. N'est-ce donc pas fait pertinemment de comparer la volupté, qui est de choses diuerses, à vn animal diuersifié? C'est pour quoy lors que la partie populaire & turbulente qui est en nous souhaite les maisons qui sont en Egypte, c'est à dire, en ceste masse corporelle, elle tombe en celles qui induisent la mort, qui n'est pas la separation du corps & de l'ame, ains la ruyne de l'ame à cause du vice. Car il dit, *Le Seigneur enuoya des serpens sur le peuple pour le faire mourir: & ils le mordoient, & vn grand peuple des enfans d'Israël en mourut.* Parce que à la verité il n'y a rien qui cause plustost la mort de l'ame, que l'vsage immoderé des voluptez. Or ce qui meurt en nous n'est pas ce qui commande en nous, ains ce qui est sujet, comme le menu peuple: & sera sujet à la mort, iusques à ce qu'apres s'estre seruy de la penitence, il confesse sa mutation: veu que s'estans approchez de Moyse, ils dirent: *Nous auons peché, parce que nous auons murmuré contre le Seigneur & contre toy. Pries donc le Seigneur, & qu'il chasse de nous ces serpẽs.* en disant non, *pource que nous auons murmuré; nous auons peché; mais parce que nous auons murmuré.* Car quand l'entẽdement à peché & s'est éloigné de la vertu, il accuse les choses diuines, en attribuant à Dieu son propre changement? Quel remede y a il à ce mal? quand l'autre serpent a esté construit, contraire à celuy d'Eue, c'est à sçauoir, la raison de temperance,

Nombre 21.

Cause de la mort de l'ame.

L'accusation de Dieu & des choses diuines procede du vice.

Car la volupté est opposee à l'affection diuerse de temperance, qui est vne vertu diuerse, & qui repousse la volupté ennemie, Dieu commande à Moyse de construire vn serpent, & luy dit: *Fay vn serpent pour toy, & le mets pour signe.* Tu vois que Moyse ne commande point à vn autre de faire ce serpent qu'à soy-mesme. Car Dieu ordonne, *Fais pour toy*, à fin que tu cognoisses que la temperance n'est pas vne possession de qui que ce soit, ains seulement de celuy qui aime Dieu. Il faut aussi considerer pourquoy Moyse fait vn serpent d'airain, veu que la qualité de la matiere ne luy auoit point esté prescripte. Seroit-ce point pour ces raisons? Premierement parce que les graces de Dieu sont exemptes de matiere, cōme estant idées ou especes, & sans qualité: mais les graces & dons des hommes se voyent auec la matiere? en second lieu Moyse aime les vertus incorporelles; mais nos ames ne pouuans se despoüiller des corps desirent la vertu corporelle. Or l'essence solide peut estre comparée au metail d'airain, i'entends la raison ferme & indefatigable de la temperance: en consideration que l'attrempence est tres-honorée, & semblable à l'or, en celuy qui ayme Dieu: & celle-là tient le second rang, en celuy qui a fait vn recueil de sagesse, par aduancement. *Celuy donc que le serpent aura mordu, il viura.* cela est tout vray. Car si nostre entendement, ayant esté mordu par la volupté, qui est le serpent d'Eue, peut apperceuoir en contemplation, la beauté de temperance, qui est le serpent de Moyse, & voir Dieu par iceluy, il viura: pourueu seulement qu'il voye & qu'il considere. Ne

Temperance propre à l'amour de Dieu.

Amour des vertus corporelles & incorporelles.

Metail d'airain, raison ferme.

vois-tu pas que Sarra qui est la maistresse Sagesse, dit que: *Quiconque l'entendra, se resiouïra auec moy?* Mais ie vous prie, qu'est-ce qu'il pourra entendre? C'est que la vertu a enfanté la felicité, qui est Isaac: & en celebrera incontinent l'hymne de congratulation. donc ainsi que c'est à celuy qui a escouté de congratuler: aussi est ce le propre de celuy qui a veu sincerement la temperance & Dieu mesmes, de ne point mourir. Or plusieurs ames enamourées de patience & sobrieté, & vuides de passions, ont toutesfois soustenu la puissance de Dieu, & admis la mutation en pis, lors que le grand Maistre s'establit luy-mesme, & la generation ou creature. luy-mesme dis-ie parce qu'il se maintient tousiours immobile: & la creature, d'autant qu'il la contrepese & la fait pancher d'vn costé & d'autre. Car il dit, *De la part de celuy qui t'a mené par ce grand & terrible desert, là où est le serpent qui mort, & le scorpion, & la soif, où il ne se trouue point d'eau, qui fait reiaillir de la roche roide & dure comme vne fontaine d'eau: Qui te alimente de manne dans le desert, ce que tes ancestres n'auoient point cognu.* Vois-tu comme l'ame non seulement souhaitant les affections de l'Egypte, tombe dans les serpents, mais aussi toutes & quantesfois qu'elle est dans le desert est mordue de la volupté, qui est vne passion changeante & serpentine: & l'œuure de volupté a obtenu vn nom tres-propre: car on l'appelle morsure: mais ce ne sont pas ceux-là tant seulement qui sont és deserts, lesquels sont mordus de volupté, ains ceux encore qui sont picquez des scorpions. car quant à moy, ayant souuent quitté des

Gen. 21.

Fruict de temperance & pieté.

Exode 16 17. Nombre 20. & 21.

Morsure, nom de l'œuure de volupté.

Resolution de l'autheur. parents, des amis, & mon pays, & estant arriué en vne solitude, pour contempler & comprendre quelque chose digne de consideration, ie n'y ay point profité; mais l'entendement ayant esté piqué du Scorpion, ou mordu de passion, s'est retiré à choses toutes contraires. & quelque fois aussi mon esprit s'est trouué solitaire en vne multitude d'hommes: * Dieu ayant dispersé le tumulte de l'ame, & m'ayant enseigné, que ce ne sont point les differences des lieux, qui font bien ou mal: ains que c'est Dieu qui meut & meine le char de l'ame où bon luy semble. Tant y a que l'on tombe dans vn Scorpion, ou bien en la passion de Scorpion, en la solitude, & la soif des passions s'ensuiet, iusques à tant que Dieu enuoye la liqueur de la ferme & solide Sapience, & abbreuue l'ame conuertie d'vne santé immuable. Car la pierre solide & taillée, est la sagesse de Dieu, laquelle il a couppée par le haut toute la premiere de ses puissances, de laquelle il abbreuue les ames qui aiment Dieu: puis en estant abbreuuées, elles se remplissent de la manne tres-generale. Car la manne, c'est ce qui est le genre de tous: Or Dieu est tres-general; & le Verbe de Dieu, le second. Les autres choses sont de parolles seulement, mais en effet sont par fois aucunement égales, à ce qui n'est point. Quant à la difference de laquelle il est maintenant question, elle est de celuy qui est changé au desert, & de celuy qui l'est en Egypte. Car cestuy là a affaire à des serpens qui tuent: c'est à sçauoir à des voluptez insatiables qui induisent la mort: mais le champion est mordu seulement de la vo-

** Le Grec est icy corrompu*

Dieu est conducteur de l'ame.

La roche souueraine est la sagesse de Dieu.

Manne souueraine.

Philon Platonise.

lupté, & piqué du Scorpion, non pas mis à mort, & celuy-là est guery par la temperance, qui est le Serpent d'airain, lequel auoit esté fait par le sage Moyse. Cestui-cy est abbreuué de Dieu, d'vn breuuage tres-beau, à sçauoir la sagesse de la fontaine, laquelle il a luy-mesme produitte de sa sapience. & le venin serpentin ne s'abstint pas du tres-grand amateur de Dieu Moyse. il en est ainsi parlé. *S'ils ne me croyent, & n'entendent ma voix: Car ils diront, Dieu n'a pas esté veu de toy. que leur diray-ie là dessus? & le Seigneur dit à Moyse: Qu'est ce que tu tiens en ta main? & il respõdit, Vne verge. & Dieu dit iette la cõtre terre: & il la ietta cõtre terre, & deuint serpent, & Moyse s'enfuit de deuãt le serpẽt. & le Seigneur dit à Moïse, estends ta main, & prends sa queuë. dõc ayant estendu sa main il prit la queuë: & elle deuint verge: en sa main. & Dieu, luy dit, C'est à fin qu'ils te croyent.* Et cõment quelqu'vn croiroit-il en Dieu? s'il auoit appris, que toutes autres choses se changent, & que luy seul est immuable. Dieu s'enquiert donc du sage, de ce qu'il y a en la vie actiue de son ame. car la main est le signe de l'action. & il respond que c'est l'institution laquelle il appelle verge. c'est pourquoy Iacob le supplantateur des affections dit, *I'ay passé ce Iourdain en ma verge.* Ce mot de Iourdain s'interprette, *descente.* Or est il que ce qui concerne le vice & la passion est de nature basse, terrestre & corruptible: mais le champion de la vertu passe outre cela, l'entendement endoctriné: veu que c'est vne chose basse d'entendre qu'il passast le fleuue tenant vn baston en sa main: partant Moyse aimé de Dieu respond honnestemẽt: car vrayement les actions

Fontaine de la sapience de Dieu.

Exod. 4.

Comment on croit en Dieu.

La main marque de l'action.

Verge pour institution.

Gen. 31.

Iourdain, descente.

du vertueux sont appuyées de doctrine, comme d'vne verge, pour affermir le bransle & émotion de l'ame. *Ceste verge estant iettée deuient serpent.* A bon droit. car si l'ame reiette la discipline, elle deuient adonnée à son plaisir au lieu de s'adonner à la vertu. c'est pourquoy Moyse prend la fuitte : parce que l'amateur de vertu s'enfuit de la passion & de la volupté. voire mais Dieu ne loüe pas ceste fuitte. c'est à toy, ô esprit, qui n'és pas encore parfait, qu'il conuient s'exercer à ceste fuitte des affections : mais c'est à faire à Moyse homme parfait & accomply de perseuerer en la guerre contre icelles, & s'opposer à elles, & leur faire teste en combattant : autrement les passions s'estans emparées de confiance & puissance, & s'estans esleuées iusques à la bastille de l'ame, elles la prendront de force, & pilleront l'ame, à la mode des Tyrãs. & partant Dieu commande de prendre la queuë; comme s'il disoit, que ce qu'il y a de repugnant, & farouche en la volupté, ne te face point de peur : ains prens le, tiens le ferme, & le surmonte. Car au lieu de serpent, elle deuiendra encore verge: c'est à dire, au lieu de plaisir, ce sera vne discipline en la main; ce sera, dis-je, en la main, c'est à sçauoir, en l'action du Sage. ce qui est aussi vray: mais il est impossible de prendre & tenir la volupté, si la main n'est estenduë premierement, c'est à dire si l'esprit ne confesse, que toutes ses actions & aduancemens, sont selon Dieu: & pourueu qu'il ne s'attribuë rien à soy-mesme. certainement le voyant a resolu de se retirer de ce serpent. au reste il prepare vn autre discours de temperance,

Mespris de la doctrine.

De la fuitte des passions.

Perfection de Moyse.

Assaut furieux des passions.

Main pour action.

qui est le serpent d'airain : à celle fin que celuy qui aura esté mordu de la volupté, ayant veu la temperance, viue vne vraye vie. Iacob desire que Dan deuienne vn tel serpent, & dit ainsi: *Dan iugera son peuple, comme si Israël n'estoit qu'vne seule Tribu, & Dan sera vn serpent placé sur le grand chemin: mordant le talon du cheual : & le cheuallier sera renuersé en arriere, attendant le salut du Seigneur.* Or le cinquiesme fils de Lia est Issachar, fils legitime de Iacob: mais il est le septiesme, en contant les deux enfans qu'il eut de Zelpha : mais Dan est le cinquiesme, des enfans que Iacob eut de Balla, chambriere de Rachel. Nous en trouuerons la cause en ce que nous en dirons par le menu : mais il faut encore considerer quelque chose touchant Dan. l'ame porte deux especes, l'vne diuine, & l'autre corruptible. Celle là donc a des-ja conceu ce qui estoit meilleur, & s'arreste en iceluy. Car quand l'ame a peu confesser Dieu en le loüant, & luy quitter tout, elle n'a peu receuoir vne meilleure possession. c'est pourquoy, apres auoir porté & engendré Iudas, qui est le moyen de celebration par confession, elle s'est arrestée là. Maintenant le genre mortel commence à se façonner & former. Or est-il que le mortel subsiste par l'action du goust. car le goust est comme vn fondement : Et Balla se peut interpretter, *goustement*, C'est donc d'elle que Dan nasquit, qui est exposé *iugement* : car ce genre cy discerne & separe les choses immortelles des mortelles. Il fait doncques priere qu'il soit ouurier de temperance : mais il ne prie pas de mesme sur Iudas, Car il a des-ja ce qu'il con-

Genes. 49.

Genes. 30.

Deux sortes d'ame.

L'ame diuine, & son fruict.

Le genre mortel & ses attributs.

Balla que signifie.

Dan que signifie.

uient à loüer & celebrer Dieu,& à luy complaire. Il dit donc, *Dan soit vn serpent en la voye.* nostre voye est l'ame. Parce que tout ainsi qu'és chemins on peut voir la difference des choses qui sont animées, inanimées, raisonnables, irraisonnables, vertueuses, vitieuses, serues, libres, ieunes, vieilles, vierges. feminines, & gẽs estrangers, gens du pays, malades, estropiats, sains & entiers: Ainsi en l'ame on y voit des choses inanimées, imparfaites, & malades, & asseruies & feminines; & autres changemens en pires conditiõs:& derechef, on y voit choses animées, entieres, libres, saines, anciennes, vertueuses, legitimes & franches. Partãt il est besoin que la raison de temperance consiste; qui est le serpent en l'ame, laquelle se pourmeine par toutes les affaires qui sont en la vie: & faut qu'elle soit placée en la voye. que veut dire cela? le lieu de la vertu n'est point frequenté; parce que peu de gens y vont: mais celuy de la malice est bien frayé & hanté. Dauantage il exhorte à se tenir & s'asseoir comme en embuscade au chemin frayé, qui est la passiõ & le vice: où les discours bãnis de la vertu affligent, la Vie. *Mordant le talon du cheual.* Le regimbeur & supplãtateur retiẽt les mœurs de celuy qui esbranle la sedition, de ce qui est engendré & mortel. Or les passions sont semblables à vn cheual; car la passion a quatre hanches & cuisses, comme vn cheual, & vn eslancement, & vne arrogãce outre-cuidée, & vne salacité naturelle: mais le discours de tẽperance, aime à mordre, blesser & destruire la passion: & icelle estant blessée, le cheualier est renuersé par le cheua-

Genes. 49.

Ame est comme vne voye.

Ce qui se voit par les chemins.

Ce qui se voit en l'ame.

Lieu de la vertu & du vice.

Genes. 49.

Passions semblables au cheual.

lier: il faut entendre l'entẽdemẽt qui a foullé aux pieds les passions, & s'est deliuré d'icelles, quãd il les a colligées & renuersees en arriere. Cela est encores bien dit que l'ame ne tombe pas en deuant : car il ne faut pas qu'elle aille deuant les passions, ains que elle les seconde, & elle deuiendra modeste. & est notable qu'il dit ; si l'intellect estant incité à faire quelque iniure retarge, & se laisse tomber en arriere, il ne commettra point d'iniquité: Que si estant esmeu à quelque passion desordonnée, il ne s'élance point, ains demeure derriere, il iouïra de l'indolence ou exemption de passion, qui est vne tres-belle chose. parquoy admettant la cheute des vices à la renuerse, il met apres ceste clausule : *En attendant le salut du Seigneur.* Car à la verité celuy qui est eschappé des affections, est sauué de Dieu, & se retire de l'operation d'icelles. Pleust or à Dieu que mon ame tombe d'vne telle cheute, & que iamais elle ne s'éleue sur la passion cheualine & petulante, afin qu'ayant attendu le salut de Dieu elle soit bien-heureuse. C'est pourquoy Moyse en son Cantique loue Dieu de ce qu'il a renuersé & precipité en la mer le cheual & le cheualier: c'est à dire les quatre passions & l'entendement monté sur icelles, qu'il a iettées en la ruyne des affaires, & en vn profond abysme. & le sommaire presque de tout ce Cantique auquel toutes les autres choses se rapportẽt, est tel, & s'entend ainsi. Car si l'indolence & impassibilité possede l'ame, elle sera parfaitement heureuse. En outre il faut rechercher à quelle occasiõ Iacob dit que le cheualier tombera en arriere: & Moïse chãte,

L'entendement est comme vn cheualier.

Cheute des vices.

Souhait de Philon.

Exod. 15.

Cantique de Moyse expliqué.

Gen. 49.

Exod. 15.

Le cheual & le cheualier
Sont enfondrez dedans la mer.

Il faut doncques dire que celuy qui est enfondré en mer est celuy qui de mœurs est Egyptien, lequel quoy qu'il fuye, il fuit sous l'eau, c'est à sçauoir sous l'impetuosité des passions. mais le cheualier qui tombe en arriere, n'est pas de ceux qui aiment les affections: la preuue de cela est, que celuy-cy est Cheualier Escuyer, & l'autre Cauallier * monteur. Partãt la charge d'vn Cheualier est de donter vn cheual, & s'il a mauuaise bouche, le rendre souple. mais le fait de celuy qui monte à cheual, n'est autre que de se laisser aller où sa monture le meine. & le deuoir d'vn Pilote sur mer, est de conduire le nauire ou esquif, & le gouuerner, mais la charge d'vn soldat de galere, c'est d'endurer tout ce qui arriuera au nauire. Parquoy le cheualier qui donte les passions, n'est point submergé; mais estant décheu d'icelles affections, il attend le salut du Maistre. Adonc la parolle sacrée exhorte au Leuitique de se repaistre des reptiles & insectes qui marchent sur quatres pieds & ont les cuisses de derriere plus haut éleuées, que celles de deuant, de façon qu'elles sautent, sur celles: du nombre desquels est le bruchus ou moucherõ; l'attace ou hanetõ, la sauterelle, & l'ophiomache, qui combat contre les serpẽs. Car si la volupté serpentine est chose qui ne nourrist point, est nuisible, & la nature qui combat contre la volupté est chose tres-nourrissante & salutaire. c'est la temperance mesme. donques toy, entendement, prens le combat contre toute passion, & particuliere-

La difference est aux mots Hebreux & Grecs.
ἱππευςἀναβάτης.
Le deuoir d'vn Cheualier & d'vn Pilote.
Leuit. 11.

ment contre la volupté. Car ce serpent est le plus fin & prudent, de toutes les bestes qui sont sur la terre que le Seigneur Dieu a fait. Car la volupté est la plus cauteleuse de toutes les affections. pourquoy cela? parce que toutes choses sont asseruies à la volupté, & la vie des vicieux est maistrisée par icelle. aussi les causes efficientes d'icelle se trouuent meslées de toute sorte de fraude, l'or, l'argent, la gloire, les honneurs, qui sont les matieres anciennes des choses sensibles, & les arts mecaniques, & tous autres preparatifs de la volupté fort diuersifiés, & qui offensent l'ame. Or les iniquitez & iniures ne consistent point sans vne extréme astuce & finesse. Opposez y donc la discretion de l'ophiomaque, & soustenez ce tres-beau combat, & mettez peine de remporter la victoire, contre la volupté qui surmonte tous les autres. belle & glorieuse couronne, laquelle nul jeu de prix solennel, institue des hommes, ne peut comprendre.

Exhortation.

Gen. 3.

Aristote 10. Ethic.



ALLEGORIES DES LOIX SACREES.

LIVRE III.

Traduict sur l'original Grec, par Federic Morel, Interprete du Roy.



Gen. 2. T *Adam & Eue sa femme se cacherent de deuant la face du Seigneur Dieu, au milieu du bois de Paradis.* Il introduit vne maxime qui enseigne que le meschant est banny. Car la ville propre pour les sages, c'est la vertu, & celuy qui n'en peut estre bourgeois est exilé de la ville; du droit de bourgeoisie de laquelle le vitieux ne peut estre participant. Doncques le meschant seul est chassé, & for-banny. or celuy qui est banny de la vertu, est aussi tost caché de deuant Dieu. car si les sages sont descouuerts & manifestes à Dieu, comme luy estans amis, il est clair & certain que tous les vitieux sont cachez, & couuerts comme ennemis, & mal affectionnez à la droite raison. & que le meschant soit sans ville & sans maison, l'Escriture le tesmoigne, en parlant d'Esaü, le velu, déguisé & rusé en

Vitieux banny.

Ville des sages.

Sages veus de Dieu.

Vitieux cachez à Dieu.

ſé en malice, où il eſt dit. *Or Eſau eſtoit homme de chaſſe, ruſtique.* Car le vice qui ſuit les mœurs, ne peut naturellement habiter la ville de vertu, veu que il affecte la ruſticité & l'ignorance, auec grande inconſideration : mais Iacob remply de ſageſſe eſt citoyen, & habite la vertu, comme luy eſtant propre. il dit donc de luy : *Iacob eſtoit homme ſimple, qui ſe tenoit en ſa maiſon.* Suiuant quoy les nourrices ſe firent des maiſons, parce qu'elles craignoiēt Dieu: car les ames qui recherchēt les myſteres de Dieu (ce qui eſt procreer des mâles) baſtiſſent ce qui appartient à la vertu, & veulent demeurer en iceux edifices. Tant y a que par ces choſes il eſt prouué, que tout vitieux eſt ſans ville, & ſans maiſon, eſtant banny de la vertu: mais le vertueux a comme par ſort, & ville & maiſon, qui eſt la ſageſſe. Voyons tout de ſuite, comment on dit que quelqu'vn eſt caché deuant Dieu. or ſi on ne prent le ſens allegorique, il n'y a point moyen d'entendre ce qui eſt propoſé. Car Dieu a tout remply, & va par tout, & n'a rien laiſſé vuide ny deſtitué de ſoy. & quel lieu eſt-ce que aucun pourra exclure, auquel Dieu ne ſoit point? L'eſcriture le teſmoigne en d'autres endroits. *Dieu eſt en haut au Ciel, & en bas en terre, & ny a rien que luy qui conſiſte touſiours.* & derechef. *Ie ſuis deuant que tu fuſſes.* Car Dieu eſt deuant toute choſe engendrée, & ſera par tout: de ſorte que perſonne ne pourroit eſtre caché. & qu'eſt-ce que nous admirons? Car des choſes les plus amples & capables qui ont eſté creées, ou qui peuuent eſtre, nous n'en pourrions éuiter pas vne, ny nous en cacher. pour exemple:

Eſau exemple de vice. *Geneſ. 25.*

Iacob exemple de vertu.

Dieu remply tout.

aucun ne fuira la terre ou l'eau, ou l'air, ou le Ciel, ou tout l'vniuers : parce qu'il est necessaire d'estre comprins en ces élements. d'autant que aucun ne peut fuir hors du monde. Puis donc que personne ne peut se cacher des parties du monde, ny de tout l'vniuers, pourroit il se cacher de Dieu ? nullement. que veut dire donc ce mot, *Ils furent cachez*. Le sot & vitieux pense que Dieu soit en vn lieu, non comme contenant, mais comme contenu : & à cause de cela il pense estre caché : comme si l'autheur de tout n'estoit pas en ceste partie là, où il a resolu de se cacher. on le peut aussi expliquer ainsi. la vraye opinion touchant Dieu, est enueloppée de tenebres ; & voilee en celuy qui est vitieux ; car il est plein de tenebres, & n'a aucune splendeur diuine, par laquelle il puisse considerer les choses : & celuy qui est tel est fortbanny de la bande diuine : comme vn ladre & malade de la fluxion de semence : celuy là ayant amené & ioint ensemble Dieu & la creature, qui sont natures repugnantes, de deux couleurs, comme causes ; n'y ayant qu'vne Cause qui a tout fait. & l'autre qui a le flus de semence, rapportāt tout au monde, & faisant tout venir du monde, & pensant que rien n'a esté fait de Dieu, adherant à l'opinion d'Heraclitus, qui induisoit la societé & le besoin en vn ; & tout ensemble, par succession. C'est pourquoy la parole diuine dit ; *Soient renuoyez de l'ame du sainct tout lepreux, & tout homme ayant flus de semence, & tout impur en l'ame, tant masle que femelle : & tous eunuques, greuez, & chastrez (des parties nobles de l'ame) & ruffiens* : s'estans retirez de l'Empire du Seul ; ausquels il est

Consideratiō sur le lepreux, & celuy qui a le flus de semēce.

Erreur d'Heraclite.

Deuter. 23. v. 1.

clairement interdit de frequenter en la congregation de Dieu. mais les sages discours ne se veulent point cacher, ains desirent d'estre manifestés. Ne vois-tu pas que Abraham estoit encor arresté au lieu du Seigneur, & s'estant approché dit, *Ne perds pas le iuste auec l'impie?* celuy qui t'est cogneu & familier auec celuy qui se retire & s'enfuit: car cestui-cy est impie: & le iuste est celuy qui comparoist deuant toy, & ne s'en est point fui: car c'est chose iuste, Seigneur, que tu sois honoré seul. & le religieux n'est pas ainsi trouué, cōme celuy qui est irreligieux. mais il suffit s'il est iuste. C'est pourquoy il dit, *Ne perds point le iuste auec l'impie.* Car il n'y a personne qui honore Dieu dignement, ains iustement tant seulement. Et puis qu'il n'y a pas moyen de rēdre la pareille à ses parens, d'autāt que l'on ne les peut semblablement engendrer & mettre au monde: comment ne seroit-il pas impossible de remunerer Dieu, ou loüer selon son merite, celuy qui a estably de rien, tout ce qui est? car il a donné toute vertu. Soys donques, ô ame, és trois saisons, c'est à dire és trois parties du temps, toute descouuerte à Dieu & tousiours, n'attrayant point la passion sensible feminine; mais en aportāt vne pensee masle & virile. car la parole diuine ordonne, que toute lignée masle soit veuë deuant le Seigneur Dieu aux trois tēps de l'Annee. C'est pourquoy Moyse lors qu'il se presente en face deuant Dieu, fuit la guise dissipatrice de Pharaon, lequel se glorifie, disant qu'il ne cognoist point le Seigneur. Car *Moyse* (dit l'Escriture,) *se retira de la face de*

Gen. 18. c. 23.

Exod. 23.

Exod. 2. v. 15. *Pharaon, & se campa en la terre de Madiam*; (pour asseoir iugement des choses de Nature;) & s'assied aupres du puits : en attendant quel bien doux & souef Dieu verseroit sur l'ame alterée & souhaitante. Il s'esloigne de l'opinion de Pharaon, laquelle est impie & duchesse des passions : & se retire en Madiam, qui est le iugement; en s'enquerant s'il falloit qu'il se reposast, ou qu'il iugeast encore au vicieux, pour sa perdition : & il considere s'il pourra r'emporter la victoire, en se mettant en embuscade : suiuant quoy il s'arreste, en attendant comme i'ay dit, si Dieu feroit sourdre vne fontaine sur la pensée profonde, & non volage, qui fust suffisante pour submerger l'inuasion impetueuse du Roy d'Egypte, à sçauoir ses passions, il est certes honoré de ceste grace. car ayant entrepris de mener vne gendarmerie pour la vertu, il ne cesse de guerroyer, iusques à ce qu'il voye les voluptez precipitées & amorties. Et c'est pour cela que Moyse ne fuyt point deuant Pharaon, (autrement il eust pris la fuite sans regarder derriere:) mais il se retire, & fait vn peu alte, comme vn champion qui se recognoist, & reprend son haleine, iusques à ce que ayant amené le secours de la prudence & autres vertus, il donne vne charge par diuins propos auec vne force tres-valide. Mais Iacob (estant comme vn supplantateur) ayant acquis la vertu par art & methode, & non sans peine (car il n'estoit pas encore surnommé Israël) il euite les negoces de Laban, c'est à dire les couleurs & figures, & generalement les corps, qui ont accoustumé de blesser l'entendement par

Pourquoy Moyse se retiroit de Pharaon en Madian.

Fontaine submergeante les passiõs.

Retraite de Moyse.

Gen. 31.

Iacob fuit Laban.

les choses sensibles: car encore qu'il luy fust loisible de les vaincre, si est-ce que ne le pouuant faire parfaitement, il s'enfuit, craignant de n'estre pas le plus fort: en quoy il est tres-digne de loüange. car, comme dit Moyse, *Il rendra auisez les enfans du voyant, mais non audacieux*, & aimans ce qui ne leur conuient pas. *Et Iacob se cacha de Laban Syrien, à ce qu'il ne luy fust point découuert: & luy s'enfuyt & tout ce qui estoit à luy, & passa le fleuue, & gaigna la montagne de Galaad.* Cela est fort naturel de dire qu'il se cache pour s'enfuïr; & ne se descouure pas à Laban, qui est attaché aux pensees sensuelles. comme pour exemple, si ayant veu vne beauté, tu t'y ataches, & és en danger d'y faire vn faux pas; fuy, sans qu'on t'apperçoiue, ceste imagination, & ne la découure pas à l'intellect, c'est à dire, n'y pense pas derechef & n'y medite plus: car les recordations & sugestions frequentes, imprimans des marques euidentes, nuisent à l'esprit, & l'incitent & esmeuuent contre son gré. La mesme raison se peut obseruer à tous les autres attraits de quelque sens que ce soit: car la fuite occulte est tres-salutaire en tel cas: mais de s'en ressouuenir, le découurir, & y ruminer, cela assujettit la raison, & la rend violemmẽt serue & captiue. Qu'il ne t'aduienne donc iamais (ô mon esprit) de découurir à toy-mesme, & te rememorer quelque apparition sensuelle, de laquelle tu pourrois estre surpris; de peur qu'estant surmonté, tu ne tõbes en misere & calamité: mais fuy t'en à bride auallée, faisant plus d'estat d'vne liberté rude & aspre, que d'vne douce & allechante seruitude. Mais pourquoy est-ce que

Gen. 31.

Remede à la tentation d'vne beauté.

Aduertissement à soy-mesme.

maintenant (comme si Iacob eust ignoré, que Laban estoit Syrien) il dit, *Iacob se cacha de Laban le Syrien*. Cela contient en soy vne raison qui n'est pas hors de propos: car Syrie est interpretée, chose haute & esleuée. Iacob donc est l'intellect actif & exercé; & quand il regarde vne passion basse, il s'arreste, considerant qu'il la peut vaincre par force: mais quand il en void vne haute, superbe, & enflée, l'entendement actif fuit le premier, & toute son auant & arriere garde apres luy, les leçons, meditations, cures, offices; la memoire des choses belles & honnestes, la continence, & les actes selon le deuoir & la bien-seance: & passe la riuiere des choses sensibles, qui couure & submerge l'ame; par le rauage des passions: & l'ayant trauersé il se range à la haute & sublime nature de la vertu parfaite. Car, *Il courut en la montagne de Galaad*: qui vaut autant à dire, comme transmigration de tesmoignage: Dieu ayant fait passer l'ame, des affections, ausquelles Laban estoit subject, & luy ayant donné tesmoignage de sa transmigration, d'autant qu'elle est vtile & profitable: & retire l'ame des maux qui la rendent abiecte & rampante contre terre: & l'esleue à la hauteur & majesté de la vertu. Partant Laban l'amy des sens, & enclin à iceux, & qui n'opere point selon l'intellect, se fasche, & persecute, & dit: *Pourquoy t'en es-tu fuy en cachette?* & que n'es-tu demeuré en la iouïssance du corps, & au decret, qui fauorise le corps, & iuge que les choses de dehors sont biens. mais qui plus est, en fuiant ceste opinion, tu m'as aussi desrobé les amies

Signification de Syrie.

L'intellect actif & ses adioints.

Galaad que signifie.

Gen. 31.

Opinion Epicurienne.

de la prudence, Lia & Rachel. Car cependant qu'elles sont demeurées en l'ame, elles luy ont laissé la raison & prudence : & s'en estant retirées, elles y ont laissé l'indocilité, l'ignorance & rudesse. Partant il luy objecte encore, *Tu m'as volé*; c'est à dire, Tu m'as desrobé la prudence. adonc il expliquera que c'est d'estre prudent. car il adjouste apres, *& tu m'as amené mes filles comme des captiues* : & si tu me l'eusses fait sçauoir, ie t'eusse conuoyé. Tu n'eusses pas accompagné les choses qui combattoient les vnes contre les autres. car si à la verité tu les eusses renuoyées, & eusses mis l'ame en liberté, tu eusses retranché tous les sens corporels & sensibles : parce que c'est ainsi que l'ame est déliurée des maux, afflictions & affections : Mais tu dis bien maintenant que tu l'accompagnes franche & libre, quoy que par les œuures tu confesses que tu la retiens en prison. Car si tu l'as fait accompagner de Musiciens, de Tambours, de Lyres, & des voluptez de chasque sens, tu ne l'a pas veritablement conuoyée. Car, ô Laban compagnon des corps & des couleurs, nous ne te fuïons pas seulement, mais tout ton trein & équipage, entre lesquels les voix des sens s'accordent en ton, auec les œuures des passions. car si nous sommes champions de la vertu, nous nous sommes exercez en vn exercice de meditation necessaire, en laquelle Iacob s'est aussi exercé, à perdre & destruire les estrangers de l'ame, les Dieux faits de fonte, les Dieux que Moyse a defendu de mouler & fabriquer; ce sont, la dissolution de la vertu & bonne & gaye affection:

Lia & Rachel dames prudentes.

Apostrophe à Laban.

Estrãgers de l'ame, Dieux faits de fonte.

Exod. 20.

& la constitution & establissement du vice,& des passions;par ce qui se coule & se fond; estant dissoult,s'affermit derechef. Or l'escriture dit ainsi, *Ils ont donné à Iacob des Dieux estrangers qui estoient dans leurs mains, & des pendants d'aureilles, attachez à leurs aureilles. Iacob les cacha sous vn terebinte, qui est en Sicime.* Ceux cy sont les Dieux des meschans : & il n'est pas dit que Iacob les print: mais qu'il les cacha & les abolit entierement. car l'homme ciuil & preud'homme, ne receura rien pour cheuance de ce qui vient du vice, ains le cachera & exterminera occultemẽt: comme dit aussi Abraham au Roy de Sodome,qui tramoit & s'estudioit à faire vn contre eschange de la nature brutale auec la raisonnable, d'vn cheual auec les hommes ; qu'il ne receuroit rien de sa part; mais qu'il leueroit la main ; estendant son action animale (ce qu'il a appellé la main par symbole) vers le tres-haut Dieu ; & qu'il ne prendroit rien, depuis vn fil de trame iusques à la courroye du soulier*, de tout ce qui estoit de l'appartenance d'iceluy: à fin qu'il ne se vantast point d'auoir enrichy celuy qui voyoit;luy donnant la pauureté en contr'eschange de la riche vertu. Quoy que ce soit, les affections sont tousiours cachees & gardees en Sicimes, qui s'expose, *charge d'espaules* : par ce que celuy qui prend peine à l'entour des voluptez, est conseruateur d'icelles : mais elles sont perduës & détruites chez le sage, non pour vn peu de temps; mais *iusques au iourd'huy*: c'est à dire (en frase Hebraïque) à tousiours. par ce que tout siecle se mesure par le iourd'huy:car le cercle diurnal ou

Gen. 35.

Gen. 14.

Contréchange de la nature brutale auec la raisonnable.

Main pour action.

* *Prouerbe Hebreu, pour le moindre vtensile.*

Theognis.

Sicimes interpreté.

Gen. 35.

iournalier eſt la meſure de tout temps. parquoy Iacob donne par preciput & appanage à Ioſeph la contree de Sicimes? les choſes corporelles & ſenſitiues: à luy di-je qui trauailloit & s'eployoit en icelles. Mais à Iudas qui celebroit la loüange, il ne luy fait point de dons, ains il luy baille de la part de ſes freres la recreation & les hymnes & les cantiques diuins. Or Iacob prend Sicimes, non de Dieu mais par le glaiue & les arcs, qui ſont diſcours aiguiſez & defenſifs. car le ſage aſſuietit auſſi à ſoy les choſes ſecondes, & les ayant aſſuieties, ne les garde pas, ains les départ gratieuſement à celuy qui eſt propre & enclin à icelles. Ne vois tu pas que celuy qui ſemble receuoir les Dieux, ne les recoit pas, ains les cache & les extermine & deſtruit à perpetuité de ſa part? à quelle ame donc ſeroit-il arriué de cacher & deſtruire le vice, ſinon à celle à qui Dieu s'eſt apparu, & laquelle il a honorée de ſes myſteres ſacrez? car Dieu dit, *Cacheray-ie à mon filz Abraham ce que ie fais*? tu monſtres donc, Sauueur, tes œuures à l'ame qui ſouhaitte les choſes honneſtes, & ne luy as rien caché de tes ouurages: A cauſe de ceſte faueur elle peut fuïr le vice, & couurir & obſcurcir & perdre touſiours la paſſion nuiſible. à tant auons nous declaré par quelle maniere le vicieux eſt banny, & caché à Dieu: conſiderons maintenant où il eſt. *Au milieu* (dit-il) *du bois de Paradis*. c'eſt à ſcauoir au milieu de l'entendement, qui eſt luy-meſme comme au milieu du Paradis de toute l'ame. Car celuy qui fuït Dieu, à ſon refuge à ſoy-meſme: parce que comme ainſi ſoit qu'il y ait deux

Preſens faits à Iudas.

Ame exterminatrice du vice, illuminée de Dieu.

Entendemẽt le milieu du Paradis de l'ame.

choses, l'entendement de l'vniuers, qui est Dieu, & le particulier : celuy qui fuit le sien, a son refuge à celuy de l'vniuers : Or celuy qui delaisse son propre entendement confesse que ce qui concerne l'entendement humain n'est rien, & attribue tout à Dieu : mais au rebours, celuy qui se retire de Dieu, il dit que Dieu n'est autheur ny cause de rien; ains que c'est luy mesme qui est cause de tout ce qui se fait. le vulgaire des hommes dit que les choses qui sont au monde se font fortuitement & casuellement, sans conducteur : mais que le seul entendement humain a institué des ars, des vacations, des loix & des coustumes, & choses ciuiles & particulieres, & les droits communs entre les hommes & les bestes brutes. Mais tu vois, ô ame, l'absurdité de ces opinions : car celle qui a delaissé le particulier, engendré & mortel, celebre & recognoist vrayement celuy qui est vniuersel, non engendré, eternel & immortel : au cõtraire qui improuue Dieu, embrasse sottemẽt pour son secours l'entendement, qui n'est pas suffisant pour secourir soy mesme. c'est pourquoy Moyse dit, *Si vn larron est troué foüissant, & meure estant frappé : l'homicide n'est point imputé à celuy qui l'a fait : mais si le Soleil se leue sur ce fait, le meurtrier est coulpable, & en subira la mort.* Car si quelqu'vn diuise & decouppe la raison qui est entiere & saine & droicte, laquelle tesmoigne que Dieu seul est tout puissant : & qu'il soit trouué au foüissement, c'est à dire en ce qui est diuisé, frappé, & tronqué : c'est à sçauoir celuy qui estime que son entendement particulier,

Opinion de ceux qui nient la prouidence.

Vanterie de l'entellect humain.

Exod. 22.

opere, & non pas Dieu, c'est vn larron qui oste ce qui appartient à autruy : car toutes possessions sont à Dieu : de façon que celuy qui s'attribue quelque chose, il s'approprie ce qui est à autruy, & reçoit vn meschant coup & tres-difficile à guerir, qui est la presomption: chose conforme & alliée à l'indocilité & ignorance. Il a passé sous silence celuy qui frappe: pource qu'il n'est pas autre que celuy qui est frappé. mais comme celuy qui se presse soy-mesme, est aussi pressé : & celuy qui s'estend est aussi estendu : car il reçoit quand & quand la force de celuy qui fait, & la passion de celuy qui endure: ainsi en est il de celuy qui dérobe ce qui est à Dieu, & se l'adjuge à soy-mesme : il est frappé par son impieté & presomption. & pleust à Dieu qu'apres auoir esté frappé, il mourut: c'est à dire qu'il demeurast tousiours sans rien executer! Car il semblera moins pescher : veu que le vice se considere en deux façons, dont l'Vne est en habitude, & l'autre en mouuement : & le vice qui gist a estre émeu, panche vers les accomplissemens des effets. c'est pourquoy il est pire que le vice qui est en habitude & égard : s'il aduient donc que l'esprit qui s'estime cause des choses qui se font, & non pas Dieu, meure, c'est à dire, se repose, se reprime & resserre : le meurtre ne luy est point imputé. il n'a pas osté entieremẽt l'opiniõ saine & animée, qui attribue toute les puissances à Dieu, que si le Soleil est leué, c'est à sçauoir l'entendement qui semble clair & luisant en nous, & qui estime tout apperceuoir, & découurir & manifester tout, & ne se fuir & ca-

Tout est à Dieu.

Presumption playe incurable.

Action & passion reciproque.

Double consideration du vice.

cher pas soy-mesme: Il est coupable; & mourra, pour le dogme animé qu'il a destruit, selon lequel Dieu est seule cause: veu qu'il est trouué languide & mort à la verité, ayant esté l'introducteur du dogme inanimé, mortel & plein d'offense, suiuant lequel la parolle sacrée deteste celuy qui a mis l'ouurage graué ou fondu par les mains de l'ouurier, en lieu secret. Car pourquoy maintiens tu (ô ame) les méchantes opinions, que Dieu est qualifié comme des sculptures & images grauées, luy qui est sans qualité: & qu'il est corruptible, comme ce qui est de fonte, luy qui est immortel? pourquoy, dy-je, les gardes & les cõserue tu en toy-mesme? que ne les mets tu plustost en auant, à ce que ces persuasions rudes & grossieres soient examinées par les chãpions de la verité: & à fin que tu sois découuerte sans art, pour ne vouloir apporter du remede à la fâcheuse maladie de l'esprit, qui est l'ignorance. & qu'ainsi soit que le meschant se cache dans son entendement mesme égaré, Moyse le tesmoignera, apres auoir frappé l'Egyptien, & l'auoir caché dans le sable: c'est à dire, qui auoit opprimé, celui qui disoit auoir la sur-intendance sur le corps, & qui ne faisoit point de cas de ce qui concerne l'ame, & qui estimoit que les voluptez estoient le but & la fin. car ayant apperceu le trauail de celuy qui void Dieu, lequel le Roy d'Egypte, qui est la malice, duchesse des passions, luy auoit imposé, il void l'hõme Egyptien, c'est à sçauoir, la passion humaine & tẽporelle, frappãt & outrageant celuy qui voyoit: & considerant de toutes parts toute l'ame, & n'ayãt veu personne

Opinions erronées refutées.

Ignorance maladie d'esprit.

L'Egyptien tué par Moyse, est la marque d'impieté.

Exod. 2.

consister, excepté Dieu seul, & tout le reste en brâle & agitation, ayãt blessé à mort & emporté l'amateur de volupté, il le cache dans l'intellect égaré & remuant, qui est priué de coherence & cognoissance iointe auec l'honnesteté : cestuy cy s'est caché dans soy-mesme : & celuy qui luy est contraire, s'éloigne de soy-mesme, & a son refuge au Dieu des choses qui sont. & partant il dit, *Il le fit sortir dehors, & luy dit, Regarde au Ciel, & conte les Estoilles*: Lesquelles nous voudrions bien comprendre & assembler, estans insatiables des amours de la vertu ; mais nous ne pouuons conter ny mesurer la richesse de Dieu. ce neantmoins graces sont deuës au munifique Seigneur, de ce qu'il dit qu'il a ietté en l'ame des semences illustres & luisantes, & qui sont par tout en vigueur, comme des Estoilles au Ciel. Or ce n'est pas hors de propos qu'il adjouste la particule (*dehors*) quand il a dit, *Il le fit sortir dehors*. autrement, qui est-ce qui fait sortir dedans? mais ce qu'il veut dire n'est rien de tel. Il le fit sortir en vn lieu fort éloigné & escarté, & non pas en quelqu'vne des choses externes, qui se puisse comprendre des autres. car tout ainsi comme aux maisons le conclaue ou cabinet des hommes est hors du cabinet des dames, & la cour dehors, & la porte de deuant hors la salle, & dedans le pourpris du logis: pareillement en l'ame il se peut faire qu'vne chose qui est hors d'vne autre soit dedans l'autre. Il faut donc ainsi entendre, qu'il a fait sortir l'entendement à ce qui est supréme & au dehors de tout : car dequoy luy eust seruy qu'il eust laissé le corps, s'il eust eu

Gen. 15.

Amours des vertus.

Richesse de Dieu.

ſon refuge au ſens? & dequoy euſt ſeruy de renoncer au ſens, ſi ce qui a eſté fait euſt preuariqué à la raiſon? car il eſt beſoin que l'entendement qui veut ſortir dehors & eſtre mis en liberté, ſaille de toutes les neceſſitez corporelles, inſtruments ſenſitifs, narrations & captions ſophiſtiques, diſcours perſuaſifs, & finalement de ſoy-meſme. & partant, en d'autres paſſages, il ſe glorifie en diſant, *Le Seigneur Dieu du Ciel, & Dieu de la Terre qui m'a pris chez mon pere:* Car il n'y a pas moyen que celuy qui habite au corps & en vn genre mortel, puiſſe conuerſer auec Dieu: mais Dieu ſe communique à celuy qui eſt ſorty de la priſon: & pour ceſte cauſe la ioye de l'eſprit qui eſt Iſaac, quand elle deuiſe & s'égaye auec Dieu, elle ſort, ſe delaiſſant ſoy-meſme & ſon propre intellect. Car *Iſaac ſortit pour deuiſer en la campagne ſur la brune.* & Moyſe qui eſt le diſcours prophetique dit, *Quand ie ſeray ſorty de la Ville.* à ſçauoir de l'ame. car c'eſt auſſi la ville de l'animal, qui donne les loix & couſtumes. *I'eſtendray les mains*: & i'expoſeray & découuriray toutes mes actions à Dieu, l'appellant témoin & obſeruateur de chacune (là où le vice a accouſtumé d'eſtre caché) pour eſtre déployées & clairement veuës. au reſte quand l'ame ſera déployée par toutes ſes parolles, raiſons & actiõs, & illuſtrée de la diuinité, les voix des ſens ceſſerõt, & tous les ſens turbulens & déplaiſans: car ce qui eſt viſible prouoque & appelle la veuë à ſoy meſme: & la voix prouoque l'oüye, l'odeur l'odorat, & en general la choſe ſenſible appelle le ſens à ſoy. & tout cela ceſſe, quand l'eſ-

L'ame, ville de l'animal.

L'obiet eſmeut le ſens.

prit laissant la ville de l'ame rapporte à Dieu ses actions & notions. car ce sont là les pesantes mains à Moyse: parce que depuis que les actions du vicieux sont sans sang, & legeres, celles du sage peuuent estre pesantes & immobiles, & non pas sans agitation: d'où vient que celles de Moyse sont affermies & soustenuës par Aaron, qui est la raison, & par Vr qui est la lumiere. & n'y a lumiere en toutes choses plus claire que la verité. Il veut donc representer par figure que les actions du sage sont soustenuës par choses tres-necessaires, qui sont la raison & la verité. Parquoy quand Aaron meurt, c'est à dire quand il est parfait, il se retire & monte à Vr qui est la lumiere, parce que la fin de l'oraison est la verité, plus illustre que la lumiere, à laquelle l'oraison se haste de venir. Ne vois-tu pas que celuy qui a pris le tabernacle de la part de Dieu (c'est à dire la sagesse en laquelle le sage habite & se loge) l'a fiché & estably & fort asseuré, non pas au corps mais dehors iceluy ? car il en fait comparaison auec vn ost en vn camp de guerres & maux, où il n'y a aucune pleine iouïssance de paix. *Et fust appellé le tabernacle du tesmoignage*: qui est la sagesse tesmoignee par Dieu. car quiconque cherche Dieu, il chemine fort honnestement. Que si tu cherches Dieu estát sortie, recherche le hors de toy mesme: que si tu demeures en des tumeurs corporelles, ou en des presomptions, tu n'es pas en estat de chercher les choses diuines, encore que tu faces mine de les chercher. Puis il est incertain, si en cherchant tu trouueras Dieu: car il ne se fait pas cognoistre à plusieurs,

Mains de Moyse & du sage pesantes

Aaron, & Or, ou Vr.

Clairté de la verité.

Gen. 38.

Aduertissement à l'ame.

Moyen de chercher

Dieu pour le touuer.

encore qu'ils en ayent eu vn grand soing iusques à la fin. il suffit toutefois pour estre participant des biens, de le chercher seulement & simplement. Car tousiours les desirs & incitations à choses honnestes resiouïssent ceux qui s'y adonnent, encore qu'ils n'obtiennent pas leur fin. Ainsi le vicieux fuyant la vertu & se cachant de Dieu, a son refuge à vn bien foible secours, à son intellect particulier. Au contraire le vertueux se fuyant soi-mesme, se tourne à la recognoissance d'vn seul: & fournissãt ceste belle carriere, il gaigne l'honneur de ce tres-beau combat. *Et le Seigneur Dieu appella Adam, & luy dit, où es tu.* Pourquoy est-ce qu'Adam est appellé seul, veu que sa femme estoit auec luy? Il faut dire premierement pourquoy il est appellé. Quand l'entendement vient à prendre sa preuue, & l'attraict de la conuersion, non seulement il est appellé d'où il estoit, mais encore toutes ses facultez ensemble. Car l'intellect à part soy & sans ses facultez est nud, & se trouue n'estre rien: & l'vne de ses facultez est le sens qui est la femme: Donc Adam est appellé auec l'entendement, & la femme est le sens: mais il ne l'appelle pas particulierement, & pourquoy? parce que estant brutale elle ne peut receuoir preuue & notice d'elle-mesme: Car ny la veuë, ny l'oüie, ny aucun autre sens, ne peut estre enseigné de façon qu'il ne peut auoir comprehension des choses: parce celuy qui l'a fait luy a donné la force de discerner & distinguer seulemẽt les corps, mais l'intellect est appris & enseigné: d'où vient qu'il a esté appellé deuant, & non pas le sens.

Gen. 3.

Pourquoy Adam est appellé seul de Dieu.

Mais

Mais il y a plusieurs raisons à rendre, pourquoy il dit, *où es-tu*? l'vne d'icelles est que ce n'est pas vne formule pour s'enquerir, mais vne sentence resolutiue, comme si on disoit, tu és en lieu. Car puis que tu as pẽsé que Dieu se pourmenoit dedans le Paradis, & qu'il estoit cõprins dans icelui, aprens que tu as receu ce bienfait & plaisir là, & entends de celuy qui sçait, la sentẽce de Dieu tres-veritable, que Dieu n'est point en quelque lieu: parce qu'il n'est pas comprins, ains cõprend tout: mais ce qui est engendré est en lieu: d'autant qu'il est compris & qu'il n'est pas necessaire qu'il comprenne. L'autre raison est que, *Où es tu*? est autant comme s'il disoit, ô ame, qu'és-tu deuenuë? au lieu de quels biens, quels maux as tu choisis? Tu as poursuiui le vice, Dieu t'ayant appellé à la participation de la vertu, & de l'arbre de vie, c'est à dire de sapience, dont tu pouuois te seruir pour fruition de ioye: au lieu dequoy tu t'és remply d'ignorance & de corruption, ayant preposé la misere & infelicité, qui est la mort de l'ame, à la felicité, qui est la vraye vie. La troisiesme raison est de dire que ce soit vne interrogation, à laquelle on peut donner deux respõses. l'vne à celuy qui interrogé, où és-tu? est telle, *nulle-part*. Car l'ame du vitieux n'a pas où elle puisse insister, & surquoy elle se puisse affermir & establir. Suiuant quoy le vitieux s'appelle aussi en Grec, ΑΤΟΠΟΣ, comme qui diroit, sans lieu, ou mal placé: tel est celuy qui n'est pas ciuil ny bien appris, qui est tousiours en agitation, & transporté comme vn esprit instable, & n'estant arresté à aucune autre ferme resolu-

Raisons de la demãde de Dieu à Adã.

Dieu n'est point compris en lieu.

Seconde raison.

Troisiesme raison contenant deux responses.

1. Resp.

ἄτοπος, ineptus absurdus.

21. Resp. tion. L'autre responſe pourroit eſtre telle, de laquelle Adam s'eſt auſſi ſeruy: *Entends*, où ie ſuis, là où ſont ceux qui ne peuuent voir Dieu: où ſont ceux qui n'oyent point Dieu: où ſont ceux qui cachent la cauſe: où ſont ceux qui fuyent la vertu: où ſont ceux qui ſont denuez de ſageſſe: où ſont ceux qui craignent & tremblent à cauſe de la molleſſe & timidité de leur ame. Car quand il dit, *I'ay entendu ta voix au Paradis, & i'ay eu peur, parce que i'eſtois nud, & me ſuis caché*: il repreſente naïfuement, ce que nous auons monſtré cy deuant par plus amples diſcours: & toutefois Adā n'eſt pas nud maintenant: *Ils ſe firent des couuertures & deuātiers*. cōme il eſt dit vn peu auparauāt: mais il veut enſeigner par cela nō la nudité du corps, ains celle par laquelle l'entendement ſe trouue nud & degarni. *La femme* (dit-il) *que tu as donnee pour ma compagne, c'eſt elle qui m'a donné de l'arbre, & i'en ay mangé*: Cela va bien qu'il n'a pas dit, *la femme que tu m'as donnee pour eſtre auec moy & ma cōpagne*: Car tu ne m'as pas dōné le ſens comme vne poſſeſſion, mais tu l'as laiſſee à ſa diſcretion & libre, & non ſubjette ny obeïſſante aux commandemens de mon intellect. Si donc l'entendement veut commander à la veuë de ne voir point, ce neantmoins elle ne laiſſera pas de voir ſon objet; & l'ouïe auſſi receura ſans difficulté la voix qui ſera proferée, encore que l'intellect luy commande auec contention de ne l'ouïr pas: & l'odorat pareillement fleurera les odeurs qui paruiendront à luy, combien que l'entendement luy defende de ne les perceuoir point. parquoy Dieu n'a pas donné le ſens à l'ani-

Nudité d'eſprit.

Repugnance des ſens & de l'intellect.

mal, mais auec l'animal, en quoy tout gist, parce que le sens auec nostre entendement, & auec soy-mesme, vient à la cognoissance. Cõme pour exẽple la veuë apprehende la chose visible auec l'intellect. Car aussi tost que l'œil a veu le corps, l'entendement perçoit la chose veuë, pour estre noire ou blanche, ou rouge ou pasle, ou triangulaire; ou quadrangulaire, ou rõde, ou pour auoir d'autres couleurs & figures : & l'ouïe aussi tost qu'elle a esté frappée par la voix, l'entendement aussi l'a esté quand & quand, pour preuue de quoy il a assis son iugement de la voix, pour estre gresle ou grosse & forte, ou douce & melodieuse; & pour discerner encore si elle est discordante & non harmonieuse. le mesme se trouue en tous les autres sens. Il a esté adjousté fort à propos, *C'est elle qui m'a donné de l'arbre.* Veu que personne ne dõne à l'intellect vne maisõ de bois & sensible, si ce n'est le sens: car qui est-ce qui a fait cognoistre à l'esprit le corps, ou ce qui est blanc; n'est-ce pas la veuë? & qui luy a donné à cognoistre la voix? n'est-ce pas l'ouïe? & qui fait cognoistre l'odeur, n'est-ce pas l'odorat? & qui la saueur? n'est-ce pas le goust? & qui l'aspre & le mol? n'est-ce pas l'attouchement? Il a donc esté bien & veritablemẽt dit par l'intellect, que c'est le sens seul qui luy donne les perceptions des corps. *& Dieu dit à la femme, Pourquoy as tu fait cela? & elle respondit, le serpent m'a trompé, & i'ay mangé.* Dieu demande du sens vne autre chose, & le sens luy en respond vn autre: car Dieu l'interroge touchant l'homme, & le sens ne luy dit rien de cela, mais bien quelque chose de soy-mesme,

en disant, *I'ay mangé*: & non pas, *I'ay donné*. ne pourrions nous soudre la question en suiuant le sens allegoric, pour monstrer que la femme a respondu directemẽt à l'interrogation qui luy a esté faite? car il est necessaire quelle ayãt mangé, l'hõme en mãgeast aussi. veu que lors que le sens adherãt à la chose sensible, est rẽply de son imagination, l'intellect incõtinent y suruient & apprehende, & se remplit aucunemẽt de l'aliment qu'il tire de luy. la responce donc est telle, I'ay donné à l'homme contre mon gré, d'autant que en me conjoignant à l'objet, luy estant prompt à esté formé & representé en l'imagination. mais prens garde que l'homme dit que la femme luy a donné: & la femme ne dit pas que le serpẽt lui ait dõné: mais qu'il l'a trompée: car le propre du sens est de donner, & de la volupté bigarrée & serpentine, de deceuoir & tromper. comme le sens donne à l'intellect ce qui est blanc de nature & noir, & le chaud & le froid, sans le tromper, mais à la verité: car tels sont les objets, quelle est l'imagination qui vient d'iceux, selon l'opinion de la plus part qui disputent des choses naturelles, fort peu naturellement. mais la volupté ne donne pas à cognoistre l'objet à l'esprit tel qu'il est: ains elle controuue par artifice le moyen de faire entrer ce qui est inutil en la place de ce qui est vtil. comme l'on peut voir que les courtisanes difformes se fardent & peignent les yeux, à fin de cacher leur laideur de leur visage: & vn intemperant addonné aux plaisirs du ventre, reçoit demesurément vne grande quantité de vin pur & vn appareil de viandes, comme chose

Resolution allegorique sur la responce d'Eue à Dieu.

Tromperie de la volupté.

Fard des courtisanes.

Gloutonnie.

bonne, offençant par iceux & son corps & son ame. on peut aussi veoir des amoureux bien souuent furieusement esperdus pour des femmelettes tres-difformes, la volupté les ayant deceus & quasi fait à croire qu'il y a de la beauté de visage & bonne couleur & belle charnure & belle proportion de membres en celles qui ont tout le contraire de cela en elles : d'où vient qu'ils ne daignent pas regarder celles qui veritablement sont doüées d'vne beauté où il n'y a rien à redire & neantmoins ils s'amaigrissent & se dessechent pour celles que nous auons dit. Donc la deception est tresfamiliere à toute volupté, & la liberalité est ordinaire au sés; car la volupté déçoit & abuse l'entendement, ne luy declarant pas quels sont les objets, ains luy representant autres que ils ne sont: mais le sens exhibe naïuement & sincerement les corps, comme ils sont de nature, sans fard, fiction, ny artifice. *Et le Seigneur dit au Serpent : parce que tu as fait cela, tu seras maudit sur tous les animaux des champs, & bestes de la terre : tu te traineras sur ta poitrine & ton ventre ; & mangeras de la terre tous les iours de ta vie : Ie mettray aussi inimitié entre toy & la femme, & entre ta semence, & la semence d'icelle. Il te brisera la teste; & tu luy espieras le talon.* A quelle occasion est-ce qu'il deteste le serpent, sans auoir au prealable receu sa defence? veu qu'il commande ailleurs, que tous les deux soient oüis, entre lesquels il y a debat & controuerse: & de ne croire pas à l'vn plustost qu'à l'autre. qu'ainsi ne soit, tu vois qu'Adam n'a pas voulu estre le premier creu contre sa femme, mais il luy donne la commodité de se defendre & ex-

Amateurs aueuglez.

Gen. 3.

cuser & respondre à ceste interrogation : *Pourquoy as-tu fait cela?* & elle confesse qu'elle a failly & succombé à la fraude serpentine & bigarree de la volupté. qui eust donc empesché, puisque la femme auoit dit que le serpent l'auoit abusée; de s'enquerir d'iceluy, s'il l'auoit trompée, & non pas le detester & maudire, sans auoir ouy sa cause, & sans forme de procez? Il faut dire là dessus que le sens ne se doit point conter entre les choses vitieuses ny entre les vertueuses: mais qu'il est moyen & commun entre le sage & l'insipient: & que lors qu'il est en vn fol, il deuient fol & vitieux, & quand il est en vn prud'homme, il est honneste. C'est donç à bon droit (puisque de soy-mesme il n'a pas vn meschant natutel, mais il panche d'vn costé, & d'autre, tant du bon que du mauuais). qu'il n'a pas esté condamné auparauant que de confesser qu'il auoit suiuy le pire. mais parce que la volupté (qui est le serpent) est meschante d'elle mesme: c'est pourquoy elle ne se trouue point du tout en l'homme vertueux: & n'y a que le vicieux seul qui en iouïsse. Partant Dieu luy a donné la malediction particulierement, sans qu'elle se fust defenduë, pour ce qu'elle n'a point de semence de vertu, ains est tousiours & par tout à reprendre & contaminee. C'est pour cela mesme que Dieu cognoist que Er estoit meschant, & le fit mourir, encore que son crime ne fust pas euident. car nostre corps est vne masse de peaux, & le nom de Er signifie ce qui est de peau. Or Dieu n'ignore pas la meschanceté & affection traistresse de l'ame, & ce qu'il

Pourquoy le serpent est maudit sans ouyr sa cause.

Er Paralip. I. c. 2.

ya de pourry & tousiours mort. Car chacun de nous ne fait autre chose que de porter la charongne du corps qui est de soy mesme mort, l'ame le resuscitant, l'esueillāt & le portant sans peine. Et considere, si bon te semble, la vigueur & fermeté de l'ame, le plus robuste chāpion qui se puisse trouuer, ne pourroit pas porter sa statuë, vn peu d'espace de temps, mais l'ame porte à son aise & sans se trauailler la statuë de l'homme, quelquefois iusques à cēt ans. Or ce n'est pas maintenant que Dieu a fait mourir Her: mais il a dés le commencement fait le corps mort: & i'ay dit qu'il estoit de nature meschant & insidiateur de l'ame, mais amy à Dieu seul, s'il y a quelqu'vn amy à Dieu. *Car Er estoit meschāt deuant le Seigneur.* d'autant que lors que l'entendement s'esleue aux choses hautes, & est initie aux mysteres du Seigneur, il iuge le corps meschant & malueillant: mais quand il se distrait des choses diuines, il s'estime son amy, son parent, & sonfrere: de façon qu'il a son refuge aux choses, qui luy sont agreables. C'est en quoy l'ame d'vn luicteur differe de celle d'vn Philosophe, en ce que le luicteur rapporte tout à la bonne disposition de son corps, & abandonneroit volontiers son ame pour luy, comme estant amateur du corps: mais le Philosophe, qui n'ayme que l'honnesteté, a soing de ce qui vit en soy, de l'ame: & ne tient conte du corps qui est mort, & vise seulement à ce que l'ame qui est le meilleur ne soit poinr interessee par son meschāt & pourri compagnon. Voys-tu comme ce n'est

Preuue de la vigueur de l'ame.

Diference de l'ame d'vn luicteur & de celle d'vn Philosophe.

pas le Seigneur qui tue Her, mais Dieu: car ce n'est pas en tant qu'il commande & gouuerne d'vne puissance absoluë d'empire, qu'il defait le corps, mais en tant que il vse de sa bonté, douceur & de bonnaireté. Car Dieu est le nom de la bonté de la premiere cause: à ce que tu sçaches qu'il a fait les choses inanimees par sa puissance: comme aussi les choses animees: parce qu'il falloit que la generation mesme des choses pires fust instalee à la manifestation des meilleures, par la vertu de la mesme bonté de l'Autheur, qui est Dieu. Quand est-ce donc, ô ame, que tu estimeras que vrayement tu portes ta charongne? ne sera-ce pas lors que tu seras accomplie, & honoree des prix & des Couronnes? car c'est lors que tu seras amye de Dieu, & non pas amye du corps: & tu obtiendras les prix, si tu as pour femme l'espouse de Iudas, Thamar, que l'on interprete, palme. Cela se collige de ce que quand Her l'espousa, il fust incontinent conuaincu meschant, & mourut: car l'Escriture dit, *Iudas prist femme pour Er son premier né, laquelle s'appelloit Thamar.* & dit incontinent apres. *& Her fust meschant deuant le Seigneur, & Dieu le fit mourir.* Car quand l'Entendement rapporte la victoire que la vertu a gaignee, il condamne à la mort le corps mortel. Vois-tu comment il maudit le serpent sans oüir sa defence? car c'est la volupté. comme il met à mort Her sans cause apparente, parce que c'est le corps. Et si tu y prends garde, ô genereux, tu trouueras que Dieu a fait des natures reprehensibles d'elles mesmes en l'ame &

Thamar Palme.

Gen. 38.

d'autres vertueuses & loüables en tout : comme il se trouue aussi és plantes & animaux. N'apperçois-tu pas aussi que le grand ouurier a fait des plantes les vnes franches & vtiles & salutaires, les autres sauuages, nuisibles, & causes de maladie & de corruption? & les animaux semblablement : comme le serpent mesme duquel nous faisons maintenant mention : car c'est vne beste pernicieuse & letifere d'elle-mesme. Or comme le serpent dispose l'homme, ainsi fait la volupté l'ame : dont le serpent a esté comparé à la volupté. parquoy comme Dieu a haï la volupté & le corps sans autre cause : ainsi a il promeu & auancé les natures ciuiles & honnestes, sans cause apparente : n'ayant confessé aucune œuure auant les loüanges. car si quelqu'vn demandoit pourquoy l'Escriture dit, que Noé trouua grace deuant le Seigneur Dieu, sans auoir rien fait auparauant de vertueux, au moins qui soit paruenu à nostre cognoissance : Nous respondrons pertinemment, qu'il a esté recogneu parangonneur de la constitution & generation des choses : car Noé est interpreté repos ou iuste. Or est-il necessaire que celuy qui s'abstient d'iniquitez & pechez, & qui se repose sur l'honnesteté, & vit auec iustice, trouue grace deuant Dieu : & trouuer grace, ce n'est pas seulement, comme quelques-vns l'appellent, le mesme, que cōplaire, mais c'est quelque chose pareille à ce qui suit. Le iuste en cherchant la nature des choses, trouue en icelle vne tres-bonne cheuance, que tout ce qui est de Dieu est grace, & que de la creature, il n'y a aucune gratieuseté, tant s'en

Noé patriarche, pourquoy agreable à Dieu.

Trouuer grace deuant Dieu, que c'est.

faut qu'il y ait aucune possession, & partant que la grace est seulement particuliere à Dieu : de sorte que l'on respondroit fort à propos à ceux qui demandent qui est le principe de la generation, c'est la bonté & grace de Dieu, laquelle il a eslargie au genre qui le suit. Car la grace de Dieu est vn don & benefice, tout ce qui est au monde, & le mõde mesme. & Dieu a faict Melchisedec Roy de la paix, dite Salem, par interpretation du mot Hebreu, son Prestre, n'ayant designé auparauant aucun de ses œuures, mais apres l'auoir fait si grand Roy & pacifique, & le premier digne de son Sacerdoce ; car il est appellé Roy: & le Roy est ennemy du Tyran, parce que le Tyran introduit l'iniquité & la violation des loix, & le Roy maintient les loix; parquoy l'intellect tyranique enjoinct à l'ame & au corps choses violẽtes & nuisibles, & qui causent de grandes douleurs & tristesses, à sçauoir les actions selon le vice, & les fruictions des affections. mais l'entendement Royal ne commande pas seulement ains persuade, d'autant qu'il a ordonné telles choses, par lesquelles l'animal comme vn esquif doit ioüir de l'heureuse nauigation de la vie estant gouuerné par le bon ouurier & Pilote, qui est la vraye raison. Adonc le Tyran soit appellé le Prince commandeur de la guerre, & le Roy le chef & conducteur de la paix de Salem, & qu'il presente à l'ame des viandes pleines de ioye & resioüissance. car il offre & pain & vin, que les Ammanites & Moabites, ne voulurent pas fournir au voyant : c'est pourquoy ils furent chassez de l'assemblée & Concile diuin. Car les Amma-

Qu'est-ce que la grace de Dieu.

Gen. 14.

Melchisedec & ses qualitez.

Difference d'vn Roy & d'vn Tyran.

La droite raison est le bon Pilote.

Ammanites sensuels.

nites ſont ceux qui ont pour leur mere le ſens, & les Moabites, l'entendement pour pere, qui ſont deux genres de mœurs, qui reputent que l'entendement & le ſens, ſoient les plus capables & amples des choſes qui ſont, & ne prennent aucune notion de Dieu. *Ils n'entreront point* (dit Moyſe) *en l'Egliſe & congregation du Seigneur, parce qu'ils ne ſont pas venus au deuant de nous.* auec des pains & de l'eau, lors que nous ſortions des passions de l'Egypte. mais que Melchiſedech offre du vin au lieu d'eau, & qu'il abbreuue & trempe les ames, à fin qu'elles ſoient tenuës d'vne yureſſe diuine plus ſobre que la ſobrieté meſme car le Preſtre eſt la raiſon. qui a pour ſon heritage celuy qui eſt, & qui diſcourt hautement & amplement & magnifiquement d'iceluy: car c'eſt le Preſtre du tres-haut, non d'autant qu'il y en ait vn autre non tres-haut: parce que Dieu eſtāt vn eſt en haut au Ciel, & en la terre en bas, & n'y en a point d'autre que luy: mais il rend l'emphaſe & repreſentation expreſſe du tres-haut, à n'entendre ny penſer rien de Dieu baſſement, humblement, & abjectement, ains par-deſſus toute grandeur & eſtenduë, & hauteur. mais qu'eſt-ce qu'Abraham auoit deſia faict de beau lors qu'il luy commande de s'eſloigner de ſon païs & de ceſte race, & d'habiter la terre que Dieu luy-meſme donneroit: & c'eſt vne ville bonne & peuplée & fort heureuſe. car les dons de Dieu ſont grands & precieux: mais de ceſte façon auſſi il engendra celuy qui auoit vn modelle digne de ſoin & d'emulation. car on interprete le nom d'Abraham, *Pere eſleué*: & eſt loüé

Moabites ſpirituels.

Gen. 12.

Abraham & l'expoſition de ſon nom, & de ſes vertus.

par ces deux noms: car quand l'entendemēt ne menasse point l'ame à la façon d'vn maistre: mais commande cōme vn pere ne lui octroyant point choses douces, ains vtiles & qu'il escoute en donnant, & qu'il se retire encore de toutes choses basses & qui tendent aux mortelles; & se dresse aux choses hautes, & conuerse auec les theoremes & considerations touchant le monde & ses parties, & en montant encore plus haut recerchant la diuinité & la nature de Dieu, pour vn amour tres-ardant de la science; il ne peut demeurer en ses premieres & anciennes opinions: mais il cherche de faire vne transmigration estant amelioré, il y en a quelques-vns que Dieu façonne & dispose bien, deuant qu'ils soient nez, & qu'il a destinez pour auoir vn tres-bon heritage. Ne vois-tu pas ce qu'il dit touchant Isaac à Abraham, qu'il n'auoit point esperé deuoir estre pere d'vn tel fils, ains s'estoit ry sur la promesse qui luy en auoit esté faicte? & auoit dit, *Si cela aduiendroit à vn homme Centenaire, & si Sarra enfanteroit à l'âge de quatre-vingts dix ans.* Dieu luy accorde & affirme, en disant, *Voila Sarra ta femme, laquelle accouchera d'vn fils, auquel tu donneras le nom d'Isaac: & i'establiray mon pact auec luy, en vn testament eternel*? Qu'est-ce donc qui a fait que cestui-cy ait esté loüé deuant qu'il fust né? Il y a quelques sortes de biens lesquels estans passez & presens sont profitables, comme la santé, l'integrité des sens, la richesse si elle se trouue, & la gloire. & ces biens là soient ainsi nommez abusiuement. Quelques-vns n'ayans pas esté seulement, ains predits deuoir estre, comme la ioye,

Genes. 18. & 21.

Diuision des biens.

la bonne & gaye affection de l'ame. Car ceste cy ne resiouït pas seulement quand estant presente, elle opere efficacement : mais aussi elle recrée auparauant quand on l'espere. Car elle a cela de particulier:Les autres biens operent priuément: mai s la ioye a de la gayeté particuliere & commune,& suruient à toutes choses. Car nous nous resiouïssons pour la santé & pour la liberté, & pour l'honneur, & pour autre chose, de façon que l'on peut dire proprement, qu'il n'y a pas vn bien, auquel la ioye, ne soit adjoustée. mais nous ne nous resiouïssons pas seulement,à cause des autres biẽs& passez & presens, ains aussi pour ceux qui doiuent aduenir & que l'on attend.cõme quand nous esperõs de deuenir riche,ou d'estre loüez,ou de commander ou de trouuer le remede des maladies,ou de participer de vigueur,allegresse,& force,ou de deuenir sçauans au lieu d'ignorans,nous ne nous en resiouïssons pas mediocrement. Doncques puis qu'ainsi est,la ioye,ne recree & n'esgaye pas seulement quãd elle est presente, mais aussi quand on l'espere: c'est à bon droit que Dieu a honoré Isaac de ce nom,& grand don, auparauant qu'il fust nay: car il est interpreté, ris & ioye & liesse. Derechef il dit de Iacob & Esaü que celuy-là seroit Chef & Prince & dominateur;& que Esau seroit sujet & seruiteur, deslors qu'ils estoient dans le ventre de leur mere:car Dieu le Createur des animaux sçait & cognoist exactement tous ses ouurages, voire deuant qu'ils soient acheuez & polis, & les puissances & facultez desquelles ils se peuuent seruir, & generallement leurs

Isaac, nom de ris & ioye. Gen. 18.

actions & affections. Car depuis que l'ame soubçonnante de Rebecca s'en alla pour s'enquerir de Dieu, il luy respondit: *Il y a deux nations en ton ventre, & deux peuples sortiront d'iceluy, & vn peuple surmontera l'autre, & le plus grand seruira au plus petit.* Car ce qui est vitieux, & brutal, est serf de nature deuant Dieu, mais ce qui est ciuil, doüé de raison, & meilleur, est libre, & propre à gouuerner: & non seulement alors que l'vn & l'autre est venu en sa perfectiõ en l'ame, mais encore lors qu'il est incertain & douteux. car vn petit vẽt mesme de la vertu, declare entieremẽt la principauté & le gouuernement, & non pas la liberté seulement. Dauantage la fortuite generation du vice, asseruit le iugement & discours de la raison, encore que son engeance ne soit point diuulguée. c'est pourquoy le mesme Iacob, quand Ioseph luy eut amené ses deux enfans, Manasses l'aisné & Ephraim le puisné, croisa ses mains, & mit sa droitte sur le puisné Ephraim, & sa gauche sur l'aisné Manasses. Et comme Ioseph trouuoit cela mauuais, & pensoit que son pere se fut trompé par mesgarde à l'imposition de ses mains: le bon pere dit, *Ie ne suis pas trompé; mon fils; ie sçay bien ce que ie fais.* cestuy
» cy sera le chef d'vn grand peuple, & il sera exau-
» cé: mais son frere puisné, sera plus grand que lui. Que faut-il donc dire là dessus? sinon que Dieu a fabriqué deux natures fort necessaires en l'ame, la memoire & la recordation ou reminiscence. Car la memoire a des perceptions inserées interieures & bien claires: de sorte qu'elle ne se peut abuser par ignorance: & l'oubliance pre-

Signes interieurs de ceux qui doiuent commander & de ceux qui doiuent estre subiets.

Gen. 48.

Memoire.

cede ordinairement la recordation, estant cho- *Recordation.*
se debile & aueugle: mais la reminiscence estát
de pire condition se trouue plus ancienne que
la memoire qui est meilleure, & continuelle &
sans distance. car ceux qui sont introduits
premierement aux arts, ne peuuét incontinent
retenir les theoremes & principes qui y ten-
dent. Partant nous seruans de l'oubliance au
commencement, nous nous ressouuenons de-
rechef iusques à tant que apres auoir souuent
mis en oubly, & souuent ramené en memoire,
elle en deuient plus ferme : suiuant quoy, la *Ephraim fru-*
memoire est plus ieune, parce qu'elle est née *ctification,*
apres, & consiste par la reminiscence. donques *marque de*
Ephraim est appellé memoire par symbole & fi *memoire.*
gure : car il est interpreté fructification: quand *Manasses*
l'ame du studieux a raporté ce qui luy est pro- *oubliance,*
pre, lors qu'il peut valider & affermir les theo- *note de re-*
remes par memoire. mais Manasses est la recor- *cordation.*
dation. car ce nom est translaté de l'oubliance:
& celuy qui fuit l'oubliance, se ressouuient tous-
iours. parquoy Iacob le supplantateur des pas-
sions & champions de la vertu honore à bon
droit de sa main droicte la memoire fructifiante
d'Ephraim: & honore en second lieu la remi-
niscence, qui est Manasses. & Moyse loüe en-
tre ceux qui sacrifient à Phasec, principalement
ceux qui auoient premierement sacrifié; par ce
que apres auoir passé les fleuues d'Egipte ils s'ar-
resterent au passage, & ne repasserent plus aux
mesmes lieux : & il donna le second pris à ceux
qui auoient sacrifié les seconds. car ils rebrous-
serent chemin, & comme s'ils eussent oublié,

ce qu'il falloit faire, ils recommencerent de faire le mesme, mais les premiers demeurerent & perseuerent sans se mouuoir, d'où vient que Dieu appelle Beseleel par son nom, & dit qu'il luy donnera la sagesse & science, & qu'il le fera ouurier & architecte de tout ce qui concerne le tabernacle (c'est à dire les œuures de l'ame) sans luy auoir auparauant monstré d'eschantillon d'aucun ouurage qu'on eust peu loüer. Il faut donc dire que Dieu imprime ceste figure en l'ame: comme vne monoye de bon aloy. nous sçaurons quelle marque c'est si nous espluchons diligemment l'interpretation deuant le nom. Beseleel est interpreté Dieu en l'ombre. or l'ombre de Dieu est la parole, de laquelle s'estant seruy comme d'vn instrument, il a fait le monde: & cest ombre, & comme exemple, est vn autre archetype ou exemplaire. car tout ainsi que Dieu est exemplaire de l'image qu'il a maintenant appellé ombre: aussi l'image deuient exemple des autres, comme il a declaré au commencement de la legislation, quand il a dit, *Dieu a fait l'homme à son image*. comme l'image ayant esté exprimée suiuãt Dieu, & l'homme, fait suiuant l'image qui auoit pris la vertu d'exemplaire. Considerons maintenant le karactere qui y est suruenu. les premiers hommes ont recherché comment nous auons eu entelligence de Dieu: depuis ceux qui ont esté estimez tres-bien philosopher, ont dit que nous auons eu l'apprehension de la Cause par le monde & ses parties, & les puissances qui sont en icelles. car ainsi que si quelqu'vn voyoit vne maison bastie

Beseleel appellé de Dieu. Exod. 31.

Interpretation du nom de Beseleel.

Gen. 1.

bastie soigneusemēt auec ses portaux, porches, galleries, cabinets à homme, cabinets à femme, & autres parties de l'edifice, comprenoit l'intelligence de l'ouurier; parce qu'il n'estimeroit pas que ceste maison eust esté accomplie sans art & ouurier. Le mesme se void en vne ville, en vn nauire, & en toute autre petite & grande structure. pareillement quelqu'vn estāt entré en ce monde comme en vn grand Palais ou ville, & ayant contemplé le Ciel, se tournant en rond, & comprenant tout en soy les estoilles errantes, & les fixes, agitées de mesme mouuement & d'vne mesme façon auec accord & harmonie & à la manutētion de l'Vniuers, & la terre à qui le lieu du milieu a esté assigné: & les effusions de l'eau & de l'air rengees entre deux; en outre les animaux mortels & immortels, & les differences des plantes & des fruits: il iugera qu'il n'a pas esté fabriqué sans vn art tres-accōply, mais que Dieu en est & a esté l'ouurier de tout l'Vniuers. Certainement ceux qui vsent de cest argument comprenent Dieu par ombre, quand ils viennent à l'intelligence de l'ouurier par les œuures: mais y a vn entendement plus parfait, & beaucoup plus pur initié aux grāds mysteres, lequel ne vient point à la cognoissance de la cause par les choses faites, comme à celle de ce qui consiste, par l'ombre: ains ayant mesprisé la chose engendree, prend vne expresse & euidente representation de ce qui n'est point engendré: de façon que par luy il comprend aussi quelle est son ombre, & le Verbe, & ce monde. Tel est Moyse, lequel dit, *Monstre toy clairement*

L'ouurier se cognoist par ses œuures.

Contemplation de l'Vniuers.

Demande de

Moyse à Dieu pour sa cognoissance.

à moy, que ie te voye d'vne vraye cognoissance. Et ne vous declarez point à moy par le Ciel, ou par la terre, ou par l'eau, ou par le feu, ou par quelque chose simplement de celles, qui sont en generation. que ie ne mire point en autre chose ta face, sinon en toy qui és Dieu. Car les images se dissoluent és choses engendrées : mais celles qui sont en ce qui n'est point engendré, sont fermes & stables, & demeurent eternelles. & partant Dieu appella Moyse, & parla à luy : il manda aussi Beseleel, mais non semblablemẽt: ains Moyse ayant pris l'image expresse de Dieu, par la cause mesme ; mais Beseleel, comme par l'ombre des choses creées, en comprenant l'ouurier par discours & ratiocinatiõ. Par ce moyen tu trouueras le tabernacle, & tous ses vtensiles, construits premierement par Moyse, & puis apres par Beseleel. Car Moyse fabrique les exemples, & Beseleel les representations d'iceux : d'autant que Moyse se sert de Dieu comme de precepteur, lequel dit, *Tu feras tout selon l'exemple qui t'a esté monstré en la montagne.* Et Beseleel de Moyse, & à bon droit : car Aaron (lequel est la parole) & Marie (qui est le sens) sont clairement rebelles à ce qu'ils oyent, à sçauoir,

Exod. 36.

" s'il y a vn Prophete au Seigneur Dieu, luy sera
" cogneu en vision, & en ombre, non mani-
" festement : Mais il parlera à Moyse, bouche à bouche, en espece, & nõ pas en enigme, comme à celuy qui estoit fidele en toute la maison. Parquoy puisque nous auons trouué deux natures faites & formées & polies exactement de Dieu l'vne nuisible, reprehensible, & maudite d'elle

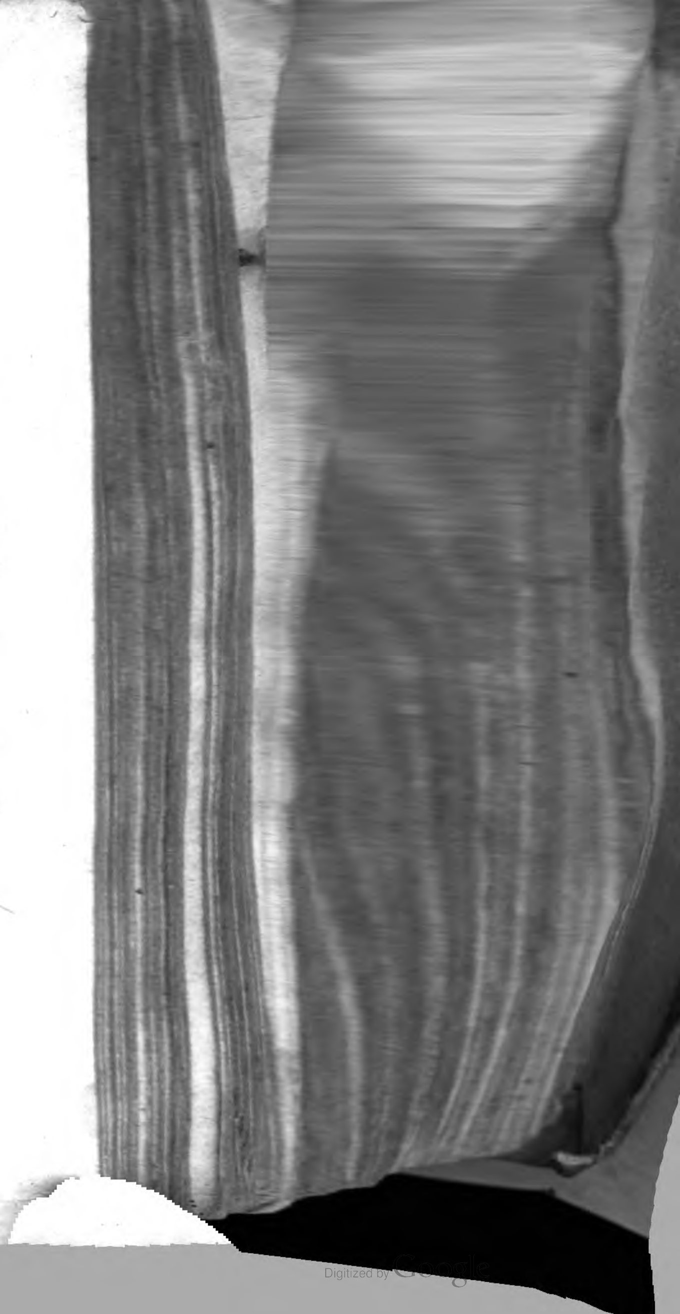
Nom. 12.

mesme, l'autre vtile & loüable : & celle là de fausse marque, cela cy de bon coing & de bon aloy: Nous ferons vne belle & conuenable priere, laquelle fait aussi Moyse, à fin que Dieu nous ouure son thresor, & son Verbe haut esleué & remply de diuines lumieres, qu'il a nommé le Ciel: & qu'il ferme les thresors des maux, car tout ainsi qu'il y a des thresors de bien chez Dieu, aussi y en a il des maux, comme il est dit dedans le grand Cantique. *Deut. 23.*

Tout cela n'est il pas dedans mes magasins,
Amassé : & sellé dans mes thresors diuins?
Pour le iour de Vengeance : ils auront leur salaire
Quand leur pied treb uchant les mettra en cholere

Thresors de biens & de maux chez Dieu.

Vois tu comme il y a des thresors de maux, & que celuy des biens est vnique : Car puis que Dieu est seul, aussi est le thresor des biens : mais il y en a plusieurs des maux, parce que ceux qui pechent sont infinis en nombre. Or considere la bonté de celuy qui est, il ouure le thresor des biens, il enferme & resserre celuy des maux. car c'est le propre de Dieu, de proposer les biens, & se haster, en nous preuenant, à les donner, & de n'amener pas aisément les maux. & Moyse en estendant la benigne liberalité & gratieuseté de Dieu dit, que non seulement en autre temps, les thresors des maux sont seellés, mais aussi lors que l'ame a fait vn faux pas sur le degré de la droicte raison, quand il seroit raisonnable de luy proposer son arrest de condem-



nation : car il dit que les thresors de condemnation sont seellés au iour de vengeance : monstrant en cela la parole sacree, que Dieu ne poursuit pas à l'instant les pecheurs, ains leur donne du tẽps pour faire penitence, & le remede de la cheute. *Et le Seigneur Dieu a dit au serpent tu és maudit sur tous les animaux de la terre, & les bestes des champs.* Comme la ioye, estant vne bonne affection gaye, digne de souhait & priere, ainsi la passion de volupté est digne d'imprecation, laquelle trans-muë les bornes de l'ame, & la rend amoureuse des passions ; & Moyse dit, en ses execrations, que celuy qui transpose les bornes de son voisin, est maudit: car Dieu a mis la vertu en l'ame pour borne & loy, l'arbre de vie. Or est-il que celuy qui a fiché le vice pour borne, à sçauoir l'arbre de mort, il a changé la borne. d'auantage celuy qui destourne l'aueugle de son chemin, il est maudit. & la volupté tres-grande ennemie de Dieu fait cela. car le sens est aueugle de nature, comme estant priué de raison, veu qu'il a perdu l'œil de la partie raisonnable, par laquelle seulle nous comprenons les choses, & non pas par le sens : car nous imaginons seulement les corps par le sens. donc la volupté a deceu le sens mutilé de la perception des choses, entant qu'elle a empesché de pouuoir se tourner vers l'entendement, & d'estre gouuerné par iceluy, l'ayant destourné à ce qui est sensible dehors, & l'ayant renduë auide de son autheur, à fin que le sens estant estropié suiue sa guide boiteuse, qui est la chose sensible : mais l'intellect guidé de tous les deux qui ne voyent

Vertu est la borne de l'ame.

La volupté destourne le sens aueugle.

point eſt,renuerſé & deuient tel qu'il ne ſe peut cõtenir. car s'il y auoit quelque ſuitte de ce qui eſt ſelon nature, il faudroit que les choſes aueuglées & mutiles ſuiuiſſent le clairvoyant diſcours de la raiſon : car par ce moyen les choſes nuiſibles ſeroient ſoulagees. & maintenant il y a vne grande machine dreſſee contre l'ame, de ſorte qu'elle eſt contrainte de ſe ſeruir de conducteurs aueugles, eſtant deceuë & mal perſuadée de faire vn eſchange de la vertu auec les maux, & changer le vice auec des maux & trauaux. mais la parole ſacree a defendu tel contr'eſchãge,quand elle dit. Tu ne chãgeras point ce qui eſt beau & honneſte auec ce qui eſt meſchant. & partant la volupté eſt execrable. & voyons la malediction qu'il luy donne,comme elle luy eſt cõuenable, *que le ſerpent ſoit maudit par deſſus toute ſorte de beſte*. & ce qui eſt irraiſonnable & ſenſuel, n'eſt il pas brutal? or chaque ſens deteſte la volupté, comme celle qui luy eſt fort ennemie & tres-mal-vueillante : car à la verité elle luy eſt aduerſaire, & pour preuue, c'eſt que quand nous ſommes ſouls d'vne volupté immoderée, nous ne pouuons ny voir ny ouyr, ny fleurer, ny gouſter, ny ſentir, & toucher nettement : mais nous faiſons ſeulement des approches & eſſais foibles & obſcurs. & cela meſme nous arriue quand nous reprimons & empeſchons l'vſage de la volupté : mais lors que nous ſommes plongez dans les plaiſirs de la volupté, nous ſommes perclus entierement de la perception qui ſe fait par les ſens qui operent : tellement qu'il ſemble que nous ſoyons tout aueu-

L'aueugle ſuit le clair voyant.

Volupté deſreglee nuit au ſens.

glez & estroppiez. comment donc est-ce que le sentiment ne maudiroit iustement la volupté qui la debilite & la rend aueugle ? en outre elle est detestable sur toutes les bestes, i'entens les passions de l'ame : car l'intellect est offensé & corrompu par icelles : Mais pourquoy la volupté semble elle estre pire que toutes les autres affections? d'autant qu'elle est le soubassement de toutes, & comme le principe & fondement : car la cupidité est nee de la volupté d'amour, & la douleur consiste par la priuation du plaisir, & la crainte est engendrée pour l'apprehension de l'absence d'iceluy, dont il est manifeste que toutes les passions abordent à la volupté, de maniere qu'elles ne cōsisteroiēt pas peut estre aucunement, si la volupté n'auoit esté premierement fondée comme celle qui les supporte. *Tu chemineras sur ta poictrine & sur ton ventre.* Ceste passion se retire en ces parties là, cōme en sa taniere, c'est à sçauoir à l'estomac & au ventre: lors que la volupté a ces causes efficientes & materielles, elle s'arreste au ventre, & à ce qui en dépend : mais quand elle manque de ce costé là, elle se tient en la poictrine où est le siege de la colere ; parce que quand les voluptueux sont priuez de leurs plaisirs, ils s'aigrissent & se colerent. Or voyons encor plus exactement ce qui est mis en auant. Nostre ame est diuisee en trois parties dont la ratiocinatiue en fait vne, l'irascible la seconde, & la concupiscible la troisiesme; il y a quelques vns des Philosophes qui distinguent ces parties là l'vne de l'autre, par puissance seulement; & quelques vns par lieux: puis

Opinions des passions.

Diuision de l'ame.

apres ils distribuēt à la partie raisonnable, le lieu d'alentour de la teste, disans que là où est le Roy là sont ses gardes : & les sens sont les gardes de l'entendement ; qui sont enuiron la teste, de façon que le Roy pourroit estre là , s'estant emparé comme de la Bastille , ou chasteau de la ville pour y habiter. Mais à l'irascible ils adiugent la poictrine , pour ce que la nature a muni ceste partie là d'espesseur, & solidité d'os continus, comme si elle auoit armé vn bon soldat d'vn corselet & bouclier, pour respousser la violence des aduersaires. finallement ont assigné à la partie concupiscible, le lieu d'alentour le foye & le ventre , parce que c'est là où demeure la concupiscence, & l'appetit sans raison. Dōc si tu cherche, ô ame, quel lieu est assigné à la volupté, ne considere point le lieu de la teste, où est la partie raisonnable. car tu ne l'y trouueras pas: veu que la raison cōbat contre la passion, & ne peuuent demeurer ensemble: parce que la volupté s'éuanouïst là où la raison commande: & où la volupté surmonte, la raison est bannie. Mais cherche en la poitrine & au ventre où est l'ire & la concupiscence, mēbres de la partie irraisonnable. Car en icelle se trouue & nostre iugement, & les passions: d'où viēt que rien n'empesche que l'intellect estant failly des apprehensions intelligibles & familieres, ne se donne au pire: ce qui n'aduient pas quand la guerre de l'ame domine : parce que il est necessaire que ce qui n'est point belliqueux soit reduit en captiuité , qui est la paisible ratiocination , laquelle est en nous. partant la parolle de Dieu qui sçait

Où est le Roy là sont ses gardes.

Raison & passion n'ont point d'vnion.

combien la violence de l'vne & l'autre passion a de force, à sçauoir de la colere & de la concupiscence, elle retient & arreste l'vne & l'autre, y ayant commis le discours de raison pour cocher & gouuerneur. Et en premier lieu l'Escriture discourt ainsi touchant l'ire, pour la penser & guerir. Item, *Tu imposeras sur le rational des iugemens, la doctrine & la verité: & sera sur la poitrine d'Aaron, quand il ira au sanctuaire deuant le Seigneur.* Donc le rational est en nous, l'organe vocal qui est la raison proferee, ou raison. Ceste cy est indiscrette à parler, & improuuee, ou discrette & approuuee, & elle nous ameine à la notion de la raison selon la discretion. car le rational, dit-il, ne sera point indiscret ou faux: mais celuy qui est des iugemens, comme qui diroit discret & examiné. il dit encore qu'il y a deux vertus tres-hautes de la parolle approuuee, c'est à sçauoir, la clarté & la verité. ce qui est fort bien dit: car la parolle a esté premierement employee, pour rendre les choses claires & manifestes à son voisin: comme ainsi soit que nous ne pouuons monstrer l'affection qui est dans l'ame par les choses de dehors ny represẽter quelle elle est. parquoy nous sommes contrains de venir aux signes dõnez par la voix, qui sõt les nõs & les verbes, lesquels il faut estre totalemẽt notoires, à ce que le prochain les recueille clairemẽt & intelligiblemẽt. En apres nous sommes aussi contraints de les rapporter & prononcer veritablement. car dequoy seruiroit de donner vne exposition claire & manifeste, s'il estoit faux d'ailleurs. car les choses estant ainsi, il est necessaire que l'auditeur soit trompé,

Exod. 28. v. 30.

Le rational de iugement.

Proprieté de parolle.

Vsage de la sa parole.

Force de la verité en doctrine.

& qu'il en recueille vne tres-grande incommodité, auec ignorance & rudesse. quoy? Si ie dis à vn enfant clairement & nettement, apres luy auoir monstré la premiere lettre de l'alphabet A, que c'est vn C, ou luy ayant monstré vn I, que c'est vn O. ou si le maistre en Musique dit à celuy qui est nouueau disciple, luy monstrant le ton harmonique, que c'est vn chromatique ou coloré, ou que le ton chromatique, est diatonique, simple & naturel : ou que la grosse corde est celle du milieu: ou que D, la sol, est A, la mi re, ou que B, fa B, mi, est C, sol fa vt, ou que F, fa vt, est A, re: il parlera peut estre clairement & intelligiblement; mais sans verité: & par ce moyen il commettra vn vice en la parole. mais quand il effectuë tous les deux & la perspicuité & la verité il se rend vtile à celuy qui apprend la parolle, se seruant des deux vertus d'icelle, lesquelles peut estre se trouuent seulles. partant il dit la raison discrette deuoir estre establie ayant ses propres vertus, à sçauoir en la poitrine d'Aaron, c'est à dire, sur l'ire; àfin que par ce moyen elle soit moderee premieremét par la raison & (non offensee par sa propre temerité) & puis apres par la perspicuité. veu que l'ire n'est pas amie d'icelle: car non seulement la pensee, mais aussi les paroles de ceux qui sont colerez sont remplies de troubles & de confusion: il estoit donc bien conuenable de redresser la perspicuité de l'ire, par la perspicuïté de la parole, & puis encore par la verité. Car l'ire a cela de propre auec les autres, qu'elle ment : de sorte que presque pas vn de ceux qui sont adonnez à ceste passiõ ne dit vray,

Exemple de l'institution d'vn enfant és lettres, & Musique.

cõme estãt surmõté de l'yuresse de l'ame, non du corps. Ce sont là les cõtre-poisons de Dieu pour moindre partie, la parole, la perspicuité du langage, & la verité. car ces trois sont vn en puissance, la parole auec les vertus, la verité & la perspicuité, remediant à l'ire qui est vne facheuse maladie de l'ame. A qui est-ce donc à porter cela? ce n'est pas à mon esprit ny au premier venu, mais à celuy qui est consacré & sacrifié purement, à sçauoir celuy d'Aaron, & non tousiours à iceluy: car il se change souuent: mais quand il demeure sans changer, alors il entre au Sanctuaire, quand le iugement marche auec des sainctes conceptions, & ne se retire point d'icelles: mais bien souuent l'entendement se transporte auec des opinions sacrees, sainctes, & pures, & neantmoins humaines, comme celles qui sont touchant les deuoirs, les bien faits, les constitutions positiues, & finallemẽt celles qui concernent la vertu qui est selon les hommes: & celuy qui est disposé de ceste façon n'est pas encore suffisant pour porter le rational sur la poitrine auec les vertus, ains seulement celuy qui entre deuãt le Seigneur, c'est à dire, qui fait tout pour Dieu, & n'estime ny honore rien par excellence des choses qui sont apres Dieu: mais attribuant à icelles ce qui est de leur dignité, & ne s'arrestant point à elles, ains s'eslançant à la cognoissance & science & honneur d'vn seul. car l'ire de celuy qui est ainsi disposé sera gouuernee par la raison pure, qui luy ostera ce qu'il y a de brutal & guerira son obscurité & confusion par la dilucidité & par la verité, qui couure le mensonge.

Parquoy Aaron, d'autant qu'il est vn second Moyse diuisant sa poitrine qui est à dire, l'ire, ne la laissera point emporter aux incitations indiscrettes, craignant qu'estant relaschee & bondissante cõme vn cheual, elle ne foulle au pieds toute l'ame: mais il la modere & restreint premierement par la raison, afin que se seruant d'vn tres-bon cocher elle ne se iette à l'abandon sans obeïr au mors: & puis par les vertus de la parole qui sont la perspicuité & la verité: car si la colere est ainsi reglee, qu'elle cede à la raison & perspicuité, & qu'elle s'accoustume à ne point mentir, elle se deliurera d'vne grande ferueur, rendant l'ame paisible. Aaron ayant ceste passion, comme i'ay dit, tasche de la guerir par les remedes salutaires, qui ont esté dits: mais Moyse pẽse, qu'il soit besoin de couper & retrancher toute l'ire de l'ame, n'aimãt pas tant l'affection moderee, que l'exemption entiere des passions. Le tres-sainct oracle porte tesmoignage à mon dire: *car ayant pris* (ce dit Moyse) *le pectoral, ie l'enleuay & apposé deuant le Seigneur, depuis le belier de perfection.* & cela fut fait par Moyse en son rang pour sa part fort conuenablement: car c'estoit l'œuure de l'amateur de vertu, & de celuy qui aime Dieu, de prendre la poitrine apres auoir consideré toute l'ame, c'est à dire de prendre la colere, & l'enleuer & retrancher, à ce que la partie belliqueuse estant couppee, tout le reste demeure en paix. Or est il qu'il l'oste non d'vn animal le premier rencõtré, mais d'vn bellier de perfection & toutesfois on sacrifioit aussi vn veau: mais l'ayãt passé, il est venu au bellier, parce que c'est vne

Leu. 11.



beste petulante de nature & irascible & impetueuse, d'où vient que les ingenieux ouuriers des machines construisent plusieurs instrumens de guerre, qu'on appelle belliers. Ce qu'il y a donc en nous de la petulance de bellier, & de lascif & indiscret, c'est l'espece contentieuse; & la contention est mere de l'ire: à cause dequoy ceux qui sont les plus contentieux & litigieux, tant és questions communes, comme és autres deuis & confabulations se colerent tres-aisément. Il dit donques, l'engeance pleine de peché & irascible de l'ame contentieuse & litigieuse doit estre retranchée, à fin qu'estant deuenue sterille, elle cesse d'engendrer choses nuisibles, & deuienne portion conuenante à l'amateur de la vertu, non la poitrine ny la colere: mais le deuoir de retrancher cela. Car Dieu a octroyé vne tresbonne portion à celuy qui est sage; c'est à sçauoir de circōcire ses passions. Vois tu comment le parfait contemple tousiours la parfaitte exemption des passions: mais celuy qui fait progrets, estant le secōd Aaron, pratique cela moderément, comme j'ay dit. car il ne peut plus retrācher la poitrine & l'ire, mais il les porte au cocher, auec les vertus adherentes à la raison, à sçauoir le rational, auquel est la declaration & la verité: mais il representera plus clairement la difference, par cecy, *car i'ay prins le pectoral* (dit-il) *de la victime & l'espaulle de la dissection de la part des enfans d'Israël, des hosties de vostre salutaire, & les ay données à Aaron & à ses enfans.* Vois-tu comme ceux-cy ne sont pas idoines à prendre la seulle poitrine, ains auec l'espaulle,

Belier de guerre.

La portion du sage.

& Moyse sans l'espaulle? pourquoy cela? parce que celuy qui est parfait, ne pense à rien de bas, & abiect, & ne veut pas s'accommoder à la mediocrité de la passion: ains a couppé toutes les passions entierement & d'abondance: mais ceux qui se ruent à la guerre des passions petitement & non magnifiquement, mais font des eschanges, & passent des accords, & contracts auec elles, mettans en auant vn propos de conciliation; par ce que par ce moyen ils repriment la trop grande vehemence des cochers. Or est-il que l'espaulle est le signe du trauail & affection, à quoy est sujet celuy qui fait le seruice, & est ministre du sanctuaire, s'employant à l'exercice & au trauail: mais celuy est exempt de trauail auquel Dieu eslargit en toute abondance les biens parfaits. Or celuy qui par trauail a acquis la vertu, est trouué plus manque & imparfait, que Moyse qui l'a reçeu de Dieu sans peine & à son aise, parce que le trauailler est plus bas & moindre que d'estre exempt de trauail, ainsi est il de ce qui est imparfait, au respect de ce qui est parfait, & ce qui apprend au regard de ce qui comprend de soy mesme. parquoy Aaron prend la petite poitrine auec l'espaulle, & Moyse sans l'espaulle. Au reste il appelle la petite poitrine qui est offerte, & posee: pource qu'il faut que la raison soit imposée sur l'ire, & qu'elle s'arreste là, comme vn cocher qui gouuerne vn cheual qui a la bouche dure & est restif. & quand à l'espaulle, il luy attribuë la portion separee, & non pas à ce qui est offert & posé; d'autant qu'il faut que l'ame n'ameine pas à

Leu. 10.

Philon ne suit pas les mots des 70. interp.

Exposition salutaire des oblations de la poittrine & de l'espaule.

elle mesme le trauail pour la vertu : mais qu'elle se l'oste à soy mesme, & qu'elle l'apporte à Dieu, & confessant que ce n'est pas sa valeur ny sa force qui a acquis ce qui est de beau & honneste, ains que c'est celuy qui a eslargy l'amour. on ne prend aussi ny le pectoral, ny l'espaulle, si ce n'est de la victime salutaire, comme il est raisonnable: car l'ame se sauue alors que la colere est gouuernée par la raison, & quand le trauail n'apporte point de presomption, ains quitte tout & se range à Dieu le bien faicteur. Nous auons desia dit que la volupté ne va pas seulement à la poittrine, mais aussi paruient au ventre, lors que nous declariós que le ventre estoit le siege de la volupté : car c'est presque le vase & l'instrumẽt de toutes voluptez: parce que le ventre estant remply, les appetis viennent des autres voluptez : & lors qu'il est vuide, ils sont paisibles & tranquilles. C'est pourquoy il dit ailleurs, *Tout animal qui marche sur le ventre & tousiours a quatre pieds, ou qui en a dauantage, est impur.* Tel est le voluptueux qui tousiours est adonné à son ventre & aux autres plaisirs qui s'ensuiuent. il a conioint ensemble à bon droit ce qui se traine sur son ventre, & ce qui va à quatre pieds, car il y a quatre passions qui concernent la volupté, comme vn certain discours expres en faict mention. Celuy là donc est impur qui est adonné à vne de ces passions par volupté, & celuy qui s'abandonne à toutes les quatre. Ces choses exposees, vois encore la difference de celuy qui est parfait en son aduance-

Homer. Odyss. 1.

Liure de Philon, touchant les affections des passions.

ment. toutainsi que il s'est trouué auparauant vn parfait qui retranchoit toute la colere de l'ame contentieuse, & qui la rendoit douce, appriuoisee, paisible & propice en toutes choses, tant d'effet que de parolle : mais celuy qui s'auance, ne pouuant arracher la passion (parce qu'il porte la poitrine) mais en l'instruisant de la raison discrete doüée de deux vertus, de la dilucidité & verité, sera trouué ainsi maintenant. Moyse pour le sage lequel jette & secouë parfaitement les voluptez, & celuy qui fait progrets, n'admettant point toute volupté, ains la necessaire & simple seulement, il refuse la superfluë & inutile, & la repousse par ses efforts. car il dit ainsi de Moyse, *Il lauera d'eau le ventre & les pieds de l'holocauste.* Cela est bien dit, *car le sage consacre toute l'ame digne d'estre amenee à Dieu,* parce qu'elle n'a aucune tache de reprehension ny volontaire ny inuolontaire : & celuy qui est ainsi disposé, nettoye & laue tout son ventre, & les voluptez d'iceluy, & celles qui la suiuent: non pas en partie: mais il en fait si peu de conte qu'il ne prend pas mesme les viandes & bruuages necessaires, estant nourry de la contemplation des choses diuines. c'est pourquoy il luy donne ce tesmoignage en d'autres passages. *Il ne mangea point de pain & ne but pas d'eau quarante iours, lors qu'estant en la montagne diuine, il entendit les oracles de Dieu qui establissoit ses loix.* Mais il ne renonce pas seulement à tout le ventre, ains il rejette aussi les pieds auec luy, c'est à dire les demarches de la volupté : & ses demarches sont les causes efficientes d'icelle. car celuy qui s'a-

du lauement du ventre & des pieds.

Exod. 35.



uance en proufitant est dit lauer les entrailles & ses pieds, & non pas tout le ventre : car il n'est pas encor assez suffisant pour repousser toute sorte de volupté : mais il se faut contenter s'il laue ses entrailles, que les voluptueux disent estre les embarassemens de quelques voluptez precedentes, qui se font par le curieux artifice des cuisiniers, paticiers, & boulengers. & il pretend encor la passion moderée de celuy qui choppe & chet : d'autant que cestuy-cy sans commandement repousse tout le plaisir du ventre, & celuy qui s'aduance, le fait auec ordonnance, car il est ainsi parlé du sage. *Il laue d'eau le ventre & les pieds*, sans qu'on luy ait commandé, par vn aduis inuolontaire, mais il est parlé en ceste façon des Prestres, *Ils lauent les entrailles & les pieds*: ce qui est dit fort prudemment au present, & non pas au preterit, *ils ont laué*. Car il faut que celuy qui est parfait, soit incité luy mesme aux actions de vertu. Mais quand au champion, il luy est honneste de faire ce qu'il conuient, la raison luy ayant dicté, au commandement de laquelle il obeït. aussi ne faut il pas ignorer que Moyse refusant tout le ventre, c'est à dire la repletion, il renonce presque encor à toutes les autres passions: enquoy le legislateur represente euidemment le tout, par vne partie ; & par celle qui est de plus grande estenduë, il discourt en puissance des autres, lesquelles il a obmises. Or est-il que la repletion du ventre est ce qui comprend le plus, & comme vn certain fondement, de toutes les autres passions, de sorte qu'il n'y en a pas vne d'icelle

Artifices des cuisiniers.

Proprieté du sage.

celle

celle qui puiſſe conſiſter ſans eſtre appuyée ſur le ventre, ſur lequel la nature les a toutes fondees. parquoy y ayant eu des premiers biens procreez de ceux de Lia & les biens de l'ame eſtans fondez ſur la confeſſion & celebration de Iudas : Dieu qui deuoit auſſi fabriquer les progrez corporels, fait que Balla accouche deuant ſa Maiſtreſſe : & Balla ſignifie, comme il a eſté dit, le gouſtement de ce qui eſt auallé : Car elle ſçauoit que pas vne des choſes corporelles ne peut ſubſiſter, ſans ce qui gouſte, & le ventre, ains eſt la choſe qui domine, conduit & gouuerne tout le corps & la maſſe entiere, qui ſert à la vie. mais obſerue toute la ſubtilité du diſcours: Car tu n'y trouueras rien qui ſoit dit hors du propos. Moyſe oſte la poictrine, mais il n'oſte pas le ventre, ains le laue. Pourquoy cela? parce que le Sage parfait peut repouſſer & enfreindre toute la colere, s'eſleuant contre l'ire pour luy reſiſter : mais il ne peut retrancher le ventre: car la nature eſt contrainte de ſe ſeruir des viandes & breuuages neceſſaires. voire meſme celuy qui en a le moins du tout affaire, & meſpriſe fort les choſes auſſi neceſſaires, & s'exerce à s'en abſtenir du tout. qu'il la nettoye donc, laue & purge des choſes ſuperfluës & impurs appareils : car ce don là de la part de Dieu ſuffit à l'amateur de vertu. Partant il dit de l'ame qui a eſté corrompue en ſon action d'entendre, que ſi ayant laiſſé la droite raiſon (qui eſt l'homme legitime) elle a eſté trouuée faiſant ſes approches à l'ame ſoüillee de paſſion, elle aura le ventre bourſouflé; ce qui s'entend des auides & inſatia-

bles appetits, & qui ne sont iamais replis* d'autant qu'elle aura de telles voluptez & cupiditez du ventre, & ne cessera iamais d'estre insatiable, pour son ignorance, & aura ceste passion perpetuelle, encore qu'vne infinité de choses y coulent & affluent. I'en cognoy beaucoup qui ont ainsi bronché à la cupidité du ventre, de façon que desirans de s'y adonner encore, ils se sont iettez la teste baissee à l'incontinence & autres vices: car la concupiscence d'vne ame intemperante, ne s'ennuie point des enfleures corporelles: mais il y en a qui sont cōme des vases de mesure, qui n'endurent rien d'immoderé, ains rejettent toute superfluité: mais la cupidité, n'est iamais remplie, & demeure tousiours necessiteuse, & alteree: d'où vient qu'il est adjousté comme vne suitte ordinaire, que le ventre est enflé, & la cuisse luy deualle, d'autant qu'alors la droite raison, qui est la semence & procreatrice des belles & honnestes choses, tombe hors de l'ame. *Si donc elle n'est point souillée* (dit l'Escriture) *elle sera & pure & innocente de germe en germe*. Si elle n'est point contaminée par passiōs, & qu'elle soit gardée pure & nette à son mary legitime, qui est le discours de raison, sain & bon guide, elle aura l'ame fertile & fructueuse, produisant vne engeãce de prudence & iustice, & de toute vertu. Est il donc possible que nous estans liez dans ce corps, nous ne nous seruions des necessitez corporelles? ouy il est aucunement possible. mais prens garde, le saint interprete des choses sacrées, en ce qui cōcerne les mœurs, ordonne à celuy qui est poussé par

Mesures

Maux de la cupidité.

Deut. 22.

Par quel moyen l'hōme ne s'arrestera point aux necessitez corporelles.

la necessité corporelle de se seruir seulement de ce qui est necessaire : premierement (dit-il) *il faut que tu ayes vn lieu hors du camp* , appellant la vertu le camp , en laquelle l'ame s'est campee: car la prudence & la jouïssance de la necessité corporelle, ne peuuent iamais se tenir en mesme place. *Apres tu sortiras*, dit-il, *au dehors*. & pourquoy ? parce que l'ame qui demeure auec la prudence, & conuerse en la maison de sagesse, ne se peut seruir d'aucun des amis du corps: Car elle est lors nourrie de viandes diuines entre les sciences ; pour lesquelles elle ne tient vers de la chair : & apres qu'elle se retire des sacrez conclaues de la vertu, alors elle se tourne contre les matieres qui offensent & oppriment le corps. Comment est-ce donc que ie iugeray d'icelles, *Ayes vn palcot en ta ceinture , & foüis auec iceluy*. c'est la raison qui foüit en la passion, & la reprime & la couure. car il veut que nous serrions les passions, & que nous ne les portions pas lasches & dissolues ; & partant en leur passage , lequel s'appelle Pasque , il commande d'auoir les reins serrez & ceinturez : c'est à dire de reprimer les cupiditez. adonc le Palot, c'est à sçauoir la raison doit accompagner la passion, pour l'empescher de s'espandre. car ainsi nous nous seruirons des choses necessaires, & nous nous abstiendrons des superflues. & quoy que nous soyons en compagnie, & que nous soyons prests d'entrer en la iouïssance & vsage des choses preparees, assistons y auec la raison , comme munis de ceste armure defensiue , & ne nous remplissons point de viandes outre me-

Deut. 32.

Prudence & volupté ne sont iamais ensemble.

Deut. 23.

Deut. 23.

Solennité de Pasques.

Assistance de la raison és festins & plaisirs.

sure, ces oyseaux de riuiere, que l'on nomme Cormorans : & ne nous remplissans point de vin pur, nous ne nous adonnerons point à l'iurongnerie, qui contraint de resuer & radoter : car la raison resserrera & bridera la force & impetuosité de la passion. Ie sçay bien ce qui en est, pour l'auoir souuent experimenté. car comme ie m'estois trouué en vne compagnie mal-agreable, & en des festins somptueux, n'y estant pas venu auec la raison: ie deuenois seruiteur des choses appareillees, emporté par des maistres mal courtois & farouches, des spectacles & recitations, & de tout ce qui apporte du plaisir par les narines, & par le goust : mais lors que i'y viens auec la raison qui me possede ie deuiens maistre au lieu de valet, & remporte de haute lutte vne belle victoire d'abstinence & temperance, m'opposant & faisant teste à tout ce qui excite les cupiditez intemperantes. *Tu te garniras*, dit-il, *d'vn palot.* c'est à dire, tu descouuriras par la raison quelle nature a chasque chose, le manger, le boire, s'adonner à son ventre: & distingueras cela, afin que l'ayãt discerné, tu cognoisse la verité: parce qu'alors tu sçauras qu'il n'y a aucun bie nen pas vne de ces choses; ains seulemẽt ce qui est vtile & necessaire Et il adiouste apres : *Tu ouuriras ta turpitude.* c'est tres-bien dit. ameine donc (mon ame) la raison à toute chose; par laquelle toute deshonnesteté de la chair & de l'affection se couure, s'obscurcit & s'enueloppe : car tout ce qui est fait sans raison est vilain & deshonneste : comme tout ce qui est fait auec la raison est beau & honneste.

Fuite d'iurongnerie. — *Experience de Philon.* — *Narration de la disposition de l'autheur, se trouuant en des festins.* — *Deut. 23. v. 13.* — *Effect de la raison.*

donc le voluptueux va à son ventre: mais l'homme parfait nettoye tout son ventre: & celuy qui fait progrez, nettoye ce qui est au ventre: finalement celuy qui est nouice & ne faict que commencer d'estre instruit, sort dehors, quand il s'appreste à restraindre les passions; en conferant ce qui est raisonnable aux necessitez du ventre; ce qui est nommé *Palot* figurément. Partant il a encore esté bien adiousté, *Tu chemineras sur la poitrine & le ventre.* car la volupté n'est pas du rang des choses qui s'arrestent & reposent; ains de celles qui sont esmeuës, & sont remplies de tumulte. comme la flamme est en mouuement: aussi la passion est ce qui se meut en l'ame à la façon d'vne inflammation; & ne la laisse pas reposer. Parquoy ceux qui disent que la volupté a force d'arrester & establir, se mescontent. car le repos est propre à la pierre, au bois & à tout ce qui est inanimé: mais il est esloigné de la volupté, parce que elle desire le chatoüillement auec conuulsion: & en quelques-vns il est besoin plustost d'vn vehement & rude chastiment que de repos. Or ce qui suit, *Tu mangeras de la terre tous les iours de ta vie*: Cela est bien proprement dit. car les voluptez terriennes sont pour l'aliment du corps. & n'est-ce pas à bon droit? il y a deux choses desquelles nous sommes composez, l'ame & le corps: pour le corps il est forgé de la terre: quand à l'ame c'est vne parcelle diuine & etherée: car *Dieu souffla en la face de l'homme l'esprit de vie; & l'homme fut fait en ame de vie.* Parquoi c'est à bonne raison que le corps ayant esté formé de la terre, a ses alimens naturels que la terre

Gen. 3.

Gen. 3.

Gen. 2.

Difference de l'ame & du corps en ses alimens.

produit: mais l'ame estant vne portion de la nature etherienne, a des viandes aussi etherées & diuines: car elle est nourrie de science & non pas de viandes & bruuages, desquels le corps a besoin: & que les alimens de l'ame ne sont pas terriens mais celestes la parolle sacrée le tesmoigne plus amplement, *Voila, ie vous enuoye vne pluye des pains du Ciel, & le peuple sortira, & ils en amasseront de iour en iour: quand ie les tenteray & experimenteray s'ils s'achemineront en ma loy.* Ne vois-tu pas que l'ame se nourrist non de viandes terrestres & corruptibles, ains des parolles que Dieu fera couler de la pure & sublime nature qu'il a nommé le Ciel. partant que le peuple sorte, & tout le trein de l'ame: qu'il soit assemblé, & prenne les primices des sciences, non tout à coup, mais de iour en iour: parce que premierement il ne vuidera pas tout d'vn coup la grande opulence des graces de Dieu, ains sera submergé de l'impetuosité semblable a celle d'vn torrēt. secondemēt, apres auoir receu des biēs suffisans, & en quelque mesure, il est loisible de penser que Dieu est le thresorier de ce qui reste: mais celuy qui reçoit tout en vn coup ensemble, il acquiert vne difficulté d'esperer auec vn fort grād ennuy. car celuy qui pense que Dieu luy verse vne pluie de bien pour le present seullement, & n'en espere point d'autre, il est de pauure esperance: d'ailleurs il est infidelle & mescroiant, s'il ne croit fermemēt que les graces de Dieu sont distribuées abondāment & maintenant & tousiours à ceux qui en sont dignes & cestuy là est insensé qui pense qu'il sera suffisant gardien de ce qu'il aura assemblé con-

Exod. 16.

Dieu thresorier des biens faits.

Les graces de Dieu inespuisables.

tre le gré de Dieu : car vn petit moment rend l'entendement, qui s'estime tres-seur & tres-ferme, par vanterie, foible gardien, & de nulle valeur, de tout ce dont il pense auoir la garde. amasse donc, mon ame, des choses suffisantes & cõuenables, & non pas d'auãtage qu'il en est besoin, pour en auoir par excez; ni moins aussi qu'il faut pour n'en estre point indigẽt; à fin que te seruãt de mesure iuste, tu ne face point de tort: d'autãt qu'il faut que l'ame qui medite au passage des passions, & qui fait le sacrifice de Pasque, prenne pour son auance & progres le mouton, non demesurement: car *chacun contera le mouton qui luy suffit*. Parquoy en la manne, & en tout present que Dieu fait au genre humain, ce qui a son conte, & sa mesure, est honneste : & non pas de prendre par auarice par dessus ce qu'il faut. adonc l'ame face sa prouision qui est d'vn iour à l'autre, à ce qu'elle ne presume point qu'elle soit gardienne des biens, ains Dieu le liberal bien faicteur. c'est pour cela qu'il me semble que le texte proposé a esté dit : par ce que le iour est le signe de la lumiere : & la doctrine est la lumiere de l'esprit. plusieurs donc ont acquis des luminaires en l'ame, pour la nuit & les tenebres, mais non pour le iour & la lumiere: comme toutes les premieres disciplines & celles que l'on appelle circulaires, & la philosophie mesme tẽdẽt à delicatesse, ou à auoir quelque estat & charge chez les princes: mais l'hõme ciuil aquiert le iour pour le iour, clarté pour la clarté, & l'honnesteté pour l'honnesteté seule, & non pour quelque autre fin. donc il induit, à

Exod. 12.

Le but ordinaire des sciences.

fin que ie les experimente, s'ils s'achemineront à ma loy ou non. car la loy diuine est ceste-cy, d'honorer la vertu pour elle mesme. tellement que la droite raison esprouue les champions de vertu, comme vne monoye, pour sçauoir s'il y a point de tache, rapportant le bien de l'ame à quelque chose de celle de dehors: où il la distingue comme approuuée, conseruant cela en leur esprit seulement. Il arriue à ceux là d'estre nourris de viande celeste, & non pas de terrestre. ce qu'il declare par autres raisons, quand il dit, *Et dés le matin, la rosee estant reposee tout à l'enuiron du camp: voicy comme de la comandre blanche parmy le desert: semblable à la glace sur la terre: & chacun de ceux qui l'auoit veu dist l'vn à l'autre, que veut dire cela?* Car il ne sçauoiẽt pas que c'estoit. & Moyse dit, *Voyla le pain que le Seigneur nous donne à manger.* c'est là la parolle que Dieu nous a ordonné. vois tu quel est l'aliment de l'esprit? la parole continuë de Dieu est semblable à la rosee. elle embrasse toute la contrée à l'enuiron, & ne laisse aucune partie exempte. mais ceste parole ne se void pas par tout: ains au desert des passions, & des vices. si est elle menue & deliée à entendre, & estre entẽdu, & fort perspicue, & pure, & nette, pour estre aperceue cõme vn grain de coriandre. Or les laboureurs disent que ce grain estãt diuisé & taillé en infinies parcelles, & semé, chacune de ses petites portions, germe tout ainsi que pourroit faire le tout. telle est aussi la parole de Dieu, estant par tout profitable, & par toutes ses parties, voire la premiere qui se rencontre, ne la pourroit on pas aussi dire sembla-

Loy diuine.

Exod. 16.

Man hu Qu'est-cela?

Singularité de la Coriandre.

ble à la prunelle qui eſt dans l'œil, car comme icelle eſtant la plus petite partie, void neantmoins toutes les zones & ceintures de l'vniuers, & l'immenſité de la mer, & la grandeur de l'air, & tout ce que le Soleil ſe leuant & ſe couchant borne en tout le Ciel. ſemblablement la parole diuine eſt tres-clair-voyante: de ſorte qu'elle ſuffit à voir tout, par laquelle ce qui eſt digne d'eſtre veu ſ'apperçoit, ſuiuant quoy elle eſt blanche : car qu'eſtce qui pourroit eſtre plus clair & illuſtre que la parole diuine, par la participation de laquelle les autres choſes auſſi qui deſirent d'auoir la communication de la clarté de l'ame, repouſſét le nuage & l'opacité tenebreuſe. mais il y a vne affection particuliere qui aduient à ceſte parole : car quand elle appelle à ſoy l'ame, elle cauſe vne concretion & fermeté à tout ce qui eſt terreſtre & corporel & ſenſitif: d'où vient qu'il eſt dit que c'eſt *comme la glace ſur la terre.* Car lors que celuy qui voit Dieu, pourpenſe à la fuitte des paſſions, les flots ſ'affermiſſent, c'eſt à dire l'impetuoſité, l'accroiſſement, & l'arrogance d'icelles affections. *Car les flots furent affermis & glacez au milieu de la mer: à fin que celuy qui voit les choſes qui ſont, trauerſe la paſſion.* Gen. 14. dont les ames qui ont deſia ſouſtenu la parole ſ'enquierent l'vne de l'autre, ne pouuant dire que c'eſt, parce que quand nous ſommes imbus de douceur, bien ſouuent nous ignorons qu'elle eſt la ſaueur qui nous eſmeut; & fleurans des odeurs ſuaues, nous ne ſçauons pas quelles elles ſont, pareillement l'ame ſouuent eſtant en gayeté & lieſſe, ne ſçauroit dire qu'eſt-

Effets de la parole diuine.

ce qui l'a resiouït : mais elle l'apprend du sacré Docteur & Prophete Moyse, lequel dira, *Ce Pain icy est la viande, laquelle Dieu donne à l'ame*, en luy offrãt sa parolle : car c'est le pain qu'il nous a donné pour manger : c'est ce Verbe. il dit aussi au Deuteronome. *Il t'a affligé & pressé de faim, & t'a alimenté de la Manne que tes Peres ne cognoissoient pas, à celle fin qu'ils t'annoncent, que l'homme ne viura pas du pain seulement, ains de toute parolle qui procede de la bouche de Dieu*. ceste affliction cy, est vne propitiation. car il se rend propice à nos ames par la dixme des maux : parce que lors que les choses ioyeuses nous sont ostées, nous pensons estre affligez : & à la verité c'est auoir Dieu propice. il nous appreste aussi la faim. non par celle de la vertu : ains celle qui est causee de la passion du vice. ce qui se preuue, d'autant qu'il nous nourrit de sa parole tres-generale. Car ce mot de Manne s'interprete, *qu'estce que cela*? qui est le General de tout ce qui est. Or est il que la parolle de Dieu, est par dessus tout le monde, & plus ancienne & plus generale que tout ce qui a esté creé. nos peres n'ont point cogneu ceste parole. Ie ne dis pas les peres en verité : mais ceux qui sont chesnus d'aage, & qui disent, *Donnons nous vn Chef*, & retournõs en la passion d'Egypte. que Dieu donc anonce à l'ame, *que l'homme fait selon l'image, ne viura pas du pain seulement; ains de toute la parolle qui procede de la bouche de Dieu* : c'est à dire, sera nourry de toute la parole, & d'vne partie d'icelle : veu que la bouche est le symbole du langage, & le mot est vne partie d'iceluy. Or l'ame des plus parfaits est nourrie de toute la pa-

Dixmes des maux.

role : mais nous nous pourrions bien contenter si nous eſtions nourris d'vne parcelle d'icelle. & ceux cy ſouhaitẽt d'eſtre noutris de la parole de Dieu : Mais Iacob montant plus haut que la parole, dit, qu'il eſt nourry de Dieu meſme, & le dit en ces termes , *Dieu auquel nos peres ont agrée & compleu, Abraham & Iſaac: le Dieu qui me nourrit dés ma ieuneſſe, iuſque auiourd'huy ; l'Ange qui me deliure de tous les maux, beniſſent ſes petits enfans.* Ceſte moralité eſt belle. il eſtime que Dieu eſt ſon nourriſſier, non la parole : & que l'Ange, qui eſt la parole, eſt comme le medecin des maux. Cela eſt tres-bien accommodé à la nature des choſes : car il luy plaiſt que Dieu qui eſt vrayement, donne en propre perſonne, les biens principaux, & que les Anges & ceux qui portent ſa parole donnent les ſeconds biens, qui ſont tout ce qui comprend la deliurance des maux. par tant ie penſe que c'eſt Dieu qui octroie de luy meſme la ſanté abſolue, laquelle n'eſt preuenue d'aucune maladie es corps : mais quand à la fuitte qui ſe fait de la maladie parart & medecine, ie l'attribue & à la ſcience, & à l'artiſant ou operateur pour ce qu'il ſemble guerir à la verité, en tant qu'il guariſt & par ſes remedes, & ſãs iceux. il en eſt auſſi de meſme en l'ame, Dieu lui octroye par ſoy les biens & alimens, & par les Anges & ſa parole tout ce qui cõprẽd la deliurãce des maux. Il augmente cela, ſe complaignant de Ioſeph le gouuerneur de la police, de ce qu'il auoit oſé dire: *Ie te nourriray icy.* Deſcend (dit-il) en toute « diligence vers mon pere, & dittes luy, &c. & puis « reuiens vers moy, & ne t'arreſte point à toutes «

Gen. 48.

Diſtinction des biens & des dons principaux de Dieu.

occurences,&c, ie te nourriray icy: car la famine continuera cinq ans. donc reprenant ensemble & remonstrãt à celui qui se pensoit estre sage, il dit, *Sçache mon bon amy que les viandes de l'esprit, sont les vrayes sciences, lesquelles Dieu donne, & non pas la parolle sensible. celuy qui nourrit dés la ieunesse & premiere vigueur iusques à la lumiere parfaite, c'est luy mesme qui comblera & rassasira.* Le mesme auint à Ioseph qu'à sa mere Rachel. car elle pensoit aussi que ce qui est engendré eust quelque puissance, & partant elle dit ces parolles, *Donne moy des enfans.* mais le supplantateur s'imitant soy-mesme respondra; Tu és abusee d'vn grand abus: car ie ne suis pas comme Dieu, lequel seul peut ouurir les dimensions des ames, & semer en icelles les vertus, & les rendre enceintes, & meres de belles actions. apprens-le de ta sœur Lia, tu trouueras qu'elle n'a receu sa semence & son fruict de pas vn mortel: mais bien de Dieu mesme; parce que, *Le Seigneur ayant veu que Lia estoit en haine, il ouure sa matrice: mais Rachel estoit sterile.* mais vois encore le subtil ouurage de la vertu en ce-cy. Dieu ouure les matrices, semant en icelles des belles actions: & la matrice qui reçoit de Dieu la vertu, n'enfante pas à Dieu: car celuy qui est, n'a besoin de chose quelconque: mais elle donne des enfans à moy qui suis Iacob, car c'est pour moy que Dieu a semé en la vertu, & non peut estre pour soy. Ce n'est donc pas vn autre mary de Lia qui est trouué se reposant, mais c'est vn autre qui est pere des enfans de Lia. car c'est l'hõme qui ouure la matrice; & le pere des enfãs celuy auquel ces choses là sont dittes enfanter.

Remonstrance de Dieu à celuy qui se pense sage.

Gen.

Gen.

Dieu n'a besoin de rien.

Et ie mettray inimitié entre toy & la femme. Vrayemēt la volupté est ennemie au sens: bien qu'il semble à quelques-vns qu'elle lui soit grandemēt amie. mais tout ainsi que personne n'appelleroit vn flatteur amy ou compagnon, parce que la flatterie est vne maladie d'amitié: comme on ne diroit pas qu'vne Courtisane fust bien-vueillante à son amoureux, d'autant qu'elle n'est pas affectionnée à luy, mais aux choses qu'il luy donne: aussi en examinant la volupté, tu trouueras que elle est reuestuë d'vne familiarité bastarde auec le sens. Qu'ainsi ne soit, quand nous sommes saouls de la volupté, les organes de nos sens decheent de leur vigueur. n'apperçois-tu pas que les yurongnes, pour aymer le vin, ne voyent point en voyant, & n'oyent point en oyant, & sont priuez des operations parfaites des autres sentimens? Il aduient quelquesfois que pour auoir trop pris de viande, tous les muscles des sens se relaschent, le sommeil les surprenant, qui en a retenu le nom en langage Grec, qui appelle le sommeil ὕπνον, & la summission ou relaxation ὕφεσις. car alors l'instrument sensitif se relasche, & n'est point tendu, cōme és veilles, durant lesquelles il ne reçoit plus les coups de dehors sourdement: mais retētissans & bien clairs, & r'enuoyans leur son iusques à l'intellect. Car il faut qu'ayant esté frappé il face cognoistre ce qui vient de dehors, & qu'il en prenne l'image bien euidente. Mais prens garde que l'Escriture n'a pas dit, *Ie mettray inimitié entre toy & la femme*, ains, *au milieu de toy & de la femme.* Pourquoy cela? parce que la volupté & le sens se fait enuiron

Volupté ennemie du sens.

Flatterie.

Notation du mot de sommeil suiuant la langue Grecque.

Disposition de l'instrument sensitif durant le sommeil & en veillant.

Gen. 3.

Exposition selon l'origi-

nal Hebraïque & Grec. le milieu,& cõme entre les bornes & lisieres des deux. Or le milieu entre ces deux est le breuuage,la viande, & le prompt & facil appareil à telles choses,dont chacune est sensible,& cause efficiente de volupté : partant lors que la volupté sera comblée insatiablement, elle apportera incontinent de la nuisance aux sens. Ce qui suit, *Entre ta semence & la semence d'icelle*, est encore dit naturellement : car toute semence est principe de generation : & le commencement de volupté,n'est pas vne passion; mais vne émotion déraisonnable du sens,par l'entendement:car toutes les puissances sensitiues dépendent & procedent de l'intellect, comme de quelque fontaine: principalement selon l'aduis du tres-sacré Moyse, lequel dit que la femme a esté formée d'Adam,c'est à dire, le sens de l'intellect. Adonc ce que la volupté est au regard du sentiment, la passion est le mesme au regard de l'entẽdement: de façon que puis que ces premiers là sont ennemis,aussi seront les autres d'apres,& la guerre qu'ils se font entre-eux est manifeste. parquoy selon que l'intellect a de force & de vigueur, quand il s'adonne aux choses intelligibles & incorporelles, la passion est bannie : & tout au rebours, quand la passion gaigne vne meschante victoire, l'entendement cede estant empesché d'estre attentif à soy & à toutes ses actions. parquoy il dit ailleurs, que quand Moyse leuoit les mains,Israël auoit l'aduantage:mais quand il les abbaissoit,Amalec l'emportoit.Voulant donner à entendre que quand l'intellect s'est retiré des choses mortelles, & esleué pardessus, il se forti-

Guerre entre la volupté & le sens où se faict.

Principe de la volupté.

Guerre entre la passion & l'intellect.

Exod.17.

re à veoir Dieu, qui est Israël: mais quand il a abbaissé ses propres tons, & qu'il s'est affoibly, la passion surmonte à l'instant, qui est Amalech, & est interpreté, le peuple allechāt & attirant. car à la verité il deuore toute l'ame, & la succe, ne laissant en elle aucune semence ny mesche de vertu, dont il est dit: *Amalech Prince des nations*: parce que la passion commande & domine à gens ramassez, broüillez pesle-mesle, & à la volée. C'est par luy que toute la guerre de l'ame est attisee: ceux donc à l'esprit desquels Dieu eslargit la paix, il leur accorde que *la memoire d'Amalech s'effacera en toute la region qui est sous le Ciel*. or en cecy *Il espiera ta teste & tu te garderas de son talon*. il y a vn barbarisme aux mots, mais il y a vn chef d'œuure en ce qui est signifié. car cela se rapporte à la femme; & de la femme on ne dit pas, luy, mais elle. que faut-il dire donc? apres auoir parlé de la femme, il passe à la semence & au principe d'icelle. or le principe du sens est l'entendement: & il est masle, duquel il faut dire, luy & de luy. Il est donc bien dit à la volupté, l'intellect gardera ton principal & majestatif arrest, & tu garderas les exaucemens & establissemens des arrests de l'entendement, ausquels les talons sont raisonnablement estimez semblables. Or ce verbe de *gardera*, signifie deux choses, l'vne, conseruer & donner par tradition: l'autre est, qu'il vaut autant, que obseruer & espier pour ruïner. Or est-il necessaire que l'entendement soit ou vitieux ou vertueux, le folastre est gardiē & consolateur de la volupté: parce qu'elle luy plaist; le vertueux en est ennemy, esperant qu'il pourra

Amalech que signifie.

Deut. 25.

Question sur le changemēt du genre au texte.

double signification du mot de garder plus propre à la diction Grecque, qu'à la Françoise.

Proprieté du bon & mauuais entendement.

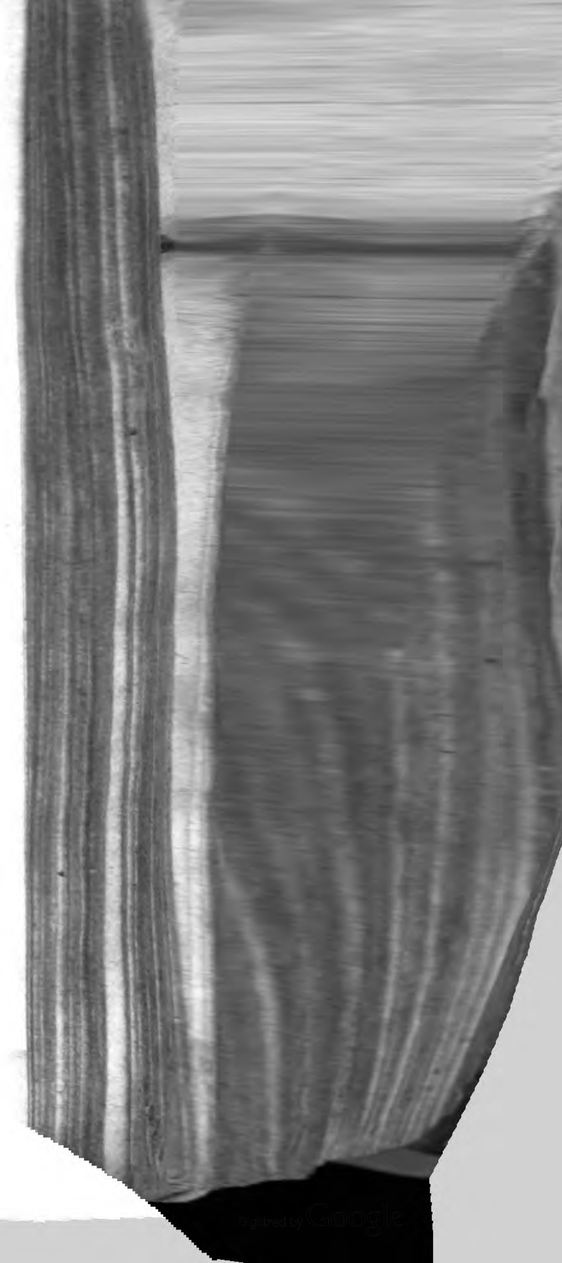
venir à bout de la destruire du tout, en luy dressant des embuches : & tout au rebours la volupté conserue l'ascension du fol, & s'essaye de dissoudre & aneantir lestat du sage : estimant que cestuy cy s'exerce à la destruction d'icelle: mais que le fol s'estudie à ce qui l'a peut principallemēt cōseruer. toutefois quoy qu'il luy soit auis qu'elle bouleuerse, & deçoit le preud'homme, c'est elle qui sera renuersée de Iacob, exercé à la luitte: la luitte, dis-je, non du corps : mais celle de laquelle l'ame luitte auec les mœurs
Gen. 27. resistantes aux passions & vices, & les combattans : & ne lâchera point le talon de la passion, son aduerse partie, auparauant qu'elle se desespere, & confesse qu'elle a esté renuersée & vaincue deux fois, tāt en la primogeniture qu'à l'acte de la benediction. *Il a esté iustement appellé Iacob* : car il m'a desia terrassé deux fois: alors il prit
» le droit d'ainesse, & maintenant il a pris ma benediction. quand au vicieux il pense que ce qui concerne le corps, soit plus ancien & venerable : mais le preud'homme attribuë celà à ce qui touche l'ame ; d'autant que c'est à la verité ce qui est le plus ancien, non pour le temps: mais pour la force & efficace ; & qui est vrayement le premier, comme le gouuerneur en la ville ; veu que l'ame est la gouuernante de tout le composé. Parquoy le premier en la vertu, a pris le premier prix qui luy appartenoit : car il a pris la benediction auec les prieres & vœux parfaits : mais le sot, & qui pense estre sage, est celuy qui dit, *Il a pris mes benedictions, & le droict d'ai-*
Gen. 27. *nesse*. O compagnon ce ne sont pas tes biens qu'il prend,

prend, ains les contraires des tiens: car ce qui est tien est designé à la seruitude. mais ce qui est à luy, est honoré de principauté, & si tu te contente d'estre seruiteur du sage en participant à l'admonition & modeste comportemẽt apres auoir repoussé l'ignorance & indocilité qui sont les pestes de l'ame: Car le pere te dit en priãt, *Tu seruiras à ton frere: mais non pas maintenant.* car il ne te supportera point rongeant ton mors & regimbant. mais quand tu auras secoüé le joug de ton col, & quitté la gloire & vanterie, que tu as acquise en te soubmettant au char des passions, que la folie conduit: maintenant tu és serf d'ennuyeux & insupportables dominateurs qui sont en toy, qui tiennent pour regle de ne faire pas vn libre & affranchy. que si tu les quitte là courant à bride auallée, le maistre gratieux à ses seruiteurs, te receura sur bonne esperance de liberté, & ne te liurera plus aux premiers Maistres, ayant appris de Moyse l'enseignement & doctrine necessaire, de ne donner point l'enfant au Seigneur qui aura esté proposé par le Seigneur, veu qu'il doit habiter auec luy en tout lieu qu'il luy aura pleu; mais tandis que tu n'auras pas pris la course, & que tu seras bridé par les vilaines brides de ces maistres là indignes de seruir au sage, tu donnes vn grand signe & tesmoignage de ta façon illiberale & seruile, lors que tu die, *Il a pris mes droicts d'aisnesse, & mes benedictions.* Car ces parolles là procedent de ceux qui sont enfondrez dans vne profonde ignorance: parce qu'il n'y a que Dieu à qui il appartiẽt de dire, cela est mien. car toutes possessions appartiennent veritable-

Les vrayes possessions du vertueux.

Gen. 38.

Tout est à Dieu.



ment à luy seul. ce qu'il tesmoigne quand il dit, *Mes presens, mes dons*. Tu obserueras que les presens monstrent vne expresse signification de la grandeur des biens parfaits, lesquels Dieu eslargit à ceux qui sont parfaits : les autres dons sont reduits fort à l'estroit, dont les chãpions ingenieux qui s'auancent sont participans ; d'où se fait qu'Abraham suiuant la volonté de Dieu retient les biens qu'il auoit en soy de la part de Dieu: mais il r'enuoye la Caualerie du Roy de Sodome, comme aussi les moyens des Courtisanes. Et certes Moyse veut dispenser iustement les choses tres-grandes, & de fort grande consequence : mais il laisse à ses commis en secõd lieu les moindres iugemens pour les considerer, & expedier. mais quiconque ose dire qu'il y a quelque chose qui soit à luy, il sera enregistré serf en toute eternité, comme l'Escriture le dit, *I'ay aimé mon Seigneur, & ma femme & mes enfans : Ie ne m'en retourne pas libre*. Voila qui va bien, de s'attribuer à soy-mesme la seruitude ; car comment est-ce que celuy-là ne seroit point serf qui dit, le Seigneur est mien, l'entendement est Maistre & Empereur de soy-mesme : le sens est aussi mien, comme ce qui a la force suffisante de soy-mesme pour iuger des corps ; ce qui est aussi produit de ces choses est mien : les choses intelligibles sont à l'intellect; les choses sensibles sont au sens. car il est en moy d'entẽdre, de sentir. voire mais qu'il ne porte point tesmoignage contre luy-mesme, ains estant condamné de Dieu, qu'il supporte vne seruitude eternelle & tres-arrestée: veu que Dieu commande, qu'il ait l'aureille

Distinction des presens & des dons, selon la proprieté des langues originaires.

Exod. 18.

Exod. 21.

Vanterie des presomptueux.

Exod 21.

percée, afin qu'il ne reçoiue point les raisons & propos de la vertu, & qu'il serue eternellement à l'intellect & au sens, meschans maistres & maupiteux. & il dit à la femme, *Ie multiplieray tes douleurs & tes souspirs.* La propre passion de la femme, qui est à dire le sens, c'est la douleur & angoisse qui est appellée tristesse. car cela à qui il conuient de s'esiouïr, il lui arriue aussi de se douloir. Or est-il que nous nous resiouïssons par les sens: de façon que nous sommes tourmentez aussi necessairement par eux-mesmes: mais l'entendement vertueux & purifié s'attriste fort rarement : d'autant que les sens ne luy dressent point d'embusches: mais la passion redonde en celuy qui est fol, & n'a aucune contre-poison en son ame, par laquelle il puisse chasser les pertes & poisons qui viennent des sens & des choses sensitiues. Car ainsi que vn champion ou luiteur est autrement frappé, & le seruiteur autrement, cestuy-cy s'exposant par submission, & cedant aux coups: mais le luiteur en resistant & s'opposant & destournant les coups d'escrime. & tu tonds autrement vn homme & autrement vne beste: car ceste-cy est éprouuée en ce qu'elle endure seulement: mais l'homme se disposant pour estre tondu, y apporte quelque chose du sien, & se dresse reciproquemẽt comme il faut. Semblablement l'homme temeraire & desraisonnable cede & s'assuiettit (comme vn esclaue fait à son maistre) aux douleurs, comme à des maistres insupportables, ne pouuant les enuisager, & ne pouuant aussi attirer des pensées & discours masles & libres, suiuant quoy la multitude igno-

Gen. 2.

Passion de tristesse.

Comparaison d'vn luiteur & d'vn seruiteur frapez.

Tonsure de l'homme & de la beste.

rante est consumée par les sentimens doulou-reux qui sont en elle: mais l'homme sçauant s'e-stant opposé vaillamment à iceux, en guise d'vn luitteur, auec force & valeur, repousse & resiste à toutes choses tristes & douloureuses, de sorte qu'il n'est point offencé d'icelles, ains les dissipe au dehors l'vne apres l'autre. Et me semble que d'vn genereux courage il s'exclameroit ainsi tragiquement contre la douleur:

Vers du Poëte Grec, tragique.

Embrase ceste chair, & remply toy beuuant
A longs traits ce mien sang dés veines s'écoulant,
Car les astres brillans descendront en la terre,
Et la terre ira droit dans le Ciel à grand erre,
Plutost que de ma bouche il sorte & de mon cœur
Vn mot pour te flatter, à mon grand deshonneur.

Or comme Dieu a mis au sens toutes choses esmouuantes à tristesse, par surcrois: aussi a il octroyé à l'ame vertueuse vn fort grand nombre de biens: dont il parle en ceste façon au parfait Abraham, *I'ay iuré par moy mesme* (dit le Seigneur) *par ce que tu as fait ce que i'auois ordonné, & que tu n'as pas pardonné à ton fils bien aymé pour l'amour de moy, ie te beniray amplement, & multiplieray merueilleusement ta semence, comme les estoilles au Ciel, & comme le sable qui est au riuage de la mer.* O qu'il a bien ratiffié sa promesse par iurement, & par vn serment bien seant à Dieu! car tu vois qu'il ne iure pas par vn autre, d'autant qu'il n'y a rien meilleur & plus puissant que luy: ains il iure par soy mesme, luy qui est le tres-bon. Quelques vns ont voulu dire que c'e-

Genes. 22.

ſtoit choſe meſſeante de iurer : car le iurement ſe fait pour faire croire, & Dieu ſeul eſt croyable, & ſi aucun y a qui ſoit amy de Dieu, comme Moyſe eſt appellé : *le fidelle en toute la maiſon du Seigneur* :& d'ailleurs les paroles de Dieu ſont iuremens & loix, & ordonnances tres ſacrées de Dieu. vn grand argument de ſa force c'eſt que ce qu'il dit, eſt fait. ce qui eſt tres-propre au iurement, de façon que ce ſeroit vne bonne conſequence de dire que toutes les paroles de Dieu ſont autant de ſermens, confirmans les effets des œuures : & pourtant on dit que le iurement eſt vn teſmoignage de Dieu touchant vne choſe, laquelle eſt miſe en controuerſe. Que ſi Dieu iure il porte teſmoignage à luy meſme : ce qui eſt abſurde : car il faut que ce ſoit vn autre qui donne le teſmoignage, & vn autre pour lequel il ſe donne. *Qu'eſt-il donc queſtion de dire* ? premierement que ce n'eſt pas choſe reprehenſible, ſi Dieu porte teſmoignage à ſoy meſme. car quel autre ſeroit idoine, à teſmoigner pour luy ? en apres Dieu eſt tout ce qui eſt de pretieux à ſoy meſme, parent, domeſtique, amy, vertu, felicité, beatitude, ſcience, intelligence, principe, fin, tout, vniuerſel, iuge, ſentence, conſeil, loy, action, principauté. & meſmement ſi nous comprenons comme il appartient ces mots, *I'ay iuré par moy meſme*. nous ceſſerons de faire vne plus ſubtile inquiſition. le ſens ne ſeroit il pas auſſi tel ? il n'y a aucune des facultez qui puiſſe auoir ferme cognoiſſance de Dieu. car il n'a monſtré ſa nature à perſonne, ains l'a rendue inuiſible à toute creature. Qui eſt ce qui pour-

Exod. 35.

Paroles de Dieu ſont ſermens.

Definition du iuremẽt.

Noms & qualitez pretieuſes.

roit dire que la premiere cause soit incorporele, ou auec qualité ou sans qualité : ou en general resouldre de sa substance, ou qualité, ou estat, ou mouuement? mais il peut ratifier & asseurer de soy mesme seul : parce qu'il a vrayement examiné sa nature. Dieu seul donc est premieremẽt l'asseureur & confirmateur agreable de sa stabilité mesme, & puis apres de ses œuures. de façon que c'est à bon droit qu'il a iuré par soy mesme, faisant foy de soy mesme:ce qu'il n'est pas possible de faire à vn autre : dont on pourroit estimer ceux là impies qui disent qu'ils iurẽt cõtre Dieu:car personne ne iure raisonnablement contre soy, d'autant que nul ne peut discerner sa nature, ains chacun de nous doit estre content s'il peut cognoistre son nom, ce qui est propre de la parole qui est interprete: car ceste-cy seroit le diuin truchement pour nous qui sõmes imparfaits: mais pour les sages & parfaits, c'est le premier & grand Dieu. Moyse certe apres auoir admiré l'excellence de celuy qui n'a point esté engẽdré, dit, *Et tu iureras par son nom* : non pas *à luy* : car il suffit à celuy qui est engendré, de prendre foy, asseurance, & tesmoignage par la parole diuine : mais Dieu doit estre la foy & le tesmoignage tres-asseuré de soy mesme. Quant à ces mots : *d'autant que tu as executé ma parole* : ils sont le signe & la marque de pieté : car c'est chose droite & raisonnable de faire tout pour l'amour de Dieu seul. C'est pourquoy nous n'espargnons pas l'enfant bien aimé, quittans au grand ouurier la vertu, l'estre bien heureux, en iugeant que l'engence est di-

Ce mot a esté restitué en l'edition Grecque par l'interprete.

Tout pour Dieu.

gne d'estre reputée possession de Dieu : mais non pas de quelque creature engendrée. Or a il esté bien prononcé, *Ie beniray en benissant*, parce que quelques vns font beaucoup de choses benistes : mais non pas sur benedictions accomplies : d'autant qu'vn vitieux mesme fait quelque chose du deuoir & de la bien-seance, non par vne habitude conuenable & resseante : & & l'iurongne mesme, & le furieux, parle quelquefois & fait assez sobrement ; mais cela ne vient pas d'vn esprit & pensee sobre : & ceux qui sont encore fort petits enfans font plusieurs choses & en disent aussi comme raisonnables, non par vne habitude raisonnable : parce que la nature ne les a pas encor instruits de discours raisonnables. Or le legislateur veut que le sage semble estre benist non par simple esgard & facilement, & comme fortuitement : ains par habitude & disposition beniste. Ce n'a donc pas esté assez au sens infortuné de se seruir amplement des tristesses, mais aussi du gemissement : & le gemissement est vne tristesse vehemente, & fort pressante : car bien souuent nous nous faschons sans souspirer : mais quand nous souspirons & gemissons, nous nous adonnons aux tristesses auec vn torrent d'ennuis. quand au gemissement, il y en a de deux especes : l'vn se fait à l'endroit de ceux qui desirent & souhaittent ardemment des iniquitez, & ne les peuuent executer : ce qui est aussi mauuais : l'autre sorte se trouue à l'endroit de ceux qui se repentent, & se faschent pour leur changement ancien ; & disent, nous sommes malheureux tout

Exod. 28.

Difference de la benediction de Dieu auec la commune.

Estat des petis enfans.

Benediction du sage.

Qu'est-ce que gemissement.

deux sortes de souspirs.

le temps que nous sommes malades de la maladie de folie & sotise, & iniquité en nos occupations. Cela ne se fait pas si le Roy d'Egypte ne viēt à mourir de la mort de l'ame: c'est la maniere de faire de l'athée, impie & voluptueux. *Apres plusieurs iours, le Roy d'Egypte vint à mourir.* puis apres le vice estant mort, celuy qui veoit Dieu souspire & lamente le changement de soy-mesme. car, les enfans d'Israël ont souspiré pour les œuures corporelles & Egyptiēnes, d'autant que le Roy viuant & les mœurs voluptueuses estans en nous, persuadent à l'ame de se resioüir en ce qu'elle peche. mais quand il est mort, elle gemit & s'escrie au Seigneur, le suppliant de n'estre plus changée, & de ne receuoir plus vne initiation & perfection imparfaite: car Dieu n'a pas permis à plusieurs ames qui eussent bien voulu s'adonner à la penitence: mais elles se sont retirées en arriere, comme par vn reflus reciproque: à la façon de la femme de Loth qui fust empierrée pour l'amour qu'elle portoit à Sodome, & l'enuie qu'elle auoit de recourir aux natures peruerties par la permission de Dieu. mais maintenant il dit, *leur voix est montée à Dieu, donnant tesmoignage à la grace de celuy qui est.* Car si il n'eust pas appellé puissamment à soy la parolle suppliante, elle ne fust pas montée, c'est à dire, elle n'eust pas esté esleuée & accreuë, & n'eust pas esté exaucée apres auoir fuy l'humilité des choses terriennes. partāt il dit en ce qui suit apres, *Voila la clameur des enfans d'Israël qui vient vers moy.* Que cela est bien dit, que la supplication paruient iusques à Dieu! mais elle n'y paruiendroit pas, si ce-

Exod. 3.

Supplication viēt à Dieu.

luy qui l'appelle n'estoit doux & bon, mais il va mesmes au deuant de quelques ames, *Ie viendray à toy & te beniray.* Vois-tu combien grande est la grace de l'auteur qui preuient à nostre tardiueté, & anticipe la beneficence accomplie de l'ame? & c'est vn oracle de doctrine ce qui a esté dit. car si la notion de Dieu est venuë en l'esprit, il est incontinent benist, & guary de toutes ses maladies: mais le sens se deult tousiours & souspire & enfante le sentiment auec douleurs & tourmens incurables, comme Dieu le dit, *Tu enfanteras tes enfans en douleur.* Or la veuë enfante le veoir, l'oüie l'oüir, le goust le gouster, & sommairement le sens le sentir: mais ce n'est pas sans vne folie facheuse que chacun de ces sentimens se perçoit par le fol, d'autant qu'il voit, & oit, & gouste, & fleure, & sent generalement auec tristesse & facherie. Tu trouueras que la vertu au rebours conçoit & produit le vertueux auec vne extréme ioye, & le ris & la tranquilité, & que l'engeance de part & d'autre est le ris mesme. Qu'ainsi soit, & que l'hõme sage engendre estãt ioyeux, & non triste, la parole diuine le tesmoignera en ce qu'elle dit, *Dieu dit à Abraham, Sara ta femme ne s'appellera plus Sara, ains Sarra sera son nom: Ie la beniray, & te donneray vn fils d'elle.* & puis il adiouste, *& Abraham tomba sur sa face: & se prit à rire, & dit, pourroit il estre qu'vn homme centenaire eust vn fils: & que Sarra aagee de quatre vingts dix ans enfante?* Celuy cy semble estre resioüy & riant pour ce qu'il doit engendrer la felicité, qui est Isaac; & Sarra qui est la vertu, se rit aussi. L'Escriture le tesmoigne, disant ainsi, *Sarra n'auoit plus ses mois:*

Douceur & bonté de Dieu & de sa grace preuenante.

Gen. 2.

Enfantemẽs douleurs au sens.

Sara surnõmée Sarra.

Gen. 24.

Ris d'Abraham & de Sarra.

& s'e rit en sa pensee, & dit, La felicité n'auoit point esté auec moy iusques à maintenant, mais mon Seigneur, le Verbe diuin, est plus ancien, auquel il est necessaire que cela soit: & est honneste de luy croire quand il promet: & l'engeãce est le ris & la ioye: ainsi Isaac est interpreté. Partant c'est au sens à s'attrister: mais la vertu se doit resioüir: Car la felicité estãt procreée, elle dit en se glorifiant, *Le Seigneur a fait vn ris en moy: parce que quiconque l'oyra, il se resiouïra auec moy*. Parquoy, ô Docteurs, ayans ouuert vos oreilles, receuez des sacrifices tres-sacrés: le ris est vne ioye. ce verbe, *Il a fait*, vaut autant que, *Il a engendré*. De façon que ce qui a esté dit est tel, *Le Seigneur a engendré Isaac*. car c'est luy qui est pere de la nature parfaite, & seme en nos ames la felicité: *Et ta conuersion est à ton mary*. il y a deux marys des sens, l'vn legitime, l'autre corrupteur: car le visible meut la veuë comme vn mary: & la voix, l'oüye: & la saueur le goust, & chacun des autres. ces choses tournent & appellent le sens irraisonnable à soy, & luy commandent, & dominent: car la la beauté a rendu la veuë serue: & les douces saueurs le goust: & chacun des autres objets des sens, son sentiment particulier. voy le goulu & friant, comme il est serf des appareils de tous les artifices & saul-piquez des viandes que les cuisiniers & paticiers inuentent & apprestent: & celuy qui est amadoüé de melodie, comme il est surmonté d'vne Harpe, ou Luth, ou Hautbois; ou de celuy qui s'entend à chanter. Mais pour le sens qui s'est tourné vers son legitime

Isac signifie ris.

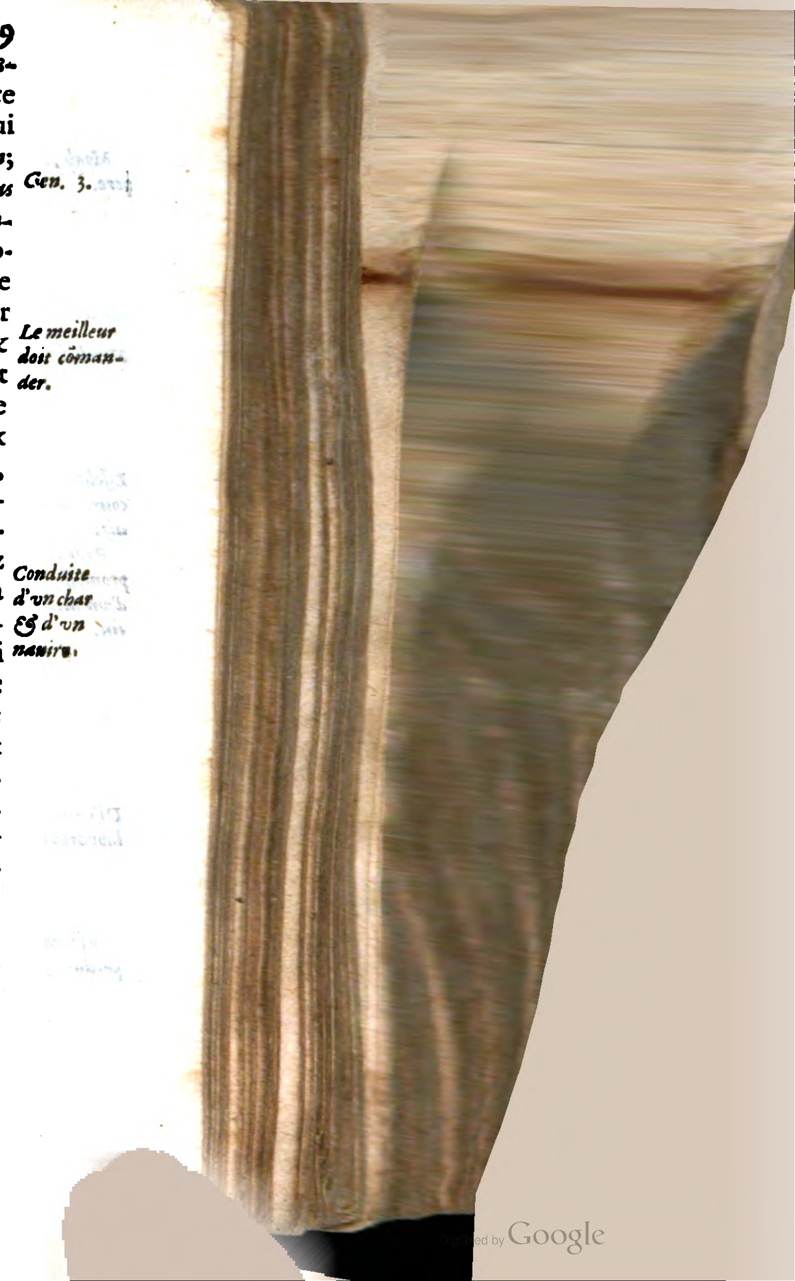
Obiets des sens, sont comme leurs maris.

mary, qui est l'entendement, il y a vn tres-grand profit. Voyons donc tout de suitte ce que l'Escriture recite de l'intellect mesme, qui est incité outre la droite raison. *Dieu dit à Adam; parce que tu as ouy la voix de ta femme, & que tu as mangé du fruit de l'arbre que ie t'auois defendu de manger, la terre est maudite en tes œuures.* C'est vne chose tres-inutile quand l'entendement escoute le sens, & que le sens n'escoute pas l'intellect. car il faut tousiours que le meilleur commande, & que le pire obeïsse: Or est il que l'entendement est meilleur que le sens. Tout ainsi donc que le cocher commandant & conduisant les cheuaux par les resnes, le char est conduit où il veut, mais quand les cheuaux se desbandent, & maitrisent, alors le cocher est entrainé bien souuent, & les cheuaux quelquefois sont precipitez dans quelque fondriere par la violence de la course: & tout est emporté de redeur. & le vaisseau est guidé droittement, quand le Pilote qui a pris le gouuernail, le regit conuenablement: mais il est renuersé, quand les flots & vagues ont troublé la mer, le vent contraire s'y estant entonné. Semblablement depuis que le cocher ou pilotte de l'ame qui est l'intellect commande à tout l'animal, comme vn gouuerneur de ville: la vie est bien conduite; mais lors que le sens deraisonnable emporte le premier pris, vne estrange confusion s'ensuit: comme quand des valets dressent des embuches à leurs maistres: car alors, s'il faut dire vray, l'entendement embrasé se brise & ard, les sens y ayant incité la flame, & soubmis les obiets sensibles.

Gen. 3.

Le meilleur doit comander.

Conduite d'vn char & d'vn nauire.



Moyse declare ce qui est d'vn tel embrasement qui se fait par le sens, lors qu'il dit, *Et les femmes allumerent encore le feu en Moab* (qui est interpreté du Pere) nostre pere est l'entendement. car alors (dit l'Escriture) les expositeurs d'enigmes diront, *Venez en Essebon, à fin que la ville de Seon soit reparée & reedifiee, parce que le feu est sorty de Essebon, la flamme de la ville de Seon: Et à tout consommé en Moab, & à démoly les colonnes d'Arnõ. malheur à toy Moab: Chamos est perdu: ses enfans ont esté vendus pour les sauuer. & ses filles liurees captiues au Roy des Amorrheens Seon. & toute leur race sera abolie, depuis Essebon iusques à Debon. & les femmes allumerent encore le feu en Moab.* Essebon est exposé, discours ou deuis: & ces discours sont des enigmes remplis d'obscurité. Voy le discours d'vn Medecin; Ie feray purger ce malade; ie luy donneray vn regime de viure: ie le gueriray par medicamens, & diete: ie luy feray ouurir la veine. ie luy feray appliquer vn cautere. Or bien souuent la nature en a guary sans ces remedes la: & il y en a eu qui sont morts auec cela. De sorte que les propos & discours du Medecin se sont treuuez n'estre que songes en tout, & pleins d'incertitude & d'enigmes. Vn laboureur aussi dira, Ie semeray, ie planteray, les plantes croistront, elles porteront du fruit, qui ne sera pas seulement vtile pour la fruition necessaire, mais qui suffira pour le surplus: puis apres vne flamme soudaine, ou la gresle, ou de grosses pluyes cõtinues ont tout gasté, & quelquefois tout cela vient à perfection: mais celuy qui a proposé ces desseins là, n'en iouït pas, ains meurt auparauant, & a predit en vain touchant

Moab, du pere.

Nomb. 21.

Essebon, discours ou deuis.

Propos & promesse d'vn Medecin.

Discours du laboureur.

Esperance perduë.

les fruicts des terres cultiuées. Partant c'est le meilleur de s'estre fié en Dieu, & non pas à des discours obscurs, & des coniectures incertaines, ainsi *Abraham a creu en Dieu, & en a esté reputé iuste.* Nomb. 12. & Moyse commande, apres auoir eu le tesmoignage, *qu'il estoit fidelle en toute la maison :* Là où si nous nous voulons encore asseurer sur nos propres desseins, nous bastirons & edifierons la ville de l'intellect qui corrompt la verité. car Seon est interpreté, corrompant. Suiuant quoy celuy qui s'est resueillé, chez qui estoient les songes, approuue que tous les mouuemens & interualles d'vn fol sont songes vuides de verité: car l'intellect mesme a esté trouué songe, d'autant que c'est vne vraye sentence que de croire à Dieu, & vn mensonge de croire a de vains discours. Or l'émotion irraisonnable saillit & se glisse en l'vn & l'autre part des discours & de l'intellect deprauant la verité. C'est pourquoy l'Escriture dit, *Le feu est sorty d'Essebon : la flamme de la Ville de Seon.* Car il est aussi déraisonnable de croire à des discours probables, qu'à l'intellect corrompant la verité. tant y a que le feu deuora tout iusques à Moab, c'est à dire, iusques à l'entendement, car la faulse opinion, quel autre deçoit-elle que le miserable intellect? elle deuore & consume, & mesmes engloutit les colomnes qui sont en iceluy, c'est à sçauoir, les enthymemes & conceptions particulieres, lesquelles sont imprimées & grauées comme à vn pillier. Ce sont les pilliers d'Arnon, qui s'expose, *lumiere d'iceux ;* d'autant que chasque chose s'esclaircit au discours. adonc il commence de lamenter l'entendement pre-

Seon, corrompant.

Dogme veritable.

Faulse opinion.

Nomb. 22.

Arnon clairté d'iceux.

ſomptueux & amateur de ſoy-meſme, en ces mots, *Malheur ſur toy Cité de Moab.* Car ſi tu es attentiue à des enigmes qui pourchaſſent les choſes vray ſemblables, tu pers la verité. *Peuple de Chamos*, c'eſt à dire, *Ton peuple & ta force*, a eſté trouué manque, mutilé & aueuglé : & Chamos s'interprete, *comme l'attouchement*. or ceſte action la de toucher eſt particuliere à celuy qui ne void goute. Les enfans de ceux-cy ſont les diſcours particuliers, bannis: & les ſentences, qui vallent autant que les filles qui ſont captiuez chez le Roy des Amorrheés, c'eſt à dire chez le ſophiſte ou docteur des parlans : d'autant que les Amorrheens s'interpretent *parlans*, qui ſont le ſigne du peuple qui a eſté fait : & leur Prince c'eſt vn ſophiſte, & fort entendu & exercé en l'art de bien dire : par lequel ſont amadoüez & deceuz ceux qui outrepaſſent les bornes de la verité. or Seon eſt celuy qui corrompt la ſaine regle de la verité : & ſa race ſera abolie, & Eſſebon, les enigmes & captions ſophiſtiques, iuſques à Debon, qui s'appelle *controuerſe*, fort conuenablement: parce que les choſes vray-ſemblables & probables n'ont point la ſcience de la verité, ains vne cauſe, & controuerſe, & debat contentieux, & conteſtation, & toute choſe ſemblable. mais il ne ſuffit pas à l'intellect d'auoir des taches & vices particuliers:, veu que les fêmes meſme, qui ſont les ſentimens, ont allumé vn grand feu ſur luy. Voy donc que c'eſt ce qui ſe dit: ſouuentefois de nuict que nous n'operons de pas vn de nos ſens, nous auons des conceptions de pluſieurs & differentes choſes, noſtre ame eſtant en perpetuel

Chamos, que ſignifie.

Toucher, action d'aueugle.

Amorrheens & leur Roy.

Debon, controuerſe.

mouuement & receuant vne infinité de mutations. Partant ce que l'ame produit d'elle-mesme estoit assez suffisant pour la perdre : mais maintenant le tumulte des sens luy a fourny d'abondant, comme des entre-meses, vn nombre infiny de taches & soüilleures, en partie des choses visibles, en partie des voix :& puis des saueurs, & odeurs, & parfuns:& peu s'en faut que la flamme qui s'allume de là, ne dispose l'ame en vn estat pire & plus facheux que la flamme, dont l'ame s'embrase elle-mesme, sans l'association des instrumens des sens. L'vne de ses femmes est celle de Pentefre ou Putifar, le premier des cuisiniers de Pharao. Surquoy il faut considerer, comment cet Eunuque auoit vne femme. car à ceux qui examinent curieusement les mots de la loy pour l'allegorie, il semble qu'il s'ensuiue vne doute & difficulté. d'autāt qu'en verité l'entendement est Eunuque, & sur-intendant des cuisiniers, qui se sert non de simples voluptez seulement, mais aussi de superfluës, dont il est appellé Eunuque & sterile de sagesse; Eunuque dis-je, non d'vn autre que de Pharaon, qui est le disperseur des belles & honnestes choses. & toutesfois selon vn autre discours, ce seroit vne tres-bonne chose de deuenir Eunuque, si nostre ame ayant euité le vice, pouuoit desaprendre la passion. Partant Ioseph qui represente les mœurs de continence, ayant entendu la volupté, qui disoit, Dors auec moy; & puis que tu és homme accommode toy à l'humanité, & donne à toy au cœur ioye, des plaisirs de la vie : il luy repugne en disant, Ie pecherois contre l'a-

Perpetuel mouuemēt de l'ame.

Putifar maistre de Ioseph Gen. 39.

Question sur la femme de l'Eunuque.

Eunuque sterile de sagesse.

Pharaon disperseur.

Allechemēt de la volupté.

mateur de la vertu, si ie deuenois voluptueux; c'est vne mauuaise affaire celle là:& pour maintenant ce n'est qu'vne escarmouche que l'ame luy donne: quand elle est entree en sa maison, c'est alors qu'elle luy donne de viues attaques: & lors qu'ayant repris sa course à la vigueur de ses tons, elle a renoncé à tout ce qui concerne le corps;& lors qu'elle trauaille à ses propres ouurages en sa maison, & non pas en celle de Ioseph, ny de Putifar. & il n'adiouste pas expres en la maison de qui, à fin que tu interpretes consideremment, par le sens allegoricque, que c'est faire ses ouurages. la maison donc est l'ame, à laquelle celuy qui a delaissé les choses exterieures a son recours, à ce qu'il luy arriue de là ce qui en est proposé. Or les œuures de l'homme qui est continent, ne seroient elles pas par la volonté de Dieu? car il n'y auroit point là de discours esloigné de ceux qui ont accoustumé d'habiter en l'ame. Au reste la volupté ne se retient pas d'estriuer auec son domesticque, ains l'ayant pris par le manteau luy dit, *Dors auec moy*. & comme les vestemens sont les couuertures du corps: aussi sont les viandes & les breuuages de l'animal. Or voici ce qu'elle dit, Pourquoy refuses-tu la volupté, sans laquelle tu ne pourrois viure? Voila ie retiens les causes efficientes d'icelle, & ie m'asseure que tu ne pourras persister, sans que tu te serues de quelqu'vne de ces causes efficientes. Que dit le continent à cela? Si ie doibs (dit-il seruir à la passion, pour la matiere efficiente, ie sortiray aussi dehors la passion. *Ioseph, ayant laißé son habit entre les mains d'icelle, s'enfuit*

Responſe du vertueux.

Maiſon de l'ame.

Tentation de la volupté.

Reſponce du continent.

s'enfuit, & sortit dehors. Mais, dira quelqu'vn, qui est-ce qui sort dedans? n'y en a-il pas plusieurs? ne sont ce pas ceux qui ayans euité de commettre vn sacrilege, ont desrobé de leur propre maison, & n'ayans pas outragé leur propre pere, ont vsé d'insolence enuers vn autre? Ceux cy sortent bien de quelques pechez, mais ils rentrent en d'autres. Or il faut que celuy qui est parfaitement temperant fuye les pechez, tant petits que grands, & qu'il ne soit point surpris en pas vn. mais quand à Ioseph (d'autant qu'il est ieune, & qu'il ne pouuoit combattre auec vn corps Egyptien, & surmonter la volupté) il s'enfuit: & Phinees le Prestre, lequel auoit esté embrazé d'vn zele feruent pour Dieu, il ne s'acquist pas son salut par la fuitte: mais ayant pris vne dague, ditte Syromastes, c'est à dire la raison de feruẽte emulation, il ne se retirera point auparauant qu'il ait frappé & dagué la Madianite (qui est la nature cachée dedans le chœur diuin) par la matrice d'icelle: à fin que elle ne peust produire ny plante, ny semence de vice: à cause dequoy la folie estant retranchée, l'ame reçoit double loyer & lot, qui est la paix & le Sacerdoce, qui sont vertus sœurs germaines. Parquoy il ne faut escouter vne telle femme, ie dis la malice du sens vitieux: veu que Dieu fit du bien aux nourrices, parce qu'elles n'auoient tenu conte du commandement de Pharaon le disperseur, & conseruoiẽt les masles en vie, lesquels celuy là vouloit exterminer, pour estre trop grand amateur de tout le sexe feminin; & ne cognoistre pas le grand Auteur, en disant, Ie ne le cognois pas.

Sortir au dedans comme s'entend.

Laisser vn peche & faire l'autre.

Nomb. 25.

Zele feruent de Phinees.

Syromastes dague.

Madianite paillarde.

Exod. 1.

mais il faut croire à vne autre femme telle qu'à esté Sarra, qui est la vertu commendante & regente: aussi le sage Abraham luy obeït en ce que elle l'exhorte bien. car en premier lieu lors qu'il n'estoit du tout deuenu parfait : mais qu'il philosophoit encore és choses hautes de nature, auparauant qu'il eust changé de nõ: sçachãt qu'il ne pouuoit engendrer d'vne vertu parfaite, elle luy conseille de faire des enfans à Agar sa seruante, c'est à dire, de la doctrine circulaire & commune: d'autant qu'Agar s'expose, *demeure voisine*. car celuy qui s'exerce pour demeurer en la vertu parfaite, auparauant qu'il soit enrooilé auec les bourgeois de la ville d'icelle, il demeure aupres dans les disciplines circulaires, ou des arts liberaux : à fin que par le moyen d'icelles, il entre librement en la vertu parfaite. mais apres qu'il s'est veu parfait & accomply, & qui pouuoit dés-ja ensemencer; encore qu'il sceust gré, & qu'il fust recognoissant à ces enseignemẽs, par lesquels il s'estoit joint à la vertu, & qu'il pençast que c'estoit chose facheuse de les esconduire; si fut-il adoucy par l'oracle de Dieu qui commande, *En tout ce que te dira Sarra, escoute sa voix*. que ce soit vne loy à chacun de nous ce qui est vn arrest de la vertu. car si nous voulons entendre toutes les choses que la vertu nous conseille, nous serons heureux. mais cecy, *Tu as mangé du fruict de l'arbre, duquel seul ie t'auois defendu de manger*; est autant comme s'il disoit, tu as donné consentement au vice, lequel il falloit entierement repousser : pour cela tu seras maudit, (& non pas la terre) en tes œuures. qu'elle est la cause de cela?

Agar doctrine circulaire & vulgaire.

Gen. 21.

Arrest de vertu pour loy.

Gen. 3.

Le serpent est la volupté, qui est vne éleuation irraisonnable de l'ame. elle est maudite d'elle-mesme & s'arreste au seul vicieux, & à nul vertueux. Adam est l'entendemẽt tenant le milieu, lequel est conuaincu estre tantost meilleur, tantost pire: car en tant qu'il est intellect, il n'est ny vicieux, ny vertueux proprement: mais il a accoustumé de se changer par la vertu en mieux, & par le vice en pire. Il n'est donc pas à bon droit maudit de soy-mesme, veu qu'il n'a ny vice ni action selõ le vice. mais la terre est maudite en ses œuures: car les actions qui penetrent par toute l'ame, qu'il a appellé terre, sont reprehẽsibles & coulpables, selon la malice de celuy qui les fait. & suiuant cela il infere qu'il mangera la terre en tristesse: comme s'il disoit, qu'il ioüira de l'ame auec douleur. car le vicieux se sert de son ame toute sa vie en facherie, n'ayant aucune cause de ioye, que la iustice & prudence ont accoustumé d'engendrer. & les vertus qui sont assises au mesme siege. *Elle te portera donc des espines & des chardons.* mais qu'est-ce qui se produit & germe en l'ame insensée, si ce ne sont les passions qui la piquent & l'vlcerent: lesquelles il a nommé espines par figure: par lesquelles premierement les motions brutales s'eslancent aux meurs, auec lesquels estans rangees, elles embrasent & consommẽt tout ce qui l'a concerne. car il dit ainsi, *Si le feu estant sorty r'encontre des espines, & viẽt à brusler la grange ou les espics, ou le champ, celuy qui y a mis le feu, payera.* Voy-tu que ce feu qui est sorty, & est l'emotion brutale, ne brusle pas les espines, ains les rencontre: car ceste

Definition de la volupté.

Adam est marque de l'entendement.

Gen. 3.

Espines, passions.

Exod. 22.

mutation estant l'enqueteresse des passions, a trouué ce qu'elle desiroit, & apres l'auoir trouué elle brusle ces trois choses, la vertu parfaite, l'aduancement, & le bon naturel. Pour la vertu il l'accompare à la grange : car comme le fruict y est amassé & conserué, aussi les belles & honnestes choses sont misez & conseruees en l'ame du sage : & l'aduancement est comparé aux espics, par ce que l'vn & l'autre est vn inparfait, desirât sa perfectiõ: & le bon naturel au terroir, d'autant qu'il est propre à receuoir les semences de la vertu. il a puis apres appellé des chardons chacune des passions, parce qu'elles sont triples, l'affection mesme, sa cause efficiente, & l'effet d'iceux : cõme la volupté, ce qui est plaisant, & ce qui se resiouïr : la cupidité, le concupiscible, & l'estre cupide la : tristesse, ce qui est triste ou douloureux, & s'attrister : la crainte, ce qui est à craindre, & le craindre. *& tu mãgeras l'herbe du champ en la sueur de ton visage.* Il appelle foin & pain, par vniuoque, vne mesme chose. le foin est la nourritnre de la beste brute. Or le vitieux estant dépourueu de la droite raison est comme vne beste : & les sens qui sont part de l'ame, sont aussi brutaux : & l'entendement mesme desireux des choses sensibles, par les sens irraisonnables, ne les appete pas sans trauail & sueur : car la vie de l'insipient, qui poursuit & affecte les causes efficientes des voluptez, & tout ce qui est effectué par le vice, est douloureuse & onereuse : & iusques à quãd? *Iusque à ce que* (dit l'Escriture) *tu retournes en la terre de laquelle tu as esté pris.* Car maintenant ce-

Vertu representee par la grange.

Espics marques d'auancement.

La triplicité de chaque passion pour faire l'allusion au mot Grec, τρίβολος, qui est vne espece de chardon.

Gen. 3.

Foin & pain vniuoques.

La vie du fol est penible.

luy qui a delaissé la sagesse celeste, n'est point estimé entre les choses terrestres, & instables. Il faut donc aduiser où il s'en retournera. mais ce qu'il dit, ne seroit-ce pas quelque chose qui se rapporteroit a cecy? c'est à sçauoir que le fol intellect est tousiours detourné de la droite raison: ce qui est pris, non de la nature sublime, ains de la matiere la plus terrestre. or celuy qui ne bouge & celuy qui se remuë est le mesme, & celuy qui desire de mesmes choses: & pourtant il infere. *Parce que tu es terre tu t'en retourneras en terre.* qui est pareil à ce qui auoit esté dit auparauant. il est aussi declaré par cecy, *Ton commencement & ta fin, sont tout vn & mesme.* car tu as commencé par des corps qui se corrompent en terre; & finiras aussi en iceux, apres auoir frayé le chemin de la vie qui est entredeux, & n'est pas le grand chemin Royal, mais le raboteux & remply de buissons & chardons, qui ont accoustumé de picquer & vlcerer. Gen. 38. 3.

Fin du troisiesme liure des Allegories.





TROIS LIVRES DE PHILON IUIF, DE LA VIE DE MOYSE, OU IL est traicté de la Theologie & Prophetie.

Livre I.



'Ai *deliberé de mettre par escrit la Vie de Moyse*, lequel a esté selon l'aduis d'aucuns, le Legislateur des Iuifs, & selon d'autres, l'Interprete des sainctes Loix, homme tres-grãd, & tresparfait en toutes sortes & manieres: & de le donner à cognoistre à ceux, qui en sont dignes. Or la grande renommée des loix qu'il a laissées, a esté espanduë par toute la terre habitable, tellement qu'elle est paruenuë iusques aux derniers bouts d'icelle. Peu de gens ont sceu à la verité, quel il a esté: peut estre par enuie, ou parce qu'vne grande partie des ordonnances des autres Legislateurs sur la police des villes, estoient contraires à celles de Moyse. Ce qui pouuoit estre cause, que les Grecs eloquens ne daignerent honorer sa memoire par leurs escrits, ni

Pour quelles raison les Grecs n'ont fait mention de Moyse.

faire mention de luy: la plus part desquels ont diffamé les belles graces,& vertus qu'ils auoient acquises par le moyen des bonnes sciences, & arts liberaux, en des Poësies, ou proses, ayans composé des Comedies,& traicté des fables Sybariticques pleines de grande vilennie,& ordure. Il eust mieux vallu, qu'ils eussent employé ces beaux dons de nature au recit, & declaration des bons & sages personnages, & vies, afin que nul acte tant ancien, que nouueau, tout prest à reluire, ne fust (estant abandonné, & laissé en repos) mis souz le pied & en oubly: A fin aussi qu'il ne semblast qu'ils eussent delaissé les bons argumens & sujets, pour en prendre en leur lieu, & en preferer d'autres, indignes d'estre oüis, estudians à bien dire,& orner les méchancetez, pour les faire mieux paroistre. Mais moy, laissant l'enuie de telle maniere de gens, & passant outre, ie declareray les faits de cet homme, les ayant en partie appris des saincts liures, qu'il a laissez, comme vn memorial admirable de sa sagesse,& en partie d'aucuns des plus anciens de nostre nation; d'autant que i'ay adjousté & entre-meslé tousiours ce qu'ils auoient oüi, auec les escrits, qu'on lit: à raison dequoy ie pense auoir plus exactement espluché ce qui concerne la vie, que les autres. Or ie commenceray là où il faut commencer. Moyse estoit Hebreu de nation. Il a esté né,& nourry en Egypte, parce que ses ancestres pour la longue famine, qui pressoit,& tourmentoit la Babylone, & le païs d'alentour, auoient abandonné leurs maisons, cerchãs nourritures, & s'en estoient allez demeurer en Egypte, qui

Moyse Hebreu de nation, nay & nourry en Egypte.

Egypte pays fort fertile.

est vn païs plat, gras, fertille, & abondant en toutes choses, dont a besoin la nature humaine, & principalement en blé: car le fleuue d'iceluy, lors que l'esté est en sa force & vigueur, & qu'on dit que les autres riuieres de chasque contree, & les torrens s'abbaissent; croissant, & s'epandant çà & là, abbreuue les terres, & les rend marescageuses: de sorte que sans qu'il soit besoin qu'il tombe de la pluye du Ciel, elles rapportent tous les ans abondamment toutes sortes de biens: si ce n'est qu'elles soient assiegées, & enuironnées de l'ire de Dieu, pour la regorgeante impieté des habitans. Moyse donc a eu vn pere & mere les plus gens de bien qui fussent en ce temps-là: lesquels combien qu'ils fussent d'vne mesme lignée, toutefois vne mesme volonté & affection les auoit plustost conioincts, que la race & le sang. Il estoit descendu de droite ligne & au septiesme degré de celuy, qui ayant laissé son païs, & estant venu, comme estranger, demeurer ailleurs, auoit esté le chef & premier pere de la nation des Iuifs. Or il fut nourry à la façon des enfans des Roys, par cette occasion. Le Roy du païs d'Egypte, voyant que le peuple des Hebreux croissoit & multiplioit, & craignant qu'eux qui estoient estrangers, & en plus grand nombre se missent par vne main plus forte à combatre contre ceux du païs, pour la domination du Royaume, vint à machiner & songer tous les meschans & iniques moyens qu'il peust pour abolir leurs forces: tellement qu'il commanda que des enfans, qui naistroient, les femelles fussent nourries, à

Le Nil.

Moyse descendu d'Abraham.

Abraham.

Les enfans masles des

raison que la femme, pour l'imbecillité de son naturel, n'est pas propre à la guerre: & qu'on fist mourir les masles, à fin qu'ils ne peuplassent les villes: d'autãt que la puissance des beaux & ieunes hommes, est cõme vn fort, bien remparé de murailles difficile à prendre, & à abbatre. Si tost que Moyse fut né, il monstra quelque chose de plus que le fils d'vn simple homme, de sorte que le pere & la mere ne tindrent cõpte, tant qu'il leur fut possible, des Edits du Roy. Trois mois donques ensuiuans (cõme on dit) il fut allecté en en la maison n'estant apperceu de personne: & pour autant (cõme coustumierement il aduient sous le gouuernement des Roys) qu'il y a tousiours quelques vns qui recherchẽt ce qui est caché aux cabinets & autres lieux secrets, & se hastent de rapporter au Roy quelque nouuelle, le pere & la mere craignans qu'en procurant le salut d'vn, & voulant sauuer leur enfant, ils ne fussent tous auec luy mis à mort, apres l'auoir assez plaint, le mirẽt & l'abandonnerent au riuage du fleuue, & tous tristes & esplourez s'en retournerent, se faschans fort tant de ce qu'il falloit qu'ils executassent de leur propre main ce meschant acte, & fussent appellez meurtriers de leurs enfans, qu'aussi pour l'estrange & piteuse façon de la mort dont il deuoit mourir: parquoy se blasmoiẽt, estans cause qu'il souffroit plus grãd mal, que si du commencement ils l'eussent fait mourir. Car disoient ils, Pourquoy est-ce qu'incontinent qu'il a esté né, nous ne l'auons abandonné? l'enfant qui n'a encore gueres gousté du laict de la nourice, n'est pas estimé au nõbre des hõmes,

Hebreux estoient mis à mort en Egypte.

Merueilleux soin en l'endroit de Moyse ieune enfant.

Moyse abandonné au riuage du Nil.

Regrets du pere & mere de Moyse.

» comme on pense, mais cestuy a esté nourri trois
» mois entiers en vain, & sans qu'il en fust besoin:
» qui nous est vne grãde facherie, & à luy vn grãd
» tourment: parce qu'ayant conneu, que c'estoit
» que du plaisir & de l'ennuy, il meurt auec plus
» grand sentiment de mal. Ainsi se departirent, ne sçachans ce qu'il pouuoit aduenir, estans espris d'vn pitoyable ennuy. Or la sœur de l'enfant, qui auoit esté abandonné du pere & de la mere, estant encore ieune fille, meriée d'vne bonne affection, qu'elle portoit à son sang, attendoit vn peu loin, ce qui en aduiendroit. Certes il me semble que toutes les choses, qui depuis aduindrent, furent conduittes par la preuoyance de Dieu, lequel auoit soin de l'enfant. Le Roy du païs auoit vne fille vnique, laquelle il aimoit fort, & dit-on, qu'il y auoit long temps qu'elle auoit esté mariée sans auoir eu enfans: combien qu'elle en eust grand' enuie, & principalement d'enfans masles, pour succeder à la couronne paternelle, & Royauté, laquelle estoit en danger, par faute de petits fils, de venir en main estrange. Estant donques tousiours fachée, & encores plus ennuyée ce iour là, que les autres, de telle sorte que pour la pesanteur des facheries elle fut presque en desespoir, elle, qui auoit accoustumé de demeurer dans sa maison, & de ne passer le sueil de l'huis, saillit auec ses seruantes sur le riuage, là où estoit gisant l'enfant. Comme doncques elle s'en alloit lauer en vn vergier espais & ombrageux, lequel estoit sur le riuage du fleuue, l'apperceut, & cõmanda qu'on luy apportast: apres l'auoir bien contemplé depuis la teste

La fille du Roy esmeuë

jusques aux pieds, & qu'elle eut esté fort aise de la beauté, & taille du corps, le voyant pleurer en eut pitié, estant ja son courage flechy à l'affection maternelle, & comme s'il eust esté son propre enfant. Or sçachant bien que c'estoit l'enfant d'vn des Hebreux, qui craignoient l'Edict du Roy, ainsi qu'elle deliberoit comment elle le feroit nourrir (car il ne faisoit pas seur de le faire porter incontinent au Palays Royal) la sœur de l'enfant, qui faisoit le guet, apperceut fort bien le doute, & difficulté, que faisoit la Princesse, & lors luy demanda si elle le vouloit faire mettre en nourrice, & le faire allaiter chez quelque femme Iuifue, laquelle estoit accouchée n'y auoit pas long temps: la Princesse luy respondit, qu'elle en estoit contente: incontinent la jeune fille luy amena sa mere, comme vne estrangere, laquelle estoit aussi la propre mere de l'enfant. La mere estãt de ce fort ioyeuse, promptement & fort volontiers luy promit, moyennant le salaire, qu'elle deuoit receuoir de la nourriture de l'enfant: ce qui auint par inspiration diuine, & ordonnãce de Dieu, apprestant à l'enfant ses premieres, naïfues, & vrayes nourritures. En apres elle luy donna vn nom, l'appellant Moïse: nom qui estoit bien seant & propre, d'autãt qu'il auoit esté tiré hors de l'eau, laquelle les Egyptiens appellent Mos. Ayant bien profité, & creu, la mere le seura auant temps, & l'apporta à celle, qui luy auoit baillé, n'ayant plus besoin de tetter. C'estoit vn enfant, à le voir genereux, & d'honneste maintien: au moyen dequoy, la Princesse, voyant qu'il estoit plus beau,

de compassion enuers le le petit Moyse.

Moyse baillé à nourrir à sa propre mere.

D'où Moyse à pris son nom.

Moyse aduoué pour fils de la Princesse.



& grand, que ne portoit son âge : & estant par son regard attirée, plus que deuant, à son amour, le dit estre son fils, ayant faict semblant d'auoir esté grosse, à fin qu'il fust estimé vray & naturel enfant, & non supposé : Or Dieu meine & conduit à bonne fin toutes les choses qu'il veut, encore qu'elles soient mal-aisees à executer. Estant doncques Moyse nourry & traicté royallement, il ne prenoit point plaisir à ce que les autres enfans s'amusent, à moquer, à rire, ny autres jeux d'enfans : combien que ceux qui en auoient pris le soin, & la charge, luy permissent de prendre ses plaisirs, & esbats, & n'vsassent d'aucune rigueur en son endroit ; mais se monstrant modeste & graue, s'addonnoit, & s'occupoit à ouïr & voir choses, qui pouuoient profiter à l'ame. Incontinent se presenterent les maistres d'escolle, les vns d'vn costé ; les autres de l'autre : aucuns venans de leur bon gré, & sans estre mandez des contrées proches, bien entendus aux loix d'Egypte : les autres, on les fit venir de la Grece, auec grands gages & salaires : l'esperance & peine de tous lesquels, en peu de temps il surpassa : tant il estoit de bon esprit, & de bonne nature, preuenant ce qu'on luy vouloit enseigner : de sorte qu'il sembloit qu'il ne fist que se souuenir, au lieu d'apprendre : & outre cela, il comprenoit de luy-mesme choses difficiles à comprendre : aussi les grands esprits inuentent plusieurs choses nouuelles aux sciences. Car tout ainsi que les corps, qui sont bien disposts & allegres, & qui maniet bien leurs membres, déliurent de soucy les maistres * de la lutte,

Dieu meine à bonne fin tout ce qu'il veut, tant soit il difficile.

Institution & l'excellente nature de Moyse.

Merueilleuse docilité de Moyse.

Force d'vne bonne nature.

** C'estoient les maistres de ceux qui luittoient &*

ne leur donnant point, ou bien peu de peine, & de soin : comme aussi les arbres, qui poussent à puissance, & profitent d'eux-mesmes, releuent de peine les jardiniers, & laboureurs: de mesme l'esprit, qui est bien né, preuenant les enseignemens, qu'on luy monstre, est plus auancé de soy, qu'il n'est de ses maistres, qui luy monstrent: tellement qu'ayant pris quelque commencement de sçauoir, soudainement, selon le commun prouerbe, se prendra, comme le cheual, à courir par la campagne. Les sçauans donques d'Egypte luy monstrerent les nombres, la Geometrie, la science des rythmes & cadences, des harmonies des mesures, & generalement toute la Musique, tant par l'vsage des instrumens, que par la declaration & explication des raisons, qui se trouuent aux arts, & passages plus communs: & outre, la philosophie secrete, & cachée en des marques & signes, laquelle ils monstroient par lettres appellées hieroglyphicques, ou sacrées, & certaine rangée d'animaux, qu'ils honorent des honneurs des Dieux. Les Grecs lui monstroient les arts liberaux, qu'ō appelle Encyclopedie. Les autres, qui estoient des lieux circonuoisins, luy monstrerent les lettres Assyriennes, & la science Chaldaïcque, qui traicte des corps celestes, laquelle il aprit aussi des Egyptiens, qui estoient fort addonnez aux Mathematiques. tellement qu'il comprenoit de poinct en poinct ce, que tous les deux luy enseignoient, prenant garde par mesme moyen en quoy ils s'accordoient, & estoient differens. Il laissoit là les disputes, & ne se trauailloit à vaincre les autres par la sub-

combattoient à coups de poing : lesquels auparauant qu'ils combatissent nuds, ils oignoient & enseignoient les tours de la lutte.

Lettres Hieroglyfiques.

La Philosophie secrette des Egyptiens.

ἐγκύκλιος παιδεία. c'est à dire, vn cerne & rond des sept arts liberaux qu'ordinairement on apprend.

Moyse n'e-

[illegible] curieux de disputes ains de la verité. Heretiques obstinez en leurs disputes. Moyse guidé de la vertu mesprise les delices de la maison Royale.

tilité d'icelles : ains s'en esloignant cherchoit la verité : car son esprit ne pouuoit receuoir aucun mensonge : & ne ressembloit aux heretiques obstinez aux opinions, qu'ils mettent en auant, & les publient tout ainsi comme elles sont venuës en leur fantasie, sans considerer si elles sont bonnes ou non : faisans comme les aduocats, plaidans pour le gaing seulement, lesquels ne se soucient pas, si les causes qu'ils plaident pour leurs parties sont bonnes ou mauuaises. Apres qu'il eust passé l'âge d'enfance, il employa son esprit, non comme aucuns, qui laissent les volages desirs de jeunesse courir sans frein çà & là : combien qu'il se presentast vne infinité d'occasions, pour l'embrazer & eschaufer, à raison de toute sorte de plaisirs & allechemens, que la maison Royale fournissoit : mais estant conduit par l'attrempance & sobrieté, qui luy seruoient de brides, il domtoit & retenoit par force son courage, qui ne demandoit qu'à courir : & quand & quand adoucissoit & appriuoisoit les autres passions, qui de leur naturel sont forcenées, & enragées. Que s'il aduenoit que la passion & sensualité tât soit peu, se remuast, & vint à secoüer les aisles, alors il se donnoit des punitions plus aspres, ou se blasmoit, & chastioit de paroles. Somme, ayant tousiours l'œil sur les premiers assauts, & mouuemens de l'ame, il la tenoit en bride, ne plus ne moins qu'est tenu le cheual, qui est rebelle à son maistre : craignant que si elles couroient plus loing, à la fin, malgré la raison, qui leur doit tenir la bride, tout fust en desor-

dre & confusion. Car les premiers mouuemens de l'ame sont les causes des bonnes & mauuaises œuures : des bonnes, quand ils obeïssent à la raison, comme à leur guidon : des contraires & mauuaises, quand ils sont si dereglez, qu'ils ne veulent obeïr, & veulent faire tout à leur plaisir. Non sans cause donc ceux qui le hantoient, & tous les autres aussi estoiét esmerueillez & estonnez de ce qu'ils voyoient outre l'ordinaire en luy, ne sçachans de quelle nature estoit le gentil esprit qui habitoit en son corps, orné & paré de si beaux pourtraits intellectuels: tellement qu'ils recherchoient s'il estoit humain, ou diuin, ou meslé des deux natures, d'autant qu'il n'auoit rien de semblable aux autres, mais paroissoit par dessus tous, & tendoit tousiours à quelque chose plus grande & magnifique : ne fournissant à son ventre que son ordinaire, & sa portion necessaire, que la Nature auoit ordonnee : quand autres plaisirs du corps qui procedent des parties, lesquelles sont dessous le ventre, il ne luy en souuenoit point, si ce n'estoit en ce qu'elles luy pouuoient seruir pour engendrer des enfans legitimes : sur tout il estoit curieux de frugalité, & n'y auoit pas vn qui haïst plus que luy, la vie debordee en superfluitez de viandes : parce que tout son souhait & desir estoit de viure de l'ame seule, & non du corps. Il faisoit tous les iours paroistre en soy par effets & œuures, les enseignemens de philosophie, disant ce qu'il pensoit, & faisant choses conformes à son dire ; à fin qu'il y eust vn bon accord entre sa parole & sa vie, & que

Les premiers mouuemens de l'ame causes des bõnes ou mauuaises œuures.

Accord de la parole & de la vie.

quels estoient ses propos, telle fust sa vie : & que comme estoit sa vie, telle fust aussi sa parole: prenant garde, que comme en vn instrument de Musique, toutes les parties fussent d'accord. Il y en a plusieurs, qui lors qu'vn petit vent de bon-heur tombe sur eux, s'enflent & bouffent d'vne grandeur, se monstrans fiers en l'endroit des simples personnes, & les appellent abominations, empeschemens, faix de la terre, & leur donnent autres noms semblables, comme s'ils eussent chez eux seellée en quelque lieu stable, la fermeté de leur bonne prosperité, & fussent asseurez d'estre tousiours heureux, combien qu'il se puisse faire, que le lẽdemain ils ne soient plus au mesme estat. Car il n'y a rien en ce monde plus muable que la fortune, laquelle renuerse dessus dessous les choses humaines, ne plus ne moins qu'en vn jeu de dez : souuent le mesme iour elle abbaisse celuy, qui est haut monté : & esleue l'humble, & le petit. Ces gens-là, dis-je, ores qu'ils voyent tousiours cecy aduenir, & le cognoissent à veuë d'œil, toutes-fois ils mesprisent leurs amis : trãsgressent les loix, dessous lesquelles ils ont esté naiz & nourris : sont si dereglez qu'ils changent les bonnes coustumes de leur païs, où il n'y a que redire : & se voyans pleins des biens presens, que de iour à autre ils reçoiuent, ils n'ont plus de souuenance des vieux. mais nostre Moyse, ayant attaint le sommet de la felicité humaine, & estant reputé le fils d'vn si grand Roy, & selon l'esperance de tous ceux du païs, le futur successeur à la Royauté paternelle (car on ne l'appelloit que le jeune Roy)

La fortune muable.

Mescognoissance d'aucuns éleuez de la fortune.

Roy) ensuiuit la doctrine de ses parens & ayeuls, estimans les biens des personnes, qui l'auoient adopté, combien que lors ils fussent reputez excellens, estre faux & bastards : & au contraire ceux de ses propres & naturels parens, ores que pour quelque temps on n'en fist conte, estre ses propres & vrais biens. Comme donques vn iuge droit & roide, tant de ceux, qui l'auoient mis au monde, qu'aussi des autres, qui l'auoient adopté, recompençoit ceux-là d'vne bonne affection, & pieté filiale, qu'il leur portoit: & ceux-cy par action de grace, reconnoissant en tout & par tout les plaisirs qu'il auoit receu d'eux: lesquels il eut tousiours reconneu, s'il n'eust apperceu vne grande impieté & cruauté, que le Roy machinoit contre Dieu. Car, comme i'ay par cy deuant dit, les Iuifs estoient estrangers, les ancestres desquels auoient quitté pour la famine & disette des viures, Babylone, & autres Seigneuries, qui estoient par delà, & s'en estoient fuys en Egypte, quasi comme supplians, * ainsi qu'en vne sacrée & seure retraitte, s'estant soubmis à la foy du Roy, & à la misericorde des habitans. (Aussi les estrangers, selon mon iugement, doiuent estre mis au rang des supplians en l'endroit de ceux, qui les reçoiuent & accueillent) de supplians deuindrent loüagiers & amis, estans presque égaux en honneur aux Citoyens, voisinans auec eux, & differens bien peu des naturels habitans du païs. Tous ceux-là doncques, qui auoient laissé leur maison, & estoient venus en Egypte pour y demeurer auec toute seureté, comme en vn second pays, furent faits

** Il entend supplians, pour estre receuz au pays.*

Locataires.

Grande captiuité des Hebreux au pays d'Egypte.

par le Roy du lieu esclaues, ne plus ne moins que s'ils eussent esté pris selon la Loy & vsance de guerre captifs, ou achettez des maistres, qui font estat de vendre les serfs, qui naissent en leurs maisons, & estoient contraints de faire tout œuure seruile, jaçoit que non seulement ils fussent francs & libres, ains aussi estrangers, supplians, & nouueaux habitans: au moyen de quoy ce meschant Roy ne portoit point de reuerence à Dieu, & ne craignoit pas Dieu, dis-je, qui est protecteur du droict de la liberté, du droict de l'estranger, du droict du suppliant, & du droict du citoyen, & lequel a l'œil sur toutes les choses d'icy bas: d'auantage il leur faisoit des commandemens si lourds, & pesans, que leur force ne les pouuoit supporter, adjoustant trauaux sur trauaux. Cependát s'il se trouuoit quelqu'vn, qui pour sa foiblesse se retiroit, il estoit enchainé: pour ce faire, il auoit choisi des Maistres d'œuures, qui prenoient garde à tout, felons & cruels, & qui ne pardonnoient à personne, qu'on appelloit à raison de leur office, commissaires des œuures. Tous doncques trauailloient: les vns faisoient de terre trempée, des tuilles & briques, les autres apportoient de toutes parts des pailles, d'autant que la paille est le lien de la tuille: aucuns aussi estoient deputez & destinez pour les bastimens des maisons tant particulieres, que communes, des murailles des villes, & pour les tranchées & fossez: & falloit que ceux-là portassent eux-mesmes nuict & jour les materiaux, sans qu'il y eust personne,

Epithetes de la bonté & prouidence de Dieu.

Commissaires des œuures.

Fabrique de tuille & brique.

qui succedast en leur place & charge, tellement qu'ils n'auoient aucun relasche, ny leur estoit permis tant soit peu dormir : ains estoient contraints de faire tout ce qu'ont accoustumé de faire les Maistres ouuriers, & les aides: au moyen dequoy en peu de temps le corps & le courage leur faillirent. Ils mouroient doncques les vns apres les autres de peste, & les jettoit-on, apres qu'ils estoient morts, hors le territoire, sans que ils fussent enseuelis, & ne souffroit-on, qu'on jettast de la terre sur leurs corps, ny qu'on pleurast les parents & amis, ainsi miserablement morts. En ce faisant, ces meschans menaçoient de maistriser & traicter comme esclaues, les affections de l'ame, que la Nature a laissées presque seules de tous les autres libres & franches, en les accablant du fardeau insupportable de la necessité, si pesante & forte, qu'ils n'osoient se declarer. De ce, Moyse estoit fort fasché, d'autant qu'il ne pouuoit punir ceux, qui faisoient tort aux vns, ny ayder les autres, ausquels on faisoit tort. Toutesfois, en ce qui luy estoit possible, il les soulageoit de paroles, admonestant les maistres des œuures, & commissaires, qu'ils eussent à s'attremper, & relascher la violence de leurs commandements : les ouuriers aussi, de porter constamment les choses presentes, comme gens courageux, & vertueux: qu'ils ne deuoient trauailler leurs esprits auec leur corps; mais deuoient attendre le bon temps apres le mauuais : parce que toutes choses, qui sont au monde, ont accoustumé de se changer és choses contraires: les nuées, en beau temps, &

Aduertissement de Moyse plein de cōsolation pour les Hebreux captifs & esclaues.

clair:la force des vents,en vn air paisible:la tempeste, & tourmente de la mer, en calme & bonace : & plus encores, disoit-il, les affaires humaines se changent, d'autant qu'elles sont plus variables. En leur vsant de ces belles paroles, il auoit opinion, qu'il allegeroit, comme le bon Medecin, leurs maladies, bien qu'elles fussent fort griéues à supporter : mais estans appaisées, quelque temps apres elles retournoient, & les assailloient plus viuement, leur apportant,apres auoir vn peu repris force & aleine, vn nouueau mal, plus fascheux que n'auoient esté tous les autres premiers trauaux. Car en la compagnie de ces maistres d'œuures, il y en auoit de tant cruels & enragez, qu'ils ne differoient aucunement en cruauté des bestes venimeuses & sauuages, qui se paissent de chair : bestes sauuages, dis je, déguisées en hommes, lesquelles souz apparence du corps humain, qui doit estre doux & amiable, mangeoient ces pauures gens, & se monstroient plus durs & insensibles, que n'est le fer ny le diamant. Il y en auoit entre les autres vn fort outrageux, lequel, outre ce qu'il ne pardonnoit rien, estoit aigri & irrité d'auantage par les prieres & humbles remonstrances, qu'on luy faisoit, & frappoit ceux qui ne faisoient incontinent & vistement son commandement, les iniuriant & tourmentant de toutes sortes de tourmens iusques à la mort. Moyse l'osta de ce monde, & le tua, iugeant cet œuure estre sainct, comme aussi il estoit, de faire mourir celuy qui viuoit à la ruine des hommes. Le Roy ayant ouy cecy fut courroucé, estimant estre chose grief-

Acte de Moyse sainct & magnanime.

Le Roy courroucé contre Moyse.

ue à ſupporter, non de ce que celuy là auoit eſté tué, ou que l'autre l'auoit tué à tort, ou à bon droict, mais de ce que ſon petit fils ne ſ'accordoit point auec luy, & ne tenoit point pour ſes amis ou ennemis, ceux qu'il tenoit pour tels: ains haïſſoit ceux qu'il aimoit: & aimoit ceux, qu'il auoit rejetté: ayant au reſte pitié des autres qu'il haïſſoit à mort. Or les Seigneurs du païs prenans ceſte occaſion, & ayans pour ſuſpect le jeune homme (car ils ſçauoient bien qu'il luy ſouuiendroit des meſchancetez & cruautez, qu'ils commettoient, & qu'auec le temps il en prendroit la vengeance, & feroit la punition) emplirent les grandes & ouuertes oreilles du Roy ſon ayeul, d'infinies calomnies & faux faits, les vns d'vn coſté, les autres de l'autre, en ſorte qu'ils luy imprimerent au cerueau vne crainte de la perte de ſon Royaume, luy faiſans à croire, qu'il eſtoit en danger d'en eſtre deſpoüillé, & luy diſans: Il t'aſſaillira toy meſmes: il ſe jettera ſur toy: il n'eſt pas homme de peu d'entendement. Il ſe meſle touſiours de quelque choſe, & ne faict que remuer meſnage: il conuoite la Royauté auant le temps: tantoſt il menace l'vn, tantoſt il flatte l'autre: il tuë ceux qu'il luy plaiſt, ſans eſtre repris de iuſtice: Il repouſſe au loin les perſonnes, qui te portent bonne affection. Pourquoy tardes-tu? Attens-tu qu'il mette à execution ce qu'il braſſe en ſon eſprit? C'eſt vne aduance grande pour les traiſtres que les delaiz, que leur donnent ceux, qui ſont eſpiez d'eux. Pendant qu'on l'accuſoit & calomnioit de ceſte façon, il alla demeurer en

Rapport calomnieux des Seigneurs d'Egypte à leur Roy touchant Moyse.

Moyse se retire en Arabie.

l'Arabie proche region d'Egypte, où il pouuoit seurement demeurer: & là inuoquoit Dieu, & le prioit, qu'il luy pleust de déliurer ces pauures gens de leur grandes miseres, & quand & quand punir ceux, comme ils auoient bien merité, qui ne laissoient aucun tourment en arriere pour affliger son peuple: & qu'il luy permist qu'il vist tous ces deux cas aduenir: en ce faisant, qu'il luy doubleroit sa joye. Dieu doncques exauça ses prieres: estant fort joyeux du bon naturel d'iceluy, lequel estoit amoureux d'honnesteté, & haineux de meschanceté. Tellement que non long temps apres, Dieu regarda son penple, & prit connoissance des affaires d'Egypte, & y assit son iugement tel qu'il appartenoit à sa diuinité, comme il declara par sa sentence toute notoire, & par les punitions desquelles il chastia ceste meschante nation d'Egypte. Cependant Moyse s'exerçoit à l'escrime de vertu, ayant chez soy, pour sa maistresse, la raison ciuile, dessouz laquelle s'exerçant aux deux façons de vie tresloüables, c'est à sçauoir la contemplatiue & l'actiue, il y trauailloit fort, fueilletant tousioursles enseignemens de Philosophie, les comprenant vistement, & les retenant bien en sa memoire, sans iamais les oublier, à fin que puis apres il les mist en vsage, en les accommodant à chascune de ses actions loüables: ne se souciant aucunement de la reputation du monde, ains de la verité: d'autant qu'il s'estoit assigné pour son seulbut la droite raison naturelle, laquelle est la source, & fontaine de vertu: vn autre que luy, qui eust fuy l'ire cruelle d'vn Roy, & qui nouuellement

Exercice de la vie actiue & contemplatiue.

fust venu en vne terre estrange, & n'eust point auparauant frequenté les mœurs & coustumes des habitans du pays, ny parfaittement conneu, quelles choses leur plaisent, ou déplaisent, eust tasché de viure en repos auec les autres, sans se donner à cognoistre : ou bien s'il eust voulu paroistre au milieu des habitans, il eust tasché d'auoir l'amitié & grace, par ses grands & aggreables seruices, des Seigneurs du païs, & de ceux qui peuuent beaucoup, desquels il eust attendu & tiré quelque proffit & secours, si d'auanture aucuns de ses ennemis le fussent venu assaillir, & eussent tasché à l'emmener par force. Mais Moïse prit vn autre chemin tout contraire à celuy là, suiuant les saincts mouuemens de l'ame, ne permettant qu'aucun clochast ou chancellast, qui estoit cause que lors il s'esuertuoit le plus, quand il sentoit sa force abaisser, estimant que la vraye force, c'est la Iustice, de laquelle estant poulsé, il alloit de son bõ gré au secours des plus foibles. Ie raconteray vn de ses actes, qu'il fit en ce temps là : lequel, combien qu'il semble estre petit, si ne partoit-il pas d'vn petit courage. Les Arabes sont coustumiers de nourrir force troupeaux de bestes, lesquels indifferemment les hommes, les femmes, les jeunes enfans, & les filles, non seulement de petite qualité, mais de grande reputation, meinent paistre. Or se trouuerent sept filles d'vn pere Sacrificateur, lesquelles auoient amené leurs trouppeaux vers vn certain puids, dont apres auoir lié & pẽdu leurs cruches à des cordes, puisoient l'vne apres l'autre, tellemẽt qu'en se soulageant les vnes les autres,

Moyse enclin à donner secours aux foibles & oppressez.

Acte de Moyse prouenant d'vn grand courage.

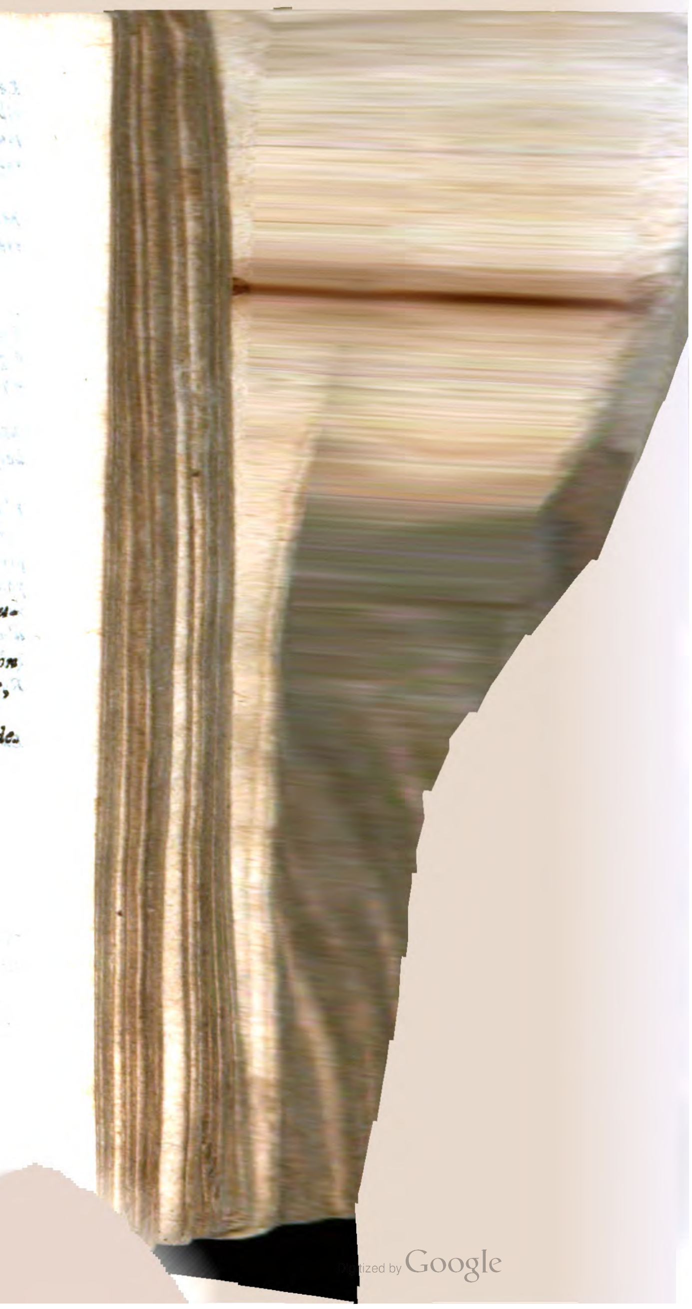
& trauaillant chacune en son tour, réplirent fort promptement les auges, qui estoient là aupres: là suruindrent des bergers, qui mesprisans la foiblesse des filles, s'efforcerent de les chasser elles & leurs trouppeaux, amenans leurs bestes à l'eau des auges, ja toute preste & tirée, & pensans bien cueillir le fruict d'autruy. Ce que voyans Moyse (car il n'en estoit pas loing) accourut hastiuement: & estant tout debout aupres d'eux: Ne vous deporterez-vous point, dit-il, de faire tort à ces filles, pensans soubs ombre du lieu solitaire, occuper ce qui est à autruy? » N'auez vous point honte de nourrir des bras & » des coudes qui ne vous seruent de rien? vous » estes de grosses pieces de chair, & espaisses hu- » res, & non pas hommes: les filles font acte de » garçons: & ne tardent point à dépescher ce que » doiuent faire les garçons: & vous autres, qui » estes ieunes, vous plaisantez icy, comme des fil- » les. Ne vous en irez vous point? Ne quitterez- » vous point la place à celles, qui sont les premie- « res venuës, & à qui appartient l'eau tirée? C'est » bien loin de leur en tirer & verser, à fin qu'elles » en ayent plus grande abondance. Au contraire, » vous vous hastez de leur oster ce qu'elles auoiét » ja appresté. Mais par le celeste œil de la iustice, » lequel void tout au dedans des deserts, vous ne » leur osterez point: Celui là m'a choisi & enuoyé » lors que ie n'y pensois point, pour leur ayder: Car ie suis nay pour secourir celles ausquelles on fait tort, me faisant fort de la grande main, » laquelle il n'est loisible de voir à vous autres qui » voulez rauir le bien d'autruy: vous la sentirez

Inuectiue de Moyse contre de meschans bergers.

Main pour puissance.

toutefois, & vous frappera, sans qu'en voyez « rien, si vous ne vous changez, & deuenez sages. « Si tost qu'il eut dit ces paroles, les autres bergers, craignant qu'il ne predit la verité, comme elle deuoit auenir : d'autant qu'en parlant il sembloit qu'il fust inspiré de Dieu, & transformé en vn Prophete, ils luy obeirent, & amenerent le trouppeau de ces filles à l'abbruuoir, retirans les leurs, qui estoient là les premiers. Les filles fort joyeuses de ce, retournerent en leur maison, & raconterent à leur pere les choses qui leur estoient auenuës contre leur esperance : de sorte qu'elles luy imprimerent dedás son esprit vne grand' amour & affection enuers cest estranger. Il les tansoit donc de leur ingratitude, leur disant ces paroles : Pourquoy l'auez vous laissé ? il le falloit amener tout incontinent. Que si d'auãture il vous eust refusé, vous le deuiez prier. Auez vous autrefois apperceu en moy quelque discourtoisie ? Ne craignez vous point de tomber vne autre fois entre les mains de quelque meschantes personnes ? Il faut par necessité que ceux qui oublient les graces qu'on leur fait, ayant apres faute d'aide. Retournez d'où vous venez : car la faute iusques à present se peut amender. Hastez vous d'aller apres luy, & l'appellez, à fin qu'il soit participant premierement du droit de l'hospitalité, & en apres recompensé du plaisir, qu'il vous a fait : Car il merite bien qu'on luy en sache gré. Elles donques se hastans, ne le trouuẽt pas loin de la fontaine ; & apres luy auoir declaré ce que leur pere leur auoit enchargé, fi-

Ceux qui oublient les graces qu'on leur a fait, ont apres faute d'aide.



Les excellens esprits se font soudain paroistre.

rent tant qu'elles l'amenerent en leur maison. Le pere estant incontinent tout esmerueillé de son beau visage, & peu apres de son bon entendement (car les excellents esprits paroissent incontinent, & n'ont que faire de la longueur du temps, pour estre cogneus) luy donne pour femme la plus belle de ses filles, approuuant par ce seul fait sa vertu, & monstrant par là, que la seule bonté est digne d'estre aimée, n'ayát que faire de la recommendation d'autry, se recommendant assez d'elle mesme. Le mariage acheué, Moyse prit la charge des trouppeaux des bestes, & deuint berger faisát là son apprentissage, auparauant que de paruenir au gouuernement des hommes. Car l'art de berger, est vn aprentissage pour le Royaume, à l'auantage de celuy, qui doit auoir le gouuernement du doux & priué trouppeau des hommes; comme est la chasse auec les chiens, aux gens de guerre: d'autant qu'en chassant apres les bestes sauuages, ils s'appreignét & s'assayét à gouuerner les armées. En ce faisant les bestes irraisonnables seruent tant aux vns qu'aux autres d'exercice, pour puis apres monter en quelque charge, en temps de paix & de guerre: parce que la chasse des bestes sauuages est vn exercice de guerre contre les ennemis, & le gouuernement des bestes douces & paisibles est vn Royal exercice en l'endroit des sujets. Pour ceste cause les Roys sont appellez, non pour vn des-honneur, mais pour vn honneur souuerain, bergers. Quand à moy qui recherche les choses, non selon l'opinion du commun, ains selon la verité, mon aduis est

Moyse marié.

La bonté est digne d'estre aymée.

Moyse se fait berger.

L'art du berger est vn aprentissage pour le gouuernement d'vn peuple & d'vn Royaume.

La chasse.

Les Roys sont appellez Bergers d'vn tiltre honorable.

Homere.

(se mocque qui voudra) que celuy là est seul parfait Roy, qui est bien entendu en l'art de berger, ayant appris au gouuernement des moindres animaux, ce qui appartient à celuy des plus grands & meilleurs : car il est impossible que les choses grandes soient parfaites, auant les petites. Luy donques estans deuenu le meilleur berger de tous les autres, & fort suffisant pouruoyeur de tout ce qui estoit pour le profit de ses oüailles (d'autant qu'il n'estoit aucunement paresseus, mais comme leur chef de son bon gré, & se donnant ceste volonté, leur fournissoit promptement leurs necessitez, quand il en estoit besoing) augmentoit auec vne grande allegresse, sans faire tort à personne, son trouppeau: de maniere qu'il estoit ja enuiyé des autres bergers, ne voyans rien de semblable en leurs propres trouppeaux, lesquels s'ils eussent peu maintenir vn mesme estat, ils eussent pensé n'auoir pas occasion de se plaindre : mais voyãs qu'ils ne s'amẽdoiẽt point tous les iours, & qu'il sembloit qu'ils ne fissent que decheoir; & qu'au contraire celuy de Moyse ne faisoit que croistre & embellir, estant chacun gras, peuplé, & trouuant tousiours bons pasturages, ils estoient fort marris. Il auint vne fois, comme il le menoit en vn lieu abondant en eau, & en foin, qu'il trouua vn endroit, où la terre produisoit grande quantité d'herbe bonne & proffitable à son bestial, & là estant pres d'vn buisson veit vne vision espouuẽtable. Il y auoit en ce lieu vn Eglantier, qui est vn arbrisseau plein d'espines, & foible : cest Eglantier, personne n'y ayant mis le

Les grandes choses ne sont parfaites auant les petites.

Moyse fort soigneux de son troupeau.

Vision du buisson ardent par Moyse.

feu commençe incontinent à brusler : & combien qu'il fust tout enuironné d'vne grande flamme, coulant incessamment, comme vne fontaine depuis le pied iusques au sommet, il demeura toutefois entier, n'estant bruslé ny consommé du feu, comme si c'eust esté quelque substance impassible, & non pas quelque matiere propre à conceuoir le feu, se seruant du feu, comme de sa nourriture. Au milieu de la flamme apparoissoit vne face fort belle, ne ressemblant à pas vne de celles que nous voyõs: c'estoit vne image tres-diuine, vne lumiere plus claire que la flamme, reluisante comme l'esclair, laquelle quelqu'vn pourroit soupçonner estre l'image de Dieu eternel : mais appellons là vn Ange, parce que l'Ange a anõcé les choses à venir par vn silence plus clair & eloquent, que nulle voix, au moyen de la vision magnifique & admirable. Car l'esglantier qui brusloit, signifioit ceux ausquels on faisoit tort : & le feu ardent, ceux qui font tort aux autres. Au reste en ce que j'ay dit, que ce qui estoit tout ardent, n'auoit esté bruslé, ny mis à neant, estoient representez ceux à qui on faisoit tort : lesquels ne seroient deffaits par leurs ennemis, qui les persecutoient : mais que les assauts & les embuches qu'on leur dressoit, ne leur porteroient aucun dommage. Le mesme esglantier estoit l'Ange & messager qui monstroit la prouidence de Dieu, lequel sans faire bruit, facilemẽt fait venir à bonne fin, contre l'esperance de tout le monde, les horribles dangers. Il nous faut diligemment considerer, si tout se rapporte. L'E-

Image de Dieu.

Que signifie l'Esglantier qui bruloit.

glantier, comme il a esté dit, est vne plante fort foible, laquelle ne laisse pas pourtant d'estre poignãte: de sorte que si tant soit peu on y touche, elle naure. cestuy Eglãtier ne fut point consumé du feu, lequel de son naturel met tout à neant: au contraire il fut gardé par luy, & outre ce qu'il ne fut point brusté, il demeura tel qu'il estoit, & ne perdit rien de ce qu'il auoit auparauant: & qui plus est, il retint vne clarté. Tout cecy n'estoit qu'vne representation & approbation de la cause de la nation Iudaïque, laquelle en ce temps là estoit en surseance, & ne faisoit qu'attendre l'heure qu'on parlast d'elle, criant presque à ceux, qui estoient en aduersité: Ne vous laissez point tomber: vostre infirmité est vostre force, laquelle poindra & naurera dix millions d'autres: ceux qui ont desir de vous ruiner, malgré eux vous sauueront: parmy les maux vous n'endurerez point de mal: mais quand quelqu'vn vous pensera saccager, ce sera lors que vostre gloire reluira plus. Dauantage le feu, qui selon son essence, consomme tout, reprend ceux qui ont le courage cruel, & volontiers diroit: Ne vous esleuez point pour vos propres forces: veu que vous voyez les puissances inuincibles destruites & abolies. Reuenez en vostre bon sens, & esprit: la vertu bruslante de la flamme, est bruslee comme le bois: & le bois, lequel naturellement est bruslé du feu, ard tout notoirement, comme le feu. Apres que Dieu eut monstré à Moyse ce signe merueilleux fait pour lui donner à connoistre euidemment comment les choses pour l'auenir deuoient

Proprieté de l'Eglantier.

Exhortation de la nation Iudaique.

Prosopopee du feu.

estre accomplies : il commença par sa propre bouche à la conuertir d'aller prendre le soing & charge de sa nation, comme celuy qui deuoit estre non seulement cause de sa liberté, ains aussi dedans peu de temps, le capitaine & conducteur au voyage qu'elle deuoit faire au païs qui luy auoit esté promis: l'asseurant qu'en tout & par tout il l'accompagneroit, & le tiendroit tousiours par la main. Car voyant, disoit-il, qu'il y a long temps qu'ils endurent du mal, & souffrent des torts insupportables, & qu'il n'y à personne qui les soulage ou prenne pitié de leur malheur, j'en ay eu moy-mesme pitié: joint aussi que ie voy vn chacun en son endroit, & tous en general d'vn mesme accord s'estre tournez aux prieres, esperans d'auoir de moy secours & ayde. Or ie suis de mon naturel doux & misericordieux, à ceux qui m'inuoquent & me supplient de bon cœur. Va t'en donques vers le Roy du pays, ne craignant aucune chose: car celuy qui regnoit auparauant cettuy, est decedé: lequel tu auois fuy, de crainte qu'il te fist quelque mal. Il y en a maintenant vn autre qui a le gouuernement du pays, lequel n'a conçeu aucune rancune contre toy, pour tes propres affaires. Apres que tu seras là arriué, tu prendras auec toy la compagnie des anciens, & diras au Roy de par moy, que vostre nation a esté appellee de ma propre bouche, pour me faire sacrifice en la maniere accoustumée, apres qu'elle sera sortie hors du païs, & aura cheminé trois iours. Moyse sçachant bien, que ny ceux de sa tribu & lignee, ny tous les autres, ne croiroient

Dieu parle à Moyse & a pitié de son peuple affligé.

point à ses paroles : voire mais, dit-il, s'ils me demandent quel est le nom de celuy qui m'a enuoyé, & ie ne leur puisse dire, ne semblera-il pas que ie les trompe & abuse ? Respond leur premierement, dit Dieu, que c'est CELVY QVI EST : à fin qu'ayans appris la difference qu'il y a entre ce qui est, & ce qui n'est pas, ils apprennent apres, qu'il n'y a point de nom propre qui me puisse estre donné, & qu'à moy seul appartient d'estre. Mais s'ils sont si simples d'esprit, qu'ils recherchent mon nom, declare leur nom simplemẽt ce que dessus, que ie suis Dieu, mais aussi que ie suis le Dieu de trois personnes qui ont pris leur nom de la vertu : le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, & le Dieu de Iacob : desquels le premier est la reigle de la sapience acquise : l'autre, de la sapience naturelle, & la troisiesme de celle qui gist en exercice. Que si pour ces choses ils ne te veulent point croire, à la fin ils se changeront, estans enseignez par trois signes, que pas vn homme auparauant n'a veu, ny ouy. Or ces signes estoient tels. Il luy commande qu'il iette la verge qu'il tenoit en terre : ceste verge prenant incontinent vie, rampoit sur la terre, tellement qu'elle deuint à l'instãt vn grand Dragon parfait, qui est la principale beste de toutes celles qui n'õt point de pieds. MOYSE se destournant de ceste beste, & estant, de frayeur qu'il eut, tout prest à fuir, fut rappellé de Dieu. Apres qu'il eut esté asseuré, vint, comme il luy auoit esté commendé, à tirer la queuë du Dragon : mais le Dragon qui se trainoit encore, si tost qu'il fut touché, s'arresta tout

Response de Moyse à Dieu.

Replique de Dieu à Moyse.

Dieu n'a point de nom propre qui luy puisse estre donné.

Dieu pourquoy s'appelle le Dieu d'Abraham, d'Isaac & Iacob.

La verge de Moyse conuertie en serpent.

Le Dragon reprend sa

premiere forme de verge. court, & estant estendu de son long, reprit incontinent la premiere forme de baguette. voyãt Moyse ces deux changemens, demeura tout estonné, ne pouuant discerner lequel des deux estoit le plus merueilleux, & estant autant esbahy de l'vn que de l'autre. Voyla le premier signe. Le second fut aussi merueilleux, qui fut fait bien tost apres. Dieu luy commenda de cacher dedans son sein l'vne de ses mains, & apres la monstrer, ayant fait ce qui luy auoit esté commandé, sa main soudainemẽt apparut plus blanche que neige: la remettant de rechef dans son sein, & la monstrant apres, retourna en sa premiere couleur, & recouura sa premiere forme. Moyse donc estant seul apprenoit ces choses de Dieu seul, comme vn escollier de bon esprit, de son maistre: ayant chez soy les outils de ses miracles, qui estoient la main & le baston, dont il se seruoit auparauant en ses voyages. Il y en eut vn autre troisiesme qu'il ne pouuoit porter auec luy, ny l'apprendre premier que d'estre arriué en Egypte: toutefois n'estoit moins espouuantable que les autres. Celuy-là deuoit prendre son commencement en Egypte, & estoit tel. Apres (dit Dieu) que tu auras pris de l'eau du fleuue ce que tu en voudras, respans la à terre: cest eau deuiendra sang tout rougeastre, & prendra d'iceluy la couleur, & vertu. Cecy luy sembloit croyable, & à bonne raison, non seulemẽt par ce que celuy qui le disoit n'estoit point menteur, mais aussi pour les autres choses merueilleuses, qui n'agueres auparauant luy auoiẽt esté monstrees tant en la main qu'au baston.

Second signe merueilleux touchant la main de Moyse.

Troisiesme signe merueilleux.

Or

Or cōbien qu'il y adioustast foy, toutefois il refusoit ceste charge, sous ombre qu'il disoit auoir la voix gresle, la langue tardiue, & n'estre eloquent, principalement depuis qu'il eut ouy parler Dieu : tellement que pensant en luy mesme, que l'eloquence humaine, à comparaison de la verité, est muette, & qu'il estoit aussi de son naturel honteux, il taschoit à se retirer de ces affaires d'importance, ne s'estimant estre capable d'executer si grādes choses, & prioit Dieu qu'il en choisist vn autre, qui facilemēt & legerement pouuoit mettre à fin tous ces messages. Dieu estant aise de la honte qu'il voyoit en luy. Commēt, dit-il, ne cognois tu point celuy, qui a donné la bouche à l'homme, qui luy a basty la langue, l'artere, & tous les organes de la voix humaine & raisonnable? C'est moy. Ne crains rien donques. Car par mon inspiration toutes tes paroles seront fort bien articulées, & changées en meilleur estat d'eloquence, qui se puisse trouuer : de sorte que sans aucun empeschement coulera d'icelle, comme d'vne claire fontaine, vn doux & poly ruisseau de pensees. Que si tu as besoin de truchement, tu auras ton frere qui te seruira de bouche, à fin qu'il annonce au peuple ce qu'il aura entendu de toy, & tu luy declareras les mandemens de Dieu. Ayant ouy cecy (car il ne faisoit pas seur de contredire à Dieu) part auec sa femme & ses enfans, & prend le chemin d'Egypte, où rencontrant son frere, qui luy estoit allé au deuant, luy mit en la teste de l'accompagner, luy reuelant les propos, que Dieu luy auoit tenu. Or l'ame de son frere

L'eloquence humaine n'est rien à comparaison de la verité.

Dieu reprēd Moyse & luy enflamme le courage.

Moyse s'achemine en Egypte suiuant le vouloir de Dieu.

Il rencontre son frere sur le chemin.

estoit ja disposee par la preuoyance diuine à luy obeïr, de sorte que promptement il s'accorda, & le suiuit de bon cœur. Apres que tous deux d'vn mesme vouloir furent arriuez en Egypte, premierement ils assemblerent les anciens de la nation en lieu secret, & leur declarerent les propos de Dieu, & comme ayant eu pitié d'eux il leur promettoit liberté, & vn meilleur païs pour habiter, que n'estoit celuy d'Egypte: leur disoit au surplus Moyse, qu'il seroit le capitaine & guide du voyage. Cela fait, ils prennent la hardiesse de parler au Roy, luy remonstrans, qu'il falloit qu'il enuoyast le peuple hors les bords de son Royaume, pour faire les sacrifices à Dieu au desert: car il disoit auoir besoin d'vn lieu solitaire pour faire les sacrifices, qui estoiét differents des autres, de peur que pour la diuersité de leurs ceremonies, d'auec celles des autres, ils ne les offensassent, ou fussent souillez d'eux, & ne prenans point plaisir à les voir. Maiss le Roy (l'ame duquel dés le berceau auoit esté publiée & nourrie en la superstition, & orgueil de ses ancestres) ne croyent point estre de Dieu intellectuel, ny autre, que ceux qui sont visibles, leur respondit auec iniure, disant: *Qui est celuy-là, auquel il me fait obeïr? Ie n'ay point encores cogneu ce nouueau Seigneur dont vous parlez. Ie ne laisseray point aller le peuple dehors sous ombre de festes & sacrifices. Il ne demande qu'à rien faire, & à se rebeller.* Apres cela estant deuenu fascheux, cholere, & tellement indigné, qu'on ne pouuoit appaiser son courroux, il commanda que les maistres des œuures fussent blasmez de ce qu'ils

Gen. v. 5.

Remonstrance à Pharaon.

Rude responce du Roy à Moyse.

laissoient trop en repos les Hebreux, disant que la deliberation de faire sacrifices & festes ne procedoit que du relasche, & de l'oisiueté: d'autant que ceux qui sont contrains de trauailler, ne pensent point à telles choses: trop bien les autres, qui viuent delicatement auec plaisir & soulas. Comme donques ainsi fust, qu'ils endurassent plus de mal, que jamais, & se courrouçeassent contre les cõpagnons de Moyse, comme abuseurs & trompeurs, & tant en particulier, qu'en public ils medissent d'eux, les accusans d'vne impieté, parce qu'il sembloit qu'ils ne fissent que mentir, de ce qu'ils disoient de Dieu: Moyse commença à monstrer les signes merueilleux, qu'il auoit auparauant appris, pensant par ce moyen les reduire d'vne incredulité, dont ils estoient detenuz, à la foy & croyance de ce, qui leur auoit esté dit. Ceste monstre de miracles là, desiroient fort voir le Roy, & ses gentils hommes. Estans donques les Seigneurs du païs montez au Palais, le frere de Moyse prenant le baston, & le branslant en haut, à fin qu'il fust apperçeu de tous, le jetta contre le plancher: ce baston soudainement deuint Dragon. Ceux qui estoient tout à l'entour, & contemploient ce signe, tous estonnez reculerent en arriere, de la frayeur qu'ils eurent, & s'enfuirent: Mais les Sophistes, enchanteurs qui se trouuerent là: Dequoy estes vous effrayez? dirent-ils. Penseriez vous que nous ne fussions pas duits, & vsitez en telles choses? Nous ne sommes pas apprentifs en cela. Nous vsons d'vn art, qui sçait faire le semblable. Cela dit, chacun jetta

Moyse commence à mõstrer les signes merueilleux.

Exo. 7.

La verge conuertie en Dragon.

Les enchanteurs du Roy font conuertir leurs bastons en serpens.

son baston, qu'il auoit en sa main, alors apparut vne grande multitude de Dragons, qui s'entortilloient à l'entour du premier : mais cestuy-là se leuant de son cerne & rond en haut, eslargit sa poitrine, & ses entrailles : apres ouurant la gueule, & reprenant d'vne grande force son aleine, & enuironnant de tous costez ces autres Dragons, les aualla comme si c'eust esté vne iettée de poisson: & les ayãs englouriz, retourna en sa premiere nature de baston. Ce tant excellent spectacle auoit osté le soupçon de l'esprit de ceux qui vouloient mal aux Hebreux, de ne penser plus que ces choses qui se faisoient fussent ruses forgees pour seduire le monde : mais que sa puissance diuine en estoit cause, à laquelle il n'y a rien impossible. Combien donques que par la vertu & efficace euidente de ces signes, ils fussent contraints de confesser la verité du fait, si est-ce qu'ils ne laisserent pourtant d'estre animez contre le peuple des Hebreux, estans addonnez à vne cruauté & impieté, comme à quelque bien certain, & loüable, n'ayans aucune pitié de ceux qui estoient à tort affligez, ny faisants compte des commandemens de Dieu, lequel leur auoit donné à cognoistre sa volonté par preuues de signes plus clairs, que n'estoit sa parole : à ceste cause ils auoient besoin d'vne plus grosse correction, & les falloit assaillir plus viuement. Parquoy les pauures insensez furent chastiez par vne multitude de playes, d'autant qu'ils ne pouuoient estre endoctrinez par bonnes raisons. Or auindrent au pays d'Egypte dix punitions, qui est vn nom-

Le grand Dragon deuore tous les serpens des enchanteurs.

Dix grandes punitions.

bre de punitions parfait, contre ceux, qui au plus haut degré auoient peché, differentes de celles qu'on a accoustumé de souffrir : Car les elements du monde, à sçauoir la Terre, l'Eau, l'Air & le Feu, dont le monde a esté accomply, se dresserent contre eux, & les assaillirent : l'ayant ainsi Dieu ordonné, comme chose iuste & raisonnable: à celle fin que le païs des meschans fust ruiné, & qu'on cogneust par là la force de sa puissance dont il vsoit, ayant formé les mesmes elemens pour le salut & generation de toutes choses, & puis les tournant, quand bon luy sembloit, à la ruine & desconfiture des meschans. Or il diuisa les punitions, & en fit de trois sortes : les premieres, qui appartiennent au plus massifs & espaiz elemens, qui sont l'Eau & la Terre, dont sont composez les corps auec leurs qualitez, les laissa au frere de Moyse : les trois d'apres, qui se ressentoient de l'Air, & du Feu, dont les choses qui sont au monde prennent ame, les ordonna pour Moyse : la septiesme, la fit commune à tous les deux : les autres trois, qui acheuent les dix, il se les reserua. Il commença donques de mettre à execution les premieres, qui appartiennent à l'Eau : Car d'autant que les Egyptiens ont tousiours honoré par dessus toutes choses l'Eau, l'estimant estre le commencement de la generation de tout ce qui est en ce monde, il s'en voulut seruir premierement pour espouuenter & chastier ces meschans, qui en faisoient tant de compte. Qu'aduint il doncques alors ? Ayant le frere de Moyse, par le commandement de Dieu,

auenues en Egypte.

Elemens bandez contre les Egyptiens.

Les Egyptiēs ont honoré l'eau par sus toute chose.

Le fleuue changé en sang.

frappé de la verge le fleuue, le fleuue se changea tout incontinent, depuis l'Ethiopie iusques à la mer, en sang, & quand & quand les fossez, les estangs, les cisternes, les puits, les fontaines, bref toute la puissance d'eau, qui estoit espanduë par l'Egypte, tellement que par faute d'eau bonne, à boire, on n'alloit plus aux riuages: & qui est plus, quand on fendoit & ouuroit-on quelque veine d'eau, sailloit, comme d'vne playe sanglante, vne ondée de sang, sans qu'on y apperceust vne goutte d'eau claire: Dōt aduint que toutes sortes de poissons moururent, estant la vertu, qui donne vie, conuertie en celle qui corrompt: tellement que tout le pays estoit remply de puanteur, tant il y auoit de poissons amassez les vns sur les autres, qui estoient pourriz & gastez. Il y eut aussi vne grande multitude d'hommes, qui moururent de soif, qui estoient estenduz à tas par les carrefours, à raison que les parens ne pouuoient suffire à porter les corps aux monumens. Car ce mal dura sept iours, iusques à ce que les Egyptiens se fussent retournez vers ceux qui estoient auec Moyse: lesquels prierent Dieu, qu'il eust pitié des personnes qui mouroient ainsi. Dieu, qui de son naturel est misericordieux, changea le sang en eau bonne à boire, rendant au fleuue ses anciens ruisseaux salubres, & bons à boire. Apres qu'ils eurent esté quelque peu relaschez, ils retournerent, comme deuant, à la mesme cruauté, & iniustice, comme si la iustice eust esté ou totalement esuanouïe des hommes, ou qu'apres auoir souffert vne peine, ils n'ēdeussent encou-

Le fleuue remis par le vouloir diuin en sa premiere qualité.

rir d'autre? Si est-ce toutefois qu'en endurant tousiours quelqu'vne, ils apprenoient comme les enfans qui sont encores niais, à ne les mespriser : parce que la vengeance diuine, qui les suiuoit pas à pas, comme elle retardoit, quand ils tardoient : aussi, si tost qu'ils couroient au peché, en les desaduanceant, les surprenoit. Pour ceste cause le frere de Moyse estendit derechef, par le commandement de Dieu, sa verge sur les marez, sur les estangs, & marescages. Il n'eust pas si tost estendu sa main, qu'vne grande multitude de raines ou grenouilles, saillit dehors en telle abondance, que non seulement les lieux des marchez, & autres estans à decouuert, furent remplis, ains aussi les estables des bestes, les metairies, les maisons, les temples, & generalement tous les lieux, tant particuliers que publicques, tellement qu'il sembloit que la nature eust deliberé d'enuoyer ceste sorte de beste, qui viuoit dedans l'eau, en vn element contraire au sien, comme en vn nouueau païs pour y habiter : car la terre est contraire à leau. Les Egyptiens donques ne pouuans sortir dehors, par ce que toutes les ruës en estoient pleines, ny demeurer dans leurs maisons, d'autant qu'elles s'estoient desia saisies de tous les cabinets, & estoient grimpees iusques au plus haut des estages, tous desesperez & perdus r'accoururent comme deuant aux mesmes personnes, dont a esté parlé : ausquels le Roy promit qu'il laisseroit sortir les Hebreux : ceux-là appaiserent par leurs prieres & humbles requestes Dieu, lequel leur accorda ce qu'ils luy deman-

Les Egyptiens retournent à leur premiere vice & cruauté.

Seconde punition.

Merueilleuse abondãce de raines ou grenouilles.

Misere du peuple d'Egypte assailly des grenoilles.

Dieu derechef appaisé.

doient au moyen dequoy les raines s'en retournerent les vnes au fleuue, les autres moururent incontinent, qu'on amassa par les carrefours, où on portoit aussi par tas celles qui estoient aux maisons pour les puãtes & insuportables odeurs qui sortoient des corps morts : lesquels estãs en vie encore, donnoiẽt vn grand ennuy aux sens. Ayans apres ceste punition repris vn peu leur haleine, firent comme les Athletes, qui escrimẽt à coups de poings, lesquels se voyans las, recueillent & reprenent leur force, pour combattre plus roidement apres leur aduersaire : tellement que ne leur souuenant plus du mal, qu'ils auoient enduré, ilz recoururent derechef à leur meschanceté accoustumée. Dieu laissant là les punitions de l'Eau, vint à celles de la Terre, se seruant du mesme chastieur, lequel derechef frappant, comme il luy auoit esté commandé, de sa verge la Terre, s'esleua soudainement vne fort grande multitude de Bibets, laquelle s'espandant comme vne nuée, occupa toute l'Egypte. Cest animal, combien qu'il soit petit, toutefois il est fort fascheux : car non seulement il blesse le dessus du cuir faisant demanger : mais aussi il entre de force dedans les narines & les oreilles, & si il blesse les prunelles des yeux, voletant contre, si on ne s'en donne de garde. Mais comment se fust on gardé contre vn si grand effort, veu qu'auec cela (qui est le point principal) c'estoit Dieu, qui enuoyoit la punition ? Quelqu'vn paraduenture pourroit icy demander & s'enquerir, pourquoy il a puny celle region par ces

Ce miserable peuple retourne à sa cruelle & mauuaise vie.

Punitions de la Terre.

Ce sont petits moucherons, desquels parle Pline l. u. 11. ch. 2.

Pourquoy Dieu s'est seruy de si petites bestes pour

bestes de nulle apparence, laissant en arriere les Ours, les Lyons, les Leopards, & autres sortes de bestes sauuages, qui de leur nature se paissent de chairs humaines. Que s'il ne s'en vouloit aider, il n'y auoit point faute d'aspics au païs, les morsures desquels coustumierement font, sans aucune longueur, mourir ceux qui sont piquez. S'il se trouue quelqu'vn qui ne sçache la cause de ce, qu'il apprenne en premier lieu, que Dieu a aimé mieux corriger les habitans d'Egypte, que les faire mourir: car s'il eust voulu les exterminer du tout, il ne se fust pas seruy en ces assaux, des animaux, comme de ses alliez & cõfederez, ains des maux, qui viennent d'enhaut, comme de la faim, & de la peste. D'auantage qu'il apprenne vn autre enseignement, lequel est profitable pour toute la vie: Quel est doncques celuy-là? Quand les hommes font la guerre, ils songent en eux mesmes dont leur pourra venir vn puissant secours en leur aide, pour suppleer, & renforcer leur foiblesse. Dieu au contraire, qui est la tres-haute & la tres-grande force, & qui n'a besoin de rien, quand il se veut seruir de quelques outils, pour faire les punitions, il ne choisit pas ce qui est fort & puissant, ne se souciant ny de la force, ny de la puissance, mais il prend les choses de nul pris & fort petites, forgeant & bastissant dedans elles des forces inuincibles, dont il punit les meschants, comme maintenant. Car y a il chose plus vile que le moucheron? Ce neantmoins sa puissance & force fut si grande, qu'elle mist toute l'Egypte en desespoir: tellement que elle fut cõtrainte de s'écrier, que c'estoit le doigt

punir les Egyptiens.

Dans des choses de petite apparence Dieu forge des forces inuincibles.

Ny la terre, ny tout le monde ne pourroit soustenir la main de Dieu.

& la puissance de Dieu: aussi est-il certain, que ni toute la terre habitable depuis vn bout iusqu'à l'autre, ny qui plus est, tout le monde ne pourroit soustenir la main de Dieu. Ces punitions furent executées par le frere de Moyse. Il nous faut maintenant, suiuant l'ordre, esplucher celles, dont Moyse s'est seruy, & regarder de quelles parties de Nature elles ont esté basties. L'air donques & le Ciel, qui sont les plus nettes parties du monde, suiuirent l'eau & la terre pour le chastiement des Egyptiens, duquel Moyse fut esleu l'executeur. Or il commença premierement à troubler l'air. Il faut icy noter que l'Egypte presque seule entre toutes les autres regiõs, situées au climat austral, & vers Midy, ne sçait que c'est d'vne des quatre saisons de l'année, qui est l'hiuer: ou parauenture parce qu'elle, comme on dit, n'est pas loin du cercle, qu'on appelle, bruslé: duquel découle vne chaleur, qui eschauffe toutes les contrées d'alentour: ou parauenture, parce que en la force de l'Esté, le fleuue estant creu, consume auant que l'hiuer vienne, les nuages: d'autant qu'il commence à s'enfler & croistre au commencement de l'Esté, & s'abbaisse quand l'Esté prend fin: auquel temps les vents Etesies, qu'on appelle de Nord, soufflent d'vne si grand' roideur contre les bouches d'iceluy, qu'il ne peut aller plus auant, estant la mer enflée, & luy enuoyant contre ses hautes vagues, comme grandes murailles, qui le repoulsent en arriere, tellement qu'il est contrainct de se retirer dans son canal, où il ne fait que tournoyer: au moyen dequoy il aduient que se rencontrant les eaux

Les punitiõs executees par Moyse.

L'Egypte ne sent point l'Hyuer.

Zone torride.

Le Nil s'enfle en Esté.

Les Etesies vents de Nord.

Desbordement du Nil ouest ou-

tant celles qui descendent d'enhaut des fontaines, que celles qui sont repoulsées de la mer toutes prestes d'y entrer, & ne se pouuans eslargir (car les riues, qui sont haut esleuées, les serrent & estreignent des deux costez) qu'à la fin elles se haussent fort haut. Il y a vne autre raison pour laquelle l'Hyuer ne seruiroit de rien en Egypte : car le mesme bien que les pluyes, qui tombent abondamment du Ciel, font ailleurs, le Nil le faict en Egypte, abbreuuant les terres pour la generation des fruicts: Or la Nature, qui ne fait rien en vain, n'auoit que faire de donner la pluye à la terre, qui n'en auoit point besoin: auec cela elle se resiouït de la diuersité de ses sages œuures, faisant vn bon accord de toutes les choses contraires. A ceste cause elle enuoye aux vns d'enhaut l'eau du Ciel, aux autres l'eau des fontaines & riuieres d'icy bas. Combien doncques que l'estat de celle region soit tel, qu'en plein Hyuer l'on y sente le Printemps, & ne se trouue que certaines contrées vers la coste de la mer, qui soient moüillées de tendres rosées, n'ayans iamais les autres qui sont au dessus de Memphis, palays & maison Royale d'Egypte, receu de neige. neantmoins alors l'air soudainement se changea de telle sorte, que toutes les choses qui ont acoustumé d'estre aux païs froids estans tout à coup amassées, suruindrent & enuahirent la region : comme force pluye, forte gresle & espesse, tempestes de vents, & tourbillons qui menoient grand bruit, brisements de nuées, esclairs, & tonnerres se suiuans l'vn l'autre, foudres continus, qui estoient horribles à

uantable, à cause du grand reflus de la mer.

Grande pourvoyance de la mere Nature.

Memphis estoit vne ville d'Egypte proche du grand Caire.

L'air se change pour la punition des Egyptiẽs.

La gresle meslee parmi le foudre. voir. Car la gresle, qui estoit meslée parmy le foudre, n'estoit point fonduë, ny esteignoit le foudre, combien qu'ils fussent d'vne substance contraire: mais demeurans en vn mesme estat, & se contre-gardans l'vn l'autre, faisoient ensemble leur course haut & bas. Cet orage ne donnoit pas tant d'ennuy & fascherie aux habitans, comme faisoit la nouueauté du cas aduenu: parce qu'ils estimoient (ce qui estoit aussi vray) que tout cela auoit esté nouuellement forgé de l'ire de Dieu, & que l'air contre sa coustume auoit esté changé pour ruiner les arbres & bleds, auec lesquels aussi perit vn grand nombre de bestes, les vnes de froid, les autres de la grosse & pesante gresle, qui tomboit sur elles, comme pierres: aucunes aussi furent bruslées du feu du Ciel, dont toutesfois se trouuerent quelques vnes à demy bruslées en la place, qui mostroient les marques des playes, qu'auoit fait le foudre: à fin que ceux qui les voyoient, se chastiassent. Apres que ce mal eut esté appaisé, le Roy & ceux qui estoient autour de luy, retournerent comme deuant, à leur cruauté accoustumée. Alors Moyse par le commandement de Dieu, estendit sa verge en l'air: incontinent se leua vn vent de Midy fort impetueux, lequel brisoit & iettoit tout par terre, se renforçant tant de iour que de nuict. Ce vent de son naturel fait grand mal aux personnes: Car il est sec, fait douloir la teste, & l'appesantit, engendrant ennuy & tristesse, & principallement en Egypte, laquelle est située du costé de Midy, & tournée au Soleil, qui donne là: de sorte que quand ce vent se remuë, il

Grande misere des Egyptiens.

Punition des Egyptiens par le vent de Midy, auec des Langoustes.

poulse en cet endroit l'ardeur du Soleil, qui brusle tout: estant tel, il amena, pour augmenter le mal, vne grand' multitude de bestes, qui gastoient les biens: c'estoient Langoustes, caualettes, ou sauterelles, lesquelles coulans comme vn ruisseau, mangeoient sans cesse ce que le foudre & la gresle auoient laissé, & radoient tout, tellement qu'on ne voyoit plus en vn si grand païs, pas vn surgeon, ny rien de verd. Alors les Seigneurs, encores à grand' peine, reuenans à à penser à leurs propres maux, s'addresserent au Roy, & luy dirent: Iusques à quand ne permettras tu point l'issuë à ces hommes? ne comprens tu point, par les choses qui sont aduenuës, que l'Egypte est perduë? Le Roy leur accorda, comme il sembloit, ce qu'ils demandoient. Au moyen dequoy Moïse derechef pria Dieu pour eux, tellement que le vent se relascha, & se leua de la mer vn vent, qui chassa les Langoustes, estants esparses çà & là. Le Roy vint à se tourmenter, comme s'il eust deu mourir, de ce qu'il falloit laisser aller ceste nation. Suruint vn autre mal plus grief que n'estoit le passé: car estant le jour clair, soudainement les tenebres s'espandirent sur la terre, ou parauanture pour l'Eclipse du Soleil, qui estoit plus grande que de coustume, ou pour les continues nuages, qui s'entre-tenoient ensemble: lesquels estoient si espais, que les rayons du Soleil ne pouuoient passer outre, estans repoussez: qui estoit cause que le iour ne differoit en rien de la nuict, & ne pouuoit-on penser que ce ne fust vne tres-longue nuict, estant continuée l'espace de trois

Qualité du vent de Midy.

Plaintes des Princes.

Grandes tenebres espanduës par l'Egypte.

iours & autant de nuicts. On dit qu'aucuns d'entre-eux, qui s'estoient iettez sur leurs lits, ne s'osoient lors leuer, & que les autres qui se sentoient pressez de quelque chose necessaire pour la nature, cheminoient auec grand' peine, tatonnans ou manians les murailles, ou quelque autre chose, comme aueugles: parce que la clairté du feu, dont nous vsons, ou estoit esteinte de la grand' tempeste, ou estant affoiblie de l'espesseur des tenebres, s'éuanouïssoit: de sorte que le sens de la veuë, de tous les autres le plus necessaire, sain & entier estoit aueuglé, ne voyant goutte: lequel estant décheu, luy qui estoit le chef, il falloit que les autres, comme ses sujets fussent renuersez. Il n'y auoit aussi personne qui peut parler, ny ouïr, ni prendre viande: mais tous sans faire aucun exercice de leurs sens, se laissoient mourir de faim: tant estoient saisis & transportez du mal qui les tourmentoit. Alors Moyse, meu encores de pitié, pria Dieu pour eux, lequel r'enuoya la lumiere au lieu des tenebres, & le iour au lieu de la nuict auec vne grande clairté. Tels on dit auoir esté les chastiemens executez par Moyse seul: le premier, par la gresle & le foudre: le second, par la Langouste: le troisiesme, par les tenebres, qui n'auoient aucune forme de lumiere. Or il y en eut vn autre, pour l'executiō duquel Moyse & son frere tous deux ensemble furent commis, lequel tout maintenant ie declareray. Tous deux par le commandement de Dieu prirent dedans leurs mains de la cendre du foyer, ou four, laquelle Moyse espandit fort menuë par l'air. Si tost que ceste

Les Egyptiēs reduits en grande misere.

La clairté du iour rendüe par les prieres de Moyse.

poussiere fut esparse çà & là, elle fit venir tant aux hommes, qu'aux bestes irraisonnables des estranges & fascheux vlceres par toute la peau, de telle sorte que les corps tout incontinent s'enflerent de bourgeons & bubes, & furent tous couuerts de pustules pleines de bouë & ordure: lesquelles boulloient, comme on peut penser, pour la grand' chaleur de dedans, dont elles estoient enflambées, encores qu'on n'en vit rien. Se sentans ainsi accablez des douleurs & tourmens de ces vlceres & inflammations, n'estoient pas moins trauaillez de leurs esprits, que de leurs corps, estans totalement attenuez & vsez de fascherie: d'autant qu'on ne voyoit dessus eux qu'vn vlcere, qui prenoit & continuoit depuis la teste iusques aux pieds, reuenans tous les autres, qui estoient espars par toutes les parties du corps, en vne mesme forme d'vlcere, iusqu'à ce que derechef par les prieres du bon Legislateur Moyse, qu'il faisoit pour les pauures patiens, la maladie fut allegée. Au reste non sans cause Moyse & son frere auoient esté commis à ce chastiement: Le frere de Moyse pour la poudre, d'autant qu'il auoit la charge des punitions, qui procedoient de la Terre; & Moyse pour l'Air changé pour tourmenter les habitans: Car Moyse estoit l'executeur de playes qui procedoient de l'Air & du Ciel. Les trois autres punitions, qui restoient, se trouuerent faites & forgées d'elles-mesmes, sans l'aide de l'hõme, lesquelles particulierement ie declareray au mieux qu'il me sera possible. La premiere fut executée par vne beste la plus hardie de toutes les autres,

Les Egyptiẽs assaillis de vilains vlceres & inflammations.

Moyse executeur des chastiemens qui se faisoiẽt par l'air, & Aaron de ceux de la terre.

Punition de Dieu par la Cynomye.

qui soient au monde, qu'on appelle Cynomye, c'est à dire, mouche du chien, fort proprement surnommée par des sages, qui ont donné les noms aux choses: aussi se sont ils monstrez sages en cela, ayãs tiré & cõposé ce nom des bestes les plus estourdies & eshontées de toutes les autres à sçauoir de la mouche, & du chien, estãt le chien le plus hardi de toutes les bestes, qui marchẽt sur la terre: & la mousche des bestes qui volẽt: parce que toutes deux accourent sans aucune crainte contre les personnes, & si quelqu'vn les chasse, ne quittent point pourtant leur entre-prise: mais s'opiniastrans poursuiuent tousiours leurs pointes, iusques à ce qu'elles soient saoulles de la chair: mais la Cynomye, qui est pourueuë de la hardiesse de tous les deux, est vne beste qui ne fait qu'espier les personnes pour les mordre en trahison: car venant de loing auec vn bruit s'élance comme vn traict contre ceux qu'elle trouue, & apres s'estre iettée de grand' roideur sur eux, s'attache & se tient fermement à leur peau. En ce temps là doncques ceste meschante beste fut enuoyée de Dieu, & sa force doublée, n'vsant pas seulement des aduantages que Nature luy auoit donné, mais estant aussi guidée par la preuoyance diuine, laquelle arma ceste beste, & la poussa à la guerre contre les habitans d'Egypte. Apres la punition de ceste mouche, s'en ensuit vne autre, sans que personne y mist la main, qui estoit la mort du bestial: parce que les grãds trouppeaux de boeufs, de cheures, & cheureaux, de moutons, & toutes autres bestes de seruice qu'on nourrissoit aux champs, moururent comme

C'est vne sorte de mouche qui succe le sang des bestes. Cælius li. 9. c. 52.

Mort de bestial.

me par complot, par trouppes, en vn mesme iour: ce qui prognostiquoit la mort des hommes deuoir bien tost aduenir, ainsi qu'on voit aux maladies pestilentes: Car on dit que la mort soudaine des bestes est vn commencement & acheminement aux infirmitez pestilentes. Apres ceste peine auint la dixiesme & derniere laquelle surmontoit toutes les autres premieres, qui estoit la mort des Egyptiens: non toutesfois de tous, d'autant que Dieu n'auoit pas deliberé de rendre le pays d'Egypte desert, ains seulement le chastier: aussi ne condamna à mort les hommes & les femmes de toute sorte d'âge, qui estoient en grand nombre, mais les laissant viure, condamna seulemẽt les enfans aisnez, commençant à l'aisné des enfans du Roy, & finissant à celuy de la plus vile & esclaue musniere du pays. Ceux doncques qui tous les premiers auoient autre-fois donné le bon iour à leurs peres & meres, les appellans leurs peres & leurs meres; & qui auoient aussi esté tous les premiers appellez d'eux leurs fils, tous de quelque aage qu'ils fussent estans seins & drus, & n'ayans point esté auparauant malades, moururent soudainement à minuit: & dit-on, qu'il n'y eut pas vne maison exempte de ceste calamité. Si tost que le matin fut venu, les peres & meres voyans leurs tres-aimez & tres-chers enfans morts, ne s'y attendans point, ny pensans aucunemẽt, auec lesquels le iour precedent ils auoient mangé, & esté assis à la table iusques à la nuit, saisis de tres-grand dueil, remplirent toute la terre de plainctes & cris: de sorte qu'estant le sentiment du

La mort des bestes est certain signe de pestilence.

Mort vniuerse des enfans aisnez des Egyptiens.

Grand dueil & plainte des Egyptiẽs.

mal commun, tous ensemble s'escrioient & se plaignoient par tout le pays, depuis vn bout iusques à l'autre: Car aupatauant, & pendant qu'ils n'auoient bougé de leur maison, pas vn ne sçauoit le mal de son voysin, au moyen de-quoy chacun particulierement estoit seulement en soy-mesme fasché: Mais apres qu'ils furent tous sortis, & eurent entendu ce qui estoit aduenu à tous en general, prindrent alors double dueil, adioustans à leur priué & particulier le commun & public: au moindre & plus leger, le plus grand & le plus pesant: tellement qu'il n'y auoit moyen de les consoler. car qui eust esté celuy qui eust consolé vn autre, en ayant luy mesme besoing? Or (comme coustumierement auient en telles miseres) estimāt ces maux presens, n'estre que le commencement d'autres plus grands, & craignans que leurs autres enfans qui estoient encores en vie, ne mourussent, coururent tous ensemblément espleurez au Palais, & deschirans leurs vestemens, crierent contre le Roy, comme estant cause de tous les maux, qui leur estoient aduenuz: Car, disoient ils, si incontinent que Moyse eut parlé à luy, il eust laissé sortir la nation des Hebreux, nous n'eussions point eu de mal; mais d'autant qu'il a voulu tousiours obeïr à son orgueil & dureté de cœur accoustumée, nous auons aussi tousiours reçeu les loyers de son obstination: laquelle n'estoit pas de temps & saison. Cela fait, chacun d'eux enhortoit le peuple des Hebreux à s'en aller diligemment hors du pays d'Egypte, craignans que s'ils s'arrestoient

Remōstrances & doleāces du peuple.

vn jour, ou bien seulement vne heure, qu'ils fussent en danger de souffrir vne peine incurable. Ainsi furent les Hebreux chassez & poussez hors d'Egypte, lesquels ayans vn peu pensé en eux mesmes, & leur souuenant de leur condition noble & franche, firent vne entreprise, laquelle estoit bien raisonnable, que gens de leur sorte, libres, & qui n'auoient point mis en oubly les torts qu'on leur auoit faits, executassent: C'est qu'ils pillerent & emporterent grād' quantité d'vtensiles & mesnage : d'vne partie de laquelle se chargerent & porterent eux mesmes, l'autre ils la chargerēt sur leurs sommiers. Celà firent ils, non par vne auarice, ou (comme quelque médisant pourroit dire) d'vne conuoitise du bien d'autruy. Car quelle pouuoit elle estre ? mais parce qu'en premier lieu ils estimoient que ce butin leur deuoit tenir lieu du loyer qui leur estoit deu, pour les seruices qu'ils auoient faits tout le temps de leur vie: à fin aussi qu'ils donnassent de la fascherie à leur tour à ceux qui les auoient rendus esclaues, par choses toutefois moindres: d'autant que la perte des biens n'est pas si grande que la perte de liberté, pour laquelle les personnes d'entendement non seulement presenteroient & offriroient leurs biens, mais seroient bien si hardis que de mourir. En tous ces deux poincts donques, ils faisoient bien, fut ce qu'ils prinssent comme en temps de paix, leur loyer qui leur estoit deu, & dont ils auoient esté si long temps priuez: ou bien cōme en tēps de guerre, ils emportassent les biēs de leurs ennemis: ce qui leur estoit loy-

Les Hebreux chassez & poussez hors d'Egypte.

Les Hebreux s'en vont chargez de butin.

Perte de biēs est moindre que la perte de liberté.

sible selon la loy des vainquers : parce que les Egyptiens auoient commencé de leurs mains iniustes, la guerre, ayans, ainsi que i'ay cy deuant dit, faits leurs hostes, qui en guise de supplians s'estoient retirez vers eux, serfs, comme s'ils les eussent pris captifs en guerre. Les Hebreux doncques voyans que le temps estoit tout propre pour cela, & qu'vne si belle occasion se presentoit, se vangerent, sans toutesfois aucun appareil d'armes : leur seruant la iustice de bouclier, & haussant sa main dessus leur teste pour les defendre. De toutes ces sortes de playes & punitions, l'Egypte a esté chastiée, dont pas vne ne toucha aux Hebreux, combien qu'ils demeurassent aux mesmes villes, aux mesmes rües, & aux mesmes maisons, s'estans bandez contre elle la Terre, l'Eau, l'Air, & le feu, qui sont les parties de la nature, qu'on ne peut fuir : chose fort estrange à croire, & qui est contre l'opinion des hommes : Que les vns soient peris par les mesmes choses, en vn mesme lieu, & vn mesme temps, & les autres ayent esté sauuez & gardez. Le fleuue fut changé en sang, mais non aux Hebreux, par ce que quand ils vouloient prendre de l'eau, lors l'eau se changeoit, & deuenoit bonne à boire: la raine ou grenoüille sautant de l'eau en la terre, emplissoit les marchez, les metairies, & maisons, mais n'approchoit point de celles des Hebreux, comme si elle eust sceu discerner, & eust cogneu ceux qu'il falloit garder: les moucherons, la mouche de chien, la langouste, qui firent tant de dommage aux plantes, aux fruits, aux bestes, & aux hommes,

Les Hebreux n'ont senty aucune douleur, durant que les Egyptiens estoiet persecutez de la main de Dieu.

ne volurent ny se ruerent sur eux: les grandes & continuës pluyes qui tomboient, la gresle, le foudre ne vindrent iusques à eux: ils ne sentirent point la douleur des vlceres, qui estoit le plus fâcheux mal de tous les autres: cependant que les tenebres estoient espanduës sur les autres, ils faisoient bonne chere en pleine clarté, leur esclairant la lumiere du iour: lors que moururent les enfans aisnez des Egyptiens, il n'y eut aucun enfant aisné des Hebreux qui mourut, & non sans cause: d'autant que la mort contagieuse d'infinis bestes, qui moururēt, ne s'attacha iamais à pas vne de leur trouppeau: tellemēt qu'il me semble, que si quelqu'vn se fust rencontré aux choses qui estoient faites en ce temps-là, il n'eust autre chose pensé, sinon que les Hebreux estoient spectateurs des maux, que les autres souffroient; & auec ce qu'ils apprenoient le plus beau & plus proffitable enseignement qui soit au monde, qui est de seruir & honorer Dieu: car il ne se trouua iamais vn iugement si clair & euident des bons & meschans, comme celuy-là, apportant aux vns la mort, & aux autres la vie. Or entre ceux qui sortirent d'Egypte pour aller demeurer ailleurs, il y auoit plus de six cens mil hōmes ieunes & en fleur d'âge: l'autre trouppe de vieillards, d'enfans, & femmes, n'estoit pas aisé à nombrer. Outre ceux-là il y auoit vne grande multitude de gens de seruice, tant legitimes, que bastards qui auoient esté engendrez par les Hebreux, des femmes Egyptiennes, & s'estoient rangez du costé du pere: aucuns aussi estants esmerueillez de la bonne affection &

Cynomya

Enseignement tres-profitable.

Merueilleux nombre de peuple sorty d'Egypte.

amour, que ces hommes portoient à Dieu, & en estans bien aises, les auoiët suiuiz encores qu'ils fussent estrangers : il y en auoit d'autres, qui pour la grandeur & multitude des punitions auenuës en Egypte les vnes apres les autres s'estoient amandez & retirez auec les Hebreux. De tous ceux là Moyse fut le Capitaine & gouuerneur, prenant en ses mains ceste Royauté, non comme aucuns, qui s'auancent aux seigneuries par armes, par ruzes, & par forces, tant de gens de cheual que de pied, & des armees sur mer : mais estant poussé d'vne vertu & hõnesteté, & d'vne bonne affection qu'il portoit à tout son peuple, en laquelle il perseuera tousiours: joint que Dieu, qui ayme vertu & honnesteté, luy auoit donné cet honneur, qu'il auoit bien merité. Car d'autant qu'il auoit laissé le Royaume d'Egypte (estant lors le petit fils du Roy) pour les pechez qui s'y commettoient, & quittant là les esperances de ceux qui l'auoient adopté, les auoit abandonnez, induit par la noblesse & grandeur de son esprit, qui de son naturel haïssoit le vice : il sembla raisonnable à Dieu gouuerneur du monde, de le recompenser d'vn Royaume plus peuplé, & d'vne nation meilleure, que n'estoit celle d'Egypte : à fin qu'estant le souuerain sacrificateur, il fist les sacrifices & prieres pour tout le monde, & par ce moyen il repoussast les maux, & fist venir abondance de biens. Apres qu'il eut pris le gouuernement, il ne s'estudia pas comme aucuns, à accroistre sa propre maison, & aduancer ses enfans (car il en auoit deux) en richesse & puissance, à fin

Moyse capitaine, gouuerneur & Roy des Hebreux.

Moyse souuerain sacrificateur.

qu'ils fussent pour lors ses compagnons, & en apres ses successeurs ; mais vsant d'vne bonne conscience franche & nette en toutes choses, tant petites que grandes, dontoit la naturelle amour & grande affection qu'il portoit à ses enfans ; & comme vn iuge, estoit roide & entier en ce qui estoit raisonnable, se mettant deuant les yeux vn seul but fort necessaire, qui estoit de soulager ses sujets, pratiquer & faire tout ce qu'il pourroit, tant en faits qu'en dits, pour le profit d'eux tous, & ne laisser passer pas vne occasion de tout ce qui pouuoit estre pour leur aduancement. Luy seul, de tous les autres qui ont iamais gouuerné, n'a point amassé d'or, ny d'argent, n'a point exigé de tributs, n'a point possedé de maisons & metairies, n'a point eu bestes de nourritures, gens de seruice, reuenus, ny autre chose exquise, & magnifique, auec abondance, combien qu'il fust en sa puissance d'auoir largesse de toutes ces choses là : au contraire, sçachant bien que c'est à faire à vne paure ame* de faire compte des richesses materielles, il les méprisa, comme celles, qui ne voyent goutte : mais honora celles de la Nature, lesquelles voyent clair ; & en fut joyeux, comme s'il n'y en eust point eu d'autres. Il n'y auoit rien de magnifique, somptueux, & qui sétist son orgueil & grauité tragicque, en ses habillemens, en ses viandes, & en sa maniere de viure, aymant la simplicité & espargne, comme vn homme priué : vray est qu'il faisoit paroistre sa magnificẽce Royale, aux choses qui sentent leur Roy, & dõt doit estre pourueu largement, celuy qui com-

Moyse vray patron, miroir & exẽple d'vn bon Prince & gouuerneur.

C'est à faire à vn lasche courage d'aimer les richesses, dit Seneque.

Les richesses que l'on doit auoir en estime.

mande, comme est la Continence, Patience, magnanimité, Temperance, Prudence, Viuacité d'esprit, Bonté d'entendement, Science, Peine, Trauail, Mespris des plaisirs mondains, Iustice, Amandement, Blasme, & Punition des pecheurs selon les loix, loüanges & honneurs pour ceux qui font bien, & suiuent les cōmandemens de la loy. Ayant donques rejetté celle richesse, laquelle a accoustumé de se monstrer fiere en l'endroit des hommes, Dieu l'honnora d'vne plus grande & parfaite, luy donnant puissance sur toute la terre, sur la mer, sur les fleuues, sur les autres elemens, & sur les choses, qui en sont composées: d'autant qu'il le fist participant de sa puissance, & luy laissa entre ses mains comme à son heritier, tout le mōde, pour en disposer à son vouloir, comme de son propre heritage: parquoy chaque element lui faisoit seruice, comme à son maistre: changeant sa vertu & le naturel qu'il auoit, & obeissant à ses commandemens. De ce il ne falloit point s'esbahir: parce que si, selon le prouerbe, les biens des amis sont communs, & le Prophete, comme il est dit, est l'amy de Dieu, il s'ensuit qu'il a part en son bien, & en prend autant qu'il en a besoin pour son vsage: car Dieu n'a affaire de rien, veu qu'il possede tout. Or l'hōme de bien, à proprement parler ne possede rien, ny mesme soy mesme; toutefois il prend des tresors de Dieu tout ce qui luy est possible: & certes à bō droit, d'autāt qu'il est citoyen du monde: ce qui a esté cause, que Moyse n'a esté enrollé en pas vne ville de la terre habitable, ayant pris pour son heritage,

Vertus dont doit estre pourueu vn bon Prince, & Gouuerneur.

Le Prophete comme amy de Dieu, participe des biens de Dieu.

Les tresors de l'homme de bien sont en Dieu.

non quelque partie d'vn païs, mais tout le monde. Qui plus est, n'a il pas iouï d'vn droit de compagnon, plus grand que n'estoit celui-là en l'endroit du Pere & Createur de tout le monde? veu que non seulement il a esté reputé digne d'vn mesme nom (car il a esté appellé Dieu & Roy de toute la nation) mais aussi est entré dedans le nuage, où estoit Dieu, c'est à dire, en vne essence, sans forme, inuisible, & incorporelle, laquelle estoit le patron de toutes les choses qui sont au monde, considerant là tout ce qui ne peut estre contemplé de la Nature mortelle. Au reste, il mit en euidence, & à la veuë de tout le monde tant soy-mesme que sa vie, comme vn tableau bien peint & accoustré; œuure certes tres-beau & tres-diuin, pour seruir d'exemple à ceux qui voudroient ensuiure (heureux sont ceux qui impriment ce portrait & forme dedãs leurs esprits, ou prennent peine à l'imprimer: car l'esprit ne doit auoir rien en plus grande recommandation que d'estre iouïssant de la parfaite & entiere forme de vertu, ou pour le moins doit monstrer vn desir prompt & soudain pour l'acquerir.) Or il est tout notoire, que les simples gens sont volontiers imitateurs des gens de qualité, & sont desireux des choses ausquelles ils mettent leur affection. Quand donques le Prince commence à s'amuser aux plaisirs mondains, se rengeant à la vie delicieuse, peu s'en faut que tous les suiets ne se debordent & abandonnent non seulement aux desirs superflus du ventre: mais aussi aux plaisirs de dessous le ventre, si ce ne sont gens bien nays, & qui ayent en

Moyse cõme bon Prince, montre vn bon exemple à tout son peuple.

L'esprit se doit tousiours mirer à la parfaite vertu.

Le peuple desireux d'ensuiure son Prince.

La vie debordee d'vn Prince cause beaucoup de maux.

eux vne bonne ame, non traistresse, ains bien affectionnee & leur voulant bien: aussi s'il choisit vne maniere de viure plus honneste & graue, ceux qui sont les plus incontinens, se tournent à la temperance, ou de peur, ou de honte, s'efforçans de planter dedans les pensées des hommes vne opinion d'eux, qu'ils sont pour vrays imitateurs des mesmes façons de viure: parce qu'ils ne sont pas si insensez de reprouuer la maniere de viure de plus grands qu'eux : & parauanture, d'autant que Moyse deuoit estre le Legislateur des Hebreux, long temps auparauant fut par la prouidence diuine fait Loy fournie d'ame, & de raison, ayant esté, sans qu'il en sceust rien, destiné à ceste charge. Apres donques qu'il eut pris de leur bon gré la puissance & authorité sur eux, conduisant & approuuāt Dieu tout cecy, il s'apresta pour aller faire sa demeure en la Phœnicie, en la basse de Syrie, & en la Palestine, surnommée lors la region des Chananéens, de laquelle les fins & limites estoient loing de l'Egypte de trois iournées. Or il les mena, non en coupant le chemin par le plus court, parce qu'il craignoit que les habitans des lieux, de peur d'estre chassez de leurs pays, & faits esclaues, ne fortissent contre eux en bataille, & fussent par ce moyen contrains de retourner en arriere par le mesme chemin en Egypte, & qu'estans chassez de leurs ennemis, des nouueaux vers les anciens, ils fussent mocquez & souffrissent choses pires & plus fascheuses que les premieres : auec cela il vouloit esprouuer, les menant par vn desert long & large, comme ils

Loy animee.

Moyse fait acheminer le peuple aux deserts.

Pour quelle raison Moyse prit vn chemin long & esgaré.

se porteroient en l'obeïssance, qu'ils luy deuoient, quand ils n'auroient plus abondance de viures, & peu à peu leur failliroient. Se détournant donques du droit chemin, il trouua vn sentier de costé, & ayant opinion qu'il tiroit vers la mer rouge, dressa là son chemin. On dit qu'alors auint vne chose merueilleuse, vn grand & magnifique œuure de Nature, dont on n'ouït iamais parler. Aparut vne nuée estant en forme d'vne tres-grande colomne, laquelle alloit deuant, esclairant comme le Soleil de jour, & de nuict comme vn flambeau, à fin qu'ils ne se forуoyassent en leur voyage, & suiuissent tousiours la guide, qui estoit seure : peut estre que quelqu'vn des Lieutenans du grand Roy, & ange inuisible, estoit enfermé dedans la nuée, qui les conduisoit, ne pouuant estre apperçeu des yeux du corps. Le Roy d'Egypte voyãt qu'ils s'estoient fouruoyez du chemin, cõme il pensoit, & qu'ils cheminoient parmy vn desert rude, non battu, ny frayé, fut joyeux, pensant bien qu'ils fussent enfermez & ne pourroiẽt trouuer l'issuë. se repentant donques de ce qu'il les auoit laissez aller, il delibera de les poursuiure, cõme s'il eust deu les faire retourner par crainte, & de rechef les faire esclaues : ou bien s'ils se fussent rebellez, de les mettre entierement à mort, sans en espargner vn seul de quelque âge qu'il eust esté : au moyen dequoy prenant auec luy tous les gens de cheual, dardeurs, fondiers * archers, & tous autres armez à la legere, & faisans deliurer à ses gentils-hommes six cents chariots garnis de faux, des plus beaux qu'il eust,

Moyse prend le chemin vers la mer rouge.

Vne nuee en forme de colomne sert de Guide au peuple Hebreu.

Le Roy d'Egypte fait ses aprests pour poursuiure Moyse & les Hebreux.

C'estoient ceux qui vsoient de fondes pour combattre

à fin qu'ils le suiuissent auec vne majeste telle qui leur appartenoit, courut vistement apres, & de tout son pouuoir se hastoit pour les surprendre & les accabler, sans qu'ils s'en donnassent garde: Car les assaults soudains espouuantent plus que ceux qu'on attend, & les personnes qui ne se tiennent point sur leur garde, sont plustost surprises, que les autres, qui pensent à leurs affaires. considerant tout cecy il les suiuoit, pensant bien les vaincre au premier cry. Comme donques ils estoient prests à disner, ayans tendu leurs tentes & pauillons auprés des riuages de la mer, ils ouyrent premierement vn grand bruit, lequel retentissoit, tant des hommes que des cheuaux, qui arriuoient: de sorte qu'estans sortis de leurs tentes, regardoient tout à l'entour, & se dressants sur le bout des pieds, escoutoient sans sonner aucun mot: peu apres apperceurent sur vne butte l'armee des ennemis toute rangee en bataille. Estans tous effrayez de ce cas, qui leur estoit auenu contre leur opinion, n'ayant pour le premier poinct fait aucun appareil d'armes pour leur defendre, parce qu'ils estoient partis, non pour aller à la guerre, ains pour faire leur demeurance en vn autre lieu, & de l'autre ne pouuans fuir, car ils auoient au derriere la mer, & les ennemis au deuant, & des deux costez vn grand desert, qui n'estoit point hanté & frequenté, ne sçauoient ce qu'ils deuoient faire: tellement que se desesperans pour la grandeur des maux qui se presentoient, comme coustumierement aduient en tels cas, ils blasmoient leur gouuerneur, luy disans: N'y

Les assaults soudains & que l'on n'a preueu sont fort dangereux.

auoit-il point de tombeaux en Egypte, pour nous enseuelir apres nostre mort, sans nous amener icy pour nous faire tuer? La seruitude n'est elle pas vn mal plus leger que la mort forcée? Tu as attiré à toy la compagnie sous esperance d'vne liberté, à fin qu'elle fust en danger de sa vie: ne cognoissois tu pas nostre simplicité, & la felonnie & haine des Egyptiens? Ne vois-tu pas la grandeur des maux, dont nous ne pouuons eschapper? Qu'est-il question de faire? nous faisons la guerre tous nuds & desnuez d'armes, contre ceux qui sont armez. Fuyons: mais comment? nous sommes enuironnez comme de rets & fillets de nos ennemis capitaux de deserts, par lesquels il est impossible de cheminer: de mers qui ne sont point nauigables: & bien qu'elles fussent nauigables, où sont les vaisseaux & barques pour les passer? Moyse oyant ces propos pardonnoit d'vn costé à ceux-cy: de l'autre, il remettoit en sa memoire les paroles de Dieu: de sorte que partissant en diuers endroits son esprit & sa parole, en vn mesme temps s'addressoit de son esprit, sans que personne en vist rien, à Dieu, & le prioit qu'il luy pleust deliurer son peuple des maux ineuitables: de la parole, il les encourageoit & consoloit, leur disant: Ne perdez point courage, mes amis: l'homme & Dieu ne se defendent pas d'vne mesme sorte. Pourquoy est-ce que vous adioustez seulement foy aux choses croyables? Celuy qui est à nostre ayde, n'a que faire d'aucun appareil. C'est chose propre à Dieu de desbrouiller les choses, qui sont embrouillées, & les conduire à bon-

Plainte & desespoir des Hebreux se voyans poursuiuiz de leurs ennemis.

Moyse donne courage & esperance au peuple descouragé & hors d'espoir

C'est le propre de Dieu de debrouil-

ler & mener à bonne fin les choses qui sont hors d'espoir, & que l'on estime impossibles.

ne fin. Les choses impossibles à la creature, sont à luy seul possibles, & les tient en ses mains. Ces propos tenoit-il estant encor à soy : mais apres qu'il eut vn peu tardé & pensé en soy mesme, il fut rauy & inspiré de l'esprit familier, lequel auoit accoustumé d'aller & venir à luy. Il deuina donques, prophetisant en ceste maniere: Vous ne la verrez plus ceste armée, qui est si bien en couche, & equippee de toutes sortes d'armes: vous ne la verrez plus bandee contre vous: parce qu'elle tombera toute, & sera soudainement accablee & submergee deuant vos yeux: de telle sorte qu'il ne sera plus de nouuelle d'elle, & n'en demeurera rien d'icelle, qui puisse paroistre sur la terre : cecy aduiendra bien tost, & incontinent que la nuict sera venuë. Voylà les propos qu'il tenoit. Apres que le Soleil fut couché, le vent de Midy commença soudainement à s'esleuer, & à souffler fort impetueusement: tellement qu'il fut cause que toute la mer, laquelle auoit coustume d'aller & venir: & de reboire & aualler l'eau qu'elle auoit jettée, se retirast plus vistement. Car estant poussee d'vne grande roideur par le vent, se retiroit du riuage où elle estoit, comme dedans des creux & gouffres : au reste n'apparoissoit aucune estoille, mais vne noire & espesse nuée tenoit tout le Ciel, & estoit la nuict toute noire pour espouuanter ceux qui les poursuiuoient. Alors Moyse frappa de sa verge la mer. Incontinent les eaux furent diuisées & separées : dont vne partie qui estoit prés de la fente, se haussa en haut, & estant entassée & serrée comme vne muraille ferme, se tenoit toute

Prophetie de Moyse touchant la ruine des Egyptiens.

La mer miraculeusement diuisée

droite sans se remuër aucunement : l'autre se retirant en arriere, comme le cheual qu'on retire par le frein, estoit tenuë inuisiblement en bride, à fin qu'elle n'allast en auant : au reste, le milieu où la fente auoit esté faite, estant entierement desseché, deuint vn beau chemin large & passant : ce que voyant Moyse, & s'esbahissant du miracle : fut fort aise : tellement qu'il encouragea vn chacun, & les enhortant les incitoit à charger soudainement leur bagage. Comme ils estoient prests de passer, suruint vn signe merueilleux : la nuée qui les guidoit, & alloit auparauant-eux, se tourna à la queuë de toute la trouppe, à fin qu'elle gardast le derriere : de sorte que s'estant rāgee au milieu de ceux qui poursuiuoient, & de ceux qui estoient poursuiuis, faisoit aller les vns seurement, & empeschoit les autres qui s'auançoient le plus qu'ils pouuoient, qu'ils ne saillissent dessus les premiers. Ce que voyans les Egyptiens, remplirent tout de trouble & desordre : de sorte qu'ils broüillerent leurs rangs tombants les vns sur les autres, cherchans de fuir, & s'en venir : Car les Hebreux estoient ja passez de grand matin par vn sentier sec, auec leurs femmes & petits enfans : & les parties de la mer, qui auoient esté auparauant separées, roulant & courant ensemble d'vne grande roideur de tous les deux costez, mirent à fond les Egyptiens, auec leurs chariots, & leurs cheuaux, estant le retour de la mer regorgeante, fort impetueux à raison des vents de bise, qui chassoient la mer, & faisoient venir des vagues

pour donner passage aux Hebreux.

Signe merueilleux.

Les Egyptiens auec tout leur equipage engloutis dans la mer.

hautes : tellement qu'il ne resta pas vn pauure valet & porte feu, pour porter les nouuelles en Egypte de ceste soudaine misere. Les Hebreux tous estonnez de ce qu'ils auoient contre leur esperance, & sans qu'il y eust du sang respandu, emporté la victoire ; voyans aussi la grand' deffaite de leurs ennemis en si peu de temps, dresserent deux compagnies pour chanter au riuage de la mer, l'vne d'hommes & l'autre de femmes, & commencerent à chanter des hymnes, rendants graces à Dieu. Moyse commença le premier en la compagnie des hommes, & sa sœur en l'assemblée des femmes, d'autât qu'ils furent les chefs des deux chœurs & compagnies. Estans passez, ils cheminerent quelque peu plus auant, ne craignans plus l'ennemy : mais quand ils verrent qu'ils auoient faute d'eau trois iours durans, furent de rechef en grande fascherie, & ennuy, pour la soif, qui les pressoit : de sorte qu'ils recommencerent à se plaindre, comme s'ils n'eussent auparauant receu aucun bien & plaisir : aussi tousiours l'assaut du mal present, fait oublier le plaisir reçeu du bien passé : en fin voyans des fontaines y accoururêt tous ioyeux, comme s'ils eussent deu puiser de l'eau : mais ne sçachans point la verité, furêt trompez, d'autant que ces fontaines estoient ameres. Apres qu'ils en eurent gousté, deuindrent tous mornes & abbatus, à raison de ce qui leur estoit auenu contre leur opinion : tellemêt que tât le corps, que le cœur leur failloit, ne se faschans point tant pour leurs personnes, que pour leurs petits enfans, lesquels ils ne pouuoient oyr demander à boire sans

Moyse & le peuple rendent graces à Dieu de la defaite de leurs ennemis.

Le peuple murmure & se fasche contre Moyse à cause de la disette d'eau.

Le mal present fait oublier le bien reçeu par le passé.

Grande inconstance du peuple Hebreu.

sans pleurer. Ceux qui estoient les plus froids & variables en l'amour de Dieu, blasmoient les choses passées, comme estans auenuës non tant pour leur bien, que pour leur faire endurer des maux plus fascheux & en plus grand' abondance que deuant: & disoiét que c'estoit beaucoup le meilleur d'estre trois fois, non pas vne seulement, tué de son ennemy, que de mourir de soif: d'autant que la mort soudaine, qui est sans trauail, n'est qu'vn passage à l'immortalité à l'endroit des gens sages & de bon esprit: mais que leur mort estoit vne mort tardiue & douloureuse, & le sentiment d'icelle plus à craindre qu'elle mesme. Voyant Moyse qu'ils crioyent, & se plaignoient si fort, vint derechef à prier Dieu, lequel sçait bien que c'est de l'infirmité des animaux, principalement de l'homme, & des necessitez du corps, qui tient de la nourriture, estant attelé & attaché à des maistresses fascheuses à la viande & breuuage: qu'il luy pleust pardonner à ces gens desesperez, & assouuir leur disette incontinent: sçachant bien que l'homme mortel n'est pas de son naturel bien aduisé, ny considere les choses comme il deuroit, voulant estre sur le champ secouru. Dieu par sa bonté & misericorde exauçant la priere de son suppliant, & ouurant l'œil de l'ame d'iceluy, qui ne dormoit pas, luy monstra vne piece de bois, laquelle il luy commanda de leuer, & la plonger dans les fontaines, soit qu'elle eust esté faite de telle nature, pour rendre ceste vertu, non auparauant cogneuë, soit que dés lors & de nouueau elle eust esté à l'instant faite pour le

La mort soudaine sans trauail est vn passage à l'immortalité pour le regard des bien viuans.

Moyse prie Dieu pour le peuple.

Deux maistresses fascheuses & importunes du corps.

Les fontaines ameres sont miraculeusement adoucies par Moyse.

seruice & vsage de ce à quoy elle estoit ordonnée : ayant Moyse fait ce qui luy auoit esté commandé, les fontaines s'adoulcirent & deuindrẽt bonnes à boire : de sorte qu'on ne pouuoit cognoistre, si elles auoient esté autre-fois ameres, parce qu'il n'y estoit demeuré aucune trace du mal ancien. Apres qu'ils eurent estáché leur soif, ne s'y attendát point, qui leur estoit double plaisir, (d'autant que le bien qui suruient outre l'esperance, resiouit plus que celuy dont on iouït) & qu'ils eurent remply leurs cruches, troussèrent leur bagage, & s'en allerent, comme s'ils eussent esté repeuz d'vn báquet & joyeux festin, enyurez non de vin, mais d'vn autre breuuage sobre, qu'ils auoiẽt eu par le moyen de leur Prince, aimé & chery de Dieu. Apres ils paruindrent au lieu du second seiour, où planterent leur camp, d'autant qu'il estoit abondant en eau & en arbres, qu'on appelloit Ælin. En ce lieu estoient douze fontaines coulantes, & à l'enuiron septante ieunes tiges de palmes fort espaisses & ombrageuses, qui estoit vn presage, comme peuuent iuger gens de bon esprit, des biens qui deuoient auenir à celle nation : car il y auoit en icelle douze lignées, dont chacune deuoit ressembler à vne fontaine, en faisant à iamais seruice à Dieu, & accomplissant tousiours de bonnes œuures : ils estoient aussi septante Seigneurs de toute la nation, semblables, & à bon droit, à la palme, qui est vn arbre de tous les autres le meilleur & le plus beau, soit à le voir, soit à porter fruit, ayant vne vertu vitale, laquelle n'est point enfoüie dedans les racines, à la mode des autres

Le bien qui suruient sans y penser, apporte grand plaisir.

Second seiour des Hebreux par le desert.

arbres, mais estant esleuée en haut, est située, comme le cœur au milieu des autres branches, dont elle est enuironnee, ainsi qu'est vn Prince de ses garde-corps & hallebardiers : telle nature a l'esprit de celuy qui a gousté la sainteté, d'autant qu'il a appris de regarder & marcher en haut, où pourmenant & recherchant les beautez diuines, ne se fait que moquer des choses terriennes, estimant que celles-cy ne sont que jeu d'enfant, mais que les autres sont selon la verité graues & de consequence. Peu de temps apres, ils mouroient de faim par faute de viures, tellement qu'il sembloit que les necessitez les vinssent assaillir les vnes apres les autres: parce que la soif, & la faim, qui sont deux dames & maistresses fascheuses, ayants party ensemblément les afflictions & tourmens, se presentoient chacune à son tour : & aduenoit que, quand l'vne s'estoit relaschée, l'autre suruenoit: qui estoit vn mal insupportable aux patiens, lesquels peu auparauant pensans estre deliurez de la soif, trouuoient vn autre mal qui les guettoit, à sçauoir la faim. Or la necessité & disette qui lors s'offroit, ne leur estoit pas tant grieue, que la deffiance qu'ils auoient des choses necessaires pour l'auenir : Car ne voyans à l'entour d'eux qu'vn desert large & grand, qui ne rapportoit aucun fruit, se décourageoient bien fort, d'autãt que ce n'estoit par tout que rochers hauts & dérompuz, où vne campagne pleine de soulfres, montaignes pierreuses, ou sablons espaiz, montans en vne grande hauteur : il n'y auoit point de riuiere, ny torrent, ny fontaine, ny

La palme le plus beau de tous les arbres.

L'esprit de celuy qui est amateur de saincteté comparé à la palme.

La soif & la faim sont deux dames & maistresses fascheuses.

plante, ny arbre, fut fruictier ou sauuage, ny volaille, ny bestes terrestres, si ce n'estoient bestes rampantes & venimeuses, nées à la ruyne des hommes, serpens & scorpions : au moyen dequoy, se souuenans de la fertilité du païs d'Egypte, & faisans comparaison de l'abondance de toutes les choses qui estoient là, auec le defaut des viures dont ils se voyoient surpris, portoiét cela impatiemment : tellement qu'ils disoient les vns aux autres ces paroles : Souz esperance de liberté nous nous sommes remuez, & auons changé de païs, & toutesfois nous ne sommes pas seulement asseurez de viure. Nous auons esté heureux en promesses de nostre gouuerneur : mais aux effects & œuures, les plus malheureux de tous les hommes. Quand sera-ce la fin de ce vain & long voyage ? Tous ceux qui s'embarquent sur mer, ou font voyage par terre se mettent deuant les yeux quelque but, où ils doiuent paruenir : Ceux-là suiuent les foires pour traffiquer & faire train & debit de leur marchandise, ou les ports & haures : ceux-cy doiuent arriuer en quelque ville, ou pays, pour y sejourner : mais nous seuls de tous les autres ne voyons qu'vn desert inaccessible, & sans chemins auec grandes défiances & desespoirs, d'autant que tant plus nous allons en auant, tant plus se presente vn abysme & goulfre de deserts, qui de iour à autre s'eslargit & s'ouure : apres qu'il nous a enflé de ses belles parolles, & remply nos oreilles d'esperances vaines, il nous laisse mourir de faim, ne fournissant les nourritures necessaires, souz pretexte du nom de co-

Les Hebreux murmurent & souhaitent la fertilité de l'Egypte.

lonie & nouueau pays, & a abusé ceste grande compagnie, l'ayant premieremẽt amenée d'vn lieu habitable en vn inhabitable, & maintenant pour le dernier voyage l'enuoyant droit au tombeau. Estant ainsi Moyse outragé de paroles iniurieuses, n'estoit pas tant fasché de ce qu'ils médisoient de luy, comme de l'inconstance de leur esprit: car puis qu'ils auoient experimenté vne infinité de choses qui leur estoient aduenuës contre la maniere accoustumée, ils ne se deuoient pas laisser ainsi aller aux choses croyables & probables: mais le deuoient croire, ayans receu de lui tant d'euidentes preuues, qu'il estoit en toutes choses veritable, & ne mentoit point: toutesfois venant à considerer, qu'il n'y auoit point de mal, qui tourmentast plus les hommes, que l'indigence, leur pardonnoit, sçachant bien que c'est d'vne commune, & qu'elle est variable de son naturel, ne regardant qu'aux choses presentes, lesquelles font oublier les choses passees, & engendrent vne défiance des choses futures. Comme doncques ils estoient tous en grande fascherie & ennuis, ne faisans qu'attendre leurs dernieres miseres, qu'ils pensoient estre toutes prestes pour les assaillir: Dieu ayant pitié d'eux, en partie pour sa naturelle douceur & clemẽce, aimant les hommes; & en partie voulant honorer celuy qu'il auoit esleu pour leur gouuerneur, & aussi monstrer qu'il auoit en recommendation son seruice & sa saincteté, qui estoient pareilles, tant és choses qui luy venoient à souhait, qu'en toutes celles qui estoient douteuses & fascheuses, il

La commune de son naturel variable.

guerit ceste maladie. Il leur fit doncques des merueilleuses graces, à fin que par les signes si clairs & euidens, qu'il leur enuoyoit, ils eussent honte doresenauant de murmurer ainsi, & ne se descourageassent plus, si les choses ne venoient incontinent à leur gré & souhait, mais qu'ils prinssent patience, attendans pour l'auenir tout bien. Qu'auint il donques? le lendemain sur l'Aube du iour apparut tout à l'entour vne rosee espaisse & en grāde quantité, laquelle Dieu auoit fait tomber comme neige petit à petit. C'estoit vne certaine pluye toute nouuelle, n'estant n'eau, ny gresle, ny nege, ny glace (les changemens des nuages forgent ces choses là en la saison de l'hyuer) mais estoit comme millet fort petit & blanc, espandu par tas deuant les tentes. Estans donques tous estonnez & esbahis de ce spectacle incroyable, demandoient à leur Capitaine, quelle pluye c'estoit, laquelle pas vn homme n'auoit par-cy deuant veu, & à quoy elle estoit bonne. Luy estāt inspiré & remply de l'esprit de Dieu, prononça ceste responce diuine: La terre est octroyée aux hommes mortels, laquelle estāt couppee & fenduë en mottes, ils ensemencent, à fin qu'elle rapporte tous les ans du fruit, pour faire la prouision des choses qui leur sont necessaires: mais ce n'est vne seule partie de l'Vniuers qui est sujette à Dieu, ains tout ce monde, & luy sont les parties d'iceluy obeïssantes, comme seruiteurs à leurs maistres, là où il les veut employer. il a donc maintenant trouué bon, que l'air au lieu de l'eau, vous apportast nourriture, car aussi bien la terre souuent apporte de l'eau: le

La manne tombee du Ciel pour la nourriture du peuple.

Moyse remonstre au peuple estonné de la manne tombe du Ciel, comme Millet ou Coriandre.

L'Vniuers & toutes ses parties obeïssent à Dieu.

fleuue d'Egypte abbreuuant, quand il se deborde, les terres tous les ans, qu'est-il autre chose qu'vne pluye de terre? Ce cas certainemẽt estoit de soy merueilleux, encore qu'il ne fust rien suruenu: toutefois il auint depuis vn autre cas, dont on se pourroit plus esbahir: par ce qu'on ne voyoit autre chose que vaisseaux, que portoient tantost les personnes sur leurs espaulles, tantost les sommiers pour la prouision: mais la garde & le thresor n'en valoit rien: Dieu ayant deliberé de leur fournir tousiours nouueaux presens. Or ils en accoustrerent vne partie pour leur necessité presente, & s'en repeurent tres-bien, auec vn grand plaisir: le reste qu'ils serrerent pour le lendemain, fut gasté, & tellement corrompu, qu'il puoit, & estoit plein de ces petits vers, qui coustumierement sont engendrez de la pourriture: l'ayant jetté, comme aussi la raison le vouloit, en retrouuoient d'autres, qui tomboit du Ciel, cõme nege auec la rosée. Il faut icy remarquer vne chose fort considerable, c'est que le Sabbat, & le septiesme iour fut honoré d'vn certain priuilege: entre tous les autres: car d'autant qu'il n'est loisible d'y rien faire, mais est commandé de s'abstenir de touts œuures, soient grands ou petits: Dieu fist pluuoir le iour de deuant, le double, & commanda que chacun emportast ce qui luy pouuoit suffire pour la nourriture de deux iours, à fin que les iours de festes ne fussent soüillez de l'appareil & apprest necessaire de la viande: à raison dequoy, ce qui estoit transporté demeuroit sain & entier, & ne se gastoit point comme l'autre. Ie reciteray enco-

Le Nil en Egypte n'est rien qu'vne pluye de terre.

La manne gardee pour le lendemain estoit conuertie en pourriture.

Dieu monstre miraculeusement qu'il faut honorer le 7. iour du Sabbat.

Le voyage du desert dure 40. ans.

Munition de viures d'vn camp.

Le iour du Sabbat est le iour de la natiuité du monde.

La maniere d'amasser & d'assaizonner la Manne.

res vn cas plus merueilleux que cestuy : C'est que l'espace de quarante ans que dura leur long voyage, les prouisions des viures estoient enuoyees selon l'ordre que nous auons dit, & reglees, ne plus ne moins que les munitions de viures d'vn camp, lesquelles estans compassées & mesurées, sont distribuées à vn chacun, ainsi qu'il eschet & appartient : par mesme moyen leur estoit enseigné le iour du Sabbat, tant desiré : car ayans si long temps cherché quel estoit le jour de la natiuité du monde, auquel il fut parfait & accomply, & reçeu de leurs peres & ancestres ceste question & doute non resoluë & esclaircie, en fin furent auertis de ce, tāt par la parole de Dieu, que par le signe si clair & euident, dont j'ay parlé, qui estoit, que ce qui demeuroit aux autres jours, se corrompoit, & gastoit, & neantmoins ce qui descendoit du Ciel le jour de deuant ce 7. non seulement ne se changeoit & gastoit point, mais outre ce il auoit double mesure. Or l'appareil estoit tel. Ils amassoient à l'Aube du jour ce qui auoit esté negé, & le mouloient, ou piloiēt : apres le trēpans dedans l'eau, le cuisoient, & en faisoient vne fort plaisante viande, qu'ils mangeoient comme tartre ou gasteau, n'ayans besoin de boulanger. Il y a bien plus : ils ne demeurerent pas long temps, sans auoir abondance de viandes delicates & telles qu'on trouue en vne region habitée & heureuse, voulant Dieu leur fournir abondamment & largement de ses richesses au desert : parce que chaque soir se leuoit de la mer vn espaiz nuage de cailles, lequel couuroit tout le cāp & rendoit

ces volailles pres de terre, à fin qu'elles fussent aisées à prendre: ainsi eux, les prenans & accoustrans à leur plaisir, vsoient de chairs fort aggreables & sauoureuses. Or auoient ils grande abondance de toutes ces choses, lesquelles ne leur faillioient point: mais il suruint vn grand defaut d'eau, qui derechef les tourmenta: tellement qu'estants reduits au desespoir de leur salut, Moyse prit ce sainct baston, par lequel il accomplit les signes ja declarez, deuãt ceux d'Egypte, & estant inspiré de Dieu, frappa vn roc fort dur. Ce roc, soit qu'on luy eust tout à poinct fendu quelque veine de fontaine, qui là estoit auparauant gisante, soit que l'eau fust tout nouuellement coullee par secrets conduits en iceluy, commença à jetter & espandre comme vne fontaine, de sorte que non seulement elle appaisa lors leur soif, mais fournist aussi long temps apres le boire à tant de millions d'hommes, qui là estoient. Car ils remplirent leurs cruches de l'eau d'icelle, comme ils auoient fait auparauant des fontaines, lesquelles d'ameres deuindrent par la pouruoyance de Dieu, douces, s'il se trouue quelqu'vn qui ne croye point cecy, il faut dire qu'il ne cogneut iamais Dieu, ny le chercha: car il entendroit incontinent, & comprendroit fermement que tous ces miracles, qui sont aduenus contre l'opinion & esperance des hommes, ne sont que jeux d'enfans à Dieu, s'il veut prendre garde aux choses, qui sont veritablement grandes & dignes qu'on y pense: comme à la creation du mõde, aux mouuements mesurez & reglez tant des planettes,

Grandes volées de cailles enuoyées diuinement pour la nourriture du peuple.

Le Rocher touché de la verge de Moyse produit de belles sources de fontaines.

Toutes choses impossibles aux hõmes, grandes & miraculeuses sont aisees à Dieu.

que des estoilles, à la clarté du Soleil qui luit de iour, & à celle de la Lune, qui luit de nuict : à la situation de la terre fondée au milieu du monde à la grandeur infinie des terres fermes & isles: aux formes & especes innombrables des animaux & des plantes : au flot, & l'aller & venir de la mer : au cours des riuieres ou torrents : aux ruisseaux des fontaines, qui ne tarissent iamais, dont les vns sourdent de sources froides, & les autres de chaudes : aux diuers changemens de l'air, aux differentes saisons de l'année, & autres beautez infinies. La vie faudroit à celuy, qui voudroit raconter tout par le menu, voire l'vne des principales parties du mõde, bien qu'il eust la plus longue vie de tous les hommes. Or combien que ces choses-là soient merueilleuses, toutefois à cause que nous les auons accoutumées, nous n'en faisons compte : comme aussi nous nous esbahissons des petites, que nous n'auons point accoustumees : nous arrestans plustost par vne curiosité, aux nouueautez, que aux choses qui nous sont communes. Apres qu'ils eurent passé ce grand desert, apparurent certaines frontieres, d'vne terre habitée des Pheniciens, qui estoit l'entree du pays à eux promis. Or pensoient-ils bien de rencontrer vne vie paisible, & aisée : mais ils furent bien trompez: car le Roy, qui regnoit-là craignant le rauage & pillage, leua les jeunes gens des villes, & leur alla au deuant pour empescher le chemin : que si d'auanture ils y vouloient entrer par force, il viendroit aux mains, & les combattroit par jeunes gens fraiz, & nouuellement venans au

Nous ne tenons compte des choses qui auiennent coutumierement, encores qu'elles soiēt dignes de merueille.

combat, contre eux, qui estoient las & trauaillez, tant des longs voyages, que des fautes de viures & d'eau, qui les auoient assaillis l'vne apres l'autre. Moyse ayant entendu des espions, que l'armée de leur ennemy n'estoit pas fort loin, choisit les ieunes gens de son camp : chosit aussi pour leur Capitaine, vn de ses Lieutenans appellé IOSVE', lequel il dépescha pour donner la bataille : luy se hasta d'aller trouuer vn plus grand secours : car apres qu'il eut esté purifié & laué des lauemens accoustumez, il monta en grande diligence sur vne butte proche de là : supplyoit Dieu qu'il combatist pour eux, qu'il leur donnast la victoire & domination sur leurs ennemis, les ayant deliuré de plus fascheux dangers que n'estoit cestuy cy : ayãt aussi non seulement dissipé & renuersé les maux que leur faisoient les hommes : ains aussi tous ceux que la sedition nouuelle des Elemens auoit n'agueres forgé en Egypte, & la faim continuë, laquelle depuis incessãment les auoit suiuis par tout le chemin. Comme ils estoient prests à combattre, auint vn merueilleux cas sur le fait de ses mains, car tantost elles deuenoient legeres, tantost pesantes, de sorte que quand elles estoient legeres & haussees en haut, ses gens se renforçoient, & leur proüesse venoit à bien : mais quand elles panchoient en bas, les forces de leurs ennemis croissoient : voulant Dieu monstrer & signifier par ces signes, qu'aux ennemis appartenoit la terre d'icy bas, comme leur propre heritage : & aux Hebreux le tres-sacré Ciel, & que comme en ce monde le Ciel a la puissance & domina-

Le peuple arriué aux frontieres du pays à eux promis.

Iosué ou Iesus Lieutenant de Moyse dépesché pour aller contre les ennemis

Les mains de Moyse qui estoit en prieres deuenoient tantost pesantes, tantost legeres.

tion dessus la terre : aussi ceste nation deuoit vaincre & surmonter ses aduersaires. Les mains donques de Moyse tantost estoient haussées en haut, tantost penchoient vers la terre, ne plus ne moins que les bassins d'vne balance : ce qui auenoit quand le combat estoit douteux : mais en fin deuindrent soudainemẽt legeres n'ayans plus de pesanteur : & comme si elles eussent eu au lieu de doigts, des plumes, voltigeoient comme oyseaux, tellemẽt qu'elles s'arresterent en haut, iusques à ce que les Hebreux eussent emporté la victoire de leurs aduersaires, qui furent tous, de quelque âge qu'ils fussent deffaits, souffrans iustement ce qu'ils s'efforçoient faire contre leur deuoir aux autres, & estans traittez de mesme. Moyse dressa vn autel qu'il nomma, pour raison du cas aduenu, le Refuge & la retraitte à Dieu, auquel il sacrifia hosties de victoire, luy rendant graces. Apres ceste bataille, il pensa en luy mesme qu'il falloit s'enquerir du pays, auquel il menoit habiter son peuple (lors estoit escheuë la seconde année depuis qu'ils voyageoient) à fin qu'ils ne luy fussent contredisans, comme ils auoient accoustumé, ne cognoissans point le naturel du pays, mais qu'apres qu'ils auroient bien appris & entendu de ceux qui l'auroient veu, aduisassent ce qu'ils auoient à faire. Il choisit donques douze hommes, qui estoit nombre pareil aux lignees, de chacune vn surintendant, le plus notable, pour euiter la dissension qui pouuoit aduenir entre eux, si les vns eussent eu plus ou moins d'authorité que les autres : & en ce faisant, que tous

Les Hebreux emporterent la victoire.

Moyse fait sacrifices pour rendre graces à Dieu de la victoire.

Moyse despesche douze hommes pour faire reueuë de la terre promise.

également cognussent des Seigneurs qui auoiẽt esté deleguez & deputez, comme alloient les affaires des habitans du pays, pourueu qu'ils ne voulussent en rien mentir, les ayans choisis, leur tint tels propos : Le loyer des combats & dangers que nous auons souffert & souffrons encores iusques à present, sont les partages des terres esquelles nous allons demeurer, & où nous conduirons (si nous ne sommes frustrez de nostre esperance) ceste nation peuplee pour y faire sa demeurãce. Or c'est vne chose qui sert beaucoup pour le cas qui s'offre, que la cognoissance des lieux, des hommes, & des affaires, comme en est l'ignorance nuisible & dommageable : Nous vous auons donques esleu, à fin que par le moyen de vostre veuë & vostre bon esprit, nous sçachions que c'en est. Soyez donques les oreilles & les yeux de tant de millions d'hommes, & mettez peine d'auoir certaine cognoissance des choses, qu'il faut necessairement sçauoir. Les points & articles que nous desirons d'entendre de vous, sont ces trois : la multitude des habitãs & la puissance d'iceux : l'assiete des villes, si elles sont assises en lieu propre & commode, si elles sont bien murées & fortifiees, ou non : Le naturel du pays & de la region, si la terre est grasse bien auant, si elle est bonne à porter toute sorte de fruict, tant de semailles, que d'arbres : ou au contraire maigre & sterile : à fin qu'à l'encontre de la multitude & de la puissance des habitans, nous soyons garnis de forces egales ; & contre les places fortes & munies, nous soyons fournis d'engins propres à

Propos de Moyse aux douze deleguez.

La cognoissance des lieux sert beaucoup.

Trois points que doiuent remarquer les bons espions pour faire bon rapport.

abbatre les murailles. Il faut cognoistre aussi la nature de la region, si elle est bõne ou non: parce que ce seroit vne grande folie de nous mettre de nostre bon gré en danger pour vn pays sterile & maigre: au reste nos armes, nos engins, & toute nostre force gist en la fiance que nous auons en Dieu: ayans cet appareil, nous ne quitterons la place à pas vne chose effroyable & espouuentable, d'autant que par son moyen nous serons les superieurs, encores que soyons moindres de force, de corpulẽce, de hardiesse, d'experience, & multitude de gens. Ayans esté garnis de cecy nous n'auons point eu faute de tout ce qui se trouue aux villes. Le temps aussi est fort propre pour esprouuer la bonté du païs: voicy le printẽps qui approche, auquel toutes les semailles viennent à meurir, & les arbres commencẽt à montrer leur fruict. Le meilleur toutesfois sera d'attendre là, que l'esté soit en sa force, & ne retourner jusqu'à ce qu'il ait rapporté des fruits, lesquels vous feront cognoistre si le pays est heureux. Ayans ouy ces propos, partirent pour executer leur charge d'espions, & furent conuoyez de toute la compagnie, laquelle craignoit qu'ils ne fussent pris & mis à mort, au moyen dequoy aduinssent deux cas, de tous les autres les plus fascheux: à sçauoir le meurtre de leurs gens, qui estoient les yeux de chasque lignee, & auec ce l'ignorance de l'estat de leurs ennemis, la connoissance duquel leur estoit tres-proffitable. Prenans doncques auec eux des guides, qui sçauoient les adresses des chemins, les suiuirent: estans arriuez pres du pays, monterent

Deux cas fascheux.

ſur la plus haute montagne qui fuſt là à l'entour, dont ils voyoient d'vn coſté vne grand' plaine portant orge & fourment, & abondante en foin & herbage : de l'autre, les montagnes toutes couuertes de vignes, & de beaux arbres, entrelaſſez de ruiſſeaux & fontaines, qui leur fourniſſoient force eau : tellement que depuis le pied de la montagne iuſques au ſommet, tous les coſtez eſtoient tiſſus & peuplez d'arbres ombrageux, & principallement les couppeaux, & les vallees du milieu : ils voyoient outre deuant eux des villes, qui eſtoient doublement fortes, tant pour la bonne & commode aſſiette du lieu, qu'auſſi pour la fermeté & ſolidité des murs: d'auantage, recherchans quels eſtoient les habitans, voyent que c'eſtoient vne multitude infinie de Geans de fort grande ſtature, ou pour les exceſſiues grandeur & force de leurs corps, ſemblables aux Geans. Apres qu'ils eurent veu cecy, attendirent & demeurerent encor' pour en auoir plus certaine cognoiſſance, d'autāt que les premieres fantaiſies gliſſent & coullent, tellement qu'à grand' peine ſont-elles à la fin engrauées en l'entendement: auec cela ils vouloiēt cueillir des fruicts à demy-meurs, non aiſez à ſe gaſter, pour les monſtrer à leurs compagnons: mais il ne ſ'en trouua point, dont ils fuſſent plus eſtonnez que du fruict de la vigne : car les grappes de raiſins eſtoient ſi grandes, qu'elles auoiēt autant d'étenduë & largeur comme les ſeps, qui eſtoit vn ſpectacle incroyable: ils en coupperent vne, qu'ils pendirent au milieu d'vn pieu de bois, les bouts duquel ils poſerent ſur les eſpau-

Grande beauté & fertilité de la terre promiſe.

Hommes de grande ſtature.

Les premieres apprehenſions s'eſcoulent legerement.

Grappes de raiſins merueilleuſement grandes.

les de deux ieunes hommes:& ainsi la portoient les vns apres les autres pour la pesanteur du fais: du reste ils n'estoient pas d'accord ensemble, ny n'auoient vn mesme aduis. Ils eurent doncques infinis debats auant leur retour sur le fait du rapport qu'ils deuoient faire du pays, qu'ils auoient veu, à fin que ne rapportans point l'vn d'vne sorte, & l'autre de l'autre, il n'auint quelque sedition & trouble parmy le peuple. Mais cela n'estoit rien au regard de ce qui suruint apres qu'ils furent retournez: parce que les vns racontans la force des villes, & la multitude des habitans, & faisants par leur beau babil les choses plus grandes qu'elles n'estoient, espouuantoient ceux qui les escoutoient: les autres appetissans & abbaissans l'orgueil des choses qu'ils auoient veuës, enhortoient la compagnie de prendre courage, & suiure leur nouueau pays, comme s'ils eussent deu au premier cry estre les maistres, & surmonter leurs aduersaires: d'autant qu'ils disoient qu'il n'y auoit pas vne ville si hardie de soustenir l'assaut d'vne si grande multitude, donnant droit dedans, & que se trouuāt accablée de la pesanteur du fais, qu'elle se rendroit. Chacun donques d'eux imprima son affection aux esprits de ceux qui l'escoutoient: les paoureux & lasches, qui n'auoient rien de l'homme, crainte & lascheté: les autres qui ne s'effrayoient de rien, hardiesse auec bonne esperance: mais ceux-cy à grande peine estoient ils la cinquiesme partie au regard des autres qui auoient peur, lesquels surmontoient les hardis & vaillants des cinq parts: de sorte

Les espions ne s'accordent pas en leur rapport.

que

que si peu de hardiesse, qui se trouuoit en aucuns, fut effacé & aboly par la grande coüardise des autres : car contre deux qui donnoient bon conseil, il y en auoit dix qui disoient du contraire, lesquels attirerent à eux toute la commune, vray est que pour le regard du pays tous les douze rapportoiẽt de mesme, racõtant la beauté tant du plat pays, que des montagnes : mais la commune incontinent s'escryoit: qu'auõs nous que faire de nous mettre en peine d'oster les biens des estrangers, qui sont si bien gardez & defendus par main forte? de sorte que courans sus aux deux qui estoient d'aduis contraire, ne s'en fallut gueres qu'ils ne les lapidassent : estimans plus ce qui estoit plaisant à ouyr, que ce qui leur estoit proffitable : & l'abus, que la verité. A raison dequoy Moyse leur gouuerneur se fascha, craignant que quelque mal d'enhaut ne les assaillit, estans ainsi obstinez, & n'adioustans point foy aux paroles de Dieu, comme auint : par ce que les dix espions paoureux & lasches perirent de maladies pestilente, & auec eux toute la commune, qui auoit esté de leur aduis : mais les autres qui auoient esté d'aduis contraire, qu'il ne falloit rien craindre, ains s'apprester pour aller conquerir ce nouueau pays, furent preseruez, d'autant qu'ils furent obeïssans aux paroles de Dieu; receuans vn present fort excellent & singulier, qui estoit de ne mourir point. Cela fut cause qu'ils n'arriuerent pas si tost en la terre qui leur auoit esté promise: car pouuans, la seconde annee qu'ils sortirent d'Egypte partir entre-eux les villes de la Syrie,

Nomb. 13.

Malheur & desastre de dix espions, qui estoient lasches & les deux autres prisez & honorez.

present de Dieu.

&les terres d'icelle, se détournoient du droict & court chemin, & vagoient çà & là, trouuans tousiours des lieux, où il n'y auoit point de chemin, & par lesquels on ne pouuoit aller, qui leur estoit vn trauail inutile : souffrans par ce moyen tant en leurs ames, qu'en leurs corps (comme ils auoient bien merité) les peines de leur trop grande incredulité. Apres doncques qu'ils eurent vsé, allans ainsi haut & bas, 38. ans entiers, sans compter le tẽps passé (qui est presque l'âge de l'homme) & remesuré les deserts inaccessibles, à la fin arriuerent, auec grande peine toutes-fois sur la quarãtiesme année, aux limites & confins du pays, où auparauant ils estoient venus. Or ceux qui habitoient à l'entree & sur les frontieres estoient leurs parens, à raison dequoy ils pensoient qu'ils prendroient fort volontiers les armes pour eux contre leurs voisins, & qu'ils leurs aideroiẽt en tout ce qu'ils pourroient, pour conquerir ce nouueau pays: ou bien s'ils faisoient des retifs, qu'ils ne se rangeroient ny d'vn costé ny d'autre. Car les peres de toutes les deux nations, tant de celle des Hebreux, que de celle qui habitoient aux frontieres & lisieres de ce pays là, estoient freres d'vn mesme pere & d'vne mesme mere, & outre-ce jumeaux: d'iceux & de leurs enfans, qui s'estoiẽt employez à multiplier leur race, sortirent ces deux familles, chacune desquelles s'espandit en vne grande & fort peuplee nation: l'vne aymãt sa patrie ne bougea de son lieu, mais l'autre, comme par cy deuant a esté dit, s'estant retiree en Egypte pour la faim, retournoit long temps apres au lieu dont elle estoit partie. Ceste cy

L'incredulité & lascheté cause du mal des Hebreux.

Esau, Iacob.

gardoit les droits de parenté, bien que dés long tẽps elle eust esté esloignée enuers l'autre, qui ne retenoit rien des bonnes coustumes du pays, estimãt que le deuoir des personnes bien nées, c'est de recognoistre ses parens : mais celle-là n'auoit vn grain de charité, laquelle ayant esté nourrie d'vne façon toute contraire à l'autre, & estant totalemẽt differẽte d'aduis, de paroles, & d'œuures, ne faisoit que chercher le moyen de r'allumer l'inimitié de leur premier pere : parce que le premier pere de la nation auoit laissé le droit d'aineſſe à son frere, dõt se repentãt vn peu apres, & venãt cõtre sa promesse, le menassa de le tuer, s'il ne luy rendoit : au moyen dequoy ce peuple vint à renouueller tant d'ans apres ceste inimitié. Or Moyse, gouuerneur des Hebreux, cõbien qu'au premier assault il les eust peu subiuguer, il n'en voulut toutesfois rien faire à cause de la parenté, dont a esté parlé, vray est qu'il leur demanda passage, leur promettant de faire tout acte d'amitié & de fidelité : qu'on ne toucheroit point à leur pays, qu'on n'emmeneroit point leurs bestes, qu'on n'emporteroit point leurs vtensiles : seulement qu'ils fournissent de l'eau pour argent & autres denrées, que coustumieremẽt on vẽd à ceux qui en ont besoin : eux au contraire refusoient totalemẽt les semonces & conditions de la paix, menassans les Hebreux de la guerre, s'ils entroiẽt dedans : voire s'ils s'apperceuoient qu'ils y voulussent tant soit peu toucher. Les Hebreux portans impatiẽment ces responses, se deliberoient de saillir sus pour en faire vengeance : mais Moyse se leuant droit sur

Les personnes bien nées doiuent recognoistre leurs parens.

Moyse donne courage aux Hebreux pour le recouurement de la terre promise.

„ vne bute, dōt on le pouuoit ouïr, leur dit : Hom-
„ mes, voſtre courroux eſt raiſonnable & iuſte:
„ car leur ayant offert d'vn doux & gracieux cou-
„ rage toutes choſes bonnes, ils vous ont reſpon-
„ du de meſchans propos, meuz d'vne mauuaiſe
„ affection : mais pourtant ne nous conuient, par-
„ ce qu'ils ont merité de ſouffrir la peine de leur
„ cruauté, de proceder à la punition contre-eux:
„ & ce tant pour raiſon de l'honneur que nous
« deuons porter à la nation, qu'auſſi à fin qu'en
« ceſt endroit, nous qui deuons eſtre bons, ſoyōs
« differents des meſchans, conſiderant en nous-
„ meſmes non ſeulement ſi les perſonnes ſont
„ puniſſables, mais auſſi ſ'ils doiuent eſtre punis
de nous. Apres qu'il leur eut dit ces paroles, voyant que tous les chemins eſtoiēt enuirōnez de gardes, & bouchez par ces gens-là, qui ne pouuoient receuoir aucun dommage d'eux, & que ce qu'ils leur couppoient chemin ne procedoit que d'vne enuie, ſe détourna, & mena ſa compagnie par vn autre ſentier. Ces gens là monſtroient bien qu'ils eſtoient marris de ce que les Hebreux auoient recouuert leur liberté, & qu'ils auoient eſté ioyeux de leur captiuité en Egypte, d'autant qu'il eſt neceſſaire que ceux qui ont dueil des biens de leurs voiſins, ſe reſiouïſſent de leurs maux, encore qu'ils n'en facēt pas le ſemblant : car ils ſ'eſtoient declarez à ces meſchans là, cōme à leurs amis, & leur auoient conté tant le bien que le mal, qu'ils auoient reçeu, ne penſants point, qu'ils fuſſent ſi peruers & deſloyaux que d'eſtre déplaiſans de leur bon-heur, & ioyeux de leur mal-heur. Com-

Ceux qui ont dueil du bien ſont bien aiſes du mal.

bien donques que leur mauuaise affection fust descouuerte : toutefois les Hebreux furent empeschez par leur Gouuerneur Moyse de venir aux mains : en quoy faisant, il mõstra vne preuue de deux tres belles choses, de prudence & de bonté : parce que c'est prudence de garder que les siens ne souffrent aucun mal : c'est aussi le fait de courtoisie & bonté de ne vouloir point prendre vengeance de ses parens. Il passa donques outre les villes de ces gens-là : ne s'en souciant aucunement. Or il y auoit vn Roy proche de là, qui auoit nom Chananes, lequel ayant entendu par les espions que l'armée des Hebreux n'estoit pas loin, pensant qu'elle fust en desordre, & que s'il les assailloit le premier, il les vaincroit aisément, se mist en chemin auec ses jeunes gens, qui estoient bien armez, & leur courut sus, tellement qu'il mit en route les premiers qu'il rencontra, & les fit fuir, ne s'estant point preparez pour combattre : il en prit aussi plusieurs prisonniers : dont s'enflant & enorgueillant pour la bonne issuë, & bonne esperance qui luy estoit auenuë outre son esperance, il s'auança pensant mettre en sa puissance tous les autres. Mais les Hebreux n'estans aucunement effrayez de la perte & defaitte du premier rang, qui estoit allé au deuant, ains deployans plus qu'auparauant leurs proüesses & hardiesses, d'autant qu'ils estoient contraints de suppléer & remplir la faute de ceux qui auoient esté pris prisonniers, se poussoient & s'encourageoient les vns les autres à ce qu'ils ne se lassassent point, & n'eussent le cœur failly, s'entre-

Grande prouidence de Moyse.

Nomb. 21.

Chananes Roy.

» disans:Resueillons nous : nous entrons desia au
» pays. Ne soyons plus craintifs, garnissons nous
de hardiesse : on iuge souuent de la fin selon le
cõmencement : Donnos à l'entree frayeur aux
habitans, à fin que nous nous fournissions des
grãds biens, qui sont en leurs villes, leur laissans
» en contr'eschange la disette & faute des choses
» necessaires, que nous leur amenons du desert.
» En disant ces paroles, & se donnans courage les vns aux autres, voüerẽt les premiers fruits de la region à Dieu, & promirent qu'ils luy dediroiẽt les villes du Roy, & les citoyens d'icelles. Dieu leur acorda ce dõt ils le pryoiẽt: tellemẽt qu'inspirant & soufflant hardiesse aux Hebreux, les dressa si bien, qu'ils saccagerent l'armée de leurs ennemis. Apres qu'ils les eurent reduits en leur puissance, rendirent graces à Dieu, firent profession, & declaration que tout ce, qu'ils a-uoient gaigné, c'estoit par la grace de Dieu : de sorte que ne s'approprians rien du pillage, luy consacrerent les villes, les hommes, & les biens precieux : nommerent le Royaume pour le cas suruenu, Anatheme, c'est à dire, chose dedié & consacrée à Dieu : car tout ainsi que tous ceux qui honorent & aimẽt Dieu, luy dedient & consacrent les premiers fruits de l'année, qu'ils recueillent de leurs terres & possessions: aussi toute la nation dedia & voüa à Dieu, comme vn primice & premier fruit de son nouueau pays, la plus grande partie de la region, où elle alloit demeurer : qui estoit ce Royaume nouuellement conquis, n'estimant point estre vne chose sainte, que la terre fust partagée, ou que les villes fus-

Propos des Hebreux s'entredonnans courage.

Les Hebreux consacrent à Dieu tout ce qu'ils prennent sur les ennemis.

sent habitées, que premierement on n'eust primicié de la region, ou des villes. Peu apres trouuerent vne fontaine abondante en eau, laquelle fournit lors suffisamment à boire à toute la multitude: elle estoit dedans vn puits sur les frontieres du pays : d'icelle tirans & puisans non comme de l'eau, mais du vin tout pur, esbatirent leurs esprits: de sorte que de la resiouïssance & ioye qu'ils auoient, ils ordonnerent des danses honnestes, lesquelles ne tendoient qu'au seruice & honneur de Dieu: chanterent tout à l'entour du puits vne chanson nouuelle en sa loüange, comme estant autour de ce tãt beau partage de terre; & vray Capitaine & gouuerneur de leur voyage en ce nouueau pays: & le remercyoient de ce qu'apres auoir long temps marché par vn grand desert, ils auoient trouué en la terre qu'ils deuoient posseder, abondant bruuage: estimans qu'il estoit bien raisonnable de ne passer point ceste fontaine sans estre remarquée. Car aussi elle auoit esté bastie non par simples gens, ains par Roys, lesquels la faisans coupper & ouurir, auoient pris grande peine, à ce qu'on dit, non seulement à trouuer l'eau, mais aussi à bastir & accoustrer le puits, à fin que cest œuure estant somptueux & riche: se monstrast Royal: & qu'on cogneust auec ce l'engin, & le grand esprit de ceux qui l'auoient du commencement bastie. Estant Moyse fort aise des biens qui tousiours suruenoient sans qu'on les attendist, s'aduanceoit d'aller, partissant la jeunesse en l'auant-garde & l'arriere-garde, & faisant ranger au milieu des vieilles gens les femmes & les

Le peuple rencontre vne belle & excellente fontaine.

Resiouïssances & danses honnestes pour l'honneur de Dieu.

Bastiment Royal.

L'ordre de tout le peu-

ple Hebreu marchant en bataille.

enfans : à fin que de tous les deux costez ils eussent garde, fust que la compagnie des ennemis donnast au deuant ou au derriere. Peu de iours apres estant descendu en la region des Amorrhéens, il enuoya des ambassadeurs vers le Roy, lequel auoit nom Seon, le semonnant & inuitant aux mesmes conditions qu'il auoit fait auparauant ses parents : luy toutes-fois non seulemẽt il respondit auec iniures à ceux qui estoient venu vers luy, mais qui est pis, ne s'en fallut pas beaucoup qu'il ne les fist mourir : & l'eust fait, n'eust esté que la Loy des ambassades y resistoit, & le luy defendoit. Amassant doncques son armée, s'en alla à l'encontre des Hebreux, pensant bien incontinent les vaincre : mais apres qu'ils eurent choqué les vns contre les autres, alors cogneut qu'il ne combattoit pas contre des apprentifs en fait de guerre, ains contre gens aguerris, qui ne se laissoient pas vaincre, ayans auparauãt fait plusieurs grands & vaillans actes, & donné à cognoistre à leurs ennemis la force de leurs corps, leur bon entendement, & la grandeur de leur proüesse : au moyen dequoy ils les surmonterent à leur grand aduantage : combien qu'ils resistassent fort & ferme: toutes-fois ils ne toucherent point au butin : mais comme chose premiere conquise en guerre, le dédierent à Dieu, par l'aide duquel ils estoient mieux soustenus & auancez, que par leurs propres conseils & force, leur donnant vne merueilleuse hardiesse pour combattre & defendre vaillamment la cause de la iustice. De ce en estoit la preuue fort euidente : parce qu'ils

Seon Roy des Amorrhéens.

Les Amorrhéens desconfits.

n'eurent que faire d'vne seconde bataille, d'autant que ceste-cy fut la premiere & seule, en laquelle toute la force de l'ennemy fut mise en fuitte, en routte, & tout à coup saccagée: aussi les villes au mesme temps furent vuides & pleines: vuides des anciens Citoyens, & pleines des vainqueurs: semblablement les metairies des champs qui estoient desertes, receuoient au lieu des anciẽs laboureurs des hommes en tout & par tout meilleurs. Ceste guerre donna vne grande frayeur à toutes les contrées d'Asie, mais principalement aux habitans des villes frontieres, lesquels ne faisoient qu'attendre les maux qui les touchoient de prés. Or entre les Roys qui estoiẽt proches il y en auoit vn qu'on appelloit Valaces, lequel auoit reduit en son obeïssance vne bonne & grande partie d'Orient, iceluy se descourageant auparauãt qu'il eust combattu, n'osa aller contre les Hebreux, ny donner la bataille: tellement qu'il se tint en sa maison, & au lieu de faire la guerre, se tourna vers les Augures & deuins, qui prognosticquent les choses aduenir, par le chant, le vol, & le comport des oyseaux: estimant que par certaines imprecations & maledictions, il pourroit destruire la force inuincible des Hebreux. En ce temps-là y auoit vn homme fort reclamé & excellent en l'art de deuin, demeurant en la Mesopotamie, lequel auoit appris toutes les sortes & especes de l'art de deuination: principalemẽt auoit acquis vn grand bruit en la pronostication, qui se fait sur la consideration des oyseaux: & estoit-on esmerueillé de son sçauoir, d'autant

Nomb. 22.

Valaces Roy en l'Asie.

Balaam deuin fort reclamé.

qu'il auoit monſtré à pluſieurs perſonnes, & beaucoup de fois, des choſes incroyables & grandes. Car aux vns il auoit predit en plein eſté la pluye : aux autres au cœur de l'Hyuer ſeichereſſe, hale & chaleur : à aucuns, lors que les fruits eſtoiēt beaux, & qu'on eſperoit vne bonne année, diſette & ſterilité : & au contraire, quand on penſoit tout eſtre perdu, abondance de biens : aux autres regorgemens & débordemens de riuieres, & auſſi au contraire, tariſſemens, guariſons de maladies peſtilentes, & infinies choſes ſemblables : tellement que ſouz ombre qu'il auoit predit & prognoſtiqué tous ces cas aduenus, ſon nom eſtoit fort renommé, & auoit acquis vn grand bruit & honneur. Le Roy doncques enuoya vers luy quelques ſiens amis pour le prier qu'il vint, & ſi lui enuoya pluſieurs preſens, auec promeſſe d'autres, luy mandant la cauſe pourquoy il l'enuoyoit querir. Le deuin, qui n'auoit point le courage noble & frãc, mais faiſoit le courtiſan & l'habille homme, comme ſ'il euſt eſté quelque Prophete bien entendu & ſage, & n'euſt point accouſtumé de rien faire ſans l'aduertiſſement de Dieu, refuſa ce dont il eſtoit requis, diſant que Dieu ne vouloit point qu'il y allaſt. Au moyen dequoy, les meſſagers ſ'en retournerent vers le Roy, ſans auoir rien fait. Incontinent furent choiſis en leur place d'autres plus notables pour le meſme affaire, qui portoient dauantage d'argent, auec promeſſe de fort grands preſens : le deuin eſtant amorcé & attiré, tant des dons qu'on luy preſentoit, que des eſperances à venir : ayant auſſi

Valaces enuoye ſemondre Balaam.

Balaam s'excuſe.

respect à ceux qui le pryoient, s'adonna à eux: se couurant neātmoins tousiours, & s'excusant sur la diuinité. Le lendemain il s'apresta pour partir, leur contant certains songes & visions, qui à ce qu'il disoit, luy estoient apparuës, & dont il auoit esté espouuanté: tellement qu'il ne luy estoit plus possible de demeurer, mais estoit cōtraint de déloger, & suiure les Ambassadeurs. Comme dōques il estoit bien auant en chemin, aduint vn signe qui démonstroit fort éuidemment, que l'affaire pour laquelle il alloit, ne luy viendroit pas à bien, mais luy porteroit malencontre: parce que la beste, sur laquelle il estoit monté, allant son droit chemin, premierement s'arresta tout court: peu apres, comme selle eust esté repoussée par force de quelqu'vn au deuāt, ou bien, comme si on l'eust retirée par la bride, reculoit en arriere: outre ce estant emportée maintenant à droit, maintenant à gauche, & chancelant çà & là, n'arrestoit point en place, ne plus ne moins qu'vne personne qui a la teste appesantie de vin, & est yure. Or combien que elle fust souuēt battuë, toutefois ne faisoit compte des coups, de sorte que peu s'en fallut que elle ne jettast par terre celuy qui estoit dessus elle, le tourmentant fort, combien qu'il fust bien assis dessus: car de tous les deux costez du chemin, y auoit des hayes, & des leuées, & clostures de pierres, qui estoient prés les vnes des autres: tellement que quād la beste cheualine donnoit là contre, le maistre se heurtoit, & estant pressé & enserré, se fraissoit, & déchiroit le genoüil, les jambes & les pieds. Certainemēt c'estoit (comme aussi il falloit bien penser) quelque vision di-

Balaam àla seconde semōce s'achemine vers Valaces.

Grand ruse de Balaam.

La monture de Balaam s'arreste tout court.

C'estoient petites murailles de pierres seiches sans aucun mortier.

mine, de laquelle la beste, allant son chemin, & l'ayant veuë de loin, eut frayeur, encores que celuy qui estoit dessus, ne l'eust apperceuë: qui estoit bien pour mõtrer & blasmer sa lourderie, estant surmonté en dexterité & bonté de veuë, par la beste, ne voyant pas si clair, comme elle: luy qui se vantoit de voir non seulemẽt le monde, mais aussi le Createur du monde. Apres qu'à grande peine il eut veu l'Ange, qui luy faisoit teste (non qu'il fut digne d'vne telle veuë, mais à fin qu'il conneust son infamie & indignité) il se tourna aux prieres, & le supplia de luy pardonner, d'autant qu'il pechoit par ignorance, & non à son escient. Au lieu doncques de s'en retourner en sa maison, il demanda à la vision, qui luy estoit apparuë, s'il s'en retourneroit: mais icelle entendãt bien la mocquerie, qui lui estoit desplaisante (car qu'estoit-il besoin de l'interroger d'vne chose si éuidente, laquelle se donnoit à connoistre d'elle-mesme, & n'auoit que faire de la foy de la parole? Si on ne veut dire que les oreilles sont plus croyables que les yeux, & les paroles plus que les choses) va t'en, dit-elle, ton chemin, où tu te hastes tant d'aller, aussi bien tu n'y gaigneras rien: parce que ie te feray prononcer contre ton vouloir & consentement, ce qui sera besoin de dire, & tourneray les outils de ta voix, là où il sera iuste & vtile, tenant en bride ta parole, & te faisant prophetiser chaque chose par ta langue, qui n'y connoistra rien. Or ayant entendu le Roy que le deuin estoit pres de sa maison, sortit au deuant auec ses hallebardiers, & garde-corps; & l'ayant rencontré, la premiere

Balaam apperçoit en fin l'Ange de Dieu.

Responſe de la viſion à Balaam.

Le Roy ſort pour receuoir Balaam honorablemẽt.

chose qu'il fit, comme aussi il estoit raisonnable, ce fut de le caresser, luy tendre & dōner la main droite, apres de luy faire vne petite plainte de sa tardiueté, & de ce qu'il n'estoit point venu plutost. Cela fait, on ne parloit que de festins, de banquets somptueux, & toutes autres choses, qu'on a accoustumé d'apprester aux estrangers, qui sont mandez, pour faire paroistre vne magnificence Royale. Le lendemain sur le point du iour, Valaces prenant auecluy le deuin, le mena sur vne butte, en laquelle auoit esté autresfois dressée la statuë & medaille d'vne certaine Deesse, laquelle ceux du pays adoroient: de ce lieu on voyoit vne partie du camp des Hebreux, laquelle il monstroit, comme d'vne haute guette, au magicien & deuin: apres que le deuin l'eut regardée: Roy, dit-il, dresse icy sept Autels, & sacrifie en chacun d'iceux vn veau, & vn belier, & moy me destournant d'icy ie demanderay à Dieu ce qu'il me faudra dire. Estant doncques sorty dehors, fut incontinent rauy & inspiré du Ciel, entrant dedans luy l'esprit prophetique, lequel chassa de son ame toute la deuination artificielle: Car il n'estoit pas licite que le tres-sainct Esprit frequentast auec celuy du magicien & enchanteur. Peu apres retourna, & voyant les sacrifices & Autels, qui estoient tous ardens, ne plus ne moins qu'vn truchement, & comme si quelqu'autre luy eust recité mot à mot ce qu'il deuoit dire, prophetisa cecy. *De Mesopotamie Valaces m'a enuoyé querir, & ay fait vn grād voyage, depuis l'Orient iusques icy, à fin que par mon moyen il se vēge des Hebreux par maudissons: mais com-*

Proposition de Balaam.

Prophetie de Balaam.

ment maudiray ie, & souhaitteray mal à ceux qui ne sont point maudits de Dieu? Ie les regarderay bien de ces hautes montagnes, & penseray à eux: mais ie ne pourrois faire mal à ce peuple, lequel habitera seul, n'estant point nombré auec pas vne des autres nations, non à raison des lieux & terres, qu'il se pourra approprier, mais pour la diuersité de ses mœurs & coustumes, lesquelles ne peuuent compatir auec celles des autres, de peur d'estre soüillées. Qui est celuy qui a trouué parfaittement le premier fondement de leur race? leurs corps ont esté formez de la semence des hommes, mais les ames sont issuës de la diuinité. A ceste cause elles sont proches parentes de Dieu. A la mienne volonté, que mon ame laissast ceste vie corporelle, à fin qu'elle fust nombrée entre les ames des iustes, comme sont celles de ces gens-là. Oyant Valaces ces propos, se faschoit fort dedans son cœur, tellement que ne sçachant point dont procedoit la grande ardeur de l'affection du deuin, apres qu'il eut acheué, luy dist: N'as-tu point de honte, qu'ayant esté mandé pour maudire mes ennemis, tu les benis? I'ay esté bien abusé & trompé: car pensant que tu fusses mon amy, tu t'és rangé en cachette du costé de mes ennemis: ce qui maintenant est découuert. N'as-tu point donné assez à connoistre par les remises & delais de ton aduenement, que tu leur portois secrettement dedans ton cœur vne bonne affection, & à moy & les miens vne haine? L'ancien Prouerbe dit, Que les choses éuidentes font foy des choses cachées. Le deuin estant relasché de l'esprit dont il estoit détenu, luy respondit: Tu m'accuses, dit il, à tort: parce que ie ne dy rien de moy-mesme, mais tout ce que l'esprit de

Les gens de bien sont proches parens de Dieu.

Valaces reprend bien aigrement Balaam.

Les choses éuidentes font foy de ce qui est caché.

Dieu me met en la bouche, ce que ie t'ay fait à sçauoir, non de ceste heure, ains long temps auparauant, quand tu enuoyas les Ambassadeurs vers moy, ausquels ie fis la mesme responce. Le Roy pensant, ou que le deuin pourroit estre trompé, ou que l'esprit diuin, & la sentence de Dieu, laquelle est ferme & stable, se mueroit par le changement des lieux, le mena en vn autre endroit, & derechef luy monstra d'vn fort haut couppeau de montagne, vne partie de l'armée aduerse : apres dressant encores sept Autels, & sacrifiant autant d'hosties comme deuant, enuoya le deuin à sa pronostication d'oiseaux, & aux bonnes nouuelles. Le deuin estant tout seul soudainement fut remply de l'esprit de Dieu, & ayant perdu son entendement, comme si la raison se fust departie d'auec luy, profera ce qui lui estoit fourny & allegué, sans qu'il y entendist rien, prophetisant en ceste sorte : *Leue toy, Roy, escoute, & dresse tes oreilles : Dieu ne ment point, comme l'homme, ny se repent, comme le fils de l'homme. Ce qu'vne fois il a dit, ne demeure iamais en chemin, mais est fait : Il ne dira iamais rien, qui ne soit seurement accompli : car sa parole en son endroit est œuure. I'ay esté icy amené pour benir, & non maudire : il n'y aura point de trauail ny de misere aux Hebreux : leur Dieu manifestement bataille pour eux ; & met son bouclier au deuant : Dieu, dy-ie, qui a mis à neant l'effort & violence des maux d'Egypte, & a tiré hors d'icelle tant de millions d'hommes, comme s'il n'y en eust eu qu'vn. Ils ne se soucient doncques des pronostications, qui se font par le vol & cry des oiseaux, ny de toutes les autres sortes de deuinements, croyans au seul Createur & Gouuerneur du monde.*

Excuse de Balaam.

Seconde prophetie de Balaam.

Dieu est plein de verité.

Ie voy ce peuple comme le lionceau s'esleuer : ie le voy fier & courageux comme le lion. Il sera rassasié de la proye prise à la chasse, & sera abbreuué du sang de ceux, qu'il aura nauré : apres qu'il sera saoulé, il ne s'endormira pas, mais tout esueillé, chantera la chanson de victoire. Valaces estant fort marry de ce que contre son esperance tous ces actes de deuinemens auoient si mal rencontré en son endroit, luy dit : Ne maudy point, ny ne beny. Car le taire qui est sans danger est meilleur, que le fascheux parler. Apres changeant d'aduis, comme s'il eust ja oublié ce qu'il auoit dit, tant auoit l'esprit variable, mena le deuin en vn autre lieu, & luy monstrant vne partie de l'armée des Hebreux, le pria de la maudire. Le deuin, qui estoit plus meschant que le Roy, combien qu'il se fust auparauant purgé des forfaits, dont l'autre l'accusoit, & luy eust remonstré qu'il ne disoit rien de soy-mesme, mais qu'estãt detenu & eschauffé de l'esprit diuin, ne faisoit que redire ce qui luy estoit dicté, au moyen dequoy se deuoit retirer en sa maison, & laisser là le Roy : il n'en fit rien toutesfois : mais le suiuit plus promptement que deuant, meu tant d'vne grande arrogance & presomption de soy, que d'vne rancune qu'il auoit conceuë contre les Hebreux, tellement qu'il se delibera de les maudire, sinon de sa langue, pour le moins de tout son cœur. Estant donques monté en vne montagne plus haute & plus longue que les premieres, il commanda qu'on recommençast le mesme sacrifice, & qu'on accoutrast sept autels, sur lesquels on mit quatorze hosties, deux sur chacun

Valaces de rechef reprend Balaam.

Mauuais cœur & malicieux de Balaam.

chacun, asçauoir vn veau & vn bellier. Luy n'alla plus, comme il auoit accoustumé, à ses pronostications d'oyseaux, blasmant son mestier, lequel il estimoit estre deuenu semblable à vne petite ligne d'escriture, qui pert auec le temps sa force, & s'esuanouït, estãs les traits effacez. Si est-ce que pour tout celà, à grande peine encores cogneut-il que le dessein du Roy, qui l'auoit à ses gages, n'accordoit pas auec la volonté de Dieu. Se tournant donques vers le desert, il vit les Hebreux campez selon leurs lignees, & s'ébahissant de la grande multitude de gens, & de la bonne police qui estoit en leur camp, comme en vne bonne ville, fut incontinent inspiré, & s'escria : *Voycy que dit l'homme, qui voit vrayement, & qui en son sommeil a veu des yeux de l'ame non endormis ny bouchez, mais ouuerts, la face apparente de Dieu. Combien tes loges, ô armée des Hebreux, sont belles? Tes tentes & pauillons sont comme vallées ombragées, & couuertes, comme le iardin pres la riuiere, comme le cedre auprés de l'eau. Le temps viendra qu'il sortira de toy vn homme, qui aura domination sur beaucoup de nations, ausquelles il commandera : & son Royaume croissant de iour en autre, sera esleué en haut. Ce peuple, depuis qu'il est sorty d'Egypte en tout son voyage a eu Dieu pour son Capitaine & Gouuerneur, lequel a conduit & mené en vne trouppe toute ceste multitude : pour ceste cause il mangera & deuorera plusieurs nations, & succera tout ce qui est gras en icelle, voire iusques à la moëlle. Percera d'outre en outre de ses fléches, & fera mourir ceux qui luy veulent mal. Se reposera estant gisant & couché comme le Lion, ou le petit du Lion, ne craignant*

Troisiesme prophecie de Balaam.

personne, mais faisant peur aux autres. Celuy sera miserable, qui l'ayant hurté, l'esueillera. Ceux qui te beniront seront dignes de benediction, & ceux qui te mau-diront, de malediction. Le Roy estant fasché & indigné de ces propos, luy dist : Tu as esté appellé pour maudire ces gens, & neantmoins tu as fait trois prieres pour eux. Fuy t'en vistement (c'est vne soudaine perturbatiõ que la fureur) de peur que ie ne sois cõtraint de te faire quelque mal. Combien d'argent & de presens, lourdaut & sot, as tu perdu? de combien de loüages & gloires t'es tu priué, incensé ? Tu retourneras en ta maison sans raporter de ton hoste aucun bien: tu n'y rappporteras (comme aussi il est bien raisonnable) que toute honte & infamie : & ne se fera on que mocquer de tes sciences, qui te rendoient graue & magnifique. Le deuin respondant, luy dit : Tout le passé, & ce qui a esté dit, est parole de Dieu & prophetie. Mais ce que ie te diray maintenant, sont conjectures probables de mon esprit. Le prenant donques par la main droitte, & le tirant à part, le conseilloit comme il se pourroit donner garde de l'armée de son ennemy. En quoy faisant il s'accusoit d'vne grande impieté. Car pourquoy estce (luy pourroit dire quelqu'vn) que tu conseilles en priué des choses contraires à la parole de Dieu, si ton conseil n'est plus puissant? Examinons & espluchons vn peu maintenant le bon conseil qu'il donna à Valaces, pour par ruses & finesses praticquer la deffaite qu'il promettoit de ceux qui estoient asseurez de tousiours vaincre. C'est que voyant qu'il n'y auoit

Paroles rigoureuses & menaces de Valaces enuers Balaam.

Replique de Balaam.

Malheureux conseil de Balaam à Valaces pour nuire aux Hebreux.

Il n'y a qu'vn seul

qu'vn chemin & moyen pour prendre les Hebreux, à ſçauoir la tranſgreſſion des loix & commandements de Dieu par la paillardiſe, qui eſt vn grand peché, il ſ'efforça de les tirer en vn autre plus grand mal, qui eſt l'impieté, & abandonnement de l'honneur de Dieu, leur preſentant la volupté pour appaſt & amorce. Car il y a, dit-il, des femmes en ces pays, ô Roy, qui ſurmontent en beauté de viſage les autres. L'homme de nulle autre choſe eſt ſi toſt pris, que de la beauté de la femme: ſi donques tu permets aux plus belles femmes de ton pays, de ſ'abandonner à tous venans pour le gain, elles accrocheront ne plus ne moins que l'hameçon fait le poiſſon, la jeuneſſe de tes ennemis: mais il faudra bien leur encharger qu'elles ne ſe laiſſent aller ſi toſt à ceux qui ſerõt épris de leur beauté: parce que le refus feint & ſimulé, eſtant retardé & tournoyant çà & là, eſueille & allume d'auantage les mouuements: de ſorte qu'à la fin il enflammera & bruſlera les pauures amoureux, leſquels eſtant ainſi renuerſez & traiſnez par la paillardiſe, feront & endurerent tout ce qu'on voudra. La premiere, doncques, qui ſe trouuera de celles qui ſont bien duittes à la chaſſe, qu'elle die fierement à ſon amoureux, qui luy porte bonne affection: Il ne t'eſt aucunement loiſible de jouïr de ma compagnie, que premierement tu n'ayes renoncé aux loix & ſtatuts de ton pays: à fin qu'eſtant ainſi changé, tu adores ce que j'adoreray. La preuue de ce ferme & aſſeuré changement ſera bien claire, ſi tu es participant auec moy

chemin pour nuire aux ſeruiteurs de Dieu, ſçauoir de leur faire tranſgreſſer la loy diuine.

L'homme eſt ſoudain epris de la beauté de la femme.

Amorce des femmes.

Le refus diſſimulé incite d'auantage.

Idolatrie d'vne courtiſane à l'idolatrie.

aux prieres & sacrifices que nous faisons aux images, aux statuës, & toutes autres remembrances dressées dedans nos temples. Alors le jeune homme estant ja entortillé & enueloppé en tant de sortes de rets & filets, & presque pris, abusé du beau babil de la paillarde, ne refusera point les offres & conditions : tellement que poulsant de ses coudes en arriere la raison, il sera si miserable, qu'il obeïra à tout ce qu'on luy commandera, & sera enregistré & enrollé serf de la passion d'Amour. Voyla ce que luy conseilla le deuin. Le Roy voyant que ce qui luy auoit esté dit, n'estoit point hors de propos, cachant & couurant la loy contre les adulteres, & abolissant toutes les autres qui auoient esté establies pour raison des violements des filles & de la paillardise, comme si iamais n'eussent esté escrites, permit aux femmes sans aucune crainte d'estre reprises & punies de s'abandonner à qui elles voudroient. Ces femmes estans ainsi licentiées, attiroient à elles les ieunes gens, long temps auparauant qu'ils eussent leur compagnie, tellement qu'elles abusoient leur esprit, le tournant par leurs enchantemens, à l'impieté : au lieu d'adorer Dieu, adoroient les idoles, iusques à ce que le fils du Prince des Sacrificateurs, nommé Phinées, indigné de ce qu'il voyoit faire (car il luy sembloit que c'estoit vne chose fort fascheuse & griefue, qu'en vn mesme temps ils auoient abandonné tant leurs ames que leurs corps : leurs corps à la paillardise : leurs ames à meschanceté & impieté, adorans au lieu de Dieu des idoles) entreprit vn vaillant

Le Roy licencie les femmes de se prostituer contre les loyx.

Les femmes attirent à l'impieté les Hebreux.

acte de jeunesse, seant bien à l'homme deuot & vertueux : parce qu'ayant apperceu vn certain personnage de sa nation, qui sacrifioit aux idoles, & faisoit son plaisir d'vne paillarde, ne daignant regarder contre terre, ny se cacher du monde, ne (comme on a accoustumé de faire) se dérobant à l'entrée, mais monstrant auec vne eshontée hardiesse sa vilenie, & se plaisantant fierement en ce sot acte & ridicule, comme s'il eust esté magnifique & graue : courut tout boüillant de cholere, & plein d'vn iuste couroux sur tous les deux encores couchez dedans le lict, & tua l'amoureux & la paillarde. Outre-ce il couppa à l'amoureux les genitoires, parce qu'ils auoient seruy aux semences illicites & reprouuées. Aucuns de la compagnie, qui estoiēt ialoux de la continence, & de l'honneur de Dieu, voyans cest-exemple, leur ayant aussi esté commandé par Moyse, firent comme Phinées, de sorte qu'ils tuerent tous ceux, qui auoient commencé à sacrifier à ces images faites ou taillées des mains d'hommes, sans auoir égard à leurs parens & amis, & sans en espargner pas vn : par ce moyen purgerent & nettoyerent la soüillure de leurs gens, par l'irremissible punition de ceux qui auoient peché. Au reste ils sceurent bon gré à ceux qui estoient demeurez au camp, de ce qu'ils auoient donné assez à cognoistre la bonne affection qu'ils portoient à l'honneur de Dieu : d'autant qu'ils ne plaignoient point leurs parens, qui auoient esté tuez, ny meuz de pitié, passoient pardessus le pepeché, reputans les tueurs nets & purs. Cest

Braue & excellent acte de Phinées.

Ceux qui s'estoient debandez du seruice de Dieu sont mis à mort par Phinées, & autres de bonne volonté.

Nombre des morts.

acte fut reputé vn des plus beaux qu'ils firent depuis leur partement d'Egypte, lequel apportoit vne vraye loüange à ceux qui l'auoient commis. On dit qu'en vn iour furent tuez 24. mil hommes : alors fut ostée la commune tache, dont estoit soüillée toute l'armée. Estant purgée, Moyse cherchoit à donner vn beau present & suffisant au fils du Prince des sacrificateurs, cõme au plus vaillant de la compagnie, d'autant qu'il estoit sailly tout le premier pour faire la vengeance : mais sur ces entrefaites Dieu par sa parole preuient & luy fait entendre qu'il auoit donné à Phinées le plus grand bien du monde, à sçauoir la Paix, laquelle l'homme ne pouuoit donner, & outre cela la dignité de sacrificateur, laquelle seroit hereditaire, & perpetuelle à sa lignée, sans qu'on la peust transferer aillieurs.

La Paix donnée de Dieu à Phinees, le plus beau present du monde, auec la dignité de Sacrificateur pour luy & les siens.

Apres doncques qu'il ne fut demeuré pas vn mal caché parmy eux, & que tous ceux qui estoient soupoçnnez de fuitte & retraitte vers les ennemis, ou de trahison, estoient morts, le temps sembla propre à Moyse de dépecher vne armée contre Valaces, & luy donner la bataille, homme qui auoit deliberé de faire vne infinité de maux, comme aussi il en auoit fait beaucoup : deliberé, dis-je, parce qu'il s'estoit aidé du conseil du deuin, lequel selon son opinion, deuoit mettre à neant par ses maudissons, la force des Hebreux : en auoit fait beaucoup, par le moyen de l'impudicité & paillardise des femmes, lesquelles auoient corrompu les corps des jeunes hõmes par la paillardise, & les ames par l'impieté, leur ayant fait delaisser & abandon-

Moyse depesche vne armee contre Valaces.

ner l'honneur de Dieu. Or il ne fut pas d'aduis que toute l'armée combatist, de peur que les trouppes des regions prochaines ne se vinssent ietter sur eux: ioint aussi qu'il vouloit garder du secours pour aider & soulager ceux qui seroient trauaillez. Choysissant doncques de chaque lignée mil hommes tous jeunes gens, & en leur fleur d'âge, montant le tout à douze mil hommes (car il y auoit autant de lignées) & leur ayant esleu pour Capitaine Phinées, qui auoit ja fait espreuue de sa proüesse & hardiesse en la guerre, enuoya les gens d'armes, les sacrifices prealablement faits, à la bataille, & leur donnant courage, leur dit ces propos: Ceste presente bataille ne se donne pas pour Seigneurier vn Royaume, ny pour posseder les biens d'autruy, « pour raison dequoy ou seulement ou principalement les guerres se font: mais pour l'honneur de Dieu & la saincteté: dont les ennemis ont estrangé nos parens & amis, & ont esté cause du grand rauage & saccagement, qu'ils ont souffert. Or il n'y auroit point de propos d'auoir tué de nos propres mains nos parens & alliez, qui auoient forfait; & que maintenant nous abstinssions des ennemis, qui ont plus offensé qu'eux: & d'auoir mis à mort ceux qui ont appris des autres à faire mal, ayans esté par eux seduits: & que les maistres qui ont monstré le chemin, demeurassent impuniz, lesquels sont cause de tout le mal. S'estans doncques les soldats renforcez par ces bonnes remonstrances, & ayans allumé toute la proüesse & vaillantise qui estoit dedans leurs ames, s'en allerent à la

Douze mille hommes d'elite pour combatre Valaces.

Harangue de Moyse pour donner courage aux soldats cõtre Valaces.

bataille d'vn courage inuincible, comme si la victoire leur eust esté ja promise, tellement que se meslans pesle mesle dedans leurs ennemis, & vsans d'vne grande force & hardiesse, les deffirent tous, sans que pas vn d'eux fust tué ou nauré, retournans tous sains & sauues en leur camp. Si lors quelqu'vn ignorant le cas aduenu, les eust veu, il eust pensé qu'ils retournoient non tant d'vne guerre & bataille bien rangée & ordonnée, que d'vne monstre qu'on a accoustumé de faire en temps de paix pour la reueuë des gens-d'armes, & que ce n'estoient qu'exercices, & combats de plaisir. Quant aux villes, les vnes ils les abbatirent & raserent: les autres ils les bruslerent & saccagerent de telle sorte, qu'on n'eust iamais dit qu'elles eussent esté habitées. Ils emmenerent aussi infini nombre que d'hommes, que de femmes qu'ils tuerent: les hommes, parce qu'ils auoient offensé, tant par leur mauuais conseil, qu'armes iniustes: les femmes, parce qu'elles auoient enchanté & abusé la jeunesse des Hebreux, & esté cause de leur paillardise & impieté, & à la fin de leur mort: mais ils pardonnerent aux enfans & aux filles, d'autant que l'aage les contraignoit d'oublier tout le tort passé. Apres qu'ils eurent gagné force butin, tant de la maison Royale, que des metairies des gens priuez, qui estoient par les chāps (car il n'y en auoit pas moins aux champs qu'en la ville) s'en reuindrēt au camp, chargez de toute la richesse, qu'ils auoient conquise de leurs ennemis. Alors Moyse loüant & le Capitaine & les soldats pour leur

Desfaite de Valaces.

Monstre pour la reueuë des gens d'armes.

Conqueste du pays desiré.

proüesse & vaillantise, qu'aussi parce qu'ils n'auoient voulu en cherchant leur profit particulier, s'approprier à eux seuls le butin, mais l'auoient presenté au milieu de tous, à fin que les autres qui estoient demeurez aux tentes en fussent participans: il commanda qu'ils demeurassent quelques iours hors du camp, & que le grand Sacrificateur les purifiast & nettoyast des meurtres qu'ils venoient tout fraichement d'executer de la bataille: car combiẽ que les meurtres, qui se commettent en l'endroit des ennemis, soient iustes & selon les loix: toutesfois l'homme qui tuë, encores que ce soit iustement en se reuangeant, ou estant à ce contrainct, semble qu'il a failli, à cause de l'ancienne & commune parenté, qui est entre les hommes, qui sont descendus d'vn mesme pere: à raison dequoy il failloit qu'ils fussent purifiez, pour la remission & absolution de l'acte, qui sembloit estre peché. Cela fait, il partit le butin, & donna à ceux qui auoient combattu, lesquels estoient vn petit nombre au regard des autres, qui s'estoiẽt reposez, la moitié: & l'autre moitié à ceux qui estoient demeurez au camp: parce qu'il estima estre raisonnable que ceux-cy participassent au profit, ores qu'ils n'eussent point combattu de leurs corps, pour le moins auoient-ils combattu de courage: car ceux qui sont pour le secours rangez en squadron, & ne font qu'attendre l'heure qu'on ait affaire d'eux, ne sont pas moindres en promptitude de courage, que les autres, qui combattent: vray est qu'ils sont les derniers, quant au temps & à l'aduance,

L'homme qui tuë, encores que ce soit iustemẽt n'est pas du tout exempt de faute.

Departemẽt du butin.

Ayans doncques ceux qui estoient en plus petit nombre receu dauantage, parce qu'ils s'estoient mis les premiers en danger, & les autres qui estoient en plus grand nombre, moins, d'autant qu'ils n'auoient bougé du camp : il sembla à Moyse estre necessaire de dédier & consacrer à Dieu les premices de tout le butin : au moyen dequoy ceux qui auoient esté reseruez pour le secours, baillerent la cinq-centiesme partie : & les autres qui auoient combattu, la cinquantiesme. Il fut aussi ordonné que les premices de ceux qui auoient combattu, seroient données au grand Sacrificateur, & celles des autres qui estoient demeurez au camp, aux Marguilliers, qui auoient la charge du Temple, qu'on appelle Leuites : tellement que les Milliniers, qui auoient charge de mil hommes : les Centeniers, & autres petits Capitaines, apporterent de leur bon gré les plus excellentes & pretieuses premices, comme bagues, ioyaux, or, vases pretieux d'or massif, que chacun trouua en son butin, & l'offrirent à Dieu, tant pour leur salut, que celuy de leurs soldats. Moyse receuant leur offrande, & s'esbahissant de leur bon zele, la dédia au tres sacré Tabernacle de Dieu, pour estre tesmoignage & souuenance comment ces gens-là reconnoissoit le bien, qu'ils auoiét receu de Dieu, & luy en rendoit graces. Certainement ce partage de premices fut fort beau, d'autant qu'il distribua celles de ceux qui n'auoient point combattu, & n'auoient monstré qu'vne moitié de vertu, à sçauoir vn bon courage, qui n'auoit point sorty effect, aux Leuites : mais celles de

Les premices du butin consacrees à Dieu.

ceux qui auoient combattu, & qui se mettans en danger tant de leur corps que de leur vie, auoient entierement fait cõnoistre leur proüesse & vaillantise, les assigna au grand Sacrificateur, super-intendant des Leuites: les autres tant des petits que des grands Capitaines, les offrit au grand Dieu, Capitaine de tous les Capitaines. Toutes ces batailles gagnerent les Hebreux n'ayans encore passé le Iourdain proche riuiere, contre les habitans de la terre bonne & grasse, & en laquelle il y auoit vne grande pleine, qui rapportoit de bon froment & force fourrages pour les bestes. Or il y auoit deux lignées, qui estoit la sixiesme partie de toute l'armée, qui nourrissoient force bestes: celles-là, apres auoir bien contemplé la region, supplierent Moyse de leur permettre de la prendre pour leur partage, à fin qu'elles s'accommodassent quelque-part: disoient que ce lieu là estoit fort propre pour nourrir le bestail, estant abondant en eau & en foin, rapportant, sans qu'on y fist rien, de luy-mesmes bonne herbe à nourrir bestes à laine. Moyse pensant que ces gens-là voulussent estre preferez aux autres au partage des terres, & demandassent recompense deuant le temps, ou qu'ils deussent reculer & se retirer des guerres, qui deuoient aduenir, leur estans encores plusieurs Roys ennemis, lesquels possedoient la region de delà la riuiere, se fascha fort: tellement qu'en leur respondant en cholere, leur dit: Vous autres donques serez ici à vostre aise, tandis que les ennemis, qui restent encores, marcheront sur le ventre de vos prochains, de vos parents,

& de vos amis, & seront les loyers à vous seuls deliurez, comme si vous auiez executé tous les beaux faits de guerre? Cependant les batailles, les trauaux, les miseres, & les plus grands dangers demeureront aux autres. Il n'est pas raisonnable que vous ioüissiez de la paix & des biens d'icelle, pendant que les autres seront greuez de guerre, & d'autres maux innumerables: Il ne faut pas que pour estre vne partie bien, toute l'armée soit en mal-aise, & n'ait que le demeurant & le sur-croist des autres: au contraire les parties doiuent venir ensemble au partage des terres, à fin que tout le corps soit bien: vous estes tous égaux, d'vne mesme race, de mesmes peres, d'vne mesme famille, d'vne mesme nation: vous auez mesmes statuts, mesmes loix, & autres choses infinies, chacune desquelles vous lie en vne parêté, & vous fait venir en amitié les vns auec les autres. Pour quelle cause serez vous preferez aux autres pour les partages des terres, veu que vous auez tousiours esté égaux aux choses grandes & d'importance? Il semble à vous ouïr parler que vous soyez Princes ou Seigneurs & que les autres soient vos sujets ou valets pour le peu de conte que vous faites d'eux. vous deuriez prendre exemple à vos ancestres, & deuenir sages par leurs playes: Car les gens de bon entendement n'attendent iamais que les maux les surprennent. Vous sçauez qu'ils vindrent en ce païs, pour espier & connoistre quel il estoit: & parce qu'ils se deffioient d'en pouuoir iamais iouïr, moururent tous, excepté deux. Il ne faut pas donques leur ressembler. Voudriez-vous, ô

Moyse reprend ceux qui auoient demandé leur partage de la terre auant les autres.

Les gens de bon entendement, n'attendent point que les maux les surprennent.

gens sans entendemement, ensuiure leur laschеté, laquelle ne pourroit tendre qu'à vostre ruïne? si ainsi faites, vous abbatrez le bon courage de vos compagnons, qui ont deliberé de se monstrer hommes & vertueux: & comme vous vous hastez de pecher, vous encourrez aussi soudainement la punition de Dieu: car la iustice diuine ne se remuë pas aisément: aussi quand elle se remuë vne fois, s'aduançant sur-prend ceux qui fuïent. Quand donques tous nos ennemis seront deffaits, & toutes les guerres faillies, & que vos compagnons auront rendu si bon conte de leur deuoir, qu'on n'aura rien trouué à redire en eux, n'auront point delaissé leur rang, ny leur camp, ny fait aucune acte qui soit au preiudice de la victoire: mais auront perseueré tant du corps, que du courage, depuis le commencement iusques à la fin en leur vaillantise. quand aussi tout le pays sera net des premiers habitans alors les loyers & recompenses seront departies égalemẽt à toutes les lignées. Ceste remonstrance receurent doucement de Moyse ceux des deux lignées, comme les enfans du pere, laquelle procedoit d'vne amour paternelle: parce qu'ils sçauoient bien, qu'il n'vsoit pas auec vne fierté & orgueil de la puissance de sa principauté: mais qu'il regardoit au profit d'eux tous, & auoit en grande recommandation la iustice & l'égalité. Au surplus ce qu'il haïssoit les meschans, n'estoit pour leur honte & confusion, ains pour leur amendement & chastiement. Ils luy dirent donques: Non sans cause tu te courrouces, si tu as opinion que nous voulions laisser

La iustice de Dieu est tardiue, mais la pesanteur d'icelle est merueilleusement grande.

Responce de ceux qui auoient requis partage.

la compagnie, & prendre possession deuant le temps des terres: mais il faut que tu entendes & tiennes pour certain, qu'il n'y a riẽ de ce qui est pour la vertu, qui nous puisse donner crainte & frayeur, combien qu'il fust le plus penible du monde. Or nous iugeons estre acte de vertu, de t'obeïr comme à nostre Capitaine & Gouuerneur, & n'estre point les derniers aux trauaux: mais d'assister en toutes les batailles, qui se feront d'oresnauant, & faire le deuoir de gendarme, iusques à ce que les affaires prennent heureuse fin. Nous donques tous ensemble rangez en bonne ordonnance, & armez comme deuant, passerons le Iourdain, & ne donnerons point occasion à pas vn de ceux qui peuuent porter les armes, de demeurer: mais s'il te plaist nous laisserons icy nos petits enfans, nos filles, nos meres, nos femmes, & la multitude de nostre bestail, apres leur auoir basti, sçauoir est à nos enfans & femmes des maisons, & à nos bestes des estables: de peur qu'estãs surpris en des lieux non fortifiez, ny clos de murailles, ils souffrent quelque mal des ennemis. Alors Moyse d'vn regard benin, & d'vne douce voix, leur dit: si vous ne mentez point, le territoire que vous demandez vous sera asseuré: laissez donques en ce lieu, puis que le voulez ainsi, vos femmes, vos enfans, & vos bestes de nourriture, & vous autres marchez armez tous en ordre selon vos rangs auec vos compagnons, à fin qu'ayans passé la riuiere, vous soyez tous prests, si l'occasion se presente, à donner la bataille. Apres que tous les ennemis auront esté deffaits, & que serez en

Moyse leur accorde ce qu'ils demandent.

paix, alors les vainqueurs partageront les terres, & par mesme moyen vous retournerez vers vos parens & amis, & jouïrez des biens du lieu qu'auez esleu, comme à vous appartenãt. Ayant Moyse dit & promit ces choses cy, eux pleins d'allegresse & ioye logerent tous leurs parens & alliez auec leur bestail seurement dedans des fortteresses, non aisées à prendre, la pluspart desquelles estoient fortifiées de leurs mains. Cela fait, reprenans leurs armes, sortirent, & accoururent plus courageusement que les autres, tellemẽt qu'il sembloit qu'ils deussent seuls combattre, ou combattre les premiers, & non sans cause: car celuy qui a receu tout du commencement quelque bien-fait de son Prince & Seigneur, doit estre tres-prompt & appareillé à luy faire seruice, & à combattre pour luy, estimant qu'il doit payer la debte qu'il doit, non pas simplement le remercier. Voyla les beaux faits que Moyse à executé pendant sa Royauté, appartenans à l'Estat d'vn Roy, que nous auons declaré. Il faut maintenant suiuant l'ordre deduire tous les beaux actes qu'il a fait, concernans l'Estat du grand Sacrificateur & du Legyslateur: parce qu'il auoit dés long temps acquises ces deux vertus, comme bien seantes & conuenables à la Royauté.

Fin du premier Liure.

DE LA VIE DE MOYSE.

LIVRE II.

Sommaire de ce qui a esté traicté au liure precedent.



V premier liure a esté parlé de la natiuité de Moïse, de sa nourriture, de son instruction, & de son Royaume, qu'il a gouuerné non seulemēt sans aucun blasme & reproche, mais aussi auec toute loüange, comme appert par les faits qu'il a fait paroistre en Egypte, au voyage, en la mer Rouge, & au desert, lesquels sont si grands, qu'ils ne peuuent estre par aucune éloquence humaine declarez: comme appert aussi par les peines & trauaux, qui par son moyen sont tous venus à bonne & heureuse fin, & par le partage des terres qu'il distribua à vne partie de l'armée. Ce present liure que nous composons traictera des actes, qui marchent apres les autres, & les suiuent. Aucuns disent (& certes fort bien à propos frappans droit au but) que les Citez par vn seul moyen croissent, & vont de bien en mieux, quand les Roys philosophent, ou les Philosophes regnent. Or on connoistra que Moyse non seulement a fait paroistre outre mesure ces deux grandeurs ensemble, la Royale, & celle du Philosophe: mais aussi trois autres, dont l'vne

Belle sentence de Platon.

tend

tend à la composition des Loix: la seconde à l'Estat & deuoir du grand Sacrificateur, & la derniere à la prophetie: de toutes lesquelles il faut maintenant parler. Car i'ay pensé que tous seoient fort bien à vne mesme personne, puis que par la prouidence de Dieu il a esté Roy, Legislateur, Prince des Sacrificateurs, & Prophete: qui est plus; il a emporté tousiours en chaque charge le premier lieu. Il nous faut maintenant declarer pourquoy elles s'accordent si bien en vn mesme personnage. Le deuoir d'vn Roy c'est de commander ce qu'il faut faire, & defendre ce qu'il n'est loisible de faire. Le commandement des choses qui doiuent estre faictes, & la defense des choses qu'il ne faut pas faire, est vn cas qui appartient à la Loy: de sorte qu'il auiendra incontinent que le Roy sera vne Loy pourueuë d'ame, & la Loy vn Roy iuste. Or le Roy & le Legislateur doiuent non seulement considerer les choses humaines, mais aussi les diuines, d'autant que sans la prudence diuine les affaires des Roys & des sujets ne peuuent venir à bonne fin: à raison dequoy Moyse auoit besoin de l'estat du principal Sacrificateur, à fin qu'accomplissant les parfaits sacrifices selon la parfaite connoissance de ce qui appartient au seruice de Dieu, il demandast le repoulsement des maux, & abondance de tous biens, tant pour luy, que pour ses sujets, à Dieu misericordieux, lequel luy accorderoit. Comment aussi n'accorderoit-il pas ce dont on le prie, veu que de son naturel, il est doux & benin, & fait dignes de ses priuileges ceux qui luy font de bon cœur

Qualitez de Moyse.

L'estat de Legislateur & de Roy s'accordent fort bien ensemble auec celuy de Sacrificateur & Prophete.

L'estat principal du Sacrificateur.

Dieu honore de ses priuileges ceux qui le reuerent & aiment.

honneur & seruice? Au reste à raison qu'infinies choses tant diuines qu'humaines sont inconnuës à celuy qui est Roy, Legislateur & grand Sacrificateur (parce que tel personnage a esté né, & n'est pas moins mortel, pourtant s'il est enuironné d'vne si grande & riche hoirerie de felicitez) il falloit qu'il eust la prophetie : à fin qu'il peust par inspiration diuine comprendre ce, qu'il ne pouuoit par raison humaine : d'autant que là prophetie monte incontinent là, où l'entendement humain ne peut paruenir. Voila vne belle compagnie de quatre vertus, laquelle s'entre-tient & s'accorde bien: car estans entrelassées & s'entre-tenans les vnes les autres, dansent toutes ensemble, receuans les vnes des autres du bien & du profit, & se le rendant aussi: tellement qu'elles sont semblables aux Graces vierges, lesquelles ne peuuent estre separées, selon la ferme & arrestée loy de Nature. D'icelles on pourroit, fort bien à propos, dire ce qu'on a accoustumé de dire des vertus: à sçauoir que celuy qui en a vne, a aussi toutes les autres. Or il nous faut premierement parler de ce qui appartient à l'estat du Legislateur. Ie sçay bien qu'il conuient, que celuy, qui delibere d'estre bon Legislateur, iouïsse entierement & parfaittement de toutes les vertus. Mais comme aux familles il y a des parens, qui approchent plus pres du sang, que les autres, & neantmoins tous sont parens les vns des autres : aussi faut-il penser qu'en l'endroit des vertus, il y en a qui s'accordent & s'accommodent mieux auec les choses, que les autres qui n'y ont pas tant de fami-

La prophetie monte où l'entendemẽt humain ne peut paruenir.

Graces vierges.

Accord & danse de quatre vertus.

De l'estat de Legislateur.

liarité. Or il y en a quatre principalement qui sont comme sœurs & parentes du Legislateur: charité, & amour de son prochain, amour de iustice, amour de la vertu & honnesteté, & haine du mal & du vice: parce qu'il n'y en a pas vne qui n'appelle à soy celuy qui a vn bon zele de dresser & establir les loix. La charité enseigne qu'il faut mettre en auant & publier les bonnes & proffitables remonstrances. La justice, qu'il faut honorer l'égalité, & rendre à vn chacun ce qui luy appartient. L'amour de vertu, qu'il faut approuuer les choses qui sont de leur naturel bonnes, & d'en fournir à tous ceux qui en sont dignes, sans en rien espargner. La haine du vice, de repoulser au loin ceux qui ne font conte de vertu, & les auoir en soupçon comme ennemis communs & mal-veillans de tout le monde. Certainement ce n'est pas peu de cas que d'auoir vne de ces vertus : mais de les posseder toutes, c'est vne chose admirable : ce que toutesfois on peut voir en Moyse seul de tous les humains, l'ayant donné à connoistre par les loix & ordonnances qu'il a laissees ; ce que connoissent assez ceux qui lisent ses saincts liures : lesquels il n'eust iamais escrit, s'il n'eust esté tel, & conduit de Dieu : & n'eust laissé à ceux qui sont dignes de iouïr de ses heritages & possessions, les beaux desseins qu'il auoit conceu en son esprit, dont les images & pourtraits sont les loix, qui ont fait paroistre ses vertus, cy deuant declarées. Qu'il ait esté le plus excellent de tous les Legislateurs qui furent iamais, soient Grecs, soient Barbares, & ses loix

Toutes les vertus requises à vn bon Legislateur, & principalement quatre.

Charité.

Iustice.

Amour de vertu.

Haine du vice.

Moyse le plus excellét de tous les Legislateurs.

La multitude des choses superfluës fait mespriser la vertu & les loix.

non seulement tres-belles, mais aussi diuines, n'y ayant rien obmis qui fust bon & salutaire: la preuue en est tres-éuidente. Car si quelqu'vn prend garde aux loix des autres, il trouuera que elles ont esté changées par dix mille occasions, par guerres, par tyrannies, & par autres cas fortuits, qui par le renouuellement & changement de fortune suruiennent. Souuent aussi les superfluës & excessiues richesses ont aboly les loix, ne pouuant la multitude des biens compatir auec les bonnes choses, mais s'en saoulant incontinent, & apres estre soullées les rejettant fierement auec vn orgueil, qui est l'ennemy de la loy. Au contraire, les seules loix de Moyse sont demeurées depuis le iour qu'elles ont esté escrites iusques à ceste heure fermes & stables, estans par maniere de dire, sellées des sceaux de la Nature, & si y a esperance qu'elles demeureront, tant que le Soleil, la Lune, tout le Ciel, & le Monde durera. Parce que jaçoit que le peuple des Hebreux ait essayé les changemens de la bonne & mauuaise fortune, toutefois il n'y a pas vn petit commandement changé, les ayant tous (comme aussi il deuoit) honoré, tant sont ils excellens & diuins. Ce que donques ny la famine, ny la peste, ny la guerre, ny le Roy, ny le Tyran, ny la maladie de l'ame ou du corps, ou la passion, ou l'affliction, ou quelque autre mal procedant des hommes, ou d'enhaut, tant terrible ait esté, n'a peu abbatre: comment ne seroit-il le plus excellent, le plus desirable, & le meilleur de tout ce qu'on pourroit dire? Encores ne se faut il esbahir de cela (combien que ce soit

Les loix de Moyse demeurées en stabilité iusques à present.

vne chose d'elle-mesme bien grande, que ces loix depuis le temps passé iusques à ceste heure ont esté gardées inuiolablement) comme d'vn autre cas, qui est à la verité, le plus merueilleux & le plus estrange du mõde, que non seulement les Iuifs, mais presque tous les autres, principalement ceux qui font conte de la vertu, ont receuz & honoré les loix comme sainctes & sacrées, ayans icelle gagné cet honneur pardessus toutes les autres. La preuue de cecy est, qu'il n'y a pas vne ville (il faut dire ce mot) en la Grece, ny au païs estrange qui honore les loix des autres: voire à grand' peine entretient elle les siennes, s'accommodant au changement des affaires & des temps. Les Atheniẽs rejettent les loix & coustumes des Lacedemoniens: les Lacedemoniens, celles des Atheniens. Entre les barbares, les Egyptiens ne gardẽt pas les loix des Scythes & Tartares: ne les Scythes, celles des Egyptiens: & pour le faire plus court, ceux qui demeurent en Asie, ne gardent pas les loix de ceux qui sont en Europe: ne ceux qui sont en Europe, celles des nations d'Asie. Tellement que toutes les regions & nations presque depuis le Soleil leuant, iusques au Soleil couchant, s'esloignent des loix des estrangers, & ont opinion que les leurs qu'ils tiennent, auront plus de force & de vigueur, s'ils déprisent celles des autres. Mais les nostres ne vont pas ainsi: car elles attirent à soy tout le monde, les barbares & estrangers, les Grecs, ceux qui demeurent en terre ferme, ceux qui demeurẽt aux Isles, les nations Orientales, les Occidentales, l'Europe, l'Asie; bref

Il n'y a ville en Grece ny autre part qui honore les loix d'vnt autre ville.

Les sainctes loix de Moyse receuës par toute la terre.

toute la terre habitable depuis vn bout, iusques à l'autre. Qui est celuy qui n'honore le sainct Sabbath, & le septiesme iour de la sepmaine, & ne donne vacation, relasche de trauail, & allegeance à soy, & à ceux de sa maison, tant francs que serfs, & aux bestes de seruice? Car ceste tréue touche toutes les bestes de labour, & celles qui sont pour le seruice de l'homme, lesquelles, ne plus ne moins que les seruiteurs, font seruice à celui, qui est selon nature leur maistre: elle paruient iusques à toute sorte d'arbres & de plantes, d'autant qu'il n'est loisible de coupper lors ny branche, ny rameau, ny mesme vne fueille, ny cueillir quelque fruict que ce soit; estans toutes ces choses delaissees ce iour là comme franches & libres, & comme s'il estoit defendu à cry public, ou à son de trompe, d'y toucher. Qui est la personne, qui ne soit estonnée, & n'adore le ieusne, qu'on appelle, & principallement celuy qui eschet tous les ans, au sainct mois, lequel on solennise d'vne façon fort austere & seuere? Car ie ne parle pas du ieusne, où on espargne aucunement le vin tout pur, où on tient vne magnifique & somptueuse table, & où sont toutes choses abondantes pour manger & boire: dont s'augmentent les insatiables voluptez du ventre, lesquelles rompans & brisans leurs liens, font saillir de grande roideur les concupiscences de dessouz le ventre. en l'autre il n'est loisible de prendre ny viande, ny bruuage, à fin que pas vne passion corporelle (cōme auient à ceux, qui en solennisant les festes, se saoulent & remplissent de viandes) ne donne trouble & empes-

Honneur du sainct Sabbath.

Honneur du ieusne.

Ieusne du sainct mois.

chement aux sainctes & nettes consciences, lesquelles appaisent le Pere de cest Vniuers par prieres & oraisons deuotes, en le priant qu'il lui plaise d'oublier les vieux pechez, & donner iouïssance de nouueaux biẽs. Il appert donques assez, tant par ce qui a esté dit de nous, qu'aussi par ce qui sera dit apres, combien la sainctété & diuinité des loix de Moyse a esté admirable non seulement aux Iuifs, ains aussi à toutes les autres nations. Anciennement les loix ont esté escrites en la langue Chaldaïque, & demeurerent long temps en vn mesme estat, sans changer de langage, tellement qu'elles ne firent point paroistre leur beauté: mais apres que par la cõtinuelle meditation & exercitation, qu'on faisoit chacun iour d'elles, le sentimẽt vint aux estrangers, alors leur gloire & los s'espandit de tous costez: Car les choses belles, encores que par enuie elles soient quelque peu de temps cachées, si est-ce qu'à la fin elles viennent en lumiere, & reluisent par la bõté de leur nature. Parquoy aucuns faschez que ces loix estoient seulement connuës à vne certaine partie d'hommes, à sçauoir à la seule nation Barbare, & que la Grecque en estoit totalement priuée, eurent grand' enuie qu'elles fussent traduites en leur langue Grecque: & d'autant que l'œuure estoit grãd & profitable à tout le monde, non seulement aux gens priuez, mais aussi aux Princes & Seigneurs, il fut dedié au plus excellẽt de tous les Rois du monde, qui estoit Ptolomée, surnommé Philadelphe. C'estoit le troisiesme Roy d'Egypte depuis Alexandre, & le plus excellent en vertu,

Le ieusne institué pour rembarrer la concupiscence, & pour prier Dieu.

Les loix escrittes en lãgue Chaldaïque.

Ptolomée Philadelphe troisiéme Roi d'Egypte de-

puis Alexandre, homme amateur de vertu.

non seulement des Roys de son temps, mais aussi de tous les autres qui furent iamais: la gloire & loüange duquel a esté depuis tant d'âges passez, preschée & chantée iusques aujourd'hui, ayant delaissé plusieurs memoires & marques de sa magnanimité par toutes les villes & regions, de sorte que en guise & façon de Prouerbe, les grandes magnificences & superbes bastimens sont appellez Philadelphiques. Parquoi comme la maison des Ptolomées en tout & par tout à flori pardessus tous les Palais des autres Roys: aussi le Philadelphe a reluy pardessus tous les autres Ptolomées. Car à grand' peine tous les autres Roys ensemble eussent acheué les loüables actes que luy seul auoit fait, estant (comme est la teste en l'animal) le chef de tous les Roys. Luy doncques desireux de la connoissance de nos loix, se delibera de les faire traduire de la langue Chaldaïque en la langue Grecque: & pour y paruenir enuoya incontinent des Ambassadeurs vers le Prince des Sacrificateurs & Roy de Iudée (car celuy-là estoit l'vn & l'autre) luy faisant entendre sa volonté, & l'incitant à luy choisir par les lignées des personnes qui luy pourroient traduire ses Loix. Le grand Sacrificateur ayant entendu cela, fut fort ioyeux, comme aussi il deuoit estre, estimant que le Roi par inspiration diuine s'estoit adonné à cet œuure: au moyen dequoy il rechercha les plus excellens Hebreux, qui outre les lettres du païs, auoient aussi appris les lettres Grecques, & les luy enuoya de bien bon cœur. Les interpretes estans arriuez & receuz gratieusement, comme

Bastimens Philadelphiques.

Ptolomée fait traduire les loix de Chaldée en Grec.

Interpretes Hebreux choisis pour la traduction des loix.

appartient aux estrãgers, qu'on mande de lointain pays, entretindrent d'honnestes & sages deuis celuy qui leur faisoit le banquet, luy en rendant par ce moyen vn autre de leur costé: parce que le Roy esprouuoit le sçauoir d'vn chacun, leur proposa des nouuelles questions & doutes, qu'on n'auoit pas encores accoustumé d'ouïr: & eux, touchans droit au but, promptement & briefuement (ne leur permettant point le temps d'estre plus longs) venoient à soudre les doutes proposées. Apres qu'ils eurent esté approuuez du Roy, commencerent incontinent d'accomplir la charge de leur bel ambassade: tellement que discourants en eux mesme la consequence & importance de l'affaire, qui estoit de traduire des loix, prises de la bouche de Dieu (où il n'estoit licite d'oster aucune chose, ny adiouster, ny changer, mais falloit garder l'ancienne forme & façon) regardoient tout à l'entour de la ville, où estoit l'endroit le plus net & sain. Car les places de dedans l'enclos des murailles, qui estoient pleines de toutes sortes de bestes, leur donnoient vne crainte à cause des maladies, des charongnes, & des villains actes qu'y commettoient ceux qui estoient sains. Or deuant la ville d'Alexandrie il y a vne Isle qu'on appelle Pharos, de laquelle le col s'estend & s'allonge comme vne bande iusques à la ville, & est battu de la mer, qui n'est pas en cest endroit profonde, mais le plus souuent basse & marescageuse, tellement que les flots & vagues n'y font point de bruit, d'autant qu'elles sont rompuës de loin par le

Questions Royales.

Les interpretes choisissent vn lieu sain, net & bien aeré pour vaquer à la traduction des loix.

long eſpace du tranſport. jugeans donques ce lieu le plus commode de tous les autres, qui fuſſent là à l'entour pour le repos de leurs eſprits, qui ne demandoient qu'à conuerſer ſeuls auec les loix ſeules, y firent leur reſidence. Apres leuans les mains, & les ſaincts liures qu'ils tenoient, au Ciel, ſupplierent Dieu de les conduire ſi bien, qu'ils ne failliſſent à leur entrepriſe & deſſein. Dieu leur accorda ce dont ils l'auoient prié pour le bien & proffit de la plus grande partie des hommes, voire generalement de tous: d'autant qu'ils pourroient amander leurs vies par ces ſages & belles ordonnances. Eſtans ainſi retirez à l'eſcart, ne ſe trouuant perſonne auec eux, ſinon les parties de la Nature, la Terre, l'Eau, l'Air & le Ciel: de la naiſſance deſquels ils deuoient premierement enſeigner les myſteres (car la creation du monde eſt le commencement des loix) furent rauis de l'eſprit de Dieu, tellement qu'ils prophetiſoient, non les vns d'vne ſorte, & les autres de l'autre, mais chantoiēt tous vn meſme langage, & rendoient les meſmes noms, & les meſmes verbes, comme ſ'il y euſt eu quelque protocole derriere eux, lequel ſans eſtre aucunement apperceu euſt ſoufflé à l'oreille d'vn chacun ce qu'il auoit à dire: jaçoit qu'il ſoit notoire que toutes les langues ſont aſſez riches, & principalement la Grecque, d'autant qu'on peut aiſément traduire & tourner vne meſme ſentence en pluſieurs manieres de parler, & l'habiller & accouſtrer de diuerſes ſortes de dictions. Ce que toutefois on dit n'eſtre point auenu en ceſte traductiō de

Richeſſe de la langue Grecque.

loix : parce que les propres mots se rapportoiẽt les vns aux autres, les Grecs aux Chaldaïques, estans fort bien accommodez aux choses qui estoient par iceux declarées & signifiees. & tout ainsi (comme ie pense) qu'en la Geometrie & Dialectique, les proprietez des choses, qui sont designées & signifiées par les dictions, ne reçoiuent point diuersité de langage, mais la mesme diction, qui leur a esté posée du commencement, demeure sans estre aucunement changee : aussi, comme il est croyable, ces personnages trouuerent des mots qui s'accordoiẽt fort bien auec les choses, lesquels seuls sans autres donnoient clairement à entendre le sens d'icelles. De cecy la preuue en est tres-certaine & euidente : Car quand quelques Chaldées, qui ont appris la langue Grecque, ou quelques Grecs qui ont appris la Chaldaïque se rencontrent à toutes les deux escritures, & viennẽt à lire tant la Chaldaïque que la Grecque, les ont en admiration, & les adorent comme deux sœurs, voire comme vne mesme & seule, tant se rapportẽt bien ensemble les choses & les dictions : appellans les traducteurs, non traducteurs, mais annonciateurs des secrets diuins, & prophetes, ausquels il a esté permis de comprendre de leur esprit net, les pures conceptions de Moyse : pour ceste cause on en fait tous les ans iusques à present, la feste auec grand' assemblée en l'Isle du Phar, en laquelle non seulement les Iuifs, mais aussi plusieurs autres viennẽt par mer, pour honorer le lieu, auquel celle versiõ a premierement reluy, & par mesme moyen pour rendre

Feste solemnelle en l'isle du Phar, en memoire de la traductiõ des loix.

graces à Dieu, & le remercier du bien que lors il leur fit, le recognoissant comme si nouuellement ils le receuoient de luy. Apres qu'ils ont fait leurs prieres & rendu graces à Dieu, les vns fichans & estendans des tentes & pauillons au riuage de la mer, les autres gisans & couchez sur le grauier du riuage à descouuert, benquettent auec leurs parens & amis, reputans ce riuage estre pour lors plus somptueux, que ne sont les bastimens Royaux. Tels se sont monstrez les hommes priuez & les seigneurs enuers nos loix, tant estoient jaloux & desireux d'icelles, encores que la nation Hebraïque n'ait de long temps prosperé. Or les choses qui ne sont point en leur force & vertu, ont coustume de s'obscurcir & ne sont apperceuës, estans ombragées: mais aussi si quelquefois se presente vne occasion pour paroistre en lumiere, il semble qu'elles prendront vn grand accroissement. Quand à moy j'ay ceste opinion, que chacun laissera ses propres coustumes, & donnant congé aux loix de son pays, se tournera vers l'honneur & obseruance d'icelles seules: par ce que si tost que la nation commencera à prosperer, les loix qui commenceront quand & quand à reluire obscurcirõt les autres, ne plus ne moins que le Soleil leuant obscurcit les autres astres. Cecy suffira pour montrer que le Legislateur Moyse a merité vne grande loüange en ses loix. Il y en a vne autre bien plus grande, que les tres-saincts liures contiennent: vers lesquels il faut tourner nostre langage, à fin que nous monstrions la vertu de celuy, qui les a composé. En-

Diuision des liures de Moyse.

tre les liures doncques de Moyse, il y en a vne partie qui ne traitte que d'histoires: l'autre contient les commandements & defenses. Nous parlerons de la seconde apres qu'aurons diligemment declaré celle, qui est la premiere en ordre. Au traitté doncques des histoires il est parlé de la creation du monde, & des genealogies des ancestres. Ces genealogies en partie contiennent la punition des meschans, & en partie l'honneur des gens de bien. Il nous faut maintenant dire la raison pourquoy il a pris le commencement du traitté de ses loix, du premier chef, remettant au second lieu ce qui appartient aux commandemens, & aux defences. Car non, comme quelque-autre historien, s'est estudié à laisser la memoire des anciens actes des premiers personnages, qui autrefois ont esté, à ceux qui sont venus apres eux, ne seruant cela qu'à entretenir l'esprit, & luy donner plaisir sans aucun profit: mais il a commencé son histoire aux antiquitez d'enhaut: à sçauoir à la creation du monde, à fin qu'il montrast deux choses fort necessaires: l'vne qu'il y auoit vn Pere & Createur du monde: & Legislateur de verité: l'autre que celuy qui deuoit vser des loix, eust à embrasser & ensuiure la suitte & l'ordre de nature, & à viure selon l'ordonnance & reglement de tout ce monde, par vne armonie & bon accord des paroles auec les faits, & des faits auec les paroles. Or entre les Legislateurs, aucuns tout incontinent, & au commencement de leurs loix, ont ordonné ce qu'il falloit faire, & ce qu'il ne falloit point faire, & ont

Excellence du traitté des histoires de Moyse.

Pourquoy Moyse a commencé ses histoires par la creation du monde.

prescrit des peines contre ceux qui contreuiendroient à icelles : les autres qui ont esté plus sages, comme leur sembloit, n'ont point pris leur commencement de là : mais ont basty de leur langage vne ville, laquelle ils pensoient qu'elle deust approcher de bien prés à la republique qu'ils vouloiēt dresser, & apres se sont mis à faire des loix. Mais Moyse a estimé la premiere façon (comme aussi elle estoit) tyrannique & de maistre : d'autant que le commandemēt qui est fait sans aucune remonstrance & aduertissemēt, ne doit pas estre adressé à gens libres, mais à des serfs, & esclaues. La derniere, combien que selon le iugement de tout le monde, semblast belle & de bonne grace, toutefois il ne l'a pas trouuée totalement loüable, tellement qu'il n'a suiuy ny l'vne ny l'autre. Parquoy en ses commandemens il enseigne & remonstre doucement plus qu'il ne commande, taschant par preambules & prefaces, par epilogues & conclusions monstrer plusieurs choses bonnes & necessaires: aimant mieux prouoquer & inciter, que de contraindre. Pour le regard de l'autre, il a pensé que c'estoit vne chose trop basse & derogeante à la dignité des loix, que de prendre le commencement de son escriture du bastiment d'vne ville faite de mains d'hommes : de sorte que jettant la tres-perceante, & tres-aiguë veuë de son esprit vers la grandeur & beauté de ses loix, & les estimant si excellentes & diuines, qu'elles ne pouuoient estre cōprises & bornées dedans le rond de toute la terre : il mit en auant la creation de ceste grande ville : tenant pour

certain que ses loix, comme vne image, representoient au vif la police du monde, estans tirées d'elle. Par ainsi si quelqu'vn veut bien examiner particulierement les vertus & proprietez de chaque cōmandement, il trouuera qu'elles ne pretendent autre chose, que de paruenir à l'accord & l'harmonie de l'Vniuers, & qu'à la fin elles conuiennent fort bien auec la raison de la nature eternelle. Pour ceste cause il dit que les bons personnages ont prosperé en santé, en biens, & en honneur: comme au contraire les rebelles à la vertu: qui se sont adonnez non par contrainte, mais de leur bonne volonté, à tromperie & autres vices, faisans au lieu de leur grand proffit, leur tres-grand dommage, ont souffert non comme ennemis des hommes, les punitions accoustumées, mais comme ennemis du Ciel & du monde des nouuelles, & non encores veuës, lesquelles la iustice haineuse du vice, assistant prés de Dieu, leur forgea & enuoya, leur courans sus les plus actifs elemens du monde, l'Eau & le Feu: de sorte qu'apres certaines reuolutions des temps, les vns ont esté defaits par le deluge, & les autres par le feu: car d'vn costé les mers s'enflerent si fort, & les torrens & riuieres creurent si haut, qu'elles s'espandirent par les villes du plat pays, & les renuerserent par terre: de l'autre costé les pluyes, qui sans cesse tomboient iour & nuict du Ciel, rauagerent les villes, qui estoient aux montaignes. Quelque temps apres estant creu & multiplié le genre humain par leurs successeurs, qui n'auoient pas

Il entend le monde.

Moyse par ses histoires ne monstre autre chose que l'heur des gens vertueux, & desastre des vicieux.

appris par le mal & affliction de leurs deuanciers vne doctrine de continence & attrempance, mais s'estoient abandonnez à toute paillardise & luxure, faisans les plus meschans actes du monde* furent tous par l'arrest d'icelle, consumez du feu. En ce temps-là comme l'Escriture sainte recite, & tel aussi est le cōmun bruit, les foudres tombans du Ciel, bruslerent tous les meschans, & quand & quand eux leurs villes: tellement que iusques à present on voit les apperceuances & marques du mal indicible, qui aduint à la Syrie. Qui sont les ruines & masures, la cendre, le soulfre, & la fumée: qui plus est, y est demeuré vn peu de flamme tenuë & menuë esparse par tous les endroits, comme si le feu vouloit acheuer de consommer tout le reste. Alors donques les meschans furent puniz desdites punitions, & ceux qui auoient bien fait receurent du bien & furent bien traittez, remportans le loyer digne de vertu: parce qu'estant la region bruslée auec les habitans du feu celeste qui foudroya tout. vn seul hōme estranger, qui estoit là venu demeurer, fut sauué par la prouidence de Dieu: d'autant qu'il ne s'estoit rendu familier aux pechez du pays, encores que les estrangers ayent accoustumé pour leur seureté de priser la maniere de viure de ceux auec lesquels ils viennent demeurer: car s'ils faisoiēt autrement, ils seroient en danger d'estre mal traittez des habitans. Or combien que cest estranger n'eust merité pour la perfection de nature qui fust en luy, n'estant paruenu iusques au comble de la sapience, tel present & honneur,

Marques de la punition des meschans.

Ce fut Lot.

neur, toutefois d'autant que luy seul ne se trouua point de la compagnie des autres, qui s'estoient rangez à la vie debordée & voluptueuse, & auoient allumé, ne plus ne moins qu'est la flamme par le soulfre, toutes les concupiscences par les grandes & surperflues depences, ne perit point. Lors aussi du grand deluge, que peu s'en fallut que tout le genre humain ne perit, on dit que la maison de Noé n'endura aucun mal, parce que luy, qui estoit le pere de famille, n'auoit commis aucun peché à son escięt. La maniere comme il fut sauué, merite bien d'estre declarée selon le contenu aux saints liures, tant pour l'excellence du miracle, qu'aussi pour l'amendement de nos mœurs & de nostre vie. Noé doncques ayant esté reputé digne non seulement d'estre exempt de la misere & affliction commune, mais aussi d'estre l'autheur & le commencement de la seconde generation des hommes, par le commandement de Dieu fist vn fort grand bastimēt de bois, lequel auoit en longueur trois cens coudées, en largeur cinquante, & en hauteur trente: & en iceluy fist des bouges & chambrettes tenans les vnes aux autres: dont aucunes estoient en bas, & les autres estoient rangées au second, troisiesme, & quatriesme estage, apres ayant fait prouision de nourritures propres pour chaque espece de beste tant terrestres que volatiles, mit dedans masle & femelle, laissant par ce moyen des semēces pour le temps à venir. Car il sçauoit bien que Dieu estoit de son naturel misericordieux, & qu'ores que les especes perissent, que neant-

Noé & sa famille preseruez du deluge.

Bastiment de l'Arche par Noé.

moins les genres ne periroient iamais, à raison de la semblãce qui est d'iceux enuers luy: qu'aussi à fin qu'il ne defaillit rien des choses qui auoient esté creées, estant telle l'intention de Dieu & l'ayant ainsi predestiné. Pour raison dequoy toutes les bestes obeïssoient, & deuenoiẽt celles qui estoient sauuages, priuées: tellement qu'estans appriuoisées suiuoient leur Sauueur, comme les autres le berger, le bouuier, & le vacher. Apres l'entrée, si quelqu'vn eust consideré cest amas de tant d'especes de creatures, il n'eust point failly de dire qu'il estoit la representation & semblance de toute la terre, taschant à contrefaire ce qui estoit en icelle, & ayãt en luy toutes les sortes d'animaux, que toute la terre a par-cy deuant porté & cy apres portera. Non lõg temps apres auint ce qu'il auoit en luy mesme pourpensé: parce que le mal s'allegoit, & le deluge chacun iour appetissoit, estans les pluyes retenues, estant aussi l'eau qui estoit respandue par toute la terre, en partie consumée par l'ardeur du Soleil, & en partie se retirãt aux gouffres & autres creux de terre: d'autant que par le commandement de Dieu chaque nature recouuroit ce qu'elle auoit presté, tout ainsi qu'vne debte qu'il faut rendre: La mer, les fontaines, les riuieres: se retirant chacun ruisseau en son propre lieu. Apres que tout ce qui est dessous lu Lune fut purgé, & la terre lauee, se monstrant toute nouuelle, & telle que parauenture estoit lors qu'elle fut creée auec tout le monde: Noé sortit du bastiment de bois, sa femme, ses enfans, leurs femmes, & auec leur

bestial toutes autres sortes de bestes, qui estoiẽt entrées auec eux pour engendrer leur semblable. Voyla les loyers & guerdons des bons personnages, par le moyen desquels non seulement eux & tous les animaux furent sauuez, estans eschappez des grands dangers, qui par vn trouble & mutinerie d'elemens, les tenoient de tous costez assiegez, & enuironnez comme de muraille : mais aussi ont esté les Capitaines, chefs, & autreurs d'vn second siecle & monde nouueau, ayans esté reseruez comme étincelle du plus excellent genre de tous les animaux, qui sont les hommes, lesquels ont eu pour leur lot la principauté & Seigneurie à jamais sur toutes les bestes terrestres, & ont esté faits à la semblance de la puissance diuine, estans images apparentes & mortelles, de la nature inuisible & eternelle.



DE LA VIE DE MOYSE.

LIVRE III.



NOVS auons ja descrit deux parties de la vie de Moyse, à sçauoir la partie en laquelle est traitté du royaume, & l'autre en laquelle est traicté de la Loy : ausquelles il faut dauantage adiouster vne tierce partie, laquelle monstre l'estat des Sacrificateurs. Moyse donques s'est principalement adonné au seruice diuin, qui est la chose la plus grande & la plus requise au Prince des Sacrificateurs. Aussi son bon naturel estoit duit & propre à cela, lequel il cultiua, ne plus ne moins qu'vn bon champ labourable par l'estude de la philosophie, & consideration des beaux preceptes & sentences d'icelle : & ne s'arresta point plutost, que les fruits de la vertu ne fussent sortis, & venus à maturité tant par paroles que par œuures. Luy doncques estant rauy de l'amour celeste, deuint entre peu de personnes amoureux & amy de Dieu, honorant pardessus toutes choses le gouuerneur du monde, & reciproquement estant honoré d'iceluy. Or l'hon-

Moyse adonne sur tout au seruice de Dieu.

neur conuenant au sage, c'est d'auoir en reuerence celuy qui est vrayement : ce qui appartient à l'estat du Sacrificateur. De cest honneur & bien qui est si grand, que nul autre bien ne peut estre plus grand en la nature des choses, fut fait digne par les oracles & responses données de Dieu, dont il apprit tout ce qui estoit propre pour les charges publiques, & sacrez seruices. Pour à quoy paruenir, il falloit premierement qu'il fust net tant au corps qu'à l'ame de toute affection, mesme qu'il fust net & pur de toutes choses, lesquelles sont de mortelle nature, de viandes, de bruuages, & compagnies de femmes. Aussi dés long temps auoit il méprisé tout cela, & quasi depuis qu'il commença à prophetiser, & estre remply de l'esprit diuin, estimant qu'il feroit fort bien de se tenir tousiours prest à receuoir les respõces dõnées de Dieu. Pourquoy ne tint compte ne de viandes, ne de boissons quarante iours entiers, & tous de suitte, receuant certainement vne autre meilleure nourriture par la contemplation des choses diuines, dont estant inspiré du haut du Ciel, il rendoit meilleur premierement son entendement, & secondement son corps par le moyen de son ame, l'accroissant & en l'vn, & en l'autre, tant en force, qu'en santé & bonne disposition : de façon que ceux qui l'auoient premierement veu, ne pouuoient croire par apres que ce fust luy. Car ayant par le commandement de Dieu monté en la plus haute & plus saincte montaigne de tout le pays, nullement hantée & frequentée, & au

Moyse remply de l'esprit de Dieu s'abstient de boire & manger par 40. iours.

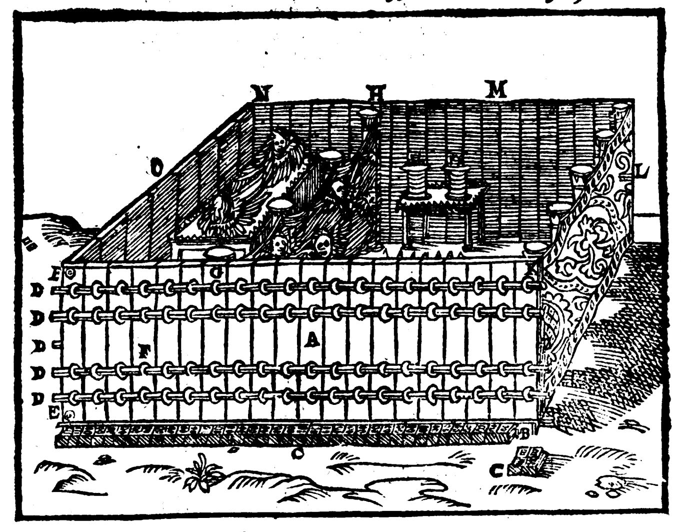
Moyse cherche vne montaigne solilaire pour mieux vaquer au seruice de Dieu

La face de Moyse luisante comme le Soleil.

Moyse bien accomply en l'estat de Sacrificateur.

haut de laquelle on ne pouuoit aller, on dit qu'il y demeura tout ce temps là, n'y ayant rien porté des choses requises au necessaire vsage de sa nourriture, & qu'apres il descendit plus beau en visage, que quand il y monta: de sorte que ceux qui le voyoient, estoient esmerueillez, & estonnez, & ne pouuoient pas resister de leurs yeux contre la force & le trait de la reluisante & tes-claire lumiere du Soleil de sa veuë. Pendant qu'il demeura au haut de la montagne, il fut instruit aux secrets diuins, apprennant toutes choses lesquelles il faut apprendre pour sçauoir exercer l'estat & office du Sacrificateur : & premierement comment il falloit bastir le temple, & en apres accommoder tout ce qui en dépendoit. Si doncques les enfans d'Israël fussent arriuez au lieu où ils vouloient aller demeurer, il eust fallu dresser vn tres-magnifique temple en vn tres-excellent lieu, la matiere duquel eust esté de pierres tres-sumptueuses & tres-precieuses: & à l'entour d'iceluy edifier grandes murailles, & maisons remplies de secretains ou marguilliers, & eust esté nommé le lieu, *Hierapoli*, qui est à dire, Saincte cité; Mais puis qu'ils estoient encores vagabons au desert n'ayans encores lieu stable, & certaine terre pour demeurer, ils deuoient auoir vn temple portatif, à fin que tant par le chemin, qu'au camp, ils fissent leurs sacrifices, & tout ce qui appartenoit au seruice diuin, n'ayans faute de ce qui se trouue aux villes. Se resolurent donques de ba-

Hierapoli.



LE TABERNACLE.

a Vingt tables du costé de Septentriom, ayans dix coudees de longueur, & vne coudee & demie de large.

b Vingt tables du costé de Midy.

c Deux tenons sous vne chacune des tables : on en verroit aussi aux autres dixhuict tables, si les tenons n'estoient fichez dans les trous de leurs soubassemens plantez en terre.

d Deux soubassemens sous chacune table.

e Six tables du costé d'Occident.

f Deux tables carrées, lesquelles par vn cercle & mesme lieu sons assemblées & conioinctes aux vingt tables qui sont du costé du Midy, & aussi aux autres vingt qui sont du costé de septentrion.

g Ceintures ou plustost cercle.

h Quatre leuier: ou bastons, lesquels on passe parmy les boucles pour assembler les tables.

i Le baston qui est au milieu, lequel on fait trauerser par le milieu des tables.

k Les boucles par lesquelles on passe les leuiers.

l Le voile, par lequel le Sainct des Saincts est separé du sainct.

m Quatre colomnes auec les chapiteaux & soubassemens.
n L'Arche de tesmoignage au sainct des saincts.
o Le propiciatoire ou couuerture de l'Arche.
p La table des pains de proposition.
q Le Chandelier.
r La tente ou voille de l'entrée du tabernacle.
s Cinq colomnes auec ses chapiteaux & soubassement.
t Le sainct.
v Le sainct des Saincts.

Bastiment du Tabernacle selon que Moyse auoit appris en la montagne.

stir le tres-sainct œuure du Tabernacle, duquel Moyse estant sur la montagne, auoit appris la cōposition par les paroles proferées de la bouche de Dieu contemplant illec en son esprit les formes incorporelles des œuures corporelles, selon lesquelles il falloit que les sujects sensibles fussent façonnez, comme sur vn tableau original & patron. Car il estoit raisonnable que le Prince des Sacrificateurs eust la charge du bastiment du temple, à fin qu'on trouuast toutes les choses prestes & dressées fort proprement quand on feroit les sacrifices & ceremonies. La forme donques du patron estoit engrauée en l'entendement du Prophete, ja dépeinte & portraitte de certaines figures inuisibles, sans aucune matiere. Selon laquelle le bastiment de l'œuure deuoit estre fait, tellement qu'il ne restoit plus, sinō que l'ouurier imprimast les traits de son patron & cachet aux substances materielles & propres à ce. Ce bastiment estoit tel.

Matieres du bastiment du Tabernacle.

Quarante & huit ais de cedre, qui ne pourrit iamais, furent couppez de leurs troncz fort branchuz, & furent reuestus d'or massif, dessous chacun desquels on auoit mis deux soubassement

d'argent:& au couppet, vn chapiteau d'or. Ces ais dressez en haut, & en forme de colomne, furent rangez par l'ouurier en ceste sorte. Il y en auoit vingt tout de rang, du costé de Midy, & autres vingt du costé de bize, sans qu'il y en eust au milieu, lesquels se suiuoient l'vn l'autre par ordre, & estoient si bien liez, qu'ils represen-toient comme vne face de muraille. Les autres huict furent posez au bout par le trauers du milieu vers le Soleil couchant, c'est à sçauoir six au beau milieu, & deux aux deux encoigneures, l'vn à la main droite, & l'autre à la main gauche. Il en ordonna aussi quatre autres à l'entrée, lesquels estoient semblables aux premiers, excepté qu'ils n'auoient qu'vn soubassement, au lieu que les autres en auoient chacun deux. Apres lesquels y en auoit cinq derniers, differens des autres des seuls soubassemens, parce qu'ils estoient d'airain: de sorte que tous les ais du Tabernacle estoient (sans compter les deux difficiles à voir, lesquels faisoient les deux encoigneures) cinquaute cinq, tous apparens, qui est vn nombre remply de toute perfection, croissant depuis l'vnité, iusques à la dixaine: & si quelqu'vn veut mettre à part les cinq situez à l'entrée du Tabernacle, joignant à la place qui est à découuert, laquelle on appelle paruis, il restera le tres-sainct nombre de cinquante, ayant la vertu du triangle, dont les encoigneures sont droites, qui est le commencemẽt de la creation de toutes choses: d'autant qu'il y en a vingt de chaque costé, qui font quarante, & puis six du milieu (car ie laisse les deux qui sont cachez aux

Nombre de 55. remply de toute perfection.

Le nombre de cinquante & le commencement de la creation des choses.

encoignenres) & quatre qui sont dressez vis à vis des six, où pend le voile: mais ie veux declarer la cause pour laquelle ayant auparauāt nombré les cinq auec les cinquāte, ie les mets maintenant à part. Le nombre de cinq, est le nombre des sens. Le sens, qui est en l'homme, s'encline en partie vers les choses de dehors, & en partie se replie vers l'entendement, estant selon la loy de Nature, son valet. Pour ceste cause a esté donné aux cinq colōnes & tables, le lieu joignant & abboutissant, parce que le dedans d'icelles regarde vers les lieux secrets du Tabernacle: ce qui signifie les choses intellectuelles: & le dehors, vers le découuert & paruis, ce qui represente les choses sensuelles: à raison dequoy elles sont differentes des autres de soubassemens, estans leurs soubassemens d'airain; & d'autant que l'entendement, qui est en nous, est le chef & Seigneur du sens, & le sens, le bord & comme soubassement, l'entendement a esté comparé à l'or, & le sens à l'airain: Voici maintenant les mesures des ais. Dix coudées auoit la longueur, & la largeur vne & demie, à fin que le Tabernacle fust égal en toutes ses parties, lequel il enuironna de tapisseries tres-belles & diuerses en couleurs, d'hyacinte, de pourpre, d'escarlate, & de toile de crespe: car, comme dit la saincte Escriture, il fit faire dix tapis selon ces façons-là, dont nous auons parlé, chacun tapis ayant vingt-huict coudées en longueur, & en largeur iusques à quatre coudees, afin qu'ils eussent vne dixaine tres-parfaite, & vn quatre, qui est l'essence & nature de la dixaine, & vingthuit

Le nombre de cinq est le nombre des sens.

L'entendement comparé à l'or, & le sens à l'airain.

Longueur & largeur du Tabernacle.

nombre parfait & égal en toutes ses parties, & la quarantaine, qui dõne la vie, pendant laquelle on dit que l'homme est formé en la matrice, qui est comme la boutique de Nature. Or ces vingthuit coudees de tapisserie, sont distribuees en ceste maniere. Il y en a dix pour faire la couuerture (car telle est la largeur du Tabernacle) les autres double neuf sont estẽduës aux costez d'vne part & d'autre pour la couuerture des colõnes, excepté vne coudee depuis le bout de la tapisserie, iusques au bas, à fin que ceste tres-belle tissure seruant aux choses sacrees, ne trainast point à terre. Au reste des 40. coudees qui sont prises ensemblément de la largeur des dix tapisseries, il y en a trẽte, qui couurent la lõgueur du Tabernacle (car il y a autant de lõgueur) & neuf le derriere : le reste est pour orner l'entrée, à fin que ce soit le lien de tout le circuit & enclos du Tabernacle. A l'entrée il y a vn voile, qui est cõme vn tapis : aussi les tapis sont presque voiles, non seulemẽt parce qu'ils couurẽt le lãbris & les parois du Tabernacle: mais aussi parce qu'ils sõt tous tissus de mesmes especes, à sçauoir d'hyacinte, de pourpre, d'escarlatte, & de crespe, qui est vne toile tissuë de tresfin lin retorts. Il y auoit encores deux autres voiles ou courtines, dõt l'vne estoit audeuãt des quatre colõnes du dedans, laquelle couuroit l'Oratoire secret, & l'autre dehors, qui estoit estẽduë à autres cinq : de peur que les personnes layes ne vissent les sainctes choses, qui s'y faisoiẽt. Or il choisit les matieres des tissures les plus excellẽtes qui se pouuoient trouuer, pareilles en nombre aux elemens dont

Parement & tapisseries du Tabernacle.

a esté parfait le monde, & quasi semblable à eux, à sçauoir à la terre, à l'eau, à l'air, & au feu: car la toille de crespe est venuë de la terre: la couleur de pourpre, de l'eau: l'hyacinthe est semblable à l'air, de sa nature noir: & l'escarlate, au feu, d'autant que l'vn & l'autre est de couleur rouge. Aussi estoit-il necessaire que ceux qui bastissoient au Pere & Empereur du monde vn Temple fait de main d'hommes, prinssent les substances & matieres semblables à celles, dont il auoit basty tout le monde. Ce Tabernacle donques fut ainsi basty à la mode d'vn Temple, comme i'ay dit. Or il fut enuironné d'vn paruis de cent coudées de long, & de cinquante coudées de large, ayant en rond des paux qui estoient loing les vns des autres également de cinq coudées au nombre de soixante, dont il y en auoit quarante pour les deux costez, & la longueur: & huict pour la largeur, vne moitié d'vn costé, & l'autre moitié de l'autre. La matiere de ces piliers par le dedans estoit Cedre, & par le dehors argent: les soubassemens estoient d'airain hauts de cinq coudées. Car il sembla à l'ouurier estre conuenable d'abbaisser de la moitié la hauteur de la place, à fin que le Tabernacle apparust de loing deux fois plus haut. Il y auoit aussi des toiles deliées, semblables aux voiles, dont nous auons parlé, lesquelles tant en longueur, qu'en largeur estoient tenduës au deuant des piliers, & fort proprement accommodées: de peur que les gens qui n'estoient purs & nets, n'entrassent en la place. La situatiõ en estoit telle. Le Tabernacle estoit assis au milieu du Paruis

Paruis de cent coudées de long & cinquante de large.

Piliers de Cedre, & garnis d'argent par-dessus.

Situation du Tabernacle.

& tenoit en longueur trente coudées, & dix en largeur en contant la grosseur des colomnes, & estoit éloigné des bouts dudit paruis par trois endroits également, c'est à sçauoir des deux costez & du derriere, de chacun vingt coudées: mais du costé du front & entrée, il y auoit cinquãte coudées de distance, à fin que l'on y peut plus facilement entrer: ainsi les cẽt coudées dudit paruis estoiẽt cõplettes: c'est à sçauoir des vingt coudées, qui estoiẽt au derriere du Tabernacle, & puis trẽte, lesquelles si vous mettez auec les cinquante, qui estoiẽt aux entrées, vous trouuerez le nombre de cent: parce que l'entrée du Tabernacle estoit assise comme vne borne au milieu des deux cinquantaines. L'vne du costé d'Orient, où estoit l'entrée, & l'autre du costé d'Occident, où estoit la longueur du Tabernacle, & le circuit du derriere. Il y auoit vne autre entrée tres-grande & tres-belle, par laquelle on entroit au Paruis, dressée de quatre piliers, où estoit tenduë vne toile de diuerses couleurs, à la mode de celle qui estoit au Tabernacle, & tissuë de mesme matiere. Outre ce, furent forgez les sacrez vaisseaux, l'Arche, le Chandelier, la Table, l'Encensoir, & l'Autel. L'Autel estoit situé au lieu découuert, vis à vis de l'entrée du Tabernacle, esloigné d'autant que l'espace estoit suffisant aux ministres publiques & Sacrificateurs pour faire les sacrifices qui deuoient estre accomplis chacun iour. L'Arche estoit posée dans le secret Oratoire, entre les voiles, dorée somptueusement, & par dedãs & par dehors: le dessus de laquelle, cõme vn couuercle, est appellé és liures

Entree du Tabernacle.

L'Autel du Tabernacle.

Arche.

Le Propiciatoire. sacrez Propiciatoire: parce qu'il appaise l'ire de Dieu. La lõgueur de ce couuercle & largeur, est declarée: la hauteur, point: tellement qu'il ressẽblera bien fort à la platte forme Geometrique, & signifiera, si on veut prendre l'interpretation & le sens selon la nature, la puissance de Dieu propice: si on le veut prendre moralement, *Que signifie le Propiciatoire.* signifiera l'entendement propice à soy-mesme, lequel ayant pris en amour la modestie, sçait bien se purger, & abbaisser le brutal, fier, & enflé orgueil. Cest Arche est le vaisseau & coffre des loix: d'autant qu'en icelle sont serrées les responces données de Dieu: & le couuercle nommé Propiciatoire, est le soubassement & *Cherubin.* soustenement de deux oyseaux, lesquels sont nommez en la langue du pays, Cherubin, & comme les Grecs & autres pourroiẽt dire, grande cognoissance & science. Autres dient que ce sont les deux signes des deux demies spheres, & *Deux tres-hautes puissances diuines.* demy-ronds du Ciel, à raison de la situation de deux faces contraires, dont l'vne est souz la terre, & l'autre dessus, par ce que tout le Ciel est de choses qui volent. Quant à moy, ie dirois, que par là se doiuent entendre deux puissances tres-antiques & tres-hautes de l'Essence diuine, qui sont la creatrice, & la gouuernante: la puissance *Dieu est la puissance creatrice.* creatrice est nommée Dieu, par laquelle il a fait, orné, & embelly cet vniuers: la puissance Royale est nommée Seigneur, par laquelle il cõmande aux creatures, & les tient sous sa loy, & puis- *Dieu nommé à bõ droit Seigneur, Createur, Roy.* sance ferme & stable. Createur il est à bõ droit, pour autant qu'il a fait estre les choses, qui n'estoient pas. Roy aussi est-il selon nature, parce

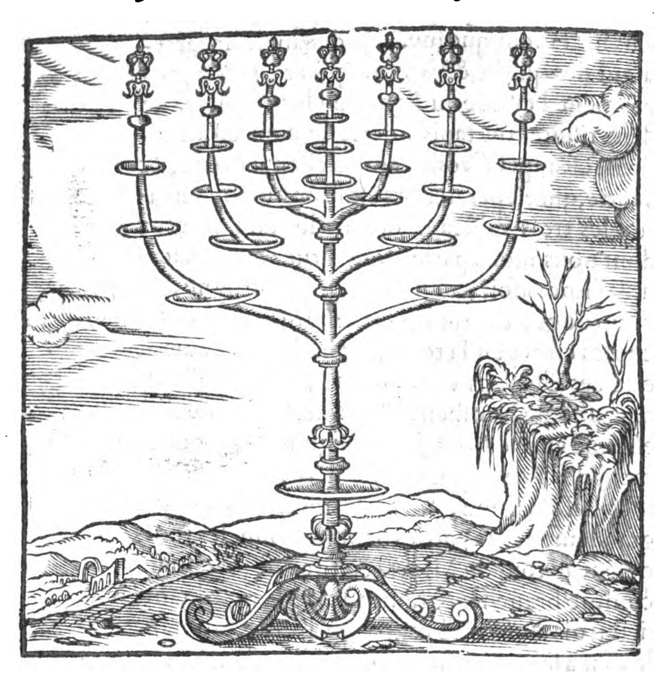
que nul de ceux qu'il a creé, ne commanderoit plus iustement que luy. Or dedans le departement des quatre & des cinq piliers, qui est proprement l'entrée du Temple clos & reserré de deux tissures ou tapis, dont l'vn qui est au dedans, est appellé voile, empeschant la veuë, & l'autre, qui est par dehors est nommé couuerture : les trois vaisseaux faisans le reste de ceux dont nous auons parlé, sont situez, c'est à sçauoir l'Encensoir, au milieu, qui est le signe d'action de graces, qu'il faut rendre tant pour les choses creées en la terre, qu'en l'eau : d'autant que ces Elemens ont comme par droit d'heritage obteuu le milieu du monde. Le Chandelier est situé vers le Midy, lequel signifie les mouuemens des Astres, portans lumiere : d'autant que le Soleil, la Lune, & les autres Astres distans grandement des parties Septentrionnales tournoient au tour de Midy: à ceste cause sortent six comme branches & rameaux de la tige du milieu, trois d'vn costé, & trois de l'autre, montant le tout à sept. Chaque branche portoit vne lampe ardante, & la droite tige faisoit la septiesme, qui toutes estoient signes de celle, que les Physiciens appellent Planettes. Car le Soleil estant comme vne lampe allumée au quatriesme lieu & au milieu des six Planettes, fournit lumiere tant aux autres, qui sont sur luy, qu'aux autres trois, qui sont dessouz, attrempant & accommodant cet instrument musical, & vrayement diuin. La Table est dressee vers les parties Septentriõnales, sur laquelle sont mis pains & sel: pour autant que les vens Septentriõnaux nour-

L'Encensoir signe d'actiõ de graces.

Le Chandelier signifie le mouuemẽt des Astres.

Que representent les six rameaux du chandelier.

La Table.



A. La hante, ou fust du Chandelier.
B. Six tuyaux.
C. Vingt-deux tasses.
D. Onze boules ou globes.
E. neuf lis, ou roses.
F. Sept lampes.

rissent grandement, parce qu'aussi les nourritures viennẽt du Ciel & de la terre: du Ciel, quand il pleut: de la terre, quand elle esleue en perfection les semences entretenuës par les arrousemens des eaux. Or estoient pres l'vn de l'autre les

les signes du Ciel & de la Terre, comme nous auons monstré. Le Chandelier qui estoit le signe du Ciel, & l'Encensoir qui estoit le signe des choses terrestres, dont sortent les vapeurs & exhalations. L'autre Autel qui est dressé au découuert, la saincte Escriture coustumierement l'appelle en Grec Thysiastérion, & quasi comme Tereticon-thysiôn, comme propre à conseruer & garder les sacrifices: lequel mot nous represente souz le nom de l'Hostie, qui n'est point consumée, le cœur de celuy qui l'offre, non pas les membres de l'Hostie sacrifiée, que le feu de sa nature consomme: car si le personnage qui offre est mauuais & iniuste, les sacrifices sont, non sacrifices: les choses sacrees, non sacrees: auec ce les prieres tournēt au contraire de bien, luy apportant malheur & malencontre: d'autant qu'elles ne font abolir les pechez, mais les font reuenir en la memoire: au contraire, si celuy qui offre à Dieu sacrifice est homme sainct & iuste, le sacrifice demeurera ferme & en son entier, combien que la chair soit cōsommée, voire encores qu'il n'y ait point d'Hostie sacrifiee. Se pourroit-il aussi trouuer vn plus beau sacrifice, que la bonne affection de l'ame enuers Dieu, dont le bon courage n'est iamais mis en oubly, estant enregistré au registre & tablette d'iceluy, & durant eternellement auec le Soleil, la Lune, & tout le monde? Apres cecy l'ouurier accoustra à celuy, qui deuoit estre estably Prince des Sacrificateurs, vn habillement sacré, d'vne tres-belle & tres-merueilleuse tissure entre tous les autres. Cet habil-

θυμιατήριον.

θυσιαστήριον.

τηρητικὸν θυσιῶν.

Si le personnage qui prie ou fait sacrifice est meschant, ses prieres luy viennent au contraire de bien.

Il n'y a meilleur sacrifice que la bonne affection de l'ame enuers Dieu.

Habillement sacré du sacrificateur estoit de deux sortes.
Le roquet.
lement estoit de deux sortes: l'vn s'appelloit Roquet ou cotte: & l'autre Espauliere ou haubergeon & allecret, qui couure les espaules. Le Roquet estoit plus simple, & tout de couleur d'hyacinthe ou d'azur, hors mis le bord, qui estoit bigarré de grenades d'or, de sonnettes, & de fleurs entre-lassees. L'haubergeon, œuure tres-excellent & de tres-grand artifice, estoit tissu de laine d'escarlatte cramoisine, violette, & de fin crespe retors, & tout broché & requamé de filets d'or: parce que les fueilles d'or deschiquetées en petits poils, estoient tissuës auec tous les filets. Sur les deux espaules estoient attachees deux fines émeraudes: en chacune desquelles estoient engrauez six noms des Princes des lignées, qui font douze en tout. A la poitrine y auoit autres pierres pretieuses differentes en couleurs, semblables à celles dont on cachette: lesquelles faisoient quatre rangs, & chacun rang contenoit trois pierres: elles estoient agencées dedans vn quarré double, qu'on appelle Raisonnable, lequel estoit comme vn soubassement propre pour soustenir les images de deux vertus, à sçauoir de la Declaratiõ, & de la Verité. Ce quarré pendoit tout de l'Espauliere par petites chesnes d'or, estant attaché fort estroittement, à fin qu'il ne se laschast point, & deuallast en bas. Apres enuironnoit la mitre vne fueille d'or accoustree en couronne, en laquelle estoient grauees les quatre lettres du nom, qu'il n'est loisible de prononcer & ouïr à d'autres, ny en vn autre lieu,

L'hauber geon.
Deux emeraudes attachees sur les deux espaules.
Pectoral raisonnable.
Espauliere.
La mitre.
Le sacré nom de Dieu composé de quatre lettres.



L'ACCOVSTREMENT DV grand Pontife.

A. Le Pectoral ou l'Ephod.
BC. Les deux bords ou bouds du Pectoral.
D. La bordure.
E. Deux pierres d'onyx, sur lesquelles estoient grauez les noms des douze enfans d'Israël.
F. Deux boucles d'or.

G. Chainettes d'or.

H. Le Pectoral de iugement, auquel sont les douze pierres, esquelles sont engraués les noms des douze enfans d'Israël.

I. Crochets en palis d'or.

K. Quatre anneaux d'or aux deux bouts du Pectoral de iugement.

L. Anneaux aux costez du Pectoral.

M. Cordon de Hyacinthe.

N. La robe de dessous l'Ephod, laquelle auoit en haut vn pertuis ou chapperon, parmy lequel pertuis le Prestre passoit sa teste.

O. Les sonnettes d'or.

P. Des pommes grenades.

Q. La lame ou platine d'or, laquelle on mettoit attachee auec vn cordon sur la mitre.

R. La robe de lin.

S. La mitre.

T. Le baudrier ou ceinture.

qu'à ceux qui ont purgé & nettoyé leurs oreilles & leur langue par la sapience, & au lieu du Sanctuaire. Le Theologien l'appelle le nom de quatre lettres : parce que parauenture il represente les nombres, c'est à sçauoir vn, deux, trois, & quatre. Car toutes choses sont dedans le quatre, le poinct, la ligne, la forme platte, & le solide, qui sont les mesures de toutes les choses, & les bons accords de la Musique : comme l'accord des mesures de Diátessaron en la proportion sur-tierce : l'accord de Diápente, en la proportion Hemiolie, qui contient le tout & la moitié d'iceluy : l'accord de Diaôpason, en pro-

Accords de Musique.

portion double: & l'accord de Disdiapason, en proportion quadruple: le quatre pour dire la verité, à d'autres belles vertus: la plus grande partie desquelles nous auons declaré diligemment au traicté des nombres. Ceste lame estoit attachée à la mitre, à fin qu'elle ne touchast la teste; pardessus il y auoit vn chapeau, dont les Roys Orientaux ont accoustumé d'vser au lieu d'vn diadéme. Tel estoit l'habit du Prince des Sacrificateurs. Mais il ne faut pas passer souz silence la raison qu'il y auoit en iceluy, & en ses parties. Certainement cet habit estoit l'image & l'exemple du monde: & les parties d'iceluy, images des parties du monde. Il nous faut commencer à la robbe, laquelle bat sur les talons. Toute celle robbe estoit de couleur d'Hyacinthe, qui tire sur l'azur, à l'exemple de l'air: parce que l'air selon sa nature, est noir, & aucunement touchant les talons, d'autant qu'il est estẽdu de tous côtez depuis les extremitez de la Lune, iusques à la terre: comme le roquet deualle tout le long du corps, depuis la poitrine iusques aux pieds. Ceste Tunique estoit bordée au dessus de la cheuille du pied, de clochettes d'or, de fleurs, & de Grenades. Les fleurs signifient la terre, parce que toutes choses germent & fructifient en icelle: les Grenades represen-tent l'eau pour le coulement du jus qui est en icelles*, dont aussi elles ont pris leur nom Grec: & les sonnettes sont signes des bons accords, qui sont en ces deux Elémens: parce que la terre sans l'eau, & l'eau sans la substance terrestre ne seroit pas suffisante pour engendrer, mais

Traicté des nombres, liure de Philon.

Ce Cidate Persien n'a point de mot propre en François.

Suidas en parle.

Allegories sur l'habit du Sacrificateur.

Que signifie la robbe ou tunique talaire.

*Grenades * ῥόισκοι.*

Accord de l'eau & de la terre.

eſt requiſe la compagnie & temperature des deux : auſſi à la verité ce lieu teſmoigne aſſez mon interpretation : car tout ainſi que le fond de la Tunique eſt frangé de Grenades, de fleurs, & de ſonnettes: au ſemblable les choſes par elles repreſentées, qui ſont l'eau & la terre, ſe ſont emparées du plus bas lieu du monde, & eſtans d'accord auec l'vniuerſelle harmonie, produiſent en temps commode & deuë ſaiſon leurs forces & vertus. Des trois elements doncques de l'air, di-je, de l'eau, & de la terre, dont toutes ſortes d'animaux mortels & corruptibles ſont compoſez, & auſquels auſſi ils recident, la robbe longue auec ſes dependances, en eſt la figure & ſigne. Car comme la robbe eſt toute vne, auſſi ces trois elements ſont d'vne ſorte, d'autant qu'ils ſont ſituez ſouz la Lune, & reçoiuent changements : & tout ainſi que les grenades & les fleurs pendent de la robbe, auſſi aucunement la terre & l'eau pendent de l'air, qui les contient. Au reſte il eſt aiſé à colliger par conjectures vray ſemblables, que l'haubergeon qui couure les eſpaules, & embraſſe les parties nobles du corps humain, nous ſignifie le Ciel. Premierement les deux pierres rondes nommées eſmeraudes, ſituées ſur le haut des deux eſpaules, ſignifient (comme aucuns eſtiment) qu'entre les autres Aſtres le Soleil & la Lune conduiſent le iour & la nuict. Mais quelqu'vn approchant plus pres de la verité, pourroit dire qu'elles tiennent le lieu des deux miſpheres, ou demy-ronds du monde : d'autant que ces deux demy-globes dont l'vn eſt ſouz-terre, &

L'haubergeon repreſente le Ciel.

l'autre dessus, sont pareils l'vn à l'autre, comme ces pierres precieuses, ne croissans, ny décroissans point ainsi que la Lune. Ce que la couleur aussi demonstre, parce qu'il semble qu'elle soit semblable à celle du Ciel: six noms auoient esté grauez en chacune d'icelles, à l'exemple des deux demy-globes, dont l'vn & l'autre par la diuision du Zodiaque, en deux parties égales, contient six signes: Dauantage les douze pierres dissemblables en couleur, parties en quatre rangs, & en chacun trois, que monstrent-elles autre chose, sinon le cercle Zodiaque ? car il est diuisé en quatre parties, chacune desquelles a trois signes d'animaux, au moyen dequoy il fait les quatre saisons de l'année, le Printemps, l'Esté, l'Automne & l'Hyuer, qui sont quatre changemens limitez par trois signes, & connus par les reuolutions du Soleil, lequel fait son cours selon la tres-stable & diuine raison du nombre. Pour ceste cause elles estoient accommodées à l'endroit du Raisonnable: d'autant que les saisons de l'année sont conduittes par vne certaine raison ferme & constante, & qui est encores plus merueilleux, elles monstrant leur eternelle durée par les entre-suittes des vnes apres les autres. Cela aussi vient bien à propos que les douze pierres sont diuerses de couleur, n'estant pas vne semblable à l'autre: parce que dedans le Zodiaque chacun signe imprime vne certaine sienne & propre couleur en l'air, en la terre, en l'eau, & en leurs accidens: & d'auantage en toutes les sortes d'animaux & de plantes. La cause maintenant

Les douze pierres representoient les douze signes du Zodiaque.

Quatre saisons de l'an.

pour laquelle l'endroit Raisonnable est double, est telle. Il y a deux raisons, l'vne en l'Vniuers, & l'autre en la Nature humaine. En l'Vniuers est la raison des incorporelles & originelles formes, dont est composé ce monde intellectuel, & vne autre des choses visibles, qui sont les remembrances & images des formes dont ce monde sensible a esté parfait. En l'homme il y a vne raison dedans, & vne autre dehors, qui est prononcée de la bouche: celle-là est comme vne fontaine: & ceste-ci comme vn ruisseau découlant de l'autre. Le siege de la premiere est l'entendement, qui est pour commander: & le lieu de la seconde est, la langue & la bouche, & tout autre instrument propre à former la voix. Au reste l'ouurier à voulu que cet endroit Raisonnable eust la forme de quadrangle, monstrant par là couuertement qu'il faut que la raison tant de la nature, que de l'homme, soit ferme & stable par tout soy, ne branslant point de costé ny d'autre. Au moyen dequoy luy a aussi attribué les deux vertus cy deuant mentionnées, qui sont la Declaration & la verité: parce que la raison de nature est vraye & declaratiue de toutes choses: & celle du sage, laquelle est l'image de l'autre, doit auoir en horreur & dédain le mensonge, honorant la verité: & ne doit tenir rien caché par enuie des choses dont la declaration peut porter profit à ceux qui en seront enseignez. Il a aussi distribué à la raison, qui est dedans nous, & à la parole, qui est proferée par la bouche, leurs propres vertus: au langage, declaration ou clarté & éuidence: & à la raison, qui

Deux raisons.

L'endroit Raisonnable estoit quadrangulaire.

Il veut dire que la vertu du langage c'est d'estre facile & aisé à entendre.

est que l'entendement, verité : car il ne faut pas que l'entendement reçoiue de mensonge, ny le langage d'obscurité : mais doit estre le langage facile, & doit donner à cognoistre en toute diligence & perfection la verité. Il n'y a point toutefois d'vtilité au langage, proferant honnestement & grauement les choses honnestes & graues, si les œuures ne suiuent. Pour ceste cause le cartel de raison pend de l'espauliere, à fin qu'il ne se lasche & ne coule en bas: car l'ouurier n'a estimé raisonnable, que la parole soit dissemblable aux œuures ; au moyen dequoy il veut qu'on entende par l'espaule l'œuure & l'action. Voila que signifie la saincte robe du grand Prestre. Au reste, il luy a mis sur la teste au lieu d'vn diadesme, vn Cidare, ou mitre, voulant par là demonstrer, que quand le Pontife fait le diuin seruice, non seulement il surpasse la commune des hommes, ains aussi tous les Roys. A celle mitre est attachée vne lame d'or, dans laquelle sont grauées les quatre lettres du nom de Dieu eternel : parce qu'il est impossible, qu'aucune des choses, qui sont en la nature, puisse demeurer en son estre sans l'inuocation de Dieu, veu que par la faueur de sa bonté toutes les choses demeurent en leur entier. Estant ainsi le Prince des Sacrificateurs accoustré & enuoyé aux sacrifices, à fin que quand il sera entré pour faire les prieres & sacrifices du pays, tout le monde entre quand & luy, representé par les figures qu'il porte : l'air, par la cotte : l'eau, par la grenade : la terre, par les fleurettes : le feu, par l'escarlatte : le Ciel, par

Il faut que les œuures s'accordent auec la parole.

Cidare estoit vn chapeau Royal, au pays des Perses, comme il a esté dit deuant. La lame où estoient grauees les quatre lettres du nom de Dieu.

l'allecret ou espauliere : les deux demis globes, par les deux rondes esmeraudes, attachées aux espaules, en chacune desquelles sont engrauez six signes du Zodiaque, designez par les douze pierres qui sont sur la poitrine, parties en quatre rãgs, & en chaque rãg trois, la raison, qui conduit & gouuerne toutes choses, par le cartel raisonnable. Car il estoit necessaire que le grand Sacrificateur, qui faisoit les prieres au Pere du mõde, prit pour aduocat le fils d'iceluy tres-parfait, tant pour impetrer l'oubliance des pechez, que pour obtenir la fourniture des biens en abondance. Peut estre aussi qu'il enseigne le seruiteur de Dieu, que s'il ne luy est possible de se rẽdre digne du Createur du mõde, à tout le moins qu'il s'efforce continuellement d'estre digne du monde, de l'image duquel il est vestu: estant admonnesté par les choses qu'il porte de se changer d'homme qu'il est en la nature du monde : & s'il est loisible de dire (comme aussi il est permis de dire la verité sans aucunes menteries) de faire en sorte qu'il soit vn petit monde. Au reste il y auoit hors des porches à l'entrée vn grand bassin d'airain, lequel l'ouurier n'auoit pas forgé d'vne matiere rude, cõme on a accoustumé de les faire, mais de beaux vaisseaux polis, faits pour autre vsage : que les femmes soigneuses & conuoiteuses d'honneur auoient là porté, ayans entrepris contre les hommes vn combat hõneste & vertueux, pour la religion, & se parforceans n'estre pas moindres qu'eux en deuotion. Car sans que personne leur eust commandé, dedierent

Le bassin.

Femmes deuotes & pleines de bon zele.

à Dieu de leur bon gré les miroüers dont elles se seruoient pour parer leur beauté, cōme premices de la chasteté gardée en leur mariage, & de la beauté de leur ame. Ces miroüers l'ouurier les fist prendre & fondre, n'en fist faire autre chose qu'vn grand bassin pour les Sacrificateurs : à fin qu'en entrant dedans le tēple, pour faire leur charge accoustumee, ils s'arrousassēt d'eau, lauans principalemēt leurs pieds & leurs mains, en signe d'vne vie sans reproche & nette en toutes œuures loüables, laquelle ne chemine par le rude & rabouteux chemin de vice, ou pour parler plus proprement, par l'endroit où il n'y a point de chemin, mais par la grande voye de vertu : cōme s'il vouloit dire : Qu'il souuienne à celuy qui s'arrousera, que la matiere de ce vaisseau a esté de miroüers, à fin que luy mesmes contemple comme dedans vn miroüer son esprit & entendement : & s'il y voit quelque ordure d'affection brutale, comme de volupté, s'esleuant & entreprenant choses nouuelles contre les loix de Nature : ou d'ennuy, se resserrant & abbaissant outre mesure : ou de crainte, detournant les beaux souhaits de l'esprit du droit chemin : ou de conuoitise, le trainant aux choses absentes ; qu'il regarde à la garir, poursuiuant la vraye & naïfue beauté, parce que la beauté du corps, qui gist en la bōne proportion des membres, en bonne couleur & taille est de peu de durée: mais la beauté de l'esprit, laquelle consiste en l'accord tant des bonnes pensées, que des vertus, ne se flaitrit point pour la longueur du temps, ains tant plus

Celuy qui mene vie sans reproche, chemine par le chemin de vertu.

Vaisseau de miroüers.

Quatre affections brutales qui font la guerre à l'ame.

Beauté du corps, & celle de l'esprit.

va en auant, tant plus rajeunist, estant teinte de la belle couleur de verité, accordans les œuures, & en outre les pensées auec tous les deux. Apres donques que le Prophete eust apris le patron du sainct tabernacle, & qu'il eust enseigné à gens de bon esprit, & capables, comment il falloit commencer & acheuer l'œuure : il choisit des sacrificateurs propres aux charges qu'il conuenoit faire, & leur monstra en quelle maniere il falloit faire les sacrifices, & auec quelles hosties. Ayant pour ce fait esleu son frere d'entre tous les plus apparens qui fussent, l'establit Prince des Sacrificateurs, & les enfans d'iceluy, Sacrificateurs: n'ayant égard au priuilege de la parenté, mais à la religion & saincteté qu'il auoit cogneuë en ces hommes-là. De ce, la preuue est toute euidente : d'autant qu'il n'a point donné cest estat à pas vn des ses enfans (car il en auoit deux) lesquels il eust sans doute esleu, s'il eust eu égard à la parenté. Il les establit donques en ceste dignité, comme il luy auoit esté commandé de Dieu, selon l'aduis de toute la nation, & d'vne certaine façon fort nouuelle, qui est digne d'estre remarquée. Il les laua premierement d'vne belle & bonne eau de fontaine : apres il leur bailla des robes sacrées, à son frere vne qui luy pendoit iusques aux talons : & l'espauliere en façon d'vn hallecret ou cotte d'armes, tissuë de toutes sortes de couleurs, representans le monde : aux enfans de son frere, des surplis de lin ou roquets, des ceintures larges ou baudriers, & des brayes, ou chausses. Des surpellis, à fin

Moyse choisit des sacrificateurs.

Aaron estably Prince des sacrificateurs.

Cerimonies pour sacrer le sacrificateur.

que n'estás empeschez de rien, ils fussent tousiours prests à faire le sainct seruice. pour raison dequoy, les replis qui se laschoient & couloiét, estoient resserrez, des chausses, à fin qu'on ne vist rien de ce que la honte veut qu'on cache, quand ils montoient à l'autel ou descendoient, & faisoient leurs charges diligemment & soudainement : si ce vestement n'eust esté si soigneusement fait pour se donner garde des cas qui peuuent aduenir, certainement il y eust eu danger que pour la grande soudaineté qu'il y a à faire les sacrifices publiques, ils ne se fussent quelquefois descouuerts: qui eust esté vne honte tant pour les Sacrificateurs, que pour les choses sacrées. Apres qu'il les eut accoustré de ses habillemens, il prit vn vnguent sentant merueilleusement bon, lequel auoit esté fait auec vne grande industrie du parfumeur: d'iceluy Moyse oignit premierement les vaisseaux, qui estoient à descouuert, l'autel & le grand bassin, les arrousant sept fois : en apres, le Tabernacle, & chasque vaisseau sacré, l'Arche, le Chandelier, l'Encensoir, la Table, les calices ou gobelets, les fioles, & tous autres vaisseaux necessaires & vtiles à faire les sacrifices. A la fin il amena le Prince des Sacrificateurs au temple, le chef duquel il oignit d'vn vnguent pretieux & odoriferant. Ces choses bien, & ainsi qu'il appartient, faites, il commanda qu'on luy amenast vn veau & deux beliers : le veau, à fin qu'il l'offrist pour la remission des pechez : monstrant par là à tous ceux qui sont nez, qu'encores qu'ils fussent de bonne vie, que neátmoins

Onction du Tabernacle & parties d'iceluy.

Sacrifice d'vn veau & de deux beliers.

ils ſont, à cauſe de leur naiſſance, ſujets à peché: au moyen dequoy eſt neceſſaire d'appaiſer Dieu par prieres, offrandes, & ſacrifices, de peur qu'eſtant eſmeu & courroucé, il ne s'éleue contre les pecheurs. L'vn des deux beliers il le fit premierement bruſler, pour luy rendre graces de la bonne conduite de toutes les choſes qui ſont au monde, faiſant par ſa bonté vn chacun participant du profit qui prouient des élemens: de la terre pour habiter & auoir nourriture: de l'eau, pour boire & ſe lauer & nauiger: de l'air, pour reſpirer, & pour les effects des autres ſens (car l'air eſt l'organe & l'inſtrument de tous les ſens) & dauantage pour les ſaiſons de l'année: du feu ordinaire, pour cuire les viandes, & eſchauffer les choſes froides: du feu celeſte, pour la lumiere & eſclairement aux choſes viſibles. L'autre belier ſacrifia pour l'entiere purification de ceux qui eſtoient ſacrez de luy, lequel il nõma proprement le belier de ſanctification & conſecration: d'autant que par ce ſacrifice les ſacrificateurs eſtoient enſeignez & inſtruits és ceremonies conuenantes aux ſeruiteurs & publiques Officiers de Dieu. Il eſpandit vne partie du ſang de ce belier à l'entour de l'Autel: l'autre partie, il la mit dedans vne fiole, dont il oignit trois parties droites du corps des nouueaux ſacrificateurs, le bout de l'oreille, le bout de la main, & le bout du pied: ſignifiant par là qu'il faut que l'homme parfait ſoit net en parole, en œuure, & en toute ſa vie: par ce que l'oreille repreſente la parole, dõt elle iuge: la main ſignifie l'œuure: & le pied, le paſſage

L'air organe de tous les ſens.

Oreille, main, pied.

Il faut que l'homme parfait ſoit net

de ceste vie humaine. Au reste par les bouts des parties droictes nous donnoit à entendre l'heureux accroissement de toutes choses honnestes, qui tend à la souueraine & derniere felicité: à laquelle il nous faut haster d'aller, & addresser toutes nos actions, guignans à l'exemple des Archers, & tirans droict à elle, comme au but de ceste vie humaine. Premierement doncques il oignit ces trois parties des Sacrificateurs, du pur sang de l'hostie de consecration: mais prenant apres du sang des bestes sacrifiées espars à l'entour de l'Autel, & auec ce de l'onguent, meslez l'vn parmy l'autre, en arrousa les Sacrificateurs & leurs vestemens; voulant qu'ils fussent participans non seulement de la saincteté, qui estoit dehors & à descouuert, ains aussi de celle du dedans: d'autant qu'ils deuoient faire les sacrifices au lieu, qui estoit totalement oingt de l'onguent sacré. Apres qu'outre les sacrifices susdits, autres eussent esté faits tant pour les Sacrificateurs, que pour les Seigneurs, & tout le menu peuple, Moyse le mena dedans le Tabernacle son frere. Or c'estoit le huictiesme & dernier iour de la feste de la consecration: d'autant que les sept premiers auoient esté employez à l'apprentissage de son frere, & des enfans d'iceluy. Estant doncques Moyse en ce lieu sacré, l'enseignoit comme fait vn bon Maistre vn sien familier Disciple: en laquelle maniere il faut que le Prince des Sacrificateurs face les ceremonies au dedans du Temple. Cela fait, sortirent tous deux, & leuans les mains au Ciel pardeuant leur teste, firent prieres & oraisons pour

en paroles, œuures, & toute sa vie.

tout le peuple : prieres, dis-ie, qui prouenoient d'vn tres-pur & tres-saint cœur. Comme ils pryoient, aduint vn merueilleux miracle, & contre le cours de Nature : car il sortit soudainement de l'orateur secret vne flamme espesse, fut ou feu celeste, ou air pur, resoult en feu, selon le naturel changement des élemẽs, laquelle d'vne grande roideur se lança droit à l'autel, & consomma tout ce qu'on auoit mis dessus : qui estoit, comme il me semble, vn argument tres-éuident, qu'il ne se faisoit rien là sans la prouidence diuine : aussi estoit-il bien raisonnable que quelque grand present fust fait aux hommes saints ; non seulement par ce qui est de l'estat du manouurier ; mais aussi par vn feu, dont la substance estoit tres pure : à fin que le nostre materiel ne touchant point à l'autel, estant soüillé d'infinies ordures : parce que non seulement il touche aux bestes brutes, qu'on rotit pour saouller ce mal-heureux ventre, ains aussi aux hommes qu'on fait mourir en trahison, non de trois à quatre, mais par trouppes & bandes. Plusieurs galleres & nauires pleines de biens, autrefois ont esté bruslées par les dards qu'on tiroit dedans, lesquels portoient le feu quand & eux : beaucoup de villes entieres de ceste mesme sorte ont esté consumées du feu, & reduites en cendres iusques aux fondemens, si bien qu'aucune apparence n'y est demeurée qu'il y eut eu autre fois maison pour habiter. Pour ceste cause il me semble que le feu dont nous vsons, a esté cassé, comme ord & sale, loin de l'autel, & est tombé du Ciel, au lieu

Le sacrifice consumé miraculeusement d'vn feu celeste.

au lieu d'iceluy, le celeste: pour mõstrer la difference qu'il y a entre les choses sacrees & profanes, & entre les choses humaines & diuines. Car il estoit conuenable que le feu qui estoit destiné pour ces sacrifices, eust vne substance plus nette, que celuy, qui sert aux vsages ordinaires de la vie des hommes. Or d'autant que necessairement plusieurs sacrifices se faisoient par chacun jour, principalement toutefois és grandes assemblées & aux iours de feste, tant pour chacun en priué, que pour tous en commun, pour infinies & diuerses causes, estant la nation grande & peuplée d'hommes, qui s'addonnoient à la religion; il fut besoin d'auoir grand nombre de marguilliers & secretains, pour vacquer aux diuins seruices, desquels l'election fut aussi fort nouuelle & non accoustumée. Il esleut les principaux de l'vne des douze lignées, les reconpensant tres-bien de l'acte deuotieux, qu'ils firent, lequel estoit tel. Moyse estant monté sur la prochaine montagne, & par plusieurs iours parlant priuémẽt auec Dieu, ceux qui auoient les esprits legers & volages, estimant son absence leur estre propre & commode pour faire ce qu'ils voudroient, n'ayans plus auprés d'eux de Prince, auquel ils fussent sujets, oublierent l'honneur de Dieu, & se mirent à ensuire les folles inuentions des Egyptiens: tellement qu'ils forgerent vn veau d'or, qui estoit la representation de celle beste, qui estoit tenuë pour sacrée en ce pays là, auquel ils faisoient des sacrifices profanes & detestables, menoient des danses malencontreuses, chan-

Marguilliers & secretains.

Absence du Prince.

Le peuple laisse Dieu & suit l'idolatrie.

toient des chansons semblables aux chants de dueil, & se remplissans de vin tout pur, estoient détenuz de double yurõgnerie, dõt l'vne estoit de vin, & l'autre de priuation de bon sens, & entendement. Tellement qu'ils passoient les nuits à gourmandises & yurongneries, & prenoient plaisir à toutes choses meschantes : cependant, ne preuoyans point l'euenement des choses futures, ne prenoient pas garde à la iustice diuine, laquelle les guettoit pour en faire la vangeance. Or le bruit qu'ils faisoient crians çà & là par tout le camp, fut si grãd, qu'il paruint iusques au hault de la montagne, où estoit Moyse, lequel fut tout estonné, & ne sçauoit ce qu'il deuoit faire, tant pour l'amour de Dieu, que des hommes : ne voulant d'vn costé delaisser le deuis qu'il tenoit, parlant familierement à Dieu seul à seul, & ne pouuant de l'autre abandonner son peuple, qui s'estoit addonné à meschanceté pour l'absence de son Prince : Car par le bruit qu'il entendoit, il pouuoit penser en son esprit qu'il y auoit de l'yurõgnerie meslee parmy : & que de l'intemperance, estoit saouleté : & de saouleté, outrage & iniure. Estant doncques attiré tantost deçà tantost delà, ne sçauoit ce qu'il deuoit faire : sur ceste doubte, Dieu luy dit : va t'en, descen d'icy vistement ; le peuple s'est tourné à la meschanceté ; il s'est forgé vn Dieu en guise de taureau, lequel il adore, & luy fait sacrifices ayant oublié tout ce qu'il a veu & ouy, appartenant à sa religion ancienne. Moyse estant tout estonné, & contraint quand & quãd d'adiouster foy à ce

Deux sortes d'yurõgnerie.

Dieu donne conseil à Moyse.

Le veau d'or.

que luy disoit Dieu, ne faillit pas si tost : mais comme mediateur & intercesseur pour son peuple, prioit Dieu de luy pardonner. Apres qu'il eut appaisé ce grand Roy & Seigneur de tout le monde, s'en retourna moitié joyeux, moitié fasché: par ce que d'vn costé il se rejouïssoit de ce que Dieu luy auoit accordé sa requeste: & de l'autre estoit plein d'ennuy de ce que le peuple auoit transgressé les commandemens de la Loy. Estant entré tout au milieu du camp, il fut incontinent estonné de voir les bonnes coustumes changées, & regner mensonge au lieu de verité: vray est que la maladie n'estoit pas paruenue à tous, mais en restoient aucuns saints, & entiers, lesquels auoiēt en haine ce forfait. Voulant donques entrecognoistre les incurables d'auec ceux qui estoient faschez des actes commis, & voir si quelques vns de ceux qui auoient failly se repentiroient, il fit publier vn edict à son de trompe, pour sonder l'affection d'vn chacun, & esprouuer qui estoient les bons & les meschans. Les mots de l'Edit estoient tels : *S'il y a icy quelqu'vn qui soit au Seigneur, vienne à moy.* L'edit est bref, mais il a grande force & vertu. Le sens d'iceluy est tel : si quelqu'vn n'adore point pour Dieu ce qui a esté forgé par les mains des hommes, ny ce qui a esté engendré, mais le seul gouuerneur du monde, vienne à moy. Aucuns donques d'entr'eux, qui auoient suiuy la vanité & superstition des Egyptiens, se monstrans rebelles, ne tindrent compte de l'edit: les autres parauenture de crainte qu'il ne leur auint quelque

Edit de Moyse.

Interpretation de l'edit.

mal, n'oserent venir plus auant, craignans ou que Moyse les fist punir, ou l'émotion du peuple: Car le populace a accoustumé de se ruer sur ceux, qui ne veulent point suiure la folie. De toutes les lignées, il n'y eut que celle de Leuy qui fut obeïssante à l'edit, laquelle ayant ouy le cry public, soudainement d'vn commun accord & consentement accourut, montrant par la legereté du pied, sa prompte volonté. & ardeur de courage enuers la religion. L'ayant Moyse apperceuë, sortir comme d'vne carriere pour combatre, Maintenant, il dit, on verra si vous auez le cœur autant allegre comme le corps. Qu'vn chacun de vous prenne son espée, & tue les parens & amis, lesquels ont commis crimes, qui meritent dix mille morts, ayans delaissé le vray Dieu, & en son lieu fait & forgé publiquement des faux, attribuant le nom de celuy qui est sans commencemẽt & sans fin, aux creatures, qui ont eu commencement, & auront fin: pensez, en faisant cest acte, que la parenté & amitié doit estre mesurée & pesée selon la religion & pieté, dont elle depend. A grande peine Moyse auoit-il acheué, qu'eux s'efforçans d'executer cest aduertissement (car aussi bien auoient-ils les cœurs destournez de leurs amis, depuis qu'ils les virent transgresser la loy de Dieu, tuerent force jeunes gens, iusques à trois mille, qui estoient les plus grands amis qu'ils eussent. Le peuple voyant les corps morts estendus au milieu de la place, en eut dueil & pitié, & craignant la presence des tueurs encore boüillante & pleine

La lignee de Leui, seule de toutes est obeïssante à Moyse.

Harangue de Moyse à ceux de la lignée de Leuy.

Massacre des idolatres.

d'Ire & de couroux, de peur qu'il eut, reuint en son bon sens. Alors Moyse ayant publiquement loüé la force & proüesse des Leuites, leur ordonna & arresta vn honneur à jamais, lequel conuenoit fort bien auec le bel acte qu'ils auoient fait : Car il falloit bien que ceux qui auoient pris de leur bō gré les armes pour l'honneur de Dieu, & en bref tēps auoient tant bien fait leur deuoir, fussent recompensez de l'estat de Sacrificateur, & de ce qui cōcerne le seruice diuin, & les ceremonies. Or d'autant que ceux qui estoient sacrez, n'estoient pas tous d'vn mesme ordre, mais y en auoit aucuns qui faisoient les prieres, les sacrifices, & autres ceremonies sacrées, ausquels estoit permis d'entrer au dedans du temple : & d'autres qui ne pouuoient rien faire de tout cela, mais auoient la charge & garde tant de iour, que de nuict du temple, & des choses qui estoiēt dedans, qu'aucuns appellent Marguilliers & Secretains : s'esmeut vn debat entre eux pour raison de la principauté, qui souuent auoit esté cause de beaucoup de maux : se mutinans les Marguilliers contre les Sacrificateurs, & leurs voulans oster par force leur honneur & dignité : ce qu'ils estimoient pour l'heure facile, d'autant qu'ils estoient deux fois plus que les Sacrificateurs. Et à fin qu'on ne pensast qu'ils voulussent introduire des choses nouuelles à leur fantaisie, ils tirerent à leur ligue la plus ancienne des douze lignées : laquelle plusieurs par amitié suiuirent, comme celle qui auoit plus de credit & authorité. Moyse alors apperceut que ce grand bou-

Moyse donne à ceux de Leuy l'estat de sacrificateur en recompense de leur vaillance.

Diuers degrés de ceux qui seruoient aux choses sacrées.

Marguilliers & secretains.

leuert se dressoit contre luy, parce qu'il auoit estably son frere Prince des Sacrificateurs selon le commandement de Dieu. On luy mettoit doncques à sus qu'il auoit falsifié les oracles diuins, & qu'il auoit controuué que Dieu vouloit que son frere fust le Prince des Sacrificateurs, l'ayant establi en cest estat, non pour le bien public, mais pour la bonne affection qu'il luy portoit : pour lesquels propos il estoit, & à bon droit, tourmenté en son esprit, d'autant qu'il voyoit que non seulement on doutoit de sa foy, laquelle auoit esté approuuée par tant de signes & miracles, mais aussi on venoit à calomnier & blasmer ses actes qui concernoient la religion & l'honneur de Dieu; en quoy il falloit que l'homme qui eust esté le plus grand menteur du monde, fust veritable : d'autát que Dieu est tousiours accompagné de la verité. Or il ne trouua pas bon de les informer par longues remonstrances de sa bonne volonté, sçachant bien que c'est vne chose difficile de faire changer d'opinion, à celuy qui est surpris d'vne autre toute contraire : il pria seulement Dieu qu'il leur fist cognoistre par clairs & euidents signes, qu'il n'y auoit rien de desguisé & controuué en l'establissement de l'estat du Prince des Sacrificateurs. Dieu luy commanda de prendre douze verges, pareilles en nombre aux douze lignees, & d'escrire en onze d'icelles les noms des Princes, & en la douziesme, qui restoit, le nom de son frere, Prince des Sacrificateurs : & en apres de les porter au cœur du temple, & secret oratoire. Moyse fit ce que

Mutinerie entre les marguilliers & les sacrificateurs.

Moyse est calomnié.

La verge d'Aaron seule de ceu-

Dieu luy auoit commandé, attendant ce qui en deuoit aduenir. Le lendemain, estant admonnesté de la parole de Dieu, entra en la presence de tout le peuple dedans le temple, dont il apporta les verges, de toutes lesquelles n'y en auoit qu'vne changée, où estoit le nom de son frere escrit: Car celle-là, comme vne plante vertueuse, jetta miraculeusement de tous costez & fueilles, & fruit; dont elle estoit si chargée, & affaissée, qu'elle penchoit en terre. C'estoient noix, qui auoient vne nature differente des autres fruits: parce qu'en plusieurs, cõme raisin, oliue, põmes, la semence, & ce qui est bon à manger, sont differens, & aussi separez de lieu, d'autant que ce qui est bon à mãger est dehors, & la semence, qu'on ne mãge point, est enfermée dedans; mais en la noix tout se mange, & la semence, & ce qui est bon à manger, est tout vn, estant enfermé au dedans, & garny à l'entour de double rempart, d'vne escorce fort espesse, & d'vne coquille de bois, qui nous represente la parfaite vertu: car comme en la noix le commencement & la fin sont tout vn, prenant la semence pour le cõmencement, & le fruit pour la fin: aussi chasque vertu est commencement & fin: commencement, pour autant qu'elle n'est point produite d'autre puissance, que d'elle-mesmes; & fin, parce que la vie de l'homme tend à elle naturellement. Outre ceste raison cy, on en allegue vne autre, qui est bien plus claire: l'escorce de la noix est amere, & ce qui est dessous tout à l'entour cõme vn rẽpart de bois, est rude & ferme: de là,

Les iette des fleurs, & du fruit.

La noix represente la vertu.

auient que le fruit qui est enuironné de ses deux rempars, n'est pas aisé à prẽdre. Par ceste figure doncques nous estoit donné à entendre, que l'ame qui s'exerce en la vertu, doit endurer peine & trauail. Or le trauail dont prouient la felicité, est amer, rude, & dur: à raison dequoy, il ne faut point que celuy qui veut acquerir la felicité soit douillet & delicat : d'autant que la personne qui fuit labeur, fuit aussi son bien : au contraire l'autre qui patiemment & vaillamment endure les choses fascheuses, trouue incontinent le souuerain bien : parce que la vertu n'a point accoustumé de sa nature, de loger dedans des cœurs delicats, effeminez, & coulants de continuels plaisirs: mais son naturel est quand elle est mal traitée, de se retirer vers le souuerain Prince des vrayes & droites raisons: voire, & qui plus est, pour en parler à la verité, la tressacrée assemblée de Prudence, Temperãce, Force, & Iustice, s'encourt à ceux, qui prẽnẽt plaisir à l'exercice de la vertu, & aiment la vie austere & rude, embrassans continence & patience, auec simplicité & chasteté, & se contentant de peu de chose : par lequel moyen la principale partie de nous maintient le corps en santé & bonne disposition, renuersant les bouleuarts & forteresses que l'yurongnerie, gourmandise, & friandise, plaisirs charnels, & autres cõuoitises insatiables, auoient dressé, ayans engendré charnures & graisses, choses contraires à la bonté & viuacité d'esprit. On dit aussi que l'amãdier fleurit le premier entre les arbres qui ont accoustumé de pousser au printemps,

Du trauail prouient tout bien & felicité.

Qui fuit labeur, fuit son bien.

La vertu ne loge point en des cœurs mols & effeminez.

La tres-sacree assemblee des vertus.

243

annonceant le rapport des fruicts, qui doit estre d'iceux, & qu'il laisse tomber ses fueilles tout le dernier prolõgeant la belle verdure de sa vieillesse bien auant dedans l'année. Par ces deux proprietez il a voulu signifier & representer la lignée des Sacrificateurs, laquelle florira la premiere & la derniere de tout le genre humain, iusques à tant qu'il plaira à Dieu rendre nostre vie semblable au renouuellemẽt du Printemps: ce qui auiendra, quand l'espionne & traistresse connoitise, source de tout mal-encontre, sera ostée. Puis doncq' que nous auons dit, qu'il faut que quatre choses soient en vn parfait Prince, la Royauté, la vertu de faire & establir des loix, l'Estat de Sacrificateur, & la Prophetie: à fin que par la Royauté, il monstre vne Majesté de Prince: par l'establissement des loix, il ordonne ce qui est à faire, & defende ce qui ne se doit faire: par l'estat du Sacrificateur, il ait le soin non seulement des choses humaines, mais aussi des choses diuines: & par la Prophetie il predise ce qui ne peut est comprins de l'esprit humain: & auons ja parlé des trois premiers, & mõstré que Moyse a esté tres-bon Roy, legislateur, & Prince des Sacrificateurs: il faut que nous venions maintenant au quatriesme, & que nous declarions comment il a esté le plus excellent de tous les Prophetes qui furent jamais. Ie sçay bien que toutes les choses, qui se trouuent escrites en ses saincts liures sont oracles respondus par la bouche de Dieu, ie ne reciteray toutefois que les plus particuliers, apres que i'auray premierement fait icy vne distinction des oracles: au-

L'amendier fleurit le premier de tous arbres.

Moyse le plus excellent de tous les Prophetes.

Oracle, c'est à dire, response de Dieu.

cuns desquels sont procedez de la personne de Dieu, & ont esté prononcez par son truchement diuin & Prophete: les autres ont esté rendus par la demande qu'on faisoit à Dieu: & les derniers sont issus de la personne de Moyse estant touché & inspiré de l'esprit de Dieu. Les premiers font connoistre les vertus de Dieu, douceur & liberalité, par lesquelles il instruict tous les hommes à l'honnesteté, principalement ceux qui le seruent & honorent, ausquels il ouure le chemin, qui meine droit à la felicité: les seconds, sont meslez de la demande que fait le Prophete à Dieu, & de la response qui luy est faite. Les troisiesmes sont en la personne du Legislateur, luy donnant Dieu pouuoir & puissance de pronostiquer & predire les choses à venir. Nous remettrons à vn autre temps, & vn autre lieu les premiers, par ce qu'ils sont si grands, qu'ils ne peuuent estre assez loüez de l'homme, ny encores à grand' peine pourroient-ils estre prisez & estimez du Ciel, du monde, & de toute la Nature, ayans esté rapportez par vn truchement: chose bien differente de la Prophetie. Ie m'efforceray de declarer les seconds, adjoustant incontinant apres la troisiesme espece, en laquelle paroist la diuinité de celuy qui parle, à raison dequoy principalement & proprement il est estimé Prophete. Il nous faut doncques commencer à tenir nostre promesse en ceste maniere. Il y a quatre lieux en la saincte Escriture, où se trouuent loix establies par les oracles, qui se font par demande & response: car d'vn

Distinctions des oracles.

costé le Prophete touché de l'esprit diuin, demande conseil à Dieu:& de l'autre, le Createur luy rend responce. Le premier n'eust pas seulement irrité Moyse, qui estoit le plus sainct & le plus deuot personnage, qui fut iamais: mais aussi quelque autre, qui eust vn peu gousté de la deuotion. Il y auoit vn certain personnage, qui estoit de deux races, engendré d'vn pere Egyptien, & d'vne mere Iuifue: lequel, ne tenant conte des bonnes coustumes du païs de sa mere, se tourna vers la meschâte religion des Egyptiens, ne reconnoissant point le vray Dieu. Ces Egyptiens presque seuls de toutes les autres nations, ont opposé la terre, comme vn rempart, au Ciel, l'adorant comme leur Dieu, & n'attribuans aucun honneur au Ciel, comme s'il falloit honorer les derniers bouts d'vn Royaume auant la maison Royale: parce qu'il est tout certain que le Ciel est le tres-sacré Palais du monde, & la terre le bout, laquelle de soy merite bien d'estre respectee: mais quand elle vient en comparaison auec le Ciel, elle demeure autant en arriere, & est autant differente de luy, comme les tenebres, de la lumiere: la nuict, du iour: la chose perissable, de ce qui ne peut perir: & la creature mortelle, de Dieu. Or d'autant que leur region n'est point arrousee de pluye, comme les autres, mais a accoustumé d'estre abbreuuee par l'eau du fleuue, qui se desborde, ils tiennent le Nil pour leur Dieu, comme imitateur du Ciel, & parlent de leur païs auec vne Majesté & grandeur. Celuy-là doncques qui estoit issu de deux races, ayant quelque different

Loix establies par les oracles.

Les Egyptiens idolatres sur toutes les natiõs du monde.

Les Egyptiens tiennẽt le Nil pour vn Dieu.

auec vn de la docte lignee des Sacrificateurs, fut épris d'vne grande cholere, dont il ne pouuoit estre maistre: tellement qu'il se passionna si fort que suiuant l'erreur d'Egypte, il estendit sa meschanceté depuis la terre iusques au Ciel, detestant d'vne ame & langue execrable celuy, duquel il n'est loisible de prononcer le nom, sinon à ceux qui sont de saincte vie, & ont esté parfaitement purifiez. Au moyen dequoy le Sacrificateur estant tout estonné du forcenement de sens, & outrageuse hardiesse de ce personnage là, auoit grád' enuie, pour le noble courage qui estoit en luy, de le tuer: ce qu'il eust fait, s'il n'eust craint que la peine eust esté trop legere: d'autant qu'il n'estoit possible de trouuer vn tourment égal au peché, que ce méchant auoit commis. Car celuy qui non seulemēt mesprise Dieu, ses parens, son pays, ses bien-faiteurs; mais aussi mesdit de Dieu & de la Religion, ne surmonte-il pas tous les autres en meschanceté, encore que le mesdire soit moindre en comparaison, que le maudire? Que sera-ce donques, ô homme, quand la langue malade & petulante, & la bouche debridée seruent à vne rage forcenée, & viennent à detester l'honneur de Dieu? mais se peut-il faire que quelqu'vn maudisse Dieu? Quel autre Dieu inuoqueroit il pour la confirmation de son maudisson? Ne faudroit-il pas qu'il inuoquast Dieu mesme contre luy-mesme? Arriere, arriere ces meschantes & sacrileges pensées. Que la pauure ame, qui a esté soüillée de telle voix, soit purgée s'estant seruie de l'ouye, qui est vn sens aueuglé. Comment est-il

Celuy qui mesdit de Dieu & de la Religion surmonte tous autres hommes en meschanceté.

possible que la langue de celuy, qui a proferé tels blasphemes n'est point tombée en paralysie, & perdu sa force & vertu ? Comment les oreilles de celuy, qui les pouuoit ouïr, n'ont point esté bouchées ? Il faut bien dire, qu'il y auoit en cela de la prouidence de la iustice, laquelle ne veut point pour l'exemple de la vie, que le bien-fait ou forfait soit caché: ains, pour mieux faire paroistre l'vn & l'autre, donne au bien-faicteur loüange & gloire, & poursuit le mal-fait par peine & tourment. Pour ceste cause Moyse commanda que ce meschant fust lié, & mis en prison. Au reste, il pria Dieu qu'il luy pleust pardonner aux yeux & aux oreilles, qui auoient esté soüillées contre leur gré des choses qui n'estoient licites à voir, ny à ouyr. Au surplus, luy pria de declarer quelle peine deuoit endurer le prisonnier, qui auoit commis vne si grande & estrange meschanceté contre son honneur. Dieu commanda à Moyse que ce malfaicteur fust lapidé. Ceste peine ordõna-il, comme il me semble, pour autant que le prisonnier auoit l'ame dure comme vne pierre: & afin aussi que ceux de la nation, qui estoient desireux de venger l'honneur de Dieu, en fissent tous la punition & vengeance: car tant de milliõs d'hommes ne pouuoient pas tuer, que de loin. Apres que la iustice fut faite de ce meschant & maudit sacrilege, Moyse fit publier & enregistrer vn Edict nouueau, dont on n'auoit iamais ouy parler: comme aux nouuelles maladies on a accoustumé de trouuer nouueaux remedes. Les paroles de l'Edict furent telles: QVICONQVE MAV-

Punition d'idolatrie & blaspheme contre Dieu.

Edit de Moyse contre les blasphemateurs.

DIRA ET DETESTERA DIEV, QV'IL SOIT OBLIGE ET ATTACHE A PECHE. QVICONQVE NOMMERA LE NOM DV SEIGNEVR, QV'IL SOIT PVNI DE MORT. O que c'est bien dit, homme tres-sage! Toy seul as beu de la pure sapience. Tu as estimé qu'il estoit pire de nommer, que de maudire : car tu ne soulagerois pas celuy qui auroit commis vne si grãde meschanceté, en te monstrant doux en son endroit : ny ordonnerois la mort, qui est le dernier supplice, à celuy qui auroit fait moins de mal. Il semble donques qu'il entend parler, non du vray Dieu Eternel, ains des Dieux, qui sont receuz dedans les villes & nommez de faux noms, ayans esté forgez par l'art & industrie du peintre & tailleur d'images: d'autant que toute la terre habitable a esté remplie d'images, de statuës, & de telles semblances du blaspheme desquelles il faut s'abstenir, à fin que pas vn des Disciples de Moyse ne s'accoustume à mespriser le Dieu, lequel on doit auoir en grãde reputation & amitié: Que si quelqu'vn, ie ne dy pas blaspheme le Seigneur des hommes & des Dieux, mais seulement prend la hardiesse de prononcer son nom hors temps, heure, & saison, qu'il souffre la mort pour peine de sa faute. On voit que ceux qui ont en recommendation l'honneur de leurs peres & meres, dont ils sont issus, ne prononcent pas, encores qu'ils soient mortels, leurs noms: mais taisans les propres noms, pour la reuerence qu'ils leur portent, les appellent par les noms de Nature, *Mon pere, ma mere*: Par ce moyen donnent incontinent à connoistre les

La terre vniuersellement souillee de vanitez, superstitions & mespris du nom de Dieu.

grands plaisirs qu'ils ont receu d'eux, & leur bonne affection. Comment doncques ceux, qui abusent du nom de Dieu par vn babil de la langue pour allonger & remplir leurs paroles, meriteroient-ils grace & pardon? Apres l'honneur de Dieu Createur du mõde, Moyse a porté grand' reuerence au septiesme iour, contemplant de ses clairs yeux l'excellente beauté d'iceluy, imprimée là haut au Ciel, & en tout le monde, & dont la Nature portoit l'image : car il trouuoit premierement que ce nombre de sept n'auoit point de mere, ny participoit du genre feminin, mais auoit esté engendré du seul Pere sans semence, & nay sans grossesse & enfantement. Il conneut apres qu'il estoit vierge, qu'il n'estoit point nay de mere, n'estoit point aussi mere, n'ayant point eu son commencement de corruption, & n'estant point corruptible. Pour le troisiesme poinct il entendit l'ayant examiné & recherché de pres qu'il estoit le iour de la natiuité du monde: leque le Ciel, la terre, & toutes les choses qui sont en icelle festoiẽt, se resiouïssans du tres-harmonieux nombre de sept. A raison dequoi il a estimé estre iuste & raisonnable, que tous ceux qui seroient enrolez en la saincte cité, obeïssans aux droits & loix de Nature, celebrassent ce iour là, viuans en allegresse & recreation, s'abstenans d'œuures manuels & traffiques de marchandise, qui donnẽt le moyen de viure, & cherchans, comme en vne tresue de trauail & peine, repos & plaisir : non comme aucuns, aux risées, jeux, & monstres de basteleurs ou de saulteurs, que la sotte commune ayme ius-

Celuy digne de mort, qui prononce indeuëment & sans esgard le nom de Dieu.

Le nombre de sept fort excellent.

ques au mourir, faisant deuenir l'ame par les deux principaux sens, la veuë, & l'ouyë, de maistresse, serue & esclaue: mais en la seule Philosophie, Philosophie, di-ie, non celle dont les sophistes & babillards font profession, qui vendent comme en plein marché, leurs aduis & harengues, & n'ont point de honte d'abuser continuellement, (ô terre, ô ciel!) de la Philosophie contre la Philosophie: mais la vraye, qui est cousuë & bastie de trois choses ensemble, lesquelles nous meinent droit à la felicité, de la pensée, de la parole & du fait. Sur ce propos, il y eut vn certain personnage, lequel ne tenant conte de l'Edict du sabat sacré, qui lui tintoit encores aux oreilles: & que Dieu luy-mesme auoit sans Prophete tout freschement publié, par vne voix visible (chose merueilleuse) qui esmouuoit les yeux des assistans plustost que les oreilles, passa par le milieu du camp pour fagoter du bois, n'estant ignorant que tous les autres reposoient dedans leurs tentes, & fut trouué sur le fait, parce qu'il ne s'estoit pas caché. Quelques-vns donques qui estoient sortis hors les portes pour prier Dieu en lieu pur & paisible, aduiserent cet homme, qui, contre l'Edict, emportoit vn faisseau de bois lié: eux ne pouuans supporter ce forfait, estoient tous prests de le tuer: toutefois apres auoir pensé & consideré qu'ils estoient gens priuez, n'ayans aucune charge publique, & que le chastiment appartenoit aux Magistrats, qui connoissent & iugent des crimes, retindrent leur cholere: joint aussi que le iour, qui estoit sainct, ne le permettoit point: pour ces

L'ouye & la veuë les principaux des sens.

causes

causes aimerent mieux le prendre au corps, & l'amener au Prince & au consistoire des Sacrificateurs. illec assistans tout le commun peuple au presche & sermon, parce que c'estoit la coustume de vaquer en certains temps, & principalement aux iours de Sabbath, comme i'ay par cy deuant dit, à l'estude de sapience, où le Prince monstroit & enseignoit les choses qu'il falloit faire & dire, & les sujets profitoient en vertu & honnesteté, amendans leurs mœurs & leur vie: laquelle coustume obseruent encore les Iuifs à present, dédiant ce temps-là à la philosophie du païs, & science des choses naturelles: pour ce monstrer; les lieux qui sont destinez par les villes aux sainctes prieres & oraisons, que la commune appelle, oratoires, que sont ils autre chose qu'escholes, où on monstre que c'est que Prudence, Force, Temperance, Iustice, Religion, Saincteté, & generalement toute la vertu, laquelle donne cognoissance des choses humaines & diuines? Alors donques, le personnage qui auoit commis vne si grand' meschanceté, fut mené en prison. Cependant Moïse doutant de la peine, & du genre de supplice dont iceluy deuoit mourir, sçachant bien toutesfois qu'il auoit commis choses dignes de mort, addressa son esprit inuisible, au Consistoire inuisible de Dieu, où il auoit esté arresté long temps auparauant que la cause fust plaidée par le Iuge qui sçait tout, que le criminel deuoit mourir de telle mort que le premier, & estre lapidé, pour autant que son entendement s'estoit tourné en sourde & dure pierre, comme

Le iour du Sabbath doit estre emploié à l'estude de sapience.

Vsage des Temples & oratoires.

celuy de l'autre, ayant commis vne grande meschanceté, qui comprenoit presque tous les crimes qui estoient contre l'honneur du Sabbath. Pourquoy? par ce que non seulement les ouurages des forges, ains aussi les autres arts & mestiers, principalement ceux qui sont pour la queste & fourniture de la vie, vsent du feu, ou des instruments qui ne peuuent estre forgez que par le feu : pour raison dequoy souuent il défend qu'on n'allume point de feu au iour du Sabbath, comme estant la principale cause de tout ce qui se fait, laquelle cessant, il est à croire que les autres effets particuliers cesseront. Or le bois est la matiere du feu : tellement que celuy qui va querir du bois, commet vn peché approchant du peché de celuy qui allume le feu : & auec ce il faict double faute, d'autant qu'il trauaille lors que la Loy commande, que on se repose : & si apporte ce qui est propre pour le feu, lequel est cause de la besongne, qu'on faict. Ces deux oracles doncques, dont i'ay parlé, qui se font par la demande que fait Moyse à Dieu, & la response que donne Dieu à Moyse, contiennent les peines des meschans, qui ont abandonné l'honneur de Dieu. Il y en a deux autres qui sont d'vne autre sorte, l'vn de la succession d'heritage, l'autre du sacrifice, qui n'est pas faict en temps & saison, duquel il nous faut premierement parler. Moyse prend le commencement du premier mois de l'an du Printemps, lors que les nuicts & les iours sont égaux, n'attribuant point, comme aucuns, le droit d'aisnesse, au temps, mais aux graces &

Estroite rigueur du Sabbath.

Le feu cause & instrument principal de tout ce qui se fait.

Le commencement de l'annee selon Moyse se prend à l'equinoxe du Printemps.

plaisirs que la nature fait aux hommes: car en ce mois là les bleds ensemencez, qui fournissent la nourriture necessaire de l'homme, meurissent & croissent en perfection : les fruicts des arbres, qui iettent leurs premieres fueilles, & fleurs, commencent à poulser, & viennent les derniers, d'autant qu'ils ont le second lieu au seruice de table; aussi naturellement les choses moins necessaires suiuent les necessaires : le bled, l'orge, & autres semblables nourritures, sont necessaires, sans lesquelles il n'est possible de viure : mais l'huille, le vin & les fruicts des arbres ne doiuent pas estre contées entre les choses necessaires : parce que sans iceux plusieurs personnes viuent longuement, & paruiennent à vne longue vieillesse. En ce mois là, enuiron le quatriesme iour que la Lune a accoustumé de remplir son rond de lumiere, on faict la feste du Passage; ou de la Passee, laquelle on appelle en Chaldee, *Pascha* : auquel iour de feste, le peuple n'ameine pas comme les autres fois, les Hosties à l'Autel pour estre sacrifiées par les Sacrificateurs: mais suiuant le commandement de la loy, toute la nation generalement sacrifie chacun pour soy. Comme doncques le pleuple estoit allegre & joyeux, se voyant honoré de l'honneur du Sacrificateur, se trouuerent aucuns qui ne faisoient que pleurer & souspirer, à cause de leurs parens & amis n'agueres trespassez en plorant, lesquels estoient detenus de double dueil, suruenant l'vn sur l'autre, d'autant qu'outre ce qu'ils auoient perdu leurs alliez, estoient

Excellence du Printemps.

Les fruicts les moins necessaires viennent naturellement plus tardiuement.

La feste de Pasques.

aussi priuez du plaisir & honneur du sacrifice, ne leur estant licite de se nettoyer & arrouser d'eaux purgatiues auant que le temps de dueil fut passé. Ceux-là, apres la feste & solennité de Pasques, vindrent au Prince pleins de fascherie & ennuy, & luy firent entendre leur mal-heur: le nouuel decez de leurs parens & alliez, le dueil qu'ils en auoient porté, pour raison duquel ils n'auoient peu estre participans du sacrifice de Pasques. Apres le prioyent qu'ils ne fussent point inferieurs, ou moins fauorisez que les autres: & que le mal-heur qui auoit esté en leurs amis trespassez ne leur fust compté, comme quelque sur-croist de mal-encontre & dommage, & qu'il ne preferast la peine à la misericorde. Ils luy remonstroient outre-plus que ce seroit pour leur faire endurer des tourmens pires que la mort, que les autres auoient souffert, si luy de sa grace ne donnoit quelque ayde & secours à leurs calamitez & aduersitez aduenuës outre leur vouloir: par ce qu'ils mourroient tous vifs, & ne feroient que languir. Ces choses ouyes Moyse considera que leur remonstrance & excuse de n'auoir point par cy deuant fait de sacrifice, n'estoit pas hors de propos: & que le cas estoit digne de pitié: toutesfois il changeoit d'auis, & comme en vne balance, l'esbranlant maintenant deçà, maintenant delà, balançoit d'vn costé Misericorde & Iustice, & de l'autre, la loy du sacrifice de Pasques, qui vouloit qu'il fut fait le quatorziesme iour du premier mois. Ne sçachant doncques s'il les deuoit esconduire, ou leur octroyer leur demande, se mist à

Plainte de ceux qui portoiẽt le dueil & ne pouuoient participer de la Pasque.

Response de Dieu à Moyse touchant ceux qui portoient le dueil.

prier Dieu, le suppliant qu'il en fust le Iuge, & par son oracle en ordonnast ce qu'il luy sembloit. Dieu ayant ouy son Prophete, luy rend responsce non seulement pour le cas qui se presentoit, mais aussi pour tous les autres semblables, qui pouuoient aduenir : y comprenant aussi tous ceux, qui, pour quelque occasion, ne pouuoient assister à la feste & solennité de Pasques. Quelle est donques la responce de Dieu? Il la faut mettre en euidence. Le dueil, dit-il, qu'on porte d'vn parent, est vn ennuy necessaire entre ceux qui sont d'vn mesme sang, & n'est point compté entre les pechez. Que ceux doncques qui portent le dueil n'approchent point du Temple, iusques à ce que le temps, qui est prefix & limité, soit passé : par ce que les personnes qui viennent au Temple doiuent estre pures non seulement de toute souilleure volontaire, ains aussi de casuelle & fortuite. Quand le terme du dueil sera finy, que chacun sacrifie pour soy, & pas vn ne soit priué du plaisir du sacrifice, à fin que les viuans ne soient mis au rang des morts. Que ceux-là doncques aillent au Temple le mois d'apres, comme estans venus apres les autres, & au quatorziesme iour mesmes dudit mois, qu'ils sacrifient en la mesme sorte & maniere que les premiers, & vsent des hosties comme eux. Que ceux qui pour le long voyage ne sacrifient point auec les autres, vsent de mesme droict : Car les personnes qui sont contrainctes de voyager, à cause de leur loingtaine demeurance, ne font point de faute, pour laquelle ils doiuent estre priuez de

Il estoit defendu à ceux qui portoient le dueil approcher du Temple.

Reglement pour ceux qui voyagent.

l'honneur commun : veu que la region ne peut fournir à tant de gens, mais est forcée d'enuoyer plusieurs colonies & peuplades ailleurs pour y demeurer. I'ay assez parlé de ceux qui pour quelque cas fortuit, n'ayant peu faire leurs Pasques auec les autres, les ont faict vn peu plus tard. Ie passeray maintenant à l'Edict fait sur le differend de la succession des heritages, lequel a esté basti comme l'autre, par demande & response. Il estoit vn certain personnage nommé Salpaath, homme de bien, & d'vne noble lignée, lequel auoit cinq filles, engendrées de luy sans aucun fils masle : ces filles apres le decez de leur pere craignans de perdre l'heritage paternel, d'autant que le droit de tenir heritages, appartenoit aux masles, vindrent au Prince auec vne modestie & reuerence telle qu'il conuenoit aux filles, non tant conuoiteuses de richesses, que desireuses de garder le nom & honneur de leur pere, & luy dirent: *Nostre pere est mort, non en vne sedition & trouble, comme plusieurs qui ont esté tuez, mais de sa mort naturelle, parce qu'il viuoit doucement, eslongné de tous troubles & affaires : ce n'est pas sa faute qu'il n'a point eu d'enfans masles: nous donques pauures orphelines, nous nous sommes addressez à toy, afin que t'ayons pour pere, d'autant que le vray Prince est plus amy à ses subiets, que n'est le pere à ses enfans.* Moyse s'esmerueillant de la prudence de ces filles, & de la bonne affection qu'ils portoient à leur pere, s'arresta tout court, estant distrait en diuerses pensees : parce que la loy vouloit que les possessions & heritages fussent

Les filles de Salpaath font vne remonstrance à Moyse touchant leur succession paternelle.

Le Prince est plus que pere à ses suiets.

distribuées aux masles, pour estre recompensez du faix & trauail de la guerre, dont les femmes sont franches & exemptes. Ne sçachant doncques ce qu'il deuoit conclurre & arrester, fit son rapport de ceste doute à Dieu, lequel il connoissoit pouuoir seul terminer & soudre les differents, qui se trouuent és petites choses, par vrais & solides iugements, & par ce moyen faire paroistre la verité & iustice. Or ce grand Createur & Pere de l'Vniuers qui d'vn clein d'œil maintient la Terre, le Ciel, l'Eau, l'Air, & tout ce qui est contenu en iceux, en leur estre, ce Prince des Dieux & des hommes ne desdaigna point de donner response à ces filles orphelines, & si en respondant fit plus que le deuoir de Iuge: parce que luy qui est doux & bening, & remplit toutes choses de ses graces & faueurs, loüa grandement ces filles. Et toy, Seigneur, qui est celuy qui te pourroit suffisamment loüer? De quelle bouche, de quelle langue, de quel instrument seruant à la voix, de quelle ame ou esprit annonceroit-il tes loüanges? Les Estoilles, si elles s'estoient trouuées ensemble pour chanter, chanteroient-elles bien quelque chant digne de toy? si tout le Ciel estoit reduit en voix, pourroit-il bien narrer quelque partie de tes vertus? Les filles de Salpaath, respondit-il à Moyse, demandent chose raisonnable. Qui est celuy qui ne voit point combien est grande ceste loüange, estant fondée sur le tesmoignage de Dieu? Approchez-vous maintenant superbes & glorieux, qui estes deuenus enflez de

Exaltation de la loüange de Dieu.

Responce de Dieu à Moyse pleine de douceur paternelle.

Contre les superbes & qui mesprisent les pauures. Dieu n'a point en desdain les pauures & souffreteux.

vos prosperitez, qui leuez la teste haut, qui refroignez le sourcil, qui vous mocquez des pauures vefues, & encore plus des pauures orphelins, qui n'ont ny pere, ny mere: voyez comment ceux qui vous semblét abjects & malheureux, ne sont mesprisez & delaissez de Dieu, de l'Empire duquel dépendent les Royaumes espars par toute la terre habitable, comme les plus basses & les plus petites parties d'iceluy: d'autant que tout le circuit de la terre est la moindre partie de ses œuures, ayant le dernier lieu: considerez bien ces choses, & receuez ces Remonstrances qui vous sont necessaires.

Grande prudence de Moyse.

Or ayant Moyse loüé la demande & requeste de ces Vierges, il ne les laissa pas aller sans leur bien faire: il ne les égala pas aussi aux hommes combattans, mais il voulut que les heritages demeurassent aux combattans, comme recompences à eux deuës pour la prouësse & vaillantise de leurs armes: & aux filles, comme grace & bien fait, non comme loyer & recompense: ce qu'il a éuidemment monstré par ces mots, don & largesse, ne disant point, loyer & recópense. Car les recópences sont propres & deuës à ceux qui les reçoiuent: mais les dons viennét de grace.

Reglement de Moyse touchant la succession des heritages.

Cela fait, Moïse posa vne regle plus generale de la succession des heritages. Premierement que les fils viendroient à succeder aux biens paternels: & s'il n'y auoit point de fils masles, les filles, ausquelles il dit que l'heritage est delaissé, non comme vne possession propre & acquise dés qu'elles sont nées: mais comme vn ornement & parement de dehors, d'autant que ce

qui est propre n'a point d'accointance auec l'ornement : n'estant point l'ornement naturellement vni auec ce qu'il pare & orne. Apres les filles doiuent venir en tiers rang les freres, & en quatriesme rang les oncles du costé du pere. estant monstré par là, que le pere peut estre heritier de ses enfans. Car ce seroit vne grande simplesse de penser qu'en attribuant l'heritage du fils au frere du pere, pour la parenté qui est entre l'oncle & le pere, qu'il eust priué le pere de la succession de son fils : mais d'autãt que la loy de nature veut que les enfans succedent aux peres, & non les peres aux enfans, il a teu celle succession là, comme portant mal-encontre & malheur ; à fin qu'on n'ouit point parler que les peres & meres tirassent proffit de la mort de leurs enfans, lesquels ils regrettent & pleurent fort, quand ils sont si tost morts : tellement qu'il les appelle obliquement & indirectement au droit qu'il auoit donné aux oncles : en quoy faisant il a gardé le droit à ceux, à qui il le deuoit garder, & si a donné ordre à ce que le bien ne fust aliené & mis hors de la famille. Apres les oncles suiuent au cinquiesme lieu les parents lignagers, au plus proche desquels il donne tousiours l'heritage. Voila les oracles que ie disois estre meslez de la demande que faisoit le Prophete à Dieu, & de la response que Dieu luy faisoit. Ie declareray maintenant les oracles qui ont esté mis en auant par le mesme Prophete inspiré de Dieu, comme par cy deuant ay promis. Le premier coup doncques qu'il commença à prophetiser, & fut espris de

Succession selon la loy de nature.

l'esprit de Dieu, ce fut quand toute la nation des Hebreux poussée, d'vne esperance de trouuer mieux, se delibera de passer d'Egypte aux villes de la Syrie : car les hommes & femmes ayans passé ensemblément vn long desert, auquel n'y auoit point de chemin battu, arriuerent à la mer, qu'on appelle la mer rouge: là où se trouuerent, & non sans cause, grandement perplex & dépourueuz de conseil, d'autát qu'ils ne la pouuoient passer par faute de nauires: n'osoient aussi retourner par le mesme chemin, par lequel ils estoient venus. Encores leur aduint vn plus grand mal, qui les pressoit de bien prés : par ce que le Roy d'Egypte ayant dressé vn camp de gens de cheual & de pied, les poursuiuoit à grande course, & se hastoit de les attaindre : à fin qu'il se vengeast de ce qu'ils estoient sortis & retirez, combien qu'il leur eust-ce permis, de peur qu'il ne luy aduint quelque malencontre, suiuant les diuins aduertissemens & signes apparens, qui estoient aduenus à son Royaume : mais il donna bien à cognoistre, comme aussi est la verité, qu'il n'y a point de costance & fermeté aux hommes meschans, penchans, comme en vne balance, tantost d'vn costé, tantost de l'autre. Estans ainsi surpris entre la mer & leurs ennemis, se desesperoient tellement que les vns ne faisoient qu'attẽdre la mort miserable & cruelle, laquelle deuoit mettre fin à leurs maux, les autres estimans qu'il estoit meilleur de perir par la mer & choses naturelles, que d'estre moqué de ses ennemis, se deliberoient de se ietter dedans, telle-

Cecy est bien amplement descouru au premier liure.

Il n'y a nulle constance aux hommes meschans.

mer qu'ils estoient assis aux riuages chargez de pesans fardeaux, à fin que quand ils verroient leurs ennemis prés d'eux, ils ne fissent que sauter dedás, & fussent incótinent portez au fond. En telle angoisse & desespoir estoient ces pauures gens. Le Prophete voyant tout son peuple ainsi estonné & enclos de tout costé, comme poissons de rets & fillets, fut rauy & transporté hors de soy, & prophetiza en ceste sorte: *Non sans causes, mes amis,* dit-il: *estes vous effrayez, d'autant qu'auez deuant vne mer grande & large, en laquelle n'y a point de nauire pour vous sauuer, & au derriere l'armée des ennemis, qui vous poursuit viuement sans reprendre son halene. Quelle part se pourra on tourner? En quel lieu pourra-on fuir? Toutes choses nous ont soudainement de tous costez assaillies: la terre la mer, les hommes, les elemens de nature; toutefois ne laissez pas pour cela d'auoir bon courage: ne perdez point cœur: soyez fermes, & ne tremblez point: attendez l'inuincible secours de Dieu, lequel tout à ceste heure viendra de luy-mesmes, & combatra inuisiblement pour vous. Autrefois l'auez vous experimenté, ayant sans qu'on en vit rien, repoussé le tort qu'on vous faisoit. Ie ne fay qu'attendre l'heure qu'il vienne ietter des cordeaux aux cols de vos aduersaires, pour les trainer comme plomb au fin fonds de la mer. Pensez vous qu'ils soient encors viuans? Quand à moy ie les repute comme morts, & vous asseure que les verrez ce iourd'huy tous morts* Ces choses disoit-il contre l'esperance de touts. Toutefois l'issuë descouurit la verité de la prophetie: car Dieu ratifia par sa puissance, ce qu'il auoit predit, combien qu'il fust plus incroyable qu'vne fable. La mer fut diui-

Premiere Prophetie de Moyse touchant la ruine de Pharao, & des siens.

Passage miraculeux de la mer rouge & submersion des Egyptiens,

sée en deux; les deux parties se retirerent, & se dresserent de tous les deux costez en haut comme murailles fermes: au milieu y auoit vn beau chemin droit, que la magnificence de Dieu auoit ouuert, lequel diuisoit les ondes tournées en cristal ou glace, par où tout le peuple passa à pied sans danger, comme par vn sentier sec & vne terre ferme pauée de pierres. Par ce que le sable s'estoit desseché & endurcy, & sa nature lasche s'affermit. Ce pendant les ennemis qui les poursuiuoient si hastiuement, sans reprendre leur halene, couroient à leur propre mort & ruine, estans les enfans d'Israël preseruez d'eux par le bon gouuernement & conduitte de la nuée qui les gardoit par derriere, en laquelle y auoit certaine vision diuine, qui leur rendoit vne lueur de feu en forme d'esclair. Comme doncques les Egyptiens couroient, la mer, qui peu auparauant auoit esté diuisée en deux, retourna courant tout le chemin: alors la defaite fut si grande, qu'il n'en demeura pas vn: parce que les ondes, qui, s'estoient dressées des deux costez comme deux murailles glacées, recoururent dedans le chemin, comme dedans vne grande vallée: tellement qu'elles mirent en fons ne plus ne moins qu'en vn deluge, toute l'armée. La montre de ceste deffaite apparoissoit par les corps morts, qui nageoient & couuroient le dessus de l'eau de la mer, que la tempeste & tourmente jetta par monceaux, aux riuages vis à vis des Hebreux, qui auoient esté sauuez, pour leur estre vn spectacle & aduertissement que non seule-

ment ils auoient euité les dangers, mais aussi leurs ennemis auoient esté chastiez, non par vne puissance humaine, ains diuine, & d'vne telle sorte, qu'il n'est possible de dire. Pour raison dequoy Moyse remercia, & à bon droit, Dieu qui estoit auteur d'vn si grand bien, par hymnes & loüanges. Car ayant diuisé le peuple en compagnies, l'vne d'hommes, & l'autre de femmes; & ordonna sa sœur pour chanter la premiere du costé des femmes, à fin que tous chantassent loüanges à l'honneur du Pere & Createur du monde. Ainsi dechantans tous ensemble, respondans les voix des vns aux voix des autres, auec vn accord de mœurs & de musique: se hastans les mœurs d'aller à leur tour aux mesmes graces; estant aussi la musique bien composée de l'accord mesuré de la voix graue de l'hõme, & de la voix aiguë de la femme, faisoient vne musique fort agreable & harmonieuse aux orielles. La cause pour laquelle tãt de millions de personnes s'assemblerent pour chanter vn mesme hymne, ce fut ce grand & magnifique miracle ja dit, duquel Moyse fut tant resioüy, & auec luy tout le peuple, qu'il ne se peut contenir de chanter le premier le psalme. Ce qu'oyant le peuple, se departit en deux compagnies, & chanta comme luy. Voilà le commencement de la prophetie de Moyse rauy de l'esprit de Dieu. Son second oracle fut sur la nourriture du peuple, laquelle estoit requise & tres-necessaire entre toutes les autres choses. Cette nourriture n'estoit point produitte, par la terre, parce qu'elle estoit ste-

Second oracle ou prophetie de Moyse touchant la Manne.

rile, mais dégouttoit du Ciel, comme pluye chasque iour, tombant au matin auec la rosée en forme de millet. Moyse l'ayant veuë commanda qu'on la cueillist & emportast : à l'instát estant inspiré de Dieu, il nous faut, dit-il, auoir fiance en Dieu, nous qui auons experimenté ses biens-faits contre nostre esperance. Que personne ne serre ny garde pour le lendemain rien de ces viures. Ayãs ouy ce propos aucuns d'eux qui n'estoient point encores fermes en la religion, estimans, peut estre, que ce n'estoit point oracle, mais plutost quelque aduertissement de Prince, en garderent pour le lendemain. Cela premierement se pourrit, & rẽplit de mauuaise odeur tout à l'entour du cãp; puis estãt plus corrompu engendra des vers. Ce que voyãt Moyse, se courrouça fort asprem̃et contre les incredules. Comment aussi ne se fust il courroucé, veu qu'eux, qui auoiẽt veu tant de choses grandes aduenir contre le cours de nature, & impossibles selon le sens humain, non seulem̃et doutoient de la prouidence diuine, mais aussi n'en croyoient rien? Au reste le Pere Tout-puissant approuua l'oracle du Prophete par deux tres-euidents arguments, l'vn desquels fut apperceu tout incõtinent par la pourriture, puanteur, & changement en vers de ce qui auoit esté serré : & l'autre peu apres : parce que le surplus de ce qui auoit esté cueilly par le peuple se fondoit aux rayons du Soleil & estoit consumé. Par ce moyen Moyse touché de l'esprit de Dieu publia vn autre oracle qui concernoit le septiesme iour sacré de la sepmaine, par ce que les

Ceci pareillement est discouru au premier liure.

hommes ne sçauoient pas le priuilege qu'auoit eu ceste iournée là en la nature, tant apres la creation du monde, qu'auparauant: d'autant peut estre que les derniers venus n'auoient peu pour les ruines & desolations continuelles aduenuës par l'eau & le feu recueillir de leurs ancestres la memoire de la suitte & ordre des temps. Ce qu'estant obscurcy, il mit en euidence par son oracle, verifié par le tesmoignage d'vn signe tres-manifeste; le signe fut tel. La Manne qui tomboit du Ciel pour les nourrir, ne venoit pas en si grande abondance aux premiers iours, comme la veille: car lors elle doubloit: d'auantage ce qui restoit aux autres iours se fondoit, & se tournoit en vne liqueur totalement inutile, qui estoit consummée; mais en ce iour là il demeuroit en son entier, sans estre aucunement changé & gasté: à raison dequoy Moyse fut fort estonné: toutefois il prophetiza non tant par coniectures que par l'esprit de Dieu, que cela appartenoit à l'honneur du 7. iour de la sepmaine, qu'on appelle Sabbath. I'obmets aussi à dire, que telles coniectures ont quelque accointance auec la prophetie: d'autant que l'entendement ne pourroit pas si bien deuiner & frapper droit au but, s'il n'estoit conduit à la verité par l'esprit de Dieu. Ce miracle encores fut plus euident, en ce qu'outre que la Manne estoit redoublée & demeuroit saine & entiere contre sa coustume, ces deux biens aussi aduenoient le sixiesme iour de la sepmaine, veille du Sabbath, depuis qu'elle commença à descendre de l'air. Parquoy si quelqu'vn consi-

Le septiesme iour honoré & sanctifié.

dere bien cecy, il trouuera que le mesme ordre a esté suiuy en la fourniture de la Manne celeste qu'en la creation du monde. Car comme Dieu commença à creer le monde au premier des six iours, aussi à tel iour fit pleuuoir la Manne du Ciel en vne mesme sorte & maniere. Par ce que comme il fit le monde de rien : aussi fit il venir grande abondance de viures aux deserts, changeant d'élemens, & les contraigant de sobuenir à la necessité humaine : fournissant l'air sans aucun trauail de l'homme, nourritures en plein desert à ceux qui n'en pouuoiẽt faire venir & accoustrer. Alors le Prophete prononça le troisiesme oracle, qui estoit fort merueilleux : que l'air ne bailleroit la nourriture accoustumée au septiesme iour, & qu'il ne tomberoit aucune Manne d'enhaut. Ce qui auint par effect : parce que le iour d'apres qu'il les eut auerty de ce par l'inspiration diuine, aucuns qui auoient l'esprit leger, & ne croyoient point fermement à ses paroles, coururent à la cuillette de la Manne : Mais se voyans frustrez de leurs esperances, & retournans vuides, maudissoient & blasmoient leur incredulité, publians par tout que le prophete estoit veritable, diuin, & seul sçauoit les choses à venir. Voila ce qu'il a Prophetisé estant inspiré de Dieu, touchant les viures qui furent enuoyez du Ciel. Il se trouue d'autres choses necessaires qu'il a prononcées depuis : mais elles approchent plus prés d'aduertissemens que de Propheties : du nombre desquels est la response qu'il fit lors du grand desordre, que le peuple for-

Troisiesme oracle de Moyse touchant le septiesme iour.

fouruoya de sa religon, dont cy deuant ay parlé : à sçauoir quand il forgea, suiuant la vanité & folie d'Egypte, le taureau d'or, dressa les dances & autels,& mit en auant des nouueaux sacrifices, ayant oublié le vray Dieu,& mettant bas la noblesse de ses premiers parens, laquelle auoit esté augmentee par vne grande deuotion & sainctteté. Pour raison dequoy le Prophete fut grandement indigné, premierement de ce que tout le peuple deuint si soudainemét aueuglé, lequel peu auparauant estoit sage & voyoit le plus clair du monde : secondement, de ce qu'vne fable d'Egypte controuuée & pleine de mẽterie auoit puissance d'esteindre vne si grande lumiere de verité, laquelle ne pouuoit estre obscurcie ny par l'eclipse du Soleil, ny par l'eclipse de toute la compagnie des astres: d'autãt qu'elle est enuelopée & esclarcie de sa lueur intellectuelle, qui est dépourueuë de corps, & d'y vouloir comparer la lueur sensible, ce seroit autant comme si on vouloit faire comparaison de la nuit au iour. Moyse doncques ne pouuant plus demeurer en sa façon accoustumee, changea de visage & de pensée : tellement qu'estant espris de l'esprit de Dieu, il vint a dire: *Quiconque n'a point consenty à cest abus : quiconque n'a point dedié sa ferme foy à choses vaines, & de nul effet, celuy-la vienne à moy.* Ayant dit cecy, il y eut vne lignée qui accourut à luy, non tant de vistesse de corps, que de promptitude de courage, laquelle ja auparauant auoit esté fort animée contre ceux qui ne recognoissoient plus Dieu, & estoient adonnez à tres-meschans actes, ius-

Ordonnance de Moyse contre les idolastres.

Bon courage de ceux de la lignée de Leuy.

ques à les vouloir saccager : tellement qu'elle ne faisoit qu'attendre vn Capitaine qui luy commandast & monstrast quand & comment il falloit punir ce forfait. Moyse la voyant lors prompte & deliberée plus que iamais, rauy de la diuinité, *Prenez*, dit-il, tous vos espées, & courant droit au camp, tuez non seulement ceux qui ne vous sont rien, mais aussi vos proches & alliez, les enuironnans de tous costez : en ce faisant, pensez que l'acte est tres-saint, d'autant qu'il se fait pour la defense de la verité, & de l'honneur de Dieu, pour lequel combattre viuement est vne peine fort legere. Suiuant cest enhortement, ceux là deffirent au premier cry & assaut trois mille personnes, qui auoient esté les principaux autheurs de la meschanceté. par ce moyen non seulement furent trouuez innocens de la faute cõmise contre Dieu, en laquelle ils n'auoient point participé auec les autres, mais aussi furent enrollez au nombre des plus nobles & vaillans hommes qui furent iamais, & reputez dignes de la dignité de Sacrificateur. Car il falloit bien que ceux qui auoient vifuement & hardiment combattu pour l'honneur de Dieu, fussent ministres de la religion. I'ay enuie de racõter vn autre oracle plus merueilleux que les autres, dont cy deuant ay parlé. quand ie faisois le discours de l'estat du grand Sacrificateur, lequel aussi estãt inspiré de Dieu, il prononça, & fut incontinent accomply, qu'il l'eut prophetisé. Il y a deux sortes d'estats publiques au temple: le plus excellent est celuy des Sacrificateurs, & le moindre celui des Mar-

Moyse leur donne hardiesse pour massacrer les idolatres.

guilliers ou Secretains : alors n'y auoit que trois Sacrificateurs, mais se trouuoit vne infinité de Marguilliers, lesquels estants enflez d'orgueil pour le grand nombre, mesprisoient les Sacrificateurs qui estoient peu : & en cela ourdoient & commettoient deux pechez contre la loy : dont l'vn estoit, de vouloir deposer ses superieurs de leur estat : & l'autre de se vouloir esleuer par dessus eux, estans les inferieurs, ne plus ne moins que quand les sujets se reuoltent contre leurs Seigneurs, & troublent l'estat publique. Eux doncques s'amassans en trouppe, crioient contre le Prophete, luy mettant sus, qu'en faueur de la parenté & du sang, il auoit donné la dignité de Sacrificateur à son frere & aux enfans d'iceluy, ayát fait à croire que Dieu les auoit esleu en cest estat, comme nous auons par cy deuant recité. A raison dequoy il se courrouça fort, combien qu'il fust le plus doux & le plus paisible du monde : tellement que ne pouuant supporter leur mauuaise affection & malice, il supplia Dieu qu'il dedaignast & refusast leurs sacrifices, non craignant que Dieu qui est tres-iuste iuge, eust agreable le sacrifice des meschants ; mais parce que le courage d'vn qui craint & aime Dieu, ne se peut tenir de parler contre les meschans, ains de tout son pouuoir s'efforce de rompre leurs entreprises. Luy doncques boüillant encores de cholere fut remply de l'esprit diuin, & prophetisa en ceste sorte: *C'est vn grief mal que l'incredulité : mais elle porte seulement dommage aux incredules, lesquels la parole ne chastie & enseigne pas tant que les effects:*

Cecy est amplemét narré cy dessus.

Celuy qui aime Dieu ne se peut tenir de parler contre les meschans.

ils apprendront par le tourment qu'ils souffriront, que ie ne suis point porteur de mensonge, puis qu'ils n'ont point voulu croire ce qu'ils sçauent bien. La mort vuidera ce different. S'ils meurent de mort naturelle, i'ay controuué cest oracle : mais s'ils meurent d'vne mort nouuelle & estrange, ce verifiera par-là que ie suis veritable & non menteur. Ie voy la terre s'ouurir bien auant, & engloutir vn grand nombre de familles auec leurs loges. Ie voy des hommes tous en vie descendre aux abismes. Il n'eut pas sitost acheué ce propos, que la terre s'esbranlant & secoüant auec vn horrible tremblement s'entr'ouurit principalement à l'endroit des tentes & tabernacles des meschans, qu'elle engloutit & couurit tout à l'instant. Cela fait, soudainement se reprit & resserra au mesme endroit, auquel elle s'estoit ouuerte. Peu apres la foudre tombant tout à coup du Ciel, foudroya & mit à neant deux cents cinquante hommes, qui estoient les principaux de la sedition, ne laissant pas vne partie de leurs corps qui peut estre enterrée. Ainsi par ce changement de peines enuoyées les vnes apres les autres, & la grandeur d'icelles, la pieté & bonne conscience du Prophete fut remarquée, & par tout bien renommée, tesmoignant Dieu, & approuuant les oracles qu'il rendoit. où il faut bien noter, que la Terre & le Ciel, qui sont les deux premieres parties de l'Vniuers, ont esté destinées pour chastier & punir les meschans, ennemis de Dieu & de la religion. Car d'autant qu'ils auoient allongé & esleué leur meschanceté, enracinée en la terre, si haut qu'elle touchoit iusques

Prophetie de Moyse touchant ceux qui estoient rebelles aux Sacrificateurs.

La terre s'ouurant engloutit les incredules & rebelles.

Deux cens cinquante hommes foudroyez.

La terre & le Ciel destinez pour la punition des meschans.

ques au Ciel, il falloit bien que les deux elemens se vengeassent d'eux: la terre s'ouurant, & se fendant, pour engloutir ceux qui la chargeoient en vain : & le Ciel eslançant grande quantité de feu pour les brusler & destruire. Or vne mesme fin aduint à ceux qui furent engloutis de la terre, & aux autres qui furent bruslez de la foudre : parce que tous les deux ne comparurent plus estans les vns couuers de la terre qui s'estoit reunie & aplanie comme auparauant, & les autres totalemẽt foudroyez & consumez du feu. En fin, sur le point qu'il s'apprestoit de partir de ceste vie mortelle pour aller à la vie immortelle & au Ciel, comme en nouueau pays, appellé du Pere & Createur du monde, lequel le vouloit reduire de la double nature du corps & de l'ame, en vne simple, alors n'estant plus qu'vn esprit, reluisant ainsi que le Soleil inspiré de Dieu, ne prophetisa plus en general & commun, ains particulierement à chacune lignée, predisant les choses qui luy deuoient aduenir, dont aucunes sont ja aduenues, les autres nous les attendons auec ferme foy, qu'elles seront doresenauant accomplies, comme celles du passé : aussi estoit-il bien raisonnable, que ceux qui estoient differens de lignées, principalement à cause des meres, & auoient vne autre maniere de faire, & de viure, cogneussent par prophetie ce qui leur deuoit aduenir. Ces choses certes sont merueilleuses: mais encores plus merueilleuse fut la fin de ses saints liures, & œuures, qui est comme la teste en l'animal, le sommaire & le chef de tout le

L'heureux departement de Moyse de ceste vie mortelle à l'immortelle.

Oeuures & escrits de Moyse.

Moyse prophetise auãt son trespas.

droit. Car alors qu'il voulut partir de ce monde,& estoit à la barriere tout prest pour paracheuer son cours & voler au Ciel, estant encores plein de vie fut espris de l'esprit diuin, tellement qu'il prophetisa certaines choses de soy-mesmes,comme s'il eust esté desia mort : Qu'il estoit allé de vie à trépas : qu'il auoit esté enseuely sans que personne y eust esté present:enseuely,dis-ie, non des mains des hommes mortels,mais des puissances immortelles. Aussi ne fut-il point enterré au sepulchre de ses ancestres, mais il fut honoré d'vn excellent monument, lequel personne n'a oncques veu ny cogneu. Apres qu'il fut mort, tout le peuple le pleura vn mois entier, demonstrant par les larmes qu'il jettoit, le grand dueil qu'il portoit en son cœur, tant estoit aimé de tous en general, & d'vn chacun en particulier : par ce que sa pouruoyance & amitié enuers tous estoit si grande, qu'il n'est possible de dire plus. Telle fut la vie & la fin de Moyse Roy, Legislateur, grand Sacrificateur, & Prophete, comme il est contenu en la sainte Escriture.

Regret & dueil pour le decez de Moyse.



DE LA CHARITE' ET AMOVR DE SON PROCHAIN.

L nous faut suiuant l'ordre, voir & parler de la sœur germaine & gemelle de la pieté & amour de Dieu, qui est Charité : dont selon mon aduis, le pere des loix Moyse a esté amoureux, si iamais homme le fut : Car il sçauoit bien qu'elle menoit, comme vn grand chemin passant, la personne tout droit à l'amour & hõneur de Dieu. Luy doncques a incité & prouoqué tous ceux qui estoient soubs sa charge, à la cõmunion & societé humaine; peignant, comme en vn tableau sa propre vie, pour estre vne image originale à seruir de bon exemple. Or les actes qu'il a fait depuis son premier âge iusques à sa vieillesse, pour le soin & garde d'vn chacun en particulier, & generalement de tous les hommes, qui ont esté par cy deuant declarez en deux liures que j'ay escrit de sa vie : si est-ce qu'il nous faut encores remettre en memoire vn ou deux des plus beaux qu'il fit en sa mort : d'autant que par là on peut cognoistre la continuelle preud'hommie & saincteté

La charité mene droit à l'amour de Dieu.

naïfue, laquelle Dieu de son pinceau auoit grauée en la sainte ame d'iceluy. Comme donques le terme de sa mort approchoit, & deuoit passer de ceste vie mortelle, en l'autre, ayant ja par les oracles & paroles diuines tres-certaines, entendu qu'il falloit desloger, il n'ensuiuit pas les Roys ou hommes priuez, qui n'ont autre soin & desir que de laisser leurs enfans heritiers & successeurs des biens qu'ils ont: au contraire, combien qu'il fust pere de deux enfans, il ne delaissa toutefois le Royaume à aucun d'eux, estãt vaincu de l'amour qu'il portoit à ceux de sa parenté, & de la bonne affection qu'il auoit enuers ses amis. Voire mais, pourroit dire quelqu'vn, s'il auoit soupçon & crainte que ses enfans ne fussent suffisans & capables, pour le moins il n'auoit pas faute de neueux honnestes & bons, qui auoient ja esté pourueuz, pour recompense de leur vertu, de la plus haute dignité qui fut, c'est à sçauoir de l'estat de Sacrificateur. Peut estre, pour respondre à ce qu'il ne trouua pas bon de les retirer du seruice diuin, ou bien (ce qui estoit vray-semblable) il pensa en luymesme, qu'il estoit impossible que les mesmes personnes administrassent tous les deux estats ensemble, celuy du Sacrificateur, & celuy du Roy: l'vn desquels annonce & presche le seruice & honneur qu'on doit à Dieu, & l'autre le soin & la garde qu'on doit auoir aux hommes: peut estre aussi qu'il ne se reputoit pas digne d'estre iuge d'vn si grand affaire: car de choisir vn personnage bien nay au gouuernement, c'est à faire à Dieu, auquel il

Moyse n'a esté curieux de laisser de grands biens à ses successeurs.

est facile de connoistre le fond du cœur des hommes. Qu'il soit ainsi, il apparoistra par ce que nous declarerons maintenant. Il y auoit vn certain personnage, qui luy estoit amy & familier quasi dés son premier âge, nommé Iesus: l'amitié duquel n'auoit point esté conciliée & engendrée par aucune chose accoustumée en l'endroit des autres, mais d'vn amour celeste, parfait, & entier, dont procede toute vertu. Celuy-là demeuroit en vne maison auec luy: mãgeoit en la mesme table, sinon quand il falloit qu'il fust seul, qui estoit, quand il parloit & communiquoit auec Dieu, pour entendre sa volonté: il luy seruoit aussi aux autres charges & seruices, qui concernoient le gouuernement & la police du peuple, faisant, comme Lieutenant, plusieurs choses à sa fantaisie. Or combien qu'il eust esprouué & experimenté dés long temps sa preud'hommie, tant en paroles, qu'en faits, & la bonne volonté & affection qu'il portoit à sa nation: ce qui estoit le plus necessaire: Toutesfois il pensa qu'il ne luy falloit pas laisser le gouuernement du peuple, sans auoir sur ce pris l'auis de Dieu, ne se fiant point à son bon iugement, de peur qu'il ne fust abusé & deceu de son opinion: au moyen dequoy ne se voulant croire, vint à inuoquer & supplier Dieu (lequel seul voit l'ame inuisible, & contemple entierement tout le dedans de la pensee) à fin que le plus suffisant & capable en toutes les lignées, fut esleu gouuerneur, & comme pere eust le soin & solicitude de ses sujets. Leuant donques (par maniere de parler) ses vierges & chastes

Iosué, ou Iesus grand amy & familier de Moyse homme vertueux.

Moyse requiert à Dieu de pourvoir à son peuple d'vn successeur suffisant.

mains au Ciel: Que le Seigneur Dieu des esprits & de toute la chair (dit-il) regarde de toutes parts, & auise d'vn homme pour son peuple, lequel prenant le soin & la charge d'iceluy, comme vn bon berger, le gouuerne sans faire aucune faute: à fin que le peuple ne soit affoibly ny gasté, comme le troupeau, qui est espars çà & là, n'ayant point de maistre. Qui est celuy, qui escoutant ceste priere, ne s'émerueille, & die: Que dis-tu Moyse? n'as-tu pas des enfans legitimes? n'as-tu pas des neueux? Regarde donques à delaisser ta principauté premierement à tes fils (car ils sont tes heritiers selon nature.) Ou bien si tu ne les approuues pas dignes de ceste charge, laisse là à tes neueux. Que si tu n'estimes ny les vns, ny les autres suffisans & capables, & as plus d'égard à ton peuple, qu'à ceux qui sont de ton sang, & proches, tu as vn amy fort homme de bien & irreprehensible, lequel t'a donné, à toy, di-je, qui es tres-sage, vne preuue entiere & parfaite de sa vertu. Puis donques que tu choisis non ceux de ton sang, mais les vertueux & honnestes personnages, pourquoy n'eslis-tu celuy, qui est si suffisant & capable? A cela pouuoit il respondre: Qu'il faut bien esprouuer les choses, principalement quand il est question de conduire vn grand peuple, lequel peut estre addressé à son malheur, comme à son heur: qu'il n'y a rien de plus grande importance, que la Royauté, souz la charge de laquelle sont toutes les affaires des villes, tant en temps de paix, que de guerre. Car tout ainsi que pour faire vne prospere & heureuse nauigation, on a besoin

Responce à l'obiection.

Il n'y a rien de plus important que la Royauté.

d'vn bon marinier & Pilote de nauire, qui ſoit de bon eſprit,& de bon ſçauoir: auſſi pour bien gouuerner les ſujets,on a affaire d'vn bon Prince: au reſte de faire iugement de la ſageſſe, laquelle non ſeulement eſt plus ancienne que ma naiſſance, mais auſſi a eſté auparauant que tout le monde fuſt creé,il n'eſt loiſible ny poſſible à autre qu'à Dieu, & à ceux qui l'aiment ſans feinte: outre ce, i'ay appris par moy-meſme,que ie ne doy point approuuer pour Roy & Prince aucun de ceux qui ſemblent eſtre ſuffiſans & capables: parce que ie n'ay pas pris de mon vouloir la charge de la Republique, ny ay eſté eſleu d'hõme quelconque: ains, combien que Dieu declaraſt & me commandaſt tout notoirement de ſa propre bouche de l'accepter, ie taſcherois à m'en retirer, le priant tres-affectueuſement de m'excuſer pour l'importance de l'affaire,iuſques à ce qu'apres pluſieurs commandemens à moy faits, craignant qu'il m'aduint mal,ie luy obey. Ne ſeroit-ce pas donques choſe fort eſtrange, ſi ie ne ſuiuois les meſmes traces,& que ie,qui auparauant que d'entrer en mon gouuernement,ay vſé de l'aduis & conſeil de Dieu, m'ingeraſſe maintenant tout au contraire,d'eſlire ſeul vn ſucceſſeur,ſans que les autres, qui ne ſont point ſots & lourdaux, y touchaſſent & donnaſſent ſur ce leur opinion comme moy? Qui eſt plus, il eſt icy queſtion d'vne Principauté ſur vn pauure peuple qui n'eſt pas ſimple & petit, mais le plus peuplé,qui ſoit en tout le monde, & qui fait grande profeſſion de l'honneur & ſeruice qui eſt deu au vray

Auantages du peuple Iudaique.

Dieu, Pere & Createur de toutes choses : car ce que ceux, qui hantent & frequentent auec l'honorable & excellente Philosophie, apprennent, les Iuifs le puisissent des loix & coustumes de leur païs: c'est à sçauoir la connoissance du tres-haut & tres-ancien Createur du monde, ayans reietté l'honneur des Dieux qui ont esté engendrez: d'autant qu'il n'y en a pas vn de tous ceux, qui ont esté engendrez, qui soit vray Dieu, & ne sont tous Dieux, que par opinion, estans priuez de ce qui leur est le plus necessaire, à sçauoir de l'eternité. Voila le premier œuure, qui sert d'argument tres-notoire de l'amour & fidelité qu'il portoit à toute sa nation & patrie. Il en monstra vn autre, qui n'est pas moindre que celuy-là. Apres que son tres-bon disciple & imitateur de ses loüables coustumes, Iesus, eut esté approuué Prince par le iugement de Dieu, Moïse ne se fascha pas, comme aucuns, de ce que ses enfans & son frere n'auoient esté esleuz: au contraire estant remply d'vne ioye indicible, à cause que le peuple deuoit auoir vn si bon gouuerneur, & bien entendu aux affaires (car il sçauoit bien que, puis que ce personnage estoit aggreable à Dieu, il falloit qu'il fust singulierement & pardessus tous les autres, vertueux & bon) le print par la main droite, le mena & presenta au peuple, qui estoit assemblé, tellement que ne se souciant aucunement de sa mort, ains adioustant à ses vieilles resioüissances d'autres nouuelles, tout allegre & ioyeux commença d'vn grand courage à dire ces mots : *Le temps est venu que ie parte de ceste vie corporelle : voicy le successeur de*

Iesus approuué Prince par le iugemẽt de Dieu.

Moyse remply de ioye de l'approbation de Iesus.

Bons & profitables auer-

ma charge & gouuernement, lequel a esté esleu de Dieu. *tissemens pour vn Prince.*
Incontinant leur raconta la responce que Dieu luy auoit faite sur ce, & comment il auoit esté approuué de luy digne du gouuernemẽt: à quoy ils creurent. Apres iettant sa veuë vers Iesus, l'enhorta qu'il se monstrast vaillant & vertueux & s'efforçast de tout son pouuoir à donner bon conseil: de maniere qu'en premier lieu il regardast de donner bon aduis, puis qu'il executast bien & droitemẽt ce qui auroit esté resolu par viues & bonnes raisons. Ces paroles, disoit-il, à celui qui peut estre n'auoir que faire d'exhortatiõ, mais parce qu'il ne pouuoit celer & cacher la bonne affection, qu'il portoit aux vns & aux autres, & generalement à tout le peuple: dont estant par maniere de dire, piqué, il découuroit & donnoit à connoistre ce qu'il pensoit leur estre proffitable: joint qu'il vouloit bien, suiuant la parolle de Dieu, consoler son successeur, & le rendre plus hardy & courageux à prendre la charge du faix & pesanteur de la Royauté, à fin qu'il fust regle & loy à tous les Gouuerneurs, qui viendroient apres luy, dressans & iettans leurs veuës vers leur patron & exemple Moyse: & que pas vn d'eux n'eust en dédain & contre-cœur de donner bon conseil à ses successeurs: mais qu'vn chacun s'efforçast de garnir leurs esprits de bonnes raisons & remonstrances: parce que la remonstrance d'vn homme de bien peut réueiller & releuer ceux qui ont le cœur failly, estans deuenus foibles & lasches de fascherie, & les dresser & affermir pardessus les empeschemens & mal-aisances, que les saisons des

Moyse plein de charité & bon Zele.

Remonstrance d'vn homme de bien, à quoy sert.

temps & affaires ameinent, entant & greffant dedans eux vn courage genereux,& qui ne s'effroye de rien. Apres qu'il eut remonstré ce qu'il falloit tant à ses sujets, qu'à son successeur, commença à chanter vn Hymne à Dieu,& le loüer, luy rendant les dernieres graces de sa vie corporelle,pour les nouueaux & non accoustumez biens qu'il auoit receu de luy depuis sa naissance,iusques à sa vieillesse, & assemblant comme en vne Eglise,les principales parties du monde, & principaux elemens, la Terre, & le Ciel: estant celle-là le repaire des hommes mortels, & cestuy-la maison des esprits immortels:chantoit des Hymnes de toute sorte de musique, que les hommes, & les Anges ministres des choses sacrées,escoutoient:les hommes,afin que comme ses amis & familiers, apprinssent de luy pour l'aduenir à se disposer à semblable action de grace,& comme luy,remerciassent Dieu:les Anges, à fin que comme spectateurs, ils prinssent garde, qu'il n'y eust rien de discordant, & entendissent comme l'harmonie & musique de l'ame imitoit & s'accordoit auec le son musical des Cieux & Astres, lequel a esté institué par Dieu le Createur. S'estant ainsi mis le Prophete à danser, & estant deuenu quasi ja compagnon des danses celestes,entre-mesla parmy ses hymnes les charitables & naïues affections du bon cœur, qu'il portoit à sa nation, reprenant & blasmant les vieux pechez de ses Citoyens: & leur disant, que ils se corrigeassent & chastiassent;pour l'auenir il leur cõseilloit qu'ils eussent bonne esperance, & que sans faute toutes cho-

Moyse chante vn Hymne de loüange à Dieu.

Beaux auertissemens de Moyse au peuple.

ſes proſperes leur auiendroient. Apres qu'il eut acheué ces danſes entrelaſſées de loüanges ſainctes, & œuures de charité & amitié qu'il auoit mõſtré à ſa nation, il commença à déloger de ceſte vie mortelle, tellement qu'il ſentoit petit à petit la ſeparation des choſes dont il auoit eſté aſſemblé & compoſé, ne faiſant le corps que décheoir, ſe retirant comme vne coquille, & deſnuant l'ame, laquelle ne faiſoit que ſouhaitter, ſelon ſon naturel, de partir d'icy bas. Auparauant toutesfois qu'il partiſt, & enuoyaſt ſes gens au nouueau pays, qui leur auoit eſté promis & deſtiné de Dieu, il honora toutes les lignées de ſa nation, au nombre de douze, d'harmonieuſes & melodieuſes prieres, & leur donna ſa benediction, les appellant par les noms de leurs chefs de famille. Il faut croire que ces prieres profiteront & rapporteront fruict, d'autant que celuy qui a prié eſtoit aymé de Dieu, & que Dieu ayme le genre humain: ioint auſſi que ceux pour leſquels les requeſtes & demandes ſe faiſoient, eſtoient nobles, iſſus de noble race, & rangez au plus haut rang, à ſçauoir ſouz le gouuernement & charge de ce grand Capitaine Createur & Pere de toutes choſes. Les demandes eſtoient pour auoir iouïſſance & ſuffiſance des vrais biens, non ſeulement en ceſte mortelle vie, mais beaucoup plus quand l'ame ſeroit deliurée du lien de la chair. Car le ſeul Moyſe eſtimant, cõme il eſt à preſumer, que la vraye & eſtroitte parenté, qui auoit eſté engendrée dés le commencemẽt entre luy & tout ſon peuple par les choſes celeſtes, eſtoit plus

Decez de Moyſe.

Benediction des douze lignees par Moyſe, & ſon effet.

naïue, que celle du sang, le fit heritier de tous les biens dont Nature humaine est capable : tellement qu'il luy donna promptement tout ce qu'il auoit, priant au surplus Dieu de luy fournir ce, qu'il n'auoit point: sçachant bien que les fontaines de ses graces sont tousiours coulantes, & ne tarissent iamais : non qu'elles soient ouuertes & communes à tous les hommes du monde, mais seulement à ceux qui le supplient & honorent : les supplians sont les amis de vertu & honnesteté, ausquels il est permis, quand ils ont soif, de puiser des tres-sacrées fontaines de Sapience. Voila les argumens & exemples de la charité du Legislateur, qu'il a monstrée en l'endroit de son peuple, vsant d'vne integrité & pureté de bonne nature, lesquels ont esté declarez selon qu'il est narré aux saincts liures. Il faut que nous disions maintenant ce, qu'il a enchargé à ceux, qui viendront apres luy: & si nous ne pouuons declarer le tout (d'autant qu'il n'est pas aisé) pour le moins nous exposerons les poincts principaux qui approchent le plus pres de sa volonté, lesquels il entend & veut estre gardez : car il n'a pas seulement assis & posé gracieuseté aux compagnies, & conuersations des hommes, mais vsant de liberalité, il l'estend aussi iusques aux natures des bestes irraisonnables, & toutes sortes d'arbres fruitiers. Ie declareray particulierement ce qu'il a ordonné pour vn chacun, prenant mon commencement des hommes. Il défend doncques de prester à vsure à son frere, appellant frere non seulement celuy, qui est nay & issu de mesme pere & de

Les fontaines de la grace de Dieu ne tarissent iamais.

Ordonnances de Moyse.

Defense de prester à vsure.

& de mesme mere, ains aussi celuy qui est d'vne mesme nation, d'vne mesme ville, ou d'vne mesme lignée: n'estimant point estre raisonnable de recueillir vsures de l'argent, comme le fruict & portée des bestes. Mais pourtant s'il nous défend cela, celà n'est pas à dire que nous nous deuions retirer & reculer de bien faire, & que deuenions plus paresseux à eslargir & faire plaisir du nostre: au contraire, il nous faut auec mains & volontez ouuertes donner sans esperer recompense, principalement à ceux qui en ont disette, pensans en nous mesmes que celuy qui aura receu le bien-fait nous en sçaura bon gré, & reconnoistra le plaisir en vn meilleur temps que n'estoit celuy, auquel il estoit en necessité. Ce qui vaudra & seruira autant, que le profit de l'vsure. Que si on ne veut donner, pour le moins qu'on preste promptement, & de bon courage, sans en receuoir rien aprés, sinon la principale somme: car par ce moyen, ny les pauures viendront en plus grãde necessité; n'estans contraints de rendre plus qu'ils n'ont receu; ny ceux qui ont presté seront endommagez; & ne perdront rien de ce qu'ils doiuent estimer le plus cher, de leur bonté, de leur magnanimité, de leur reputation & honneur: lesquelles parties vallent mieux que toutes les richesses du monde. Vn grand Roy doncques sera le plus pauure du monde à comparaison d'vne seule vertu; d'autant que la richesse d'iceluy, comme vne chose morte est enterrée & enfouie dedans le fond & creux de la terre; mais la richesse d'vn homme de bien, est dedans la principale partie

Il faut vser de liberalité enuers les indigens.

Il ne faut estimer la pauureté riche des vsuriers.

Meschant acte d'vsuriers.

de l'ame ; & est logée au Ciel, qui est la plus excellente partie du monde. Dieu aussi Createur de toutes choses, est estimé pour sa bonté & vertu. Faut-il doncques faire conte de la pauureté riche d'vn tas d'vsuriers, qui font profit d'vn obole ou tournois : lesquels sont en credit & reputation, comme Rois riches, combien qu'ils n'ayent iamais veu ny mesme songé en dormant, à la claire richesse? Aucuns d'entre-eux vsent d'vne si grande meschanceté, que n'ayans point d'argent ils prestent à vsure des viures, & en retirent de ceux à qui ils les ont prestés, plus qu'ils n'en ont baillé. Comment ces gens là se hasteroient-ils de donner l'aumosne aux pauures, qui leur demandent, veu que ce sont eux qui accueillent la famine, lors qu'il y a abondance de viures, & que l'année a esté de grand rapport? Par ce moyen ils tirent profit & reuenu de la pauureté du miserable ventre des hommes, pesans presque le bled au tresbuchet, & se donnans bien garde de le faire peser plus qu'il ne faut. Il enjoint donques expressément à ceux qui veulent estre participans de sa saincte Republique de fuïr telles sortes de gains & reuenus, d'autant que ces traffiques là apartiennent à vn esprit serf & esclaue, n'ayant grain d'honnesteté, & chãgé en cruauté & nature des bestes sauuages. Il a fait encores vne autre ordonnance tendant à l'amour du prochain, qui est de payer le salaire au pauure le mesme iour qu'il a trauaillé: ce qui a esté ainsi ordonné, non seulement parce qu'il estoit iuste & raisonnable, que celuy qui auoit acheué son seruice, pour lequel

Ordonnance de payer le salaire au pauure le iour mesme qu'il a trauaillé.

il auoit esté pris soudainement, receust le loyer de son labeur: mais aussi par ce que (comme on dit) le manouurier iournalier, & le porte-fais, qui va à iournées, souffrent beaucoup de mal en tout le corps; ne plus ne moins que la beste de seruice, qui est dessouz le joug, & met son esperance en son loyer; lequel s'il reçoit incontinent, est fort aise, & se resiouïssant, en trauaille de meilleur courage: comme au cõtraire, s'il ne le reçoit, outre qu'il s'ennuie grandemẽt, il perd aussi courage, tellement qu'estant desnué de forces, à raison de la fascherie & ennuy qu'il prend, il luy est impossible de supporter les œuures & trauaux accoustumez. Il fait encores vn' autre defense: Que l'vsurier, dit-il, n'entre point dans la maison de son debteur, ny prenne par force l'argent, ou gage pour sa debte; mais se presentant dehors, attende sur le sueil de la porte, qu'on luy baille volontairement: par mesme moyen il commande aux debteurs de ne reculer à bailler gage, ou payer: par ce qu'il ne faut pas que le creancier abuse de sa puissance & richesse, la tournant en vne arrogance & insolence; & outrageant ceux, qui luy doiuent quelque chose: aussi c'est bien raison que les debteurs baillent gage pour la valeur, & qu'il leur souuienne de rendre ce qui est à autruy. Dauantage, qui est celuy, qui n'est bien aise du commandement sur le fait des moissonneurs? Il defend donques qu'on ne recueille & emporte au temps de la moisson le grain qui tombe des gerbes, ny qu'on saye tout le bled, qui est debout pendant par les racines, à fin qu'vne partie des

Autre ordonnance touchant les vsuriers.

3. Defense.

Il faut que le creancier & le debteur vsent de bõne foy l'vn enuers l'autre.

Ordonnance sur le fait des moissonneurs.

terres demeurẽt en leur entier ſans eſtre ſayées, preparant & diſpoſant les riches à eſtre magnifiques & communicatifs par le delaiſſement de quelque peu de leurs propres biens: ne voulant qu'ils engloutiſſent & raclent tout, ny emportent ou facent amener par charroy ou cheuaux tout ce qui eſt ſur leurs terres, en leur maiſon, pour en faire treſor: mais qu'ils en laiſſent quelque peu aux pauures pour leur donner meilleur courage: car d'autãt que les pauures n'ont point de poſſeſſions & biens à eux appartenans, il leur permet d'entrer dedans celles de leurs concitoyens, & de ſayer & glaner ce qui a eſté delaiſſé, comme ſi c'eſtoit leur propre: ſemblablement il défend aux Seigneurs & proprietaires des vignes, qui ſont vendanges, & cueillent les raiſins au temps d'Automne, lors que les fruicts ſont meurs, d'en ramaſſer les grains de raiſins, qui tombent en terre, ny de grapper les vignes. La meſme defenſe il fait à ceux qui recueillent les oliues: tellement qu'il reſſemble au bon pere de famille, lequel voyant que ſes enfans, qu'il aime fort, ne ſont pas tant heureux les vns que les autres, mais qu'aucuns d'eux viuẽt en abondance de biens, & que les autres ſont reduits en vne grande pauureté: prenant pitié & compaſſion de ceux-cy, les appelle aux biens de leurs freres, à fin qu'ils ſoient participans des biens d'autruy, comme de leurs propres, & vſent non auec impudence & licence, mais pour le ſoulagement de l'indigence, & de tout ce que la neceſſité requiert, & par ce moyen ils ſoient participans non ſeulement des fruits, ains auſſi com-

Moyſe compare à vn bon pere de famille.

me il semble, des possessions. Il y a neantmoins des personnes, qui ont le cœur si ord & sale, & sont tellement fondus en auarice, qu'ils meurent secs & etiques de conuoitise apres toute sorte de gain, ne se soucians d'où il vienne, de sorte qu'ils grappent & reuendangent vne autrefois les vignes & oliuiers, remoissonnent & glanent la terre, qui auoit porté orge & bled, donnans par là à connoistre leur pusillanimité & lascheté seruile; & auec ce offensans Dieu, ne le reconnoissant au fait de l'agriculture, & labeur des terres: luy qui donne plusieurs choses, fort necessaires pour le rapport des fruicts, & la fertilité de la terre, comme le changement du temps, les pluyes, la temperature de l'air, les nourritures des plantes, des graines & semences, qui leuent & germent dedans la terre, les continuës & grandes rosées, les vents doux & gracieux, qui donnent vie & vigueur aux plantes: l'entretenement des quatre saisons de l'année en bon estat, n'apportant aucun dommage aux biens de la terre, n'estans iceux bruslez par l'ardeur & vehemente chaleur du Soleil, ny refroidis & gelez par la froidure; ny amoindris & empirez par les mauuaises saisons du Printemps & de l'Automne. Ceux-là, jaçoit qu'ils voyent que la Nature rend tous ses œuures si parfaits & accomplis, donnant & fournissant de ses riches graces toutes choses aux animaux, toutesfois sont ils si hardis qu'ils osent bien s'attribuer les biens & plaisirs d'icelle, &, comme s'ils estoient auteurs de toutes ces choses là ils n'en font participans personne, commettant inhumanité &

Ceux offensent & ne reconnoissent Dieu qui mesprisent les pauures.

cruauté auec impieté : & d'autant qu'ils n'ont pris de bon cœur peine à estre vertueux & honnestes, Moyse les corrige & chastie par les sainctes loix, ausquelles l'homme de bien franchement & de son bon gré obeït : comme au contraire, le meschant par force & mal-gré luy. Les mesmes loix commandent de premicier & tailler les décimes du bled, du vin, de l'huile, de bestes de nourriture, & des laines pour ceux, qui font les sacrifices : & outre emplir les paniers de pommes, de noix, & de tous autres fruicts des champs, tant de ceux qui ont la pelure tendre, que des autres qui ont l'escorce dure, selon la proportion & le rapport des terres ; & leur apporter en chantant chansons composées en la loüange de Dieu, lesquelles sont escrittes aux saincts liures. Au reste, il ne faut pas conter, comme sienne, la premiere portée des vaches, des brebis & cheures ; mais la faut reputer premice, à fin qu'estans prouoquez d'vn costé à honorer Dieu, & de l'autre à ne faire point gain & profit de toutes choses, ny serrer tout dedans nos bourses, nous soyons parez des principales vertus de l'amour de Dieu, & de la charité de nostre prochain. Outre ce, il y a vne autre loy, qui dit : Si tu vois la beste de charge de quelqu'vn de tes parés & amis, ou, pour dire en vn mot, de quelque homme de ta connoissance, fouruoyée en vn lieu détourné & desert, ramene-la,
» & luy ren : si le maistre auquel elle appartiēt, est
» allé loin, garde la auec les tiennes, iusques à ce
» qu'estant reuenu, il recouure ce, que tu auois en
» ta garde, & qu'il ne t'auoit point donné : luy ren-

Ordonnance touchant les decimes pour les Sacrificateurs.

Ordonnance touchant les premices.

Ordonnance pour le fait des bestes egarées.

dant ce que tu as trouué, pour entretenir la na- "
turelle compagnie & amitié, qui est entre les "
hommes. Les ordonnances dauãtage sur le fait "
de la septiesme année, durant lesquelles il faut laisser les terres du pays oisiues, & à l'abandon de tout le monde sans aucunement les labourer & cultiuer, à fin que les pauures seurement & sans crainte cueillent aux heritages & terres des riches, le fruict, qui de luy mesmes vient par la grace de Dieu, ne sont-elles pas bonnes & charitables ? L'espace de six ans, dit la loy, que les proprietaires iouïssent de leurs possessions, & de ce, qu'ils ont labouré : mais ceux qui n'ont point d'heritage & d'argent en iouïssent seulement la septiesme année : car en ceste année là tout le labour de la terre cesse, & n'y cultiue & seme l'on rien. Il ne seroit pas raisonnable aussi, que les vns trauaillassent, & les autres recueillissent le fruict : au moyen dequoy il a trouué bon que lors les terres demeurassent, par maniere de dire, sans maistre, & qu'on ne les façõnast, ny en touchast aucunemẽt, afin que les graces toutes entieres & parfaites procedassent de Dieu seul, lesquelles se viennent offrir à ceux qui en ont affaire. Que sera-ce donques des ordonnances de la cinquantiesme année ? ne surmontent elles pas toute charité ? ouy certainement dira celuy qui n'a pas gousté du bout des leures la doctrine des loix, mais a esté suffisamment & plaisamment repeu de ses doux & beaux enseignemẽs : ce qui a esté ordonné pour le fait de la septiesme année est gardé en ceste cy : & outre, il y adiouste d'autres cas plus grands, comme

Ordonnance sur le fait de la septiesme annee, que les terres doiuent demeurer oisiues.

Ordonnance touchant la cinquantiesme annee.

le recouurement de ses propres possessions, & la faculté de pouuoir rentrer dedans ses heritages, lesquels pour les temps mauuais & fascheux qui viennent sans y auoir pensé, on auoit quitté & delaissé aux autres. En ce faisant, il empesche qu'on ne se saisisse du bien d'autruy, bouche les chemins qui meinent à l'auarice, & retient & arreste ceste traistresse concupiscence, qui est cause de tous les maux, qui sont au monde: auec cela, il ne trouue pas raisonnable, que les proprietaires soient priuez à iamais de leur propre heritage, & souffrent peine pour raison de leur pauureté, laquelle il ne faut pas punir, mais en auoir pitié. Il y a vne infinité d'autres ordonnances particulieres bonnes & charitables pour ceux qui sont d'vne mesme nation: dont ayant fait suffisante mention aux premiers escrits, ie me contenteray de ce qui a esté par cy deuant dit, & que i'auois pris pour exemple fort bien à propos. Apres qu'il eut pourueu ceux de sa nation de bonnes ordonnances, il pensa qu'il estoit bien raisonnable d'honorer les estrangers de beaucoup de priuileges; lesquels ayans laissé leurs parens, leur païs, leurs coustumes & statuts, leurs ceremonies & idoles, qu'ils adoroient comme Dieux, s'estoient retirez en vn autre bon païs, s'estans deffaits des fables controuuées, & reduits à la clarté de verité, à sçauoir à l'adoration d'vn seul & vray Dieu. Il commanda doncques à ceux de sa nation d'honorer ces estrangers, non seulement comme amis & parens, mais comme eux-mesmes: & que de tout leur pouuoir tant de l'esprit que du corps, ils les

Auarice racine de tous maux. S. Paul.

Priuileges donnez de Moyse aux estrangers.

accompagnassent & se meslassent de leurs affaires, tant en prosperité, qu'en aduersité, faisans si bien qu'il semblast que tous eux ne fust qu'vn corps composé de plusieurs parties, estãs ioints & vnis par vn ferme accord & amitié. Voila quand à l'esprit. Quand aux affaires du corps, il n'est besoin d'en parler, du manger, du boire, des vestemens & generalement de tout ce qui concerne le viure, & autres vsages & affaires necessaires, que ceux du pays ont accoustumé de fournir aux estrangers: d'autant que toutes ces choses là suiuent egalement la bonne affection de celuy, qui cherit & aime l'estrãger comme soy mesme. Aduanceant encores plus outre le train de charité qui luy estoit naturel, il fit d'autres ordonnances pour les locatifs & loüagers, voulant que ceux qui viennent demeurer pour quelque temps en la maison d'autruy, rendent à leurs hostes, qui les reçoiuent en leurs maisons, l'honneur, qui leur appartient: à sçauoir à ceux qui leur ont fait du bien, & ont vsé d'vne grande courtoisie & liberalité à les festoyer, tout l'honneur dont on se peut auiser: mais s'ils n'ont fourny que de racueil & logis, vn moindre honneur: car de se retirer dedans vne ville, en laquelle on n'a point de cognoissance & accointance, voire de marcher seulement sur l'aire & le paué d'autruy, c'est vn plaisir, qu'on recoit (comme il luy semble) dequoy se doiuent contenter ceux qui ne peuuent demeurer en leur ville, & en faire compte & estime. Il y a vn autre commandement qui outrepasse les bornes de toute bon-

Ordonnances pour les locatifs & loüagers.

té, c'est de n'auoir souuenance des maux, qu'autrefois leurs auoient fait leurs anciens hostes, au pays desquels ils estoient venuz demeurer: afin que s'ils ne montroiẽt point d'acte de charité, pour le moins ils en eussent le bruit & le renom. Il dit donques tout haut & clair: Tu ne porteras haine & rancune à l'Egyptien. Combien donques que les Egyptiens n'eussent delaissé aucune sorte de mal en arriere, de laquelle ils n'eussent affligé & tourmenté la nation Hebraïque, luy apprestãs & bastissans tousiours nouueaux trauaux par dessus les vieux, au moiẽ de leurs inuentions, qui ne tendoient qu'à vne cruauté: toute-fois d'autant que du commencement ils auoyent receu ensemblément les Hebreux, ne leur ayans point fermé leur ville, ny rendu leur region inaccessible à ceux, qui y estoient venus demeurer: Qu'ils iouyssent, dit-il, du priuilege d'hoste, & qu'on leur face vn bõ racueil: que si aucuns d'eux se veullent ranger du costé des Iuifs, & estre de leur republique, qu'on ne les renuoye point comme ennemis capitaux, encores qu'ils soient enfans des ennemis, mais qu'on les reçoiue & accueille à condition qu'à la troisiesme race & lignée on les appellera & fera on venir à l'Eglise, c'est à dire à l'assemblée & compagnie, pour leur faire entendre les paroles diuines, ausquelles les autres Iuifs doiuẽt estre instruicts & enseignez. Voila ce qu'il ordonne pour le regard de ceux, qui reçoiuent en leurs maisons les estrangers & loüagers. Il a fait d'autres ordonnances bonnes & pleines de douceur pour les ennemis.

Moyse defend de porter haine à ceux desquels on a esté mal traitté.

Moyse ordonne que les Egyptiẽs mesmes iouïssent du priuilege d'hostes.

Ordonnance pour le regard des ennemis.

Combien, dit-il, *que tes ennemis ſoient prés de tes portes & ſe ſoient ia preſentez tous armez aux murailles de la ville, il ne les faut pas toutefois reputer ennemis, iuſques à ce qu'ayans eſté ſemonds à la paix par les heraux, ils ayent refuſé les articles : d'autant que s'ils ſe déportent de leur entrepriſe, ils gaigneront le plus grand bien du monde, qui eſt ton amitié : auſsi s'ils ſont tant opiniaſtres, qu'ils n'y veullent point entendre, alors prenant auec toy à ton ayde & ſecours la iuſtice, & te fortifiant d'elle, pourras marcher droit contr'eux en bataille, auec eſperance de victoire.* Il dit apres : Si tu as pour ton pillage & butin vne belle femme, de laquelle tu ſois amoureux, ne ſaoule point ta paſſion & ton plaiſir charnel en elle, comme en vne eſclaue, mais prenāt doucement pitié de ſa fortune & ſoudain changement, allege ſa miſere, en changeant & accommodant toute choſe en mieux : tu la ſoulageras, en luy faiſant tondre ſa perruque craſſeuſe, luy faiſant rongner les ongles, luy faiſant changer ſa robe, qu'elle auoit lors de ſa priſe, la laiſſant aller par trente iours durans, & luy permettant faire le dueil & pleurer, ſans aucune crainte, ſon pere, ſa mere, & ſes autres proches parens, deſquels elle a eſté ſeparée, eſtans morts, en ſouffrants des maux de ſeruage pires que la mort : cela fait, hante auec elle, comme auec ton epouſe legitime : parce qu'il eſt raiſōnable que celle là qui eſt preſte d'entrer dedans le lit de l'homme, non pour loyer & ſalaire, comme la paillarde qui vend la fleur de ſa beauté, mais pour vne certaine amour, qui ſe preſēte : ou pour auoir lignée, iouïſſe des droits du loyal mariage. Moyſe par ce

Ordonnance ſur le fait des ieunes filles ou femmes priſes en guerre.

On tondoit la perruque aux eſclaues.

La raison tient en bride tous mauuais desirs.

moyen a bien reglé & rangé chaque chose. En premier lieu, il n'a point permis que la concupiscence contreuenant obstinément à la raison, courut toute débridée au trauers des vices, mais à retirer la vehemence & ardeur d'icelle, en laissant trente iours. En second lieu, il épreuue l'amour, sçauoir mon s'il est furieux & se saoule bien tost, ne demandant qu'à changer, & tenant totalement de la passion, ou bien s'il y a de la raison meslée parmy, la raison liera les pieds de la concupiscence, & ne permettra qu'on face rien, qui soit vilain & deshonneste, tellement qu'on attendra que le terme du mois soit écheu. En troisiesme lieu, il a pitié de celle qui a esté menée captiue si elle est encore vierge & pucelle, de ce qu'elle n'a point ses pere & mere pour la marier, & luy bailler la tant desirable compagnie de mary, laquelle luy est fort propre & conuenable: si elle est vefue, de ce qu'estant priuee de son mary, & l'ayant perdu, il faut qu'elle face l'essay d'vn autre, lequel (qui est encores plus fascheux) luy donnera vne crainte du Seigneur, encores qu'il se face egal à elle: d'autant que le sujet craint tousiours la puissance de son Seigneur, encores qu'il soit le plus doux du monde. Que s'il se trouue quelqu'vn, lequel apres auoir contenté son plaisir charnel, & estant assouuy ; ne vueille plus hanter auec la captiue, & auoir sa compagnie, celuy-là n'est pas tant puny, qu'il est admonesté & corrigé de paroles. à fin qu'il amende ses mœurs : d'autant qu'il luy défend de la vendre, ny la retenir pour seruante; mais luy

Belles considerations touchant les captiues.

Vn suiet craint tousiours son maistre fust il le plus doux du monde.

enjoint de luy donner liberté & franchise, & outre, la laisser aller seurement & sans crainte hors de sa maison: à fin qu'il ne suruienne point d'autre femme, qui prenne noise à elle (comme coustumierement aduient à celles, qui entrent en jalousie) & qu'elle n'endure des choses fort rigoureuses, principalement si le maistre est attiré de nouuelles amours, & ne tient compte des vieilles. Or continuant tousiours de verser & espandre dedans les oreilles desireuses d'ouïr des enseignemens les vns sur les autres, il commande vne chose pleine de douceur: si les bestes de charge, dit-il, de ton ennemy, pressées de la pesanteur de leurs faix, tombent deuant toy, ne passe point outre, mais soulage les & les reuele. Par là il monstre de loin, qu'il ne faut point se resiouïr des aduersitez soudaines d'autruy, sçachât bien que la resiouïssance du mal d'autruy est vne fascheuse passion diuerse d'enuie, combien que toutes les deux soient proches de l'ire, puissent marcher ensemble, & s'entre-suiuent presque l'vn l'autre: contraires elles sont en ce que l'enuie nous fait estre marris du bien de nostre prochain: mais l'autre passion est vne ioye du mal d'iceluy: *Que si tu vois, dit-il, foruoyer la beste de quelqu'vn qui te soit ennemy, laisse les flammeches de rancune, & ramene luy: par ce moyen tu ne luy feras pas tant de profit qu'à toy-mesme: d'autant que celuy-là a recouuert vne beste irraisonnable, peut estre de nulle valeur: mais toy t'es acquis loüange & reputation, laquelle est meilleure & plus honorable que toutes les choses qui sont en ce monde: dont necessairement s'ensuiura comme l'em-*

Belle ordonnance de Moyse pour le releuemēt des bestes tombées sous le faix.

Il ne se faut resiouïr du mal d'autruy, ny enuier à sa prosperité.

La bonne reputation meilleure que tous les biens du monde.

bre du corps, la fin de l'inimitié: par ce que la personne, qui aura receu le plaisir, malgré luy se viendra reconcilier à toy, estant gaigné & vaincu de la grace, que tu luy as faite: c'est signe aussi que celuy, qui a fait ce plaisir & bel acte, a disposé sa volonte à la reconciliation & paix, voulant r'entrer en amitié. Voilà ce que le tres-saint Prophete par toutes ses loix sur toutes autres choses, veut bastir, c'est à sçauoir concorde, compagnie, vn mesme vouloir & courage, conuenance & vnion de mœurs, qui est cause que les maisons, les villes, les nations & regions, & generalement tout le genre humain peut paruenir à la plus haute felicité qui soit. Tout cecy toutefois n'est qu'vn souhait pour le present, qui n'a encores sorty effect: si est-ce, comme ie croy, que les œuures tres-vrayes & euidentes s'insuiuront, & que Dieu fera fructifier en nous les vertus, comme les fruits de l'année: cette intention auons nous euë dés le commencement de nostre âge, encores que n'ayōs experimēté le bon-heur. Telles sont les ordonnances & autres semblables pour le regard de la liberté. Il en a estably aussi pour les seruiteurs, lesquelles s'accordent bien, comme il semble, auec les premieres: par ce que toutes tendent à vne douceur & charité, dont il a fait participans ceux-cy. Il ne veut doncques que les personnes, qui pour la pauureté & indigēce des choses necessaires, se sont soudain soubsmis aux seruices des autres, endurent rien indigne de franc & libre, mais veut qu'ils soient traittez comme personnes liures, aduertissant les maistres de regarder à l'instabilité de la for-

Ordonnances touchant les seruiteurs.

tune, ſur laquelle on ne peut aſſeoir iugement, & de craindre ſon changement. Au reſte il ne laiſſe pas en arriere les debteurs, qui pour les vſures iournalieres ont engagé leur liberté à leurs creanciers, ou ceux qui par contrainte & force de libres ſont deuenuz ſerfs pour eſtre mal-heureux tout le temps de leur vie : mais leur donne en la ſeptieſme année liberté, les affranchiſſant à iamais : Car il doit ſuffire aux creanciers, dit la loy, d'auoir tiré de leurs debteurs, qui ne les pouuoient payer, ſix ans de ſeruice. Que ces ſeruiteurs donques ne ſoient à iamais priuez des choſes bonnes, mais qu'ils retournent à l'ancienne ſeureté & liberté, dont pour les temps faſcheux & contraires ils eſtoient décheuz. Si le ſerf nay, craignant les menaces de ſon maiſtre, ou pour la faute d'autruy, laquelle il ſçait bien, luy toutefois n'ayant en rien meffait, ſ'eſt détourné de ſa colere, & retiré vers toy, penſant trouuer aide & ſecours, ne le meſpriſe point, dit il, par ce que il n'eſt pas licite de trahir les ſupplians : Or le ſeruiteur qui ſ'en eſt fuy chez toi & à ton foyer, eſt ſuppliant, lequel, ſelon l'equité & raiſon, doit iouïr du droit de franchiſe, ne receuant aucun mal, principalemẽt ſ'il veut rentrer en grace, ſans aucune ruze & diſſimulation, auec ſon maiſtre : & ſi le maiſtre ne le veut receuoir (ce qui n'aduient pas ſi ſouuẽt) pour le moins qu'il le vende : par ce moyen le premier maiſtre eſt changé, & eſt incertain comment ſe cõportera l'autre qui viendra en ſon lieu, ſ'il ſera meilleur ou pire : or le mal incertain eſt plus leger, que

Moyſe veut que les debteurs s'eſtãs mis au ſeruice des creanciers recouurent leur liberté en la ſeptieſme annee.

celuy qui est tout arresté & notoire. Voila ce qu'il ordonne pour le regard des parents & estrangers, des amis & ennemis, des serfs & libres, & generalement de tous les hommes. Il estend encore sa bonté & douceur à l'endroit des natures irraisonnables, leur permettant de puiser de la mesme fontaine de douceur quelque chose de bon. Il commande donques que on s'abstienne des petits, qui ne font que naistre, aux trouppeaux, aux bestes domestiques, soient de brebis, cheures, vaches, defendant d'en prendre pour manger, ny pour sacrifier: car il a estimé que c'estoit le fait d'vne ame cruelle d'espier & guetter les fruits & portées, & les distraire d'auec leurs meres, pour le plaisir du ventre & de la gourmandise. Il parle doncques en ceste sorte à celuy qui a enuie de viure selon la saincte police: Mon amy, tu as abondance de toutes les choses, qui sont pour ton viure, dont tu peux vser sans aucun blasme & reprehension: car autrement peut estre qu'il te seroit à pardonner, d'autant que la pauureté & disette nous contraignent de faire beaucoup de choses contre nostre volonté: mais toy tu doibs estre excellent par dessus tous les autres en temperance & toute autre vertu; ayant esté mis en vn rang honneste, & ne doibs ressentir rien de barbare & sauuage, ny apporter aux trauaux des meres, lors qu'elles font leurs petits, d'autres trauaux de dehors, leur ostant tout incontinent leurs fruits & portées: Par ce qu'il est necessaire qu'elles se faschent du rauissement, à raison de l'amour naturelle & bonne affection,

Ordonnance de Moyse touchant les petits des bestes qui ne font que naistre.

La pauureté induit souuent à choses deshonnestes.

affection qu'elles portent à leurs petits, & principalement aux temps qu'elles les mettent dehors: d'autant que le laict, qui couloit comme vne fontaine dedans les tettes, par faute d'estre succé & tiré s'arreste là: au moyen dequoy estans tendues & enflées de la quantité & pesanteur du laict, sont pressées de douleur. Laisse de grace, dit-il, le petit à sa mere: si tu ne veux à tousiours, pour le moins laisse le allaitter les sept premiers iours: ne rend point inutiles les fontaines de laict, que la nature a enuoyé aux tettes, & dont elle les a arrousées: N'empesche point ses secõdes graces, lesquelles elle auoit preparées par longue préuoyance, regardant de loin par vne eternelle & parfaitte prudence la suitte de la chose. Car le premier present d'icelle est la generation, par laquelle ce qui n'est point, vient à estre: Le second c'est l'affluence du laict qui est vne nourriture fort delicate pour lors au petit tendron, luy seruant de viande & de bruuage, combien qu'elle soit seule: d'autant que ce qui est de clair & liquide au laict est bruuage, & ce qui est espais est viãde, ainsi preparé par la pouruoyance de la Nature: à fin que le nouueau nay n'endure point les maux, que la disette & indigence forge en dressant ses embusches au temps contraire, mais que par vn mesme & seul fournissement de toutes les deux sortes de nourriture, il fuye deux fascheuses maistresses la soif & la faim. Vous autres bons & honorables peres & meres, qui lisez ceste loy, cachez vous de honte, vous qui pensez estre tousiours tra-

Il ne faut oster les petits aux meres auant le septiesme iour.

L'affluẽce du laict nourriture fort delicate pour les petits.

Contre ceux qui exposent leurs enfans & les abandonnent à la mercy des bestes.

uaillez pour des enfans : vous qui dressez à vos propres enfans vne tres-meschante embusche, ne faisans qu'espier l'heure qu'ils seront nays, pour les exposer & abandonner aux bestes: vous qui estes mortels & capitaux ennemis de tout le genre humain. car comment porterez-vous amitié aux autres, veu que vous estes meurtriers de vos propres enfans ? Vous qui de tout vostre pouuoir taschez à rendre les villes desertes, commançans le meurtre à ceux qui vous sont les plus proches: vous qui renuersez les droits de Nature, abbatans & ruans par terre les œuures qu'elle a basty : vous inhumains & sauuages, qui par vne cruauté d'ame engendrez la corruption & mort, & fortifiez & remparez la mort contre la vie. Ne voyez vous point que celuy qui a esté le meilleur Legislateur de tous les autres, a eu soin des bestes irraisonnables, ne voulãt point que les petits fussent separez & distrais de leur mere, iusqu'à ce qu'ils eussent esté allaittez & nourriz ? Ceste ordonnance n'a elle pas esté faite plustost pour vous, messieurs les braues, que pour les bestes : à fin que si vous n'estes enseiguez par la nature à aimer vostre sang, que pour le moins vous l'appreniez par la discipline & doctrine? regardant aux aigneaux & cheureaux, ausquels il est permis de se plaisanter & resiouïr en pleine prouisiõ fournie de toutes les choses necessaires, leur ayant Nature preparé des lieux fort propres pour en jouïr à leur aise toutes & quantesfois qu'ils en auroient besoin. Le Legislateur a voulu que ceste ordonnance fust estroittement gar-

dée, prenāt soigneusement garde à ce que personne n'empeschast les graces salutaires de Dieu. Or voulant ensemencer plusieurs sortes de semences, de douceur & courtoisie dedans nos esprits, il fait vn autre commandement, qui approche du precedent, defendant d'immoler la mere & le petit : ou s'il les faut tous deux sacrifier, que pour le moins cela soit fait en diuers temps : par ce que ce seroit vne trop grande cruauté de tuer en vn mesme iour celle qui est la cause de la generatiō, auec la beste qui a esté engendrée. Pourquoy aussi cela se feroit il? s'il se faisoit, ce seroit pour raison du sacrifice, ou pour contenter le ventre : si c'est pour raison du sacrifice, c'est mal entendu, d'autant que cet acte est meurtre, nō pas sacrifice. Qui seroit aussi l'autel de Dieu, qui receuroit des sacrifices non sacrés, mais prophanez ? Le feu se fendant en deux, ne se reculeroit-il pas, fuyant l'vnion d'vne chose, qui ne peut estre meslée auec luy ? Ie croy qu'il n'attendroit pas si long tēps, mais qu'incōtinēt il s'esteindroit par vne pouruoyance, à fin que l'air & la tres-sainte nature de l'esprit, ne fust souïllée de la brulante flāme. Si donques cela ne se fait pour raison des sacrifices, ains pour banquet & festin, qui sera celuy qui ne rejettera ces desordonnées gourmādises & friandises, qui sont hors de propos ? Quel plaisir pourroiēt prēdre ceux qui māgent chair, de gouster de la chair de la mere & des petits? Certainement si quelqu'vn vouloit mesler les mēbres l'vn parmi l'autre, & les embrocher ensēble pour les rostir, ie croi qu'ils ne se tiēdroiēt

Ordonnance de n'immoler la mere & le petit.

iamais en repos, & ne se tairoient pas, ains que ils s'escrieroient de l'indignité du fait, & de l'enormité de la nouuelle meschanceté, & diroiét milles iniures à ceux, qui accoustrent ce meschant banquet, pour leur gourmādise malheureuse. La mesme loy chasse hors du temple & lieu*, où est l'eau, dont on s'arrose, toutes les bestes qui sont pleines, ne permettant point qu'elles soient tuées pour estre sacrifiees, iusques à ce qu'elles ayent fait leurs petits: estimant autant ce qui est dedans le vêtre, comme le fruit qui est forty dehors: nō que ce qui n'est point encores venu en lumiere vaille autāt que le fruit qui est nay: mais cela se dit, pour retenir de loin la trop grande licence de ceux qui ont accoustumé de broüiller & mesler toutes choses: car si la portée, qui croist comme vne plante dedans le ventre de la mere, à laquelle pour lors elle est vnie & incorporée, & quelque mois apres separée de son corps qui le tiēt cōme lien, est gardée sous esperance qu'elle deuiendra beste viuante, & n'est fait aucun mal à la mere, de peur que la soüillure, dont a esté parlé, n'auienne: comment ne sera elle pas plus gardée estāt née, veu qu'elle est iouissante de sa propre ame, & de son propre corps? Pour ceste cause ce seroit la plus méchante chose du monde de tuer en vn mesme temps & en vn mesme iour, le fruit & la mere. Ce que considerans aucuns Legislateurs, selon mon aduis, ont esté induits & esmeuz d'introduire vne loy en l'endroit des femmes condamnées à mort, laquelle défend que les femmes grosses, qui ont commis quel-

Benoistier, ou περιρραντήριον. c'estoit vn vaisseau au temple, ou au lieu auquel on faisoit les assemblées, qui estoit plein d'eau, dont on s'arrousoit.

Toutes bestes pleines chassees loin & arriere du temple.

On ne doit faire mourir par iustice les femmes grosses, mais

que cas digne de mort, ne meurent point iusques à ce qu'elles soient accouchées, de peur qu'elles mourans, ne meure quand & quand ce qui est dedans leur ventre. Ceux-là ont fait ceste loy pour les hommes : mais Moyse les surmontant, estend la bonté & douceur iusques aux bestes irraisonnables, à fin que nous estans exercez en toutes ces loix, nous vsions d'vne abondance de charité, nous donnans de garde de fascher & tourmenter les vns les autres, & que ne mettions en tresor nos propres biens: ains que les produisions en euidence, & les presentions au milieu de tous les hommes du monde, comme estans tous nos propres parens, & freres de nature. Où sont maintenant ces braues menteurs, mesdisans & calomniateurs, qui blasment & accusent faulsement nostre nation d'inhumanité & cruauté? Qu'ils ne reprennent point nos loix come annonçans choses estranges, & incompatibles, veu que les bestes mesmes sont si doucement traittées d'elles, les faisant participantes de la douceur & benignité: veu aussi que nos gens dés leur premier aage s'accoustument de changer par bons enseignemens toute cruauté & barbarie, qui pourroit estre dans leur ame, en douceur. Le Legislateur ne se contentant point de ce, s'escrime, se combat, & tasche à se surmonter soy-mesmes en toute sorte & maniere de vertu, vsant d'vne certaine addresse en ses beaux enseignements. Il defẽd de ne soustraire le petit de la mere, que premierement il ne soit seuré, ne tettant plus: ny l'agneau, ny le cheureau, ny quelque autre

attendre qu'elles ayét accouché.

La grande douceur & humanité des loix Mosaïques.

Il ne faut soustrai e le petit de la mere auant qu'il soit seuré.

Moyse defend de faire cuire l'aigneau dans le laict de la mere.

petit aux trouppeaux. A ceste defense de ne tuer point au mesme iour la mere, & le petit, il en adiouste encore vne autre, en disant : Tu ne feras point boüillir & cuire l'aigneau dedás le laict de la mere : parce qu'il a estimé l'acte tres-meschant, que la nourriture de la beste viuante luy seruit d'assaisonnement & saulse, quád elle seroit tuée, & ayát la nature soigneuse de la durée d'icelle, enuoyé abondance de laict dedans les tettes de la mere, cóme dedans des bassins d'vne fontaine, que l'intemperance & gourmandise des hommes fust montée iusqu'à ce point, qu'elle eust abusé de ce qui est cause de la vie, pour acheuer de manger le reste du corps : Que s'il y a quelqu'vn qui vueille faire boüillir la chair parmy du laict, qu'il la cuise, pourueu que ce ne soit point auec vne cruauté & impieté. Il se trouue par tout vne infinité de trouppeaux de bestes qu'on voit traire tous les iours par les bouuiers, par les cheuriers, par les bergers: tellement que le laict, qui en prouient apporte vn grand reuenu au maistre du bestail, estant partie d'iceluy coulant & liquide, & partie se prenant & s'espoissant en fourmage. Celuy doncques qui en si grande abondance de laict fait cuire la chair de l'agneau, ou cheureau ou de quelque autre petit auec le lait de la mere, certainement il mostre la barbarie & cruauté de ses mœurs, estant la pitié & misericorde éloignée de luy, qui est la tres-necessaire & tres proche affection de l'ame raisonnable. I'aime aussi celle loy, laquelle accorde fort bien auec les autres, & defend d'écheuestrer & emmuse-

La pitié & misericorde sont bien seantes à l'ame raisonnable.

Il ne faut emmuseler & enche-

ler le bœuf, qui bat & foule le bled en la grãge: Car c'est luy qui auparauant les semailles fend & couppe par rayons la plaine & grasse campagne, preparant au Ciel & au laboureur les terres: à l'vn, à fin qu'il les ensemence en bonne saison: à l'autre, à fin que le sein & les profondes entrailles de la terre receuans & serrans les graces & bien-faits des pluyes, fournissent petit à petit à la semence des nourritures grasses, iusques à ce qu'estant paruenu à porter espic, il rapporte tous les ans le fruict meur. Cela fait & accomply, le bœuf derechef est tout prest pour vn autre seruice necessaire, qui est pour purger le grain, & separer les ordures d'auec ce qui est bon & vtile. Ayant recité l'ordonnance douce & gracieuse pour les bœufs qui battent le bled, ie declareray, suiuant l'ordre, la loy qui a esté faite pour les autres bestes qui labourent, laquelle est d'vne mesme façon: par ce qu'il defend d'accoupler & d'attacher ensemble le bœuf & l'asne pour labourer la terre, non qu'il vueille monstrer par cela la differẽce des bestes, en ce que le bœuf est du nombre des bestes pures, & l'asne de celles qui sont immõdes, au moyen dequoy ne seroit pas seant de les mettre & ioindre ensemble, estãs ainsi differentes: mais d'autant qu'elles ne sont pas egales en force & puissance, il a eu soin des foibles, à fin qu'elles ne fussent tourmentées & foulées d'vne force trop puissante: & combien que l'asne qui est plus foible, soit chassé du lieu qui est sacré, auquel on sacrifie: & le bœuf, qui est le plus fort, soit sacrifié

...uestrer le bœuf qui trauaille: ce que mesme allegue S. Paul.

Il ne faut accoupler le bœuf & l'asne pour labourer.

aux plus solennels sacrifices, toutefois il a pensé à la seureté des immondes, & n'a point permis aux pauures d'vser de leur force, plus que le droit ne vouloit, criant par là presque haut & clair, & annonçeant à tous ceux qui ont des oreilles en leurs ames, qu'il ne faut point faire tort à vn estranger tant petit soit-il, ne pouuant estre blasmé, sinon de ce qu'il est estrange: chose qui ne doit point estre blasmée, d'autant que tout ce qui n'est point vice, ny prouient du vice, est hors de tout blasme & reproche. Or monstrant la magnificence & largesse de sa bonté & douceur, il en vse encore richement & abondamment iusques au bout, montant des creatures raisonnables aux irraisonnables, & des irraisonnables aux plãtes, desquelles il nous faut maintenant parler: aussi bien cõme des hommes & des autres animaux, dõt par-cy deuant a esté parlé. Il a donques defendu apertement de ne couppér les arbres fruitiers, qui portent bon fruit, ny de seyer au dõmage du laboureur le bled auant le temps, ny autre grain, ny aucunement deuancer ou gaster le fruit, à fin que les personnes soient fournies de nourritures en grande quantité, & ayent abondãce, non seulement des choses necessaires, ains aussi de celles qui sont delicieuses. Le bled est vn fruit necessaire qui se conuertit en la nourriture des hommes: mais les fruits des arbres sont pour la vie delicate, lesquels seruent aussi en tẽps de necessité de secondes nourritures. Passant plus outre il ne permet point qu'on face dégast au pays des ennemis, cõmandant qu'on s'abstienne de

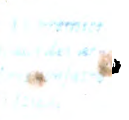
Il faut supporter les estrangers.

Il ne faut coupper les arbres des ennemis.

coupper les arbres: car il estime inique que le debat qui est entre les hommes, faille iusques aux choses qui n'ont en rien méfait, & ne sont causes d'aucun mal: ioint qu'il veut qu'on aye aussi bien égard au temps futur, comme au present: par ce qu'il se peut faire, comme les choses sont sujettes à changement, & ne demeurent iamais en vn estat, que ceux qui n'agueres estoient ennemis, apres auoir esté semonds à la paix par le heraut, rentrent en grace & deuiennent amis. Or c'est vne chose cruelle de priuer ses amis des nourritures necessaires, qui ne s'en sont point reserué & resserré. Sur ce propos, nos ancestres ont fort bien dit, que l'amitié se peut tourner en inimitié, & l'inimitié en amitié. Pense doncques que ton amy, que tu hantes & frequentes peut deuenir ton ennemy: que tu peux aussi r'entrer en amitié auec celuy que tu as autrefois offensé: par ce moyen on s'asseure, & regarde on à serrer quelque chose pour sa vie, afin que si d'auanture on se descouure tant en paroles qu'en faits, on ne se repéte trop tard d'auoir esté si prōpt & facile. Les villes doiuent biē garder cet oracle & diuine parole: en tēps de paix preuoir les affaires de la guerre: ne se trop fier ny croire de volée aux alliez & cōfederez, comme si iamais ils ne se deussent changer & retirer vers l'ennemy: ny se défier totalement des ennemis, comme n'estant possible de iamais rentrer en amitié & paix auec eux. Que si on ne veut point auoir d'égar à l'esperance de reconciliation de son ennemy, pour le moins qu'on se mette deuant les yeux qu'il n'y a point d'ar-

Les amitiez se peuuent tourner en inimitiez: & au contraire.

En temps de paix faut preuoir aux affaires de la guerre.



bre, qui nous soit ennemy, ains tous amis, & vtiles, & par dessus tous les autres les domestiques & fruictiers, dont le fruict est nourriture, ou vn bien qui vaut autant que la nourriture: ainsi n'estans nos ennemis & aduersaires, nous ne leurs deuons point faire la guerre en les couppant, ou brulant, ou arrachant par les racines, les ayant la nature refaits & renforcez par le découlement de l'eau, & la bonne temperature de l'Esté, afin qu'ils rapportent tous les ans leur tribut aux hommes: come on fait aux Roys. Moïse donques faisant le deuoir d'vn bon Gouuerneur, a eu soin que non seulement les animaux, mais aussi les arbres fussent maintenus en leur force & vertu, & qu'on ne leur fit point de mal, principalement aux fruictiers: d'autant qu'ils meritent bien, qu'on ait plus grand soin d'eux, que des autres, ayans affaire de l'industrie & sçauoir du laboureur pour deuenir plus fertilles, ce dont les sauuages n'ont besoin: au moyen de quoy il commande qu'on nourrisse & entretienne les ieunes plantes trois ans durant & qu'on couppe les rejettons superflus, à fin que elles ne soient par trop de charge greuées & foullées: à fin aussi que n'estant la nourriture distribuée & departie en plusieurs petits rameaux, elles ne deuiennent foibles par faute de suffisante nourriture: auec ce il commande que on les fouille & déchausse tout à l'entour, de peur qu'il n'y croisse rien aupres, qui les puisse endommager & empescher de croistre. Il ne veut point d'auantage qu'on en cueille du fruict à son plaisir; non seulement par ce qu'il nai-

Moyse veut qu'on entretienne d'vn grand soin les ieunes plantes.

ſtroit imparfait de ce qui eſt imparfait (car les beſtes meſmes qui ne ſont point parfaites, n'engendrent point d'animaux parfaits:) mais auſſi par ce qu'on fait tort aux nouuelles plantes, & aucunement empeſche on qu'elles ne montent haut, & jettent belle tige, tellement qu'elles demeurent contre terre. Parquoy pluſieurs laboureurs en la ſaiſon du Printemps prennent garde aux jeunes arbres, à fin que s'ils produiſent quelque fruict, ils le froiſſent & eſcachent auant qu'il prenne groſſeur & accroiſſement, de peur qu'ils ne s'affoibliſſent. Car ſi on ne s'en donne garde, il ſe trouue que quand ils ſont en leur perfection & temps pour porter fruict, qu'ils ne rapportent rien, ou bien auortent, eſtans affoiblis & deſnuez de force, à cauſe que la ſeue & ſubſtance qui eſt montée en haut, & dont ils ont eſté remplis auant le temps, eſt toute eſpuiſée: ce qui auient aux vieilles ſouches de vignes, les racines deſquelles s'eſtendans & s'eſlargiſſans bien auant dedans la terre, mangent toute la ſubſtance des ſeps. Les trois ans paſſez, eſtans les racines bien auant dedans terre, & tenans fort au fond d'icelle, apres que la tige appuyée ſur fermes fondemens eſt creuë & paruenuë en ſa force & vigueur, peut rapporter fruict, qui eſt la quatrieſme année, ſelon le nombre parfait. Il commande qu'en celle année on cueille le fruit, non pour ſon vſage, mais pour le premicier & cõſacrer tout entier à Dieu: ce qui ſe fait partie pour luy rendre graces de ce qui eſt des-ja prouenu, partie pour l'eſperance de la fertilité future, de laquelle on doit

Les beſtes imparfaites engendrent animaux imparfaits.

Le premier fruict des arbres conſacré à Dieu.

faire son reuenu. Par là tu vois combien s'est monstrée grande la courtoisie & bonté du Legislateur, & comme il l'a espanduë premierement par toutes les sortes & manieres d'hommes, soit estranger ou ennemy; & de là aux bestes irraisonnables, encores qu'elles fussent immondes; & apres par toute la nature des plantes & des arbres. suiuant ce, quiconques a appris d'estre doux en l'endroit des natures, qui n'ont point d'imagination & apprehension, comme sont les plantes, ne pechera point en l'endroit de celles qui ont sentiment: par mesme moyen celuy qui ne tasche point à donner quelque trouble aux animaux qui ont ame, apprend de loin d'auoir soin des raisonnables. Apres que Moyse eut par ses beaux enseignemens adoucy les cœurs de ses Citoyens, il les deliura de deux griefs vices, d'outre-cuidance, & orgueil, que plusieurs personnes embrassent comme tres-grandes vertus, principalement quand les richesses, les honneurs, les principautez & seigneuries fournissent grande abondance de biens: Car l'orgueil naist souuent aussi aux hommes de basse condition, comme les autres passiõs, maladies, & infirmitez de l'ame: vray est qu'il ne se maintient & ne s'augmente pas, ains dechet & se seiche comme la substance du feu, par faute de matiere: mais il se pourmeine dedans l'esprit des grands personnages (ainsi qu'il a esté dit) abondans en richesses, honneurs & seigneuries, desquelles estãs remplis s'enyuret, comme ceux qui auallent excessiuement le vin tout pur, tellement qu'ils viennent à outrager

Les riches tombent aisement en orgueil.

leurs serfs & les personnes libres ; quelquefois les villes toutes entieres : parce que, comme il y a en l'ancien Prouerbe, Abondance engendre fierté. Pour ceste raison Moyse parlant diuinement, admonneste fort bien qu'on s'abstienne de tous vices, & sur tous d'orgueil, nous remettant en memoire les choses qui ont accoustumé d'allumer ceste passion, à sçauoir boire & manger excessiuemẽt, & abondance de biens & bestail : alors les personnes ne se pouuans commander s'esleuent & s'enflent, ausquels il n'y a qu'vne seule esperance de guerison, qui est de n'oublier point Dieu : car tout ainsi que quand le Soleil se leue, les tenebres s'euanouissent, & sont toutes choses remplies de lumiere : aussi quand le Soleil diuin se leue d'enhaut, & éclaire l'ame, alors le brouillard & nuage des vices est chassé, & la tres-pure & tres-aimable face de la vertu reluisante se monstre. Pour mieux encores abbattre & arrester l'orgueil, il vient à recueillir certaines raisons, qu'il met deuant nos yeux, à fin que nous ne perdions point la memoire des biens faits de Dieu. C'est luy (dit il) qui te donne la force de monstrer ta puissance. Voila vn enseignement fort beau, parce que celuy qui a bien appris, qu'il a receu de Dieu en pur don la force & puissance, pensant à sa propre foiblesse, laquelle il auoit auparauant qu'il fust iouïssant de ceste grace, repoussera & reiettera ce haut & fier courage, & rendra graces à celuy, qui est cause de son meilleur estat. Or l'ame qui reconnoist la grace qui luy est faite, est ennemie de l'orgueil, comme au contraire l'in-

D'orgueil on vient au mespris de Dieu.

Consideration pour éuiter orgueil.

Il faut reconnoistre toutes nos forces venir de Dieu.

grace, laquelle ne reconnoist point le plaisir, qui luy est fait, est alliée auec l'orgueil. cela va bien. Puis que doncques tu as receu de Dieu la force du corps, laquelle parauenture tu n'attendois pas, déploye & monstre ta puissance. Il faut donner à entendre que veut dire cela, à ceux qui ne l'entendent point. Il y a beaucoup de gens qui taschent à faire choses contraires aux plaisirs & graces, qu'ils ont receuës, d'autant qu'estans deuenus riches, ils mettent les autres à pauureté, ou estans paruenus à grande gloire & honneur, sont cause de l'ignominie & des-honneur des autres : mais il faut que l'homme sage & de bon entendement rende, tant qu'il luy est possible, ceux qui le hantent & frequentent, tels qu'il est : l'homme continent les autres temperans, l'hôme magnanime les autres courageux, le iuste les autres iustes: bref l'homme de bien, les autres bons. Voila à mon aduis, les puissances, que l'homme honneste embrassera, comme propres & siennes. Or la puissance est contraire à l'infirmité, laquelle ne couient pas bien auec les bonnes mœurs. Par ce propos aussi il donne vn enseignement qui est fort vtile à la nature raisonnable, à fin que de tout son pouuoir elle ensuiue Dieu, & ne laisse eschapper pas vne occasion, pour luy ressembler, qui est tel. Puis que tu as receu la force d'vn plus puissant, fais en les autres participans, & te monstre tel enuers les autres, comme on s'est monstré enuers toy, à fin que tu ensuiues Dieu, en faisant choses semblables: Car les graces du souuerain Prince & Seigneur sont generales, & apportent profit à tout le monde, lesquelles il donne à au-

Le deuoir de l'homme prudent.

Enseignement tres-vtile.

cuns, non à fin que les ayans receuës, ils les cachent, ou en abusent au dommage des autres: mais à fin qu'estans mises en auant, comme en vn festin & banquet public, tout le monde en iouïsse. Disons doncques au riche, à celuy qui est en dignité, à celuy qui est en santé & prosperité, & au sçauant, qu'ils rendent riches, bien dispos ts, sçauans, & generalement bons ceux qu'ils hantent & frequentent. Au reste, la loy n'a point amené au siege & iugement humain ces enflez d'orgueil, ausquels il n'y a point d'amendement, mais les a abandonnez & delaissez au consistoire de Dieu: parce qu'elle dit: *Quiconque commence à faire quelque chose auec orgueil, il irrite & agace Dieu.* Pourquoy? parce qu'en premier lieu l'orgueil est vn peché de l'ame, laquelle n'est point veuë & apperceuë que de Dieu; Or celuy qui punit le vice, qu'il ne voit point, non plus que l'aueugle, doit estre blasmé de son ignorance: mais celuy qui le void est loüable, sçachant bien ce qu'il fait. En second lieu, parce que l'orgueilleux plein d'vn courage fier, ne s'estime pas tant homme, ou plus qu'homme, que quelque Ange, comme dit Pindare, voulant marcher par dessus les bornes de la nature humaine: d'autant que son corps & son ame sont malades, comme de la maladie du haut mal, n'estant point rassis ny en sa contenance, ny en tous ses gestes & mouuements: il marche sur le bout des pieds, il leue fierement le col en haut, se dresse plus droit que la nature ne requiert & veut: quand il regarde, il ne regarde que du coin de l'œil & de costé: quand il

Contre les orgueilleux.

Gestes & contenances d'vn orgueilleux.

escoute quelqu'vn, il fait semblant de ne l'ouyr point; il se sert de ses seruiteurs comme de bestes; il vse des personnes libres comme de ses seruiteurs: de ses parens, comme d'estrangers: de ses amis, comme de flateurs: de ses Citoyens, comme de gens de dehors: outre ce il luy semble qu'il est le plus riche du monde, le plus honorable, le plus beau, le plus magnanime, le plus sage, le plus continent, le plus iuste, le plus raisonnable: en ce faisant, il repute les autres pauures, simples, imprudens, iniustes, ignorans, ordure & peché, bref rien qui vaille. A bonne raison doncques celuy-là doit auoir Dieu pour sa partie aduerse, Iuge & chastieur, comme veut Moyse le diuin Prophete. Or d'autant que cestuy nostre Moyse estoit amoureux de vertu, amoureux d'honnesteté, & sur tout amoureux des hommes, il pousse & éueille tous les zelateurs de l'honneur de Dieu & de la Iustice, presentant à ceux qui ont amendé leur vie, comme aux victorieux de grands prix, à sçauoir communication & participation d'vne tres-bonne police, & la iouissance des biens qui sont en icelle, tant grands que petits. Les grands & principaux biens, qui surpassent les autres sont pour le regard du corps vne bonne santé, sans aucune maladie: pour le regard de la nauigation, vne prospere & seure nauigation: pour le regard de l'ame, vne memoire non oublieuse des choses, qui meritent d'estre retenuës. Les secõds sont ceux qui appartiennent & tendent à l'amendement, comme le recouurement des forces, apres la maladie: le salut tant desiré, apres les dangers de la

L'orgueilleux a Dieu pour sa partie aduerse.

la nauigation, & la souuenance apres l'oubliance, de laquelle est sœur la repentance, qui n'a point esté mise au premier rang des biens souuerains, mais au second, emportant apres eux le second lieu : car de ne pecher aucunement c'est le propre de Dieu, parauenture aussi d'vn diuin personnage: mais se changer d'vne mauuaise vie en vne bonne & innocente, c'est à faire à l'homme prudent & soigneux de son salut. Moyse doncques appellant tous ces gens-là ensemble, & les instruisant aux premiers commencemens de ses mysteres, leur propose des enseignemens doux & amiables, qui les admonnestent d'apprendre les choses, où il n'y a point de mensonge, de ietter au loin la vanité & menterie, d'embrasser la verité & simplicité, comme tres-grans biens, & causes de la felicité : & chasser ces fables controuuées, que les nourrices, les maistres & infinis autres familiers de la maison impriment dés le premier âge aux tendres esprits des enfans, leur engendrant infinis erreurs, qui empeschent la connoissance du souuerain bien. Mais qui est ce souuerain, bien que Dieu ? les honneurs duquel ces gens là, priuez de sens & entendement, ont distribué à des faux Dieux, qu'ils ont reueré & magnifié outre mesure, ayās totalement oublié l'autre. Tous ceux donques qui ont voulu adorer, encores que ce n'ait esté au commencement, mais sur le tard, le Createur & Pere de l'Vniuers, & ont mieux aimé honorer vne Monarchie, vn Roy, qu'vne Polyarchie & plusieurs Roys, les faut reputer tres-grās amis & proches parens, ayans donné à connoi-

C'est le propre de Dieu seul de ne tomber en peché.

Verité & simplicité causes de tout bonneur aux hōmes.

Dieu est le souuerain bien.

L'adoration du seul Dieu comparee à la Monarchie.

ſtre par leur vie & mœurs, l'honneur & l'amour qu'ils portent à Dieu: choſe qui ſert beaucoup pour contracter l'amitié, & dont nous deuons eſtre ioyeux & aiſes, ne plus ne moins que ſ'ils commençoient, apres auoir eſté aueugles, de regarder, voyans au lieu des profondes tenebres vne claire lumiere. Voila le premier & le plus neceſſaire point de la repentance declaré. Il y a plus: le repentant ne ſe doit pas repentir ſeulement de ce qu'il a eſté ſi long temps abuſé, ayant pluſtoſt honoré les creatures, que l'Increé & Createur: mais doit prendre garde aux autres choſes, recherchant en ſoy-meſme tout ce qui eſt neceſſaire pour bien viure, comme ſ'il vouloit ſortir de la plus meſchante Republique, qui eſt l'Ochlocratie, où la commune deſreglée & deſbauchée commande, pour entrer en vne autre treſbonne & bien policée, qui eſt Democratie, où le peuple commande: c'eſt à dire, d'ignorance en la connoiſſance des choſes, dont l'ignorance eſt vilaine & des-honneſte; de l'imprudence en la prudence, de l'intemperance en la temperance, de l'iniuſtice en la iuſtice, de la puſillanimité & laſcheté en la magnanimité & hardieſſe: car c'eſt vne tres-belle choſe & profitable de ſe ranger d'vn bon & franc courage, ſans vouloir iamais retourner en arriere, à la vertu: delaiſſant ceſte traitreſſe Dame, qui eſt meſchanceté: auſſi faut-il neceſſairement que toute la compagnie des vertus ſuiue l'honneur & ſeruice du vray Dieu, ne plus ne moins que l'ombre le corps qui eſt au Soleil. Par ce moyen les eſtrangers, ſi toſt qu'ils ſeront arriuez deuien-

Diuerſes manieres de gouuernemẽs & polices.

Toutes les vertus ſuiuent l'honneur de Dieu.

dront modestes, continens, simples, doux, bons, charitables, honnestes, iustes, preux, & vaillans, amoureux de vertu, & superieurs de l'argent & volupté: comme au contraire, on verra les apostats, qui ont delaissé les sainctes loix, paillards, impudens, iniustes, des-honnestes, lasches, noisifs, de méchant courage & volonté, menteurs, pariures, vendans la liberté de la viande, de vin, de la desserte de table, & de la beauté, aux plaisirs du ventre, & des parties de dessous le ventre, dont s'ensuit la perte & ruïne tant du corps que de l'âme. Ce sont les tresbeaux enseignemens que nous baille Moyse pour la repentance, par lesquels nous aprenons à façonner nostre vie & la reduire d'vn desordre & cõfusion en vn meilleur estat. Il dit que cela n'est point si haut & si loin qu'on n'y puisse atteindre & auenir, de sorte qu'il faille l'aller chercher tout au bout du Ciel, ou au bout de la grande mer Oceane, mais qu'il est tout aupres de nous, faisant sa residence en trois parties, qui sont en nous, à sçauoir en la bouche, au cœur, & aux mains : c'est à dire en parlant par signes, aux parolles, en la pensée, & aux œuures: parce que par la bouche nous est representée la parole, par le cœur la volonté, par les mains les œuures : en toutes lesquelles choses consiste la felicité & beatitude. Car quand la parolle est telle que la pensée, & l'œuure tel que la volonté, alors la vie est loüable & parfaicte en tout & par tout : mais quand ces choses cy se mutinent les vnes contre les autres, & ne s'accordent point, à l'heure la vie est imparfaite, & sujette à blasme ne se rencontrant point

Suite de vices.

Qu'il est aisé de suiure la vertu.

En quelles choses consiste la vie parfaite.

ensemble par vn mesme accord l'amour de l'homme enuers Dieu, & l'amour de Dieu enuers l'homme. Pour raison dequoy fort bien à propos, ceste parole diuine est prononcée : Tu as faict alliance auiourd'huy auec le Seigneur Dieu:& l'as pris pour ton Dieu:aussi le Seigneur a fait alliance auec toy, & t'a pris pour son peuple. Voila vn bel eschange, se hastant l'homme de seruir Dieu, & Dieu receuant tout incontinent & racueillant le suppliant, voire allant au deuant de l'affection de celuy qui va d'vn vray & naïf cœur à son seruice. Or ce vray seruiteur de Dieu, & suppliant, ores qu'en nombre il ne soit qu'vn homme, toutesfois il n'est pas moins honoré de Dieu, que tout vn peuple: ce que aussi on practique & obserue ordinairement en autres choses : car comme en vne nauire, le Pilote est estimé autant comme tous les matelots, en vne armée le Capitaine autant que tous les soldats, tellement qu'estant mort, tout est vaincu, comme s'il auoit esté pris auec toute la force de son armée : aussi le sage ne doit pas estre moins estimé que tout vn peuple & vne nation, estant remparé & fortifié d'vne muraille qu'on ne peut abbatre, qui est l'amour de Dieu.

Alliance faite auec Dieu ne se doit nullement reuoquer.

Excellence de l'homme vertueux & seruiteur de Dieu.



PHILON IVIF, DE L'ESTAT ET DEVOIR DV IVGE.



MA Loi estime qu'il faut que tous ceux qui sont compris en la saincte Cité & Republique de Moyse, & trouuent ses ordonnances bonnes & profitables, sur le faict & police d'icelle, soient exempts de toute perturbation & vice : mais par dessus tous ceux qui sont paruenus à l'estat de Iudicature par sort & bulletins, ou par eslection. Parce que cela n'a point de lieu, que ceux qui s'ingerent à gouuerner la Iustice soient sujets au vice : d'autant que ils doiuent, comme vn patron original de l'image peinte, representer au vif les œuures de nature, pour estre exemple aux autres. Car comme le feu qui échauffe ce qui est pres de luy, est premierement de soy mesme chaud: & la nege, qui au contraire refroidit ce qu'elle touche, est de son naturel froide : aussi le Iuge doit estre remply d'vne pure & naïfue iustice, s'il est deliberé d'arrouser ceux qui se presenteront à luy d'vn bon droict, à fin que, comme d'vne fontaine douce, découle de luy vn ruisseau sauoureux & gracieux à boire à ceux qui auront soif de la Iu-

Ceux qui sont admis au gouuernement public doiuent estre exempts de toute perturbation.

Les Iuges doiuent estre les fontaines de iustice & exemple à tous autres.

Similitude prise du feu.

Bons enseignemens pour les Iuges.

stice. Cela auiendra, si lors qu'il entre en son siege, & est prest à iuger, il estime par mesme moyen iuger les autres, & estre iuge de soi-mesme: & que tel iugement qu'il donne aux autres, tel se le voudroit donner. Il faut aussi qu'en iugeant il prenne auec luy pour ses adjointes la prudẽce, ne se laissant point tromper & abuser: la Iustice, en départissant & rendant à vn chaçun ce qui luy appartient: la magnanimité & grandeur de courage, en ne se laissant point gagner par priere, ny par pitié, quand il faudra faire punition des prisonniers cõuaincus de quelque crime. Car tel personnage qui aura soin de ses vertus, sera reputé à bon droict le commun bien-faicteur: &, comme vn bon patron de nauire, allegera les flots & tempestes des affaires au salut & seureté de tous ceux, qui luy sont delaissez en sa garde, & duquel leurs propres biens dépendent. La loy doncques commande premierement au Iuge qu'il ne preste point l'oreille aux choses vaines. Mais qu'est-ce à dire cela? Il veut dire. O toy Iuge, fay en sorte que tes oreilles soient nettes: or elles seront nettes, si elles sont continuellement arrousées du ruisseau des sages & honnestes propos, ne faisans conte d'vn tas de long discours friuoles & ridicules, lesquels on deuroit mettre souz les pieds, inuentez par des controuueurs de fables, ou des ioüeurs de farces, ou par certains personnages, qui contre-font les aueugles, en rendant les choses de nulle valeur, grandes. De ce commandement, lequel défend de ne prester l'oreille aux propos inutiles, en dépend vn autre, qui

Defense au Iuge de ne prester les oreilles à propos inutiles.

nous est par iceluy monstré & esclaircy, s'accordans bien tous deux ensemble. L'homme, dit-il, qui adiouste foy à ceux qui tesmoignent par ouïr dire, il ne fait pas sagement: d'autant que les yeux se rencontrent auec les choses qui se font, & par maniere de dire touchēt & manient les affaires, les considerent & espluchent tout par tout, par le moyen & aide de la lumiere, par laquelle toutes les choses sont esclaircies, cogneuës & apperceuës: mais les oreilles, comme quelqu'vn des anciens fort bien à propos a dit, ne sont pas si croyables que les yeux: d'autant qu'elles n'ont pas esté presentes aux affaires, mais sont attirées par les paroles declaratiues des choses, lesquelles ne sont pas tousiours veritables. A ceste cause il semble qu'aucuns des Grecs ont pris cet article de loy des sainctes tables de Moïse, quand ils ont ordonné que l'ouïe ne doit point tesmoigner, d'autāt qu'il faut estimer estre croyable ce que quelqu'vn a veu, cōme aussi on ne doit tenir pour asseuré ce que quelqu'vn a ouï. *Le second commandement fait au Iuge, c'est de ne prendre point presens: Car les presens, comme dit la loy, aueuglent les yeux, & empeschent qu'ils ne voyent clair, gastent & corrompent la iustice, & ne permettent l'entendement marcher droit en plain & grand chemin.* Dauantage estre induit pour les presens à faire Iustice, est vn acte de tres-méchant homme: comme de ne vouloir point faire Iustice à faute de presens, est vn acte de meschans à demy: car il se trouue aucuns de ces Messieurs vestus de belles robbes longues, brodées & brochées de pourpre tout à l'entour, méchans à de-

Les yeux sont plus dignes de foy que les oreilles.

L'ouye ne doit point tesmoigner.

Icy sont notez les Iuges iniustes.

my, en partie iustes & en partie iniustes, lesquels ont esté instalez aux estats & dignitez de Iudicature, pour defendre ceux qui sont offensez des autres qui les offensent: ceux-là neantmoins dédaignent de liurer leurs iugemens gratuitement, sans aucune recõpense & profit aux personnes qui ont bonne cause, & infailliblement la doiuent gagner, donnans assez à connoistre par là qu'ils vendent leur vacation & iugement. Puis quand quelqu'vn se plaint d'eux, & les reprend, ils disent que pour les presens ne sont point destournez ny éloignez de la Iustice, d'autant que ceux qui deuoient perdre leur cause, l'auoiẽt perdue: & qu'aussi ceux qui la deuoient gagner, l'auoient gagnée: de maniere que pour les presens, ils n'auoient delaissé à faire bonne iustice. Qui est vne tres-méchante excuse: car il faut que le bon Iuge ait en recommendation deux poincts: le premier, que sa sentence soit iuste & cõforme aux loix: l'autre, qu'il soit droit & roide, ne receuant point de presens. De sorte que celui qui administre la iustice, par le moyen des presens qu'on luy faict, il ne pense pas à la honte & deshõneur qu'il fait au lieu qu'il tient, & à la iustice, laquelle de son naturel est belle & honneste chose: & si peche doublement: en premier lieu, parce qu'il s'accoustume à estre auare & conuoiteux d'argent: & ce qui nous pousse & incite aux autres vices: Secondement, parce que il fait tort à celui qu'il deuoit aider faisant tomber la peine sur l'innocent. Pour ceste raison Moyse fort sagement commande qu'on administre iustement & en toute equité, la Iustice:

Excuse faulse des Iuges qui prennent des presens.

Le Iuge qui reçoit des presens peche doublement.

Dispensateurs de Iustice pleins d'auarice.

voulant monstrer par là, que quelquefois on l'administre iniustement, à sçauoir quand les magistrats & autres dispensateurs de iustice prennent & reçoiuent presens des parties, non seulement en leurs cours & sieges, mais en tous autres endroits, tant par terre que par mer, & peu s'en faut que ie ne die en toutes les affaires & actes de la vie humaine : Car on en voit assez qui ayans receu en depost & garde ce qui est de peu de valeur, le rendent, pour puis apres tromper celuy qui a reçeu le siē. Par ce moyen en gardant leur foy és choses petites, & s'aidans d'icelle, comme d'vn apast, ils accrochent desloyaument & infidellement quelque chose plus grande. N'est-ce pas faire iustice iniustement ? car c'est iustice de rendre ce qui est à autruy ; aussi c'est iniustice en ce, que cela se fait pour en tirer & prendre profit. La principale cause de tels pechez, c'est l'accoustumance de mentir, lequel mentir les nourrices, les meres des enfans, & personnages libres demeurans en la maison, tant par leurs faits, que par leurs paroles, rendent familier à l'enfant, qui est en nourrice & encores au berceau, ioignans & vnissans le mensonge à l'ame d'iceluy, comme si c'estoit vne necessaire partie de la Nature : & supposé que sans aucun doute il eust esté né auec la Nature, si est ce qu'ils ne pouuoiēt moins faire pour leur deuoir, que de le retrancher de l'ame de l'enfant par bons & honnestes enseignemens. Or y a il chose en la vie autant belle comme est la verité ? laquelle le sçauant Prophete Moyse a engrauée en vn lieu tres-sacré,

Faire iustice iniustement.

Depost mal rendu.

L'accoustumance de mentir est mere d'iniustice.

Il n'y a rien si beau & excellent que la verité.

à sçauoir en l'endroit de la partie de la longue robbe du Prince des Sacrificateurs, où la principale faculté de l'ame fait sa demeurance, le voulant par tel moyen orner & parer d'vn fort beau present. Il a aussi voulu que tout auprés de verité fut empreinte vne autre vertu semblable à elle, laquelle il a appelle Declaration : qui sont les images & representations de deux sortes de paroles. Car il y en a vne qui est conceuë dans l'entendement, & vne autre qui sort dehors, & est proferée par la bouche : celle qui sort dehors a besoin d'estre declarée : d'autant que par son moyen nos conceptions, lesquelles auparauant estoient incogneuës, sont renduës notoires & manifestes : mais celle qui est enclose d'ans l'esprit, a affaire de la verité, & des actions d'icelle, par le moyen desquelles on trouue le chemin, qui nous conduit & mene à la felicité & beatitude. Le troisiesme commandement addressé au iuge, c'est de bien considerer & examiner les affaires & differens des parties auparauant que les iuger, & s'efforcer par tous moyens de les tirer de la cognoissance de ceux qu'on doit iuger, à fin que les parties ne sçachent point le secret du iugement de leurs procés: & si doit prẽdre peine oublier ceux, desquels il a eu autrefois cognoissance & souuenance, ses parens, ses amis, ses citoyẽs, & outre ceux là, les autres qui ne sont point de sa parenté, ses ennemis, les estrangers : à fin que ny l'amitié, ny la haine n'offusque & empesche la cognoissance du bon droit ; autrement, sans

Le iuge doit bien examiner le differentdes parties auant que prononcer sa sentence.

doute, il fera comme l'aueugle cheminant sans baston, & n'ayant point de guides, sur lesquels il se puisse appuyer fermement, & tombera à la fin. Pour ceste raison il ne faut point que le bon iuge se soucie quels sont ceux qu'il doit iuger: mais doit en toute diligence voir & considerer nuëment & sans aucun artifice la nature des affaires: à fin qu'il iuge non selon l'opinion, mais selon la verité: s'asseurant que le iugement qu'il donne, c'est le iugement de Dieu, & que le iuge n'est autre que le lieutenant & procureur de Dieu, en ce qui concerne l'effet du iugement. Or il n'est pas permis au procureur & facteur de Dieu, d'eslargir & donner à son plaisir ce qui appartient à Dieu: par ce qu'il ne l'a seulement reçeu qu'en depost & garde, comme le plus grand bien du monde, du bon Dieu. Outre cecy, il nous met encore en auant vn autre cas bien merueilleux, commandant n'auoir pitié en iugement du pauure, veu que luy-mesme a remply presque toutes ses loix de commandemens, qui ne tendent qu'à pitié & clemence, estendant & déployant ses aspres menaces contre les hautains & orgueilleux: en offrant semblablement grans loyers à ceux qui taschẽt à donner allegeance aux miseres de leurs prochains, & qui pensent que leurs biens ne sont pas à eux seulement, mais aussi communs aux autres qui sont reduits en necessité & indigẽce. Car ce que quelqu'vn des anciens à dit fort bien à propos, est veritable, à sçauoir que les

Le bon iuge se doit proposer la verité.

Moyse defend d'auoir pitié du pauure en iugement.

hómes ne peuuent faire chose plus semblable, & approchante à la nature de Dieu, que de bien faire à autruy. Peut-il estre aussi vn plus grand bien, que quand la creature ensuit Dieu eternel. le riche donques amassant force or & argent en sa maison, qu'il n'en face vn tresor; mais le mette en auant, à fin qu'il subuienne aux necessitez des pauures, en departissant & contribuant ioyeusement du sien, & semblablement celuy qui est esleué en dignité, qu'il ne hausse la teste en fremissant comme vn lion; mais honorant le droit egal, ne se faisant point plus grand que les autres, laisse viure librement ceux, qui sont de basse condition. Au semblable, celuy qui se sent fort & robuste de son corps, soit l'appuy des foibles, & ne soit si hardy de frapper (comme aux combats qui se font de nuds à nuds) à grands coups de poings sur ceux qui ne sont pas ses pareils: au contraire qu'il tasche de tout son pouuoir d'aider & soulager les simples gens, lesquels se defient de leurs propres forces. Car toutes les personnes qui ont puisé de l'eau des sources & fontaines de Sapience, & ont chassé de leur ame l'enuie, sans estre poussez d'ailleurs, de leur bon gré, & se commandans à eux mesmes font tout ce qu'ils peuuent pour secourir leurs prochains, en versant & espandant par les oreilles dedans leurs esprits les coulants ruisseaux des sages propos & discours, à fin qu'ils soient rempliz & rassasiez du mesme sçauoir: puis voyans que les jeunes gens qu'ils ont ren-

Les hommes en bienfaisant s'approchent de Dieu.

Comme le riche se doit comporter enuers le pauure.

Celuy qui est fort, doit estre l'appuy du foible.

Ceux qui ont gousté de la Sapience, sont charitables & pleins de liberalité.

contré sont bien nais : & comme des rejettons d'arbres profitent & croissent: alors se resiouïssent, cuidans auoir trouué des heritiers des richesses de l'ame, lesquelles à bien parler sont vrayes richesses : apres donques les auoir retenus & pris auec eux comme leurs heritiers, ils dressent & forment leurs esprits par bons enseignemens, considerations, & contemplations, iusques à ce qu'ayans jetté belle tige, & estans paruenus en leur force & vigueur, ils r'apportent le fruit de vertu & d'honnesteté. *Richesses de l'ame.*

De tels enseignemens & exemples sont entrelassées les loix, pour l'enrichissement & soulagement des pauures, desquels il faut auoir pitié par tout, fors qu'en iugement : car la pitié & misericorde est deuë aux miserables : mais celuy qui fait mal à son escient, n'est point miserable, ains meschant : or la peine, est ordonnée par raison des meschans : comme aussi les honneurs doiuent estre sans difficulté baillez aux gens de bien. de sorte que nul pauure meschant, ores qu'à la fin il s'abbaise & recognoisse sa faute, sous ombre de pauureté pitoyable, ne doit en trompant & abusant les iuges eschapper la peine : veu qu'il a fait acte digne, non de pieté (car comment cela se pourroit il faire?) mais d'vne grande ire & indignation. *Il faut auoir pitié du pauure par tout, fors qu'en iugement.*

Celuy doncques qui entrera en son siege pour iuger, doit bien considerer & examiner la nature des affaires, comme le bon changeur fait sa monnoye : de peur que les vrayes & naïfues estants meslées auec les faulses & contrefaites, *Comparaison du Iuge auec vn changeur.*

ne ſoient ſoüillées. Ie pourroy bien en dire d'a-uantage ſur la matiere & ſujet du faux teſmoignage & des iuges : mais pour n'eſtre point long, il vaut mieux que j'aille au dernier des dix commandemens du Decalogue, lequel en termes generaux , comme tous les autres, a eſté proferé par la bouche de Dieu, qui eſt tel: TV NE CONVOITERAS POINT.

DE L'ERECTION ET CREATION du Prince.



Vcvns ont voulu que les Princes fussent establis par sort & rencontres de bulletins, & ont introduit ceste forme & maniere d'establissement, qui n'est aucunemẽt profitable au peuple : d'autant que le sort monstre vn bon heur, non pas vne vertu. Or plusieurs souuent sont paruenuz par ce moyen à des principautez, dõt ils estoient indignes, lesquels vn Seigneur, homme de bien, rejetteroit, & ne les tiendroit au rang de ses sujets : car les petits Princes, qu'on appelle maistres, ne prennent pas à leur seruice tous les serfs qui ont esté nays en leurs maisons, ou tous ceux qu'ils ont acheté, mais seulemẽt ceux qui leur sont obeïssans & prests à executer leur volõté : les autres qui sont opiniastres & incorrigibles, dont ils ne peuuent cheuir & venir à bout, ils les vendent à l'en-

Le Prince ne doit estre creé par sort.

can par trouppes, cõme indignes de faire seruice aux gẽs de bien. Il n'est pas donques conuenable d'ordonner pour Seigneurs des villes & nations, ceux ausquels elles sont escheües par sort, qui est chose glissante & dépendente de la fortune variable. Quand il est question de guarir les malades, on ne parle point de sort, & ne sont point les medecins tirez au sort, mais sont approuuez par experience. Semblablement quãd il est besoin de faire vn bon & heureux voyage par mer, au salut de tous ceux qui nauigent, on ne tire point au sort le pilote pour l'enuoyer incontinent en la pouppe, de peur que par son ignorance & faute d'experience il ne tombe, lors mesme que la mer est calme & paisible, en vn naufrage, & face perir ceux qui sont dedans le nauire : mais on choisit celuy qu'on cognoist auoir apris soigneusement dés son premier âge l'art de gouuerner les nauires. Ce patron de nauire a fait souuent des voyages par mer, & a passé toutes, ou bien la plus grande partie des mers : il a diligemment recherché les marchez & foires, les ports & haures, les retraittes tant aux Isles, qu'és terres fermes, & cognoist mieux, ou pour le moins aussi bien, les sentiers & addresses de la mer, que les chemins de la terre, par la longue & parfaite consideration des corps celestes : car ayãt soigneusement pris garde aux mouuemens harmonieux des astres, & se reglant selon leurs corps prefix & arrestez, peut dresser és lieux, où il n'y a passage, des chemins droits & larges, à fin que (ce qui est le plus incroyable de toutes les

Le sort dépend de la fortune.

Le bon Medecin & Pilote n'est pas pris au sort.

les choses du monde) vn animal terestre puisse par la nauigation trauerser les mers. Baillerons nous donques la charge des grandes villes peuplées, des affaires tát priuez, que publiques, tant sacrez que profanes, laquelle est la vraye art des arts, la science des sciences, au premier venu, nous reglans à la discretion & fantasie du cours & mouuement instable de fortune, en rejettant la parfaitte espreuue de verité, qui se fait auec raison? Ayant le tres-sage Moyse consideré en son esprit cecy, il n'a point fait en aucun passage mention de ceste maniere de balloter le magistrat; mais s'est deliberé d'introduire celle qui est faite par election & suffrages de personnes. Il dit donques: Tu establiras vn Prince sur toy, non estranger, mains quelqu'vn de tes freres: demonstrant par-là que l'election doit estre volontaire, & se doit faire par le suffrage & commun consentement du peuple, auec information de la vie, en laquelle il n'y ait que redire. Il veut aussi que Dieu assiste pour donner sa voix, & seelle l'election: par ce que c'est luy qui confirme toutes les autres choses profitables au public, reputant l'homme estre l'eslite des creatures, ne plus ne moins que la face entre les parties du corps. Or il amene deux raisons, pour lesquelles il ne faut point eslire l'estranger pour Prince: l'vne, à fin qu'il n'amasse point nombre d'argent, d'or, & de bestail, mettant en tresor les biens qu'il rauit de ses sujets, en les depoüillát & appauurissant: l'autre, à fin qu'il n'enleue le peuple du pays: & ne le contraigne de changer de lieu en autre,

Administration publique est l'art des arts.

Ordonnance de Moyse sur l'election du Prince.

Il ne faut eslire l'estranger pour Prince.

Moyse prefere le Prince choisi du pays mesme à l'estranger.

& courir çà & là en vain, luy mettant en auant des fausses esperances de quelque pays plus fertille & commode, & luy ostans les biens qu'il recueilloit en seureté, le tout pour son proffit particulier: à raison dequoy Moyse a preferé, & à bon droit celuy qui est du pays à l'estranger, d'autant qu'il est participant d'vne fort excellente & estroitte parenté. Ceste tres-digne & haute parenté, c'est d'auoir vne mesme police, vne mesme loy, & vn mesme Dieu, qui s'est reserué ce peuple pour son lot & heritage. Dessous tel Prince il ne faut rien craindre de ce que nous auons dit, mais il faut esperer tout le contraire: par ce que tant s'en faut qu'il contraigne les habitans de deloger, qu'au lieu de cela il racueille & donne seur accez à ceux qui auparauāt estoient espars par le pays estrange: & au lieu d'oster les biens d'autruy, il en distribuë largement à ceux, qui en ont affaire, en leur offrant son bien propre. Or du jour que le Roy sera paruenu à sa Royauté, Moyse luy commande qu'il escriue de sa propre main vn recueil & abbregé des loix, à fin qu'elles tiennent comme colle dedans son ame: car celuy qui lit, ne fait que passer les sentences, & n'y prend point garde, à cause qu'il y en a trop: mais l'autre, qui escrit à loisir, les imprime mieux en sa memoire; d'autant que la pensee s'arreste sur chaque mot, & ne passe point en vn autre lieu, que premierement elle n'ait embrassé & estraint fermement de tous costez le premier. Apres auoir escrit ce sommaire de loix, qu'il s'efforce chaque iour de le reuoir &

Premier escriture d'vn Roy.

relire, à fin que sa memoire soit continuellement refreschie de bonnes ordonnances; à fin aussi qu'il les prenne en amitié, communiquãt & frequentant tousiours auec elles: car la longue frequentation engẽdre vne naïfue & franche amitié, non seulement entre les hommes l'vn auec l'autre, mais aussi des hommes auec les lettres, dignes d'estre aimées. Ce qui auiendra si le Prince ne manie point les escrits & liures d'autruy, mais ceux qu'il a luy-mesmes escrit: par ce que les propres escrits sont plus familiers & aisez à entendre, que ceux des estrangers. auec ce en le lisant il fera vn tel discours en soy-mesme: I'ay escrit ces choses, moy qui suis grand Seigneur, n'estant point aidé de pas vn seruiteur, combien que j'en aye vn million: Estoit-ce à fin que j'acheuasse le liure entier, comme ceux qui escriuent à gages, ou pour m'exercer les yeux, à fin qu'ils veissent plus clair, & les mains à fin qu'elles fussent plus legeres à escrire, comme celles des notaires? Cõment? Seroit-ce bien cela? nẽni: mais c'est à fin qu'ayant escrit ces saintes loix dedans mon liure, ie les transcriue tout incontinent dedans mõ ame, & engraue dedãs mon esprit les marques diuines, qui ne peuuent estre effacées. Les autres Roys dõques se seruẽt de baguete, qu'ils tiennent en leurs mains pour sceptres: en mon endroit cest abbregé de loix sera mon Sceptre, ma gloire & loüange nompareille, en signe & marque d'vne seigneurie irreprehẽsible, façonnée selon l'ãcien patron & modelle du Royaume de Dieu. M'appuyãt donques tousiours sur

Fruit des propres escrits.

Les loix doiuent seruir de Sceptre à vn bon Roy.

Des grans bien viennent au Prince par la cognoissance de la loy.

Le droit egal.

les sainctes loix, comme sur mon sceptre, j'acquerray deux choses meilleures de toutes les autres: l'vne sera le droit egal: il n'est possible de trouuer plus grand bien: car l'orgueil & l'arrogance sont signes d'vne ame pusillanime & lasche, qui ne preuoit point l'aduenir: ce droit egal m'engendrera vne amitié & seureté en l'endroit de mes suiets, qui sont les iustes recompenses qu'ils luy rendront, tout au contraire de l'inegalité, qui engendre des dangers, dont on ne se donne point de garde, & en est l'issue douteuse. Ces dangers ie fuiray en la haïssant, comme cause des tenebres & guerres: ainsi ie viuray seurement, & ne seray point suiet aux embusches & trahisons, honorant en son lieu l'egalité, laquelle n'est point mutine & noisiue, mais apporte la lumiere & vn estat paisible. Ie paruiendray à l'autre: au moyen que ie ne pancheray tantost deçà, tantost delà, comme si j'estoy en vne balance, ny destourneray les ordonnances par des sentiers de trauers; mais ie m'efforceray de les mener par le milieu du grand chemin passant, marchât droit & ferme par iceluy, à fin que ie soy participât d'vne vie innocente & exempte de peché. Moyse a accoustumé d'appeller ceste voye Royale, laquelle est metoyenne entre le trop & le peu, d'autant que ce qui est au milieu du trois est le principal, & tient les deux extrémitez d'vn lien indissoluble, duquel aussi il est costoyé comme vn Roy de ses garde-corps. Or Moyse dit que le pris & le loyer du Prince qui garde les loix; qui honore l'egalité, qui iuge se-

Le grand chemin de iustice.

Recompense du Prince amateur d'egalité.

son la iustice, qui n'est point corrompu de presens, qui pense tousiours aux choses iustes & equitables, c'est de viure & regner long temps; non qu'il luy vueille donner vne vie temporelle à longues années : mais c'est pour monstrer aux ignorans, que le Prince qui suit les loix & la iustice, encore qu'il soit mort, toutefois il vit à iamais par le moyen de ses prouesses & vertus, qu'il a laissees immortelles, comme memoriaux d'honnesteté qu'on ne peut abolir. Au reste il est besoin que celuy qui a esté reputé digne de ceste tres-haute, & tres-grande Royauté, choisisse des Lieutenans & substituts, qui commandent, qui iugent comme luy, qui procurent le bien & le profit public : car vn homme seul ne pourroit suffire & satisfaire, encores qu'il fust le plus adroit & le plus fort de tous les autres hommes tant de son corps, que de son esprit, a tãt d'affaires, & de si grande importance, qui suruiennent à foule tous les iours les vnes apres les autres, s'il n'auoit pour aydes les plus gens de bien, choisis parmy tous les autres, excellens en prudence, en magnanimité, en iustice, en la religion, & non seulement se destournans de l'orgueil, mais aussi le haïssants, comme vn tres-grand mal, & vn grand ennemy. Ces gents là seront les vrais aides & substituts du bon & vertueux Prince, qui a entre ses mains le gouuernement de la Republique, fort propres pour le soulager & alleger. Et parce qu'il y a des affaires de plus grande importance les vnes que les autres, il commettra les moindres à ses Lieutenans, à fin

Il faut qu'vn Roy choisisse des Lieutenans bien capables & vertueux.

Le Prince se doit reseruer toutes les plus importantes affaires.

qu'il ne s'vse point & consume en des petites causes : mais retiendra pas deuers luy les plus grandes, les examinant & espluchant diligemment. Or il estimera les causes grandes, non celles qu'aucuns pensent estre, comme quand les gentils-hommes ont quelque different les vns contre les autres, ou les riches contre les riches, & les Seigneurs contre les Seigneurs: ains au contraire, quand les pauures & simples gens plaident cõtre de plus puissans qu'eux, n'ayans, pour ne souffrir rien de cruel, autre esperance que le iuge. On trouue des exemples tous notoires de cecy aux saincts liures, qu'il fait bon de suiure. Autrefois le temps a esté que Moyse iugeoit seul les procez, trauaillant depuis le matin iusques au soir: mais se trouuant là son beau pere, & voyant de quelle charge d'affaires il estoit foulé, suruenans & accourans sans cesse de toutes parts gens qui auoient procez, il luy conseilla fort bien de choisir des substituts, afin qu'ils iugeassent les plus petites causes, & luy presidast aux plus grandes, se donnant quelque temps pour le repos. Moyse obeyssant aux remonstrances qui luy estoient faites (elles luy estoient aussi profitables) choisit les plus honorables & aparens de toute la multitude, & establit des Lieutenans & iuges, leur commandant de luy renuoyer les causes d'importance. Cet ordre est escrit dedans les saincts liures, pour la doctrine & enseignemẽt des Princes qui viendroient apres luy, à fin que premierement ils ne rejettassent les conseillers, comme estans suffisans d'eux-mesmes d'expedier tous les af-

Moyse bien studieux de la iustice.

Conseil de Ietro à Moyse.

Moyse choisit des substituts pour son aide.

faires, veu que Moyse ne les a pas reprouué, lequel estoit totalement sage & aymé de Dieu, à fin aussi qu'ils esleussent des seconds & troisiesmes Lieutenans, de peur que, se consumans és choses petites, ils ne laissassent les plus necessaires: car il est impossible que la nature humaine puisse atteindre par tout, & dépescher tous les affaires. Voila vn des exemples declaré. Il luy faut adiouster vne autre second, pour confirmer nostre dire. I'ay cy deuant dit que les causes des pauures & simples gens sont grandes: ces gens simples & foibles sont la véue, l'orphelin, & l'estranger. Il faut donques que celuy qui est le plus grand Seignenr & a la sur-intendance sur tous les autres, soit leur iuge: d'autant que selon Moyse, DIEV, qui est le Roy de tout le monde ne les a pas repoussé de sa iurisdiction: car le Prophete, loüant les vertus du vray Dieu, dit en ceste sorte: « Le Dieu grand, fort, qui n'a point d'esgard à la personne, & ne prend point de presens en donnant son iugement. » Il adiouste incontinent apres: Il iuge non, les Satrapes, Princes & Seigneurs, non les Tyrans, & Roys, non les Empereurs, qui ont la domination dessus la terre & la mer, mais l'estranger, l'orphelin, & la vefue: l'estranger, par ce que s'estant fait ennemy capital de ses parens (lesquels selon raison deuoient estre seuls ses aides & solliciteurs pour le secourir en son besoin) il a laissé les fables controuuées de plusieurs Dieux, que ses pere & mere, ses ayeulx, ses ancestres & tous ceux de son sang auoient

Foiblesse de l'humanité.

suiuies, & s'est rangé vers la verité & l'adoration d'vn seul Dieu, qu'il faut adorer: le pupil, par ce qu'il est priué de pere & mere, qui sont selon nature ses aydes & tuteurs, & par ce moyen abandonné de la puissance qui luy est necessaire pour sa tuition & defence; n'en ayāt point d'autre: la vefue, d'autant qu'elle est priuée de son mary, lequel auoit pris le soin & la charge d'elle, au lieu de son pere & de sa mere: car ce qu'est le pere & la mere à la fille, pour auoir charge d'elle, le mary l'est à la femme. sur ce propos peut-on bien dire certainement que la nation Iudaïque est presque orpheline, si on l'accompare auec les autres nations: d'autant que les autres nations n'ont point faute d'aide, quand elles sont assaillies de quelque mal (pourueu qu'il ne soit enuoyé d'enhaut) à raisō qu'elles sont alliées les vns auec les autres, & traffiquent ensemble: mais il n'y a personne qui donne à celle des Iuifs confort & aide: par ce qu'ils vsent des loix estranges & diuerses des autres, & auec cela graues, cōme aussi elles doiuent estre, à cause qu'elles tirent droit au sommet de la vertu: Or la chose graue, est reuesche & rude, ce que la commune des hōmes & populace rejette pour l'amour de la volupté, laquelle il cherit & caresse. si est-ce que Moyse dit que le gouuerneur du Monde aura tousiours pitié & misericorde de ces pauures orphelins, abandonnez du monde, comme estans siens, luy ayāt esté de tout le genre humain cettuy peuple consacré, comme vn premier fruit, à

La nation des Iuifs est orpheline à la comparaison des autres.

luy, di-je, qui est le Createur & Pere de tout le monde. La cause de ce, c'est l'excellente Iustice & la vertu des premiers peres, & auteurs de la nation, desquels comme de plantes immortelles, sortent tousiours des fruicts salutaires & profitables en tout & par tout à ceux qui sont issus d'eux : & outre donnans remede à leurs pechez, pourueu qu'ils ne soient point totalement irremissibles. Que personne toutefois ne s'estime homme de bien pour estre de haute & noble race, ny mesprise pour cela les bonnes œuures : considerant en luy-mesme, que celuy qui est venu de gens de bien, s'il apporte par sa mauuaise vie honte & des-honneur à ses pere & mere, merite plus grande punition, qu'vn autre de bas lieu : parce qu'ayant deuant luy les exemples de vertu de ses ancestres pour les suiure, & ne les suiuant point, ny en representant pas vn en amendant sa vie, ne se peut faire qu'il ne soit blasmé. La loy fait vne autre defence à celuy qui a pris le gouuernement & la charge de la chose publique, de ne cheminer point en fraude & tromperie en l'endroit de son peuple : car les mœurs traitresses & déloyales appartiennent à vne ame serue & esclaue, laquelle ombrage & couure par vne hypocrisie son affaire. Il faut donques que le Prince se maintienne tel enuers ses sujets, comme le pere enuers son enfant, à fin qu'il soit reciproquement honoré d'eux, comme de ses vrays & legitimes enfans : aussi les bons Princes, s'il faut dire la verité, sont parens communs des villes & nations : quelquefois est qu'ils monstrent encores vne grande

Cecy est plus amplement discouru au traitté de la Noblesse.

Mœurs desloyales d'vne ame esclaue.

Le Prince doit estre tel à ses sujets, qu'vn pere enuers ses enfans.

amitié. Parquoy il ne faut point appeller Princes, ceux qui déploient leurs grandes puissances à la ruyne & dommage de leurs sujets, ains ennemis, faisans acte de mortels & capitaux ennemis. Ceux encores qui par ruse & finesse font tort à leurs sujets, sont pires que les autres, qui apertement se monstrent contraires: d'autant qu'il est facile de se defendre contre les personnes, qui découurent & monstrent leur mauuais vouloir tout à clair, & les repousser; mais la meschanceté des autres est de difficile connoissance & apperceuance, parce qu'ils se vestent de l'habit d'autruy, & se masquent comme s'ils jouoient sur vn eschaffaut, cachans & déguisans leur vray & naturel visage. Or l'espece de principauté monte & paruient, peu s'en faut que ie ne die iusques à toutes les parties & estats de la vie, differant seulemét de grandeur & de quantité: car ce qu'est le Roy en vne ville; cela est au village & bourg le premier & le plus apparent; en la maison le Maistre; en la compagnie des malades le Medecin, en l'armée le Capitaine, aux nauires & galeres pleines de gens de guerre, l'Admiral: en la compagnie de ceux qui sont embarquez aux nauires marchandes le marinier, en la compagnie des mariniers le Pilote; lesquels peuuent faire bien & mal, toutefois ils doiuent vouloir ce qui est le meilleur. Le meilleur c'est d'aider, non pas faire mal à ceux qu'on peut: en quoy on ensuit Dieu, lequel a la puissance de faire tous les deux, & neantmoins il ne veut que le bien, ce que nous donne à cognoistre la creation & gouuernement du monde:

Principauté en toute sorte d'estat.

Le Prince quoy qu'il puisse ne doit faire mal, ny desplaisir.

Bonté de Dieu Tout-puissant.

d'autant qu'il a fait estre les choses, qui n'estoient point, il les a reduites d'vne confusion & desordre en ordre : il a baillé qualitez propres à celles qui n'en auoient point: de dissemblables les a fait semblables, de diuerses les a fait toutes vnes, & de mesme sorte, d'incompagnables & discordantes, compagnables & accordantes, d'inégales, égales, de sombres & obscures, claires & luisantes; les tirant de tenebres en la lumiere: car luy & ses puissances bien-faisantes ont tousiours soing de reformer & reduire la pire substance, où il y a quelque faute en vne meilleure. Les bons Princes doiuent suiure ces exemples, s'ils ont quelque soing de ressembler à Dieu. Or d'autant qu'infinies choses coulent sans qu'on s'en apperçoiue, inconneuës à l'esprit de l'homme enueloppé & embrouïllé parmy ceste grande trouppe de sens, qui le seduisent & deçoiuent par les opinions faulses, voire plustost enseuely en vn corps mortel, que quelqu'vn pourroit appeller *Sepulchre: que pas vn Iuge n'ait honte de confesser qu'il ne sçait ce qu'il ignore : autrement en mentant il deuiendra plus meschant qu'il n'est, bannissant la verité hors le clos de son ame: outre ce il fera grand tort à ceux qu'il iuge, estant aueuglé en son iugement, & ne voyant point ce qui est équitable & iuste. Quand doncques il verra, qu'il ne pourra comprendre les affaires, à cause qu'elles rendent d'elles-mesmes vne incertitude & obscurité, qu'il refuse le iugement, & les renuoye à d'autres Iuges, qui les entendent mieux que luy; ceux-là pourront

L'allusion Grecque est fort propre de σῶμα, σῆμα.

Causes renuoyees du Roy au Prince des Sacrificateurs,

estre les Sacrificateurs, & le Prince des Sacrificateurs : par ce que les vrays & naïfs ministres de Dieu ont l'esprit vif & aigu, ne faisant peu de cas d'vne petite faute, mais la reputant grande, pour l'excellence & grandeur du Roy qu'ils seruent. Pour ceste raison il est enjoinct à tous Sacrificateurs d'estre sobres & s'abstenir de vin, quand ils sacrifient : de peur que ceste poison, qui oste le sens & l'entendement aux hommes & les fait radoter, se coulant dedans eux, n'esl-lourdisse & obscurcisse les yeux de l'entendement. peut estre aussi que celuy qui est vray Sacrificateur, est Prophete, estant paruenu à cet estat, non tant par le moyen de sa race & lignée que par sa vertu. Or il n'y a rien inconneu au Prophete, ayant dedãs luy le Soleil intellectuel, & vne clarté, exempte d'ombre, à fin qu'il comprenne facilement les choses inuisibles au sens, incomprehensibles toutefois à l'entendement.

Enioint aux Sacrificateurs d'estre sobres & s'abstenir de vin.

Deuoir principal des marchands & mechaniques.

Il y a bien dauantage, ceux qui manient les mesures, les poix & balances, à sçauoir marchands, tauerniers, & cabaretiers, regratiers & reuendeurs, & tous autres qui vendent les denrées tant seiches que liquides & coulãtes pour le viure, doiuent estre, s'ils sont sages & bien auisez, Princes d'eux-mesmes, encores qu'ils soient sujets aux Preuosts des Villes & Escheuins, ne faisans point les choses iustes & raisonnables par crainte, mais d'vne franche volonté : d'autant que le bel acte, qui est fait d'vne bonne volonté est plus honorable que celuy qui est fait par cõtrainte: à raison dequoy est enjoint aux tauerniers, marchands & tous autres, qui sont de ce-

ſte vacation, d'auoir balances, meſures, & poix iuſtes, n'inventans point de malice: ny vſans de tromperie, pour faire tort à ceux qui achettent: ains diſans & faiſans leurs affaires franchement & librement, cõſiderans en eux-meſmes que les gains iniques portent dommages, & qu'au contraire la richeſſe qui eſt acquiſe iuſtement & & loyaument, ne dechet iamais. Au ſurplus d'autant que le pris de la ſoigneuſe & diligente beſongne, c'eſt le loyer qui eſt deu à l'ouurier, & que ceux qui trauaillent ſont en neceſſité, non pas les autres, pour leſquels on beſongne, la loy défend de remettre en vn autre temps le payement qui eſt deu au manouurier, mais commande de luy bailler le meſme iour: par ce que ce ſeroit vne choſe des-raiſonnable que les riches fiſſent bonne chere du bien appartenant aux pauures, & qu'en ce faiſant les pauures ne receuſſent les loyers & recompenſes de leur trauail. * Cecy ſert d'exemple notoire pour ſe donner garde de ne tomber en plus grands pechez: car celuy qui ne permet point que le ſalaire qui doit eſtre totalement rendu, ſoit reculé outre ſon terme, bornant le terme du veſpre, auquel l'ouurier ſ'eſtant acquité de ſon deuoir, doit porter en ſa maiſon ce qu'il a gagné & receu pour recompenſe de ſon trauail, ne hayra-il pas plus de piller & rauir le bien d'autruy, de dérober, de faire banqueroute, de ſ'enfuyr, & emporter quand & quand luy les debtes qu'il a faites, & de faire autres actes ſemblables; formant & façonnant ſon ame ſelon les formes & eſpeces approuuées de l'honneſteté? Il eſt auſſi

Le gain inique porte dommage.

Cecy eſt traité cy deſſus.

** Il ſemble que l'auteur ne pourſuit point ſon train accouſtumé & qu'il y ait quelque obmiſſion, & que cecy appartienne au traitté de la iuſtice.*

Defense d'iniurier, & principalement les gẽs sourds & muets.

fort bien defendu de n'iniurier personne, principalement celuy qui est sourd, n'ayant point le sens de l'ouïe, pour entendre l'iniure qui luy est dite, & par ce moyen ne pouuant auoir sa reuanche & prendre la pareille : pour ce que de tous combats celui est le plus inique, auquel l'vne partie agit & frappe, & l'autre patist & souffre seulement : or ceux qui disent iniure aux muets & aux sourds, qui ont les oreilles offencées, font autant de mal comme s'ils faisoient glisser les aueugles, ou s'ils leur mettoient quelque chose deuant les pieds, pour les faire tomber : qui est cause que ces pauures gens, ne sçachans l'empeschement qui est deuant eux, & à ce moyen ne s'aduisans de passer par dessus, souffrent deux maux en tõbant, qu'ils se fouruoient de leur chemin, & se blessent les iambes. La loy déploye les menaces diuines contre les personnes qui sont inuenteurs de tels maux, & contre les autres, qui les ensuiuent : & certes à bonne raison : Car il n'y a qu'elle qui tient la main, & combat pour ceux qui ne se peuueut aider, disant haut & clair à ces meschans qui leur ont fait tort : O gens despourueuz d'entendement, estimez vous que Dieu ne sçache pas ce que vous faites, cependant que vous vous riez & moquez de leurs maux? vous les offensez à l'endroit où ils sont misérables, aux oreilles par vos médisances & gosseries, aux yeux par les choses glissantes que vous leur mettez deuant les pieds pour les faire glisser. asseurez vous que Dieu qui a l'œil sur les choses humaines, & les cõtemple, sçaura que vous sautez & vous resiouïssez des

Remonstrance à ceux qui dient iniures aux sourds & muets.

Remonstrance de la crainte de Dieu.

maux des hommes miserables, comme si vous n'en deussiez iamais receuoir de semblables; ayans neantmoins vn corps sujet à toutes sortes de maladies, & estans vos sens en danger non seulemẽt d'estre gastez & affoiblis par la moindre occasion du monde, mais aussi de souffrir des maux incurables. Comment est-ce que vous vous oubliez tant de penser qu'estes exempts de l'infirmité humaine, & auoir fuy les incertaines & non attenduës embusches de fortune, laquelle lance & darde d'vne grande roideur des foudres soudains, & abisme presque au port de salut & felicité, ceux qui vsoient d'vne tranquillité & douceur de vie? Pourquoy est-ce que vous vous glorifiez tant, & sautez de ioye du mal d'autruy, ne craignans point la Princesse Iustice, qui assiste au consistoire diuin, laquelle de ses veillans & agus yeux contemple de tous costez, comme en plain & clair Soleil, toutes choses, encores qu'elles soient dedans des cachettes & cabinets? Il me semble que telles gens ne s'abstiendroient non plus des corps morts, tant ils sont cruels, & ne tarderoient point (comme on dit communement) de coupper la gorge aux morts: d'autant qu'ils ont bien le cœur de s'amuser à faire tort aux parties, qui sont les premieres aucunement mortes: par ce que les yeux, qui ne voyent point, sont morts: les oreilles aussi qui n'oyent point sont mortes: de sorte que si tous les membres de l'homme estoient ruynez & perdus, encores ces gens-là monstreroient-ils leur cruauté & felonnie, tant ils sont inhumains, n'ayans aucunement pitié & compassion de leur semblable: ce que toutefois

Embusches de fortune variable.

Iustice assiste au consistoire de Dieu.

aux guerres capitalles & mortelles, où il n'y a point d'esperance de reconciliation, les ennemis ne sont en l'endroit des morts. C'est assez parlé de cecy. Moyse met apres vne rangée d'autres commandemens qui s'accordent fort bien les vns auec les autres, & sont semblables, disant: Qu'il ne faut point laisser saillir les bestes sur celles de diuerses especes: De ne semer rien entre les vignes pour en auoir double rapport l'année: De ne vestir point des habillemens faits de deux matieres diuerses, qui est vne espece de falsification. Le premier a esté ordonné contre les adulteres, d'autant que par iceluy est clairement monstré qu'il ne faut point dresser des embusches aux mariages d'autruy, ny corrompre les moeurs des femmes, & les bonnes esperances qu'ont les maris d'vne vraye & legitime lignée: car celuy qui a defendu que les bestes ne saillissent sur autres bestes de diuerse espece, semble que de loin il ait voulu retrancher & separer de sa Republique les adulteres. Il nous faut maintenant mettre ce commandement auec les autres qui appartiennent à la Iustice, parce qu'il n'y a point de danger de dire mesmes choses en diuers endroits, & de les repeter, pourueu qu'on le puisse faire commodément. C'est doncques vne chose iuste d'assembler les animaux qui peuuent conuerser ensemble: Or est-il que ceux qui se frequentent naturellement sont d'vne mesme espece, comme les autres qui ne se peuuent accompagner, de diuerse: celuy doncques qui est cause que les animaux de diuerses especes ont compagnie

Il ne faut faire saillir les bestes sur celles de diuerse espece.

Qui sont les animaux de mesme espece.

paghie illicite l'vn de l'autre, est méchant, détruisant & abolissant la loy de Nature. A ceste cause la saincte Loy a vn si grand égard à ce qui est de droit, qu'elle ne permet point que le labeur de terre soit fait par bestes inegales en force; mais a defendu qu'on n'attelle ensemble l'asne & le bouuillon pour labourer, de peur que le plus foible, qui combat contre la grande puissance du plus fort, & tasche à le surmonter, ne perde sa force, & tombe dessous le faix: & combien que le plus fort, qui est le taureau, soit mis au rang des bestes pures, & le plus foible, qui est l'asne, au rang de celles qui sont immondes: toutefois il a voulu garder le droit de celles qui semblent estre moindres & pires, pour seruir d'enseignement, comme il semble aux Iuges, à fin qu'ils ne dédaignēt & ne rabrouent en leurs sieges les simples gens, à la race desquels il ne faut pas auoir égard, mais à leur vertu ou vice. A cestuy commandement le dernier de la rangée est semblable: De ne tistre, ny mettre ensemble des estoffes & matieres de diuerses especes, comme la laine & le lin, par ce qu'elles ne conuiennent pas bien ensemble non seulement pour leur diuerse nature, ains aussi pour leur force & puissance, tellement que quand il seroit question d'en vser, il auiendroit que celle qui seroit plus forte & ferme rōproit plustost tout, qu'elle tint & fust iointe à l'autre. Entre ces deux commandemens il y en a vn tiers au milieu, qui est de n'ensemēcer point la vigne pour en auoir double rapport. Premierement à fin que les choses qui sont de diuerses especes ne

Cecy est traité cy dessus.

Moyse defend de tistre ensemble des matieres de diuerses especes.

Defense d'ensemencer la vigne.

soient point broüillées & meslées : or les plantes sont dissemblables aux arbres, & les arbres aux plantes : pour ceste cause la nature n'a pas ordonné vn mesme terme à tous les deux pour la generation des fruits de l'année, mais à celles là a departy pour les moissonner la saison du Printemps & à ceux-cy pour recueillir & serrer leurs fruicts la fin de l'Esté: au moyen dequoy il auient qu'en vn mesme temps les plantes dessechent, lesquelles auparauant auoient esté verdoyantes, & les arbres fleurissent & poulsent qui estoient auparauant secs : car en la saison de l'Hyuer, que les fueilles des arbres tombent, les bleds & grains verdoyent: au cōtraire en la saison du Printemps, que toutes les plantes dessechent, les tiges des arbres fruictiers & sauuages poulsent leur fruit, tellement qu'en vn mesme temps les fruits des semailles viennent à maturité & perfection, & ceux des arbres commencent à naistre: à bonne raison dōques le Legislateur a separé les choses les vnes des autres, qui estoient differentes de nature, de saison de fleurir, & de saison de porter fruict, les rangeant & accommodant en leurs propres lieux, & par ce moyen les reduisant d'vn desordre en vn ordre: car l'ordre est cause de l'ornemēt, que la confusion oste. Secondement à fin que les deux especes ne s'offensent l'vne l'autre, retirant chacun à soy la nourriture de l'autre: laquelle estant épuisée & consumée : il est necessaire que comme en vne famine & disette toutes les plantes totalement s'affoiblissent & deuiennent steriles, tellement qu'elles ne rapportent aucun fruict, ou

Clymat de l'Asie.

L'ordre oste toute confusion.

si elles en rapportent, il ne vient point à bien, & ne vaut rien, à cause qu'elles ont esté auparauant affoiblies par faute de nourriture. Tiercement afin que la bonne terre ne soit point chargée & foullée de trop lourd faix, partie pour l'époisseur des choses semées & plantées continuellement les vnes sur les autres en vn mesme endroit, partie pour le grand rapport des fruits qui double. Parquoy le maistre se doit contenter de prendre de son lieu vn tribut pour chacun an, comme le Roy de sa ville: par ce que de tascher à recueillir plusieurs daces & reuenus de sa chose, c'est vn acte d'auarice exorbitante, par laquelle le droit de Nature est renuersé. La loi pourroit dire à ceux, qui se sont aduisez d'ensemencer leur vigne pour vne auarice, Ne soyez pas pires que les Rois, qui ont subiugué par armes & armées les villes & nations : lesquels pouruoyans au temps à venir, & pardonnans à leurs sujets, se contentent de recueillir vn tribut par chacun an, considerans en eux-mesmes que s'ils faisoient autrement, ils les reduiront en bref temps en extréme pauureté : vous autres, di-je, qui recueillez au Printemps d'vn mesme fond de l'orge & du bled, & en Esté les fruits des arbres, en l'étouffant de doubles charges, comme si c'estoient imposts : Il ne se faut pas esbahir si les forces luy faillent ne plus ne moins qu'au lutteur, lequel on ne laisse point reprendre son aleine, & ramasser ses forces pour recommencer le combat : Il semble que vous ayez oublié ce que i'ay par cy deuant ordonné pour le bien & profit public. Que si vous

Il ne faut pas que le labonreur tasche à faire porter la terre plus qu'elle ne doit.

Considération & aduertissement à ceux qui ensemencent la vigne.

Les forces de faillent à la terre ayant trop de charges.

auiez souuenance du commandement de la septiesme année, suiuant lequel i'ay iugé raisonnable que la terre, comme sacrée, se reposast & relaschast durant icelle ; & ne fust point trauaillée des œuures du labour, en consideration des trauaux qu'elle a souffert les six années precedentes, rapportant le fruict en sa saison selon les termes & l'ordre prescripts par la Nature, vous n'entreprendriez rien à la volée contre le train accoustumé, ny tenans fort pour l'auarice, inuenteriez des nouuelles manieres d'ensemencer la terre, qui est pleine d'arbres & de vignes, pour augmenter vos biens par le double & desmesuré rapport de chaque année, amassans force argent d'vne auarice & insatiable conuoitise. Certainement celuy qui laisseroit reposer en la septiesme année ses propres lieux, n'en receuant point de reuenu, ne chargeroit & fouleroit la terre de deux fardeaux : pour ceste cause il a fallu que i'aye execré, comme immondes, tous ces fruicts là, tant ceux de l'Automne, que ceux des semailles : d'autant que l'esprit qui engendre & maintient la vie en la bonne terre, est par maniere de dire, estouffé: d'autant aussi que celuy qui en est possesseur se mocque des dons de Dieu, faisant saillir dehors ses iniques concupiscences, & ne les bornant point par mesure: Ne faut-il pas donques aimer ces belles ordonnances, qui de loin gardent les hommes d'approcher de la conuoitise & auarice, les chassans d'autour d'icelle ? Il est sans doute que l'homme priué, qui n'a point de commandement sur les autres hommes, s'il des-apprend vne fois en

Ce commandement est traitté cy dessus.

l'endroit des plantes, le gain inique; que deuenant grand Seigneur au Roy, il vsera de ceste coustume enuers les hommes & les femmes, n'exigeant point double tribut, ny estouffant point ses sujets de daces & tailles: car la coustume qui a esté nourrie, & est creuë quād & nous, peut amollir les mœurs dures & roides, & par maniere de dire, comme vn pedagogue duire & façonner nostre esprit, & luy imprimer fort bonnes marques, qui sont celles que la Iustice engraue dedans l'ame. Voilà ce que la Loy commande à chacun particulierement. Il y a d'autres ordonnances plus generales, lesquelles s'addressent generalement à tous ceux de la nation: les aduertissant comment ils se doiuent comporter, non seulement enuers leurs ennemis, mais aussi enuers ceux qui se sont departis de leur alliance: Si ces gens là, dit Moyse, estans enfermez dedans le clos de leurs murailles, viennent à se rebeller, alors vostre ieunesse bien armée & en conche aille auec tous les appareils de guerre contre-eux, & met tout à l'entour son armée: cela faict, qu'elle ne se haste point, mais attende vn peu, n'octroyant rien à la cholere plustost qu'à la raison, à fin qu'elle manie ses affaires constamment & seurement: Qu'elle enuoye doncques incontinant des herauts pour les semondre & conuier à renouueller l'alliance, & quand & quand qu'on leur face entendre la puissance de l'armée addroite aux armes, & propre à combattre, qui est espanduë tout à l'entour, S'ils viennent à reconnoistre leur faute, & se repentir de ce que comme maladuisez,

La coustume comme vn Pedagogue duit & façonne l'esprit.

En quelle maniere veut Moyse que l'on se comporte enuers les ennemis au fait de guerre.

ils vous ont quittez & delaissez, se soubs-mettant à telles conditions de paix qu'on voudra faire, qu'on les reçoiue fort volontiers en amitié & alliance: car encores que la paix portast grand dommage elle est toutesfois plus profitable que la guerre: mais s'ils sont tant audacieux qu'ils n'y veullent point entendre, & soient rebelles, alors que l'on se fortifie d'vn preux & hardy courage, & prenant auec soy le secours & aide de la Iustice inuincible, qu'on les assaille viuement, & que l'on approche les machines & engins aux murailles, pour les abbatre: apres qu'on en aura rompu vne bonne partie qu'on entre de force à foule dedans, & qu'on se iette dessus tirant droit contr'eux de loin dards & jauelots, & de pres coups d'espée, en sorte que la punition & vengeance s'en ensuiue, que ils ont meritée, sans en espargner ny receuoir aucun à mercy, & qu'on ne cesse point, iusques à ce qu'on ait déconfit toutes leurs forces depuis vn bout iusques à l'autre, en pillant l'argent, l'or & autre butin: qu'on brusle aussi la ville mettant le feu dedans, afin qu'elle ne puisse iamais se resueiller & mutiner: à fin aussi de donner crainte aux proches & voisines, & les auertir qu'elles ne facent le semblable, d'autant que les hommes apprennent d'estre sages par les maux des autres: au reste qu'on laisse les filles & les femmes, sans leur faire aucun mal, & qu'on les asseure des dangers de la guerre pour leur infirmité naturelle, & par ce qu'elles aiment la paix, & ne se meslent point de la guerre. Par là appert que la nation des Iuifs est compagne & amie de tous ceux qui font profession

La paix encores qu'elle apporte dommage, est plus profitable que la guerre.

On se fait sage par le mal d'autruy.

Les filles & femmes doiuent estre receuës à mercy en fait de guerre.

de la paix, estant aussi son intention telle. Ce n'est pas à dire pourtant qu'il la faille despriser, comme si elle estoit si lasche de se rendre du premier coup à ceux qui la viendroient assaillir & tourmenter: mais elle regarde quand elle fait vengeance & punition, qui sont les personnes viuantes, qui luy font mal ou non: car c'est à faire à vne ame sauuage & cruelle de tuer indifferemment toutes personnes, & ceux mesme qui ont fort peu, ou nullement offensé: & mettre au mesme rang les femmes qui de leur naturel viuent paisiblement, & ne bougent de leurs maisons, auec les hommes qui aiment la guerre. Il y a bien plus: La loy engendre si grande amour de Iustice aux Citoyens qui sont souz son gouuernement, qu'elle ne permet que la bonne terre de la ville, qui est ennemie, soit endommagée, en arrachant & couppant les arbres, & par ce moyen ruinant les fruicts, qui en prouiennent. Pourquoy (dit-elle) veux tu mal aux choses sans ame, qui sont de leur nature douces, & engendrent des fruicts doux & gracieux? l'arbre (mon amy) te monstre-il vn si mauuais courage d'ennemy, que tu le doiues arracher par les racines? t'a-il mal traitté, ou, as tu peur qu'il te traitte mal? Au contraire il ayde aux victorieux leur fournissant toutes choses necessaires & delicates: parce que non seulement les hommes payent tribut à leurs Seigneurs, mais aussi les arbres, quand les saisons de l'année sont venuës, lesquels sont plus profitables, d'autant que sans iceux il n'est possible de viure. Qu'on n'espargne point ceux qui ne

Il ne faut deserter la terre des ennemis, n'y en couper aucun arbre.

Qui sont les

rapportent aucun fruict, & tous les autres qui sont propres pour dresser des rempars, pour faire des pieux & pilotis, & faire des croix ou dards pour racoustrer les tranchées & fossez d'alentour les villes : ou s'il est besoin, pour faire des eschelles, ou bastir des tours de bois, estant l'vsage d'iceux fort propre & conuenable à ces choses là, & autres semblables. Iusques icy nous auons declaré ce qui appartient à la Iustice. Qui est maintenant le Poëte, ou historien, qui pourroit dignement louër la Iustice, tant est grande son excellence : elle est cause d'vn grand bien, fort respectable & precieux, qui est la bonne volonté & amitié, qu'au moyen d'elle on se porte l'vn à l'autre, lequel bien, ores qu'on voulust se taire des autres, seroit vne suffisante loüange d'icelle. Car le droit égal, comme ceux qui recherchent les choses de Nature, nous ont laissé par escrit, est pere de la Iustice, est vne lumiere sans ombre, & s'il faut dire la verité, vn Soleil, qui a esté fait & formé : comme l'inegalité est tout le contraire, tant en ce qui est trop, qu'en ce qui defaut, commencement & fontaine de tenebres & obscurité. Ce droit égal a bien ordonné toutes les choses qui sont au Ciel & en la Terre, selon les loix & droits immobiles : & pour monstrer cela, qui est celuy, qui ne sçache que les iours & les nuicts sont mesurez du Soleil par espace égaux & proportionnez? On voit que la Nature a manifestement estably les Equinoxes, ou Iour-égaux, & nuict-égales, ainsi appellez par leurs effects : celuy du Printemps, & l'autre de l'Automne, que les plus ignorãs iour-

arbres que l'on ne doit espargner.

Iustice cause d'vn tres-grand bien.

L'inégalité fontaine de tenebres.

Tout est bien ordonné de nature suiuant le droit égal, tant au Ciel qu'en la Terre.

Equinoxes ou iours égaux.

daux apperçoiuent, voyãs les iours eſtre egaux aux nuicts. Qu'eſt-ce du cours & recours de la Lune, qui fait & acheue ſon cours depuis ſa conionction, iuſques à pleine Lune, & depuis Pleine Lune iuſques à la conjõction? ces mouuemens là ne ſont ils pas meſurez par eſpeces eſgales? Il eſt certain que la croiſſance & decroiſſance ſe font par nombre egal de iours: de ſorte que le droit egal eſt honoré au tres-pur Ciel ſur toutes autres choſes, comme en l'air ſon voiſin: car eſtant l'année diuiſee en quatre ſaiſons, l'air, qu'on appelle le temps: a accouſtumé de ſe changer durant leſdites ſaiſons de l'année, monſtrant en ce chãgement & varieté vn ordre indicible: parce qu'en autant de mois l'vn que l'autre ſont partis, l'hiuer, le printẽps, l'eſté, & l'automne, à ſçauoir en trois. Ainſi eſt accomplie toute l'année entiere, comme le nom Grec le monſtre: d'autant qu'elle retourne par les meſmes points & façons en elle meſme, bornant le tout; ce qu'elle ne pourroit faire, ſi elle n'eſtoit aidée des ſaiſons annuelles. Le meſme droit egal ſ'eſtant depuis les choſes celeſtes & hautes iuſques aux terreſtres, ayant premierement enuoyé le plus pur & naïf de ſa nature comme parent & allié de l'air, en haut: & de là enuoyant icy bas comme rayon à l'exemple du ſoleil, ſa ſeconde lumiere: car tout ce qui eſt malfait icy bas procede de l'inegalité, comme tout ce qui eſt bien ordonné de l'egalité, laquelle en ceſt vniuers, à proprement parler, eſt le monde: aux villes, la tres-bien policee Republique, en laquelle le peuple gouuer-

Cours & recours de la Lune.

Les quatre ſaiſons de l'an.

ἐνιαυτὸς αὐτὸς ἐν αὐτῷ.

Virg. in ſe ſua per veſtigia voluitur annus.

ne, qui est de toutes les autres la meilleure : au corps, la santé : & aux ames, l'honnesteté & vertu : au contraire l'inegalité est cause de toutes maladies & pechez. Le temps defaudroit à l'homme, encores qu'il fust d'vne tres-longue vie, s'il vouloit racompter toutes les loüanges de l'Egalité, & de la iustice sa fille, à raison dequoy il me semble que le meilleur est, de se contenter de ce qui a esté dit : & pour resueiller & refréchir la memoire des personnes qui sont curieuses d'apprendre, de consacrer à leurs esprits le reste des images d'icelles.

La iustice fille d'Egalité.

DE LA FORCE ET GRANDEVR DE courage.



PRES auoir cy-deuant parlé de la Iustice & de ses appartenances, tout ce qui estoit de temps & saison, suiuant l'ordre, ie passe à la force, non celle que plusieurs pensent estre rage martialle & furie de guerre, ayãt pour sa conseillere l'ire desireuse de vengeance, mais l'autre, qui est sage & attrempée : car aucuns éleuez de hardiesse accompagnée de la force corporelle, & estãs bien armez & equippez en bataille rãgée, apres auoir deffait vne infinité d'ennemis, sans en auoir espargné pas vn, s'acquierent le nõ de vaillãt hõme, principalement à l'endroit d'vne populace, qui iuge la chose estre telle, nõ toutefois qui ne leur est propre & seant, cõbien qu'il soit à leur gloire & louange, pour la victoire qu'ils ont obtenuë, d'autãt que, pour parler à la verité, ils sont tant de leur naturel que d'vsage,

De quelle maniere de force est icy traitté.

sauuages & cruels, ayans soif du sang humain. Il y en a d'autres qui ne bougent de leurs maisons, estans leurs corps ou de longues maladies, ou du trauail de la vieillesse, en chartre, & n'ayans plus que les os, sains & ieunes neātmoins de la meilleure partie d'eux, à sçauoir de leur ame & entendement, pleins de courage, comblez d'vne hardiesse asseurée : lesquels ores qu'ils n'ayent iamais manié les armes defensiues, & n'y ayent aucunement songé, toutefois par leurs enseignement & bon aduis profitables au public, souuent ont releué & redressé tāt leurs propres, que les cōmuns biēs du pays, qui estoient tōbez, vsans de viues & roides raisons, qui tendoient au profit public. Ceux-cy trauaillent & s'exercēt en la vraye force : ceux-cy sont les vrays chāpions de la sagesse : les autres n'en ont qu'vne faulse & cōtrefaite, laquelle on pourra propremēt appeller presomption & outrecuidance, estant detenus de la maladie d'ignorance difficile à guarir, & ressemblans à la monnoye contrefaite, qui porte la semblance du vray portrait du Prince. Certainement il y a beaucoup de choses en la vie, qui ne sont pas peu fascheuses à supporter, telles aussi confessées & auerées; comme la pauureté, le deshonneur, l'aueuglement, mutilation des membres, plusieurs sortes de maladies, en l'endroit desquelles les personnes de peu de courage se monstrent mols & effeminez, ne pouuans, d'vne lascheté & pusillanimité, qui est en eux, se redresser & releuer : mais les autres, qui sont pleins de courage, se mettent en bon poinct, &

Qui sont ceux qui s'exercent en la vraye force.

en bon ordre pour vertueusement, & fort vaillamment combattre, se rians & mocquans des menaces & brauades de toutes ces choses-là: opposans & mettans en teste à la pauureté la richesse, non celle qui est aueugle, mais l'autre, qui voit fort clair, & laquelle a accoustumé de serrer ses bagues & ioyaux dedans l'ame: car la pauureté en à rüé par terre infinis, lesquels comme lutteurs à qui le courage faut, estans amollis & effeminez de lascheté, sont tombez sous le faix. si est ce toutesfois que si on veut totalement iuger des choses à la verité, il ne se trouuera personne pauure & indigente, d'autant qu'on a pour pouruoyeuse la richesse de Nature, qui ne faut iamais, ne pouuant estre domtée & abbatuë: à sçauoir l'air, qui est la premiere, la tres-necessaire & continuë nourriture, estant sans cesse tant de iour que de nuict attiré par les narines: apres ce on a les fontaines abondantes en eau, les riuieres qui coulent tousiours pour l'vsage & fourniture du bruuage: quant est de la viande, se trouue abondance de toutes sortes de fruicts prouenans des arbres, lesquels r'apportent tousiours les fruicts accoustumez de l'année, par ce qu'il n'y a pas vn d'eux qui face faute, mais tous en tout & par tout r'apportent en abondance. Si doncques aucuns ne faisans compte de la richesse de Nature, poursuiuent celle de la gloire, s'appuyans plustost sur la guide aueuglée, que sur celle qui voit, ceux-là certainement tomberont. Voila la richesse, qui est pour l'entretenement du corps, que Nature a inuentée, &

Forces pour resister à toutes les choses fascheuses à supporter en ceste vie.

Qu'il n'y a personne qui soit pauure. Propos des Stoiciens.

donnée, dont a esté assez parlé. Il en faut maintenant enseigner vne autre plus honorable, laquelle n'aduient pas à tous, mais aux excellens & diuins personnages. La sapience fournit cette richesse par des discours pleins de raisons, par des sentences morales & naturelles, dont sourdent & naissent les vertus qui retranchent de l'ame le luxe & superfluité des viandes, & luy engendrent vn amour d'vne facilité de viure, laquelle n'est point fascheuse & difficile au boire & au manger; mais prenant ce qu'on luy baille & s'en contentant: par ce moyen nous deuenons semblables à Dieu, parce que Dieu n'est point indigent, ny a faute de rien, ayant toutes les suffisances en luy. Ainsi l'homme vicieux & excessif en despence a tousiours soif & desir des choses absentes, à raison d'vne certaine concupiscence insatiable qui est dedans luy, laquelle il entretient, & petit à petit l'allume comme vn feu, l'estendant puis apres tant aux choses petites, que grandes: au contraire l'homme de bien, qui est participant tant de l'immortelle que de la mortelle nature, a bien son corps sujet à pauureté, mais son esprit est riche, ne faisant qu'aspirer à l'immortalité: au moyen dequoy, il oppose à la pauureté la richesse, au bas estat & mespris, honneur & gloire: car la loüange, ayant pour son rampart & forteresse l'honnesteté, & coulant d'icelle, comme d'vne perpetuelle fontaine, ne frequente point auec vne populace d'hommes, qui sont sans consideration & iugement, & ont accoustumé de deceuoir l'inconstance

La richesse de sapience.

La Logique, Morale, & Physique.

L'homme de bien est riche.

de leurs ames par leurs voix & suffrages variables, lesquels ils n'ont point honte de vendre à vil pris, estans corrompus par presents vilains & deshonnestes, ains auec gens de bien & honnestes, dont le nombre est fort petit : aussi la vertu n'est pas grandement espanduë par le genre mortel. Au reste à la perte des sens qui meuuent souuent en pleine vie, ne se trouuant aucune medecine propre pour y remedier, s'offre & se presente la prudence, la plus excellente & puissante de toutes les vertus, qui sont en nous, illuminant les yeux, de l'esprit, qui sans comparaison voyent plus clair que ceux du corps : par ce que les yeux du corps contemplent la face exterieure & apparente des choses visibles par le moyen de la lumiere de dehors: mais les yeux de l'esprit trauersent les corps, & penetrent iusques au fond, tournoyant tous à l'entour des parties d'iceux, & outre recherchans les nature des choses incorporelles, que le sens ne peut apperceuoir: car la prudence, qui les manie, comprend toute la veuë aguë & perceante des yeux, n'ayant besoin d'vne lumiere estrange & bastarde, d'autant qu'elle est comme vn astre ressemblant à ceux du Ciel. Les maladies donques du corps ne font point mal, pourueu que l'ame soit saine : Or la santé de l'ame gist en la bonne & deuë temperature des puissances, courageuse, conuoiteuse & raisonnable, estant la raisonnable maistresse, & tenant en bride les deux autres, comme deux cheuaux hargneux & rebelles. Le nom propre de ceste santé est

Marques de l'inconstance d'vne populace.

Prudence.

Le nombre des vertueux fort petit.

La prudence fait ouurir les yeux de l'esprit.

Les maladies du corps ne font point de mal, pourueu que l'ame soit saine.

Sophrosyné, c'est à dire Attrempence, laquelle contregarde le bon sens & l'entendement: parce qu'estant souuent l'entendemēt en danger d'estre noyé des perturbations dont il est agité, ne le laisse point aller au fond, mais le soustient & le releue en haut, luy donnant ame & vie, & aucunement l'immortalisant. Les enseignemens & remonstrāces de tout cecy sont descrites en plusieurs endroits des liures des loix, où doucement est remonstré aux personnes dociles & faciles à dresser, & aigrement aux rebelles comment ils doiuent despriser les biēs du corps & ceux qui sont de dehors, n'ayās autre but deuant eux, qu'vne vertueuse & honneste vie: du reste qu'ils en facent autant de compte, comme il peut seruir à attaindre audit but. Si ie n'eusse par le passé racompté ce qui appartenoit à l'Attrempence, ie m'efforceroy pour le present de mettre & ranger ensemble ce qui est çà & là couché en lieux diuers & separez: mais puis que j'en ay dit lors, tout ce que le temps me donnoit, il n'est pas raisonnable de le chanter & redire vne autrefois. Ceux donques qui n'ont point esté paresseux de voir ce qui est contenu aux liures precedens, mais l'ont diligemment leu, sans faute cognoistront que tout ce qui a esté dit de la Temperance, se peut presque accommoder à la Force: d'autant que c'est à faire à l'esprit constant, ferme, & genereux de despriser tout ce dont l'orgueil, qui corrompt & gaste la vraye vie, fait cas & estime. Au surplus la loy a eu si grand soin & enuie d'exercer l'ame en la magnanimité, qu'elle

En quoy gist la santé de l'ame.

L'attrempance dite des Grecs σωφροσύνη, cause de la santé de l'ame.

qu'elle a eu égard aux habillemens qu'on deuoit vestir; defendant tant qu'il luy a esté possible, à l'homme de prendre l'habit de la femme, à fin que pas vne trace ou ombre de lascheté n'attaignit le sexe du masle pour le tacher & endommager: car elle veut suiuant tousiours la nature, ordonner choses semblables & accordantes auec icelle, voire iusques aux plus petites. Ayants donques veu les pourtraits des corps de l'homme & de la femme grauez comme sur vne platte forme & tableau, estre dissemblables, & la façon de viure de tous deux diuerse & differente, n'estans point nais aux mesmes affaires: d'autant qu'à la femme a esté baillé pour son lot l'affaire de la maison; & à l'homme la police de la ville: & qu'il falloit que le bon esprit suiuit les regles de Nature: elle a iugé estre proffitable de faire des ordonnances sur le viure & le vestir, & autres cas semblables. Parquoy elle veut que le vray homme se monstre masle par tout, & principalement aux habits, à fin qu'en les portant tant de iour, que de nuict, il ne monstre sur soy pas vne marque de coüardise: au semblable accoustrant la femme de ses habillemens conuenables, luy a defendu de prendre l'habit de l'homme, renuoyant au loin tant les hommes effeminez que les femmes hommasses. car elle sçauoit bien qu'en changeant ou ostant quelque partie d'vn corps entier, que le reste se change, ne demeurãt point en son estat: comme on peut voir aux edifices & bastimens. Au reste, d'autant que les affaires des hommes se voyent en deux tẽps, en

Defense à l'homme de prendre l'habit de femme.

La propre vacation de la femme.

Il ne faut pas qu'il y ait rien deffeminé au vestement de l'homme.

Exercice de l'homme en tẽps de paix & de guerre.

tẽps de paix, & en tẽps de guerre, chacun temps veut auoir ses vertus : or il a esté par-cy deuant parlé des autres vertus, encores s'il est besoin en sera parlé : pour ceste heure il faut chercher, non par maniere d'acquit, mais diligemment ce qui appartient à la magnanimité: les œuures de laquelle, qui se font en temps de paix, le Legislateur Moyse en beaucoup d'endroits de son liure des loix, a loüees selon qu'il en estoit besoin : dont aussi nous auons fait mention aux lieux propres. Nous traitterons doncques icy des faits de celle qui se fait paroistre aux armes, commençans en ceste sorte. La loy ne trouue pas bon que quand on fait le rolle des soldats, on y enrolle tous les ieunes gens, d'autant qu'il y en a entre-eux aucuns qu'il faut refuser pour causes raisonnables, qui sont telles. Il faut tout premierement refuser les craintifs, lesquels facilement, à raison de la coüardise, qui leur est naturelle, se laisseroient incontinent prendre, au moyen dequoy feroient venir vne peur à leurs compagnons : car le vice d'autruy facilement se lance & fourre au cœur du voisin, principalement en la guerre où la raison est troublee de frayeur, & ne peut bien entendre à son affaire, alors on appelle lascheté prouoyance, crainte prudence, coüardise soin de la seureté de sa personne, & couure l'on les tres-vilains actes, de beaux & honorables noms. Afin dõc que les maisons de tous les particuliers ne reçoiuent dommage par la coüardise de ceux, qui vont à la guerre, & par ce moyen les ennemis estans reuforcez & plus glorieux que deuant,

Il commence à traitter de la force qui se fait paroistre aux armes.

Quels personnages doiuent estre enrollez pour le fait de guerre.

ne defacent telles manieres de gens, sans faire aucun conte d'eux : sçachant bien que ce n'est que canaille, qui ne sçait rien faire de bon, & vn empeschement de vaillantise & prouësse; elle a renuoyé les coüards, qui n'ont point de courage, & de lascheté, se laissant tõber: cõme, à mon auis, on ne contrait point les capitaines, qui sont impuissans de leurs corps, de cõbatre; mais on les excuse pour leur imfirmité: car la timidité, qui abat & destruit les forces de l'ame, est vne maladie voire plus griefue, que n'est l'infirmité du corps : ceste-cy dure peu, mais l'autre a esté tousiours nourrie auec l'ame ; tellement qu'elle se maintient ne plus ne moins, que les mẽbres vnis auec le corps, depuis le premier âge iusques à la derniere vieillesse, si Dieu, auquel toutes choses sont possibles, ne la guarit. La mesme loy n'appelle pas aussi tous ceux qui sont hardis & robustes, tãt de leur corps que de leur esprit, & ne demãdent qu'à cõbattre, & se presenter tous les premiers au dãger: mais les loüant de leur bonne volonté & de leur promt courage nullement effrayé, commãde au capitaine de s'informer s'ils ne se sont point rendus & assujettis à quelques affaires necessaires, dont le train ja commencé soit leur force. Si quelqu'vn, dit-elle, n'agueres ayant basty vne maison, n'est point encores entré dedans : ou ayant planté vne ieune vigne & enfouy dedans la terre les seps d'icelle, n'a point recueilli le fruit: ou ayant fiancé vne fille, ne l'a point encores espousée, qu'il s'abstienne de tout œuure & fait de guerre. Certainement ceste exemption est

Les coüards ne doiuent estre enrolez.

La timidité est vne grande maladie de l'ame.

Il faut bien auoir egard mesmes à ceux qui se presentent de bonne volonté.

fort humaine & raisonnable pour deux causes: la premiere de peur qu'estant l'issuë de la guerre incertaine & douteuse, quelques faineans & paresseux reçoiuent les biens que les autres ont acquis auec grãd trauail: car il seroit fort inique que tous ceux-là ne jouissent de leurs propres » biens: Que quelqu'vn eust basti vne maison, & » vn autre y allast demeurer : que l'vn eust plan- » té, & l'autre recueillist le fruit de ce qui auroit » esté planté: que l'vn eust fiancé vne fille, & l'au- » tre qui ne l'auroit point fiancée, l'espousast : » estant par ce moyẽ chacun frustré de la bonne » esperance qu'il attendoit en sa vie. La seconde raison, c'est de peur qu'estans presens de leurs corps en la guerre, ils n'en soient absens de leur esprit : par ce qu'il est necessaire que l'esprit de tels personnages soit tendu où il desire d'estre : & comme ceux qui ont faim ou soif, courent d'vne grande roideur apres la viande ou le breuuage, n'ayans garde de retourner en arriere du desir qu'ils ont d'en iouïr: de mesme ceux qui ont pris peine d'auoir vne legitime espouse, ou vne maison, ou quelque possession aux chãps, voyans que leur esperance n'est point encores accomplie & venuë à chef, ne sont à leur aise, & ne font que penser ailleurs: de sorte que combien qu'ils soient presens de leurs corps à la guerre, toutefois n'y assistent point de la meilleure partie d'eux, qui est l'ame, par laquelle la proüesse ou coüardise du soldat est descouuerte. La loy donques ne veut point qu'on enrolle ces gens-là, ny leurs semblables, au rolle des soldats : mais d'autres, chez les-

Il veut dire que ceux qui ont quelque affaire, ne songent à autre chose.

quels les passions n'ont point logé, ny les ont, comme auant-coureurs, surpris & preuenuz: à fin qu'estans libres & francs de leurs forces & courages, ils se deliberent sans s'excuser & aucunement reculer, d'entrer aux dangers: car comme l'armure ne fait point de proffit au corps infirme ou mutilé de ses membres, tellement que ne la pouuant porter, il la laisse là: aussi le corps robuste ne sert de rien à l'ame qui est malade & passionnée, estant saisi de la mesme passion, laquelle ne s'accorde pas bien auec les choses presentes. Parquoy non seulement elle prend garde aux mileniers, centeniers, & autres capitaines de guerre, mais aussi particulierement à chaque soldat, examinant tant la force du corps, que la disposition de l'ame: le corps, s'il est parfait & accomply de tous ses membres, s'il est sain par tout, s'il est bien lié & proportioné en toutes ses parties, & addroit aux armes: l'ame: si elle est hardie & asseurée, ne s'effroyant de rien, si elle est prudente, si elle aime l'honneur, preferant la mort honneste & glorieuse à la vie infame & ignominieuse. Certainement chacune de ces choses cy vaut beaucoup à part soy: mais quand toutes ensemble se rencontrent, alors elles monstrent vne force inexpugnable & nompareille: de sorte que ceux qui combattent: rapportent la victoire de leurs ennemis, sans qu'il y ait aucun sang respandu de leur costé. De tout cecy les saincts liures font foy. C'est vne nation fort peuplée que celle des Arabes, lesquels anciennement on appelloit Madianæans: Ces Ara-

Ceux qui vont à la guerre, il faut qu'ils soient libres d'esprit.

Le corps robuste ne sert de rien à l'ame qui est malade.

Haine des Madianites contre les Hebreux.

bes portãs rancune & enuie aux Hebreux, non pour autre chose que pour ce qu'ils adoroiẽt le tres-haut & tres ancien auteur, & Pere de tout l'vniuers, en la sauuegarde & protectiõ duquel ils estoient, inuenterent toutes les ruses qu'ils peurent pour les seduire & les attirer du seruice de l'vnique & vray Dieu, à des idolatries, d'autant que par ce moyen ils les pensoient facilement vaincre. apres donques qu'ils eurent fait & dit mille choses, sans pouuoir venir à chef & à bout de leur entreprise, ayans perdu courage, & estans comme gens desesperez qui ne font qu'attendre la mort, songerent & inuenterent ceste ruse. Il firent venir par deuers eux les plus belles femmes du pays, ausquelles ils dirent ces propos: Voyez cõme l'armée des Hebreux s'estend de tous costez, estant grande & grosse à merueilles: or le plus fascheux rẽpart & forteresse d'icelle, c'est le cõmun accord qui est entr'eux, lequel procede de l'opinion qu'ils ont d'vn seul Dieu, dont comme d'vne fontaine coule leur amitié estroitte, ferme, & indissoluble, qu'ils se portent les vns aux autres: mais l'homme est aisé à prendre par le plaisir, & principalement par celui qu'on reçoit de la compagnie de la femme: vous estes fort belles & gentilles, la beauté de la femme est de sa nature attrayante: la jeunesse aussi glisse facilement à la paillardise. Ne craignez point les noms de paillarde ou d'adultere, comme deshonnestes, leur opposant les proffits qui prouiennent du fait, lesquels tourneront vostre present deshonneur en vne eternelle & immortelle gloire, si en

Ceste histoire est discourue en la vie de Moyse.

Exhortation aux femmes pour s'abandonner aux Hebreux.

La grande forteresse des hommes consiste au commun accord de l'adoration de Dieu.

abandõnant vos corps, & en joüant ceste ruse, rapportez la victoire des ennemis : en ce faisant maintiẽdrez vos ames vierges & entieres, lesquelles pour l'aduenir sellerez de chasteté: au surplus ceste guerre apportera vne tres-merueilleuse gloire aux femmes, ne pouuant estre menée à bonne fin par les hommes:car quant à nous, nous confessons dés ceste heure que sommes vaincus, d'autant que nos aduersaires sont plus forts en toutes choses que nous : mais vostre sexe, qui peut beaucoup en cecy, & est vn tres grand bien & auancement pour la victoire, conduira tout à bonne fin, sans aucun danger: tellement que sans qu'il y ait aucun sang respandu, & qui est plus, sans aucun effort, si tost que serez apperceuës d'eux, à vostre aise les dompterez. Ayans les femmes ouy ces propos, qui ne sçauoient que c'estoit d'vne vie chaste & pure, & n'y auoient iamais songé, d'autãt qu'elles n'auoient aucunement gousté de la vraye doctrine & bonne nourriture, s'y accorderent: de sorte qu'elles, qui auparauant contrefaisoiẽt les chastes, n'en firent plus de semblant, & s'accoustrerent de leurs riches & pretieux vestemens, de leurs bagues & joyaux, & de toute autre chose dõt la femme a coustume de se parer, rendans la beauté naturelle, par leur soin & diligence de meilleure grace, & faisans tout ce qu'elles pouuoient, pour prendre par ces apasts la jeunesse, qui estoit facile à prendre. Elles se presenterent donques premierement à la veuë de tous, puis s'estans approchees, amorsoiẽt & attiroient à elles par leurs regards lascifs, leur

L'homme est pris de la femme, comme le poisson de l'amorce.

Les femmes attirent à soy la ieunesse des Hebreux.

beau babil, leur remuëmens & gestes impudiques, vne partie de la jeunesse, qui estoit la plus sotte & esuentée, & n'auoit point l'esprit posé & rassis: tellement que par la vilanie & paillardise de leurs corps, accrocherent comme à l'hameçon les ames, de ceux qui auoient eu leur compagnie, leur faisant faire des sacrifices profanes, & des offrandes detestables à des idoles forgées des mains des hommes: par ce moyen les estrangerent & retirerent du seruice de l'vnique & vray Dieu: cela fait, comme elles estoient toutes prestes à annoncer bonnes nouuelles à leurs maris, & leur faire entendre qu'elles auoient retiré les Hebreux de leurs loix fermes & stables, Dieu ayant pitié du cas auenu, y remedia, faisant faire soudainement la punition des insensez, qui estoient au nombre de vingt quatre mille: lesquels furent tous, cõme en vn rauage de torrent sur le chãp desfaits, pour donner crainte aux autres. Apres le gouuerneur de la nation, Moyse, qui chantoit tousiours aux oreilles & aux esprits de ses sujets les enseignemens du seruice & honneur qui estoit deu à Dieu, choisissant de chaque lignée mil hommes des plus vaillans, les mit en ordre pour faire la punition & vengeance des embusches que leurs ennemis leur auoiẽt dressées par leurs femmes: lesquels pensoiẽt qu'en faisant tresbucher les Hebreux du haut de la Religion diuine, qu'ils les destruiroient & ruineroient: ce que toutefois ne peurent. Les Hebreux donques, combien qu'ils fussent petit nombre à comparaison de tant de millions,

Desfaite des ennemis sans perte de pas vn des Hebreux.

toutefois estans tous aguerris & hardis, & chacun d'eux valant vne compagnie, allerent contre leurs ennemis, tellement que sans faire aucun conte de la grande multitude coururent dedans les escadrons, & tuerent non seulement ceux qui estoient rangez en bataille, ains aussi tous les autres qui estoient prests pour secourir & remplir les rangs vuides: de sorte qu'au premier cry ils en saccagerent vne infinité, & firent si bien qu'il n'en demeura pas vn: ils tuerent aussi les femmes, qui auoient consenty aux méchantes volontez de leurs maris, & emmenerent captiues les filles vierges, prenans pitié de l'innocente ieunesse. Au reste ils donnerent si bon ordre à celle grande guerre, qu'ils ne perdirent pas vn de leur compagnie; mais tout autant qu'ils estoient venus en la bataille, autant s'en retournerẽt sains & entiers, sans auoir esté blessez & naurez, voire, s'il faut dire la verité, auec double force: car la joye qu'ils receurent de la victoire leur redoubla la force. Or il n'y eut rien qui fut cause de leur victoire, que l'enuie & le grand desir qu'ils auoient d'emporter la victoire & honneur de ceste bataille, qui se faisoit pour l'hõneur de Dieu: en laquelle Dieu, secours inuincible, combattoit le premier, donnant & fournissant à leurs esprits bons aduis & conseils, & adjoustant à leurs corps vne puissance tres-forte. La preuue du secours de Dieu, c'est qu'en premier lieu beaucoup de millions furent défaits par peu de gens, ne s'estant pas vn des ennemis sauué: secondement pas vn d'eux ny de leurs amis fut tué: n'estant ny le nombre,

Secours de Dieu.

Notable aduertissement de Moyse.

ny le corps amoindry ny affoibly. Parquoy le Prophete enhortant & admonnestant de bien viure, dit ainsi: Si tu t'adonnes à la iustice, & aux autres vertus, tu viuras vne vie sans guerre, & à tousiours paisible, ou si la guerre t'aduient, tu surmonteras aisément tes ennemis, estant Dieu inuisiblement chef de la bataille, & de tout son pouuoir ayant soin de te sauuer. Combien donques que les armées tant de pied que de cheual fort bien équippées, t'assaillent, & s'emparent par surprise ou autrement de tes forteresses & lieux de defense, estans fortifiez de tous les appareils de guerre, ne t'effroyes point; encores que tu ayes faute de ce dont elles ont grandement abondance, d'aides & alliez, d'armes, de lieux commodes, d'appareils, & viures: car il ne faut qu'vn petit vent tombant d'en-haut, pour renuerser ou froisser en vn instant, comme vne nauire chargée de biens, tout cela: mais les choses de peu de valeur & fresles se remettent sus, ne plus ne moins que les espics, ja lasches & affoiblis du halle: lesquels se reuiennent par le moyen de la rosée & pluye salutaire que Dieu leur enuoye. Dont appert que Dieu est tousiours tout à l'entour de l'homme iuste & sainct, parce que ses alliez & amis sont tout à faict heureux, & ses ennemis extrémement malheureux. Cecy suffira auoir esté dit de la force.

Dieu est tousiours à l'entour de l'homme.



EXPOSITION DE PHILON, SVR LES DIX Commandemens.



'AY donné à connoiſtre aux liures precedens les vies des ſages hommes, ſelon Moyſe, leſquels non ſeulement ont eſté declarez par le teſmoignage de la ſaincte Eſcriture, auteurs de noſtre nation : mais auſſi ont eſté tenus & reputez pour loix non eſcrites: maintenant ſelon la ſuitte & ſuiuant l'ordre, i'examineray fort diligemment & ſoigneuſement les formes & la generalité des loix eſcrittes, ſans laiſſer la façon & la figure de l'allegorie, ſ'il ſ'en trouue aucune, pour contenter les gens ſçauants, qui de leur eſprit & naturel ſont curieux d'apprendre, & ont couſtume de rechercher pluſtoſt les choſes cachées, que les apparentes. Pour commencer, il faut premieremẽt reſpondre à ceux qui demandent; pourquoy Moyſe a fait les loix és deſerts grands & ſpatieux, & non pas aux villes. En premier lieu, ç'a eſté parce que la plus part des villes ſont pleines de maux innumerables, tant d'impietez cõtre la diuinité, que de pechez, que

Pourquoy Moyſe a eſtably les loix au deſert, & non aux villes.

La premiere raiſon.

commettent les vns contre les autres : car il n'y a rien en icelles, qui ne soit falsifié & corrompu. Les choses contre-faites sont plus estimées & prisées de nous, que les naïfues : les vrayes ne sont point en credit, comme les probables : lesquelles estans faulses de leur nature, proposent à l'entendement des fantasies & imaginations colorées d'vne belle apparence, pour tromper & seduire ceux qui sont dedans les villes : où prend naissance le traistre & déloyal orgueil, qui se fait adorer d'vn tas de lourdaux, tous estonnez de sa grandeur, & faisans grands cas des vaines gloires qui procedent des coronnes d'or, des robbes de pourpre, de la multitude des seruiteurs, des chariots, qui portent ces grands Messieurs qu'on dit estre demy-Dieux : maintenãt traisnés par mulets & cheuaux attelez, maintenant chargez dans des littieres, sur le col des pauures gens, plus foulez certes en leurs cœurs, pour la vilenie de l'iniure qu'ils souffrent, que non pas en leurs corps. Cest orgueil est cause de plusieurs autres maux, d'outre-cuidance, de mespris & dédain, d'impieté : qui sont les commencemens des guerres, tant estrangeres, que ciuiles : lesquelles ne laissent rien en repos, soit commun, soit particulier, ny en la terre, ny en la mer. Mais qu'est-il besoin de raconter les torts que font les hommes les vns aux autres poussez d'vn orgueil, puis que les choses diuines, qu'on estime tenir le plus haut lieu d'honneur, en sont méprisées ? Car quel honneur y pourroit-on trouuer, veu qu'il n'y a point de verité, laquelle tant de nom que d'effet est honorable, comme

Corruption & vices regnans aux villes.

L'orgueil cause de grands maux.

au contraire, le mensonge est de sa nature infame? Que le mespris en soit grand, il est assez notoire à ceux qui voyent clair. Il n'y a personne qui ne sçache que les peintres & potiers de terre ont fait vne infinité d'images tant en bosse, qu'en peinture, dont ils ont remply & enuironné les Temples & lieux sacrez, leur dressant des Autels, & leur faisant des honneurs celestes & diuins, cõbien qu'elles soient sans ame. Ceste sorte de gens, l'Escriture saincte la fait semblable, & fort bien à propos, à ceux, qui sont issus d'vne paillarde: car tout ainsi que ceux-cy appellent les amoureux de leur mere, leurs peres, ne sçachant qui est leur vray & naturel pere: aussi les peuples qui habitent aux villes, ne connoissans point le vray Dieu, s'en sont forgez vne infinité de faux. Dont est aduenuë, chacun se forgeant à sa fantasie des Dieux, vne dispute & doute du Souuerain, laquelle a engendré tous les autres debats. A quoy premierement regardant Moyse, il a voulu bastir ses loix hors des villes. Il a pensé aussi à vne autre raison, qu'il estoit requis que les esprits de ses Citoyens, qui deuoient receuoir les sainctes loix, fussent purifiez & nettoyez de taches, que la commune des villes ramassée & meslée de toutes sortes de gens se frottans les vns contre les autres, leur auoit attachées, lesquelles tenoient si fort qu'à grand'peine on les pouuoit oster: ce qui ne pouuoit auenir sinon qu'ils fussent éloignez des villes. auec ce il y falloit beaucoup de temps, & attendre iusques à ce que les marques des vieux pechez imprimées dedans les ames, decheus-

Source d'impieté.

Seconde raison.

sent peu à peu, & finalement fussent totalement effacées & reduites à neant. Par ce moyen les bons Medecins sauuent les malades, d'autant qu'ils ne leur baillent aucune viande, qu'ils n'ayent premierement chassé les causes des maladies; veu que si elles demeuroient dedans le corps, les viandes seroient inutiles, voire ne seroient autre chose, qu'vne dommageable matiere & nourriture à la maladie. A bonne raison doncques il retira ses gens des mauuaises compagnies, qui sont és villes, au desert, à fin qu'il nettoyast leurs ames du peché, & apres leur fournist viandes & nourritures propres, qui ne pourroient estre autres, que les loix & paroles diuines. La troisiesme cause est telle. Tout ainsi que ceux qui entreprennēt vn long voyage par mer, ne commencent point à preparer les voiles & les gouuernaux, apres qu'ils sont embarquez & esloignez du port: mais estans encores en terre accoustrent tout ce qui leur est propre & commode à la nauigation: aussi Moyse n'a pas voulu qu'apres que ses citoyens seroient venus pour habiter en vn nouueau païs, & demeurer dedans les villes, ils cherchassent lors des loix, pour estre policez & gouuernez: mais il a voulu qu'ils fussent auparauant instruits aux regles de la police, & exercez aux bonnes ordonnances, à fin qu'en entrant dedans les villes, ils vsassent tout incontinent des appareils de la Iustice en toute concorde & vnion de volontez, rendans à vn chacun, ce qui luy appartenoit. On allegue vne autre quatriesme raison, laquelle n'est pas impertinente, mais approche

Moyse a fait comme le bon Medecin.

Troisiéme raison.

Quatriéme raison.

bien pres de la verité : c'est que d'autant qu'il falloit que les esprits de ses gens tinssent pour tout certain que les loix qu'il leur donnoit, n'estoient inuentions humaines, mais éuidens oracles & paroles de Dieu, il estoit besoin de les destourner loin des villes, & les mener en des deserts grands & spatieux, où il n'y auoit ny fruict bon à manger, ny eau bonne à boire: à fin que par ce moyen ayans faute des choses necessaires, & ne faisans qu'attendre l'heure qu'ils mourussent de soif & de faim, ils trouuassent soudainement abondance de toutes les choses propres & conuenables à la vie, s'offrans & se presentans d'elles mesmes : le Ciel pleuuant la nourriture, qu'on appelloit la Manne : & leur tombant de l'air pour leur pitance grande quantité de cailles : auec ce deuenant tantost l'eau qui estoit amere, douce & bonne à boire, tantost saillant d'vn rocher dur & aspre comme vne fontaine ; & lors n'eussent plus en admiration le Nil, & ne doutassent si c'estoient les loix de Dieu: ayans de ce receu vne preuue tres-éuidente par ses largesses, lesquelles ils auoient experimenté en leurs necessitez, ne s'y attendans aucunement : car celuy qui auoit donné abondance de toutes choses pour viure, dõnoit quand & quand les moyens pour bien viure: pour viure, leur fournissant la viande & le breuuage, lesquels ils trouuoiét tout prests, n'y ayans rien fait : & pour bien viure (comme aussi il estoit bien raisonnable) force loix & ordonnances, qui rendoient leurs ames meilleures. Voila les raisons probables qu'on peut alleguer sur ce

doute: car Dieu seul connoit les vrayes. Apres auoir suffisamment parlé de cecy, ie declareray par ordre & par le menu les loix : mais il faut premierement entendre: qu'entre les loix il y en a aucunes que Dieu, ne se seruant de personne, luy mesmes par sa bouche a ordonnées : les autres par le Prophete Moyse, qu'il choisit de toutes les lignées, comme le plus parfait & le plus propre pour annõcer ses sainctes ordonnances. Celles doncques qui ont esté prononcées par sa bouche, sont les premieres loix, & chefs de loix particulieres : mais celles qui ont esté baillées par le Prophete, dépendent des autres, & s'y rapportent totalement. Ie parleray, tant que mon pouuoir se pourra estendre, des deux sortes, & premierement des generales. Il faut noter, auparauant que d'y entrer, vne chose admirable: qu'elles sont toutes comprises dedans le nombre entier de Dix, lequel contient toutes les differences des nombres pairs, & non pairs, des pairs de deux, des non pairs de trois, & des pairs & impairs des cinq : il contient aussi les raisons multipliantes, qui sont aux nombres super-partientes, & super-particulieres: & encores toutes les proportions, tant celle d'Arithmetique, qui surmonte d'autant comme elle est surmontée, ainsi qu'on voit en vn, deux, trois : que la Geometrique, qui est, quand il y a telle raison du second au premier, que du troisiesme au second: comme appert en vn, deux, & quatre : & aux doubles, triples, sesqui-seconds, sesqui-tiers, & autres semblables. Il contient dauantage la proportion harmonique, qui est, quand le milieu d'entre

Distinction des loix.

milieu d'entre les extremitez surmonte de partie & portion, comme il est surmonté : comme au quatriesme & sixiesme. Le dix aussi comprend non seulement les proprietez des figures qui paroissent aux triangles, quadrangles, & aux autres de plusieurs angles, mais aussi celles des accords, comme de celuy qu'on appelle Diatessaron lequel a la proportion sesqui-tierce, sçauoir est de quatre à trois : & du Diapente, qui est sesqui-seconde, à sçauoir de trois à deux : & du Diapason, en raison double, comme de deux à vn : & du Disdiapason, en raison quadruple, comme de huict à deux. Pour ceste cause il me semble que les premiers, qui ont imposé les noms aux choses (car ils estoient sages) l'ont à bonne raison appellé Decade, c'est à dire Dizaine, comme s'ils eussent voulu dire Dechade, c'est à dire, ample & capable, mot descendant du verbe Dechesthai, c'est à dire prendre & receuoir; d'autant qu'il contiēt & comprend tous les genres des nombres, & des raisons & proportions, qui se trouuent en iceux, comme aussi des harmonies & accords. Outre les causes susdites, on doit faire vn grand cas & estime du Dix, de ce qui comprend la nature, qui n'a point de mesure & celle qui a mesure. Celle qui ne peut mesurer consiste seulement au point geometrique, mais celle qui a mesure s'apperçoit en trois especes, à sçauoir en la ligne, en la superficie, ou plate-forme, & au corps solide : ce qui est borné de deux poincts est ligne : ce qui a deux mesures est superficie, s'estandant la ligne en largeur : & quand tous les trois se rencontrent,

δεκάς, Dizaine δεχάς ou δεχαίς. ἀπὸ τοῦ δέχεσθαι. δέχεσθαι

En quoy consiste la nature de ce qui a mesure, & de ce qui n'en a point.

lors se fait le solide, qui est quand la longueur & largeur reçoiuent profondeur & espoisseur, en quoy la nature s'arreste, ne passant outre: d'autant qu'elle n'a point produit plus de trois mesures. Les exemples de toutes ces mesures sont les nombres : du poinct, qu'on ne peut mesurer :l'vnité de la ligne,le deux : de la plate-forme,le trois : & du solide, le quatre. lesquels nombres assemblez font le dix, qui mõstre encores par les choses visibles, d'autres beautez: car presque tous les nombres infinis sont mesurez par luy, estant borné de quatre nombres, qui le composent, de l'vnité, du deux, du trois & du quatre: ces mesmes nombres & bornes font le cent des dixaines, par ce que dix, vingt, trente,& quarante font cent : semblablement le mille se fait des cents, & le million des milles:or l'vnité,le dix,le cent,& le mille,sont quatre bornes dont naist le dix. Le dix monstre encores d'autres differences aux nõbres, en celuy qui est mesuré par l'vnité, comme est le trois, le cinq, & le sept, au quatriesme également égal, qui est quarré au cube huitiesme, lequel est égal également, & finalement au six parfait & égal à toutes ses parties,au trois, au deux, & à l'vnité. Mais qu'est il besoin de raconter les vertus du Dix, qui sont infinies, & traitter en passant vne chose si grande, qui de soy est vne matiere bien ample à ceux qui font profession des Mathematiques ? Nous les remettrons donques à vn autre temps : toutefois il ne sera, peut estre, impertinent, d'en toucher vne pour exemple. Ceux qui s'adonnent aux preceptes de

Composition du solide.

Philosophie, disent qu'il n'y a en la nature que dix categories, à sçauoir la substance, la qualité, la quantité, la relation, l'action, la passion, l'habitude & disposition, la situation, & ce dont on ne se peut passer, le lieu & le temps: car il n'y a rien qui ne participe d'eux, comme moy ie suis participant de la substance, ayant emprunté de chaque élement, dont le monde est composé, ce qui me faut pour le bastiment de mon corps, de la terre, de l'eau, de l'air, & du feu: ie participe aussi de la qualité, d'autant que j'ay face humaine: de la quantité, à raison de la stature grande ou petite: de la relation, estant à droit ou à gauche de quelqu'vn: de l'action, quand ie fay quelque chose en frottant ou tondant: de la passion, quand j'endure estant frotté ou tondu d'autres: de l'habitude estát vestu ou armé: de la situation, estát assis ou couché: ie suis aussi, sans aucune doute, en lieu & en temps; d'autant qu'il n'y a rien de tout ce qui a esté dit, qui puisse estre sans ces deux. Or nous auons assez parlé de cecy. Il faut maintenant adiouster à ce qui a esté dit, les dix commandements ou loix, ou pour parler mieux à la verité, les oracles & paroles de Dieu, que le pere de l'vniuers a prononcé luy mesme en plaine assemblée tant d'hómes que des femmes. Mais estoit-ce qu'il exprimast vne voix: demandera quelqu'vn? Nenny. Il se faut bien donner garde que ceste pensée entre en nostre esprit: car Dieu n'a que faire, cóme l'homme, ni de bouche, ny de langue, ny d'arteres: à raison dequoy il me semble qu'il fist alors quelque diuin miracle,

Dix categories.

Exemple de l'homme.

Voix diuine & inuisible formée en l'air.

& qu'il commanda qu'vne voix inuisible fust formée en l'air, & saillit d'iceluy plus merueilleuse & resonnante, que n'est celle de tous les instruments parfaits en tous accords, n'estant point sans ame, ny venant d'vn sujet composé de corps & d'ame, comme est l'animal, accomply d'vn & d'autre, mais estant vne ame garnie de raison, parlant bon & clair langage: laquelle façonnant l'air, le tendant & aiguisant, & le tournant au feu flamboyant, se faisoit ouïr comme vne trompette bien entonnée de poinct en point & distinctemēt, tant de ceux qui estoient loin, que des autres, qui estoient pres. La voix de l'homme coustumierement s'affoiblit quand elle s'estend loin, & perd sa force peu à peu par le grand espace qui est au milieu, comme sortant d'instrumens corruptibles, au moyen dequoy on ne l'oit pas aisément de loin: mais cette cy estoit nouuellement forgée, toute pleine de vie, que la vertu de Dieu souffloit, luy donnant vie & force, tellement que l'espandant de tous costez rendoit la fin d'icelle fort claire, entrant au surplus aux esprits des oyans vne meilleure ouïe, que n'est celle des oreilles: aussi le sens corporel est de soy lourd & tardif, & ne bouge, iusqu'à ce qu'il soit frappé de l'air: mais celuy de l'ame inspirée de Dieu, preuient & court d'vne grande vistesse au deuant des enseignemens: Voila ce que nous auions à dire de la voix diuine. Quelqu'vn, non sans propos estant en doute, pourroit icy demander pourquoy estoit-ce qu'estants tant de millions de personnes assemblées en vn lieu, Dieu a voulu

Grande foiblesse de la voix humaine.

declarer ces dix Commandemens en langage singulier, comme s'il ne se fust addressé à plusieurs, ains à vn seul, en disant : Tu ne paillarderas: Tu ne tueras, Tu ne desroberas: & ainsi consequemment des autres. Il faut respondre que par là il veut que ceux qui lisent la saincte Escriture, apprennent vn enseignement fort beau : à sçauoir que quand chacun est homme de bien & obeïssant à Dieu, il est égal en honneur à toute vne nation fort peuplée, & qui est plus, à toutes les nations, voire, s'il faut aller plus auant, ie diray égal à tout le monde. Pour ceste raison en quelque endroit loüant vn homme de bien, il dit: Ie suis ton Dieu. Combien qu'il soit le Dieu de tout le monde: de sorte que les sujets, qui ne laissent point leur rang, mais cherchent à complaire à leur Capitaine, sont participans du mesme guerdon & honneur. La seconde raison est telle: Quand on presche publiquement en pleine assemblée, on ne parle pas tousiours generalement, mais quelquesfois particulierement: tellement qu'il semble qu'on s'addresse particulierement à vn chacun, en commãdant quelque chose, ou la defendant : dont aduient qu'estant chacun en particulier admonnesté de ce qu'il doit faire, & par mesme moyen tous, que on se rend plus obeïssant, en prenant l'enseignement pour soy : mais quand on presche generalement, ceux qui se trouuent en la compagnie font des sourds, & ne se soucient de ce que on dit, seruant l'assemblée de manteau, pour couurir leur rebellion. La troisiesme cause, c'est à fin que ny Roy, ny Prince remply d'orgueil

premiere raison.

Dieu est specialement le Dieu de l'homme vertueux.

Seconde raison.

Troisiesme raison.

& presomption ne déprise l'hôme priué & de pétit estat, mais cheminant aux comandemens des loix sacrées, il abaisse le sourcil, oubliant l'opinion folle & presomptueuse, qu'il a de soy, par ceste probable ou plutost vraye raison, en faisant ce discours en soy-mesmes: si l'increé, l'immortel, l'eternel, le Createur de toutes choses, qui n'a besoin de rien, le bien-faicteur, le Roy des Roys, le Dieu des dieux n'a point voulu mépriser le plus petit & le plus simple hôme du monde, mais a bien daigné le receuoir au bâquet de ses saintes paroles, côme si à luy seul il eust voulu apprester le festin, & l'eust voulu rassasier au contentement & plaisir de son ame instruitte par luy aux grands & sacrez mysteres: pourquoy estce que moy, qui suis mortel, hausse la teste, & m'enfle, m'esleuant pardessus mes semblables? lesquels, encores qu'ils ne soient égaux en biens à moy, ils sont toutefois égaux, quand à la nature humaine, estans tracez d'vne mesme face, commune selon nature à tous les hômes. Ie me montreray donques doux & affable, voire quand j'auroy la puissance sur la terre & la mer, aux pauures & simples gens, à ceux qui sont abandonnez de leurs proches parens, aux orphelins, qui n'ont ny pere ny mere, aux femmes vefues, aux vieillars qui n'ont point eu d'enfans, ou apres en auoir engendré, les ont perdus deuant le têps: car puis que ie suis homme, il n'est pas raisonnable que ie maintienne vn orgueil & grauité tragique: Ie me contiendray dedans la Nature: n'outrepassant les bornes d'icelle: j'accoustumeray mon esprit à vne

maniere de viure douce & amiable, non seulement pour les incertains tours de la fortune, laquelle change toutes choses au contraire, comme le bon-heur, en mal-heur : mais par ce qu'il ne faut oublier, encores que le bon-heur durast tousiours, quel on est. Voilà les raisons pour lesquelles il semble, que Dieu a publié en langage singulier ses oracles, comme s'il eust voulu parler à vn seul. Or, ainsi que la raison vouloit, tout l'entour du lieu bruyoit de cas merueilleux, d'esclats de tonnerre si grans, que les oreilles ne les pouuoient supporter, d'esclairs & lumieres fort reluisantes : du son d'vne trompette inuisible se respandant fort loin : de la descente de la nuée, laquelle, cõme vne colõne, auoit le soubassemẽt appuyé fermement sur la terre, & esleuoit le reste du corps en hault iusques à la hauteur du Ciel : de la roideur & force du feu celeste, de la fumée espesse, qui ombrageoit tout ce qui estoit à l'entour. car il falloit bien qu'à l'aduenement de la puissance diuine toutes les parties du monde se remuassent pour luy faire seruice, & que pas vne d'elles ne se reposast. Ce pendãt le peuple se tenoit debout, s'abstenant de la cõpagnie des femmes, & de tous autres plaisirs charnels, fors que des viandes necessaires: s'estãt aussi au parauant nettoyé l'espace de trois iours par bains & lauemens d'eaux, & ayant pris vn acoustremẽt blanc & net: au reste tout attentif, dressant les oreilles, pour escouter la parolle de Dieu : de sorte qu'il se gouuernoit tout ainsi comme Moyse l'auoit aduerty auparauant que

Descente de la nuée en forme de colomne.

Le peuple preparé & attentif à receuoir les diuines loix.

l'assemblée se fist, ayant ledit Moyse sceu à part de Dieu, le iour destiné à l'assemblée. Sur ces entrefaittes vne voix espouuantable retentit du milieu d'vne flamme lancée du Ciel, laquelle estoit fort bien façonnée en langage commun & familier, à ceux qui l'oyoient, & donnoit si clairement à entendre ce qu'elle disoit, qu'il sembloit qu'on le voyoit plustost qu'on ne l'oyoit. Ce que i'ay dit est confirmé par la loy, où il est escrit: Tout le peuple voyoit la voix fort appertement. La voix des hommes est entendue par les oreilles, mais celle de Dieu veritablement se void. Pourquoy? parce que tout ce que Dieu dit n'est point parole, ains œuure, qu'apperçoiuent plustost les yeux, que les oreilles. Certainement c'est vne chose bien dite & bien seante à Dieu, que la voix sortoit de la flamme: d'autant que les paroles de Dieu sont purifiées & approuuées, ainsi qu'est l'or par le feu. Ceste figure aussi nous represente quelque autre chose, comme cecy. Le feu a deux vertus, l'vne esclaire, & l'autre bruste: la premiere signifie, que ceux qui sont obeïssans aux commandemens de Dieu, viuront tout le temps de leur vie en lumiere claire, estans leurs esprits guidez des loix, comme d'astres luisans: la seconde, que les autres, qui n'y voudront entendre, seront échauffez & bruslez de leurs conuoitises du dedans, lesquelles, au semblable de la flamme, les consommeront totalement. Voila ce que nous auions à dire pour le commencement. Il nous faut maintenant tourner vers les commandemens, & diligemment considerer

La voix visible.

Deux vertus du feu & ce qu'elles signifient.

en quoy ils sont differens les vns des autres. Il y en a dix, qui ont esté partis en deux cinq, & grauez en deux table, cinq en chacune. La premiere table, qui contient les cinq premiers, a le premier lieu & le plus excellent : & la seconde, le second, & le moindre. Toutes ces deux tables sont bonnes & profitables à la vie dressans des chemins larges & aisez, qui tirẽt à vne mesme fin, par lesquels l'ame, conuoiteuse du souuerain bien, peut marcher seurement. *Partion des loix en deux tables.*

La premiere table doncques des commandemens est de la monarchie, dont le monde est gouuerné : des statuës & images, & generalement de tous les œuures faits des mains : de ne prendre point le nom de Dieu en vain : de la deuote obseruãce du saint Sabbath : de l'honneur qu'on doit au pere & à la mere, particulierement à chacun, & generalement à tous deux : de sorte que ceste table, commence à Dieu Pere & Createur de l'Vniuers, & finit aux pere & mere, lesquels suiuans le naturel de Dieu engendrent particulierement. *Les commandemens de la premiere table.*

La seconde table des autres cinq contient toutes defences, defendant l'adultere, le meurtre, le l'arcin, la menterie, la conuoitise. Il faut soigneusement examiner chacun d'iceux, & n'en laisser pas vn derriere. *La 2. table.*

Le meilleur commencement de toutes les choses qui sont au monde, c'est Dieu, comme de toutes les autres vertus, la pieté & seruice diuin. Il nous faut premierement donques parler de cecy. Autrefois vn abus, non petit, a detenu la plus grande partie des hommes d'vne chose, laquelle seule, on *Abus des hommes s'estans fouruoyez de Dieu.*

par dessus toutes les autres, deuoit estre fize & posée nette de toute faute dedans l'esprit d'vn chacun : car aucuns ont pris pour leurs Dieux les quatre elemens, la terre, l'eau, l'air, & le feu, les autres, le Soleil, la Lune, & les astres, tant fichez, que vagues, qu'on appelle estoilles & planettes: les autres le Ciel seulement, les autres tout le monde : tellement qu'ils ont passé, sans dire mot, le tres-haut & tres-ancien Createur, Roy de la grande ville, & Capitaine de l'armée inuincible, lequel gouuerne & conduit tout cest Vniuers salutairement : donnans à leurs Dieux des noms faux, tantost d'vne sorte, tantost d'vne autre : qu'ils appellent la terre, Proserpine, Cerés, & Pluton : la mer Neptune, controuuans force grande trouppe de Demons marins, tant masles, que femelles, qu'ils disent estre à son seruice : l'air, Iuno, le feu, Vulcain : le Soleil, Apollo, la Lune Diane, & l'estoille du iour, Venus : le Stilbe, Mercure : donnans à toutes les autres estoilles des noms pris des fables tissuës & ourdies, fort bien & proprement pour deceuoir les oreilles, qui croyent trop de leger : en ce faisant leur semble qu'ils disent d'or, & triomphent à donner des noms. Ils partissent aussi le Ciel en deux hemispheres & deux demi-ronds, l'vn dessus la terre, & l'autre dessous, qu'ils ont appellé les Castors fils de Iuppiter, controuuans la fable de leur vie alternatiue, estant tantost en l'vn, tantost en l'autre : car d'autant que le Ciel roulle & tournoye continuellement sans cesse, il est necessaire que tous les deux hemispheres

Il entend le monde.

Les faux Dieux de l'antiquité.

Fable de Castor & Pollux.

facent le tour deſſus & deſſous l'vn apres l'autre : comme il nous ſemble : par ce que, pour en dire la verité, il n'y a point de deſſus & deſſous aux ſpheres & cercles: mais cela ſe dit pour le regard de noſtre ſituation: de ſorte que nous diſons eſtre deſſus, ce qui eſt deſſus la teſte, & deſſous le contraire. Au reſte il ſe preſente icy vne belle & ſainte ſentence à celuy qui ſe meſle de la vraye & naïfue Philoſophie, & fait comte de la pure & ſimple pieté : c'eſt de ne penſer qu'aucune partie du monde ſoit maiſtreſſe d'elle meſme, & ſe gouuerne à ſon plaiſir: d'autant qu'elle a eſté faite : or ce qui a eſté fait, eſt periſſable, ſi ce n'eſt que par la prouidence de Dieu il ſoit fait eternel, n'ayant point autrefois eſté : d'en dire autant de Dieu, que quelquefois il n'euſt point eſté, & apres auoir eſté fuſt deuenu immortel, il n'eſt loiſible. Il y a toutefois des gens ſi beſtes & lourdaux au iugement des choſes, que non ſeulement ils croyẽt que tous ceux qu'auons recité, ſoient Dieux, mais auſſi qu'vn chacun d'eux eſt Souuerain Dieu, n'ayans aucune cognoiſſance de celuy, qui veritablement eſt : ou par ce qu'ils ſont ſi groſſiers de leur naturel, qu'ils ne peuuent rien apprendre, ou par ce qu'ils n'ont point pris peine de le ſçauoir, au moyen dequoy n'eſtiment que il y ait outre ces choſes ſenſuelles, vn auteur & Createur inuiſible, & intellectuel, encores que la preuue de ce en ſoit claire & euidente: car par le moyen de leur ame ils viuent, ils diſcourent, & raiſonnent & font tous les autres actes de la vie humaine: toutefois ils

Nulle partie du monde maiſtreſſe de ſoy-meſme.

ne veirent jamais leur ame des yeux du corps: combien que si cela se pouuoit faire, ils chercheroient tous les moyens du monde, pour voir celle tant belle & excellente image, par le moyen de laquelle, en montant plus haut, ils pourroient paruenir à la cognoissance de l'incrée & eternel, lequel tenant en bride tout ce monde, le conduit & gouuerne inuisiblement au salut de tous. Comme donques si quelqu'vn departissoit les honneurs, qu'il doit à vn grand Roy, à ses Lieutenans & Satrapes, non seulement seroit reputé vn grand sot, ains aussi vn estourdy, ne pensant point au danger auquel il se met, en baillant aux seruiteurs ce qui appartient aux maistres: de mesme celuy qui honore des honneurs qu'il doit à son Createur, les creatures, qu'il sache qu'il est le plus dépourueu de conseil, & le plus iniuste homme, qui se puisse trouuer, donnant les choses égales aux inégaux, ce qui ne tend pas tant à l'honneur des petits, qu'au deshonneur & blasme du grand. Il y en a d'autres, qui surmontent ceux-cy en impieté, ne faisans pas seulement leurs Dieux participans des mesmes honneurs, mais leur attribuant tout, sans en faire aucun au vray, encores ne daignent pas en auoir souuenance & memoire, qui est toutefois vn cas assez commun à tous, que de penser aux choses: qui est plus, ils sont si miserables, qu'ils perseuerent à leur escient plus fort en cest oubly. Aucuns aussi épris d'vne rage impudente & babillarde, monstrans & publians les enseignemens & marques de leur meschanceté, s'afforcent de blasphemer

Il ne faut departir l'honneur de Dieu a autre qu'à luy.

& mesdire de la diuinité, aiguisans leur langue misdisante contre Dieu, à fin qu'ils faschent les gens de bien, lesquels oyans ces blasphemes, se saisissent incontinent le cœur d'vn ennuy indicible, qui ne peut estre consolé, & si grand, qu'il leur brusle toute l'ame: ce qui sert aux meschans de canon & engin pour clorre la bouche aux seruiteurs de Dieu, qui aiment mieux se taire lors, que de les irriter & aigrir d'auantage. Repoussans donques arriere & aigrir d'auantage. Repousans doncques arriere de nous toutes ces superstitions & enchantemens, nous n'adorons point les creatures nos sœurs selon nature, encores qu'elles soient tres-pures & immortelles: sœurs, ie dy, d'autant qu'il y a quelque fraternité, en ce qu'elles ont esté toutes creées du Createur, qui est par ce moyen leur Pere. Pour ceste cause, il nous faut bien fort & courageusement efforcer de toute nostre ame, de tout nostre entendement, & de toute nostre puissance d'honorer le Dieu Increé, Eternel & auteur de toutes choses, ne nous sousmettans aux religions inuentées au plaisir d'vn chacun, lesquelles sont causes de la perdition & ruine de plusieurs, qui pouuoient estre sauuez. Imprimons à nostre esprit ce premier & tres-saint commandement, qu'il faut croire vn Dieu souuerain, & l'honnorer. Que l'opiniõ de plusieurs Dieux ne touche les oreilles de l'homme, qui a accoustumé de chercher purement & simplement la verité. Tous ceux doncques, qui adorent le Soleil, la Lune, le Ciel, le monde, & les principales parties d'i-

Contre les blasphemateurs.

Il faut aimer Dieu de tout nostre courage.

Contre les idolatres.

ceux, comme Dieux, ou estans ministres des sacrifices, en font autant, sans doute ils pechēt. Comment ne pecheroient ils , veu qu'au lieu du Seigneur, ils honorent les sujets? encores ne faillent ils pas tant, que les autres qui de bois de pierres, d'argent, d'or, & autres matieres semblables formēt à leur plaisir ou des images, ou des statuës, & autres œuures bastis de leurs mains: en quoy l'art du potier, l'art du peintre, l'art du tailleur & graueur ont fait grand tort à la vie humaine, en emplissant de ces œuures detestables toute la terre: car par ce moyen on a couppé le beau pilier de l'ame, à sçauoir la vraye cognoissance de Dieu viuant à iamais: tellemēt que la pauure ame, estant esbranlée ne fait que flotter, comme le vaisseau, auquel n'y a point de sable ou grauier pour faire le contre-poix. en ce faisant ne peut aborder au port de la verité, ayant les yeux aueuglez, & ne voyant ce, qui estoit digne d'estre veu, vers lequel seul il falloit jetter sa veuë aiguë. Certainement il me semble que ces gens là viuēt plus miserablemēt que les persōnes qui sont priuez de la veuë corporelle: par-ce que ceux-cy ont reçeu ce dommage malgré eux, ou pour auoir souffert vne fascheuse maladie des yeux, ou pour auoir esté blessez de leurs ennemis, qui leur vouloiēt mal: mais les autres ont de leur propre volonté non seulement troublé & affoibly l'œil de leur ame, ains aussi l'ont voulu totalement ruiner & perdre: à raison dequoy les vns sons dignes de pitié & compassion, estans malheureux & miserables: les autres meritent punition estans de

gré meschans & malicieux : d'autant qu'entre les autres choses, ils n'en considerẽt point vne, qui est fort notoire, & qu'vn enfant, tout nyais qu'il est, sçait bien, à sçauoir que l'ouurier est plus excellent que son ouurage : soit pour le regard du tẽps, par ce qu'il est plus ancien, & par maniere de dire, pere de l'ouurage : soit pour le regard de la vertu & puissance, par ce que celuy qui agit, est plus puissant que celuy qui souffre. Il vaudroit beaucoup mieux, si cest abus leur plaist, qu'ils adorassent les peintres & tailleurs, & leur fissent les souuerains honneurs, lesquels neantmoins ils laissent-là, cõme personnes de nul pris, ne les estimans rien d'auantage pour celà, & en leur lieu font leurs Dieux de leurs œuures & peintures: tellement que souuent est aduenu que les ouuriers sont enuiellis pauures & sans bruit & honneur, ou sont morts par les aduersitez qui leur sõt suruenuës les vnes apres les autres : ce pendant que leurs œuures sont parées de pourpre, d'argent, & d'autres choses precieuses, que les richesses fournissent: auec ce sont adorez non seulement des personnes libres, ains aussi des nobles, beaux, & bien naiz, d'autant qu'on s'enquiert diligemment de la lignée du Sacrificateur, s'elle est noble & sans tache, si lui est bien proportionné en tous ses mẽbres, & s'il est parfait & accomply de tous. Ceci encores n'est pas si déplaisant (combien qu'il soit déplaisant) comme est vn autre faict, qui est bien plus difficile à souffrir, c'est que ie connoy des ouuriers, lesquels font leurs prieres & sacrifices à leurs ouurages. Certes ils feroient

L'ouurier plus excellent que son ouurage.

Icy sont viuement taxez les idolatres.

mieux d'adorer leurs deux mains : ou bien s'ils ne veullent ce faire, pour fuir l'opinion d'arrogance, & à fin qu'on ne pense qu'ils soient amoureux d'eux mesmes, pour le moins ils peuuent adorer leurs maillets, leurs enclumes, leurs ciseaux & pinceaux, leurs tenailles & autres ferremens, par le moyen desquels on donne forme & façon aux matieres & estoffes. Il seroit bon de dire hardiment à telles personnes qui sont hors de leur esprit : O braues gents, la meilleure priere qu'on puisse faire, & le but de la felicité, c'est de deuenir semblable à Dieu: priez donques vous autres que deueniez semblables à ces medailles & images, à fin que soyez iouïssans de leur souueraine felicité, qui est de ne voir rien des yeux, n'ouyr rien des oreilles, ne respirer ny fleurer par les narines, ne parler ny gouster de la bouche, ne prendre, ny donner, ny faire rien des mains, ne cheminer des pieds, bref ne se seruir aucunement des autres parties du corps, & estre enfermé & gardé nuict & iour dedans vn temple, comme dedans vne prison, en attirant tousiours la fumée des choses sacrifiées : Car vous faites à croire qu'ils iouïssent de ce seul bien. Or quant à moy, ie pense que ceux qui orroient cecy se fascheroiét ne prenans point ces souhaits pour bonnes prieres, ains pour maudissons, & viendroient à se vanger incontinent par paroles iniurieuses & outrageuses, de ceux qui leur auroient tenu tels propos : en quoy faisant ils monstreroient vne regorgeante & débordée impieté, se proposans des Dieux, au naturel desquels ils ne

Aduertissement aux idolastres.

vou-

voudroient iamais ressembler. Que la personne donques, pourueuë d'ame, se donne bien garde d'adorer ce, qui n'a point d'ame : par ce qu'il n'y a point de propos que l'œuure de Nature se dispose à faire honneur à ce qui est fait de la main de l'homme. Au reste en tout le pays d'Egypte non seulement ce commun peché y regne, mais il y en a vn autre bien plus grand, qui surpasse les autres : d'autant qu'outre ce qu'ils honornt les statuës & images, ils mettent aussi au nombre des Dieux les bestes irraisonnables : les taureaux, les beliers, les boucs, controuuans sur chacun vne fable faite à plaisir. Encores cela peut auoir quelque raison, d'autant que ces bestes-là sont priuées & tres-proffitables à la vie. Le bœuf en labourant couppe les mottes de la terre pour les semailles : puis quand le temps est venu, qu'on serre le bled en la grange, il monstre lors sa force le faisant sortir de l'espic le belier fournit vn habillemẽt, de toutes les autres couuertures du corps le plus commode contre l'excessiue chaleur du Soleil, & l'excessiue froidure de l'air : sans lequel le corps estant nud, periroit ou par l'vn, ou par l'autre. Mais que dirons nous des bestes qui sont de toutes les autres plus cruelles, les plus sauuages & indomtables, comme lions, crocodiles : & entre celles qui rampent & se trainent sur le ventre, l'aspic veneneux : lesquelles ils honorent de temples, de petits boccages sacrez, de sacrifices, de festes & assemblées de peuple, de triomphes & autres choses semblables ? ceux qui ont recherché les plus cruelles

Grande idolatrie des Egyptiens.

Le profit & vsage qu'apporte le bœuf & autres bestes domestiques.

Les Egyptiẽs adorent mesmes les crocodiles & serpens.

bestes qui habitent aux deux élemens donnez de Dieu aux hommes pour leur vsage, qui sont la terre & l'eau, n'en ont point trouué entre les terrestres vne plus fiere & cruelle que le lion, ny entre celles qui viuent dans l'eau vne plus cruelle & sauuage que le crocodile : neantmoins ces gens-là les reuerent & honorent comme leurs Dieux. Qui est plus, ne se contentent pas de cela, mais en adorent d'autres, comme chiens, chats, loups, & entre les volatiles les Ibes, les faucons & esparuiers, & outre les corps des poissons tous entiers, ou les pieces. Se pourroit-il trouuer au monde vne chose plus sotte & ridicule ? certes les estrangers, qui parcy deuant sont venus en Egypte, tant s'en faut qu'ils ayent logé ceste vaine & folle superstition de ceste region dedans leurs esprits, qu'ils en rient si fort & tant, qu'ils n'en peuuent plus : les autres qui ont sauouré, & sçauent que c'est de la pure & vraye doctrine, estonnez de l'honneur qui est fait à ces choses si viles, pleignent ces pauures gens, qui vsent de ceste façon de faire, les estimants plus ords & sales, & non sans cause, que les bestes qu'ils honorent, estans leurs ames transmuées en icelles, & marchans comme bestes sur la terre, sous face humaine. Apres doncques que Moyse a rechassé du droit diuin ceste adoration de ces faux Dieux : il nous appelle à l'adoration de celuy qui est le vray Dieu, combien qu'il n'en ait que faire, estant suffisant de luymesmes, & n'ayant faute de rien. Ce qu'en fait Moyse, ce n'est que pour reduire le gen-

Le lion la plus cruelle beste des terrestes, & le crocodile des aquatiques.

Ibes, Cicognes noires.

re humain fouruoyé de son chemin, au vray sentier, à fin qu'en suiuant le train de la Nature, il trouue son tres-bon & vray but, qui est la cognoissance de celuy, qui a vn vray estre, & est nostre souuerain & parfait bien, duquel, cõme d'vne fontaine, ce monde est arrousé de toutes sortes de biens. Iusques icy nous auons parlé selon nostre pouuoir du second commandemẽt. Declarons maintenant l'autre, qui en son ordre suit, & est tel : *Tu ne prendras point le nom de Dieu en vain.* La raison pour laquelle il a mis ce precepte apres l'autre, est notoire à ceux qui voyẽt clair de l'esprit: car le nom suit tousiours la chose sujette, comme l'ombre le corps. Moyse doncques ayant parlé de l'essence & honneur, qui est deu à l'Eternel, suiuant la suitte de l'ordre, il raconte incontinent ce qui est propre & conuenable au nom. Or on peche en cecy par plusieurs sortes & manieres : tellement qu'il vaut beaucoup mieux de ne iurer point, & s'accoustumer si bien à dire la verité, que la simple parole ait autant de force & vertu comme le iurement. On dit aussi en commun prouerbe, que bien & sainctement iurer est vne seconde nauigation, d'autant que celuy qui iure est soupçonné de menterie & de pariure. Qu'on recule doncques le plus qu'on pourra à iurer, si par les delais on peut fuir à cela : mais si on y est contraint, qu'on regarde bien auparauant de quoy il est question : par ce que n'est pas peu de cas que de iurer, combien qu'on en face coustume, & qu'on ne s'en soucie point: d'autant que le iurement est le tesmoignage de

Troisiesme commandement.

L'accoustumance de iureur est fort pernicieuse.

Bien & sainctement iurer est vne seconde nauigation, selon le prouerbe.

Dieu aux choses douteuses: or d'appeller Dieu pour tesmoin en menterie, c'est vne meschanceté bien grande. Vien-ça, pren garde, si bon te semble à la contenance de celuy, qui est prest à iurer pour vn mensonge, tu verras que son esprit n'est point en repos, mais qu'il est tout troublé, s'accusant luy mesme, & se disant mille iniures: car la conscience qui est née quand & quand l'ame, & fait sa demeure auec elle, n'a point accoustumé de receuoir rien, qui soit subjet à reproche & blasme, pour la bonne amour qu'elle porte de sa nature à la vertu, & haine du vice: tellement qu'elle l'accuse, & le iuge, premierement le blasmant & reprenant, & le rendant tout honteux: puis, comme iuge l'enseignant, luy remonstrant & commandant de changer sa vie, s'elle voit que l'accusé par ses bonnes remonstrances recognoit sa faute, alors toute ioyeuse se rallie auec luy: mais s'elle n'en peut venir à bout, se declare son ennemie capitale, ne delaissant le combat, ny nuict, ny iour, de sorte qu'elle ne fait que le piquer & le naurer de playes incurables, iusques à ce qu'il rompe sa miserable & execrable vie. Ie dirois volontiers à ce pariure: Que dis-tu? vien-ça oseras tu bien t'addresser à quelqu'vn de ta cognoissance, & l'asseurer de ce que tu n'as point veu, ny ouy, comme si tu l'auois veu ou ouy, & esté present à tout? Approche toy de moy, & depose ton tesmoignage. Tu n'en feras rien, comme ie pense: par ce que tu ferois vn acte d'homme maniaque & insensé. De quels yeux, si tu estois rassis de ton esprit, regarderois-tu

Ce n'est peu de cas de iurer, combien qu'on en face pas grande estime.

La conscience d'vn pariure ne peut estre en repos.

ton amy, & luy dirois : Pour l'amour de moy, fay ce meschant acte, fay mal, laisse-là Dieu. Il est tout certain que s'il oyoit telles paroles, qu'il diroit bien tost à Dieu à telle amitié : & se blasmeroit de ce qu'au commencemẽt il auroit communiqué si familierement auec vn tel personnage, tellement qu'il s'enfuiroit de toy, cõme d'vne beste sauuage & enragée. S'il est donques ainsi que tu n'oses faire ceste requeste à ton amy, comment n'as tu point de honte d'y appeller Dieu à tesmoin, qui est le Pere & gouuerneur de ce monde ? ne sçais tu pas bien, ou peux tu ignorer qu'il oyt & voit toutes choses ? si tu ne le fais tu es vn atheïste : or l'atheïsme est la source de toutes les meschancetez : auec ce tu abuses du iurement, iurant par celuy qui n'a rien entendu, ny sceu de ce dont tu iures : comme s'il y prenoit garde : mais si tu sçais qu'il preuoit toutes choses, tu és au tres-haut degré & au comble de l'impieté, en appellant, sinon de bouche & de langue, pour le moins de ton cœur, ainsi Dieu : Tesmoigne pour moy choses fausses : aide moy en mes meschancetez & tromperies : ie n'ay qu'vn seul moyen pour garder mon credit & honneur entre les hommes, où gist mon esperance, c'est de cacher & celer la verité : sois meschant pour moy, en ce faisant le meilleur seruira au pire, & Dieu, qui sur toutes les autres choses est le souuerain bien, seruira à l'hõme qui est meschant. Il s'en trouue d'autres lesquels sans espoir d'aucun guain iurent par vne mauuaise coustume à tous propos & rencontres, legerement & indiscrete-

Aduertissement au pariure.

L'atheïsme source de toutes meschancetez.

De ceux qui par coustume iurent à tous propos.

ment, n'estants contredits de personne : & ce pour remplir & enrichir leur langage : il vaudroit beaucoup mieux de retrancher son langage, voire plustost se taire du tout, que de iurer de ceste façon : d'autant que le pariure & l'impieté prouiennent du continuel iurement. A ceste cause il faut que celuy qui est prest de iurer, considere diligemment toutes les circonstances ; si la chose est grande, si elle est vraye, s'il la sçait biẽ, s'il a nettoyé son ame, son corps, & sa langue : son ame de peché, son corps de toute impureté, sa langue de blaspheme : par ce qu'il n'est loisible que par la bouche, par laquelle le tres-sacré nom de Dieu est prononcé, sorte quelque villenie. Il faut aussi chercher tẽps & lieux commodes : car i'en cognoy aucuns qui iurent en des lieux ords & sales, dedans lesquels on ne trouueroit pas honneste qu'on fist mention seulement de son pere ou de sa mere, ou de quelque autre reuerend personnage, qui auroit bien vescu : & semble qu'ils prennent plaisir à parer leur langage de iuremens, ayans tousiours en la bouche le nom de Dieu, sans qu'il en soit besoin, qui est vne grande impieté. Celuy qui ne tiendra compte de ce qui a esté dit, qu'il sçache premierement qu'il est vn meschant & vilain : en apres que les horribles vengeances de la iustice, qui a l'œil sur les choses humaines, & se monstre en si grans forfaits rigoureuse & roide, l'espient : la iustice, dis-ie, laquelle, autant qu'elle retarde à punir les vices, d'autant en augmente les peines, & les paye au double, quand le temps est venu, au grand bien

Le pariure & l'impieté prouiennent du continuel iurement.

Choses que doit considerer celuy qui est prest à iurer.

Il a bien traitté ce point parlant de la iustice.

& proffit de la Republicque. Le quatriesme commandement nous recommande le septiesme iour, lequel a esté sanctifié, à fin qu'il fust de nous saintement & deuotement festoyé. Il y a quelques villes qui solennisent ce iour-là vne fois le mois, en comptant du premier iour de la Lune: mais les Iuifs ont accoustumé de l'obseruer continuellement de sept iours en sept iours.

Le quatriesme commādement.

La raison de cecy a esté amplement desduite au liure de la creation du monde, par ce qu'il est dit, qu'en six iours le monde fut fait, & qu'au septiesme Dieu se reposa, trouuant bien à son gré ce qu'il auoit fait. Moyse doncques à commandé qu'on imitast Dieu en ceste façon, comme aux autres, & qu'on s'addonnast durant les six iours aux œuures manuels, & qu'on se reposast & philosophast le septiesme, en vaquant à la contemplation de la Nature, en regardant & espluchant s'il n'y a point eu par le passé quelque chose mal faite, demandans à nous mesmes compte de ce que nous auons dit, ou de ce que nous auons fait, & le rendant au consistoire de nostre ame, auquel les loix president & consultent, comme on pourra reuenir à la vertu, que l'on a mesprisée, & se donner vne autrefois garde de ne plus pecher. Or Dieu a employé seulement six iours à la creation du monde & acheuement d'iceluy, n'ayant affaire de la longueur du temps: mais l'homme qui est participāt de la nature mortelle, & souffreteux d'vne infinité de choses, qui appartiennent aux vsages necessaires de la vie, ne doit aucunement differer de chercher, tāt qu'il est viuāt, ce

Le septiesme iour dedié à repos & à contemplation.

qui luy est commode, se reposant apres au saint Sabbath & septiesme iour. Ce commandemēt n'est il pas fort beau, & tres suffisant pour inciter les personnes à toutes les vertus, & principalement à la pieté ? comme s'il vouloit dire: Ensuy tousiours Dieu. Que les six iours compassez, dedans lesquels le monde a esté creé, te seruent d'exemple d'vn temps prefix & arresté pour faire & acheuer tes affaires: te serue aussi d'exemple le septiesme iour pour philosopher, auquel il considera, comme il est dit, ce qu'il auoit fait: à fin que tu contemples tant les œuures de nature que les tiens particuliers, en ce qu'ils tendent à la beatitude & felicité. Ne delaissons donques ce patron & exemple des tres bonnes vies, l'actiue & contemplatiue: mais ayans tousiours l'œil sur luy, imprimons dedans nos esprits ses marques & formes apparentes, en rendant de toute nostre puissance, soit en dits, soit en faits raisonnables, la nature mortelle semblable à l'immortelle. Au reste nous auons en nos premiers liures declaré comment le monde a esté creé en six iours, de Dieu, lequel n'auoit affaire pour la creation d'iceluy, du temps. Il nous faut icy remarquer le priuilege qu'a le nōbre de sept, entre toutes les autres choses que declarēt assez ceux qui sont versez aux mathematiques, l'ayant diligemment & soigneusement recherché: car il est comme vierge entre les autres nombres: il n'a point de son naturel de mere, il est fort proche de l'vnité & du cōmencement de toutes choses: il est la forme des planettes, comme l'vnité de la sphe-

Au liure de la creation du monde.

Priuilege du sept.

C'est à dire qu'il n'engendre aucun autre nombre parfait de soy &

ré à laquelle sont les estoilles attachées : par ce que le Ciel incorporel est composé de l'vnité & du septenaire, estant le patron de ce Ciel visible. Or tout le Ciel a esté basty d'vne nature non diuisible, & d'vne autre diuisible : à celle qui ne pouuoit estre diuisée, est escheu premierement le huictiesme Ciel & firmament, qui est le cercle des astres fichez, gouuerné & maintenu par l'vnité : l'autre qui se peut diuiser, tient le second rang tant en puissance, qu'en ordre, & appartient au gouuernement du septenaire, estant party en sept planetes, c'est à dire sept astres coureurs & vagabonds, ainsi surnommez : non qu'il y ait quelque chose au Ciel qui vague çà & là, car tous les corps celestes, à cause de leur nature diuine, heureuse, & dont le propre est de ne vaguer point, demeure tousiours en vn mesme estat, acheuans leur tour d'vne mesme sorte, sans le changer aucunement : mais cela se dit ainsi, par ce qu'ils se mouuët tout au contraire du firmament & de la plus haute sphere : en quoy les hommes se sont monstrez esuentez & estourdis, d'auoir attribué le nom de coureur, qui leur est propre, fort improprement aux corps celestes, lesquels ne laissent iamais le rang qui leur a esté ordonné par leur diuin Capitaine. Pour ces raisons & plusieurs autres le nombre de sept a esté prisé & honoré : vray est que la principale a esté, que par iceluy le Createur & Pere de l'Vniuers a esté manifesté & cogneu : car l'entendement imagine en ce nombre, comme en vn miroir, Dieu bastissant le monde &

quand à luy il n'est composé que de ses parties mesmes.

Les sept planettes.

Cinquiesme commandement.

le gouuernant. Apres le commandement du septiesme iour, il nous met en auant le cinquiesme, qui est de l'honneur qu'on doit au pere & à la mere, le rangeant tout au milieu des deux tables, chacune desquelles contient cinq commandemens: par ce qu'estant le dernier de la premiere, il ioinct toutes les deux ensemble, liant ceux de la premiere table, qui concernent l'honneur de Dieu, auec les autres de la seconde, qui touchent nostre prochain. La raison, comme ie pense, c'est que les peres & meres, selon nature, sont participans de la substance tant immortelle, que mortelle : de la mortelle, pour la prochaineté & ressemblance qui est entre les hommes & les autres animaux, desquels le corps est mortel: de l'immortelle, à cause de la similitude d'engendrer, qui est entre Dieu Createur de toutes choses, & l'homme. Or il y en a qui s'addonnent totalement à l'vne de ces parties, tellement qu'il semble qu'ils mesprisent l'autre : par ce qu'estans pleins d'vn pur desir de pieté, & donnant congé aux autres affaires, ils dedient toute leur vie au seruice de Dieu. Il y en a d'autres lesquels n'estimās aucun bien, horsmis les droits qui sont entre les hommes, mettent toute leur affection à entretenir la compagnie des hommes, distribuans liberalement leurs biens à toutes personnes, & soulageans de tout leur pouuoir leurs maux. Ceux-cy à bon droit peuuent estre appellez Philanthropes, c'est à dire aimans le genre humain, & les premiers Philothées, c'est à dire aimans Dieu: tous deux parfaits à demy en vertu : d'au-

Pour quelle raison ce cinquiesme commandement est de la premiere table.

tant que le parfaits & entiers sont excellens en tous les deux. Au reste les autres qui ne s'entremettent point des affaires des hommes, ne se resiouïssans point de leurs biens, ny se faschans de leurs aduersitez, & auec ce n'embrassent l'hõneur & seruice de Dieu, il semble qu'ils soiēt changez en la nature des bestes sauuages: entre lesquels emporteront le premier lieu de cruauté, ceux qui ne font compte de leur pere & mere qui les ont engendrez, estans ennemis de toutes les deux parties, tant de celle, qui est des hõmes que de celle qui est de Dieu. Qu'ils sçachēt donques qu'ils sont condamnez aux deux sieges, lesquels on n'ignore point estre seuls en la nature, à sçauoir pour l'impieté au diuin, d'autant qu'ils ne font point leur deuoir enuers ceux qui secondans l'ouurage de Dieu, les ont fait estre, n'estans point auparauant: & en celuy des hommes, pour la haine qu'ils portent aux hommes. Car à qui feroient-ils bien, veu qu'ils mesprisent ceux qui leur sont les plus proches, & qui leur ont faits tous les plaisirs du monde? entre lesquels y en a de si grands, qu'ils ne peuuent estre recompensez. & pour ce monstrer: comment celuy qui est engendré pourroit-il r'engendrer ceux qui l'ont fait naistre? ce grād aduantage a esté donné de la Nature aux peres & meres, lequel ne peut estre aucunement recompensé: de sorte que ce seroit vne chose fort indigne, que les enfans, qui ne peuuent recompenser tous les plaisirs qu'ils ont receu de leurs peres & meres, ne leur aidassent de quelque peu de leurs biens. Ie leur diroy vo-

Cruauté de ceux qui mesprisent leur pere & mere.

Impossible de recognoistre le grand bien receu de nos peres & meres.



lontiers : les bestes sauuages doiuent estre apriuoisées des hommes : I'ay veu souuent des Lions, des Ours, des Leopards priuez, non seulement auec les personnes qui les nourrissent, & leur donnent à manger, mais aussi auec d'autres, à cause, comme ie pense, qu'ils ressemblent à ceux qui les gouuernent. car il est bien raisonnable que le moindre ensuiue le plus resseant, à fin qu'il soit mieux : maintenant tout au contraire ie suis contraint d'admonnester les hommes de prendre exemple à quelques bestes brutes, lesquelles recognoissent le plaisir qu'on leur fait. Entre les chiens aucuns gardent la maison, & meurent pour leurs maistres, quand il sont surpris de quelque danger : les autres, à ce qu'on dit, gardent les trouppeaux des bestes, & combattent pour elles iusques à la mort : tellement qu'ils font si bien leur deuoir, que ceux, qui en ont la charge, n'en reçoiuent aucun dommage. & nous ne confesserons pas que de toutes choses vilaines la plus deshonneste, c'est que l'homme qui est le plus doux & amiable de tous les animaux, se trouue surmonté d'vn chien, de toutes les bestes la plus hardie & fiere, en la recognoissance & recompense du plaisir qui est fait. Que si nous ne sommes enseignez par les bestes terrestres, montons iusques à la nature des oiseaux qui volent par l'air. Les vieilles Cicognes ne pouuans plus voler, demeurent dedans les nids : cependant leurs petits, peu s'en faut que ie ne die, ne faisans que voler tant par mer que par terre, apportent de tous costez au pere & à la mere, ce

Les bestes brutes recognoissent le plaisir qu'on leur fait.

Les Cicognes recognoissent le bien receu de pere & mere.

qui leur est besoin : par ce moyen le pere & la mere, comme il est bien conuenable à leur âge, se reposent, & font grand' chere, ayans abondance de tout ce qui leur est necessaire : & les petits, allegeans la peine qu'ils ont à les nourrir tant par vne bonne affection naturelle, que par l'esperance qu'ils ont de receuoir le semblable en leur vieillesse de ce qui naistra d'eux, s'aquittent de leur debte quand le temps est venu : en tendant ce qu'ils auoiēt reçeu : car si tost qu'ils sont éclos, il ne se trouue personne qui les nourrisse que le pere & la mere : pour recompense dequoy ils nourrissent leur pere & leur mere à la fin de leur vie : tellement que d'vn instinct naturel, qui vient d'eux mesmes, apres auoir esté nourris petits, ils nourrissent joyeusement les autres en leur vieillesse. N'est-il pas donques raisonnable que pour les raisons alleguées, les hommes qui ne tiennent compte de leur pere & de leur mere, s'en aillent cacher de honte, & se blasment de ce qu'ils méprisent ceux dont ou seulement, ou deuant tous les autres il se faut soucier ? Ioint qu'ils ne donnent rien, mais plustost rendent ce qu'ils ont reçeu : pour ce que les enfans n'ont rien qui ne soit au pere & à la mere, lesquels leur ont baillé le bien qu'ils ont, ou le moyen de l'acquerir. Comment donques ces gens-là pourroient ils auoir encloses dedans les bornes de leur ame la pieté & sainteté, qui sont les deux principales vertus ? ne les ont ils pas plutost, comme bannies & chassées d'icelle ? Il le faut bien : d'autant que les peres & les meres sont ministres de Dieu en ce qui

Les peres & meres sont ministres de Dieu.

concerne la generation des enfans : or celuy qui déprise le ministre, déprise quand & quand le Seigneur. Il y en a qui montent bien plus haut, & plus hardiment, & agrandissent le nom de pere & mere, disans que le pere & mere sont Dieux visibles : par ce qu'ils imitent Dieu increé en la creation des animaux, & qu'ils ne different sinon en ce que Dieu est le Createur du mõde, & les pere & mere de ceux qu'ils engendrent: de sorte qu'il est impossible que celuy qui ne fait point son deuoir enuers les visibles, le face enuers l'inuisible. Ayant Moyse sagement discouru ce qui appartenoit à l'honneur qui est deu aux peres & meres, il met fin à la premiere table des cinq premiers commandemens : puis voulant descrire les autres cinq, qui defendent ce qui est du fait de l'homme, il commence à l'adultere, estimant que c'est le plus grand peché de tous les autres: car il y a pour source le plaisir charnel, lequel vse le corps de ceux qui en sont espris, dissoult & met à neant les forces de l'ame, & consume la substance & bien de la personne, brulant, comme vn feu aspre qu'on ne peut esteindre, tout ce qu'il touche, & ne laissant rien de sain en la vie des hommes. Ce plaisir charnel non seulement met en la teste de l'adultere, qu'il face mal, mais aussi l'induit à attraire les autres à semblable faute, & l'accompagner à son vouloir meschant & illicite : par ce qu'estant piqué de ceste rage de paillardise, ne peut accomplir seul son desir, tellement qu'il faut que deux s'assemblent, dont l'vn est comme le

Le pere & la mere sont Dieux visibles, selon aucuns.

Le premier commandement de la 2. table touchant l'adultere.

Miseres qu'apporte quand & soy le plaisir charnel.

disciple, & l'autre cõme le maistre pour mieux fortifier l'incontinence & la paillardise, qui sont deux vilains pechez : car non seulement le corps de la femme qui paillarde, est corrompu, mais aussi pour en dire la verité, l'ame d'icelle long temps auparauãt s'accoustume à s'estranger de son mary, apprenant les moyens de s'en destourner: & le haïr. Ce mal encore ne seroit il si grief, si elle decouuroit sa rancune: d'autant qu'il est bien aisé de se donner garde de ce qui est à veuë d'œil, mais icy à grand peine peut on soupçonner & flairer ses cachettes; tant bien elle se cache & se couure par ruses & subtilitez, monstrant souuent vn faux semblant d'aimer par ses enchantements & menées. Dont aduient la ruine de trois familles, de celle du mary, lequel est frustré du vœu qui se fait en contractant mariage, & quand & quand priué de l'esperance de race loyale, & des deux autres, sçauoir est de celle de l'adultere & de celle de la femme: par ce que toutes les deux sont remplies d'infamie, de deshonneur, & de tresgrãde villenie. Que si les familles sont grandes & peuplées à cause des mariages & alliances des vns auec les autres, ceste meschanceté esmouuera & enflãmera toute la cité, courãt par les langues des personnes : aussi c'est vne chose fascheuse que de douter des enfans : car quand la femme n'est point chaste, il est incertain, qui est le vray pere : au moyen dequoy estant la chose incogneuë, les fils de putains viennẽt au rang des vrais enfans, abastardissent la loyalle lignée, & en fin reçoiuent l'hoirerie paternelle, combien

Ruse des femmes adulteres.

Enfans d'adultere bastards.

qu'elle ne leur appartienne en rien. Cependant le paillard apres auoir deshonoré & abusé la pauure femme, & saoulé sa passion, en jettant sa meschante semence, s'en va mocquant de l'ignorance du mary, qui a esté outragé : lequel comme vn aueugle ne sçachant rien de ces menées & pratiques priuées, est contraint de traitter ce qui est issu de ses plus grãs ennemis, comme ses propres enfans. Que si ce peché est découuert, les pauures enfans qui n'ont point méfait, seront fort miserables, d'autant qu'ils ne peuuent estre mis au rang de pas vne des races, ny de celle du mary, ny de celle de l'adultere. Puis doncques que telle compagnie reprouuée des loix apporte tant de miseres, il ne se faut pas ébaïr si le peché d'adultere a esté décrite le premier, comme de tous les autres le plus detestable & odieux à Dieu. La seconde defense, c'est de ne tuer point l'homme : car ayant la Nature engendré ce tres-compagnable & tres-doux animal viuant auec les autres, l'a appellé en compagnie & vnion, en luy donnant la parole ; à fin qu'il se rendist conforme & semblable aux mœurs de son compagnon. Parquoy celuy qui tuë quelqu'vn, sçache qu'il renuerse les loix & droits de Nature, qui ont esté escrits pour le biẽ & profit de tout le monde. Qu'il sçache aussi qu'il est sacrilege, ayant pillé & saccagé la plus sacrée possession de Dieu. Pour ce monstrer, y a-il de toutes les choses qui sont dediées & consacrées à Dieu vne plus excellente & haute que l'homme? l'or, l'argent, les pierres pretieuses, & toutes autres

Second commandement de la 2. table de ne tuer point.

Celuy qui tuë quelqu'vn est sacrilege.

Excellence de l'homme dont est traité au liure de la creation.

autres matieres excellentes ne seruẽt que d'vn parement dégarny d'ame aux bastimens qui n'ont point d'ame : mais l'homme, qui est vn animal tres-bon, & tresproche, selon la principale partie de luy, au tres-pur Ciel, voire comme plusieurs disent au Createur du monde; est vn pourtrait qui approche plus prés & ressemble mieux, à cause de l'esprit qu'il a reçeu, à l'idée & forme eternelle & heureuse, que tout ce qui est en la terre. Le troisiesme commandement de la seconde table, c'est de ne point desrober : car celuy qui bée aux biens d'autruy est vn ennemy cōmun de toute la ville, lequel de volōté pille le bien de tous les habitans, & de force ce qu'il peut; estendant fort loin sa conuoitise, & la retirant aussi, quād les forces luy faillent; de maniere qu'elle n'atteint pas beaucoup de personnes. Les larrons doncques qui sont deuenus puissans pillent les villes, ne se soucians point des punitions, d'autant qu'il leur semble qu'ils sont par dessus les loix. Ceux-là sont de leur naturel Oligarchiques, desirans les authoritez & puissances, qui sont de grands larrecins, cachans & couurans leurs pilleries de mots honnestes, de principauté & Seigneurie. Qu'vn chacun doncques apprenne dés son jeune âge à ne soubstraire, non pas mesmes en cachette, le bien d'autruy, encores qu'il soit de bien peu d'importance : par ce que la coustume, qui est de long temps, est plus puissante que la nature : ioint que les choses petites, qui ne sont point empeschées, croissent hastiuement, tellement qu'elles deuiẽnent

Troisiesme commandement de la 2 table, de ne dérober.

Le larron est ennemy commun de toute la ville.

De petits larronneaux grans voleurs.

C'est quand peu de gens commandét.

La longue coustume est plus puissante que la Nature.

fort grãdes. Apres auoir defẽdu le larrecin, tost apres il defend le faux tesmoignage, sçachant bien que les faux tesmoings sont enuelopez de plusieurs & grans maux. Premierement ils gastent & corrompent l'honorable verité, pardessus laquelle ne se trouuue en la vie aucun bien plus sacré; esclarcissant, comme vn Soleil, les affaires, à fin qu'il n'y ait rien ombragé & caché: secondement outre ce qu'ils mentent, ils couurent comme d'vne nuict & d'espaisses tenebres, la cognoissance des choses, aident les meschans, & sont contraires aux gens de bien, leur mettant sus ce qu'ils n'ont veu, ny ouy, ne cogneu, & l'asseurant pour vray. Outre ce, ils commettent vn troisiesme peché, qui est le pire de tous les autres, c'est que quand il y a faute de preuue par escrit, ceux qui doutent de leurs procez recourent aux tesmoins, les paroles desquels seruent de regles aux iuges, pour asseoir leur iugement, estans contrains de s'y arrester, ne se trouuant preuue d'ailleurs: dont auient que ceux qui estoient en estat de gaigner leur cause, la perdent par faux tesmoins, & que les iuges sont appellez iniques & meschans. Qui est plus, ceste tromperie monte iusques à vne impieté: par ce qu'on n'a point accoustumé de iuger, que premierement les tesmoins n'ayent iuré & fait sermens effroyables: lesquels ces abuseurs trangressent plustost que les Iuges, qui sont trompez: d'autant que les Iuges faillent par ignorance, mais les faux tesmoins abusent de qu'est à pense les Iuges, pechans à leur escient, tellement qu'ils induisent les

Quatriesme commandement de ne porter faux tesmoignage.

Le faux tesmoignage est accompagné de beaucoup de maux.

Iurement des tesmoins.

Iuges qui condamnent par leurs sentences les innocens, à pecher comme eux, ne sçachans ce qu'ils font : à raison qu'ils punissent ceux qui ne meritent aucune peine. Voila, ce me semble, les causes pour lesquelles le faux tesmoignage est defendu. A la fin il defend de ne conuoiter, sçachant bien que la conuoitise desire tousiours quelque chose de nouueau, & dresse des embusches aux biens d'autruy. Toutes les passions de l'ame sont fascheuses, en ce qu'elles la remüent & esbranlent contre nature, ne la laissant point en son sain estat ; mais il n'y en a point encore de plus griefue que la conuoitise : par ce que les autres viennent de dehors chez nous, tellemẽt qu'il semble qu'elles nous forcent & contraignent : mais ceste-cy naist dedans nous & volontairemẽt. Qu'est-ce à dire celà? Ie le veux declarer plus amplement. Quand quelque bien tel reputé de nous, se presente, l'imagination & pensée de ce bien, resueille & esleue l'ame, qui estoit en repos, en haut, tout ainsi que la lumiere de l'esclair les yeux : ceste passion s'appelle Plaisir. Semblablement quand le mal contraire au bien, outrageant l'ame, luy donnant vn coup mortel, incontinent il la remplit malgré elle de dueil & fascherie, & nomme-on ceste passion Douleur. Mais quand le mal n'estant encores entré dedans, ne foule point la personne, toutefois est tout prest d'y entrer, alors il enuoye ses maudits auant-courreurs & messagers, Peur & frayeur, lesquels [illegible]ouuentent merueilleusement l'ame. C[illegible] passion est appellée Crainte. Autre

Dernier commandement de la 2. table.

La conuoitise pire de toutes les passions de l'ame.

Plaisir.

Douleur.

Peur & Frayeur. Crainte.

Conuoitise. chose est de la conuoitise: car quand quelqu'vn pensant au bien qu'il n'a point, en souhaitte la iouïssance, il pourmene son ame bien loin, & l'estend le plus qu'il peut, pour atteindre à ce qu'il desire, suiuant tousiours, comme en vne roue, ce qu'il se haste de prendre, & n'y atteignant iamais: tellement qu'il est en la mesme peine que ceux, qui poursuiuent les autres, qui fuyent d'vne grande vistesse, lesquels encores qu'ils ne courent pas si viste, toutefois les passent en courage. Cecy se pratique aux sens. Les yeux souuent du desir qu'ils ont de voir & cognoistre quelque chose esloignée, s'estendent si loin, & font plus que leur pouuoir ne peut porter, si attentifs à ce qu'ils regardent, qu'à la fin ils s'eblouïssent par le vuide, & faillent en la parfaitte cognoissance du sujet: tellement qu'estant affoiblis par la trop grande force & violence du trait de la veuë, ne ils voyent goutte. Semblablement quād il se fait vn bruit, lequel, pour la distance des lieux, ne peut estre entendu, les oreilles se dressent & saillent hastiuement, le suiuant & en approchant le plus prés qu'elle peuuent, du desir qu'elles ont de l'ouïr mieux: mais le son qui deuient gresle & sombre, comme aussi tel doit estre, déchet & s'esuanouït, ne se faisant plus ouyr: de sorte que d'autant qu'il est plus difficile à entendre, d'autant en est le desir plus grand. Par ce moyen la conuoitise encourt la peine de Tantalus: car Tantalus, comme racontent les Poëtes, lors qu'il est prest de toucher les choses qu'il desire, en est frustré, tellement qu'estant vaincu de la

La peine de Tantalus.

conuoitise, & ayant tousiours soif des choses absentes, n'est iamais rassasié, estant entortilé tout à l'entour de l'appetit, qui ne trouue rien pour l'appaiser. Et tout ainsi que les maladies qui procedent des vlceres & chancres, si elles ne sont empeschées par coupeures ou cauteres, courent par le corps, & mangent tout à l'entour la substance d'iceluy, ne laissant pas vne partie entiere & saine: de mesme si la raison de la Philosophie, à l'exemple du bon Medecin, ne retient la coulante conuoitise, les affaires de la vie necessairement se broüilleront: car il n'y a rien, quel qu'il soit, si bien destourné & serré, qui puisse fuir ceste passion. Que fera elle doncques, quand elle se verra en seureté & loisir? Elle deuiendra enragée, & fera en tout & par tout ce qu'elle voudra. Mais parauenture c'est vne folie de tenir si long propos des choses tant euidentes, que ny homme, ny ville n'ignore: veu que tous les iours, voire, par maniere de dire, à toutes heures elles nous en apportent vne preuue certaine. L'amour de l'argent, ou de la femme, ou de l'honneur, ou de quelque autre chose plaisante, n'est il cause, que des petits maux & communs? N'est-il pas cause que les parens s'estrangent les vns des autres, changeants leur naturelle amitié en vne grande haine? Les grandes & peuplées regions ne deuiennent elles pas desertes par les mutineries de ceux du pays? La terre, la mer, ne sont ils pas tousiours remplis de quelques nouueaux maux que les armées de mer & de terre apportent? Certainement toutes les tragiques & pi-

Belle similitude des maladies de chancre.

Conuoitise cause de infinis maux.

teuses guerres des Grecs & des Barbares, qu'ils ont eu tant entreux-mesmes, que les vns contre les autres, sont coulées d'vne mesme source, à sçauoir de la conuoitise, ou de la richesse, ou de la gloire, ou du plaisir: par ce que les hommes sont frappez là, & y meurent. c'est assez parle de cecy. Au reste il ne faut pas ignorer que les dix Commandemens sont les chefs des loix particulieres, laissées par escrit dedans tous les saints liures du Legislateur Moyse. Car le premier commandement contient les loix appartenantes à la monarchie, & estat Royal, lesquelles enseignent qu'il y a vn Createur, vn gouuerneur, vn Roy qui maintient tout ce qui est en ce monde, en bon estat, ayant chassé de la pure substãce du Ciel † l'Oligarchie, & † Ochlocratie, qui sont deux sortes de police traistresses introduites par hommes meschans, pour vne ambition & auarice. Le secõd est vn sommaire de tout ce qui concerne les remembrances faites des mains des hõmes, images, statuës, & generalement toutes autres semblances, qu'ordinairement on transporte des boutiques des peintres & potiers, ouuriers tres-dõmageables, au temple, ne permetant aucunement d'en forger par iceluy. Aussi sont defenduës les fables controuuées des Poëtes touchant les mariages des Dieux, leur lignée, & autres pestes detestables & abominables, qui suiuẽt apres. Au troisiesme il retire & racourcit le iurement, dõnant regle pour quelles choses il faut iurer ou non, quand, en quel lieu, quel doit estre le iurement, commẽt on se doit comporter en son esprit, &

Briefue repetition & sommaire des commandemens.

C'est à dire Seigneurie de peu de gens.

C'est à dire gouuernement populaire.

1. Commandement appartient à la diuiné Monarchie.

2. Commandemens.

en son corps : ce qui auient à ceux qui iurent selon leur conscience, ou au contraire à ceux qui se pariurent. Le quatriesme qui parle du Sabbath, n'est qu'vn sommaire des festes, & purifications ordonnées par chacune d'icelle, de lauemens & arrousemens honnestes, des prieres deuotes, des sacrifices entiers, & de ce qui appartient au seruice diuin. I'appelle le Sabbath & septiesme iour tant celui qu'on compte auec les six, nombre fecond & fertile, qu'aussi celuy, qui est à part soy adiousté au six, & semblable à l'vnité, par lesquels deux nombres les festes sont comptées. Car par l'vnité est enseigné la feste du premier iour du mois, laquelle est solemnisée auec trompettes : & le ieusne, auquel est defendu de boire & de manger : & ce que les Hebreux, selon le langage de leur païs, appellent Pasques : auquel tout le peuple indifferemment sacrifie sans attendre les sacrificateurs permettant la loy à vn chacun de faire l'estat de Sacrificateur à vn certain iour de l'année qui est destiné à cela : d'auãtage le iour auquel on offre la jauele, pour remercier Dieu du grãd rapport des terres de grains : d'icelle aussi est denõbré par les sept sepmaines, le iour de la Pentecoste, c'est à dire le cinquãtiesme, auquel on a coustume d'offrir les pains, qu'õ appelle fort proprement Premices : par ce que tous les fruits de bõne nourriture sõt les premiers venus : & Dieu a departy ceste amiable nourriture à l'hõme, cõme estãt le plus doux de tous les animaux. Mais au vray & entier septenaire ont esté distribuées les grãdes festes, lesquelles durẽt plusieurs iours

4. Commandemẽt.

Sabbath.

Feste du premier iour du mois.

Le ieusne.

Pasques.

Offre de iauele.

Pentecoste.

Premices.

Les deux festes des Equinoxes. C'est quand les nuicts & les iours sont egaux.

& ce vers les deux Equinoxes, ou iours egaux de l'année, dont il y en a vn au printemps, & l'autre en l'Autonne: alors les festes durent sept iours: celle du printẽps a esté instituée, à fin que les semailles profitent & viennent à meureté: celle de l'Autõne pour la cuillete des fruits, que les arbres rapportent: Or ces festes ont est sept iours, à cause des sept mois de deux Equinoxes, à fin que chaque mois ait son honneur qui luy appartient, à sçauoir son iour de feste pour se resiouïr & reposer. Icy se rapportent autres belles loix, lesquelles nous appellent à la priuauté & compagnie des hommes, & à la modestie & egalité: comme celle de la septiesme

Loy de la septiesme année.

annee qui deffend de ne toucher aux terres, & de ne les ensemencer ny labourer, de ne monder les arbres, ny les elaguer; & somme de ne faire rien qui appartienne à l'agriculture: car Moyse de soy-mesme trouua bon qu'apres qu'on auroit trauaillé six ans tant en la campagne, qu'aux montagnes pour la generation des fruits, & rapport annuel du reuenu des terres, qu'on cessast de labourer afin qu'on reprit son haleine, & qu'on eust vn peu de loisir & liberté.

La cinquantiesme année.

Le semblable est de la cinquiesme annee, en laquelle outre que tout ce qui a esté dict, est accomply, on recouure aussi ses heritages, & rentre on aux maisons, qui ont esté autre-fois à soy: qui est vne ordonnance pleine de charité & de iustice. Le cinquiesme commandement,

Cinquiesme commandement.

qui est de l'honneur deu au pere & à la mere, descouure plusieurs & necessaires loix, qui appartiennent aux gens anciens & ieunes, aux

magiſtrats & ſujets, à ceux qui font plaiſir & à ceux qui le reçoiuent, aux maiſtres, & ſeruiteurs. parce que les pere & mere ſont au plus excellent rang, auquel ſont les anciens, les Seigneurs, les bienfaicteurs, les maiſtres : mais les enfans ſont aux plus bas, auec leſquels ſont les ieunes gents, les ſujets, ceux qui reçoiuent plaiſir, & les ſeruiteurs. En ceſt endroict ſe trouuent pluſieurs commandemens, comme aux ieunes gens de porter honneur & reuerence aux vieux, aux vieux d'auoir ſoin des ieunes, aux ſujets d'obeyr à leurs Seigneurs, aux Seigneurs de procurer le bien & profit de leurs ſujets : à ceux qui ont receu plaiſir, de le recognoiſtre & recompenſer : & à ceux qui l'ont fait, de ne rechercher point d'vſure: aux ſeruiteurs de faire plaiſir d'vn bon cœur à leurs maiſtres : aux maiſtres d'eſtre doux & gracieux à leurs ſeruiteurs : en ce faiſant ce qui eſt inegal, eſt egalé. voilà la premiere table des cinq commandemens toute entiere, laquelle contient le patron des loix particuliers; dont le nombre n'eſt pas petit. Or le premier chef de l'autre table eſt contre les adulteres : auquel ſont compriſes pluſieurs autres defenſes, contre ceux qui violent & forcent les vierges, contre les amoureux des enfans maſles : contre les paillards, qui eſtants debordez à leur plaiſir charnel, vſant des compagnies reprouuees & meſchantes des femmes, les eſpeces deſquelles il a mis par eſcrit, non qu'il euſt vouloir de monſtrer tant de diuerſes ſortes de paillardiſes, mais afin qu'apertement il fiſt honte à ceux qui vi-

Premier commandement de la ſeconde table.

uent tant deshonnestement, emplissans leurs oreilles de hontes infinies pour les faire rougir. Le second chef defend le meurtre sous lequel sont comprises les loix de l'effort & tort qui est fait à autruy, batterie, playe, blessure & mutilation de membres, loix grandement necessaires & proffitables à la vie humaine. Le troisiesme defend de ne desrober, s'addressant aux larrons, à ceux qui trompent leurs creanciers, à ceux qui renient ce qu'on leur a baillé en garde, à ceux qui n'ont point de honte de rauir le bien d'autruy, & generalement à tous autres, lesquels meuz d'auarice, tant apertement, qu'en cachettes vsurpent le bien d'autruy. Le quatriesme c'est de ne porter point faux tesmoignage, qui emporte quand & quand luy beaucoup d'autres defences: de ne tromper point, ne mettre point à sus à son prochain vne chose faulse, ne dõner point secours à ceux qui font mal, ne s'accompagner point auec eux, ne faire point de sa foy vne couuerture au pariure: surquoy les loix toutes propres ont esté faites. Le cinquiesme retient & refraint la concupiscence, source de tous maux, de laquelle coulent tous meschants actes tant particuliers, que publics, soit petit ou grand, soit sacré ou profane, appertenant ou au corps ou à l'ame, ou aux choses externes & hors de nous: car cõme il a esté cy deuant dit, il n'y a rien en ce monde, qui se puisse exempter de la conuoitise: mais comme la flambe qui est dedans quelque matiere ou bois, ne faict que brouter ou manger, consumant & anneantissant toutes choses. Plu-

Second commandemét.

Le troisiesme.

Le quatriesme.

Le cinquiesme & dernier.

Rien de ce monde ne se peut exempter de la conuoitise.

ſieurs loix ont eſté eſtablies ſur les appartenances & dependances d'icelle, pour l'amendemẽt de ceux qui ſont de leur nature chaſtiable, & la punition des rebelles, qui ſe ſont toute leur vie abandonnez à ceſte paſſion. Nous auons ſuffiſamment parlé des cinq commandements de la ſeconde table, & acheué le Decalogue, que Dieu luy-meſme nous a fait entendre, d'autant qu'il eſtoit bien reſſeant à la Nature, que les chefs de toutes les loix particulieres, fuſſent pronõcées de ſa bouche, & conſequemment les loix particulieres, par ſon tres-parfait Prophete, lequel, apres l'auoir choiſi de toutes les lignées de ſon peuple, & remply de l'eſprit diuin, le retint pour ſon truchement. Au reſte il nous faut icy declarer la cauſe pour laquelle en notifiant ces dix paroles ou loix par ſimples commandemens, ou defenſes, il n'a point preſcrit & ordonné des peines, comme ont accouſtumé les autres Legiſlateurs, contre ceux, qui les tranſgreſſent & outre-paſſent. Il eſtoit Dieu, & à ce moyen bon Seigneur, auteur du ſeul bien, & nullement du mal: eſtimant doncques qu'il n'y auoit rien mieux conuenable à ſa bonté, que de bailler des commandements ſalutaires & bien faiſans aux hommes, ſans y meſler parmy les peines: de peur que la perſonne ſuiuant pluſtoſt le conſeil de la crainte, ignorante conſeillere, que de la ſage & auiſée raiſon, malgré elle, & contre ſa volonté y obeïſt, il n'a point parlé des peines: non qu'il vueille donner par là impunité & franchiſe à ceux qui font mal, mais

Pourquoy Dieu à ſes commandemens n'a adiouſté des peines & grandes menaces.

ſachant bien que la Iuſtice luy aſſiſte, laquelle a l'œil ſur les affaires des hommes, & ne ſe taira pas, haïſſant de ſon naturel le vice, & faiſant ſon deuoir de punir ceux qui pechent. par ce que c'eſt affaire aux puiſſances diuines lieutenantes de Dieu, de punir, comme les Capitaines de guerre, ceux qui delaiſſent le rang du droict & de la Iuſtice : cependant ce grand Roy eſt bien aiſe d'auoir le tiltre & nom de conſeruateur de tout l'vniuers, le maintenant en paix, fourniſſant richement & abondamment à tous le monde les biens de la paix. car à la verité Dieu a pris la charge de la paix, comme ceux qui ſont deſſous luy, le gouuernement de la guerre.

DES LOIX PARTICVLIERES, lesquelles doiuent estre rapporées aux trois chefs du Decalogue: sçauoir est au troisiesme, quatriesme & cinquiesme, qui sont du serment, & de l'honneur qu'on luy doit porter; du sainct Sabbath, & de l'honneur qui est deu au pere & à la mere.



OVS auons en toute diligence & perfection, declaré au liure de deuant cestuy, deux chefs du Decalogue: l'vn de ne croire qu'en vn seul Dieu Tout-puissant: l'autre de n'ẽ forger de nos mains: Nous auons aussi declaré les loix particulieres, qui se rapportent à tous les deux. Nous parlerons maintenant des trois autres selon l'ordre de chacun. Le premier donques de ces trois nous aduertit de ne prendre point le nom de Dieu en vain: car (comme il est dit) la parole de l'homme de bien vaut autant que le iurement, estant ferme, roide, sans aucune menterie, & fondée sur verité: Que si la necessité contrainct de iurer, le meilleur est de iurer par la

Qu'il ne faut prendre le nom de Dieu en vain.

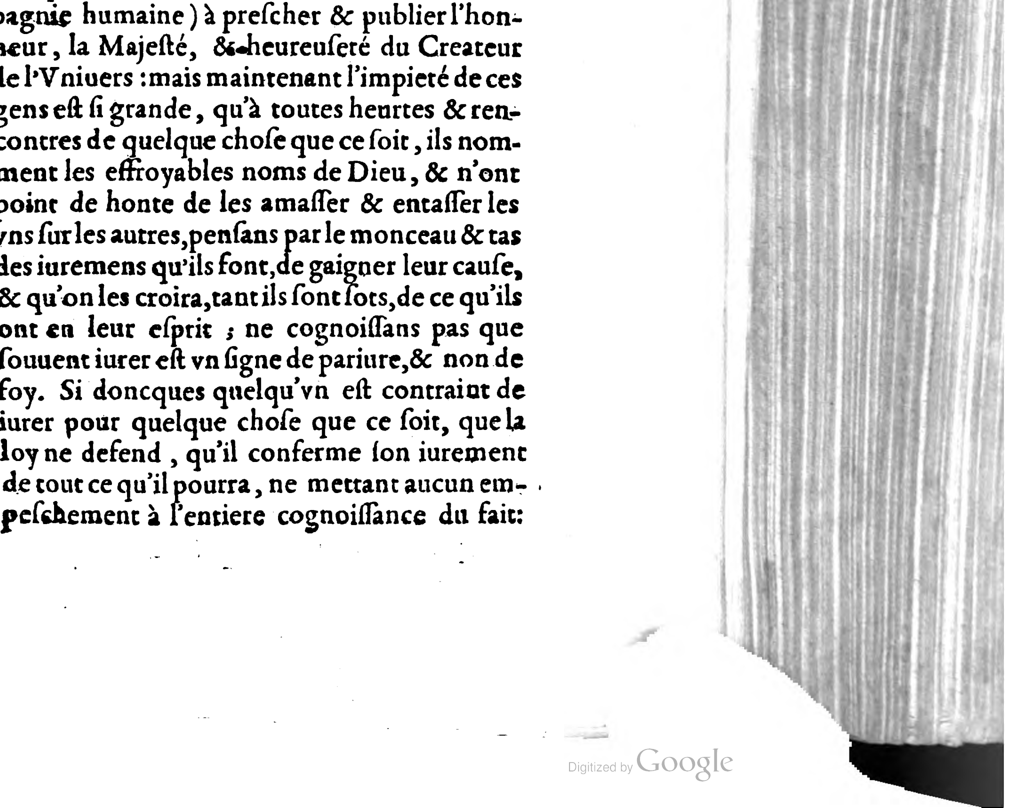
Par quelles choses il est plus loisible de iurer:

ſanté & heureuſe vieilleſſe de ſon pere & de ſa mere, s'ils ſont viuans: ou s'ils ſont morts, par la memoire & ſouuenance d'eux: d'autant qu'ils ſont les pourtraits & ſemblances de la puiſſance diuine, faiſans eſtre ceux, qui n'eſtoient pas. On trouue par eſcrit aux loix de nos anceſtres fort excellens & admirables en la Philoſophie: Iure par la crainte du pere. qui eſtoit à mon aduis, pour le profit de ceux qui viennent ſur terre; & pour le ſeruir d'vn tres-bon enſeignement, à fin qu'ils fiſſent aux peres & meres l'honneur qui leur eſt deu, en les aimant cherement cõme leurs bien-faicteurs, & les craignants comme magiſtrats & ſuperieurs eſtablis par la Nature ſur eux, & par meſme moien ils n'entre priſſent facilement à nommer Dieu. Certainemẽt les gens ſont loüables, qui ſe voyans contraints de iurer, en dilayant & reculant, font peur non ſeulement à ceux qui les regardent, mais auſſi aux autres, qui les prouoquent à iurer: par ce qu'ils ont coutume, apres auoir prononcé ſeulement ce mot, Oui par: ou, Non par: de n'y adiouſter rien dauantage: tellemẽt que ſous ombre de ce retranchement, le iurement n'eſt point accõpli. Que ſi on veut acheuer, qu'on adiouſte, ſi bon ſemble, non tout incontinẽt, le treshaut, le treſgrand Createur, ains la terre, le Soleil, les aſtres, le Ciel, le monde: car ces choſes-là meritẽt bien qu'on en face compte, & ſont plus anciennes, que noſtre race: auec ce, ne ſentans aucune incõmodité de vieilleſſe, durent à jamais ſelon le vouloir du Createur. Or il y a des volages & eſtourdis, leſquels, ſans prẽdre garde à ce qu'ils

Iurement antiqué.

font, paſſent outre les creatures, & ſont bien ſi hardis que de ſaillir iuſques au Createur & Pere de l'vniuers, n'ayans aucun égard au lieu, s'il eſt profane, ou ſacré, ny au tẽps, s'il eſt commode & propice: ny à leurs perſonnes, s'ils ſont nets en leurs corps & en leur ame : ni aux affaires, ſ'elles ſont de conſequence ; tellement qu'ils courent, ainſi qu'on dit cõmunémẽt auec leurs pieds ords & ſales tout par tout, ne penſans à ce qu'ils font: cõme ſi leur langue, que Nature leur a donnée, leur deuoit ſeruir, toute deſliée & debridée qu'elle eſt, aux choſes illicites. Ils deuroient pluſtoſt ſe ſeruir de ce tant bel organe, duquel la voix & paroles ſont formees (choſes tres profitables à la vie, & cauſes de la compagnie humaine) à preſcher & publier l'honneur, la Majeſté, & heureuſeté du Createur de l'Vniuers : mais maintenant l'impieté de ces gens eſt ſi grande, qu'à toutes heurtes & rencontres de quelque choſe que ce ſoit, ils nomment les effroyables noms de Dieu, & n'ont point de honte de les amaſſer & entaſſer les vns ſur les autres, penſans par le monceau & tas des iuremens qu'ils font, de gaigner leur cauſe, & qu'on les croira, tant ils ſont ſots, de ce qu'ils ont en leur eſprit ; ne cognoiſſans pas que ſouuent iurer eſt vn ſigne de pariure, & non de foy. Si doncques quelqu'vn eſt contraint de iurer pour quelque choſe que ce ſoit, que la loy ne defend, qu'il conferme ſon iurement de tout ce qu'il pourra, ne mettant aucun empeſchement à l'entiere cognoiſſance du fait:

Contre ceux qui ſont promps à iurer.



lors se dône garde que sa rancune qu'il ne peut appaiser, ou l'amour enragé, ou la dissoluë & effrenée concupiscence ne trouble son esprit, ne sçachant ce qu'il doit dire: mais face le serment quand il se verra rassis & sain d'entendement. Car y a il chose meilleure, que de ne mentir point tout le temps de sa vie, & asseurer la verité en prenant Dieu pour tesmoin? Or le serment n'est autre chose, que le tesmoignage de Dieu d'vne chose douteuse & incertaine: tellement que d'appeller Dieu pour tesmoin és choses non veritables, c'est vne tres-grande meschâceté: par ce que celuy qui fait cest acte, encores qu'il ne le die, semble neantmoins que quasi publiquement il crie: I'vse de toy, comme d'vne couuerture pour mal faire, ayant honte d'estre reputé meschant: Aide moy: soustien ma cause pour moy, qui suis meschant: par ce moyen il aduiendra qu'en faisant mal, ne seray reputé meschant: aussi bien tu ne fais cōpte de la gloire qui t'est donnée par les hommes de bonne foy, ne te remüant aucunement pour les loüanges qu'ils te font, & la bonne opinion qu'ils ont de toy. Il ne faut ny dire ny penser ces propos. Car comme ne deplairoient ils à Dieu, qui est sās vice, veu qu'vn pere, & vn oncle, qui sont hommes, fils les oyoient, ne les pourroient souffrir, pourueu qu'ils eussent esté quelque peu nourris en la vertu? Il faut donques, comme i'ay dit, fortifier tous les sermens qui se font pour choses honnestes & profitables, tant aux choses particulieres que communes, par la conduitte de la Prudence, de la Iu-

Qu'est ce que serment.

Ces aduertissement est traicte cy dessus.

ftice, & de la Pieté. Icy font comprins les vœux legitimes, qu'on fait pour l'abondance des biens prefens, ou à venir, à raifon dequoy c'eft vne mefchanceté grande, que de confermer le mal contraire au bien par ferment: car il f'en trouue qui iurent à la volée qu'ils commettrõt larrecins, facrileges, adulteres, viollemens de filles, qu'ils feront playes, meurtres, ou autre cas femblable, l'executant tout incontinent fous ombre qu'ils ont bien iuré: & à fin qu'on ne les eftime point pariures: comme f'il n'eftoit pas meilleur & plus agreable à Dieu de fauffer fon ferment, en ne faifant tort à perfonne, en fuiuant la iuftice, & toutes les autres vertus, la vraye loy de fa patrie, les anciennes couftumes de fes alliez, les faincts commandemens de nature ftables & fermes, que de le garder. Parquoy, quiconque execute le mal qu'il a iuré de faire, qu'il fçache, combien qu'il ne fe pariure point, qu'il renuerfe neantmoins le iurement, dont il deuoit auoir grand foin, & duquel les chofes bonnes & iuftes font féellees & cachetées, d'autant qu'il adioufte faute fur faute: au moyen dequoy il vaut beaucoup mieux laiffer là les œuures mefchantes que d'accomplir fon ferment. Que celuy-là doncques f'abftienne du mal qu'il a iuré de faire, & vienne à fupplier Dieu, qu'en le faifant participant de fa grande mifericorde, laquelle luy eft naturelle & propre, luy pardonne de ce qu'il a ainfi temeriarement, & comme mal-aduifé, iuré: car l'homme eft bien fol & infenfé, qui fe charge de double mal, quand il fe peut def-

Aduertiffement a celuy qui a voüé & iuré de faire quelque mefchent acte.

charger de la moitié. Il y en a d'autres, qui de leur naturel sont fort farouches & estranges, n'aimans aucunement la compagnie des hommes, ou forcez de courroux, qui est vn fascheux maistre : lesquels asseurent par serment leurs mœurs sauuages & estranges, disans, qu'ils ne mangeront point; qu'ils ne demeureront point auec cestuy-cy, ny auec celuy là, ne luy feront jamais aucun plaisir, ny en receuront tant que l'ame leur batte au corps. quelquefois ils gardent leur rancune apres la mort de celuy là qu'ils haïssent, ne permettans qu'on baille aux defunts ce qu'ils ont ordonné par leurs testamens : ausquels comme aux premiers, ie conseilleroy qu'ils appaisassent la puissance diuine par sacrifices & oraisons, à fin qu'ils trouuassent quelque guarison à la maladie de leur ame, que l'homme ne peut guarir. Il s'en trouue d'autres vanteurs & glorieux, enflez d'orgueil & conuoiteux de gloire, qui n'estiment en rien l'escharceté leur estre vtile, que si quelqu'vn s'approche d'eux pour leur remonstrer à ce qu'ils ayent à refraindre la fierté & rebellion de leurs conuoitises, ils prennent à iniure la remonstrance qu'on leur fait : tellement que ne faisans compte de ceux qui leur remonstrent, courent aux delices & plaisirs mondains, ne se faisans que mocquer des bons & profitables enseignemens de la prudence. Ces gens-là, quand ils se voyent pleins de biens, alors asseurent par serment qu'ils despendront tout à faire grande chere. Pour exemple ie reciteray ce qui s'ensuit. Il n'y a pas long temps qu'il y auoit vn

homme riche, lequel menoit vne vie delicieuse & dissoluë, pleine de superfluité & excez: se trouua en sa compagnie vn viel homme qui luy estoit (comme ie croy) cousin, parent, & amy, lequel l'enhortoit de changer sa façon de viure en vne plus honneste & estroitte: le riche se faschant fort de la remonstrance que luy faisoit l'homme de bien, iura luy contredisant, que tant qu'il auroit abondance de biens, & auroit dequoy faire bonne chere, qu'il n'espargneroit rien, mais despendroit tout, tant en la ville qu'aux champs, faisant paroistre en tous endroits ses richesses. Ceste monstre toutefois & parade (comme il semble) n'est pas tant de la richesse que de l'orgueil, & de l'intemperance: par ce qu'il y a assez de grands Seigneurs, qui se tournent à la maniere de viure, dont nous autres pauures vsons, & s'y accommodent fort bien: combien qu'ils soient comblez de tous biens, & que la richesse coule incessamment, comme vne fontaine qui ne tarit iamais sur eux. Les pots de terre leur plaisent, le pain d'vn † obole leur semble bon, les oliues, le fourmage, les herbes leur seruent de viandes: en esté se contentent de brayes, & d'vn simple linge pour couurir leurs corps, & en hyuer d'vn manteau de cuir fort & espays. Les licts sur lesquels ils couchent sont estendus sur la terre, ne se soucians point de leurs couches d'iuoires, enrichies & reuestuës de croustes d'escailles, de tourtuë, ou d'or, ny de coutils espais, ny de couuertures de pourpre, ny

Histoire d'vn riche prodigue iureur, & excessif.

Riches modestes & sobres.

Enuiron sept deniers tournois.

des friandises de tourtes & gasteaux accoutrez auec force miel, ny de toutes autres choses exquises de table: La cause de ce n'est pas seulement le bon naturel qui est en eux, mais aussi la bonne instruction qu'ils ont prise dés leur premier âge, laquelle les enseigne de tenir plus de compte des choses qui sont de l'homme, que des grandeurs des Princes, leur souuenant qu'ils sont plus hommes que Princes. La mesme instruction, conuersant auec l'ame, luy remet presque tous les iours en memoire la fragilité humaine, la retirant des grandeurs, & l'arrestant quelque peu aux choses basses & petites, guarissant en ce faisant l'inegalité par l'egalité. Ces gens remplissent les villes de force bien, de bonne police, de paix, ne leur soustrayant aucun bien, mais leur fournissant, sans en faire aucun reserue, toutes les commoditez qu'ils peuuent. Voilà les actes des gentils-hommes, & (pour en parler à la verité) des Princes des hommes, auec d'autres semblables: mais ceux des nouueaux riches sont actes de gens, qui par l'inconstance & l'instabilité de la fortune paruiennent aux richesses mondaines, lesquels n'ont iamais sceu, ny songé que c'estoit de la vraye & voyante richesse, composée des vertus parfaites, & œuures vertueuses, mais sont tresbuchez en celle qui est aueugle, sur laquelle estans appuyez, il faut par necessité que ne voyans point le chemin passant, qu'ils se fouruoyent par des sentiers, où il n'y a point de chemin faisans grand cas de ce qui ne merite aucun prix & lots, & se moc-

La vraye richesse & clair-voyance.

La richesse aueugle.

quans de ce qui doit estre prisé & honoré. Ces gens-là sont repris aigrement, & blasmez de l'Escriture saincte, quand ils iurent, lors qu'il n'en est besoin ; par ce qu'ils sont du tout incorrigibles & incurables : à raison dequoy ils ne sont pas dignes d'obtenir pardon de Dieu, qui de son naturel est misericordieux. Au reste la loy a osté la puissance aux vierges & aux femmes mariées de faire vœux & serments : monstrant par là que les filles sont en la puissance de leurs peres, & les femmes mariées en la puissance de leurs maris ; lesquels peuuent confermer leurs vœux : ce qui n'est pas sans raison, d'autant que les filles ne sçauent pas, à cause de la ieunesse, la vertu & efficace du serment, & ont besoin qu'on leur remonstre : les femmes mariées prestent trop legerement le serment à ce qui n'est profitable à leurs maris : pour cette cause la Loy a permis aux maris de ratifier & auoir pour agreable ce que leurs femmes ont trouué bon, ou le rompre. Mais que les vefues se donnent bien garde de iurer si legerement : car elles n'ont personne qui les puisse dédire, ny leurs maris, estants morts, ny leurs peres, ne demeurants plus auec eux & s'estants rangées en vne autre maison : au moyen dequoy il est necessaire que leurs serments demeurent, n'ayants point de curateurs qui les releuent de ce qu'elles ont promis. Si quelqu'vn cõnoist vn parjure, & ne le declare & découure, portant plus de faueur à l'amitié, ou à la honte, ou à la crainte, qu'à la pieté & honneur de Dieu, qu'il encoure la peine du parjure : par ce que c'est

Il n'est loisible à fille ny à femme mariee de iurer.

Les vefues se doiuent garder de iurer legerement.

Contre les pariures, & ceux qui les recelent.

vne mesme chose de faire mal, & fauoriser le mal. Or entre les peines des pariures, il y en a d'ordonnées de Dieu & des hommes: celles de Dieu sont les plus hautes & les plus grandes, d'autant qu'il n'a point de pitié de ceux, qui se monstrent si meschans en son endroit, mais les laisse demeurer tousiours en leur meschanceté: & à bon droit, ce me semble. Car quel mal fait-on à celuy, qui mesprise les autres, de le mespriser, recueillant autant de bien, cõme il en donne? Les peines ordonnées des hommes sont la mort qui destruit le corps, & le fouët qui le nayre: tellement que la punition quelquefois est plus rigoureuse, qui est quand on les condamne à la mort: quelquefois plus douce, quand on les condamne a estre fouettez publiquemẽt: laquelle peine toutefois n'est pas moins griefue aux gens de libre & franche condition, que celle de la mort. Voila ce que contiennent les susdites ordonnances. Or on peut tirer de ces lieux des allegories, qui ont vn autre sens caché. Il faut donques sçauoir que la vraye & droitte raison de nature, a la vertu & puissance du pere & du mary: vray est que c'est en diuerse sorte du mary, par ce qu'elle jette la semence des vertus dedans l'ame, cõme dedãs vne bõne terre: du pere, parce qu'elle a accoustumé d'engendrer de bons aduis & œuures hõnestes, & apres les auoir engendré, les nourrit d'enseignemens doux & gracieux, que la doctrine & sapience fournissent: mais l'entendement tantost est fait semblable à la vierge, tantost à la femme, qui est demeurée vefue, ou mariee auec l'homme:

Peines des pariures.

Sens allegoric.

à la vierge, quand il se maintient chaste & entier, n'estant corrompu & gasté des plaisirs mondains & concupiscences, ny des fascheries & craintes, passions qui ne font que guetter & espier pour faire mal, l'ayant le Createur pris en sa garde, comme pere : à la femme, quand il est comme vne honneste femme conjoint par la vertu auec la bonne raison, duquel elle a le soin, semant en luy à l'exemple de l'homme, bonnes pensées : mais quand l'ame orpheline de pere, qui est la prudence ; priuée de mary, qui est la droite raison : vefue des choses bonnes, & abandonnée de sapience, a choisi la meschante vie : alors elle demeure là où elle s'est liée, n'ayant point de medecin pour guarir ses pechez, ny de mary, qui luy tienne compagnie, ny pere qui engendre : qui est pour tous ces deux, la raison accompagnée de Sapience. Au surplus il y a des personnes qui n'ont pas seulement voüé leurs biens, ou partie d'iceux, mais se sont voüez eux-mesmes. En ces vœux, la loy a limité & arresté le prix, n'ayant point d'esgard à la beauté, ny à la grandeur, ou autre chose semblable, mais au nombre des ans, auec la distinction des hõmes & femmes, des enfans & hommes parfaits : car elle commande que le prix de l'homme depuis vingt ans iusques à soixante, soit deux cens drachmes de monnoye d'argent, de la femme, cent & vingt : & depuis cinq ans iusques à vingt, si c'est vn masle, quatre vingts ; si c'est vne femelle, quarante : & depuis l'enfance iusques à cinq ans, si c'est vn masle, vingt : si c'est femelle, douze. Pour le regard des autres,

Des vœux.

Qui valent 35. liures. Car la dracchme est le denier Romain, qui vaut trois sols & demy calcule le reste.

qui ont vescu plus de soixante ans, s'ils sont hommes, le prix est de soixante : si c'est vne femme, de quarante. Or il y a trois raisons pertinentes, pour lesquelles le prix des masles & des femelles de mesme âge doit estre égal. L'vne parce que la dignité du vœu est égale, ores qu'il soit de quelque grand Seigneur, ou de quelque autre de petite qualité : la seconde, c'est parce qu'il n'est pas raisonnable que les voüans soient reputez de mesme condition que les serfs qu'on vend : d'autant que ceux là selon la bonne habitude du corps, & la beauté, ou le contraire, sont plus ou moins prisez: la troisiesme, qui est bien pertinente, c'est parce que l'inegalité est de nous honorée, & l'egalité de Dieu. Voilà quant aux hommes. Voicy maintenant ce qui a esté ordonné pour le regard des bestes. Si quelqu'vn a choisi entre les autres bestes vne pour le sacrifice, s'elle est du nombre des trois pures, qu'on a accoustumé de sacrifier, bœuf, mouton, ou cheure, qu'elle soit immolée, & qu'on se donne bien garde de la changer en vne meilleure ou pire : car Dieu ne se resiouit point de la quãtité de chair, ny de gresse, ains de l'affection pure & innocente de celuy qui voue, s'il la change, que les deux au lieu d'vne soient sacrifiees, sçauoir est la premiere, & celle qui auoit esté mise au lieu de l'autre. mais s'il se trouue qu'elle soit immõde, qu'on l'ameine au plus apparent Sacrificateur, & qu'iceluy la prise ce qu'elle vaut, n'outrepassant la valeur : auec ce qu'il y adiouste la cinquiesme partie du prix, à fin que s'il est besoin

Dieu cherche la seule affection pure & innocente.

de ſacrifier vne nette au lieu de celle-là, qu'il n'y ait faute de iuſte prix : cela ſeruira à faire honte à la perſonne qui l'a voüée pour luy apprendre vne autrefois de ne voüer telle beſte ſans y penſer : ce qui luy pourroit eſtre aduenu, comme ie croy, par meſgarde & abus de ſon eſprit poſſedé de quelque paſſion. Si c'eſt vne maiſon qui a eſté voüée, que le Sacrificateur en ſoit le priſeur, & que les achepteurs ne ſoient receuz à bailler vn meſme pris : car ſi celuy qui la voüée en eſt l'achepteur, qu'il deliure non ſeulemẽt le iuſte pris, mais outre ce la cinquieſme partie de la priſée, eſtant par ce moyen puny de deux pechez, qui ſont legereté & conuoitiſe : de ſa temerité, en ce que trop legerement il a fait ce vœu de ſa conuoitiſe, en voulant rauoir ce qu'il auoit aliené : ſi c'eſt vn eſtranger, qu'il ne baille le vray pris. Au reſte celuy qui vouë, qu'il ne mette pas long temps à repreſenter ce qu'il vouë, ou bien le iuſte prix : par ce qu'il n'y auroit point de propos, que nous prinſſions peine d'abreger & accourcir les promeſſes que nous faiſons aux hommes, & retardiſſions celles que nous faiſons à Dieu, lequel n'en a que faire, n'ayant faute de rien, d'autant qu'en ce faiſant nous nous conuaincrions, pour le reculement & retardemẽt du vœu, du plus grand peché qui ſoit au monde, qui eſt le mépris de Dieu : faire ſeruice auquel faut penſer eſtre le commencement & but de la felicité & beatitude. Cecy ſuffiſe des ſermens & vœux.

Il ne faut voüer temerairement.

Touchant les maiſons voüees.



95 DES LOIX PARTICVLIERES, *qui se rapportent aux deux chefs du Decalogue, au sixiesme & septiesme: contre les adulteres & paillards, & contre les meurtriers, & autres qui font quelque effort à leurs prochains.*

L'autheur fait vn discours allegoric de sa vie contemplatiue.



E temps autrefois a esté que ie vaquoy à la Philosophie, à la consideration du mõde, & de tout ce qui est contenu en iceluy: pendant lequel temps j'estoy jouïssant d'honnestes, desirables, & heureux plaisirs de l'esprit, ayant tousiours entre les mains les oracles & enseignemens diuins, dont ne me pouuoy rassasier & saouler: ne prennant plaisir ailleurs, ny pensant aux choses basses, ne m'amusant point & m'enuelopant aux honneurs, aux richesses, aux plaisirs & aises de mon corps: mais estant rauy en haut, me sembloit qu'ayant tout le loisir de pẽser aux choses diuines, ie me pourmenoy auec le Soleil, auec la Lune, auec tout le Ciel, & auec le monde. Quelquefois ie regardois d'enhaut au trauers du Ciel, & comme si

j'eusse esté en vne haute guette, estendant l'œil de mon esprit çà & là, ie consideroy les affaires infinies, qui sont sur la terre, & me reputoy fort heureux de ce que j'auoy fuy de tout mon pouuoir les pestes & miseres de ceste mortelle vie: mais comme j'estoy en ces aises, m'épioit & guettoit le plus grief mal du monde, Enuie: ennemie de toutes choses bonnes & honnestes. Icelle se ruant sur moy, sans que ie m'en apperceusse, ne me quittant iamais, iusqu'à ce qu'elle m'eust fait trébuscher dedans vne mer pleine d'affaires & soucis qui coustumieremẽt se trouuent en vne republique, où estant agité d'ondes & vagues, ie ne peu passer à nage au port ne bonnement me rauoir : toutefois en souspirant, j'y resiste le mieux qu'il m'est possible, estant espris de l'amour & desir des sciences, planté dés le premier âge dedans mon ame, lequel prenant tousiours pitié de moy, me recueille & souleue. Ce qui est cause que ie leue quelquefois la teste, & que des yeux de l'ame rebouschez & eslourdis de tant d'affaires (car le nüage de ces estranges affaires ombrage & offusque sa claire & perceãteveuë) ie regarde de necessité tout à l'entour de moy, pour voir si trouueray le moyen de mener vne vie pure & nette de tout mal, la souhaittant fort. que si par fortune, en n'y pensant point, il s'offre quelque peu de temps clair & paisible de troubles, qui auiennent à vne Republique, alors, comme emplumé, ie flotte & nage à mon aise; tellement que peu s'en faut que ie ne voltige par l'air, estant poussé des doux vents de la science, laquelle souuent me met en la teste,

Enuie ennemie de la vertu.

Amour & desir de sçauoir.

que ie me retire vers elle pour passer le temps, & viure ioyeusement ensemble, laissant-là ces cruels maistres, non seulement les hommes, mais aussi les affaires, lesquelles, comme vn torrent, accourent de tous costez. Ie doy bien doncques remercier Dieu de ce que combien que ie soy plongé bien auant, neantmoins ne suis point englouty & abysmé: mais j'ouure les yeux de l'ame, qu'aucuns par vn desespoir & deffiance de la bone esperance, pensoient estre aueuglez, & suis esclarcy de la lumiere de sapience, ne demeurant point tout le temps de ma vie en tenebres. I'ose bien desia, non seulement manier les sacrées expositions & declarations de Moyse, ains aussi regarder diligemmēt dedans, & voir tout au trauers, prenant garde à ce qui n'est pas notoire à tous, & le faisant paroistre pour estre veu & consideré. Or d'autant que des dix commandemens que Dieu a prononcé luy-mesmes de sa bouche sans son Prophete & rapporteur, les cinq premiers engrauez en la premiere table ont esté par cy deuant declarez auec les speciaux, qui se rapportoient à iceux: il faut pour le present y adiouster, le mieux qu'il sera possible, ceux qui restent, & sont contenus en l'autre table: par mesme moyen ie tascheray d'accommoder à chaque chef sa loy speciale. Le premier donques commandement de la seconde table est tel: *Tu ne seras point adultere.* Ce commandement, selon mon aduis, a esté mis le premier, pour autant que par toute la terre la volupté peut beaucoup, & n'y a chose quelle qu'elle soit, laquelle

Premier commandement de la 2. table.

puisse fuir sa puissance, ny ce qui est en la terre, ny ce qui est en la mer, ny ce qui est en l'air: car les animaux terrestres, les volatiles, les aquatiques, tous & par tout, se donnent du plaisir, luy sont fort affectionnez, & obeïssent à ses commandements, tellement que prenant garde à son regard & clein d'œil, si quelquefois la voyẽt de fierté fremir, l'appaisant, en preuenant ses commandemens par leur soudains & legers seruices. Ceste volupté, combien qu'elle soit selon Nature, encourt neantmoins souuent blasme, quand démesurément & insatiablemẽt on vse d'elle: comme les gourmands & goulus en l'endroit des viandes dont ils ne se peuuẽt saouler, encores qu'ils ne prennent rien de ce qui est defendu: comme aussi ceux qui sont enragez apres les compagnies des femmes non estrangeres, mais siennes, en hantãt desordonnément & excessiuement auec-elles: vray est que la faute de cecy procede plus du corps, que de l'ame, selon l'aduis de plusieurs, d'autant que ces gens-là ont dedans leurs corps vne grande chaleur., laquelle apres auoir vsé la nourriture, qui luy auoit esté enuoyée, peu apres cherche quelqu'autre humeur, duquel le plus delié decoulant par les conduits aux genitoires, prouoque des demangemens, grincemens de dents, & continus chatoüillemẽs: mais ceux qui sont enragez apres les femmes d'autruy, mesmes de leurs familiers & amis, la vie desquels est la ruine des voisins, ne taschans qu'à abastardir les grandes familles, diffamer les vœux de mariage, & frustrer les espoux de l'esperãce de loyalle

La grand puissance de volupté.

Origine & cause de lubricité.

Adulteres dignes de mort.

lignee, sont malades d'vne maladie incurable de l'ame : tellement qu'il les faut faire mourir, comme ennemis communs de tout le genre humain, à fin que ne viuans point en impunité, ils ne gastent d'autres maisons, & n'apprennẽt à leurs semblables, qui ne demandent qu'à suiure les meschans exemples d'autruy, telles villenies. La loy a bien ordõné d'autres choses sur cet article, par ce qu'elle n'a pas seulement defendu qu'on s'abstienne des femmes d'autruy, ains aussi les vefues, desquelles il n'est loisible d'auoir la compagnie. La mesme loy reprouuant & haïssant la coustume des Perses, l'a defenduë, comme la plus meschãte du monde: car en ce païs là les grands Seigneurs prennent en mariage leurs meres, & reputent les enfans, qui en sont yssus fort nobles : auec ce les honorent (comme on dit) de la royauté. Se peut-il trouuer vne meschanceté plus grande, que de soüiller le lict de son feu pere, lequel il falloit garder, comme sacré, sans y toucher aucunement? Ne porter point de reuerence à sa mere, laquelle est demeurée vefue? Qu'vne mesme personne soit fils & mary de sa propre mere? & qu'vne mesme personne soit mere & femme? Que les enfans des deux soient freres du pere, & petit fils de la mere? Que celle qui les a enfantez soit mere & ayeule, & celui qui les a engendrez soit pere & frere vterin? Ceci ancienemẽt est auenu aux Grecs en la ville de Thebes en la personne d'Oedipus fils de Laïus, par ignorance toutefois, non de gré. Ce mariage amene quand & lui tant de maux, qu'il n'est plus rien

Il est defendu d'auoir la cõpagnie de la vefue.

Inceste des Perses pernicieux.

Oedipus fils de Laïus.

resté pour le comble des mal-heurs : parce que de là en auant sont ensuiuies guerres tant ciuiles, qu'estranges, lesquelles ont esté delaissées aux enfans & petits fils, comme hereditaires, par leurs peres & ayeux : saccagemens des plus grandes villes de la Grece, deffaites des puissantes armées, tant de celles du païs, que des estrangeres qui estoient venuës au secours, meurtres de vaillans capitaines d'vn costé & d'autre, assasinemens de freres pour les haines mortelles & capitales qu'ils auoient ensemble, pour vne ambition & desir de dominer: ce qui a esté cause que non seulement les familles & parentez ont esté destruites, mais aussi que toute la plus grande partie de la Grece est toute perie par vne deffaite generale & rauage vniuersel: parce que les villes, qui estoiẽt auparauant peuplees d'habitans demeurerent vuides, tellement qu'elles ne seruoient plus que de memoriaux & enseignes des miseres de la Grece, qui estoit vn malheureux & piteux spectacle à ceux qui le voyoient. Les Persiens aussi, qui gardent ce statut, ne sont exempts des maux semblables : parce qu'ils ne font autre chose que d'amasser des armées & dresser des batailles, où ils s'entre-tuent les vns les autres, tantost courant sus aux proches nations, tantost repoulsant ceux qui les assaillent : car il s'ẽ trouue beaucoup de plusieurs endroits qui s'esleuent contre eux, d'autant que c'est le naturel des barbares de ne se reposer : dont aduient qu'auparauant que la guerre, qu'ils ont sur les bras, finisse, il y en a ia vne autre

La volupté incestueuse est cause du desastre de Grece.

Malheur des Persiens venu de leur inceste.

qui commence ; de sorte qu'ils ne sont aucun temps de l'annee en repos : mais iour & nuict portent les armes & demeurent le plus du tēps au camp à découuert, souffrans de grandes pauuretez, qu'en leurs villes, par faute de paix. I'omets à dire les grans & braues faits des Roys pour leur heureux aduenement, dont le premier exercice, si tost qu'ils ont pris en leurs mains l'Empire, c'est (ô forfait execrable !) de tuer leur frere, soubs l'ombre du soupçon de quelques embusches qu'ils leurs pourroient dresser, à fin qu'il semble qu'ils les ont tuez pour bonne occasion : tous lesquels maux, à mon aduis, ne procedent que des compagnies reprouuées, qu'ont les fils auec leurs meres : car lors la iustice diuine, qui a l'œil sur les choses humaines, punit les meschans à cause de leurs impietez : *Or il ne faut pas seulement reputer meschans ceux qui font la meschanceté : mais aussi ceux qui de leur franche volonté consentent aux autres, qui de leur propre authorité & puissance la font.* Certes nostre Loy a eu si grand esgard à ce cas-cy, qu'elle n'a permis au fils d'espouser apres la mort de son pere, sa belle mere, tant pour l'honneur qu'il doit au pere, qu'aussi pour le nom proche de la mere, à la belle mere : tant plus se faut abstenir de commettre ce vilain forfait en l'endroit de sa mere : par ce que celuy qui aura appris de s'abstenir de l'estrangere, qui a esté sa belle-mere, beaucoup plus facilemēt s'abstiendra de sa mere propre : & s'il est ainsi que pour la memoire du pere, il reuere celle qui a esté autre-fois femme de son pere, sans doute pour l'honneur qu'il doit

Cruauté detestable des Roys qui tuent leurs propres freres.

Qui sont ceux qu'on doit reputer meschans.

Il n'est loisible d'espouser sa belle-mere.

doit à tous les deux parens, il n'entreprendra rien de nouueau en l'endroit de sa propre mere: car ce seroit vne chose bien sotte de faire plaisir & fauoriser la moitié de nostre natiuité qui est la mere, & ne faire compte & respecter l'entiere couple de pere & mere. Ensuit l'autre commandement, lequel defend de n'espouser sa sœur. Ce commandement est bon & loüable, rẽdant à la temperance & honnesteté: toutefois Solon Athenien ne le defend qu'à ceux qui sont de mesme ventre & de diuers peres: aux autres qui sont de mesme pere & de diuerse mere, il leur permet: au contraire le Legislateur des Lacedemoniens a permis le mariage aux vterins, qui sont issus d'vne mesme mere, & l'a defendu aux autres, qui sont d'vn mesme pere: mais celuy des Egyptiens se mocquant de la simplicité & crainte de tous les deux, comme n'ayans rien ordonné qu'à demy, a lasché la paillardise, & a augmenté tant au corps, qu'aux ames, le mal incurable de l'intemperance, donnant congé d'espouser toutes les sœurs, tant celles qui sont d'vn costé seulement, que celles qui sont de tous les deux: & non seulement les petites, mais aussi les grandes, & celles qui sont d'vn mesme âge: d'autant que souuent naissent des iumeaux: lesquels, combien que la nature les aye separez dés leur natiuité, neantmoins l'intemperance les ioint ensemble, faisant vne compagnie de ce qui de soy estoit incompagnable, & vn accord de choses discordantes. Au contraire Moyse tres-saint & sage Legislateur, reprouuant ces loix, comme estranges, &

La loy defend de n'espouser sa sœur.

Solon.

Lycurgue.

Permis aux Egyptiens d'espouser leurs propres sœurs.

ennemis d'vne republique bien policée, & ne faisans qu'eschauffer & prouoquer la personne à tres-vilains actes, a defendu, tant qu'il a esté possible, la compagnie charnelle de sa propre sœur, soit qu'elle fust de pere & de mere, soit qu'elle fust de pere ou de mere seulement. Car qu'est-il besoin de villenner la beauté de la honte & pudicité, & rendre les vierges effrontées, lesquelles on doit accoustumer à rougir & estre honteuses? Pourquoy les empesche-on de prendre alliance auec d'autres, & enferme-on ce tres-grand & excellent bien dans les maisons estroittes, veu qu'il se peut estendre & espandre par les terres fermes, par les Isles: & generalemẽt par toute la terre habitable? car il est tout certain que les mariages qu'õ fait auec les estrangers, sont causes de nouuelles alliances, lesquelles ne sont pas moindres que celles des parens, qui sont d'vn mesme sang. Pour ces raisons il a defendu beaucoup d'autres mariages, ne voulant qu'on espouse la fille de sa fille, ny la fille de son fils, ny sa tante, soit du costé du pere, soit du costé de la mere, ny la femme de son oncle, ou de son fils, ou de son frere, ny la fille de sa femme, soit vefue ou vierge, durant la vie de sa femme ou aprés sa mort: d'autant que le beau-pere, qui tient le lieu de pere, doit faire autant de compte de la fille de sa femme, comme de la sienne mesme. Danantage il ne veut point qu'on espouse les deux sœurs ny ensemblément, ny l'vne aprés l'autre, encores que la premiere eust esté repudiée & separée: car il n'a troué bon

Ordonnances de Moyse touchant les mariages illicites.

& sainct que pendant la vie de la premiere, soit qu'elle demeure auec son mary, soit qu'en estāt separée elle demeure sans se remarier, ou se remarie, l'autre sœur se jette dedans les biens de ceste premiere mal-heureuse : enseignant par là qu'on ne doit rompre les droits de parenté, [illegible] courir sus à celle qui est décheuë de son bon-[illegible], estant de mesme sang & de mesme race, ny s'en orgueillir, & brauer pour le bon traittement qu'on reçoit & qu'on fait aux ennemis de sa sœur : car de là prouiennēt jalousies, fascheuses, & noises qu'on ne peut appaiser, amenans quand & quand elles vne grāde course de maux ne plus ne moins que les membres du corps, lesquels estans hors d'accord & vnion naturelle, se mutinent les vns contre les autres, qui est cause des maladies incurables, & en fin de la mort: par ce qu'ores qu'ils soient separez, toutefois ils sont comme freres, ioints par la nature, & vn droit de parēté: or la Ialousie est vne passiō fort fascheuse, qui forge des maux ennuyeux & difficiles à guarir. *Ne prens point en mariage*, dit la loy, celle qui est d'estrange nation; de peur qu'estant attiré par elle, tu t'adōnes à ses mœurs repugnantes aux tiennes, & qu'en n'y pensant point tu laisses le chemin de la vraye religion, te destournant en des sentiers perdus : & encores que toi par aduenture y puisses resister, à raison que dés ton premier aage tu as esté attaché & pendu aux tres-bōs enseignemēs de tes pere & mere, qui te chantoient & repetoient tousiours les saintes loix : toutefois la crainte ne seroit pas petite des fils & filles, qui prouiēdroiēt

Ialousie.

Loy qui deffend de prendre en mariage l'estrangere.

du mariage : d'autant qu'ils seroient en danger, estans amorcez plutost des fausses & bastardes coustumes, que des vrayes & naifues, de desapprendre l'honneur d'vn seul Dieu : ce qui est le commencement & le comble de toute misere. Elle dit aprés : *Si la femme*, pour quelque occasion que ce soit, s'est separée de la c[illegible]gnie de son mary, & apres auoir esté ma[illegible] vn autre, elle deuienne derechef vefue, ou separée, c'est à dire, soit que le premier mary viue ou soit qu'il ne viue plus, qu'elle ne retourne point auec son premier mary, mais prẽne alliãce auec d'autres : ayant rompu les anciens liens de mariage, qu'elle a oublié, en choisissant au lieu de ses vieilles amours, des nouuelles. S'il se trouue que l'ancien mary vueille habiter auec elle, qu'il soit reputé lasche & effeminé, & comme celuy, de l'ame duquel est taillée la haine du vice, qui est vne affection tres-vtile à la vie pour bien dresser les affaires des maisons & des villes. Outre ce, qu'il sçache qu'il est naifuement marqué de deux grands vices, d'adultere, & de macquerelage, parce que ces soudains appointemens & ralliemẽs sont signes de la mort de tous deux : tellement qu'on peut presumer que ce qu'ils sont retournez si tost ensemble, c'est pour faire mourir l'vn ou l'autre par poison ou autrement. Que celuy-là doncques soit puni auec la femme. Quand le temps des purgations, qui viennent tous les mois aux femmes, sera auenu, que l'homme ne touche point sa femme : mais alors s'abstienne de sa compagnie, obeissant en cela à la loy de Nature, de

Ordonnance touchant les femmes separees de leur premier mary.

Abstinence auec la femme en temps des purgations menstruales.

peur que pour son plaisir sot, & pris hors temps & saison, le fruit ne viene sur terre tout imparfait: car il fait tout autant que le laboureur yure, ou insensé, qui seme du bled ou de lorge dedãs des estangs ou torrens, au lieu de le semer aux terres labourables, lesquelles ne doiuent estre ensemencées, que premierement elles ne soiēt escoulées & dessechées, à fin qu'elles rapportent à foison. Or la Nature purge tous les mois l'amarris, comme vne terre merueilleuse, le temps de laquelle, à l'exemple du bon laboureur, faut obseruer, à fin qu'on ne l'ensemence point lors qu'elle sera fort arrousée, autrement la semence, pour la grande moiteur, s'escoulera sans qu'on s'en apperçoiue, les esprits non seulemēt se lascherōt & affoibliront, ains aussi se resouldront & esuanouiront: les esprits, dis-ie, qui forgent l'animal dans la matrice, comme en la boutique & ouuroir de Nature, & qui acheuēt par vn art subtil toutes les parties du corps & de l'ame: mais si les fleurs de la femme ne coulent plus, on peut alors jetter hardiment sa semence, sans crainte qu'elle perisse. Au cas semblable les personnes qui cultiuent vne terre seche & pierreuse, deuroient auoir grande honte, qui pourroient estre ces gens là autres que ceux qui ont affaire auec les femmes steriles: lesquels pourchassans vn plaisir charnel, qui est de nul effect, laissent perir à leur escient leur semence. Pour quelle autre fin espousent ils telles femmes? Ce n'est pas pour auoir lignée, estans asseurez qu'ils n'en auront point, mais c'est pour assouuir leur rage desordonnée, &

Contre ceux qui espousent des femmes brehaines.

leur paillardise incurable. Ceux doncques, qui prennent en mariage des filles, & ne sçauent pas comme elles se portent en cest affaire, & si elles pourront auoir lignee ou non, si apres auoir descouuert par le long laps de tẽps, qu'elles sont, par faute de porter enfans, sterilles, ne les repudient point, ils sont dignes de pardon: d'autant qu'ils sont vaincus de la longue compagnie qu'ils ont eu l'vn auec l'autre (qui est vn lien qui restreint fort les personnes) & ne peuuent dissoudre & disioindre les vieilles amours imprimées dedans leurs esprits par lõgue conuersation: mais les autres qui espousent des femmes esprouuées steriles par leurs premiers maris, ne cherchans, comme verrats & boucs, que leur plaisir charnel, qu'ils soient enregistrez aux tablettes & roolle des impies & meschans, comme aduersaires de Dieu: car luy aimãt ses animaux & les hommes a soin de la generation & salut de tous: ceux-cy au contraire jettent & esteignent leur semence tout ensemble, tellement que par la cõfession & commun dire de tous les hommes, ils sont ennemis de Nature. Il y a encores vn autre plus grand mal, que cestuy qui s'est fourré dedans les villes: celuy des amoureux des garçons: par-cy deuant c'estoit grande honte de le nommer: maintenant les gens en deuiennent glorieux tant ceux qui le font, que les autres qui l'endurent, lesquels s'accoustumans à ceste paillardise contre Nature (qui est comme vne maladie où on se transforme en femme) ont tout le corps & l'esprit confict en mignardise, ne laissans sur eux

Contre les Sodomites bougres & gens effeminez.

par vne estincelle de la nature du masle, dont ils puissent estre eschauffez. Ils portent en public leurs cheueux frisez, ils frottent & peignēt leur face de ceruse, de fard, & d'autres choses semblables, & se parfument de fort gracieuses senteurs, d'autant que le parfum est fort propre pour attirer les amoureux: tellement que tout leur exercice n'est qu'à se faire beaux, n'ayans point honte de chãger, par vn soigneux artifice, leur nature de masle en celle d'vne fēme. Ceux là doiuēt estre tuez en obeïssant à la loy, laquelle commande que sans crainte d'estre repris & puni, on tuë le bardache, qui d'homme deuient femme, & faulse son sexe, en ne le laissant viure ny vn seul jour, ny vne seule heure: par ce qu'il n'apporte que villenie & des-honneur à sa maison, à son païs, & generalement à tout le genre humain. La mesme peine doit encourir le bougeron, & amoureux des garçons, d'autant qu'il poursuit vn plaisir qui est contre Nature, & outre s'efforce de rendre les villes desertes & vuides d'habitans en perdant sa semence: pourtant aussi qu'il est auteur & maistre de deux grans maux, premierement d'effemination & mollesse, enseignant la jeunesse à s'embellir & farder, & r'amollissant la fleur de l'âge florissante, qu'il deuoit exercer en toute force & dexterité: secondement d'vne sterilité. parce que comme le mauuais laboureur, il ne tient compte de labourer les terres grasses & fertiles, ains les laisse en friche: au moyen dequoy est cause qu'elles ne rapportent rien, & au lieu d'icelles se trauaille iour & nuict en d'au-

tres, dont on n'attend à l'auenir aucun fruict & rapport. La cause de ce peché, selon mon aduis, c'est qu'en plusieurs villes & peuples, on presente grans loyer à tels gens incontinens & effeminez; tellement qu'on ne voit que ces mignons demy-hommes, & demy-femmes fierement se pourmener en pleine place, & quand il est feste marcher aux processions ou monstres, tous les premiers auec grauité & pompe, manier les choses sacrées, combié qu'ils soient lais, & auoir la superintendance des mysteres & ceremonies de Cerés, & les solemniser. Aucuns d'entr'eux voulans faire tousiours durer leur belle jeunesse, & desirans au lieu d'hommes, deuenir femmes, se font couper les genitoires: ceux-là sont vestus de pourpre, &, comme s'ils auoient esté cause de quelque grand bien à leur pays, marchent les premiers accompagnez d'hallebardiers, & se font regarder de tous ceux qui les rencontrent: lesquels, si on les auoit en aussi grand desdain, comme nostre Legislateur, seroient incontinent sans aucune grace & mercy exterminez comme ordures & souilleures abominables & detestables du pays, à fin que par leur exemple plusieurs autres se corrigeassent: car la punition irremissible des premiers condemnez, retranche bien fort les semblables fautes de ceux qui les ensuiuent. Il s'en trouue d'autres, lesquels suiuants leurs appetits & desirs desordonnez, comme les Sybarites & gens luxurieux, s'adonnent premierement à la gourmandise, à l'yurongnerie, aux plaisirs du ventre, & puis aux autres qui suiuent ceux du

Mignardise de gens effeminez.

Sybarites.

ventre, tellement qu'estans saouls, ne demandent qu'à paillarder. Aussi la gourmandise a accoustumé d'engendrer luxure: dont auiẽt qu'ils sont enragez & forcenez, non apres les hommes, soient masles, soient femelles, mais apres les bestes irraisonnables : comme on dit anciennement estre auenu au pays de Candie en la personne de la femme du Roy Minos, nommée Pasiphaë, laquelle estant deuenuë amoureuse d'vn taureau, & se tourmentant infiniment d'vne passion, qui luy procedoit du desespoir qu'elle auoit d'obtenir la compagnie d'iceluy (car l'amour refusé, & dont on ne peut iouïr, croist & s'augmente bien fort) Dedalus la deliura de ceste peine, qui estoit le meilleur ouurier de tous ceux de son temps. Luy donques estant de bon esprit, & ouurier des choses difficiles à trouuer, feit vne vache de bois, & par l'vn des costez mit dedans Pasiphaë: alors le taureau eschauffé saillit sur elle, comme sur vne beste de son genre, tellement que peu de temps apres elle deuint grosse, & engendra vne beste métiue, qu'on appelloit Minotaure. On peut bien penser qu'il y a assez d'autres Pasiphaés, quand les passions sont débridées, & ne sont dontées par le frein de la raison, non seulement femmes, mais aussi hommes enragez aprés les bestes estranges : de la compagnie desquelles naissent monstres abominables, qui sont les enseignes des des-ordonnez & sots desirs des hommes, comme parauanture pourroiẽt estre les animaux, qui ne furent iamais; Hippocentaures, Chimeres, & autres semblables, dont

Gourmandise mere de luxure.

Pasiphé.

Vache de Dedalus.

Le minotaure.

Monstres.

Monstres.

les fables font mention. Or il se trouue vne si grande pourueoyance aux loix sacrées, à ce que les hommes ne s'adonnent point à ces compagnies reprouuées, qu'elles defendent qu'on ne face saillir vne beste sur vne autre de diuers genre; Iamais Iuif ne laitra le bouc saillir sur la brebis, ny le belier sur la cheure, ny le toureau sur la iument: autrement il sera puny, d'autant qu'il rompt le decret de Nature, laquelle met tout son soin d'entretenir les anciens genres des animaux en leur estat, à fin qu'ils ne soient abastardis. Aucuns estimét plus les mulets que toutes les autres bestes cheualines, par ce que leurs corps sót bié amassez & nerueux, tellemét qu'ils nourrissét aux pasturages & estables auec les iuments de grands asnes qu'ils appellét Calones, pour en auoir de l'engeance. Ces iuments font vn animal metif, sçauoir est le mulet: La generation duquel Moyse, sçachant estre contre Nature, l'a defenduë totalemét par vn edict general; ne permettant aux genres dissemblables d'auoir la compagnie l'vn de l'autre. En ce faisant il a pourueu à ce qui estoit seant & conuenable à la Nature: par mesme moyé aussi il a appellé, comme d'vne haute tournelle, les personnes à la temperance, à fin qu'estant tant les hommes que les femmes instruittes en cecy, s'abstinssent des compagnies illicites. Si doncques vn homme a affaire auec vne beste, ou si vne femme est couuerte d'vne beste, que tels hommes, femmes, & bestes meurent: les hommes, par ce qu'ils ont outrepassé les bornes de l'intemperance, mesmes ayans in-

Ordónance de ne laisser saillir vne beste sur vne autre de diuers genre.

Asnes, Calones.

Mulets entre les bestes cheualines sont bien à estimer. Calonnes. La generation du mulet est contre nature selon Moyse.

uenté des nouuelles & estranges paillardises; & se sont forgez des plaisirs qui ne sont aucunemét plaisans, & dõt le recit est tresvillain & deshonneste : les bestes, par ce qu'elles ont seruy à telles villénies: de peur aussi qu'elles ne mettét hors quelque fruit detestable, comme peuuent estre ces mõstres, qui naissent de tels faits abominables, dont les personnes, qui ont quelque peu en recõmandation l'honnesteté, ne se seruiront iamais, quelque profit qu'ils puissent apporter à la vie humaine: mais les haïront, fuirõt, & se fascheront de les voir, estimans que tout ce qu'ils toucherõt, sera incõtinét soüillé d'eux: au moyen dequoy, puis qu'ils ne seruét de rien, ce seroit vne grande follie de les tenir, encores qu'il fust bon qu'ils vescussent, n'estans, comme quelqu'vn autre fois a dit, qu'vne charge superfluë de la terre. Au surplus la loy chasse de la Republique des Iuifs, la paillarde: d'autant qu'elle ne tient rien de l'honnesté, de la chaste honte, d'attrempance, & generalement de toutes les autres vertus : mais remplit tant les ames des hommes, que des femmes, de paillardise, gastant la beauté eternelle de l'esprit, & faisant cas seulement de la beauté du corps peu durable. Celle-là s'abandonnant aux premiers venus, & vendant la fleur de son âge au plus offrant, ne plus ne moins que ce que l'on vend à plain marché, dit & fait tout ce qu'elle peut pour attraire à soy les ieunes gens; mesmes les fait debattre les vns contre les autres, apres qu'ils sont deuenus amoureux d'elle, presentát

Contre ceux qui ont affaire auec les bestes.

La paillarde chassée de la republique des Iuifs.

sa personne (laquelle est vne tres-uillaine bague & ioyau) à ceux qui luy en apportent plus. Qu'elle soit doncques lapidée, comme vne peste & maladie contagieuse, d'autant qu'elle a abusé des graces de Nature, au lieu de les embellir de choses vertueuses & honnestes. La loy aussi veut que les femmes surprises en adultere, & conuaincuës par preuues claires, & euidentes, soient punies sur le champ: les autres, qui ne sõt que soupçõnées, ne trouue raisonnable qu'elles soient punies des hommes, mais les remet au iugement & parlement de Nature: par ce que les hommes iugent & cõnoissent de ce qui leur est notoire, & Dieu des choses inconnuës, lequel seul peut voir l'ame clairement. Elle dit doncques à l'homme jaloux: *Apres que tu auras fait adiourner ta femme*, va t'en auec elle en la saincte cité, & te presentant deuant les Iuges descouure le soupçon, qui te passionne: ne luy mettant rien à sus de faux, ny controuuant des bourdes pour gaigner ta cause. mais t'enquerant diligemment de la verité, sans aucune dissimulation ny ruse: la féme aussi estant en deux dangers; dont l'vn touche la vie, & l'autre le deshonneur pire que la mort, qu'elle se iuge elle mesme: s'elle est innocẽte, qu'elle se defẽde hardiment; mais si sa conscience mesme la iuge, qu'elle se retire, couurant son peché d'vne honte, plutost que de contester sur vne chose fausse. Si la cause est douteuse, & ne peut estre vuidée, pour autant que les parties sont aussi fortes l'vne comme l'autre: alors tous deux aillent au temple, & que l'homme estant debout

La paillarde doit estre lapidée selon l'ordonnance de Moyse.

Touchant les femmes surprises en adultere.

La loy parle aux jaloux.

deuant l'autel declare ce iour mesme en la presence du Sacrificateur, le soupçon qu'il a de sa féme, & offre pour sa femme de la farine d'orge destrempée, qui est vne sorte de sacrifice, pour monstrer que ce qu'il en fait, n'est point pour luy mettre à sus quelque faux crime; mais que cela luy procede d'vn bon cœur, pour le doute qu'il fait de sa chasteté. Apres, que le Sacrificateur prenne sa féme, & estendant la main sur elle, luy oste le couure-chef, qui est l'enseigne & marque de la honte, à fin qu'elle soit iugée nuë teste, comme est la coustume en toutes causes criminelles, & qu'il ne l'arrouse point d'huile, ny la parfume d'encens: d'autant que ce sacrifice ne se fait point és choses tristes, ains joyeuses: Or la farine est d'orge, parauanture parce que d'icelle sont nourris tát les bestes brutes, que les pauures gens, leur estant fort propre, & par ce signe nous est signifié que l'adultere n'est aucunement differente des bestes, lesquelles sans discretion & sans aucun iugement vsent de leur paillardise; mais que la chaste & nette du peché ensuit la vie qui est propre à l'homme. Cela fait (dit la loy) que le Sacrificateur prenne vn pot de terre, & puisant de quelque belle fontaine de l'eau nette & claire, l'emplisse, puis qu'il jette dedans vn morceau de terre de l'aire du temple : ce que ie croy ne tendre à autre fin, qu'à la recherche de la verité representée par ces signes. car le vaisseau de terre se peut adapter à l'adultere, à laquelle il faut souhaitter la mort pour peine : mais la terre & l'eau sont prises pour tesmoins de la verité

Femmes iugées nuës testes en causes criminelles.

Terre & eau combien necessaires.

du crime incertaine & perilleuse, pour autant que toutes deux sont causes de l'engendremēt, accroissement & perfection de toutes les choses. A bonne raison aussi il les a embellies l'vne & l'autre de sur-noms, qui leur sont bien seans & propres, commandant de prendre de l'eau pure & viue, pour monstrer que la femme innocente est nette en sa vie, & merite de viure: & de la terre, non de la premiere, qu'on troue, mais du sacré plancher, autant qu'il en est besoin; pour monstrer que comme celle poudre est agreable & plaist, aussi fait la femme chaste. Ces choses ainsi appareillées, que la femme s'approche nuë teste du Sacrificateur, portant (cōme il a esté dit) de la farine d'orge d'etrempée: alors le Sacrificateur estant debout au deuant d'elle, & tenant en ses mains la cruche de terre, où l'eau & la terre sont, die ces mots: *Si tu n'as point transgressé les droicts de mariage, & si personne autre que ton mary n'a point eu ta compagnie, sois absoute & quitte du crime: mais si au contraire, ne faisant conte de ton mary, tu as suiuy tes folles amours, sçaches que tu es subjette à toutes les malheuretez du monde, dont tu porteras la peine en ton corps: Boy le bruuage de reprehension, lequel descouurira & baillera à connoistre ce que nous ne sçauons pas.* Qu'il escriue ces mots en vn papier, & apres les auoir effacez auec l'eau de la cruche, qu'il presente l'eau à la femme pour boire. Ayant beu l'eau, qu'elle s'en aille attendant le loyer de sa chasteté, ou vne tres grande punition de sa paillardise: car si elle a esté faulsement accusée, qu'elle espere hardiment de conceuoir & enfanter,

Paroles du Sacrificateur à l'accusee

Bruuage de reprehension

n'ayant peur de deuenir sterile : mais si elle a esté meschante, & a trahy son mary, elle tombera en vne enfleure de ventre & en vn grand mal d'amarris, à cause qu'elle ne l'a pas voulu garder pure & chaste à celuy, qui l'auoit espousée, selon les bõnes loix du pays. Au reste, la loy a tant eu d'esgard à la pureté & netteté du mariage, qu'elle ne permet que les hõmes & femmes, qui ont eu affaire ensemble, cõme il est requis en loyal mariage, apres qu'ils sont sortis du lict, touchent aucune chose, que premierement ils ne soiẽt bien lauez & nettoyez : les chassant par ce moyen bien loin de la paillardise, & des malheuretez, qui en viennent. La loy suiuant son train dit ; *Si quelqu'vn force & deshonore vne vefue*, ou vne femme separée de son mary, il ne peche pas tant que l'adultere, estant sa faute de la moitié moindre que celle de l'autre : Qu'on luy remette donques la peine de la mort: au reste, qu'ils soit pour l'effort & deshonneur qu'il a fait à la fẽme, & pour sa paillardise & hardiesse d'auoir fait plus de cõpte des choses vilaines, que deshõnestes, repris & puni en son corps, ou par sa bourse, ainsi que les iuges auiseront. Le frere & proche pere d'Adultere, est le rauissemẽt & violemẽt des vierges, d'autant que tous deux naissẽt d'vne mesme mere, sçauoir est de l'Incõtinẽce. Aucuns qui sõt coustumiers de parer les vilains actes de mots honnestes, appellent cela amourettes, par ce qu'ils ont hõte de confesser la verité: vray est aussi qu'encores que ce peché approche de l'autre, il n'est pas toutefois totalemẽt semblable ; d'autant qu'il ne court pas par

Contre ceux qui forcent ou des-honorent les vefues ou celles qui sont separées de leur mary.

Incontinence mere d'Adultere & rauissement.

Conseil pour celuy qui pourchasse les ieunes filles pucelles.

plusieurs familles, comme l'adultere; mais ne bouge que d'vne maison, qui est celle de la pucelle. Il faut dire à cest amoureux de la vierge: Mon amy, laisse là le cœur volage, ceste hardiesse eshontée: ne tends point à la fille des rets & fillets, ny en cachette, ny deuant le monde: mais si tu luy portes bonne affection, va t'en au pere & à la mere, s'ils sont viuans: & s'ils ne sont viuans addresse toy aux freres ou aux tuteurs, ou à ceux en la puissance desquels elle est: & descouurant librement ton affection, demande la en mariage, & fay si bien par tes remonstrances, qu'ils ne t'estiment indigne de la fille: car il n'y aura pas vn de tous ceux-là, pourueu qu'il se soucie de la fille, si ombrageux & difficile, qui soit cõtraire à tes grandes & fortes prieres: & principalement quand apres s'estre enquis de toy, il trouuera que ton amour n'est point feint & faux, ains veritable, & totalement engraué en ton cœur. Si quelqu'autre au contraire se trouue tant enragé & insensé, lequel enuoyant au haut & au loin toutes les raisons, & adioustant à la fureur & rage de son desir desordonné la force & violence, en la faisant, comme aucuns disent, plus grande que la loy, rauisse & corrompe la fille de franche condition, & vse d'elle, comme d'vne esclaue, commettãt en temps de paix actes de guerre, qu'on le mene aux iuges: & si le pere de la fille, qui a esté forcée, vit, qu'il traitte auec celuy, qui l'a corrompuë, des espousailles: & au cas qu'il n'en vueille point, qu'il soit condamné à la doüer, pour la marier auec vn autre, estant par

Contre les violateurs de filles.

ce moyen

ce moyen puny par argent : mais s'il la veut bien prendre en mariage, qu'il l'espouse tout incontinent, luy assignant suffisant doüaire, sans qu'il y puisse renoncer, & se desdire. ce qui a esté ainsi ordonné tant pour l'homme, afin qu'il ne semble point qu'il ait violé & corrompu les loix plustost par vne paillardise, que par vn amour, qu'aussi pour le regard de la fille, àfin que le mal-heur, qui luy auint, lors qu'elle fut violée, soit cõsolé par vn ferme mariage, lequel rien autre ne puisse separer, que la mort, si elle est orpheline de pere, alors celuy, qui l'a violée, soit interrogé des iuges, s'il veut demeurer auec elle, ou non : soit qu'il accorde, soit qu'il refuse, qu'on luy face les mesmes cõditions, qu'il voudroit accorder, si le pere viuoit. Aucuns estimẽt qu'auoir la compagñie d'vne fiancée est vn peché, qui est entre le violement & l'adultere, quand les accords & les fiançailles sont faites, ne sont encores toute-fois les nopces accomplies ; & lors quelqu'vn par vne rencontre & menée, ou par force a la compagnie de la fiancée : mais quant à moy, ie iuge ce peché estre vne espece d'adultere : par ce que les accordailles & fiançailles valent autant que les nopçes: d'autant qu'aux accordailles, le nom tant de l'homme, que de la femme, & les conuentions sont mises par escrit en pleine assemblée des parens & amis. Pour cette raison la loy a cõmandé que tous deux soient lapidez, si d'vn mesme accord ils sont consentans au peché: car si la fille n'y a point consenty, on ne peut dire qu'il y ait de sa faute, ne participant point du mal. Selon

Auoir la compagnie de la fiancée est espece d'adultere.

Accordailles

doncques les differences des lieux, il auient que le peché augmente ou diminuë, estant plus grand, & à bonne raison, s'il est commis en la ville, & moindre hors de la ville, en quelque lieu solitaire, où personne ne se trouue pour donner confort & aide à la fille, laquelle dit & fait tout ce qu'elle peut pour garder sa virginité : ce qui n'est pas en la ville, où se trouuent cours & sieges, & bon nombre de preuosts, d'escheuins, & autres gens de Iustice, auec tout le peuple : car il se trouue dedans l'esprit d'vn chacun, encore qu'il soit homme simple, vne affection haineuse du vice, laquelle estant irritée enuoye incontinent au secours celuy dedans lequel elle est, pour defendre d'vn bon cœur l'outragé. La peine donques suit en tous lieux celuy, qui a fait effort à la chasteté de la vierge, ne luy seruant en rien la difference des lieux, pour racoustrer & excuser le tort qu'il luy a fait : mais la fille sera accompagnée, comme i'ay dit, tantost d'vne misericorde & pardon, tantost d'vne punition irremissible. Celuy qui en est le iuge, doit bien soigneusement s'enquerir de tout, ne s'arrestant pas totalement aux lieux : par ce qu'il se peut faire qu'elle soit forcée au milieu de la ville, ou bien se peut abandonner hors de la ville à qui elle voudra. A cette cause la loy discrettement & fort bien à propos fauorise celle qui est corrompuë au desert en disant; *La Vierge a crié* : mais il ne s'est trouué personne pour l'aider : de sorte que si elle n'a point crié & resisté, mais de sa propre volonté s'est laissée abuser, qu'elle soit coul-

Le peché s'augmente selon la circonstance du lieu.

Officiers de Iustice.

Touchant les filles violées aux champs & en la ville.

pable du crime : combien que, pour déguiser la verité, elle se couure du lieu, l'alleguant estre cause de l'effort, qu'on luy a fait. Que proffite aussi à celle, qui est dedans la ville, de crier, & faire tout ce qu'elle peut pour defendre son honneur, ne pouuant resister à la force de celuy, qui la corrompt ? Que fera elle, si on la lie de cordes, & si on luy estouppe la bouche, de telle façon qu'elle ne puisse ietter aucuns cris ? Quel secours luy pourra-il venir de ses voisins ? Certainement cette-cy qui demeure en la ville, est cõme en vn desert, estant abandonnée d'aides. Par mesme raison le consentement que donne la femme à l'homme pour habiter auec luy, en vn lieu où il n'y a personne present, n'est aucunement different de celuy qu'elle baille dedans la ville. Au surplus il y en a aucuns qui se saoulent & se lassent incontinent de leurs femmes, estants tout ensemble amoureux, & haineux des femmes, pleins de mœurs variables & meslées, & se laissans aller incontinent aux premieres affections, qui leur montẽt en la teste ; lesquelles au lieu de les refrener & corriger, les laissent-là, sans frein : tellement que sans regarder & penser à ce qu'ils font, ils trébuschent cõme aueugles sur les personnes & choses, d'vne si grande roideur, qu'ils les ruent iuz, & renuersent, ne souffrans moins de mal, que ce qu'ils rencontrent : pour le regard desquels, voicy ce qui est ordonné : *Si quelqu'vn apres la feste de ses nopces*, & sacrifices accomplis selon la mode du païs, ayant habité auec son espouse non de bonne affection, mais pour con-

Touchant les hommes qui sont variables tantost amoureux tantost haineux des femmes.

tenter son plaisir, comme auec vne paillarde, ne songe qu'à controuuer quelque bourde pour se faire separer d'elle, tellement que ne la pouuant accuser d'aucun forfait notoire, il se range faulsement & malicieusement vers les crimes cachez & secretz, luy mettant à sus, que pensant auoir affaire à vne fille, il a eu la compagnie d'vne femme: qu'alors toute la cõpagnie des anciens soit assemblée, pour en asseoir iugement, & qu'illec comparent les pere & mere de l'accusée, afin qu'ils prennent la cause pour eux tous, & se defendent du danger commun: d'autant qu'en cette cause, où il est questiõ de la chasteté du corps, le dãger touche autant ceux qui ont la charge de la fille, comme la fille mesme, non seulemẽt par ce qu'ils n'ont point gardé son pucelage iusques au temps de sa fleur d'âge propre pour la marier, mais aussi pour ce qu'ils ont marié leur fille, pour pucelle, combien qu'elle soit corrompuë par d'autres, deceuans & abusans par ce moyen ceux qui l'ont prise en ce mariage. Mais si leur cause est bonne, & comme telle la gagnent, que les iuges punissent celuy qui a cõtrouué cette faulse accusation, ou par amende pecuniare, ou par infamie de son corps, le faisant foëtter, & outre (qui est vne chose bien griefue) que le mariage soit approuué & ratifié, pourueu que la femme soit contente. Car la loy luy permet à son choix de demeurer au mary, ou de s'en aller, non à cause des faulses accusations qu'il a dressées contre sa femme. Venons maintenant à l'homicide. On appelle homicide quand quel-

Homicide.

qu'vn a tué vn homme : toutefois, si nous voulons parler selon la verité du fait, c'est sacrilege, voire le plus grand sacrilege de tous les autres sacrileges: par ce qu'entre toutes les possessions & biens precieux, qui sont au monde, il n'y en a point de plus sacré, ny plus semblable à Dieu, que l'hõme, lequel est vn excellent pourtrait tiré au vif sur vn tresbeau modelle, & fait à la semblance du patron original de l'idée & forme raisonnable. Il faut donques incontinent reputer le meurtrier impie & meschant, commettant de toutes les impietez & meschancetez la plus grande. Pour cette raison il le faut oster du monde, ayant fait vn acte irremissible: & combien qu'il merite vn milion de morts, il n'endure toutefois qu'vne mort: d'autant que la peine de la mort est de soy singuliere, & la vie ne multiplie pas & accroist, de façon que l'on en puisse endurer d'autres. Il ne doit point pour cette cause trouuer estrange, s'il endure le mesme cas, qu'il a commis: combien toutefois qu'il ne soit pas tout vn, veu qu'il est different de temps, de fait, de volonté, & de personne: car faire vn meschant coup de ses mains, n'est il pas premier, & en faire la vengeance & punition le dernier? L'homicide n'est il pas inique, comme la punition du meurtrier tres-juste? Le meurtrier assouuit & contente son desir, ayant tué, en quelque sorte que ce soit, celuy qu'il vouloit tuer : mais l'autre qui a esté occis, ne peut pas rendre le semblable, ny prendre plaisir à se vanger du tort, qu'on luy a fait. L'vn de guet à pend peut de sa propre main tuer,

Sacrilege.

Excellence de l'homme.

Homicide punissable de mort.

mais l'autre ne peut auoir la raiſon de celuy, qui l'a tué, ſi ce n'eſt que ſon pere & ſa mere & touts ſes parents & bons amis meuz de pitié, prennent la cauſe pour luy. *Si quelqu'vn tire ſon eſpee* pour tuër vn autre, combien qu'il ne le tuë point, il ſera toutefois ſujet à la meſme peine, eſtant homicide de cœur & de penſée, encores que l'effect ne ſe rencontre point auec la volonté. La meſme peine doit ſouffrir celuy, qui par ſubtilité & trahiſon, n'oſant ce faire appertement, delibere de l'aſſaillir, & machine ſa mort, eſtant meſchant & ſoüillé, ſinon de ſes mains, pour le moins de ſon ame : car tout ainſi, à mon aduis, que nous reputons nos ennemis, non ſeulement ceux qui combattent contre nous, tant dedans les nauires, qu'en terre ferme, mais auſſi les autres qui font touts les deux appareils, & font approcher des murailles, ou des ports & haures, les engins pour prendre les bonnes villes, encores qu'ils ne ſe ſoient point fourrez parmy les autres en bataille : de meſme ne faut pas ſeulement eſtimer meurtriers ceux qui tuënt, ains auſſi les autres, qui font tout ce qu'ils peuuent pour faire mourir les hommes ſoit ouuertement, ou en cachette par embuſches & trahiſons, combien qu'ils n'ayent commis le forfait. Que ſi par crainte ou par hardieſſe, qui ſont deux vices contraires & dignes d'eſtre repris, ils ſe deliberent de fuïr au temple, penſants y trouuer vn aſyle, & ſeure retraitte, pour euiter la punition, il les faut empeſcher : & au cas qu'ils y fuſſent deſia entrez, les faut iuger à la mort en en leur

Punition de celuy qui a tiré l'eſpee pour tuer.

Qui ſont ceux que l'on repute ennemis.

Qui ſont ceux qu'on doit tenir pour meurtriers.

prononçant cette sentence. *Le temple* ne donne point d'impunité aux meschans & impies : car quiconque commet vn peché irremediable est ennemy de Dieu : or est-il que le meurtre, est acte irremediable, d'autant que l'occis ne peut estre restably : le meurtrier doncques est ennemy de Dieu, & estant tel, ne doit point demeurer impuny. Il n'y auroit point aussi de propos que ceux qui n'ont en rien meffait, fussent interdits de l'entrée du temple, iusqu'à ce qu'ils eussent esté purifiez par les ordinaires & accoustumez lauemens d'eaux, & que les autres, qui sont soüillez de crimes, qu'on ne peut oster & effacer, entrassent & séjournassent dedans les temples sacrez : veu que la maison des hommes honnestes, qui ont en recommandation la saincteté, ne les receuroit pas. Il les faut doncques chasser dehors, & les punir, ayans adiousté peché sur peché, sçauoir est à l'homicide iniquité & impieté, chose, comme i'ay dit, qui merite dix mille morts, non pas seulement vne : autrement on fermeroit la porte du temple aux parens & amis de celuy, qui auroit esté tué, si le meurtrier y séjournoit, d'autant qu'ils n'auroient iamais le courage d'y entrer. or il n'y auroit point de raison, que pour vne personne, & auec ce meschante, plusieurs autres, à qui on a fait tort, fussent chassez, lesquels, outre ce qu'ils n'ont point offensé en rien, ils ont receu vn ennuy & dueil fascheux & importun. Peut-estre aussi que le Legislateur, qui a accoustumé par vn discours d'esprit aigu de regarder les choses de loin, a voulu pour-

Sentence contre les meurtriers qui se retirent au temple pour leur seureté.

Les meurtriers chassez hors du temple



uoir à ce qu'il n'y eut point de meurtre commis dedans le temple ; si d'auenture les proches parens de celuy, qui a esté tué, y entroient; lesquels pour la grande & naïfue affection, qu'ils portent au defunct, ne se pourroient tenir, que cōme furieux & forcenez ils ne tuassent de leurs propres mains le meurtrier : commettans en ce faisant vn cas fort execrable, par ce que le sang des hosties seroit meslé auec le sang des meurtriers, le sacré auec l'execrable: à raison dequoy il commande qu'on arrache le meurtrier des autels. Au reste ceux qui d'espées, piques, traits, bastons, pierres, ou autre chose semblable, tuent, n'ayans point de loin (comme il se peut faire) pourpensé au crime, mais poussez de quelque cas fortuit, & esmeuz de colere, plus puissante que n'est la raison, commettent meurtre, ne pechent qu'à demy, & n'est leur fait qu'vn demy œuure: à raison que la volonté ne s'estoit point auparauant accordée auec les mains, qui en ont esté soüillées. Il y en a d'autres tres-meschans, soüillez de leurs esprits & de leurs mains, sçauoir est les enchanteurs, sorciers, & empoisonneurs, lesquels prennent tant de loisir & delais qu'ils veulent, pour mettre à execution leurs entre-prises en temps commode, ne faisans qu'inuenter toutes sortes de moyens & subtilitez pour faire mal à leurs voisins: La loy ne veut point que ceux-là viuent vn seul iour ; mais commande, si tost qu'ils seront pris, qu'on les face mourir, & qu'on ne prolonge, pour quelque occasion que ce soit, la

L'homicide commis au temple est grandement execrable.

Meurtres inuolontaires.

Sorciers & empoisonneurs punis de mort.

punition : par ce qu'on se peut donner de garde de ceux qui apertement nous veulent mal: mais il n'est pas bien facile de preuoir les ruses des personnes, qui bastissent & dressent en cachette leurs embusches par poisons. Il faut donques que ce qu'ils veulent faire souffrir aux autres, eux mesmes tous les premiers l'endurent. Il y a aussi en ce fait vne chose bien considerable, c'est que celuy qui tuë publiquement d'vne espée ou de quelqu'autre sorte d'arme semblable, il ne tuë pas beaucoup de gens en mesme temps : mais l'empoisonneur par ses poisons mortelles, qu'il mesle & broüille parmy les viandes, il fait mourir vne infinité de personnes, qui ne se doutoient pas de la trahison. tellement que quand le banquet est grand, il auient que les hommes, qui s'estoient, comme compagnons, assemblez au mesme sel & en la mesme table, souffrent actes d'ennemis, au lieu d'amis, estans incontinent empoisonnez & gastez, & qu'au lieu d'vn beau banquet ont en eschange la mort. Pour ceste cause il est bien conuenable que les plus doux & plus pitoyables personnes facent mourir ces gens là, voire de leurs propres mains : & doiuent penser que c'est vn œuure sainct de ne laisser faire la punition aux autres, ains de la faire soy-mesme. Car y a-il au monde mal plus grief & fascheux, que de prattiquer la mort par ce qui est cause de la nourriture ou de la vie, & bailler aux viandes, lesquelles de leur naturel donnent nourriture au corps, vne force estrange qui fait mourir? à fin que ceux qui selon la necessité naturelle,

Les empoisonneurs sont plus homicides que ceux qui tuent de ferremens.

vont pour manger& boire,ne preuoyans point l'embusche qu'on leur a dressée, prennent ces viandes,qui font mourir,cōme si elles estoient bonnes & profitables au corps? La mesme peine doiuent souffrir ceux, qui n'accoustrent point les poisons,qui font mourir, mais en presentent d'autres dont viennent les longues maladies, où on ne fait que languir, par ce que bien souuent la mort est plus agreable que la maladie, & principalement quand elle dure long temps, & ne vient point à bonne fin. Or combien que les infirmitez prouenantes des empoisonnemens & ensorcellemens soient incurables, celle toutefois que les traistres sorciers fōt venir à l'ame,est plus griefue,que l'autre qui n'atteint que le corps: d'autant qu'alors on sort hors de son bō sens, les fureurs & rages insuportables suruiennent: au moyen dequoy l'entendemēt,qui est le plus grād don que Dieu ait donné à l'homme, est destruit, ou plustost, s'il faut dire ainsi, estant tourmenté de tous les maux du monde, & se desesperant de son salut, déloge du lieu où il estoit,& va faire sa demeurance ailleurs, laissant seulemēt dedans le corps la pire partie de l'ame qui est irraisonnable, de laquelle sont participantes les bestes brutes:car tout homme desnüé de raison, laquelle est la meilleure partie de l'ame, passe à la nature des bestes, combien que les marques & traits de la forme humaine, luy demeurent. Or il y a vne vraye magie, & science perspectiue,c'est à dire qui donne manifestement & clairement à cognoistre les œuures de nature: science certes

Entendemēt trouble.

La vraye magie ou science perspectiue.

fort honorable, tellement requise, que non seulement les simples gens, mais aussi les Roys, & entre-eux les plus grans, principalemẽt ceux de Perse, prennent si grande peine à l'apprendre, & en sont si curieux, que pas vn ne peut (à ce qu'on dit) paruenir à la puissance Royale, que premierement il n'ait cõuersé & communiqué familierement auec les magiciens. Il y en a vne autre bastarde, laquelle pour la bien nommer, est vne meschante science, dont font profession les enchanteurs, les charlatans, & deuins, & vn tas de meschantes femmes & esclaues, qui font profession de purger & nettoyer; promettans de mettre les personnes qui s'entre-aimẽt fort, en inimitié mortelle, & ceux qui se haïssent, en amitié grande, par le moyen de certains bruuages qui induisent à aimer, & par enchantemẽs: pendant ils trompent, & prennent cõme à l'hameçon, les gens simples, qui sont sans feinte & malice, les faisant à la fin tomber en grãdes miseres, dont les grandes familles & mieux appa-rẽtées, en décheãt peu à peu, & sans faire aucun bruit, defaillent. A quoi, comme ie pense, regardãt nostre Legislateur, ne veut point que la peine de ces sorciers soit prolongée aucunement, commandant que tout incontinent la punition en soit faite: car cõme les delais ne font qu'inciter les mal-faisans à s'amuser aux mesmes pechez, sçachans bien qu'ils doiuent mourir; aussi ne font ils que rẽplir ceux qui sont ensorcelez, de frayeur, lesquels estiment la vie de tels personnages, estre leur mort. Comme doncques si tost qu'apperceuons des serpents ou scorpions,

La magie fort estimée entre les Perses.

Magie noire ou bastarde.

De ceux qui par certains bruuages incitent à amour ou à haine.

On doit tuer soudain tous enchanteurs comme l'on fait les serpens.

ou autres bestes venimeuses, nous les tuons, auparauant qu'elles mordent ou naurent, ou, pour dire en vn mot, auparauant qu'elles remüent, nous donnans bien garde pour la malice qui est en icelles, qu'elles ne nous facēt mal: aussi est-il bien conuenable de punir les hommes qui s'estudient à changer leur nature douce, compagnable, & raisonnable, aux façons estranges des bestes cruelles & sauuages, mettans à plaisir & proffit faire mal à tous ceux, qu'ils peuuent. Ceci pour le present suffit auoir esté dit des sorciers & empoisonneurs. Au reste il ne faut pas icy ignorer cet article: Que bien souuēt le temps eschet que, sans y penser quelqu'vn pourra tuer vne autre, n'estant là venu pour cet effet, & ne s'y estant preparé: mais estāt soudainement rauy & transporté d'vne grande cholere, & passion, qui le maistrise, laquelle grandement blesse, tant celuy qui en est épris, que l'autre auquel elle s'adresse: par ce qu'il peut aduenir qu'vn personnage, s'en allant au marché pour quelque affaire qui le presse, rencontre vn autre qui soit prompt à mesdire, ou qui tasche à le frapper, ou bien que luy-mesmes face la noise, & que pour se démesler & s'enfuïr plustost, il luy donne vn coup de poing, ou de pierre: si apres le coup donné la playe est mortelle, & celuy qui a esté frappé, meurt incontinent; il faut que l'autre qui l'a frappé, meure aussi, souffrant le mesme cas qu'il a commis: mais si le frappé ne meurt incōtinent du coup, ains demeure malade au lict, & qu'apres auoir esté bien pensé, il se leue, ne se pouuant toute-

Quand celuy qui tuë vn autre mesme, sans y penser, est digne de mort.

fois tenir fermement sur les pieds; au moyen dequoy a besoin d'estre soustenu des personnes, ou d'estre appuyé sur des potences: celuy, qui l'a frappé, payera double amende, l'vne pour recompenser la perte qu'il a eu en sa maladie, n'ayant rien gaigné: l'autre pour les medecines qui luy ont cousté: apres qu'il aura payé le tout, il sera exempt de la peine de la mort, combien que celuy qui a receu le coup meure apres: car il se peut faire qu'il n'est pas mort du coup qu'on luy a donné, s'estãt apres bien porté & pourmené, mais par d'autres incõueniens, lesquels saisissent soudainement les plus sains & disposts de leurs corps, & souuent les font mourir. *Si quelqu'vn s'entre-bat* auec vne femme grosse, & luy baille des coups contre le ventre, dont elle auorte, si l'enfant auorté est imparfait, & non entierement formé, que celuy-là soit puny par amende, tant pour le tort qu'il a fait à la femme, que l'empeschement qu'il a donné à la nature d'engendrer le plus beau de tous les animaux qu'elle ouuroit, sçauoir est l'homme: mais si l'enfant est formé, & toutes les parties d'iceluy ont receu leur propre assiete & qualité, il faut qu'il meure: d'autant que cetuy animal estoit homme, & ja forgé dãs l'officine de la Nature, laquelle sçauoit bien qu'il n'estoit pas encore temps de le mettre dehors, estant semblable à la statuë ou image cachée dedans l'ouuroir du tailleur de pierres, ou potier, laquelle n'attend que l'heure qu'on la mette en veuë. Cette loy défend vn autre peché plus grand, à sçauoir l'abandonnement des en-

Loy touchãt ceux qui battent & outragent les femmes grosses.

Contre les femmes qui abandonnẽt

leurs enfans, ou qui les font mourir.

fans; lequel en l'endroit de plusieurs nations, à cause de leur inhumanité & cruauté naturelle, est deuenu vne impieté ordinaire, continuée de main en main : car s'il est ainsi qu'il faille auoir soin du fruit qui n'est pas encore sorty du ventre de la mere, n'estant les circuits & tours du temps paracheuez, à fin qu'il ne souffre aucun mal, combien en faut-il auoir d'auãtage de celuy, qui est ja parfaittement engendré, & enuoyé, comme vn nouuel hoste, en vne peuplade, sçauoir est en la compagnie des hommes, pour jouïr des dons de nature, qu'elle fait saillir de la terre, de l'eau, de l'air, & du Ciel? luy faisant ce bien de luy bailler le moyen de contempler les corps celestes, & luy donnant puissance sur les choses terrestres, en fournissant à tous les sens largement tout ce qui leur peut estre agreable, à l'esprit, comme à vn grand Roy, toutes les choses sensuelles, par le moyen des sens, valets, & suiets d'iceluy, & sans l'aide des sens, tout ce qu'on peut comprendre par raison. Ceux doncques qui priuent les enfans de tant de biens, & ne leur donnent, aussi tost qu'ils sont naiz, nourriture, qu'ils sçachent qu'ils rompent les loix de Nature, & se rendent coulpables de tres grans crimes, de paillardise, cruauté, homicide, & (qui est de tous les autres le plus execrable) du meurtre de ses propres enfans : de paillardise, par ce qu'ils ne habitent auec leurs femmes pour auoir lignée, ny pour faire durer le genre humain, mais, comme verrats ou boucs, ne cherchent qu'à assouuir leur plaisir charnel : de cruauté, y a il gens plus

inhumains que ceux qui sont ennemis mortels de ce qu'ils ont engendré? Se trouueroit-il vne personne si sotte, qui pensast que ceux qui ont fait actes d'ennemis en l'endroit de leur propre sang, peussent estre doux & amiables enuers les estrangers? Au reste ils donnent assez à cognoistre qu'ils sont homicides & meurtriers d'enfans, quand cruellement, & sans aucun sentiment ils serrent de leurs mains si fort la premiere haleine des enfans nouueaux naiz, qu'à la fin ils les estouffent : ou quand ils les jettent d'vn lieu bien haut dedans la riuiere, ou au fond de la mer, à fin que de la roideur & pesanteur venant d'enhaut, ils soient plustost noyez : ou quand ils les portent aux deserts, & les y laissent, comme ils disent, en esperance qu'ils reschappent, combien qu'à la verité ce soit pour leur faire souffrir plus grands maux : par ce que lors toutes les bestes sauuages, lesquelles selon leur appetit naturel se paissent de chair humaine, y accourent de tous costez, ne se trouuant personne pour les empescher ; & se saoullent de ces pauures enfans delaissez, qui est le beau banquet que les pere & mere leur ont dressé, au lieu de les sauuer & garder comme leurs tuteurs & gouuerneurs. Qui est plus, les oyseaux de proye, qui de leur naturel déuorent la chair, si tost qu'ils les ont senty, volent vers eux, & arrachent & tirent le reste, s'ils viennent plus tard que les bestes sauuages ; autrement s'ils ont fleuré le corps entier, ils combattent contre elles. Mais prenons le cas que quelqu'vn passant son chemin, meu d'vne affection amiable, prenne pitié & compassion

Enfans abādonnez des meres à la mercy des bestes & oyseaux.

de ces pauures enfans abandonnez, de sorte qu'il les enleue & nourrisse, leur fournissant tout ce qui leur est necessaire : que pensons nous estre ces biens là ? ne'st-ce pas vn vray reproche & condemnation contre les pere & mere, lesquels ne tiennent compte de faire ce que font les estrangers ? Le Legislateur doncques a taisiblement de loin défendu l'abãdonnement des enfans, en ordonnant, ainsi que j'ay auparauant dit, la mort contre ceux qui sont cause de l'auortement des enfans ia formez, combien que ce qui est entour le ventre contenu en la matrice soit reputé cõme membre & patrie de la mere, selon l'aduis des Physiciens qui trauaillent à la contemplation des choses naturelles, & des plus excellens medecins qui ont soigneusement recherché le bastiment du corps de l'hõme, tant dehors que dedans par l'anatomie, afin que quand il faudroit guarir quelque maladie, il n'y eust rien d'incogneu, & l'ignorance ne fut cause d'vn grand danger. Or l'enfant qui est ja formé est bien different de cest-amas qui se forme dans la matrice, d'autant qu'il est tout acheué & parfait, n'ayant faute de tout ce qui est besoin pour l'accomplissement de la nature humaine. à raison dequoy, sans aucune doute, celuy qui fait mourir vn enfant, est homicide, & comme tel doit estre puny, nonobstant l'âge : d'autant que la loy venge le tort qu'on fait au genre humain. toutefois si on veut auoir esgard à l'âge, il me semble qu'on doit estre plustost courroucé ction amiable, prenne pitié & compassion contre

Vsage de l'anatomie.

contre les meurtriers d'enfans, que contre les homicides : car il se presente vne infinité d'occasions raisonnables de noises & batteries contre les hommes ja grands & tous faits ; mais contre les enfans nagueres venus en la lumiere & vie humaine, on ne sçauroit controuuer vne fausse accusation, par ce qu'ils sont sans malice. Parquoy ceux qui leur font mal doiuent estre reputez les plus crüels & les plus impitoyables du monde : dont estant ennemie la loy sainte, les estime dignes de mort. Si quelqu'vn a tué vn autre contre sa volonté, la loy sacrée dit que Dieu a mis l'occis entre les mains du meurtrier, excusant d'vn costé le meurtrier, comme ayant fait mourir celuy qui est coulpable de quelque chose : par ce que Dieu, qui est doux & benin, n'abandonne iamais l'homme de bien à la mort : au moyen dequoy auient quelquefois que celuy, qui par subtil moyen & finesse eschappe les iugemens des hommes, estant amené au consistoire secret de nature, y est condemné, où la pure verité est cogneuë, sans estre ombragée & deguisée du beau langage ; d'autant qu'on ne reçoit là du commencement la parole, ains on decouure incontinent la volonté, & met on les secretes pensees des personnes en euidence : & de l'autre costé ne le rendant pas attaint & conuaincu du crime d'homicide, ayant executé la sentence diuine ; mais d'vne petite offense, laquelle est remissible & digne de pardon : car Dieu prend pour ses ministres gens qui commettent petis pechez & remissibles, pour punir ceux qui com-

Dieu n'abandonne iamais l'hôme de bien à la mort.

mettent les grans crimes , & irremissibles, ne les loüant pas toutefois & approuuant, ains se seruant d'eux comme d'instruments propres pour faire la punition d'autruy : à fin que la personne, qui a vescu sainctement toute sa vie, & est née de parents vertueux, ne soit soüillée de meurtre, quand bien le meurtre seroit le plus iuste & raisonnable du monde. Pour cette cause le Legislateur a ordonné le bannissement à ceux qui contre leur gré ont tué quelcun, non à jamais, ny au premier lieu qui se trouueroit, mais en certains lieux, & pour quelque temps : par ce qu'il leur a departy six villes, qui est la huitiesme partie des villes & possessions escheuë à la saincte lignée & tribu de Leuy, lesquelles il a appellées, à cause du cas suruenu, les retraites des bannis. Par mesme moyen il a ordonné que le temps du bannissement dureroit tant que le souuerain Sacrificateur viueroit, & non plus, permettant à ceux qui s'y seroient retirez, de s'en aller seurement apres la mort dudit grand Sacrificateur. La cause maintenant pour laquelle ce lieu, dont nous auons parlé, leur a esté assigné, la voicy : Cette lignée receut ces villes en recompense d'vne tuerie & defaite iuste & agreable à Dieu, qui fut le plus beau fait & la plus grande proüesse qu'on vit jamais, & telle doit estre reputée. Car comme le prophete Moyse, estant appellé de Dieu en la plus haute & plus sainte montagne du lieu, où il fut quelques iours separé des siens, receuoit par la bouche d'iceluy les loix generales & chefs des au-

Bannissement ordonné à celuy qui a tué vn autre contre son gré.

La retraitte des bannis.

Le temps du bannissement.

Pourquoy ont esté assignées certaines villes aux bannis.

tres loix particulieres ; certains mutins, faute de gouuerneur, remplirent tout le païs de maux, & en fin adiousterent vne impieté ; tellement qu'en ce moquant des bons & honnestes enseignemens, qui concernoient l'honneur de Dieu, forgerent vn taureau d'or, à l'exemple de la superstition & vanité d'Egypte, & mirent en auant des sacrifices, des festes, & des danses detestables & meschantes, qu'ils solennisoient auec chansons & hymnes, au lieu de pleurer : ce que voyant la lignée de Leui, & portant fort impatiemment cette soudaine desbauche, & brulant d'vn zele qui procedoit de la haine du vice, toute courroucée & furieuse d'vn commun accord s'arma, & mit à mort indifferemment, sans espargner pas vn les iurongnes, qui estoient surpris de double iurongnerie, d'idolatrie & de vin, en commençant à leurs plus proches parens & grans amis ; n'estimants leurs parents & amis, que ceux qui aimoyent Dieu : de sorte qu'en peu de temps furent tuez vingt quatre mille hommes, dont le meschef fut cause que les rebelles depourueuz de leur bon sens & entendement, l'amenderent de crainte qu'ils ne souffrissent la mesme punition. Cette guerre volontaire, qui d'elle mesme se leua pour la religion & adoration du vray Dieu, & que ceux là entreprirent, non sans grand danger, fut approuuée par le createur du monde : tellement qu'en les declarãt nets de tout crime & souillure : il leur donna, pour recompense de leurs prouesses,

Punition de l'idolatrie par la lignee de Leuy.

Cecy est bien discouru cy dessus.

la charge des ſacrifices. Il eſt donques enioint à celuy qui outre ſon gré commet vn meurtre de s'en fuir en quelqu'vne des villes adiugées aux Leuites, afin qu'il ſoit conſolé, & ne ſe deſeſpere de ſon ſalut, pour la defiance des perſonnes, ſe ramenteuant de la ſeureté du lieu, auquel on ne doit rien craindre; & diſcourant en ſoy-meſme que ſi non ſeulement on a mis autrefois en oubli les meurtres faits de propos deliberé, mais auſſi on a donné pluſieurs excellens loyers à ceux, qui les auoient commis: qu'à plus forte raiſon luy, qui n'auoit auparauant penſé au meurtre; emportera touts les deux, pour le moins: ſi on ne luy fait aucun honneur, on luy octroira tout le dernier, qui eſt de ne mourir point. Par là appert que tout homicide ne doit pas eſtre condemné, mais ſeulement celuy qui ſe commet iniquement: & que de tous celuy eſt le plus loüable, qui ſe fait pour la bonne affection, & le bon zele qu'on porte à la vertu: & auſſi que celuy qui ſe fait par meſgarde, eſt digne de pardon. Voilà la premiere cauſe recitée. Declarons maintenant la ſeconde. La loy veut ſauuer celuy, qui par meſ-garde a tué vn autre, ſaçhant bien qu'il n'eſt pas mechant de volonté, & que ce qu'il en a fait, n'a eſté que pour faire ſeruice de ſes mains à la iuſtice diuine, qui eſt ſur-ueillante des affaires humaines: car les proches parens du defunt, comme ennemis, l'eſpient pour le tuer, leſquels pour la grande pitié & dueil extréme qu'ils portent, courent d'vne grande roideur, ſans aucune raiſon, à la vengeance:

Celuy qui par meſ-garde tue quelqu'vn eſt digne de pardon.

La iuſtice diuine ſur-ueillante des affaires humaines.

n'ayans point d'esgard à la verité, ny au bon droit. Il est donques permis à celuy-là de s'enfuir non pas au temple, par ce qu'il n'est pas encores nettoyé, ny en quelque coin caché & detourné: de peur que, pour le peu de compte qu'on feroit du lieu, il ne soit liuré entre les mains des poursuiuans, mais en quelque ville des Leuites mettoienne du lieu sacré & du lieu profane, estant quasi vn second temple: aussi les villes des Sacrificateurs sont plus venerables, que les autres, d'autant que, selon mon aduis, les habitans d'icelle sont plus honnorables, que ceux des autres villes, au moyen dequoy elle veut que le priuilege de la ville serue d'vne ferme & stable retraitte à celuy qui s'enfuira. Or elle remet, comme i'ay-dit, le temps du retour, lors que le grand Sacrificateur meurt, pour cette cause. Cõme ceux qui ne font qu'espier le moyen par lequel ils pourront faire la punition & vengeance du meurtrier, sont parens de celuy qui a esté tué: aussi le prince des Sacrificateurs est proche parent, & commun à tous, rendant iustice selon les loix & ordonnances, à ceux qui poursuiuent quelque different, & faisant prieres & sacrifices chacun iour pour tout le peuple, en demãdant à Dieu pour iceluy, comme pour ses freres, pere, & mere, & ses enfans, tout bien & bon-heur: afin que toutes personnes de la nation, de quelque âge qu'ils soient, viennent à se ioindre & vnir comme les parties du corps, en vn bon accord & vne mesme communauté, ayants en recommandation la paix & la bonne

Le grand Sacrificateur estoit comme vn pere commun à tous.

police : à raiſon dequoy celuy qui contre ſon vouloir a tué vn autre doit craindre ce grand Sacrificateur, comme parrain, & prenant la cauſe pour les tuëz, & demeure enfermé dedans la ville, où il s'en eſt fuy, n'eſtant ſi hardy de ſortir dehors en queique ſorte que ce ſoit, s'il fait compte de la ſeureté de ſa perſonne, & veut viure ſans danger. Quand donques la loy dit : *Le banny ne retournera point, iuſqu'à ce que le grand Sacrificateur ſoit mort* : celà vaut autant, comme s'elle diſoit, iuſques à ce que le grand pere ſoit mort, auquel ſeul appartient d'ordonner des affaires tant des viuans que des morts. Voilà la cauſe que les plus ieunes alleguent, qui a meu Moyſe à faire cette loy : mais il vaut mieux reciter celle qui plaiſt aux anciens & plus ſages, laquelle eſt telle. *Le menu peuple doit* eſtre net des pechez volontaires, & auſſi, ſi on les veut adiouſter, les ſimples Sacrificateurs : mais le Prince des Sacrificateurs doit par excellence eſtre net tant des pechez volontaires, que des pechez qu'on commet contre ſa volonté : & ne faut point qu'il ſoit ſouillé d'aucune faute preueuë, ou auenuë par cas fortuit, afin que vacant aux choſes ſacrées, il ſoit paré de toutes ſes deux parties, d'vne ame où il n'y ait que redire, & d'vne bonne vie, qui ſoit ſans blaſme & ſans reproche : dont ſ'enſuit, que ceux qui ont commis homicide par meſgarde, luy ſont ſuſpects : au moyẽ dequoy il ne leur fait pas bon racueil : non qu'ils ſoient meſchans, mais parce qu'ils ne ſont pas nets, ny totalement ſans faute, encores qu'il ſemble que ce qu'ils en ont fait, ça

Perfection du grand Sacrificateur

esté pour faire seruice au vouloir de la nature, laquelle punit ceux qui sont tuez par leurs mains, les ayant ja secretement chez soy iugez & condemnez à la mort. Voila que nous auions a dire des Citoyens & personnes libres. Ensuit maintenant ce qui a esté ordonné pour le regard de serfs qu'on fait mourir à tort. Or combien que les serfs soient de moindre qualité que leurs maistres, ils sont neantmoins participans d'vne mesme nature qu'eux : à quoy ayant esgard la loy diuine, regle le droit & la iustice, non selon les richesses & la fortune, mais selon la nature. Parquoy il ne faut pas que les maistres vsent outrageusement de leur puissance contre leurs seruiteurs, se monstrans fiers, desdaigneux, & cruels en leur endroit: d'autant que ces façons de faire ne sont pas signes d'vn esprit paisible, ains d'vne ame desordonnée, laquelle à la mode d'vn puissant tyran, outrage le pauure innocent : car quiconque fortifie sa maison comme vne forteresse, & ne donne point de liberté à pas vn de ses gens qui demeurent dedans icelle, mais se monstre cruel contre tous par vne felonnie naturelle, & acquise, celuy-là est Tyran : vray est que c'est en plus bas degré & moindre appareil : dont on peut iuger, qu'il ne demeurera pas tousiours en cest estat, s'il peut vne fois auoir plus grandes richesses : par ce que de là il monstera incontinent aux villes, aux regions, aux nations, apres auoir mis en son obeïssance sa patrie : qui seruira d'exemple, pour monstrer qu'il ne sera pas plus benin

Touchant les serfs qu'on fait mourir à tort.

Il ne faut pas que les maistres vsent outrageusement de leur puissance en l'endroit des seruiteurs.

Que c'est qu'vn Tyran.

en l'endroit de ses autres sujets. Que celuy-la doncques sçache qu'il n'aura la licence de faire tousiours du mal, ny a beaucoup de personnes: par ce que la iustice, laquelle est haineuse des meschans, & l'aide & secours des outragez, luy resistera, luy demandant raison & compte des maux que ses seruiteurs ont souffert: & ne suffira pas de dire que les playes qu'il leur a faites, ç'a esté pour les corriger, & non pour les tuër, pensant eschapper par ce moyen tout gaillard: mais sera amené en iugement, & examiné diligemment par les examinateurs, sur la verité du fait, sçauoir s'il les a tuez à son escient, ou par mesgarde: or s'il se trouue que meu d'vn mauuais courage il les a outragé, qu'on le face mourir, & ne gaigne rien pour se cuider sauuer, de ce qu'il est maistre: mais s'ils ne meurent incontinẽt apres les coups dõnez, ains viuent vn iour ou deux apres, le maistre ne sera plus coupable de la mort, ayant à son aduantage pour defense & excuse qu'ils ne sont pas morts tout incontinent apres auoir esté battus: ioint qu'il les a laissé viure en sa maison, tant qu'ils ont peu, combien que ce soit fort peu: auec ce il n'est pas croyable qu'vn homme soit si sot, qu'il tasche à faire déplaisir à vn autre, pour en receuoir dommage: or celuy qui tue son seruiteur, se fait grand tort, estant priué des seruices qu'il luy feroit s'il estoit en vie, & estant frustré du prix d'iceluy, au cas qu'il le vousust vendre, lequel peut estre grand: au moyen dequoy, si le seruiteur a commis quelque crime qui merite la mort, le maistre le doit faire mener aux iu-

Aduertissement au Tyran.

ges & leur declarer le crime, faisant les loix maistresses de la punition, non soy mesme. Pour le regard maintenant des bestes irraisonnables, qui sont cause de la mort des personnes, voicy ce qui est ordonné: *Si le taureau tuë quelqu'vn, le trauersant & perçant d'outre en outre de ses cornes, qu'il soit lapidé*: car la chair d'icelui ne doit estre immolee aux sacrifices: & n'en doit-on manger. Pourquoi? par ce qu'il n'est pas honeste, que ce qui a tué l'homme serue de nourriture ou de viande à l'homme: si le maitre de la beste sachant bien qu'elle est sauuage & indõtable, ne la lie & garde enfermée, ou estant aduerty par aucuns qu'elle n'est pas dontée & priuée, la laisse en sa liberté paistre auec les autres, qu'il soit coulpable de sa mort, & que la beste qui a trauersé de ses cornes la personne, meure incontinent; & quand & quand le maistre, si mieux n'aime racheter sa vie par certain prix & rançon: en cest affaire le Conseil aduisera, s'il doit endurer la mort, ou bien payer l'amende. Si celuy qui a esté ainsi tué de la beste est serf, que le maistre de la beste rende le pris & la valeur du serf à son maistre: mais si c'est vne beste; qu'il prenne la morte, & en rende vne autre au lieu: parce que sçachant bien la cruauté de sa beste, il ne la point gardée: que si luy mesme tuë la beste d'autruy, qu'il en rende vne semblable: encore doit il estre bien aise de ce qu'il ne paye vne plus grande amende, ayant premier assailly & fait mal. Il y en a aucuns, qui ont accoustumé de foüir bien auant des fosses de terre ou puis, pour decouurir les

Ordonnance pour le regard des bestes qui tuent les hommes.

Ordonnaece sur le fait de ceux qui

fouïssent bien auant en terre, & laissent les fosses toutes ouuertes, & sont causes de la mort d'aucuns.

veines & sourses d'eau, ou pour receuoir l'eau du Ciel, & apres auoir bien foüillé sous terre, ils laissēt la bouche d'iceux creux, par vne grande paresse ou troublement d'esprit, sens la garnir & couurir, ce qui est cause de la mort d'aucuns: si doncques quelqu'vn passant son chemin, tombe sans y penser, dedans, & meurt, les parens du defunct pourront poursuiure, s'ils veulent, ceux qui ont fait la fosse: cependant sur ceste poursuitte, que le Conseil ordonne la peine, ou amende, ainsi qu'il aduisera: mais si c'est vne beste qui tombe dedans, & meure, qu'ils rendent au maistre le prix raisonnable qu'elle valoit, lors qu'elle estoit viuante, en ce faisant leur est permis de prendre le corps mort. Il y a vn peché semblable à cestuy, que commettent ceux qui batissent des maisons, & laissent le dessus en plate forme, qu'il faudroit garnir tout à l'entour de defenses & barrieres, à fin que personne ne tombast par mesgatde du haut en bas: car pour en dire la verité, ces gens-là commettent meurtre, combien que les personnes ne meurent: qu'ils soient doncques punis de mesme peine que les autres, qui laissent les bouches & entrées des fosses ouuertes. La loy aussi ne veut point que les meurtriers, qui doiuent estre condamnez à la mort, soient punis par leur bource & amendes d'argent, en amoindrissant la peine; ou qu'on change la mort au banissement: par ce qu'il faut que le sang soit purgé par le sang, celuy du tué par celuy du meurtrier: autrement les meschans ne se souleroient iamais de malfaire, mais en

Le sang doit estre purgé par le sang selon la loy.

montant tousiours plus haut, estendroient & haufferoient démesurémẽt & infiniment leurs meschansetez. Pour ceste cause le Legislateur eust ordonné, s'il luy eust esté possible, vn million de morts contre telles personnes: mais voyant que cela ne se pouuoit faire, il a adjousté vne peine nouuelle, commandãt que les meurtriers soient crucifiez & pendus en vne potence. Ce qu'ayant ordonné, il retourne derechef à sa clemence accoustumée, deuenant doux enuers ceux qui ont commis telles cruautez, tellement qu'il dit: *Que le Soleil ne se couche* sur les pendus, mais soient cachez & enclos dedans la terre auparauant qu'il soit couché: car il estoit bien raisõnable que les ennemis de toutes les parties du monde, fussent esleuez en haut, & montrassent leur punition au Soleil, au Ciel, à l'eau & à la terre: & en apres fussent traisnez & enfoüiz au lieu des morts, à fin qu'ils ne soüillassent rien de ce qui est sur la terre. C'est aussi vne chose bien ordonnée, que les peres ne meurent pour leur enfans, ny les enfãs pour leurs peres & meres, mais que celuy qui auroit fait chose digne de mort, luy seul mourust: ce qui a esté ainsi ordonné pour ceux qui ont plus d'esgard à la force & violence de l'amitié, que non pas au droit & à l'equité: ou pour ceux qui fort cherement & tendrement aiment leurs enfans: par ce que telles personnes voudroient souuent par vne trop grande amitié, mourir de bien bon cœur pour les autres, eux qui sont innocens, pour ceux qui ont fait le crime: estimãs estre vn grand aduãtage de ne voir point souffrir ceux, qu'ils aiment

Les homicides condamnez à estre pendus. Les pendus doiuent estre enterrez auant que le Soleil se couche.

La loy ne veut que les peres meurent pour les enfans.

Aduertissement à ceux qui s'exposent à la mort pour autruy, condemnés à la mort.

si tendrement : comme si ce sont les peres, de ne voir leurs enfans : & si ce sont les enfans, de ne voir leur pere & mere endurer peine : aussi bien penseroient ils que tout le reste de leur vie ne passeroit qu'à regret, & leur seroit plus ennuyeux, que la mort. Il faudroit dire à ces gens-là : Vostre amour n'est point à propos : or tout ce qui se fait hors de temps & saison, encourt blasme, comme ce qui se fait en temps deu & propre est loüable. Il faut aimer les personnes qui font choses dignes d'amitié : mais le meschant, pour en parler à la verité, ne peut estre amy : ceux qui se disent estre parens s'estrangent par leurs meschansetez des gens de bien, d'autant que l'vnion & accord, qui procede de la iustice & des autres vertus, est vne parenté plus proche & estroitte, que n'est celle du sang, laquelle quiconque delaisse, n'est pas seulement enregistré entre les estrangers & hostes, ains auec les ennemis capitaux. Pourquoy est ce qu'en prenant faulsement le nom d'amitié, lequel de soy est bon & humain, & vous en couurant, vous vous monstrez lasches & effeminez ? ceux là ne sont ils pas effeminez, en l'endroit desquels la raison est vaincuë d'vne pitié ? Outre ce vous commettez double faute, en voulant deliurer les criminels de la punition, & vous offrant, qui n'auez point forfait, au supplice pour eux. Encore ceux-cy ont quelque pretexte & excuse, qu'ils ne cerchent aucunement leur proffit particulier : & que ce qu'ils en font, c'est pour vne bonne affection qu'ils portent à leurs plus proches, pour le salut

L'vnion qui procede de vertu est vne parenté tres-estroitte.

desquels ils sont tous prests & appareillez de mourir. mais il y en a d'autres de leur naturel si cruels & sauuages, qu'il n'y a celuy qui ne les ait en abomination & horreur : ie ne parle pas des moins malfaisans, mais des autres, qui ont le courage si cruel, que tant en cachette que publiquement ils prennent la hardiesse de tourmenter les personnes pour les fautes d'autruy: leur mettant audeuant & reprochans qu'ils sont amis ou parens, ou alliez de celuy a qui ils veulent mal; tellement que sous ce pretexte ils font mourir ceux qui n'ont en rien méfait: ce qu'ils font non qu'ils ayent souffert quelque tort, ains pour vne auarice ou pillerie. Il n'y a pas long tẽps qu'vn Receueur des tailles estoit en nostre pays, lequel pour autant que les paures gens qui luy deuoient de l'argent, comme il sembloit, s'en estoiẽt fuis de crainte des tourmens insupportables, qu'il leur faisoit endurer, emmena par force leurs femmes, leurs enfans, leurs peres & meres, & toute leur parenté, les battant & outrageant & tourmentant de toutes sortes de tourmens : à fin qu'ils luy enseignassent où estoient ceux qui s'en estoient fuis, ou bien qu'ils payassent pour eux, ce qu'ils deuoient : combien qu'il ne fust en leur puissance de satisfaire à vn des deux commandemens: à l'vn, par ce qu'ils ne sçauoient, où estoit le debiteur : à l'autre par ce qu'ils n'estoient pas moins pauures que celuy qui s'estoit absenté: tellement qu'il ne cessa iusqu'à ce qu'apres auoir ruiné leur corps de tourmens & geines, il les eust fait mourir d'vne estrange & nouuelle

Histoire d'vn Receueur de tailles inhumain enuers les pauures.

Cruauté estrange, cause de desespoir & de la mort.

façon de mort. Il lioit & attachoit des cordes à vn panier plein de sable; & leur pendoit se pesant fardeau au col: apres les faisoit tenir tout à descouuert au milieu du marché, iusque à ce que ces pauures gens accablez de plusieurs sortes de tourmens, du vent, du Soleil, de la honte qu'ils receuoient des passans, & de la pesanteur du fardeau, qui pendoit à leur col, defaillissent de courage & de force, & en fin rendissent miserablament l'esprit. Ceux qui voyoient les tourmens que ces gens là enduroient, trembloient de peur, dont aucuns se representans plus viuement en leur esprit le sentiment d'iceux, qu'en leurs yeux, comme si eux mesmes les souffroient au corps des autres, aymoient mieux, plustost que tomber en ses tourmens, renoncer à leur vie, en aduançant leur mort, ou par glaiue, ou par poisons, ou par vne hart & licol, estimant en tant de miseres, la mort est vn euenement fort heureux, laquelle est sans tourmens. Or ceux qui ne s'aduançoient de ce deffaire, estoient pris & amenez selon le degré de parenté, tellement que tel ordre estoit gardé, comme quand on adiuge des heritages. Premierement doncques on se prenoit aux plus proches, puis à ceux du second degré, & du troisiesme: & ainsi consequẽment, iusques aux derniers: & quand il ne se trouuoit personne de la parenté, le mal passoit aux voisins, quelquefois aux bou:gades, & villes, lesquelles tost apres deuindrent desertes & vuides d'habitans, qui alloient demeurer ailleurs, & s'espandoient de costé & d'autre, où ils s'atten-

doient d'estre bien cachez. Encores parauenture n'est ce pas de merueille si les Receueurs des daces & tailles, qui de leur naturel sont barbares & felons, & n'ont iamais gousté de la douce & agreable nourriture des lettres, obeyssans aux commandemens de leurs maistres, se payent non seulement des biens des personnes mais aussi des corps, iusques à mettre en danger de la vie, les vns pour les autres. Mais qui dirons nous des Legislateurs, qui doiuent estre les bornes & regles du droit : lesquels ayans plus d'esgard à vne certaine opinion, qu'à la verité, sont cause d'vne iniustice, commandans que les enfans des traistres soient mis à mort auec leur pere, & auec les tyrans, cinq familles des plus proches ? Ie leur demanderois volontiers pourquoy ils ont ordonné celà. S'ils ont fait mal tous ensemble, c'est raison qu'ils soient punis tous ensemble : mais si ceux-cy n'ont point accompagné les autres, ny suiuy, ny participé au bien, ou au plaisir, pour quelle raison mourront ils ? sera-ce seulement pour ce qu'ils sont parens? Car il faut bien qu'ils soient punis, ou pource qu'ils sont parens, ou par ce qu'ils sont meschans. Si c'est parce qu'ils sont parens seulemēt, vous ne chastiez pas le crime, mais le parentage. Il semble à vous ouyr parler, messieurs les Legislateurs, qu'en vos villes toutes les familles sont bonnes & vertueuses: car s'il y en auoit des meschantes, iamais vous n'eussiez entrepris de leur dōner telles loix: mesme vous n'endureriez pas que d'autres leur donnassent vn tel reglement : C'est à sçauoir que pour vn

Naturel des Receueurs des tailles.

Ordonnance des Legislateurs pour les enfans des traistres.

crime, quelque meſchant & dangereux qu'il fuſt, ceux qui n'en peuuent mais, en fuſſent punis & chaſtiez: parce qu'en prenant garde que nul n'occupe la tyrannie, il faut auſſi auoir ſoin de la conſeruation de chaſque particulier, & que nul ſoit puny à tort: or celuy qui eſt ſoigneux de la conſeruation du public, eſt ſouuent contraint de chaſtier l'innocent. Noſtre Legiſlateur, conſiderant ces raiſons, & voyant les fautes des autres, les a fuy comme peſtes d'vne bonne police, & a hay tant ceux qui eſtoient pareſſeux à punir les forfaits, que les inhumains & cruels: ne liurant comme ceux-cy à la peine aucun proche parent, ny l'encheſnant & attachant aux pechez d'autruy: à raiſon dequoy il a expreſſement defendu qu'on ne face point mourir les enfans pour les peres & meres, les peres pour les enfans, iugeant eſtre raiſonnable que ceux qui auroient commis le crime fuſſent auſſi punis, ou pour amende d'argent, ou pour le foüet, ou autre plus violent tourment, playes, briſemens de membres, deshonneur & infamie, baniſſement & toutes autres punitiõs de iuſtice, par ce qu'en faiſant mention de ceſt article, qui eſt de ne faire point mourir l'vn pour l'autre, il a enſemblément comprins les autres eſgards & conſiderations qui auoient eſté teuës.

Defence de faire mourir les enfans pour les pere & mere.

Au ſurplus les lieux publiques de marché & les foires, le conſiſtoire & conſeil, la court & le ſiege où on tient les plaids, les compagnies, communautez & autres aſſemblées d'hommes d'auantage la façon de viure à deſcouuert employée tant aux procés, qu'on a, qu'aux affaires publiques

publiques de paix & de guerre, appartient aux aux hommes, comme aux femmes le gouuernement de la maison & la garde d'icelle : les filles ayẽt pour leur borne le cabinet de la chambre, & ne le passent point : les femmes ja grandes, la salle : car il y a deux sortes de citez, dont les vnes sont grandes & les autres petites : les plus grandes sont appellées villes, & les plus petites, maisons : des plus grandes ont le gouuernement les hommes, qu'on appelle Republique : & des plus petites les femmes, qu'on appelle mesnage, ou œconomie. Que la femme doncques ne se soucie de ce qui n'est point de son mesnage, ny cherche qu'à estre seule en sa maison, ne face, comme vne coureuse de lieu en autres, ses affaires aux chemins passans, à la veuë des hommes estrangers, ne sorte de sa maison, sinon lors qu'il faut aller au temple : encores doit elle prendre garde que la place de la ville ne soit pleine d'hommes, & attendre que la plus grãde partie soit de retour au logis, comme appartient à vne gentille femme, & veritablement honneste, faisant sans bruit sacrifices & prieres, pour destourner les maux, & auoir abondance de biens. S'il aduient donques que les hommes s'entredient des iniures, ou s'entrebatent, que la femme se donne bien garde, & ne soit si hardie, sous ombre de vouloir secourir quelqu'vn, de se fourrer & entremettre de la noise, d'autant qu'elle feroit vn acte plein de honte & confusion, & digne d'estre grandement blasmé : veu que la loy n'a pas trouué raisonnable qu'elle se meslast aucunement de la

Citez, grandes & petites.

Arist. 1. des Polit.

La femme ne se doit soucier de ce qui est hors son mesnage.

guerre & fait d'armes, ny se trouuast aux dangers pour le bien & proffit du pays, ayant tousiours esgard à ce qui est seant & hõneste, qu'elle tasche tousiours de se maintenir & garder en son estat, l'estimant estre la victoire mesme, & meilleur que n'est la liberté & tout le bon-heur du monde. S'il s'en trouue quelqu'vne qui aime tant son mary, que le sentant iniurié, soit contrainte de l'affection, qui lors la presse de s'esleuer, qu'elle ne s'esuertuë plus que la nature de la femme requiert, s'enhardissant contre l'homme: mais se monstre femme en ce, en quoy elle peut aider son mary: parce que ce seroit vne chose fort indigne, que la femme qui veut deliurer son mary de l'iniure qu'on luy fait, se feist à elle mesme iniure, donnant à cognoistre sa vie pleine de deshonnesteté & vilenie, par sa trop grande impudence. Sera elle bien si hardie d'iniurier quelqu'vn en plein marché? prononcera-elle de sa bouche quelque mot, qui ne soit à dire? Si quelqu'vn médit d'elle, ne s'enfuira elle pas plustost, bouchant & estoupant ses oreilles, que de respondre? ouy, si elle est sage. mais maintenant il se trouue des femmes, à qui la langue demange si fort, qu'elles non seulement s'aduancent à iniurier les personnes en pleine assẽblée d'hommes, mais aussi frappent & battent de leurs mains, qui doiuent estre exercées à tistre & à filer la laine, non pas aux naureures & aux outrages, ceux qu'elles rencontrent; ressemblans aux hommes, qui combattent en vn parc à coups de poing les vns contre les autres. Encores tout

Insolence de quelques femmes.

cela se pourroit supporter, s'il n'y auoit vn autre fait beaucoup plus grief, & de plus grande hardiesse, qui est quād elles prennent les hommes contre lesquelles elles ont noise, aux genitoires. Ce forfait ne leur doit estre remis & pardonné, sous ombre qu'il semble que ce qu'elles en ont fait, c'estoit pour secourir & aider leur mary, ains ceste trop grande hardiesse doit estre retenuë & arrestée, en souffrant vne peine, par le moyen de laquelle ne puissent, ores qu'elles voulussent, pecher de rechef en semblable cas: à fin aussi que les autres qui sont legeres & prōptes à frapper, soient par la crainte de la peine, destournées de ce: la peine, c'est que la main soit couppée, d'autant qu'elle l'a employée à ce qu'il ne falloit pas. Certainement les Presidens des combats qui se font de nud à nud, sont grandement loüables, lesquels defendent aux femmes la veuë & spectacle de ces combats, de peur qu'elles, se trouuant auec les hommes nuds, & s'amusant à les regarder, ne faussent, comme la vraye monnoye, la naïfue & chaste honte; ne faisans compte des loix de nature, laquelle a separé & diuisé tous les deux sexes du genre humain: par mesme raison il n'est pas honneste que les hommes se trouuent auec les femmes, qui sont despoüillées de leurs habillemēs, mais tous deux doiuent destourner leurs veües de ceux qui sont nuds, obeïssans au vouloir de la nature. S'il est doncques ainsi que telle veuë doit estre blasmée, les mains ne seront elles pas plustost blasmées? Ouy, sans faute: car les yeux qui de leur naturel sont libres, souuent

La veuë des combats des hommes nuds defenduë aux femmes.

Continence des yeux & des mains.

ſont contrains de regarder ce que nous ne voulons voir: mais les mains ſont miſes au rang des parties ſujettes, & doiuent obeïr à nos commandemens. Voilà la raiſon que le commun a accouſtumé d'alleguer. I'en ay ouy vne autre des hommes ſages & remplis d'eſprit diuin, leſquels eſtiment que la plus grãde partie des loix, ne ſont que ſignes euidens des choſes cachées: & que ſous paroles euidentes, elles ſignifient de ſacrez myſteres. Or elle eſt telle. Il y a deux ſortes d'ame, l'vne eſt maſle, & tient de l'homme, l'autre eſt femelle, & ſent ſa femme: celle qui tient du maſle ſ'eſt totalement voüée au ſeul Dieu, Pere, Createur, & Auteur de tout ce qui eſt au monde; mais la femelle dépend des choſes qui naiſſent & periſſent, & eſtend, cõme vne main ſa vertu & puiſſance: à fin qu'elle happe en aueuglette ce qu'elle rencontre, ſ'accoſtant de ce qui a eu eſtre, & commencement, & eſt ſujet à vne infinité de changemens, au lieu d'embraſſer la nature diuine, immuable, & trois fois & quatrefois heureuſe. à bonne raiſon dõcques il a eſté ordonné, en parlant par figure de couper la main de celle qui happe les genitoires, non à fin que le corps ſoit priué & retranché de la partie, qui eſt la plus neceſſaire; mais à fin qu'on couppe & retranche les penſées athées, & deſtruiſantes la nature diuine, leſquelles ſ'arreſtent aux choſes qui ſont engendrées: par ce que les genitoires ſignifient & repreſentent la generation. Ie diray encores, en enſuiuant l'ordre de nature, cecy: Que l'vnité eſt l'image de la premiere cauſe, ou du premier

Deux ſortes d'ame.

Createur : & le deux de la matiere paſſible: Quiconque donques honorant le deux deuant l'vnité, l'accueille & reçoit, qu'il ſçache qu'il caresse plustost la matiere, que Dieu. Pour ceste cause la loy a estimé raiſonnable qu'il faut couper ceste affection & impreſſion de l'ame, comme la main, d'autant qu'il n'y a point de plus grande impieté, que d'attribuer la puiſſance du Createur, à ce qui est paſſible. Ceux auſſi ſont à reprendre, qui ordonnent des peines inegales aux pechez : comme des amendes pecuniaires contre ceux qui battent : contre ceux qui naurent & bleſſent à playe ouuerte, ou rompent quelque membre, diffame & ignominie ſeulement : contre les meurtriers de guet à pend, baniſſement du pays & exil perpetuel : contre les larrons la priſon & les cheſnes : par ce que cette inegalité est ennemie de la Republique bien policée. Nostre loy au contraire, ayant touſiours eſgard au droit eſgal, commande que les perſonnes, qui ont fait quelque mal aux autres, ſouffrent peines egales aux forfaits qu'ils ont commis. S'ils ont fait tort aux biens de leur prochain, elle veut qu'ils le reſtabliſſent de leurs biẽs. S'ils les ont offenſé en quelque partie de leurs corps, ou membre, ou aux ſens, elle veut auſſi qu'ils reparent l'offenſe en leurs corps : iuſques là, qu'elle commande que ceux qui dreſſent des embuſches à la vie d'autruy, & taſchent faire mourir quelqu'vn, ſoient punis par leur vie, & qu'ils meurent : car d'ordonner des peines les vnes pour les autres, aux forfaits qui n'ont rien de com-

De l'vnité & du binaire.

Il ne faut ordonner peines inegales aux pechez.

mun, mais sont totalement dissemblables, c'est abolir les loix; non pas les maintenir. Or nous disons cecy pour les pechez qui ne sont pas d'vne mesme sorte : par ce que ce n'est pas tout vn de blesser son pere, comme vn estranger : de dire iniure à vn magistrat, comme à vn simple homme : de commettre quelque chose defenduë en vn lieu profane, comme en vn lieu sacré, en vn iour de feste & solennel, en vn assemblee publique, aux sacrifices publiques, comme en vn iour ouurier, durant lequel on ne s'applique point aux choses spirituelles, ny aux offrandes : toutes lesquelles circonstances faut examiner, pour accroistre & diminuer la peine. La loy d'auantage dit : *si quelqu'vn arrache l'œil* du seruiteur, ou de la seruante, qu'il les laisse francs & libres : par ce que comme la nature a donné le gouuernement & super-intendance du corps à la teste, luy ayant baillé vn lieu fort commode, & ne plus ne moins qu'à vn Roy vne forteresse (car l'enuoyant en haut, comme en vn gouuernement, l'a illec assise & posée, mettant au dessous d'elle, comme sous vne statuë, vn soubassement, à sçauoir toute liaison qui est depuis le col, iusques aux pieds) aussi elle a baillé aux yeux la principauté sur tous les sens : à raison dequoy les a logez, comme Roys en haut, les voulant tous, entre toutes les autres sortes d'honneurs, honorer d'vne marque fort honorable & tres-apparente. Certainement ce seroit vne chose bien longue, que de raconter les vsages & proffits que les yeux apportent à nostre genre : nous en declarerons

Le seruiteur doit estre mis en liberté auquel le maistre a arraché l'œil.

La teste a le gouuernement sur tout le corps.

toutefois vn tres-excellent & singulier, qui est la Philosophie, laquelle le Ciel a fait distiller cy bas, & l'entendement humain l'a comprise par le moyen de la veuë, qui l'a menée chez luy: car la veuë a esté la premiere, qui a contemplé les plus larges & grands chemins du Ciel. Cette Philosophie est la fontaine de tous les vrays biens: quiconque puise d'icelle, pour entrer en la possession & iouïssance de la vertu, est louable: comme au contraire l'autre, qui pour estre cault & fin, & pour tromper quelqu'vn, en puise, est digne de blasme: par ce que le premier ressemble au personnage conuié en vn banquet, lequel se donne resiouïssance, & à tous ceux qui banquetent auec luy: mais l'autre ressemble à vn yurongne, qui s'emplit de vin tout pur, & estant yure, deuient querelleux & noisif, ne faisant que tancer & iniurier l'vn & l'autre. Il faut donques que nous declarions maintenant cōment la veuë a amené du Ciel la Philosophie chez nous. Les yeux se dressans vers le Ciel, virent le Soleil, la Lune, les planettes, & les astres, qui ne bougent, ou estoilles, qui est l'armée tres-sacree du Ciel & l'ornement du monde: En apres leurs presences, leurs absences, leurs mouuemēs & brāles melodieux, leurs cours & tours ordinaires, leurs approches, leurs eclipses, leurs lueurs, clartez recouuertes: puis le croissāt & decours de la Lune, les mouuemēs du Soleil à trauers sō zodiaque ou Escharpe des Cieux, allāt du costé de Midy vers Septentrion, & courāt de rechef des parties Septentrionalles aux Meridionales pour la generation des saisons de l'année:

Platon en son Timée.

Loüange de la veuë.

La veuë a amené du Ciel la Philosophie.

à fin que tous les fruits & biens de la terre viennent à maturité & perfection : & outre cecy vne infinité d'autres choses merueilleuses. Cela fait apres auoir regardé de tous costez la terre, la mer, & l'air, monstrerent soigneusement à l'entendement ce qu'ils auoient veu, lequel ayant comprins par le moyen de la veuë tout celà, ne s'y arresta pas : mais tout curieux d'apprendre, & amoureux des choses honnestes, prenant plaisir à ce spectacle, passa plus outre, & fit en soy mesme vn discours vray semblable, que ces choses n'estoient pas conduittes d'elles-mesmes par des mouuemens irraisonnables, mais par la prouidence de Dieu, lequel il faut appeller Pere & Createur de tout ce qui est au monde : & auec ce qu'elles n'estoient pas infinies : veu qu'elles estoient bornées de l'entour & circuit d'vn seul monde, enuironné, comme vne ville, du cercle des estoilles d'enhaut : au surplus que le Pere, qui auoit tout creé, auoit aussi selon la loy de Nature, soin de ce qu'il auoit creé, procurant le bien, non seulement de l'Vniuers, mais aussi de toutes ses parties : dauantage, vint à considerer quelle estoit l'essence des choses visibles, à sçauoir mon si elle estoit toute vne ou diuerse : de quelle matiere elles estoiēt faites, quelles estoient les vertus & puissāces, par lesquelles elles sont maintenuës & gardées : si elles sont corporelles ou incorporelles. car la recherche de ces choses-cy, & autres semblables, ne peut estre autrement appellée que Philosophie : & ne peut on aussi bailler à l'homme, qui considere celà, vn nom plus

propre que le nom de Philosophe: d'autant que de penser aux faits de Dieu, au monde, à tous les animaux & plantes contenuës en iceluy, aux patrons intellectuels, & aux effets sensuels, à la vertu & au vice des choses, qui ont esté faittes, c'est à faire à vn homme qui est curieux d'apprendre, amoureux de la contemplation, & vrayement Philosophe. Voilà le grand bien qu'apporte la veuë aux hommes mortels, laquelle me semble auoir esté honorée de ce priuilege, par ce qu'elle a plus de force & vertu, & esclaire mieux à l'ame, que ne font tous les autres sens: bien est vray que les sens ont accointance auec l'esprit: mais cestuy tient le premier & le plus haut rang, ne plus ne moins qu'aux familles les plus proches du sang: ce qu'on peut aperceuoir par plusieurs autres raisons: car qui est celuy qui ne sçait que quand on est ioyeux, les yeux sont rians & ioyeux: comme au contraire quand on est fasché, qu'ils sont pleins de tristesse & s'abbaissent? Que si le faix regorgeãt de fascherie & d'ennuy, les presse & serre si fort qu'ils n'en peuuent plus: alors ils pleurent. Semblablement quand l'ire & la cholere dominent, ils s'enflent & monstrent vn regard furieux, plein de sang & de feu, lequel quand la fureur se lasche, deuient doux & benin. Quand on fait quelque discours en son esprit, ou qu'on pense à quelque chose, les prunelles des yeux demeurent fichées & arrestées, comme si elles mesmes y pensoiët: au contraire celles des fols ne font que courir çà & là, & n'est leur veuë en repos, ce qui procede d'vne folie: tellement

Les yeux sont indices de ioye ou tristesse.

que pour dire en vn mot, les yeux souffrẽt quãd & quand l'ame, les passions d'icelle, & ont coustume pour la prochaineté qui est entreux, de se changer, comme elle, en toutes sortes de changemens : à raison dequoy il me semble que Dieu n'a point fait vne image & remembrance plus euidente & apparente de ce qu'on ne voit point, qu'est la veuë de la raison. Si doncques quelqu'vn meu d'vn mauuais courage, se jette sur le meilleur & le principal de tous les sens, qui est la veuë, & qu'il apparoisse qu'il ait effondré ou creué l'œil de l'homme libre, qu'il souffre la mesme peine, & qu'on luy en creue aussi vn : mais à celuy qui a creué l'œil de son seruiteur, on ne fera le pareil, non qu'il soit digne de pardon, ou qu'il ait moins peché : mais par ce que le seruiteur, à qui l'œil est creué, rendroit son maistre, qui auroit souffert la mesme peine, plus mauuais, luy souuenant tousiours du mal, & de la misere, en laquelle il se verroit: de sorte qu'il ne tascheroit qu'à se vanger chacun iour de son seruiteur, comme de son ennemy mortel, en luy faisant des commandemens insupportables, dont se sentant pressé & accablé le seruiteur, s'ennuyant de sa vie, se feroit à la fin mourir. La loy doncques a pourueu tant à ce que le maistre, qui a commis ce forfait, ne demeure impuny, qu'aussi le seruiteur, à qui l'œil a esté creué, ne demeure outragé, commandant que le maistre, qui a effondré l'œil à son seruiteur, l'affranchisse incontinent : par ce moyen le maistre, pour le fait par luy commis, receura d'ouble perte & dommage, estant priué

Punition de celuy qui ce creue l'œil.

du prix de son seruiteur, & du seruice d'iceluy: auec ce, qui est vn troisiesme mal plus grief de tous les deux autres, est contraint par ce moyen de faire le plus grand bien & plaisir du monde à son ennemy, lequel par aduanture il voudroit tousiours auoir en sa puissance pour luy faire mal : mais le seruiteur pour recompense de ce qu'il a souffert, receura double consolation, estant non seulement affranchy, ains aussi hors de la puissance d'vn fascheux & si cruel maistre. La mesme loy commande, que si quelqu'vn casse & rompt vne dent à son seruiteur, qu'il luy doit donner sa liberté. Pourquoy? par ce qu'il ny a rien de plus cher que la vie, pour laquelle Nature a forgé les dents, comme outils & instrumens pour mascher la viande, au moyen dequoy la nourriture est distribuée au corps.

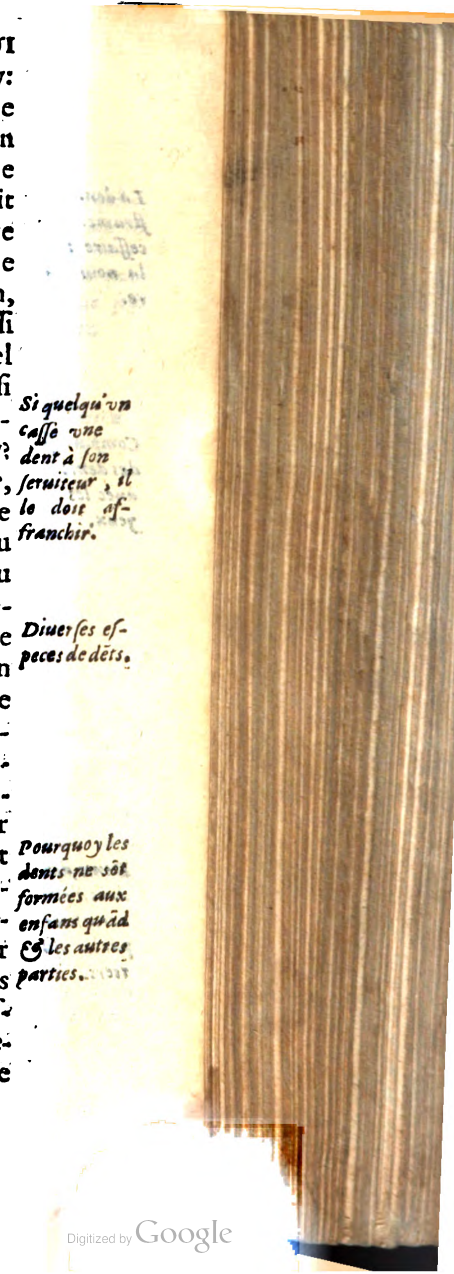
Si quelqu'vn casse vne dent à son seruiteur, il le doit affranchir.

Or entre les dents il y en a qui sont destinées pour coupper, & trancher la viande qu'on mange, lesquelles pour ceste cause on nomme Odontes, & d'autres qu'on appelle meulieres: par ce qu'elles ont la force de moudre & esmier ce qui est ja brisé par petits morceaux.

Diuerses especes de dẽts.

Parquoy nostre Createur n'ayant accoustumé de faire rien sans cause, & sans regarder pour quel vsage il fait ses œuures, n'a point formé dés nostre naissance les dents, cõme toutes les autres parties, sçachant bien que ce ne seroit qu'vn faix superflu à l'enfant, qui doit teter & estre nourry de laict: qu'auec ce les mamelles decoulantes de laict, comme fontaines par lesquelles la nourriture est succée, seroiẽt grandement endommagées, s'elles estoient à la traitte

Pourquoy les dents ne sõt formées aux enfans quãd & les autres parties.



du laict, morses: mais préuoyant le temps propre lequel est escheu, quand l'enfant est seuré, a fait paroistre la sortie d'icelles, laquelle auparauant auoit esté cachée, lors que les viandes solides ont affaire de tels instrumens, & que l'enfant n'a plus que faire du laict. Si doncques quelqu'vn poussé d'orgueil rompt la dent à son seruiteur, laquelle sert d'instrument necessaire à la nourriture & à la vie, qu'il l'affranchisse, estant priué de l'honneur & du seruice qu'il luy doit. Sur ce propos quelqu'vn pourra dire: la dent doncques est aussi pretieuse comme l'œil? Ouy, ce pourroy-ie respondre: si nous regardons pourquoy chacun d'eux a esté fait: car l'œil a esté fait pour les choses visibles, & la dent pour les viandes: Que si on veut faire comparaison des deux, on trouuera que l'œil est la plus honneste partie du corps, à raison qu'il cõtemple le Ciel, lequel Ciel est aussi la plus excellente partie du monde: & la dent tres-vtille, comme l'ouuriere de la nourriture necessaire à la vie: par ce qu'on ne laisse pas de viure pour auoir perdu la veuë: mais la piteuse mort vient incontinent assaillir la personne qui a les dents rompuës. Si donques quelque maistre en veut à ces parties cy, qu'il sçache qu'il apprête de ses mains à son serf vne faim parmy vne abondance de biens: car quel profit reuient il d'auoir abondance de viandes, quand les instrumens ordonnez pour les départir & distribuer, sont arrachez & ostez par les fascheux, durs, & cruels maistres? Pour ceste cause il est défendu en vn passage aux vsuriers, de demander à leurs

La dent instrument necessaire pour la nourriture.

Comparaison des dents auec les yeux.

Dents, defenduës d'estre arrachees par les vsuriers.

debiteurs pour gage la dent meuliere d'embas, ou d'enhaut, qui est pour monstrer qu'en faisant tel acte, on prendroit en gage la vie d'autruy: d'autant que celuy qui oste les instrumens de la vie, approche du meurtrier, & ne tasche qu'à outrager la vie. Or le Legislateur a pris si grand soin à ce que la personne ne fust cause de la mort d'autruy, qu'il estime que ceux-là ne sont nets, qui attouchent vn corps mort de sa mort naturelle, iusques à ce qu'ils soiēt lauez & purifiez: auec ce il ne veut point, encore qu'ils soiēt nettoyez, qu'ils entrent au tēple auāt sept iours, leur enjoignant de se cacher si bien, qu'ils ne soient aucunemēt veuz & apperceuz de personne, le troisiesme & septiesme iour. Dauantage, il a defendu que ceux qui entrent en la maison, où est mort quelqu'vn, ne touchent aucune chose iusqu'à ce qu'ils se soient lauez eux & leurs vestemens: mesmes il estime les vaisseaux, les vtensiles, & tout autre mesnage, qui est dedans la maison, estre par maniere de dire immonde: par ce que l'ame fait l'homme: laquelle estant deslogée du lieu où elle estoit, & estant allée demeurer ailleurs, ce qui reste est soüillé, d'autant qu'il est priué de l'image de Dieu, à sçauoir de l'entendement humain & diuin, lequel a esté formé selon le patron original de la tres-haute sapience ou raison. La loy adiouste: *Soit pareillement*, dit-elle, toute autre chose orde & salle, que l'immōde attouchera, estāt soüillée par la compagnie de ce qui n'est pas net. Il semble que ceste sentence diuine veut mettre en euidence vne exposition plus gene-

Ceux qui touchant vn corps mort de mort naturelle sont polluz.

Pollution des corps morts.

L'homme pollu de son attouchement rend toutes choses immondes.

Qui est celuy qui est immonde.

rale, ne s'attestant pas seulement au corps, mais recherchant aussi les mœurs de l'ame. Car à proprement parler, celuy est immonde, qui est meschant en l'endroit des hommes, & en l'endroit de Dieu, qui ne porte aucune reuerence ny au droit humain, ny au droit diuin : qui broüille & mesle tout en dessus dessous par ces démesurées passions, & excessiues meschancetez : au moyen dequoy tout ce qu'il fait doit estre blasmé, ayant esté gasté par iceluy, & sentant sa meschanceté : comme au contraire les œuures des bons meritent loüange, deuenants meilleures par les vertus de ceux qui les font: car il aduient ordinairement que les œuures ressemblent à ceux qui les font.



DE LA CIRCONCISION.



Es chefs des loix particulieres, lesquels on appelle les dix commandemens, ont esté parfaittement declarez au premier liure. Il faut maintenant considerer, selon la suitte de l'Escriture saincte, les Edicts & Ordonnances speciales. Ie commenceray à celle qui est mocquée de plusieurs personnes à la circoncision de nos ancestres, laquelle n'a pas esté de peu d'estime en l'endroit des autres nations, & principalement en celle d'Egypte, nation fort peuplée & abondante en sçauans personnages. Parquoy il estoit mieux seant de rechercher, en laissant ces risées & moqueries d'enfans, plus sagement & meurement les causes, pour lesquelles cette coustume, a pris force & vertu, que comme iuges, qui se leuent auparauant qu'examiner le droit des parties, legerement condemner la facilité des grandes nations : veu qu'on peut bien penser, que tant de millions d'hommes ne seroient circoncis sans quelque raison, se fai-

Quatre principales raisons de la circoncision.

Les Chirurgiens l'appellent antrach du nom Grec.

Egyptiens razez.

sant rongner vne partie de leurs corps, & de leurs plus proches, auec fascheuses douleurs. Or il y a beaucoup de raisons, qui nous ont meu, de garder ceste maniere de faire, introduitte par nos ancestres, entre lesquelles il y en a quatre principales. Vne, pour s'exempter de la maladie fascheuse & difficile à guarir, qu'on appelle le Charbon, lequel nom, à mon aduis luy est escheu, par ce qu'il brusle d'vne grande roideur: or ceste maladie plus facilemēt auient à ceux qui ont la peau du bout du membre toute entiere, qu'aux autres, qui l'ont rongnée. La seconde, à fin que le corps soit net par tout, & qu'il puisse seruir à l'ordre sacré: à raison dequoy les plus grands & honorables Sacrificateurs d'Egypte font raser leurs corps, à fin qu'il ne s'amasse aucune ordure & se serre dessous le poil, ou souz le prepuce, qu'il faille nettoyer. La troisiesme, pour la semblance qu'a ceste partie circoncise auec le cœur, d'autant que tous les deux ont esté destinez à la generation: car du cœur procedent les esprits animaux, & des genitoires, ceux qui donnent vie à l'animal: pour ceste cause les anciens ont trouué fort raisonnable, que ceste partie, qui est apparente, dont ce qui est sensible est produit, fut fait semblable à l'autre excellente partie, qu'on ne voit point, de laquelle les pensées sont basties. La quatriesme, c'est pour disposer la personne à peupler: car on dit que la semence va tout droit son chemin, n'estant esparse çà & là, ny découlant, apres qu'elle est sortie, dedans les destours de la peau du membre: qui fait que les nations

à qui

à qui on couppe le bout de la peau du membre, sont plus peuplées que les autres. Ces raisons sont venues à nos oreilles, & nous ont esté laissées par nos anciens, personnages diuins, lesquels soigneusement, & non par acquit, ont interpreté les escrits de Moyse: mais moy, outre ce qui a esté dit, je pense que la circoncision signifie deux points fort necessaires, l'vn le retran chement des plaisirs mõdains, qui enchantent l'esprit: car d'autant que sur tous les plaisirs qui ensorcellent les personnes, le plaisir qu'on a de la compagnie de la femme, emporte le prix: les Legislateurs ont trouué bon qu'on rongnast ce qui desseruoit à telles compagnies, voulans monstrer par là, qu'il faut coupper la superflue & arrogante volupté, & non seulement vne, mais aussi, en couppant la plus violente, toutes les autres. L'autre poinct, c'est à fin qu'on cognoisse quel on est, & qu'on repousse de l'ame vne griefue maladie, qui est la presomption & opinion, qu'on a de soy: par ce qu'il y en a qui se vantent qu'ils sont bons ouuriers de forger choses viuantes, & qu'il est en leur puissance de produire le plus beau de tous les animaux, qui est l'homme: tellement qu'estans enflez d'orgueil, ils se sont égalez à Dieu, ne faisans compte de luy, qui est le vray auteur de generation: combien qu'ils ayent assez d'occasion de corriger cest abus par ceux auec lesquels ils hantent: d'autant qu'ils frequentent des hommes, qui ne peuuent engendrer, & des femmes steriles, qui vieillissent tous en cest estat, sans pouuoir auoir lignée. Il faut donc-

Deux autres points considerables sur la circoncision.

ques retrancher de nostre entendement ceste meschante opinion, & toutes les autres, qui ne tendent à l'amour de Dieu. Voilà ce que nous auions à dire de ces choses. Il se faut maintenant tourner vers les loix particulieres: & premierement vers celles, qui appartiennent à la Monarchie, où c'est le beau de commencer.



PHILON IVIF, DE LA MONARCHIE.

LIVRE PREMIER.



VCVNS ont estimé que le Soleil, la Lune, & les autres astres estoient les Dieux souuerains, ausquels aussi ils ont attribué les causes de toutes les choses, qui se font au monde : mais il a semblé à Moyse que le monde auoit esté creé, & qu'il auoit comme vne tres-grande ville, des Magistrats, & des sujets. Que les Magistrats estoient les astres, tant errans, qu'arrestez, & les sujets, les natures, qui sont au dessous de la Lune en l'air tout à l'entour de la terre. Que les Magistrats susdits n'estoient en leur liberté & puissance, mais estoiēt Lieutenans du seul Pere de ce monde, qui gouuerne, selon la iustice & la loy, toutes ses creatures, suiuant le gouuernemēt duquel ils faisoiēt

Magistrats du monde Lieutenās de Dieu.

bien & deuëment leur charge. Ainsi ceux-là, ne voyans point le gouuerneur qui conduit l'Vniuers, ont attribué aux sujets, comme s'ils eussent esté en leur liberté & puissance, les choses qui se font au monde, lesquels le tres-saint Legislateur reduit de l'ignorance, dont ils estoiët détenus, à la vraye cognoissance du Seigneur, disant ainsi: *Quand tu vois le Soleil, la Lune, les Astres, & tout l'ornement du Ciel, garde toy, en te fouruoyant du droit chemin, de les adorer.* Certainement il appelle fort bien à propos l'adoration de ces choses, fouruoyement: car ces gens là, voyans que les saisons de l'annee sont entretenuës par l'aduancement & reculement du Soleil, durant lesquelles les animaux, les plantes, & les fruits naissent & viennent, selon le cours du temps prefix & arresté, à perfection; & que la Lune, faisant son seruice ordinaire, se met en la place du Soleil, prenant le soing & la charge en la nuit des choses que le Soleil a eu de iour, & que les autres astres aussi donnent leur influence aux choses terrestres, pour les entretenir & garder, se sont totallement fouruoyez du chemin, croyans que ce fussent les seuls Dieux. mais s'ils eussent pris garde à marcher par le droit chemin, ils eussent incontinent cogneu, que comme le sens est valet de l'entendement, aussi ces creatures sensibles ont esté creées pour faire seruice à l'essence diuine intellectuelle, se contentans bien d'auoir le second lieu. Or ce seroit vne grande mocquerie de penser que nostre entendement, qui est si petit, & inuisible, fust le chef & prince des instruments des

sens, & que ce tres-grand, & tres-parfait ne fust le Roy des Roys, & n'eust luy, qu'on ne voit point, la puissance sur ceux qu'on voit. A ceste cause il ne faut pas croire que tous ceux que le sens iuge estre Dieux au Ciel, ayant souueraine puissance: trop bien qu'ils tiennent le lieu de Lieutenans, estans de leur naturel subjets au grand gouuerneur, combien qu'il ne leur demāde compte de leur charge, pour l'excellente vertu, qui est en eux. Passans donques outre, de nostre entendement, à celle substance visible, allons à l'ordonnance de celuy, qui est eternel & inuisible, & qui ne peut estre compris, que de l'entendement: lequel non seulement est Dieu des Dieux, tant spirituels que visibles, mais aussi est le Createur de toutes les choses. Que s'il se trouue quelqu'vn qui departisse l'honneur qu'il doit à l'eternel & Createur à vn plus ieune, ou qui a esté creé, qu'il soit enregistré au rolle des insensez, & qu'on le repute le plus meschant homme du monde. Il y en a d'autres, qui fournissent de l'or & de l'argent à des tailleurs d'images & statuës, lesquels ils estiment estre fort bien entendus à forger des dieux: Ces imagiers & forgeurs de statuës, mettans en œuure vne matiere toute neufue, & se seruant d'vn patron qui est mortel, forment, comme il semble, chose la plus estrange du monde, des dieux, ausquels on bastit des temples, on dresse des autels, & soigneusement & curieusement on honore de sacrifices, processions, & autres choses sacrées, & saintes, dont ont la charge tant hommes,

Les causes secondes.

Il ne faut attribuer l'honneur qui est deu à Dieu à chose que conque.

que femmes dediez aux sacrifices, qui solemnisent celle superstition auec vne grande magnificence & Majesté. Ce que le Pere de l'Vniuers defend, en disant : *Vous ne vous ferez point de Dieux d'argent & d'or* : monstrant presque par là clairement, qu'il ne faut forger de nos mains des Dieux de pas vne autre matiere, nous estãt defendu d'en faire des deux meilleures : d'autant que l'argent & l'or, emportent le premier lieu entre toutes les autres matieres & estoffes.

Les auaricieux taxez d'idolatrie.

Il me semble qu'outre ceste defense il veut induire quelqu'autre chose, qui est fort propre pour les mœurs, & qu'il reprend fort aspremẽt par là les auaricieux, qui amassent de tous costez or & argent, & apres l'auoir amassé, le serrent en tresor dedans leurs cabinets, comme vne image diuine, estimans que cela est cause de leur bien & de toute felicité : & qu'il reprẽd pareillement tous ceux qui n'ayans point de richesses, qu'ils puissent adorer, font grand compte & estime de celles d'autruy ; estans par ce moyen non moins auaricieux, que les premiers, aux maisons desquels ils courent dés le matin, comme és grands temples pour les adorer, & leur demãder des biens comme aux Dieux. Contre ceux là en vn autre endroit il dit : *Vous n'irez point apres les idoles, & ne ferez point de Dieux de fonte* : monstrant par signes, qu'il ne faut point distribuer les honneurs diuins aux richesses : par ce que les matieres excellentes de la richesse sont l'or & l'argent, que le populaire suit sous le nom de l'aueuglée richesse, qu'il pense estre cause de son bien. C'est ce

La richesse aueugle, & vne vraye idole.

qu'il appelle Idole, d'autant qu'elle est semblable à vn ombre & phantosme, ne dependant de rien qui soit ferme & stable: car elle va & vient, comme vn vent, qui n'arreste point en place, estant sujette à toutes sortes de changemens. La preuue de cecy, c'est que comme elle aduiẽt quelquefois sans y penser, aussi s'enuole elle auant qu'on en soit jouïssant: & nous represente cõme dans vn miroüer, quand elle nous vient voir, certaines images, qui trompẽt & enchantent les sens. Mais qu'est-il besoin de monstrer cõment la richesse des hommes, & la põpe, que la vaine gloire pourtraict, est instable & incertaine? veu que desia aucuns tiennent, que tous les animaux & plantes, qui naissent & meurent, descheent & s'escoulent continuellement & sans cesse; cõbien que l'apperceuance de l'escouleure & décheute n'en soit pas claire & euidente; d'autant que la vistesse & legereté de nature surmonte tousiours le trait de la veuë tant aigu & subtil soit-il. Or non seulement la richesse & gloire ont des images & ombres vaines, mais aussi tous ces Dieux que les poëtes mẽteurs ont forgé, lesquels ont dressé vn rempart & forteresse de fausses opinions contre la verité, & fait sortir, comme d'vn engin, certains nouueaux Dieux, à fin que l'Eternel, & celuy qui est la verité, fust mis en oubly. Pour à quoy mieux attirer les personnes, ils ont orné leur mensonge de vers, rythmes, & mesures, pẽsans par ce moyen enchanter facilemẽt ceux qui liroient leurs escrits: auec cela, pour mieux tromper le monde ils ont pris auec eux, pour

Contre les Poëtes inuenteurs des Dieux fabuleux.

aides, les peintres & tailleurs d'images, à fin qu'en amusans les spectateurs aux especes fort bien ouurées des couleurs, des figures, & qualitez, & amorsant les principaux sens, la veue & louye: la veuë, par les belles images qui sõt sans ame, & l'oüye par vn chant poetique, doux & plaisant; ils entrainent quand & quand eux l'ame: la faisant branler & chanceller. A ceste cause le Legislateur, sçachant bien que ceste vanité & superstition paruiẽdroit en vne grande puissance, & seroit suiuie de plusieurs, non par force, mais d'vne bonne volonté, & craignant que les zelateurs de l'entiere & vraye pieté, fussent, comme d'vn torrent entrainez d'elle, il a seellé & imprimé bien auant dedans les esprits des hommes, les marques & formes de la sainctetè, à fin qu'elles ne soient point broüillées ou effacées auec le temps, chantant sans cesse à nos oreilles; tantost disant qu'il n'y a qu'vn Dieu; lequel a basty & creé l'Vniuers; tantost qu'il est le Seigneur de ses creatures, d'autant que luy seul a vrayement la ferme & roide authorité sur elles. Il a esté par cy deuant dit, que ceux, qui se reposent sur le vray Dieu viuent tous. N'est-ce pas donques vne vie trois fois, & quatrefois heureuse, que d'embrasser le seruice du Createur, qui est le plus ancien de toutes les choses du monde, non pas d'adorer, premier que le Roy, les huissiers & portiers? Car celle vie longue & immortelle est escritte aux tablettes de la nature, & dureront les lettres tant que le monde sera. Or combien qu'il soit difficile de conjecturer & compren-

dre quel est le Pere & gouuerneur de l'Vniuers, il ne faut pas toutefois differer pour cela d'en faire la recherche. En ceste recherche l'esprit d'vn vray philosophe trouue deux principales questions: l'vne sçauoir mon s'il y a vn Dieu, pour raison de ceux qui soustiennent l'atheisme, qui est de toutes les meschancetez la plus grande: l'autre, qu'est-ce que Dieu. La premiere n'est pas mal aisée à entendre: mais la seconde n'est seulement difficile à entendre, ains aussi parauenture impossible. Il faut que nous considerions toutes les deux. On a tousiours accoustumé de cognoistre l'ouurier par son œuure: car qui est celuy qui ayant veu des robes, des nauires, ou maisons, ne vienne à cognoistre qu'il y a vn tisserand, vn charpentier, & vn masson: Si quelqu'vn arriue en vne ville, en laquelle la police est bien gouuernée, que pensera il autre chose, sinon que celle ville est gouuernée par bons magistrats? A mesme raison donques, pour en dire la verité, celuy qui est venu en ceste grande ville, qui est ce monde, ayant contemplé tant la terre montueuse, que la plaine, remplie d'animaux, de plantes, de riuieres, de torrens, de nourritures, le flot ou l'aller & venir de la mer, la bonne temperature de l'air, le changement des saisons de l'année, qui ordinairement s'entresuiuent: en apres le Soleil, la Lune, qui sont les Seigneurs du iour & de la nuict, les tours & bransles tant des planettes, que des estoilles, & generalement de tout le Ciel, ne viendra il pas à bonne raison, voire plustost par necessité à penser qu'il y

Deux principales questions, touchant la recherche de Dieu.

On cognoist l'ouurier par son œuure.

a vn Pere, vn Createur & gouuerneur ? Car il n'y a pas vn œuure artificiel qui aye esté fait de luy-mesmes. Au moyen dequoy, il faut que le monde ayt esté fait : vray est que ç'a esté auec vn grand art ; aussi a il esté basty par vn sçauant & parfait ouurier. En ceste maniere nous venons à cognoistre qu'il y a vn Dieu. Quand à l'Essence d'iceluy, combien qu'elle soit difficile à chercher & trouuer, cherchons toutefois tant que nostre pouuoir se pourra estendre : par ce qu'il n'y a rien meilleur que chercher le vray Dieu, encores que la puissance humaine ne soit assez grande pour le trouuer : joint que l'affection qu'on a d'apprendre, donne d'elle mesmes vn plaisir indicible & resiouïssance, comme peuuent tesmoigner ceux-là qui n'ont point gousté seulement du bord des leures la Philosophie, mais ont esté bien repeuz de ses raisons & enseignements : par ce que la raison de ces gens là, esleuée en haut, se pourmene par l'air, & tournoye auec le Soleil, auec la Lune, & tout le Ciel, desirát de voir tout ce qui est là. & combien que son regard soit affoibly, à cause de la grande & pure clarté qui s'estend autour d'elle, & de telle force, que l'œil de l'ame est totalement ébloüy : si est ce que pour tout celà elle ne se laisse point, & ne pert courage ; mais s'esuertuant, va tousiours son chemin, contemplant les choses qui se presentent. s'attendant bien d'estre tousiours participante, comme aux combats, du second prix, ayant failly au premier : or apres l'imagination, la conjecture, & tout ce qui mene à vn discours

Question de l'Essence de Dieu.

probable & vray semblable, a le second lieu. Cōme dōques nous ne sçauons pas, ny ne pouuons certainement cognoistre quelle est l'Essence de chaque astre : & toutefois nous mettons peine à la chercher d'vn desir naturel que nous auons d'apprendre, prenans plaisir aux probables & vray semblables : aussi combien que nous ne pouuions imaginer & comprendre l'Essence du vray Dieu ; si est-ce que nous ne deuons pas pourtant laisser de la chercher, d'autant que c'est vne chose fort desirable d'y penser, encore qu'on ne la trouue point : car il n'y a personne qui blasme les yeux de ce que, ne pouuans regarder le Soleil, ils voyent la derniere clarté des rayons, qui découlent d'iceluy en la terre. A quoy regardant l'interprete des mysteres de Dieu, & grand amy d'iceluy, Moyse, le prie humblement, en disant: *Montre toy à moy* : estant presque contraint de crier haut & clair en ceste sorte : *Le monde m'a bien monstré que tu és*, & comme le fils il m'a enseigné son pere, & comme l'ouurage, il m'a enseigné l'ouurier: mais desirant cognoistre quelle est ton Essence, ie ne trouue rien en toutes les parties du monde, qui me la puisse apprendre : à ceste cause ie te prie & supplie humblement, que tu exauces la requeste de ton suppliant & amy, lequel toy seul tu peux guarir : car comme la lumiere n'est point esclaircie & cogneuë * par quelque chose que ce soit, mais se donne elle mesmes à cognoistre ; aussi il n'y a personne qui puisse faire paroistre ton Essence, que toy : Parquoy ie te prie de me

Impossible d'imaginer & comprendre l'Essence de Dieu.

Requeste de Moyse à Dieu.

pardonner, si ne trouuant rien pour la monstrer, j'ay prins la hardiesse de me retirer vers toy, estant fort hasté de l'apprendre. A celà Dieu respond: *I'approuue & loüe*, dit-il, *l'affection que tu as d'apprendre: mais la demande, que tu fais, ne sied pas bien à la creature: & ne la doit obtenir. Ie te donneray seulement ce qui te sera propre, & que tu pourras prendre: par ce qu'il n'est pas en la puissance de l'homme de receuoir tout ce qu'il m'est facile de luy donner. A ceste cause ie donne à celuy qui est digne de ma grace tous les dons qu'il peut receuoir: mais d'apprendre quel ie suis, il n'est en la puissance de l'homme, ny qui est plus, de tout le Ciel, & de tout le monde. Pren peine de te cognoistre toi mesmes, & ne te laisse point entrainer à tes desirs, & conuoitises, qui surmontent ta puissance: Pren-garde que l'amour des choses incompréhensibles, ne t'esleue si haut: car tu iouïras de tout ce que tu pourras comprendre.* Ayant Moyse ouy cecy, il fait vne autre requeste. *I'ay esté induit*, dit-il, *par tes remonstrances à croire que ie ne puis receuoir en mon esprit la forme & imagination euidente de toy: ie te prie doncques que ie voye la gloire qui t'enuironne. I'estime que ceste gloire sont les puissances, qui te costoyent & t'enuironnent de tous costez, comme garde-corps, la cognoissance desquelles m'ayant esté cachée iusques à present, m'engendre vn grand desir de les cognoistre.* Dieu luy respōd, *Les puissances que tu cherches sont totalement inuisibles, & intellectuelles cōme moy.* Ie dy intelligibles, non qu'elles ayent esté ja cōprises de l'entendement, mais par ce que si elles pouuoient estre comprises, le sens ne les comprendroit pas, ains le tres-pur & net entendement, Or combien que leur essence soit incompré-

Responce de Dieu à Moyse.

Autre question de Moyse.

Replique de Dieu à Moyse.

henſible toutefois elles ſont paroiſtre vn certain ſeau & pourtrait de leur efficace & vertu: & ſont come les cachets, qui ſont chez vous autres, leſquels grauent dedans la cire ou autre matiere ſemblable, vne infinité de marques & figures, ne leur eſtant point rognée, pour celà, pas vne partie d'eux, mais demeurans entierement en vn meſme eſtat. Telles faut penſer eſtre les puiſſances qui ſont à l'entour de moy, leſquelles dōnent qualitez & formes aux choſes, qui n'en ont point, n'eſtant en rien pour cela diminuée & amoindrie leur nature eternelle. Aucuns d'entre vous les appellent fort bien à propos Idees, c'eſt à dire formes, d'autant qu'elles donnent forme & façon à chaque choſe, mettans en ordre ce qui eſt en deſordre, mettans fin aux choſes infinies, bornans & formans les choſes qui ne ſont point bornées, & qui ſont ſans forme, & generalement changeans ce qui eſt pire en meilleur. N'eſpere point dōcques de pouuoir iamais comprendre mon eſſence, ny celle de mes puiſſances: mais, comme j'ay dit, ie te feray volontiers & promptement participant des choſes qu'on peut comprendre: ces choſes, c'eſt le monde, & ce qui eſt contenu dedās iceluy, qu'on peut comprendre, non des yeux du corps, mais des yeux de l'ame, qui ne dorment iamais. Au reſte, porte touſiours bonne affection & amitié à la ſapience, laquelle remplit ſes diſciples & auditeurs de loüables & honneſtes preceptes. Ayāt ouy Moyſe ces remonſtrances, ne ſ'eſt contenté, a allumé touſiours l'amour de la cognoiſſan-

Idées. Choſes que l'on peut comprendre.

ce des choses inuisibles aux cœurs de ses semblables, embrassant tant ceux de son pays, que les autres, qui s'estans amendez, se sont reduis en vn meilleur estat, qu'ils n'estoient auparauant: ceux de son pays, par ce qu'ils n'ont point forligné de la noblesse de leurs ancestres: les autres, par ce qu'ils se sont retirez en la compagnie de ceux de sur nation, les appellent noueaux-venuz, d'autant qu'ils sont arriuez en vne nouuelle Republique cherie & aimée de Dieu, & ne tenans compte des fables controuées, ont embrassé la vraye & naïfue Republique. Ayant doncques fait autant d'honneur aux nouueaux venuz, qu'aux habitans du pays, & leur ayant donné autant de priuilege, ils enhortent les bourgeois, que non seulement ils leur facent honneur, mais aussi qu'ils les aiment & cherissent grandemẽt & certes à bonne raison. Ayans laissé, ce dit-il, leur pays, amis & parens, pour la vertu & sainctеté, qu'ils ne soient priuez des autres villes, maisons & amis: mais les retraittes soient ouuertes à ceux qui de leur bon gré se sont retirez vers Dieu; car l'honneur qu'on a à vn seul Dieu, est vn allechement fort expedient & vn lien fort indissoluble de l'amitié & bien-veillance. Au reste, il ne veut point que les nouueaux venus, qu'il a egalé tant pour les honneurs, que les droits du pays, aux naturels habitans, se moquent & médisent d'vne bouche effrenée, soubs ombre qu'ils ont renoncé à la vanité & superstition de leurs peres & ancestres, des dieux des autres nations, de peur qu'elles ne viennent à se remuer, & pro-

Les noueaux venus à la cognoissance de Dieu.

Les bourgeois.

La religion est vn estroit lien d'amitié.

noncer de méchantes paroles contre le vray Dieu; ne sçachans point la difference qu'il y a entre le vray Dieu, & les faux Dieux; ayãs appris dés leur jeune âge la mẽterie auant la verité, & y ayans esté nourris. Mais il s'en trouue quelquefois de la nation, qui se débendẽt de l'honneur de Dieu, & delaissent le tres-beau rang de la vraye religion: ceux-là doiuent estre punis des plus grandes punitiõs du monde, d'autãt qu'ils ont choisi les tenebres, au lieu de la tres-claire lumiere, & ont fait deuenir leur esprit aueugle, lequel pouuoit estre fort clair. Quand telles gens se rencontrent, il est permis à toutes personnes zelateurs du nõ de Dieu & de la vertu, d'en faire incontinẽt la punition, sans les amener aux iuges ordinaires, ny à ceux du Conseil estroit: tellement que, suiuans l'affection qui lors se presente pour l'honneur de Dieu contre les meschans, ils doiuent eux-mesmes en faire la punition, sans en prendre pas vn à mercy, se reputans pour lors estre tous Cõseillers, Iuges, Capitaines, Preuosts, & Escheuins, accusateurs, tesmoins, loix, peuples: à fin que, ne se trouuant rien qui les empesche, ils leur donnent sans aucune crainte vn assaut aspre & roide, combatãs viuement pour l'honneur de Dieu. Il y a eu autrefois vn certain persõnage, qui est enregistré aux liures des loix, lequel a entrepris ce beau chef d'œuure: car voyant aucuns de sa nation auoir affaire à des femmes estrangeres, & qu'à raison des enchãtemẽs & allechemẽs d'icelles, ils ne tenoient plus compte des coustumes de leur pays, & solemnisoient les fausses ceremonies; entre autres vn, lequel estoit le chef & *Zele de Phinée.*

Capitaine de la bande (par ce que l'impieté se publyoit ja par tout) & plus hardiment que les autres transgressoit les loix, sacrifiant des hosties profanes aux images & statuës, fit retirer des deux costez les personnes, qui s'estoient amassées, pour voir ce qui se faisoit : alors, estãt épris d'vne fureur diuine, sans auoir crante de personne le tua en la presence de toute la compagnie, auec la femme qui luy assistoit : l'homme par ce qu'il auoit facilement appris ce qu'il falloit desapprendre, & la femme par ce qu'elle luy auoit appris du mal. Cest acte fait si soudainement & hardiment à la chaude, corrigea vne infinité d'autres, qui s'estoient apprestez à faire telles meschancetez. Dieu doncques loüant ce vaillant acte, que celuy là auoit fait de son propre mouuement, & sans qu'il luy eust esté commandé, le couronna de deux pris & Couronnes, de la paix & de l'Estat, de Sacrificateur : de la paix, par ce qu'il iugeoit estre raisonnable, que le personnage fust exempt de la guerre, qui auoit combattu pour son honneur : de l'Estat de Sacrificateur, parce qu'il n'y a point de guerdon plus propre à l'homme, qui a l'honneur de Dieu en recommandation, que l'Estat de Sacrificateur, d'autant qu'il ne fait autre profession que de seruir au tres-bon Pere celeste, auquel faire seruice vaut mieux non seulement que la liberté, mais aussi qu'vn Royaume. Il y en à toutefois de si insensez, que ne laissans en eux mesmes aucune retraite à la repentance, se font serfs & esclaues des œuures des mains des hommes, ne ratifians

Profession du Sacrificateur.

pas

pas, & assurans leur seruage par lettres en chartes, comme est la coustume des serfs : mais les marquans d'vn fer chaud en leur propre corps, à fin que la marque dure tousiours, & ne s'efface point. Aussi telles marques ne s'en võt iamais. Or le tres-sainct Moyse a suiuy tousiours en tout & par tout vn mesme train, & son intention a tousiours esté, comme amateur & maistre de la verité, de l'engrauer & seeller aux cœurs de tous ceux de sa cognoissance, en chassant bien loin de l'esprit les fausses opinions. Cognoissant doncques que les deuins estoient en partie cause que plusieurs personnes s'abusoient & se fouruoyoient en leur vie, il n'a permis qu'on vsast de pas vne espece de deuinement, & a chassé tous ceux, qui s'y addonnoient, de sa republique : sçauoir est, ceux qui se meslent de sacrifier, de ceux qui se meslét de purger, ceux qui se meslent de deuiner par le vol & cry des oyseaux, ceux qui se meslent de declarer que signifient les prodiges & signes qui auiennent contre Nature, les enchanteurs, sorciers, & tous autres, qui font estat de deuiner les choses auenir par sort : car tous ceux-là n'vsent que de conjectures, qui semblent probables & vray semblables, interpretants les mesmes choses en diuers & plusieurs sens, d'autant que les sujets & matieres n'ont point vne nature ferme & stable, ny eux l'entendement vif pour bien sonder & examiner ce qui est naïf. Ces deuinemens sont les appareils de l'impieté. Pourquoy ? par ce que celuy qui y adonne son esprit, & y obeït, ne tient compte du

Moyse a defendu rigoureusement toute espece de deuinement.

Les deuinemens acheminent à l'impieté.

Createur: les estimant estre les seules causes du bien & du mal; n'apperceuant point qu'il attache & lie les affaires de la vie aux pieux instables du mouuement des oyseaux volans par l'air, tantost de çà, tantost delà, aux bestes rampantes, qui sortent de leurs tanieres pour chercher nourriture, aux entrailles des bestes, au sang, & aux corps morts, lesquels estans priuez de l'ame, déchéent & se gastent incontinent, & estans alterez, changent leur propre nature en vne pire. Pour cette cause il veut que celuy, qui est enrollé en sa republique bië policée de loix, soit parfait, non aux arts, ausquels plusieurs sont instruits dés leur ieunesse, comme deuinemens, & autres, qui sont fondez sur conjectures probables; mais aux choses diuines, qui n'öt rien de douteux: ains contiennent vne certaine & simple verité. Et parce que les hommes desirent de connoistre les choses aduenir, pour l'amour dequoy plusieurs se tournët vers † l'aruspicine, & autres sortes de deuinemens, esperans par le moyen d'icelles qu'ils obtiendront ce qu'ils demandët, & trouuerōt tout ce qu'ils cherchent: combien qu'elles se trouuent conuaincuës par elles mesmes, & se verifie qu'elles sont pleines de mensonge: pour ceste cause il defend qu'on n'y estudie point. Vray est qu'il dit, que si on sert bien Dieu, on ne sera point priué de la cognoissance des choses aduenir: mais se presentera, sans qu'on y pense quelque Prophete inspiré de Dieu, lequel predira & prophetizera ce qui doit aduenir, ne disant rien de luy mesmes (car ce qu'il dit, il ne l'entend

† C'estoit vn art, qui enseignoit les choses aduenir par l'inspection des entrailles des bestes immolées.

pas, estant rauy & espris de la fureur diuine) mais ne faisant que reciter ce qu'on luy soufle aux oreilles : car les Prophetes sont les truchemens & porte-paroles de Dieu, lequel se sert de leurs organes pour faire cognoistre sa volonté. Apres que le Legislateur nous a aduerty de ces choses, & d'autres semblables touchant la cognoissance d'vn seul vray Dieu, il monstre en quelle sorte & maniere les Sacrificateurs le doiuent honorer. *Les Prophetes sont truchemens de Dieu.*



DE LA MONARCHIE.

LIVRE SECOND.



Deux sortes de temple de Dieu.

I. Temple celeste.

Il n'y auoit qu'vn temple en l'ancienne loy.

II. terrestre.

L faut estimer que Dieu a deux sortes de temple, dont l'vn est souuerain, & vray tẽple, qui est tout le monde, ayant pour sa sacristie le Ciel, qui est la plus saincte partie de toutes celles qui sont en la nature, pour ses joyaux & dons sacrez les astres, & pour ses Prelats les Anges, sous-diacres de ses puissances, ou ames incorporelles; lesquelles ne sont point, comme les nostres, meslées de la nature raisonnable & irraisonnable: mais leur ayant esté retranchée l'irraisonnable, elles sont en tout & par tout intellectuelles, & d'vne pure & naïfue raison, semblables, à cause de leur simplicité, à l'vnité. L'autre a esté basty des mains des hommes: car il ne falloit pas arrester l'ardeur & courage des hommes, qui se hastent d'aller au seruice de Dieu,

& s'efforcent par leurs sacrifices rendre graces à Dieu, pour les biens qu'ils reçoiuent de luy, ou bien demandent pardon & remission des pechez qu'ils ont commis. Or Dieu mesmes a pourueu à ce qu'on ne bastit ny par tout, ny en certains endroits plusieurs temples; trouuant raisonnable que, puis qu'il estoit seul Dieu, il n'eust qu'vn temple. Il n'a permis aussi qu'on sacrifiast en sa maison, mais il commãde qu'on vienne, voire du bout de la terre de Iudée, sacrifier en ce temple, essayant & éprouuant par ce moyen les mœurs des personnes: par ce que si la personne n'estoit bien disposée à sainctement & deuotement sacrifier, elle ne quitteroit iamais son pays, ses amis, & ses parens, pour faire ce voyage: mais il semble que pour l'honneur de Dieu, dont comme d'vn poids fort pesant on est entrainé, on ne se soucie point de se distraire & separer de ses plus proches & grans amis, lesquels nous sont ne plus ne moins que des principales parties, joints & vnis fort estroittement. La preuue en est fort euidente par les effets qui ensuiuent: car infinies gens, d'infinies villes viennent chaque feste, les vns par terre, les autres par mer, d'Orient, d'Occident, de Septentrion, & de Midy, au temple, comme en vne retraitte & port commun, se retirans d'vne vie pleine d'affaires & de troubles, en ce lieu de requoy, pour y trouuer relasches des soucis, desquels ils sont dés leur premier âge enuelopez & greuez, en reprenant là quelque peu de temps, leur haleine, & se resiouïssans: tellement qu'estans pleins de toutes bonnes esperances,

ils vaquent à vn loüable repos, à sçauoir aux œuures sainctes, & au seruice de Dieu: en quoy faisant ils prennent amitié auec ceux qu'aupa-rauant ils ne connoissoient point, & font auec eux aux sacrifices & offrandes vn meslange & accord de leurs mœurs, pour preuue tres-asseu-rée de leur amitié & concorde. De ce temple, le circuit & tout le dehors est tres-grand & en longueur, & en largeur, & est accompagné de quatre porches & galleries, richement & ma-gnifiquement accoustrées; chacune desquelles est double, & a deux rangs, œuure tres-parfait, soit qu'on regarde l'estoffe de bois & pierre, soit l'artifice, soit l'enrichissement, soit la conduitte: mais le circuit de dedás est de plus petite étof-fe, & en est la façon plus sinple. Au milieu est le temple si beau & excellent, qu'il n'est possi-ble de dire plus, comme on peut conjecturer par ce qu'on voit au dehors, & à l'entour: d'au-tant que personne ne voit le dedans, que le grand Sacrificateur, auquel il n'est loisible d'y entrer qu'vne fois l'année, & lors il voit tout; car il porte dedans l'encensoir plein de char-bons ardens & de parfums, dont sort, comme est la coustume, vne si grande fumée, que tout ce qui est à l'entour, en est remply & parfumé, tellement que la veuë en est offusquée, & ne peut regarder plus auant. Ledit temple est si grand & si haut, que combien qu'il soit assis en vn lieu plat & vny, il n'est pas moins haut tou-tefois que la plus haute montagne du lieu. La somptuosité aussi du bastiment est si grande & excessiue, que tous ceux qui la regardent, s'en

Description du saint temple.

Priuilege du grand Sacri-ficateur.

estonnent bien fort, principalement les estrangers qui y viennent : lesquels faisans comparaison des maisons communes auec ce tẽple, sont tous esmerueillez de la beauté & richesse d'iceluy. Il n'y a point de boccage à l'entour, d'autãt que la loy l'a defendu, pour plusieurs raisons: premierement, par ce que le vray tẽple ne cherche point des plaisirs attrayans, ains vne sainteté & pureté graue & seuere: Secondement, par ce qu'il n'est licite d'y porter les fiantes & excremens, tãt des bestes que des hommes, qui augmentent la verdure des arbres. Tiercement, par ce que les arbres sauuages ne font aucun profit: mais, cõme disent les Poëtes, sont fardeaux inutiles de la terre : & les fruitiers qui portent bons fruits à mãger, retireroiẽt les personnes, qui n'õt pas grande deuotion, du seruice diuin: joint aussi que les lieux touffuz & fueilluz, & les bois secrets & épais, sont loges propres pour gens qui veulẽt malfaire, d'autãt qu'ils les cachẽt, & leur donnent toute seureté & abandon de se ruër en trahison sur les passans : mais les lieux larges & découuers, où il n'y a rien qui dõne empeschemẽt pour bien voir à son plaisir les allans & venans qui y seiournẽt, sont fort propres aux choses sacrées. Ce temple a des rentes non seulement en heritages & possessions de terre, mais d'autres plus grandes, qui ne faudront iamais: par ce que tant que le genre humain durera, les reuenuz du temple seront tousiours entretenuz & gardez, & dureront à perpetuité quand & quand le monde : Car il est ordonné d'offrir par

Boccage defendu auprés du temple.

Les reuenuz du temple.

chacun an depuis l'âge de vingt ans, des premices & offrandes, qu'on appelle rançons : à raison dequoy fort promptement & joyeusement on les offre, comme si on vouloit pour l'aduenir racheter sa liberté, sa santé & son salut. Or d'autant que ceste nation est fort peuplée, il aduient qu'il y a grande abondance de premices. Parquoy il y a quasi en toutes les villes le tresor de l'argent sacré où on a coustume de serrer les premices : lesquelles on met entre les mains de certains messagers ou cõducteurs sacrez, qu'on choisit des plus gens de bien de chaque ville, pour les porter, en temps prefix & ordonné au temple : en quoy faisant chacun par mesme moyen met entre les mains de ces plus honorables & notables personnages, les saines & entieres esperances, qu'il a en ces premices ordonnées par la loy. Il y a douze lignees en la nation des Iuifs, dont l'vne a esté choisie pour faire le seruice diuin, ayant eu cest estat en recompence de sa prouësse & vaillantise qu'elle monstra pour la gloire & honneur de Dieu, lors que la commune des Hebreux, suiuant mauuais conseil, fut seduite & abusée par aucuns des leurs, qui luy mirent en teste vn tas de follies & superstitions des Egyptiens, qu'ils controuuent en l'endroit des bestes irraisonnables, & principalement des taureaux : car la susdite lignée ayant tué tous les chefs & capitaines de ceste folle superstition, iusques au dernier, fut loüée, comme ayant fait vn acte sainct & aggreable à Dieu, & ayant vaillamment combattu pour son honneur. Or les loix de ces Sacrifi-

Rançons sacrées.

La race de Leui.

De Sacerdotio

Loix des Sacrificateurs.

cateurs, sont telles. *Le Sacrificateur doit estre* entier & parfait en son corps, n'ayant aucune tache ny marquer e prochable, ny faute d'aucune partie naturellement, ou autrement, pour quelque occasion, s'en estāt fait tailler depuis: n'en ayant point aussi plus qu'il luy en faut, ou par nature, ou par accident de maladie. Il ne faut pas d'auantage, qu'il ait la couleur si fort changée, qu'elle approchast de la Ladrerie, ou datte, & feu sauuage, ou verrües, & autres enleueures des pustules, empoulles & dnrillons: toutes lesquelles choses se doiuent, selon mon aduis, rapporter, comme signes & figures, à la perfection de l'ame. Car s'il faut prendre garde au corps du Sacrificateur, qui est de son naturel mortel, à fin qu'il ne soit taché & soüillé d'aucun inconuenient & méchef, combien plus faut-il prendre garde à l'ame immortelle, laquelle comme on croit, a esté formée à l'image de Dieu? Or la raison est l'image de Dieu, par laquelle tout le monde a esté creé. Apres que la loy a pourueu à la famille & noblesse des Sacrificateurs, & à la perfection du corps & de l'ame, elle parle aussi de l'habillement que le Sacrificateur doit prendre & porter, quand il est prest de faire le seruice diuin. L'habillement donques, c'est vn surplis de lin, & des brayes: les brayes pour couurir les parties honteuses; lesquelles ne doiuent point estre découuertes à l'autel, & le surplis pour estre plus habile au seruice: par ce que ceux qui sont en saye, & n'ont point de robbe, sont plus prompts pour vistement & soudainement dépescher les sacrifices,

Habillement du Sacrificateur.

& autres choses propres aux sacrifices. Il est aussi enjoint au Prince des Sacrificateurs de prendre cest habillement, quand il entrera au lieu secret de l'oratoire pour encenser les parfums, d'autant que le lin ne prouient point de matiere mortelle, comme la laine. La loy toutesfois luy en a ordonné vn autre bigarré, qui represente quasi vne image du monde, ainsi que l'on peut apperceuoir: par ce que c'est vn vestement long, qui pend iusques aux talons, de couleur d'hyacinthe ou azur, qui signifie, l'air, d'autant que l'air de son naturel viẽt sur le noir: auec ce il est aucunement talonnier, à cause qu'il s'estend depuis le lieu de la Lune, iusques au plus bas de la terre. Par dessus cestuy-cy y a vne autre tissure faite en hallecret, qui signifie le Ciel: car au dessus des deux espaules se monstrent deux emeraudes fort precieuses, toutes rondes, en chacune vne, qui representent les deux demi-ronds du monde, dont l'vn est dessus la terre, & l'autre dessous. En la poitrine il y a douze pierres pretieuses d'excellente couleur, qui font quatre rangées, & à chaque rangée trois, à l'exemple du zodiaque: qui porte les douze signes, pour autant qu'il départ à chaque saison de l'année trois desdits signes. Au reste ceste partie d'accoustrement sur laquelle sont assises ces pierres precieuses, est appellée proprement raisonnable, par ce que tout ce qui est au Ciel a esté basty & ordonné par certaines raisons & proportions, au moyen dequoy il n'y a rien là-haut d'irraisonnable. En ceste partie raisonnable il y a deux sortes de tissures, l'vne est

Air, signifié par l'habit long.

Symbole du Ciel.

Hemisphe-res signifiez par les emeraudes.

Zodiaque signifié par douze pierres.

Le raisonnable & ses tissures.

appellée Euidence ou Clarté, & l'autre Verité. Par le cartel de verité nous est signifié & monstré que pas vn mensonge ne doit monter au Ciel, ayãt esté chassé d'enhaut icy bas, & faisant sa residence, comme on voit, dedans les ames des meschans hommes: & par celuy d'Euidence ou clarté, que les natures d'autour le Ciel éclarcissent les choses qui sont chez nous, lesquelles autrement demeureroient d'elles-mesmes incogneuës. Le signe de cecy est fort apparent & notoire. Si la lumiere du Soleil n'esclairoit, comment est ce que les innumerables qualitez des corps seroient apperceuës ? Qui est-ce qui a monstré tant de sortes de couleurs & figures diuerses, les iours & les nuits, les mois & les années, &, pour dire en vn mot, le temps, sinon le cours & retour plus armonieux & plus excellent, qu'on ne pourroit dire, de la Lune, du Soleil, & des autres astres ? Qui est ce qui a monstré la nature & force des nombres, sinon l'obseruation & longue experience du temps & de ses parties, que nous venons de compter ? Qui est ce qui a ouuert & monstré en la grandeur & profondeur de la mer, le chemin aux mariniers, sinon les tours & reuolutions des astres ? Autres choses infinies ont recherché les hommes sçauãs, lesquels, les ayãs cognuës par leur moyen, ils ont mises par escrit, comme temps doux & paisible, ou venteux, rapport & abondance de biens, ou sterilité ; les estez foibles & peu chauts, ou au contraire ardens & boüillans, les hyuers aspres & rudes, ou au contraire doux & gracieux; grand hale & secheresse, ou longue

Cartel de Verité.

Cartel d'Euidence.

Les astres nous donnẽt cognoissance des moys & saisons de l'an.

pluye; fertilité & abondance d'herbes, pastures, & animaux, ou au contraire sterilité de tous les deux; & ainsi des autres semblables; car les signes & presages de toutes les choses qui sont en la terre, sont grauez au Ciel. Or aux parties d'embas de la lõgue robe, pendent des grenades, des petites sonettes d'or, comme grains de lierre, & petites fleurs, qui nous representent la terre & l'eau : la terre est representée par les petites fleurs, d'autant que toutes choses poussent & fleurissent d'icelle, & l'eau par les pommes de grenade, lesquelles sont en Grec appellées Rhoai, ou Rhoïsci, par ce qu'elles s'escoulent facilement : mais les clochettes monstrent vne armonie, conuenance & accord des parties du monde. Au reste toutes ces parties cy, sont bien assises & posées en haut, comme vers la poitrine, sont les pierres precieuses, lesquelles representent le Ciel, d'autant que le Ciel est le plus haut : la longue robbe qui est de couleur d'hyacinthe ou violette suit apres : par ce que l'air, qui est comme noirastre, est le plus digne apres le Ciel : & les fleurettes & grenades aux bords, à raison que la terre & l'eau sont assises en la plus basse partie de l'Vniuers. Le Pontife & grand Sacrificateur vse de ceste sorte & façon d'habit, representant le monde par l'ordonnance & parement admirable tant aux yeux, qu'à l'esprit: car tout ainsi que la veuë est toute estonnée tant de la varieté & bigarrure des couleurs, que de la richesse & somptuosité d'icelles, d'autant qu'il n'y en a point de telle ou semblable en

Grenades, ῥόαι ῥοΐσκοι

nul autre pays : auſſi le ſens & l'intelligence de toutes les parties eſt pleine de ſcience & de Philoſophie : par ce qu'elle donne à entendre au grand Sacrificateur, qu'en voyant & conſiderant continuellement l'image de l'Vniuers, qu'il porte ſur luy, il ne face choſe éloignée & eſtrange de la nature d'iceluy : auec celà qu'en priant & ſacrifiant, il imagine que tout le monde & le contenu d'iceluy prie & ſ'encline deuant Dieu auec luy : d'autant qu'il eſt fort raiſonnable, que le Sacrificateur, qui fait prieres à Dieu, Pere du monde, joigne auec les ſiennes celle du fils. Il y a encores vn autre grand myſtere en ceſte ſainte & ſaccrée robbe, lequel il ne faut pas oublier : car les autres Sacrificateurs ſacrifient ſeulement pour leurs parens, amis, & ceux de leur pays : mais le grand Sacrificateur de la loy des Iuifs, ne ſacrifie pas ſeulement pour tout le genre humain, ains dauantage il prie & rend graces pour toutes œuures de nature, & parties du monde, Terre, Eau, Air, Feu : par ce qu'il eſtime que le monde (comme il eſt à la verité) eſt ſon pays, auquel il a accouſtumé de rendre, par prieres & offrandes, propice & fauorable celuy qui le gouuerne, le priant de faire participant, ce qu'il a creé, de ſa douce & pitoyable nature. Icy le Legiſlateur fait vne ordonnance, defendant au Sacrificateur qui ſe preſente à l'autel, & manie les ſacrifices en ſon tour & rang, de ne boire vin ny autre bruuage, qui enyure, pour quatre fort bonnes raiſons : de peur de pareſſe & tardiueté, d'oubliance, de ſommeil, & radotement : car

Sacrifice general du grand Sacrificateur.

Defendu au Sacrificateur de boire vin.

le vin pur laschant les forces du corps, est cause que les membres ne se peuuent aisément remüer, les rendans lourds & pesans : contraint les personnes de dormir : outre ce destendant les forces de l'ame, cause l'oubliance & le radotement : au contraire les gens sobres ont les parties du corps legeres, & allegres ; les sens nets, & l'esprit vif & aigu : au moyen de quoy preuoyent les choses qui doiuét aduenir, & leur souuient de celles qu'ils ont autrefois veuës. Il faut doncques estimer que l'vsage du vin est tres-dommageable à la vie, d'autant que par luy l'ame est fort foulée & greuée, les sens deuiennent mornes, & le corps s'appesantit, ne laissant rien de libre & franc dedans nous ; mais empeschant chacune partie de faire, ce pourquoy elle a esté produitte : or le faix d'iceluy est d'autant plus fascheux au seruice diuin, que le peché commis contre Dieu, est plus insupportable, que n'est l'offense faite à l'homme : à bon droit doncques a esté ordonné, que le Sacrificateur ne beura point de vin, à fin qu'il y ait difference entre les choses sacrées & profanes, nettes & immõdes, legitimes & illegitimes. Au reste d'autant que le Sacrificateur, sur toutes autres choses, doit estre homme, & qu'estant tel il doit necessairement vser de la compagnie de la femme, il prend en mariage vne fille vierge, non corrompuë, d'honnestes pere, mere & ayeulx, & de la plus noble race qu'on puisse choisir : car il ne faut pas qu'il regarde seulement celle qui s'est autrefois abandonnée, orde de corps & d'ame ; combien qu'elle ait delaissé

Les vices qu'apporte le vin.

Quelle femme doit prendre le Sacrificateur.

ſa marchandiſe & traffique, & ſoit deuenuë honneſte & chaſte: pour-autant que ſon premier eſtat eſtoit profane & polu: vray eſt que aux autres choſes elle ne doit pas encourir blaſme & deshonneur: ains doit eſtre loüée de ce qu'au lieu de mettre totallement ſon affection à la paillardiſe, elle ſ'eſt reduite à vne netteté & pureté de vie; & eſt la repentance du peché loüable: au moyen dequoy nul autre n'eſt empeſché de la prendre en mariage: qu'elle ſe garde ſeulemẽt d'approcher du Sacrificateur: parce que les droits de l'eſtat du Sacrificateur ſont priuilegiez; leſquels veulent qu'il n'y ait que redire à la vie de ſon eſpouſe, depuis le commencement de la natiuité, iuſques à la mort. Il n'y auroit point auſſi de raiſon, que ceux qui portent en leurs corps des marques de playes, qui ſont ſignes de quelque inconuenient & mal-heur, non pas de meſchancetez, fuſſent repouſſez de l'eſtat de Sacrificateur: & que celles qui ont vendu, non par neceſſité, ains de leur bon & franc vouloir leur propre beauté, ſ'eſtãt ſur le tard, & encores à grande peine repenties, & ne faiſans que ſortir d'auec leurs amoureux, fuſſent jointes auec les Sacrificateurs, & delogeaſſent des bordeaux pour venir demeurer és lieux ſacrez: d'autant que les marques des premiers pechez ne laiſſent pas de demeurer touſiours aux ames des repenties. Pour ceſte cauſe il eſt ailleurs tres-bien & honneſtement defendu, de n'offrir point le loyer de la paillarde au temple: non que la monnoye ſoit d'elle meſme tachée de peché, mais pour raiſon

Il y a vn traitté de ceſte matiere à part.

de celle, qui l'a receuë, & de l'acte pour lequel elle a esté donnée. Comment donques la femme, qui s'est abandonnée, seroit elle receuë en la compagnie du Sacrificateur, veu que son argent est profane & reprouué, combien qu'il soit de bon aloy, & marqué à la vraye marque? Il y a bien dauantage, on a regardé de si prés au mariage du Sacrificateur, qu'il ne luy est permis de se marier auec vne vefue, ou auec vne femme separée de mary: premierement à fin que la semẽce sacrée tombe en vne terre neufue & nette, & que la lignée ne soit meslée & broüillée parmy vne autre famille: à fin aussi qu'en hantant & frequentant vne bonne ame, sans malice, & nullement gastée, il façonne aisément ses mœurs & complexions: or l'esprit de la fille est aisé à ployer & conduire à la vertu, estant aussi tout prest & appareillé à receuoir doctrine: mais la femme, qui a fait l'essay d'vn autre mary, est (comme on peut penser) plus rebelle & reuesche au commandement, n'ayant l'ame nette & polie comme cire, pour y coucher & escrire vniment les enseignements qu'on luy donne, ains est rude à cause des marques qui y sont ja formées, lesquelles, d'autant qu'on ne les peut effacer aisément, ne reçoiuent pas d'autres traits: ou si elles en reçoiuent, elles broüillent tout par leur inegalité. Que le Prince doncques des Sacrificateurs prenne en mariage vne fille vierge: j'entens fille, non seulement qui n'a point eu la cõpagnie de l'homme, mais aussi qui n'a point esté fiancée ou accordée, encores que son corps soit demeuré chaste.

Il n'est loysible au Sacrificateur de se marier à vne vefue.

chaste. Au reste les mesmes choses sont ordonnées pour le regard du mariage des autres Sacrificateurs, comme de celuy qui a la souueraineté & super-intendence sur eux : sinon qu'il est permis aux Sacrificateurs, qui sont sous luy, de prendre en mariage non seulement des vierges, ains aussi des femmes separées, non toutefois indifferemment toutes, mais celles dont les maris sont morts, car la loy veut oster les noises & debats de la vie des Sacrificateurs, que pourroient prendre contre eux les premiers maris qui viuent encores, estans passionnez & jaloux de leurs femmes : mais quand ils meurent, l'inimitié, qui pourroit estre contre les premiers maris, meurt quand & quand eux : outre ces raisons aussi la loy a trouué raisonnable que le Prince des Sacrificateurs fust en la communauté du mariage, comme aux autres choses, sain & net : au moyen dequoy elle ne veut point qu'il se marie qu'à vne fille : des autres qui sont dessous luy, ellle ne s'en soucie pas tant, tellement qu'elle leur octroye d'espouser des femmes, qui ont essayé d'autres maris. Au surplus elle a bien épluché la race de la fille, qui doit estre mariée au Prince des Sacrificateurs, par ce qu'elle a voulu que la femme qu'il espouseroit non seulement fust vierge, ains aussi extraite de la race des Sacrificateurs, à fin que l'espouse & l'espoux fussent d'vne mesme famille, & quasi d'vn mesme sang, & que tout le temps de leur vie ils monstrassent vne conuenance & accord stable entr'eux de leurs mœurs: aux autres Sacrificateurs elle permet de prendre en maria-

ge les filles de ceux qui ne font de l'estat de Sacrificateur, tant par ce que ces fautes sont legeres, qu'aussi par ce qu'il n'est expedient que le peuple soit à iamais priué de la race des Sacrificateurs, & totalement separé d'eux, à raison dequoy elle ne leur a point defendu de contracter mariage, & prendre alliance auec celles-là, estant ceste alliance comme vne parenté: par ce que les gendres sont reputez en l'endroit de leurs beaux peres, fils: & les beaux-peres en l'endroit de leurs gendres, peres. Voilà ce que nous auons à dire, auec d'autres choses semblables, du mariage qui se fait pour auoir lignée. Or d'autant que tout ce qui naist est perissable, & que la mort suit la naissance, le Legislateur a escrit des loix touchant la mort pour les Sacrificateurs, leur enjoignant qu'ils se donnent garde d'estre pollus & souillez, & d'approcher prés des corps morts de leurs parens & amis, excepté six, leurs peres & meres, leurs fils & filles, & leurs freres & sœurs estans encores puceaux & pucelles: mais au grand Sacrificateur, le dueil est totalement defendu, & certes à bonne raison, qui est telle. Les Sacrificateurs peuuent les vns pour les autres faire les seruices, de sorte que s'il y en a aucuns, qui fassent le dueil, les coustumes & ceremonies pourtant ne demeurent pas derriere, & ne laissent pas d'estre entretenuës, mais il n'est loisible à personne de faire l'estat de Prince des Sacrificateurs, à raison dequoy il doit tousiours demeurer impollu, n'attouchant point de corps mort, à fin qu'il soit tousiours prest & appareillé aux temps conuenables de faire

Deffendu aux sacrificateurs de toucher les corps morts.

& accomplir, sans aucun empeschement, les prieres & sacrifices : car d'autant qu'il est entierement dedié à Dieu, & deuenu chef de l'ordre sacré des Sacrificateurs, doit estre éloigné de toutes les affections de parenté, n'estant tellement vaincu de l'amitié de ses pere & mere, ny de ses enfans, ny de ses freres & sœurs, qu'il delaisse, ou remette en vn autre temps quelque chose, laquelle il vaut mieux dépescher que prolonger. Par mesme moyen luy defend de ne deschirer ses habillemens, pour le dueil de ses proches parents, qui sont morts, ny oster de sa teste les marques & enseignes de l'estat de Sacrificateur, ny sortir des lieux saints, & du temple sous pretexte de son dueil, afin qu'il donne à cognoistre qu'il porte honneur & reuerence au lieu où il est, & à son acoustrement & ornement, dont il est paré & couronné, & qu'il n'est point sujet à la pitié & compassion, n'estant iamais saisi de dueil. Parquoy la Loy veut qu'il aye vne plus grande & excellente nature, que celle de l'homme, approchante bien pres de celle de Dieu, & s'il faut dire la verité, metoyenne entre les deux, afin que par son moyen Dieu s'appaise, & deuienne doux & amiable aux hommes, & en se seruant de luy cõme de son soudiacre & ministre, il leur liure & fournisse ses graces. Apres que la loy a recité cecy elle fait des ordonnances pour ceux à qui appartient la iouyssance des premices. *Si donques quelqu'vn des Sacrificateurs*, dit-elle, a perdu les yeux, les mains, ou les pieds, ou quelque

Defendu au mesme Sacrificateur de déchirer ses habillemens en signe de dueil.

Ordonnãces touchant les premices des Sacrificateurs.

autre membre de ſon corps, ou eſt taché de quelque tache, que celuy-là ne face point le ſeruice diuin, comme les autres pour les inconueniens qui luy ſont ſuruenuz : que neantmoins il iouïſſe des loyers & ſalaires de la communauté des Sacrificateurs, à raiſon de ſon eſtat, auquel il n'y a que redire. Si la ladrerie, ſe leuant en puſtules, le ſurprent, ou le flux de ſemence, qu'il ne touche point à la table ſacrée, ny aux loyers qui ſont deuz à la compagnie, iuſqu'à ce que le flux ſoit arreſté & la lepre ſ'en ſoit allée, laiſſant le corps ſain, & d'vne meſme couleur. S'il touche quelque choſe immonde, ou ſi la nuict en dormant & ſongeant (comme aduient ſouuent) il a eſté pollu ayant ietté ſa ſemence, qu'on ne luy baille rien ce iour là des choſes ſacrifiées, mais qu'il attende qu'il ſoit laué, & que la nuict ſoit venuë. Que le voiſin, qui demeure pres du tẽple, & l'aide du Sacrificateur, qui eſt à ſes gages, ſoient chaſſez d'alentour des premices. Le voiſin, par ce que la table ne doit eſtre commune à tous, & ſe faut bien donner garde que les choſes ſacrées ne ſoient, par vne trop grande affection profanées: ioint auſſi qu'il ne faut pas faire participer tout le monde de tout ce qu'on a, mais ſeulement de ce qui eſt propre & conuenable à la perſonne: autrement la plus belle choſe & profitable, qui eſt en la vie, ſçauoir eſt l'ordre, ſeroit racle & aboly, eſtant ſurmonté de la tres-dõmageable confuſion : Car ſi les matelots vouloient eſtre égaux dedans les nauires, au pilote : les forſats dedans les grandes galleres à leur admi-

Pour la ladrerie.

ral : les Cheualiers en l'armée, à leur Connesta-
ble : les gens de pied, à leur Colomnel : les cen-
teniers & milleniers au chef de l'armée : les par-
ties qui plaident aux villes, au iuge ; les referen-
daires, qui prennent garde aux affaires, aux
Conseillers : & generalement les gens priuez
& sans estat, aux magistrats : il aduiendroit in-
continent de grands troubles & seditions : tel-
lement que ceste inegalité, qui n'est que de pa-
role, engendreroit vne inegalité, d'effect :
par ce que c'est inegalité que de distribuer cho-
ses semblables aux personnes, qui sont dissem-
blables en dignité, & l'inegalité est la fontaine
de tous maux : parquoy il ne faut faire partici-
pant le voisin de ce qui appartient au Sacrifica-
teur : & ne faut sous ombre qu'il est voisin, qu'il
manie ce qu'il n'est loisible de toucher, d'au-
tant que cest honneur n'est pas deu à la maison
& voisinage, mais à la race des Sacrificateurs.
Semblablement ne faut pas payer & contenter
l'aide pour le seruice qu'il a fait, du loyer sacré :
car estant homme lay, il vseroit des choses sa-
crées, lesquelles ont esté attribuées à la noble
compagnie des Sacrificateurs, pour leur faire
honneur, comme de quelques autres viandes
communes. Pour ceste cause la loy ne permet
à pas vn qui ne leur est rien, de participer à ces
saints fruits, ores qu'il soit issu des plus nobles
bourgeois du pays, & que ses pere & mere
ayent vescu sans reproche : à fin que les hon-
neurs ne soient abastardis, mais demeurent en
l'ordre de prestrise, estans gardez fermement &
inuiolablement : car ce seroit chose estrange,

Le desordre est cause de sedition.

que le sacrifice, le seruice diuin, & autres saintes ceremonies, qui se font à l'entour de l'autel, fussent seulement commises aux Sacrificateurs, & non à d'autres, & que les loyers qui leur sont deuz pour raison de ce, fussent communs, & distribuez aux premiers venuz: comme s'il estoit bien resseant qu'ils fussent foulez de beaucoup de trauaux & soucis tant de iour que de nuict, & que les recompences fussent departies à gens qui n'auroient aucunement trauaillé. *Que le Sacrificateur*, dit la loy, *donne à son serf, qui a esté né en sa maison, ou a esté acheté de luy au marché, à manger & à boire des premices.* Premieremēt par ce que le serf n'a point de reuenu, ny ne gaigne rien de personne, que de son maistre, en la possession duquel il est; tellement qu'il est necessaire qu'il soit nourry des bien-faits sacrez. Secondement à fin qu'il ne soit contraint de faire ce qu'il faut qu'il aduienne: Car les seruiteurs vueillons ou ne vueillions, hantent & frequentent tousiours auec nous, apprestans le pain, le vin, la viande, & sont autour de la table, tellement qu'en transportant & desseruant le reste des viandes, s'ils n'en emportent appertement, pour le moins ils en soustrayent quelque partie en cachette, estans contrains par la necessité, qui les presse, de dérober: dont auient que pour vn peché (si peché est d'estre nourry des biēs de son maistre) ils en commettent vn autre, qui est le larrecin: en ce faisant, ils iouïssent, comme larrons des choses qui ont esté sacrifiées par gens de bien: ce qui est le plus estrange du monde. Il y a vne autre trosiesme raison, qui est cōsiderable, c'est

Loyer des serfs.

qu'il ne faut point auoir peur que les premices, qui sont distribuées aux seruiteurs, soiét gastées: car le maistre a telle autorité sur ses seruiteurs qui le craignent, qu'il peut refraindre leur esprit volage, ne permettant qu'ils soient nonchalans de la viande, & la laissent gaster. Ayant dit cecy, il escrit par apres vne loy pleine de douceur & amitié. *Si la fille du Sacrificateur qui a esté mariée à vn autre Sacrificateur, est demeurée vefue par le decez de son mary, ou aye esté delaissée de son mary: par ce qu'elle ne pouuoit auoir d'enfans, qu'elle retourne de rechef à la maison du pere, pour estre participante des premices, dont elle iouïssoit quand elle estoit fille.* Car elle est maintenant par puissance aucunement vierge, d'autant que n'ayant point de mary, ny d'enfans, n'a autre recours, qu'à son pere: mais si elle a des filles ou des fils, il faut qu'elle se retire auec eux, lesquels, estans de la maison du pere & portans son nom, consequemment emmenent quand & quand eux leur mere.

Loy pour les filles des Sacrificateurs.



TRAICTE' DE PHILON IVIF, QVELS DOIVENT estre les loyers & honneurs des Sacrificateurs.



A loy n'a point distribué aucune partie de la region & terre de Iudée aux Sacrificateurs, dont ils puissent, comme les autres, recueillir reuenus & rapports, pour entretenir leur vie des choses necessaires : mais les respectant d'vn tres-grand honneur a dit, que Dieu estoit leur lot : rapportant ceste parolle aux choses sacrées : & ce pour deux raisons. Premierement pour leur faire vn tres-grand honneur : d'autãt que par ce moyen ils sont faits participans auec Dieu des offrandes qu'on luy fait, en luy rendant graces. Secondement à fin qu'ils soient seulement occupez au seruice diuin, estans soigneux & curieux d'iceluy, comme de leur propre bien & heri-

Dieu est le lot & partage des Leuites.

tage. Or voicy les loyers & recompenses, qu'elle leur presente. En premier lieu ils trouuent leur nourriture toute preste, sans aucun trauail & fascherie: car elle commande que ceux qui trauaillent à faire le pain, & boulengent, mettent à part de toute la paste & farine paitrie, le pain du premice pour l'vsage des Sacrificateurs: pouruoyant par cet enseignement honneste, à ce que les personnes s'acheminent au seruice de Dieu: parce que s'accoustumans à premicier & à rongner de leur nourriture necessaire, ils auroñt tousiours souuenance de Dieu, ne l'oubliant iamais, qui est le plus grand bien qu'on pourroit trouuer. Or estant la nation fort peuplee, il faut par necessité que les premices soient abondantes; tellement qu'il n'y a si pauure Sacrificateur, qui ne semble deuenir incõtinent riche, à raison de l'abondance des premices qu'on luy baille. En second lieu elle enioint d'offrir les premices des autres biens qu'õ recueille, du vin qui est au pressoër, du bled & orge qui est en l'aire, ou grange: de l'huille qui prouient des oliues, & des fruits doux & gratieux, des autres arbres: de peur que n'ayans que ce qui est necessaire à la vie, ils ne vescussent pauurement, & maigrement: mais qu'au contraire, ayans abondance des choses, qui rendent la vie delicate, se donnassent plus de plaisir, auec toutefois vne honnesteté bien seante. Le trosiesme loyer sont les premiers masles qui naissent des bestes de pasture, lesquelles sont pour l'vsage de l'homme: car elle commande que des vaches, des brebis, & des che-

Loyers & recompenses des Sacrificateurs.

Premices des masles qui naissent des bestes de pasture.

ures, les petits masles, qui en prouiennent, soyent baillez aux Sacrificateurs : c'est à sçauoir veaux, aigneaux & cheureaux : par ce que ces animaux sont nets & propres, tant pour le manger, que pour le sacrifice, & tels aussi declarez par la loy. Pour le regard des autres animaux, comme cheuaux, asnes, chameaux, & semblables, elle veut qu'on remette en leur lieu leur prix & valeur, ne rabatant en rien de l'estimation desdictes bestes, lesquelles sont en grand nombre, d'autant que les gens de nostre nation, sur tous les autres, nourrissent force bestes cheualines, & bestes de pasture, menans paistre par trouppes, cheures, bœufs, moutons, & infinis autres trouppeaux de toutes sortes. La loy, montant encores plus haut, non seulement a ordonné que nous premicions des biens que nous possedons, de quelque sorte qu'ils soient, mais aussi de nos propres corps & ames : car les enfans sont parties de leurs peres & meres separées, voire (s'il faut dire la verité) non separées, au moyen de la proximité du sang, & des ressemblances & proportions de leurs ancestres ; lesquelles, par certaines formes secrettes & cachées, penettrent dedans leur posterité, estans tous conjoints & vnis par vne douce nourriture & bien-veillance ; & outre, liez par des liens de nature, qu'il n'est possible de deslier. Elle veut doncques que les masles premiers nais soient presentez & sacrez, comme premices : par ce moyen on rend graces à Dieu du bon & heureux accouchement pour l'heure presente, &

Vertu de la proximité du sang.

Les premiers nais masles sacrez à Dieu.

espere-l'on qu'il sera tel pour l'aduenir. Par là aussi appert, que les nopces, non seulement sont hors de tout blasme, mais grandement loüables, d'autant que le premier fruit, qui d'icelle est prouenu, est consacré à Dieu : à quoy pensant tant les hommes que les femmes, doiuent embrasser la temperance & chasteté, auoir soin de leur maison, & estre d'vne mesme volonté, fortifians tant par paroles que par faits, vne vraye & ferme concorde & communauté. Or à fin que ny les peres soient separez de leurs enfans, ny les enfans de leurs peres, elle veut qu'on rachette ses enfans aisnez, qui ont esté consacrez, & les taxe à certain argent pour estre premice, commandant tant au pauure qu'au riche de payer, ne regardant point ny à la dignité de ceux qui baillent l'argent, ny au beau corsage & beauté des autres qui ont esté engendrez, mais seulement si la faculté & puissance de payer y est, pesant la grande pauureté, & ayant esgard à celuy qui est fort indigent & souffreteux : car elle a trouué raisonnable d'ordonner vne égale contribution & offrande, puis que la generation des enfans estoit esgalle tant aux gens d'apparẽce, qu'aux gens simples, prenant garde toutefois (comme j'ay dit) à la faculté & puissance des personnes. Outre cecy, elle leur baille vn autre reuenu, qui n'est pas petit, commandant à vn chacun de leur fournir la dixiesme partie de son blé, de son vin, de son huile, de la portée des bestes qui sont és trouppeaux, de brebis, de vaches, de cheures & autres. Or

Nopces loüables & leur fruit.

chacun pourra faire iugement combien est grande l'abondance de ces choses cy, par la multitude des hommes, dont nostre nation est peuplée. Par là appert clairement, que la loy attribue aux Sacrificateurs la Majesté & l'honneur d'vn Roy, en ce qu'elle commande qu'on leur donne de toutes & chacunes parties de ses biés vn certain tribut, ne plus ne moins qu'aux Princes. Qui est plus, on leur donne d'vne façon toute contraire à celle dont les villes vsent quand elles payent le tribut à leurs Princes: car estans toutes faschees, & regardans de costé les receueurs de deniers, comme pestes publiques, controuuans des excuses & couuertures, tantost d'vne sorte, tantost d'vne autre, & ne tenans compte des termes escheuz, payent par contrainte & à grande peine les tailles & daces arrestees: mais les gens de nostre nation ioyeux de ce qu'il faut qu'ils payent les redeuances sacrees aux Sacrificateurs, preuenans ceux qui les pourroient demander, abbregeans & auançeans les termes, & estimants receuoir, non pas donner; tous, tant hommes que femmes, d'vn franc courage, d'vne promptitude & diligence indicible, apportent tous les ans aux Sacrificateurs ce qu'ils doiuent. Toutes ces choses cy sont contribuees du bien d'vn chacun particulierement. Il y a d'autres reuenuz singuliers & exquis fort bien seans aux Sacrificateurs, qui procedent des bestes, qui sont amenees aux sacrifices: par ce qu'il est commandé de donner aux Sacrificateurs deux membres de l'hostie consacree, l'espaule droite, & tout le gras de

Il veut dire que par là il est monstré que les Sacrificateurs d'vn costé doiuent estre vertueux, & occupez aux bonnes œuures, & de l'autre pitoyables & misericordieux.

la poitrine: celle-là signifie que le Sacrifica-
teur doit estre accompagné d'vne puissance &
force spirituelle en toutes ses œuures, soit à dõ-
ner, soit à prendre, ou à faire quelque autre
chose: mais cettui nous represente la douceur
& courtoisie, qui est logee dedans vn cœur pi-
toyable. Car, comme l'on dit, le courage habi-
te dedans la poitrine, luy ayant la nature distri-
bué vn lieu fort propre pour faire sa demeure,
qui est le dedans, & deuant d'icelle, qu'on ap-
pelle Coffre, & l'ayant enuironné, comme vn
gendarme, d'vne forteresse bien garnie & dif-
ficile à prendre, à sçauoir d'icelle poitrine, qu'õ
appelle, bastie & composee de plusieurs os
continus & tresforts, & serree & estreinte de
nerfs, qui ne se peuuent rompre. Pour le re-
gard des autres bestes, qui sont sacrifiees hors
de l'autel, & destinees pour en manger la chair,
il est ordonné qu'on en donnera trois parties au
Sacrificateur, l'espaule, la machoire, & ce qu'õ
appelle la Coeffe: l'espaule pour la raison n'a-
gueres dicte, les machoires, parce qu'elles sont
le commencement de la teste, principale partie
des membres, & de la parolle qui est pronon-
cee: d'autant que la parole ne peut auoir son
cours & couleur dehors, sans le mouuement
& branlement d'icelles: dont elles ont pris, &
fort proprement leur nom: car si tost qu'elles
sont frappées de la lãgue, toute l'organerie &
suite de la parole retentit quand & quand: mais
la coeffe est vne sur-croissance du ventre: au
reste le ventre n'est que la creche & l'estable de
la beste irraisonnable, Concupiscence: lequel

Στῆθος C'est la plus haute partie de la poitrine, & Στέρνον la plus basse.

C'est vne toile grasse, qui couure les boyaux, laquelle est double.

Machoires. de ce qu'elles branlent.

estant abbreuué & repeu d'yurongnerie & gourmãdise, par le moyen des plaisirs des viandes & bruuages suruenans les vns sur les autres, se plonge dedans, & s'y resiouit, ne plus ne moins que le pourceau dedans le bourbier: pour raison dequoy a esté baillé à ceste inconrinente & tres-orde beste, ce lieu d'ordures & superfluitez, qui luy est fort propre : d'icelle est ennemie la Temperance & Sobrieté, laquelle il faut prendre peine de tout son pouuoir d'acquerir, comme le souuerain, & tres-parfait bien, vtile, tant pour le particulier, que pour le public. A bonne cause doncques la prophane & impure concupiscence est bannie hors les fins & bornes de la vertu : au contraire l'Attrempance, celle vertu nette, nullement tachée & souillée, qui ne se soucie du boire & du manger, & ne fait compte des plaisirs du ventre, est receuë aux sacrez autels: c'est elle qui oste la bosse & enfleure du ventre, ce qui luy sert d'aduertissement pour mespriser la gourmandise insatiable, & tout ce qui allume la conuoitise du ventre. La loy outre cecy commande que les Sacrificateurs, qui seruent aux sacrifices, prennent les peaux des bestes sacrifiées, qui sont innumerables. Ce present n'est pas petit, ains riche & grand. Par là appert, que combien qu'elle n'ait baillé vn seul heritage à la lignée, qui vacque au sacrifice diuin, comme aux autres ; toutesfois elle luy a donné vne maniere de viure plus honorable & aisée, à raison des premices, qui prouiennent de toutes les sortes des

Loüange de la sobrieté.

Present des peaux des victimes.

sacrifices. Or à fin qu'aucun de ceux qui font ces presens, ne puisse reprocher rien aux autres qui les reçoiuent, elle commande qu'on porte premierement les premices au temple, & en apres que les Sacrificateurs les y prennent: car il estoit bien conuenable, que ceux qui auoient receu du bien de Dieu, & auoient esté fauorisez en toutes les choses qui entretiennent la vie, luy en apportassent les premices, en luy rendant graces, & aussi que luy qui n'a besoin de rien, les donnast aux ministres, & aux personnes, qui ont la charge du temple, auec toute majesté & honneur: d'autant que celuy, qui reçoit quelque bien, non des hommes, mais de Dieu bien-facteur, est hors de reproche, & ne craint point la honte. Estans doncques tant de loyers propres aux Sacrificateurs, s'il s'en trouue aucuns, viuans honnestement & sans crime, qui soient pauures; certainement ils deuiendront accusateurs de nostre iniquité, combien qu'ils n'en sonnent mot: par ce que si nous obeissions aux commandemens, & rendions les premices, comme il a esté ordonné, non seulement ils auroient abondance des choses necessaires, mais aussi seroient fournis des autres prouisions delicates: comme au contraire, si la compagnie des Sacrificateurs se trouue asseurément abondante en toutes sortes de biens, qui appartiennent à la vie, cela seruira d'vn grand argument & preuue de l'honneur & obeissance commune, qu'on porte à Dieu, & de la garde entiere & à tousiours des loix

Dons de Dieu sans reproche.

& ordonnances. Mais la nonchalance d'aucuns (car il ne fait pas seur d'accuser vn chacun, & pourroit-on faillir) est cause de la pauureté des Sacrificateurs, & aussi (s'il faut dire la verité) de la leur : car le mespris des commandemens de Dieu porte dommage à ceux qui les transgressent, combien que pour vn temps ils soient affriandez de quelque amorce : mais la garde des loix de nature est tresproffitable, combien que du commencement elles semblent rudes & fascheuses, n'y paroissant rien de gracieux & plaisant. Apres que la loy a donné tant de moyens de viure aux Sacrificateurs, elle n'a pas oublié ceux du second rang, à sçauoir les marguilliers & autres officiers du temple. Entre eux aucuns sōt portiers, assis aux portes des entrées: aucuns sont huissiers estans dedans la nef, à fin que nul lay y entre, ou de son bon gré, ou de force: les autres se pourmenent tout à l'entour, faisans le guet & veillans par tout, les vns apres les autres, tant de nuict que de iour, lesquels on appelle les gardes de iour, & les gardes de nuict: il y a encore d'autres qui balient & nettoyent les galleries, & les paruis, & transportent les ordures, ayans soin que le lieu soit net: à tous lesquels, pour leur loyer, sont assignées les decimes. Tel est le lot & la portion des marguilliers : La loy toute-fois ne leur permet pas d'employer ces decimes à leur vsage, que premierement ils n'ayent premicié & dōné d'autres decimes, comme de leur propre reuenu, aux Sacrificateurs, qui sont du rang plus digne; car alors elle les laisse iouyr, & non plustost.

Les loyers des marguilliers. & officiers du temple.

plustost. La mesme loy aussi leur à departy quarante huict villes, & à l'entour de chacune d'icelles certaine estenduë de terre de deux mille coudées pour les pasturages des bestes de nourriture, & pour les autres seruices & vsages, dont ont besoin les villes. D'icelles ont esté choisies & mises à part six, trois par delà le fleuue de Iourdain, & trois autres par deçà, pour la retraitte de ceux, qui auroient commis cõtre leur gré quelque meurtre: car d'autant qu'il n'estoit pas conuenable à la saincteté qu'indifferemment le premier venu, qui auroit esté autheur de la mort d'vn homme, entrast dedans le temple, vsant pour sa seureté dudit lieu, comme d'vne retraitte; la loy leur delaissa lesdites villes, comme seconds temples, ayants vne grande frãchise, à cause du priuilege & hõneur octroyé aux habitans d'icelles; lesquels deuoient sauuer les supplians qui se retireroient vers eux, si d'auanture quelque puissance forte les poursuiuoit & forceoit; & ce non par les armes & appareils de guerre, mais par le moyen de leurs dignitez & prerogatiues, qu'ils auoient euës des loix, à raisõ de la Majesté de l'estat du Sacrificateur. Au reste le fugitif deuoit demeurer enfermé dedans l'enclos de la ville, en laquelle il s'en estoit fuy pour la crainte des parẽs de l'homicidé, qui n'eussent fait que guetter & espier comment ils s'en fussent vengez: & estoit à craindre qu'eux, transportez d'vne affection qu'on porte à ceux de son sang, eussent mis à mort celuy qui auoit tué, combien qu'il n'eust tué de son gré, estant le vray & naïf discours de

Quarante huict villes departies aux Sacrificateurs & officiers du temple.

Six villes destinees pour les bannis & suppliants.

la raison & equité, surmonté par la passion & affection du parentage; Que si vne fois il sortoit dehors, il courroit à sa certaine ruine; d'autant qu'il ne se pourroit cacher de pas vn des parens du defunct, desquels incontinent, estant surpris par leurs rets & filets, il seroit tué. Or la fin de l'absence & bannissement d'iceluy, estoit la mesme fin de la vie du grand Sacrificateur, lequel estant mort, l'homicide s'en pouuoit retourner seurement, d'autant que par ce moyen luy estoit fait ce bien, que sa faute lui estoit pardonnée, & mise en perpetuel oubly. Apres que la loy a ordonné ces choses, & autres semblables, pour le fait des Sacrificateurs, suiuant l'ordre, elle traitte des bestes, qui sont propres aux sacrifices.



DES ANIMAVX QVI SONT PROPRES AVX SAcrifices, & quelles sont les especes des Sacrifices.



ENTRE les animaux qu'on presente aux Sacrifices, aucuns tiennent de la terre, les autres de l'air. Or Moyse delaissant vne infinité de sortes d'oyseaux, en a choisi seulement de tous, deux especes : parce que de tous ceux, qui de leur naturel se rendent priuez, & aiment estre en compagnie, la Colombe est la plus priuée; & la Tourterelle entre ceux qui de leur nature sont solitaires, la plus aisée à appriuoiser. Delaissant aussi les innumerables trouppes des bestes terrestres, il a mis à part, & choisi entre toutes icelles les bœufs, les moutõs & les cheures, comme les plus priuées & maniables : car les grands trouppeaux de bœufs, de cheures, & de moutons sont menez

Colombe & Tourterelle propres aux sacrifices.

Bestes domestiques qui sont de grãd vsage à l'hõme.

& conduits par le premier venu, non seulemẽt homme, mais aussi par vn bien petit enfant, soit qu'ils sortent aux pasturages, soit qu'ils s'en retournent doucemẽt dedans leurs parcs & estables. Que ces animaux soient de doux naturel, entre autre plusieurs signes, ceux ci en font foy, estans tous notoires. Premieremẽt, ils mangent l'herbe, & n'y en a pas vn qui deuore chair : secondement, ils n'ont point les ongles crochus, & si n'ont des dents tout le long des maschoires, mais leur defaillent les grosses dents & autres, en plusieurs endroits. Outre, ce sont bestes qui font beaucoup de profit à la vie humaine: car les beliers fournissent les habillemens pour vestir & couurir les corps, qui en ont necessairement affaire: les bœufs labourẽt la terre, l'accoustrent pour la semaille, battent & foullent le fruit qui en est prouenu, à celle fin qu'on en soit nourry: le poil des cheures & le cuir tissus, & couzus l'vn parmy l'autre, seruent de manteaux, comme de maisons, à porter par les voyages, & principalemẽt à ceux qui sont au camp, lesquels les necessitez & affaires le plus souuẽt contraignent de sejourner au serain & à descouuert. Or il est requis que lesdites bestes soient entieres, & qu'il n'y ait pas vne partie du corps gastée, ny aucunement endommagée, ne portant aucune tache, & blasme : au moyen dequoy la pouruoyance, non seulemẽt de ceux qui presentent les hosties, mais aussi des Sacrificateurs est si grande, que les plus honorables d'entre tous les Sacrificateurs soigneusement recherchent depuis les bouts des pieds tout ce

Integrité des hosties.

qui paroist, & tout ce qui peut estre caché, tant au ventre qu'aux cuisses, de peur qu'il n'y ait quelque petite tache mussée. Cette recherche exquise & curieuse se fait, non pour raison des bestes qui sont sacrifiées, mais à fin que ceux qui les sacrifient regardent & espluchent de bien prez si eux mesmes sont tachez de quelque faute. La loy par ces signes les veut enseigner, que, quand ils se presentent aux autels pour prier, ou pour remercier Dieu, ils ne doiuent porter dedans leur ame aucune maladie & passion, ains s'efforcer de la faire totalement reluire sans aucune tache; de peur que Dieu voyant cela, ne se destourne d'eux. Or d'autant qu'entre les sacrifices il y en a qui sont faits pour tout le peuple, voire (s'il faut dire la verité) pour tout le genre humain, & d'autres pour chacun en particulier, qui veut faire sacrifice pour soy, il faut premierement parler des generaux, dont l'ordre est merueilleux: parce qu'il y en a qui se font tous les iours: les autres aux Sabbats & septiesmes iours, les autres aux premiers iours du mois, ou nouuelles Lunes, qui sont festes comme sainctes & sacrées: les autres aux iours ordonnez pour les ieusnes, les autres aux trois festes solemnelles. Il est donques commandé d'amener & offrir tous les iours deux animaux, l'vn si tost que le Soleil se leue, & l'autre quand le Soleil se couche, tous deux pour rendre graces à Dieu: le premier, pour les bien-faits & plaisirs qu'on reçoit de Dieu le iour, & l'autre pour ceux de la nuict: lesquels Dieu sans cesse fait aux hommes. Mais

Quand nous faisons priere à Dieu, il faut oster toute passiõ de nostre ame.

Deux especes de sacrifices.

Sacrifices au Soleil leuant & couchant.


OCCIDENT
EPHRAIM
MANASSES
BENIAMIN
GERSONITA
GAD
DAN
SEPTENTRION
MIDI
KAATHITÆ
MERARITÆ
SIMEON
ASER
RUBEN
NEPHTHALI
AARON
MOYSES
ZABULON
ISSACHAR
IUDA
ORIENT

la loy double le nombre des hosties au Sabbat, en adioustant égal à égal, estimant le septiesme iour égal en honneur à l'eternité, lequel elle a declaré estre le iour de la natiuité de tout le monde ; à raison dequoy elle a voulu que les hosties du septiesme iour soient semblables à celles qu'ordinairement on offre. Elle a aussi ordonné qu'on brusle tous les iours deux fois dedans le voile du temple des souefues senteurs, à sçauoir quand le Soleil se leue, & qu'il se couche, & auant le sacrifice du matin, & apres celuy du soir, à fin que les sacrifices, qui se font auec effusion de sang, rendent graces à Dieu pour nous, qui tenons du sang, & les parfums pour l'esprit raisonnable, principale partie de nous, lequel a esté formé selon le modele & original patron de l'image diuine. D'auantage, au septiesme iour on presente en la table sacrée, autant de pains comme il y a de mois en l'année, en chacune rangée six, reuenant le tout à douze, selon la proportion & raison des equinoxes : car tous les ans il y a deux saisons de temps, où les nuicts sont egales aux iours, celle du printemps, & celle de l'automne, lesquelles sont diuisées de six mois en six mois: durant celles du printemps, toutes les semences viennent à perfection, cõme au mesme temps les arbres cõmencent à pousser; & en celle de l'automne le fruit des arbres meurit, auquel temps de rechef on commence à semer. Par ce moyen, la nature, acheuant les tours & reuolutions du temps, fournit aux hommes ses dons & presens les vns apres les autres,

Sacrifices du septiesme iour.

Senteurs bruslees dãs le voile du temple.

Offerte des douze pains.

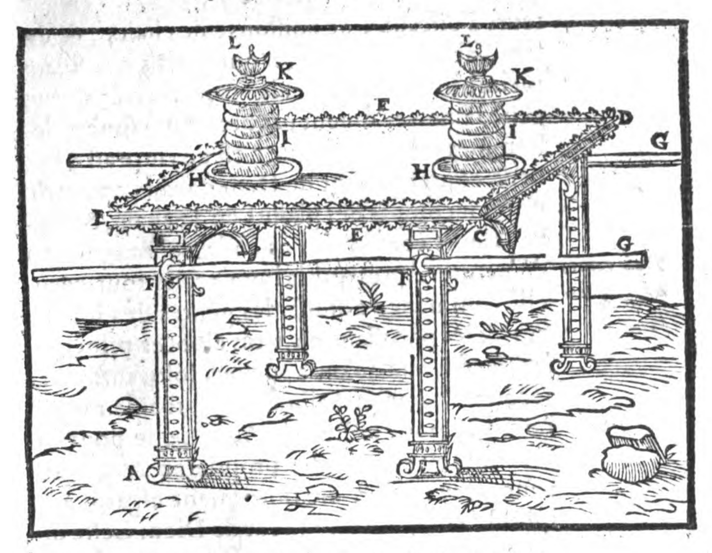
Equinoxes.

dont les deux fois six pains, qui sont presentez, sont signes. Ils signifient aussi, & nous representent de toutes les autres vertus la plus proffitable, l'Attrempance & Sobrieté, laquelle est suiuie & accompagnée, comme de ses gardecorps, de la facilité de viure, de la simplicité, & peu de despense, pour s'opposer & resister au bastillon & forteresse dommageable de l'Intemperance & Conuoitise : d'autant que le pain est suffisante nourriture à celuy, qui est amoureux de Sapience, rendans les corps sains & nets de maladie, & quand & quand l'entendement sain & sobre : mais les viandes, les pastez & tartres, les friandises, & toutes autres inuentions curieuses des pastissiers & cuisiniers, qui enchantent ce sot & ignorant goust (le plus serf & esclaue de tous les sens) & ne luy seruent à rien d'honneste & digne d'estre veu & ouy, ains seulement pour assouuir & contenter le miserable ventre, & bastissent souuent des maladies incurables au corps & à l'ame. Or on met auec les pains de l'encens & du sel : celuy là signifie qu'il n'y a point friandise plus souëfue & plaisante, que la frugalité & sobrieté, selon l'aduis & iugement des sages : & le sel monstre la durée & entretenement de toutes les choses : par ce que tout ce qui est saulpoudré est de garde, & le sel qu'on y iette sert de pitance suffisante. Ie sçai bien que ceux, qui font estat de poursuiure les banquets & festins, poursuiuans les magnifiques & friandes tables, se moqueront & riront de ces propos, lesquels, estans deuenuz miserables serui-

Vsage du pain.

Pastisseries.

L'encens & le sel.



LA TABLE DES PAINS de Propoſition.

AB. Longueur de deux coudées.
AC. Largeur d'vne coudée.
DC. Hauteur d'vne coudée & demie.
E. La cloſture large de quatre doigts.
G. La Couronne d'or enuironnant la cloſture d'or.
H. Le bor d'or.
I Les boucles ou anneaux d'or.
K. Les leuiers ou baſtons pour porter la table.
L. Les eſcuelles dans leſquelles on gardoit les pains de
M. Les pains de propoſition. (propoſition.
N. Les coupes ou taſſes deſquelles on couuroit les pains.
O. Les coquilles ou nauettes dans deſquelles on mettoit
P. Les couuercles des encenſois ou nauettes. l'encens.

teurs d'oiseaux, de poissons, de chairs, & de semblable truanderie, n'ont iamais gousté ny mesme songé à gouster la vraye liberté: de ces gens là ne se doiuent pas beaucoup soucier les hommes qui sçauent que c'est de viure au plaisir & contentement de Dieu; ayans appris de ne tenir compte des plaisirs de la chair, & prenans leurs ébats & soulas en la contemplation de nature. Apres que la loy a recité tout cecy, elle commence à diuiser les genres des sacrifices, & les partissant en trois especes principales, en fait vne qu'on appelle Holocaustes, la seconde s'appelle Salutaire, la troisiesme est nommée pour le Peché. Apres, elle poursuit chacune espece par ses proprietez & conuenances, ayant non mediocrement esgard à ce qui est seant, & à l'honneur de Dieu. Ceste diuision est tres-belle & conforme aux choses, ayans vne suitte & ordre: car si quelqu'vn veut examiner parfaitement les causes pour lesquelles les premiers hommes commencerent à faire les sacrifices, il en trouuera deux principales: l'vne l'honneur de Dieu, chose de soy honneste & necessaire: l'autre, le profit, qui auient à ceux qui sacrifient. lequel est double: d'autant que d'vn costé on est deliuré du mal, & de l'autre on iouït du bien. Or au premier genre de ces causes qui regarde l'honneur de Dieu, la loy a distribué vn Sacrifice, qui luy siet bien: l'holocauste, quand l'hostie est toute entierement bruslée, n'en rapportant rien la conuoitise humaine: l'autre, qui concerne les hommes, d'autant qu'on a esté d'aduis, qu'il fust party en

Trois genres de sacrifices.

L'holocauste.

deux, la loy aussi l'a party: par l'vn nous demandons à Dieu que tout bien nous auienne, qu'elle nomme, le sacrifice pour le salut: & par l'autre, qu'il luy plaise de destourner de nous les maux; lequel est nommé sacrifice pour le peché. Ainsi l'holocauste sera pour le seul Dieu, auquel seul est tousiours deu honneur, encores que de luy on n'attende aucune grace: les deux autres sont pour nostre profit, dont l'vn tend au salut & auancement des affaires humaines, & l'autre qu'on nomme pour le peché requiert pardon des pechez, & guarison de l'ame malade. Nous declarerons ce qui a esté ordonné pour chacune espece, prenant nostre commencement de la meilleure, qui est l'holocauste. Soit doncques, dit la loy, premierement l'hostie masle, & choisie de tous les autres animaux dediez & propres aux sacrifices, veaux, ou aigneaux, ou cheureaux. Celuy qui la presente laue ses mains, & les ayant lauées, les mette sur la teste d'icelle. Apres que le Sacrificateur, qui sera là present, la tuë & sacrifie: qu'vn autre mettant dessouz vne phiole, reçoiue le sang, & tournoyant tout à l'entour de l'autel, l'espande. Que l'hostie escorchée soit diuisee en parties entieres: soient le ventre, & les pieds lauez. Celà fait, toute l'hostie soit abandonnée au feu de l'autel, estans ramassées toutes les parties ensemble, qui auparauant auoient esté couppées. Voila ce que ledit commandement contient. Icy nous est donné à entendre vn autre sens, ayant vne raison cachée & alle-

Le sacrifice salutaire.

Sacrifice pour le peché.

Ordonnance touchant l'holocauste.

Sens allegorique. goricque, qu'on pourra comprendre par signes : les signes sont ceux, dont nous auons parlé, lesquels estans clairs & euidens, nous representent les choses cachées, qui ne paroissent point. L'hostie, qui doit seruir d'holocauste, est masle, parce que le masle est plus excellent que la femelle, & approche plus pres de la cause agente. car ce qui tient de la femelle est imparfait, estant au rang de sujet, & estant plustost reputé patir, que agir. estant donques notre ame composée de deux parties, de la raisonnable, & de l'iraisonnable, la raisõnable à sçauoir l'entendement, tient de la race du masle : & l'irraisonnable, qui est la sensualité, de la femme. or l'entendement par tout soy est plus excellent que n'est la sensualité ; ne plus ne moins qu'est l'homme en l'endroit de la femme, n'ayant aucune tache & ordure, & estant laué des lauemés des parfaites vertus. Voila la tres-sainte hostie, & totalement agreable à Dieu. Au reste, en ce qui est dit, qu'on met les mains dessus la teste de la beste, nous est monstré clairement, que les œuures doiuent estre si bõnes, qu'il n'y ait rien à redire, & la vie sans blasme & reproche, s'accordãt auec les droits & loix de nature, par ce que la loy veut que premierement l'esprit du Sacrificateur soit sanctifié, estant exercé en bõnes & profitables pensées, & apres que la vie soit parée de bonnes œuures, à fin que quãd & quand l'imposition des mains, il puisse franchement d'vne pure conscience dire telles paroles : *Ces mains n'ont pris present pour faire mal, n'ont touché au sang innocent, n'ont mutilé membre,*

Hostie tres-saincte.

n'ont fait tort, playe, ny effort, n'ont seruy à pas vne chose suiette à blasme & reproche, mais ont esté ministres de toutes choses bonnes & vtiles, qui sont prisées & loüees par les personnes iustes, honnestes & sages. Le sang aussi est espandu tout à l'entour de l'autel, d'autant que le cercle est le plus excellent de toutes les autres figures, à fin que pas vne partie de l'ame ne soit vuide & abandonnée de l'offrande & sacrifice : car, par maniere de dire, le sang est l'offrande de l'ame, & semble que nous offrions par le sang nostre ame : par cette figure doncques nous apprenons que l'ame dansant en rond par toutes les sortes & manieres de pensées, de propos, & œuures, monstre qu'elle veut plaire à Dieu. Ce n'est pas aussi sans mystere qu'il est enjoint de lauer le ventre & les pieds; d'autant que par le lauement des boyaux nous est monstré qu'il faut lauer & nettoyer la conuoitise du ventre, & oster les taches d'yurognerie & petulance, qui sont maux tres dommageables, forgez à la ruine de la vie des hommes : & par le lauement des pieds, qu'il ne faut pas marcher sur la terre, mais se pourmener au Ciel : car l'ame de l'amoureux de Dieu veritablement saute de la terre au Ciel : & l'estant garnie d'aisles monte en haut, souhaittant de frequenter & dançer auec le Soleil, & auec la Lune, & toute la tres-sacrée & tres-armonieuse armée des autres astres, Dieu y presidant & commandant comme chef & capitaine; ayant vn Royaume inuincible, & tel qu'on ne luy peut oster, dont il conduit & gouuuerne iustement tout ce monde. Mais la partition &

Le sang espandu au circuit de l'Autel.

Lauement du ventre & des pieds.

Partition de la victime. diuision de la beste en ses membres signifie, que toutes les choses reuiennent à vne : que venans toutes les choses d'vne, elles retournent finalement en vne : ce qu'aucuns ont appellé Suffisance & Abondance : les autres mutuelle chaleur & consentement par le bon ordre & disposition des quatre élements, lequel ornement & bon ordre ils s'entredonnent les vns aux autres. Quant à moy considerant cecy plus droitement, il me semble que par là nous est monstré que l'ame, qui honore le vray Dieu, doit non disertement & imprudemment l'honorer, mais auec toute prudence & raison : cette raison gist en ce ; de sçauoir bien partir & diuiser les puissances & vertus diuines : par ce que Dieu est bon, il est le Createur, & Pere de toutes les choses, il a le soin des creatures, qu'il a creées, il est le Sauueur & bien-faicteur, il est tres-heureux & remply de toute felicité : chacune desquelles choses tant de soy-mesmes en particulier, que considerée auec celles de mesme sorte, est honorable & loüable. On en peut autant dire des autres. Quand te prendra le courage de rendre graces à Dieu pour raison de la creation du monde, rend graces tant pour le total Vniuers, que pour les parties entieres d'iceluy, comme estans parties d'vn tres-parfait animal : & pour parler plus clairement, pour le Ciel, le Soleil, la Lune, planettes, & astres arrestez, qu'on appelle estoilles, la terre, les bestes, & plantes estans en icelle, pour les mers, les fleuues, les torrens, & les choses qui sont dedans iceux, pour

Epithetes de Dieu.

Graces à Dieu pour la creation de l'vniuers.

l'air & les parties d'iceluy : car l'Hiuer, l'Esté, le Prin-temps & l'Automne, qui sont les saisons annuelles, & tres proffitables à la vie humaine, sont changemens de l'air : saisons, dis-ie, ordonnées pour le salut & entretenement des choses qui sont dessous la Lune, lesquelles se changent. Semblablement si d'aduanture quelquefois tu rends graces pour les hōmes, non seulement tu rendras graces pour tout le genre humain ; ains aussi pour les principales parties : comme pour les hommes & femmes, pour les Grecs & Barbares, pour ceux qui demeurent aux terres fermes & aux Isles. si pour vn hōme seulement, party les graces, non aux plus minces & deliees parties d'iceluy, iusques aux dernieres : mais en celles qui sont les principales & plus grosses, qui sont le corps & l'ame, dont il est composé, & apres la raison, l'entendement, & le sens : car les graces que tu rendras pour ces choses particulieres ne seront point indignes d'estre ouyes de Dieu. Du sacrifice saluaire.
Nous auons assez parlé du sacrifice qu'on appelle Holocauste : Il faut maintenant, suiuant l'ordre, considerer celuy qu'on appelle Salutaire. En l'endroit de cestuy, on ne regarde point si l'hostie est masle ou femelle : mais apres qu'elle a esté tuée on retire d'elle, & reserue-on à l'autel ces trois choses : l'axunge, la piece du foye, & les deux roignons. le reste vient à la table de celuy qui l'a offerte, & le peut manger. Il nous faut regarder bien soigneusement la raison, pour laquelle ces parties de dedans sont sacrées., & ne la laisser point derriere.

Pourquoy la loy veut qu'o oste des primices la piece du foye, & les deux roignons.

Discourant souuent en moy-mesme, & recherchant cecy, j'ay douté pourquoy la loy a voulu, qu'on ostast des hosties, pour estre premices, la piece du foye, les deux roignons, & l'axunge: & non le cœur, & le cerueau, en chacun desquels la principale partie de l'ame fait sa demeure. Ie pense que beaucoup d'autres, qui manient & voyent plus de leur esprit que de leurs yeux les saintes Escritures, rechercheront ce poinct aussi bien comme moy. Si doncques ceux-là l'examinant & l'espluchant bien, trouuent vne raison plus probable que la nostre, ils nous soulageront & aideront beaucoup: sinon qu'ils iugent, si celle que nous auons inuenté leur sera vray semblable: Or elle est telle: la principale partie de nous est capable de receuoir l'imprudence, l'iniustice, la lascheté, & consequemment tous les autres vices: le manoir d'icelle c'est l'vne & l'autre partie, dont a esté parlé, le cerueau, & le cœur: la sainte loy doncques a trouué raisonnable qu'on ne presentast à l'autel de Dieu, auquel on impetre absolution & remission de tous ses pechez & iniquitez, ny l'vn, ny l'autre vaisseau, dans lequel l'esprit se seroit panché vers l'iniustice, & l'imprudence, se detournant du chemin, qui mene droit à la vertu, & honnesteté: parce que ce seroit vne chose sotte, que les sacrifices bastissent non vne oubliance de peché, mais vne souuenãce d'iceux. Voilà la cause, ce me semble, pour laquelle pas vne de ces parties, qui ont le gouuernement & la super-intendence des autres, le cer-[illegible] & le cœur, n'est presentée: mais celles

qui

qui sont commandées d'estre offertes, ont vne raison competente, & qui leur conuient bien. En premier lieu l'axunge, d'autant que c'est la partie la plus grasse de toutes les autres, & la garde des entrailles & parties interieures: car elle les couure & oingt, & de la mollesse de son attouchement, les soulage: Les reins, pour raison des conduits de la semence, qui coule aux genitoires, desquels estans proches, comme bons voisins, les aident & secourent: à fin que la semence naturelle, n'estant empeschée de rien qui soit pres, puisse auoir bonne issuë: parce que les reins sont fosses d'humeur rousse & demi-sanglante, par lesquels le flux humide des excremens se descharge dedans les conduits & tuyaux de la semence, qui n'en sont pas loin. Mais la piece du foye est la meilleure partie, de la plus excellẽte entraille qui soit, par le moyen de laquelle la viande est conuertie en sang, lequel saillant & decoulant au cœur, est porté apres par les veines, en toutes les parties du corps: car l'estomac, qui est situé au dessous de la gorge, reçoit la viande brisée & maschée des dents, laquelle il prepare & accoustre: puis le ventre, la receuant de l'estomac, acheue le second seruice, ainsi qu'il luy a esté ordonné de nature, faisant de la viande vn suc & ius, qu'on appelle Chyle: du ventre sortent deux tuyaux, qui sont creux, comme flustes, ayant chacune sa proprieté, l'vn pour discerner & separer ce qui ne vaut rien, & l'autre pour faire le sang: celuy qui a la vertu de separer ce qui ne vaut rien, & dur, & difficile à cuire, le separe & l'enuoye

Le foye distribue la viande conuertie en sang aux parties du corps.

dedans le vaisseau & vescie de la cholere: mais l'autre tourne & change par sa chaleur ce qui est pur, liquide, & délié en son vital: en apres l'estreignãt & serrant l'enuoye au cœur, duquel (comme il a esté dit) coulant par les veines, s'espãd & tournoye par tout le corps, pour luy estre nourriture. Il faut adiouter cecy, à ce qui a esté dit, que la nature du foye, qui est haute & bien polie, ressemble pour sa polissure au mirouër poli & reluisant, à fin que quand l'esprit s'est departir & absenté des soings & trauaux du iour, s'estant le corps abandonné au sommeil, & ne luy donnant le sens aucun empeschemẽt, il puisse puremẽt & naïfuemẽt considerer tant en soy mesme, que ses pensees, regardant dedãs le foye, comme dedans vn mirouër: en ce faisant il contemple au naïf les choses intellectuelles, & regarde tout à l'entour les images, qui se presentent à luy, pour sçauoir s'il n'y a point de villennie, à fin qu'il fuye ce qui est deshonneste, & eslise le contraire, qui est l'honnesteté: Prenant ainsi plaisir à la consideration de ces imaginations, il prophetise par songes les choses aduenir. Or la Loy permet l'vsage du banquet de ce sacrifice salutaire deux iours entiers, à fin qu'õ ne laisse rien au troisiesme, pour plusieurs raisons: la premiere, parce qu'il faut vser des viandes de la table sacrée en leur temps & saison, & auoir soing qu'il n'y ait rien de gasté par la longueur du temps: or la nature de toutes chairs est aisée à pourrir, encores qu'elles soient saupoudrées & confites: l'autre, parce qu'il ne faut point faire prouision des parties

L'vsage du banquet du sacrifice salutaire permis deux iours entiers.

de l'hostie; mais les faut mettre au milieu de tous ceux, qui en ont necessité, d'autant qu'elles ne sont plus à la personne, qui les a offertes au sacrifice, ans à celuy, auquel elles ont esté sacrifiées, lequel estant bien-faisant, liberal, & prompt à donner, veut que le banquet soit cōmuniqué à tous, & qu'il soit reputé sien, non à ceux qui le presentent, leur enioignant, qu'ils pensent qu'ils ne sont que ministres, qui seruent au banquet, & non pas que le banquet se face par eux: parce que celuy fait le banquet, auquel appartient l'appareil du banquet: au moyen dequoy il n'en faut rien cacher, autrement on auroit plus d'esgard à la chicheté, vice serf & esclaue, qu'à la courtoisie & liberalité, qui est vne vertu genereuse & noble: la troisiesme & derniere, parce que le sacrifice du salut est fait pour deux, pour l'ame, & pour le corps, à chacun desquelles elle a distribué vn iour pour banquetter: car il estoit bien conuenable qu'vn temps egal fust prefix & limité aux parties de nous, qui doiuent estre sauuées: pour cette raison le banquet du premier iour nous doit faire souuenir du salut de nostre ame, & celuy du lendemain de la santé du corps. Or d'autant qu'il n'y a point de tiers dedans nous, qui, à proprement parler, doiue receuoir salut: pour cette cause la loy a deffendu de toute sa puissance l'vsage du banquet au troisiesme iour: commandant que si d'auenture par ignorance ou oubliance, il soit demeuré quelque reste, de le faire consumer, le mettre au neant: car la loy declare que celuy qui en gouste

ſeulement, a failly, luy diſant : O homme digne d'eſtre mocqué ! tu penſes auoir ſacrifié, & toutesfois tu n'as point ſacrifié : ie ne me donne pas peine de tes chairs non ſacrifiées, non ſacrées, profanes, & foüillées, que tu as fait cuire: gourmād, tu n'as iamais ſenty ni ſongé que c'eſt de ſacrifice. En ce ſacrifice eſt compris vn autre ſacrifice, qu'on appelle ſacrifice de loüange, lequel ſe fait en cette ſorte. Celuy qui n'eſt iamais tombé en aduerſité ni du corps, ni des biens, & des autres choſes exterieures, mais iouyſſant d'vne vie paiſible ſans aucune noiſe & debat, a tous ſes plaiſirs & ſoulas en ce monde, ne receuant aucun deſplaiſir & dōmage, paſſant ioyeuſement la grande mer de cette vie, en toute proſperité & tranquillité des affaires, luy ſoufflant & donnāt contre la pouppe & gouuernail le bon-heur ; celuy-là ſans faute, doit par hymnes & loüanges, par ſacrifices & autres actions de graces, ſainctemēt remercier le gouuerneur du monde, qui luy a donné vne ſanté continuë ſans aucune maladie, profit ſans aucun dommage, & pour dire en vn mot, tous biens, n'eſtans aucunemēt meſlez & broüillez auec maux, toutes leſquelles choſes enſemble ſont briefuemēt compriſes dedans le nom de loüange. Or la loy ne commande pas de deſpēdre & manger cette hoſtie de loüange en deux iours, comme la premiere, ains ſeulement en vn, à fin que ces gens qui trouuent les graces toutes preſtes & appareillées, faſſent auſſi promptement & ſoudainement leur aumoſne de l'hoſtie, en faiſant participans les autres. Enſuit le ſacrifice pour

Sacrifice de loüange.

Le Sacrifice pour le peché

le peché. Ce sacrifice a beaucoup de guises & façons, & le partit-on en plusieurs sortes, selon les personnes & les especes des hosties : selon les personnes, comme du Pontife & grand Sacrificateur, de tout le peuple, du Prince, & du priué : des hosties, comme du veau, du bouc, de la cheure, ou aignelle : en cet endroit aussi la genisse est offerte pour ceux qui pechent par mesgarde, ou bien à leur escient, mais changeans toutefois incontinent leur volonté, se repentent des pechez qu'ils ont commis, & retournent à vne bonne vie. Les pechez du Pontife & de tout le peuple sont purifiez par vne mesme beste, d'autant qu'elle commande que pour tous les deux soit presenté vn veau : ceux du Prince par vn moindre, toutefois masle, parce que le bouc en est l'hostie : mais ceux du priué sont purgez par vne moindre, tant en espece, qu'en sexe : aussi l'hostie, qui est immolée, est femelle, & non masle : car il falloit bien que le Prince fust preferé au priué, mesmes pour le regard des sacrifices, & le peuple au Prince, d'autant qu'il semble que le tout est meilleur, qu'vne seule partie, & le Prince des Sacrificateurs fust egalé au peuple, quant à estre nettoyé, & obtenir pardon & oubliance de ses pechez de la pitoyable puissance de Dieu : cet honneur toutesfois, il ne le reçoit pas tant pour l'amour de luy, que parce qu'il est ministre du peuple, faisant generalement pour tous, les actions de graces aux tres-sacrées prieres &, & tres-saincts sacrifices : l'ordonnance qui a esté faite pour raison de ce, est graue & merueilleuse. *Si*, dit-

elle, *le Pontife peche par mesgarde.* Apres, elle adioute: *de sorte que le peuple peche.* Montrant par là clairement que le vray Pontife, non faux, ny contrefait, est sans peché: que si quelque-fois il glisse, ou choppe, celà luy auiendra non à cause de sa personne, mais pour la faute generalle du peuple, laquelle n'est pas incurable, mais est aisée à guerir en cette sorte. Estant le veau tué, luy est commandé de mouiller & tremper son doigt au sang, & en arrouser sept fois le voile de la sacristie, dedans laquelle sont les tressacrez vaisseaux: en apres d'oindre & frotter les quattres cornes, & coings de l'autel quarré, où se fait le parfum, & respandre le reste du sang en l'allée, tout contre le bas de l'autel; & au mesme lieu offrir ces trois choses qui ont esté ordonnées au sacrifice de salut, l'axunge, la piece du foye, & les deux roignons: apres celà il faut transporter dehors la peau, & tout le reste du corps du veau, depuis la teste iusques aux pieds, auec les entrailles, le brusler au lieu net, auquel on a accoustumé de porter les cendres sacrées de l'autel. Autant en ordonne-il pour le peuple qui peche. Si c'est le prince qui a offensé, qu'il se purge par le bouc, comme i'ay cy deuāt dit. Si c'est l'homme priué, par la cheure, ou l'aignelle. Car la loy baille & assigne au Prince le masle, & au particulier la femelle, ordonnant au surplus que les autres choses soient semblables en tous les deux, comme d'oindre de sang les cornes de l'autel, qui est à descouuert, & offrir l'axunge, la piece du foye, & les deux roi-

gnons: le reste on le donne à manger aux sacrificateurs. Or entre les pechez, il y en a qui sont commis contre les hommes, les autres contre choses sacrées & saintes: par cy deuant a esté parlé desdits pechez, qui sont commis par mes-garde contre les hommes: pour le regard des choses sacrées, il est ordonné que celuy qui les offensera se purgera par le belier, en payant auparauant pour le dommage, fait le pris, & encores la cinquiesme partie outre le iuste pris & valeur. Apres que la loy a ordonné ces choses & autres semblables pour les pechez qui sont commis par mes-garde: voicy ce qu'elle ordonne, suiuant son train, pour les pechez qu'on commet de son bon gré, & à son bon escient: Si quelqu'vn, dit elle, ment, ou pour le fait de la societé, de la chose baillée en garde, ou pillée, ou trouuée, & pour euiter tout soupçõ apres le serment presenté il iure, pensant par ce moyen auoir eschappé le blasme & la peine du crime: puis estans repris de sa conscience, vient à s'accuser & blasmer de ce qu'il a menti, & s'est pariuré: tellement que confessant publiquement son peché, il demande pardon: celuy là merité que son peché soit oublié, en verifiant sa repentance, non par promesse, ains par œuure, rendant ce qu'on luy a baillé en garde, ou ce qu'il a pillé & desrobé, ou trouué, ou (pour dire en vn mot) tout ce qu'il s'est approprié, & outre en payant la cinquiesme partie du pris de la chose, pour la consolatiõ de celuy qui a esté offensé: cela fait, & apres qu'il aura appaisé la personne à laquelle il auoit fait tort,

Ordonnance touchant les pechez commis à esciẽt.

qu'il s'en aille, ce dit-elle, au temple demander remission de ses pechez, menant auec luy pour son aduocate (qui n'est pas à despriser, mais a grand credit & authorité) la misericorde, laquelle enuironnant son ame de tout costé, la deliurera d'vn mal quasi incurable, faisant lascher & cesser la maladie mortelle, & la tournant totalement en santé. La loy aussi luy commãde, comme elle auoit fait à l'autre, qui auoit offensé les choses sacrées, de presenter vn belier, & l'immoler: car elle repute egal le peché, qui est commis sans y penser contre les choses sacrées, à celuy qui de gré est fait contre les hommes, pourueu qu'il ne soit point question de la religion. Ainsi le pariure eschappera sa peine en amendant sa vie. Il faut icy noter que les parties de l'hostie sacrifiée pour le peché, qu'on presente à l'autel sont les mesmes, que celles du salut, à sçauoir le morceau du foye, la graisse, & les roignons: parce que celuy qui se repent est aucunement sauué, estant deliuré de la maladie de l'ame, laquelle est plus fascheuse & griefue, que ne sont toutes les passions & tous les maux du corps. Les autres parties de la beste sont distribuées diuersement, & en trois diuerses sortes, selon le temps, le lieu, & les personnes qui les reçoiuent: d'autant que le lieu, c'est le temple: le temps c'est vn iour, au lieu de deux iours, & les personnes qui mangent, sont les Sacrificateurs: de sorte que, ne leurs propres femmes, ny ceux qui les offrent n'en prennent rien: car la loy ne permet point qu'on transporte rien hors du temple, ne trouuant pas bon, que le repentant, qui n'agueres auoit commis

quelque faute, soit pourmené & diuulgé par les pensées mal-auisées, & les bouches effrenées des enuieux & médisans : lesquels n'ont autre vacation, que de mettre les personnes en la mauuaise grace d'autruy, & d'ouïr mauuais rapports pour leur faire honte & iniure. Elle veut que tout demeure dedans le temple, où se fait la purification. Or ceste hostie est mangee des Sacrificateurs pour plusieurs raisons : Premierement à fin qu'ils fassent honneur à celuy qui l'a presentée : car la dignité & excellence de ceux qui se trouuēt au banquet, fait honneur à ceux qui font le bāquet. La secōde, à fin que les repentans croyēt plus fermement, que les personnes, qui ont cōtrition & repentance de leurs pechez, ont Dieu propice & fauorable : par ce qu'il n'eust pas appellé ses ministres à la participation & cōmunication de ceste table, si l'oubliance de leurs pechez ne leur estoit totalement octroyée. La troisiesme, parce qu'il n'est loisible à pas vn Sacrificateur de vacquer aux choses sacrées, s'il n'est parfait, ne se trouuant en luy vne seule petite tache : en ce faisant elle admoneste ceux qui ne cheminent plus au chemin de peché, de suiure la netteté des Sacrificateurs, lesquels n'ont point dédaigné de manger de leur offrande : à raison dequoy ceste hostie est consumée & mangée en vn iour, d'autant que c'est la coustume de ceux qui font mal, de differer & reculler, comme des autres qui font bien, de se haster & dépescher. Au contraire celles qui sont tuées pour le peché du Prince des Sacrificateurs, ou du peuple, ne sont point gardées pour manger, mais sont bruslées en la

L'hostie pour le peché mangée des Sacrificateurs.

Ceux qui font mal reculent : mais ceux qui font bien se depeschent.

tendre sacrée, comme il a esté dit : par ce qu'il n'y a rien plus excellent que le grand Sacrificateur, ou le peuple qui puisse estre intercesseur pour eux, quãd ils ont pesché, & par ses prieres impetrer pardon: de sorte qu'à bõdroit la chair est consumée par le feu, à l'exemple des holocaustes, pour faire honneur à ceux qui les offrent : non qu'on ait esgard, en matiere de sacrifices, aux dignitez des personnes : mais par ce que les pechez des bons & saints personnages, sont reputez comme les bien-faits des autres simples gens. car tout ainsi qu'vn champ gras & bon, combien qu'il ne rapporte pas beaucoup quelquefois, ne laisse pas pourtant de porter plus de fruit que celuy qui est de son naturel maigre & steril : aussi aduient il que le peu de vertu & honnesteté, qui est aux gens de bien & amoureux de Dieu, est meilleur que ne sont les belles & excellentes œuures, qua par fortune les meschans font, ne pouuant faire de leur propre volonté chose qui soit bonne. Apres que la loy a parlé particulierement d'vne chacune espece de sacrifices, à sçauoir de l'holocauste, du salutaire, & de celuy qui est fait pour le peché, elle en adjouste vn autre, qui est composé de ces trois, pour monstrer qu'il s'accordent & conuiennent bien ensemble. Cet amas & assemblée de sacrifices est appellé le grand vœu : mais il faut que nous disions la cause pour laquelle on luy a donné ce nõ. Il y a des personnes, lesquels apres auoir offert les premices & decimes de toutes les choses qu'ils possedent, des bleds, des orges,

Le grãd vœu.

de l'huile, du vin, des plus beaux fruits de leurs arbres, des premieres bestes nées, & sacrifié les nettes, & baille & payé le pris & la valeur des immondes, n'ayans plus de subjet & matiere en laquelle ils puissent loger & employer leur deuotion & bonne affection, se dedient eux mesmes, montrans par là vne indicible sainteté, & vne grande & excessiue amour qu'ils portent à Dieu : cela est appellé proprement le grand vœu : d'autant que celuy qui fait ce vœu, n'a rien plus precieux que soy mesmes, dont toutefois il se depart, & le quitte. Or la loy commande à celuy qui a fait tel vœu, ce qui s'ensuit : Premierement de n'vser point de vin, ny de liqueur qui prouienne de raisins, ny boire breuuage, qui enyure & gaste la raison, estimant que depuis qu'il a fait ce vœu, il est sacré. or à ceux qui font le diuin seruice, sont defendus les bruuages, qui enyurent, pouuants estancher leur soif d'eau. Apres doit offrir au terme arresté trois bestes pour se deslier & deuelopper de son vœu, vn aigneau masle, vne aignelle, & vn belier : le premier pour estre holocauste : le second pour estre sacrifice du peché : & le belier pour estre sacrifice du salut : par ce que toutes ces choses conuiennent bien à celuy qui a fait ce vœu : en premier lieu, le sacrifice d'holocauste : d'autant que non seulement il dedie au sauueur ses biens, mais aussi soy-mesme. Secondement, le sacrifice du peché, par ce qu'estant hõme, il ne s'eschappe point du peché. Tiercement le salutaire, d'autant qu'il aduouë tenir

son salut non du medecin, mais du Sauueur Dieu, & des puissances d'iceluy: car les hõmes fragiles & mortels ne sont pas suffisans de donner santé, ne donnans pas allegeance à tous, ny aux mesmes personnes: au contraire ils nuisent quelquefois, par ce que cest affaire depẽd d'ailleurs, à sçauoir des facultez & vertus des medicamens. Mais cela me fait ébahir que ces trois bestes sont amenées à diuers sacrifices, veu qu'il n'y en a pas vne de diuers genre, ains sont toutes d'vn mesme, le belier, l'agneau, & l'agnelle: la raison, c'est (comme j'ay dit peu auparauant) qu'elle veut monstrer par là que ces trois sacrifices sont comme freres, en ce que celuy qui se repent est sauué: & celuy qui est sauué, se reuiẽt & refait apres les maladies de l'ame: & tous deux se hastent d'aller à l'entiere & parfaite habitude, dont le sacrifice d'holocauste est le signe & representation. Or parce qu'en ce sacrifice l'homme s'offre luy mesme, & n'est loisible que le sacré autel soit souillé du sang humain, & faut que quelque partie d'iceluy soit sacrifiée, la loy a voulu qu'on print de luy la partie, laquelle estant ostée ne feroit aucune douleur ny dommage: estant donques le corps semblable à l'arbre, elle a voulu que les cheueux de la teste d'iceluy fussent tonduz comme les petites branches superfluës des arbres, & qu'on les mit dedans le feu auquel la chair du sacrifice salutaire cuit (chose fort pertinente & seante) à fin que quelque partie de celuy qui s'est voüé, laquelle il n'est loisible de presenter à l'autel, estant meslée à tout le moins parmy le feu du sacrifice, ser-

ue de matiere & nourriture à la flamme. Voilà les sacrifices communs à tous ceux du peuple. Il y en a d'autres que fõt les Sacrificateurs, à fin qu'ils ne pensent point en estre exẽpts & quittes, à cause des seruices, qu'ils doiuent faire en leur estat. Ce sacrifice qui leur siet fort bien, n'est pris de pasvne chose qui ait sang, ains de la tres-pure nourriture humaine, à sçauoir de la pure farine & fleur du forment : lequel sacrifice se fait tous les iours, & dure à iamais, pour l'accomplissement duquel, on prend tous les iours de la mesure sacrée la dixiesme partie, dont la moitié est offerte le matin, & l'autre à vespre, fritte dedans l'huile, ce qu'on ne mange point toutefois : car la parole de Dieu dit que toutes les offrandes du Sacrificateur doiuent estre totallement brulees & consumées du feu, sans en reseruer rien pour manger. Nous auons dit ce que pouuions dire des sacrifices. Nous parlerons maintenant, suiuant l'ordre de ceux qui offrent les hosties.

Sacrifice des Sacrificateurs.



DE CEVX QVI OFFRENT LES HOSTIES aux sacrifices.



LA loy veut que celuy qui offre les hosties soit net, tant au corps, qu'en l'ame: quand à l'ame, des passions & perturbatiōs, des maladies & vices: qui corrompent tant les paroles que les œuures: quand au corps, des taches, & d'autres choses qui ont accoustumé de le soüiller. Or elle a inuenté & ordonné pour tous les deux des purgations propres & conuenables: pour l'ame le sacrifice des bestes: pour le corps les lauemens & arrousemens d'eau, dont icy apres nous parlerons: d'autant qu'il est raisonnable de departir à la meilleure & plus excellente partie de nous en tout & par tout la prerogatiue d'ancienneté, & qu'on parle premierement d'elle. Quelle est doncques sa purification? Regarde, dit-elle, quiconque sois, si la beste que tu presentes pour hostie est entiere, sans aucu-

Ordonnance touchant la beste qui doit estre immolée.

ne tache, d'eslite, & choisie entre toutes les autres par le certain aduis, & la tres-aiguë & tres-perceante veuë des Sacrificateurs, lesquels pour la longue & continuelle experience sont duits & faits à iuger d'icelles, sans aucunement faillir : par ce que si tu ne recherches & regardes soigneusement cecy tant des yeux que de l'esprit, tu ne laueras & nettoyeras tes pechez, & toutes les taches, dont tu as esté soüillé & barboüillé durant ta vie soit par cas fortuit, & mesgarde, soit de propos deliberé, & à ton escient. Car en ce faisant tu trouueras que ceste soigneuse recherche que tu fais en l'endroit des bestes ne represente & signifie autre chose, que l'amendement de tes mœurs, la loy ne se souciant point des bestes irraisonnables : ains de ceux qui ont entendement & raison : au moyen dequoy elle ne regarde pas aux bestes qui sont sacrifiées, mais à ceux qui les presentent aux sacrifices, à fin qu'il n'y ait dedans eux aucune passion & vice qui les gaste & corrompe. Au reste, comme j'ay dit, elle veut qu'on nettoye le corps par les lauemens & arrousemens : & ne permet pas toutefois que celuy qui a esté arrousé ou laué vne fois entre incontinent dedãs l'enclos du temple : mais veut qu'il demeure dehors sept iours entiers, & qu'il s'arrouse le troisiesme & le sepiesme iour : cela fait, elle luy abandonne l'entrée & le sacrifice. Il nous faut maintenant considerer combien il y a en cecy de prouuoyance & de philosophie. Tous les hommes, presque, se lauent d'eau pure, non troublée & broüillée, plusieurs s'ar-

Lauemens du corps.

rousent de l'eau de la mer, aucuns de celle des riuieres, les autres des eaux qu'on puise des fontaines par cruches ou seaux : mais Moyse ordonne que la cendre, qui est demeurée du feu du sacrifice, soit preparée (comment cela ce fait tout incontinent sera declaré) & qu'en prenant quelque peu on le iette dedans vn pot, & à l'instant qu'on espande dessus l'eau : apres cela qu'on moüille en ceste meslange vne branche d'hyssope, & qu'on en arrouse ceux qui doiuent estre nettoyez. La cause de cecy, pourroit estre non hors de propos, telle. Il veut que ceux qui vont au seruice du vray Dieu se cognoissent premierement, & leur propre essence : car comment la personne, qui n'a point de cognoissance d'elle-mesmes pourra elle comprendre la tres-haute puissance de Dieu, laquelle surmonte toutes choses? Or nostre essence pour le regard du corps, c'est la terre & l'eau, dont il nous souuient lors de cest arrousement, croyans qu'il n'y a point de meilleure purgation, que de cognoistre quel on est, & de quelles choses on est composé : de la cendre & de l'eau, des choses qui ne sont dignes qu'on en face compte & estime : par ce que celuy, qui entendra bien ce propos, se détournera incontinent de l'ennemie & traistresse presomption, & ostant tout orgueil, rentrera en grace auec le bon Dieu, lequel hait ces vices : d'autant qu'il est dit, en quelque lieu que la personne qui manie des propos ou œuures hautaines, non seulement il irrite les hommes, mais aussi il irrite Dieu le tres-iuste, & Createur de toutes choses

Arrousemēt de ceux qui deuoient estre purgez.

choses bonnes. Lors donques de cét arrousement nous sommes tellement poussez & resueillez, que peu s'en faut que les elemens, l'eau & la terre, iettans haut & clair vn cri, ne dient: *Nous sommes l'essence de vostre corps: la nature, c'est à dire, l'art diuin, nous meslant l'vn parmi l'autre, nous a transformé en vne forme & face humaine. Lors de vostre generation vous auez esté bastiz & composez de nous, & de rechef quand il vous conuiendra mourir, estans dissouls & dessemblez, retournerez en nous: parce qu'il ne se peut faire que ce qui se corrompt, s'en aille à neant: mais il finit là, dont il a pris commencement.* Il est maintenant temps que nous nous acquittions de nostre promesse, & que nous declarions quelle est la proprieté de cette cendre: car elle ne prouient pas seulement du bois vsé & consumé par le feu, ains aussi de la beste propre à ceste purification. La loy commande que la genisse rouge, qui n'a point encores senty le ioug, soit amenée & tuée hors la ville: en apres que le grand Sacrificateur prenant du sang d'icelle arrouse sept fois tout ce qui est au deuant du temple. cela fait qu'on la brusle toute entiere, auec la peau, les cornes, & le vẽtre plein d'ordures & excremẽs: & quand la flamme appetissera, qu'on iette au milieu ces trois choses, du bois de cedre, de l'hyssope, & du cumin: & estant esteinte, que l'hõme pur & net recueille la cendre, & la serre hors la ville en vn lieu net. Nous auons ailleurs declaré en nos allegories ce qui nous est representé & signifié par ces signes. Il est

Remonstrance de l'eau & de la terre.

Sacrifice de la genisse rouge.

Preparation pour deuëment participer au sacrifice.

donques necessaire que les personnes qui se deliberent d'aller au temple pour estre participans du sacrifice, se parent & nettoyent leurs corps, & auparauant iceluy, l'ame: car c'est sa maistresse & royne, en toutes choses meilleure & plus excellente que le corps: aussi est elle participante de la nature diuine. Or les choses qui embellissent & nettoyent l'esprit, sont la sapience, & les preceptes de sapience, qui la conduisent à la contemplation du monde, & de toutes les choses, qui sont en iceluy: la compagnie & assemblée sacrée des vertus, les belles & loüables œuures, qui prouiennent d'icelles. De ces choses quiconques sera orné & paré, qu'il aille hardiment au temple, qui luy est familier, & comme vn repaire & manoir de tous les autres le meilleur, se presentant & s'offrant luy mesmes pour hostie: mais l'autre dedans lequel logent & dressent leurs embusches les conuoitises meschantes & iniustes, qu'il se cache & demeure à part, retirant son eshontée & effrontée folie, & sa trop grande hardiesse & outrecuidance: ce sera son profit de se monstrer humble & modeste: car le temple du vray Dieu n'est point ouuert aux sacrifices profanes: Ie dirois volontiers à ce personnage là: *Mon ami, Dieu se resiouït non des × Hecatombes, qu'on luy ameine, n'ayant besoin de toutes les choses du monde dont il est maistre & Seigneur; mais il se resiouït des bonnes ames, & des personnes qui s'exercent à la saincteté, desquelles il reçoit volontiers les petits gasteaux, l'orge, autres choses de petit pris, comme si c'estoyent choses delicieuses & de grand pris, & les*

Choses qui embelissent l'esprit.

× C'estoit le sacrifice à cent bœufs.

C'estoit de farine qu'on detrempoit auec de l'huyle, & en faisoit on des tourtes.

preferant aux riches & magnifiques : que quand ils ne luy porteroient rien qu'eux mesmes accomplis & parfaits en toute vertu & honnesteté : ils luy presenteroient vn tresbeau sacrifice en l'honorant, comme le bienfaicteur & sauueur du monde, par hymnes & loüanges, qui procedent tant des organes & parties, qui forment la voix, que des autres façons, ausquelles la langue & bouche se taisent, seulement les cris se font en l'entendement, qui sont entendus du seul Dieu, ne les pouuant les oreilles, des hommes entendre: Que ce propos soit vray, & non mien : mais de la nature, l'euidence le tesmoigne, faisant foy claire & apparente à ceux qui ne prennēt point plaisir à debattre les choses veritables & y contredire, ni par vne opiniastreté à estre incredules. La loy aussi le tesmoigne, commandant de dresser deux autels differens en matieres, lieu & vsage : que l'vn est basty de pierres amassées & non taillées, & est dressée en l'allée du paruis, prés l'entrée du temple en plain air & à descouuert, destiné à l'vsage des hosties sanglātes: l'autre est d'or, & est situé au lieu secret bien auant dedans la premiere courtine & voile : n'estant veu de personne, que des Sacrificateurs, qui lors qu'ils font l'office, sont chastes, s'abstenans de la compagnie de leurs femmes, & est destiné pour les parfums & odeurs. Par là appert, que Dieu fait plus de cas d'vn petit morceau d'encens, qui luy est offert par vn saint homme, & l'estime de plus grand pris & valeur, qu'il ne fait vne infinité de bestes, que quelque meschant luy pourroit sacrifier : car à mon aduis,

Offrande agreables à Dieu.

Deux autels dressez.

d'autant que l'or est meilleur & plus precieux que les pierres, & le † secret oratoire plus sainct, qu'vn autre lieu, d'autant aussi est meilleure & plus excellente l'action de graces par les parfums, que n'est celle qui se fait par les hosties sanglantes. Parquoy non seulemẽt l'autel des odeurs & parfums a esté honoré pour la richesse & haut pris de la matiere, pour l'ouurage des ouuriers, & la sainteté du lieu : mais aussi par ce que l'ordonnance veut qu'auant tous les autres sacrifices, se face tous les iours illec le sacrifice de ces choses-cy, rendant graces à Dieu: car il n'est permis de presenter dehors le temple l'hostie d'holocauste, au parauãt que de presenter des senteurs de grand matin au dedans. Cela ne signifie autre chose, sinon que Dieu ne fait compte de la pluralité des hosties, qui sont immolées, ains du trespur esprit raisonnable de celuy qui les offre. Que si le iuge, qui se delibere de iuger saintement, ne prend presens d'aucune des parties dont il est iuge, autremẽt il se rend coulpable de corruption: non plus quelqu'autre homme de bien d'vn meschant riche: penseras-tu que Dieu, qui est suffisant de luy mesmes, & n'a affaire d'aucune creature, se laisse corrõpre par presens? Luy, qui est le souuerain & tresparfait bien, la viue & perdurable fontaine de Prudence, de Iustice, & de toute vertu, ne reiettera-il pas les offrandes des meschans? Au reste, celuy qui les offre, n'est il pas le plus effronté du monde, donnant à Dieu de ce qu'il a acquis en faisant tort à son prochain, en le pillant, en luy reniant ce qu'il a en

† Adyton c'estoit le lieu au temple plus secret, dedans lequel n'estoit loisible d'entrer qu'au Sacrificateur.

Dieu n'a agreable la pluralité des hosties, mais l'esprit pur.

Iuge incorrompu.

garde, & le trompant, comme si Dieu estoit participant, & deust auoir sa portion du larrecin? Certainement ie puis bien dire, que celuy là, qui fait ces offrandes est le plus mal-heureux de tous les hommes: car de deux choses l'vne: ou il s'attend bien que son peché ne sera point descouuert, & cogneu: ou qu'il viendra en euidence, s'il estime qu'il ne sera point apperçeu, il est ignorant de la puissance de Dieu, qui voit & oit tout: mais s'il a opinion qu'il sera reuelé & cogneu, il est bien hardi de donner à cognoistre ce qu'il falloit cacher. Cela est il beau de presenter les marques & enseignes des choses mal acquises, & faire vne monstre de méchãtes premices à Dieu? Que cestuy-là ne fait-il ce discours en soy mesmes, que ny la loy ne reçoit riẽ de l'iniquité & meschãceté, ny le Soleil des tenebres: or Dieu est le premier patron des loix, & le Soleil du Soleil, esclarcissant, luy, qui est intellectuel, le sensuel, distribuãt de ses fontaines inuisibles, des clartés visibles à celuy qui veut voir. Ce qui reste concerne l'autel. *Le feu*, dit la loy, *brulera tousiours en l'autel, & ne sera point esteint*. Ie croy que cecy a esté ordõné pour bonne raison: car d'autant que les graces de Dieu sont perdurables, & ne faillent iamais, n'estans interrompues & discontinuées, l'homme en ayant tant de nuict que de iour la iouïssance, il a esté besoin que la sainte flamme, laquelle est le signe & representation de l'action de graces, fust tousiours ardante, sans iamais estre esteinte. Peut estre aussi que par la duree & presence de ce feu, elle veut ioindre & vnir

La loy ne reçoit rien du meschant non plus que le Soleil des tenebres.

les vieux ſacrifices auec les nouueaux ; eſtans touſiours vn meſme feu allumé, par lequel tous les deux ſont ſacrez, afin que l'action de grace ſoit parfaite & entiere : combien que ſelon les occaſions, qui ſe preſentent quelquefois, on amene plus d'hoſties, quelquefois moins. Or toutes ces choſes, qui ont eſté dites, ont vn ſens caché lequel il faut éplucher à la verité ſelon les regles de l'allegorie. L'autel de Dieu eſt l'ame du ſage, recognoiſſant le plaiſir que Dieu luy a fait, baſtie & compoſée de nombres parfaits & ſolides, qui ne ſe diuiſent & partiſſent point, d'autāt qu'il n'y a pas vne partie de vertu inutile : la ſacrée lumiere eſt touſiours en icelle ardēte, & le garde-on de peur qu'elle ne s'eſteigne : ceſte lumiere eſt la ſageſſe, comme au cōtraire les tenebres de l'ame c'eſt l'ignorance : car ce qu'eſt la lumiere ſenſible en l'endroit des yeux, telle choſe eſt la ſcience à la raiſon, cette lumiere ne ſ'eſteignant iamais ains eſclairant touſiours à la contēplation des choſes incorporelles & intellectuelles. Apres elle dit : *A toute offrande vous y mettrez du ſel.* Par ce propos elle monſtre (comme i'ay dit auparauant) la perpetuelle durée, d'autāt que le ſel apres l'ame cōtregarde les corps : car comme l'ame eſt cauſe que les corps ne ſe corrompēt point, auſſi le ſel, les ſerrant & eſtreignant, les entretient & les rend aucunement immortels : à raiſon de que la loy l'appelle en ce lieu Thyſiaſterion, luy ayant donné ce nom fort propre & d'eſlite, à raiſon qu'il contregarde les hoſties. Si donques la chair eſt conſumée par le feu, la preuue ſera toute euidente

Regles d'Allegorie.

L'autel de Dieu eſt l'ame du ſage.

Lumiere ineſtinguible.

Les tenebres de l'homme c'eſt l'ignorance.

Proprieté du ſel.

θυσιαστήριον παρὰ τὸ διατηρεῖν τὰς θυσίας.

que l'hostie n'est point reputée sacrifice, ains l'ame, & la bõne affection de celuy qui la presenté au sacrifice fortifiée & rẽforcée par la vertu. Outre ce elle ordonne que toute les hosties soient sans leuain & miel, ne voulant point qu'õ porte pas vn de ces deux à l'autel, le miel parauãture, par ce que l'abeille qui l'amasse & cueille, est beste immonde, engẽdrée, comme on dit, de la pourriture & corruptiõ des bœufs, ainsi que les guespes & bourdons des corps des cheuaux: ou par là nous est donné à entẽdre que tout plaisir mõdain excessif & profane est doux à boire & à aualler: mais apporte incontinent apres des douleurs & lãgueurs ameres & difficiles à guerir: dont necessairement aduiẽt que l'ame, estãt esbranlée, & troublée, ne se peut dresser fermemẽt: le leuain, à raison qu'il enfle & fait croistre: ce qui est aussi vne figure, qui signifie, que celuy qui s'approche de l'autel, ne se doit pas hausser & esleuer, estãt enflé d'orgueil, mais faut que, regardãt à la grandeur de Dieu, il ait sentimẽt de l'infirmité de l'homme, qui est mortel, cõbien qu'il soit plus heureux que les autres hõmes, & par vn discours raisõnable, qu'il retiẽne son haut & fier courage, foulãt aux pieds la traistresse presomption. Que si le Createur de toutes les creatures, desquelles il n'a que faire, ne regardant point à sa grande & excessiue puissance & autorité, mais à ton infirmité, t'a fait participant de sa misericorde, remplissant tes disettes & necessitez, pour lesquelles tu estois fasché & desplaisant; que te conuient il faire en l'endroit des hõmes, qui te sont parens

Le miel deffendu à l'autel.

Il faut fouler aux pieds toute presomption.

de nature, faits & composez des mesmes elemens que toy, veu que tu n'as rien apporté en ce monde, ny toy-mesme? Car, monsieur le braue, tu és venu tout nud, & t'en retourneras derechef tout nud, ne receuant de Dieu, pour ton vsage, que le temps, qui est entre la natiuité & la mort, pendant lequel tu n'as autre chose à faire que d'auoir soin d'estre cõmunicatif, humain, doux, amiable, & vertueux, rejettant le vice inegal, iniuste, & estrãge, lequel rend l'hõme, qui est selon nature le plus doux de tous les animaux, cruel & sauuage. La loy, d'auãtage, commande que la chãdelle & lumiere soit ardente, & brule dedans le voile au chãdelier sacré, pour plusieurs raisons: l'vne, afin qu'estant faillie la lumiere du iour, & venant apres elle la clarté de la chandelle, les choses sacrées reluisent lesquelles ne tiennent rien des tenebres, & de l'obscurité, à l'exemple des astres, qui monstrẽt leur propre clarté lors que le Soleil se couche, ne laissans point le rang, qui leur a esté ordonné au monde: l'autre, afin que la nuict il se face quelque chose qui fraternise auec les sacrifices du iour, & leur corresponde pour acquerir la grace de Dieu: & en ce faisant qu'on ne laisse passer pas vn temps sans rendre graces à Dieu, & principalement celuy de la nuit, qui est fort propre & commode: car il est bien raisonnable d'appeller sacrifices la clarté de la tressainte lumiere, qui luit au dedans du lieu. Il y en a vne autre troisiesme, laquelle est necessaire: car puis que non seulement nous receuons des biens en veillant, mais aussi en dormãt, nous

Consideratiõs de l'humanité.

Iob. 10.

La lumiere tousiours ardente dans le voile.

donnant, Dieu, qui est liberal & magnifique, le dormir pour le soulagement de nous, qui sommes mortels, & pour le profit du corps & de l'ame : du corps estāt iceluy lasché & deliuré les trauaux du iour : de l'ame, estant icelle allegée des soins, & soucis, & retournant de ceste confusion & trouble de sens chez elle, pour pouruoir lors à ses affaires, la loy à bon droit a iugé estre raisonnable de partir les actions de graces, & que pour le veiller on feroit les sacrifices, & pour le dormir, & les profits qui en reuiennent, on allumeroit les chandelles sacrées. Voilà les commandemens & defenses de la loy, auec d'autres semblables, qui appartiennent à la religion & ceremonies. Il faut maintenant tirer de là, ce qui est de la philosophie, & peut seruir à nostre instructiō. Il semble que la loy vueille dire : Dieu ne demande rien de toy, ô esprit, qui te puisse greuer, qui soit de plusieurs & diuerses sortes, & difficile à faire, mais simple & facile : c'est de l'aimer, comme ton bien faicteur, ou le craindre comme ton Prince & Seigneur, de marcher par tous les sentiers, qui luy plaisent, de l'adorer & l'honorer, non par acquit, mais de tout ton entendement, remply de toutes bonnes & saintes pensées, qui ne tendent qu'à l'amour d'iceluy, d'embrasser ses commandemens, & honorer les loix diuines: en faisant cecy, tu demeureras tousiours en vne mesme nature, sans estre aucunement changé. Que si quelque chose du monde deuient meilleure, le Soleil, la Lune, la grande compagnie des autres astres, ou tout le Ciel, ou la terre

Le dormir donné de Dieu pour le soulagement du corps & de l'ame.

Il n'y a rien de difficile en ce que Dieu nous a commandé.

s'esleuant en vne grande hauteur de montaignes, ou s'eslargissant, comme si c'estoit vne chose liquide & coulante, en vne large plaine: ou la mer se changeant en douceur, & deuenant bonne à boire, ou les riuieres se débordant & regorgeant égales aux mers: chacune neantmoins retourne en son premier estat, estant remise aux mesmes bornes, ausquelles elle auoit esté rangée & arrestée lors qu'elle fut faite premierement: or toy deuiendras meilleur, ne faisant aucune faute: y a il quelque chose difficille & penible? Il ne nous faut pas trauerser des mers non nauigables, ou voyager par mer au milieu de la tempeste, estãs enuironnez & agittez haut & bas des vagues & vents impetueux & contraires, ny marcher par des sentiers rudes, & non hantez, esquels n'y a aucune forme de chemin, ny passer par des destroits pleins de brigans & de bestes sauuages, qui courent sus aux passans, ny de veiller toute la nuict à descouuert pour garder les murailles, de peur que les ennemis, qui sont aux embusches, & menassent des plus grans dangers du monde, ne nous fassent mal. Arriere tout celà. A dieu ne plaise qu'il soit parlé en l'endroit des gens de bien, & sur tous propos de cas si estrange. Il faut plutost vser de meilleurs termes, & souhaits plus doux és choses tant vtiles & proffitables. Que seulement l'ame jette vne œillade, & face signe qu'elle est contente de faire seruice & honneur à son Dieu, incontinent elle le trouuera tout prest & facile. Ne sçais tu pas que tant ce Ciel sen-

ſuel qu'on voit, que celuy que nous imaginons en noſtre eſprit, qu'on pourroit nommer le Ciel du Ciel, eſt à Dieu ? Ne ſçais-tu pas auſſi que la terre & toutes les choſes qui ſont en icelle, bref tout le monde, tant celuy qu'on voit, que l'inuiſible & incorporel, ſelon le patron & exemple duquel le noſtre a eſté creé, eſt à Dieu ſi eſt-ce que luy choiſiſſant de tout le genre humain les vrais hommes d'eſlite, & ſe les reſeruant, a bien daigné ſe ſoucier d'eux, les appellant à ſon ſeruice : luy qui eſt la viſue & eſternelle ſource de tous biens, dont toutes les autres vertus arrouſées ſourdent plus douces & ſauoureuſes à boire, que n'eſt le Nectar & la boiſſon des Dieux, & non moins, propres pour acquerir l'immortalité. Certainement ceux ſont miſerables, & mal-heureux, qui ſ'eſtrangent de ce beau & laborieux banquet de vertu : & encores plus mal-heureux les autres, qui ne gouſterent iamais de l'honneſteté, veu qu'il eſt ſi aiſé de ſe reſiouïr & ſ'eſbatre auec la iuſtice & ſainɛteté. Il faut bien dire qu'ils ſont incirconcis du cœur, comme dit la loy, & pour la dureté de leurs mœurs, rebelles, fiers, farouches, & deſobeïſſans. La loy les admonneſte, en diſant: *Soyez circoncis de la dureté de voſtre cœur*: faites en ſorte que ceſte dureté & rebellion de voſtre cœur ſoit rongnée & retaillée: c'eſt à dire, raſez ſoigneuſement & dechaſſez les vanitez & opinions ſuperflues de voſtre eſprit, que les démeſurées & impetueuſes paſſions ont ſemées & augmẽtées dedans vous, & que la mauuaiſe

Dieu a ſoin de ceux qu'il a eſleu.

Mal heureux qui s'éloignẽt du banquet de la vertu.

Il faut circoncire la dureté de noſtre cœur.

laboureuse de l'ame a planté, qui est la follie & ignorance : au reste *le chignon de vostre col ne soit dur.* comme s'elle vouloit dire. Que vostre esprit ploye & fleschisse, n'estant point rebelle: ne s'estudie d'estre si estrange & ombrageux, qu'il ne vueille rien apprendre, se faisant par ce moyen grand tort: mais se dépoüillant de ces façons estranges & rudes, comme de ses ennemies, qu'il se range aux choses honnestes & raisonnables, en obeïssant aux loix de nature. Ne vois tu pas autour de l'essence de Dieu les premieres & tres-grandes puissances, à sçauoir la bien-faisante, & la punissante ? la bien faisante est nommée Dieu : d'autant que par icelle il a tout fait & embelly: l'autre s'appelle maistresse, qui a la puissance & super-intendance sur toutes les choses. Dieu n'est pas Dieu seulement des hommes, ains aussi Dieu des dieux: il est grand, & son estre est vn vray estre : il est fort & puissant, & toutefois ores qu'il soit si grand en vertus & puissances, il prend neantmoins pitié & compassiõ des pauures, qui sont en necessité, ne dédaignant estre le iuge des estrangers, des orphelins, & des vefues: tellement que ne faisant compte des Roys, des Princes, & des grands Seigneurs: il fait dignes les humbles & petits de ce priuilege & honneur: les estrangers, par ce qu'ils ont laissé la façon de viure de leurs pays, en laquelle ils auoient esté nourris, pleine d'abus, de mensonges, & de vanité & superstition, & estans deuenuz vrais amoureux de la verité, se sont addressez au seruice & honneur de Dieu, au moyen

Les plus hautes puissances de Dieu.

Dieu est la sauuegarde des estrangers, orphelins & des vefues.

de quoy ils sont participans du priuilege qui est bien seant & conuenable aux seruiteurs de Dieu qui est l'aide & secours d'iceluy, à fin qu'il ne semble point qu'ils se soient en vain retirez vers luy: les orphelins & vefues, par ce qu'ils n'ont personne, qui se soucie d'eux : estans les orphelins priuez de leurs peres & meres, & les vefues de leurs maris : tellement que n'ayans support & aide d'ame, ne sçauent où se retirer : pour ceste cause ne sont point frustrez de l'esperance qu'ils ont en Dieu : car estant luy de son naturel doux & misericordieux, il ne les abandonne iamais, mais en a soin & soucy. *Dieu seul*, dit la loy, *soit ta hautesse & ta tres-grande gloire.* Ne te glorifie point ny aux richesses, ny en ta Seigneurie & gouuernement, ny en la beauté de ton corps, ny en ta face, ou autres choses semblables, pour raison desquelles, les gens sans entendement ont coustume de s'orgueillir, faisant ce discours en toy mesmes: Que premierement ces choses ne tiennent rien de la nature du bien : secondement qu'elles se changent soudainement, & fletrissent aucunement, auant qu'elles soient fleuries à bon escient: Embrassons ce beau & loüable seruice de Dieu, & encores qu'il aduienne que nous soyons vaincus de nos ennemis, n'ensuiuons pas toutesfois leurs impietez & meschancetez en ce où ils pensent monstrer leur affection & amour enuers Dieu, bruslans leurs fils & leurs filles en l'honneur de leurs Dieux : non que ce soit la coustume de tous les Barbares de brusler leurs enfans, (car ils ne sont pas si cruels de leur

Il faut que Dieu soit nostre gloire.

Ceux qui embrassent le seruice de Dieu se doiuent garder de superstition.

naturel, que ce qu'à grande peine ils voudroient faire à leurs mortels & capitaux ennemis en la guerre, ils eussent le cœur de le faire en la paix à leurs tres-proches & tres-chers enfans) mais par ce que pour en parler à la verité, ils bruslent & corrompent les ames de ceux qu'ils ont engendré, ne grauans dedans leurs tendres esprits les commandemens veritables d'vn seul & vray Dieu. Estans doncques vaincuz de nos ennemis, gardons nous bien de tomber en leurs superstitions, & ne nous laissons point entrainer de leurs prosperitez, comme si la vraye religion, & le seruice de Dieu leur eust fait gaigner la victoire: car à plusieurs aduiennent soudainement, lors qu'ils n'y pensent point, des prosperitez, comme si c'estoit vne embusche & appast de tres-grandes miseres: peut estre aussi qu'ils gaignent la victoire, de laquelle ils sont indignes, à fin que nous receuions plus grand dueil & déplaisir, nous faisans grand mal de ce qu'ayans esté nez en vne republicque cherie & aimée de Dieu, nourris aux loix qui tendent à toute vertu, & enseignez dés nostre premier aage en toute bonne doctrine propre & conuenable à l'homme, nous n'en faisons compte, & embrassons ce qui est à la verité digne de mespris estimans les choses graues & d'importance, jeux d'enfans, & les friuoles de nul prix, graues & de consequence. Que si quelqu'vn prenant le nom & l'habit de Prophete, & faisant semblant d'estre espris de l'esprit de Dieu, nous vouloit induire à la superstition des Dieux controuuez

La prosperité est quelquefois appast de misere.

Il ne faut croire aux faux prophetes.

par les villes, ny adioustons point foy, ny nous laissons tromper sous le nom de Prophete : parce que celuy là est vn anchanteur, non pas Prophete : & d'autant qu'il a forgé & controuué des propos faux & pleins de mensonge, ores qu'il nous soit frere, ou enfant, ou fille, ou femme, parent, ou grand amy, & fort familier, si sous ombre de ceste familiarité il nous a voulu seduire à l'impieté, qu'il tient, nous poussant & incitant à mettre nostre affection à la superstition des payens & gentils, & venir aux mesmes sacrifices & offrandes, faisons le mourir comme vn ennemy commun, ne nous soucians du sang & de la parenté : & annonceons & publions à tous ceux qui aimēt l'honneur de Dieu, les propos qu'il a tenu, lesquels vistement accourent pour faire la punition de la meschante personne, iugeans estre œuure sainte de la tuer : car en nous ne doit estre qu'vne priuauté & vn bulletin d'amitié, qui est de plaire à Dieu, & dire & faire toutes choses pour son honneur : au moyen dequoy nous deuons rejetter les parentez, qu'on dit sourdre & naistre de nos ancestres, à raison du sang : semblablement les alliances qui viennent des mariages, & autres semblables occasions de priuauté, s'elles ne tendent au mesme but, à sçauoir à l'honneur de Dieu, lequel est le ferme lien de l'amitié jointe & vnie, ne pouuant estre deslié : en ce faisant nous aurons en eschange vne autre parenté plus sainte & honorable. La loy cōferme ma promesse, disant que ceux qui font choses agreables à la nature, & belles,

ſont enfans de Dieu: par ce qu'elle dit : *Vous eſtes enfans au Seigneur noſtre Dieu , auſsi a il ſoin de nous comme vn pere de ſes enfans* : vray eſt que le ſoin qu'il a de nous eſt, à mon aduis, autant differant de celuy des hommes, d'autant que luy, qui eſt le tuteur & curateur, eſt plus grand que les hõmes. La loy au ſurplus a chaſſé de la ſainte republique vn tas de ceremonies, qui ſe font aux apprentiſſages & inſtructions de certains myſteres, & toutes telles eſtranges façons & prophanes vanitez d'enchantements & enſorcelemens : ne voulant point que ſes citoyens, qui ſont nourriz en vne bonne police, dépendans de ces ſuperſtitions, delaiſſent la verité, & paſſent les nuits en ces reſueries, au lieu de pourſuiure les belles choſes qui ſe font en pleine clarté & de iour. Que nul doncques des diſciples & de la ſuitte de Moyſe face ſon apprentiſſage en tels myſteres, ny les monſtre & en face profeſſion : d'autant que tous les deux, apprendre & monſtrer ces fauſſes ceremonies n'eſt pas vne petite impieté, ains vn œuure deteſtable deuant Dieu. Car ſi ces myſteres ſont beaux & profitables, pourquoy eſt ce que vous, Meſſieurs les docteurs qui les enſeignez, eſtes enfermez lors que les tenebres ſont eſpaiſſes, faiſans proffit ſeulement à trois ou quatre hommes, veu que vous pouuez en la preſence de tous, tout au milieu du marché, mettre en euidence & en veuë ce que penſez eſtre bon à autruy, à fin qu'il ſoit loiſible à tout le monde d'y accourir ſans crainte pour eſtre participant d'vne meilleure, & plus heureuſe vie : car l'enuie

eſt

est separée de la vertu. Que ceux, qui font choses dommageables soient confus de honte, & cherchans les cachetes, les retraites, & la nuict espaisse, soient cachez, ombrageãs & couurans leur grande meschanceté, à fin que personne ne la voye: mais soit donnée à ceux qui font le profit publicque, vne liberté: & s'en aillent de iour au milieu du marché, se presentans aux grandes assemblées des hommes, faisans reluire leur vie comme vn pur & net Soleil, aidans par le moyen des principaux sens les assemblées lesquelles voyent choses dont la veuë est aggreable & merueilleuse, & oyent, & soyent repeuz de propos doux & amiables, qui ont coustume de resiouïr les esprits non du tout ignorans. Ne voyez vous pas que la nature ne cache aucun de ses œuures tant beaux & loüables, comme les astres & tout le Ciel: mais les a mis en euidence, tant pour la resiouïssance de la veuë que pour l'amour de la Philosophie? N'a elle pas fait paroistre les mers, les fontaines, les riuieres, la bonne temperature & disposition de l'air, les biens pour les saisons de l'année, toutes sortes de plantes, d'animaux, & infinis fruits pour l'vsage & resiouïssance des hõmes? Ne falloit-il pas que en suiuant la volonté d'icelle, vous presentissiez les choses necessaires & profitables à ceux qui en seroient dignes? Et toutefois le plus souuent auient que nul homme de bien est initié & enseigné en vos beaux mysteres, mais en leur lieu sont des larrons, des pirates, & escumeurs de mer, des compagnies de femmes abominables & impudiques, pour-

ueu qu'elles baillent aux docteurs & maistres des mysteres de l'argent. Que toutes telles personnes soient chassées & bannies des bornes de la ville & Republique bien reglée, en laquelle l'honnesteté & la verité est prisée & honorée. C'est assez parlé de cecy. La loy estant fort curieuse de la societé humaine, & de la charité, & ne faisant autre chose que les prescher, a conserué la dignité & majesté de toutes les deux vertus, ne permettāt à pas vn de ceux qui sont si entachez de vilains vices & maladies, qu'ils n'en peuuent estre guaris, de se retirer vers elles, mais les renuoyāt bien loin. Sçachant doncques qu'aux Eglises & assemblées beaucoup de meschans hommes se coulent & y sont cachez, n'estans apperceuz pour la grande foule qui y est, à fin que cela n'auienne, elle chasse par son edit tous ceux, qui sont indignes de la saincte compagnie, commençant aux personnes qui sont malades de la vilaine maladie à sçauoir aux bardaches, moitié hōmes & moitié femmes, lesquels contrefaisans le vray charactere de nature, se transforment par force en l'affection & façon des femmes impudiques. Elle chasse semblablement les chastrez, & ceux à qui on a couppé les genitoires, d'autant que pour entretenir la fleur de leur beauté, & à fin qu'elle ne flaistrisse aisément, ils ont changé la marque du masle en la forme & espece feminine. Elle chasse d'auantage, non seulement les paillardes, mais aussi leurs enfans, qui portent quand & quand eux la vilenie de leur mere, d'autant que leur premiere conception & generatiō a esté faussée. Ce lieu (s'il y en a en au-

Ces vicieux chassez de la saincte compagnie.

en un autre) reçoit allegorie, estant plein de contemplation philosophique. Car il ne se trouue pas seulement vne sorte de gens iniques & meschans, mais il y en a de beaucoup de sortes & differentes: par ce que aucuns dient que les formes & especes incorporelles ne sont qu'vn nõ vain, de nulle vraye chose, separans l'essence grandement necessaire d'auec le sujet, laquelle est le patron original de tout ce qui est specifié & mesuré par les qualitez: les sainctes tables de la loy appellent ceux là chastrez, d'autant que ce qui est brisé & écaché, est priué de qualité & forme, n'estant autre chose (à proprement parler) sinon vne matiere sans forme: au semblable l'opinion qui oste les idées & formes, cõfõd toutes choses, & nous remene quasi, comme derriere la tapisserie des eschaffaux, le Chaos, confusion, & informité qui estoit auparauant la parfaite creation & distinction des elemens: or il n'y a rien plus absurde que cela: par ce que Dieu a fait toutes choses, de la matiere, combien qu'il ne l'ait maniée, d'autant qu'il ne falloit pas que Dieu, qui est Tout-puissant, tout sçauant & tres-heureux, touchast vne matiere rude, brouillée, & meslee: au moyen dequoy il a vsé des puissances incorporelles, qu'on appelle proprement Idées, pour bien former chaque genre: certainement ceste opinion introduit vn grand desordre & confusion: car ostant les choses par lesquelles les qualitez sont, elle oste quand & quand les qualitez. Les autres, comme s'ils vouloient gagner le prix en opinions fausses & meschantes,

Ce mot Thladias ou θλαδιας signifie mieux cecy, & se prend pour celuy qui a les genitoires froissez & écachez.

Idées, puissances incorporelles.

Amour de soy-mesme.

vont plus auant, enuelopant auec les Idées la substance & nature diuine, & desniant estre vn Dieu: trop biẽ qu'on le fait à croire pour le profit des hommes, & leur donner vne crainte de celuy qu'on dit estre present par tout, & voir tout: ceux-là sont steriles ne produisant aucun fruit de la philosophie : & faisans profession de la plus grande meschanceté qui soit au monde, qui est † l'atheïsme. Les trosiesmes qui ont taillé & tenu autre & contraire chemin, ont introduit vne grande trouppe de Dieux masles & femelles, vieux & ieunes, remplissans le mõde de plusieurs diuinitez & puissances celestes, à fin qu'ils retrencheassent de l'esprit des hõmes la foy, & croyance du vray Dieu: ceux-cy ont esté en figure & signes surnõmez par la loy du nom de la paillarde: car tout ainsi que les meres paillardes ne sçauent qui est le vray pere de leurs enfans, ny en peuuent arrester vn certain, mais en nomment plusieurs, voire presque tous leurs amoureux, qui ont eu leur compagnie : aussi ceux qui se forgent plusieurs & faux Dieux, sont si aueuglez, qu'ils ne cognoissent point le seul & vray, lequel dés leurs berceau ils deuoient apprendre estre le seul but, ou le plus excellent. Car quelle science peut estre plus belle que la doctrine du vray Dieu ? Elle chasse aussi les quatriesmes & cinquiesmes, qui tendent bien à vne mesme fin, toutefois ils ne prennent pas les mesmes moyens, par ce que tous les deux estans jaloux d'vn grand mal, qui est l'amour de soy-mesme, ont party, comme quelque heritage, l'ame entiere, composée de la partie

C'est à dire mespris & ignorance de Dieu.

Idolatrie, paillarde.

Il n'y a plus belle doctrine, que la cognoissance de Dieu.

raisonnable & irraisonnable ; tellement que les vns ont pris pour leur lot la raisonnable, à sçauoir l'entendement; & les autres l'irraisonnable, laquelle est distribuée & diuisee par sens. Ceux qui tiennent le party de l'entendement, luy attribuent la principauté des choses humaines, & disent qu'il a puissance de retenir en la memoire les choses passees, de comprendre d'vne forte imagination les choses presentes, & de préuoir par vne probable conjecture les choses qui doiuent auenir: C'est luy qui a trouué le moyen de semer & planter la bonne terre grasse, tant celle des montagnes, que celle de la plaine, en trouuant l'agriculture tres-profitable à la vie humaine: C'est luy qui prenant garde aux astres du Ciel, a rendu la nature * de la mer, par des inuentions meilleures & plus excellentes qu'on ne pourroit dire, nauigable: c'est luy qui a inuenté les lettres, la musique, & les sciences humaines, & les a menees & conduittes iusques au bout: c'est luy qui a mis en lumiere la Philosophie, vn tres-grand bien, & qui par les parties d'icelle a aidé grandement la vie humaine; à fin que par la Logique, on se donnast garde de la tromperie, qui pourroit estre en l'oraison ou parole: par la Morale, on corrigeast & amendast ses mœurs: par la Physique & naturelle on paruint à la cognoissance du Ciel, & du monde. Outre ces loüanges, ils en racontent encores plusieurs autres, les amassant & entassant les vnes sur les autres, lesquelles se peuuent bien rapporter aux especes susdites: au moyen dequoy il n'est besoin que nous

Excellence de l'entendement.

L'interprete lit au texte Grec, θαλάσσης, la mer, au lieu χέρσου, qui signifie terre.

La Science qui consiste en raisons.

Logique.

La Phisique.

Celle qui traitte des mœurs.

Phisique, ou Science de nature.

Vsage excellent des parties sensitiues.

nous trauaillions d'auantage à les reciter. Les autres qui tiennent fort pour les sens, n'augmentent pas moins leur loüange, nombrans & discourans les vsages qui viennent d'eux : car ils disent qu'il y en a deux qui sont cause que nous viuons, le goust, & l'odorement, & deux autres qui sont cause que nous viuons bien, la veuë & loüye: d'autant que par le moyen du goust les nourritures des vãides sont enuoyees au corps : & par les narines l'air, lequel tout animal attire pour estre nourry & soustenu tant en veillant qu'en dormant, dont la preuue est euidente; car si tant soit peu, le cours de la respiration est retenu par faute d'air la mort irremediable necessairement s'ensuit. Au reste la veuë, qui est vn des sens qui seruent à la Philosophie, & par le moyen desquels nous auient le bien viure, voit la lumiere & clairté, qui est la plus belle chose qui soit au monde, & par le moyen de la clairté tout le reste, comme le Soleil, la Lune, les Astres, le Ciel, la terre, la mer, infinies sortes de plantes, & d'animaux, & generallemẽt tous les corps, les figures, & grandeurs, dont la contemplation a basty vne fort grande prudence, & a engendré aussi vn grand desir de science. outre cecy la veuë nous apporte autres proffits, d'autant que par ce moyen nous discernons & cognoissons les estrangers & amis, nous fuyons les choses nuisibles, & choisissons celles qui nous sont profitables : ainsi chaque partie du corps fait son estat, auquel elle est destinee: les pieds marchent, & font tous au tres semblables seruices par l'aide des jãbes:

les mains baillent ou prennent & manient quelque chose : mais les yeux fournissent vn certain bien commun tant aux pieds qu'aux mains, qui est cause que tous les deux sont bien leur deuoir, qu'ainsi soit, les aueugles nous en rendent vray tesmoignage, lesquels à la verité, ne peuuent rien faire de bon ; ny de leurs mains, ny de leurs pieds, pour raison dequoy nos ancestres les ont apellés, non tant pour leur faire honte, que par pitié, impuissans & manchots : chose fort à notter. Louye aussi est vn grand & excellent sens en ce qu'il iuge du chant, des rythmes, & de tout ce qui appartient à la musique: car la chançon & la parole sont medecines qui apportent santé & salut: la chançon enchantant les passions, les arreste & appaise, remet ce qui est discordant en nous en bon accord, ce qui est hors de ton en vn bon ton, ce qui est sans mesure en mesure : en toutes lesquelles choses se trouue de la diuersité : comme les Musiciens & Poëtes soustiennent, ausquels il faut croire. La parole semblablement, rabbattant la furie & roideur de nos affections courantes aux vices, & guerissant les personnes possedées d'ignorance & bestise, traictant plus doucement ceux qui se rendent obeïssans, & plus rudemét ceux qui sont rebelles, est cause de beaucoup de biens. Voilà ce que recueillent & amassent de tous costez ceux qui soustiennent la cause de l'entendement & des sens : les premiers font l'entendement leur Dieu, & les autres les sens, ne cognoissans point, tant ils sont amoureux

Excellence de louye.

La parole.

d'eux mesmes, le vray Dieu. A bonne raison doncques la loy chasse de la sainte assemblée les chastrez, à sçauoir ceux qui ostent & rejettent les idées & formes : ceux qui totalement sont atheïstes, lesquels fort proprement sont appellez les taillez & demy-hommes : ceux qui ont introduit, tout au contraire des autres, des parentez de Dieux & genealogies, lesquels elle a surnommé du nom de la paillarde : & finalement les autres, qui aueuglez d'vn amour propre, ont fait de la raison, ou du sens, leur Dieu, parce que tous ceux-là tendēt à vn mesme but, combien qu'ils ne procedent pas de mesme moyen : mais nous qui sommes disciples, & sectateurs du Prophete Moyse, ne delaisserons iamais de faire la recherche du vray Dieu, croyans que la cognoissance d'iceluy est le but de la felicité : & que les personnes, comme dit la loy, qui sont proches & appuyées de Dieu, sont pleines de vie longue & heureuse, qui est vne sentence fort pertinente & Philosophique : car certainement ceux qui sont vicieux, & de leurs vies & de leurs ames, doiuent estre tenus & reputez pour morts : mais les autres qui sont rangez du costé de Dieu, viuent vne vie eternelle.

Chastrez chassez des saincts lieux.

Vie des vicieux est mort



QV'IL NE FAVT POINT RECEVOIR AV TEMPLE LE loyer & guain de la paillarde.

C'EST vne chose fort bien defenduë aux sainctes Tables de la Loy, qu'il ne faut point receuoir au Temple le salaire de la putain, laquelle a vendu sa propre beauté, & a choisi vne orde & sale vie pour vn vilain guain. Or s'il est ainsi que les presens prouenans de la femme, qui s'est abandonnée à la paillardise, sont profanes, combien d'auantage doiuent estre ceux de l'ame, qui a paillardé, s'estant abandonnée à la plus grande ordure & vilenie du monde, à l'yurongnerie, à la gourmandise, à l'auarice, à l'ambition, à la volupté, & autres infinies sortes de passions, de vices, de maladies, les soüillures & taches desquelle, qui est le temps qui les puisse lauer & nettoyer? Quant à moy, ie n'en sçay rien. Ie sçay bien que souuent la vieillesse rompt le traffique des paillardes; d'autant que lors personne ne s'adresse à elles estans passées, ayans perdu leur

Paillardise de l'ame, plus dangereuse.

beauté, & estant leur force & fleur d'âge maistrie, comme la fleur: mais quel peut estre le temps si long, qui puisse changer & reduire à vertu la paillardise de l'ame, laquelle a esté enseignée en vne mesme escole auec l'intemperance sa commensale & compagne? Ce ne peut estre le temps, ains Dieu seul, auquel toutes choses sont possibles, qui nous sont impossibles. Il faut donques que celuy qui se delibere de sacrifier, considere non pas tant si l'hostie qu'il presente, est sans tache, comme si son ame est nette, entiere & parfaite en toutes bonnes œuures. Qu'il recherche les causes pour lesquelles il la veut presenter: car ou il veut rendre graces à Dieu, pour les plaisirs qu'il a autre-fois receuz de luy, ou il demande l'entretenement ferme & durable des biens presens, ou la iouyssance de ceux qui doiuent aduenir, ou bien le détournement tant des maux presens, qu'à venir: par lesquels moyés est acquis santé & salut à la raison: parce que s'il rẽd grace par le passé, il ne se montre point ingrat, & n'est point meschant: aussi les plaisirs sont faits aux gens de bien. S'il demãde l'entretenement des biens presens, ou qu'il attẽde ceux de l'aduenir, qu'il se rende digne des prosperitez, estant lhomme de bien; s'il demande que les maux soient chassez d'autour de luy, qu'il ne face chose digne de punitiõ & vengeãce: car auec vn chacnn de nous demeurent deux femmes, qui sont ennemies, & se veulẽt grand mal l'vne à l'antre, remplissans par leur ialousie le siege de l'ame de noises & debats. Entre celles là nous en auons vne que nous pensons estre maniable,

Le Sacrifice se fait pour rendre grace & pour prie.

douce, grande amie, & fort familiere, laquelle est nommee *Volupté: l'autre nous la hayssons, estimans qu'elle soit rude, reuesche, cruelle, estrange, & grandemēt nostre ennemie, dont le nom est Vertu. La premiere dōcques ayant esté nourrie en la façon & maniere de la paillarde publique, s'approche de nous auec vn pas rompu, faisant de la saffre & folastre, œilladant & amorçant de ses yeux les esprits des ieunes hōmes, regardant hardiment sans aucune honte, haussāt le col plus haut que le naturel requiert, ricanant, ayant ses cheueux, par vne trop grande curiosité & artifice, entortillez & frisez en passefillons, son visage fardé, ses sourcils peints, sortant fraischement du bain, s'estant fait venir les joües vermeilles, vestuë de robbes precieuses & enrichies de belles couleurs & de fleurōs ou figures, attournée de brasselets, carquans, & de toutes autres sortes de bagues d'or & pierres precieuses, qui ont esté forgées pour seruir aux femmes d'atour, & de cabinet: iettant vn vent & aleine d'odoriferantes senteurs, estimāt le marché estre sa maison, hantant les carrefours comme vne paillarde abandonnée, & par faute d'vne vraye & naïfue beauté, poursuiuāt & cherchant vne autre bastarde & contre-faite. Les chābrieres qui la suiuent, & luy sont familieres, sont Finesse, Iniustice, Intemperance; au milieu desquelles estant comme la superintendente, & ordonnant les dançes, dit à l'esprit ces propos: O esprit! les tresors de tous les biēs, que les hommes sçauroient auoir, sont chez moy: car les diuins & celestes sont au ciel, hors

Plaisir mondain.

Vertu.

Naïfue d'escription de la paillarde.

Chambrieres de paillardise.

Harangue de la paillarde à l'esprit pour le seduire, imitée de Xenophon.

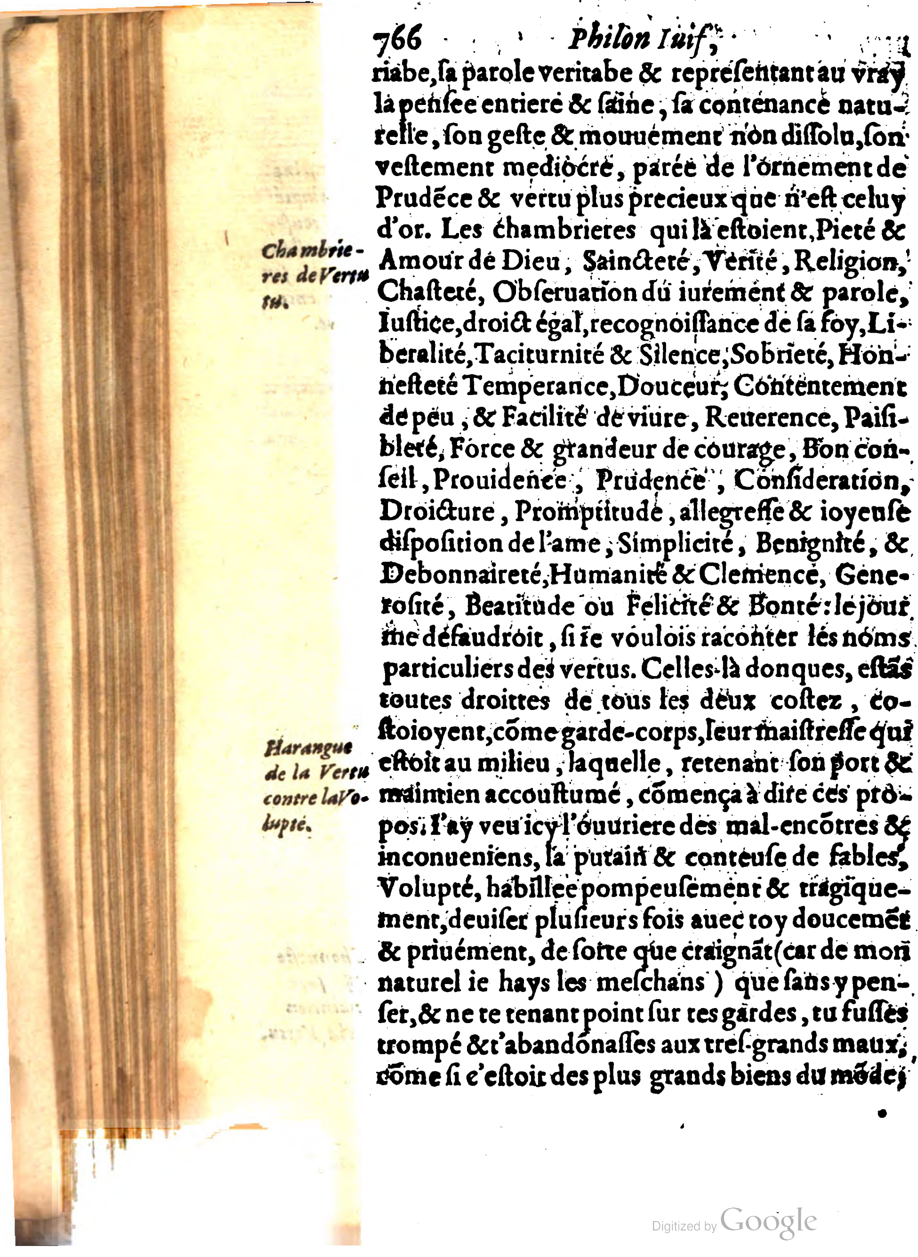
lesquels tu n'en trouueras d'autres. Ces tresors ie te les ouuriray, si tu veux demeurer auec moy, & te mettant à mesme, & te les abandonnant t'en dõneray à iamais pleine & libre iouïssance. Mais auparauant ie te veux conter le nombre des biens qui sont en ma puissance, à fin que, si tu y consens, en faces grande chere, ainsi que bon te semblera, comme aussi si tu t'en détournes, & les refuses, que ce ne soit par ignorance, mais ta faute. Chez moy sont oysiueté, seureté, repos, oubliance de trauaux, toutes sortes de merceries & vtẽsiles, voix harmonieuses & melodieuses, viandes & breuuages magnifiques, plusieurs sortes de parfums gracieux, continus amours, jeux libres, compagnies charnelles de femmes, auec vne liberté & seureté, paroles non reprises, œuures non suiettes à peine ny chastiment, vie sans soin, sommeil fort doux & gracieux, abondance non assouuie. Si tu veux dõcques faire ta demeure auec moy, ie te donneray de toutes ces choses, que ie t'ay apprestées, ce qui te sera propre & cõuenable. Quant à moy, ie prẽdray garde que tu ayes tous tes plaisirs soit en mangeant, ou beuuant, ou regardant de tes yeux, ou escoutant de tes oreilles, ou flairant de tes narines: pour tout tu trouueras de la resiouyssance: somme, tu n'auras faute de tout ce que tu desireras: par ce qu'il t'en reuiendra d'auantage que tu ne'n auras despendu, d'autant qu'en ces tresors delicieux il y a des plantes tousiours verdoyantes, lesquelles poussent & jettent forces sions, & rapportent des fruicts, incessamment les vns sur les autres: de sorte que

Vices accompagnant la paillardise.

les ieunes, qui sont encores en leur force & vigueur assaillent & chassent les vieux & flaistris. Au reste, oncques guerre ciuile, ou étrangere n'a peu couper ces plátes, mais dés le commencemét que la terre les a receuës elles les a tousjours éleuées, comme vne bonne nourrice, iettant les racines d'icelles, comme des bons & puissans fondemens, & haussant la tige par dessus la terre iusques au ciel, dont sortent les bráches qui sont semblables aux mains & aux pieds des personnes, & les fueilles qui luy rendent vne grande grace, se peuuent accomparer aux cheueux humains: en apres se voit le fruit, pour lequel, & à fin que tu en gouštes, ie t'ay apprešté & accommodé toutes les choses susdites. Ayant ouy l'autre femme ces propos, qui estoit debout en vn lieu escarté, dont toutefois elle pouuoit entendre ce qu'on disoit, craignant que l'esprit, ne se tenant point sur ses gardes, ne fust amené captif & esclaue par ces beaux presens & promesses, & ne s'abondonnast à cette dame, qui auoit le visage si bien fardé, & attiffé, & propre pour tromper & attirer (car elle venoit à le piquer & inciter par ces fausses mignardises & enchantemens, & le seduire par ses belles paroles, tellement qu'elle luy auoit ja fait venir des chatoüillemens) elle s'aprocha soudainement, & se donna à cognoistre, monstrant toutes choses dignes d'vne femme de bien & d'hõneur, ayant le pas asseuré, le regard fort posé & arresté, la couleur du corps naïfue, & vn honneste maintien: estans ses mœurs simples, sa vie non feinte ny contre-faite, sa pensée non va-

La racine de volupté s'est tousiours estendue dés son commencement.

L'honneste & sage maintien de la Vertu.



riabe, sa parole veritabe & representant au vray la pensee entiere & saine, sa contenance naturelle, son geste & mouuement non dissolu, son vestement mediocre, parée de l'ornement de Prudẽce & vertu plus precieux que n'est celuy d'or. Les chambrieres qui là estoient, Pieté & Amour de Dieu, Sainɛteté, Verité, Religion, Chasteté, Obseruation du iurement & parole, Iustice, droiɛt égal, recognoissance de sa foy, Liberalité, Taciturnité & Silence, Sobrieté, Honnesteté Temperance, Douceur, Contentement de peu, & Facilité de viure, Reuerence, Paisibleté, Force & grandeur de courage, Bon conseil, Prouidence, Prudence, Consideration, Droiɛture, Promptitude, allegresse & ioyeuse disposition de l'ame, Simplicité, Benignité, & Debonnaireté, Humanité & Clemence, Generosité, Beatitude ou Felicité & Bonté: le jour me defaudroit, si ie voulois raconter les noms particuliers des vertus. Celles-là donques, estãs toutes droittes de tous les deux costez, costoioyent, cõme garde-corps, leur maistresse qui estoit au milieu, laquelle, retenant son port & maintien accoustumé, cõmença à dire ces propos: I'ay veu icy l'ouuriere des mal-encõtres & inconueniens, la putain & conteuse de fables, Volupté, habillee pompeusement & tragiquement, deuiser plusieurs fois auec toy doucemẽt & priuément, de sorte que craignãt (car de mon naturel ie hays les meschans) que sans y penser, & ne te tenant point sur tes gardes, tu fusses trompé & t'abandonasses aux tres-grands maux, cõme si c'estoit des plus grands biens du mõde;

Chambrieres de Vertu.

Harangue de la Vertu contre la Volupté.

I'ay bien voulu te predire, auec toute verité, les choses qui sont en cette femme, de peur, que, par faute de bon conseil, rejettãt les choses qui te sont proffitables, tu ne traffiques quelque malheur, dont tu ne te doutes. Sçaches dõques que tous ces beaux accoustremens, parures, & appareils desquels elle s'est seruie, ne sont pas à elle, ains à d'autre: parce qu'elle n'a d'elle mesme vn trait de beauté vraye & naïfue, mais s'est parée d'vne beauté fausse & contre-faite, te tendant par ce moyen des rets & filets, pour te prẽdre: ce que toy pouruoyant (si tu as bon sens & entendemẽt) feras en sorte que sa chasse luy sera inutile: car à la voir, elle resiouyt les yeux, son parler chatoüille, & dõne grand contentemẽt aux oreilles: mais elle ruyne par ces parties là, & par toutes les autres, l'ame, qui est vne possession & heritage, duquel il faut faire grand cas: elle t'a coté toutes les choses, qui pouuoiẽt estre douces & amiables à ouyr: mais elle a esté si malicieuse, qu'elle t'a caché mille choses, qui n'ont point facile & heureuse issuë: d'autant qu'elle s'attẽdoit bien, qu'elle ne trouueroit personne, qui y consentiroit: mais moy, les découurant, ie les monstreray: & si ne suiuray ses tours & manieres de faire, declarãt seulement les choses attrayantes, qui sont en moy, ombrageant & couurãt toutes les autres, qui sont difficiles, rudes & aspres: au contraire taisant les choses plaisantes & ioyeuses (car ie sçay bien qu'elles-mesmes se feront ouyr & se découuriront par les effets, qui en prouiennent) ie declareray seulement les choses pesantes & difficiles à suporter par leurs

L'ame est vne riche possession.

propres mots, les representant toutes nuës au milieu, à fin que la nature de chacune paroisse claire & euidente à ceux mesmes, qui ne voyent gueres clair,&ont la veuë trouble: parce que les plus grands maux, qui semblent estre chez moy, seront choisis par les personnes, qui en feront l'essay, comme meilleurs & plus precieux que ne sont tous les biens de la volupté. Mais auparauant que ie commence à parler des miens, ie te reduiray en memoire, selō mon pouuoir, tout ce qui a esté passé sous silence par elle: car ayant parlé de ses tresors, des couleurs, des voix, des saueurs, des odeurs, des qualitez, puissances & vertus de l'attouchement, & de tous les autres sens, elle n'a point declaré les maladies, les miseres, & maux, qui en procedent (dont sans faute, si tu choisis ce qu'elle te presente, tu seras affligé) à fin que toy estant poussé d'vn doux & gracieux vent de quelque plaisir ou proffit, tu sois pris dedās ses rets. Sçache donques, ô esprit, que si tu deuiens amoureux de volupté, elle fera que tu seras caut & rusé, impudent, mausſade, insatiable, farouche & estrange, sans loy, difficile à seruir, cholere, opiniastre, presomptueux, importun, leger & esuenté, malin, faineant, inique & n'aymant que ton proffit particulier, non compagnable, inaccessible, desloyal, conuoiteux, de tres-mechātes mœurs, amy de nulle personne, sans maison, sans ville, seditieux, fausse-foy, impie, profane, inconstant, instable, priué des mysteres sacrez, immonde, abominable & execrable, bouffon, peste, furie, meurtrier, priué de toute franchise & liberté, rude

Taches & vices de l'amoureux de volupté.

Hom. 9. de l'Iliade.

rude, sauuage, serf & esclaue, timide & craintif, indomtable & perdu, ord & sale, commettant vilenie, receuant vilenie, impudent, desmésuré & excessif, insatiable, arrogant, cuidát estre fort sage: mechanique, enuieux, te complaisant en toy mesme, accusateur d'autruy, plaidereau & rioteux, calomniateur, menteur, trompeur, charlatan, sot, ignorant, insensible, n'accordant auec personne, défiant, n'obeissant à personne, rebelle, enchâteur, moqueur, & dissimulateur, rusé cóme vn vieux singe, soupçóneux, infame, difficile à trouuer, difficile à fuyr, tres-pernicieux & digne de mort, d'vne mauuaise affection, débordé & desreglé, importun, babillard, baueur & causeur, parlant en l'air, flatteur, paresseux & tardif, triste & melâcholique, poureux, dressant des embusches à autruy, sans discretió, ne preuoyát rien, negligent, non preparé ny appareillé, sans experience, superflu, sans grace, fautif, trébuchant à tous propos, mal reglé, difficile à aborder, gourmand, variable, coulant de tous costés, & ne pouuant tenir ton secret, serf & subiect d'vn chacun, trompeur, de deux lágues, traistre, & espion, guetteur, incorrigible, tousiours indigent, inconstant & incertain, mendiant, & coureur de cuisines, éuenté, sans conseil, facile à assaillir & à prendre, fol & insensé, curieux, & se saoulant incontinent, ne t'arrestant en place, friand de la vie, glorieux, despit & felon, tenant ton courroux, hautain & fier, tardif & paresseux, imaginatif, difficile à appaiser, gardant eau punaise, desesperé, prompt à pleurer, ioyeux du mal d'autruy, enragé, insensé, faux & contre-

fait, desguisé & difformé, inuentif à mal, addonné à villain & des-honneste guain, amoureux de toy mesmes, seruiteur volontaire, prompt à te faire des ennemis, ambitieux, mauuais mesnager, inflexible, effeminé, vmbrageux, prodigue, & excessif, railleur, sujet à frapper & blesser, simple, & follastre mal-heureux, plein de vin, & yure. Voilà les grands mysteres de la belle & tant desiree Volupté, lesquels elle a tousiours cachez, de peur que tu ne te detournasses de sa compagnie. mais qui est celuy qui pourroit dignement declarer la multitude ou grandeur des biens, qui sont amassez en mon thresor?

QVE TOVT HOMME DE BIEN DOIT ESTRE libre.



OSTRE premier propos & discours, Theodote, estoit pour monstrer que tout homme meschant est serf: ce que nous auōs prouué par plusieurs raisons probables & veritables; mais cestuy est, par maniere de dire, parent du premier, voire frere de mesme pere & de mesme mere, & aucunement gemeau, par lequel nous monstrerons, Que tout hōme de bien est libre. On dit que la compagnie sacrée des Pythagoriens, entre tant d'autres belles choses, nous enseigne, *Qu'il ne faut point marcher par des chemins communs*; non à fin que nous montions par des detrois & lieux desrompus: car elle n'annonce & n'adresse pas cét enseignement aux pieds: mais elle veut mōstrer par ce signe qu'il ne faut vser de faits & paroles communes & vulgaires. Tous ceux aussi qui ont embrassé & manié naifuement & viue-

Explication du Symbole des Pythagoriens, De ne marcher par des lieux communs.

ment la Philosophie, obeïssans à ce commandement, ont creu que cette sentence estoit fort raisonnable, voire plustost vne loy égale à vn oracle & parole diuine; de sorte que delaissans les opinions communes & vulgaires, ils se sont dressé & ouuert vn autre nouueau sentier, en prenant plus estroittement les proprietez des mots, & les regles & opinions, lesquelles il n'est permis d'entendre, sinon à ceux qui sont purs & nets, or ceux ne sont nets, qui n'ont iamais gousté la science, ou s'ils l'ont goustée, ç'a esté de costé, ne l'ayant receuë droictement: au moyen de quoy ils ont falsifié la beauté de la Sapience, & l'ont changée en vne vilenie de Sophisterie & subtile tromperie. Ces gens là ne pouuans voir la lumiere, qui éclaire l'entendement, à cause de la foiblesse de l'œil de leur ame, lequel a accoustumé de s'éblouyr à la grande clairté & lueur, & viuans en pleine nuicts & tenebres, ne croyent point à ceux qui viuent en plein iour, & estiment que tout ce qu'on leur raconte, qu'on a veu en plains rayons de Soleil, est contre nature, semblable au phantosme & toute chose controuuée. N'est-ce point vn cas estrange & merueilleux d'appeller bannis ceux qui non seulement demeurent au milieu de la ville, mais aussi donnent conseil, iugement, font les harangues aux assemblées; ont la superintendence & charge des viures, des cõbats, des exercices, & manient autres estats? & au contraire reputer citoyens ceux qui iamais ne furent enrollez au nombre d'iceux, ou qui ont estez condamnez à vn infamie & banissement

Ceux ne sont purs & nets qui n'ont gousté de la Science.

Miserable estat des ignorans.

lesquels outre qu'ils n'osent entrer dedans le pays, n'osent aussi regarder de loin le fons de la terre sur peine de la vie, au cas qu'ils fussent surpris: car il y a infinis espions, qui ne font que guetter les condamnez, tant pour estre irritez contre eux, qu'aussi pour faire seruice aux cõmandemens des loix. N'est-ce pas pareillement vne chose estrange, pleine d'impudence & folie (ie n'ay point de propre mot pour signifier vne chose si indigne) d'appeller riches ceux, qui sont fort pauures & souffreteux des choses necessaires, viuans maigrement & miserablement, à grand peine ayans dequoy viure, souffrans tous les iours vne grande disette & famine en vne abondance publique, & estans nourris du vent de vertu, comme on dit les Cigales de l'air: & les autres qui sont découlans d'or & d'argent, & abondans en bestail, en reuenus, & toutes sortes de biens pauures? la richesse desquels non seulement proffite aux parens & amis, ains aussi, sortant hors de la maison, s'espand par les grosses trouppes des lignées & du peuple: voire s'estendant plus loin fournit à la ville tout ce qu'elle a besoin tant en temps de paix, que de guerre. De la mesme resuerie, poussés ces gẽs-cy appellẽt serfs quelques vns, qui sont de noble race: dont les ayeuls bisayeuls, & ancestres iusques à la premiere souche, tant du costé des femmes, que des hommes, ont esté tres-nobles: & les serfs esclaues, qui portent la marque au front, issus de peres serfs depuis la troisiesme lignée, & dés long temps serfs, libres. Or, comme i'ay dit, tous ces propros ne

Cigales nourries de l'air Plutarque l. 3. des disputes conuiuales quest. 1.

Consistoire des sens corompus.

procedent que d'vne bestise & lourderie des hommes dépourueus d'entendement, seruiteurs de l'opinion, & tenans totalement des sens, le consistoire desquels estant tousiours corrompu par les choses qu'ils iugent, est inconstant & variable. Il falloit que ces gens là, s'ils auoient enuie de cognoistre la verité, ne fussent de moindre esprit, que ceux qui sont malades de leurs corps: car ceux cy s'abandonnent totalement aux Medecins, desirans leur santé: mais ceux-là tardent & different de chasser la maladie de leur ame, à sçauoir l'ignorance, laquelle ils chasseroient aisément, s'ils estoient deuenus disciples des gens sçauants, desquels non seulement ils pourroient des-apprendre l'ignorance, mais aussi remettre en son lieu le propre bien de l'homme, qui est la science. Et d'autant que selon le doux & bien parlant Platon, l'enuie est sise hors la compagnie diuine, la Sapience, laquelle est tres-diuine & fort communicatiue, ne ferme iamais son auditoire: mais l'ouurant reçoit ceux qui ont soif des propos doux & sauoureux, & leur versant abondamment la liqueur de la pure doctrine, leur met en teste de s'enyurer de cette sobre yurongnerie: alors eux ayans, par maniere de dire, fait leur apprentissage aux mysteres sacrez, & estans rauis & espris de la fureur diuine, se blasment de ce qu'ils n'ont tenu compte d'apprendre, n'ayans point eu de respect & d'esgard au tẽps: mais ayans vsé & cõsumé leur vie en des choses qui ne valoient rien, durant laquelle ont esté tousiours dégarnis de prudence. Il est doncques bien raison-

Consistoire des sens corrompus.

Ignorance, maladie de l'ame.

L'auditoire de sapience est tousiours ouuert.

Yurongnerie sobre.

nable que les ieunes gens : en quelque endroit qu'ils soient, dedient & vouënt les commencemens de leur premiere fleur d'aage à la science: en laquelle c'est tresbelle chose de passer sa ieunesse & vieillesse : car tout ainsi (comme on dit) que les vaisseaux qui sont vuides rapportent les premieres odeurs & senteurs des choses dont ils ont esté abbreuuez & moüillez : aussi les esprits des ieunes gens, dedans lesquels les premiers patrons des imaginations, qui ne s'effacent iamais, sont engrauez, font tousiours paroistre l'ancienne forme, n'estans point façõnez par les autres, qui à foule y suruiennent. C'est assez parlé de cecy. Il nous faut maintenant declarer ce que nous cherchons, à fin que n'estans point abusez par l'obscurité des mots, nous ne faillons, mais comprenãs bien ce, dont nous deuõs parler, nous employõs droit au but les demõstrations. On dit qu'il y a vne seruitude de l'ame, & vne autre du corps; les maistres des corps sont les hommes, & ceux des ames sont les pechez, les passions, & affections. La liberté aussi se prend au mesme sens : car il y en a vne pour le regard des corps qui sont en seureté, & ne sont point sujets des hommes plus puissans: l'autre est de l'esprit, laquelle rend l'ame exempte de toutes passions. Or il n'y a pas vn qui cherche que c'est de la premiere espece: d'autãt qu'on voit infinies personnes & gens de bien, qui ont perdu par des accidẽs & cas fortuits, dõt ils ne se donnoyent garde, leur liberté, qu'ils tenoient de race. Nostre consideration est pour le regard des mœurs, que ny les cõcupiscences, ny

C'est belle chose de passer son aage en la science

Deux especes de seruitude.

Deux especes de liberté.

la crainte, n'y la volupté & le dueil ont attellé & attaché aux ioug, estans deliurées comme d'vne prison, & laschees des liens dont elles estoient estreintes & serrees. Ostans doncques de deuant nous ces libertez feintes & colorees, & ces noms de serfs, tant de ceux qui sont nez d'autres serfs aux maisons de leurs maistres, que des autres, qui, estans pris captifs en guerre, sont acheptez à pris d'argent, noms contraires à la vertu, & qui ne dependent que d'vne opinion, recherchons celuy, qui à la verité est libre, auquel seul le nom de maistre & Seigneur conuient, combien qu'infinis autres soutiennent en estre maistre & Seigneurs. Celuy-là doncques incontinent s'escriera, prononçant cette sentence de Sophocles, laquelle n'est en rien differente des oracles d'Apollo Pythien:

Sentence de Sophocle.

Dieu est mon Prince naturel,
Et n'ay pour maistre aucun mortel.

Car à la verité celuy est seul libre, qui a Dieu seul pour son chef & Capitaine, voire selon mon aduis, il a entre ses mains la super-intendãce dessus les choses terrestres, cõme Lieutenant, homme mortel toutefois, du grand Roy & immortel. Mais remettons ce propos de la seigneurie en vn temps plus propre & commode, & declarons maintenant que c'est de la liberté. Or si quelqu'vn, entrant fort auant dedans la nature des choses, la veut bien considerer, il cognoistra clairement qu'il ne se trouue rien, qui approche plus prez de la liberté, que le soin & soucy de soy-mesme: par ce qu'il y a beaucoup de choses, qui donnent empeschement aux gens vicieux, Auarice,

Qui est celuy qui merite d'estre appellé libre.

Ambition, Volupté, mais au vertueux, rien du tout: d'autant que luy, à l'exemple, de ceux qui cōbatent aux jeux d'exercice, resistant à l'amour lascif, à la crainte, à la couärdise, à l'ennuy, & autres passions semblables, les dompte & rue par terre: car il a appris de ne tenir cōpte des commandemens, que les meschans Princes & Seigneurs de l'ame ordōnent, pour la bōne amour & affection, qu'il porte à la liberté, l'estat de laquelle, qui est faire tout à son plaisir & vouloir, est loüé par vn certain personnage, qui a fait ce vers:

Vices qui empeschent la liberté.

Liberté.

Qui est le seruiteur qui desprise la mort?

Voyant bien ce qui s'ensuiuoit, & sçachant qu'il n'y auoit rien, qui rendist plustost l'esprit serf que la crainte de la mort, à raison du desir qu'on a de viure. Or il faut croire que non seulement celuy qui ne se soucie de mourir est libre, mais aussi celuy qui ne se soucie de la pauureté, de la petitesse du lignage, de la douleur, ny de tout ce que la commune pense estre mal: tellement que ceux-là iugent mal des choses, qui estiment & prisent le seruiteur pour l'vsage, regardans aux seruices qu'il peut faire; veu qu'ils doiuent auoir esgard aux mœurs libres: car quiconque d'vn cœur bas & seruile se laisse contre son vouloir manier aux choses basses & seruiles, certainement il est serf: mais celuy qui, prenant le temps comme il vient, endure de son bon gré & patiemment les coups de fortune, n'estimant point la chose humaine, laquelle peut auenir aux autres hommes, estre nouuelle en son endroit, & considere, que comme les choses di-

La crainte de la mort rend l'homme serf.

Qui est celuy qui doit estre estimé serf

uines sont doüées d'vn rang cõtinu & heureux, qu'aussi toutes les choses mortelles, esbranlées de la tempeste des affaires, balancent & panchent tantost deçà, tantost de là, au moyen dequoy soustient vaillamment les cas, qui luy suruiennent, tout incontinent deuient Philosophe & libre: de sorte qu'il n'obeyra au premier venu, qui luy commandera combien qu'il le menace de luy faire endurer les plus grandes peines & les plus grans tourmens du monde, pour luy donner crainte & frayeur: par ce qu'au contraire d'vn preux & vaillant courage, luy dira haut & clair:

Qui est le libre.

Propos de grande liberté, pris d'vn Poëte tragique.

Brule ma viue chair, dans le feu iette moy,
Et beuuant mon noir sang, affamé soule toy:
Car les astres plustost iront dessous la terre,
Et la terre plustost ira au Ciel grand'erre
Guindée contre-mont, qu'vn propos doucereux
Sorte audeuant de toy de mon cœur genereux.

I'ay veu autrefois en la place des combats vn certain personnage de ceux qu'on appelle Pancratiastes, lesquels frappant à grands coups de poings & de pieds, donnant droit où il falloit donner, & faisant tout ce qu'il pouuoit sans obmettre rien, pour vaincre son aduersaire, sortir à la fin tout las & découragé du theatre & parc sans estre couronné: & l'autre qui estoit ainsi frappé, ayant la chair serrée, massiue, & espaisse, dure, ferme, plein d'vn vray esprit d'athlete, & champion nerueux par tout le corps, dur comme pierre, & fer, ne se rendre point aux coups de poings: mais abbattant & aneantissant la force de son aduersaire par vne patience forte

Pancratiastes.

& ferme, remporter la victoire. Il me semble qu'autant auient-il à l'homme de bien & vertueux, lequel ayant son ame renforcée d'vne puissante raison, contrainct celuy qui luy fait vn effort, plustost se lasser, qu'il face chose contre son cœur. Mais parauanture cecy que nous disons de l'hôme vertueux, sera incroyable à ceux qui n'ont point experimenté que c'est de la vertu. Il ne s'en faut point esbahir: par ce qu'ils n'ont non plus veu ce fait de ces gens qui combattent à coups de poings, si est-ce que l'acte a esté veritablement fait & ne laisse pas pourtant d'estre vray. Ce que voyant Antisthenes, a dit, Que l'homme vertueux est vn fardeau difficile à porter: car comme l'insipience est legere & facile à porter; aussi la prudence qui est fermement appuyée & affermie ne penchant d'vn costé ny d'autre, presse bien fort. A ceste cause le Legislateur des Iuifs nous met en auant, que les mains de l'homme sage sont pesantes, voulant mõstrer par ce signe que les œuures ne doiuent point paroistre au dessus & en l'air, mais doiuent estre enracinées & affermies bien auãt en la ferme & entiere resolution de l'esprit. Il n'est donc ques contraint de personne, veu qu'il déprise les tourmens, & mesprise la mort: au contraire, selon la loy de nature, tous ceux qui ne sont point sages sont dessous luy & ses sujets: car tout ainsi que les cheuriers, les bouuiers, & bergers ont la surintendance sur leurs cheures, sur leurs bœufs, & sur leurs oüailles, & est impossible que les trouppeaux gouuernent les pasteurs: aussi plusieurs personnes,

Sentence d'Antisthenes.

Les amis de l'homme sage sont pesantes, selon Moyse.

Les sages sont les maistres des hommes qui n'ont pas de sagesse.

ressemblans aux bestes, ont besoin d'vn gouuerneur & Prince. Les gouuerneurs sont les gens vertueux, qui ont esté rengez au rang des maistres, & seigneurs des trouppeaux. A ce propos Homere a accoustumé d'appeller les Roys Pasteurs du peuple. Mais la nature a dõné ce nom, aux gens de bien, comme leur estant plus propre, d'autant que les Roys paissent plustost sous la main d'autruy, qu'ils ne menent paistre les autres, par ce que le vin, la beauté des femmes, les tartres & gasteaux, les viandes exquises & autres friãdises de cuisiniers & pasticiers les menent, à fin que ie ne parle point de la conuoitise de l'or & de l'argent, & des autres choses plus grandes & magnifiques, dont toutesfois ceux-cy ne sont point amorsez & emmiellez : qui est biẽ plus, aduertissent les autres, qui ont quelque sentiment, qu'ils se donnent garde d'estre pris aux rets & filets de la volupté. Or que les œuures manuels ne sont point signe de seruitude; les guerres en font foy & seruent de tres-euidente preuue : car on voit, lors que la guerre est ouuerte, ceux qui sont en vne armée trauailler, & faire quelque chose, non seulement portans leurs armures, mais aussi estans chargez comme sommiers, de toutes les choses qui sont pour l'vsage necessaire. Ils vont mesmes puiser de l'eau, querir du bois & de l'herbe pour leurs bestes. Qu'est-il besoin de faire vn lõg discours de ce qu'ils font en leur camp contre les ennemis, remuans la terre faisans des fossez, trãchées & rampars, racoustrans les murailles, bastissans des galeres, & faisans autres seruices & me-

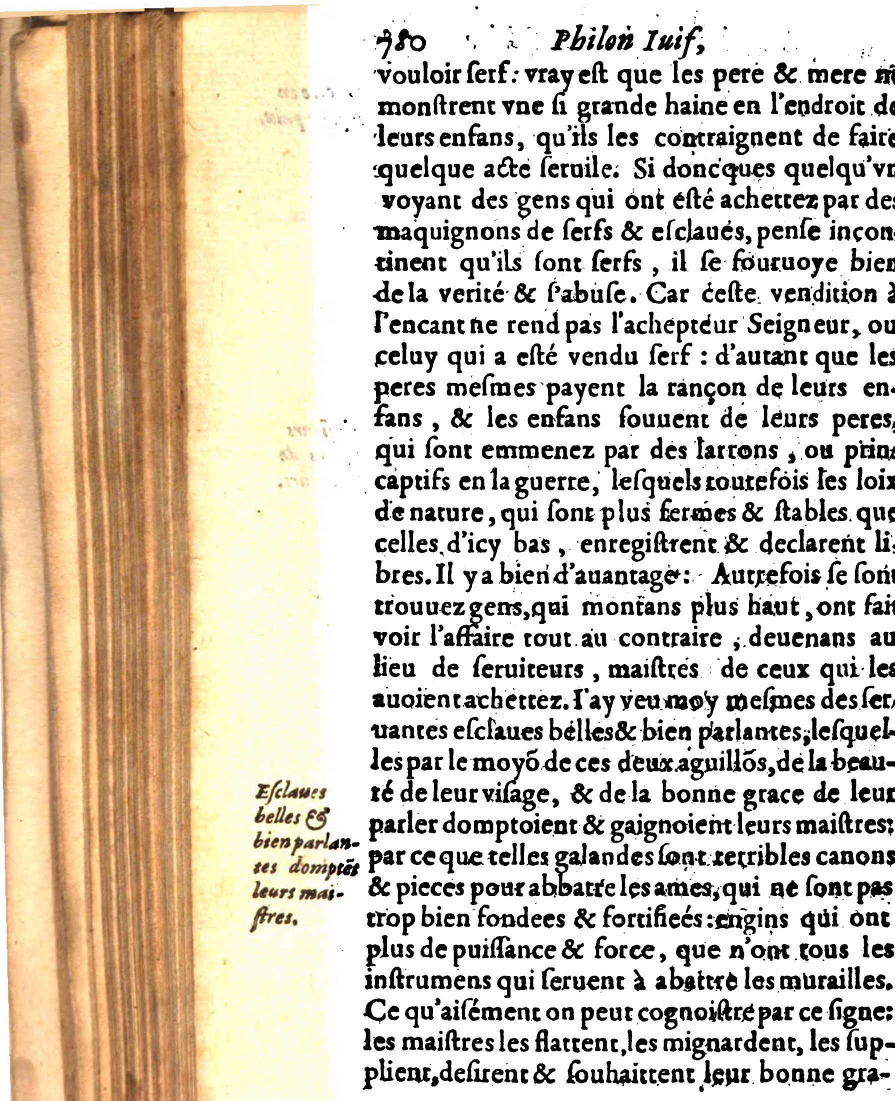
Ποιμένες λαῶν.

Deux sortes de guerre.

stiers. en se seruant de leurs mains & de tout le reste du corps? Il y a vne autre guerre en temps de paix, laquelle n'est pas moindre que celle qui se fait auec les armes, que la petitesse de race, la pauureté, & la fascheuse & griefue indigence des choses necessaires forgent: dont aduient que les hommes sont forcez & contrains de manier les choses les plus viles & seruiles du monde, hoüant, labourant, & se meslant des arts mechaniques, pour estre nourris, portans quelquefois des fardeaux en plein marché à veuë de leurs compagnons aussi jeunes qu'eux. Il y en a d'autres qui de race sont serfs, toutefois sont participans des biens des gens libres par vne prosperité & bonne rencontre de fortune: car ils sont procureurs & gouuerneurs des maisons, des possessions & de grands biens: auec ce il aduient quelquefois, qu'ils ont la surintendance sur ceux qui sont serfs, comme eux. Il y en a plusieurs autres qui ont la garde des femmes & des enfans orphelins de leurs maistres, lesquels pour leur loyauté & fidelité sont preferez aux amis & parens & neantmoins font tous actes de seruiteur, prestans à vsure, & faisans proffiter l'argēt, achetans, & recueillans les reuenuz, gaignans en ce faisant la bonne grace de leurs maistres. Pourquoy doncques s'esbahit-on si leur estant la fortune cōtraire, ils se mettēt en seruice & en obeissant à vn maistre, ils se priuent de leur liberté? Les enfans font bien ce que leur ont enchargé le pere & la mere, les disciples ce qui leur est cōmandé par leurs maistres, d'autant qu'il n'y a personne de son

Guerre en tēps de paix.

Plusieurs especes de seruiteurs.



vouloir serf: vray est que les pere & mere ne monstrent vne si grande haine en l'endroit de leurs enfans, qu'ils les contraignent de faire quelque acte seruile. Si doncques quelqu'vn voyant des gens qui ont esté achettez par des maquignons de serfs & esclaues, pense incontinent qu'ils sont serfs, il se fouruoye bien de la verité & s'abuse. Car ceste vendition à l'encant ne rend pas l'achepteur Seigneur, ou celuy qui a esté vendu serf: d'autant que les peres mesmes payent la rançon de leurs enfans, & les enfans souuent de leurs peres, qui sont emmenez par des larrons, ou prins captifs en la guerre, lesquels toutefois les loix de nature, qui sont plus fermes & stables que celles d'icy bas, enregistrent & declarent libres. Il y a bien d'auantage: Autrefois se sont trouuez gens, qui montans plus haut, ont fait voir l'affaire tout au contraire, deuenans au lieu de seruiteurs, maistres de ceux qui les auoient achettez. I'ay veu moy mesmes des seruantes esclaues belles & bien parlantes, lesquelles par le moyẽ de ces deux aguillõs, de la beauté de leur visage, & de la bonne grace de leur parler domptoient & gaignoient leurs maistres: par ce que telles galandes sont terribles canons & pieces pour abbatre les ames, qui ne sont pas trop bien fondees & fortifieés: engins qui ont plus de puissance & force, que n'ont tous les instrumens qui seruent à abattre les murailles. Ce qu'aisément on peut cognoistre par ce signe: les maistres les flattent, les mignardent, les supplient, desirent & souhaittent leur bonne gra-

Esclaues belles & bien parlantes domptẽt leurs maistres.

te, comme de quelque Ange propice & fauorable : tellement que quand ils voyent qu'elles ne font compte d'eux, se faschent : au contraire quand seulement ils apperçoiuent vne œillade douce & courtoise, alors ils sautent de joye. car si cela alloit autrement, & que celuy qui a acheté vne chose en fust tousiours le maistre, il faudroit que le personnage, qui a acheté des lions, fust maistre des lions, & neantmoins si celuy-là les regarde seulement de trauers, soudainement le malheureux cognoistra, en souffant mal, quels Maistres & Seigneurs il a acheté, & combien ils sont facheux & cruels. Pourquoy doncques n'estimerons nous l'homme sage plus libre que les lions ? Veu qu'il y a plus de force & liberté en son ame, qui ne peut estre blessee & naurée, qu'en tous les corps des bestes, qui de nature sont serfs, combien qu'à raison de la vigueur & roideur de leur force ils se rebellent, ils regimbent, & ne veulent receuoir le frain. Or celuy qui voudra apprendre & connoistre la liberté, qui est au sage, pourra entre autres choses l'apprendre de ces vers :

La grande liberte de l'hôme sage.

Il n'y a point au vray de seruiteur heureux.

ne se trouuant rien plus miserable, que n'estre point maistre de toutes les choses, ny de soy-mesmes. Le sage est heureux, parce qu'il porte auec soy le pilier, l'accomplissement & perfection de vertu, en laquelle gist la puissance & authorité sur toutes choses, il s'ensuit doncques necessairement & sans aucune doute, que le sage est libre. Outre cecy, ne pourra-on pas dire, que les amis de Dieu sont libres ? Ouy ce

Le sage est heureux.

Les amis de Dieu sont libres.

me semble : si ce n'est que nous trouuions raisonnable que les compagnons des Roys, non seulement soient libres, mais aussi qu'ils commandent, ayans comme eux entre leurs mains le gouuernement des choses, & disposans d'icelles à leur plaisir, & que les amis des Dieux celestes soient par reproche, serfs : lesquels neantmoins pour l'amour qu'ils luy portent, estans par mesme moyen aymez de luy, & honorez d'vne égale amitié, sont par son iuste iugement, cõme les Poetes ont dit, les Seigneurs de toutes les choses & Roys des Roys : mais le Legislateur des Iuifs, passant hardiement plus outre, comme champions de la pure & naïfue Philosophie, a osé dire que celuy qui est espris de l'amour de Dieu, & à luy seul fait seruice & honneur, est Dieu des hommes, non pas parties de nature, à fin qu'il laissast cest honneur à Dieu, lequel est Pere & Roy de toutes choses. Est-il doncques digne de penser que celuy, qui a tel priuilege & auantage, soit serf, & non libre ? lequel, encores que de luy-mesmes il ne fust digne de cette diuine partie, toute-fois, d'autát qu'il vse de Dieu comme de son amy, doit estre totalement heureux. Car Dieu, qui combat pour telles gens, n'est pas foible, ny nonchallant des droits d'amitié, mais aime ceux de sa compagnie, & prend garde à eux. D'auantage tout ainsi que les villes, qui sont sous la puissance de peu de gens, ou d'vn seul, souffrent & endurent la seruitude, ayans pour fascheux & rudes Seigneurs ceux qui les ont vaincus & mis en leur obeïssance:

Moyse.

Qui aime Dieu est Dieu des hommes.

&

& au contraire les autres, qui sont gouuernées par les loix, soigneuses & curieuses d'elles, sont libres: aussi les hõmes à qui la colere, la concupiscence, ou autre passion, & le traistre vice cõmande, sont totalement serfs: comme les autres qui viuent sous la loy, sont libres. Or la vraye loy n'est pas l'aduis corruptible & sans ame de cestuy-cy, ou de celuy là, homme mortel, escrit dedans des cartes & papier, ou dedãs des tablettes qui n'ont point d'ame: mais c'est vne droite & vraye raison immortelle, laquelle, est engrauée par la nature immortelle, dedans l'esprit immortel. Parquoy quelqu'vn pourroit s'esmerueiller de la bestise & lourderie de ceux qui ne considerẽt point les proprietez des choses si claires & euidentes, lesquels disent que les loix de Solon, & Lycurgus sont suffisantes aux grands peuples des Atheniens & Lacedemoniens, pour acquerir liberté, leur commandant comme Princesses & Dames: & aux obeyssans comme citoyens gouuernez par elles, & soustiennent que la droitte raison, laquelle est la fontaine de toutes les loix, ne suffit aux sages hommes pour estre participans de la liberté, combien qu'ils obeïssent à tout ce qu'elle commande ou deffend. Outre ce qui a esté dit, il y a encores vne tres-euidente preuue de la liberté, qui est prise de la licence de parler du fait de la police: ce que font entre-eux les hommes vertueux: pour raison de quoy on dit que ces vers, qui sont conformes aux sentences des Philosophes, ont esté prononcez.

Qui est la vraye loy.

Les loix Princesses & Dames.

Le serf auec la loy n'a aucune amitié.

Puis en vn autre endroit:

Tu as esté né serf, & n'as rien de raison.

Tout ainsi doncques qu'il est loisible à tous ceux qui ont estudié en musique d'en parler & conferer également les vns auec les autres, aux Grammeriens de la Grammaire, aux Geometriens de la Geometrie: aussi est loisible à ceux qui sont entendus & experimentez au fait & estat de la police, d'en conferer librement: ainsi tous ceux-cy, qui sont bien experimentez aux affaires humaines, seront Seigneurs d'icelles, comme aussi de toute la nature, entre lesquels il y en a beaucoup de libres: Semblablement aussi ceux qui ont le droit d'en parler: dont s'ensuit que nul homme sage & vertueux est serf, ains libre. Par le mesme argument & raison il sera monstré que celuy qui n'est point sage est serf: car comme la loy de musique ne permet aux ignorans de disputer auec ceux qui l'entendent; ny celle de grammaire: mais toutes les sciences defendent aux ignorans de disputer auec les sçauans: aussi la loy ciuile, qui appartient à l'instruction de la vie humaine, ne donne point licence à ceux, qui ne sçauent que c'est, d'en conferer auec les autres, qui ont l'experience, comme il est permis aux gens libres de traitter des affaires, entre lesquels il y en a de bons. Or est-il que les vicieux ne sçauent comme il faut gouuerner la vie, mais les gens de biens s'y cognoissent entierement: le meschant doncques n'est pas libre, ains serf. Aussi Zenon attiré de la vertu, si iamais il y en eut vn, monstre vaillamment que les meschants n'ont point de liberté de conferer auec les gens

Celuy qui n'est pas sage est serf.

de bien, parce qu'il dit: *Le meschant ne pleurera il pas s'il cõtredit à l'hõme de bien?* Le meschant doncques ne communique point auec l'homme de bien. Ie sçay qu'aucuns se mocqueront de ce propos, comme sortant plustost d'vn orgueil, que d'vne prudence: mais apres qu'il se seront moqué, & auront cessé de rire, s'ils veulét bien regarder & rechercher ce que nous disons, seront tout esbahis qu'ils le trouueront vray, & cognoistront que personne ne pleure tant pour quelque chose que ce soit, que pour n'obeïr aux vertueux: d'autant que la perte d'argent, l'infamie, le bannissement, le foüet, & toutes autres iniures semblables sont petites & ne doiuent estre aucunement comparées auec les vices, ny auec les effects & miseres, qui en sortent le menu peuple toutefois, duquel la raison est aueuglee, ne considerant point le dommage de l'ame, se fasche seulement des choses de dehors, monstrant par là, qu'il est priué de iugement, par lequel seul il pouuoit comprendre le dommage de l'esprit: car s'il pouuoit regarder en haut, & considerer les tromperies de l'imprudence, le tort que luy fait la coüardise & lascheté, les dangers qui luy viennent de paillardise, & les actes d'iniustice, que l'iniquité luy a moyennees, il seroit remply de dueil pour la perte du souuerain bien: & estant abbatu de maux excessifs: ne receuroit aucune consolation. Au reste, il semble que Zeno a puisé ce propos de la fontaine des loix des Iuifs, où est faite mention de deux freres, dont l'vn estoit de bonne vie, & l'autre mes-

Sentence de Zeno.

Consideration du dommage de l'ame.

Propos de Zeno, conformes aux loix Iudaïques.

chant : le pere commun de tous les deux, prenant pitié de celuy qui ne s'estoit point rangé vers la vertu, souhaitte qu'il serue à son frere, reputant la seruitude, qui semble estre tres-grand mal, vn souuerain bien à l'homme qui n'est point sage : parce que n'estant point en sa liberté, il craindra de pecher, & auec ce estant bien conduit & enseigné par son gouuerneur, amendera ses mœurs. Ces choses donques que j'ay dites, me semblent suffire pour la confirmation de ce que nous cherchons : mais d'autant que la coustume des Medecins est de guerir diuerses maladies par diuers remedes, il faut adiouster à ces problémes & propositions qui semblent estre incroyables, pour leur nouueauté, des preuues qui entretiennent les vnes aux autres : car il y en a aucuns, qui à grande peine, encores qu'ils soient munis & remparez continuellement de demonstrations & raisons, sentent & recognoissent leur faute. On dit doncques fort bien à propos, que celuy qui fait sagemēt fait bien toutes choses, sans faillir, sans estre repris, sans estre blasmé, sans qu'ō y trouue rien à redire, sans amende & sans peine : par ce moyen il aura la puissance de faire toutes choses comme il voudra, & viure à son plaisir. Celuy auquel on trouue tout cela, certainemēt est libre: or est-il que l'homme de bien fait toutes choses sagement, luy doncques seul est libre. Pourquoy aussi ne seroit-il, veu qu'il ne peut estre contraint ny empesché? L'homme doncques vertueux n'est point serf. Qu'il ne soit ny contraint ny empesché, il est notoire:

Gen. 25. Iacob & Esau fils d'Isaac.

Contumace des Medecins.

Il prouue que l'homme de bien est libre.

parce que celuy est empesché, qui ne peut iouir des choses qu'il desire; le vertueux desire les choses vertueuses, dont il ne peut faillir qu'il ne iouïsse : il n'est pas doncques empesché. S'il estoit contraint, il s'ensuiuroit qu'il feroit quelque chose contre son gré. Or les œuures qu'on fait procedent ou de vertu, & sont bonnes; ou de vice, & sont mauuaises; ou biẽ sont metoyennes & indifferentes : il ne fait pas par contrainte les œuures vertueuses, ains de son bon gré, d'autant que tout ce qu'il fait n'est que vertu : pour le regard de celles qui procedent du vice, ne les fait-il point, ny mesmes y songe à les faire : autant en fait-il, comme il est à croire, en l'endroit des choses qui d'elles mesmes ne sont bõnes ny mauuaises, se tenant ferme, & comme dedans vne balence, faisant le contre-poids, ne penchant d'vn costé ny d'autre, sçachant biẽ qu'il ne doit se laisser entrainer d'elles; comme estans de leur naturel pesantes, ny s'en fascher, comme s'il les falloit fuir & laisser. Dont il appert qu'il ne fait rien contre son gré, & par contrainte : que s'il estoit serf, il feroit les choses par contrainte; tellement qu'il faut conclure par là, que l'homme de bien est libre. Or par ce qu'il y en a aucuns de ceux qui n'ont point dancé auec les Muses, & frequenté les lettres, lesquels ne pouuãs entendre ces raisons & argumens, qui representent en general deuant les yeux, la force & vertu des choses, ont accoustumé de faire ceste demande : Qui sont ces personnages que tu nous forges? ont ils esté autrefois? où sont ils maintenant? c'est le beau

Distinction des œuures.

Demande de gens ignares.

de leur respondre qu'anciennement il y en a eu qui les surmontans en vertu, ayans Dieu seul pour gouuerneur, & viuans selon la droitte raison de nature, non seulement ont esté libres, mais aussi ont remply les autres qui approchoient d'eux d'vn courage genereux & libre. Il y en a mesme autour de nous, qui sont comme images portraites & tirées au vif du tableau originel de ces hommes vertueux & sages, dont nous parlons: car il ne s'ensuit pas, pourtant si les esprits de ceux qui nous contredisent, sont priuez de liberté estans serfs de l'imprudence & des autres vices, que tous les hommes du monde leur semblent. Que si on ne les voit marcher par trouppes & bandes, il ne s'en faut pas esbahir, premierement, par-ce que les choses qui sont tres belles sont rares: secondement, par ce que se destournans de la grande multitude de leurs proches parens, ils s'adonnent à la contemplation de nature, souhattans tous les moyens qu'ils peuuent pour amender la vie des autres: d'autant que la vertu cherche le profit de tout le monde: mais voyans qu'ils n'en peuuent venir à bout pour les estranges façons de viure regorgeantes aux villes, que les passions de l'ame ont par le vice cruel augmenté, s'absentent de peur d'estre entraisnez par la furie & roideur des pechez, comme de quelques torrens. Certainement si dedans nous estoit logé vn certain zele d'amendement, nous chercherions les cauernes & retraittes, dedans lesquelles, ils se retirent, & nous jetterions à leurs pieds, les prians qu'ils vinssent adoucir

Les choses belles sont rares.

Moyen d'acquerir liberté.

nostre vie sauuage, & qu'au lieu de la guerre, de la seruitude: & autres infinis maux, ils nous apportassent vne paix, vne liberté & abondance de tous autres biens, coulante comme vne fontaine de tous costez: mais au lieu de ce, nous ne faisons maintenãt que chercher les creux de terre pour auoir de l'argẽt, nous ouurons les dures & rudes veines d'icelle, nous foüillons vne grande partie de la plaine, & grande partie des montaignes cherchans de l'or & de l'argent, du cuiure, de l'airain, du fer, & autres matieres. Il y a plus: la vaine gloire, faisant d'vne parade & orgueil son Dieu, va chercher iusques au fond de la mer s'il y a rien caché de beau, qui n'est point apperceu des sens: & apres auoir trouué toutes sortes de pierres precieuses les vnes tenantes aux rochers, les autres aux escailles lesquelles sont plus plaisantes à la veuë, prise & honore la tromperie de la veuë: il n'y a personne qui fasse voyage par terre pour acquerir Prudence, Temperance, Force de l'ame, ou la Iustice, encores qu'elle soit hantee & frequentee; les mers ne sont non plus nauigees pour cette fin, combien qu'en toutes les saisons de l'annee elles soient couruës par les mariniers. Il n'est point besoin toutefois de faire ces voyages par terre ou par mer, pour chercher la vertu, les racines de laquelle Dieu le Createur a plantées non loing de toy, mais bien prez, comme le sage Legislateur des Iuifs dit: *En ta bouche, en ton cœur, & en tes mains*: voulant monstrer par ces signes les paroles, les œuures, & les pensées; toutes lesquelles choses doiuent

Curiosité de l'auarice.

Vaine gloire idolatre.

Nous auons la vertu bien prés de nous.

estre labourées. Ceux doncques, qui aiment mieux ne rien faire que trauailler, non seulement empeschēt les tiges de croistre, mais aussi laissans dessecher les racines, les font mourir: les autres au contraire, qui estiment l'oisiueté dommageable: & ne demandent qu'à trauailler, labourent & cultiuent les plantes, qui portent fruicts abondāment, & font tant par leur soin continu, qu'elles jettent & poussent des tiges de vertu hautes iusques au Ciel, & des branches tousiours verdes & immortelles portans le fruict de bon-heur qui iamais ne meurt, ou selon l'aduis d'aucuns, n'en portans point, mais estans elles mesmes la felicité, ce que Moyse appelle coustumierement par vn nom composé entiers-fruits: car il se peut faire, que les plantes qui sortent hors de la terre, ne rapportent point de fruict au laboureur: mais celles qui sont plantées dedans l'ame, ont toutes leurs branches tournées & changées en la nature du fruit de Prudence, de Iustice, de Force & Tēperance. Puis donc que tant de belles occasions se presentent, n'auons nous point honte de nous plaindre à vn chacun de la disette & faute de sagesse, laquelle nous pouuons en soufflant, aisément allumer comme vne estincelle en l'amorce qui fume? La faute vient, que nous sommes tardifs & paresseux à poursuiure les choses qui nous touchēt de biē prés, laissans corrompre & gaster les semences de vertu: au lieu dequoy il nous prend vn desir & souhait insatiable des choses que nous deurions laisser en arriere. Pour ceste raison la terre & la mer sont

pleines de gens riches esleuez en honneur, & mondains: mais d'hômes prudens, iustes, & vertueux le nombre en est petit: or le peu, combien quil soit rare, n'est pas toutesfois reduit à neant. De ce, la Grece en peut tesmoigner, & toutes les barbares nations: par ce qu'en celle là autre fois ont fleury sept Sages, qui ont esté ainsi proprement nommez, combien qu'il y en ait eu d'autres auant & apres, qui, comme il est aisé à presumer, ont esté en aussi grand bruit & reputation: mais la memoire des plus anciens a esté par la longueur du temps abolie & effacée, & celle des nouueaux venus obscurcie & mise en oubly, par le trop grand mespris de ceux, qui conuersoient auec eux: en la terre aussi des barbares se trouue vn grand nombre d'honnestes & bons hommes, qui ont fait parler d'eux, tant par leurs dits, qu'en leurs faits. Au pays des Perses sont les Mages & Sages, lesquels, recherchans les œuures de Nature pour la cognoissance de la verité, apprennent & monstrent aussi à leur loisir les diuines Vertus par claires & euidences demôstrations, les representans au vray. Aux Indes fleurissent les Gymnosophistes, qui outre la Philosophie naturelle, faisans professiô de la morale, font de leur vie vne monstre de vertu. La Palestine aussi & la Syrie n'ont point esté priuées de cette vertu, en laquelle vne bonne partie de la nation si fort peuplée des Iuifs habite. On dit qu'outre ceux là, il y en a d'autres, qui ont nom Essées, au nombre, selô mon aduis de plus de quatre mille, non pas si iustement, mais peu plus, peu moins, ayans pris ce

Le nombre des sages fort petit, mais des vicieux fort grand.

Les sept sages de Grece.

Les Mages de Perse.

Gymnosophistes.

Essées, & la sainteté de leur vie.

nom selon la langue Grecque, de la saincteté: d'autant qu'ils sont grands seruiteurs de Dieu, ne luy sacrifians point des bestes, mais preparás & disposans leurs ames à la saincteté, & viuans sainctement. Ces hommes là viennent premierement demeurer en des bourgs & villages: se détournans des villes pour les meschancetez qui sont familieres aux citoyens, sçachant bien que comme d'vn air corrompu, vient la maladie pestilente, aussi de telles compagnies en jallit vn certain trait aux ames: qui est incurable. Entr'eux aucuns labourent la terre, les autres se meslent des mestiers qui seruent à la paix, tous font plaisir à leur prochain, comme à eux mesmes, ne font point de tresor d'or & d'argent, ny poussez d'vne conuoitise de reuenuz possedent grande quãtité de terre, mais se fournissent seulement des choses qui sont pour les necessaires vsages de vie: car entre tous les autres hommes du monde ils sont presque seuls sans argent & possessions: tellement que pour cette maniere de viure plustost que pour les richesses ils s'estiment tres-riches, iugeans le contentement de peu, & facilité de viure, estre abondance. Tu ne trouueras entre-eux vn seul ouurier de fléches & de traits, de dagues, de heaume & armet, de corps de cuirasse & halecret, d'escu & targe, ny qui fasse armes, ou pour parler generalement, quelque instrument propre & commode à la guerre: ne se meslent pas mesmes de ce qui en temps de paix fait facilement glisser au vice: par ce qu'ils n'ont iamais cogneu, voire n'ont iamais songé que c'est de foires & mar-

La compagnie des citadins est contagieuse.

chez, de traffique de marchandise, tant par mer que par terre, chassans par ce moyen toutes les occasions d'auarice & conuoitise. Il n'y a aucun seruiteur entr'eux, ains sont tous libres, se seruans eux-mesmes: condamnẽt & reprouuent la maistrise, non seulement cõme inique & iniuste, gastant & corrõpant la sainteté, mais cõme impie & meschante, ostant le droit de nature, laquelle nous a engendré tous d'vne mesme sorte, & nourris, à l'exemple d'vne mere, comme propres freres; non toutefois tels tenus & reputez, mais estans tels à la verité: dont estant indignée la traistresse auarice & conuoitise, pour estre plus grande & heureuse, a esbranlé & estonné si fort cette parenté, qu'à la fin l'a fait tomber, practiquant au lieu d'icelle, alienation & estrangement; & au lien d'amitié, inimitié. Quãd à la Philosophie, ils ont laissé ce qui appartient à la Logique, à ceux qui font instãce aux paroles, comme n'estant point necessaire pour acquerir vertu: ont laissé semblablemẽt la Phisique à ces baueurs de Philosophes, qui font des suffisans, pour estre si haute, que la nature humaine n'y peut atteindre, sinon en ce qu'elle leur peut aider en la cognoissance de l'estre de Dieu, & de la creation de l'vniuers. Ils trauaillent fort à celle qu'on appelle Morale, & qui enseigne comme il faut bien viure, avans pour leurs maistres les loix du pays, lesquelles il n'est loisible d'entendre sans l'inspiration diuine. Ces loix ils apprennent en tout temps, mais principalement au jour du Sabbath: car ils reputent le septiesme iour sainct & sacré, auquel

ils s'abstiennent de tous œuures, venans aux lieux saincts, qu'on appelle Synagogues, où tous se rangent par ordre, les ieunes assis au dessous des anciens auec vne honnesteté bien seante, & se tenans tous prests pour ouyr la leçon. Estans ainsi tous en bon ordre, vn d'entre eux, prenant le liure, lit: l'autre qui est des plus experimentez, s'approchant, donne à entendre les passages qu'on n'entend point, d'autant qu'il y a beaucoup d'endroits, lesquels à l'exemple & suitte des anciens Philosophes leur ont esté laissez par signes & figures. Or ils apprennent la Sainctetė, la Iustice, l'OEconomie, * la Police, la science des vrays biens & des vrays maux & de ceux qui ne sont ny l'vn ny l'autre, ce qu'il faut eslire, & ce qu'il faut fuyr, comme contraire à l'autre, vsans de trois bornes & regles, de l'amour de Dieu, de l'amour de Vertu, & de l'amour des hommes. De l'amour de Dieu ils en donnent infinis argumens & signes demeurans chastes tout le temps de leur vie, ne iurans point, ne mentans point, estimans Dieu estre autheur de tous biens, & n'estre cause d'aucun mal: de l'amour de Vertu, en ce qu'ils n'ayment point l'argent, la gloire, l'honneur, ny la volupté: au contraire, embrassent Patience, Souffrance, Escharcheté, Simplicité, Facilité au viure, Humilité: portent honneur & reuerence aux loix, ayment la constance & autres semblables vertus: de l'amour des hōmes, par ce qu'ils ambrassent amitié, égalité, qui est la meilleure vertu qu'ō sçauroit dire, & la communauté des biens, dont il ne sera point hors de saison & pro-

Synagogues & leur rāg.

**C'est le soin de la famille & maison.*

pos de parler vn peu. Premierement doncques personne d'eux n'a maison qui luy soit propre: d'autant qu'outre ce qu'ils communiquent ensemble en pleine assemblée, leur college aussi & communauté est ouuerte à tous ceux de dehors, qui ont vne mesme façon de viure: apres ils ont vn certain lieu, où sont toutes leurs prouisions, dont on prend les frais qu'il faut faire: les robbes sont comunes, les viandes comunes, mãgent & boiuẽt ensemble en vne sale cõmune: laquelle maniere de viure, mãger & boire en vne mesme maison ensemble, & en vne mesme table, ne se trouuera point ailleurs pratiquée. pourquoy aussi ne le feroyent ils, veu qu'ils ne serrẽt point pour eux le profit & guain qu'ils amassent de iour par leur trauail, mais le mettent au milieu, l'apprestant & appareillant pour l'vsage de tous ceux qui le voudront prendre? Quant aux malades, on ne les laisse pas pourtant s'ils ne peuuent rien gaigner: mais trouuent tout prest du commun, ce qu'il faut pour subuenir à leurs maladies, de sorte qu'ils peuuent dépendre seurement & sans crainte toutes les choses qui sont là en abondance. Les ieunes portent honneur & reuerence aux anciens, & ont tel soucy d'eux, que les enfans des peres, les nourrissans en leur vieillesse, & les entretenans tant par leurs seruices, qu'infinies bonnes affections. Voila comme la Philosophie façonne les champions de vertu, sans la curiosité & ambition des mots Grecs, leur presentant pour exercices, les loüables œuures, par lesquelles la liberté franche est affermie. L'argument & le signe de cecy

Communauté de biens, & vestemens & viandes.

c'est, que plusieurs tyrans & gens puissans, qui estoient, de diuerses natures & de diuerses façõs de viure, les ont assaillis au pays, où ils estoient: aucuns desquels s'efforçans de surmonter les bestes sauuages en cruauté, & ne delaissans rien d'icelle, ont tué par trouppes leurs sujets, ou, comme cuisiniers & chaircutiers, les ont taillez tous vifs en piece, ne cessans point iusques à ce qu'eux mesmes eussent, par la Iustice diuine surueillante des choses humaines, souffert les mesmes maux, qu'ils faisoient à leurs sujets: les autres, changeans leur rage & furie en vne certaine malice, ne publians point leur felonnie & amertume, parlant bas; contrefaisans vne voix douce & paisible, ont monstré par effect leurs mœurs, coleres, & mauuais courage: tellement que flattans comme chiens, & tout incõtinent mordans en trahison, & iettans leur rage & poison, ont esté cause de grans maux & incurables, laissans par les villes les marques & enseignes de leur impieté & inhumanité, qui sont les maux qu'ont enduré leurs pauures sujets, lesquels on n'oubliera jamais. Nul toutefois d'eux, tant cruel fust-il, ou fin & cauteleux, n'a trouué que redire à pas vn de la compagnie des Esséens; mais estans tous vaincus de la vertu de ces hõmes si francs & libres de nature, se sont à la fin rangez à eux, loüans leur cõpagnie, cõme la meilleure qu'õ eut sceu dire; & estant vn exẽple de la vie parfaite & heureuse. Or d'autant qu'aucuns pensent que les vertus, qui sont aux communautés, ne viennent point à perfection; mais qu'estans creuës, elles s'arrestẽt tout court,

Iustice diuine surueillante des choses humaines.

Exemples d'aucuns amateurs de vrayes liberté.

ne s'auanceant point d'auantage: il faut amener en exemples les vies particulieres des gens de bien, pour nous ſeruir de teſmoignage & preuue euidente de leur liberté. Il y auoit vn, qu'ō appelloit Calanus, Indien de race, & l'vn des Gymnoſophiſtes, lequel, eſtant eſtimé le plus patiēt de tous les hōmes de ſon temps, non ſeulemēt fut en grande reputation de ceux de ſon pays, mais auſſi des eſtrangers; voire, qui eſt fort rare, des Roys, ennemis, pour la conformité qu'il monſtroit de ſes bonnes œuures auec ſes paroles loüables. Or Alexandre le Grand de Macedoine, voulant monſtrer à la Grece la ſageſſe qui eſtoit au pays Barbare & eſtrange, comme quelque belle image & ſemblance tiree d'vn tableau original, manda premierement à Calanus qu'il le vint accōpagner en ſon voyage: par ce moyen qu'il feroit grand honneur à toute l'Aſie & l'Europe: mais voyant qu'il ne l'auoit peu induire à ce, & n'en vouloit rien faire: ie te contraindray, dit-il, de me ſuiure. Ce qu'entendant Calanus reſpondit fort bien à propos, & courageuſement: Et quoy doncques, Alexandre me monſtreras-tu grand & excellent aux Grecs, ſi ie ſuis contrainct de faire ce que ie ne veux? Cette parole n'eſt-elle pas pleine de liberté, & encores plus l'eſprit? Si a-il outre cela engraué des marques apparentes de ſes mœurs libres & franches aux effects, qui ſont plus fermes & ſtables, que les paroles. Ce que monſtre aſſez l'Epiſtre, qu'il enuoya au Roy, qui eſt telle:

Calanus Gymnoſophiſte.

Braue reſpōce de Calanus à Alexandre.

CALANVS A ALEXANDRE.

Tes amis te conseillent de mettre les mains sur les Philosophes des Indes, & les forcer; n'ayans iamais veu ny, songé à nos œuures. Or pourras-tu bien transporter nos corps de lieu en autre, mais tu ne pourras contraindre les ames de faire ce qu'elles ne veulent point: non plus qu'il est en ta puissance de faire parler les tuiles ou le bois. Le feu donne des tourmens tres-cruels, & à la fin la mort aux corps viuans: mais nous sommes par dessus luy: nous nous lairrons plustost brusler tout vifs, qu'il y aye aucun Roy ou Prince, qui nous puisse contraindre de faire ce que nous n'auons pas deliberé. Nous ne ressemblons point aux Philosophes de Grece, qui recitent des harangues aux assemblées. En nostre endroit les œuures suiuent les paroles, & les paroles les œuures, & s'accordent les vnes auec les autres.

Belle sentence de Zeno.

Ne faudroit-il pas adjouster à ces belles sentences le dire de Zeno? Qu'il est plus aisé qu'vne peau enflée & pleine de vent voise au fond de l'eau, que de contraindre l'homme vertueux quel qu'il soit, de faire vne chose contre son gré. Car l'ame, que la droite raison a renforcée de fermes & asseurez enseignemens, ne se rend jamais, ny peut estre dontée. De cette liberté de personnes vertueuses, sont tesmoins les escrits des Poëtes & historiens aux sentences desquels estans les Grecs & les Barbares presque dés le berceau nourris, amendent leurs

mœurs,

mœurs reforgeans & remarquans en mieux ce qui auoit esté faussé & corrompu en leurs ames par vne mauuaise nourriture & maniere de viure. Regarde ce que dit Hercules en Euripide:

Brusle ma viue chair, dans le feu iette moy,
Et beuuant mon noir sang, affamé soule-toy:
Car les astres plustost iront dessous la terre,
Et la terre plustost ira au ciel grand' erre
Guindée contre mont, qu'vn propos douceteux
Sorte au deuant de toy de mon cœur genereux.

Ces vers tirez de l'Hercule d'Euripide sont desja allegué au commencement de ce traité.

Car à la verité, le beau langage, la flatterie, & l'hypocrisie, où les paroles sont cõtraires aux pensées, tiennent totalemẽt du seruage: mais la parole franche, libre, naïfue, & non fardée sortant d'vne pure & nette conscience: sied fort bien aux excellens & vertueux personnages. Ne vois tu point encores ce sage, qui estant vendu à l'encant ne semble estre serf, estonnãt tous ceux qui le regardent, comme n'estant pas seulement libre, mais aussi seigneur & maistre de celuy qui l'achette? Demandons à Mercure s'il ne vaut rien? Escoute ce qu'il respond:

Il n'est ne laid, ny vil, mais d'vn port asseuré,
D'vn visage agreable, de beaux habits paré,
Et si a le cœur bon, à fleschir difficile;
N'a rien de seruiteur, est aux armes agile.
Nul veut tenir chez soy vn seruiteur qui soit
Plus habile que soy: mais on te refuiroit
Seulement à te voir: car de feu sont tes yeux,
Et semble que soient ceux du taureau furieux,

Qui d'vn Lion voyant contre soy les approches,
Se voulant ietter sus, fait reluire deux torches.

Apres il adiouste à son dire & declare ses mœurs, le reprenant de ce qu'il se taist & ne dit mot:

Tu ne voudras qu'vn autre ait puissance sur toy,
Mais tu voudras plustost donner que prendre loy.

Grande liberté de seruiteur enuers le maistre.

Ayant esté celuy-là acheté de Syleus, fut enuoyé aux champs, où il monstra par effect qu'il n'estoit point serf de son naturel: car ayant sacrifié à Iupiter le meilleur Taureau qui fut en la ferme, faisoit grand'chere sous pretexte de la feste, beuuoit force vin, & s'en remplissoit, estant assis à table où il déjeunoit: Syleus sur ces entrefaites arriuant, & se courrouçant du dommage, ensemble de la paresse de son serf, & de ce qu'il ne faisoit compte de luy, le serf, ne changeant point de couleur, ny estant plus coüard pour ce qu'il auoit fait, luy dit hardiment:

Beuuons, espreuue moy, ie te prie en cela:
Tu en vaudras bien mieux: vien t'en, aßieds toy là.

A sçauoir doncques si nous dirons que celuy-là soit seruiteur ou seigneur de son maistre, non seulement vsant de liberté, ains aussi commandant à celuy auquel il estoit? Que s'il fait du rétif, & ne vueille obeyr à son commandement, il est tout prest à le battre & fouler aux pieds: qui est plus, s'il amene des gẽs pour l'aider & secourir, il est prest de les tuer tous. C'est doncques vne mocquerie, que ces lettres obligatoires, & contracts de vente d'esclaues: d'autant que tels personnages ne veulent point estre obligez, surmontans en force & puissance de courage les contracts obligatoires, qui peuuent estre

Obiection touchant les demi-dieux.

vermolus & corrompus du temps, ou de la pourriture. Mais il ne faut point (pourra dire quelqu'vn,) mettre en auant pour preuue de ta sentence les vertus des Demi-dieux & hommes diuins: par ce qu'ils sont plus grands, que la nature humaine ne requiert, à cause de la conuersation qu'ils ont auec les Dieux celestes, & qu'ils ont esté engendrez de la semence immortelle & mortelle, meslées l'vne parmy l'autre: de sorte qu'à bon droit on les peut nommer Demi-dieux, estant le meslange mortel vaincu de la partie immortelle: au moyé dequoy il n'est pas incroyable, s'ils méprisent tout ce, que leur impose le seruage. Posé ores qu'il soit ainsi: Anaxarchus & Zeno Eleate ont ils esté Demi-dieux, ou descendus des Dieux? Ceux-là toutefois, estans tourmentez de supplices nouuellement inuentez, & desquels on nouït iamais parler, par tyrans, qui de leur naturel estoient cruels & felons, encores lors fort animez & enragez contr'eux n'en ont fait compte, comme s'ils eussent eu d'autre corps, ou ceux mesmes de leurs ennemis; car leur ame s'estoit dés long temps accoustumée, par la sciẽce qu'elle aimoit fort, à s'esloigner de la compagnie des passions, s'adonnant du tout à la doctrine & sapience; tellemẽt qu'elle estoit délogée du corps, & estoit venuë demeurer auec la Prudence, la Force, & les autres vertus. L'vn donques d'eux estant attaché & tiré, à fin qu'il declarast quelque secret, se monstra plus puissant que le feu & le fer, choses tres-puissantes en la nature, de sorte que se tronçonnant & couppant la lan-

Nature des Demy-dieux.

Anaxarchus & Zeno Eleate.

gue des dents, la crachea contre le bourreau, à fin qu'il ne fust contraint de pronõcer quelque chose contre son gré: l'autre dit ces propos fort merueilleux : *Frappe, coigne, martelle, foulle la peau & le sac d'Anaxarchus : il n'est pas en ta puissance de tourmenter Anaxarchus.* Ces grandeurs de courage surmontent de beaucoup la prouësse des Demy-dieux, d'autant que la gloire de ceux-cy ne procede de leur personne, ains de ceux qui les ont engendrez : mais celle des autres vient d'eux-mesmes & de leurs vertus, lesquelles ont coustume de rendre immortels leurs vrays champions, qui sans s'espargner vsent d'icelles. I'ay veu souuent ceux qui combattent à coups de poings, poussez d'vne conuoitise d'honneur, & d'vne grande affection qu'ils auoient de vaincre, si las de leurs corps qu'ils n'en pouuoient plus, tellemẽt que n'ayãs que le cœur, lequel ils auoient accoustumé à mépriser les choses espouuantables, & combattants de luy seul, tenoient bon iusqu'à la fin de la vie. Si doncques nous croyons que ces champions, qui exercent ainsi la force de leurs corps, marchent dessus la crainte de la mort, & n'en tiennent compte, ou pour esperance de la victoire, ou pour ne voir leur propre force surmontée: pourquoy est-ce que nous ne croirons, que ceux qui exercent dedans eux-mesmes l'esprit inuisible (lequel sans mentir est l'homme, portant tout à l'entour pour sa maison cette forme apparente & visible) s'oygnans & frottans des raisons de la Philosophie, & des œuures de vertu, ne voudront

Les vertus rendent leurs champions immortels.

Qu'est-ce que l'hõme.

mourir pour la liberté, à fin qu'auec l'esprit libre ils acheuent leur voyage & vie destinée? On dit qu'il y a eu autresfois en vn combat sacré deux champions d'vne égale force, frappans aussi fort l'vn que l'autre, lesquels ne se laisserent iamais iusqu'à ce que tous deux mourussent. Voire mais, dira quelqu'vn à tels personnages,

Deux vaillans champions combattent iusques à la mort.

Homme de Dieu, ta force te perdra.

Homere Ilia. VI.

Ouy, respondra-il, mais tu ne dis pas aussi que la mort est honorable & glorieuse à ceux qui combattent pour vne branche d'oliuier, ou brin d'ache: que s'il est ainsi, ne sera-il pas plus seant au sage de mourir pour la liberté? l'amour de laquelle seule, s'il faut dire la verité, est enracinée en l'ame, comme partie née, quand & quand elle, n'estant point venuë de dehors nous: que s'il auient qu'elle soit retranchée, tout l'assemblage se rompt & ruine. Ceux qui sont amateurs de vertu loüent & estiment grandement la liberté d'vn jeune garçon Lacedemonien, qu'il auoit ou de race, ou de nature: car, estant amené captif par vn des gens d'Antigonus, il faisoit bien les seruices qui estoient d'homme libre, mais ne vouloit faire ceux qui appartenoient aux serfs, disant qu'il ne seruiroit point: & combien qu'à raison de son aage, il n'eust point encores esté fermement nourry aux loix de Lycurgus, ne les ayant que goustées, toutefois voyant qu'il n'y auoit point d'esperance d'estre rachepté par rançon, & à cette occasion iugeant la mort violête & forcée estre plus heureuse que sa vie presente, se deffit vo-

C'est chose bien seante à l'homme sage, de mourir pour la liberté.

Nature libre d'vn ieune enfant Lacedemonien.

Les Dardanides.

lontiers luy mesmes. On dit aussi que vers la Macedoine les femmes Dardanides, estimans le seruage vn mal tres-vilain & des-honeste, iettent leurs propres enfans, qu'elles ont nourry, au plus profond de la riuiere, s'écriãs: mais vous autres ne seruirez point, parce qu'auparauant que cōmenciez le cours de la vie mal-heureuse, coupãs le chemin, vous passerez libres le necessaire & dernier passage. Euripide Poëte Tragique introduit Polyxene méprisant la mort, se souciant neātmoins de la liberté, en disant ainsi:

Les Dardanides.

Parole de Polyxene en Euripide Tragedie d'Hecuba.

Ores cours-ie à la mort, & volontairement,
Que nul de m'attoucher presume hardiment:
Car ie tendray le col de bon cœur à cette heure,
Si ie gaigne ce poinct qu'en liberté ie meure.

Puis doncq' que nous croyõs que les femmelettes & ieunes garçons (cõbien que celles là soiēt de leur naturel craintiues, & ceux-cy pour l'aage se laissent aisément vaincre) sont si fort enclins à l'amour de liberté, que pour n'estre priuez d'icelle, ils courent de grãde roideur à la mort, cõme à l'immortalité; pourquoy ne croyrõs nous aussi que ceux, qui ont puisé la pure Sapience, sont incontinent libres, veu qu'ils portent tout à l'entour d'eux la pure & naifue felicité de vertu, laquelle nulle puissance ennemie peut desioindre; ayãt pour son patrimoine vn Royaume, qui eternellemēt dure? Outre ces raisons, nous oyõs qu'aucuns peuples tous entierement ont souffert de leur bon gré tant pour la liberté, que pour la fidelité qu'ils deuoient à leurs bien-faicteurs, morts, vne deffaite cõmune, comme on dit les Xanthiēs n'agueres auoir fait. car vn de

Heritage du Royaume Eternel.

ceux qui auoit conjuré contre Iulius Cesar, nõmé Brutus, les vint assaillir auec vne grande armée: eux craignans non les personnes qui les tenoient, assiegez, mais le meurtrier, qui auoit tüé son seigneur & bien-faicteur (parce que Cesar luy auoit esté tous les deux) du commencement se deffendirent vaillamment, tant qu'il leur fut possible, & encores que leurs forces fussent espuisées, tenoiẽt neãtmoins bon, & faisoient teste: mais apres qu'ils eurent vsé toutes leurs forces, & n'en peurent plus, emmenerent en leurs maisons quãd & quand eux leurs femmes, leurs peres, leurs meres, & leurs enfans, dedans lesquelles chacun tua les siens: les ayans tous tuez l'vn sur l'autre, mirent le feu dessous, & se deffirent apres dessus: de maniere qu'ils souffrirent libres leur destinee d'vn cœur vaillant & libre. Ceux là doncques fuyans la felonnie cruelle & tyrannique de leurs ennemis, ont plustost choisi la mort honorable & glorieuse, que la vie ignominieuse & infame: les autres, qui furent sauuez par fortune, se fortifierent de patience, ensuiuant le courage d'Hercules, lequel se monstra vaincueur & superieur des cõmandemens d'Eurystheus. Le Cynique Philosophe Diogenes vsa de cette cõtenance & grandeur de courage, de sorte qu'estant vne fois pris des larrons, & voyant que chichement & à grãde peine luy bailloiẽt-ils ses necessaires nourritures, ne ployant pour la presente fortune, ny craignãt la cruauté de ceux, en la puissance desquels il estoit: *Il n'y a point de propos, dit-il, que quãd on veut vendre des cochons, ou agneaux, on les engraisse*

Les Xanthiens se defendẽt vaillamment contre Brutus, & se deffont eux mesmes.

Hercules vient à bout des cõmandemẽns d'Heurystheus.

Responce de Diogenes pleine de liberté.

de nourritures exquises, à fin qu'ils paroissent beaux de leurs corps: & que l'homme qu'on veut vendre (qui est le plus excellent de tous les animaux) on le laisse emmaigrir par faute de viandes. Apres qu'il eut pris suffisamment de la viande, sur le point qu'õ le vouloit vendre auec d'autres, il s'assit, & disnoit de bon courage, donnant de ce qu'il auoit à ceux qui estoient pres de luy. Or voyãt l'vn de la compagnie non seulement fasché, mais aussi ennuyé & desplaisant le plus du mõde, luy dist: Ne cesseras-tu point de t'ennuyer? Tien, vse de ces viandes presentes.

Homere au dernier de l'Iliade.

Car Niobbé la passe-fillonnée
N'a pas du tout la viande oubliée,
Bien que tuez luy fussent douze enfans
Sur les beaux iours de l'auril florissans:
Six beaux garçons, & six tendres infantes,
Qui n'estoient moins que les garçons plaisantes.

Et comme ceux, qui estoiẽt-là, pour l'achepter, se mocquoient de luy, demandans ce qu'il sçauoit faire, respondit: Commander aux hommes. Par cette réponce son ame faisoit paroistre en elle vne liberté, vne generosité, & Royauté naturelle. Apres celà il retournoit incontinent à ses gosseries & risées accoustumées, d'autant qu'il voyoit que ses compagnons, remplis de dueil, auoient la veuë tournée contre bas. On dit que regardãt vn des marchands, qui estoit-là pour l'achepter. lequel, à le voir, sembloit estre quelque bardache, s'approcha de luy, & luy dit: Achepte moy. car à mon aduis, tu as affaire d'vn hõme: ce qu'oyãt le marchand deuint tout honteux, tellement que se sentãt coulpable, s'en alla

cacher, estans tous les assistans estonnez de ce qu'auec vne si grande hardiesse, il rencontroit si bien. Appellerons nous donques celuy-là seruiteur? ne l'appellerons nous pas plustost libre, voire Seigneur digne de commander? De la liberté de cestuy a esté imitateur vn nômé Chereas, homme lettré & sçauant. Contre ce Chereas, qui demeuroit en Alexandrie prés d'Egypte, Ptolomée se courrouçoit quelquefois, & le menaçoit fort asprement: mais Chereas, estimant sa liberté, qui estoit en sa nature, non moindre que le Royaume de Ptolomée, luy contredisoit, en disant: *Commande à des Egyptiens:* *Response de Chereas à Ptolomee.*

Ie ne te crain, ny le trop foible feu
De ta colere esmouuoir ne m'a peu.

Car les ames nobles & courageuses ont quelque chose de Royal, n'estant point leur clarté & lueur obscurcie par l'auarice, ny par la finesse & tromperie de fortune: ce qu'il faut opposer aux dignitez grandes & hautaines, à fin de rabbatre par la liberté des paroles, l'orgueil de ces presomptueux & outrecuidez. On dit que Theodorus, celuy qui fut surnommé Athée, ou sans Dieu, s'en estant allé hors de son pays, & retiré par deuers Lysimachus, quelque seigneur luy reprocha sa fuitte, luy declarant les causes, pour lesquelles il s'en estoit fuy, par ce qu'il disoit qu'il n'y auoit point de Dieu, & corrompoit la ieunesse: à quoy Theodorus respondit: Ie ne m'en suis point fuy, mais il m'est auenu autant qu'à Hercules fils de Iupiter: par ce que Hercules fut mis hors de la nauire au riuage *Hom. 1. de l'Il.* *Response de Theodorus à l'Athee, au Roy Lysimachus.*

par les Argonautes non pour meschant acte qu'il eust fait: mais par ce que luy seul estoit le iuste poids & fardeau, que pouuoit porter la nauire, à raison dequoy ceux qui nauigeoient auec luy, craignans que la nauire regorgeant d'eau, n'enfondrast, le mirent dehors: au semblable moy suis délogé de mon pays pour la hauteur & grandeur de mon esprit, ne me pouuans les Citoyens d'Athenes r'attaindre, dōt j'ay esté enuié. De rechef l'interrogeāt Lysimachus: Ne t'en és tu pas fuy pour l'enuie que te portoient tes concitoyens? Nenny, respondit-il: mais à cause de l'excellence de mon esprit, laquelle mon pays ne pouuoit comprendre: car tout ainsi comme Semelé, estant grosse de Bacchus, & ne le pouuant porter tout le temps entier, Iupiter, prenant pitié d'elle, fit sortir auant terme l'enfant tout enflammé, & le fit égal aux Dieux celestes: aussi estant mon pays si petit, qu'il ne pouuoit porter le grand faix de l'esprit du Philosophe, quelque Ange de Dieu, se leuant, a pensé de me trans-porter en vn lieu plus heureux que n'est Athenes. Certes si on veut prendre garde aux choses naturelles, on trouuera que les bestes irraisonnables taschent de paruenir à ceste liberté de gens vertueux, comme aux autres biens des hommes. Les coqs ont accoustumé de combattre si hardiment & vaillamment, qu'ils ne se laissent point l'vn l'autre, & quittent la place, ne pouuans estre vaincuz de courage, combien que de force ils le soient. Ce que cognoissant Miltiades Capitaine des Atheniens, assembla au Panathe-

Hercule mis hors la nauire d'Argos.

Semelé, mere de Bacchus.

Les bestes irraisonnables taschent de paruenir à la liberté.

Le merueilleux courage des coqs.

naïque ses compagnons, ausquels il monstra le combat de ces oyseaux, lors que le Roy des Perses, ayant leué toute la fleur d'Asie, passa auec tant de millions d'hommes en l'Europe, comme s'il eust deu au premier cry rauir & destruire la Grece: estimant Miltiades que cest aduertissement & spectacle vaudroit beaucoup, & auroit plus grande force & vertu, qu'on ne pourroit penser. aussi ne fut il point deçeu de son opinion: par ce que considerant la patience & ardeur de courage pour acquerir honneur estre inuincible en ces bestes irraisonnables, prindrent vistement leurs armes, coururent à la guerre du desir qu'ils auoiét de deffaire vne si grande armée, ne se soucians point des playes, ny de la mort: mais pensans seulement en eux mesmes, que s'ils estoient tuez, pour le moins ils seroient enseueliz en leur terre, & sur le fond de leur pays: car il n'y a rien qui prouoque plus à faire quelque vaillant acte, que la victoire, que gagnent les moindres, aduenant plus grande qu'on n'esperoit. De ce combat d'oiseaux fait mention Iön Poete Tragique,

Miltiades enflambe le courage aux Atheniens par le spectacle du combat des coqs.

De coups orbes ayant & corps & yeux battus,
Cestuy ne se rend pas aux coups qu'il a receuz,
A qui defaut la force, & qui pleurant n'endure
De captiuer son col sous seruitude dure.

N'estimons nous pas doncques que les sages prendront tousiours volontiers en eschange la mort pour la seruitude? Cela auroit il lieu, de dire que les ames des jeunes gens & bien nais fussent vaincuës au combat de vertu par les oyseaux, & à grande peine emportassent

le second lieu? aussi il n'y a personne de ceux qui ont tant soit peu touché la science, qui ne sçache que la liberté est vne belle chose, comme la seruitude vilaine; & que les choses belles conuiennent aux bons, comme aux meschans les vilaines. Par là on cognoist clairement, que nul sage est serf, combien qu'infinies personnes monstrent & déployent leurs tiltres & enseignemens, par lesquels ils se prétendent maistres & seigneurs de cestuy, ou celuy-là, ny semblablement le fol libre, ores qu'il fust vn Crœsus, ou Midas, ou quelqu'autre grand Roy. De ceste celebre & renommée beauté de liberté, & de ceste aussi execrable vilenie de seruitude, se trouue assez de tesmoignages par les citez & nations anciennes, qui pour leur longue durée ont esté à comparaison des autres, reputées immortelles & sacrées: en l'endroit desquelles il ne faut point mentir, mais dire la verité: car presque tous les iours le conseil s'y tient, les compagnies s'assemblent non pour autre chose que pour la liberté: s'elle est presente, pour l'entretenir: s'elle est perduë, pour la recouurer. La Grece & les nations estranges sont en trouble, & se font continuellement la guerre l'vne à l'autre: Pourquoy est-ce, si ce n'est pour fuir le seruage, & embrasser la liberté? A ceste cause la plus grande harangue & remonstrance que font les dizeniers, les centeniers, & les capitaines en chef de guerre, est telle: *Hommes qui estes icy assemblez pour combatre comme moy, repoussons tous la seruitude, qui nous pend aux yeux, le plus grief mal du monde: ne mesprisans la*

liberté, qui est le plus excellent bien, que pourroient auoir les hommes. Elle est la source & fontaine de felicité, de laquelle coulent les autres profits particuliers. Pour ceste cause il me semble que les Atheniens, gens de tous les autres Grecs les plus aiguz, subtils, & ingenieux (car quel lieu tient la prunelle en l'œil, ou la raison en l'ame, tel lieu tient Athenes en Grece) quand ils font leur pompe, & monstre aux graues & magnifiques Deesses, * ne prennent pas vn seruiteur, mais font leurs ceremonies & solemnitez par hommes & femmes libres, & non encores par les premiers venuz, mais par ceux qui ont vescu vne vie sans reproche: mesmes les plus nobles jeunes enfans font les gasteaux en ceste feste, reputans ce seruice leur estre gloire & honneur: ce qui est aussi. Ces iours passez, comme les farceurs joüoyrent vne Tragedie, & recitoient ces vers Senaires:

Or i'estime vn grand bien le nom de Liberté:
Car bien qu'vn pauure l'ait, il est riche à planté.

Ie vey tous les spectateurs se leuer sur le bout des pieds, estans tous estonnez, & s'escrians à haute voix les vns apres les autres, tantost loüans la sentence, tantost le Poëte, lequel non seulement magnifioit & exaltoit les faits de liberté, mais aussi son nom. I'estime fort les Argonautes, lesquels remplissoient & suppleoient le defaut des mariniers par gens libres, & ne receuoient point de serf, approuuans ce seruice, comme frere de liberté, & s'accordant bien auec luy, s'il est licite d'adiouster foy aux Poëtes, Pourquoy non? car ce sont

Harangue d'vn capitaine pour donner courage aux soldats ne conseruer la liberté.

Les Poëtes feignent trois Deesses, qu'ils dient estre dessouz les enfers appellees Furies infernalles, & Eumenides en Grec, qui sont Alecto Megera, Tesiphone.

les maistres & precepteurs de toute la vie, nous enseignans comment il nous faut gouuerner: & tout ainsi qu'en particulier les peres & meres dressent & rendent sages leurs enfans, aussi font ceux là les villes en commun. Pour ceste raison doncques Iason, qui estoit patron de nauire, homme de son naturel libre, & aimant la liberté, ne permettoit point aux serfs d'aller dedans. A ce propos Æchylus dit ainsi:

Les Poëtes sont maistres & precepteurs de la vie.

Iason amateur de liberté.

Ie te prie dy moy ceste fois,
Où est d'Argo le sacré bois?

Quant aux menaces qu'aucuns font aux hommes sages, il ne s'en faut point soucier, mais dire ce que respondit le flusteur Antigenidas à vn de son estat, lequel estant enuieux sur luy, par courroux luy disoit: Ie t'acheteray: sors, va t'en. Antigenidas respondit: Ie te monstreray doncques à fluster. Aussi il fied fort bien au sage de dire à celuy qui fierement le menace: Ie t'enseigneray doncques la modestie & Attrempance. A celuy qui se vante de le bannir: Toute la terre est mon pays. A celuy qui le menace de luy faire perdre son bien: Peu de chose me suffit pour viure. A celuy qui déploye les coups de foüet & de baston, dont les playes & la mort ensuiuent: Ces choses ne m'espouuentent point, & si ne suis pas moindre que ceux qui luittent & combattent nuds de toute leur force & vertu; lesquels ne voyans qu'vn tenve & mince nüage de vertu, & n'ayãs autre soin & estude que de rendre leurs corps

Response de Antigenidas flusteur.

Responses d'hõmes sages & amateurs de liberté.

forts & dispostѕ, souffrent & endurent tous ces deux patiemment, les playes, & la mort : parce que l'esprit, qui en moy est chef & gouuerneur du corps, renforcé par la grandeur du courage, est si bien serré & entassé de nerfs, qu'il peut surmonter toute douleur. Il se faut doncques bien donner garde de ne laisser prendre ce lion, lequel estant non seulement de sa force, mais de son regard espouuentable monstre bien qu'il n'est pas aisé à prendre, ny à dépriser. Les Asyles & franchises des lieux bien souuent ont donné aux supplians, qui s'y enfuyoient, vne telle seureté, qu'ils estoient esgaux à leurs aduersaires, ayans autant de puissance de parler & de faire ce qu'ils vouloient, comme eux. On voit les ancions serfs issus tels par vne succession de seruitude de leurs bisayeulx & ancestres, assis en guise de supplians prés les autels, parler librement en toute seureté : il y en a mesmes entr'eux, qui disputent de leur droit auec leurs maistres, non seulement également, ains beaucoup plus robustement & sans aucune crainte. car ceux qui sont repris de leur conscience, encores qu'ils soient de race les plus nobles du monde, se monstrent neantmoins serfs : les autres au contraire, qui ont baillé vne seureté à leur corps, par le moyen de la franchise du lieu, font paroistre les mœurs de l'ame, laquelle Dieu entre toutes les autres choses a fait inuincible & indomptable, libre & genereuse. Or y a il quelqu'vn si despourueu de raison, qui pense que les lieux,

Seureté des Asyles.

soient cause de la hardiesse & liberté, & que la vertu, qui est de toutes les choses, qui sont au monde, la plus semblable à Dieu, par laquelle les lieux & les esprits raisonnables deuiennent saincts, n'eust autant de puissance? Or on peut par infinis moyens tirer des lieux de franchise ceux qui s'y en sont fuiz: combien qu'ils fassent grand cas de la seureté de ces lieux, comme par dons & presens qu'on fait à la femme, & par la faueur & amitié que portent les personnes qui sont corrompuës par tels dons, ou par le peu de soin & soucy qu'ont les enfans de leur pere, les laissans tirer de là: mais les gens vertueux ne font compte des traits & des coups, que les embusches des passions iettent & tirent contre la vertu, comme contre vne muraille forte & remparée. Celuy qui est fortifié de ceste force, pourra dire librement, auec le Poëte Tragique: Les autres sont pris incontinent, voire par le premier venu:

Mais moy ie sçay fort bien me dépestrer:
Ie sçay fort bien me commander moy-mesme:
Ie sçay fort bien les choses mesurer
Par la Vertu, qui n'a point de supréme.

Bias fait vne braue response à Crœsus.

On dit doncques que Bias de Priene, estant menacé de Crœsus, le remenaçea, tellement que n'en faisant aucun compte luy dit, qu'il mangeast des oignons: monstrans par là le pleurer: d'autant que le manger des oignons prouoque les larmes. Ainsi les sages, n'estimans rien plus Royal que la vertu, laquelle les dresse

dresse & conduit tout le temps de leur vie, ne craignent point les commandemens qu'on fait aux autres sujets. Pour ceste raison on a accoustumé d'appeller les gens doubles & cauteleux serfs, pour lesquels ces vers ont esté faits:

Les gens doubles & cauteleux sont serfs.

Onques en haut le serf la teste ne vous dresse,
Ains tousiours de trauers il la panche & l'abaisse.

Vers de Theognis.

Car ce qui est tortu & variable monstre que les mœurs sont rusées & fardées, & cõsequemment seruiles: comme ce qui est droit naïf, non contrefait ny fardé, les paroles accordantes auec les pensées, & les pensees auec les paroles. Sur ce prepos il est bien raisonnable de se mocquer de ceux qui pensent estre libres, pour estre affranchis par leurs maistres: par ce qu'ils sont seruiteurs, cõbien qu'ils soiẽt en meilleur estat qu'au-parauant. Tellement qu'il faut tenir pour resolu, que tous ceux qui sont serfs & dignes du foüet, qui sont sujets, non aux hommes, car ce mal est beaucoup moindre, mais aux choses irraisonnables, qui sont toutes les plus viles, au vin, aux herbes, aux semences, & toutes autres friandises que la curiosité des cuisiniers, pastissiers, & rotisseurs forgent pour ce miserable ventre. Parquoy Diogenes, voyant quelqu'vn de ceux, qu'on dit estre affranchis, se plaisantant, & beaucoup de personnes autour de luy, qui s'en resiouïssoient, fut tout esbahy de ceste joye, qui estoit sans raison & iugement. C'est autant, dit-il, comme si on cryoit à son de trompe, que quelque ser-

Contre ceux qui pour estre affranchis s'estimẽt libres.

Apophtegme de Diogenes.

uiteur fust fait de ce iour Grámairien, ou Geometrien, ou Musicien, combien qu'il n'eust iamais pensé ny songé à pas vn art : car comme le cry ne rend pas ceux-cy sçauans, il ne fait pas aussi les autres libres : autrement il faudroit dire qu'il fust totalement heureux, au moyen dequoy ils les laissent serfs, comme auparauant ils estoient. Ostans doncques ceste vaine gloire, dont vne si grande multitude d'hommes dépend, & estant espris de l'amour de verité, qui est vn tres-sainct bien, ne dedions point à ceux qui se disent Citoyens le droit de bourgeoisie, & liberté, ny aux serfs nais en nos maisons, ou aux esclaues achetez argent comptant, seruitude : mais laissant là les races, & les tiltres des achapts de seruiteurs, qu'ont les maistres entre leurs mains; & generalement les corps, recherchons la nature de l'ame, laquelle si elle est entrainee de la concupiscence, ou emmiellee de la volupté & plaisir mondain, ou de crainte reculle en arriere, ou de dueil & ennuy se resserre, ou est renuersee de la pauureté, certainement se rend serue, & outre seruiteur celuy qui la possede de millions de maistres : mais si en resistant constamment, elle a surmonté par la prudence l'ignorance, par l'attrempance l'incontinence & paillardise, par la force la coüardise & lascheté, par la iustice la conuoitise du bien d'autruy, outre qu'elle n'est point serue, elle s'est acquise la puissance de commander. Au reste les autres ames qui ne sont encores participantes ny de l'vne ny de l'autre espece, ny de celle qui appartient à la seruitude, ny de l'au-

Vray expedient pour attaindre la liberté.

tre par laquelle la liberté est fortifiee: mais sont encores toutes nuës, comme celles des petits enfans, doiuent estre nourries de laict. & premieremet pour le laict & viandes delicates, leur sont ordonnez les preceptes & enseignemens des arts liberaux: en apres leur doit-on bailler des viandes les plus solides, dont la Philosophie est l'ouuriere, à fin que par ce moyen ayãs ces enfans attaints l'aage d'homme parfait, & estans deuenuz puissans du corps, ils paruiennent suiuant l'oracle, non de Pythius Appollo, mais de Zenon, à l'heureuse fin, qui est de viure selon nature.

Laict & delicate nourriture pour les nouices de liberté.



DE LA VIE CONTEMPLATIVE OV DES VERTVS des personnes deuotes.



PRES auoir parlé des Esſées, qui ſont profeſſion & exercice de la vie actiue, dont ils ſont mieux leur deuoir, que tous les hommes du monde, ou pour parler plus modeſtemẽt, mieux que la plus grande partie : ſuiuant l'ordre de noſtre œuure & liure, ie parleray maintenant de ceux qui ſont addonnez à la contemplation, & en diray ce qu'il en faut dire ; n'adjouſtant rien du mien pour enrichir la matiere, comme ont accouſtumé de faire tous les Poëtes & Hyſtoriographes par faute de beau ſujet ; mais ſuiuant la pure verité, ſans y meſler aucun artifice, pour laquelle declarer, ie ſçay bien que le plus puiſſant, à bien dire, perdra courage ; ſi eſt-ce toutefois qu'il faut ſ'efforcer de la donner à cognoiſtre. Car il ne faut pas que la grandeur des

Ordre de ceſt œuure.

Declaration de la verité eſt penible.

vertus de ces perſonnages ſoit cauſe, que ceux qui iugent n'eſtre raiſonnable de ne paſſer rien ſous ſilence de ce qui eſt beau, ſoient muëts. Or le train & la façon de faire de ces Philoſophes tout incontinent paroiſtra par le nom, eſtans appellez Medecins ou † Miniſtres, & fort proprement: ou par ce qu'ils font profeſſion d'vne medecine meilleure, que n'eſt celle, qui eſt eſuentée par les villes, d'autant que ceſte-cy guarit ſeulemẽt le corps, mais l'autre guarit les ames détenuës de faſcheuſes maladies, & difficiles à guarir, de la Volupté, de la Conuoitiſe, de l'Ennuy, de la Crainte, de l'Auarice, de l'Imprudence, de l'Iniuſtice, & d'vne multitude innumerable de paſſions & vices: ou par ce qu'ils ont appris de la nature, & des ſaintes loix, de faire ſeruice à l'Eſſence diuine, laquelle eſt meilleure que le bien, & plus pure & ancienne, quand à la creation, que l'vnité. Qui ſeroient les gens dignes d'eſtre comparez auec ceux cy, qui ne font que preſcher l'honneur & ſeruice de Dieu? Seront-ce ceux qui adorent les élemens, la Terre, l'Eau, l'Air, & le Feu, auſquels ils ont donné pluſieurs & diuers ſurnoms? appellans le Feu, a Vulcain, à raiſon, comme il ſemble, qu'il bruſle: l'air b Iuno, parce qu'il eſt eſleué en haut: l'eau c Neptune, par ce qu'on la boit: la Terre d Demitur, d'autant qu'il ſemble qu'elle ſoit la mere de toutes les plantes & beſtes. Or tous ces noms ſont controuuez par les Sophiſtes; mais l'element eſt vne matiere qui eſt ſans ame, & immobile de ſoy-meſmes, ſujette à l'ouurier pour rece-

La grandeur des vertus ne doit eſtre cauſe de ſilence.

† θεραπευταί, *eſtoient anciennement comme Moynes, qui ſe retiroient és lieux ſolitaires pour vaquer à la Philoſophie.*

a ἥφαιστος, παρὰ τὴν ἔξαψιν.
b ἥρα παρὰ τὸ αἴρεσθαι.
c ποσειδῶν διὰ τὸ ποτόν.
d δημήτηρ ὅτι μήτηρ ἐστὶ πάντων.

uoir toutes sortes de formes & qualitez. Peut estre que nous leur comparerons ceux qui adorent les œuures de ce grand ouurier le Soleil, la Lune, les Planettes, les Estoilles, le Ciel, & le monde: voire mais ces choses là n'ont point esté faites d'elle-mesmes, ains par vn ouurier qui estoit parfait en science. Qui doncques? Ceux qui adorent les demy-Dieux? Ce seroit vne chose digne de risee & mocquerie: Car comment vn mesme pourroit-il estre immortel, & mortel? Ie ne veux pas entrer plus outre au commencement de leur naissance, lequel est plein d'vne honte & blasme, pleine d'vne paillardise de ieunes gens, laquelle les hommes impies & meschans sont si hardis d'attacher aux heureuses & diuines puissances, cōme estans forcenées & enragées apres la compagnie des femmes mortelles, combien qu'elles soiët sans aucune passion, & troisfois & quatrefois heureuses. Ne seront-ce point doncques ceux qui adorent les statues & images? Cela ne se pourroit faire, d'autant que l'essence & matiere d'icelle c'est pierre ou bois, qui peu auparauant n'auoit aucune forme & figure, ayans les tailleurs de pierres & menusiers, en taillant & joignant, desioint ce qui de son naturel estoit joint, dont les parties semblables, & issues de la mesme piece sont faites seaux à porter l'eau du bain, & bassins ou jattes à lauer les pieds, & autres vaisseaux sales, seruant plustost aux vsages de nuict que de iour. Il n'est pas beau de reciter la façon de faire des Egyptiens, lesquels consacrent & attribuent les honneurs

des dieux aux beſtes irraiſonnables, & non ſeulement aux douces, mais auſſi aux plus cruelles de toutes les ſauuages, qui ſont deſſous le Ciel & la Lune : comme eſt entre les beſtes terreſtres le Lion, entre les aquatiques le Crocodile de leur pays, entre les volatiles, le Milan & l'Ibe Egyptienne. Or combien qu'ils voyent que ces beſtes ayent eſté engendrees, ayent beſoin de nourriture eſtans inſatiables apres la paſture, ſoient pleines d'excremens & ſuperfluitez de nature, ſoient venimeuſes & deuorent les hommes, ſoient ſaiſies de toutes ſortes de maladies, & non ſeulement periſſent par leur mort naturelle, mais auſſi ſouuent par force: eux neantmoins, qui ſont doux, adorent ces choſes cruelles & ſauuages, eux qui ſont raiſonnables adorẽt ces choſes irraiſonnables, eux qui ſont proches & parẽs de la diuinité, adorent ce qui ne doit point eſtre comparé auec les beſtes ſauuages: eux qui ſont ſeigneurs & maiſtres adorent les choſes qui de leur naturel leur ſont ſujettes & ſerues. Ces perſonnes là dõques qui rempliſſent non ſeulement leurs cõcitoyẽs demeurans en vne meſme ville auec eux, d'ordure & folie, mais auſſi les autres qui s'approchent d'eux, qu'ils demeurent obſtinez, priuez de la vraye adoration, eſtans aueuglez de la veuë qui eſt de tous les autres ſens, la plus neceſſaire, (ie ne parle pas de la veuë du corps, mais de celle de l'eſprit, par laquelle ſeule la verité & la menterie ſont cogneuës) prenons en leur lieu les Therapeutiques & Medecins qui guariſſent les maladies de l'ame, adorans vn ſeul Dieu,

Les Egyptiẽs pleins d'idolatrie.

La ſaincte vie des vrais ſeruiteurs de Dieu.

apprenans tous les iours à voir clair, & à contempler Dieu, en surpassant ce Soleil visible, & ne delaissans iamais le train, qui mene droit à la parfaite felicité. Or il faut noter que ceux qui font profession de ceste vie ne sont point attirez ny d'vne coustume, ny d'enhortement & conseil d'autruy, mais sont entrainez & rauis de l'amour celeste, ne plus ne moins que ceux qui font la feste de Bacchus, ou les Corybantes & Sacrificateurs de la Deesse Rhea: tellement qu'estans remplis de la fureur diuine, ne cessent iusqu'à ce qu'ils soiet paruenus à la contemplation qu'ils desirent. Au reste, estimans auoir, pour le grand desir & affection qu'ils portent à la vie immortelle, acheué & finy la vie mortelle, laissent de leur bon gré & franche volonté leurs biens à leurs fils & filles, ou à leurs autres parens: ceux qui n'ont point de parens, à leurs compagnons & amis: aussi il faut bien que les personnes qui reçoiuent tout promptement les richesses qui voyent clair, delaissent celles qui ne voyent goute à gens qui sont encores aueuglez de leur esprit. Les Grecs font grand cas & estime d'Anaxagoras & de Democritus, de ce qu'estans frappez du desir de la Philosophie, laisserent toutes leurs terres desertes, & les abandonnerent aux bestes pour leur estre pasture. I'aime ces hommes-là, par ce qu'il ne se sont pas souciés de leurs biẽs. Mais combien sont plus excellens les autres, lesquels n'ayans point laissé leurs terres & possessions à manger aux bestes, ains redressans & soulageans les disettes & necessitez des hommes, ont rẽdu leurs

Anaxagoras & Democrite fort estimez des Grecs.

parens & amis, de pauures qu'ils estoient, riches? Car ce fait-là est d'hommes inconsiderez, & peu s'en faut que ie ne die, d'insensez, que la Grece a eu en estime: mais cettuy est procedé de gens sobres & sages, & a esté traitté auec vne prudence. Que font les ennemis d'auantage? ils couppent les branches & les arbres entiers du pays de leurs ennemis, à fin qu'estans pressez de famine, ils se rendent. Democritus a fait cela à ceux qui estoient de son sang, leur bastissant de ses mains vne indigence & pauureté: ie croy bien que ce n'a point esté pour mal qu'il leur voulust, mais c'estoit qu'il ne prenoit pas garde, & ne pensoit au proffit d'autruy. Combien doncques sont plus excellens & plus admirables ceux-cy, n'ayans point moindre affection à la philosophie, que les autres, & outre estans plus prouidés que negligens, donnans leur substance, & ne la perdant pas? En quoy ils se faisoient proffit, & aux autres aussi: aux autres, pour l'abōdance des biēs qu'ils leurs laissoient, & à eux pour mieux philosopher, d'autant que le soing & soucy des biēs fait perdre beaucoup de temps. Or c'est vne belle chose que d'espargner le temps: par ce que, comme dit Hypocrates, la vie est brieue, l'art long. *Au premier Aphorisme.* Il me semble qu'Homere en veut autant dire en l'Iliade au commencement du treiziesme liure, par ces vers;

Iliad. 1.

Voyant des Mysiens la terre,
Combatans de prés à la guerre,
Qui viuent de laict de iumens,
Pauures, iustes, & braues gens.

Comme si le soin qu'on a de son viure engẽdroit le guain, & consequemmẽt Iniustice pour le droit inégal : & la contraire façon de viure Iustice, à raison du droit esgal, par lequel la richesse de Nature s'apperçoit, surmontant en felicité celle qui est fondée en vaine gloire. Apres doncques qu'ils se sont departis de leurs possessions, n'estans plus emmiellez de chose quelconque, fuyent sans regarder derriere eux, delaissans leurs freres, leurs enfans, leurs femmes, leurs peres & meres, leurs grandes & peuplées parẽtez, les cõpagnies de leurs amis, leurs pays, ausquels ils ont esté nez & nourriz : d'autãt que la cõuersation emporte grand poix, & peut beaucoup pour amorcer, & attirer les personnes. Ils vont donques demeurer non en vne autre ville, comme les mal heureux meschans serfs, lesquels font tant enuers leurs maistres, qu'ils sont vendus à d'autres, s'acquerans nouueaux maistres, non liberté : par ce que toutes les villes, fust-ce la meilleure & la mieux reglée & policée, sont pleines d'infinis troubles, & bruits, lesquels iamais ne pourroit endurer celuy, qui vne fois a esté attiré de la sapience : mais font leur demeure, hors les murailles, en des iardins ou metairies seules, cherchans la solitude, non qu'il leur plaise vne inhumanité cruelle, & haïssent les hommes, mais à raison des compagnies differentes de leurs mœurs, lesquelles ils sçauent estre dõmageables & dangereuses. Cette maniere de gẽs est en beaucoup d'endroits de la terre : aussi falloit-il bien que la Grece, & la terrre estrange fust participante de

La conuersation a grãde puissance.

ce bien parfait; mais sur tout elle regorge en Ægypte, & par chacune contrée, qu'on appelle Prouince, principalement à l'entour d'Alexandrie. Les plus gẽs de bien d'entre eux sont enuoyez de tous costez, comme en leur propre pays, en vn lieu fort cõmode, lequel est au dessus de l'estang de Marie; assis sur vne butte de terre, qui n'est point roide, mais panche contre terre, fort commode, di-je, tant pour la seureté du lieu, que pour la bõne temperature de l'air: pour le regard de la seureté, par ce qu'il y a des metairies & des bourgades qui l'encloyent tout à l'entour: pour le regard de la bõne tẽperature de l'air, à cause de l'ẽboucheure de l'estang, qui se rend dedãs la mer: auec cela se leuent continuellemẽt vents doux & gracieux, qui croissent à raison de la mer, qui est tout cõtre, entre lesquels y en a de deliez, qui viennẽt de la mer, qui rencõtrent les espais de l'estang, la meslãge desquels rẽd vne disposition fort salubre. Les maisons sont de peu d'estime & valeur, & ne les couurent que contre deux choses necessaires, cõtre l'ardeur du Soleil, & la froidure de l'air. Elles ne sont point proches les vnes des autres, cõme celles qui sont aux villes, d'autant que les voisinages sont fascheux & déplaisãs à ceux qui ont si grandement desiré & poursuiuy la solitude: elles ne sont pas loin aussi, parce qu'ils ayment cõpagnie, à fin que s'il venoit quelque assault de larrõs, ils se peussent dõner confort & ayde les vns aux autres. Chacun a sa chãbrette saincte & sacrée, appellé Semnie & Monastere, c'est à dire, oratoire, dedans lequel, estans

Assiette du lieu qu'ont choisi les Philosophes seruiteurs de Dieu prés Alexandrie

Semnie (σεμνεῖον) est le lieu où les gens de bien font leurs prieres & oraisons.

ſeuls, font & celebrent les myſteres de leur ſainɛte vie, ne portans dedans ny breuuage, ny viande, ny autre choſe neceſſaire pour l'vſage du corps, mais ſeulement les loix & arreſts de Dieu proferez par la bouche des Prophetes, des hymnes & loüanges, & toutes autres choſes, par leſquelles la cognoiſſance & honneur de Dieu ſ'auancent & viennẽt à perfection. Ils ont dõcques touſiours la memoire de Dieu, ſans iamais l'oublier: en leurs ſonges meſmes ne leur eſt rien repreſenté, & n'entre rien en leur phantaſie que les beautez des puiſſances diuines: tellemẽt qu'il y en à beaucoup, qui rediſent & recitent les belles & excellentes ſentences de la ſainɛte Philoſophie, qu'ils ont ſongées en dormãt. Ont couſtume de prier Dieu tous les iours deux fois, au matin, & au ſoir. Quand le Soleil ſe leue, ils demandent que le iour leur ſoit heureux & à bien; quand il ſe couche, que leur ame ſoit dépeſtrée & totalement deſchargée de la peſanteur des ſens, & des choſes ſenſuelles, à fin qu'eſtant lors en ſon cabinet & conſiſtoire, elle recherche la verité. Tout le reſte du iour depuis le matin iuſques au ſoir l'employent à l'eſtude, exerçans leurs eſprits aux choſes diuines, car ſ'adonnans à la ſainɛte Eſcriture, eſtudient la Philoſophie, qui leur a eſté laiſſée par leurs anceſtres, cherchans les allegories, par ce qu'ils croyent que la parole n'eſt que le ſigne de la nature, qui y eſt cachée, la repreſentant & declarant par conjectures probables: auſſi ont ils des liures & commentaires des anciens, leſquels ont eſté autheurs de cette Secte, & ont

Ils ont touſiours Dieu en memoire.

Prieré du matin & du ſoir.

Vacations & eſtudes du iour.

laiſſé beaucoup d'œuures de telles allegories. Se mettant doncques deuant les yeux ces anciens perſonnages, comme patrons & exemples de leur vie, enſuiuent leur train & maniere de faire; de ſorte qu'ils ne contemplent pas ſeulement, mais compoſent auſſi des chants & loüanges à l'hõneur de Dieu, de toutes ſortes de meſures & carmes: leſquels ils façõnent, & enrichiſſent fort proprement de graues rythmes, & belles cadences. Demeurent ſix ious entiers, chacun à part en leurs monaſteres dont nous auons ja parlé; où ils philoſophẽt, ne ſortãs point hors du ſueil de la porte, ny meſmes regardans du quelque endroit d'enhaut: mais le ſeptiéme iour ils ſortent tous enſemble, comme en vne aſſemblée publique, & ſ'aſſiſent par ordre ſelon leur aage auec vn honneſte maintien, ayans les mains deſſous leur robbe, à ſçauoir la droite entre la poictrine & la barbe, & la gauche retirée vers le coſté. Alors ſe preſentãt le plus ancien & plus experimenté aux ſentences diuines preſche d'vn regard aſſeuré, d'vne voix modeſte, auec raiſon & prudence: ne montrant point par vne vaine gloire ſon eloquence, comme les orateurs ou les Sophiſtes de maintenãt: mais cherchant l'entiere & parfaite intelligẽce de l'Eſcriture, & la declarant: laquelle ne ſ'arreſte pas au bout des oreilles, mais entre par l'ouye dedans l'ame, y demeurant fermemẽt: ce pendant tous les autres eſcoutent, ſans faire aucun bruit & ſonner mot, ne faiſans ſeulemẽt que par vn clin d'œil ou ſigne de teſte demonſtrer la loüãge de celuy qui preſche. En ce Semnie & lieu publi-

L'aſſemblée du ſeptieſme iour.

que, auquel ils sont tous assemblez le septiéme iour, y a deux cloëstres separez l'vn de l'autre, dont l'vn est pour les hommes, & l'autre pour les femmes: car les femmes ont accoustumé d'ouïr le presche, comme les hõmes, ayans vn mesme zele, & vne mesme maniere de viure. Entre les deux cloëstres y a vne muraille ou cloison, laquelle monte depuis le Sol & rez de chaussée iusques en haut trois ou quatre coudées, à la façon d'vn bouleuerd & leuée de terre, le reste iusques au toict & à la tuyle est découuert pour deux raisons: premieremẽt pour maintenir & garder la honte & vergongne, laquelle est seante à la nature de la femme: secõdement à fin qu'estans assises en vn lieu propre & commode pour ouyr, & n'y ayant rien, qui empéche la voix de celuy qui parle, elles puissent comprendre facilement ce qui se dit. Tout du cõmencement pour le fondement ils iettent & plantent dedans leur ame l'Attrẽpance: apres ils bastissent les autres vertus. Nul d'eux ne prẽd viande ny breuuage deuant le Soleil couché, d'autant qu'ils iugent qu'il faut pendant la lumiere & clarté du iour philosopher, & la nuit prẽdre les necessitez de son corps: à cette cause ils ont distribué à la philosophie les iours entiers, & aux necessitez du corps vne petite partie de la nuict. Il s'en trouue aussi aucuns, ausquels ne souuient point de manger l'espace de trois iours, pour le grand desir d'apprendre, qui est en eux: il y en a d'autres qui prennent si grand plaisir à estre repeuz de le sapience, qui leur fournit richemẽt & abondãment ses enseignemẽs, qu'ils

Deux cloëstres, l'vn pour les hommes, l'autre pour les femmes.

L'attrempance fondement des vertus.

attendent à manger deux fois plus lōg temps; tellemēt qu'à grande peine l'espace de six iours, goustent-ils de la nourriture necessaire, estans accoustmez (comme on dit des Cigales) d'estre nourriz de l'air & de la rousée: ce qui aduient, comme ie croy, par le moyen du chant, lequel adoucit, & fait passer le temps à la faim. Ils ont en grande reputation le septiéme iour, comme totalement saint, & feste solemnelle, l'estimant digne d'vn fort grand honneur, auquel, apres auoir pensé à l'ame, reposent aussi le corps, ne plus ne moins que des bestes, en laschant les trauaux de la sepmaine. Ils ne mangent rien d'exquis & delicieux, mais du simple pain, & de petit pris. Leur viande est du Sel, lequel les plus delicats assaisonnēt de l'hysope: leur breuuage, est l'eau coulante des ruisseaux, parce qu'ils appaisent ces affections, que nature a establies maistresses du genre humain, la faim & la soif, ne leur baillant rien qui les puisse flater, mais seulemēt ce qui est necessaire & sans quoy il n'est possible de viure. Pour cette cause ils mangent, à fin qu'ils n'ayent point faim: ils boiuent, à fin qu'ils n'ayent point soif, fuyans la trop grande abondance, comme ennemie de l'ame, & du corps. Or par ce qu'il y a deux sortes de couuertures, dont l'vne est la robbe, & l'autre la maison, & nous auons dit par cy deuant que la maison est sans beauté, & faite à la haste, pour le present vsage: il nous en faut autant dire de l'habillement, lequel est fort simple & de petite valeur, ne leur seruant qu'à repousser la froidu-

Cigales nourries de rosee.

Viande.

Pain.

Sel, hysope.

Vestemens & couuertures d'Hyuer & d'Esté.

Chemise de lin.

re & chaleur. Ils portent en hyuer vne robbe fort espaisse ou manteau, au lieu de fourrure: en esté vne chemise de lin ou surplis: car en tout & par tout ils s'efforcent destre modestes & humbles sçachans bien que la source de l'orgueil c'est menterie, cõme de l'humilité la verité : & que de la menterie coulẽt toutes sortes de meschancetez, comme d'vne fontaine: mais de la verité, abondance de biens humains & diuins.

Beaux & saincts deuis.

Ie veux racompter leurs assemblées publiques, leurs joyeux deuis, & racueils qu'ils font les vns aux autres au refectoire, à fin qu'en mettant à l'ẽcontre d'iceux les banquets des gens vicieux, ils paroissent mieux. Ceux-cy doncques, apres qu'ils sont remplis de vin, comme s'ils n'auoient point beu de vin, mais quelque autre breuuage causant la rage & furie, voire quelque autre cas plus fascheux pour faire sortir la raison naturelle de son lieu, prennent querelles les vns aux autres & deuiennent enragez comme chiens, tellement que peu apres, se leuans les vns contre les autres, se mordent, & s'arrachent les vns les autres auec les dents, le nez, les oreilles, les doigts, & toutes autres parties du corps, de sorte qu'ils font trouuer vraye en eux la fable du Cyclope, & des cõpagnons d'Vlisses: lequel Cyclope, comme dit le Poëte, aualloit par morceaux & bouchées la chair humaine: encores se monstrent-ils plus cruels que le Cyclope: parce que le Cyclope, croyant que les compagnons d'Vlisses fussent ses ennemis, en prit vengeance, mais ceux-cy deuorent leurs familiers & amis, quelquefois leurs parens, qui mangent en vn mesme

Querelles d'yurongnes.

Homere en l'Odyssée.

mesme sel,& en vne mesme table, commettans en l'endroit de tous leurs amis actes d'ennemis capitaux, s'entretuës de grands coups de poings & de pieds, comme s'ils estoient en la place des combats: en quoy faisant ils contre-font le vray exercice, ne plus ne moins que la vraye monnoye, & deuiennent au lieu de gentils chãpions, miserables. Ainsi les faut-il appeller: d'autant que ce que ceux-là font sobres, auec peine & industrie, en plein iour dedans les lices, ayans les Grecs pour leurs spectateurs, ils le font pour la victoire & la courõne Olympique, * qu'ils gagnent, s'ils demeurent vainqueurs aux ieux Olympiques: mais ceux-cy contre-faisant cét exercice, cõmettent toutes insolences de nuict sans aucun esprit & industrie, faisans vn méchãt estat d'yurongnerie & magnificence de festins, au des-honneur, iniure, & grãd outrage de ceux qui souffrent les coups & playes. Que s'il ne se trouue personne, qui, comme president & chef de combats, & se mettant au milieu, les separe, ils frappent auec plus grãde puissance, de sorte qu'ẽ vn mesme instant ils tuent, & sont tuez: car on leur rend la pareille, combien qu'ils ne s'en apperçoyuent, ny le sentent, ne sçachant ce qu'ils font, & ne beuuans point le vin seulement, comme dit le Poëte Comique, pour le mal de leurs voysins, qui sont pres d'eux; mais aussi pour leur propre: au moyẽ dequoy les personnes, qui estoient auparauant venuz au banquet sains, entiers, & amis, sortent ennemis, ayans les parties du corps couppees & rognées: apres on cherche incontinent des aduocats &

C'estoient anciennemẽt des combats, qu'on faisoit chaque cinquiéme année en l'hõneur de Iupiter, à Pise.

Traict Comiq.

iugés, des chirurgiẽs & cataplasmes, & des medecins pour se faire pẽser. Il y en a d'autres qui semblent estre plus modestes, lesquels apres auoir auallé le vin, cõme si c'estoit le jus de Mãdegloire, s'appuyãs sur le coude gauche, & tournans le col de costé, routtent dedãs les couppes & tasses, & tout endormis ne voyent rien, ny oyẽt goutte, cõme s'ils n'auoient de tous les autres sens, que le seul goust, le plus vil de tous les autres. I'ẽ cognois aucuns, qui ayãs ja cõmencé à boire assez honnestemẽt, reseruoient auparauãt qu'ils fussent entieremẽt abbreuuez, le reste du boire pour le lendemain, s'apprestãs déslors, par cette cõtributiõ entr'eux & nouuelle semõce, à boire d'autant le lendemain, estimans que l'esperance de s'en yurer le lendemain, fait partie de la joye presẽte. Or, en viuãt de cette sorte ils ne mangẽt ny boiuent en leurs maisons, tellemẽt qu'ils deuiennent ennemis de leurs peres & meres, & de leurs femmes, ennemis aussi de leur pays, ennemis d'eux-mesmes: parce que la vie excessiue & goulue, ruine, comme traitresse & ennemie, de tous ceux qui en vsent. Mais parauãture quelqu'vn approuuera ce superbe & regorgeãt appareil de bãquets, fait selõ le desir & souhait de la magnificence, & luxe Italique, lequel depuis les Grecs & les Barbares ont suiuy, faisans ces appareils plustost pour vne monstre, que pour en vser. Leurs couchettes & chalis sont faits en pauillõ & façon Imperiale, reuestus d'écailles de tortue, ou d'yuoire, ou d'autre matiere plus riche, dont la plus grande partie est garnie de pierres precieuses. Les couuertures

Mandragore ou Mandegloire.

Vilaines façons de gens adonnez au vin.

Vie desordõnée & excessiue.

sont de pourpre, brochées & enrichies d'or, teintes en plusieurs sortes de couleurs fort plaisantes à voir. Ils ont grand nombre de vases, chacun rangé selon sa sorte, * bocaux, & phioles d'or & d'argent à mettre l'eau & le vin, tasses & couppes, & autres sortes de vaisseaux fort singulierement cizelez par excellens ouuriers. Les esclaues qui seruent, sont beaucoup & de belle taille, lesquels se presentēt non tant pour faire seruices à table, que pour resiouïr la veuë de ceux, qui les regardēt, dont il y en a de ieunes, qui versent le vin, les autres, qui sont plus grands, portēt l'eau, tous lauez & polis, ayās la face fardée, les cheueux frizez, & tortillez: car ils portent les cheueux longs, n'estans jamais tondus; ou si on les tond, on ne leur fait que rongner esgallement tout à l'entour les bouts, qui leurs pendent au front: Ils sont aussi vestus de hocquetons fort deliez & blanc, le deuant descend en bas dessous le genoüil, & le derriere vn peu au dessous du jaret, attachez par les costez bien mignonnement de fines éguillettes, les manches pendantes sur les bras: en cét ordre ils se tiennent regardans que c'est que chacun demandera. Il y a d'autres tres-ieunes gens, à qui la premiere barbe ne commence qu'à poindre, & auec lesquels peu auparauant les paiderastes, c'est à dire amoureux de garçons, accomplissoient leur desir charnel, exercez fort soigneusement aux seruices plus graues pour monstrer la grande magnificence des bāqueteurs, combien que pour en dire la verité, ce ne soit qu'vne sorte dépence

C'estoit vne sorte de pot semblable à des cornes, mais troüé, duquel le vin decouloit petit à petit & beuuoit-on par en bas.

d'hommes, qui abusent des graces de fortune, comme peuuent tesmoigner, ceux qui sçauent que cela vaut. Apres, on apporte toute sorte de patisserie, force viandes & friandises, à l'entour desquelles les patissiers & cuisiniers sont bien empeschez, prenans grande peine & soucy, non seulement de contenter le goust, ce qui est necessaire, mais aussi de resiouïr la veuë par la netteté. On apporte donques, & sert-on sept plats, & dauantage, fournis de toutes choses que la terre, la mer, les riuieres, & l'air portent, toutes viandes d'élite, grasses, refaites, & en bon point, d'animaux terrestres, aquatiques, volatiles, toutes differentes d'appareil & assaisonnement: & à fin qu'on ne laisse aucune espece en arriere de toutes les choses qui sont en la nature, le dernier plat qu'on apporte, qui sert d'issuë, est plein de fruicts, sans compter ce qu'on reserue pour la collation, qu'on appelle. Cela fait, on dessert les plats, dont aucuns demeurent vuides, par la gourmandise & insatiableté de ceux, qui se trouuent au banquet, lesquels, se remplissans comme vne Fouque,* mangent si fort, qu'ils rongent les os, les autres les laissent à demy mangez auec vn grand degast de viandes. Or apres qu'ils sont las de manger, ayans le ventre plein iusques au gosier, vuide neantmoins, à cause de la gourmandise, & desirans encores la viande, tournoyent le col de tous costez. & paissent leurs yeux de la beauté & multitude des viandes, & leurs narines de la fumée qui en sort: en fin estans aussi ces deux sens soulez la veuë & le fleuremẽt, parlent de s'en aller, loüans

Banquets de grand appareil.

Prouerbe Grec & Latin, auidior fulica.

bien fort l'appareil & la magnificence de celuy qui leur a apprefté le banquet. Mais qu'eft il befoin de faire fi long difcours de ces chofes qui defplaifent aux hommes attrempez, ne faifans que rompre les liens de la concupifcence, & l'efchauffer, laquelle il vaudroit mieux abaiffer? Certainement la perfonne fobre fouhaiteroit pluftoft la faim & la foif, comme chofes cent fois plus defirables, qu'en ces banquets vne telle exceffiue & fuperfluë abondance de viandes & de vin. Les plus renommez & remarquables banquets, qui furent iamais en la Grece, font les deux, aufquels Socrates fe trouua: l'vn en la maifon de Callias, lors que Autolycus fut coronné, qu'on nomma le feftin de Victoire: l'autre, en la maifon d'Agathon. De ces deux banquets Xenophon & Platon, qui ont efté philofophes tant de mœurs, que de paroles, en ont fait mention, & les ont laiffé par efcrit, comme eftans dignes de memoire, croians que les autres, qui viendroient apres eux, y prendroient exemple, & par l'introduction & reprefentation d'iceux, fçauroient comme ils fe deuroient gouuerner en l'endroit des leurs: neantmoins fi ceux-là font comparez auec ceux de ces fainćts perfonnages, qui ont embraffé la vie contemplatiue, ne trouuerõt eftre que rifée & moquerie. Tous deux font pleins de volupté & plaifirs: celuy toutefois de Xenophon fent plus fon homme, parce que ce ne font en iceluy que joüeufes de flutes, fauteurs, balleurs, bateleurs, bouffons & plaifans, qui mettent leur eftude & efprit à goffer, dire des fornettes, & dõ-

Deux remarquables banquets faits en la Grece.

Comparaifon des deux banquets philofophiques defcrits par Platon & par Xenophon.

mer du passe-temps, tel qu'on a accoustumé de donner aux relasches joyeuses de recreation: mais celuy de Platon est quasi tout farcy de l'amour, non des hômes forcenez apres les femmes, ou des femmes apres les hômes (car telles cõcupiscences & amourettes s'accõplissent selõ la loy de Nature) ains des masles apres les masles, n'estans differens seulemẽt que les vns sont grãds, les autres plus petits: & cõbien qu'il semble qu'õ parle là, auec vne parade, de l'amour & volupté celeste, cela neantmoins y est adjousté pour dõner grace & lustre: au reste le cõmun & vulgaire amour tient la plus grãde partie du bãquet, chassant la force de l'esprit, qui est vne vertu tres-vtile à la vie, tãt en tẽps de guerre que de paix; & bastissant des bardaches moitié hõmes & moitié femmes, lesquels deuoient estre plustost exercez aux estats, qui tendẽt à la force du corps & de l'ame, qu'ẽ cette maladie feminine. Certes celuy qui fait le bãquet, & les autres qui luy ressemblẽt, outre qu'ils gastẽt & ruynent les jeunes enfans, les faisans venir au rãg & façõ de l'amoureuse, ruïnẽt quant & quãt les amoureux d'iceux en l'endroit des meilleures choses qu'ils ayent au corps, en l'ame, & en leur substãce & biens: parce qu'il est necessaire que l'esprit de celuy, qui est amoureux des jeunes garçons, soit tẽdu vers les plaisirs qu'il prẽd autour d'eux estant fiché là, & ne regardant ailleurs; & qu'aux autres choses tant priuées que publiques, il soit aueuglé par la cõcupiscence, fondant & sechant lors qu'il se sent frustrer de son attente: auec ce, ses biens appetissent par deux moyens: premie-

Contre les Sodomistes.

rement, parce qu'il ne tient cõpte de son mesnage: secondement, pour la despence qu'il fait pour auoir la grace de son bardache, ou de celuy qu'il ayme. Outre ces maux il en aduiēt encores vn plus grand & plus dommageable au peuple, qui est que telles persõnes sont cause que les villes sont desertes, & y a faute d'hõme, pour n'estre engẽdrez: en ce faisant ils imitent les laboureurs ignorás, qui ensemẽcent au lieu d'vn chãp gras, des terres salées ou pierreuses, aspres & rudes, lesquelles auec ce que de leur naturel ne peuuent produire de germe, corrõpent aussi les semẽces qu'on y jette. Ie tay & laisse les feintes des fables, & cét assemblage de deux corps, lesquels ayans esté du cõmencement ioints & vnis les vns aux autres par les vertus & puissances amoureuses, de rechef, cõme parties qui s'entretenoient, ont esté desjoint, estãt l'accord, par lequel ils estoient maintenus ensemble, dissout. Toutes ces resueries sont attrayãtes, & peuuent, par la noüueauté de l'inuention, amorçer les oreilles. Mais les familiers & disciples de Moyse ayans appris dés leur premier aage à aymer la vertu, n'en font compte, se donnans bien garde de se laisser tromper. Puis doncques que ces renommez bãquets sont pleins de tant de folies, qu'ils portent quant & quant eux leur reproche & blasme, ainsi qu'il est aisé à cognoistre, pourueu qu'on ne regarde point à l'opinion ny au bruit, qu'on fait courir d'eux, comme des plus exquis & excellens, qui furent jamais, mais à la verité du fait, ie leur opposeray ceux des personnages, qui ont dedié totalement leur vie, &

Malheur de la Sodomie.

eux mesmes à la cognoissance & contemplation des choses de nature, selon les enseignemẽs & traditions du tres-sainct Prophete Moyse. Ces saincts hommes-là s'assemblent apres les sept sepmaines, non seulement honorans simplement le septiéme iour, mais aussi sa vertu & puissance, dautãt qu'ils sçauent bien qu'elle est chaste & tousiours vierge: & faut noter que cette iournée-là est la veille de la grande feste, qui tõbe au cinquantiéme iour, nombre tres-sainct & agreable par dessus tous les autres à la nature, estant composé de la vertu du triangle, qui a les encoigneures droittes; ce qui est la source de la generatiõ de toutes les choses. Estans assemblez tous habillez de blanc, & monstrans vne chere joyeuse, toutefois auec vne grande grauité, au signe que dõne celuy qui a la charge ce iour là, dit Ephemereute, (car on a accoustumé de nommer ainsi les Ministres, qui font tels seruice) auparauant que de s'asseoir à table, se dressent de bout par ordre, rãgez fort honnestement en vn rang, & en leuant les yeux & mains au ciel: ceux-là parce qu'ils ont appris de regarder les choses dignes d'estre veuës: & les mains parce qu'elles sont nettes de presens, & ne sont soüillées d'aucun meschãt moyen pour gaigner sa vie: prient Dieu que le bãquet luy soit agreable & selon son cœur. Les prieres faites, les anciens s'assisent à table, & les autres aprés, chacun selon sa dignité, laquelle ils suiuent: car ils n'estiment pas les anciens, ceux qui ont beaucoup d'ans, au contraire les reputent fort jeunes, s'ils se sont adonnez tard à cette maniere de viure: mais les autres, qui dés leur premier aage ont

Feste du cinquantiéme iour.

Assemblée de sainctes personnes pour bãqueter.

ἐφημερευτής

Celuy qui officie ce iour là.

Priere deuãt le repas.

paſſé leur jeuneſſe en ceſte tres-belle & diuine partie contemplatiue de philoſophie. Les femmes mangent auec eux, la plus grande partie deſquelles ſont vieilles & vierges, ayans gardé leur chaſteté non par force, comme celles qui vaquent aux ſacrifices en la Grece, ains de leur bon gré: ayans eſté induites à ce du zele & deſir de la Sapience, auec laquelle voulans viure & conuerſer n'ōt tenu cōpte des plaiſirs du corps, ny ſouhaitté lignée mortelle, mais immortelle, laquelle la ſeule ame, amoureuſe de Dieu, peut enfanter: le pere ſemant dedans elle les rayons intelligibles, par leſquels elle peut contempler les preceptes & enſeignemens de Philoſophie.

En quelle maniere ils ſont aſſis à table.

La forme & maniere de leur aſſeoir à table, eſt telle. Les hommes ſont rangez à part du coté droit, & les femmes à gauche. Si quelqu'vn eſtime que les lits & * coutils, qui ſont preparez à ces nobles, & honneſtes perſonnages & champions de la philoſophie, ores qu'ils ne ſoient riches & magnifiques, ſont neant-moins mols, qu'il ſache qu'ils ſont comme des nattes faites d'vne matiere vile, & † papier qui croit au païs, qu'ils eſtendent ſur terre, vn peu hautes vers les coudes, à fin qu'elles les ſouſtiennent: car ils laſchent la rude & dure façon de viure des Lacedemoniens, & ſe contentent auec vne honneſteté, de peu de choſes, ayans fort à contre cœur les allechemens & emmiellemens de la volupté. Ils ne ſont point ſeruis par des eſclaues, eſtimans l'acquiſition & poſſeſſion des ſerfs eſtre totalement contre nature, d'autant qu'elle nous a engendré tous libres: mais l'in-

** C'eſtoit vn arbriſſeau qui croiſſoit és lieux mareſcageux d'Egypte, dont on faiſoit le papier, voiles cordes veſtemens & autres telles choſes.*

iuſtice & l'Auarice, meſpriſans les loix d'icelle, & faiſans grand compte de l'inegalité, fontaine de tous maux, ont mis entre les mains des plus forts la puiſſance ſur les plus foibles. Il n'y a point doncques en ce ſainct banquet de serf, comme j'ay dit, mais ceux qui font les seruices, sont libres, n'accomplissans par force leurs charges, ny attendans qu'on leur commande, ains d'vn franc courage ſ'auanceans de les faire prõptement & diligemment: car on ne met pas en ces charges-là les premiers venus: mais on choiſit ſoigneuſemẽt en toute la compagnie les plus gens de bien, & les plus courageux à faire quelque excellent acte de vertu. Eſtans doncques tels choiſis, comme vrays enfans & legitimes à l'enuie l'vn de l'autre à qui mieux mieux, ſeruent tres-volontiers les autres, ne plus ne moins que ſ'ils eſtoient leurs peres & meres, les reputans auſſi tels, voire plus proches que ceux du ſang, ſ'il eſt ainſi qu'à l'endroit des gens ſages il ne ſe trouue rien plus proche que la vertu & honneſteté. Or lors qu'ils entrent pour ſeruir, ils n'ont point leurs hocquetons ou ſayes ceints & ſerrez, mais ſont laſchez, à fin qu'ils ne portent ſur eux pas vne ſorte d'habit ſeruile. Ie ſçay bien qu'aucuns qui oyront ces propos, ſ'en riront: mais seront ſeulement ceux qui font choſes dignes de pleurs & lamentations. On ne leur porte point ces iours-là de vin, mais de belle eau fort claire: la froide au commun, & la chaude aux anciens qui ſont delicats. La table eſt nette de viandes, qui ont ſang, & n'y en entre aucune; à ceſte

Il n'y a aucun ſeruiteur entr'eux.

Il n'y a rien plus proche au ſage que la vertu.

Bruuage.

Mets de table.

cauſe leur nourriture, c'eſt le pain, la viande, & pitance, le ſel : quelquefois pour aſſaiſonnemēt & douceur, on y met de l'hyſſope en faueur de ceux qui ſont plus delicats, par ce que tout ainſi que les Sacrificateurs, lors qu'ils font & celebrent leurs ſacrifices qu'on appelle Neiphales * ne boiuent point de vin, auſſi la droite raiſon enſeigne ceux-cy de viure touſiours de ceſte ſorte, d'autant qu'en leur endroit le vin leur eſt comme poiſon, cauſant demence & folie: au reſte ils diſent que les viandes diuerſes ne font qu'irriter la concupiſcence, qui eſt vne beſte inſatiable. Voilà les premiers appareils. Quelqu'vn pourroit icy demander : apres que tous ceux de ce banquet ont eſté aſſis ſelon les rangs declarez, & que les miniſtres ſont debout en belle ordonnance, tous preſts pour faire ſeruice, ne parle-on point de boire ? Tant ſ'en faut qu'ils boiuent, que le ſilence eſt plus grand, qu'il n'eſtoit auparauant, de ſorte que pas vn n'oſe dire mot, ny parler entre ſes dents, ou reprendre ſon aleine trop fort. Quelqu'vn de la compagnie cherche quelque queſtion & difficulté des ſaincts liures : ou bien ſ'elle eſt propoſée, vn autre taſche à la ſoudre, ne faiſant pas grand cas de la ſoute : d'autant qu'il ne cherche pas ſon ſçauoir & éloquence la gloire, ny en eſt curieux : ſon deſir eſt de ſeulement l'entendre bien, & apres l'auoir entenduë, ne l'enuier point aux autres, mais leur communiquer : leſquels, ores qu'ils ne voyent pas ſi clair que luy, ne laiſſent pas pourtant d'auoir vn ſemblable deſir d'apprendre. Or celuy-

Nei, c'eſtoient certains ſacrifices que les anciens Payens faiſoient, auſquels on ne beuuoit point de vin, mais de l'eau, parmy laquelle y auoit du miel meſlé.

Merueilleux ſilence.

Queſtions ſainctes apres le repas.

Methode de prescher & interpreter.

là presche & enseigne tout à loisir, s'arrestans aux sentences qu'il repete souuent, & imprimant le sens aux esprits des auditeurs : car s'il suiuoit & continuoit tousiours l'interpretation des passages sans s'arrester, & par maniere de dire, reprendre l'aleine, l'entendement de ceux qui l'oient ne le pouuant suiure, demeureroit en arriere, & ne pourroit comprendre ce qu'il diroit. Ceux doncques qui escoutent, jettans & dressãs leur veuë cõtre luy & demeurãs en mesme estat, escoutent, monstrans par quelques signes de teste & cil d'œil, qu'ils entẽdent ce qu'il dit, & par leur joyeuse chere & branlement de face tout à l'entour, qu'ils loüent & approuuent ce qu'il dit: quelquefois en remuant tout bellement la teste, & le bout du doigt, de la main droitte, qu'ils doutent : les jeunes qui sont de bout, & assistent là auprés, ne sont pas moins ententifs que les autres qui sont assis en la table. Or les expositions & declarations des saintes escritures se font selon certaines figures & manieres de parler, † qui se trouuent aux Allegories : par ce qu'il est aduis à ces gens-là que l'assemblage & amas de toutes les loix ressemble à l'animal, d'autant que les enseignemens se rapportent au corps, & le sens inuisible, caché, & gisant dessous les mots, à l'ame: dedans lequel l'esprit se contemple merueilleusement bien, comme dedans vn miroüer, voyant, dessous les mots, les beautes singulieres des sentences : & les deuelopant de l'enuelope des figures, & par ce moyen ramenant en lumiere le sens subtil & caché à ceux qui peu-

Attention des auditeurs.

C'est vne maniere de parler quãd on dit autre chose, que ce que celuy qui escoute, n'attendoit.

uent, par la moindre occaſion, cognoiſtre les choſes inuiſibles par les viſibles. Apres qu'il a ſemblé que le Preſident a aſſez preſché, & que toutes les choſes ſe ſont bien rencontrées ſelon le deſſein & intention de tous les aſſiſtans, ayãt le Preſident bien & fort à propos preſché, les autres bien eſcouté, tous reſiouiz frappent & claquent publiquemẽt les mains les vnes contre les autres. Cela fait, le preſcheur ſe leuant chante vn hymme en l'honneur de Dieu, l'ayãt luy meſme nouuellement compoſé, ou quelque ancien Poëte : car les Poëtes ont laiſſé des chants & carmes de trois meſures ou de ſix pieds, des hymnes auec leurs accents, c'eſt à dire auec hauſſement ou abaiſſemẽt de la voix, qu'on chante aux ſacrifices debout deuant l'antel, ou aux dançes bien compaſſées & meſurées par tournoyemens & repliemens. Ayant le Preſident acheué, tous les autres ſuiuent, chacun ſelon ſon tour, en belle ordonnance, eſcoutans tous fort attentiuement, ſinon quand il faut chanter le dernier verſet, & qu'on eſt à la fin de l'hymne, d'autãt qu'alors tous & toutes chantent enſemble. Apres que chaçun a acheué ſon hymne, les jeunes emportent la table, dont nagueres auons parlé, en laquelle pour bonne raiſon eſtoit la nourriture tres-ſaincte, le pain de leuain auec le ſel & l'hyſſope, à ſçauoir pour l'honneur & reuerence de la table qui eſt dreſſée à la ſaincte entree du Tẽple, parce qu'on y met du pain & du ſel : vray eſt que c'eſt ſans aucune douceur, eſtant le pain ſans leuain, & le ſel ſans aucune meſlange : auſſi eſtoit

Hymne apres le ſermon & preſche.

Diuiſion des chants & meſures poëtiques.

il bien conuenable que les tres-simples & tres-pures choses fussent distribuees à l'excellente bande des Sacrificateurs, en recompense du seruice diuin qu'ils font, & que les autres ensuiuissent ceste simplicité & pureté, s'abstinssent toutesfois de ces pains, à fin que les meilleurs & plus notables eussent quelqu'aduantage par dessus les autres. Apres le souper ils celebrent la saincte vigile, & veillent toute la nuict en ceste sorte. Tous ensemble se leuent, & au milieu de la sale, où est fait le banquet, on dresse deux dances, l'vne d'hommes, & l'autre de femmes, à chacune desquels on choisit pour chef la plus apparente personne, & qui chante le mieux. Ainsi ils chantent des hymnes faits à la loüange de Dieu, de plusieurs mesures & châts, chantans maintenant tous ensemble, maintenant dechantans & respondâs par accords contraires les vns aux autres, non sans gestes & remuemens honnestes & deuots, tantost s'arrestant, tantost s'auançeant, tantost reculant & se tournant deçà, delà, comme il en est besoin. Ayant chacune dâce pris à part son ébat, ils viennent tous, aprés auoir, cõme en la feste de Bacchus, aualé force vin celeste, à s'entre-mesler, tellemẽt qu'ils ne font des deux dances qu'vne: à l'exemple de celle qui fut dressée prés la mer rouge, pour les miracles qui y furent faits, quâd la mer par le commandement de Dieu aux vns apporta salut & vie, & aux autres ruïne & desfait generale. Car estant fenduë en deux, & s'estans les deux parties fenduës & dressées de tous les deux costez vis à vis l'vn de l'autre, com-

En quelle maniere ils passent la nuict.

Dances sobres, & plus celestes que diuines.

Cecy se voit plus au long en la vie de Moyse.

me deux fermes murailles ; l'eſpace du milieu, qui par ce retranchement fut découuert, ſ'eſlargit, & deuint vn grand chemin paſſant & ſec, par lequel le peuple paſſa juſques à l'autre coſté de la terre, prenant le plus haut endroit : mais recourant apres l'eau, tant d'vn coſté que d'autre, & ſe reſpandant en la profondeur de la terre, noya & enuelopa les ennemis qui les ſuiuoient : alors les hommes & les femmes voyās & cognoiſſans le cas qui leur eſtoit auenu, plus grand qu'on ne peut declarer, plus grand qu'on ne peut penſer, plus grand qu'on ne peut eſperer, eſtans inſpirez de Dieu ſ'aſſemblerent tous en vne dance, & chanterent à leur ſauueur Dieu des hymnes & loüanges, en lui rendant graces ; eſtans Moyſe le Prophete, le chef des hommes, & la Propheteſſe Mariamme des femmes. Selon le patron & original de ceſte dance, celle des deuots & deuotes a eſté dreſſée : laquelle, eſtant compoſée de chants & voix contraires, par le moyen de la voix haute & aigüe des femmes meſlee auec voix baſſe des hōmes, rend vn accord fort harmonieux, & ſentant ſa vraye muſique, parce qu'on n'y voit que de tres-belles ſentences, tres-belles paroles, & graues & honneſtes danceurs, dont la fin c'eſt l'honneur & ſeruice de Dieu. Eſtans doncques enyurez juſques au lendemain matin de ceſte diuine & vertueuſe collation, n'ayans point la teſte peſante, ny cleignans les yeux ou chancelans, mais eſtans lors plus eſueillez que quād ils vindrent au banquet, dreſſent leur veuë & tout leur corps vers l'aube du iour, & apres auoir

Collation & banquet qui ne conſiſte qu'à loüer Dieu.

Prieres du matin dés le Soleil leuãt. apperçeu le Soleil leuant, estendans leurs mains vers le Ciel, priẽt Dieu que ce iour-là leur vienne à bien, & qu'il luy plaise leur donner cognoissance de la verité, & resueiller leur esprit, à fin qu'estant aigu & subtil, il y puissẽt cõprendre les choses obscures & difficiles. Les prieres faites & accomplies, chacun retourne en son monastere pour de rechef faire son train accoustumé en la philosophie. Voila ce que nous auions à dire des deuots personnages & seruiteurs de Dieu, lesquels se sont adonnez à la contemplation de Nature, & aux choses appartenantes à icelle, s'y estans totalement voüez & dediez, ne tenans vie que de l'ame, citoyens du Ciel & du monde, fort recommandez à Dieu pour leur vertu; laquelle a esté cause de la cognoissance & accointance qu'il a euë auec eux, qui leur est vn loyer fort propre & conuenable. Par ce moyen, ayans fait plus de compte de la vertu & honnesteté que des biens, sont paruenuz au but & sommet de la felicité & beatitude.

TRAICTE'



TRAICTE' DE PHILON IVIF, TOVCHANT la Noblesse.

CEVX qui exaltent & hautement louënt la Noblesse, comme vn tres-grand bien & cause de grands biens, sont grandement à reprendre, s'ils pensent les personnes estre nobles, pour estre venuz de riches & illustres familles, veu que leurs ancestres, dont ils se vantent estre issus, ne sont point heureux pour leurs grands biens: d'autant que le vray bien n'a point accoustumé de faire sa residence aux biens exterieurs, ny aux appartenances du corps, ny, qui plus est, en chaque partie de l'ame, mais seulement en celle qui est la principale & gouuernante des autres. Aussi le voulant Dieu par sa douceur & clemence asseoir dedans nous, n'a point trouué vn temple plus propre & digne en terre, que

Fausse opinion, touchant les Nobles.

Où reside le vray bien.

l'entendement qui porte quand & quand luy le pourtraict d'iceluy, combien qu'aucuns n'en croyent rien, n'ayans iamais gousté la sapience sinon du bout des leures, ny veu la tres-luisante clairté: car l'argent, l'or, les hõneurs & dignitez, l'abondance, disposition du corps & beauté: dont sont iouissans ceux qui sont establis aux principautez par le profit & commodité du public, sont au seruice de la vertu, comme de leur Royne. Puis que doncques la Noblesse est le propre heritage de l'entendement, qui est purifié de parfaits & entiers lauemens, il faut dire que ceux-là sont seulement Nobles, qui sont prudens & iustes, ores qu'ils soient descẽduz d'esclaues, naiz & nourris en nos maisons, ou de ceux qu'on achepte argent contant: au moyen de quoy le lieu de Noblesse est inaccessible aux meschans, qui sont issuz de bons ancestres: par ce que tout homme meschant est sans maison & sans ville, estant chassé du pays de vertu, lequel, pour en parler à la verité est le pays des hommes vertueux. Il ne se peut faire donques que celuy-là soit Noble: au contraire, sans aucune faute, la vilenie le suit, combien que ses ayeulx & bisayeulx ayent esté irreprehensibles en leur vie: d'autant qu'il s'efforce à s'estranger d'eux: se desioignant & separant tant en ses dits qu'en ses faits de la Noblesse. Encores ne suffit-il pas aux meschans de n'estre de leur naturel nobles: mais, qui est plus, ie les voy tous bandez comme ennemis mortels contre la vraye Noblesse, laquelle estoit la dignité & ornement de leurs ancestres, obscur-

Dieu a mis le plus grãd bien que nous ayons en l'entendement.

Noblesse propre heritage de l'entendement.

Qui sont ceux que l'on doit tenir pour Nobles.

La Noblesse inaccessible aux meschans.

cissans, voire esteignans du tout, ce qu'il y a de reluisant en leur race. Pour raison dequoy il me semble que les peres qui aimoient fort tendrement & cherement leurs enfans, à la fin les renient & les desheritent, les separás de leur maison & famille, quand la meschanceté d'iceux surmonte leur grande amitié. Que ma parole soit veritable, on le cognoistra facilement par d'autres argumens semblables. Quel profit peut faire à celuy qui a perdu la veuë, la claire & perceante veuë de ses ancestres, veu qu'il en est priué? Que profite à celuy qui est empesché de la langue pour bien parler & s'interpreter, d'auoir eu ses pere & mere, ou ses ayeulx éloquens, parle-il mieux pour cela? Que sert à celuy qui est tout sec, & décharné par vne longue & dessechante maladie, d'auoir eu des ancestres, qui pour leur force athlitique, ont esté escritz aux victoires & triomphes Olympiques & declarez vaincueurs aux quatre sortes & genres de combats? Sont ils plus forts & robustes pour cela? Nenni. Car les vices, & infirmitez du corps ne laissent pas pourtant de demeurer en vn mesme estat, ne receuans point d'amendement par les beaux faits des peres & ancestres. Par mesme raison les parens iustes n'apportent aucun proffit aux iniustes, ny les sobres & attrempez aux intemperans & luxurieux, ny generalement les bons aux meschans, ny les loix escrites, à ceux qui les transgressent, dont elles font la punition, comme aussi les loix non escrites, qui sont les vies de ceux qui ont suiuy la vertu. A ceste cause ie pense que s'il plaisoit à Dieu

Le bon pere desherite ses enfans qui sont adonnez au vice.

Que la Noblesse n'est hereditaire.

Les vices du corps ne reçoiuent amendemẽt par les beaux faits des peres.

Vertus propres & seantes à la Noblesse.

Les vices que doit sur tous autres haïr la personne Noble.

La Noblesse parle aux nobles.

de transformer la Noblesse en face humaine, qu'elle diroit à la posterité rebelle ces propos: La parenté, selon le iugement de la verité ne se mesure pas seulement par le sang, mais par la similitude & suitte des mesmes choses: or vous autres vous vous estes mis à faire tout le contraire, d'autant que ce qui m'est amy, vous est ennemy: ce qui me déplaist vous plaist. I'honnore l'honnesteté, la verité, l'attrempance, la modestie, l'humilité, l'innocence, & vous n'en tenez cõpte. Ie hay l'impudence, le mensonge, les passions démesurées & débordées, l'orgueil, le vice: & vous aimez tout cela. pourquoy est-ce donques qu'en vous estrangeant de moy par vos œuures vous vous déguisez, estans vestuz & couuerts de ce beau nom de parenté? Quant à moy ie ne puis supporter vos belles caresses, si bien fardées, ny vos tromperies. Il est aisé au premier venu de trouuer de belles paroles, mais de changer ses méchantes mœurs en bonnes, il n'est pas facile. Ce que moy considerant, ie repute mes ennemis dés ceste heure, & à iamais, ceux qui allument les méches & allumettes de ma haine, & la reueillent, & les regarderay plustost de trauers, que les autres, à qui on reproche d'estre vilains, & n'estre issus de noble race. Car ces gens-là ont leur excuse toute preste, d'autant qu'ils n'ont point de familiarité auec la vertu & honnesteté, ne leur ayant esté delaissée de leurs ancestres: mais vous autres ne vous sçauriez excuser, vous dis-ie, qui estans descendus de grandes familles, vous vantez & glorifiez de la spendeur de vostre race: parce que

Vertus de la Noblesse. Vices hais d'icelle.

Caresses de gentils hommes.

Ceux qui se glorifient de la splendeur de leur race, & ne tiennent compte des vertus, sont ennemis de Noblesse.

combien que les premiers patrons des bons & vertueux actes ayent esté assis, & par maniere de dire maiz quand & quand vous: toutesfois vous ne vous estes iamais resoluz d'engrauer pas vn dedans vous. Or pour monstrer que vous reputez celuy seulement estre noble, qui est pourueu de vertu, & non pas l'autre qui est descendu de bons & honnestes parens, il en apperra par plusieurs raisons. Premierement qui est la personne qui ne confesse que ceux qui sont issus du premier homme, qui a esté creé de la terre, ne soient nobles, & les ancestres des nobles: veu que leur race estoit plus noble & excellente, que ne fut iamais celle de tous les autres qui sont venuz apres eux, ayans esté produits des premiers espoux, de l'homme & de la femme nouuellement venuz en compagnie commune pour engendrer leur semblable? toutefois des deux qu'ils estoient, le plus vieil ne se soucia pas de tuer, par surprise & finesse, le plus jeune: tellement qu'ayant commis la plus grande meschanceté qui fust au monde, d'auoir tué son frere, luy premier soüilla la terre du sang humain. Quel proffit a fait la Noblesse à celuy-là qui fit paroistre en son ame vne vilenie? laquelle Dieu, qui a l'œil sur les choses humaines, voyant, eut en si grand'horreur, qu'il le chassa de deuãt sa face, & luy prescrit vne peine non soudaine, ne le faisant point mourir incontinent, & par ce moyen luy ostant le sentiment des maux, mais le faisant languir, & luy pendant au col infinies morts, auec sentiment d'ennuis & craintes les vnes sur les autres, à

Celuy seulement est noble, qui est pourueu de vertu. L'antiquité & source des races Nobles.

Adam & Eue. Cain. Abel.

Cain chassé de deuant la face de Dieu pour le meurtre horrible par luy commis.

fin qu'il receust peine digne de son peché. Quelque temps apres nasquit vn tres-sainct personnage, & approuué de Dieu, la deuotion duquel a semblé au Legislateur Moyse, digne d'estre escrite aux saincts liures. Lors doncques du grand deluge, que toutes les villes furent abolies par vn rauage commun (car les plus hautes montaignes furent englouties par la creuë & estenduë de l'eau regorgeante à grande force & foule) luy seul auec les gens de sa maison fut sauué: rapportant le loyer de sa vertu: loyer certes tres-grand, & plus grand que nul autre qu'on peut trouuer. Or il auoit trois enfans, lesquels, comme luy, auoiét jouy de la grace qu'il auoit receuë de Dieu, dont l'vn d'entr'eux prit la hardiesse de se mocquer de son pere: qui auoit esté cause de son salut, mettant en auant pour rire, vne petite faute qu'il auoit faite, non toutefois à son escient, & de propos deliberé, mais sans y penser; tellement qu'il découurit à ses freres, qui n'en voyoient rien, ce qu'il falloit cacher pour la reuerence de celuy qui l'auoit engendré: à raison dequoy il fut maudit, & décheut de son illustre Noblesse. Dauantage il fut le commencement & la cause de la misere de ceux qui vindrent apres luy, comme il auoit bien merité, pour auoir mesprisé l'honneur de son pere. Mais pourquoy est-ce qu'on fait plustost mention de ceux-cy, que du premier homme, qui a esté fait de la terre? auec lequel il n'y a point d'homme qui soit digne d'estre comparé en Noblesse, ayant esté formé auec vn grand artifice par les mains diuines en

Noé & ceux de sa maison sauuez du deluge.

Cham se mocque de Noe son pere.

Cham cause de sa misere & de ceux de sa posterité.

Nul digne d'estre comparé à Adã quant à la noblesse.

vne statuë humaine, & outre ayant receu vne ame non de sa creature mortelle, mais de Dieu, luy ayant soufflé de la diuine puissance & vertu tant que la nature mortelle pouuoit receuoir: la Noblesse doncques de ce premier homme n'estoit elle pas tres-grande & excellente, veu que pas vne des autres, dont nous auons parlé, n'est digne d'estre comparée auec icelle? Car la gloire de ceux-là prouient de la Noblesse de leurs ancestres, qui ont esté hommes mortels, desquels les prosperitez & beaux faits ne durent le plus souuent qu'vn iour: mais l'autre n'a point eu pour pere & auteur de sa vie, pas vn homme mortel, ains Dieu. Par ainsi ce premier hõme, qui estoit aucunement l'image de Dieu selon l'entendement chef & principale partie de l'ame, au lieu de garder celle image de n'estre tachée, en ensuiuant selon son pouuoir les vertus de son Createur, luy estãs presentez pour eslire ou fuir le bien & le mal, l'honneste & le deshonneste, la verité & le mensonge, choses contraires, choisit soudainement le mensonge, les choses vilaines & deshonnestes, le mal, & ne tint compte des choses bõnes, belles, & vrayes: pour raison dequoy à bon droit il eut en eschange la vie mortelle pour l'immortelle, estant chassé de la beatitude & felicité, & trebuschant en vne vie de trauail & mal-heureuse. Ces bornes & regles soient communes à tous les hommes, à fin que ceux qui ne sont aucunemẽt participans de la vertu ne se glorifient & vantent de la grandeur & Noblesse de leur race. Les

Adam se fouruoye de Noblesse.

Siege de la Conscience.

Abraham chef & autheur de la nation Iudaique.

Isaac seul & vray heritier d'Abraham.

La lignee d'Isaac.

Iacob.

Esau.

Esau est fait seruiteur de son frere pour sa mauuaise nature.

Iuifs, outre ces cõmunes, en ont d'autres singulieres : car ils sont descendus de gens qui n'ont point esté aidez & auancez par leurs ancestres conuaincus & condamnez pour leurs méchans actes, sinon des hommes, pour le moins de leur conscience, le siege & consistoire de laquelle, seul de tous les autres n'est point seduit & abusé par belles paroles. Le premier pere & auteur de leur nation eut vne grande lignee, & engendra beaucoup d'enfans de trois femmes, non pour vn plaisir charnel, ains pour l'esperance qu'il auoit de multiplier le genre humain. Or de beaucoup qu'ils estoient, il n'y en eut qu'vn qui fut heritier des biens paternels : tous les autres forlignans de la religion diuine, & n'imprimans pas vn acte de ceux qui les auoient engendrez dedans eux, furent separez de sa famille, & décheurent de celle celebre Noblesse. Derechef de cest heritier approuué furent engendrez deux iumeaux, ne portans rien de semblable ny en leur corps, ny en leur esprit, fors que les mains, & ce par certaine prouidẽce. Le plus jeune estoit obeïssant à son pere & à sa mere, & leur plaisoit, à raison dequoy il fut loüé de Dieu : mais le plus grand, desobeïssant à pere & à mere, s'adonna intemperamment aux plaisirs du ventre, & de dessous le ventre, & si quitta son droict d'aînesse à celuy qui estoit apres luy: dont se repentant incontinent apres, menaça son frere le de tuer, & pratiqua tous les moyens qu'il peut pour fascher son pere & sa mere. Ce que voyans le pere & la mere, souhaitterent au plus jeune tous bon-heurs & benedictions,

que Dieu confirma & ratifia, ne voulant point qu'il en demeurast rien imparfait: à l'autre, esmeuë de pitié, luy donnerent le rang de sujet, à fin qu'il seruist à son frere, estimans (ce qui est vray aussi) que c'est vn grand bien pour le mauuais de n'estre point en sa liberté. Aussi s'il eust enduré volontiers cette seruitude, il eut esté digne d'emporter les secōds loyers de vertu: mais d'autant qu'il fut rebelle & s'enfuit, il fut cause de grandes infamies & ignominies tant à soy, qu'aux siens: de sorte que sa vie vilaine & malheureuse a esté grauée dedans les tablettes, pour seruir de preuue euidente, que la noblesse n'apporte aucun proffit à ceux, qui en sont indignes, & monstrer qu'ils doiuēt estre blasmez, de ce qu'estans venus de gens de bien, ils sont méchans, n'estans aucunement auancez par les vertus de leur pere, mais infinimēt blessez & offencez par les vices qui sont en leurs ames. Au contraire j'en puis nommer d'autres, qui ont esté rangez en vn meilleur rang, desquels les ancestres estoient vicieux, mais eux estoient d'vne bonne vie, digne d'estre ensuiuie, & loüable. Le plus ancien pere de la nation Iudaïque estoit de race Chaldée, son pere estoit Astronome, du nōbre de ceux qui s'exercent & estudient aux Mathematiques, & croyent les astres estre Dieux, tout le ciel, & le monde: selon la disposition desquels ils disent que le bien & le mal auiennent à vn chacun, n'estimans autre auteur des choses, que celuy qui est apperceu des sens. Y a il chose au monde plus griefue & fascheuse à supporter, ou qui donne mieux à cognoistre la

C'est vn grand bien à vn mauuais de n'estre pas en sa liberté.

La Noblesse n'apporte aucun profit à ceux qui en sont indignes.

Race & parentage d'Abraham.

vilenie de l'ame, que de tomber, par la ſcience & cognoiſſance de pluſieurs cauſes ſecondes & engendrées, en l'ignorance de l'vnique, treſ-ancien & increé Createur de toutes choſes, lequel pour ces cauſes & autres infinies, que l'eſprit humain ne peut comprendre, tant elles ſont grandes, eſt, treſ-bon & treſ-parfait? Celuy-là dõques, prenãt Dieu en ſon eſprit & l'inuoquant, delaiſſa ſon pays, ſa parenté & ſa maiſon paternelle, ſçachãt bien que ſ'il y faiſoit ſa continuelle reſidence, que l'abus de cette opinion, qui forge pluſieurs Dieux, demeureroit quant & luy, & rendroit la recherche de la cognoiſſance de Dieu, lequel ſeul eſt Eternel & Pere des autres, tant intellectuels que ſenſuels, lõgue, faſcheuſe, & à la fin du tout inutile: mais ſ'il délogeoit, que l'abus auſſi délogeroit de ſon eſprit, & qu'il cõprendroit, au lieu de la fauſſe & menſongere opinion, la verité. Outre ce, ſ'adreſſant à luy la parole de Dieu, eſueilla le deſir qu'il auoit de cognoiſtre l'eſtre d'iceluy, à laquelle obeïſſant ſe haſtoit de le rechercher, ne ſ'arreſtant point juſques à ce qu'il euſt conceu certaines & euidentes imaginations, non de l'eſſence & nature de Dieu (car cela eſt impoſſible) mais de ſon eſtre, & de ſa prouidence autant qu'il eſt loiſible à l'homme de la cognoiſtre. Pour cette cauſe on dit que ce fut le premier qui creut en Dieu; parce que ce fut le premier, qui eut ferme & ſtable croyance qu'il y auoit vn auteur ſupréme; lequel a la pouruoyance de ce monde, & des choſes qui ſont en iceluy. Apres qu'il eut acquis cette ſcience, de toutes les au-

Abraham pour l'amour de Dieu delaiſſa ſes parens & ſon pays.

Abraham curieux de la recherche de Dieu.

tres vertus la plus constante, il acquist les autres: de sorte qu'il estoit tenu & reputé de ceux qui l'auoyent receu, pour Roy, non pour les grands appareils qu'il eust (car il estoit homme priué) mais pour la grandeur de son esprit, ayant l'entendement & courage Royal. Aussi l'honoroient ils comme font les sujets leur Seigneur, estans tous estonnez de la magnifique nature, qui estoit en luy, plus excellente & parfaite que n'est l'humaine: d'autant qu'il n'vsoit pas tousiours de deuis communs & vulgaires, mais, estant inspiré de Dieu, le plus souuent tenoit des propos graues & diuins. Car quand il estoit possedé de l'esprit diuin, il changeoit de toutes choses en mieux, de regard, de couleur, de contenance, de mouuement, de voix, adioustant l'Esprit diuin, duquel il estoit inspiré & possedé, au corps vne beauté excellente, aux paroles vne grace & vertu de persuader, aux auditeurs, qui l'escoutoient, intelligence. Qui sera doncques celuy qui dira que cét estranger, qui a laissé son pays, qui s'est priué de tous ses parens & amis, n'est tres-noble, veu qu'il a desiré celle vraye noblesse, qui tend à Dieu, s'estant efforcé de tout son pouuoir d'estre son familier & domestique, & d'estre rangé au rang tres-excellẽt des Prophetes? N'ayant point creu plustost aux creatures, qu'au Createur Eternel, & Pere de tous, & ayãt esté reputé Roy (comme j'ay dit) par ceux qui le receurent, non par force d'armes, comme est la coustume d'aucuns, mais par la voix & suffrage du tresbon & trespuissant Dieu, lequel hon-

La cognoissance de Dieu acquist grande autorité à Abraham.

Parfaite & fort excellẽte nature d'Abraham.

Abraham épris de l'esprit diuin.

Noblesse d'Abraham.

Abraham reputé Roy.

Dieu met en honneur ceux qu'il aiment.

Abraham patron d'vn vray seruiteur de Dieu, & regle de Noblesse.

nore des puissances Royales les personnes qui l'aiment, & le prisent, pour le profit & vtilité de ceux, auec lesquels ils hantent & frequentent. Celuy-là doncques a esté la regle de noblesse à tous ceux qui laissent la vilenie des estranges ordonnances & méchātes coustumes, lesquelles attribuent l'honneur qu'on doit à Dieu aux pierres, aux bois, & generallement à toutes les choses irraisonnables: & au lieu de ce vont faire leur demeure en celle republique, laquelle pour vray est vifue, dont la verité est la sur-ueillante, ayant tousiours l'œil dessus elle, & y prenant garde: ayans désapprise cette Noblesse, non seulemēt les hommes agreables à Dieu, mais aussi les femmes ont ensuiuie la bestise & sottise, en laquelle elles auoient esté nourries, en faisant honneur aux images faites & taillées des mains des hommes; & au lieu de ce, sont paruenuës à la cognoissance d'vne seule Monarchie, recognoissant vn seul Dieu & Monarque, par lequel le monde est gouuerné. Thamar, qui estoit vne femmelette de la Palestine en Syrie, en fait foy, laquelle auoit esté nourrie en vne ville propre & familiere à plusieurs Dieux, pleine de statuës d'images, & generalement de toutes autres choses, qui sont posées & dressées aux temples pour adorer: mais si tost qu'elle eut eu le moyen de regarder comme apres les tenebres espaisses vne briefue clairté de verité, s'enfuit de sa pleine volonté, non sans danger de mort, au seruice de Dieu, ne se souciant pas beaucoup de sa vie, au cas qu'il ne luy fust loisible de biē viure, lequel bien

Verité sur-ueillante, de la vraye religion.

Thamar laisse l'idolatrie.

Le but de bien viure est l'honneur & seruice de Dieu.

viure elle ne rapportoit à autre but, qu'à l'honneur & seruice de Dieu le Createur. Or cōbien qu'elle eust espousé deux freres l'vn apres l'autre, tous deux meschans, l'vn estant fille, & pour la derniere fois l'autre selon la loy de l'action hereditaire, d'autant que le premier n'auoit point eu de lignée: si est-ce toutefois, qu'en nōtregardant sa vie sans aucune tache, elle maintint sa bonne reputation, comme les gens de bien doiuent faire, & fut le commencement à tous ceux qui sont venus apres elle de la Noblesse. Combien doncques qu'elle fust estrangere, toutefois elle a esté libre, peut-estre aussi qu'elle vint de gens libres & remarquables. Il y a eu autrefois des seruantes, qui ont esté nées par delà Euphrates aux confins de Babylonne, delaissées à leurs maistresses, qui se maryoient pour leur dot, lesquelles toutefois ont esté reputées dignes de venir au lict de l'homme sage: & de concubines sont premieremēt paruenuës à la dignité de femmes mariées: & consequemment seruantes qu'elles estoient, ont esté (peu s'en faut que ie ne die) égales en honneur à leurs maistresses, ayans esté appellées d'elles (ce qui est le plus incroyable du monde) à la mesme auctorité: aussi l'enuie n'a garde de loger aux ames des sages: tellement que n'y estāt point presente, tous les biens sont communs. Outre ce, les enfans bastards, qui sont issus d'elles, n'ont esté en rien differens des legitimes, non seulement en l'endroit de celuy qui les auoit engendré (car il ne se faut point esbahir si celuy qui est le pere seul de tous les enfans issus

Agar seruāte fut donnee par Sarra à Abrahā pour concubine.

L'enuie ne loge point aux ames des sages au dire de Platon.

de luy leur monstre vne mesme amitié) mais aussi des belles meres: parce qu'elles, au lieu de les haïr, les ont pensé & traitté fort soigneusement, tellement qu'elles ont changé la haine, que portent ordinairement les marastres aux enfans de leurs maris, en vne douceur & amitié. Les enfans aussi du mary, d'vne reciproque amitié, ont honorez leurs belles meres, cōme si elles eussent esté leur propres & naturelles meres. Semblablement les freres, qui estoient separez par la seule meslange de la race & semence, estans de diuers lits, n'ont pas porté seulement les vns aux autres vne moitié d'amitié, mais doublans leur bonne affection, ont recōpensé ce qui sembloit defaillir à leur naissance, en se parforçans d'estre esgaux, par le bon accord de leurs mœurs, aux legitimes, qui estoient issus d'vn mesme pere & d'vne mesme mere. Il ne faut pas doncques accorder la Noblesse à ceux qui l'vsurpent iniustement, s'approprians le bien d'autruy, comme si c'estoit leur propre, lesquels, ne comprenans les personnes dont nous auons parlé, pourroient estre, à bon droit reputez ennemis, tant des Iuifs, que de tous les autres hommes du monde: de ceux-là, d'autant qu'ils donnent licence aux gens de la nation de mespriser la vertu ferme & solide, pour l'asseurance & confiance qu'ils ont en celles de leurs ancestres: de ceux-cy, d'autant qu'ils soustiennent qu'ores qu'ils fussent paruenus au sommet de la vertu, cela ne leur profiteroit en rien, à raison que leurs peres & ayeuls n'ont point esté sans vices & irreprehensibles: de la-

Il ne faut estimer nobles ceux, qui iniustement vsurpent la Noblesse.

Il ne faut mespriser la vertu solide, pour l'asseurance de celle de noz ancestres.

quelle doctrine ie ne pense point qu'il y en ait vne plus méchante & dômageable, car il s'ensuiuroit que la Iustice ne feroit point punition des méchans enfans, qui sont venus de bons peres, ny feroit honneur aux bons qui sont descendus des méchans: combien qu'au contraire la Loy iuge vn chacun selon ses merites, n'ayant point d'égard quand elle punit, ou quand elle loüe, aux vertus des parens.

La loy iuge selon les merites.



TRAICTE' DV MESME PHILON IVIF, des loyers & peines.



Les escrits de Myose diuisez en trois sortes.

IL y a trois sortes de discours diuins, que nous a laissé par escrit le Prophete Moyse: le premier contient la creation du monde, le second, les histoires, & le troisiéme, les loix. Toute la creation du monde a esté bien, & comme appartenoit à la Majesté de Dieu le Createur; declarée, ayant eu pour son commencement la creation du ciel, & finissant au bastiment de l'homme, d'autant que le Ciel, est le plus parfait de toutes les choses incorruptibles: & l'hôme mortel, de toutes les choses corruptibles, Or Dieu le Createur, tissant ensemble & joignant les choses immotrelles auec les mortelles, en a fait vn môde, dont les vnes ont esté surintendentes, & les autres

Dieu a commencé le bastiment de l'vniuers par le Ciel; & fini par l'hôme.

autres comme ſujettes. L'autre partie, qui contient les hiſtoires, eſt vne deſcription & recit des vies des méchans & de gens de bien, declarant par meſme moyen les peines & loyers qui ont eſté ordonnez & preſcrits à tous les deux. Au reſte pour le regard des loix, il y en a qui ſont generales, les autres ſont particulieres. On dit, que les dix chefs de la Loy, ont eſté prononcez non par aucun interprete, mais en haut, & dedans l'air, par vne puiſſance raiſonnable, fort diſtinctement & articulément: les loix particulieres ont eſté pronõcées par le Prophete. De tout cela i'ay parlé aux premiers liures, & en ay dit ce que i'en auoy pour lors à dire: dauantage, i'ay declaré les vertus qui eſtoient neceſſaires à la paix & à la guerre. Ie paſſe maintenant, ſuiuant l'ordre, aux loyers qui ſont preſentez aux bons, & aux peines deuës aux méchans: car Moyſe apres qu'il eut exercé ſes citoyens tant aux enſeignemens doux & amiables, qu'aux menaces & corrections rudes & aſpres, en fin les fit aſſembler pour leur monſtrer les loix, qu'il auoit compoſées: eux, y accourans, comme à vn ſainct combat, donnerent à cognoiſtre, ſans aucune feintiſe, leur bõne volonté. Aucuns furent trouuez vrays champions de vertu, ne trompant point les loix, leurs maiſtreſſes & gouuernantes, de la bonne eſperance qu'elles auoyent d'eux; les autres, qui ne tenoient rien de l'homme, mais eſtoient mols & effeminez, & par vne coüardiſe & laſcheté, laquelle auoit eſté née quand & quand leurs ames, tomboient auparauant qu'ils s'efforçaſſent & s'eſuertuaſſent de

Les loix ſont diuiſées en generales & particulieres.

Bon zele du peuple à receuoir les loix de Moyſe.

faire quelque chose grãde, furent vne honte, & risée aux spectateurs. Pour raison dequoy les premiers receurent la couronne par le trõpette,* & tout ce qu'on a accoustumé de dõner à ceux qui gagnẽt la victoire: mais les autres ne s'en retournerent pas seulemẽt sans couronne, ains s'en retournerent aussi vaincus, receuãs vne honte, qui est le plus grief & fascheux point que tout ce qui se voit aux combats de nud à nud: parce qu'en ces combats les corps des lucteurs, si tost qu'ils sont jettez par terre, se redressent & releuent: mais icy toute la vie tombe, laquelle estant vne fois reuersée, à grãde peine la peut on apres releuer. Moyse dõques nous enseigne les priuileges & honneurs, & au contraire aussi les peines, vsant d'vn ordre fort conuenable & propre, ayãt esgard à la qualité des hõmes, des familles, des villes, des regions & nations, & aux grands climats & endroits de la terre. Il faut premierement chercher quels sont les honneurs, d'autãt qu'ils sont plus profitables & plus plaisans à ouïr, & les poursuiure les vns apres les autres. Les Grecs disent que cét ancien Triptolemus, estant esleué en haut par les dragons qui auoiẽt des aisles, semoit le fruict du blé dedans la terre, au lieu du gland qu'on mangeoit, à fin que le genre humain eust vne nourriture douce & familiaire, profitable & plaisante. Laissons cette feinte & fable, comme beaucoup d'autres, à ceux qui controuuent & forgent des choses contre nature, mettans plustost leur estude à des sophisteries & tromperies, qu'à la verité: car tout au commencement que le monde fut

* C'estoit quand le heraut ou trompette denonçoit à cri public à toute l'assistance qu'vn tel auoit emporté la victoire.

La honte, mal tres fascheux.

Il commence à discourir des loyers & hõneurs.

Fable de Triptolemus semant le blé.

creé, Dieu apprefta les nourritures, qui eftoient propres aux animaux, les faifant naiftre de la terre, & principalement à l'homme, auquel il bailla la fur-intendance fur toutes les chofes qu'elle porte. Il n'y a eu auffi pas vn œuure de Dieu tardif: mais tout ce qui femble eftre parfait & accompli par l'art & induftrie humaine des hommes, eftoit auparauant par la prouidence de Nature gifant & couché en fa boutique: tellement que non fans propos on pourra dire que les arts & meftiers, qu'on apprend ordinairement, ont efté trouuez. Remettons cét article en vn autre temps, & venons à confiderer la bonne & profitable femence que le Createur a femé au bon pays, c'eft à fçauoir en l'ame raifonnable. La premiere femence a efté l'efperance: laquelle eft fource de toutes les fortes & manieres de viure: parce que le marchand, qui fait traffique de marchandife, fous efperance du gain, ne fait que tracaffer allant & venant, faifant beaucoup de fortes de voyages: le marinier, efperant que fa nauigation luy fera profitable, paffe & trauerfe de longues mers: l'ambitieux, fous l'efperance de gloire & honneur entre prend le maniement & gouuernement de la police, & prend le foing des affaires publiques; les lucteurs, pour l'efperance du prix de victoire, & couronne, fouftiennét de leurs corps tous nuds les combats, l'efperance de la felicité attire à la Philofophie ceux qui aiment la vertu, d'autant qu'ils penfent par fon moyen paruenir à la cognoiffance de la nature des chofes, & à la perfection des trefbonnes vies contemplatiue

Dieu dés le commencement a apprefté les nourritures propres aux animaux.

Semences que Dieu a femée en l'ame raifonnable.

La femence d'efperance.

Toutes manieres de viure guidees de l'efperance.

L'efperance de la felicité attire à la Philofophie

&actiue, dont le jouïssant deuient incontinent heureux. Or il y en a aucuns, lesquels ou comme ennemis, allumans les vices qui sont en leurs ames, ont bruslé les semences d'esperance, ou ne tenans compte de les labourer de paresse & faitardise, qui les tenoit, les ont laissé corrompre. Il y en a d'autres, lesquels pensans faire bien le deuoir, ont embrassé plustost l'amour propre, que l'honneur & seruice de Dieu; & se sont attribuez les causes des biens qu'ils auoiẽt. Tous ces gens là, sont à blasmer. Celuy seul est digne de loüange, qui met son esperance en Dieu, comme estant cause de son estre, & suffisant luy seul de le garder sain & entier. Quel loyer dõcques est gisant deuant cettuy, qui emporte la couronne en ce cõmbat? C'est vn animal, lequel est meslé de la nature mortelle & immortelle, à sçauoir l'hõme, non toutefois celuy mesmes qui reçoit le loyer, ny vn autre. Les Chaldées l'appellent Enos, & tourné en langue Grecque, c'est Anthropos, qui est à dire, homme. Ce nom commun à tous les hommes, le reçoit propre à luy, qui est vn loyer singulier & exquis: de sorte qu'il ne faut aucunemẽt estimer personne estre hõme, sinon celuy qui met son esperãce en Dieu. Apres cette victoire d'esperance, suit le second combat de repentãce. En ce combat, la repentance se voyant priuée de l'estat de nature bien reglée & immuable, éprise soudainemẽt d'vn zele & amour de ce qui est meilleur, se haste de laisser ses compagnes & familiers, & de saillir vers l'Attrempance, la Iustice, & les autres vertus: car à deux bien-faicts,

Gens qui laissent gaster la bonne semence d'esperance.

Qui met son esperãce en Dieu, est digne de loüange.

L'homme animal meslé de nature mortelle & immortelle. Enos, ἄντρωπος

Qui est celuy qui est digne d'estre appellé homme.

qui ſont delaiſſement des choſes deshonneſtes, & choix deshōneſtes ſont propoſez deux loyers Delogement & Solitude. Ce propos eſt pris de l'Eſcriture Saincte, laquelle parle en cette ſorte à celuy, qui, fuyant les paſſions & troubles du corps, ſe retire vers l'ame ; *Il n'a point eſté trouué, par ce que Dieu l'auoit tranſporté.* Cette maniere de parler monſtre clairement, que par le tranſport eſt ſignifié le Delogement, & par n'auoir point eſtre trouué, la Solitude, fort proprement & bien à propos : parce que ſi l'homme a pour vray deliberé d'eſtre totalement par deſſus les paſſions, & en eſtre le maiſtre, mépriſant les plaiſirs & concupiſcences, il faut qu'il ſ'appareille de fuir, ſans regarder aucunement apres luy, ſa maiſon, ſon pays, ſes parens, ſes amis : d'autant que la compagnie & frequẽtation entraiſne auec elle tout ce qu'elle trouue : tellement qu'il eſt à craindre, que ſ'il demeure, il ne ſoit pris, eſtant enfermé & enueloppé de tant de ſortes de plaiſirs & d'amourettes, dont les imaginations réueillent les vacations vilaines, qui eſtoient endormies, & engendrent des ſouuenances & memoires, qui viennent corner & ſouffler aux oreilles, leſquelles il falloit oublier. Pluſieurs doncques, par le moyen de leurs voyages, ſont reuenus en leur bons ſens & entendement, & ont guary leurs amours furieuſes & enragées, ne pouuant plus la veuë fournir & repreſenter les paſſions, qui ſont les images de la volupté : parce que lors la penſée ſe pourmene par le vuide, ne ſe preſentant rien dont elle puiſſe eſtre piquée & re-

Le combat de repentance.

Deux loyers propoſez à ceux qui viennent à repentance.

Qui veut maiſtriſer les paſſions & concupiſcences, il faut qu'il cherche la ſolitude.

Les passions imag. s. de la volupté.

ueillée. Apres estre délogé, faut se détourner des compagnies, en aimant la solitude, d'autant qu'il se trouue aussi bien en la terre estrange des rets & filets, comme en la maison propre: desquels il est necessare que ceux qui, ne se tenans point sur leur garde, prennent plaisir à la compagnie de la commune, soient trauersez & trespercez: car la commune est dereglée & débauchée, deshonneste, vitieuse, sujette à faute & à blasme; à raison dequoy sa compagnie est dangereuse à celuy qui s'est retiré vers la vertu: & comme les corps qui commencent apres vne longue maladie se portet mieux, & recouurer santé, fort aisément prennent mal; ainsi est-il de l'ame, qui commence à se porter mieux: d'autát que les forces de l'entendement branslent encores & chancellét: de maniere qu'il est à craindre que la passió, laquelle a accoustumé d'estre prouoquée par la conuersation d'vne commune legere & folle, ne recoure là où elle estoit auparauant. Apres les combats de Penitence sont proposez trois loyers de Iustice, dont celuy qui la suit en prend deux: l'vn, c'est d'estre sauué & preserué en la commune ruïne, l'autre c'est d'estre conseruateur de toutes les especes des animaux, à fin qu'estans accouplez ensemble au lieu des morts ils en engendrent d'autres. Pour cette cause le Createur a voulu qu'vn mesme homme fust la fin de la race condemnée, & le commencement de l'innocente: monstrant par œuures, & non par paroles, à ceux qui disent que le monde n'est point gouuerné par prouidence, que selon la Loy qu'il a introduite en la

Il faut fuir la compagnie de la commune

Trois loyers de Iustice qui suiuent les combats.

nature de toutes les choses, tant de millions d'hommes, qui sont addonnez à peché & iniquité, ne sont pas dignes d'vn homme de bien, viuant en toute iustice & équité. Les Grecs ont nommé ce personnage-là Deucalion, & les Chaldées Noé, du temps duquel ce grand deluge auint. Apres les trois enfans de Noé, sont venus trois autres plus saincts & plus ayurez de Dieu en vne famille: car le pere, le fils, & le petit fils se hasterent d'aller à vn mesme but de la vie, qui estoit de plaire au Createur & Pere de toutes les choses, en méprisant tout ce que la commune a en estime, la gloire, les richesses, & la volupté, & en se mocquant de la vanité & superstitiõ, laquelle est tissuë de menteries & bigarrée & marquetée de diuerses couleurs, pour deceuoir ceux qui la regardent. C'est celle enchãteresse qui fait deuenir les choses, qui n'ont point d'ame, Dieux, cette grande forteresse difficile à prendre, par les finesses & ruses de laquelle toutes les villes sont emmiellées & amorçées, tant sçait bien surprẽdre les ames des jeunes gens: parce que, faisant dedans eux sa demeure, y est totalement fichée & arrestée, & n'en bouge depuis leur premier aage jusques à la vieillesse, si ce n'est que Dieu leur esclaire la clairté de verité, de laquelle cette vanité & superstition, son ennemie, est (combien que ce soit à grand geine) par vne puissance plus forte vaincuë: tellemẽt qu'elle luy quitte la place. Celle race est petite en nõbre, mais en puissãce s'estend biẽ loin, & est biẽ grãde; de sorte que tout le cercle & rond de la terre ne la peut contenir: pour

La grande excellence de l'homme de bien viuant en toute iustice & equité.

Noé appellé des Grecs Deucalion.

Abraham, Isaac, Iacob.

L'au[illegible] est vne vraie enchantéresse.

raison dequoy elle monte jusques au Ciel: tellement qu'estant esprise d'vn indicible desir de contempler & cognoistre familierement la diuinité, apres auoir cherché toute la nature visible, & sceu que c'estoit, elle monte par apres à l'incorporelle & intelligible, ne menant auec elle pas vn sens, mais se dépoüillant de tout ce qui se trouue d'irraisonnable en l'ame, ne s'aide que de ce qu'on appelle entendemẽt ou raison. Au reste le capitaine & auteur de l'opinion saincte, lequel tout premier se changea de la vanité & superstition en la verité, & se rendit parfait en la doctrine, receut vn loyer, qui est la foy enuers Dieu: l'autre, qui par la bonté de sa nature apprint de luy mesmes à acquerir la vertu, eut en don joyeuseté: le troisiéme, qui d'vn courage ferme & constant conquit par exercice & continus trauaux la vertu, dont il faisoit si grand cõte, receut pour couronne & pris d'honneur la vision de Dieu. Or que pourroit-on penser plus profitable, ou plus magnifique en la vie que croire en Dieu, & se résiouïr en luy toute sa vie, & le voir tousiours? Esclaircissons chaque poinct plus diligemment, n'estans point attirez des mots, mais regardans au fond, & penetrans de nos entendemens dedans les choses. Celuy qui de vray & sans aucune feintise croit en Dieu ne croit aucunement à tous les autres Dieux controuuez, engendrez & corruptibles, ny aux choses qui luy plaisent grãdement, & ont grande puissance sur luy, qui sont la raison & le sens: car la raison & le sens ont leur siege & cõsistoire à part: celle-là considere les choses intelle-

Abraham.

Abraham capitaine au peuple de Dieu, receut pour loyer la foy enuers Dieu.

Isaac receut pour loyer ioyeuseté.

Iacob receut la vision de Dieu

Trois loyers à celuy qui aquiert la vertu, la ioye Dieu, & la vision d'iceluy.

De la foy & croyance en Dieu.

ctuelles, ayant pour son but l'opinion, laquelle est inconstante & variable, par ce qu'elle s'appuye & s'arreste sur probables & vray semblables argumens : Or toute similitude deçoit & trompe, d'autant qu'elle est seulement l'image de la chose qu'elle represente, dont auient que la raison, qui est dame des sens, pensant auoir cõpris les iugemens des choses intellectuelles, comme si elles alloiẽt tousiours d'vn mesme fil & façon, se trouue prise s'estant abusée : & ne sçachant ce qu'elle fait : car quand elle se jette sur vne infinité de choses particulieres, elle n'en peut plus, tant elle est foible : ne plus ne moins que le champion combatant tout nud à coups de poings, lequel est rué & renuersé par terre par son aduersaire plus fort que luy: mais celuy qui peut contempler d'enhaut tous les corps & s'appuyer & s'asseurer sur le seul Dieu auec vne puissante raison & ferme foy, est bien fortuné, & pour vray, trois fois & quatre fois heureux.

L'opinion est inconstante & variable.

Aprés la foy est proposée pour loyer à la personne qui acquiert par son bon naturel la vertu, & emporte la victoire sans espandre de la poudre & prendre peine qui est la joye : car ce que les Chaldées nomment Isaac; les Grecs le peuuent nommer gelos, c'est à dire ris : or le ris est vn signe au corps de la joye cachée dedans l'esprit : & la joye est la meilleure & la plus belle affection de toutes les autres qui sont en nous, par laquelle toute l'ame est remplie de bon courage, se resiouïssant en Dieu Pere & Createur de toutes choses, se resiouïssãt pareillemẽt aux bõnes œuures, ores qu'il n'y ait point

De la ioye en Dieu.

Le ris signe de ioye.

de plaisir, se contentant qu'elles soient bien faites & que tout se porte bien. Car cõme le Medecin, aux grandes & dangereuses maladies couppe quelquefois les parties du corps pour le rendre sain, qui est tout son but & intention: le patron de nauire aussi voyant la tempeste, jette la mercerie & marchandise qui appesantit la nauire, dedans la mer, prouuoyant au salut de ceux qui nauigent: personne toutefois ne blasme le medecin pour la mutilation du membre, ny le gouuerneur de la nauire pour auoir jetté la marchandise: mais au contraire tous deux sont loüez de ce qu'ils ont eu plus d'égard à ce qui estoit vtile, que non pas à ce qui estoit doux & plaisant, ayant fait vn beau fait: aussi faut il tousiours admirer auec vn plaisir la nature de toutes les choses qui sont au monde, & se plaire en tout ce qu'il se fait sans certaine & pourpensee malice; ne recherchant point s'il est aduenu quelque chose contre nostre plaisir, mais si ce monde, comme vne ville bien policee, est conduit & gouuerné au profit & salut de tous. Parquoy ce secõd n'est pas moins heureux que le premier, n'ayant aucun ennuy & tristesse, mais joüissãt d'vne vie heureuse & seure, ne l'ayant iamais esprouuee, ny mesmes en songe fascheux & rude, & estant toute son ame saisie de joye. Apres cetuy, qui sans aide d'autruy s'est appris de luy mesme, ayant vsé des richesses de Nature, ensuit le troisiesme chãpion parfait & accomply, lequel a receu vn present excellent, qui est la vision de Dieu: car apres auoir manié toutes les choses qui sont en la

Comparaison du Medecin & du Pilote.

De la vision de Dieu.

vie humaine, & frequẽté auec toutes icelles, nõ par acquit, mais à bon escient, n'y ayãt espargné aucun trauail ou danger en cherchant la verité tant digne d'estre aimee, ne trouua parmy les hommes qu'vn grand nuage & obscurité, en la terre, en l'eau, en l'air, en l'æther, par ce qu'il vit en l'æther, voire par tout le Ciel vne forme & apparence de nuict: d'autant que toute la nature sensible est infinie, & que ce qui est infiny est par maniere de dire frere & parent de l'obscurité. Ayant donques durant son premier aage cligné les yeux de l'ame, à grãd peine pourroit-il pour les continuz combats & trauaux, les ouurir, & chasser le nuage qui l'ombrageoit: toutefois quelque temps apres s'apparut la pure clarté du Ciel incorporel, laquelle luy éclairant, luy monstra que tout le monde intellectuel estoit gouuerné par vn gouuerneur, mais que ce gouuerneur estoit tout à l'entour reluisant d'vne pure & naïfue clarté, & ne pouuoit estre aisément veu & touché, estant la veuë esblouye par la grande lueur, luy neantmoins y resista: & de la grande affection qu'il auoit de contempler, tint bon contre celle grande clarté du feu, qui luy couloit dedans la veuë: le Pere & Createur voyant le vray & naïf courage en eut pitié, tellement que donnant force & courage au trait de la veuë, se laissa voir, ne luy enuiant point ce beau spectacle, en ce que la nature mortelle estoit capable, c'est à sçauoir d'apprendre qu'il est, non pas quel il est: car estant meilleur que le bien, plus ancien & plus pur que n'est l'vnité, ne peut estre veu & contemplé d'autres que de luy mes-

L'homme d'vn hardy & curieux courage cherche la cognoissance de Dieu.

La nature mortelle est capable d'apprendre que Dieu est, non pas quel il est.

Dieu ne peut estre contemplé que de luy mesme.

mes. Or combien qu'on puisse comprendre son estre, toutefois tous ne le comprennent pas, ou s'ils le comprennent, ils ne le cõprennent par la meilleure voye: par ce que les vns publiquement & appertement ont soustenu qu'il n'y auoit point de diuinité: les autres en ont douté, panchans & branlans de tous les deux costez, ne sçachãs s'ils deuoient dire qu'il yen eust vne, ou qu'il n'y en eust point: les autres ayans suiuy plutost vne coustume, qu'vne raison, & creu les opinions de leurs ancestres, qui les auoient nourris, touchant l'Essence diuine, estre bõnes, ont pensé qu'ils tenoient la vraye religion, grauans & taillans l'honneur de Dieu dedans vne superstition. S'il s'en trouue d'autres, qui ont peu par le moyen de la sciẽce imaginer le Createur & Capitaine de l'vniuers, certainemẽt ceux là (comme on dit communément) ont sauté d'icy bas aux nuës: car estans en ce monde, comme en vne ville bien reglée, & policee, & ayans contemplé la terre tant plaine que montueuse, remplie de plantes, d'arbres, & fruicts, & de toutes sortes d'animaux, arrousee d'estangs, de riuieres, de torrens parmy elle espandus, entretenuë par la temperature des vents, par les commodes & accordans changemens des saisons de l'annee, & outre tout cela le Soleil, la Lune, les plantes, les estoilles, & tout le Ciel estant en bon ordre auec son armee domestique, tournoyant ce monde ainsi proprement appellé: ceux-là, dis-ie, tous esbahis & estonnez de ce spectacle sont venuz à penser, suiuans ce qu'ils auoient veu, que tant de bel-

Tous hõmes ne comprẽnent pas l'estre de Dieu.

Superstition.

Comment l'homme paruient naturellement à la cognoissance de Dieu.

Le monde si bien policé & ordonné, monstre bien qu'il y a vn Dieu.

les choses si magnifiques & bien ordonnees n'estoient point conduites & gouuernées d'elle mesme, ains de quelque ouurier, qui eust fait le monde, & qu'il estoit necessaire qu'il y eust vne prouidence, d'autant que la loy de nature veut que l'ouurier ait soin de son ouurage. Ces personnages-là doncques, surmontans les autres en diuinité, sont sailliz, comme j'ay dit, d'icy bas en haut, estans paruenuz par raisons probables & vray-semblables, comme par vne échelle celeste, à la cognoissance du Createur. Mais si quelques autres l'ont peu d'eux mesmes comprendre, sans se seruir & aider de chose quelconque pour la contemplation d'iceluy, ceux-là soient escrits au nombre des saincts seruiteurs de Dieu, estans pour vray aimez de luy. L'vn d'iceux est celuy qui en langue Chaldaïque est surnommé Israël, & en Grec Horôn Theon, c'est à dire, voyant Dieu, non quel il est : car (comme j'ay dit) cela est impossible : mais qu'il est, ne l'ayant point apris de chose quelconque ou en la terre, ou au Ciel, ny des élemens, ny des corps composez, soient mortels ou immortels, mais du seul Dieu, duquel il a esté attiré, ne luy ayant point toutesfois monstré & fait paroistre sa propre essence & nature. Sur ce propos il sera bon d'entendre par quelque similitude, comme cela est auenu. Contemplons nous le Soleil sensible par autre que par luy ? contemplons nous les astres par autres que par eux mesmes ? Ne voit on pas la lumiere par elle mesme ? En ceste mesme sorte, Dieu de luy mesme se donne à cognoistre,

L'ouurier naturellement a soin de son ouurage.

Ceux qui d'eux mesmes & sans aide de chose quelconque comprennent Dieu, sont bien heureux & aimez de Dieu.

Israël en Caldee & en Grec. ὁρῶν θεὸν, signifie, voyant Dieu.

En quelle maniere Dieu se donne à cognoistre.

n'ayant que faire d'autre chose pour la pure & naïfue cognoissance de son estre. Ceux doncques qui taschent à venir à la contemplation & cognoissance de Dieu Eternel, par la considera-tion des creatures, vsans de conjectures & raisons probables, font le semblable que les personnes qui cherchent la nature de l'vnité par le deux, combien que tout au contraire ils deussent commencer à l'vnité pour la cognoistre: d'autant qu'elle est le commencemēt du deux: mais les autres qui ont en recommandation la verité, & s'addressent à icelle, par le moyen de l'aide de Dieu connoissent Dieu comme on voit la lumiere par le moyen de la lumiere. Voila ce grand loyer declaré. Outre cetui nostre champion en reçoit vn autre, qui n'est pas beau à reciter, & ne sonne point en bonne part. Si est-ce que, s'il est bien entēdu, se trouuera fort bon. Ce triomphe est appellé par figure & signe, Engourdissement: car l'orgueil & l'outre cuidance sont representez par la largeur, s'espendant l'ame démesurément & se débordant où il ne faut point: & par l'endormissement vn retirement & racourcissement de la presomption hautaine & enflee: or il n'y a rien tant profitable que de rompre, rabattre, & engourdir la force & roideur des affections laschées & débordées, en déployant les forces spirituelles, à fin qu'estant la puissance démesuree des passions affoiblie, elle face place à la meilleure partie de l'ame. Il faut icy d'auantage considerer, qu'à chacun de ces trois personnages a esté départy son loyer fort propre & conuena-

Comme l'on voit la lumiere par l'aide de la lumiere, ainsi nous cognoissons Dieu par son seul moyen.

Triomphe d'engourdissement.

Il n'y a chose plus profitable que rabatre & engourdir la force de nos passions.

ble: A celuy qui a esté rendu parfait par la doctrine & science, la foy: par ce qu'il faut que celuy qui apprend croye à l'autre qui l'enseigne, d'autant que c'est chose difficile & fascheuse, voire impossible, que l'incredule soit enseigné: qui par la bonté de sa nature & de son bon esprit est paruenu aisément à la vertu, joye: car l'addresse de l'esprit, & les dons de nature resjouïssent la personne, prenant l'entendement son plaisir aux traits qui frappent droit au but, & trouuant incontinent sans aucune peine, ce qu'il cherchoit comme si c'estoit vn protocole qui luy soufflast & dictast dedans, aussi est-ce vne chose qui resiouït fort, que de trouuer facilement ce dont on doute: au troisiesme, qui par son exercice s'est acquis la prudence, la vision: pour autant qu'à la vie actiue, qu'on mene en sa jeunesse, succeda le tres-bonne & tres-saincte contemplatiue, qu'on passe en se vieillesse, laquelle a esté enuoyee d'enhaut de Dieu à la pouppe, comme vn pilote pour manier le gouuernail, & conduire les choses terrestres, d'autant que sans la contemplation jointe auec la science, on ne peut rien faire, qui soit beau & bon. Apres que j'auray encores parlé d'vn personnage, ie retourneray à mon premier propos, & le poursuiuray, me donnant garde d'estre long. Ce personnage a esté declaré par le trompette vaincueur, pour auoir gaigné la Couronne aux saincts combats. I'appelle saints, non ceux, que la commune estime saincts, car ils ne sont pas saincts, ains profanes, presentans aux torts & iniustices des loyers & honneurs au lieu de

Il faut que celuy qui apprend, ne soit pas incredule.

C'est chose qui rejouït bien l'esprit que de trouuer aisémēt ce dont il doute.

La science qui n'est iointe à la contemplation ne peut rien faire de beau ny de bon.

Le personnage vaincueur aux saints combats.

Ceux que l'on doit estimer saincts.

grandes peines: mais ceux que l'ame a accoustumé de soustenir, chassant par la prudence, la bestise & sottise, & finesse & tromperie: par la temperance, l'excez & chicheté: par la force de l'esprit, la hardiesse outrecuidée & lascheté: par les autres vertus, les vices contraires tant à icelle qu'à eux mesmes. Or toutes les vertus sont vierges: toutefois la plus belle & mieux en ordre de toutes, qui mene la dance, c'est deuotion jointe auec iustice; laquelle principalement le Theologien Moyse a eu en son lot: pour ceste cause il a receu auec plusieurs loyers qui ont esté declarez aux liures escrits de sa vie, quatre autres singuliers & exquis, ayant esté Roy, Legislateur, Prophete, & Prince des Sacrificateurs: Car il a esté Roy, non en la maniere accoustumée, par le moyen des armes tant de pied que de cheual, mais a esté esleu de la franche & libre volonté de ses sujets, par l'inspiration de Dieu, lequel auoit façonné & basty dedans eux ceste élection volontaire: & si, comme on trouue par escrit, ç'a esté le Roy seul, qui n'a point fait amas d'or ny d'argent, ayant plustost embrassé les voyantes richesses, que celles qui ne voyent goute: & ayant eu (à fin que ie ne cele rien) pour son propre bien tout ce que Dieu possede: outre ce, il a esté Legislateur, d'autant qu'il faut que le Roy commande ce qui est bon, & qu'il defende ce qui ne vaut rien: aussi la loy n'est autre-chose que la raison qui commande ce qu'il faut faire, & defend ce qu'il ne faut pas faire: & par ce que ce qui est expedient en tous les deux est incertain,

Deuotion la mieux paree de toutes les vertus.

Quatre singuliers estats de Moyse.

Cecy est bien discouru aux liures de la vie de Moyse.

Qu'est-ce que la loy.

tain: tellement que par l'ignorance nous commandons souuent ce qu'il ne faut pas faire, & défendons ce qu'il faut faire, a esté conuenable de prendre le troisiesme, qui estoit la prophetie, de peur de faillir, d'autant que le Prophete est l'interprete & truchement de Dieu, qui luy dicte ce qu'il faut qu'il die: or il n'y a rien procedant de Dieu qu'on puisse blasmer: finablement fut adiousté le quatriesme, qui est la principauté de Sacrificateur: à fin que par le moyen de la science prophetique, sçachant comment il falloit adorer Dieu, il luy rendist graces, quand les affaires de ses sujets se porteroient bien, & l'appaisast par prieres & supplications quand ils l'auroiẽt offensé. Puis donques que ces vertus appartiennent à vne mesme espece, il faut qu'elles s'entretiennent, & soient vnies ensemble des liens d'harmonie, & si sont requises en vne mesme personne; de sorte que celuy à qui defaut l'vne de ces quatre, n'est point parfait gouuerneur, & est la republique qu'il gouuerne, boiteuse. C'est assez parlé des loyers qui ont esté proposez à chacun en particulier. Il y en a d'autres pour les familles entieres, & parentez grandes & peuplees. Si tost que la nation Hebraïque fut partie en douze lignees, furent establiz autant de Seigneurs, que de lignees: lesquels n'estoient pas seulement d'vne mesme famille & parenté, mais aussi estoient fort proches de sang: par ce que tous estoient freres, & issus d'vn mesme pere, & l'ayeul & bisayeul auec le pere, autheurs & fondateurs de la nation. Or le premier d'iceux, qui estoit

Le Prophete est le truchement de Dieu.

Chaque lignee des Hebreux auoit son Seigneur.

Abraham. le bisayeul, s'estant reduit de la vanité, & superstition à la verité, & ayant delaissé les enchantemens de la science Chaldaïque pour estre jouissant d'vne contemplation plus parfaitte, de laquelle il fut attiré ne plus ne moins que le fer (comme on dit) de la pierre d'aimant, de Sophiste, deuint par la bonne doctrine, sage. Il eut beaucoup d'enfans, mais tous fautifs, fors qu'vn qu'il estimoit estre son appuy, le cable, & la grosse corde de sa race, par le moyen de laquelle il pourroit aisément saillir au port, se reposant totalement sur icelle. Aduint que ce fils qui estoit d'vn bon naturel & de bon esprit, apprenant & enseignant soy mesmes, eut deux enfans, l'vn sauuage & indomptable, plein de fureur & de conuoitise, & generalement tenant fort pour la partie irraisonnable de l'ame, contre la raisonnable: L'autre doux & humain s'addonnant à la vertu, à l'equité, & humilité, & se rangeant au meilleur party, combattãt pour la raison, & se declarant ennemy de l'imprudence. Cetuy fut le troisiesme auteur & pere de la nation Hebraïque, & de tous les autres seul heureux en sa race grande & peuplée, laquelle demeura saine & saue, & pour ceste raison ressemblant au laboureur heureux, qui contemple de ses yeux toute sa semence saine venir à proffit, & rapporter fruit bon à manger. Or tous les propos que nous auons tenu de ces trois hõmes, dont nous auons parlé, ont vn sens caché, lequel il faut considerer. Tout aussi tost qu'vne personne apprend, il passe de l'ignorance, dont il est detenu,

Il veut dire comme on se sert d'vn gros cable pour attacher la nauire au port, à fin qu'on descende seurement: aussi il fit son fils Isaac le cable de sa race, se reposant sur luy.

Esau.

Iacob.

à la science: en ce faisant il delaisse l'ignorance, de laquelle se trouuent plusieurs sortes: à ceste cause, le premier, cõbien qu'il fust pere de plusieurs enfans, toutefois n'en a recogneu & aduoüé qu'vn: aussi semble il que celuy qui apprend desauoüe la race d'ignorãce, & la rejette comme ennemie & fascheuse: car nous hommes sommes de nostre nature, auparauant que la raison soit parfaitte en nous, gisans au milieu du vice & de la vertu, ne penchans d'vn costé ny d'autre: mais apres que l'entendement battant & secoüant ses ailes par toute l'ame, & par toutes ses parties, a eu quelque imagination & apprehension du bien, alors franc & libre & emplumé vient à saillir vers iceluy, delaissant derriere son frere né quant & quant luy, le mal lequel il fuit par vn chemin tout contraire sans regarder apres luy. C'est ce que la saincte Escriture monstre & enseigne, disant que celuy qui a esté d'vne bonne nature & de bon esprit a eu deux fils iumeaux: par ce que l'ame de tout hõme au cõmencemẽt de la natiuité d'iceluy, est grosse de deux jumeaux, du mal, comme j'ay dit, & du bien, ayãt cõceu l'imagination de tous les deux: mais depuis qu'elle a attainte la partie heureuse & bien fortunee, elle grimpe, suiuant tousiours vn mesme train, vers le bien, ne penchant ny branslant d'vn costé ou d'autre, ains se tenant à contre-poix & ferme. Au reste, celuy qui est participãt d'vne bõne nature, d'vne bonne doctrine, & pour le troisiesme est exercé en la cõtemplation de vertu; de telle sorte que pas vne de ces choses là ne coule & nage par dessus,

Sens Allegoriq.

Le grand bien que vient à l'entendement de chasser ignorance.

mais sont toutes bien collées & imprimées, cõme s'elles estoient serrées & estreintes de certains nerfs, acquiert santé, acquiert force : au moyẽ de quoy suruiẽt vne bõne couleur sentãt sa honte & vergogne, vne bonne disposition de corps, & beauté. Ainsi l'ame parfaitte en toutes vertus par ces trois bonnes choses, bonté de nature, discipline, & exercitation, n'ayant riẽ laissé de nouueau & frais en elle, où elle puisse aller plus outre, engẽdre le nombre parfait, à sçauoir les deux six, comme ses enfans, qui representẽt les douze signes pour l'amendement des choses d'icy bas. Voila la famille entiere, parfaitte & vnie dont est faite mention tant aux escritures euidẽtes, qu'aux allegories cachées, laquelle a receu pour loyer, comme i'ay dit, l'establissement des principautez sur les lignées de la nation. Par cette famille, qui auec le temps s'est multipliée, ont esté basties villes bien policées: l'escole de prudence, de iustice, de sainсteté, & des autres vertus a esté restablie. Tels sont les loyers qui anciennement ont esté distribuez aux bons personnages tant en commun qu'en particulier, par nous declarez par figures en façon de dessein & modelle, dont on pourra aisément cognoistre ce qui a esté obmis & delaissé. Il faut maintenant selon l'ordre considerer les peines, lesquelles, au contraire, ont esté proposées aux méchants : mais ce sera en general, d'autant que nous n'aurions le temps de les mettre en escrit par le menu. Au commencement que le genre humain, ne faisoit que croistre & multiplier, il y eut vn certain per-

Trois choses qui rendent l'ame parfaite en vertu.

Plutarche de la nourriture des enfans.

Bastimens de vertu.

sonnage, qui fut meurtrier de son frere: celuy-là fut le premier homme meschant: ce fut le premier qui espandit en terre le sang humain, dont elle fut soüillée: chose incroyable: ce fut le premier qui empescha qu'elle produisit les especes des animaux & plantes, dont elle estoit grosse & preste à les mettre dehors, estant florissante & feconde en toutes sortes de biens. ce fut le premier qui opposa & dressa en front, comme vn fort à la generation la corruption, à la vie la mort, à la joye dueil & ennuy, aux biens les maux. Quelle peine doncques meritoit-il & deuoit souffrir, luy qui en faisant vn seul acte n'auoit obmis & delaissé pas vn effort & impieté? Quelqu'vn par auenture pourra dire: Il deuoit estre puny de mort. Mais ceste responce n'est qu'vn discours d'homme, lequel ne voit pas ce grand consistoire: par ce que les hõmes estiment que la mort est le dernier supplice, combien qu'au conseil diuin à grande peine soit elle le commencement des peines. Or d'autant que ce fait estoit nouueau, il falloit trouuer vne vengeance & punition toute nouuelle. Quelle doncques fut la punition? C'est qu'en mourant il viuoit tousiours, souffrant aucunement vne mort eternelle: Car il a deux sortes de morts, l'vne pour estre mort, ce qui est bon, ou indifferent, n'estant bon ny mauuais: l'autre pour mourir tousiours, qui est totalement mal, & d'autant qu'il est plus long, d'autant aussi est-il plus grief. Considere doncques comment la mort a demeuré auec luy eternellement. Il a quatre passions en l'ame, dont il y

La mort n'est qu'vn petit supplice au consistoire diuin.

Punition nouuelle de Cain.

Deux sortes de mort.

Les quatre passions de l'ame.

en a deux qui tendent au bien present ou aduenir, qui sont Plaisir & Conuoitise, & deux autres qui regardent le mal present ou aduenir, qui sont Ennuy & Crainte : or Dieu luy couppa par les racines ceste couple de bien, à fin qu'il n'eust aucun sentiment du bon-heur, ou qu'il ne desirast quelque plaisir : seulement y planta & enta dedans luy celle du mal, à fin qu'il fust tousiours accompagné d'ennuy sans aucune ioye, & de crainte priuée totalement de seureté : par ce qu'il maudit le meurtrier de son frere de ce maudisson, qu'il pleureroit tousiours & trembleroit. Auec ce, luy bailla vn signe & marque, à fin qu'il ne fust tué de personne, & ne mourust point ; mais qu'en viuant tousiours, comme j'ay dit, ne fit que languir en douleurs, fascheries, & miseres continuës, & (qui estoit le plus grief) ayant sentiment de ses maux, se faschast des presens, & preuoyant les futurs, dont il deuoit estre ruiné, ne s'en peut donner de garde, luy estant toute bonne esperance couppee, laquelle Dieu a semé parmy les hommes, à fin que ceux qui n'ont point commis pechez irremissibles, ayans dedans eux vne esperance, qui les console, portent plus legerement les fascheries, miseres, & calamitez : car ainsi comme celuy-là qui est saisi & rauy du torrent, craint le roide & impetueux ruisseau, duquel il est entrainé, & encores plus l'autre qui tombe & descend d'enhaut, d'autant que se renforceant & s'enflant, il vient en fin le noyer : aussi entre les maux les presens que les mains touchent, sont fas-

La racine du mal entée dans Cain.

Grande misere de Cain.

cheux, mais plus encores ceux qui coulent de la crainte: d'autant que la crainte fournit comme d'vne fontaine les fascheries. Voyla la peine qui a esté ordonnée contre celuy qui a tué son frere. Il y en a eu d'autres qui ont esté determinées pour le regard des familles, lesquelles se sont bendées d'vn commun accord & consentement pour faire mal. Il y auoit autrefois des marguilliers, & ministres des Sacrificateurs, lesquels enflez d'orgueil outre-cuidé, s'esleuerent contre les Sacrificateurs, voulans s'approprier les loyers d'iceux : ceux-là ayans estably pour Capitaine de leur bande le plus ancien, qui auoit esté auteur, auec peu d'autres aussi insensez comme luy, de ceste hardie entreprise; delaisserent l'entree du tabernacle, & les extremitez d'iceluy, & coururent au lieu sacré, déposans de l'estat des Sacrificateurs ceux qui auoient esté reputez dignes d'iceluy par la parole de Dieu: là dessus se leua vn trouble, & non sans raison lequel vint saisir toute la commune, d'autant qu'on venoit à renuerser les loix & ceremonies, qu'il ne falloit pas remuer, reçeuant la beauté & l'honnesteté qui estoit en l'endroit du temple, par ce trop grand desordre, confusion : à raison dequoy le gouuerneur fut fort courroucé. Luy doncques premierement vsant de sa grauité accoustumee, sans toutesfois se monstrer colere (car il estoit de son naturel doux) taschoit à les remettre en leur bon sens, leur remonstrant qu'ils ne deuoient outre-passer les bornes ordonnees & prescrites, ny remuer rien des choses sainctes &

Cecy est amplement narré en la vie de Moyse.

sacrees, desquelles le salut & l'esperance de la nation dépendent : mais, voyant qu'il ne proffitoit ny s'aduançoit en rien, & qu'ils faisoient des sourds, ne tenans compte de tout ce qu'il leur disoit, par ce qu'ils estimoient que luy vaincu d'vne passion, & aimant son sang, eust estably son frere Prince de Sacrificateurs, & mis entre les mains de ses nepueux l'estat de Sacrificature, ne print point cela tant à contrecœur, combien qu'il luy d'eust déplaire, comme il fut fasché de ce qu'il sembleroit, que s'il laissoit les choses en cest estat, qu'il ne tint compte des arrests de Dieu, suiuant lesquels l'election des Sacrificateurs auoit esté faite. Qu'aduint il doncques ? Auint que la terre qui estoit sous eux se fendit, & ouurit sa gueule, & les engloutit auec leurs maisons, & toute leur substance, & descendirent eux, & tous ceux qui estoient auec eux, vifs en enfer, & la terre les couurit. Ainsi perirent du milieu de l'assemblee. Or que les maledictions faites en la faueur d'aucun contre vn autre, que le Prophete a accoustumé d'appeller Benediction, soient les premiers, il en appert par le tesmoignage de l'Escriture saincte : Si, dit-elle, vous gardez les saincts commandemens, estans obeïssans aux choses qui vous ont esté enchargées de garder : & ne les receuez point seulement des » oreilles, mais les accomplissez par les œuures » de vostre vie, vous aurez pour don victoire « sur vos ennemis. car les commandemens ne » sont excessifs en nombre, ny si pesans, qu'ils » ne puissent supporter ceux qui les receuront : ny

Punition diuine contre les rebelles aux choses diuines.

I'ay adiousté cecy : car il y a faute au Grec & omission. Voy le 16. chap. des nombres.

aussi le bien, qui en prouient, loin : Il n'est pas delà la mer, ou au bout du monde, qu'il faille faire vn long & penible voyage : ny est question de voler aux cieux, & desloger d'icy bas, pour y aller faire sa demeure, ce qui ne peut auenir qu'à ceux qui ont des plumes, & ailes pour y voler : mais il est tout prés assis en trois parties de nous, en la bouche, au cœur, & aux mains, & en la parole, en la pensée, & aux œuures : parce que si quelles sont les pensées, telles sont les paroles, & quelles sont les paroles, telles sont les œuures, s'entre-suiuans les vns les autres, & estans liez des liens d'harmonies, qu'on ne peut aucunement délier : sans faute la felicité, c'est à dire, la tres-vraye sapience & prudence, seront les maistresses, dont la premiere tend au seruice & honneur de Dieu, & la seconde au gouuernement de la vie humaine. Cependant doncques qu'on ne fera que babiller, & parler des commandemẽs des loix, ce sera peu de chose, voire du tout rien : mais si les œuures suiuent & sont conformes aux paroles en toutes les affaires & vacations de nostre vie, alors les paroles estans tirées d'vne grande obscurité en la lumiere, reluiront de gloire & loüange. car qui est celuy qui ne dira encore qu'il soit enuieux & malin, que ceux là sont seulement sages & tres-sçauans, qui ne laissent point les commandements de Dieu vuides & abandonnez de leurs œuures familieres, ains remplissent les paroles d'œuures loüables? Cette sorte d'hommes, ne demeurans pas loin de Dieu, imagine tousiours les beautez celestes,

Facilité d'executer les commandemens de Dieu.

Il ne suffit d'auoir en la bouche les commandemens de Dieu, mais les faut mettre en execution.

& est conduitte & menee de l'amour diuine: de maniere que si quelqu'vn demande quelle est la gent grande, quelqu'autre luy pourra fort naïfuement & bien à propos respondre: c'est celle dont Dieu exauce les saínctes oraisons & prieres, & qui impetre d'iceluy ce qu'elle demande, l'inuocquant d'vne pure & nette conscience. Or d'autant qu'il y a deux sortes d'ennemis, les hommes addonnez à l'auarice & conuoitise, combattans pour l'esperance du gain, & les bestes sauuages vsans d'vne estrangeté & inimitié naturelle non acquise, il nous faut parler de chacune, l'vne apres l'autre, & premierement des bestes sauuages, lesquelles de leur naturel nous sont ennemies. Celles-là doncques ne veulent pas mal à vne seule ville & nation, mais à tout le genre humain: & si ce n'est pas pour vne certaine longueur de temps prescrite, & limitée, ains indéfiniment & indéterminément tout le temps de la vie. Entre elles il y en a qui craignans l'homme, comme leur maistre, & seigneur, le reuerent: les autres plus courageuses & hardies l'assaillent, espians & guettans l'occasion pour venir à chef de leurs entreprises: si elles sont les plus foibles, le surprennent en trahison: mais si elles sont plus puissantes, se jettent apertement dessus: car ceste guerre que menent les bestes sauuages, tant aquatiques que terrestres contre les hommes, est mortelle & capitale, ne plus ne moins que celle des loups contre les aigneaux: laquelle nul homme mortel peut abatre & abolir, ains l'Eternel seul, quand il

Quelle est la gent grande.

Deux sortes d'ennemis.

Inimitié naturelle des bestes sauuages.

iuge quelqu'vn digne d'estre sauué, & estant de mœurs paisibles, & embrassant l'amitié & concorde : dedans lequel iamais l'enuie n'habita, ou en est vistement délogée, presentant volontiers ses propres biens au public pour en faire iouïssans & participans tous ceux qui en ont affaire. Certainement si vne fois ce bien éclairoit la vie, nous pourrions voir le temps auquel les bestes indomptables seroient maniables & priuees, & auant toutes autres choses les passions sauuages de l'ame s'adouciroient, qui seroit le plus grand bien du monde. Autrement ne seroit-ce pas vne grande sottise de croire que nous eschaperions les dommages & torts des bestes sauuages, qui sont dehors nous, entretenans, voire augmentans tousiours celles qui sont dedans nous en leur sauuage façon ? Il ne faut doncques point perdre esperance, que si celles de l'ame sont addoucies, que les bestes sauuages ne s'appriuoisent. Quant à moy il me semble qu'alors les Ours, les Lions, les Leopards, les Elephans, les Tigres des Indes, & toutes autres bestes indomptables changeroient leur façon sauuage & solitaire en vne compagnable : tellement qu'en peu de temps, en suiuant celles qui vont par troupes & en compagnie, s'appriuoiseroient à la fantasie de l'homme, n'estans plus, comme deuant irritées contre luy, & le craindroient comme leur Prince & Seigneur naturel, en s'abaissant & humiliant à luy. Qui est plus, s'en trouueroit aucunes, lesquelles, ensuiuant la priuauté & amitié que portent les

Il faut dompter les passions sauuages de l'ame, pour euiter tout danger.

Les bestes sauuages s'appriuoiseront à l'hôme, quand les passions de l'ame seront addoucies.

bestes priuées à leurs maistres, flatteroient, cõme petits chiens de Malte, auec leurs queuës, & vn plaisant remuëmẽt, les hommes. Alors les scorpions, les serpens, & toutes autres sortes de bestes rampantes ne feroient de leur venin aucun mal & dommage. Le fleuue d'Egypte porte au pays, des bestes qui deuorent les habitans, qu'on appelle Crocodiles, & Hippopotames, c'est à dire, cheuaux de riuiere: les mers aussi ont vne infinie sorte de bestes, en l'endroit de toutes lesquelles l'homme de bien seroit sacré, & comme vn * Asyle, auquel on n'ose toucher, faisant Dieu ce bien & honneur à la vertu de l'asseurer & affranchir de tous embusches & dangers. Par ce moyen celle guerre, qui estoit & de tẽps & de nature tant ancienne, seroit appaisée, estans les bestes sauuages adoucies, & de sauuages deuenuës priuées: seroit semblablement, comme il semble, l'autre nouuelle & fresche guerre, qui prouient de l'auarice & cõuoitise, en laquelle les hommes mettent tout leur estude & affection, facilement rompuë & finie, s'ils auoient honte d'estre plus cruels que les bestes sauuages, desquelles ils seroient plus asseurez, que de leurs gens mesmes: parce qu'ils verroient, comme aussi la raison veut, que ce seroit vne chose bien laide & vilaine, que les bestes venimeuses, & celles qui se paissent de chair humaine, estranges & incompagnables, rentrassent en amitié & paix, & que l'homme, qui est vn animal de sa nature doux & amiable, proche parent de cõcorde & amitié, ne voulust point r'ẽtrer en grace auec son semblable, mais

Crocodiles.

Hippopotames.

* *C'estoit anciennement le lieu de franchise où se retiroient ceux qui auoient fait quelque mal, ausquels on n'osoit toucher pour la reuerence du lieu.*

le tuer. Peut estre aussi que la guerre ne courra pas le pays des justes, ains s'écoulera, & d'elle mesme s'aneantira, sentant & apperceuans les ennemis à qui ils ont affaire, & contre qui ils combatent, à sçauoir contre ceux qui s'aydent du secour inuincible de la Iustice & équité: d'autant que la vertu a vne grande magnificence & Majesté, & est d'elle mesmes suffisante en se reposant, & sans se trauailler, de mener & cõduire à bonne fin la course des grands maux. Que s'il s'en trouue aucuns si forcenez qu'ils enragent d'vn desir opiniastre de donner la bataille, leur orgueil & audace durera jusques à ce qu'ils viẽnent à choquer les vns contre les autres: mais apres qu'ils seront venus au combat des mains, ils sentiront que leur fierté & orgueil ne leur a seruy de rien, ne pouuans gaigner la victoire: car estans repoussez par vne plus puissante force, ils fuyront par trouppes, cent dés leurs, cinq des autres: & mille d'eux, cent des autres, estans en route & espandus par plusieurs chemins, cõbien qu'ils ne fussent venus que par vn seul. Qui est plus, aucuns d'eux, sans que personnne les poursuiue, sinon la crainte, tourneront le dos, à fin qu'on tire plus droit à eux: de sorte qu'il sera fort aisé de les tuër tous, & les ruer par terre, car il sortira vn homme (dit la Parole de Dieu) lequel estant chef de son armée, & faisant la guerre, mettra en ses mains de grandes & peuplées nations, Dieu enuoyant cõuenable secours aux saincts & justes. or ce secours n'est autre chose qu'vne hardiesse de l'ame, qui ne s'estonne de rien; & la grande force du corps,

La Maiesté de vertu.

Confusion des obstinez en leur conuoytise.

chacun desquelles est espouuantable & effroyable aux ennemis: mais si tous les deux marchēt ensemble, il n'y a rien qui puisse resister. La mesme parole de Dieu dit, qu'aucuns des ennemis ne seront pas dignes d'estre vaincus des hommes: tellement que les trouppes des frelons se rangeront contr'eux, pour les faire vilainement mourir, combatans pour les gens de bien: & outre dit, que ces gens de bien n'auront pas seulement en la guerre la victoire asseurée sans respandre leur sang: mais aussi sera leur Royaume puissant & indomptable, pour le profit de leurs sujets, lesquels se rengeront vers eux, ou par amitié, ou par crainte, ou par honte: car ils prennent peine d'acquerir trois poincts, qui sont bien grands pour fortifier leur principauté, & la rendre imprenable, la majesté, la grauité, & la liberalité, par lesquels moyens les choses susdites sont parfaites & accomplies: d'autant que la majesté bastit honte & reuerence: la grauité, crainte: & la liberalité, bien-veillance & amour: toutes lesquelles choses meslées & iointes ensemble dedans l'ame, rendent les sujets obeïssans à leurs Princes & Seigneurs. Voyla les premiers articles, qu'il dit deuoir auenir à ceux qui suiuent Dieu, & gardent en tout & par tout ses commandemens, les accommodans & adoptans à toutes les parties de la vie, à fin que pas vne, en vagant & errant ça & là, ne soit mal traictée de maladie. Il promet en second lieu les richesses, lesquelles necessairement suiuent la paix, & la Principauté, or la richesse de nature est vne

Dieu enuoye secours aux iustes.

Trois points qui fortifient les iustes.

Promesse de richesses aux hommes iustes.

nourriture, & couuerture vile & simple: la nourriture c'est le pain & l'eau de fontaine, qui sont épandus par toute la terre: de couuerture il y en a de deux sortes: l'vne est le vestement, & l'autre la maison, ordonnez pour se defendre des torts que font la froidure & la chaleur, lesquels tous deux sont aisez à auoir, pourueu qu'on vueille oster le superflu & curieux luxe. Ceux donques qui sont desireux des choses deuant dites, & embrassent les dons de nature, non ceux de la vaine gloire, s'exerceans en l'eschar-ceté & continence, viuront en grande abondance, ne se soucians des delices des richesses, par ce que la vraye richesse s'addresse à eux, comme capables pour sçauoir vser de leurs biens, fuyant volõtiers la compagnie des luxurieux & voluptueux, qui en abusent au dõmage des citoyens, ne se soucians aucunement du profit publique. car la parole de Dieu dit que le Ciel plouuera des pluyes en temps & saison à ceux qui garderõt ses saincts commandemens, la plaine portera toute sorte de grain, & les montagnes fruicts d'arbres: tellement que pas vn temps ne demeurera vuide de bien & plaisir, mais estans les graces de Dieu continuës, & enuoyées les vnes apres les autres, la moisson atteindra la vendange, la vẽdange atteindra la semaille, de sorte que sans aucune faute & sans cesse on recueillera & serrera les vns, & esperera & attendra on les autres, s'entre-suiuans tous: à fin que les commencemens de ceux qui sont les derniers, touchans à la fin des premiers, acheuent vne dance ronde, n'ayans faute

Abondance de toutes choses aux gens de bien.

d'aucun bien : en ce faisant l'abondance des biens recueillis & serrez suffira, tant pour le present vsage, que pour la prouision de l'auenir, reprenans vigueur & force les nouueaux apres les vieux, & fournissans & remplissans ce qui defaut. Quelque-fois le temps sera que pour l'indicible & grand rapport on ne tiendra compte des vieux, qui dés long temps auoient estez cueillis, mais on les laissera-là, sans les serrer ou en faire tresor, en permettant l'vsage seur & sans crainte à ceux qui en voudront prendre: car les personnes, qui ont leurs vrayes richesses serrées au Ciel par l'exercice de la Sapience, & saincteté, ont abondance de biens en la terre, estans par la pouruoyance & soin de Dieu leurs prouisions fournies : à fin que les mouuemens de l'ame & les efforts des mains ne soient empeschez à faire tousiours quelque beau faict: mais les biens des autres, de qui l'heritage n'est point celeste, pour leur impieté & iniustice, ne prospereront point, ains si tost qu'ils seront venus, s'en retourneront & retireront : de sorte que ce qu'ils auront receu du commencement ne sera pas tant pour leur profit, que pour leur faire vn plus grand dueil, se voyans (comme aussi il faut qu'il aduienne) priuez d'iceluy.* Or alors (dit-il) du grand raport, & que tu és rempli de biens, tu faits ce que tu souffres maintenant, parce que maintenant, ne portant point de reuerence aux loix & coustumes du pays, ny tenant compte de toutes icelles, tu és priué des choses necessaires; de sorte que tu és contraint d'honorer les maisons des vsuriers & regratiers

Les vrayes richesses des gens de bien sont au Ciel.

Les richesses des auares & iniustes s'ecoulent soudain.

** Il semble qu'icy, comme auparauant, il y ait quelque omission.*

gratiers prenant de leur bien à grande vſure: mais lors (comme j'ay dit) tu feras le contraire: car ayant grande abondance de biens, tu presteras aux autres, & non peu, ny à peu de gens, ains beaucoup, & à beaucoup de perſonnes. Toutes tes affaires rencontront bien, ſoit à la ville ſoit aux champs: à la ville; eſtant auancé aux magiſtrats & dignitez, aux honneurs, & acquerant bon bruit par ton bon conſeil & aduis, & la grande amour que tu portes à ta republique: laquelle tu luy monſtres tant par paroles, que par effets. Pareillement les biens que tu as aux champs proſpereront: rapportans toutes choſes neceſſaires à foiſon, fourment, vin, huile & outre, toutes autres choſes appartenantes & propres à la vie delicate, comme infinies ſortes de fruits, & portées de troupeaux, de vaches, brebis, cheures, & autres beſtes de nourriture. Mais quel proffit reuiendra de tout cecy (pourra dire quelqu'vn) à celuy qui n'eſt pas pour delaiſſer des heritiers? Il reſpond, comme ſ'il vouloit aſſeurer par ſon cachet & ſeau ſes plaiſirs & graces, & dit: L'homme engẽdre des enfans, la femme ne ſera point ſterile, bref tous vrais ſeruiteurs de Dieu accompliront la loy de nature pour auoir lignée, d'autant que les hommes ſeront peres, & encores peres de pluſieurs enfans: les meres porteront auſſi pluſieurs enfans, de ſorte que chaque maiſon ſera le comble & accompliſſement d'vne parenté peuplée & abondante en hommes, n'y ayant point faute de pas vne partie de parenté ou de nom qu'on a accouſtumé de donner à

Multiplication de lignée au iuſte.

ceux qui sont parens & proches du sang. Premierement se presenterōt ceux qui sont au plus haut degré, les peres & meres, les oncles, les ayeulx; semblablement les autres qui sont en bas degré, les freres, nepueux; petits fils du fils, petits fils de la fille, cousins estans tous du sang, & si n'y aura pas vn de tous ceux qui naistront selon les loix de nature, de briefue vie ou imparfait, ny priué de pas vne âge de celle, que Dieu a departy aux hommes: mais montant par ordre, & comme par degrez depuis l'enfance iusques aux autres âges, apres qu'il aura acheué & accomply les nombres de toutes icelles, prefix & arrestez par certaines periodes du temps, en fin paruiendra à la derniere proche de la mort: voire plutost proche de l'immortalité, qui est l'heureuse vieillesse, laissant en son lieu vne maison pleine d'enfans. C'est ce que le Prophete dit en quelque lieu par la bouche de Dieu: *Tu acheueras & accompliras le nombre de tes iours.* Vsant de mots propres & bien conuenables. Car celuy qui ne sçait rien & n'a cognoissance des loix, n'est point nombré ny cōpté, & le passe-on sans y auoir esgard: mais l'autre qui met son estude à apprendre la science & les loix sainctes, la premiere grace qu'il merite, quand il est reputé sçauant & vertueux, c'est d'estre participant du nombre & de l'ordre. de sorte que l'homme de bien ne doit permettre pas vn iour l'entrée du peché vuide & ouuert, ains doit remplir tous les endroits & espaces d'iceluy, de la vertu: parce que la vertu & l'honnesteté est iugee, non de la quantité, ains de la qualité: à raison dequoy

Degrez de parenté.

Heureux decez de l'homme de bien.

vn iour bien vescu a esté parangonné & égalé à l'entiere bonne vie de l'homme de bien, comme il est monstré en vn autre passage, où il est dit : *Que tel personnage soit qu'il entre, soit qu'il sorte, sera digne de benediction.* D'autant que tous les mouuemens & gestes de l'homme de bien sont loüables, soit dedãs sa maison, soit dehors, soit qu'il manie les affaires de son mesnage, ou celles de la police, en les gouuernant toutes deux bien & deüement. S'il se trouue donques vn tel personnage en vne ville, il aura incontinent le gouuernement d'icelle : si c'est vne petite ville, sur le pays d'alentour : si c'est vn pays, montera tousiours, & aura la sur-intendence sur tous les autres pays, & sera comme la teste dedans le corps, à fin qu'il soit veu & apperçeu, non tant pour sa gloire, que pour le profit de ceux qui le voyent & regardent : par ce que les continuës imaginations & pensees des belles exemples, impriment semblables images aux ames, lesquelles ne sont du tout dures & rudes. Ce que nous disons pour ceux qui veulent ensuiure les honnestes & admirables beautez de la vertu, à fin qu'ils ne se descouragent point, ains ayent esperance de s'amender, & de rentrer au chemin de vertu & sagesse, ores que leur ame ait esté esgarée par le vice, qui l'a seduite : car estant Dieu misericordieux, toutes choses viennent à bonne fin. Or il deuient misericordieux à ceux qui le craignent, & qui se retirent de l'intemperance à la temperance, blasmans leur mauuaise vie, & haïssans toutes les ordes & vilaines images, qu'ils auoient

Les affaires de l'homme de bien remplies de benediction.

La misericorde de Dieu facilite tout.

imprimées dedans leurs ames : & au lieu de ce, desirent la tranquillité des affections, poursuiuans la vie paisible & calme. Tout ainsi doncques que Dieu pourroit aisément d'vn clein d'œil assembler les hommes escartez au bout du monde au lieu où il voudroit : aussi luy mesme, qui est le Sauueur, par sa misericorde peut r'amener l'ame égarée & aueuglée de la volupté & concupiscence ses maistresses, d'vn sentier destourné & non frayé, au chemin passant : luy ordonnant vne fuitte sans regarder derriere elle, non celle qui est honteuse & ignominieuse, mais l'autre qui apporte salut ; laquelle sans faillir on pourroit appeller le retour du bannissement, ou rappel de ban. Nous auons déclaré les biens, qui sont hors de nous, victoire des ennemis, puissance & force des armees, paix stable & asseurée, abondance des biens d'icelle, richesses honneurs, seigneuries, & loüanges qui suiuent les personnes qui font bien, estans loüez par toutes les bouches de leurs amis & ennemis, de ceux-cy par crainte, des autres par amitié : Il faut maintenant declarer les autres qui sont, plus proches que ceux-cy, appartenans au corps. Ie dy doncques que ceux qui trauailleront à la vertu, & se mettront deuant les yeux les sainctes loix, comme gouuernantes des paroles & des œuures de leur vie, que leurs familles & leurs villes ne seront jamais assaillies de maladie, ains en seront préseruees à iamais. Que s'il aduient quelque infirmité, ce ne sera pour leur faire mal, mais pour leur faire souuenir, que l'homme mortel

Biens de dehors.

Biens du corps.

Exemption de maladies & desastres aux gens de bien.

n'est que mortalité, à fin qu'il oste son courage hautain, & qu'il amende ses mœurs. Alors il deuiendra sain, dispost de ses sens, & gaillard de tous ses membres, à fin qu'il face librement, sans estre aucunement empesché, le seruice auquel il est destiné: par ce que Dieu a trouué raisonnable de donner aux gens vertueux pour leur loyer & guerdon, vne maison bien bastie & agencee depuis les fondemens iusques au comble & couuerture (car la maison de l'ame, c'est le corps son adioint) pour beaucoup de raisons necessaires & vtiles: & sur toutes, à fin que l'esprit, qui auroit esté nettoyé & purifié par nettoyemens & lauemens parfaits, & instruit aux mysteres diuins, faisant la ronde, & tournoyant auec ces corps celestes, qui dansent leurs dāses accoustumees, & acheuent leur tour, fust en repos: ne voulāt point qu'il soit attaché & infecté des maux du corps, qui coustumierement prouiennent des affections immoderees: car ou il deuient froid, ou sec & haue, ou au contraire lasche: à raison dequoy l'esprit ne peut dresser, comme il voudroit, le chemin de la vie: mais quand il est logé en vn corps sain, alors il luy est bien aisé de vacquer & estudier aux arrests & sentences de Sapience, luy estant écheue vne vie heureuse & bien fortunee. Cest esprit a auallé force vin pur de la puissance liberale & bien faisante de Dieu, & a esté repeu de ses sainctes paroles & sentences en iceluy (comme dit le Prophete) Dieu se pourmene, comme en son Palais Royal: d'autant que l'ame de l'homme de bien est le Palais & maison de Dieu: d'i-

Le corps est la maison de l'ame.

L'ame de l'homme de bien est le Palais de Dieu.

celuy Dieu, qui est Dieu de tous, est proprement appellé Dieu, comme par vne grace singuliere on parle de son peuple, lequel n'est pas peuple de ce Roy cy, ou de cestuy, mais de l'vnique & vray Roy, peuple S. du S. C'est l'esprit, qui peu auparauant estoit attelé à plusieurs voluptez, à plusieurs cõcupiscences, & infinies necessitez qui le poussoient aux vices & conuoitises: mais Dieu a brisé les maux du seruage, dont il estoit détenu. C'est luy qui estant entré par la grande faueur de son bien-faicteur en la iouissance de la liberté de dire & de faire ce qu'il voudroit, n'est point tombé sur la queuë, mais s'est redressé en teste, en parlant par figure & allegorie: car comme en l'animal la teste est la premiere & la meilleure partie, & la queuë la derniere & moindre, non tant necessaire pour acheuer le nombre des membres, qu'estant faite pour vne éuentoire à chasser les mouches: aussi la loy dit, que l'homme de bien ou le bon peuple, est la teste des autres, qui sont comme parties du corps, qui reçoiuent ame, force & vigueur de la teste, & des autres parties d'enhaut. Voilà les souhaits & les benedictions pour les gens de bien, & ceux qui mettent à execution par bonnes œuures les loix: lesquelles benedictions le Prophete dit deuoir estre accomplies par la grace de Dieu, qui prise & honnore les choses honnestes & bonnes, pour la similitude qui est entre luy & icelles. Il faut pour le present considerer les maledictions, qui sont contre les iniques & meschans.

L'homme de bien est comme la teste au corps.

Dieu honore les choses belles & bonnes, pour la similitude qu'elles ont auec luy.



TRAICTE DV MESME

DES MALEDICTIONS.



LA loy décrit & declare la premiere malediction comme le plus leger mal de tous les autres, à sçauoir la pauureté, l'indigence, & la disette de tout ce qui est necessaire pour viure: les ennemis (dit-elle) te courant sus soudainement, & t'assaillant gasteront & ruïneront ton blé, qui n'est pas encores meur, ou te le moissonneront estant meur, qui est double mal-heur, d'autant qu'en ce faisant les amis meurent de faim, & les ennemis font grand' chere: car les biens que reçoiuent les ennemis faschent autant ou non moins, que nos propres maux que nous endurons. Et encores que les ennemis se reposent, ne se tairont & reposeront pour tant les torts & dommages, qui prouiennent de la nature, qui sont beaucoup plus griefs & fascheux que les autres: par ce que tu ensemences

Pauureté & disette la moindre des maledictions.

la terre grasse d'vne belle plaine & campagne, mais y auolant vne nuée de langoustes, elle moissonnera & taclera tout: que s'il en reste quelque chose, pensant le serrer, tu ne trouueras qu'vne quantiesme partie de ce que tu as semé. Tu planteras la vigne à grans fraiz, & auec vn grand trauail: tel qu'il est à presumer que les vignerons soustiennēt: mais apres qu'elle sera venuë en perfection, & qu'elle aura poussé & jetté bois, & qu'elle, appesantie du grand rapport, panchera contre terre, les vers viendront qui te la vandangeront. Apres que tu auras veu tes oliuiers en leur force & vigueur, & vne grande abondance de fruicts en iceux, tu t'en iras, & non sans raison, tout joyeux auec vne esperance de cueillir force oliues, mais si tost que penseras les transporter, tu sentiras plustost le mal-heur que le bon-heur, ne t'estant Dieu propice; car l'huile & toute la graisse s'esuanouïra & viendra à neant, sans que tu t'en puisse apperceuoir, tellement qu'il ne demeurera que l'apperceuance de dehors vuide, pour tromper ton ame vaine: & generallement tout ce que tu auras semé & planté sera consumé, auec les fruicts, de la * roüillure. Outre ces maux il y en a d'autres, lesquels te dresseront des embusches pour te forger pauureté & indigẽce: par ce que la terre & le Ciel, par le moyen desquels la nature fournit ses biens aux hommes, deuiendront sterils: celle-là auortant & ne pouuant acheuer & parfaire les fruits; & cestuy ne produisant plus les saisons de l'année en leur estre; au moyen dequoy l'Hyuer, l'Esté le Prin-

* *C'est vne certaine pourriture d'humeur, qui est dedans le blé.*

temps, l'Automne ne regarderont point leurs rangs propres & ordonnez, mais estans contraints d'obeïr au commandement de la puissance de Dieu leur maistre, seront tous en desordre & confusion, ne gardans point leur naturel & qualité, d'autant qu'il ne tombera point de pluye, soit grande ou petite, ny de tendre rosee, ny aucune liqueur deliée & mince, ny autre chose quelconque, ayant puissance d'accroistre & augmenter les biens de la terre: au contraire toutes vilenies & ordures suruiendront, qui gasteront & ruyneront les fruicts, tant ceux qui commencent à leuer, que les autres qui sont en leur force & vertu; les alterans de telle sorte, qu'ils ne pourront venir à maturité & perfection. *Ie feray* (dit Dieu) *que le Ciel vous sera d'airain, & la terre de fer*: monstrant par là, que ny l'vn ny l'autre ne fera son deuoir & estat, n'accomplissant sa charge, pour l'effet de laquelle il a esté creé: car où est-ce que le fer a produit des espics, & l'airain de la pluye? Si est-ce que tous les animaux en ont grãd besoin, & sur tous autres, ce fragile & indigent de plusieurs autres choses, l'homme. Or il ne monstre pas seulement, par cette maniere de parler, la sterilité & dégast des saisons de l'année, mais aussi la source & naissance des guerres, & des maux insupportables & innumerables, qui auiennent quãt & quant elles, d'autãt que le fer & l'airain sont les matieres de toutes sortes d'armes. Dauantage, la terre portera de la poudre, laquelle estant enleuee en haut, retombera du Ciel, apportant au lieu de fruict & bien, vn fascheux

Desordre des saisons de l'annee.

Guerres.

& grief mal, qui, en estouffant les personnes, les fera mourir, àfin qu'il ne demeure rien en arriere pour la destruction & ruine generale. Par ce moyen les parentez qui estoient fort peuplées, deuiendront desertes, les villes aussi seront incontinent vuides d'habitans, estans delaissees cóme enseignes & memoriaux de l'ancien heur, & du soudain mal heur, pour aduertissement de ceux qui se pourront amender. Alors s'ensuiura si grande disette des choses necessaires à la vie, que les personnes viendront à se manger les vns les autres: non seulement les estrangers qui n'ont aucune accointance entre eux, mais aussi les plus proches & plus grans amis: d'autant que le pere happera & mangera la chair de son fils; la mere les entrailles de sa fille, les freres de leurs freres, & les enfans de leurs peres; ainsi tousiours les plus foibles serót les meschantes & execrables viandes des plus puissans, ne plus ne moins qu'ót esté les enfans de Thyestés, lesquels luy ont seruy de viande, retournans les anciennes miseres, & se meslans parmy les grans & excessifs maux, que les téps suiuans forgent: car tout ainsi que quand le bon temps vient, on desire à viure, pour iouïr des biens qui se presentent, aussi à ces mal-heureux-là prendra vn desir de viure, afin qu'ils soient participans des infinis & continus maux incurables; autrement si ce grand desir de viure n'estoit assis & enraciné dedás leurs cœurs, ils aimeroient mieux la mort, que de viure ainsi en mal-aise: ce qu'aucuns font, ie ne sçay de quel sens rassis: mais ceux là sont si insensez,

Famine cruelle: comme celle du siege de Ierusalem.

qu'ils veulent viure fort longuemẽt, ne se saoulans des plus grans maux du monde. Voilà ce que la pauureté, qui semble estre le plus leger mal, a accoustumé de faire, quand la punition diuine est enuoyée d'enhaut: car combien que le froid, la soif, & la faim soient fascheuses, toutesfois elles sont souhaittables selon les temps & saisons, pourueu qu'elles causent vne mort brieue: mais depuis qu'elles sejournent & demeurent long temps, ne faisans que fondre & secher tant l'ame, que le corps, alors auient vn grand mal-heur & inconuenient tel que ceux, que recitent les Poëtes en leurs Tragedies, qui semblent estre controuuez pour l'énormité du fait. La seruitude est insuportable aux gens libres, pour laquelle fuir, les gens de bon entendement meurent, combatans fort volontiers & sans crainte d'aucun danger contre ceux qui les menassent de les maistriser & seigneurier: est aussi bien l'ennemy qu'on ne peut vaincre & dompter: mais si vne mesme personne est tous les deux ensemble Seigneur & ennemy, qui sera celuy qui le pourra endurer? Car d'vn costé il peut faire outrage suiuant la puissance qu'a le maistre sur son serf: de l'autre il ne pardonne point, à cause de la mortelle inimitié qu'il porte à son ennemy. Pour ceste raison la loy dit que ceux qui ne tiendront compte de sainctes loix, auront pour maistres des ennemis impitoyables, estans non seulement reduits en leur obeïssance en quelque assaut ou bataille, ains aussi se rendans de leur bon gré pour les maux soudains, que la faim & l'in-

Froid, faim, & soif, de longue durée.

La seruitude.

digence des choses necessaires amenent: parce qu'aucuns estiment qu'il faut choisir les moindres maux pour fuir les plus grans, s'il est ainsi que le moindre, c'est apres auoir perdu sa liberté, de faire les commandemens des maistres cruels, de souffrir en son corps affligé des seruices rudes, & de voir tous les iours des spectacles fascheux, qui font perdre courage. Ils verront leurs ennemis heritiers des lieux, qu'ils ont fait bastir, ou des terres qu'ils ont semées & plantees, ou des acquisitions qu'ils ont faites, iouïssans par ce moyen des biens d'autruy tous aprestez & appareillez. Ils verront tuer deuant eux leurs bestes refaites & grasses, dont on fera grande chere, en les assaisonnant & accoustrant auec belles sauces, pour faire trouuer le goust meilleur: ainsi seront priuez de leur bien, qu'on leur aura pillé: ils verront leurs femmes, qu'ils ont prises filles, & pucelles pour auoir lignee vraye & legitime, sobres & continentes, bonnes ménageres, & aimans leurs maris, rauies comme paillardes: tascheront & s'efforceront de les reuanger; mais rien plus ne pourront faire, sinon de se fascher & trepigner, estans desnuez de toute force: car les personnes qui voudront faire ces actes, se mettront deuant les yeux, ce but: d'emmener, d'emporter, de rauir & piller, d'outrager & forcer, battre, frapper à playe ouuerte, endommageans, meurtrissans, & saccageans tout ce qu'ils trouueront deuant eux, de sorte qu'il n'y aura pas vn de leurs traicts foibles & lasches, mais tous frapperont droit au but, sans faillir aucunement. Voila ce-

Captiuité.

me ces gens-là serõt execrables aux villes, aux villages & bourgades, aux maisons & metairies. Sera maudit leur champ & toutes leurs semences, qui en sortiront. Sera pareillement maudite la bonne terre des montaignes, & toutes sortes d'arbres qui y croissent portans fruit : seront maudits les troupeaux des bestes à nourriture, d'autant qu'elles deuiendrõt steriles, & ne pourront porter, engendrer & multiplier : seront maudits tous leurs fruicts, parce que lors de la saison qu'ils deuront estre en leur force, & vertu, seront saisiz d'vn vent, duquel ils seront corrompuz & reduits à neant : les celiers, greniers, & lieux de prouisions, qui estoient pleins de biens & nourritures seront vuidez : le traffique & moyen de gagner l'argẽt ne courra plus, ny viendra à bonne fin : tous les mestiers, toutes sortes de marchandises, & autres infinis estats, par le moyen desquels on gagne sa vie, ne rapporteront aucun proffit aux personnes qui s'en meslent : car les esperances de tous ceux, qui y mettent leur estude & affection, seront frustrées, ne venans point à bien : somme rien ne prosperera de tout ce qui a accoustumé d'auenir au gré & souhait des gens de bien. Tels sont les loyers de l'impieté & l'iniquité. Encores outre cela suruiendront les maladies corporelles, qui gastent & rongent chaque partie & membre du corps à part, & en apres les deschirent & les escorchent tous ensemble, comme fieure, tremblement, *pthisie, gale sauuage, jaunisse, pourriture des yeux estans corrompus & mangez de mauuaises humeurs, cl[illegible]x, apo

Maladies.

** C'est une maladie desechãte, rendant la per-*

sonne ethique & maigre, qu'on appelle saint Main.

Quād l'estomac est devoyé, lors qu'on ne fait que vomir, & n'arreste rien dedans le corps, la poitrine cheute.

Les goutes aux pieds, iambes, & mains.

flāmes dans l'œil, feu sauuage courant & rampant par la peau, tourmēt & douleur de boyaux, renuersement d'estomac, estoupement & bouchement de conduits de poulmons, ne pouuant l'haleine auoir son cours, paralisie de langue, estant icelle priuee de sentimēt & mouuement, surdité d'oreille, aueuglement d'yeux, imbecillité & troublement des autres sens, maux bien fascheux, qui procedent de ce que d'vn costé le sang qui est contenu dedans les veines, poulse dehors tout ce qui est en luy de vital, & de l'autre, que l'esprit qui est dedans les arteres, ne reçoit plus, comme auparauant, de dehors la bonne temperature de l'air son semblable, estans pareillement les nerfs lasches, dont ensuit la dissolution & déjoignement de l'agencement & liaison des membres lassez & trauaillez de la roideur d'vne certaine fluxion sallée & amere, qui se fourre & coule dedans les pores & pertuits estroits, où se trouuant enfermee, & ne pouuant sortir, est enserree & pressee, & serre aussi; tellement qu'elle engendre des douleurs difficiles à supporter, dont prouiennent les maladies podagricques & arthritiques, lesquelles ne peuuent estre gueries par aucun remede & inuention humaine. Ceux qui verront ces maux & miseres, seront tout estonnez, & s'asbahiront comment les hommes, qui peu auparauant, estoient gras, bien refaits, & charnus, verdissans & florissans en beau corsage, sont si soudainement fondus, & deuenus ridez, n'estans plus que petits filets: semblablement comme les femmes delicates &

tendrettes, qui auoient esté nourries & entretenuës dés leur premier aage en toutes choses delicieuses & delicates, sont deuenuës, par vne griefue maladie, estranges & sauuages, tant en leurs esprits, qu'en leurs corps. Alors les ennemis leur courront sus, desgainás leurs espées, qui sont la punition des méchans : mais eux, s'estans fuis & retirez dedans les villes, sur le poinct qu'ils penseront estre en seureté, seront trompez & frustrez de leur esperance: tellemét que tous leurs ieunes gens seront deffaits, estás surpris par les embusches des ennemis: que s'ils ne s'amendent pour cela, ains se dénoyent & détournent encore des droits sentiers, qui menent à la vertu, deuiendront lasches & craintifs, fuiront, combien que personne ne les poursuiue, & tomberont par trouppes (comme il aduient coustumierement à telles gens) par faux bruits & raports: de sorte qu'il ne faudra qu'vn petit & leger bruit de fueilles espandu par l'air, pour leur donner autant d'agonie & de crainte, comme si c'estoit vne grande armée d'ennemis puissans: dont auiendra que les enfans ne tiendront compte des peres & meres, ny les peres des enfans, ny les freres des freres, s'attendans bien d'estre pris s'ils s'aident les vns les autres, & d'estre sauuez s'ils fuyent. Or les esperances des méchans ne viennent point à effet, au moyen dequoy les fuiars serōt plustost, ou aussi tost pris, que les autres qui seront demeurez, que s'il y en a aucuns cachez, ils trouueront leurs naturels ennemis, qui les espient, à sçauoir les plus cruelles & sauuages bestes, fort

bien armées d'elles-mesmes, lesquelles Dieu crea lors de la premiere creation du monde, pour donner crainte aux hommes de dur chastiement, & aux incorrigibles vne peine irremissible. Ceux qui n'ont point veu les villes abbatuës & rasées iusques aux fondemens, lesquelles auoiẽt esté autrefois habitées, & maintenant ne seruent que de compte & fable, ne croiront point cecy: ny croiront que toutes ces miseres & calamitez, tant escrites que non escrites, soient si soudainemẽt auenuës apres tant de biens & grans heurs. Outre ces maux, leur auiendra vne difficulté d'haleine & maladie qui les fera secs & ethiques, estans leurs entrailles corrompuës, & leur engendrant vn ennuy & tristesse, auec affliction & tribulation, rendra la vie incertaine & pendante, comme d'vn filet en haut: d'autant que les craintes suruiendront les vnes apres les autres, lesquelles tant de iour que de nuict ne feront que secoüer & tourmenter haut & bas l'ame, de sorte qu'au matin elle souhaitera le vespre, & au soir le matin, à cause des afflictions apparentes des veillans, & des horribles visions de ceux qui sont couchez dedans leur lict, prouenantes des songes. Par ce moyen auiendra que l'estranger, estant haut esleué iusques au comble des bon-heurs, sera regardé de tout le monde, prisé & estimé pour deux choses fort belles: l'vne, de ce qu'il s'est retiré de son bon courage vers Dieu, & l'autre de ce qu'il a receu vn loyer qui luy est fort propre & conuenable, à sçauoir vn rang ferme & asseuré au Ciel, lequel il n'est loisible de reciter aux oreilles

profa-

profanes : au contraire le Citoyen, qui a faussé la monnoye de Noblesse, sera entraisné au plus profond des enfers; & emporté aux profondes tenebres, à fin que tous les hommes, qui verrōt ces exemples, s'amendent, apprenans que Dieu cherit & embrasse la vertu qui prouient des ennemis, laissant là les racines, & ne s'en souciant, mais aprouuant la tige qui s'est changée, & au lieu de sauuage est deuenuë domestique, portant fruict bon à manger. Estans ainsi les villes bruslees, & le pays desert, la terre commencera à reprendre son haleine & regarder en haut, laquelle auparauant auoit esté en la plus grande partie mise toute nuë, foulée aux pieds, & grandement outragée d'efforts insupportables par les habitans qui auoient chassé & banny de leur pays & de leur ame les Hebdomades vierges: car la nature a mis en lumiere les seules, ou pour plus seurement parler, les premieres festes du septiesme iour, & de la septiesme annee establies & ordonnees pour le repos : le septiesme iour pour le repos de l'homme, & la septiesme année pour le repos du pays : mais ces mal-heureux, violans & renuersans toute la loy, le * sel, les alliances, l'autel de misericorde, le commun repaire par le moyen desquels l'amitié & communion des hommes estoit jointe & vnie (par ce que tout cecy se fait par le moyen des septiesmes iours, & des septiesmes années) ont chargé d'vn costé les hommes, plus foibles qu'eux, de continus trauaux, & de l'autre, les terres, poursuiuans tousiours, par vne conuoi-

Les Hebdomades sont les septiesmes iours où les septiesmes années.

** C'est à dire, la compagnie & amitié des hommes.*

tiſe & auarice, leurs meſchants & iniques guains, & baillans à leurs inſatiables concupiſcences des poſtes effrenees & iniuſtes : d'autant qu'au lieu d'octroyer aux hommes, qui ſont ſelon la vraye raiſon & eſtimation leurs freres eſtans tous iſſus de la nature mere commune de tous, les treſues ordonnees apres les ſix iours paſſez, & à la region les relaſches accouſtumées apres les ſix annees, en ne chargeant les terres ny de ſemences, ny de plantes, à fin qu'elles ne fuſſent par les trauaux, ſuruenans les vns apres les autres, eſpuiſées & laſſées, ſans faire compte de ces bonnes remonſtrãces, qui les appelloient à la douceur, ont tourmenté & affligé les corps & les ames de tous ceux qu'ils ont peu, de maux inſupportables, ont retranché auſſi la force de la bonne & graſſe terre, recueillans d'elle, plus que ſa puiſſance ne pouuoit porter, des rapports dont ils ne ſe pouuoiẽt ſaouler, la ruïnant par des tributs non ſeulement annuels, ains auſſi iournaux, ne plus ne moins que les cruels & durs creanciers, leſquels exigent grãdes vſures de leurs debteurs, pour raiſon dequoy les ſuſdites maledictions & punitions ſeront accomplies en eux : en ce faiſant la region, qui auoit eſté deſnuée de toute ſa ſubſtance, & auoit ſouffert tant de maux, eſtant deſchargée de ſes impies & meſchans habitans, comme de quelque peſant & lourd faix, ſera allegée. Quand doncques elle ne verra plus, regardant tout à l'entour d'elle, nul de ceux qui l'ont deſpoüillée de ſa magnificence & majeſté, les Cours & Chaſtelets, &

tous autres lieux bublics, sans plaids, sans procez, sans iniustice, au contraire pleins de repos, de paix, & de iustice, alors elle commencera à reprendre sa force & vertu, fera tenir en repos & recoy les saisons festées des sainctes Hebdomades, par mesme moyen elle se reposera, recouurant comme le champion qui combat au parc des exercices, sa force: en apres cõme vne mere pitoyable qui aime cherement & tendrement ses enfans, aura pitié des ses fils & filles qu'elle aura perdu à son grand regret, lesquels durant leur vie auoient donné plus de fascherie à ceux qui les auoient mis au monde, qu'apres leur mort: toutefois rajeunissant incontinent, commẽcera à rapporter & enfanter vne lignee sans blasme, qui sera l'amendement de la premiere: par ce qu'elle (comme dit le Prophete) estant deserte & seule, deuiẽdra fertile & abondante en enfans. Ceste parole diuine se peut aussi allegoriquement entendre de l'ame, d'autant qu'il y a plusieurs ames, lesquelles estans pleines de passions & de vices, comme d'enfans épandus tout à l'entour d'elles, de plaisir mondain, de conuoitise, d'imprudence, d'intemperance, d'iniustice se portent mal, & deuiennent malades, tellement qu'en languissant s'en vont tout mourant: mais aussi tost qu'elles n'en portent plus de semblables ou les ont perdus, deuiennent incontinent, par vn soudain changement vierges & chastes, de sorte que receuans la semence diuine, forgent & enfantent choses excellentes en la nature, & beautez admirables, Prudence, Force d'esprit, Temperance, Iustice,

Les septiesmes iours & les septiesmes années.

Nouuelle race venant au monde la premiere estant exterminee.

Les ames reprenans la chemin de vertu deuiennent chastes.

Sainćteté, & toutes les autres vertus, felicitez & prosperitez, dont non seulement l'enfantement est vn grand bien à la mere, & luy porte bon-heur, mais aussi l'attente, resiouïssant par vne bonne esperance l'infirmité & foiblesse de celle qui est en trauail, & luy donnant courage: car l'esperance est vne joye qui va deuant, & annonce l'autre qui doit aduenir, laquelle combien qu'elle ne soit totallement parfaitte, si est-ce qu'elle est meilleure, que celle qui est ja venuë, pour deux points, d'autant qu'elle chasse le chagrin & grognardise, & si s'auançāt, annonce tout le bien entier, qui doit aduenir.

Definition d'esperance.

I'ay declaré, sans rien receler, les maledićtions & punitions, que doiuent souffrir ceux, qui mesprisent les sainćtes loix, la Iustice, & Pieté, & les gens aussi qui attirez d'opiniõs, forgent plusieurs Dieux, desquels l'Atheïsme est la fin & but, ayans oublié la dośtrine de leurs parens & pays, qu'ils auoient apprise dés leur premier âge, qui estoit, de croire que celle nature vnique & supréme c'est Dieu, de la part duquel sont rangez ceux qui poursuiuent la pure verité, au lieu des fables controuuées & forgées à plaisir. Toutesfois s'il s'en trouue quelques vns qui reçoiuent ces punitions & chastimens non tāt à leur ruïne, que pour vn aduertissemẽt, & estans honteux de leurs pechez retournẽt de toute leur affećtion à la bonne voye, se blasmās de leur faute; & publiās & cõfessans d'vn cœur net deuant tout le monde leurs pechez qu'ils ont commis, premierement d'vne conscience franche, non feinte & fardée, & en apres de la

langue pour l'amendement de ceux qui les orront, ceux-là acquerront la grace du Sauueur & misericordieux Dieu, lequel a donné au genre humain vn don singulier & exquis, l'ayant fait parent & proche de son Verbe, duquel comme d'vn patron originaire a esté tiré l'esprit humain : car encores qu'ils fussent au bout de la terre, seruans à leurs ennemis, qui les auroient amenez captifs comme serfs & esclaues, tous neantmoins comme par vn certain signal & complot, seront en vn iour affranchis & remis en liberté, estans leurs maistres espouuantez & estonnez d'vn si soudain changement à la vertu, & ayans honte de commander à meilleurs qu'eux. Lors doncques qu'ils se verront jouïssans de ceste liberté non attenduë, eux qui auparauant estoient espars par la Grece & par le pays estrange tant aux Isles qu'en terre ferme, se leuans tous d'vn mesme courage dresseront leur chemin vers le lieu, qui leur aura esté destiné, estant conduits de quelque vision plus magnifique & diuine, que celles qui se presentent à la veuë humaine, non apperceuë des autres, ains seulement de ceux qui sont preseruez & sauuez des dangers, ayans trois aduocats & intercesseurs pour eux enuers Dieu: dont le premier est la douceur & bonté de celuy qu'on prie, lequel a tousiours plus d'esgard au pardon, qu'à la punition & vengeance : le second est la saincteté & bonne vie des chefs & auteurs de la nation, lesquels monstrans enuers leur Roy & Seigneur (estans leurs ames separées des corps) vne adoration

Trois intercesseurs enuers Dieu.

ſimple & pure, ont couſtume de faire pour leurs fils & filles prieres & requeſtes de grande vertu & efficace, d'autant que le Pere & Createur leur fait ceſt hõneur & aduãtage d'exaucer leur requeſte, & leur octroyer ce qu'ils demandent: le troiſieſme, par le moyẽ duquel la grace des deux autres eſt auancée, c'eſt l'amendement de ceux qui r'entrent en l'alliance & grace de Dieu, ſans lequel à grand' peine fuſſent ils paruenus, fouruoyez comme ils eſtoient, au vray ſentier, duquel le but & la fin n'eſt autre que de plaire à Dieu, ne plus ne moins que les enfans au pere. Or apres qu'ils ſeront arriuez où ils demandent, les villes, qui peu auparauant n'eſtoient que mazures & ruïnes, ſeront rebaſties: le pays deſert ſera habité: la terre ſterile deuiendra fertile: les biens de tous leurs parens & anceſtres ne ſembleront qu'vne petite partie, au regard de la grande abondance qui ſera lors, laquelle découlant des graces de Dieu comme, de perpetuelles fontaines, fournira tant particulierement à vn chacun, que generalement à tous grandes richeſſes n'eſtans point enuiees de perſonne; tellement que toutes les choſes ſeront ſoudainement changees: car Dieu tournera les maledictions contre les ennemis des repentans, qui s'eſtoient reſiouys des aduerſitez & miſeres de ſon peuple, & l'auoient gauſſé & brocardé, comme ſi le temps de proſperité leur deuoit touſiours continuer, ſans pouuoir eſtre abbatu, & le deuoient laiſſer par ſucceſſion de main en main à leur poſterité, & verroient touſiours leurs aduerſaires

La chance de malediction tournee ſur les ennemis des repentans.

en vne ferme & arrestee misere, laquelle deut durer tant que la race dureroit, n'entendans point les pauures insensez, que ce qu'ils ont joüy peu auparauant de ceste gloire & magnificence, n'a point esté pour raison d'eux, ains pour le chastiement des autres, qui auoient aboly les loix & statuts de leur pays; pour raison dequoi a esté recouuerte vne medecine salutaire, qui est le dueil & tourment qu'ils ont reçeu de voir leurs ennemis joüir de leurs biẽs. Apres donques qu'ils auront bien pleuré leurs fautes, rentreront en leurs anciens biens, faisans le tour, & retournans là dont ils estoient partis, pourueu que ne soient gens totalemẽt perdus. Au reste ceux qui s'estoient mocquez de leurs hurlemens, & qui de leurs maudites & execrables iournées en auoient fait des festes solemnelles, de leurs ennuis & tourmens des bãquets & festins, & generalement de leur infelicité & mal-heur, leur felicité & bon-heur, si tost qu'ils commenceront à receuoir les loyers de leur cruauté, sentiront de quelle sorte ils ont peché, non contre des simples gens & abandonnez de tout le monde, ains contre des gentils hommes qui auoient dedans eux les flammesches & amorces de Noblesse, lesquelles estãs éuentées & allumées feront reluire la Noblesse, qui peu auparauant estoit esteinte: car tout ainsi que des souches des arbres coupées, si les racines demeurent, sortent & croissent nouueaux rejettõs qui surmontent en beauté les vieilles souches: aussi estans laissées dedans les ames quelques

petites ſemences de vertu, combien que les autres biens defaillent, non moins pourtant laiſſent de naiſtre de ce petit demeurãt de tres-belles & honnorables choſes. par le moyen deſquelles derechef les villes fleuriſſantes en hommes ſont habitées, & les nations multipliées & peuplees.



TRAICTE' DE PHILON;

QVE LE MONDE n'est perissable.



IL faut en toutes affaires doubteuses & de consequence inuocquer Dieu, par ce qu'il est bon Pere, & ne luy est rien incognu, ayant entiere & parfaite cognoissance de toutes choses qui sont au monde : mais il est plus necessaire en ce traicté & discours, auquel nous pretendons de monstrer que le monde ne perira iamais : car il n'y a rien aux choses sensuelles plus parfait que le monde : ny aux choses intellectuelles rien plus parfait que Dieu : or l'entendement est tousiours le Capitaine & guide des sens, comme ce qui est intellectuel, l'est du sensuel : & faut que ceux qui ont grande enuie de cognoi-

Entre les choses sensuelles il n'y a rien plus parfait que le monde.

tre la verité de l'estat des sujets, s'enquierent soigneusement de celuy, qui est leur president & gouuerneur. Si doncques, estans exercez aux preceptes de Prudence, de Temperance, & de toutes les autres vertus, nous nettoyons & ostons les taches des passions & autres maladies d'esprit, Dieu ne dédaignera point de nous monstrer la science des corps celestes, ou par songes, ou par oracles & paroles diuines, ou par signes, ou par miracles; pourueu que nous l'inuoquions d'vn cœur net & entier : mais d'autant que nous portons les enseignes d'imprudence, d'iniustice, & des autres vices, dont nous sommes si bien marquez, qu'à grande peine les peut-on effacer; il nous faut contenter, si nous retrouuons seulement vne ombre & image de verité. Il faut icy chercher, puis que nous nous enquerons si le monde est incorruptible, dont en beaucoup de lieux des Escritures est faite mention; premierement quel est le sens, & la signification de ces deux mots, à fin que nous sçachions que signifie ce dont nous auons parlé maintenant. Nous declarerons seulement les significations, qui seruent à la presente cognoissance. Selon la premiere signification, le monde est vn assemblement du firmament, & des autres cieux, en comprenant la terre, auec les animaux & plantes qui sont en icelle. Selon l'autre sens, le monde signifie seulement le Ciel, vers lequel dressant la veuë Anaxagoras, & quelqu'vn luy demandãt pour quelle cause le plus souuent il taschoit à passer les nuicts à descouuert : *Par ce que*, respondit-il, *ie*

Inuocation de Dieu.

Premiere signification du monde.

Seconde signification.

Response de Anaxagoras

contemple le monde. monstrant & signifiant par là le cours & recours, comme vne dance, des astres. Selon le troisiesme sens, qui est l'aduis des Stoïciens, le monde est vne certaine substance ordonnée & disposée, ou non ordonnée, laquelle durera iusques à la consummation par feu, dont le mouuement dient estre le temps, & l'appellent ainsi. Maintenant nostre consideration sera du monde selon le premier sens, lequel a esté composé du Ciel, de la terre, & de ce qui est en iceux. Ce mot aussi Corruption, ou Perir, se prend en vne sorte pour vn changemẽt au pire, & en l'autre sorte pour vn total perissement de ce qui estoit, que nous pouuons appeller annichilement & abolissement: ce que toutesfois ne peut auenir, par ce que comme rien n'est fait de rien, aussi ne se peut faire que ce qui perit soit reduit à neant: & tout ainsi qu'il est impossible que quelque chose soit faite de ce qui n'est point, aussi n'est il croyable que ce qui est, perisse totalement, comme dit le Poete Tragique.

Troisiesme signification.

Consideration sur la premiere signification.

Que signifie Corruption ou Perir.

Iamais la chose engendrée
Ne perit, mais transposée
En vne ou autre forme,
Diuersement se transforme.

Parquoy ce seroit vne chose sotte de douter si le monde perira totalement, & sera reduit à neant: mais la question est, si, ayant perdu le present ornement, & les diuerses formes des elemens, & des corps composez d'iceux, il sera dissoult en vne & mesme forme: ou bien, estant brisé & rompu en plusieurs morceaux, s'il

Trois opinions touchant le monde.

en aura vne cõfuse & meslee de toutes ses parties. Or il y a eu trois opinions de ce que nous cherchons: car aucuns ont dict que le monde estoit eternel, qu'il n'auoit point esté creé, & ne periroit iamais: les autres, au contraire, ont soutenu qu'il auoit esté creé, mais qu'il periroit; il y en a eu d'autres, lesquels empruntãs de tous les deux, des derniers la creation, & des premiers la perpetuelle dureé, ont laissé vne opinion meslée, estimans auoir esté creé, mais qu'il ne periroit iamais. Democritus donques, Epicurus, & vne grande trouppe de philosophes Stoiciens ont laissé par escrit, que les mondes naissent & perissent; vray est qu'ils ne le disent pas d'vne mesme sorte, parce que ceux-là imaginent & feignent plusieurs mondes, la generation desquels ils attribuent à des Atomes, c'est à dire, à des corps fort petits, lesquels, se rencontrãs & cullebutans les vns sur les autres, s'entretiennent & s'entrelassent, & la destruction au repoulsement, delaissement, & abandonnement, se repoulsans les vns les autres, & saillans hors leur place. mais les Stoïciens mettent vn seul monde, de la creation duquel dient Dieu estre auteur, & de la destruction vne certaine puissance & vertu de feu, qui ne se lasse iamais estant en toutes les parcelles du mõde, laquelle les consumera apres longues reuolutions de temps, les reduisant en elle, dont sera par la prouidence de l'Ouurier & Createur, derechef fait tout de nouueau vn autre monde. Selon l'aduis de ceux-cy, on peut dire qu'il y a vn monde, qui ne prendra iamais fin, & vn

Opinion de Democritus & Epicurus.

Atomes.

Opinion des Stoïciens.

autre perissable, c'est à sçauoir, cestuy qui est ainsi maintenant paré & acoustré, sera corruptible, & quand il sera rendu immortel par l'embrasement & renouuellement, ce sera le monde immortel. Aristote, ne sçachant que c'estoit de la diuinité, & de la sainteté, a dit que le monde n'auoit point esté creé, & qu'il ne periroit iamais, & si a condamné, comme atheïstes ceux qui tenoient le contraire, d'autant qu'ils croyoient, selon son dire, que ces Dieux visibles le Soleil, la Lune, & les autres planettes & estoilles, qui comprennent au vray la diuinité, ne differoient en rien des choses faites & forgées des mains des hommes. Il luy auint vne fois de dire (comme nous auons entendu) par maniere de gosserie, qu'au temps passé il auoit eu crainte que sa maison ne fust abbatuë & renuersée par les vents impetueux, ou grandes tempestes, ou par succession de temps & vieillesse, ou par sa paresse & negligence, n'y soignant & prenant garde selon qu'il en estoit besoin; mais qu'alors vne plus grande crainte luy pendoit deuant les yeux, que luy auoient donnée ceux qui abatoient par leur parole tout le mõde. Aucuns dient qu'Aristote n'a point esté inuenteur de ceste opinion, ains certains Pythagoriens. Ie trouuay vne-fois vn liure, qu'auoit escrit vn personnage appellé Ocellus, qui estoit du pays de Lucanie (qu'on dit maintenant Basilicata, au Royaume de Naples) de la nature de l'vniuers, dedans lequel liure non seulement il affermoit que le Ciel estoit increé & incorruptible, ains aussi s'efforçoit de le prouuer par

Opinion d'Aristote.

Le liuret d'Ocellus de la nature de l'Vniuers.

Platon au Timee.

Harangue du grand Dieu à ses inferieurs.

demonstrations & argumens. On dit que Platon au Timée a monstré qu'il auoit esté creé, mais qu'il estoit incorruptible, par l'assemblée & compagnie des Dieux, en laquelle il est dit aux plus ieunes par le plus ancien, & le chef des autres : *O vous Dieux des Dieux, & desquels ie suis Pere, & Maistre Ouurier, prenez garde : les choses qui ont esté faites de moy, ne peuuent estre deffaites, si ie ne veux : & toutesfois tout ce qui est assemblé se peut dissoudre : mais c'est vne mauuaitié que de corrompre & desassembler vne chose composee & agencee. Vous autres doncques qui auez esté engendrez, ores que ne soyez immortels & indissolubles ; toutesfois ne serez iamais dissoults, ny endurerez la mort ; d'autant que mon vouloir vous est vn plus grand lien, pour la conseruation & entretenement de vostre vie, que ne sont les liens : dont vous estiez liez, lors que fustes engendrez.* Il y en a quelques vns qui interpretent & controuuent par leurs inuentions, qu'ils ont adioustées sur l'opinion de Platon, que ce qu'il a dit, le monde auoit esté creé, ce n'estoit pas qu'il voulust dire, qu'il eust eu commencement de sa creation : mais que s'il auoit esté creé, il n'auroit peu estre autrement composé qu'en la façon & maniere, dont auoit esté parlé : par ce qu'on voit les parties d'iceluy estre engendrées & changées. Toutefois le premier aduis est meilleur, & plus veritable, non seulement pour ce que par tout son liure il dit celuy Createur des Dieux, estre Pere, Facteur, & Ouurier, & ce monde son bel œuure & creature, estant vne image sensuelle du Patron intellectuel, contenant en soy tout ce qui est d'in-

tellectuel en celuy-là, & tiree & pourtraite au vif; afin qu'elle soit mieux apperceuë des sens: mais aussi parce qu'Aristote le tesmoigne, lequel, pour la reuerence qu'il porte à la Philosophie, ne voudroit en rien mentir: ioint qu'il n'y a personne qui puisse plus certainement témoigner & deposer de l'amy, que l'amy: principalemẽt luy, qui n'a point voulu manier les sciences par maniere d'acquit, & n'a esté paresseux & incontinent saoul de les apprendre: mais, prenãt peine à outrepasser les inuentions des anciens, a inuenté tousiours quelques enseignemens necessaires à chaque partie de la Philosophie, qu'il a adiousté. Aucuns estiment Hesiode pere & auteur de ceste sentence Platonique, pensans qu'il ait dit que le monde auoit esté creé, & neantmoins qu'il ne periroit iamais: auoir esté creé, par ce qu'il dit,

Aristote ne ment point.

Premier fut le Chaos, puis apparut la terre,
Qui en son large sein toutes choses enserre.

Vers d'Hesiode approuvez par Platon.

Et qu'il ne periroit iamais, d'autant qu'il n'a fait aucune mention de la dissolution d'icelui. Aristote pẽse que ce Chaos soit vn lieu: parce qu'il est necessaire qu'il y ait premieremẽt vne chose toute preste pour receuoir les corps. Aucuns des Stoïciens estiment que c'est l'eau, estãt ainsi nommée par ce qu'elle s'espand. Or, comme que ce soit, il est certian que Hesiode a declaré appertement & clairement que le monde a esté creé: mais long temps auparauant luy, le Legislateur des Iuifs Moyse, la dit aux sainctes bibles & liures, & outre qu'il ne prendroit

Le Chaos, dit en Grec, Χάος παρὰ τὴν χύσιν.

L'opinion de Moyse.

Gen. 1.

iamais fin. Or il y a cinq liures, dont le premier est intitulé, Genese, auquel il commence en cette sorte : *Au commencement Dieu a fait le Ciel & la terre ; mais la terre estoit sterile & rude.* Passant vn peu plus outre aux discours qui suiuent apres, il declare que les iours & les nuicts, les heures, & annees, la Lune & le Soleil qui mesurent le temps, demeureront, ayans en leur lot & partage auec le Ciel la part immortelle, de sorte qu'ils ne periront iamais. Il nous faut premierement reciter icy les raisons de ceux, qui tout estonnez de la veuë d'vn si grand ouurage, ont tenu que le monde est increé & incorruptible, prenans nostre commencement de cecy.

Les argumens de ceux qui tiennent le monde increé & incorruptible.

Il y a deux causes pour lesquelles toutes les choses perissent : l'vne est dedans, & l'autre dehors : car tu trouuerras pour le regard de dedans, que le fer, l'airain, & autres semblables substances s'ancantissent & se consument d'elles-mesmes, quand la roüillure, comme vn mal de feu sauuage, courant tout à l'entour, les mange : pour le regard de dehors, comme quand vne maison ou ville est brulée de telle soudaineté & force, qu'à la fin elle est consumée par le feu. Semblablement auient la mort aux animaux, estans malades d'eux mesmes, ou estans tuez, ou *lapidez, ou bruslez, ou honteusement penduz. Si doncques le monde doit perir, il faut par necessité qu'il perisse par quelque chose de dehors, ou par quelque cause & force qui soit dedans luy : or tous deux sont impossibles, d'autant qu'il n'y a rien hors du monde, estans toutes les parties assemblées & amassees pour l'accomplisse-

Deux causes pour lesquelles les choses perissent.

**Le traducteur auoit adiousté ce mot d'vn liure de la librairie de Rome.*

complissemēt & perfection d'iceluy: au moyen dequoy il sera vnique, entier & ne vieillira iamais: vnique, parce que s'il y auoit quelque chose laissee en arriere, il se pourroit faire vn autre monde semblable à luy: entier, par ce que toute la substance y a esté mise & vsee pour le bastir & construire: ne vieillissant iamais, & n'estant point maladif: par ce que les corps, qui sont sujets aux maladies, & en sont facilement saisis, sont renuersez & abatus par chaleurs, froidures, & autres qualitez contraires, qui viennent d'vne grande force & violence de dehors: desquelles qualitez & puissances aucune n'enuironne le monde pour l'assaillir, & luy faire quelque mal: ne s'estant aucune chose escartée & retirée d'auec luy, mais estans toutes entieres enfermées dedās luy. car s'il y auoit quelque chose dehors, il faudroit qu'elle fust totalement inutile: ou ce seroit quelque nature oisiue, laquelle ne peust souffrir ny faire rien. Pour le regard de l'autre chef, il ne sera iamais dissoult de pas vne cause, qui soit dedans lui: par ce qu'il faudroit qu'vne partie fust plus grande & plus puissante que le tout: ce qui n'a point de lieu, & est fort estrange: car le monde ayant vne force inuincible, il meut ses parties, n'estant point remüé d'aucunes d'elles. en apres, d'autant qu'il y a deux causes de destruction, l'vne dedans, & l'autre dehors; il faut penser que les choses qui sont capables d'en receuoir vne, sont aussi totalement capables de receuoir l'autre: comme on peut voir au bœuf, au cheual, à l'homme, & autres semblables animaux; les-

Le monde vnique.

Le monde entier.

Le monde ne vieillissant iamais.

Proprietè des corps composez, prise de Platon.

Le monde ne sera dissoult de cause quelconque de dedans.

Deux causes de destruction.

quels, puis qu'ils peuuent perir par le fer & le couteau, ils peuuent aussi mourir de maladie: car il est difficile, voire impossible de trouuer aucune chose sujette à quelque cause intellectuelle de dehors, qui ne puisse perir, & qui ait peu subsister de soy-mesmes auant que le mõde fust: d'autant que ce qui n'est point, ne se meut point: or il a esté par cy deuant monstré, que le temps estoit l'espace du mouuement du mõde: Il est doncques necessaire que tous deux soient Eternels, n'ayans point eu de commencement, & ne perissans point. Icy par auanture quelque babillard Stoïcien dira, qu'il confesse que le temps est l'espace du mouuement du monde: mais que ce n'est pas seulement de cestuy qui est present, ains aussi de l'autre qu'il entend deuoir estre apres l'entier embrasement. Ie serois d'aduis qu'on luy respondit: Bon homme, vous tournez au rebours & au contraire les noms, & vous appellez ornement & embellissement ce qui n'est point orné & embelly: car si cestuy que nous voyõs est appellé proprement monde, estant bien ordõné & embelly de toutes façons de beautez, & d'vn artifice fort exquis; à bonne raison doncques pourra on appeller celuy qui doit estre changé en feu, desordre, & confusion. Critolaus, l'vn de ceux qui se sont adonnez aux lettres & estudes, & grandement amoureux de la Philosophie Peripatetique, approuuant la sentence de l'eternité du monde, a vsé de tels argumens & preuues: Si le monde a esté fait, il est necessaire que la terre ait esté faite: si la terre a esté faite, il

Argument pris du mouuement du monde.

Obiection des Stoïciens.

Responce à l'obiection des Stoïciens.

Argumens de Critolaus Peripateticien.

faut aussi totallement que les hommes ayent esté faits: or est-il que le genre humain n'a point esté engendré, ayant eternellement esté, comme il sera monstré; si toutefois il est besoin d'vser de demonstrations & preuues és choses si éuidentes & manifestes. Mais selon mon aduis il en est besoin, à cause de plusieurs forgeurs de fables, lesquels ayans remply le monde de menteries, ont chassé & banny la verité, non seulement des villes & des maisons, ains aussi de l'ame d'vn chacun, cõtraignãs les personnes de se despoüiller de ce beau bien: tellement qu'ils ont controuué & inuenté des poësies, & rythmes, comme vn apast pour allecher & prendre les pauures sots: les oreilles desquels ils enchantent, ne plus ne moins que les laides & vilaines paillardes, qui enchantent les yeux de leurs bagues & joyaux qui pendent à leur col, & d'vne beauté contrefaite & fardee, par faute d'vne naïfue & naturelle: par ce qu'ils dient que la generation des hommes les vns des autres est seulement depuis quelque temps, & qu'anciennement ils venoient & estoient faits de terre: d'autant qu'elle est la mere commune de toutes choses, & telle aussi est reputée. de sorte que ces hommes, que les Grecs dient auoir esté semez, n'estoient autre chose que ceux qui sont issus de la terre, comme enfans d'elle, tous parfaits, & armez, comme les arbres maintenant sortent de la terre. Or que ce soit vne fable controuuée, il est facile de le voir par plusieurs moyens. Quand le pre-

Contre les forgeurs de fables.

Fable des Spartes ou Geans, enfans de la terre.

mier homme fut fait, il falloit que selon les mesures ordõnées, & le nombre des temps, il print accroissement : parce que la nature a engendré les âges, comme certains degrez, par lesquels l'homme, par maniere de dire, montast & descendist: il monte en croissant, & il descend quãd il décroist & amoindrit. La plus haute borne de l'âge, c'est la fleur & vigueur d'icelle, à laquelle estant aucun paruenu, il ne monte plus auant: mais comme ceux qui courent en vne carriere retournent le mesme chemin, qu'ils sont venus: ainsi luy rend à la foible vieillesse tout ce qu'il a receu de la forte ieunesse. Croire doncques qu'aucuns naissent entiers & parfaits de la terre, c'est à faire à gens qui ignorent les loix & droits immuables de nature : car nos esprits, estans tachez du peché, à cause du corps mortel, qui est conioinct auec eux, reçoiuent, & à bonne raison, des changemens: mais les œuures de la nature de l'vniuers ne se changent iamais: d'autant qu'elle a la puissance sur toutes les choses : & pour l'asseurance & conseruation de ce qu'elle a premierement aduisé, elle garde les bornes, lesquelles ont esté fichées immuables : que si elle eust pensé estre conuenable, que les hommes fussent engẽdrez tous parfaits, il naistroit vn homme parfait sans auoir esté ny enfant, ny garçon, ny ieune hõme, ains tout incontinent hõme âgé: peut estre aussi que s'il estoit tel, il ne vieilliroit iamais, & seroit immortel : parce que celuy qui ne croist point, ne décroist point aussi : or les changemens des âges iusques à celle de virilité, ou force & fleur,

Les aages sont comme degrez, par lesquels l'hõme monte & descend.

vont en croissant: les autres, qui sont depuis, iusques à la vieillesse & la mort, vont en decroissant: ainsi celuy qui ne seroit participant des premieres, selon raison, n'auroit celles qui ensuiuent. Que si leur dire estoit vray, qui empescheroit que les hommes nasquissent tels maintenant, comme ils disent auoir esté nez au parauant? La terre n'est pas enuieillie depuis le temps, afin qu'il ne semble point que par la longueur du temps elle soit deuenue sterile: mais demeure semblable, rajeunissant tousiours: d'autant qu'elle est la quatriéme partie de l'vniuers: & est expedient que pour la cõseruation & durée d'iceluy, ne perisse, non plus que ses freres Elemens, l'Eau, l'Air, & le Feu, lesquels ne vieillissent iamais. Que la terre fleurira eternellement & sans cesse, les plantes qui croissent en font foy: car estant arrousée des ruisseaux des riuieres qui coulent & s'espandent par icelle, comme on dit estre en Egypte, ou bien par les pluyes annuelles, qui viennẽt en leur saison, se lasche, & estãt ses forces trauaillées & espuisées, & apres s'estre reposée, recouure sa propre vertu, iusques à pleine & entiere force & puissance: lors elle commence à donner de rechef abondantes nourritures à toutes sortes d'animaux, les produisans tous semblables aux autres. Parquoy il me semble que les Poëtes l'appellẽt fort biẽ à propos Pandore, c'est à dire, dõnant toutes choses, tant celles qui sont vtiles & profitables, que les autres qui seruent de plaisir, non à ceux-cy, ou à ceux-là seulement, ains generalement à tous ceux, qui ont ame. Certes

La terre ne vieillit point pour la longueur du temps.

La terre appellee par Hesiode & autres Poëtes, Pandore.

Les effets & beautez du Printemps.

si quelqu'vn, lors que le printemps est en sa force, pouuoit auec ailes s'esleuer en hault & regarder tant les coutaux, que la plaine, cette-cy rapportant force foin, force herbe, force orge, force blé, & autres infinies natures de plantes, que les laboureurs ont semé, ou viennēt d'elle mesmes : & ceux-là ombragez de branches & fueilles, dont les arbres sont ornez & embellis, chargez de fruits non seulement propres à mãger, mais aussi propres à accoiser les trauaux & lassetez du corps (car le fruit d'oliuier appaise le trauail du corps, & celuy de la vigne beu mediocrement, relasche les grandes fascheries & ennuis de l'ame) d'auantage les douces haleines & bonnes odeurs qui sortent des fleurs, & infinies couleurs particulieres bigarrées & peintes d'vn art diuin ; puis, détournant sa veuë des arbres fruitiers, contemploit les vns apres les autres, les cedres, peupliers, pins & sapins, les grandes hauteurs des chesnes, & autres arbres espais & fueilluz, qui ombragent les grandes montaignes & toute la terre d'icelles, il connoitroit à la fin la force & vertu de la terre, laquelle rajeunit tousiours, ne se rendent jamais, ny se lassant, mais ayant autant de force que le temps passé. Elle enfanteroit doncques les hommes aussi bien maintenant, comme elle faisoit lors, pour deux necessaires raisons : l'vne à fin qu'elle ne laissast son rang & deuoir, & principalement en l'endroit de l'ensemencement & generation de l'homme, lequel est plus excellent que tous les autres animaux terrestres, estant leur chef & Capitaine:

Proprietez du fruit d'Oliuier & de celuy de la vigne. Iug. 9.

l'autre, pour le soulagement des femmes, esquelles, estans grosses, sont chargées & foulées de tres-pesans fardeaux l'espace presque de dix mois : encores quand elles sont prestes d'accoucher souuent meurent en trauail. Certainement c'est vne grande follie de dire, que la terre ait en son gyron vne matrice pour engendrer les hommes : car la matrice est le lieu où l'enfant est formé, & l'ouuroir (comme quelqu'vn a dit) de la nature : dedans lequel l'animal seulement est forgé : or l'amarry n'est pas partie de la terre, ains de l'animal qui est femelle, fait pour la generation : autrement il faudroit dire, si ainsi estoit, qu'elle auroit des mammelles, comme la femme, & que quand elle enfanteroit, le laict suruiendroit en icelle, afin que les enfans, qui en sortiroient, eussent nourriture propre : & toutefois il n'est point mention que pas vne riuiere ny fontaine en toute la terre porte pour liqueur, du laict au lieu d'eau. Dauantage, outre qu'il est besoin de nourrir l'enfant nouueau né de laict ; aussi faut-il qu'il soit couuert d'habillemens pour les inconueniens & dommages, qui auiennent aux nourrissons du froid & du chaud: pour raison dequoy les sages femmes & les meres, qui ont soin des nouueaux nez, emmaillotent les enfans. Comment donques se pourroit il faire que ou la froidure de l'air, ou la chaleur du Soleil, ne fist incontinent mourir ces enfans engendrez & prouenuz de la terre, estans delaissez & gisans tous nuz en icelle? car la trop grande froidure, ou la trop grande chaleur engendre les

La terre n'a point de matrice pour engendrer les hommes.

Laict des meres.

Maillots des enfans.

maladies & la mort. Or depuis que ces beaux controuueurs de fables ont commencé vne fois à ne tenir compte de la verité, ils ont osé dire que les hommes naissoient tous armez. Qui estoit doncques le forgeron dessous terre, ou le nouueau Vulcain pour forger & accoustrer soudainement les armures, ou quelle familiarité auoient ces œuures auec ces nouueaux engendrez pour leur ressembler? Car l'homme est vn animal fort doux & benin, luy ayant la nature donné, comme vn singulier don la raison; par laquelle les passions sauuages & estranges sont enchantées & adoucies. Il eust beaucoup mieux valu au lieu d'armes leur faire present du Caducée, qui est vn baston blanc en signe de paix & d'amitié, chose fort propre & conuenable à la nature raisonnable, à fin qu'ils annonceassent la paix à tout le monde, plustost que la guerre. Or les resueries de ces gens-cy, qui ont fait de la menterie vne forteresse pour abatre & destruire la verité, ont esté par nous conuaincuës. Au reste il faut que nous sçachions que les hommes par longue succession, & de pere en fils sont prouenuz des autres hommes, semant l'homme dedans la matrice, comme dedans vne terre, la femme receuant à bien & proffit les semences: & la nature formant inuisiblement chaque partie du corps & de l'ame, & donnant au genre, ce que chacun de nous particulierement ne pouuoit prendre, qui est la perpetuité: car combien que les choses singulieres perissent: toutefois le genre demeure. qui est vn

La raison adoucit les estranges passions de l'ame.

Caducée de Mercure, Symbole de paix & de Iustice.

Les hommes sont engendrez de la semence des hommes.

œuure, à la verité, merueilleux & diuin : or si l'homme est immortel, qui n'est qu'vne petite partie de l'Vniuers, il s'ensuit doncques que le monde n'a point esté creé, & par ce moyen ne perira iamais. De rechef Critolaüs, trauaillant sur ceste mesme matiere, vsoit de cest argument & discours: Ce qui est cause de sa santé, n'est point sujet à maladie; comme aussi ce qui est cause de veiller, est tousiours vigilãt: s'il est ainsi, il s'ensuiura que ce qui est cause de son estre, sera eternel : or est il que le monde est cause qu'il est, & mesmes que toutes les autres choses sont: doncques le monde est eternel. Considerons aussi cecy. Tout ce qui naist, est du commencement imparfait : vray est qu'auec le tẽps il croist tousiours iusques à ce qu'il soit paruenu à son entiere perfection: de sorte que si le monde a esté engendré, il a esté autrefois (à fin que moy-mesme j'vse des noms des âges) fort jeune, mais croissant apres par le cours des annees & longueurs des temps, il a esté bien tard, & encores à grande peine, parfait; par ce que la fleur & vigueur de ce qui est de longue duree, necessairement est tardiue: or si quelqu'vn croit que le monde est sujet à tels changements, il est possedé d'vne folie incurable. Car par-là il apparoist que non seulement sa substance corporelle croistroit: mais l'esprit aussi prendroit accroissement: d'autant que ceux qui le destruisent & disent qu'il perira, croyent qu'il est raisonnable. Il sera doncques comme l'homme, au commencement de sa natiuité irraisonnable, & lors de son âge florissante raisonnable: ce

Autre argument de Critolaus.

La fleur des choses de longue duree, est tardiue.

Absurdité de l'accroissement du monde.

que non seulement est impie & execrable à dire, ains aussi à penser : car se pourroit il faire, qu'on ne creust pas que ce tres-parfait cercle & rond visible, comprenant toutes les parties qui sont en iceluy, eust tousiours esté parfait & en son corps & en son ame, ne participant aucunement aux incommoditez & imperfections, ausquelles toutes les choses engendrees & corruptibles sont sujetes & enclines? Outre cecy, il allegue trois causes, sans celle de dehors, qui causent la mort aux animaux, la maladie, la vieillesse, & la disette : de nulle desquelles le monde peut estre saisi : car s'il est ainsi qu'il soit composé des quatre elemens, & de toutes leurs parties, sans qu'il y ait faute d'aucunes, il faut dire qu'il est si robuste, qu'il ne peut par quelque force, quelle qu'elle soit, estre rendu malade : par ce moyen il sera tousiours sain, & n'envieillira iamais : aussi est il suffisant de luy-mesmes, & n'a que faire de rien, ne luy defaillant aucune chose pour la conseruation & durée d'iceluy : il ne demande point tantost d'estre plein, tantost vuide : comme les animaux, lesquels s'emplissans outrageusement, au lieu de la vie espousent la mort, ou pour plus seurement parler, vne vie plus miserable que n'est la mort. Parquoy si on ne voyoit, & on ne cognoissoit qu'il y eust aucune nature eternelle, on ne faudroit pas tant de dire que le monde seroit perissable, d'autant qu'il n'y auroit point d'ailleurs d'exemples d'eternité : mais puis que la Destinee, selon ceux qui parlent fort bien de la nature, est sans commence-

Trois causes de mort aux animaux.

Destinee, exemple d'eternité.

ment & sans fin, assemblant perpetuellement vne longue suitte des causes de toutes choses: pourquoy est-ce qu'on ne dira que la nature du monde est de longue duree, laquelle est l'ordre des choses desordonnees, l'harmonie des choses non armonieuses, l'accord des choses desaccordees, l'vnion des choses separées, la proprieté & substance du bois, de la pierre, & de toute matiere, l'accroissement des plantes & des arbres, l'ame de tous les animaux, l'entendement & raison des hommes, & la vertu entiere & parfaitte des gens vertueux? Or si la nature du monde est increée & incorruptible, il est certain & tout notoire que le monde est & sera maintenu par vn lien immortel: ce qu'aucuns, qui estoient du contraire aduis, vaincuz de la verité, ont esté contrains de confesser, tant est la beauté de la verité diuine & puissante à persuader; comme la menterie vilainement laide. Boëthus, Possidonius, & Panetius, hommes de grande authorité, & exercitez aux preceptes Stoïques, & auec ce inspirez de Dieu, sans faire mention de l'embrazement & regeneration ou renouuellement du monde, se sont rangez à l'opinion plus diuine, soustenans le monde estre incorruptible. On dit aussi que Diogenes estant encores jeune hōme, fut totalement de cest aduis. Puis qu'il appert * donques qu'il n'y a rien hors du monde, dont il puisse estre corrompu, il ne se trouuera aussi rien dedans luy, qui luy face mal, comme il a esté par cy deuant démonstré: car n'estant saisi d'vne de ces causes cy, il ne sera

Description de la nature du monde.

Verité belle & persuasiue.

Opinion des grands Stoïciens.

Diogenes.

**il n'y a rië dans le monde qui puisse estre cause de sa corruption.*

pareillement saisi de l'autre. Ce que tesmoigne Platon en son Timée, où il monstre que le monde n'est point sujet à maladie, & ne perira jamais: Le bastiment du monde a receu chaque element entier, par ce que l'ouurier l'a composé de tout le feu, de l'eau, de l'air, & de la terre: ne laissant aucune partie, ny autre vertu & puissance dehors, considerant en luy-mesmes cecy: Premierement à fin que cest entier animal & parfait fust composé de parties parfaites: secondement à fin qu'il fust vnique, d'autant qu'il n'y auoit esté rien laissé dont en peut estre fait vn autre tel & semblable: tiercement à fin qu'il n'enuieillist point, & ne fust sujet à maladie, pensant en luy mesme que les chaleurs & froidures, qui aduiennent au corps humain, & toutes les autres choses qui ont grande force, l'enuironnant par dehors, & en mauuais temps, le dissoudent & gastent: tellement que luy suruenant des maladies & la vieillesse, il déchoit & se corrompt. Pour ceste cause Dieu a formé le monde entier de parties entieres, n'enuieillissant iamais, ny sujet à maladie. Voilà le tesmoignage de Platon, que le monde est incorruptible. Or qu'il soit increé, & n'ait point eu de commencement, la verité naturelle le monstre: par ce que tout ce qui a esté engendré necessairement se dissoult, comme ce qui n'est perissable n'a eu commencement: de sorte que celuy qui a fait ce trimetre & vers de six pieds:

Platon en son Timee.

Argument dont on preuue l'increation.

Toutce qui prend naissance, est perissable aussi,

semble auoir bien inferé le perir, pour auoir

Ceste sentence est attribuee à Orphee par Seneque le Trag.

esté né. Ce qu'on peut autrement prouuer par argumens en ceste sorte : Tous les corps composez qui perissent, sont dissouls en ces choses, dont ils auoient esté composez : or est-il que la dissolution est le retour aux mesmes choses selon leur premiere nature : il faudra doncques dire qu'au contraire la composition force & cõtraint les mesmes choses de s'assembler contre leur nature. Que cela soit veritable il en appert assez : car nous hommes empruntons des quatre élemens, lesquels sont entiers en l'vniuers, du Ciel, de la terre, de l'air, & du feu, des petites & menuës parties, ayans esté composez de leur meslange & temperature: iceux meslez l'vn parmy l'autre, sont priuez de leur lieu naturel, & mouuement, c'est à sçauoir la chaleur du lieu haut, la froideur du lieu bas, parce que la substance pesante est enleuee au lieu d'enhaut, que la teste, qui est la plus terrestre partie de nous, a retenu : au reste de tous les liens, le pire, & qui tient le moins, c'est celuy qui est forcé, ayant esté astreint & serré par violence, d'autant qu'il est facilement rompu par les choses qui sont liees, lesquelles, se rebellans d'vn desir & affection de recouurer leur premier naturel, se hastent d'y retourner : car comme dit le Tragique :

En la terre reuient ce qui de terre est fait,
Ce qui descend du Ciel, retourne au Ciel parfaict: *Vers d'vn chœur de tragedie.*
Ce qui est engendré ne meurt point, mais tout passe,
De lieu, se preualant d'vne nouuelle face.

Ceste loy & ordonnance a esté prescrite à toutes les choses perissables, que quand les ele-

mens s'assemblent pour estre meslez & temperez, ils changent leur rang naturel & propre pour estre en desordre, & s'en vont loger en des lieux qui leur sont cõtraires, de sorte qu'il semble, par maniere de dire, qu'ils ne font que voyager: aussi quand ils se desassemblent & separent, ils retournent en leur propre borne naturelle: mais le mõde n'est en rien participant de ce trouble dont nous parlons: car s'il estoit perissable nous verrions dés ceste heure que les parties d'iceluy, ne seroient pas en leur propre & naturelle place, ce qu'il ne faut pas croire, par ce que toutes les parties du monde ont eu en leur lot vne tres-bonne situation & rang; de sorte que chacun aimant sa place, comme son pays, & se contentant d'icelle, ne cherche point meilleur changement. Pourquoy a esté distribué à la terre le lieu du milieu, en laquelle toutes les choses terrestres, combien que tu les jettes en haut, retombent: ce qui est signe & argument de leur lieu naturel: car où chaque chose, non portee par force, s'arreste & repose, là est son propre lieu. L'eau est la seconde, qui est espanduë sur la terre, puis suiuant l'air & le feu, qui s'esloignent du milieu vers le haut, ayãt eu l'air en son lot & partagé le lieu metoyen entre l'eau & le feu, & le feu le plus haut: tellemẽt que si tu renuerses contre terre la torche allumée, la flamme ne laissera pas pourtant d'y resister, & se redressant en haut, recourra au naturel mouuement du feu. Puis que donques l'assiette des elemens, qui est contre leur nature aux animaux, est cause qu'ils meurent, & que toutes &

Qui est le propre naturel lieu de chaque chose.

Le propre lieu & assiette de chaque element.

chacunes parties du monde ont esté ordonnées & situees selon leur naturel, ayans en leurs propres places & sieges, à bonne raison pourra-on dire que le monde n'est perissable. Dauantage il est tout notoire que chaque nature se parforce tant qu'il luy est possible, à maintenir, voire immortaliser, si elle pouuoit, toutes les choses dont elle est nature, comme celle qui est aux arbres, les arbres: celle qui est aux animaux, les animaux: mais elle ne peut particulierement mener chacune à l'immortalité, & faire qu'elle dure à iamais: par ce que ou la disette & faute de nourriture, ou l'ardeur & chaleur, ou la froidure, ou infinis autres maux, qui ont accoustumé de s'esleuer quasi par vn commun accord pour blesser, assaillent, esbranlent, & rompent à la fin le lien, qui tient ceste nature en estre: ceste nature, dis-ie, qui maintiendroit de tout son pouuoir toutes choses tant petites que grandes, sans iamais enuieillir, si on ne luy dressoit telles embusches de dehors. parquoy la nature du monde est conuoiteuse & desireuse du salut & duree du monde: d'autant qu'elle n'est pas de pire condition que les autres natures particulieres, & ne faut pas penser qu'en abandonnant son rang, elle apporte au lieu de santé maladie, au lieu de salut corruption, au lieu de la vie la mort: car,

Par l'assiete des elemens il prouue l'incorruptibilité du monde.

Nature fait son effort de maintenir ce qui luy appartient.

De visage & beauté & de toute la teste
Surpasse, & se cognoist sur toute Dame honneste.

Si cela est vray, le monde ne perira iamais. Pourquoy? par ce que la nature qui le contient est inuincible, & plus puissante, que toutes les

autres choses qui peuuent faire mal leur commandant. Pour ceste raison Platon dit bien : Il n'en sort rien, il n'y entre rien : car d'où viendroit-il, veu qu'il n'y a rien? luy mesmes se donnant nourrissement, & ayant toutes choses, souffrant de luy-mesmes, & agissant: aussi celuy qui l'a composé a estimé qu'estant suffisant de luy-mesmes, il seroit beaucoup meilleur & plus excellent, que s'il estoit indigent & souffreteux. Sur ce propos on allegue vne raison fort demonstratiue, en laquelle j'ay cogneu plusieurs personnes se brauer & triompher, comme estant fort pertinente, concluante, & ne pouuant estre conuaincuë & confutee. car ils demandent : Pourquoy seroit-ce que Dieu destruiroit le monde? Seroit-ce pour l'abolir totallement, & n'en refaire point d'autre, ou en rebastir vn autre? Le premier poinct est indigne & estrange de Dieu, d'autant qu'à luy appartient de changer ce qui est en desordre & confusion, en bon ordre & disposition, non au contraire l'ordre en confusion: d'auantage, par-là il receuroit repentance, se repentant de ce qu'il auroit fait, qui est vne passion & maladie de l'ame: car il ne le falloit point créer totalement, ou bien s'il jugeoit l'œuure estre bon, il s'en deuoit resiouïr. Le second poinct est digne qu'on le recherche & foüille. S'il en deuoit bastir vn autre au lieu de cestuy qui est maintenant, celuy qui seroit apres fait, seroit pire, ou semblable, ou meilleur : toutes lesquelles propositions sont à blasmer : car si ce monde aduenir estoit pire, l'ouurier seroit aussi pire, & toutes fois

Platon.

La nature du monde est plus puissante que toutes les choses puisibles.

Question pourquoy Dieu destruiroit le monde.

Si Dieu destruit ce monde, sçauoir si c'est pour en rebastir vn autre.

fois les œuures de Dieu sont sans faute & blasme, & ne peuuent estre amendees, ayans esté creées & basties par vn tres-parfait art & science, par ce que, comme on dit:

La femme n'est point tant folle qu'elle desire,
Plustost que le meilleur, & choisisse le pire.

Prouerbe Grec.

Heroïq. de la femme.

A plus forte raison est il conuenable que Dieu donne forme & figure aux choses, qui n'en ont point, & embellisse les laides de beautez excellentes. s'il est semblable, l'ouurier trauaille en vain, ne differant en rien des petits enfans, lesquels joüans souuent aux riuages dressent en haut de petites butes de sable, puis retirans les pieces, les abbattent de leurs mains. car il valloit beaucoup mieux, n'en ostant rien, n'y adioustant, n'y changeant ou en meilleur estat, ou en pire, de laisser celuy-là qui auoit esté fait au commencement, que d'en faire, en son lieu vn autre semblable. S'il en fait vn meilleur, l'ouurier deuiendra meilleur qu'il n'estoit: de sorte que lors qu'il bastissoit le premier, il estoit plus imparfait & en son art, & en son esprit: ce qu'il n'est loisible de penser de Dieu: par ce que Dieu est tousiours égal à soy & semblable, n'empirant & amendant: & est le propre des hommes d'estre dereglez & variables, estant leur naturel de changer ou en bien ou en mal: & ayans accoustumé de s'auancer, de reculer, d'empirer, d'amender, & de receuoir les autres changemens. Dauantage, s'il est ainsi que les œuures des hommes sont perissables: par mesme raison les œuures de l'immortel seront sans doute immortelles: car selon natu-

Ieu des enfans aux butes de sable.

Dieu est tousiours semblable à soy: les hommes variables.

Les œuures des hommes sont perissables, mais celles de Dieu sont immortelles.

re, les œuures doiuent ressembler à l'ouurier. C'est aussi vne chose claire à tous, que si la terre perit, il faut que toutes les bestes terrestres en leur genre entier perissent: si l'eau perit, les bestes qui viuent dedans l'eau periront: Si l'air & le feu perissent, les oyseaux qui volent par l'air, & les substances, qui sont engendrees du feu periront. Semblablement si le Ciel perissoit, le Soleil, la Lune, les Planettes, les Estoilles periroient, & generalement ceste grande armee des Dieux sensibles, estimée telle par les anciens, periroit: or celà ne seroit autre chose, sinon croire que les Dieux fussent sujets à la mort, ce qui est autant contre raison, comme si on croyoit que les hommes fussent immortels: combien toutefois que tu trouueras (s'il est question de comparer les choses viles auec les honorables) cestuy-cy plus raisonnable que l'autre, pourueu que tu le considere bien, pouuant aduenir par la grace de Dieu: car il se peut faire raisonnablement, que le mortel soit participant de l'immortalité: mais que les Dieux soient despoüillez & démis de leur diuinité, il est impossible, quelque chose que resuent, voire forcenent toutes les sagesses du monde. Certes ceux qui ont introduit & mis en auant les embrazemens & renouuellemens du monde, croyent & confessent que les astres sont Dieux; & neantmoins ils n'ont point de honte de les destruire par leurs paroles. Il eust mieux valu qu'ils les eussent declaré estre quelques fers, ou pierres ardentes, à l'exemple d'aucuns, qui

Dieu non suiet à la mort.

L'homme capable d'immortalité.

Contre les Stoiciens.

ne font que bauer de tout ce monde, comme d'vne prison : ou bien s'ils les estimoient natures diuines & celestes, ils leur deuoiét attribuer l'incorruptibilité, qui leur est fort bien seante & conuenable. maintenant ils se sont si bien abusez & fouruoyez de la vraye opinion, qu'ils n'apperçoiuent point, qu'ils détruisent & abatent la Prouidence, laquelle est l'ame du monde par leurs raisons friuoles. Chrysippus doncques, le plus renommé d'entre eux, au liure qu'il a composé du croissant, controuue vne certaine chose contre nature, & ayant premierement basty & presuppose, estre impossible qu'il se trouue deux formes specifiques en vne mesme substance, il dit : *Prenons le cas, pour enseignement & exemple, qu'il y ait vn certain personnage parfait & entier en tous ses membres, & vn autre qui n'ait qu'vn pié ; & que nommions celuy qui est entier Dion, & l'autre qui est estropiat, Theon: qu'il aduienne apres qu'on couppe à Dion l'vn des deux pieds : si on demande, lequel des deux a esté corrompu, il sera plus propre de dire, que c'est Theon.* Ceste proposition semble plustost proceder d'vne personne qui vueille raconter des choses incroyables, que non pas d'vn homme, qui tient des propos veritables: car comment se peut il faire que Theon, auquel on n'a pas couppé vne partie de son corps, ait esté corrompu, & que Dion, auquel on a couppé le pied, ne soit corrompu ? Non sans cause, ce dit Chrysippus, par ce que Dion, auquel on a couppé vn des pieds, est sailly à l'imparfaite substance de Theon : & deux specifiez ne peuuent estre

La prouidéce est l'ame du monde

Opinion de Chrysippus au liure du croissant.

en vn mesme sujet : il est necessaire doncques que Dion demeure, & que Theon perisse. Le Tragique pourroit icy dire,

Vers tragiques, proverbial.

Nous ne sommes d'autres circonuenus,
Mais de nous mesme, & nos ailes tenus.

d'autant que si quelqu'vn veut imprimer & adapter le patron de ceste raison à tout le monde, il monstrera manifestement que par icelle la prouidẽce est destruite. Considere le en ceste sorte. Presupposons que le monde soit comme Dion, car il est entier & parfait, & que l'ame du monde soit comme Theon, d'autant que la partie est moindre que le total : apres qu'on oste au monde, comme on a osté a Dion le pied, toute la substance corporelle : il faudra dire que le monde n'a point esté corrompu, auquel on a osté le corps, non plus que Dion, auquel on a couppé le pied : mais l'ame du monde sera corrompuë, comme Theon, auquel on n'a rien osté : car le monde est reuenu & reduit vers la partie de luy, qui est la plus petite, puis qu'on luy a retranché la substance corporelle : mais son ame est perie, par ce que deux specifiques ne peuuent estre en vn mesme sujet : or c'est vne chose meschante de dire que la prouidence perisse : si doncques elle est incorruptible, il faut par mesme moyen que le monde soit incorruptible. Le temps aussi donne vne grande preuue de l'eternité du monde : car si le temps n'a point eu de commencement, il est necessaire que le monde n'ait point esté creé. Pourquoy ? par ce (comme dit ce grand Platon) les iours, les nuits, les mois, les

L'eternité du monde prouuee par par le tẽps.

Platon.

tours des annees monstrent le temps: d'autant qu'il est impossible que le temps soit quelque part sans le mouuement du Soleil, & le tour de tout le Ciel: de sorte que ceux qui ont accoustumé de donner à cognoistre la nature des choses, ont touché droit au but, quand ils ont dit & proferé, que le temps estoit l'espace du mouuement du monde. Encores ceste raison n'est pas certaine: car le monde est plus ancien, & est auteur du temps: tellement que ce seroit contre raison de penser que le temps eut autrefois esté, ne se trouuant point de monde, par ce que la nature d'iceluy est sans cõmencement & sans fin, comme nous represente ces mots: [Il estoit: Autrefois: Quand:] dont le temps est issu & composé. Selon cest enseignement, il s'ensuit qu'il n'y aura point de temps de l'embrazement: d'autant que la Majesté & grauité cõuient à la vieillesse, & non à la jeunesse: principalement és choses, lesquelles le sens irraisonnable & trompeur ne juge point, ains le pur & net entendement. Les disciples de Boëthus ont vsé de ces demonstrations probables & vray-semblables, que nous dirons maintenant. Si, disent ils, le monde a esté creé & perira, il se fera quelque chose de rien, ce qui semble tres absurde aux Stoïciens. Pourquoy? parce qu'il n'est possible de trouuer aucune cause, ny dedans, ny dehors, laquelle puisse détruire le mõde: car il n'y a rien dehors, si ce n'est le vuide, estans tous les élemens entierement compris dedans luy: dedans il n'y a point de maladie, qui puisse estre cause de sa dissolution & deffaite: s'il est deffait

Definition du temps.

Vieillesse & la grauité.

Argument de Boëthus

de rien, il est certain que le perissement se fera de neant: ce que l'entendement ne peut conceuoir. Ils disent que le perissement aduient en trois sortes: par diuision, par distraction de qualité conjointe, & par confusion. Or les corps & communautez qui sont composez des choses diuisées & separees, comme les trouppeaux de moutõs & cheures, les troupeaux de bœufs, les assemblées, les armées, ou les corps singuliers, qui sont composez de choses meslees ensemble, sont desioints & dissouz par la separation & diuision de leur partie: par la distraction de la qualité conjointe & presente, comme la cire imprimee de quelque cachet ou figure, ou applanie & polie, auparauant qu'elle reçoiue la marque d'vne autre forme: par confusion, comme le * tetrapharmaque des Medecins, car les vertus, & facultez des choses qui sont broüillees & meslées ensemble, sont totalement abolies par la generation d'vne autre forme & puissance plus singuliere & exquise. De quelle de toutes celles-cy faudra-il dire que le monde soit corrompu? Ce ne sera pas de la diuision: par ce qu'il n'est pas composé de parties singulieres & separées, qui puissent estre esparses çà & là: & si n'est pas vny de parties qui soient jointes & attachees à luy, de sorte qu'elles puissent se deffaire & desioindre, comme auient à nos corps fragiles & debiles, qui sont maistrisez d'infinies incommoditez, dont, comme de fascheux maistres, sont blessez & offensez: d'autant que la puissance du monde est inuincible, surpassant d'vne authorité gran-

* *Medecine composee de quatre drogues.*

de toutes les autres choses. Peut estre que ce sera par la distraction totale de la qualité : mais cela est impossible : par ce que, selon le propos des aduersaires, la qualité du monde demeurera au dernier embrazement, estant racourcie & retirée en vne moindre substance, que n'estoit la premiere. Ce sera doncques par la meslange & confusion ? Rien moins : car il faudroit de rechef confesser que la corruption deuiendroit à neant. Pourquoy ? par ce que si chacun element en particulier & à part soy perissoit, il pourroit estre changé en vn autre : mais si tous ensemble pesle-mesle perissent, que deuiendront-ils ? aussi faut-il croire que celà est impossible. Dauantage, si tout (dit-il) estoit bruslé, que feroit Dieu ce pendant ? ne feroit-il rien totalement ? Ce seroit vne chose merueilleuse : car maintenant il a l'œil sur toutes choses, & comme vn vray & bon Pere, a la charge & gouuernement de tout l'vniuers : & (s'il faut dire la verité) comme vn cocher & pilote, il conduit & gouuerne tout ce monde ; assistant au Soleil, à la Lune, aux planettes, aux estoilles, à l'air, & aux autres parties du monde, coopérant & faisant tout ce qui appartiẽt pour la perpetuité & bonne conduite de l'Vniuers, sans aucun blasme & reproche, & selon la droite raison. Que si toutes choses perissent, estant paresseux & oisif, il menera vne vie déplaisante & ennuieuse. Pourroit-on alleguer vn cas plus estrãge que celuy-là ? Ie recule & tarde à dire ce qu'il ne faut aucunement dire, que Dieu sera saisi de la mort, comme du repos & oysiueté :

Ce lieu est corrompu, en l'edition Grecque. l'interprete l'a ainsi restitué selon l'exemplaire Grec de Rome. Μενεῖ γὰρ τῆς διακοσμήσεως ποιότης εἰς ἐλάττονος οὐσίας τῆς τούτου διασταλεῖσα κατὰ τὴν ἐμπύρωσιν.

par ce que si tu ostes de l'ame le perpetuel mouuement, tu osteras aussi totalement l'ame : or l'ame du monde, selon ceux qui sont de contraire aduis, c'est Dieu. Sur ce propos, ne sera-il pas bon de s'enquerir & demander en quelle sorte, & comment sera ceste regeneration & renouuellement du monde, estans toutes ces choses consumées par le feu ? car si toute la substance du feu est consumee, il faudra que le feu, n'ayāt plus de nourriture, s'esteigne : lequel demeurāt, se pourroit garder quelque reste d'estincelle & semence pour en embellir vn autre : mais estant destruit & aboly, toute la matiere quand & quand sera destruite. Ceste opinion engendreroit double impieté & meschanceté : d'autant qu'elle ne diminueroit pas seulement l'excellence du monde, luy mettant à sus qu'il est corruptible, ains aussi luy osteroit la regeneration & renouuellemēt, cōme si Dieu se resiouïssoit d'vne laideur & confusion, d'vne oysiueté, & de toutes imperfections. Recherchons & considerons plus soigneusement ceste raison; Il y a trois sortes de feu, l'vne est le charbon, l'autre la flamme, le troisiesme la splendeur & lueur : le charbon est vn feu en vne substance terrestre, lequel par vne disposition & proprieté spirituelle entre & se fourre dedans le creux d'icelle, s'y cachant, & en fin s'estendant par tout iusques aux bouts : la flamme, c'est ce qui est esleué en haut de la nourriture : & la splendeur & lueur, c'est ce qui sort de la flāme, aidant les yeux à cōprendre les choses visibles. or la flāme à pris le lieu du milieu entre la lueur & le char-

Dieu est l'ame du monde.

Charbon.

Trois sortes de feu.

Flamme.

...ur.

bon, parce qu'estant esteinte elle se termine & finit en charbon : mais estant allumée & ardente, produit la clarté, laquelle, estant priuée de la puissance de brusler, reluit. Si nous disons donques que le monde perit par feu, il ne sera pas reduit en charbon ardant, d'autant qu'il resteroit beaucoup de la substance terrestre, dedans laquelle le feu se seroit lancé & fourré; chose contraire à ce qu'ils disent : car ils tienent pour tout resolu, que lors ne demeurera pas vn corps ny element, mais que la terre, l'eau, & l'air seront dissouz en feu. Il ne sera pas aussi reduit en flamme, parce qu'il faudroit qu'il y eust de la matiere pour la nourrir : or n'y estant rien demeuré, il n'y aura rien aussi pour la nourrir, & entretenir : consequemment elle sera incontinent esteinte : par ce moyen s'ensuiura qu'il ne sera point finy en clarté : d'autant que clarté ne peut estre en la nature d'elle mesme, mais elle coule & prouient des premiers, du charbon & de la flamme; du charbon, petite; de la flamme, s'espandant fort loin, grande. Parquoy puis-que ny la flamme, ny le charbon (comme il a esté monstré) ne sont point en nature en cet embrazement vniuersel, la lueur pareillement n'y sera pas : car en ceste sorte la grande clarté du iour se dispart & s'esuanouït, si tost que le Soleil fait son cours dessous la terre, estant nuict, principalement quand la Lune ne luit point : le monde donques n'est point reductible en feu, mais est incorruptible; & encores qu'il fust reduit en feu, il ne s'en referoit point d'autre. A cette cause aucuns des Stoï-

Si le monde perit par feu, il ne sera pas reduit en charbon.

ciens, voyans plus clair que les autres, & aduisans de loin qu'ils seroient pris, ont voulu comme à cette principale sentẽce qui defailloit, apparceiller & preparer des aides & secours: mais ils ne se sont en rien pour cela auancez: car d'autãt que le feu est cause du mouuemẽt, & le mouuement du cõmencement de la generation, & qu'il est impossible que rien soit fait & engendré sans mouuement: ils ont dit qu'aprés l'embrazement, lors que le nouueau monde doit estre basty, que tout le feu ne sera point esteint, mais qu'il en demeurera quelque certaine partie: parce qu'ils craignoient fort qu'estant le feu entierement esteint, tout ne demeurast là sans qu'il en fust refait vn nouueau, n'y estant plus la cause du mouuement. Mais toutes ces choses cy ne sont que fables forgées par des babillards, controuuans des subtilitez & ruses contre la verité. Pourquoy? parce que si le monde deuoit estre bruslé, il faudroit qu'il deuint semblable au charbon: ce qui est impossible, comme il a esté monstré: d'autant qu'il demeureroit beaucoup de matiere terrestre, dedans laquelle le feu seroit caché: au moyen dequoy l'embrazement ne seroit pas vaincueur, si l'element, de tous les autres le plus pesant & difficile à estre consumé, demeuroit sans estre dissoult & consumé. Il faudroit donques qu'il deuint flamme, ou clarté: flamme, comme estimoit Cleanthes: clarté, comme Chrysippus: mais s'il deuenoit flamme, quand il commenceroit à s'esteindre, il ne s'esteindroit pas par le menu, ains tout à coup: d'autant que la flam-

Opinion de Cleanthes & Chrysippus.

me croist, & s'espand quand & quand la matiere, & amoindrit à mesure qu'elle appetisse. Cela est aisé a conclurre & induire parce qui est chez nous: la mesche tant qu'elle est arrousée d'huile rend vne claire & luisante flamme, mais apres qu'elle a despendu & vsé tout le reste de sa nourriture, alors soudainement s'esteint, ne gardant aucune partie de flamme. Si on veut dire qu'il deuiendra clarté, encore tout à coup perira elle. Pourquoy? Par ce qu'elle ne peut estre en nature d'elle mesme, mais est engendrée de la flamme, laquelle estant en tout & par tout esteinte, faut necessairement que la clarté perisse tout en vn coup, non par le menu: car comme se comporte la flamme en l'endroit de ce qui l'entretient, ainsi se comporte la clarté en l'endroit de la flamme. Comme donques la flamme meurt quand & quand ce qui l'entre-tient, aussi la clarté perit quand & quand la flamme: de sorte qu'il ne se peut faire que le monde soit regeneré & rebasty, ne demeurant aucune estincelle & semence de feu, mais ayant esté tout consumé de luy, & le feu mesmes par faute de nourriture. Dont appert qu'il ne fut iamais creé, & est incorruptible. Selon Chrysippus donques le monde sera refait par le moyen du feu, lequel luy seruira de semence si la sentẽce de ce philosophe est vraye: premierement parce que la generation se fait de la semence, comme la dissolution se finit en icelle: parce qu'aussi les physiciens dient que le monde est vne nature raisonnable, n'ayant pas seulement ame, mais aussi entendement & *Le monde nature raisonnable.*

prudence. Par son propos on pourra inferer tout le contraire de ce qu'il veut dire, à sçauoir que le monde ne perira iamais. Les preuues sont fort promptes, pourueu qu'on y pense de bien pres. Le monde est semblable ou à la plante ou à l'animal: or soit-il plante, soit-il animal, si vne fois il perit par feu, iamais ne pourra ensemencer vn autre corps: ce que tesmoignent assez les choses que nous voyõs, desquelles nulle ny petite, ny grande, estant perie, ne peut engendrer vn autre corps. Ne vois tu pas tant d'arbres fruictiers & doux, & autres sauuages espandus par toutes les parties de la terre? Tous ceux-là, tant que la tige est saine, engendrent & le fruict, & la semence, qui est comme la conduitte & le chariot: mais estans morts par la longueur du temps, ou autrement corrompus par les racines, iamais ne sont dissoults en semence. En cas semblable infinis animaux qu'on ne pourroit pour la trop grande multitude nombrer, tant qu'ils se portent bien, iettent semẽce, qui est vertu d'ẽgendrer, mais estãs morts ne se resoudent aucunement en semence: car ce seroit vne chose bien estrange de dire que l'hõme viuant vsast seulemẽt de la huitiesme partie de son ame, laquelle est appellée generatiue, pour la generation de son semblable: & qu'estãt mort il vsast de soy-mesmes tout entier, deuenant tout entieremẽt semence: d'autant que la mort n'a pas plus de vertu & efficace que la vie: ioinct que pas vne chose ne vient en perfection de la seule semence, sans la propre nourriture: parce que la semence est semblable au cõ-

Ce qui est cõsumé par feu est consumé quand & sa substance.

mencement, lequel ne façonne pas entierement les fruits. Tu ne croiras iamais qu'vn espic se leue du seul bled, qui est jetté par les laboureurs dedans la terre: sçachant bien qu'il est grandement aidé de la nourriture humide & seche, qui prouient de la terre: les enfans pareillement qui sont conceuz dedans les matrices, ne prennent pas seulement vie de la semence, ains aussi de la nourriture, laquelle, venant d'ailleurs, & que la femme grosse fournit, les arrose & soustient. Mais pourquoy est-ce que ie raconte cecy? parce que si l'opinion de cet embrazement estoit vraye, la semence seule demeureroit, & n'y auroit point de nourriture, d'autant que tout ce qui deuroit perir, seroit consumé du feu: de maniere que la generation de ce monde, qui doit estre rebasti, clocheroit & seroit imparfaite: estant ce, qui aidoit fort à la perfection d'iceluy, & sur lequel la vertu de semence estoit appuyée, comme sur vn baston, consumé par le feu. les effects monstrent assez que cela n'a point de lieu, & ne peut estre. Dauantage toutes choses qui naissent de semence sont plus grosses & espesses, & occupent plus grand lieu, que ce, dont elles sont produites. Nous voyons souuent les arbres, lesquels, pour leur grande hauteur, semblent toucher au Ciel, prendre germe, & naistre d'vn fort petit grain: semblablement les bestes tresgrosses & grandes, d'vne petite liqueur & humeur jetté dedans la matrice: toutes ces choses engendrées (comme nous auons dit auparauant) sont petites au temps proche de leur ge-

La semence ne peut rien sans la nourriture.

Toutes choses qui naissent de semence, sont petites de leur commencement.

neration,& ne cessent apres de s'agrandir, iusques à leur totale & entiere perfection. Tout le contraire auiendra au monde : car la semence sera plus grande & tiendra plus grand lieu, que l'œuure lequel sera plus petit, & en plus petit lieu: dauantage le mõde ainsi composé de la semẽce ne croistra point petit à petit, mais au contraire sera racourcy d'vne plus grosse masse en vne moindre. Ce que nous disons est bien aisé à voir. Tout corps qui se resoult en feu, s'estend & s'espand : mais quand la flamme est esteinte, il se retire & racourcit. Il n'est besoing de chercher preuue & tesmoings és choses si claires & euidentes, comme si elles estoient incertaines & doubteuses: ainsi le monde, estant en feu, deuiendra plus grand: d'autant que sa substance sera resoluë & espanduë en l'air fort mince & deliée. Ce qu'à mon aduis preuoyans les Stoïciens ont dit, qu'il y auoit, hors du monde, vn vuide infini, de peur (d'autant qu'il deuoit estre d'vne estenduë infinie) qu'il n'eust faute d'vn lieu pour receuoir cette grãde effusion & eslargissemẽt. Apres doncques qu'il sera creu si fort, que presque par l'infinie grandeur de son estenduë il sera égal à l'infinie nature du vuide: alors selõ l'aduis d'iceux, il aura la raison & proportion de la semence : aussi quand les parties d'iceluy, selon qu'ils nous en donnent heureuse promesse & esperance, seront parfaites, alors le feu, estant esteint, sera tourné en l'air espais, l'air en l'eau, en se reserrant & s'estreignant, & l'eau, encore s'espoissant dauantage pour estre changée au plus espais element, qui est la terre. Ce-

Les Stoïciens tiennẽt qu'il y a vn vuide hors du monde.

cy se comprend par le sens commun; & le peut on colliger de l'ordre & suitte des choses. Outre les raisons dites, quelqu'vn pourroit vser de cest argument pour preuue, lequel pourra attirer beaucoup de personnes, pourueu qu'elles ne soient point obstinées & opiniastres. Il ne se peut faire, que l'vne des qualitez cõtraires, qui sont accouplées en la nature, soit, & que l'autre ne soit pas: car si le blanc est, il faut que le noir soit: si le grãd est, sera aussi le petit: si le nombre non pair, le pair: si le doux, l'amer: si le iour, la nuict, & ainsi des autres semblables: or si le mõde doit perir par feu, il aduiendra quelque chose impossible, d'autant que l'vne des qualitez, qui sont accouplées & attellées ensemble, sera en la nature, & l'autre n'y sera point. Considerons cecy. Si toutes les choses du monde sont dissoutes en feu, il y aura quelque cas de leger, mince & chaud, qui sont les propres qualitez du feu: mais il n'y aura rien de pesant, ou froid, ou espais, qui sont qualitez contraires aux precedẽtes. Cõment donques pourroit-on mieux arrester ceste confusion de bruslement broüillée & entremeslée, que de monstrer que par là il aduiendroit que toutes les choses qui sont ensemble en la nature, seroiẽt detelées & separées de leur liaison? Mais cette estrãge opinion, en baillant aux vns l'eternité, elle destruict les autres. Outre cecy, il me semble que ceux qui cherchent la verité, pourrõt alleguer cette raison fort bien à propos. Si le monde est corrompu, il sera corrompu de quelque chose estrange, ou de Dieu: or il ne peut estre

Vne des qualitez contraires suppose l'autre.

dissoult de pas vne chose estrange, d'autant qu'il n'y a rien qu'il ne contienne: & ce qui est contenu & compris est plus foible que ce qui contient & comprend, duquel aussi il est domté & surmonté: il est doncques incorruptible. de dire qu'il sera destruit de Dieu, ce seroit la chose la plus detestable & execrable du monde: car ceux qui ont pris peine à suiure les vrayes opinions, soustiennent publiquement que Dieu n'est point autheur d'vn des-ordre & confusion, d'vne laideur, ny de corruption: ains de bon ordre, d'ornement, & embellissement de la vie, & de tout bien. A bonne raison doncques se pourra-on esbahir de ces gens-cy, qui ne font que prescher & diuulguer les embrazemens & renouuellemẽs du monde, non seulement pour les raisons predites, de toutes lesquelles ils ont esté repris & conuaincus, cõme ne faisans que mẽtir: mais aussi principalement pour cette raison que nous allons dire. Puis qu'il y a quatre elemens, dont le monde est composé, la terre, l'eau, l'air, & le feu, pourquoy est-ce qu'ils disent comme s'ils vouloient separer le feu des autres, qu'ẽ luy seul tout sera resoult? Pourquoi (pourra dire quelqu'vn) tout ne sera il pas resolut ou en l'air ou en l'eau, ou en la terre, comme en feu? car il y a en eux aussi des puissances excellentes, comme au feu: & toutesfois pas vn d'eux n'a dit que le monde seroit refaict en l'air, ou en l'eau, ou en la terre: il n'est pas donques vray-semblable qu'il deuienne en feu. Or il faut bien considerer l'alliance, puissance, & proportion des parties du monde, & en ce faisant

Dieu n'est auteur de mal, ains de tout bien.

faisant craindre ou auoir honte d'imposer à cette grande diuinité qu'elle est mortelle : parce qu'elles contre-pesent & mesurent par vne regle & loy esgale & iuste le deuoir que chacune doit faire à son tour, se recompensans les vnes les autres : car comme les saisons de l'année font leur tour les vnes apres les autres, & par ce moyen les periodes & reuolutions des années ne prennent iamais fin : aussi les elemẽs du monde (chose incroyable) lors qu'il semble que par leurs changemens des vns aux autres ils perissent, sont renduz immortels, entretenans tousiours leur tour, & se contre-changeans continuellement du plus haut iusques au plus bas par vn mesme ordre & moyen. par ce que le chemin à monter de bas en haut commence à la terre, d'autant qu'elle, estant dissoute, se resout en eau, l'eau s'euapore en l'air, & l'air se subtilize en feu : l'autre chemin tend comme de la teste en bas, qui est, quand le feu, apres s'estre esteint, se change en l'air, & l'air quand il est restreint & pressé, se reduit en eau, & l'eau quand elle s'époissist se change en terre. Pour cette cause Heraclitus doit estre loüé, quand il dit : *La mort des ames deuient eau, la mort de l'eau deuient terre.* car luy, estimant l'ame n'estre qu'esprit, & air, monstre par cette maniere de parler, que la mort de l'air est la generation de l'eau, & la mort de l'eau la generation de la terre ; appellant la mort non le perissement total, mais le changement qui est fait en vn autre element : demeurant tousiours le droit esgal des elemens sain & sauue, comme

Resolution des choses elementaires l'vne en l'autre a deux chemins.

Sentence d'Heraclite.

n'estant pas seulement raisonnable, ains necessaire : pour-autant que l'inegalité n'est qu'iniustice, & l'iniustice est la race & lignee du vice: or le vice a esté chassé & banny de la maison de l'immortalité : & le monde est vne certaine grãdeur diuine, & la maison sensuelle de Dieu, comme il a esté demonstré, laquelle soustenir estre perissable, c'est à faire à gens, qui n'entendent point l'ordre de nature, & l'entresuitte des choses, qui dépendent les vnes des autres. Aucuns de ceux, qui estiment le monde estre eternel, plus subtils & ingenieux que les autres, vsent de cette raison, pour bastir & asseurer leur opinion. Il y a en general quatre sortes de corruption, Addition, Distraction, Transposition, Alteration ou changement. Le deux par l'Addition de l'vnité est corrompu, deuenant trois, & n'estant plus deux: le quatre aussi par la Distraction de l'vnité est corrompu en trois: par Transposition les choses se changent, comme la lettre de Z en H : d'autant qu'en cetuy H les lignes esloignees egalement l'vne de l'autre, sont tirees toutes droites ; & en l'autre, qui est Z, les lignes y sont droites, mais c'est de trauers, & celle du milieu y est oblique: par Mutation ou Alteration, comme quand le vin se change en vinaigre. Or aucune de ces corruptions ne touche le monde : car pour le regard de l'Addition, dirons nous qu'on puisse adiouter quelque chose au monde? Commẽt seroit il possible d'y adiouter quelque chose, veu qu'il n'y a rien dehors, & ne se trouue rien, qui ne soit partie de luy, compris & contenu dedans?

Quatre sortes de corruption.

Addition.

Distraction.

Transpositiõ.

Alteration.

Il n'est possible d'adiouter rien au monde.

Mais possible, dira quelqu'vn, on luy pourra oster quelque chose. Premierement si on retire quelque partie de luy, il sera plus petit qu'il n'est: d'auãtage il ne se peut faire que quelque corps, dépendant du monde, soit arraché & separé de sa jointure. Peut estre, repliquera l'autre, que les parties seront transposees de lieu en autre: Voire mais elles demeurent en vn mesme lieu, ne chãgeans point de place: parce que iamais n'auiẽdra que toute la terre soit esleuée par dessus l'eau, ny l'eau dessus l'air, ny l'air dessus le feu: mais les choses pesantes demeurerõt en la terre, & l'eau occupera le lieu du milieu: estant la terre comme vn fondement arresté & affermie, & l'eau coulãt sur elle: au reste l'air & le feu, qui de leur naturel sont legers, saisiront le haut, mais non semblablement, d'autãt que l'air est comme le chariot du feu: or ce qui est porté & mené est necessairement plus haut. Il ne faut aussi penser qu'il soit corrompu par le changement & l'alteration: car la mutation des elemens se rapporte & reuient toute à vn: tellement que quand ils se changent, ils ont autant de force & de puissance les vns comme les autres. Cette egale raison est cause d'vne fermeté & durée immuable: par ce que rien ne panche, ni branle d'vn costé ni d'autre, mais tout demeure fiché & arresté, ne surmontant point, ny estant surmonté. Parquoy quand on reçoit autant de force comme on en donne, & que tout est égalé par vne bonne proportion & regle, il auient vne santé & perpetuel salut, par le moyen de laquelle force & santé perpetuelle

Rien ne peut estre osté au monde.

Il ne se peut faire transposition.

Le monde ne peut estre alteré ny corrompu.

le monde s'entretient à iamais. Theophrastus dit que ceux qui asseurent la generation & corruption du monde, ont esté abusez par quatre poincts dignes d'estre pesez: par l'inegalité de la terre, *par le département & reculement de la mer, par la dissolution des parties de l'Vniuers, & par la corruption des animaux terrestres selon leurs especes. Sur le premier il allegue ces raisons: si la terre n'eust eu commencement, on ne verroit vne partie d'icelle esleuee: toutes les montaignes eussent esté applanies à fleur de terre, toutes les butes seroient aussi basses & plates que la plaine campagne: par ce qu'il est vraysemblable que si les pluyes fussent eternellement tombees du Ciel chaque annee, que des montaignes & coutaux, qui ont esté esleuez en haut, vne partie eust esté arrachee & entrainée par les torrens, & l'autre se fust retiree & abbaissee, tellement qu'en tout & par tout toute la terre eust esté égale & applanie: mais on ne voit maintenant que continuës inegalitez & excessiues grandeurs de force montaignes, esleuees iusques à la hauteur du Ciel, qui monstre que la terre n'est pas eternelle: car dés long temps, comme jay dit, toute la terre eust esté, par le moyen des pluyes qui fussent tombées de perpetuité, vnie depuis vn bout iusques à l'autre comme vn grand chemin: d'autant que l'eau de son naturel, a accoustumé, tombant d'vne grande roideur de bien haut, d'arracher & pousser par force ce qu'elle rencontre, ou le cauer & miner en tombant goute à goute, & de foüiller & grauonner la

Theophraste respond aux quatre raisons de ceux qui soutiennent le monde estre perissable.

** Il faut lire au Grec* Γῆς ἀνωμαλίας.

terre dure & pierreuse, non moins que des fossoyeurs. Quand à la mer, on dit qu'elle est diminuée: les plus renõmées & excellẽtes isles Rhode & Delos peuuent tesmoigner de celà; parce qu'elles estoient anciennemẽt cachées dessous la mer, & n'apparoissoient aucunement, estans couuertes d'icelle: mais quelque temps apres, la mer diminuant & s'abaissant petit à petit, elles commencerent à se leuer & paroitre, ainsi que les histoires qui en sont escrites, le declarent: pour cette raison on a appellé cette cy Delos & Anaphé, pour faire preuue & foy par ces deux noms, de nostre dire: car ayant esté anciẽnemẽt inconnuë & cachée, en fin est apparuë claire & euidente. Dauantage autrefois on a veu quelques grãs & profons goulfes de mer, estans dessechez, deuenir terre, & estre adjoustez à la region proche & contiguë, non pas comme vne partie petite & sterile, ains semée & plantée, ausquels neantmoins sont demeurez encores des signes de l'anciẽne inondation marine, des pierrotes, des coquilles, & autres choses semblables que les vagues ont acoustumé de pousser & jetter aux riuages: pour cette cause Pindare parlant de Delos, dit,

Rhode & Delos, isles anciennemẽt cachees sous la terre.

Raison & allusion de ces mots Grecs, Δῆλος καὶ Ἀναφή. Ἀναφανεῖσα Δήλη.

Dieu te gard, ô belle isle, & des Dieux la mignonne,
Dans laquelle jadis la race de Latone,
Latone aux beaux cheueux, l'enfant gemeau bien cher)
A esté engendré, ô fille de la mer!
O miracle immobile, appellé des mortels
La feconde Delos: & par les immortels
Heureux esprits du Ciel appellé le flambeau
Qui sur la terre noire est reluisant & beau.

Vers de Pindare en l'hõneur de Delos.

Car il l'appelle fille de la mer, monstrant par là ce qui a esté dit. Or si la mer diminuë, la terre aussi diminuera, & si ces deux elemẽs apres les longues periodes & circuits d'années sont totalement consumez, l'air aussi sera tout consumé, s'appetissant petit à petit; tellement qu'à la fin tous se termineront & finiront en la seule substance du feu. Quant à la preuue du troisiesme chef, on pourroit vser d'vne telle raison. Cela perit duquel toutes les parties sont corruptibles & perissent: or toutes les parties du monde sont perissables: le monde doncques est perissable. Il faut maintenant voir s'il est vray ce qu'auons proposé. Quelle partie de la terre, à fin que nous commencions par elle, n'est diminuée & consumée par le temps? les plus puissantes pierres ne se chancissent & moisissent-elles pas? ne pourrissent-elles pas à la fin pour l'imbecillité & foiblesse de leur substance, laquelle est vne force & lien spirituel? lien, di-ie, non qui ne se puisse totalement desioindre; mais seulement difficile à dissoudre. premierement, estans deuenus molles, se laschent en vne menuë poudre, & s'émient d'elles-mesmes; apres, estans toutes vsées, & consumées, s'aneantissent & s'éuanouïssent. L'eau pareillement, n'estant point éuentee, est gastée & corrompuë du repos, tellement qu'elle se change & deuient puante, comme l'animal, qui est priué de l'ame. Les corruptions de l'air sont notoires à tout le monde: d'autant qu'il peut deuenir malade & perir, & par maniere de dire, mourir: car s'il ne se faut point soucier des

Qui est la chose qui peut perir.

Que toutes les parties du monde sont corruptibles.

noms, ains de la verité, qu'est-ce que de la peste, sinon la mort de l'air, respandant son propre mal par tout, à la ruïne de tous les animaux qui sont participans de l'ame? Qu'est-il besoin de faire long discours du feu? N'ayant plus de nourriture, soudainement s'esteint, deuenant boiteux de luy mesmes, cõme disent les Poëtes: à cette cause il est soustenu, & a vie tãt que dure la matiere qui brusle, mais estant bruslée il s'esuanouït. On dit que le semblable aduient aux Dragons d'Inde: parce que, en se coulant & venant au dessous des Elephans, qui sont les plus grans de tous les animaux, s'entortillent tout à l'entour du derriere, & de tout le vẽtre, apres ouurans la premiere veine qu'ils trouuent, succent le sang, & le tirent d'vne violente & roide haleine, auec vn bruit & siflement, & ne s'en peuuent saouler: Les Elephans pour quelque temps resistent, se demenans & regimbans de fascherie qu'ils ont, frappans de leur museau & trompe leurs costez, pour chasser les Dragons: mais en fin defaillant en eux l'esprit vital, ne peuuent plus regimber & sauter, de sorte qu'ils s'arrestent tout coy, & ne font que secoüer la peau: peu apres, estans leurs jãbes affoiblies, en tremblant & tressaillant, rendent l'ame, & tombent tout roides morts, faisans mourir quand & quand eux, ceux qui sont cause de leur mort, en la maniere qui ensuit. Les Dragons, n'ayãs plus de nourriture, taschent à se deslier du tour & lien, par le moyen duquel ils s'estoient entortillez, desirans fort d'estre separez: mais ils ne peuuent, d'autant qu'ils sont serrez & estrains

Peste est corruption de l'air.

Dragons d'Inde font mourir les Elephans, & meurent quand & quand.

de la pesanteur des Elephans, principalement quand ils ont rencontré vne terre dure & pierreuse: se tournans doncques de costé & d'autre, & faisans tout ce qu'ils peuuent pour se délier, ne s'auançent en rien, pour le pesant fais qui les empesche & enserre: tellement qu'apres plusieurs cõbats & trauaux inutiles, ils perdent toute force; & comme estans couuerts de pierres, ou surpris de la cheute de quelque muraille, ne pouuans plus si peu leuer la teste, meurent tous estouffez. Si doncques chaque partie du monde est perissable, il est certain que le monde, qui a esté composé d'elles, ne sera point incorruptible. Il reste à expliquer la quatriesme & derniere. Ils disent ainsi: Si le monde estoit eternel, les animaux aussi seroient eternels, & encor plus les hommes, d'autant qu'ils sont plus excellẽs que les autres: il semble toutefois que l'homme a esté fait bien tard, si nous voulons rechercher la nature des choses: car il est probable, voire necessaire, que les arts ayent esté quand & quand les hommes, & qu'ils soiẽt d'vn mesme âge; non seulement parce que la science est propre & familiere à la nature raisonnable, mais aussi parce qu'on ne peut viure sans iceux. Voyons doncques le temps de chacun, ne nous soucians point des fables que controuuent les Poëtes Tragiques, & cette raison aussi, sçauoir est, que l'homme n'est point eternel, ni autre animal, veu que les lieux & places, qui les ont receuës, la Terre, l'Eau, & l'Air ne sont eternels, dont il s'ensuit que le monde est corruptible. Or il se faut dépes-

Les hommes & les arts sont d'vn mesme âge.

Que l'homme n'est eternel, ny autre animal quelconque.

cher de respondre au caquet & babil de ces sophistes, de peur qu'il n'y ait quelqu'vn, non encores bien experimenté, qui se laisse gagner. Commençons à faire nos contredits, là où ils ont pris leur commencemēt pour tromper les personnes. Si le monde, disent ils, estoit eternel, la terre ne seroit pas inegale. Pourquoy, braues gens? les hautes montaignes, comme on leur peut respondre & dire, ne different en rien des arbres; & tout ainsi qu'iceux en vne saison perdent leurs fueilles, & en l'autre fleurissent, pour raison dequoy ceste sentence Poëtique a esté fort bien ditte:

Resposē aux argumens susdits.

Vers d'Homere des fleurs & fueilles printanieres.

Par terre le vent
Les fueilles espand:
Mais si tost aprés
Que vient le primtemps,
De creins verdoyans;
S'ornent les forests:

Aussi ès montagnes aucunes parties sont rompuës & arrachées, les autres surnaissent: vray est que ceste enfleure & enleueure n'est apperceuë qu'apres vn long tēps: parce que les arbres ont vne nature plus soudaine & legere pour croistre: mais celle des mōtaignes est plus tardiue, qui est cause qu'on apperçoit leurs croissances bien tard. Il semble que ces gens là ne sçauent comme ils sont nais, autrement, peut estre que de honte ils se tairoient. Mais qui est-ce qui deffend & empesche que nous ne les enseignons, & leur montrions non chose nouuelle & forgée de nostre esprit, ains ancienne, & bastie du cerueau des sages hommes,

Enseignemēt liberal.

lesquels ont recherché tout ce qui estoit digne de sçauoir? Quand la substance du feu enclose en la terre, montant en haut & allant en son propre lieu, pour reprendre son haleine, & auoir air par entre-deux, alors elle attire quand & quand elle en haut beaucoup de substance terrestre, s'efforceant d'amener tout ce qu'elle peut trouuer de dehors: celle substance terrestre, ou s'arreste plus bas pour la grande quantité, ou va plus auant, estant petite & contrainte d'accompagner le feu, iusques à ce qu'elle deuiẽne pointuë: tellement qu'à la fin elle finit & aboutit à vne haute pointe, ensuiuant la forme & figure du feu: car il se fait vn combat entre le plus leger & le plus pesant element; lesquels, estans de leur naturel ennemis & contraires, tirent l'vn contre l'autre, taschans chacun à se retirer en son propre lieu & pays; de sorte qu'ils s'eschauffent & augmentent leurs forces: d'autant que le feu, attirant quand & quand luy la terre, est cõtraint pour la pesanteur & naturelle inclination d'icelle, de ployer vers elle: la terre aussi combien qu'elle soit pesante, est esleuee en haut par le feu, qui de son naturel tend & monte au Ciel, tellement qu'estant en fin auec grande peine dontee de la vertu legere plus puissante qu'elle, est par force poussee prés du siege du feu, & s'y arreste. Il ne se faut point doncques esbahir si les montaignes, qui sont soutenuës d'vne si grande vertu & puissance, ne sont vsees & consumees des pluyes impetueuses, veu qu'elles l'ont si biẽ enracinées: parçe que si le lien qui les entretient, estoit deslié,

Vertu du feu enclos en la terre.

Combat du feu & de la terre.

Il se pourroit faire qu'elles seroient dissoutes & dissipees de l'eau: mais estans serrees & estreintes par la vertu du feu, elles sont si fermes, qu'elles resistent à la violence des pluyes. Voilà ce que nous auions à dire pour monstrer que l'inegalité de la terre n'est pas vne preuue suffisante de la generation & corruption du monde. Pour le regard maintenant du second chef, de la diminution & appetissement de la mer, qu'ils se sont efforcez de mettre en auant, on leur pourroit dire: Il ne faut pas seulement considerer si quelques Isles sont apparuës, ny si quelques parties de la terre autrefois couuertes d'eau, ont esté apres renduës à la terre. car l'opiniastreté est ennemie de la science & consideration des choses naturelles, laquelle sur toutes choses desire de chercher la verité. mais il faut estre aussi curieux de rechercher au contraire toutes les parties de la terre, tant celles qui sont prés des riuages, que les autres qui sont au milieu de la terre, qui ont esté englouties & abysmées: & combien de terre reduite en mer est nauigee de nauires grosses & lourdes. Ignorez vous l'histoire tant renommee de ce sacré destroit de mer de la Sicile, lequel anciennement joignoit la Sicile auec l'Italie? Alors s'entrehurtans les mers de toutes pars l'vne contre l'autre par les vents impetueux, le milieu qui faisoit la separation d'icelles, fut rompu & couuert de la mer: pour raison dequoy la ville qui depuis y a esté bastie, du surnom de l'accident qui aduint là, a esté surnommee * Rhege, estant l'ordre des choses changé: par-

Au 2. argument de la diminution de la mer.

Opiniastreté contraire à la science de nature, & à la recherche de la verité.

Separation de la Sicile & de l'Italie.

**La ville de Rhege ainsi nommee de rupture.*

ce que les mers, qui n'agueres estoient esloignées, & separéees l'vne de l'autre, furent iointes & vnies, coulans l'vne dedans l'autre, & la terre, qui estoit continuë, separee par ce destroit de mer qui se mit au milieu : au moyen dequoy la Sicile, qui auparauant estoit terre, a esté contrainte de deuenir Isle. Il y a assez d'autres villes qui ont esté abysmees & englouties de la mer qui les a couuertes, & entre icelles trois au * Peloponese, Egere, Bure, & Elice la haute, lesquelles, ayans esté autrefois belles & heureuses, ont esté englouties de la mer auec leurs murailles. L'Isle d'Atlas, plus grande que la Libye & l'Asie, comme dit Platon en son Timee, en vn iour & vne nuict par vn grand tremblement de terre & inondation d'eau soudainement disparut, s'engouffra, & deuint mer, non nauigable, mais bourbeuse, & vn profond abysme. Ceste diminution doncques, & perte de mer fabuleuse & controuuee, ne sert rien pour prouuer que le monde est corruptible: d'autant qu'on la voit tantost se départir d'vn lieu, tantost inonder vn autre, tantost croistre, tantost diminuer. Il falloit doncques que ces gens là considerassent non l'vn des effets, mais tous les deux pour en bien iuger. Ce que fait vn bon iuge & droiturier aux procez & doutes des affaires des hommes : par ce qu'il ne prononcera point sa sentence, que premierement il n'aye ouy les conceptions & raisons des deux parties aduerses qui plaident. La troisiesme raison est conuaincuë & confutee d'elle-mesme, d'autant qu'elle n'est pas bien proposee: car

Villes abysmees en mer.

** Maintenant ditte la Moree.*

Isle d'Atlas engouffree

Deuoir d'vn bon iuge.

Au 3. argument.

il ne s'ensuit pas que cela soit corruptible, dont toutes les parties sont corruptibles, mais duquel les parties toutes ensemble, & en vn mesme temps perissent. On ne laisse pas de viure pour auoir le bout du doigt coupé: mais si toutes les parties & membres estoient coupez, soudainement on mourroit: aussi par la mesme raison si les elemens tous ensemble, & en vn mesme temps estoient abolis, il faudroit que le monde perist: mais si chacun en particulier se change en la nature de son voisin, il est immortalisé plustost qu'il n'est corrompu, suiuant ce que dit le Poëte Tragique: *Distinction des parties corruptibles.*

Sentence d'vn chœur de Tragedie.

Iamais la chose engendrée
Ne perit, mais transposée
En vne ou en autre forme,
Diuersement se transforme.

Au reste c'est vne grande sottise de faire iugement du genre des hommes par les aages & sciences: car si quelqu'vn suit ceste estrange raison, il dira que le monde est fort jeune, ayant esté à grande peine fait deuant mille ans: d'autant que ceux que nous auons receu pour auteurs & inuenteurs des arts & sciences, il n'y a pas plus de mille ans qu'ils ont commencé d'estre. Si toutefois on veut dire que les sciences sont de mesme âge que les hõmes, on le pourra dire auec vne histoire naturelle, non pas temerairement & legerement. Que dit donques l'histoire? Elle enseigne que les choses d'i cy bas *Histoire naturelle.*

Les choses d'icy bas perissent par deux moyẽs. perissent nõ toutes ensemble, mais la plus part par deux moyens, par les trop grandes violences du feu & de l'eau. Or on dit que tous les deux font, chacun à son tour, leurs assaulx, apres de longues reuolutions d'annees. Quand *Impetuosité du feu.* doncques le feu nous saisit & surprend, alors il tombe d'enhaut des ruisseaux du feu celeste, lesquels courans en beaucoup d'endroits, consument & reduisent à neant vn grand pays: tout autant en fait le deluge, entrainant quand & quand luy toute la nature humide & l'eau, tant celle des riuieres, que des torrens: laquelle non *Vehemence de l'eau.* seulement regorgeant, mais aussi se débordant rompt & abat d'vne grande force & roideur les riuages remparez de rochers; ou court par dessus, tant elle monte haut: estant ainsi enflee & regorgeante, elle s'espand en la prochaine plaine; & tout premierement s'escoule aux grands estangs & marescages, se retirant tousiours aux lieux creux: puis nageant & couurant les terres du milieu, desquelles les estangs estoient separez, & s'amassant tout ensemble, fait comme vne grande & bayante mer. Dont auient que les habitans de diuerses contrees & regions, perissent les vns apres les autres par ces puissances contraires: par le feu, ceux qui demeurent aux montaignes, aux coutaux & lieux ausquels l'eau est difficile à recouurer, pour esteindre le feu comme son contraire: par l'eau, ceux qui sont prés des riuieres, des estangs, ou de la mer: d'autant que ces maux ont coustume de saisir seulement ou premierement ceux, qui sont prés d'eux. Ainsi par ces moyens susdits, sans autres

infinis moindres, perissant la plus grande partie des hômes; perissent & defaillent quand & quâd les arts: par ce qu'on ne peut voir de science, de soy s'il n'y a quelqu'vn qui la sçache par soy traicter. Apres donques que ces cômunes pestes & maladies auront lasché les personnes, & que les hommes commenceront à fleurir & renaistre de ceux, qui n'auront point esté surpris de ces griefs maux, alors les arts commenceront derechef à se remettre sus, & se renouueller: ne commençans pas à naistre, mais ayans esté delaissez & apauuris, par l'appetissement de ceux qui les auoient. Nous auons selon nostre pouuoir declaré ce qu'auions entrepris de l'incorruptibilité du monde. Nous montrerons par cy apres qu'on pourroit particulierement alleguer au contraire.

Arts remis & renouuellez.



Ce tiltre se trouue au manuscrit de la librairie Romaine.

PHILON IVIF, CONTRE FLACCVS : OV DE la Prouidence.



E second, qui voulut mal aux Iuifs apres Seianus, ce fut Flaccus Auilius: vray est qu'il ne pouuoit mal faire à toute la nation, comme Seianus, d'autant qu'il n'auoit pas le moyen : toutefois il tourmenta tous ceux qu'il peust tenir, des plus grands & griefs maux du monde. Or combien qu'il semblast qu'il poursuiuist seulement vne partie d'eux: si estendit-il son mauuais vouloir à l'encontre de tous les autres, plustost par ruse & finesse, que par force : car ceux qui de leur naturel sont enclins à tyrannie, se voyans desnuez de force, ont coustume d'executer leurs entreprises par finesses & trahisons. Flaccus doncques estant retenu du nombre des amis

Malueillance de Flaccus enuers les Iuifs.

Finesse au lieu de force.

amis de Tibere Cesar, fut apres le decez de Seuere, qui auparauant auoit eu le gouuernement de l'Egypte, estably gouuerneur d'Alexandrie, & de tout ce pays là. C'estoit vn homme qui au commencement, à ce qu'il sembloit, monstroit infinis signes d'honnesteté: parce qu'il estoit assidu en sa charge, estoit prompt à comprendre les affaires, prompt à executer ce qui auoit esté aduisé par le Conseil, prompt à parler, & si auoit l'esprit tant vif, qu'il sentoit que c'estoit des affaires auant qu'on luy en parlast: de sorte qu'en peu de temps il deuint bien entendu en toutes les affaires du pays d'Egypte, combien qu'il y en eust de plusieurs & diuerses sortes, & telles qu'à grande peine pouuoient elles estre entenduës de ceux qui s'y estoient adonnez dés leur premier âge. La grande trouppe d'écriuains & greffiers, qui là estoit, ne seruoit plus de rien: car il n'y auoit chose tāt grāde ou petite qu'elle fust, de laquelle il n'eust la cognoissance: tellement qu'il ne surmonta pas seulement les autres, mais, aussi qui est pour monstrer sa diligence, au lieu de disciple deuint maistre de ceux, desquels il auoit esté enseigné. Or la grandeur de l'esprit de l'hōme ne se monstre pas en des comptes qui se rendent, ou en la bonne cōduitte des reuenus du pays, combien que cela soit de grande importāce, & necessaire: au moyen dequoy prenoit la hardiesse de se faire paroistre bien auant aux choses qui monstrēt vne nature magnifique & Royalle. Il se monstroit graue: aussi la grauité siet bien à celuy qui commande. Il iugeoit les procez d'importance

Flaccus gouuerneur d'Alexandrie.

Bon naturel d'iceluy.

Affaires d'Egypte grandes & malaisees.

La grauité siet bien à celuy qui commande.

auec les Seigneurs du pays, abaissoit les orgueilleux, defendoit les assemblees du menu peuple, abolissant les confrairies & compagnies, qui sous ombre du diuin seruice, ne vacquoient qu'à gourmandise & yurongnerie: se monstroit rude & rigoureux aux rebelles. Ayant remply la ville & le pays d'vne bonne police, s'addressa apres à la gendarmerie, laquelle il ordonna & rengea fort bien, faisant exercer les gens de cheual, les gens de pied, & ceux qui estoient armez à la legere, & leurs Capitaines donnant ordre à ce qu'ils ne fussent frustrez & priuez de leurs gages, de peur qu'ils ne se remissēt à piller & dérober: mais qu'estans tous empeschez au fait & deu de leur charge, ne pensassent à autre chose: se souuenant qu'il estoit-là commis pour garder la paix. Quelqu'vn paraduenture pourra dire: comment est-ce mon amy, que voulant reprendre vne personne, tu n'as raconté pas vn crime, ains mets en auant vne grande rangee de loüanges? N'és tu pas fol & insensé? Nenny, mon amy. Ie ne suis point hors de mon sens, ne si sot que ie ne voye bien le fil & suitte de la chose. Ie loüe Flaccus, non par ce qu'il faille loüer son ennemy: mais à celle fin que ie donne mieux à cognoistre sa meschanceté: par ce que celuy qui peche par ignorance, est digne de pardon: mais l'autre, qui d'vne certaine science fait mal, ne se sçauroit excuser, estant ja condamné au consistoire de sa conscience, comme estoit Flaccus: Car luy ayant pris le gouuernement de l'Egypte pour six ans, garda l'espace de cinq ans, que Tibere Cesar vesquit, la paix,

Pourquoy il loué Flaccus dés le commencement.

& se porta en sa charge si vaillamment & constamment, qu'il surpassa tous ceux, qui auoient esté auant luy : mais au sixiesme que Tibere mourut, & que Caius fut fait Empereur, il lascha tout, ou pour le grand dueil qu'il eut de la mort de Tibere son grand amy, le donnant à cognoistre par la continuë tristesse, & abondance de larmes, qui luy couloient sans cesse des yeux, comme d'vne fontaine: ou qu'il voulust mal au successeur, d'autant qu'il portoit plus d'affection aux enfans legitimes de Tibere, qu'à ceux, qui estoient adoptez : ou bien par ce qu'il estoit de ceux, qui s'estoient bandez contre la mere de Caius, & l'auoient accusee, dont elle fut mise à mort: ce qui auoit esté oublié & delaissé, de crainte d'vne plus grande ruine. Il resista toutefois quelque peu de temps à ceste fascherie, & n'abandonna totalement le gouuernement des affaires: mais si tost qu'il entendit que le petit fils de Tibere, qui auoit part à l'Empire, auoit esté tué par le commandement de Caius: on ne pourroit dire l'ennuy qu'il porta : il se jettoit par terre, où il demeuroit long temps estendu sans sonner mot, estant tout esperdu & pasmé : car si ce jeune homme eust vescu, il eust eu quelque esperance de son salut: mais estant mort, il luy sembloit que toutes les bonnes esperances estoient mortes auec luy, sinon qu'il luy restoit encores vn petit vent de secours & aide, qui estoit l'amitié que luy portoit Macron, lequel pouuoit au commencement toutes choses en l'endroit de Caius, d'autant qu'il estoit en

Celuy n'est excusable qui peche à son escient.

Flaccus change de façon de viure apres la mort de Tibere.

Fascherie & ennuy merueilleux.

partie cause de son aduenemẽt à l'Empire, comme on dit : qui est plus, il luy auoit sauué la vie, par ce que souuentefois Tibere auoit deliberé de l'oster de deuant luy, comme vn meschant & indigne de l'Empire : craignant auec cela qu'estant mort, il ne tuast son petit fils, qui eust esté accroissement de mort sur mort : mais Macron souuent luy ostoit ses soupçons, & luy venoit à loüer Cajus, luy remonstrant que c'estoit vn jeune homme fort simple, sans malice, compagnable, fort affectionné à son cousin, auquel il quitteroit volontiers tout l'Empire, ou bien la meilleure partie. De ces belles paroles estant abusé Tibere, delaissa vn ennemy capital à soy, à son petit fils, à sa maison, & à Macron mesmes, qui luy faisoit ses remonstrances, & generalement à tous les autres hommes : car Macron voyãt qu'il se destournoit du vray chemin, & s'abandonnoit à toutes affections effrenees & démesurees, le reprenoit, & luy remonstroit, pensant que ce fust ce Cajus qui estoit du temps de Tibere, modeste & obeissant : mais le pauure mal-heureux en fin receut la peine de la grande amitié qu'il luy portoit : par ce qu'il fut osté de ce monde, auec sa femme, ses enfans, & toute sa famille, comme vn faix inutile & empeschement : car si tost qu'il l'apperceuoit de loin, il disoit à ceux de sa compagnie : Ne rions point mes amis : soyons tristes, voila venir le rude & rigoureux maistre, qui est deuenu maintenant pedagogue d'vn, qui est ja tout hõme & Empereur, & qui dés long temps a esté mis hors de la puissance des maistres d'escole,

Macron fauorise Cajus.

Macron inhumainement occis par Cajus.

Caius se gosse de Macron.

lesquels nous enseignent en nostre premier âge. Ayant doncques Flaccus entendu qu'il auoit esté tué, il déchent totalement de son esperance, & depuis ne luy fut possible de gouuerner les affaires, comme il auoit fait auparauant, ayant perdu courage. Or quand le magistrat, qui doit commander, ne le peut plus, il auient soudain que les sujets se rebellent, & principalement ceux qui de leur naturel s'esmeuuent de peu de chose: comme les Egyptiens, lesquels ont accoustumé d'estre tousiours les premiers à alumer d'vne petite estincele de grãdes seditiõs. Estant ainsi en doute & difficulté, il estoit troublé, & ne sçauoit ce qu'il deuoit faire, il remüoit tout ce qu'il auoit fait: changeoit de complexion, & deuenoit mauuais, commençeant à ses plus familiers, par ce qu'il méprisoit & repoussoit ceux qui luy auoient esté les meilleurs amis & de meilleur cœur, & caressoit les autres, qui auparauant s'estoient declarez ses ennemis: mesme, en toutes ses affaires vsoit de leur conseil: si est-ce qu'ils ne laissoient pas pourtant de garder dedans leurs cœurs vne rancune qu'ils auoient contre luy, laquelle neantmoins cachoient par leurs belles paroles. Tant y a qu'ils joüerent si bien leur personnage, & contrefirent si bien, comme s'ils eussent esté sur vn eschaffaut, vne loyale amitié, qu'à la fin ils le tirerent du tout à eux. Alors de Magistrat il deuint personne priuee, & les sujets deuindrent gouuerneurs: en ce faisant mirent en auant des meschans Edits, qu'ils selloient incontinent: car eux mesmes executoient ce qu'ils auoient aui-

Les Egyptiẽs se mutinent volontiers.

Humeur bigearre de Caius.

ſé, ſe ſeruans de luy comme d'vn maſque qui ne ſonne mot ſur vn eſchaffaut ; & ſe couurans, comme d'vn manteau, du nom du gouuerneur. Ceux-là ſ'appelloient Dionyſiens, gens factieux & faiſeurs de menees : Lambons, qui eſtoient vn tas de pauures eſcriuains, Iſidoriens, gens ſeditieux, qui ne ſeruoient qu'à donner des affaires à autruy, & inuenter choſes nouuelles & dommageables, leſquels on peut bien appeller mutins, d'autant que ce nom a gagné & leur eſt demeuré. Tous ces galands là, eſtans aſſemblez, firent vn arreſt contre les Iuifs : apres ſ'addreſſerent à Flaccus, & commencerent à luy dire en ſecret : l'enfant Tibere Nero, qui eſtoit ton eſperance, eſt mort : auſſi eſt mort ton compagnon Macron, auquel tu te fiois le plus apres Tibere : pendant que Caius ſera Empereur, tes affaires ne ſe porteront guere bien : il faut que nous te trouuions vn bon aduocat, qui te remette en ſa grace : ceſt aduocat ſera la ville d'Alexandrie, laquelle du commencement a eſté hõnoree de la maiſon d'Auguſte ; & l'eſt encore à preſent, par deſſus tous les autres, de noſtre Empereur : elle entreprẽdra volõtiers ceſt ambaſſade, pourueu qu'elle ait receu quelque plaiſir de toy : or tu ne pourrois luy faire plus grand bien : que de luy bailler en ſes mains les Iuifs, & la laiſſer faire d'eux ce qu'elle voudra. Combien qu'il les deuſt chaſſer & renuoyer, comme mutins, & ennemis du repos public, il leur accorda neantmoins ce qu'ils demandoient : de ſorte que dés lors il commença, à nuire couuertement aux

Dionyſiens, Lambons, & Iſidoriés ſeditieux.

Conſeils des mutins à Flaccus,

Le conſeil des mutins trouué bon de Flaccus.

Iuifs, ne se monstrant iuge, esgal & cõmun des parties iux jugemens des proces, au moyen dequoy il penchoit tousiours de l'autre costé, ne leur donnant en leurs affaires aussi bonne audience, cõme aux autres: tellement que quãd quelque Iuif s'approchoit pour parler, il luy tournoit le dos, & se monstroit à son escient rude. Quelque temps apres il declara son mauuais courage, & aduint vn cas qui luy augmenta ceste fierté & desdain, lequel ne luy procedoit point de son naturel, mais l'auoit acquis. Caius Cesar donna à Agrippa petit fils du Roy Herode, le Royaume qui auoit apartenu à ses ayeulx: qui estoit la troisiesme partie que Philippe Tetrarche son oncle auoit eu de son pere, & se deliberant de monter sur mer, Caius luy conseilla qu'il ne s'embarquast point à Brindes,, pour aller en la Syrie, parce que ceste nauigation estoit longue & fascheuse : mais qu'il prit le plus court, & attendist les vents de Nort, qui le meneront droit dedans Alexandrie : luy disoit que les nauires Egyptiennes alloient bien vistement, & que leurs patrons estoient fort experimentez, lesquels ne plus ne moins que cochers conduisoient par vn chemin droit, sans aucunement se fournoyer, les nauires au lieu. Agrippa fit ce que luy dit Caius, d'autant que c'estoit son maistre, & aussi qu'il luy conseilloit son bien. Estant doncques arriué à Puzole : & voyant les nauires Alexandrines toutes prestes sur le port pour faire voyage, il se mit dedans auec son train : tellement qu'ayant le vent à gré, peu de jours apres il arriua dedans Ale-

Agrippa fils d'Herodes.

Conseil donné de Caius à Agrippa.

Embarquement d'Agrippa.

xandrie, sans que personne en sçeut rien : car il auoit commandé au pilote que quand le Phare se monstreroit vers le soir, qu'on retirast les voiles, & qu'on se tint en mer iusques à la pleine nuict, & qu'alors on print port, à fin qu'il entrast en l'hostellerie, sans qu'on le vist, estant tout le monde endormy. Or faisoit-il ce voyage auec vne grande simplicité & modestie, & ne faisoit que regarder les moyens de sortir de la ville, sans qu'il y fust découuert, d'autant qu'il n'estoit pas là venu pour la voir, l'ayāt veuë lors qu'il vint à Rome pour parler à Tibere : ce qu'il en faisoit, c'estoit pour plustost retourner en sa maison. Ce pendant les gens du pays creuoient d'enuie, tant par ce que l'Egyptien de son naturel est enuieux, & estime le bon-heur d'autruy son mal-heur, qu'aussi pour les vieilles inimitiez & rancunes qu'il auoit autrefois euës contre les Iuifs, tellement qu'il estoit autant fasché de ce qu'il y auoit vn Roy des Iuifs, comme si on luy eust osté le droit qu'il eust peu pretendre au Royaume de ses ayeuls. Ceux qui hantoient auec ce miserable Flaccus commencerent à l'irriter, en luy faisant venir vne mesme enuie. si luy direnr: Le voyage de cest hōme est ta ruine: il est enuirōné d'vne plus grāde parade d'honneur & de gloire que toy : il fait tourner le monde à soy par admiration, voyant l'armee de ses halebardiers & garde-corps si bien equippee d'armes garnies tant d'or, que d'argent. Qu'estoit il besoin qu'il passast par la seigneurie d'autruy, veu qu'il pouuoit estre seurement conduit en sa maison par mer? Car encores que

C'est à dire la haute tour, qui estoit près d'Alexandrie.

Les Egyptiens sont fort enuieux.

Conseil donné à Flaccus contre Agrippa.

Cajus luy permist, & voire le contraignist à ce faire, il le deuroit prier de luy pardonner, s'il ne luy obeïssoit en cela, à fin que la reputation de gouuerneur du païs ne fust abaissee par sa grandeur. Flaccus oyant ces propos deuint plus enflé que deuant. Il est vray qu'en public il faisoit semblát d'estre amy d'Agrippa, & compagnon, de crainte qu'il auoit d'offenser celuy, qui l'auoit enuoyé : mais en priué luy portoit enuie, & découuroit sa haine, luy donnant des trauerses, & l'outrageant couuertement, d'autant qu'il n'osoit ce faire ouuertement : car il permettoit au populace de la ville, & à vn tas de faineans, qui ne font autre profession, que de mesdire d'autruy, & blasonner l'vn l'autre, de parler mal du Roy : fust, ou par ce que luy mesmes commençast le premier, ou bien qu'il incitast les autres à ce, s'aidant de ceux qui ont accoutumé de seruir à ce mestier. Ces galands là ayans trouué les choses à propos, passoient les iournées au lieu des exercices, à gosser le Roy Agrippa, & arranger force brocards: quelques-fois se seruans de basteleurs & farceurs, monstroient l'addresse de l'esprit és choses vilaines & deshonnestes, estans assez lourds & tardifs à comprendre les choses bonnes, & trop prompts & habiles à apprendre quelque mal. Autrement si Flaccus ne l'eust point fait faire, pourquoy est-ce qu'il n'en eust esté courroucé? pourquoy est-ce qu'il ne les eust pas repris? & qu'il ne les eust chastiez, pour auoir ainsi outrageusement médit d'vn si grand personnage? Et quand il n'eust point esté Roy, ains seu-

Le Roy Agrippa brocardé de gens faineans.

lement de la maison de Cesar, ne meritoit-il pas d'auoir quelque prerogatiue & auantage d'honneur? Certainement cela monstroit bien que Flaccus estoit consentant à ces outrages, & iniures. Car celuy qui péut chastier, ou pour le moins empescher quelqu'vn de mal faire, s'il ne l'empesche, il donne assez à connoistre que c'est luy qui le fait faire. Or depuis que ce populace desordonné a pris pied & occasion de mal faire, il ne s'en deporte pas aisément, mais monte de degré en degré en amoncelant tousiours mal sur mal. Il y en auoit vn en cette commune, qu'on appelloit Carabas, lequel n'estoit de ces enragez & furieux, qui ne font pas seulement mal à eux-mesmes, mais aussi aux autres, qui s'aprochent d'eux: ains estoit vn peu plus remis & moderé: celuy-là se pourmenoit iour & nuict par les ruës, ne se souciant ny de la froidure, ni de la chaleur, & ne seruoit que de passetemps & amusement aux ieunes gens oisifs, lesquels prenans ce pauure miserable, & le traisnāt jusques aux lieux des exercices, & le faisant asseoir au plus haut, afin qu'il fust aperceu de tous les assistans, luy mirent sur la teste vne fueille de papier bien large, au lieu d'vn Diadéme: luy vestirent vne nate, au lieu d'vn manteau Royal: & au lieu d'vn sceptre, quelqu'vn voyant vn morceau de roseau par le chemin, luy mit en la main: apres qu'on eut fourny ces enseignes & marques royales, & qu'ō l'eut acoustré en Roy de farce, les enfans, portans sur leurs espaules des baguettes, le costoyent, contrefaisans les hallebardiers & garde-corps, les

Qui ne chastie vn malfaisant, ou ne l'empesche, s'il peut, est coulpable. Sentence du grād Caton.

Carabas pauure idiot est acoustré en Roy de farce en derision d'Agrippa.

autres, s'approchoiét de luy : aucuns pour le saluer, aucuns pour luy demander iustice, aucuns pour le conseiller en ses affaires : cela fait, ils se prindrent tous à crier, tant qu'ils peurent, Marin : on dit qu'en la langue Syriaque ce mot, Marin, signifie Seigneur. Or ils sçauoient bien qu'Agrippa estoit Syrien, & que la plus grande partie de son royaume estoit en la Syrie. Flaccus entendant tout cecy, ou plustost le voyant, combien qu'il deust pour s'acquiter du deuoir de sa charge, faire prendre ce fol, & insensé, & le faire serrer en prison, à fin qu'il ne donnast point occasion aux mocqueurs & plaisanteurs de se railler des gens de bien, & de punir aussi ces basteleurs, qui auoient pris la hardiesse de se mocquer tant couuertement, qu'à veuë d'œil d'vn Roy qui estoit amy de Cesar, & auoit esté honnoré par le Senat de Rome de la dignité Pretoriale ; il n'en fist rien toutefois, & si non seulement il ne les chastia, mais, qui est bien peu, ne daigna les reprendre, donnant par ce moyen licence & abandon à toutes personnes malicieuses & enuieuses de mesfaire, faisant semblát de ne voir point ce qu'il voyoit, ny ouir ce qu'il oyoit. Ce que sentant le peuple (ie ne parle pas du peuple bien moriginé & honneste, mais d'vne populace qui a accoustumé de remplir toutes choses de trouble & confusion par vne curiosité, s'addonnant à vne vie mal heureuse, pleine d'oisiueté & fetardise) entreprit vne trahison fort grande : car s'estans leuez de grand matin coururent tous à la place, ayans ja gagné Flaccus par des malheureux

Marin en langue Syriaque signifie Seigneur.

hommes, que cet ambitieux & inconstãt auoit eu pour agreables, non seulement à sa ruïne, mais aussi du repos publique, & commencerent d'vn mesme accord à crier qu'il falloit poser des statuës & images * aux lieux d'oraison, qui estoit la plus grande & estrange malice qu'on eust sceu inuenter. Sçachans bien doncques comme il falloit dresser cette embusche, (car ils estoient fort habiles aux meschancetez) emprunterent le nom de Cesar, & s'en couurirent, d'autant qu'il n'estoit loisible d'y toucher ny contredire. Que fit lors le gouuerneur du païs? Estant acertené qu'en la ville d'Alexandrie, & par toute l'Egypte y auoit deux sortes d'habitãs, nous & ceux-là: & que tous les Iuifs, tant ceux qui demeuroient en Alexandrie, que les autres qui estoient espandus depuis le Catabathme de la Libye, iusques aux fins d'Ethiopie n'estoient pas moins de dix cent mille: & que cette entreprise tiroit contre tous, & qu'il n'estoit pas honneste de remüer les bõnes coustumes du païs, n'en tint toutefois compte, ains leur octroya la dedicace des Oratoires à Cajus, combien que pour ce empescher il eust infinis moyens & remedes, pouuant ou comme gouuerneur leur defendre, ou comme amy les détourner. C'estoit luy mesme qui y mettoit la main, & estoit participant du mal qu'on faisoit, ne taschant de tout son pouuoir qu'à allumer la sedition, en y adioustant tousiours quelque nouueau mal: de maniere qu'il ne s'en fallut gueres qu'il ne remplist toute la terre de guerres ciuiles: car il estoit tout notoire que le bruit

** C'estoient loges où se retiroient les pauures mãdiãs qui demandoient les aumosnes aux passans: comme sont les hospitaux & maladeries, qui estoient lieux sacrez; où les Iuifs visitoiẽt les pauures, & faisoient leurs aumosnes, & y prioiẽt Dieu.*

de l'establissement des statuës aux Oratoires, qu'on auoit fait courir au commencement par toute l'Alexandrie, seroit espandu par tous les lieux de l'Egypte, & qu'à la fin il paruiendroit de l'Egypte vers l'Orient & nations Orientales: que le semblable auiendroit depuis la marine, & l'endroit appellé Marie, qui sont les cõmencemens de la Libye, iusques à l'Occident, & nations Occidentales: car vn païs seul ne pouuoit pas tenir les Iuifs, pour la grande multitude des personnes: à raison dequoy ils sont espandus par toute l'Europe & l'Asie, & font leurs demeurances en beaucoup de bonnes villes sises tant aux isles, qu'en terre ferme: entre lesquelles il y en a vne capitale & maistresse, qui est la saincte Cité de Hierusalem, où le Temple sacré du tres-haut Dieu a esté basty: aucunes de ces villes leur auoient esté laissées par leurs peres, leurs ayeulx, bisayeulx, & ainsi consequemment par leurs ancestres, où ils demeuroient comme en leur propre païs, d'autãt qu'ils y auoient esté nez & nourris: il y en auoit d'autres nouuellement basties, dans lesquelles ils estoient venus demeurer, apres auoir gagné la grace des Seigneurs: tellement qu'il estoit à craindre que ceux-là ne prinssent d'illec occasion de traicter mal les Iuifs, leurs citoyens, en remuant leurs anciennes coustumes, & abolissant l'vsage de leurs Oratoires. Or combien que de leur naturel ils fussent paisibles, toutesfois le cas qui s'offroit estoit de si grande importance, qu'il ne les laissoit point en repos: non seulement par ce qu'il estoit question de la

Grande peuplade de Iuifs

La nation des Iuifs espandue par la plus grande partie du monde.

La Cité de Hierusalem.

religion & des statuts du païs, pour lesquels toute-fois il faut oublier les dangers de la vie, mais aussi par ce qu'en abolissant leurs Oratoires, on ostoit à eux seuls de tous les hommes qui sont sous le Soleil, le moyen de se faire bien les vns aux autres : ce qui leur faisoit plus de mal, que s'ils eussent enduré dix mille morts: Ils pouuoient dire aux personnes, qui leur estoient ainsi contraires: Vous n'apperceuez pas qu'en ce faisant au lieu de donner l'honneur que vous deuez à voz Seigneurs, vous leur ostez: d'autant qu'en tous les endroits de la terre, nous Iuifs auons des retraittes publiques, où nous monstrons la bonne affection, que nous portõs à la maison d'Auguste, lesquels si vous ostez, quel autre lieu aurons nous, & en quelle sorte pourrons nous honnorer Cesar? Certainement si nous n'auons soin de ceux qui nous laissent viure selon nos loix, nous sommes dignes d'vne grãde punition, ne reconnoissans point le plaisir qu'ils nous font. mais s'il nous est loisible d'vser de nos statuts approuuez mesme par Auguste, nous ne voyons point en quoy nous faillons, ny peu, ny beaucoup. si on ne nous blasme de ce que nous ne voulons point transgresser à nostre escient les loix, ni nous déuoyer des bõnes coustumes : qui est cause bien souuent que les transgresseurs en sont punis : mais Flaccus taisant ce qu'il falloit dire, & disant ce qu'il falloit taire, nous estoit du tout contraire : ceux ausquels il fauorisoit qu'en pensoient-ils? Ce qu'ils en faisoient n'estoit-ce pas pour honorer Cesar? C'est bien à propos : comme s'il y eust

Contre la profanation & abolition des Oratoires.

eu faute dedãs la ville, de Temples, là plus grande partie de laquelle, & la plus commode en estoit pleine, où on pouuoit dresser tant de statuës qu'on eust voulu: c'estoit vne ruse & finesse des aduersaires, par le moyen de laquelle il sembloit qu'ils ne faisoient nul mal, combien qu'ils en fissent beaucoup: auec ce, les outragez n'osoiẽt dire mot, ny contredire: si vous ne voulés dire, messieurs les braues, que c'est faire hõneur à Cesar de rompre les loix, changer les bõnes coutumes du païs, faire tort à ses voisins, mõstrer exẽple aux villes proches, qu'il ne faut tenir compte de cõcorde & vnion. Ayant doncques Flaccus cogneu que cette entreprise contre les loix luy venoit à gré, pour auoir aboly les oratoires & aumosneries, de telle sorte que le nom mesmes n'y estoit demeuré: il se tourna d'vn autre côté, à sçauoir à la ruïne totale de nostre police, afin qu'estant tout ce retranché, dont nostre vie estoit, comme la nauire au port, maintenuë & gardée, qui sõt les statuts du païs, & la iouïssance du droict de bourgeoisie, nous souffrions les dernieres miseres, estans abãdonnez de tout aide & secours: car quelques iours apres il fit vn Edict, par lequel il nous appelloit estrangers, ne nous donnant point licence de parler, mais nous condamnant sans estre iugez & ouïs. y a-il chose au monde qui sente plus son tyran, veu qu'il estoit par tout accusateur, ennemy, tesmoing, iuge, & bourreau? Il adiousta depuis à ces deux méchancetez vne troisiesme. Il permit à vn chacun de piller & saccager les Iuifs, comme en vne prise de ville.

Second Edict de Flaccus contre les Iuifs.

Troisiesme Edict contre les Iuifs.

Ayans les Alexandrins cette licence, que font-ils? La ville est diuisée en cinq parties ou cantõs, les noms desquels sont semblables à ceux des cinq premieres lettres : il y en a deux qu'on appelle Iudaïque, parce que la plus grande partie des Iuifs y demeure, combien qu'ils soient épandus par les autres lieux. Que firent-ils doncques? Ils chasserent les Iuifs des quatre quartiers denommez par les quatre lettres, & les pousserent en vn endroit fort estroit, tellement que les pauures gens furent contraints, pour le grand nombre de se retirer aux riuages, aux fumiers, aux monuments, & sepulchres, estans priuez de tous leurs biens. Cependant eux coururent aux maisons vuides, les pillerent & saccagerẽt, & comme en fait de guerre, partagerent le butin : auec cela, n'estans empeschez de personne, rompirent les boutiques, lesquelles estoiẽt fermées pour le dueil de la mort de Drusille, & transporterent par le milieu du marché tout le bien qu'ils trouuerent, lequel estoit bien grãd, vsans des biens d'autruy, comme des leurs propres. Encores le pillage n'estoit pas tant dommageable, comme la traffique faillie, ayans les creanciers perdu leurs gages, & ne pouuant le laboureur, pilote, marchand, & ouurier, faire son train accoustumé, de sorte que la pauureté les venoit accueillir de deux costez : du pillage & rauissement de leurs biens en vn iour, & de l'empeschement de leurs traffiques accoustumez. Or combien que ces cas fussent fort griefs à supporter, toutes-fois ils estoient suportables à comparaison de ce qu'apres

Alexandrie diuisee en cinq cantons.

Les Iuifs chassez & leurs maisons pillees.

Traffiques rompus.

qu'apres ils endurerent : par ce que la pauureté est fascheuse, principalement quand elle procede des ennemis : mais elle ne fait tant de mal que le tort qu'on fait au corps, tant petit soit-il. Nos gens donques souffrirēt des maux si enormes, que ie ne sçay quel nom leur dōner : & ne sont ces mots, Tourment, Affliction, propres & suffisans pour declarer ce qui en est, tant estoit grande la nouuelle cruauté : tellement que si on veut faire comparaison des maux que font les ennemis mortels vaincueurs à ceux qui sont pris d'eux, on trouuera qu'ils sont pleins de douceur & courtoisie, au prix des autres qu'ont souffert les Iuifs. Les ennemis rauissent l'argēt, & prennent les corps captifs : mais il ne gist en cela que le danger de perdre la liberté & les biens: encores par le moyen des parens & amis, en payant rançon, on eschappe de leur mains: que si on ne les peut fleschir & esmouuoir à pitié, pour le moins on les gagne par auarice. Qu'est-ce que cela ? C'est peu de chose, pourra dire quelqu'vn : car pourueu qu'on soit sauué, on ne se soucie pas comment; encores est-ce vn grand plaisir qu'on reçoit : au reste, si on est tué en la bataille, les ennemis sont si courtois qu'ils font enterrer les morts à leurs despens : ou s'ils sont si vindicatifs qu'ils gardent leur haine en l'endroit des morts, on fait treues : cependant on les rend, à fin qu'il: ne soient priuez de la derniere grace, qui est de les enseuelir. Voila que font les plus cruels ennemis en la guerre. Voyons maintenant que firent en paix ceux qui peu auparauant estoient nos amis. Apres

Pauureté fascheuse, principalement causée des ennemis.

Les Iuifs plus affligez que des ennemis mortels.

Sepulture des morts en bataille.

Treues pour rendre les morts.

qu'ils eurent pillé & saccagé les maisons, & chassé de tous les quartiers de la ville les Iuifs, ils les assiegerent, comme font les ennemis, tout à l'entour : de sorte qu'estans pressez de famine & disette de ce qui est necessaire à la vie, voyans aussi leurs femmes & pauures enfans mourir de faim, brassée par les mains de leurs aduersaires (car tout le pays estoit plein de biens, ayans le fleuue par ses regorgemens & débordemens richement abbreuué les terres, ayans aussi les champs propres à porter froument, rapporté force bled cette année là) furent contrains d'aller contre leur coustume, aux maisons de leurs parens & amis demander l'aumosne & leurs necessitez : les autres, qui auoient le courage assis en plus haut lieu, & auoient en dédain & horreur la fortune des mendians, comme esclaue & seruile, alloient publiquement au marché, non pour autre chose que pour acheter les viures d'eux & de leurs gens. Ceux-là si tost qu'ils furent apperceuz, furent empoignez par le mutin populace, & tuez sur le champ ; apres foulez aux pieds, & trainez par toute la ville, d'vne telle rage, qu'ils furent tous mis en pieces, ne demeurant pas vne partie de leur corps entiere, pour estre enterrée. Ils en deffirent infinis autres par plusieurs sortes de tourmens qu'ils songeoient & inuentoient de nouueau, pour monstrer leur grande cruauté: tellement qu'il sembloit qu'ils fussent enragez comme bestes sauuages : car les premiers qu'ils trouuoient, ou ils les lapidoient, ou ils les assommoient de coups de ba-

Pauureté & famine accueillent les Iuifs.

Grande cruauté exercee sur les Iuifs en plein marché.

stons, ne les frappans point sur les principales parties de leurs corps, à fin que ne mourans si tost, & ne faisans que languir, ils sentissent plus long temps du mal. Il y en auoit d'autres plus esueillez, lesquels abusans de la presente licence, laissoient les armes lourdes & grossieres, & prenoient les plus violentes & poignantes, qui sont le feu & le fer, de maniere qu'ils en tuoient beaucoup du glaiue, & en faisoient autāt mourir par le feu. Quelquefois ils traisnoient les familles entieres, les maris auec les femmes, les petits enfans auec leurs peres & meres au milieu de la ville, & illec les brusloient tous vifs, n'ayans pitié ny de la vieillesse, ny de la jeunesse, ny de l'aage des enfans sans malice : quand ils auoient faute de bois, ils amassoient les branches des arbres, & les faisoient mourir plus par la fumee, que par le feu, forgeans à ces pauures gens vne mort miserable, & longue, les corps desquels à demy bruslez estoient estendus çà & là. Quel fascheux & ennuyeux spectacle? Le cas auenant que ceux qui estoient allé querir du bois, demeurassent trop à venir, ils mettoient le feu dedans le meuble des maistres qu'ils auoient pillez, & brusloient les maistres & les biens tout ensemble: vray est qu'ils retenoient le meilleur par deuers eux, & ne brusloient que ce qui ne valoit pas beaucoup, s'en seruant comme de bois commun. Ils en prenoient d'autres tous vifs, & leur lioient vne corde au pié, puis les trainoient leur sautant sur le ventre, & les foulans aux pieds, qui estoit vne mort bien cruelle : encores ne se

Bruslez vifs & à petit feu.

contentoient-ils pas de les auoir fait ainsi mourir, mais adioustoient d'autres plus grandes cruautez aux corps morts, les traisnans presque par toutes les ruës de la ville, iusques à ce que le mort ayant la peau, les nerfs, & la chair toute esmarmelée, à cause du chemin rude & raboteux, & estans les parties qui auparauant estoient jointes & vnies, démembrees & semées de costé & d'autre, eust esté brisé & consumé. Ce pendant aucuns d'eux, comme en vne farce, faisoient des faschez: les autres qui à bon escient, comme parens & amis, en auoiét dueil, par ce que seulement ils auoient pitié des maux de ceux qui leur appartenoient, estoient battuz, foüettez, & apres auoir enduré en leurs corps tous les tourmens qu'il estoit possible, en fin estoient crucifiez. Ayant Flaccus fait effondrer & abattre les maisons des Iuifs, & ne laissant pas vne trouppe, tant petite fust-elle, à laquelle il ne fist quelque grand mal, songea en son esprit & dressa vn assault le plus estrange du monde: aussi estoit-il homme cauteleux & malin, inuentant tousiours quelque nouueau mal. car de la compagnie des anciens, que nostre sauueur & bienfaicteur Auguste auoit establie pour le consistoire & conseil des Iuifs apres la mort de Genarche, estant pour ce enuoyées des lettres à Magnus Maximus, lequel deuoit estre gouuerneur d'Egypte, & de tout le païs d'alentour, il en fit prendre trente-huict, qui furent trouuez dedans leurs maisons: incontinent il commanda qu'ils fussent liez, & pour en faire vne belle monstre au peuple, les fit

Compagnie des anciens entre les Iuifs establie par Auguste.

passer par le milieu du marché, & de là menez à la place des jeux, ayans les pauures vieillars les mains liees derriere le dos, aucuns de chordes, les autres de chesnes de fer, qui estoit vn piteux & estrange spectacle, tant pour le temps, que pour le lieu : & encores pour leur faire plus grande honte, commanda qu'ils fussent foüettez tous nuds, de foüets, en la presence de leurs ennemis, qui estoient là assis, comme meschans & villains : tellement qu'il y en eut beaucoup qui moururent des playes & coups qu'ils auoient receuz, si tost qu'ils furent transportez : les autres, estans long temps malades, & n'ayans plus esperance de viure, n'attendoient que la mort. Or combien que ce meschant vouloir & grand outrage ait esté autresfois descouuert, il faut toutesfois que nous en disions quelque chose, pour le mieux esclaircir. Nous auions trois hommes anciens de nostre Consistoire, Euode, Tryphon, & Andron, les maisons desquels on auoit pillées, & rauy en vne course tout ce qui y estoit : ce que le gouuerneur sçauoit bien, pource qu'il en auoit esté aduerty lors, qu'il manda les principaux de nostre compagnie pour appointer, comme il sembloit, auec ceux de l'autre partie de la ville : ores doncques qu'il sceust que ces trois hommes auoient esté dépoüillez de tous leurs biens, il les fit toutes-fois battre deuant ceux qui les auoient pillez ; à fin que les vns receussent double misere, pauureté, & tourment en leur corps ; & les autres double plaisir, jouïssans du bien d'autruy, & se donnans tout

Du rude & inhumain traictement de trois anciens du Consistoire des Iuifs.

leur saoul du plaisir au deshonneur de leurs ennemis. I'ay à dire icy quelque petit cas, lequel ne sçay si ie le doy mettre entre tant de maux & si grands : mais combien qu'il soit petit, toutesfois il monstre vne grande malice. La forme & maniere de foüetter n'est pas toute vne en la ville, ains diuerse, selon la qualité de ceux qui doiuent estre battus : car les Egyptiens sont foüettez d'autres foüets que les Alexandrins, lesquels sont battus de verges longues & deliées par les sergens de la ville : cette coustume a esté gardee en nostre endroit par les predecesseurs de Flaccus, & par Flaccus mesme. or en deshonneur on y trouue quelque peu d'honneur, comme en la peine quelque soulagement, quand on laisse les choses en leur estat accoustumé, & qu'on n'y adjouste pas malicieusement du mal dauantage : mais, quand le mauuais vouloir se mesle parmy, il gaste & renuerse toute l'equité. N'estoit-ce pas doncques vne chose la plus inique du monde, que quand les Iuifs Alexandrins, de petit estat & qualité, auoient fait quelque faute digne de punition, ils estoient foüettez des verges des bourgeois de la ville : & que leurs Magistrats & Iuges, qui estoient honnorez de l'âge & des estats qu'ils tenoient, fussent mis plus bas que leurs subjets, & reduits au rãg des plus vils Egyptiens, qui pour leurs grandes meschancetez estoient puniz selon leurs merites? Ie laisse à dire que quand ils eussent failly dix mille fois, qu'ils deuoient auoir égard au tems, & pour la reuerence d'iceluy, remettre en vne

Distinction des foüets dõt les Alexandrins, & Egyptiens estoiẽt foüettez.

autre saison la punition : car les gouuerneurs qui se maintiennent bien en leurs gouuernemens, & n'entre-prennent plus qu'ils ne doiuent, ains honnorent ceux qui leur ont fait du bien, ont coustume de ne punir pas vn criminel, iusques à ce que les iours solemnels des natiuitez, & les festes des venerables Empereurs soient passées : mais luy en ces mesmes iours tourmentoit meschamment & iniustement ceux, qui n'auoient fait aucun mal. Ne les pouuoit-il pas punir apres comme il eust voulu ? Au contraire il hastoit & dépeschoit l'affaire tant qu'il pouuoit, pour plaire aux parties aduerses, pensant qu'en ayāt gagné leurs bōnes graces; il paruiendroit au dessus de ses desseins. j'ay veu autrefois que quand telle feste approchoit, on dépendoit ceux qui auoiēt esté crucifiez, & les rendoit-on aux parens pour estre enseuelis: aussi falloit-il biē que les morts se sentissent de la natiuité de leurs bons Empereurs, & que la solemnité de la feste fust gardée en leur endroit: mais tant s'en falloit que cestui-cy fist dépendre les crucifiez, qu'il commādoit qu'il fussent crucifiez tous vifs : à iceux le temps donnoit non vne remission & abolition de peine, ains seulement vn delay : il les faisoit toutefois au parauant fouetter au milieu de la place, & tourmenter par feu & fer, en ordonnant ainsi le spectacle. Dés le matin iusques à trois ou quatre heures, les Iuifs estoient fouëttez, pendus, pilloriez, & condamnez, menez par le milieu du theatre* au supplice. Apres cette belle monstre venoient les balleurs, les

Coustumes des sages Gouuerneurs.

Celebritez de natiuitez & festes des Empereurs en faueur des criminels & des morts.

** Orcestre estoit le lieu du theatre où les Senateurs seoient pour veoir les ieux.*

basteleurs, les flusteurs, & autres passe-temps de farceurs. Mais pourquoy suis-je si long en ce propos ? Il songea vn autre & second moyen pour saccager les Iuifs, qui estoit d'armer contre-eux la gendarmerie ; controuuant vn faux fait bien estrange, à sçauoir qu'ils auoient toutes sortes d'armes en leurs maisons. Ayant donques pour ce fait mandé vn Centenier, à qui il se fioit le plus, qu'on appelloit Castus, luy commãda de choisir de ses supposts les plus hardis, & sans faire aucune enqueste d'entrer dedans les maisons, & chercher s'il y auoit quelque appareil & amas d'armes cachées. Le Centenier courut incontinent executer le cõmandement de son maistre : mais les Iuifs ne sçachans rien de cette embusche, deuindrent tout estonnez de la grande frayeur qu'ils eurent, estans embrassez de leurs pauures femmes & enfans, qui fondoient en larmes, de crainte d'estre pris captifs: car apres auoir esté pillez, ils n'attendoiẽt plus que ce mal : mais si tost qu'ils ouïrent d'vn de ceux qui cherchoient : Où auez-vous serré vos armes ? reprindrent vn peu courage, & ouurans leurs cabinets monstroient tout, en partie joyeux, en partie faschez : joyeux, parce que la faulseté de l'accusation estoit descouuerte: faschez, parce qu'on adjoustoit trop legeremẽt foy aux faux rapports de leurs ennemis : joinct aussi que les femmelettes, qui auoient esté tousiours enfermées, & n'estoient point sorties de leurs chambres, pareillement les filles, qui le plus souuẽt ne bougeoient du lict, & de honte auoiẽt coustume de se détourner de la veuë des

Autre moyẽ inuenté par Flaccus pour ruyner les Iuifs.

Castus, Centenier.

Recherche d'armes.

hommes, mesmes de leurs proches parens, pour lors non seulement estoient regardees de gens incogneuz, ains aussi de certains personnages, qui en leur contenance donnoient vne frayeur & crainte de gendarme. La recherche faite on ne trouua point d'armes defensiues, comme heaulmes, corselets, boucliers, poignards, piques, lances, ny celles dont on assaille & tire on de loin, comme iauelots, frondes, arcs, fléches: qui plus est, ne se trouua pas vn cousteau de cuisine. Par là on cogneut incontinent la simplicité de viure des personnes, & qu'ils ne cherchoient point les delices & superfluitez des viandes, qui coustumierement engendrent souleté, dont procedent outrage & iniure, source de tous maux. Il est vray qu'il n'y auoit pas long temps que les armes furent ostees aux Egyptiens par Bassus, qui y fut enuoyé de la part de Flaccus: mais c'estoit bien autre chose: car lors on descouuroit vn grand nombre de nauires qui flottoient, & abordoiét au riuage du fleuue, toutes pleines d'armes. On voyoit les sommiers chargez de piques, si bien liees & entrelassees les vnes dedans les autres, qu'elles ne penchoient non plus d'vn costé que d'autre: les chariots de guerre tous pleins de toutes sortes d'armes; lesquels marchoient de frond & d'vn mesme rang en belle ordonnance: tellement qu'ils remplissoient presque tout le chemin, qui est depuis le port iusques à l'arsenal Royal, où il falloit décharger les armes, lequel dure enuiron vne lieuë. Or il estoit bien raisonnable de rechercher les mai-

Bassus osta les armes aux Egyptiens.

sons de ces gens là, qui faisoient tels appareils, d'autant qu'on les auoit en soupçon, ne taschãs qu'à remuer les affaires, & s'estans plusieurs fois reuoltez : au moyen dequoy il falloit qu'en ensuiuãt les sacrez jeux de prix, qui se font tous les trois ans, que les gouuerneurs aussi fissent en Egypte la troisiesme annee la reueuë des armes, qu'on y apportoit, à fin que les Egyptiẽs delaissassent à faire ces appareils, ou qu'ils en fissent bien peu, n'ayans assez de loisir pour en faire d'auantage. Mais qu'estoit-il besoin que nous souffrions celà? Quand est-ce que nous auons esté soupconnez de rebellion & desobeïssance à nostre Prince? Quand est-ce que nous auons rompu la paix? Nos affaires & traffiques de tous les iours ne sont-elles pas sans blasme? ne tendent elles pas à l'vnion & tranquilité de la ville? Il est bien certain que si les Iuifs eussent eu chez eux des armes, on leur eust saccagé plus de quatre cens maisons, dont ils furent chassez par des pilleurs, qui leur rauirent toute leur substance. Que s'ils en auoient, pourquoy est-ce qu'on n'a recherché ceux qui les pillerent? pourquoy est ce qu'elles sont demeurees en leur possession, & n'ont esté mises en euidence? Mais comme j'ay dit, ceste maniere de faire n'estoit qu'vne menee & trahison de Flaccus, qui nous en vouloit si asprement, & irritoit la commune contre nous : dont se sentirent aussi les femmes : car non seulement au marché, mais au milieu du theatre, elles estoient comme captiues empoignees & trainees auec grand deshonneur & scandale à l'endroit des

Apologie des Iuifs d'Alexandrie.

Deshonneur fait aux femmes Iuifues.

jeuz ; & quand on voyoit qu'elles n'estoient point Iuifues on les laissoit aller ; car auparauant qu'on sçeust la verité on en prenoit beaucoup, qui n'estoient pas Iuifues. Quand doncques ils pouuoient attraper quelques vnes des nostres, au lieu d'estre spectateurs, se monstroient tyrans, & commandoient qu'on leur baillast à manger de la chair de porc : celles qui de peur d'estre tourmentées en goustoient, eschappoiẽt sans qu'on leur fist aucun mal : mais les autres qui estoient plus vertueuses, & resistoient, estoient liurees au bourreau pour leur faire souffrir des grands tourmens : qui estoit vn grãd argument & preuue de leur innocence, auec ce qui a esté dit. Or il ne luy suffisoit pas de nous faire mal, mais il cherchoit aussi tous les moyens qu'il pouuoit pour nous mettre en la mauuaise grace de l'Empereur : car apres que nous eusmes fait à Caius tous les honneurs qu'il estoit loisible d'ordonner par nos loix, nous luy presentasmes le decret & arrest desdits honneurs, le priant que, puis qu'il ne nous auoit pas voulu accorder que nous y enuoïssions des ambassades, il le luy enuoyast luy mesmes. Lisant le contenu en iceluy, faisoit souuent signe de la teste d'en estre content : puis en riant, & estant tout joyeux, ou faisant semblant de l'estre : *Mes amis*, dit-il, *ie vous sçay bon gré de la bonnne affection que vous portez à l'Empereur, j'enuoiray cecy, comme vous demandez, ou bien moy-mesmes accompliray la charge d'Ambassadeur, à fin que Caius sçache vostre bon vouloir : moy mesmes tesmoigneray de vostre bonté,*

Les Iuifs montrent vne grande obeissance vers leur Prince.

Response dissimulee de Flaccus aux Iuifs.

& obeïssance, laquelle j'ay cogneuë cy deuant. Ne disant autre chose se teut: aussi la vraye loüange est assez suffisante d'elle mesmes, & n'a que faire d'estre enrichie de tant de langage: nous doncques tous joyeux de sa promesse le remerciames, esperans que nostre decret seroit bien tost entendu de Caius: & non sans raison: d'autant que ce qui est enuoyé soigneusement par les presidens des Prouinces, vient incontinent à la cognoissance de l'Empereur. mais luy, ne se souciant de tout ce qui auoit esté resolu & arresté entre nous, retint nostre decret, à fin que nous fussions reputez seuls de tous les autres peuples qui sont dessous le soleil, ennemis des Romains. Cela ne partoit-il pas d'vn esprit malin, qui dés long temps auoit songé à nous dresser des embusches, non pas d'vn soudain aduis, qui fut brusquement & legerement monté en l'esprit de l'homme? Or Dieu, qui a soin, comme il est bien conuenable, des choses humaines, mettant en euidence ce qui estoit caché sous les belles paroles flatteuses & fardees de Flaccus, qui ne tendoient qu'à tromperie, & découurant le parquet de ses meschantes pensées, où il dressoit toutes ces menees, prit pitié de nous, & nous donna vn moyen, par lequel nous ne serions plus frustrez de nostre esperance: car passant le Roy Agrippa par Alexandrie, & luy ayans discouru le mauuais traittemēt que nous faisoit Flaccus, il donna ordre à nos affaires, & nous promit d'enuoyer à l'Empereur nostre decret. Apres qu'il l'eust receu, il l'enuoya à l'Empereur, comme nous auons entendu, & fit

Soin & charge des Presidens des Prouinces.

Indice de la prouidence de Dieu enuers les Iuifs.

Le Roy Aggrippa ariue à Alexandrie, fait tenir son decret des Iuifs à l'Empereur.

nos excuses enuers luy de ce que nous auions trop mis à luy enuoyer: à fin qu'il ne pensast que les Iuifs eussent attendu si tard à luy faire cognoistre le bon vouloir qu'ils portoient à la maison d'Auguste, de laquelle ils receuoient tout bien & plaisir: que dés long temps ils s'estoient efforcez de ce faire, mais qu'ils auoient esté empeschez par la malueillāce du President du pays. Apres cecy la iustice commençea à se dresser contre luy, celle qui prend en sa sauuegarde & defense les outragez, & punist les meschans. Premierement il receut vne estrange calamité & infamie, que pas vn de tous ceux qui auoient esté Presidens auparauant luy, n'auoient souffert, depuis que la maison d'Auguste eut mis en son obeïssance la mer & la terre: car à ceux, qui du temps de Tibere & de son pere Cesar estoient deuenuz en leurs gouuernemens, au lieu de bons gouuerneurs & soigneux du bien public, cruels seigneurs & tyrans, & auoient comblé le pays de maux insupportables, de corruptions, de concussions, de bannissemens de gens de bien, de punitions de personnes non condamnees, le temps de leurs gouuernemens finy, estans de retour à Rome, les Empereurs leur demandoient compte & raison de ce qu'ils auoient fait: & principalement quand les villes outragees enuoyoient des ambassades, & lors se monstrans iuges égaux & equitables, oyoient également les accusateurs & les accusez, & ne condamnoient personne que son procez ne luy eust esté fait & parfait, & ouy en ses defenses: ne iugeans point ny en

Les gouuerneurs des Prouinces ayans finy leur charge rendoient compte d'icelle.

faueur, ny en haine d'aucun, ains à la verité ce qui leur sembloit iuste & equitable : mais icy la iustice, haineuse des meschans, fauanceant, surprit tout à coup Flaccus en son gouuernement, sans attendre qu'il fust finy, & se faschant des infiniz & enormes outrages qu'il auoit cõmis. Or la maniere de sa prise fut telle. Il pensoit que Caius, tous soupçõs ostez, fust appaisé, tant par le moyen des lettres qu'il luy auoit escrites pleines de flatterie, qu'aussi par les longues harãgues qu'il faisoit bien souuent au peuple d'Alexandrie en sa loüange : ioint que la plus grande partie du peuple de la ville l'auoit en bonne reputation : mais il se trompoit bien: d'autant que les esperances des meschans sont vaines, se promettans bon-heurs, & ne receuans que mal-heurs, comme ils meritent: au moyen dequoy Bassus cẽtenier fut enuoyé d'Italie auec sa compagnie pour le prendre. Iceluy entrant incontinent dans vn vaisseau de ceux qui vont le plus vistement, fit tant qu'en peu de iours il arriua sur le soir aux riuages d'Alexandrie pres l'Isle de Phar : alors il commanda au pilote de demeurer en la rade hors de la ville, iusques à ce que le Soleil fust couché, de peur qu'il ne fust cogneu, & que Flaccus sentant le vent de sa venuë n'eschappast de ses mains, & par ce moyen son entreprise ne vint à aucun effect. La nuict estant venuë, la nauire print port, & Bassus descendant auec ses gens entra dedans la ville, ne cognoissant personne, ny estant cogneu d'aucun, & trouuant en son chemin vn soldat qui faisoit le guet au

La chance tournee contre Flaccus.

Les esperances des meschans se tournoient à leur ruine.

Bassus enuoyé pour prendre Flaccus.

quartier, luy commãda de luy monstrer le logis du Capitaine, par ce qu'il luy vouloit communiquer son secret, à fin que s'il eust eu faute d'aide il fust secouru de luy. Or ayant entendu qu'il estoit cõuié à souper auec Flaccus chez Stephanien l'vn des affranchis de Tibere Cesar, n'espargnant aucune diligence, courut incontinent vers la maison de celuy qui les auoit inuitez, & se retirant vn peu loin, enuoya vn de ses gens déguisé en varlet, espier ce qu'on faisoit, à fin qu'on ne se doutast de l'affaire. Estant donques celuy-là entré au banquet, comme seruiteur de quelqu'vn des assistans, & ayant bien diligemment consideré tout l'equippage, s'en retourna le dire à Bassus: lequel entendant que l'entree n'estoit gardee, & le peu d'hommes qui estoiẽt auec Flaccus (par ce qu'à grand' peine y auoit-il dix ou quinze seruiteurs auec luy) fit signe à ses gens qui incontinent accoururẽt tous auec luy. Aucuns d'eux debout ceints de leurs espees, enuironnerent Flaccus, qui ne s'en donnoit de garde, beuuant à vn de la compagnie, & ne pensant qu'à faire bonne chere: mais si tost qu'il vit Bassus suruenir au milieu, fut tout estonné, & luy failloit la parole. Et comme il se vouloit leuer, apperçeut la garde qui estoit à l'entour de luy. Alors il cogneut bien, sans qu'on luy en dist mot, que vouloit faire Caius de sa personne, & la charge qu'auoient ceux, qui estoient venuz, & ce qui luy deuoit aduenir: car l'esprit est si prompt & puissant, qu'il voit & oit tout ensemble en vn instant ce qui se fait petit à petit en long temps. Tous les autres

Flaccus pris.

Promptitude de l'esprit.

qui soupoient auec luy, se leuans de table, trembloient, & estoient transsiz de frayeur, de peur d'estre puniz, pour s'estre trouuez en ce banquet, d'autant qu'ils n'osoient fuir; voire ne pouuoient, estans toutes les portes saisies. Ainsi Flaccus fut emmené par les soldats de Bassus, comme il leur auoit esté commandé, de ce dernier banquet: aussi falloit-il bien que la punition commençast & s'addressast à la bonne chere de celuy qui auoit fait mourir infinis innocens de faim. Ce cas estrange auint à Flaccus au pays mesmes dont il estoit gouuerneur, d'auoir esté pris vif comme vn ennemy: & croy que ce fut à cause du mauuais traittement qu'il auoit fait aux Iuifs, ayant deliberé de les totalement ruiner pour acquerir gloire & honneur: ce que monstroit assez le temps de sa prise, parce qu'il fut pris au temps d'Automne, que les iours & nuicts sont égaux, auquel mesme temps les Iuifs ont coustume de celebrer vne feste solemnelle dedans les cabanes & tabernacles. Ceste feste estoit discontinuee, estans nos Princes detenuz prisonniers, apres auoir souffert des outrages & tourmens insupportables, dont le menu peuple estoit autant fasché, comme si luy mesme les eust enduré, jaçoit qu'il fust assez ennuyé de ceux qu'il receuoit. Or les fascheries ont coustume de doubler aux iours de feste, à ceux qui ne les peuuent festoyer, d'autant qu'ils sont priuez de la joyeuse chere que l'assemblee cherche alors; qui estoit cause qu'ils estoient estouffez d'ennuy; ne pouuant trouuer aucun remede à de si grands malheurs. Estans ainsi

Feste des tabernacles solemnelle entre les Iuifs.

Fascherie suruenue au téps de feste est double.

ainsi accablez d'vn si lourd & pesant faix de fascheries, & enserrez de nuict en leurs maisons, suruindrent aucuns qui annoncerent la prise de Flaccus. eux du premier coup pensoient que c'estoit quelque nouuelle controuuee & non veritable, & que ce qu'on leur en disoit, n'estoit que par mocquerie, & pour leur dresser quelque embuche: au moyen dequoy ils se faschoient d'auantage. Sur ces entrefaites se leua vn bruit par la ville, les gens du guet courans haut & bas, aucuns des gens de cheual tirans au fort, & de là retournans vistement en la ville: tellement que quelques vns d'entr'eux estans estonnez de ce cas non accoustumé, sortirent de leurs maisons pour sçauoir ce qui estoit suruenu: mais si tost qu'ils entendirent que Flaccus auoit esté mis prisonnier, & estoit tombé aux lacs & filets que luy mesmes auoit tendus aux autres, leuans les mains vers le Ciel, loüioient Dieu, & luy rendoient graces, cõme à celuy qui à l'œil sur les choses humaines: en disant: *Seigneur, nous ne nous réjouïssons pas de la punition de nostre ennemy, ayans appris de tes loix sacrees qu'il faut auoir compassion des hommes: mais nous te remercions, & à bon droit, de ce que prenant pitié de nous, tu as allegé nos continuës afflictions.* Ainsi passant toute la nuict en hymnes & chants, sortirent dés le point du iour hors les portes de la ville, aux riuages proches, par ce qu'on leur auoit osté leurs oratoires, & s'estans assemblez au lieu le plus net qu'ils peurent trouuer: commencerent tous ensemble à s'escrier: *O tres-grand Roy & Seigneur des mortels, nous appellons auec nous*

Action de graces à Dieu par les Iuifs, pour la prise de Flaccus.

Autre priere faite en commun par les Iuifs.

aux graces que nous te rendons, la terre, la mer, l'air, le Ciel, parties de cest Vniuers, & generallement tout le monde, qui nous sont demeurez de reste: car des autres choses, qui ont esté basties des hommes, les hommes nous en ont priuez, comme de la ville, des maisons tant particulieres que communes: de sorte que nous sommes demeurez, de tous ceux qui sont sous le Soleil, sans ville & sans maison, par la mauuaise volonté de nostre gouuerneur: mais maintenant tu nous donne bonne esperance que tu saueras le reste, ayant ja commencé à octroyer nos prieres: par ce que tu as osté incontinent le cōmun ennemy de la natiō, & l'auteur & maistre des miseres qu'elle souffroit; lequel pensoit qu'en la tourmentant il paruiendroit à de grands honneurs: auec ce tu ne l'as pas éloigné de nous, à fin que ceux qui ont esté de luy outragez, en sentent moins de plaisir, pour en ouïr parler: mais tu l'as approché pour nous donner plus clairement à cognoistre par la veuë, la bonne issuë qui nous doit contre nostre esperance en bref aduenir.

Outre ce qui a esté dit il luy auint vn autre cas, non ce me semble, sans la prouidence diuine: car apres qu'il eut esté emmené prisonnier en Italie, qui fut au commencement de l'hyuer, & enduré infinis maux auparauant que d'y arriuer (aussi falloit-il bien que celuy qui auoit remply les elemens de cest Vniuers de toutes méchancetez, fust tourmenté des grandes tempestes de la mer) deux de ses plus grans ennemis l'accuserent, à sçauoir Lampon & Isidore, qui peu auparauāt estoiēt ses sujets, & l'appelloient leur Seigneur, leur bien-faicteur, leur sauueur, & luy donnoient autres noms semblables: mais lors estoient ses aduersaires, mon-

Flaccus emmené prisonnier en Italie.

Il est accusé de Lampon & Isidore.

ſtrans leur force non égale à celle de Flaccus, mais beaucoup plus puiſſante, non ſeulement par ce qu'ils ſe fioient à leur bon droict; mais auſſi, qui eſtoit vne choſe bien grande, parce qu'ils voyoient que l'Empereur, qui auoit puiſſance ſouueraine ſur les affaires humaines, luy eſtoit ennemy mortel, lequel ſe deliberoit de joüer le perſonnage d'vn iuge, à fin qu'on ne penſaſt qu'il euſt condamné, auant que d'eſtre iugé: autrement il euſt monſtré l'effect de ſon mauuais vouloir, ſi auparauant que d'eſtre accuſé & defendu, il l'euſt condamné, & arreſté en ſon eſprit peine de mort. or il n'y a rien plus faſcheux que quand les grands ſont accuſez des petits, & les magiſtrats de leurs ſujets: ne plus ne moins que quand les maiſtres ſont accuſez des enfans de leurs eſclaues, ou des eſclaues meſmes qu'ils ont achetez argent contant. Encore ce mal eſtoit leger & facile à ſupporter, à comparaiſon d'vn plus grand: par ce que ce n'eſtoient pas ſimples ſujets, qui d'vn commun accord ſoudainement ſ'eſleuerent contre luy pour l'accuſer, mais c'eſtoient gens, qui la plus part du temps de ſon gouuernement auoient eſté mal traitez de luy, eſtant Lampon accuſé de déloyauté enuers Tibere Ceſar, & tourmẽté pour ce fait l'eſpace de deux ans: d'autant que Flaccus, qui eſtoit ſon iuge, luy voulant mal, reculoit le iugement tant qu'il pouuoit par les delaiz & remiſes qu'il controuuoit, à fin que ſ'il échapoit & eſtoit abſouls du crime, que pour le moins il le tint long temps en langueur & crainte du danger qui

C'eſt grande faſcherie aux grans d'eſtre accuſé des petits.

luy pendoit deuant les yeux ; & par ce moyen luy fit souffrir vne vie plus fascheuse que n'estoit la mort. Apres que ce Lampon eut gaigné sa cause, il disoit qu'on luy auoit fait perdre tout son bien, par ce qu'il auoit esté contraint de prendre la charge des exercices ; tellement que ce vilain auaricieux, ne voulant rien débourser, vouloit faire à croire que son bien ne pouuoit pas fournir à si grandes dépenses: peut estre aussi qu'il disoit vray, comme en fin on cogneut par experience ; n'ayant pour tout bien sinon ce qu'il auoit peu gaigner par concussions, corruptions, & moyens iniques: car il escriuoit, comme Greffier, dessous les Presidens, & enregistroit toutes leurs sentences & ordonnances par ordre : en ses registres il effaçoit quelque mot, il en laissoit passer d'autres tout à gré : aucunefois il entremesloit ce qui n'auoit point esté ordonné, aucunefois aussi il changeoit le texte du iugement, broüillant & retournant haut & bas les affaires : tellement que cependant le Greffier faisoit son proffit non seullement d'vne syllabe, mais qui est bien plus, d'vn poinct : pour raison dequoy le peuple bien souuent l'appelloit haut & clair Meurtre-plume, & certes fort proprement en touchant droit au but : par ce qu'en escriuant de la plume, il couppoit la gorge à dix mille personnes, c'est à dire, il les rendoit plus miserables que ceux qui estoient morts : d'autant qu'au lieu de gagner leur cause & s'enrichir, ils receuoient double perte, la perte de leur cause, & la perte de leurs biens, achetans leurs par-

Lampon Greffier, faussaire & concußionnaire.

Meurtre-plume.

ties aduerses, d'iceluy tous ces deux, & luy leur vendant la substance d'autruy : or il n'estoit possible que les Presidens & gouuerneurs d'vn si grand pays eussent souuenance de leurs iugemens pour les affaires tant priuées que publiques, qui sur-uenoient tous les iours à la foule : veu qu'ils ne s'employoiẽt pas seulement au iugement des causes, ains aussi aux comptes des reuenuz & tributs, à l'examen desquels s'en alloit la plus grande partie de l'annee ; de sorte que cestuy qui estoit commis à la garde du droit, & aux iugemens sains, qui estoient assis sur iceluy faisoit son profit de l'oubliance des iuges, faisant perdre la cause à ceux qui l'auoient gagnee : vray est que c'estoit apres auoir reçeu vn grand present, ou, pour mieux dire, vne corruption. Tel estoit Lampon accusateur de Flaccus. Isidore n'estoit pas moins meschant : homme seditieux, faiseur de menees, qui ne faisoit autre estat que de broüiller & mesler les affaires, ennemy de la paix & repos public, qui s'entendoit fort bien à esmouuoir des troubles & seditions, & à les croistre & auancer quand ils estoient commencez ; homme qui mettoit tousiours son estude à auoir autour de luy vne commune ramassée de toutes sortes de gẽs, diuisee en ligues, comme en parcelles : car en celle ville il y a force cõpagnies & communautez, ausquelles rien de bon & de sain ne commande, ains intemperance, yurongnerie : & leur fille noise & debat : ceux du pays les appellent Synodes & Clines, En toutes ces assemblees ou en la plus grande

Isidore, homme seditieux.

Synodes, Clines, noms de blasme.

part d'icelles, ce troubleur de vile Iſidore auoit le premier lieu, & l'appelloit on le maiſtre de la feſte, le maiſtre d'hoſtel : auec celà il auoit tant de credit que quand il vouloit entreprendre quelque acte qui ne valoit rien, tous d'vn meſme complot accouroient, diſoient, & faiſoient tout ce qui leur eſtoit commandé. Iceluy eſtant autrefois faſché de ce que Flaccus ne l'auoit pas eu en telle eſtime & reputation ſur la fin, comme au commencement, gagna par dons & preſens vn tas de coureurs de cuiſines, qui ont accouſtumé de viure à la table d'autruy, & vendre leurs voix à ceux qui les veulent acheter, ſi leur cõmãda de ſ'aſſembler au lieu des exercices, où eſtãs aſſemblez, & ayans rẽply le lieu du grãd nombre qu'ils eſtoient, accuſerent Flaccus ſans cauſe & occaſion, controuuans des crimes qui ne furent iamais, & faiſans vn grand vacarme de plaintes fauſſes: de ſorte que non ſeulement Flaccus, mais auſſi tous les aſſiſtans en eſtoient eſtõnez, comme d'vne choſe incroyable, & faiſoient iugemẽt que tout ce qui ſe diſoit, n'eſtoit que pour faire plaiſir à quelqu'vn, ſçachãs bien que ceux-là n'auoient ſouffert aucun mal, ny ceux de la ville aucun tort. On mit doncques la matiere en deliberation, & fut aduiſé qu'on en prendroit aucuns pour ſçauoir la cauſe de ceſte indiſcrete & ſoudaine folie & rage. Eſtans pris ſans aucuns tourmens confeſſerent la verité, & pour preuue de leur dire vindrent au fait, découurans & déclarans les preſens qu'on leur auoit baillé, & ceux qu'on leur auoit promis de donner par apres; declarerent pareille-

ment ceux qui auoient esté choisis pour les distribuer, & conduisoient toute ceste menee: & outre le lieu, le temps, auquel ceste corruption auoit esté faite. Or estans de ce tous les assistans marris, & à bonne raison, mesmes la ville trouuant mauuais que par la malice d'aucuns faineans le nom & honneur de Flaccus fut foulé, fut aduisé par la plus saine partie du peuple qu'au l'endemain on feroit venir les gens qui auoient distribué les presens, pour conuaincre Isidore: à fin aussi que Flaccus se defendist & fist cognoistre qu'il estoit à tort accusé, & qu'il auoit tousiours bien gouuerné sa Prouince. Si tost que ce mandement fut publié, non seulement les Seigneurs y vindrent, mais aussi tous les bourgeois de la ville sans conter ceux qui deuoient estre repris pour auoir esté corrompus, lesquels ayans fait ce beau seruice, monterent au plus haut lieu, à fin qu'ils fussent mieux apperceuz de toute la compagnie: & là commencerent à blasmer Isidore, comme l'auteur de tout le bruit & paroles iniurieuses qu'on auoit dites de Flaccus, ayant donné à plusieurs personnes vin & argent: autrement (disoient-ils) d'où nous seroient venus tant de biens, veu que nous estions pauures, & à grand peine pouuions nous suruenir à nos necessitez iournelles? Au surplus, quel mal nous a fait Flaccus en son gouuernement, qui nous contraigne à nous en ressentir? C'est Isidore qui est auteur & ouurier de tout cecy, portans tousiours enuie à ceux qui font bien, & estant ennemy d'vne police bien reglee. Les assistans entendans ces paro-

Fausseté d'Isidore descouuerte.

les, qui monſtroient notoirement le mauuais vouloir de l'accuſé, aucuns d'eux commencerẽt à crier qu'il le falloit blaſmer, les autres qu'il le falloit bannir, les autres, qu'il le falloit faire mourir: mais ceux qui eſtoient d'aduis qu'on le fiſt mourir paſſoient en nombre, à l'aduis deſquels les autres ſe reuindrent; de ſorte qu'à la fin tous d'vn meſme accord & d'vne meſme voix crierent qu'il falloit tuer ceſte peſte commune, & que depuis qu'il ſ'eſtoit entremis des affaires publicques, il n'auoit laiſſé aucune partie de la ville ſaine & à ſon aiſe: tellement que ſe ſentant coulpable ſ'abſenta, craignant d'eſtre pris: mais Flaccus ne les rechercha point, eſtimant que puis qu'il ſ'eſtoit abſenté de ſon bon vouloir, qu'il n'y auroit plus d'oreſnauant de trouble en la ville. I'ay racompté tout cecy au long, non pour ramenteuoir les vieux forfaits, mais m'eſmerueillant de la Iuſtice, laquelle à l'œil ſur les choſes humaines: d'autãt que lors il auint que ceux qui vouloiẽt plus de mal à Flaccus & eſtoient ſes plus grans ennemis l'accuſerent, à fin qu'il receuſt plus grand dueil: car l'accuſation de ſoy n'eſt pas tãt faſcheuſe que quãd elle procede des ennemis ouuerts & declarez, laquelle non ſeulement il endura de ſes ſujets & malueillans, dont la vie auparauant eſtoit en ſa puiſſance, mais auſſi en eſtoit euidemment conuaincu, receuant par ce moyen double mal, par ce qu'outre qu'il eſtoit conuaincu, il eſtoit mocqué de ſes ennemis tous joyeux de ce, lequel eſtat eſt plus déplaiſant que n'eſt la mort aux gens ſages. Au reſte, quel reconfort

Diuers iugemens du peuple contre Iſidore.

pouuoit-il auoir en ses aduersitez, veu qu'en vn instant il fut dépoüillé de tout son bien, qui luy auoit esté laissé de ses parés, & que luy mesmes auoit acquis estant conuoiteux de bagues & joyaux? car ses richesses ne luy estoient pas oysiues, comme sont à beaucoup de gens riches, mais il vouloit auoir toutes choses excellentes, pots, vestemens, lits, vtensiles, & autres choses d'eslite, qui embellissent la maison, seruiteurs esleuz & choisis entre tous les autres de belle face, de belle taille, & adroits aux seruices iournaux, par ce qu'il n'y en auoit pas vn qui ne fust excellēt en son estat; de sorte qu'ils estoient les premiers, ou non moindres que les autres. Que celà soit vray, il est fort aisé à cognoistre, d'autant que l'on vendoit coustumierement à l'encant les biens des condamnez, & toutefois ceux de Flaccus furent reseruez à l'Empereur, hors mis bien peu, à fin qu'on ne trāsgressast la loy faite des biens des condamnez. Apres que ses biens furent confisquez, il fut banny de la plus grāde & meilleure partie de la terre, mesme des Isles fortunées, & l'eust on confiné en vne Isle la plus sterile de toutes celles qui estoient en la mer Egée, qu'on appelle Gyare, n'eust esté l'intercessiō de Lepidus, par le moyē duquel luy fut accordé de demeurer à Andros, isle proche de Gyare, ce qui fut cause, qu'il fist de Rome iusques à Brindes, le mesme voyage, que quand il fut estably gouuerneur d'Egypte, & de la Lybie contiguë, à fin que les villes qui l'auoient autrefois veu en pompe, & enflé de sa bonne auanture, le vissent de-rechef remply de

Les biens des condamnez estoient vendus à l'encant.

Flaccus banny.

Flaccus est enuoyé à Andros en exil.

confusion & deshonneur. Or voyant que to
le monde le monstroit au doigt , pour le so
dain changement qui luy estoit auenu, il f
merueilleusement tourmenté de fascherie
ennuy, s'augmentant & s'embrasant d'auant
ge son mal par d'autres cas fascheux, qui l
suruenoient cõme on voit aux maladies & f
ures recourantes, lesquelles estans vn peu all
gées, retournent apres auec plus grande forc
Ayant passé la mer Ionique, il costoyoit Cori
the, estant vn spectacle & monstre aux villes
• la Morée sises aux riuages de mer, & faisant f
de l'incroyable changement de son estat: ca
tost qu'il estoit descendu de sa nauire, on acco
roit de tout costez pour le voir: aucuns,
luy vouloient du mal, sautoient de joye: les
tres, qui s'accoustumoient à estre modestes
les fortunes d'autruy, en auoient pitié. Ap
qu'il eust passé le destroit de Lechée, & fut d
cédu à * Cenchrées, qui estoit le haure des C
rinthiens, fut cõtraint par les gardes, qui ne
vouloiẽt bailler aucun delay pour sejourner
mõter en vn petit bateau, tellement qu'ayã
vent cõtraire, & estant infiniement trauaillé
traisné à grand peine à Pirée. * Quand la te
peste fut cessée, passant le pays d'Athenes i
ques au promontoire de Suine, & conseque
ment les autres isles qui sont là à l'entour, cõ
* Helene, Cyané, Cythné, & toutes les aut
en fin il arriua, à * Andros, où il deuoit e
confiné: laquelle incõtinent que ce pauure
serable eut apperceuë de loin espandant par
jouës vne grande quantité de larmes qui c

** Appellé maintenant Sutica.*

Appellè maintenant Liuadia.

** Macronisi Isola. Andri isola.*

loient comme d'vne fontaine, & frappant sa poitrine, & se pleignant amerement: Hommes, dit-il, qui me gardez & cõduisez, j'ay en échange ce beau païs d'Andros pour l'heureuse Italie. O Isle malheureuse pour moy Flaccus, qui ay esté nay, nourry, & enseigné à Rome ville capitale, qui ay esté compagnõ d'escole & de table des petits fils d'Auguste, qui ay esté retenu au nombre des principaux amis de Tibere Cesar: qui ay esté gouuerneur pour six ans de la meilleure piece de son domaine, qui est Egypte. Quel soudain changement? La nuict vient en plein iour, comme vne eclipse de Soleil, saisir ma vie. Cõmẽt appelleray-ie cette isle? L'appelleray-je exil, ou nouueau païs, ou vn port & retraitte miserable? Nenny. Le nom de sepulchre & tombeau luy conuient mieux: car ie vay tout droit, cõme vn homme mort au tombeau: d'autant que ie finiray là ma miserable vie par fascherie, ou si ie puis viure, j'endureray auec sentimẽt vne longue mort. Ainsi se tourmentoit ce pauure homme. Or quand la nauire eut pris port, il descendit, baissant de fascherie la teste contre terre, comme personnes foulées & greuées de quelque lourd & pesant faix, qui panchent le chinon du col, ne pouuans tant soit peu regarder en haut, ou n'osans pour les passans & autres qui accouroient pour le voir, & tenoient les deux costez du chemin. Alors les gardes qui le conduisoient le presenterent aux habitans de l'Isle d'Andros, & leurs mõstrerẽt, les prenans tous à tesmoins, comme ils auoient amené ce bãny en leur isle. Leur charge accom-

Propos de Flaccus à ceux qui le conduisoient

plie s'en retournerent. N'ayant plus Flaccus ses connoissances accoutumées & familieres, la douleur commençà à se renouueller & renforcer par certaines imaginations qui se presentoient deuant luy, ne voyant tout à l'entour qu'vn grand desert, au milieu duquel il estoit enfermé, tellement que le mal luy eust semblé beaucoup plus leger de mourir en son païs d'vne mort forcée: voire celuy eust esté vn bien fort agreable, à comparaison des maux, qui se presentoient deuant luy. Il ne faisoit que se remüer, & tressailloit continuellement, comme gens qui sont hors de leurs sens & entendement: il sautoit souuent, courant deçà, delà, frappoit ses mains l'vne contre l'autre, frappoit ses cuisses, se jettoit contre terre, puis s'escryoit: Voicy Flaccus, qui par cy deuant a esté gouuerneur de celle grãde & maistresse ville d'Alexandrie, qui a eu la charge de l'heureux pays d'Egypte, vers lequel tant de millions d'habitans tournoient leurs veuës, qui auoit des forces & puissances tant à pied, qu'à cheual, tant sur terre que sur mer, forces, di-je, assemblées & fournies, non d'hommes ramassez & d'vne commune, mais de tous hommes d'eslite: qui estoit tous les iours conuoyé de trouppes infinies, quand il sortoit. N'est ce pas songe, non verité? Ne dormoy-je pas lors que ie songeoy ce bon-heur? n'estoient-ce pas fausses visions & phantosmes que l'ame forgeoit? pourtroyant & representant les choses qui ne sont point, comme si elles estoient? I'ay esté abusé, par ce que c'estoit l'ombre des choses, non pas la

Regrets de Flaccus.

chose mesme : C'estoient certaines visions, qui deceuoient mes yeux : car tout ainsi que de toutes les choses que nous voyons en nos songes, nous n'en trouuons pas vne veritable, apres que nous sommes réueillez, ains soudainement s'en volant toutes ensemble se départent de nous : aussi les magnificences & grandeurs, dont ay autrefois esté accompagné, sont esteintes en peu de temps. De tels & semblables discours Flaccus estoit combatu, & par maniere de dire, esterny & abatu. Or la honte, qui le suiuoit, luy faisoit fuïr toutes les compagnies & assemblées : tellement qu'il ne descendoit point au port, ny osoit aller au marché, mais s'enfermant en sa maison y estoit caché comme dedans vn trou : il n'osoit iamais passer le sueil de l'huis : quelquefois se leuant de grand matin, & pendant que les autres estoient couchez en leur lit, de peur qu'il ne fust apperceu de quelqu'vn, sortoit hors de son logis, demeuroit au desert tout le long du iour, se donnant bien garde d'estre rencontré de personne : où se ramenteuant de fresche memoire ses aduersitez, se tourmentoit, & apres auoir long temps rongé son esprit, le miserable se retiroit en pleine & espaisse nuict en son logis, souhaittant pour les infinies & continus ennuis qu'il auoit, & la frayeur des tenebres & estranges phantasies qui luy venoient au cerueau quand il dormoit le iour au lieu de la nuict : & derechef quand le iour venoit, la nuict, Car l'obscurité qui estoit à l'entour de luy l'estrangeoit de toutes choses ioyeuses. Quelques mois apres il

acheta vn petit lieu aux champs, où il demeura long temps tout seul, pleignant son mal-heur. On dit mesmes qu'il sortit vne fois à minuit de ce lieu tout furieux, & que dressant la veuë vers le Ciel & les astres, & contemplant la beauté de ce monde, qu'il s'escria: O Roy des Dieux & des hommes, tu fais doncques compte de la nation des Iuifs, & ne mentent point de ce qu'ils disent que tu as soin d'eux: les autres plustost s'abusent, qui nient qu'ils sont en ta sauuegarde & defense: moy-mesmes en fay foy: car ie porte la peine des cruautez & outrages que ie leur ay fait: I'ay permis qu'on leur pillast tous leurs biens: donnant licence aux larrõs de ce faire: pour cette cause j'ay perdu tous mes biens escheuz tant du costé de mon pere, que du costé de ma mere, & outre tous ceux qui m'ont esté donnez, ou que j'ay acquis par mon moyen. Ie leur ay reproché par deshonneur qu'ils estoient estrangers, combien qu'ils fussent citoyens du païs, pour faire plaisir à vn populace & commune ramassée, laquelle leur estant ennemie, m'a abusé par ses belles paroles: pour cette cause j'ay esté deshonoré & banny de toute la terre habitable, & enfermé en ce lieu. I'en ay fait amener aucuns au theatre & place des jeux, & ay commãdé, contre toute equité, qu'ils fussent fouëtez en la presence de leurs ennemis: pour cette cause j'ay esté amené iustement non en vn theatre seul, on en vne ville seule, receuant le plus grand deshonneur du monde, & estant premierement tourmenté en mon ame qu'en mon corps: mais j'ay esté

Autres regrets & exclamations de Flaccus, recõnoissant ses fautes.

pourmené par toute l'Italie jusques à Brindes, par toute la Morée jusques à Corinthe, par l'Attique & les Isles prochaines jusques à Andros ma prison : encores ie tien pour seur que cecy n'est pas la fin de mes miseres, mais qu'il y en a d'autres cachées qui m'épient pour égaler les peines aux maux que j'ay cõmis: I'en ay fait tuër aucuns, ie seray aussi tué d'autres: quand les vns ont esté lapidez, les autres bruslez tous vifs, les autres traisnez par le marché, jusques à ce que leurs corps fussent totalement démembrez & brisez, ie ne m'en suis remüé aucunement. De toutes ces méchancetez ie m'attens bien d'en receuoir la punitiõ: & me semble desia que les furies & diables m'attendẽt à l'entrée de la porte pour m'acabler: chacun iour, voire chacune heure ne fay que mourir, souffrant plusieurs morts auant la derniere. Il s'effrayoit souuent, tellement qu'il luy prenoit de la frayeur qu'il auoit, vn tremblement par toutes les parties du corps, estant tousiours son esprit en trance, & ne faisant qu'haleter & tressaillir, d'autãt qu'il se voyoit priué de la bonne esperance, laquelle est la seule consolation de la vie humaine. Il ne se presentoit à luy pas vn bon signe, mais tout mal-encontre & mauuais bruits qu'on faisoit courir: le veiller, le trauailler, le dormir l'épouuantoit: la solitude l'effarouchoit. Voire mais n'estoit-il pas biẽ aise d'estre en cõpagnie? Il n'y auoit riẽ qui luy déplaisoit plus que la cõpagnie de ceux de la ville. Le lieu solitaire des champs le sauuoit & garentissoit des injures & reproches, non pas de dãgers. Si quelqu'vn marchoit

L'esperance seule consolation de la vie humaine.

bellement il soupçonnoit incontinent qu'il luy vouloit faire mal : s'il se hastoit, il disoit en luy mesmes : cettuy me poursuit, il ne se haste pas sãs cause: Si on parloit à luy doucemẽt, il disoit: cettuy me dresse quelque embusche par son beau parler: car celuy qui parle franchemẽt, ne pense point à mal. Comment (disoit-il) on me baille à boire & à manger comme aux bestes qu'on mene à la boucherie. Iusques à quand, ô homme dur comme fer, demeureras-tu en ces miseres ? Ie sçay que ie suis si coüard, que ie n'oserois me desfaire ; joint que mon mauuais ange m'empesche, à fin qu'en prolongeant mes maux cruels, & les entassent les vns sur les autres, il donne du plaisir à ceux qui ont esté par moy meschamment massacrez. Ainsi ruminant ce pauure homme en son esprit, & ne faisant que resuer à toutes ces choses, attendoit, tout esperdu & effrayé, la fin de sa destinée. Or Caius, qui de son naturel estoit cruel & insatiable en ses vengeances, ne laissoit pas en paix, comme font aucuns, ceux qui auoient esté autrefois punis, & qu'il hayssoit, mais en continuant son ire machinoit & brassoit tousiours quelque nouuelle misere. Sur tous les autres, il hayssoit Flaccus, de sorte qu'il auoit en soupçon & contre-cœur, ceux qui auoient ce mesme nom, & souuent se repentoit qu'il ne l'auoit condamné à mort, non pas au bannissement: & combien qu'il eust en estime & reputation Lepidus, qui auoit esté intercesseur pour Flaccus, si est-ce qu'il s'en blasmoit: tellement que Lepidus craignoit qu'il ne luy en vint mal, & auoit

Propos de Flaccus estãt au desespoir.

La grande hayne de l'Empereur contre Flaccus.

& auoit peur que, d'autant qu'il estoit cause que les autres auoient receu par son moyen vne peine plus legere, qu'il n'en souffrist luy-mesmes vne griefue. Ne se trouuant doncques personne qui osast prendre la parole pour Flaccus, le courroux de Caius, lequel par succession de temps deuoit se flétrir, s'augmentoit; comme nous voyons auenir aux maladies recourantes, dont le retour est plus fascheux que n'est la venuë. On dit que ledit Caius estant vne fois esueillé de nuict, il vint à penser aux grands Seigneurs qui auoient esté bannis, lesquels combien qu'il semblast souz le nom de bannissement qu'ils fussent mal-heureux, menoient toutefois vne vie oisiue, paisible, & libre; de maniere qu'il changeoit le nom, & l'appelloit voyage, non pas bannissement: d'autant, disoit-il, qu'ils ont abondance de tout ce qui leur est necessaire, & viuent en paix & repos, n'ayans que faire de chercher leurs plaisirs, veu qu'ils sont en paix, & viuent en Philosophes. Incontinent il commanda que les plus renommez personnages, & dont on faisoit plus de cõpte, fussent mis à mort, en mettant dedans vne tablette leurs noms, le premier desquels estoit celuy de Flaccus. Estans les meurtriers arriuez à l'Isle d'Andros, Flaccus par cas fortuit retournoit des champs en la ville, de sorte que ceux qui auoient pris port le rencontrerent, & se veirent l'vn l'autre de loin. Incontinent Flaccus apperceut bien où ils alloient: parce que nostre esprit deuine aisément ce qui luy peut auenir, & principalement quand nous sommes en aduer-

La rencheute plus dangereuse que la maladie.

Diuination de l'esprit en aduersité.

sité. Voyant ce, il se destourna de son chemin, & commença à fuïr, & courir vistement, ne luy souuenant qu'il estoit dedans vne Isle, & nō en terre ferme, en laquelle estāt, que luy proffitoit la vistesse & legereté, veu que la mer l'entournoit de tous costez ? Car il falloit de deux choses l'vne, ou en courant plus vistement que les autres qu'il se iettast dedans la mer, ou bien qu'il fust pris au riuage. Or il vaut beaucoup mieux, en parlant par comparaison des maux, mourir en la terre, qu'en la mer. par ce que la nature a distribué aux hommes, & à tous les animaux terrestres la terre, lieu qui leur est familier & propre, non seulement pendant qu'ils sont viuans, mais aussi quand ils sont morts; à fin que comme elle les a receuz estans naiz, elle les reçoiue aussi quand ils sont morts. Ces gens-là doncques, sans reprendre leurs haleines, le poursuiuerent si bien, qu'à la fin ils le saisirent: l'ayans pris aucuns d'eux fouïrent vistemēt vne fosse, les autres le tirerent par force. car il leur resistoit tant qu'il pouuoit, s'escriant & debatant; pour raison dequoy tout son corps fut naυré de playes, se jetans ne plus ne moins que les bestes sauuages sur les coups. Il les embrassoit & les tenoit les vns apres les autres, tellement que ne se pouuans bonnement aider de leurs espees, estoiēt contraints de luy ruër des coups de costé : au moyen dequoy luy mesmes fut cause du mal qu'il eut, ayant les mains, les pieds, la teste, la poitrine, les costez couppez & hachez: ne plus ne moins que la beste du sacrifice qu'on éuentre : voulant la iustice esgaler les

La mort en terre est plus naturelle qu'en l'eau.

Miserable mort de Flaccus.

peines de son corps, aux meurtres par luy meschamment commis en la personne des Iuifs. dont auint que tout le lieu découla de sang par ruisseaux, estans force veines découppees: & comme on le traisnoit dedans la fosse, qu'on auoit foüillee, le corps se déchiroit par pieces, estans les nerfs couppez, qui lyoient tout l'assemblage du corps. Voilà ce que Flaccus endura, qui sert d'exemple & preuue tres-veritable, que la nation des Iuifs n'est point abandonnée de l'aide de Dieu.



TRAICTE' DV MESME PHILON, DES VERTVS, & de l'Ambassade fait à Caius..



Imitation de Platon en son Timee.

Hommes tousiours enfans.

La fortune est variable: mais la vertu & nature sont fermes.

IVSQVES à quand serons nous enfans, entre nous vieillards? Quant au corps nous sommes blancs & chenus, à cause de la longueur du tẽps, qui nous a rendu tels; mais quant à l'ame nous sommes, pour nostre ignorance, grandement enfans, estimans la fortune, qui est la plus variable du monde, estre immuable; & la nature, qui est roide & ferme, instable. car nous renuersons ce que dessus dessous, comme en vn jeu d'osselets, ou de dez, les faits des choses; en croyant que ce qui viẽt de la fortune dure plus que ce qui vient de la nature: & que ce qui est de la nature est plus instable, que ce qui est de la

fortune. La cause de cecy, c'est que nous ne pensons qu'aux choses presentes, & ne preuoyons point les choses auenir: nous arrestans plus à nostre sens fouruoyé & abusé, qu'à la raison secrete & cachee: d'autant que ce qui est en euidence, & que nous touchons des mains, est aisément aperceu des yeux; mais la raison montant bien plus haut, passe tout au trauers des choses inuisibles & à venir: le regard de laquelle, qui est plus aigu que celuy du corps nous affoiblissons, & le rendons lourd & mousse, aucuns par yurongnerie & gourmandise, les autres par ignorance, qui est de tous les maux le plus grand. Si est ce que ce temps present, & les choses qui sont auenuës pendant iceluy, nous donnent assez à cognoistre que Dieu a soin des hommes, principalement de ceux qui luy font honneur & obeïssance, lesquels il aduouë siens, & en fait cas comme de son propre heritage, luy qui est Pere, Roy, & auteur de tout bien. Ces gens là sont appellez en langue Chaldaïque Israël, qui vaut autant à dire comme (si on le vouloit interpreter & tourner en Grec, ou en vne autre langue) *Voyans Dieu*: qui est vne chose plus honorable que ne sont les richesses tant publicques, que priuees. Or si le clein de l'œil des anciens, des maistres, des magistrats, ou des pere & mere, induit ceux qui les regardent, à vne honte & modestie, à vn zele d'vne vie continente; quel fort de vertu & d'honnesteté pensons nous trouuer dedans les ames, lesquelles ne tenans compte de toutes les choses mortelles, ont appris de voir Dieu eternel, qui est le

Choses qui affoiblissent la raison.

Israël, est à dire, voyant Dieu.

souuerain bien, la souueraine beauté, la souueraine felicité, & meilleure (s'il faut dire la verité) que n'est le bien mesmes, plus beau que n'est la beauté, plus heureux que n'est la felicité, plus parfait que chose quelconque que la parolle pourroit nommer ? Car la parole ne peut pas atteindre iusques à Dieu, lequel ne se laisse toucher & manier: mais recule en arriere, n'ayant point de nom propre dont elle se puisse seruir, comme d'vne eschelle pour paruenir à la declaration, ie ne dy pas de celuy qui est, & du vray Dieu (parce que tout le Ciel ne seroit suffisant, encore qu'il fust changé au meilleur langage du monde, de le declarer) mais seulement des puissances qui luy assistent, cōme de la creatrice, de la Royale, de la pouruoyante, & generalement de toutes les autres qui font bien aux bons, ou mal aux meschans. Nous mettons les puissances qui punissent, au rang de celles qui recompensent les bien-faits, non seulement par ce qu'elles font partie du droit, lequel est composé & accomply de l'honneur qu'on fait aux bons, & de la punition des meschans; mais aussi par ce que la peine souuentefois redresse les pecheurs, & les ramene aux bonnes & saines mœurs, ou bien empesche que les autres ne tōbēt en semblables pechez: car la punition d'autruy est cause que plusieurs s'amendent de peur qu'ils n'endurēt le semblable. A ce propos, qui est celuy lequel voyant apres la mort de Tibere Cesar, entre les mains de Caius le gouuernement de toute la terre & de la mer paisible & bien policé, l'Empire tant bien joint & vny de

toutes pars, accordant le peuple d'Orient auec celuy d'Occident, celuy de Midy auec celuy du Septentrion, l'estrange nation auec la Grecque, la Grecque auec l'estrãge, le soldat auec le bourgeois, le bourgeois auec le soldat, iouïssans tous d'vne bonne paix, n'eust esté esmerueillé & estonné d'vn si grand & indicible heur? ayant si heureusement herité tout à coup de tant de biens, de tant de thresors pleins d'argent & d'or partie en billons & lingots, partie en monnoye, partie mis en œuure & conuerty en toutes sortes de pots & autres vases, dont il faisoit buffets pour monstre: ayant tant de forces que de gens de pied, que de cheual, tãt de vaisseaux de mer, tant de reuenuz, qui continuellement, comme d'vne fontaine, luy venoient de tous costez, ayant au surplus puissance sur les plus grandes & meilleures parties de la terre, qu'on pourroit à proprement parler, appeller la terre habitable, bornees de deux fleuues, à sçauoir d'Euphrates & du Rhin: le Rhin retranchant & separant l'Alemaigne, & toutes autres natiõs Barbares, & l'Euphrates de Parthie, ensemble les nations des Sarmartes & Scythes, ou Tartares: qui ne sont moins sauuages que ceux d'Alemaigne, tellement que (comme j'ay dit) sa puissance s'estendoit depuis l'Orient iusques à l'Occidẽt, cõprenant tant ce qui est au deçà de la mer Oceane, que par delà. Pour raison dequoy le peuple Romain se resiouïssoit & aussi faisoit toute l'Italie, & toutes les nations de l'Asie & de l'Europe: de sorte qu'on n'auoit iamais veu que du temps des autres Empereurs, les gens eussent

L'Empire de Caius paisible & puissant.

Thresors & forces de l'Empire Romain.

Bornes de l'Empire Romain.

Le bõ temps de l'Empereur Caius.

esté si joyeux, comme au temps de cestuy-cy; ne s'amusans plus à vne esperance du bien aduenir, fust particulier ou public, mais pensans auoir trouué le comble & accomplissement de toute felicité, leur venant toutes choses, si bien à gré. On ne voyoit par les villes qu'autels, qu'hosties pour immoler, que sacrifices, que gens vestus de blanc, ou portans couronnes en leur teste, gaillards & joyeux, monstrans vne chere douce & amiable, festes, assemblees, toute sorte d'exercice de musique, courses de cheuaux, collations, passe-temps de nuict auec flustes & harpes, recreation, vacations: bref on se donnoit tous les plaisirs & esbats qu'on pouuoit inuenter: les riches lors n'estoient point en plus grande estime que les pauures, ny les Nobles plus que les simples gens, ny les creanciers plus que les debteurs, ny les maistres plus que les seruiteurs, tellement que ce tẽps-là les rendoit tous égaux, & sembloit que le siecle de Saturne décrit par les Poëtes, ne fust plus fable controuuee, tant estoit grande la fertilité & abondance des biens; tant estoit grande la joye & seureté, tant estoiẽt grans les plaisirs & soulas par toutes les familles, & tout le peuple, lesquels continuellement & sans cesse durerent iour & nuict sept mois entiers: mais au huictiesme vne grande maladie saisit Caius, par ce qu'il chãgea sa premiere maniere de viure, laquelle du tẽps de Tibere auoit esté plus sobre, & consequemment plus salubre, en vne plus somptueuse & delicieuse: car on ne parloit lors que de boire force vin tout pur, manger force viandes: & en-

Caius saisi de maladie par son intemperance.

cores que le ventre fust plein & appesanty de tant de viandes, la gloutonnie pourtant n'estoit assouuie : les bains suiuoient apres, pris hors de temps & saison, vomissemens ; & de rechef tout incontinent l'yurõgnerie & gourmandise, sa compagne & paillardise auec enfans & femmes, & autres vices semblables qui destruisent l'ame & le corps, & deslient les liens dont ils sont joints & vnis : par ce que le loyer d'attrempance & sobrieté, c'est la santé & la force du corps : comme de l'intemperance l'infirmité & maladie proche de la mort. Incõtinent le bruit courut par tout qu'il estoit malade, estant lors la nauigation aisee, par ce que c'estoit le commencement de l'Automne, qui est le dernier voyage que font les marchands qui trafiquent par mer, retournans des marchez & foires en leurs propres ports & terres, principalement ceux qui ne veulent passer leur hyuer en vne terre estrange. Ceux-là doncques qui auparauant s'estoient donné du plaisir, entendans ces nouuelles, quitterent toute la bonne chere, & furent faschez, tellemẽt que toutes les maisons & villes furent remplies de dueil & ennuy, & estoit la fascherie aussi grande comme auoit esté la joye auparauant : car toutes les parties de la terre estoient malades auec Caius, voire d'vne plus griefue maladie que la sienne, d'autant que celle là ne touchoit que le corps : mais il estoit question icy de la santé & bonne disposition de l'ame, de la paix, & de l'esperance de la jouïssance des biens. Ils venoient à rememorer quels maux, & combien sont engen-

Le bon tẽps cesse pour la maladie de Caius.

Les maux qui viennent à vn Empire n'ayant point de chef.

drez d'vn Empire où il n'y a point de chef, la famine, la guerre, le dégast & brisemẽt d'arbres, saccagemens de villes, priuation de son lieu & heritages, rauissement de biens, captiuité, mort, frayeur & dangers, où ne se trouuoit point de Medecin pour les guarir, que le bon portement de Caius. Or si tost que la maladie vint à s'alleger, ceux qui estoient au bout du monde le sçeurent incontinent : par ce qu'il n'y a rien plus leger & habille que le bruit qu'on fait courir, joint que toutes les villes estoient aux escoutes, & ne faisoient qu'attendre meilleures nouuelles, tellement qu'en fin les courriers qui alloient & venoient rapporterent que Caius estoit guary. Parquoy tout le monde commença comme deuant à se donner du plaisir, & faire bonne chere, tant ceux qui demeuroient en terre ferme, que les autres qui estoient aux Isles: croyãs fermemẽt que le salut de Caius étoit leur propre salut, de sorte qu'õ n'auoit point souuenãce que iamais nation quelle qu'elle fust, eust receu plus grande joye de la prosperité & bonne disposition de son Seigneur, comme receut la terre habitable. quand Caius commença à se bien porter & fut guary de sa maladie. Car leur estant aduis, qu'ils changeoient vne vie sauuage & champestre en vne priuée, ciuile, & gratieuse: qu'ils sortoient d'vn desert plein de cauernes & tasnieres, pour entrer en des villes murées & closes? qu'ils laissoient vne vie sans gouuerneur pour estre conduits par vn bon gouuerneur, pasteur & maistre d'vn troupeau doux & priué, se resiouïssoiẽt par faute de connoistre la verité;

Caius recouure sa santé.

aussi l'esprit de l'homme est aueuglé en la connoissance de ce qui est bon & proffitable à soy, ayant accoustumé de s'arrester plustost aux conjectures & apparences, qu'à la vraye science & cognoissance. Bien tost apres donques ce Caius, qui estoit reputé le sauueur & bien-faicteur de tout le monde, & deuoit abbreuuer de certaines fontaines de biens l'Asie, & l'Europe, en les rendant à iamais & asseurément heureuses, tant en particulier qu'en commun, se tourna vers la cruauté, ayant ja commencé dés son berceau, comme on dit en commun prouerbe, à estre tel, ou pour mieux dire découurant sa felonnie qu'il auoit couuerte sous le manteau d'hypocrisie : car il fit tuer son cousin & compagnon d'Empire, lequel estoit plus proche que luy à succeder à l'Empire (d'autant que Caius n'estoit que petit fils par adoption de Tibere, mais l'autre l'estoit de nature & vray & legitime) sous pretexte, à ce qu'il disoit, qu'il luy brassoit quelques embusches, combien que l'âge ne luy donnast ce crime, ne faisant le pauure miserable que sortir d'enfance, & entrant en l'adolescence : ce qui ne fust auenu, comme disent aucuns, si Tibere eust vescu encores quelque peu de temps : par ce qu'il l'eust osté de deuant ses pieds pour les soupçós qu'il auoit de luy, & son petit fils legitime eust esté declaré Empereur, & heritier de l'Empire de son ayeul : mais il fut surpris par mort au parauant qu'il peust executer son intention. Caius donques pour frustrer son compagnon du droit qui luy appartenoit, controuua vne bourde fort

Caius se tourne à la cruauté.

subtile, à fin qu'il ne fust point blasmé. La ruze & tromperie estoit telle. Il fit assembler les Seigneurs, & principaux du païs, & estans assemblez, leur dit : *Ie voudrois volontiers, suiuant la volonté de defunt Tibere, associer à l'Empire cetuy qui est mon cousin de race & parenté, & frere d'amitié ; mais vous voyez qu'il n'est encores qu'vn enfant, & a besoin de tuteurs, de maistres & pedagogues : si ce n'estoit cela, quel plus grand bien me pourroit-il auenir, que tant d'affaires & charges de l'Empire ne fussent soustenuës d'vne seule ame ou d'vn seul corps, mais auoir quelqu'vn qui me soulageast & aidast ? Certainement*, dit-il, *faisant plus le deuoir de pedagogue, que de maistre, que de tuteur, ie protesse deuant vous, & tel m'insery, que ie me monstreray en son endroit pere, & luy sera mon fils.* Ayant ainsi Caius abusé de ses belles paroles tous les assistans, & le ieune homme (car cette feinte adoptiõ & retenuë de fils au lieu de cousin, n'estoit qu'vn appast, non pour l'attirer à l'Empire, mais pour l'en priuer) il commẽça dés lors auec vne asseurance, ne se souciant plus de personne, à dresser des embusches à son coheritier & compagnon : d'autant que le pere selon les loix des Romains, a toute puissance sur son fils : auec ce l'Empereur n'est sujet à personne, & n'y a homme si hardy ou puissant, qui luy ose demãder raison de ce qu'il fait. Luy donques estimãt ce ieune enfant estre son aduersaire, ne plus ne moins qu'en quelque combat de lutte, le rua par terre, n'ayant pitié de ce qu'il auoit esté nourry auec luy, ny de ce qu'il luy estoit proche, ny de son âge ; mourant le pauure mal-heu-

Ruse de Caius pour faire mourir son cousin vray heritier de l'Empire.

Puissance [p]aternelle.

reux auparauant ſon heure, lequel deuoit gouuerner auec Caius, comme ſon coheritier l'Empire; voire qu'on auoit autres-fois eſperé qu'il ſeroit ſeul Empereur, eſtant le plus proche à Tibere: d'autant que les petits fils ſuccedent, apres la mort de leur pere, à leurs ayeuls. On dit qu'il luy commanda de ſe tuer de ſa propre main en la preſence des Centeniers & Mileniers, auſquels il defendit de luy toucher; comme n'eſtant loiſible que les enfans, qui deſcendoient de la lignée des Empereurs fuſſent deffaits par autruy: en ce faiſant luy ſouuenoit des loix aux torts & iniuſtices, & de la ſainctеté en l'impieté & meſchanceté; déguiſant par tel moyen la nature de la verité. Or le pauure enfant, qui n'auoit iamais veu faire meurtre, & qui ne ſ'eſtoit iamais exercé aux armes, comme les enfans des Princes & Seigneurs, leſquels ont couſtume, pour les guerres qui peuuent ſuruenir, de ſ'eſſayer aux jeux d'eſcrime & cõbats de plaiſir, premierement tendoit le col à ceux qui venoient, les enhortant de luy couper: mais voyant qu'ils n'en vouloient rien faire, luy-meſmes print ſa dague, & leur demanda, tant eſtoit ignorant & nouueau en cette affaire, où eſtoit l'endroit le plus commode pour addreſſer le coup, à fin qu'il rompiſt pluſtoſt ſa mal-heureuſe vie. Eux, comme maiſtres d'vn malheureux acte, luy obeïrent, & luy monſtrerent l'endroit où il falloit fourrer l'eſpée: alors le pauure miſerable, apprenant ce premier & dernier enſeignement de ces gentils maiſtres, fut contraint de deuenir meurtrier de ſoy-meſ-

Droit de ſucceſſion.

Caius commande à ſon couſin fils de Tibere, de ſe tuer.

Priuilege des deſcendans des Empereurs.

mes. Ayant Caius paracheué ce premier & tres-grand combat, & voyant qu'il n'y auoit plus personne de l'Empire, vers lequel ses malueillans & ceux qu'il auoit en soupçon se peussent retirer, vint en dresser vne autre contre Macron, qui l'auoit aidé & secouru en toutes ses affaires, non seulement depuis qu'il fut Empereur, (car c'est le propre d'vn flateur de ne faire plaisir qu'en prosperité) mais aussi auparauant qu'il fut paruenu à l'Empire. Pour se monstrer, Tibere, qui estoit homme accort, homme de tous ceux qui estoient autour de luy, le plus adroit à cognoistre les secrettes volontez des hommes, & non moins sage que puissant, souuent soupçonnoit Caius, & auoit opinion qu'il portoit vne mauuaise affection à toute la maison de Claudius, estant seulement affectionné à ceux du costé maternel ; à raison dequoy il craignoit que son petit fils, qui estoit encores jeune, ne vescust pas long temps: auec ce il sçauoit bien qu'il n'estoit capable & suffisant pour gouuerner vn si grand Empire, d'autant qu'il estoit de son naturel estrange & incompagnable, & de mœurs farouche & variables, tellement qu'il sembloit qu'il fust fol & insensé, ne s'accordans & s'entre-suiuans aucunement ses faits & ses paroles : mais Macron taschoit de tout son pouuoir remedier à celà, ostant à Tibere tels soupçons, & la crainte qu'il auoit de son petit fils, laquelle sans cesse tenoit son esprit en esmoy: car il luy donnoit à entendre que Caius estoit de bon cœur, & obeïssant, qu'il s'adonneroit totalement à son cousin, &

Embusches de Caius cõtre Macron.

Le flateur ne fait plaisir qu'en prosperité.

Naturel de Caius.

Macron fait ce qu'il peut pour mettre Caius en la grace de Tibere.

qu'il quitteroit, pour la grande amitié qu'il luy portoit, l'Empire : bien confessoit que la honte engardoit Caius de gagner le cœur de la commune ; qui estoit cause, combien qu'il fust simple, qu'il estoit neantmoins reputé double & variable. Quand il voyoit que pour toutes ces raisons probables, il ne luy pouuoit mettre en teste, ce qu'il luy disoit, alors venoit à l'asseurer par plegemens & responses, luy disant : *Ie vous promets qu'il sera tel ; ie responds pour luy : i'ay par cy deuant assez donné à cognoistre que i'aymois les Cesars, & particulierement Tibere, du temps que la conspiration de Seian fut par moy descouuerte & esteinte.* Bref il se monstroit fort suffisant aux loüanges de Caius, il faut appeller les defenses loüanges, lesquelles il mettoit en auant contre les causes du soupçon, & les accusations cachées & couuertes: car, pour dire en vn mot, tout ce qu'on pourroit alleguer pour ses freres ou pour ses propres parens, Macron l'alleguoit, & encores plus, à l'auantage de Caius. La cause de cecy, comme disent aucuns, estoit non seulement l'honneur & reuerence que luy portoit Caius, cōme à celuy qui pouuoit lors beaucoup, voire tout en l'endroit de l'estat de l'Empire, mais aussi la femme de Macron mesmes, pour quelque raison qui doit estre teuë. Cette femme ne faisoit tous les jours qu'inciter & eschauffer son mary à faire tout ce qui estoit possible pour aider & auancer le jeune homme: or la femme est puissante à amollir & attirer le cœur d'vn mary, principalement quād elle est meschante de son

Flatteries d'vne femme deloyale à son mary.

corps, par ce qu'elle deuient par le remors de sa conscience plus flatteuse. Ainsi le pauure Macron, ignorant la corruption de son mariage, & de sa famille : & pensant que cette flatterie fust vne loyale amitié, estoit par ces menées & ruses abusé, caressant ceux qui estoient ses plus grands ennemis, comme ses amis. Sçachāt donc bien qu'il luy auoit sauué vne infinité de fois la vie, vsoit de remonstrances libres & non feintes : car il vouloit, comme vn bon ouurier, que son œuure demeurast entier, & craignoit qu'il ne décheust de luy mesmes, ou fust deffait d'vn autre: au moyen dequoy, quād il le voyoit dormir aux festins, l'éueilloit, estimant que celà ne luy estoit ny seant, ny seur : d'autant qu'il est bien aisé de surprendre celuy qui dort : semblablement quand il s'amusoit trop à regarder les baleurs, ou se mettoit à baller auec eux, ou, se trouuant aux farces des basteleurs, ne souriroit auec grauité & majesté aux gosseries qui se disoient, ains se prenoit à ricaner, comme les enfans: ou, estāt vaincu de la melodie du chant des joüeurs de harpes, & des compagnies chantans ensemble, il chantoit auec eux, le poussoit du coude, estant assis ou couché pres de luy, & s'efforçoit de le retenir. Quelquefois, se baissant & luy soufflant à l'oreille, à fin que personne ne l'ouïst, luy remōstroit doucement & paisiblement, luy disant en cette sorte : Il ne faut pas que tu ressembles ny aux assistans, ny aux autres hommes, soit en la veuë, soit en l'ouïe, soit en quelque autre sens ; mais tu dois estre d'autant plus excellent que les autres en la maniere de

Amiables aduertissemens de Macrō à Caius.

niere de viure, que tu les surmonte en dignité & prosperité: car il n'y auroit point de propos que celuy qui est le Seigneur & dominateur de la terre, & de la mer, fust vaincu d'vne dance, ou d'vne fornette & brocard, ou de quelqu'autre passetemps semblable, & ne luy souuint de son gouuernemẽt, sur lequel il doit tousiours auoir l'œil comme le berger sur son trouppeau, auquel il est commis, en profitant & allant de bien en mieux tant en faits qu'en paroles. Dauantage il luy disoit: Quand tu te trouueras aux jeux de comedies, & tragedies, qui se joüent sur l'eschaffaut, ou aux combats d'hommes qui se font de nud à nud, ou aux lices pour voir courir les cheuaux & bailler carriere, ne pren point garde à l'estat & façon du jeu ou exercice, mais à l'addresse des personnes, & proffit qui en vient, faisant ce discours en toy mesmes: s'il se trouue des gens qui trauaillent tant à faire choses, qui n'apportent aucun proffit à la vie humaine, mais seulement donnent quelque esbat & plaisir aux spectateurs: de sorte qu'ils en sont prisez & estimez, & en emportent au son de la trompette des recompenses, des honneurs & Couronnes: que doit faire celuy, qui fait profession de la tres-haute & tres-grande science? Or la plus grande & meilleure de toutes les sciences, c'est de sçauoir gouuerner son peuple, qui est cause de toute la bonne & profonde terre, soit en plat pays, soit aux mõtaignes: est labouree & cultiuee, & que toute la mer est sans aucun danger nauigee par des naues grandes & fort chargees, à raison des traf-

Remonstrãces de Macron à Caius, pour le gouuernement.

Maniere de faire son profit des jeux de Theatre.

La plus grande science, c'est de sçauoir gouuerner vn peuple.

fiques que font les pays les vns auec les autres, en prenant ce dont ils ont affaire, & en baillant en eſchange ce dont ils ont abondãce : car l'enuie n'a pas eu puiſſance ſur toute la terre habitable, ny meſmes ſur les grandes parties d'icelle qui ſont l'Europe &, l'Aſie, ains à l'exemple du ſerpent venimeux, ſe cache dedans ſon trou, ſe trainant en bien peu de lieux, ne touchant qu'vne perſonne ſeulement, ou vne maiſon, ou pour le plus quand elle ſouffle fort, vne ville; tellement qu'elle ne ſ'empare point d'vn grand pays ou region, & principalement depuis que voſtre magnifique race a commencé de regner par tous les endroits de la terre: par ce que toutes les choſes dommageables, qui ſ'auançoient, & auoient ſaiſi le milieu des villes, ont eſté chaſſees par delà les derniers bouts du monde, & iuſques aux abyſmes des enfers : & les conuenables & proffitables, leſquelles eſtoient comme bannies, ont eſté ramenees depuis les bouts de la terre & de la mer, iuſques en noſtre terre: toutes leſquelles affaires ſont demeurees entre tes mains pour les gouuerner. Puis que tu as donques eſté enuoyé par la nature à la tres-haute pouppe, & as pris en ta main le gouuernail, gouuerne la barque commune des hommes au ſalut de tous, ne prenant autre reſiouïſſance & plaiſir qu'à bien faire à tels ſujets : car les cueillettes de tailles qu'on leue des hommes priuez demeurans aux villes ſont de diuerſes ſortes: mais le bien qu'attendent les ſujets de leur Prince, qui luy eſt fort propre & ſingulier, c'eſt de donner bon conſeil, & le bien executer, de

Leuee de tailles.

Quel plus grand bien doit ſouhaiter le peuple de ſon Prince.

leur departir d'vne main & volonté liberale, ses biens sans en rien espargner, hors mis ceux qu'il faut, par vne préuoyance, garder pour les cas incertains qui peuuent suruenir. Voila que ce pauure miserable chantoit aux oreilles de Caius, à fin qu'il s'amendast : mais luy estant homme oisif & rioteux, tournoit son esprit au contraire, & repoussoit sans aucune honte, ce bon personnage qui luy remonstroit si bien. Il y a bien dauantage : Quand il le voyoit venir de loin, commençoit à dire à ceux qui estoient pres de sa personne ces paroles : *Voila le maistre de celuy qui n'a plus que faire d'estre enseigné, voila le pedagogue de celuy qui n'est plus enfant : Voila l'admonnesteur & conseiller d'vn qui est plus sage que luy, & qui veut qu'vn Empereur obeïsse à son sujet ; vn Empereur qui est tout accoustumé à l'art de gouuerner, dont il se vante estre le maistre. Ie ne sçay de qui il a appris cest art de gouuerner. Quand à moy j'ay eu dés mon berceau infinis maistres, j'ay eu des peres, des freres, des oncles, des cousins, des ayeulx & ancestres iusques aux premiers chefs de famille, lesquels, m'estans tous proches de sang, tant du costé de pere que de mere, ont eu le maniement & gouuernement de l'Empire. Ie laisse là les vertus Royales du gouuernement, qui coustumierement se trouuent aux premieres jettees des semences : car tout ainsi que la semblance du corps & de l'ame qui est entre l'enfant & le pere en la face, en la contenance & mouuement, aux aduis & actions se maintient & garde en la semence : aussi est-il croyable qu'il se trace en la mesme semence vne certaine proprieté & addresse ne gouuerner, semblable à celle du*

Caius se mocque de Macron.

Voyez le traité precedent contre Flaccus

deuancier. Comment doncques vn ignorant est si hardy de m'enseigner la maniere de gouuerner, que j'entens fort bien, à moy, dis-je, qui ay esté auparauant que ie nasquisse, formé au ventre de ma mere, & en l'ouuroüer de nature Empereur? Est-il a croire qu'vn personnage qui 'agueres n'auoit aucun estat & office, jette sa veuë sur les discours & deliberations Royales? Il y en a toutefois de si effrontez & outrecuidez, qu'ils prennent la hardiesse d'enseigner les sacrez mysteres, & faire profeßion de l'art de gouuerner, combien qu'ils ne soient que nouices. Ainsi pensant à s'estranger peu à peu de Macron, commençoit à forger contre luy des crimes faux, probables toutefois, & croyables, comme y a des personnes subtils de controuuer des mensonges, qu'il faisoit à croire que Macron tenoit ces propos de luy. Caius est l'œuure mien: ie l'ay plustost ou non moins que ses parens mis au monde: il eust esté mis en pieces trois fois, non pas seulement vne par Tibere, sans moy, & mes remonstrances. Qui est plus, apres la mort d'iceluy ie fy ranger tout incontinent de son costé les soldats qui estoient en mon obeïssance, donnant à entẽdre qu'on n'auoit faute que d'vn homme, & qu'au reste l'Empire estoit tout entier & en bon estat. A ces paroles aucuns adioustoient foy comme veritables; ne cognoissans la finesse de celuy qui parloit: par ce que ces mœurs estoient si fardees & déguisees qu'on n'y cognoissoit rien. Peu de iours apres le pauure miserable fut osté de ce monde, auec sa femme, receuant pour recompense de sa trop grande amitié toute la derniere peine. Voi-

Propos controuuez par Caius contre Macron.

là la grace & le bien qu'ont accouſtumé de faire les ingrats, rendans à leurs bien-faicteus, au lieu de plaiſir & proffit qu'ils ont receu, déplaiſir & dommage. Ainſi Macron, qui d'vne grande affection & ardeur de courage, auoit fait à la verité tout ce qu'il auoit peu, premierement pour ſauuer Caius, ſecondement pour faire tomber entre ſes mains l'Empire, trouua ces belles recompenſes: car le bruit eſt que ce pauure miſerable fut contraint de ſe deffaire de ſa propre main, & que ſa femme receut le meſme mal-heur, combien qu'on ait opinion que Caius euſt eu ſa compagnie: mais on dit qu'en matieres d'amourettes il n'y a rien de ſtable, d'autant qu'on ſe ſaoule incontinent, & ne demande-on qu'à changer. Apres doncques que Caius euſt fait ce beau ſacrifice de Macron & de tous ſes gens, il ſe mit à dreſſer vn autre combat auec plus grande ruſe & fineſſe. Vn nommé Marcus Silanus auoit eſté ſon beau-pere, homme plein de courage & de Noble race: iceluy, combien que ſa fille fuſt morte pluſtoſt qu'elle ne deuoit, portoit, neantmoins grande affection à Caius, & luy monſtroit vne amitié, non tant de beau-pere, que d'vn vray & naturel pere, penſant receuoir le ſemblable ſelon la loy du droit eſgal, pour auoir fait de ſon gendre ſon fils: mais le bon Gentil-homme eſtoit bien abuſé, & ſe paiſſoit d'vne vaine eſperance. Or il luy tenoit touſiours des propos dignes d'vn Empereur, & ne luy cachoit rien de ce qui eſtoit pour l'amendement & profit des mœurs, de la

Mort de Macron.

vie, & du gouuernement, ayant grandes occasions pour ceste licence & liberté de parler, la noble race dont il estoit extraict, & l'alliance procedant du mariage de sa fille auec Caius: par ce qu'il n'y auoit pas long temps que sa fille estoit morte, tellement que les droicts de beau-pere & de gendre n'estoient encore faillis, ains, par maniere de dire, quelque reste de l'esprit de l'ame tressailloit & remüoit encore: estant enclos & enfermé dedans le corps: mais luy, prenant à iniure & mauuaise part les remonstrãces qu'on luy faisoit, d'autant qu'il s'estimoit le plus sage, le plus attrempé, le plus homme de bien, & le plus iuste de tous les hõmes, auoit en plus grande haine ceux qui luy remonstroient, que ses ennemis ouuers & declarez. Ayant donques opinion que cestuy luy estoit vn empeschemẽt, comme les autres, & qu'il retiendroit l'effort & violence de ses affections, ne se souciant nullement de l'ame de sa femme, tuë finement le pere d'icelle & son beau-pere. Ce forfait remarquable fut incontinent publié par tout auec les autres meurtres des premiers personnages de l'Empire; de sorte qu'on ne parloit d'autre chose que des meschans actes de Caius, non haut & clair, de crainte qu'on auoit, mais à voix basse. Toutefois on se changea peu apres (car il n'y a rien si muable & variable que la commune, soit en aduis, soit en paroles, soit en faits) & ne pouuoit on croire que Caius se fust si tost changé, luy qui auparauant auoit eu le bruit d'estre homme de bien, doux & humain, ciuil & compagnable: de sorte qu'on songea

Caius auoit plus en haine ceux qui luy remonstroient que ses ennemis.

Caius fait mourir Silanus son beau-pere.

Inconstance de la commune.

des excuses, & tant chercha on, qu'en la fin on en trouua. On disoit que pour le regard de son cousin & coheritier, l'Empire selon le droit de nature immuable, ne vouloit point auoir de compagnon: Que celuy qui auoit esté preuenu de mort eust tué l'autre, s'il eust esté le plus fort: que ce n'estoit vn homicide, ains plustost vn enfant osté par la prouidence diuine, pour le proffit de tout le genre humain; par ce que les vns se fussent adonnez à cestuy, & les autres à l'autre, dont fussent prouenuz troubles & guerres tant ciuiles qu'estrangeres: or il n'y a chose meilleure que la paix: & la paix procede d'vn bon gouuernement: lequel est bon, quand il ne se trouue aucun debat & dissension entre les Princes: ce qu'estant, tout le reste se porte bien. Pour le regard de Macron, voicy ce qu'on disoit: Il estoit trop enflé d'orgueil, il ne prattiquoit point ce bel oracle delphique d'Apollo, *Connoy toy*: Or on dit que la cognoissance de soy rend l'homme heureux, comme au semblable l'ignorance le rend mal-heureux. Qu'auoit-il affaire de se remuër, se metre, lui qui estoit sujet, au rang de Prince, & deposer l'Empereur Caius, de son lieu, pour le faire deualer en la place du sujet? Il appartient au Prince de commander, ce que Macron faisoit: & au sujet d'obeïr, ce qu'il vouloit que Caius souffrit. Ainsi ces lourdaux appelloient conseil, & remonstrance, commandement, & celuy qui conseilloit, Prince, estans si insensez, qu'ils n'entendoient, ce qu'ils disoient, ou par flatterie, faussans la nature des mots & des choses. Pour le regard de

Excuses de la commune en faueur de Caius.

D'où procede la paix.

Bel oracle d'Apollo.

Silanus, disoient que c'estoit vne grande mocquerie à luy, de penser que ce beau-pere eust autant de puissance sur son gendre, comme le propre pere sur son fils : encores les peres qui sont simples bourgeois, restreignẽt leur auctorité en l'endroit de leurs fils establis en dignité & richesse, & se contentent bien du second lieu : mais (disoient-ils) il estoit si simple, que combien qu'il ne fust plus beau-pere, toutefois il se mesloit de ce dont il n'auoit que faire, n'entendant pas qu'estant morte sa fille, estoit morte quant & quant l'amitié du gendre enuers le beau-pere : car le mariage est vn lien des maisons & familles estranges, rendant familier & amy ce qui estoit incogneu, lequel estant dissoulu & rompu, l'amitié & l'alliance aussi se rompt, principalement quand le cas est tel, auquel on ne peut remedier, comme la mort de la fille dõnee par mariage à vne famille estrange. Voila les propos qu'on tenoit aux assemblees. En ce faisant personne ne vouloit que l'Empereur fut reputé cruel: par ce qu'õ auoit opinion que la preud'hommie & courtoisie estoient si bien affermis en l'ame de Caius, autant que de pas vn autre qui eust esté deuant luy, qu'on estimoit incroyable qu'il eust receu vn si grand & soudain changement, au contraire du passe. Apres donques qu'il eust acheué ces trois combats cy deuant declarez contre trois principales parties : contre l'estat de Cheualliers, & Conseillers qui estoient les deux premieres parties de son pays, & en tiers lieu contre sa parenté, tenant pour tout asseuré qu'estans deffaits les

Le mariage est vn lien de familles estranges.

plus forts& plus puissans de son Empire, les autres auroient peur : comme par la mort de Silanus, ceux de son conseil, d'autant qu'il estoit le premier: par celle de Macron, les Cheualiers, d'autant qu'il estoit le chef de toute la compagnie, & emportoit le premier lieu d'honneur & de gloire : par celle de son cousin & coheritier, tous les Princes du sang ; ne vouloit plus demeurer dedans les bornes de la nature humaine, mais se dressoit plus haut, s'efforçant de se faire croire Dieu. On dit mesmes qu'au commencement de cette folle apprehension il vsa de ce propos: tout ainsi que les pastoureaux des animaux, comme bouuiers, cheuriers, bergers, ne sont ny bœufs, ny cheures ny agneaux: ains sont hommes, d'vne meilleure condition & qualité : aussi faut penser que moy, qui suis le gouuerneur de ce tresbon trouppeau d'hommes, suis different des autres, & que ie ne tien point de l'homme, mais d'vne part plus grande & plus diuine. Apres qu'il eust imprimé cette opinion dedans son esprit, il s'adonna du tout aux fables controuuées des Poëtes, & y adiouta foy, comme si elles eussent esté veritables, & sans aucune menterie. En fin ayant pris la hardiesse de publier à la commune son impie diuinité, taschoit à paracheuer ce qui estoit de la suite & compagnie : tellement que, comme de degré en degré il montoit peu à peu tout en haut : car il commençoit premierement à se faire semblable à ceux qu'on appelle Demy-Dieux, comme à Baccus, à Hercules, à Castor & Pollux, à Triphonius, à Amphiaraüs, Amphi-

Propos de Caius se voulant faire croire Dieu.

lochus, & autres semblables, se mocquant de leurs oracles, & festes, à comparaison de sa propre puissance: puis, comme s'il eust voulu joüer sur vn theatre ou eschafaut, prenoit diuers habits, tantost d'vne sorte, tantost d'vne autre, estant maintenant vestu d'vne peau de Lion, & tenant vne massuë en sa main, toutes deux d'or, en guise d'Hercule: tantost courant sa teste de mitres, & lors qu'il vouloit contrefaire les enfans de Iupiter: quelquefois aussi estans accoustré de liarre, de fueilles de vigne, & de peaux de biches, qui estoit quand il contrefaisoit Bacchus. Encores ne se contentoit-il pas de celà, ains vouloit estre different d'eux, en ce que chacun d'iceux a ses honneurs particuliers & propres, ne participant aucunement aux autres: car il s'approprioit generallement les honneurs de tous, tant estoit plein d'enuie & de conuoitise, ne les transportant en sa personne, comme en vn Geryon de trois corps, à fin d'attirer par la multitude des choses, les spectateurs, mais, qui est plus incroyable, transfigurant & déguisant la substance d'vn corps en plusieurs sortes & manieres de formes, ainsi que jadis faisoit Prothee Egyptiē, lequel Homere introduit receuāt beaucoup de changemens, tantost se tournant en element, tantost en beste, tantost en plante. Quel besoin estoit-il, ô Caie, de t'aider des armes & enseignes de ces remēbrances? Il te falloit ensuiure les vertus de ces personnages-là. Hercules à purgé la terre & la mer de monstres, soustenāt des combats tres-necessaires & vtiles à tous

Caius se déguise en diuers habits.

Prothee Egyptien.

Hercules a pugé la terre de monstres.

les hõmes, à fin qu'il ostast les chóses nuisibles & mauuaises à tous les deux elemens. Bacchus, en cultiuant & adoucissant la vigne, en a tiré à la fin vn breuuage fort amiable & delicieux, & profitable tant à l'esprit qu'au corps : car il mene l'esprit à la resiouïssance, luy donnant oubliance des maux, & esperãce des biens : il rend le corps plus sain, plus fort & allegre, faisant tant particulierement à vn chacun, qu'en general aux villes & familles, beaucoup de bien : veu qu'il les reduit d'vne vie rude & penible, à vne façon de viure douce & joyeuse; auec celà il est cause que toutes les villes, tãt Greques que barbares font banquets publiques, resiouïssances & festins joyeux. De tout cecy le vin en est cause. Venons aux enfans de Iuppiter : on dit qu'ils ont departy ensemble l'immortalité : car d'autant que l'vn estoit mortel, & l'autre immortel, celuy qui auoit esté le mieux party ne trouua pas raisonnable de s'aimer tant qu'il oubliast son frere, & ne luy mõstrast l'amitié qu'il deuoit : parce qu'imaginãt en soymesmes sõ âge infiny, & considerãt qu'il viuroit à iamais, mais que son frere mourroit tousiours, & qu'estant immortel il receuroit vn dueil perpetuel de son frere, il inuenta vn merueilleux change, meslãt son immortalité auec la mortalité de son frere : de sorte qu'il racoustra ce qui estoit inesgal, qui cause l'iniustice, par l'egalité, qui est la source de iustice. Tous ceux-là, ô Caie, ont esté pour leurs bien-faits, en grande estime & reputation, & encores en fait-on maintenant grand cas; outre ce, ont esté reputez dignes d'e-

Bacchus.

Le bien que apporte le vin.

Castor & Pollux.

Il monstre cõbien Caius est esloigné de la vertu & de l'immortalité.

ſtre adorez & honnorez des honneurs diuins: mais toy, que nous as tu fait de ſemblable pour raiſon dequoy tu te doiues enfler & orgueillir? As tu enſuiuy les enfans de Iupiter en l'amour fraternelle, à fin que ie commence par là? Tu as inhumainement, ô hõme cruel & impitoyable, ayant le cœur plus dur que le fer, tué ton frere & coheritier, lequel n'eſtoit encores que en la fleur de ſon premier âge. Tu as vn peu apres banny tes ſœurs, de peur qu'elles ne t'oſtaſſent ton Empire. As-tu enſuiuy Bacchus? as tu eſté inuenteur de nouuelles graces & plaiſirs? as-tu remply de joye comme luy toute la terre? l'Aſie & l'Europe ne receurent oncques de toy aucun don & plaiſir. Tu as trouué des nouueaux & ſubtils moyens, comme vne malheureuſe peſte commune, & perſecuteur du bien public, par leſquels tu as changé toutes choſes joyeuſes en faſcheuſes, à fin que les perſonnes ne veſcuſſent point deſſous toy, mais ne fiſſent que languir, en te faiſant propres tous les biens d'autruy, par tes inſatiables conuoitiſes, tant depuis l'Orient juſques à l'Occident, que de tous les autres climats & parties du monde vers Midy, ou Septentrion: en recompenſe dequoy tu leur as rendu & renuoyé toutes choſes dommageables & mortelles, qui pouuoiẽt ſortir de ton ame venimeuſe & amere. Voilà en quoy tu nous as eſté vn nouueau Bacchus. Mais vien-çà, as-tu enſuiuy Hercules par tes continus labeurs, & tes faits vertueux? Eſt-il à croire que tu ayes remply de la terre & les iſles de Iuſtice, de bonne police, de

fertilité & abondance de tous autres biens, que la paix a accoustumé d'enuoyer ? toy, dy-je, qui es vn coüard & lasche? toy qui as dénüé, les villes de toute paix & prosperité, & les as remplies de troubles & seditions, consequemment renduës mal-heureuses ? En tant de degast de villes détruites & ruinees, dy moy, ô Caie, cherches-tu à estre participant de l'immortalité, à fin que tu nous bastisses des miseres, non de peu de duree, mais perpetuelles? Quant à moy ie pense tout le contraire, & encores que tu fusses reputé quelque Dieu, si est-ce que pour raison des meschans actes tu deuiendrois mortel, s'il est ainsi que les vertus sont immortelles, & les vices perissables. Ne t'enregistres doncques au nombre des enfans de Iupiter, lesquels ont porté l'vn à l'autre vne grande amitié fraternelle, veu que tu as esté meurtrier & assassin de tes freres : ne t'attribuë point aussi les honneurs d'Hercules, & de Bacchus, lesquels ont fait vne infinité de biens au monde, veu que tu as gasté & détruit tout ce qu'ils auoient fait de bon. Apres cecy, il aduint qu'il fut épris d'vne si grande rage & furie, que ne se contentant point d'estre esleué par dessus les Demi-Dieux, il monta jusques aux honneurs des plus grands Dieux, & se les attribua, c'est à sçauoir de Mercure, d'Apollo, & de Mars. Premierement de Mercure estant equippé du Caducée, d'aisles attachées aux talons, & d'vn manteau, monstrant vn ordre en vn desordre, vne suite en vne confusion, vne raison en vne folie : puis quand il luy montoit en la teste, il quittoit là Mercu-

Caius s'esleue iusques aux hōneurs des grands Dieux.

C'estoit vne baguette blāche qu'auoiēt accoustumé de porter les Ambassadeurs en signe de paix.

re, & se déguisoit en Apollo, ayant la teste ceinte d'vne Couronne rayonnee des rayons du Soleil, tenant en sa main gauche l'arc & les fléches, & presentant de la main droite les graces: comme s'il eust voulu donner à cognoistre par là, qu'il faut estre tout prest & appareillé donner les biens, qui pour ceste occasion estoient rangez du costé droit comme au meilleur endroit, & retenir les peines logees au plus pauure lieu, qui est le gauche; sur ces entrefaites arriuoient les chantres, qui chantoient en sa loüange les Pæanes, lesquels peu auparauant & lors qu'il prist l'habit de Bacchus, l'honnoroient par hymnes, l'appellans Bacchus, Euius, & Lyeus. Souuent aussi, ayant le corselet vestu & tenant l'espee nuë sortoit l'armet en teste, & le bouclier en la main, se faisant appeller Mars: aux deux costez de ce nouueau & jeune Mars marchoit sa garde, qui estoit vne trouppe de meurtriers & bourreaux, tout prests à faire de meschans seruices, & assouuir la cruauté de leur assassineur, qui auoit soif du sang. Ceux qui voyoient ces façons de faire, estoient tout estonnez, comme d'vne chose estrange, & s'esbahissoient comment, en faisant le contraire des personnages, ausquels il desiroit d'estre esgal en honneur, il ne vouloit pas faire profession de leurs vertus; trop bien vouloit estre équippé de leurs armes & enseignes: combien que les joyaux & ornemens qu'on attache aux statuës & images ne seruent que de signes, pour monstrer que ceux qui sont honnorez, ont autrefois fait proffit au genre hu-

C'estoient chants faits en la loüange d'Apollo.

Surnoms de Bacchus.

Caius déguisé en Mars.

main. On attache aux talons de Mercure des aisles. Pourquoy ? n'est-ce pas pour monstrer que le truchement & Prophete des oracles & arrests de Dieu, dont il a pris le nom d'Hermés, qui nous annonce toutes bonnes, nouuelles (car estant Dieu, ne peut annoncer mauuaises nouuelles, veu que l'homme de bien ne le fait pas) soit habille du pied, & quasi qui vole pour dépescher vistement son message ? Aussi est-il expedient d'annoncer incontinent ce qui est vtile & prouffiable, comme de laisser reposer ce qui est nuisible & mauuais : d'auantage il tient en sa main le Caducee & le baston pour monstrer qu'il pacifie les troubles & moyenne la paix, d'autant que les guerres prennent fin, ou les tréues se font par le moyen des Heraults, & Ambassadeurs, qui moyennent la paix, tellement que sans eux les guerres dureroient tousiours entre ceux qui assaillent, & entre les autres qui se defendent. Mais Caius à quelle fin attachoit-il les aisles à ses pieds ? estoit-ce à fin que ses meschancetez, lesquelles il deuoit cacher & laisser reposer, fussent incontinent publiees & trompetees par le monde ? Qu'est-il besoin d'vne si grande vistesse, veu qu'en ne bougeant d'vn lieu, il abbreuuoit toutes les parties de la terre, comme de fontaines qui ne tarissent iamais, de maux infinis, en y adioustant tousiours des vns sus les autres ? Que luy seruoit la baguette, veu qu'il ne disoit, ny faisoit rien, qui tendit à paix, mais au contraire remplissoit toutes maisons & citez tant Grecques qu'estrangeres de

Pour quelle raison on attaches des aisles aux talons du Mercure.

Pourquoy Mercure porte le Caducee.

troubles & guerres ciuiles ? Que ce Mercure doncques faux & contre-fait se despoüille de l'accoustrement de Mercure, & ne soit si hardy de s'attribuer vn nom, qui ne luy est pas propre & seant. En quoy aussi ressemble-il à Apollo? Il porte en sa teste la couronne brillante de rayons du Soleil, que l'ouurier à si bien taillee & representee au vif, comme si le Soleil ou generalement la lumiere estoit plus agreable, que la nuict, ou autre chose plus obscure que ne sont les tenebres, pour commettre quelque meschant acte. C'est au contraire. Les bonnes œuures ont besoin de la lueur & clarté du Midy pour estre apperceuës & esclaircies, mais les mauuaises doibuent estre cachees & chassees iusques au fin fon des enfers. Qu'il change ce qu'il a en toutes ses deux mains de l'vne en l'autre, & qu'il ne fausse point l'ordre. Qu'il prenne en sa main droicte l'arc & les flesches, par-ce qu'il se cognoit fort bien à tirer droict de l'arc, & en frapper hommes, femmes, familles, villes, peuples, voire iusques à la mort : Quand aux graces, qu'il les jette incontinent à terre, ou qu'il les cache en sa main gauche, d'autant qu'en la veuë de tout le monde il a gasté & soüillé leur beauté, en bayant aux grandes richesses, & tuant les maistres pour les rauir & auoir : les maistres, dy-je, qui pour leurs biens sont tombez en grans maux. Quand à l'arc de medecine d'Apollo, il l'a bien tourné tout au contraire. Apollo a esté inuenteur des remedes salutaires pour la santé & guarison des hommes, se daignant bien, tant estoit de son naturel doux & amiable,

Les bonnes œuures, doiuent estre mises en lumiere & les meschantes cachees.

Antithese d'Apollo & de Caius.

amiable, de guarir les maladies enuoyees des autres: mais cestuy au contraire a apporté aux sains des maladies, aux entiers des naureures & coupp eures, aux vifs des meurtres commis par mains d'homme auparauant le temps de leur destinee, en amassant force poisons, desquelles, s'il n'eust esté osté de ce monde par la iustice diuine, il eust fait mourir la fleur & le meilleur de toutes les villes: car les appareils estoient dressez tous prests contre les principaux, & les plus riches, & notamment contre ceux de Rome, & de tout le reste d'Italie, lesquels auoient fait si grand amas & tresor d'or & d'argent, que si tout celuy de la terre vniuerselle depuis vn bout iusques à l'autre eust esté amassé, il se fust trouué bien plus petit. Pour ceste cause il commença de ietter de son pays, comme du plus fort & asseuré lieu, les semences de la paix: cest haineur de pays, ce deuoreur de peuple, ceste peste, ceste ordure, ceste infection. On dit aussi qu'Apollo n'a pas esté seulement medecin, mais aussi vn bon deuin & prophete, prophetisant par ses oracles, les choses à venir pour le proffit des hommes, de peur que quelqu'vn, ne voyant goute aux choses certaines, ne chopast comme vn aueugle en tenebres, en cherchant vne bõne aduenture ne trebuschast par megarde en quelque malencontre: mais sçachant bien ce qui deuoit auenir, & le voyant en son esprit, comme s'il eust esté present, y prit garde, ne plus ne moins qu'on prend garde au corps, par le moyen des yeux, & pouruoit-on à ce qu'il ne souffre aucun desplaisir. Sera-il bon de

Apollo medecin, deuin & Prophete

Oracles de Caius detestables.

mettre au deuant; & à l'encontre de ces oracles renommez d'Apollo, les infames de Caius: par lesquels confiscations, ignominies, bannissemens & meurtres, estoient predits aux Seigneurs & aux plus grands du pays? En quoy doncques ressembloit il à Apollo, veu qu'en tous ses actes il n'approchoit aucunemét de luy? Qu'on cesse de chanter ce faux Pean, & l'hymne, lequel il fait châter suiuant le vray Apollo: car il n'est non plus loisible de contrefaire l'image de Dieu, que de forger de la faulse monnoye. Au reste y a il chose plus estrange au monde que de penser qu'vn tel corps & vne telle ame, tous deux lasches & cassez, puissent ressembler au fort & puissant Mars? Luy neantmoins changeant, comme s'il eust esté sur vn eschafaut, de toutes sortes de masques, trõpoit par faux visages ceux qui le regardoient. Laissons-là donques la recherche tant de son corps que de son esprit, puis qu'il est si different aux façons de faire & aux mouuemens de ce Dieu de Mars. ne sçauons nous pas que Mars (ie ne parle point du Mars des Poëtes & des fables, mais de celuy qui a esté doüé de la force naturelle, a esté le sauueur, l'aide & protecteur de ceux, ausquels on faisoit tort, comme assez le monstre son nom? Car il me semble qu'Ares a pris son nom du verbe Grec ἀρήγειν qui signifie aider & secourir: au moyen dequoy ç'a esté le destructeur des guerres, & l'auteur de la paix: au contraire celuy des Poëtes a esté ennemy de la paix, & amy de la guerre, changeant le repos & l'aise en sedition & troubles. Nous auons

Image de Dieu cõtrefaite.

Il n'est loisible de contrefaire l'image de Dieu.

Le vray Mars est tout autre que celuy des Poëtes.

apris par cecy qu'il ne faut point faire semblable Caius, ny a pas vn des Dieux, ny à pas vn des demy dieux, d'autant qu'il ne leur ressemble en rien, soit en la nature, soit en la substãce, soit aux façons de faire : à raison dequoy il faut croire qu'autre chose ne luy a fait suiure ce train là, qu'vne aueuglée conuoitise accõpagnée d'ambition, & d'vne authorité grande, de laquelle nous autres miserables auons esté les premiers assaillis : car il auoit opinion que les Iuifs seuls ne trouueroiẽt pas bonne son entreprise, attendu qu'ils auoient esté nourris en choses contraires, & auoient, par maniere de dire, dés le berceau appris de leurs peres & meres, de leurs pedagogues, gouuerneurs, & principalement des loix sacrees & de leurs coustumes non escrites, qu'il falloit croire en vn seul Dieu, Pere & Createur du monde : tous les autres hommes, femmes, villes natiõs, regions & autres endroits de la terre, voire quasi tout le monde, combien qu'ils fussent faschez des actes qu'il faisoit, ne laissoiẽt pas toutefois de le flatter, luy faisãt plus d'hõneur qu'ils ne deuoiẽt, & par ce moyẽ augmentãs son orgueil: mesmes aucuns d'eux amenerent en Italie vne coustume barbare, à sçauoir l'adoration d'iceluy, corrompans la liberté Romaine. Sõme il n'auoit en soupçon que la nation Iudaïque, qui luy contrediroit, ayant accoustumé d'endurer volontairement toutes les morts du monde, & les receuoit en gré, comme si c'estoit l'immortalité mesme, plustost que de laisser abolir aucune coustume du pays tãt petite fut elle: par ce qu'elle tenoit pour certain que

Soubçon de Caius sur les Iuifs.

Adoration de l'Empereur.

comme aux bastimens en ostant quelque partie de moilon, le reste, combien qu'il semble estre ferme, tombe sur ce qui est vuide, estant entre-ouuert,& découlant: qu'autant en auiendroit-il à son estat: joint que ce que Caius remüoit n'estoit pas de petite consequence, ains importoit plus que nul autre chose, qui estoit d'adorer l'homme nay & mortel, comme Dieu increé & eternel: ce qu'elle reputoit estre la plus grande impieté, qu'on eust peu penser: d'autant que Dieu deuiẽdroit plustost homme, que l'homme Dieu. Ie ne dy pas qu'outre cela s'ensuiuroient les deux plus grans maux du monde, qui sont Déloyauté, & Ingratitude enuers le bien faicteur de cest vniuers, lequel par sa puissance & bonté donne à toutes les parties d'iceluy force biens. Il se dressoit donques vne guerre fort aspre & mortelle cõtre nostre natiõ. Car quel mal pourroit estre plus grief au seruiteur que quand son Maistre luy est ennemy: or les sujets sont seruiteurs de leur seigneur: & jaçoit que du viuant des predecesseurs de Caius, nous n'eussions senty & assayé le joug de seruage, d'autant qu'ils commandoiẽt auec vne douceur, & en ensuiuant les loix: nous l'auõs toutefois souffert du temps d'iceluy Caius, lequel auoit rogné de son cœur toute courtoisie, & s'estoit adonné à iniustice; par ce que s'estimant luy mesme la loy, cassoit & annulloit toutes les loix des Legislateurs, comme si elles n'eussent esté, que paroles vaines & friuoles: tellement que nous n'estions pas seulement tenus pour serfs, ains aussi pour les plus pauures esclaues

Dieu deuiẽdra plustost homme, que l'homme Dieu.

Deux grans maux.

du monde, ayans au lieu d'vn bon Prince, vn maistre. Ce qu'apperceuant la commune de la ville d'Alexandrie, ramassee & meslee de toutes sortes de gens, commença à nous en vouloir, estimant que l'occasion propre se presentoit pour donner à cognoistre la rancune qu'elle dés long temps nous portoit, nous troublant & mettant en crainte & frayeur: car comme si nous eussions ja esté liurez par nostre Empereur à leur cruauté pour souffrir les plus grands maux du monde, ou pris captifs en la guerre, se jetterent sur nous, & nous assaillirent d'vne si grande rage, qu'ils effondrerent nos maisons, chassans dehors les maistres, leurs femmes, & leurs enfans; tellement qu'ils les rendoient vuides d'habitans; en ce faisant ils pilloient & transportoient les vtensiles & autres meubles precieux, non comme les larrons, qui cherchent la nuict & l'obscurité de peur d'estre pris, mais publiquement & en plein iour, les monstrans à tous ceux qu'ils rencontroient par chemin, ne plus ne moins que s'ils eussent herité d'iceux, ou les eussent acheté des maistres, à qui ils appartenoient. S'en trouuoit d'aucuns associez au butin, qui le partissoient au milieu du marché, ou bien souuét en la presence des maistres se mocquant d'eux, & les iniuriant, qui estoit vn cas bien grief à supporter. Comment aussi n'eust il esté fascheux, attendu que ceux qui n'auoient en rien meffait, de riches & pleins de biens deuenoient incõtinẽt pauures & souffreteux, estans chassez & banniz de leur maison, de leur foyer, à fin qu'en demeurant tant

La cõmune d'Alexandrie moleste & pille les Iuifs.

de iour que de nuict à descouuert, mourussent ou par la trop grande ardeur du Soleil, ou par la trop grãde froidure de la nuict? Encores tous ces maux estoient plus legers, que les autres qui suruindrent depuis: car ils chasserent apres de tous les endroits de la ville tant de millions qu'hommes que femmes, qu'enfans, & les firẽt ranger, comme bestes, en vn coin & parquet, s'attendans bien qu'ils les trouueroient incontinent estendus par tas sur terre, morts, ou par famine & faute de viandes necessaires, dont ils n'auoient peu faire prouision, ayans esté surpris si soudainement, ou pour auoir esté en vn lieu chaud & estroit, & par ce moyen estouffez, estãt auec ce l'air d'alentour, & tout ce qui pouuoit estre en luy de vital, corrompu par les aleines frequentes & druës, ou pour en parler mieux à la verité, estant l'haleine mesmes des pauures patiens corrompuë, à cause qu'elle sortoit d'vn corps chaud & fieureux par les narines & la bouche, & consequemment, (comme on dit en commun prouerbe) adioutant feu au feu. Pour ce monstrer, il est tout certain que nos entrailles de leur naturel ont vne vertu chaude, laquelle, estant rafraischie, par vents frais, rend les instrumẽs, qui seruent à l'haleine, sains & dispofts, au moyen de celle bonne temperature: mais quand ils sont trop eschauffez, alors ne se portent point bien, d'autãt qu'il suruient feu sur feu. Ne pouuans plus dõques supporter l'incommodité du lieu, ils s'espandirent par les riuages vuides, & par les sepulchres, de desir qu'ils auoient de humer vn air pur & sain.

Les Iuifs chassez de leurs maisõs & tourmentez en diuerses sortes.

Si d'auenture aucuns d'eux estoient surpris aux autres quartiers de la ville, ou ne sçachans rien des maux qui se commettoient, arriuoient des champs en la ville, on leur faisoit endurer toute sorte de tourmẽs : on les lapidoit & nauroit-on de tuilles, ou on leur bailloit tant de coups de baston de chesne & d'yeuse, sur les principales parties du corps, qui en estoient toutes froissees & meurtries, & mesme sur la teste, qu'à la fin on les tuoit. Entre ces Alexandrins il y en auoit aucuns, qui ayans accoustumé d'estre oisifs & de ne rien faire, estoiẽt assis & espars à l'entour des nostres, qui auoient esté chassez, comme j'ay par cy deuant dit, en vn petit coin de la ville, & les guettoient ne plus ne moins que les assiegez & enfermez dedans les murailles d'vne ville, de peur que personne ne sortist sans estre aperceu : or il y en auoit beaucoup en la compagnie, qui par faute de viures & choses necessaires, ne tenoient pas grand compte de leurs personnes, tellement que de peur de mourir de faim auec tous ceux de leur maison, se deliberoiẽt de sortir : ceux-là estoient guettez par leurs aduersaires, & aduenant le cas qu'ils fussent pris, apres auoir enduré plusieurs tourmens, estoient incontinent mis à mort. Ce n'est pas tout, on mettoit des embuscades aux descentes & ports du fleuue, & espioit-on tous les Iuifs qui deuoient arriuer, pour les saccager, & piller les merceries & denrees qu'ils auoient; de sorte qu'on montoit aux nauires, & transportoit-on toute la marchandise deuant les yeux des maistres, lesquels on poussoit du coude en bas, &

apres les brusloit-on, en se seruant pour faire le feu, des gouuernaux des nauires, des timons, des auirons, des aix du planché & tillac. Encores le tourment de ceux qu'on faisoit brusler au milieu de la ville, estoit plus miserable, d'autant que par faute de gros bois on apportoit des sarmens, & apres les auoir allumez, on jettoit dedans ces pauures miserables, lesquels n'estans qu'à demy bruslez mouroiēt plustost par la fumee, que par le feu du bois de sarmēt, qui ne faisoit que fumer & s'esteindre soudainemēt, ne se pouuant reduire en charbons, à cause de sa legereté. Il y en auoit plusieurs autres qui estoiēt liez & garrotez de cordes & sangles par les talons, lesquels on trainoit tous vifs par le milieu du marché, en leur sautant sur le ventre: qui est bien pis, on n'auoit pas esgard aux corps morts: car ces gens-là plus cruels que bestes sauuages, taillans en piece les corps, & les foullans aux pieds, mettoient à neant toute la forme d'icelles, de façon qu'ils ne laissoient rien de reste, qui peust estre enterré. Ce pendant le gouuerneur du pays, qui pouuoit luy seul en vne heure totalement abatre la puissance de ce populace, faisoit semblant de ne voir point, ce que toutefois il voyoit, & de n'ouïr point ce qu'il oyoit, & permettoit indifferemmēt à la commune de nous battre & outrager, troublāt par ce moyen la tranquilité & repos public. Cela fut cause que les Alexandrins s'esmeurent dauantage, & firent plus outrageuses & hardies entreprises: par ce qu'ils s'amasserent en grand nombre & se ruerent sur nos oratoires (or il y en a plu-

ſieurs en chaque quartier de la ville) dont ils en abbatirent aucuns auec gros leuiers, les autres ils les ſapperent par les fondemens, & les raſerent à fleur de terre : Quelquefois ils jettoient du feu dedans, & les bruſloient d'vne ſi grande rage & furie, qu'ils ne ſe ſoucioient aucunement des maiſons proches, qui eſtoient en grand danger, d'autant qu'il n'y a rien qui aille plus viſte que le feu, quand il a pris matiere. Ie ne parle point des boucliers, des couronnes d'or, des colomnes auec les tiltres, qui auoient eſté là poſez en l'honneur des Empereurs : tout celà fut bruſlé, combien que pour l'honneur de ce, ils ſe deuſſent déporter de leur entrepriſe: ils ne ſ'en ſoucyoient pas toutefois, au contraire ils ſ'en-hardiſſoient, ne craignans point que Caius les fiſt punir : parce qu'is ſçauoient bien qu'il portoit vne grande haine aux Iuifs, ne demandoit pas mieux, & ne luy pouuoit-on faire choſe plus agreable, que de les tourmenter. Or pour le mieux flater, & pour nous faire tout à coup vn grand déplaiſir & injure, que font ils? Tous les oratoires, qu'ils n'auoient peu par le feu & ſappement ſaccager & racler, à cauſe de la grande multitude des Iuifs, qui demeuroient tout contre, furent par eux ſoüillez & gaſtez, & quant & quant nos loix & couſtumes renuerſées: car dedans tous iceux ils dreſſerent des images & pourtraits de Caius, aux plus grand & apparent deſquels ils poſerent vne ſtatuë de bronze, aſſiſe ſur vn chariot de quatre cheuaux: & en celà ils beſongnerent ſi ſoudainement & diligemment, que voyans

Les oratoires mis par terre.

Les ſtatuës de Caius dreſſees dans les oratoires des Iuifs.

qu'ils ne trouuoient point de chariot neuf, en prirent vn vieil de la place des exercices, lequel estoit tout euroüillé, & auoit les bouts des oreilles, de la queuë, des pieds & beaucoup d'autres endroits brisez & rompus: ayant esté là dedié, comme aucuns disent, pour l'ancienne Dame Cleopatra bis-ayeule de la derniere. Quel crime ils commettoient en ce faisant, ie croy qu'il est assez notoire à vn chacun: car n'eust il pas esté plus honneste d'en prendre vn neuf d'vne fẽme, ou vn vieil, qui eust autrefois seruy à homme ou, (pour dire en vn mot) quelqu'autre qui eust esté autrefois cõsacré à quelque estranger? Ne deuoient ils pas craindre que l'Empereur en fust indigné, luy qui vouloit qu'on luy fist tous les plus grands honneurs du monde? Tout au contraire ils s'attẽdoient bien d'en estre loüez & auoir en recompense, pour auoir fait au lieu de nos oratoires des nouueaux temples à Caius, de grands biens: combien que ce qu'ils en faisoient ne fust pas tant pour luy faire honneur, que pour tousiours remplir nostre nation de miseres & pauuretez: de ce, y a preuue euidente. Premierement. depuis trois cens ans en ça qu'ont regné leurs Rois au nombre de dix & dauantage, à pas vn d'eux n'ont consacré & dressé en noz oratoires n'image, ny statuë, combien qu'ils leur fussent proches & parens, les estimassent Dieux, & tels les declarassent en leurs tiltres. Pourquoy aussi ne les eussent-il pas estimé Dieux, ayans esté hommes, veu qu'ils mettent au rang des Dieux les chiens, les loups, les lions, les crocodiles & plu-

Grande idolatrie des Egyptiens.

sieurs autres bestes sauuages tant aquatiques, que terrestres, que volariles, ausquelles ils ont dressé des autels, des temples, des chappelles, & autres lieux sacrez par toute l'Egypte? Mais par auanture me respondront ce que iamais n'ont dit, qu'ils ont accoustumé d'honorer plus la grãdeur & le bon-heur des Princes, que les Princes; & que les Empereurs sont plus grands soit en estat, soit en richesse, que n'ont esté les Ptolomées: à raison dequoy on leur doit faire plus d'honneur. Venez ça dõcques, ô sots hommes, à fin que ie ne die plus grand mal de vous, pourquoy est ce que n'auez fait autant d'honneur à Tibere predecesseur de Caius, lequel a esté cause que l'Empire luy est demeuré, & ayant eu en ses mains l'espace de vingt trois ans la dominatiõ sur la terre & la mer, n'a laissé aucune semẽce de guerre ny au pays de Grece, ny aux autres pays estranges, ains puissamment & courageusement a maintenu la paix, & les biens d'icelle iusques à la fin de sa vie? Estoit-ce qu'il fust de moindre race? Nenny: car il estoit tant du costé du pere, que du costé de la mere tres-noble. Estoit-ce qu'il ne fust pas si sçauant que Caius? S'en trouuoit il vn plus prudent, & plus eloquent de tous ceux qui estoient de son temps? Estoit-ce qu'il ne fust pas de si bon âge? Qui est celuy des Rois ou des Empereurs lequel s'est mieux porté en sa vieillesse? Il y a plus: Estãt encore jeune on disoit qu'il estoit vieil, tant il estoit modeste en son sçauoir: & toutefois ce personnage, estant tel & si grand, a esté delaissé de vous, & mis en arriere. Que veut dire cela,

Comparaison de Caius & de Tibere.

Grande modestie de Tibere.

que n'en auez autant fait à celuy, qui a surmõ-té en toutes les vertus la nature humaine, & lequel pour la grande prosperité de son Empire, & son honnesteté, a esté surnommé le premier Auguste, ne luy estant ce tiltre escheu par succession & race, mais l'ayant luy mesmes acquis, & depuis delaissé à ses successeurs ? Ce qu'il donna bien à cognoistre quand il vint à gouuerner la republique, estans les affaires fort meslées & broüillees : car lors tant ceux qui habitoient aux Isles, que les autres qui demeuroient en terre ferme combattoient ensemble pour la souueraineté de l'Empire : ayans pour chefs & Capitaines les plus grands Seigneurs de Rome : en ce faisant les grandes parties de la terre habitable, qui sont l'Asie & l'Europe, combattoient l'vne contre l'autre pour la principauté de l'Empire, s'estant les peuples de l'Europe & de l'Asie esleuez du bout du monde, & faisans la guerre l'vn contre l'autre, tant par mer, que par terre : de sorte qu'il ne s'en fallut pas beaucoup que tous les hommes qui estoient lors, ne fussent entierement deffaits pour les meurtres qui se faisoient tant d'vn costé que d'autre : ce qui fust aduenu sans ce seul Prince Auguste, qu'on pourroit à bon droit appeller le sauueur du monde, enuoyant le bien, & destournant le mal. C'est ce Cesar qui a appaisé les grandes tempestes, qui a guery les maladies communes des Grecs & des estrangers, lesquelles, descendans des parties Orientales & Meridionnales, estoient courues iusques à l'Occident & Septentrion, ayans semé

Loüange de Tibere.

& remply les terres & les mers du milieu de toutes sortes de maux. C'est luy qui n'a pas seulement lasché les liens dont le monde estoit lié & estraint, mais aussi qui les a totalement déliez. C'est luy qui a osté les guerres tant ouuertes que cachées, que les larrons dressoient par leurs assaux. C'est luy qui a rendu la mer nette de fustes de corsaires, & l'a remplie de bonnes nauires. C'est luy qui a remis toutes les villes en liberté, qui a reduit toutes choses mal ordonnées en bon ordre: qui a appriuoisé & rendu compagnables toutes les nations sauuages, qui fuyoient la compagnie des hommes. C'est luy qui a élargy & accreu la Grece, & d'vne en a fait plusieurs. C'est luy qui d'vne terre Barbare en a fait vne Grecque, en accommodant les lieux. C'a esté le gardien de paix. C'est luy qui a rendu à vn chacun ce qui luy appartenoit. C'est luy qui a communiqué tout le temps de sa vie ses biens & graces à toutes personnes, sans en rien cacher & espargner. Comment doncques vn si grand personnage, qui a fait tant de biens au monde, & a eu la domination sur l'Egypte l'espace de quarãte ans, a il esté oublié & delaissé? Pourquoy ne luy a-on point dressé en nos oratoires ny pourtrait, ny statuë, ny aucun tiltre? Certes s'il falloit ordonner à quelqu'vn de nouueaux & excellents honneurs, c'estoit luy: non seulement parce qu'il auoit esté la source de la race des Augustes, & le premier qui auoit fait beaucoup de plaisir à tout le monde, prenant luy seul, comme vn bon pilote, la charge & gouuernement de sa

nauire & republique, & ne voulant point qu'elle fut gouuernee par l'aduis de plusieurs, sçachant bien que c'estoit de gouuerner (car, comme on dit fort bien, *Il n'est pas bon que plusieurs Roys commandent*, d'autant que la diuersité des voix & opinions est cause de plusieurs sortes de maux) mais aussi pource que toute la terre habitable luy auoit ordonné des hõneurs diuins, comme temples, paruis, boccages, & promenoirs si magnifiques, qu'ils surmõtoient soit en beauté, soit en grandeur tous ceux des autres villes tant nouuueaux que vieils, dediez aux Cesars, principalement en nostre ville d'Alexandrie: car il ne se trouue aux autres villes vn tel temple, que celuy qu'on appelle Sebastion, autrement dit, le temple de Cesar, aide & secours des voyageurs par mer, qui est vis à vis du port, haut, grand, apparent de tout costé, & tel qu'il n'y en a point de semblable ailleurs, plein de † joyaux, enrichy tout à l'entour du dedans de tableaux peints, de statuës, d'or, d'argent; fort large, embelly de galleries, de librairies, de grandes sales pour les hommes, de boccages, de belles entrées, de larges paruis, d'allées, le tout somptueusement accoustré: outre ce, estant reputé l'esperance du salut tant de ceux qui s'embarquoient, que des autres qui retournoiẽt. Or combien qu'on eust tant d'occasions à faire de l'honneur à Auguste, & que tout le monde y consentist, toutefois on n'a point touché à nos oratoires. Est-ce à dire pour-tant qu'on ne luy en a point fait tel qui luy estoit deu? Qui est l'homme rassis

Hom. Il. 11.

Sebastion (c'est à dire saint) estoit le temple d'Alexandrie, fort magnifique.

C'estoient choses données & dediées aux temples qui y pendoient.

de son esprit qui le die ? Pourquoy doncques l'a-on priué de celuy de noz Oratoires ? Ie le diray sans en rien celer. On sçauoit bien qu'il auoit aussi grand soin de l'entretenement des loix de tous les autres pays, comme de celles de Rome, & que ce qu'il receuoit d'honneur des aueugles flatteurs, n'estoit pour abolir les statuts & coustumes qu'aucuns tiennent, ains pour maintenir la grandeur de son Empire, lequel parce moyẽ en estoit plus estimé. Et pour monstrer plus clairement qu'il n'estoit attaché à ces honneurs d'orgueilleux, ny enflé de vaine gloire, c'est qu'il ne voulut iamais qu'on l'appellast Dieu ou Seigneur : au contraire, il estoit marry quand quelqu'vn l'appelloit ainsi : en ce faisant il approuuoit les Iuifs qui auoient en abomination & horreur telles choses : autrement il n'eust pas souffert qu'ils eussent fait leur demeurance outre la riuiere du Tibre, qui est vne bonne partie de Rome, estant la plus part d'iceux Romains, & affranchis par leurs maistres : car apres auoir esté amenez captifs en Italie, ils furent mis en liberté par ceux qui les auoient pris, sans qu'ils fussent contrains de changer leur religion & status du pays. Il sçauoit que les Iuifs auoient des Oratoires, & qu'ils s'y assembloient principalemẽt aux saints Samedis, où ils faisoient publiquement exercice de la religion de leur pays. Il sçauoit aussi qu'ils enuoyoient les cueillettes qu'ils leuoient de leur premices, en Ierusalem par certaines personnes qui les offroient pour sacrifices. Il ne les a point toutefois chassé de Rome, ny leur a

osté le droit de bourgeoisie: mais a voulu qu'ils fussent maintenus & gardez tant en cest endroit, que par toute la Iudée, en leur religion & police. Il ne remua iamais rien de ce qui concernoit nos Oratoires. Il n'a point defendu les assemblées où on presche, & declare- on les textes de nos loix. Il n'a point esté contraire à noz offrandes, mais les a eu en si grand honneur, que nostre Temple a esté embelly des joyaux & presens, que luy ont fait les gens de sa maison, leur enjoignant qu'en iceluy ils fissent sacrifier chacun iour des hosties entieres & holocaustes, pour estre offrãdes au tres-haut Dieu; ce qui dure encores à present, & durera à jamais, comme vn memorial des hauts faits de cet Empereur. Il y a plus: Quand la distribution de l'argent ou du bled, qui se faisoit tous les mois au peuple du pays, escheoit, il ne vouloit point aucunement que les Iuifs fussent frustrez de cette grace. Que s'il auenoit que la distributiõ se fist au iour du sainct Sabbath, d'autant qu'il n'estoit loisible lors ny de prendre, ny de donner, ny faire chose quelconque concernant le viure, principalement pour le gain, il commandoit aux distributeurs de remettre au lendemain, en la faueur des Iuifs, cette grace commune: à raison dequoy tous ceux, qui de leur naturel ne vouloient point de bien aux Iuifs, craignoient de violer & outrager leurs loix, tant petite fust-elle. Le semblable a esté du temps de Tibere, combien que toute l'Italie fust esmeuë contre les Iuifs par Seianus, lequel machinoit & dressoit toutes les embusches qu'il

ches qu'il pouuoit contr'eux: car il cogneut incontinent apres la mort de Seianus que toutes les accusations que l'on auoit mis en auant contre les Iuifs lors demeurans à Rome, estoient fausses, & n'estoiēt que faux faits qu'auoit controuué Seianus, pour destruire toute la nation, sçachant bien qu'elle iroit tousiours contre les meschantes deliberations & actes des traistres, par lesquels l'Empereur pourroit estre en danger. Parquoy il manda à tous les gouuerneurs des prouinces & leurs lieutenans qu'ils s'adoucissent & s'appaisassent enuers ceux de la nation, & qu'ils recherchassent seulemēt les chefs & autheurs qui estoient en bien petit nombre: au reste leur defendit de ne remuer rien des statuts & coustumes, & leur enjoignit de prendre en leur sauue-garde tant les personnes, qui de leur naturel estoient paisibles, que leurs loix qui ne tendoiēt qu'à la tranquilité & repos publique. Caius au contraire fut si enflé d'orgueil, qu'il ne se vantoit pas seulement estre Dieu, mais le croyoit aussi: pour l'entretenement de laquelle démesuree conuoitise, qui estoit par dessus la nature de l'homme, n'en trouua point de plus propres entre tous les Grecs & estrangers, que les Alexandrins: par ce qu'ils sont grās flateurs, grās abuseurs de peuple, & hypocrites, vsans assez de beau langage de flatterie; mais ce pendant broüillans & troublans par leurs bouches lâschees & effrenees toutes choses, ils sont si deuotieux, & font si grand compte du nom de Dieu, qu'ils en font participans leurs oiseaux, leurs aspics venimeux, & beaucoup

Seianus grand ennemy des Iuifs du temps de Tibere.

Les Alexandrins flateurs, hypocrites & grans idolatres.

d'autres bestes sauuages : au moyen dequoy, n'estans point chiches du nom de Dieu, & ne l'espargnant en rien, ils trõpent les gens de petit esprit, qui ne sont point encores experimentez en l'atheïsme de l'Egypte : ceux toutesfois qui sont de bon esprit découurent bien tost leur folie, ou, pour mieux dire, leur impieté. De ce n'estãt point aduerty Caius, pensoit à bon escient estre reputé des Alexãdrins Dieu, d'autãt qu'ils vsoient sans cesse en son endroit non couuertement, ains apertemẽt de tous les noms de leurs Dieux qu'ils auoient acoustumé d'adorer : joint aussi qu'il pensoit que l'outrage qu'ils auoient fait à nos oratoires ne leur partoit que d'vne franche conscience & bonne affection enuers luy, croyant ce fermement, tant pour les iournaux actes qu'aucuns luy enuoyoiẽt d'Alexandrie (car cette lecture luy estoit fort agreable, & commençoient desia les escrits des historiens & Poëtes luy déplaire aux prix de la grace qu'il trouuoit en ceux des Alexandrins) qu'aussi par le moyen d'aucuns de ses seruiteurs, qui auoiẽt accoustumé, comme luy, de se mocquer & gosser de nous : la plus part desquels estoient Egyptiens, qui est vne meschante canaille de gens, les ames desquels sont pétries dedans le venin & cruauté des crocodiles & aspics de leurs païs. Le chef de la trouppe estoit vn nõmé Helicon, meschant & execrable serf, qui par meschants moyẽs s'estoit coulé dedãs la maison Imperiale: car il auoit gousté & appris quelque chose des arts liberaux, suiuant l'affection de son premier maistre, qui l'auoit donné à Tibere Cesar, le-

Helicon Egyptien homme de meschante nature.

quel ne faisoit conte de luy, d'autant qu'il haïssoit tous ces passe-temps d'enfans, estant dés son ieune aage plus enclin à vne grauité & austerité: mais apres qu'il fut mort, & que Caius eust receu le gouuernement, luy s'accommodant à ce nouueau maistre, qui ne demandoit que son plaisir, & à parfumer ses sens de toutes sortes de plaisir, cõmença à dire en soy-mesme: Voicy maintenant ton temps Helicon, esueille toy: tu as, pour te donner à cognoistre, le meilleur auditeur & spectateur, qui se puisse trouuer: tu as l'esprit vif il ne se trouue qui s'entende mieux à dire le mot, & donner du plaisir, que toy: tu sçais que c'est des passe-temps des ieunes gẽs, de rire, de gaudir, rigoler, folastrer: tu entẽs aussi bien les arts des-honnestes, cõme les hõnestes, tu as vn babil assez plaisant, par le moyẽ duquel tu messes parmy tes gosseries vn aiguillon, duquel tu picques malicieusemẽt les personnes: de sorte que tu ne fais pas rire seulemẽt, mais aussi tu mets les personnes en colere, pour le soupçon qu'elles ont que tu parles d'eux: tu as totalement attiré à toy ton maistre, lequel est aise de t'ouïr mes-dire d'autruy en gossant: car (comme tu sçais bien) ses oreilles sont ouuertes, & tousiours dressées à ouïr ceux qui s'estudient à detracter & parler mal d'autruy: ne va point chercher de sujet si loin: tu as assez de quoy pour assaillir les Iuifs & leurs coustumes, esquelles tu as esté nourry & enseigné dés ton berceau, non d'vn seul homme, ains de la plus grande babillarde partie de la ville d'Alexandrie: mõstre ce que tu as appris. De ces estrãges

& meschantes façons de parler, estant esleué & esmeu : se trouuoit tousiours à l'entour de Caius, & ne bougeoit d'auprés de luy, ne s'en éloignant ny iour, ny nuit, mais estant tousiours quant & quand : & pour mieux executer son entreprise, il attendoit que Caius fust seul, ou qu'il fust de loisir pour nous blasmer, luy faisant passer le temps en quelques brocards & faux faits, qui nous nauroient & faisoient plus de mal ainsi qu'autrement, tāt estoit-il subtil & cault : car il ne confessoit pas, ny pouuoit aussi confesser ouuertement, qu'il fust nostre accusateur, mais en tournoyant & déguisant subtilement les matieres, estoit plus fascheux & mauuais ennemy que ceux qui monstroiēt euidemment leur mauuais vouloir. On dit que les Ambassadeurs d'Alexandrie, sçachans bien cecy, le retindrent non seulement à grand pris d'argēt, mais aussi auec esperance d'hōneurs, qu'ils luy promettoient de faire, si tost que Caius seroit arriué à Alexandrie : or luy qui ne faisoit que songer à ce temps auquel il deuoit receuoir ses honneurs, tant en la presence de son maistre, qu'aussi presque en la presence de tout le monde, (car il estoit sans doute que tous les plus grans seigneurs viendroient de tous costez de la terre accompagner Caius, & voir ceste grande & noble ville) leur promit tout ce qu'ils demādoient. Quelque temps doncques ne sçachans point cest ennemy caché, comme dedans quelque taniere, nous nous gardions seulement de ceux de dehors: mais si tost que nous eusmes apperceuance, cherchasmes & regardasmes tous

les chemins & moyens pour amollir & adoucir le personnage : qui de toutes facons & de tous costez nous tiroit & lançoit droit à la visiere: car il joüoit ordinairemẽt à la balle auec Caius, il s'exerçoit à la lutte auec luy, il se baignoit auec luy, il banquetoit auec luy, il se trouuoit tousiours à son coucher, estoit son chambellant, & garde-corps, lequel estat nul autre que luy auoit: au moyen dequoy seul auoit les oreilles de l'Empereur tout à son aise & à loisir, lesquelles estoient toutes prestes & appareillees à ouïr, les affaires demeurant en arriere, tous autres plaisans comptes : ces comptes estoient meslez de brocards & d'accusations, à fin qu'en luy donnant plaisir, par mesme moyen il nous nuisist : car les brocards, qui sembloient estre son principal œuure, ne se disoient qu'en passant, & par maniere d'acquit : mais les accusations qu'il sembloit ne faire qu'entre-lasser en passant, estoient son premier & seul œuure. Ayant donques le vent en pouppe, & estans ses voiles, qu'il estendoit à force de cables, pleins & enflez de vent, voguoit à son aise, assemblant & entassant crimes sur crimes, que Caius imprimoit si fort en son esprit, qu'il ne les pouuoit apres oublier. Estans nous en ces difficultez, & ne sçachans plus que faire, vinsmes à remuer toutes les pierres, & faire tout ce qui estoit possible pour appaiser Helicon : mais voyans que nous ne pouuions trouuer entree chez luy, par ce que personne n'osoit parler, ou s'approcher d'iceluy, à cause de son orgueil & grauité, dont il vsoit en l'endroit de tout le monde, & que

aussi nous ne sçauions pas s'il y auoit quelque chose, qui l'estrangeast de la nation Iudaïque, pour laquelle il incitast & irritast son maistre côtre icelle, delaissasmes de trauailler de ce costé là, & vinsmes au plus necessaires. Nous fusmes d'aduis de presenter à Caius vn mot de requeste, par laquelle nous luy donnions à entendre en brief les maux que nous auions enduré, & luy demâdiôs qu'il luy pleust de les faire cesser. C'estoit presque le sommaire de cette longue requeste, que nous enuoyasmes vn peu au-parauant par le Roy Agrippa, lors que de fortune il passa par nostre ville pour aller prendre en la Syrie possession de son Royaume, lequel luy auoit esté donné par Caius, mais nous n'entendions pas que nous nous abusions grandement: car si tost que fusmes montez sur mer, pensions auoir trouué vn iuge droit & équitable, & toutefois il nous estoit ennemy capital: encores nous caressoit-il quelque peu, comme il sembloit, tant par vn œil gay & riant, que par paroles gratieuses: car incontinent qu'il nous eut apperceu au champ de Mars prés du Tibre, ne faisant que de sortir des jardins de sa mere, nous resalüa, & nous fit signe de la main droite, monstrant par là sa bonne volôté, & il enuoya par deuers nous vn certain personnage appellé Omilus, lequel auoit la charge des ambassadeurs, & nous fit dire par luy, qu'il oyroit luy-mesmes nostre cause, si tost qu'il seroit de loisir. Ceux qui estoient à l'entour, ayans ouy cette response, deuindrent tout joyeux, côme si nous eussions ja gaigné ce que deman-

Remonstrâce faite à l'Empereur par les Iuifs.

Omilius porte la response de l'Empereur aux deleguez des Iuifs.

dions; & auec eux tous les autres de nostre nation, lesquels iugeoient des affaires selon le visage & cõtenance de Caius: mais moy, qui semblois estre plus accort & aduisé qu'eux, tãt pour l'âge, que pour la science, demeuray suspens & en crainte de ce que les autres se resiouyssoiẽt, & en discourãt en moy-mesmes, tenois ces propos: Pour-quoy est-ce qu'estans force ambassadeurs arriuez de tous les endroits de la terre, il a dit qu'il nous oyroit seuls ? Que veut il dire par là ? Il sçait bien que nous sommes Iuifs, & que nous nous contentons d'estre mis au rang des autres. N'est-ce pas folie de pẽser que nous soyons preferez par vn estranger, & jeune seigneur plein de son vouloir, aux autres ? Certainement il semble qu'il est plus affectionné à la part des Alexandrins, en la faueur desquels il a promis de donner incontinent iugement. Il faut bien craindre qu'en ne nous oyant pas esgalement tant d'vn costé que d'autre, il deuienne, au lieu de iuge, nostre aduersaire, & aduocat de nos parties aduerses. Discourant ces choses en mon esprit, je tremblois de peur, & ne pouuois reposer ny iour ny nuict. Estant ainsi ennuyé, & souspirant dedans mon cœur: (car il ne faisoit pas seur de donner à cognoistre son ennuy*) ie me trouuay soudainement assailly d'vn autre plus grand mal, que je n'attẽdois, n'apportant pas seulement danger à vne partie des Iuifs, mais indifferemmẽt à toute la nation. Nous estions venu de Rome jusques à † Puzolle suiuans tousiours Caius, qui estoit descẽdu vers la marine, & sejournoit vers ter-

" " " " Philon l'vn des deleguez discourt à part luy.

*C'est maintenant vn petit village pres de Naples.

te coste là, visitant les villes l'vne apres l'autre, lesquelles estoient en grand nombre & magnifiquement basties. Comme donques nous pensions à nostre affaire, attendans tousiours qu'on nous appellast, il arriue vn certain personnage tout esplouré, ayant la veuë effrayee, & ne faisant que haleter. Apres qu'il se fut vn peu esloigné d'aucuns, qui estoient là aupres : N'auez point ouy (dit-il) rien de nouueau? Et s'efforçant de nous annoncer ce qu'il sçauoit, demeura tout coy, & luy tomberent les larmes en grande abondance: voulant de rechef parler demeura pour la secōde fois, & pour la troisiesme aussi. Nous voyans celà fusmes effrayez; si l'ehortasmes de nous declarer l'affaire pour laquelle il disoit estre venu: car il n'estoit pas là venu pour nous prendre à tesmoins de ce qu'il pleuroit: que si c'estoit quelque affaire qui meritast qu'on pleurast, nous ne voulions pas que luy seul receust cest ennuy: aussi bien nous estions tout accoustumez & endurcis aux afflictions & miseres. A la fin luy commençāt auec grand' peine à parler, paracheuant neantmoins d'vne voix interrompuë son dire : *C'est fait*, dit-il, *de nostre temple: Il est perdu. Caius a commandé qu'on luy dresse vne grande statuë dedans le secret oratoire auec le tiltre de Iuppiter.* De ce rapport nous fusmes si estonnez & transsis de frayeur, que nous ne nous pouuions rauoir: car nous demeurasmes tous muets, ayans le cœur failly, & estās toutes nos forces corporelles abbatuës. Sur ces entrefaites suruindrent d'autres, qui nous annoncerent les mesmes fascheries. Ces nouuel-

Caius veut faire dresser dedans le grand temple sa statuë & le tiltre de Iupiter.

les ouïes, nous nous retirasmes & enfermasmes tous ensemble, pleignans & pleurãs nos maux tant particuliers que cõmuns, & racontans tout ce que l'esprit nous pouuoit fournir: par ce que coustumierem ẽt l'homme qui est affligé, est babillard. Or nous nous faschions de ce que nous nous estions mis sur mer au milieu de l'hyuer, sous esperance d'estre deliurez de tous les torts qu'on nous faisoit, ne pensans point à la tempeste de la terre, qui estoit beaucoup plus fascheuse, que celle de la mer, par ce que de cette-cy la nature en est cause, discernant les temps & saisons de l'annee, ce qui est selon nature & salutaire: mais la cause de l'autre, c'estoit vn éuenté, ne sentant rien de l'homme, jeune, curieux, abandonné à toute licence tyrannique: au reste cette jeunesse qui estoit acompagnee d'vne puissance imperiale débordee à toutes passions effrenées, estoit vn mal auquel nous ne pouuiõs donner ordre. Comment eust-il esté loisible d'aprocher de luy, ou ouurir la bouche touchãt nos oratoires, veu qu'il destruisoit le plus sainct temple qui fust? car il estoit assez notoire qu'il ne se soucioit pas beaucoup des choses basses & de peu de valeur, puis qu'il faisoit iniure à vn tant renommé & excellent temple, que l'Orient & l'Occident auoient, cõme vn Soleil luisant par tout, en hõneur & reuerence. Et encor posé le cas que l'accez fust seur, que falloit-il attendre, que la mort tout asseuree? Mourons donques, puis qu'il va ainsi: car la mort que glorieusement & vertueusement on souffre pour la garde & entretenement des loix, est vne vie.

L'affligé est babillart.

Voire mais s'il n'auient aucun profit de nostre mort, ne seroit-ce pas vne grande folie de vouloir mourir, mesmes en faisant la charge de nostre embassade? Cela viendroit plustost au mal-heur de ceux qui nous auroiët enuoyé, que de nous, qui endurerions la mort: joint que ceux de nostre party, qui sont de leur naturel les plus malicieux, nous accuseroient d'vne impieté, d'autant que nous aurions delaissé nostre Republique flottant comme en vne mer, & estant au plus grand danger du monde, pour vn certain amour de nous mesmes: or il faut tousiours mettre les choses de petite valeur apres celles qui sont d'importance, & nos propres affaires apres celles du commun: par ce qu'estans celles-cy peries, la Republique aussi perit. Parquoy il ne nous estoit loisible de combatre autrement, veu que nous estions Alexandrins, & que de nous pendoit le danger de toute la Republique des Iuifs: car il estoit à craindre qu'apres que le temple eust esté aboly, ce remueur de ménage & grand entrepreneur, ne commandast qu'on ruïnast totalement le nom de nostre nation. Puis que vous estiez doncques descheus de l'effect des deux causes, pour lesquelles vous estiez venuz (dira parauenture quelqu'vn) & ne pouuiez venir à bout de vostre entreprise, ne sçauiez vous pratiquer vostre retour auec seureté? A celuy-là pourroy-ie respõdre: ou tu n'as point le cœur franc d'vn homme genereux, ou tu n'as point esté nourry & exercé aux Escritures sainctes. Les vrais gentils-hommes, qui ont le cœur bon sont pleins d'es-

Le commun est preferé au particulier.

Ces deux causes estoiët l'vne pour la conseruation du temple, l'autre pour les ceremonies.

perance. les loix aussi engendrent bonnes esperances à ceux qui ne les ont pas seulement goustees du bord des leures, mais les ont bien sauourees. peuteftre que tout cecy n'estoit qu'vne espreuue de gens de nostre temps, pour les sonder comme ils se comporteroient en l'endroit de la vertu, & s'ils auoient appris de porter constamment les aduersitez par fortes & asseurees raisons. Laissons-là doncques tous les appuis & secours humains, qui nous laissent, & perissent, & face dedans nos ames sa demeurance la bonne & ferme esperance en Dieu, lequel par plusieurs fois a sauué & deliuré nostre nation des choses doubteuses & desesperees. Voilà les discours que nous faisions en pleignant & plorant nos miseres, qui nous estoient suruenues sans y penser; & en nous consolant aussi d'vne bonne esperance, de quelque changement plus fauorable. Aprés que nous nous fusmes ainsi quelque peu de temps arrestez, dismes à la fin aux messagers: Et bien, que faites vous là assis? Apres que vous auez lancé seulement de la braize de feu en nos oreilles pour nous brusler, demeurez tout court, & ne nous declarez point les causes qui ont meu Caius à se faire. Eux respondirent: Vous sçauez la plus grande & la premiere raison, laquelle aussi tous les autres hommes cognoissent: c'est qu'il veut estre reputé & tenu pour Dieu: il a en la teste que les Iuifs, seuls luy contrediront, ausquels il ne pense point faire plus grand déplaisir que de ruïner la Maiesté de leur

L'esperance est signe d'vn bon cœur.

Raison pourquoy Caius est contraire aux Iuifs.

temple. Il a entendu que c'est le plus beau temple du monde, ayant esté par cy deuant & de long temps, continuellement embelly d'infinis frais, que sans cesse on y a frayé, tellement qu'il se delibere, luy qui est vn homme rioteux & testu, de se l'approprier. auec cela il fut dernierement irrité par vne lettre que luy enuoya son receueur, nommé Capiton, qui est commis à la Iudee pour receuoir les tributs. Ce fermier là porte mauuaise affection à ceux du pays, par ce que lors de son premier aduenement, il estoit fort pauure : maintenant il est deuenu riche par les larrecins qu'il a fait, & craignant qu'on ne l'accusast : il a songé vne ruze, mettant à sus des faux faits aux personnes qu'il a outragées, pour se sauuer des accusations des larrecins par luy commis. suiuãt ce la fortune luy a presenté vne belle occasion, pour mettre son entreprise à execution, qui est telle. Il y a en Iudée vne ville appellée Iamnia, la mieux peuplée de toutes sortes de personnes ramassées, comme Iuifs qui sont en grand nombre, & quelques autres estrangers, qui s'y sont de mal-heur fourrez des proches regiõs, & cõbien qu'ils soiẽt estrãgers, toutesfois font beaucoup de mal, dõnẽt beaucoup d'affaires aux vrays & naturels habitans du païs, abolissans tous-jours quelque loy des Iuifs : ceux cy ayans entendu des allans & venans de quelle affection & courage Caius auoit procedé à l'establissement de sa diuinité, & combien il s'estoit estrangé de toute la nation Iudaïque, pensans le temps estre venu tout propre & commode pour adorer Caius com-

Malice de Capiton receueur des tailles.

Iamnia ville de Iudee

Autel dressé pour l'adoration de Caius, rompu par les Iuifs

me Dieu, dresserent vistement vn autel d'vne matiere fort vile en faisant des tuiles de bouë, seulemẽt pour fascher les citoyens, parce qu'ils sçauoient bien, que les Iuifs n'endureroient iamais que leurs coutumes fussent abolies : ce qu'aduint aussi : car les Iuifs voyans ce, & indignez de ce qu'on mettoit à neant la majesté de leur lieu sacré, y accoururent tous ensemble, & rompirent ce qui auoit esté fait. ceux là vindrent incontinent à Capiton, qui estoit l'ouurier de toute celle fable, & luy annoncerent ce qui estoit aduenu : alors Capiton, pensant auoir bien trouué le gain qu'il cherchoit dés long temps, escriuit à Caius tout le discours du fait, en augmentant les choses, & les faisant plus grandes qu'elles n'estoient. Caius entendant cecy, a commandé, comme riche & magnifique qu'il est, qu'au lieu d'vn autel de tuile, qui auoit esté par force abbatu à Iamnia, on luy dresse au temple de la principale ville, vne grande statue dorée, vsant du conseil de ces gens de bien & sages, à sçauoir d'Eliton gentil homme, voire plustost vilain serf, bauard & ruzé chiquaneur, & d'Apellés ioueur de farces & tragedies, lequel, n'estant encores qu'en la fleur de son âge, auoit abandonné & vendu sa beauté au plus offrant : mais si tost que celle beauté de corps fut passée, deuint farceur & basteleur : or touts ceux qui font profession de cet estat, & montent sur les eschaffaux, se pourmenans en iceux deuant tout le monde, coutumierement perdent toute honte & modestie & deuiennent effrontez & deshonnestes. Voylà

Elicon & Apelles conseillers de Caius.



cōment Apellés paruint au rang des Conseillers de Caius, lequel auoit lors moyen de se conseiller, à l'vn comment il falloit chanter, & à l'autre, comment il falloit gosser, sans se soucier de la iustice, laquelle il deuoit à ses sujets, ny de l'entretenement de la paix: ainsi l'esclaue Elicon, semblable au Scorpion, lançea le venin d'Egypte contre les Iuifs, & Apellés celuy d'Ascalonie, par ce qu'il estoit natif de ce pays-là: or il y a entre les Ascalonites proches voisins des Iuifs, & les Iuifs qui habitent en la terre saincte vne perpetuelle rancune, laquelle il n'est possible d'appaiser. Nous oyans ces nouuelles, à chaque parole & à chaque nom estions naurez iusques au cœur: si est-ce toutefois que ces braues conseillers, qui auoient conseillé à Caius ces beaux actes, receurent peu apres le loyer de leur impieté: car l'vn fut mis aux seps pour d'autres certaines fautes qu'il auoit commises, & attaché à la gesne, & pilorié par tourees, à l'exemple des maladies recourantes: & Elicon fut tué par Claudius Germanicus Cesar pour vne autre faute que cest insensé auoit faite: mais tout cela aduint apres. Or pour reuenir à nostre premier propos, Caius fit escrire vne lettre non à la legere, ny simplement, mais auec le plus grand artifice qu'il luy fut possible pour la dedicace de ceste statuë. Par le contenu d'icelle, il commanda à Petronius, qui estoit lors gouuerneur de toute la Syrie, que de l'armee, qui estoit par delà Euphrates, & qui empeschoit la course des Roys Orientaux, & des autres nations, il en amenast la moitié contre

Haine entre les Iuifs & les Ascalonites.

Miserable fin des deux meschans conseillers de Caius.

Caius par lettres autorise la statuë dressee en dépit des Iuifs.

les Iuifs, pour accompagner sa statuë, non qu'il voulust par là magnifier la dedicace de celle statuë, mais à celle fin que, si quelqu'vn y eust dõné empeschement, il eust esté incõtinent depesché. Mais pourquoy est ce que tu luy mandois cecy, monsieur? Tu preuoyois bien que les Iuifs ne l'endureroient iamais, ains qu'ils combatroient & mourroient pour la manutention & entretenement des Loix de leur pays. Tu viens à esmouuoir la guerre: car il semble que tu n'ignores pas qu'il auiendra quelque trouble, si on vient vne fois à remuër l'estat de nostre temple: tellement que préuoyãt en ton esprit ce qui en auiendra, comme s'il estoit ja present, tu cõmãdes qu'on emeine tõ armee, à fin qu'au lieu des premiers sacrifices saincts, qu'on faisoit au lieu sacré, ta statuë y soit cõsacree par les assassinats & meurtres de tãt miserables qu'hommes, que femmes. Ayãt Petronius leu le contenu de la missiue, se trouua en grand' doute, & ne sçauoit ce qu'il deuoit faire: d'autant que d'vn costé il ne pouuoit contredire au mandement de Caius, tant il le craignoit, sçachãt bien que non seulement il ne pardonneroit à ceux qui ne feroient ses commandemens, mais (qui est moindre) ne pardonneroit aussi aux autres, qui ne les executeroient assez tost à son gré: d'autre costé il n'estoit pas aisé à entreprendre tel affaire, parce qu'il sçauoit que les Iuifs pour vne mort en endureroient des millions, s'il se pouuoit faire plustost qu'ils souffrissent faire vne chose qui leur eust esté defenduë. Aussi tous les hommes sont obseruateurs de leurs loix, mais singulie-

Les Iuifs sont grans obseruateurs de leur loy.

rement & par dessus tous les autres les Iuifs: car ils croyent fermement que leurs loix sont oracles diuins prononcez de la bouche de Dieu, & les apprennent dés leur jeune âge, de maniere qu'ils portent en leurs ames les portraits de ces ordõnances, dont puis aprés cõtemplãs les euidens patrons & formes, sont tout estonnez du sens & de la raison qui se trouue en icelles: qui est cause qu'ils caressent les estrangers qui les ont en honneur & reuerence, ne plus ne moins que leurs propres citoyens: comme au contraire ils se declarent ennemis de ceux qui les abolissent ou s'en mocquent: auec ce ils ont en si grãd'horreur ce qui leur est deffendu, que pour tous les biens du monde, ou pour tout le bonheur du monde, appelle l'on comme on voudra, ne transgresseront le moindre de leur commandement: mais sur tout il n'y a rien dont ils facent plus de compte, que de leur temple: pour preuue de ce, c'est la mort tres-certaine, qu'encourent ceux qui entrent au dedans du clos d'iceluy: car ils reçoiuent au dehors tous ceux de leur nation, de quelque costé qu'ils viennent. Pensant à celà Petronius, estoit tout refroidy à mettre la main à l'œuure, considerant en luy mesmes quel hardy fait il entreprenoit: au moyen dequoy assemblant comme en vn consistoire, tous les discours de son ame, recherchoit l'aduis d'vn chacun: en fin trouua qu'ils estoient tous d'vn mesme aduis, à sçauoir de ne remuer rien de ce qui auoit esté autrefois saintement ordonné & estably, pour deux raisons: la premiere, par ce que le droit de nature & de

la religion

la religion le vouloit ainsi: la seconde pour le danger qui y pendoit, car il estoit à craindre que non seulement Dieu, mais aussi les hommes en fussent irritez : outre ce il vint à descouurir en soy-mesmes, combien ceste nation estoit peuplee, laquelle ne pouuoit, comme les autres, estre comprise dans l'espace & estenduë d'vne region, mais peu s'en falloit qu'elle ne fust esparse par tout le monde, estant espanduë par toutes les Prouinces de la terre ferme, & des Isles : tellement qu'à les compter ils n'estoient pas moins, que les naturels habitans de tout le pays. N'estoit-ce pas doncques vn hazard fort dangereux, que d'irriter tant de millions d'ennemis? Ne falloit-il pas craindre que eux tous d'vn mesme courage n'accourussent de tous costez, pour se defendre de l'outrage qu'on leur vouloit faire, sans qu'on les peut à la fin dompter & surmonter? Ie ne parle point de ceux qui demeuroient en la Iudee, qui estoient infinis, gens forts & puissans de leurs corps, hardis & vaillans, tout prests à mourir pour les statuts & coustumes, tant sont courageux : combien que pour raison de ce aucuns mesdisans les appellent barbares : car au contraire, pour en dire la verité, ce sont gens libres & genereux. Dauantage les forces, qui estoient par de là Euphrates, luy donnoient crainte : par ce qu'il sçauoit bien, non seulemẽt par ouyr dire, mais aussi par experience, que Babylone, & plusieurs autres seigneuries tenoient des Iuifs : & qu'en toutes les annees on enuoyoit messagers porter force or & argent

La nation Iudaïque de grande estenduë & fort peuplee.

au temple qu'on amassoit des premices & offrandes, que faisoient les Iuifs : & combien qu'il leur fallut passer des chemins fascheux, & non frayez, neantmoins les reputoient aisez & battuz, d'autant qu'il leur sembloit qu'ils les menoient droict au seruice de Dieu. Craignant doncques Petronius, & à bonne raison, que les gens de par de là, oyans le bruict de ceste nouuelle dedicace & adoration de Caius, ne se leuassent soudainement contre luy, & le surprissent les vns d'vn costé, les autres de l'autre, en l'enuironnant en cercle tout à l'entour, & ne luy fissent tant à luy, qu'à ses gens beaucoup de mal, estans enfermez au milieu, retardoit, faisant ces discours en son esprit: mais puis apres estoit tout destourné par autres raisons contraires, disant en luy mesmes, C'est le commandement d'vn maistre, & jeune homme, lequel juge tout ce qu'il luy vient à la fantasie estre profitable, & veut que ce qu'il a vne fois arresté, soit dépesché, encores qu'il fust le plus dommageable du monde: c'est vn homme plein d'orgueil & opiniastre, lequel sautant par dessus la nature humaine, s'enregistre au nombre des Dieux : le danger de ma vie y pend, soit que j'y contredie, soit que j'y obeïsse : si j'obey, ce sera auec vne guerre dont on ne sçait qu'elle en sera l'issuë: si j'y contredy, c'est fait de moy, & en est le danger tout certain. Or plusieurs Romains qui manyoiẽt les affaires de la Syrie, auec luy, furent d'aduis qu'on obeïst aux commandemens de Caius, sçachans bien que les coleres & vengeances d'iceluy tomberoiẽt sur eux pre-

Anxieté de Petronius.

lierement, comme estans en partie cause que ce qui auroit esté commandé, n'auroit esté fait. Cependát l'œuure & fabrique de la statuë donna vn delay pour faire plus ample & meure deliberation: par ce qu'on n'en enuoya point de Rome (ce qui aduint, à mon aduis, par la prouidence de Dieu, soustenant secretement la main de ceux à qui on fait tort) ny fut commandé de faire transporter la meilleure, & la plus estimee de la Syrie: autrement si cela eust esté mandé, la guerre se fust incontinent esmeuë, quant & quant l'iniustice & violement des loix, & auparauant qu'on eust le loisir de penser à ce qui estoit profitable: car quand les soudains & grands affaires tombent tout à coup & à la foule, alors ils rompent la force de la raison: seulement fut commandé qu'elle fust dépeschee en quelque lieu proche du temple. Suiuant ce Petronius fit venir de la Phœnicie tous les plus excellens ouuriers & du meilleur esprit qu'on peut choisir, & leur fit liurer la matiere, lesquels besoignerent en la ville de Sydon. Cela fait, il enuoya querir les plus grans & honorables des Iuifs, les Sacrificateurs, les magistrats, pour leur faire entendre le mandement de Caius, & aussi pour leur conseiller, d'endurer les commandemens de leur seigneur: qu'ils missent deuant les yeux les maux qui se presentoient: que les plus puissantes forces de l'armee de Caius estoient toutes prestes pour couurir tout le pays de morts. Or pensoit-il qu'apres que ceux-cy auroient esté adouciz par ses remonstrances, de là en apres il pourroit mettre

Petronius fait entendre aux Iuifs le vouloir de l'Empereur.

aiſément en la teſte à toute la commune, qu'il n'y falloit point contredire; mais il s'abuſoit bien: car on dit qu'aux premieres paroles de la harangue qu'il fit, les Iuifs furent eſtonnez, & apres qu'ils entendirent la verité du mal, & que c'eſtoit à bon eſcient, ils demeurerẽt tous tranſſiz de frayeur, de telle ſorte qu'ils ne pouuoient plus parler, & ne faiſoient que jetter & épandre de leurs yeux, comme de fontaines, des larmes en grande abondance, s'arrachãt la barbe & les cheueux de la teſte, & diſans ces paroles: Que veut dire celà, qu'ayans cy deuant tant ſouffert pour paruenir à vne heureuſe vieilleſſe, heureux que nous eſtions, nous voyons maintenant ce que pas vn de nos anceſtres n'auoit auparauant veu? De quels yeux pourrons nous le voir? nous les arracherons pluſtoſt, & les jetterons au loin auec noſtre vie miſerable & ennuyeuſe, au parauant qu'ils voyent ceſte meſchanceté, ce ſpectacle indigne d'eſtre veu, d'eſtre ouy, & entendu. Ainſi ſe pleignoient ces pauures gens. Sur ces entrefaites ceux de la ſaincte cité, & de tout le pays prochain, ayans entendu ce remuëment: tous d'vn meſme accord s'aſſemblerent, & comme ſi la dêtreſſe & paſſion cõmune leur euſt donné le mot du guet, ſortirent tous à la foule d'vne telle furie, qu'ils quitterent toutes vuides les villes, les bourgades, les maiſons, & s'en allerent droit à la Phœnicie, où eſtoit Petronius. Les gens de Petronius voyans ceſte multitude infinie, qui venoit d'vne ſi grande roideur, accoururent vers luy, luy annonceant qu'il ſe donnaſt de garde, & qu'ils s'attendoient

Plaintes & doleances des Iuifs.

Ceux de Ieruſalem viennent faire leurs plaintes à Petronius.

bien d'auoir guerre : peu apres luy vindrent dire que ce n'estoit point vne armee. Ainsi ceste trouppe de Iuifs soudainement comme vne nuée s'espandit & remplit toute la Phœnicie, tellement qu'elle fit peur à ceux, qui n'auoient point encores veu vne nation si peuplee. Si tost qu'ils furent arriuez, le cry fut si grand auec pleurs & battemens de poittrine, qu'ils estourdissoient les oreilles des assistans, lesquelles ne pouuoient endurer le grand bruit qu'ils faisoient : car combien qu'ils eussent cessé de crier & braire, neantmoins le bruit ne cessoit point: mais duroit encores, faisant retentir tout le lieu: aprés celà vindrent aux requestes & prieres telles, que les temps miserables ont coustume de bastir & dresser. Or ils estoient partis en six rãgs des vieux, des jeunes, & des enfans : & de l'autre partie des vieilles femmes, des jeunes, & des filles : mais si tost que Petronius eut esté aduisé d'vn lieu haut, où il estoit, tous les rangs soudainement, comme si on leur eust commandé, cheurent tout plat à terre, jettans certains hurlemens pleins de pleurs auec prieres. Ce que voyant Petronius, leur commanda de se leuer, & de s'approcher plus prés de luy: eux se leuans à grãde peine, tous couuerts de poudre, dégouttans de larmes, se mettans les deux mains derriere le dos à la guise & façon des condamnez, se presenterent à luy. Alors la compagnie des anciens se dressant en pied, & luy faisant la reuerance, luy dit ces mots : Nous sommes sans armes, comme tu vois : combien qu'aucuns, nous voyans venir par deuers toy, t'ont rap- *Harangue des anciens à Petronius.*

porté que nous estions tes ennemis : nous auons retourné en arriere nos mains que Nature à baillé à vn chacun pour se defendre: où elles sont, ne peuuent faire mal : offrans nos corps aux certains coups qu'on nous voudra donner, pour nous faire mourir. Nous t'auons amené nos femmes, nos enfans, & toute nostre famille, à toy, qui és gouuerneur de ce pays, & representes Caius : nous nous mettons à genouil deuant toy, comme si c'estoit deuant la personne de Caius: n'ayans laissé ame au logis, à fin que tu nous sauues tous, ou que tu nous faces mourir. Seigneur Petronius, nous sommes de nostre nature paisibles, & tels aussi esprouuez par faits, d'autant que le soin que nous auons à nourrir nos enfans, nous induit à cela. Nous auõs esté les premiers de tous ceux de la Syrie, qui se sont rejouis de l'aduenement de Caius à l'Empire, qui fut lors que Vitellius, duquel tu és le successeur, faisoit sa residence en nostre ville, auquel les lettres en furẽt enuoyees & de nostre ville, le bruit en courut par toutes les autres. Nostre temple a il reçeu tout le premier des sacrifices pour l'Empire de Caius, à fin qu'il fust tout le premier, ou luy seul priué de la religion de son pays? Nous quittons nos villes, nous sortons de nos maisons & possessions des champs : nous offrirons de bon cœur nos meubles, nos tresors, & richesses, & generalement tous nos biens & vtensiles de maison, lesquels nous ne penserons point donner, mais plustost les prendre en pur don. Nous ne demandons qu'vne seule chose, qu'on ne face rien de nou-

Vitellius Gouuerneur de Syrie.

ueau en nostre tẽple, & qu'il soit maintenu en l'estat, que nous l'auons receu de nos ayeuls & ancestres: si on ne nous octroye cela, nous nous offrons tous à la mort, de peur qu'estans en vie, ne voyons vn mal plus grief, que n'est la mort. Nous auons entendu que les gens d'armes tant de pied que de cheual, sont tous prests pour nous cõbattre, si nous allons au contraire de la dedication & adoration de Caius : il n'y a personne si dépourueu de sens & d'ẽtendement, lequel estant seruiteur voulust estre cõtraire à son maistre. Nous nous laisserons volontiers coupper la gorge. Qu'ils nous tuent, qu'ils nous assomment, qu'ils nous taillent en pieces, sans combatre & sans espandre leur sang : qu'ils facent tous actes de vainqueurs. Qu'est-il besoin d'armee? Quand à nous, beaux sacrificateurs, commencerons les premiers à faire les sacrifices. Nous presenterons au temple nos femmes, & serons meurtriers d'icelles : nous presenterõs nos freres & nos sœurs, & serons meurtriers de nos freres & nos sœurs : presenterons nos fils & nos filles, qui selon l'âge sont sans malice, & serons par ce moyen meurtriers de nos enfans. il faut que ceux qui souffrent des maux tragiques & piteux, vsent aussi de mots tragiques & piteux. cela fait estans tout debout au milieu d'eux, & lauez de nostre propre sang (car tels lauemens sont propres à ceux qui veulent aller en enfer) nous y meslerõs parmy le nostre propre, en nous couppant la gorge dessus eux. Telle sera l'ordonnance des morts. De ce, Dieu ne s'en courroucera pas: par ce que nous auons

eu esgard à deux choses: à l'obeïssance que nous deuons à l'Empereur, & à l'entretenement de nos saintes loix, lesquelles nous deuons auoir en si grande recommandation, qu'il ne nous doit chaloir de nostre vie, quand il est question de l'honneur d'icelle. Nous auons reçeu vne fable fort ancienne, laquelle nous a esté laissee par gens lettrez de la Grece: Que la teste de Gorgon auoit si grande vertu, qu'elle faisoit deuenir ceux qui la regardoient en pierres & cailloux: or combien que ce soit vne fable controuuee, si est ce que les grans cas fortuits, qui auiennent contre l'opinion des hommes, nous monstrent la verité. Le couroux du maistre cause la mort, ou autre chose semblable, qui approche de la mort. A ce propos si tu enuoyois ce que toutefois n'aduienne, quelqu'vn des nostres au temple pour voir la statuë de Caius, ne penses-tu point que celuy-là seroit tourné en pierre, ayant les yeux glacez & transsis, & ne se pouuant remuer? Sur la fin, nous te ferons Petronius, ceste requeste, qui est tres iuste. Nous ne disons point qu'il ne te faille faire ce qui t'est commandé: mais nous demandons seulement vn delay, te supplians bien fort de le nous donner, afin que nous depeschions vn ambassadeur à nostre Seigneur: car paraduenture nous luy donnerons à cognoistre par nos raisons, quelque chose de l'honneur de Dieu, ou bien nous luy mettrons en la teste qu'il faut garder & maintenir nos loix en leur entier, & qu'il n'est pas raisonnable que nous soyons mis plus bas que les autres nations, voire que celles qui de-

Fable du chef de Gorgon.

meurent au bout du monde, ausquelles on a octroyé de garder les loix de leur pays, ou que les arrests de son ayeul & bisayeul ne doiuent estre abolis, lesquels ont sellé & aproué soigneusement nos coustumes: peut-estre qu'ayant ouï ces remonstrances il sera adoucy & amolly. Les aduis des grans personnages ne demeurent pas tous-jours en vn mesme estat: car combien qu'ils soient quelquefois pleins de colere, cette colere toutesfois s'esuanoüit à la longue. Nous auons esté accusez à tort: permets que nous remedions aux faux faits qu'on nous a mis sus. C'est vne chose bien fascheuse que de condamner les personnes, sans que leur procez leur soit fait. Que si ne pouuons venir à bout de nostre entreprise, quel empeschement auras tu d'executers ce que maintenant tu penses en ton esprit? Ne rogne & n'oste point, au parauant nostre ambassade, les bonnes esperances de tant de millions d'hõmes, qui ne trauaillent pour le gain, ains pour la religion, & l'honneur de Dieu. Combien que nous faillons en disant celà: car y a il vn gain plus proffitable aux hommes, que la Sainteté? Voylà ce que disoient ces bonnes gens, ne faisans que haleter, sanglotter & prononcer leurs mots à demy, d'angoisse & soucy qu'ils auoient: car la sueur degoutoit de toutes les parties de leur corps, auec vne continuelle abondance de larmes, tellement que ceux qui les oyoient en auoient compassion; Petronius mesmes, par ce qu'il estoit de son naturel doux & benin, & se laissoit aisément aller à ce qu'il voyoit, ou qu'on luy disoit. Or il trou-

Condamner sans ouyr les parties.

le gain de la pieté.

Petronius esmeu de commiseration.

ua leurs remonstrâces bonnes & raisonnables: auec ce fut saisi d'vne grande pitié de les voir en cette angoisse, de maniere que se leuant de son siege, consultoit auec les assesseurs & conseillers de ce qu'ils auoient à faire : & voyant que ceux, qui auparauant leur auoient esté du tout contraires, doutoient, & que la plus grande partie des iuges panchoit & se tournoit à la misericorde, se resiouïssoit, combien qu'il cognust le naturel de l'Empereur, & sceust qu'il n'estoit possible de l'appaiser, quãd il estoit courroucé: auec cela il auoit, comme il sembloit, quelque amorce & flammesche de la philosophie & religiõ des Iuifs, fut ou qu'il eust autrefois estudié en leurs sciences, & appris quelque chose depuis qu'il fut gouuerneur de toutes les prouinces de l'Asie & de la Syrie, aux villes desquelles se trouuoient force Iuifs: fut qu'il eust l'esprit & le naturel si bon, qu'il apprist de luy-mesmes, sans auoir affaire de personne, toutes choses dignes d'aprendre: au reste Dieu enuoye volontiers aux gẽs de bien de bõs auis, profitables tãt à eux qu'aux autres: ce qui auint. Que fut-il dõq cõclu & arresté? De ne haster point les ouuriers & leur faire entẽdre qu'ils eussent à forger vne statue bien ouuree, & qu'ils se prinssent garde, tant qu'il leur seroit possible, qu'elle fust de la sorte de celles qu'on appelle patrons & originaux, à fin qu'elle durast plus long temps: car les choses qui sont faites tout à coup, decheent incontinent: mais quand elles sont faites auec trauail & science, durent long temps. Or il ne leur octroya pas l'ambassade qu'ils de-

Dieu Autheur des bons aduis.

mandoient, par ce qu'il ne faisoit pas seur pour eux de se rapporter de leurs affaires à celuy qui pouuoit tout: tellement qu'il ne leur refusa pas totalement ce qu'ils demandoient, ny leur accorda aussi du tout: estans tous les deux dangereux. Il fut doncques aduisé pour le meilleur qu'on rescriroit à Caius des lettres, par lesquelles on n'accuseroit point les Iuifs, ny declareroit-on à la verité leur requeste & volonté contraire, mais qu'on blasmeroit la tardiueté de l'ouurage, d'autant que l'appareil de la statuë requeroit certain espace de temps, dedans lequel elle fust faite: cependant que le temps apporteroit de grandes occasions raisonnables, pour prolonger le delay au contentement de Caius, lequel non parauanture, mais necessairement & par contrainte, accorderoit ce qu'ils demandoient: car le fruict du bled estoit ja en sa force & vigueur, comme aussi celuy des autres semailles, & estoit à craindre que les hommes, pour le desespoir qu'ils auoient pris de leurs coustumes abolies, ne se soucians plus de leur vie gastassent leurs terres, & bruslassent les biens, tant du plat païs, que des montaignes: or il falloit prendre garde à la cueillette des grains, & des fruits des arbres, parce qu'ō auoit entendu, & estoit grand bruit, que l'Empereur deuoit aller en Alexandrie par l'Egypte, & qu'vn tel Empereur ne voudroit passer la haute mer auec dangers, tant pour la grande multitude des nauires qui le suiuroient, qu'aussi pour le soin de son corps: tellement qu'il luy seroit plus aisé de faire le tour par l'Asie & la Sy-

Resolution du conseil de Petronius.



rie, d'autant qu'il pourroit chaque iour s'embarquer & descendre: auec ce, qui est bien considerable, il ne menoit pas auec luy des nauires grosses, mais beaucoup de longs vaisseaux, pour la nauigation desquels les riuages sont plus commodes, comme aux gros & lourds la haute mer. Il estoit donc necessaire de faire prouision de fourrages pour les bestes, & nourritures pour les hommes par toutes les villes de la Syrie, & principalemẽt celles du riuage. par ce qu'il deuoit arriuer vn grand nombre de gens tant par terre, que par mer, venant non seulement de Rome & d'Italie, mais aussi des autres pays, gentils-hommes, gens-d'armes, gens de cheual, gens de pied, mariniers, & valets, qui n'estoient pas moins que les gens-d'armes: & si n'estoit pas assez d'en auoir suffisance, mais il en falloit auoir de superfluité, le voulant ainsi Caius. Pour ces raisons on pensoit que quand Caius auroit leu ces lettres, non seulement il n'en seroit marry, ains aussi loüeroit la pouruoyance de ceux, qui auroient pris ce delay, non pour fauoriser les Iuifs, mais pour serrer les fruicts & biens de la terre. Ayans donques les assesseurs & conseillers approuué cet aduis, Petronius commanda à son secretaire d'écrire les lettres, & si choisit pour les porter gẽs à deliure, & tout accoustumez aux destroits des grands chemins. Estans les Messagers arriuez, presenterent les lettres à Caius, lequel, en les lisant, deuenoit tout bouffy, & se coleroit, faisant signe à chaque mot qu'il lisoit. Quand il eut acheué de lire, il frappa ses mains les vnes

Gestes de l'Empereur lisant les lettres de Petronius.

contre les autres, en disant : Et bien, Petronius, tu n'as point accoustumé d'écouter ton Empereur. Les autoritez & puissances, qui t'ont esté continuées jusques à present, t'ont enflé: il semble que tu ne cognois point Caius, ny mesmes pour en auoir ouï parler: auãt qu'il soit peu de temps, tu essayeras que c'est de luy: tu as biẽ soin des loix des Iuifs, & d'vne nation qui m'est ennemye: & ne tiens compte des commandemens de ton Empereur : tu as craint vne multitude de gens, comme si tu n'eusses pas eu à ton commandement les forces toutes prestes tant redoutees aux nations Orientales, & aux Rois Parthiens: tu as eu pitié de ces gens-là & y as eu plus d'égard, qu'à Caius: tu couures ton excuse d'vne moisson, sous couleur & pretexte de laquelle tu dis auoir differé, elle te sera cher venduë auant qu'il soit peu de temps, tu la sentiras sur ta teste, laquelle te sera moissonnée sans aucun pretexte & excuse. Tu remets toute la faute sur la cueillette des fruits, & preparatifs qu'il faut faire pour nostre aduenement, & dis que cela en est cause: ie veux que la disette & necessité de viures ait enuahy la Iudée : n'y a-il pas d'autres regions prochaines, & autãt heureuses en rapport, cõme la Iudee, suffisantes pour fournir ce qui nous estoit de besoin, & à suppleer l'insuffisance d'vne seule? Mais pour quoy est-ce que ie me garde de frapper ? Pourquoy declareray-ie ma volonté ? Celuy qui deuoit receuoir son loyer, sente le premier sa ruïne. Ie n'en parleray plus, ie ne laisseray pas pourtant de luy vouloir mal. Apres ces parolles s'estant

Responce de Caius à la lettre de Petronius.

vn peu arresté, il se mit à dicter à vn de ses secretaires la responce à la lettre de Petronius, le loüant, comme il sembloit, de son bon esprit, d'auoir si biẽ preueu ce qui deuoit aduenir. car il craignoit grandement les Gouuerneurs des Prouinces, qui auoient les moyens tous prests pour remuër les affaires, & principalemẽt ceux qui cõmandoient aux grandes armées des grãds pays, comme estoient celles prés d'Euphrates du côté de la Syrie. à raison de ce, il entretenoit cet homme de belles paroles & lettres pour quelque temps: pendant lequel il cachoit & celoit sa fascherie, estant fort courroucé. Quelques iours apres il escriuit d'autres lettres à Petronius, par lesquelles il luy enchargeoit sur tout, de ne se soucier de quelque chose que ce fust, sinon de dresser vistement au temple sa statuë: alors les moissons estoient faites, & les grains transportez, parquoy cessoit l'excuse de Petronius, fust-elle probable ou veritable. Quelque tẽps apres arriua le Roy Agrippa, lequel selõ sa coustume, vint salüer Caius, ne sçachant rien de ce que Petronius auoit escrit, ny des premieres & secõdes lettres de Caius; toutefois il deuinoit par cõjectures, par le geste desordonné, & par le troublement des yeux, qu'il y auoit de la boüillante colere. Alors Agrippa pensa & rechercha en luy mesme, estendant le discours de son esprit tãt aux choses petites, que grandes, sçauoir mon, s'il l'auoit offensé ou en faits, ou en paroles: Apres qu'il n'eut rien trouué en quoy il l'eust peu offenser, il eut soupçon, (comme estoit à croire) qu'il s'estoit courroucé à d'autres; mais quãd il vit qu'il le regardoit de

L'esprit dissimulé de Caius.

Autres lettres de Caius à Petronius.

costé, & qu'il ne jettoit sa veuë sur autre des assistans que sur luy: à l'heure eut crainte, & se deliberant plusieurs fois de luy demander s'il estoit courroucé contre luy, se retint craignant d'attirer contre soy le courroux qui s'addressoit aux autres, & ne fust repris de son outrecuidance. Caius voyant qu'il estoit en crainte & doute (car il se cognoissoit fort bien à iuger par le regard apparent, de la volonté & passion secrette de l'homme) il luy dit: Es tu en doute de quelque chose, Agrippa? Ie t'en mettray dehors. D'où vient cela, qu'ayãt vsé tant de temps auec moy, tu ne sçais que ie ne parle pas moins des yeux que de la bouche, en dõnãt ainsi mieux à cognoistre les choses, ou nõ moins? Il semble que tes beaux & bons citoyẽs, qui seuls de tous les autres hommes ne reputẽt point Caius pour Dieu, veulent mourir comme rebelles. I'auois commandé qu'on me dressast dedans leur temple la statuë de Iuppiter: ce qu'ayans sçeu, tous ensemble sont sortis de la ville & des champs en guise de supplians: combien qu'à la verité ce fust pour contreuenir à mes ordonnances. Cõme il en vouloit dire dauantage, le Roy Agrippa, de frayeur qu'il eut, chãgea tout incõtinent de couleur, deuenãt tantost rouge, tãtost palle, tantost noirastre, & terny: quãt & quant fut dés le sommet de la teste iusques aux pieds saisi d'vn frisson, auec vn tremblement & secouëment, qui esbranloit tous les membres & parties de son corps, tellement qu'estans ja les forces corporelles lasches & affoiblies, il s'escouloit: & à la fin, pour auoir le cœur failly, fust tõbé, si au-

Caius Physiognome.

Propos de Caius à Agrippa.

Agrippa surpris de grande frayeur tombe euanouy.

cuns des aſſiſtans ne l'euſſent ſouſtenu, leſquels, ſuiuant le commandement qu'on leur fit, le porterent en ſa maiſon, ne ſentant rien à cauſe de l'eſtonnement & endormiſſement que luy auoient cauſé les maux, qui tout à coup l'auoient aſſailly. Cecy irrita dauantage Caius, & augmenta la haine contre noſtre nation: Car (diſoit-il) ſi Agrippa, qui m'eſt familier & grand amy, & tenu à moy pour les plaiſirs que ie luy ay faits, eſt vaincu des couſtumes & ſtatuts de ſon pays, & y porte plus d'affection, qu'à moy-meſmes: tellement qu'en oyant parler contre icelles, peu ſ'en eſt fallu qu'il ne ſoit mort maintenant de paſmoiſon: que faut-il attendre des autres, veu qu'il n'y a rien, qui les puiſſe demouuoir & diſtraire au contraire? Or Agrippa, eſtant la premiere iournée, & la plus grande partie du l'endemain appeſanty d'vn ſommeil profond, ne cognoiſſoit rien de tout ce qui eſtoit à l'entour de luy; toutefois aſſez tard, & ſur le veſpre, leuant vn peu la teſte, & ouurant auec grand' peine les yeux tout appeſantiz, regardoit les perſonnes, qui eſtoient autour de luy, d'vne veuë trouble & eſbloüie, ne pouuant bonnement cognoiſtre la face d'vn chacun: ſur cela le ſommeil le reprint, & repoſa de meilleure ſorte qu'il n'auoit fait, comme on pouuoit apperceuoir par la diſpoſition de l'aleine & du corps. Quelque temps aprés, eſtant eſueillé, demanda où il eſtoit: Ne ſuis-ie pas (dit-il) au logis de Caius? On luy reſpond: Pren courage: tu es en ta maiſon. Caius n'y eſt pas: tu as aſſez repoſé depuis le temps que tu

Profond ſommeil d'Agrippa

t'es mis

t'es amis à dormir : leue toy vn peu, & t'appuye sur ton coude : recognoy ceux qui sont icy presens : ce sont ceux de ta maison, tes amis, tes affranchis, & seruiteurs, qui t'honnorent, comme ils sont honnorez de toy. Alors, commanceant à reuenir à soy, prenoit garde à la compassion que chacun auoit de luy : ce que voyans les medecins, commanderẽt à plusieurs, qui estoient là presens, de sortir, à fin qu'ils pensassent son pauure corps par onguents, & viande commode, ausquels il dit : Qu'est-il besoin que vous vous souciez d'vn viure delicat, & curieusement appresté ? Ne suffit-il pas à moy miserable d'appaiser la faim, par l'vsage des nourritures communes & necessaires ? Penseriez-vous que ie les prisse, si ce n'estoit pour raison de la derniere aide que mon esprit songe de donner à ceste miserable nation ? Ainsi pleurant ne mangea lors que choses necessaires, sans aucune pitance, & ne voulut point boire de vin, ores qu'il fut bien trẽpé d'eau, ains gousta seulement de l'eau. Cela fait, ce miserable ventre, dit-il, a ce qu'il demandoit. Mais moy que faut-il que ie face ? C'est de prier Caius pour les affaires qui maintenant se presentent. De fait, prenant des tablettes, luy écriuit en ceste sorte : Sire, la crainte & la honte m'ont engardé que ie ne me suis trouué deuant ta face : l'vne détournant de moy les menaces, & l'autre, m'estonnant de la grandeur de ta dignité : mais ceste lettre monstrera mieux ma priere, laquelle humblement ie te presente pour rameau d'oliue. En tous les hommes, Empereur, l'amour de la patrie, & de l'en-

Propos d'Agrippa à ses medecins.

Lettre d'Agrippa à Caius.

tretenement des loix est plantee & entee dés qu'ils sont nais. Tu n'as besoin qu'on te monstre par science & raisons, d'autant que toy mesme vertueusement gardes ton pays, & as en grand honneur & reuerence les coustumes d'iceluy. Or combien que les loix de chaque pays ne soient à la verité bonnes, si est ce qu'elles semblent telles, par ce qu'on n'en iuge pas tant par raison, comme par vne affection & amour qu'on leur porte. I'ay esté nay, comme tu sçais, Iuif: mon pays c'est Ierusalem, dedans lequel le Temple sainct du haut Dieu a esté basty. Ie suis descendu d'ayeulx & ancestres Roys, dont la plus-part estoient Pontifes & souuerains Sacrificateurs, de laquelle dignité ils faisoient plus de compte que de la Royauté, estimans que d'autant que Dieu est different de l'homme en l'excellence, d'autãt aussi l'estat du Põtife estoit plus excellent que le Royal; par ce que l'vn tend au seruice de Dieu, & l'autre au soin des hommes. Estant si obligé & attenu à ceste nation, à mon pays, au temple, ie te prie pour tous: pour la nation, à fin qu'elle ne se mette point en teste vne opinion contraire à la verité, ayant esté tousiours dés le commencement, affectionnee à toute vostre maison, & s'estant portee enuers elle deuotement & sainctement: car en tout ce qui luy a esté permis & loisible de sainctement faire, ses loix sauues, elle n'a pas esté la derniere, & n'en doit rien à toutes celles d'Asie & d'Europe, soit en prieres, soit en presens qu'on offre au temple, soit en la multitude des sacrifices qui se font non seulement aux festes so-

Agrippa natif de Ierusalem.

lemnelles, mais aussi tous les iours, estans entiers & parfaits : en ce faisant elle ne declare pas tant de la langue & de la bouche sa bonne affection, qu'elle fait par les secrettes volontez de l'ame, ne publiant point l'amitié qu'elle porte aux Cesars, mais la donnant à cognoistre par effets veritables. Il faut maintenant que ie parle de la saincte Cité : Celle là (comme j'ay dit) est mon pays, & est la principale ville, non d'vne seule region de Iudee, mais de plusieurs autres, à cause des peuplades qu'elle auoit auec le temps establie tant aux proches contrees, comme en l'Egypte, en la Phœnicie, en la Syrie, & en celle aussi qu'on appelle la basse, qu'en d'autres plus lointaines, comme en la Pamphylie, en la Cilicie, & d'autres parties de l'Asie, iusques à la Bithynie, & sein & dedans du Pont, & mer Euxine : semblablement aux parties de l'Europe, comme en la Thessalie, en la Beotie, en la Macedoine, en l'Ætolie, en l'Attique, en Argos, & à Corinthe, qui sont les principales parties du * Peloponnese. Qui est plus, non seulement des Prouinces de la terre ferme sont pleines des peuplades des Iuifs, ains aussi les plus renommees Isles, comme * l'Eubœe, Cypre, * Crete. Ie ne parle point de celles qui sont par delà Euphrates, lesquelles, hormis vne petite partie de Babylone, & quelques Seigneuries, sont habitees des Iuifs, estans toutes de grand raport. Parquoy si mō pays peut impetrer quelque grace & faueur de toy, non seulement vne ville, mais infinies autres, qui sont basties en chaque climat de la terre habitable receuront

Grande maistrise & preeminence de Ierusalem.

* *Maintenant dite, la Moree.*

* *Maintenant dite Negre Pont.*

* *Maintenant Candie.*

vn grand plaiſir & bien fait de toy : Celles de l'Europe, celles de l'Aſie, celles de l'Affrique, celles qui ſont en terre ferme, & celles qui ſont aux Iſles baſties au riuage de la mer, ou au milieu de l'Iſle. Or il eſt bien ſeant à la grandeur de ta fortune, qu'en faiſant plaiſir à vne ville, tu en faces auſſi à vne infinité d'autres, à fin que par toutes les parties de la terre habitable ta loüange ſoit chantee, & qu'on face retentir tout d'actions de graces & de loüanges : Tu as honoré les pays d'aucuns de tes amis, de tout le droit de bourgeoiſie Romaine, de ſorte que ceux qui peu auparauant eſtoient ſerfs, ſont deuenuz, à la fin, maiſtres des autres, & ſi ne ſe reſſentent pas plus du bien qui leur a eſté fait, que les Seigneurs qui les ont fait. Quant à moy, ie ſçay biẽ que i'ay vn maiſtre & Seigneur : auſſi ſçay-ie bien que ie ſuis retenu au nombre de ſes amis, n'eſtant point pour le regard de la dignité le dernier à beaucoup d'autres, ny auſſi, pour le regard de l'amitié le ſecond à pas vn, à fin que ie ne die le premier : & ce tant par ce que la nature l'a ainſi ordonné, que pour la multitude des plaiſirs dont tu m'as enrichy : toutefois ie ne ſuis pas ſi hardy de demãder pour mon pays, ie ne dy pas le droit de bourgeoiſie Romaine, ny, qui eſt moins, la liberté, ou eſtre franc & exempt des tributs : mais ie demande ce qui eſt aiſé à donner, ta grace, laquelle ne te peut eſtre dommageable en la donnant, & ſi eſt tres-vtile au pays, qui la reçoit de toy. Quel plus grand bien auſſi pourroit-il aduenir aux ſujets, que d'auoir vn Prince doux & gracieux ? Premiere,

ment, Empereur, ton aduenement à l'Empire tant desiré fut annoncé en Ierusalem, & de celle sainte ville la renómée de ton authorité courut iusqu'aux autres endroits: pour cette raison elle merite bien d'impetrer ce don de toy: car comme aux familles les fils aisnez emportét le droit d'aisnesse, d'autant qu'ils sont les premiers, qui ont donné le nom heureux de pere & de mere à ceux, qui les ont engendrez: aussi, puis que de toutes les villes Orientales celle-là a esté la premiere, qui t'a saliié & publié Empereur, il est raisonnable que les habitans d'icelle reçoiuent de toy plus grans biens, ou pour le moins de semblables. Apres auoir discouru tant de choses raisonnables, & par ce moyen prié pour mon païs, ie viens pour le dernier à la priere du temple. Ce temple, Mon seigneur Caius, lequel a esté basty des mains d'hommes, ne receut iamais aucune image, par ce qu'il est la maison de Dieu: car les œuures des peintres & tailleurs d'images ne sont qu'images & remembrances de dieux sensuels: tellement que nos ancestres ont estimé chose meschante & malheureuse de peindre ou former l'inuisible. Agrippa ton ayeul a visité & honnoré ce Temple, Auguste aussi commanda par lettres, qu'on y enuoyast de tous costez des premices, dont fut fondé vn sacrifice de tous les iours: ta bisayeule aussi l'a visité: de sorte que ny Grec, ny Barbare, ny * satrape, ny Roy, ny ennemy mortel, ny sedition, ny guerre, ny captiuité, ny pillerie & degast de champs, ny autre chose quelconque apporta cette nouueauté au Temple, que quel-

Le temple est la maison de Dieu

Le temple sainct respecté des Empereurs.

** C'est en langue des Perses, Seigneur.*

que image, ou remembrance, ou autre chose faite des mains des hommes, y fust dressee: car combien que les habitans du pays portassent mauuaise affection aux Iuifs, si est-ce qu'ils auoient hôte & crainte de destruire quelqu'vne de leurs anciennes coustumes, qui eust esté au deshonneur du Createur & Pere de cest Vniuers: aussi sçauoient-ils bien que de telles choses n'en pouuoit venir que miseres & maux insupportables enuoyez de Dieu. Pour ceste cause ils se donnoient bien garde de semer vne méchante semence, craignãs qu'ils ne fussent contrains d'en recueillir les fruits à leur perte & ruine. Mais pourquoy est ce que ie te recite des tesmoins estrangers, veu que ie t'en puis representer plusieurs autres de tes plus proches? Marcus Agrippa t'on ayeul du costé de ta mere, vint en la Iudee, lors qu'Herode mon ayeul regnoit en celle region, & daigna bien monter de la mer en la maistresse ville, laquelle est situee au milieu de la terre. Apres qu'il eut regardé soigneusement le temple, l'accoustrement & parure des Sacrificateurs, la pureté & netteté des habitans, il fut fort aise, estimans auoir veu vne chose magnifique, & si grande, qu'il n'est possible de dire plus; tellement qu'il ne tenoit autres propos auec ceux de sa compagnie, que de la loüange du temple, & de tout ce qui estoit en iceluy. Tant de iours donques qu'il seiourna en la ville, pour faire plaisir à Herode, il alla au tẽple, se resiouïssant de voir le bel appareil des sacrifices, les seruices qu'vn chacun selõ son deuoir, faisoit aux sacrifices des hosties, & aux ce-

M. Agrippa ayeul maternel de Caius, visite le temple de Ierusalem.

Ierusalem situee en la Mediterranee.

remonies d'icelles, de l'ordre, de la Majesté, qui estoit au grand Sacrificateur, quand il estoit accoustré de la lõgue robe sacree, & presidoit aux autres Sacrificateurs. Apres qu'il eut embelly le tẽple d'autant de presens qu'il estoit possible, & fait plaisir aux habitans en toutes choses quelconques, qui n'estoiẽt point dommageables, & qu'il eust remercié beaucoup de fois Herode, estant aussi infinies fois remercié de luy, il fut cõuoyé iusques à tous les ports de mer par ceux des villes, & contrees, qui luy jettoiẽt des fueilles & rameaux, l'ayant en grand estime pour sa deuotion. Qu'a fait encores ton autre ayeul Tibere Cesar? N'a il pas monstré vne telle volõté? certainement en vingt trois ans qu'il a esté Empereur, il a gardé l'ancienne religion du temple, n'abolissant ny remüant rien d'icelle: Ie te puis racõter sa bonne volonté qu'il nous a monstree, combien que j'aye enduré infinis maux durant sa vie: mais la verité est aimable, & à toy agreable. Il y auoit vn nõmé Pilate, cõmis au gouuernement de la Iudee par les gouuerneurs d'Asie: celuy-là, non tãt pour l'honneur de Tibere, que pour faire dueil au peuple, dedia au Palais d'Herode, qui estoit dedans la cité saincte, des boucliers dorez, n'ayãs aucun trait d'image, ny d'autre chose defenduë, hormis vn titre necessaire, lequel donnoit à cognoistre deux points, celuy qui auoit dedié, & l'autre auquel on auoit dedié. Si tost que cela eust esté apperceu & publié, les habitãs s'amasserent tous, & prenãs auec eux les 4. fils du Roy, lesquels n'estoient moindres en riẽ aux autres Roys, fust ou pour le regard de

Ponce Pilate gouuerneur en Iudee, feit eriger des boucliers dorez en Hierusalem.

la dignité, ou pour le regard des biens, & les autres de la mesme race & famille, & aussi les plus grands seigneurs du pays allerent prier Pilate, qu'il fist oster ces nouueaux boucliers, & qu'on ne remuast point les coustumes du pays, qui auoient esté de tout temps & ancienneté maintenuës par tous les Roys & Empereurs: mais luy n'en voulut rien faire, & leur contredit fort & ferme: aussi estoit-il de son naturel opiniastre & dur: ce que voyans s'escrierent tous contre luy, & luy dirent: *Ne fay point des troubles, n'esmeu point la guerre, ne romps point la paix: ce n'est pas chercher l'honneur de l'Empereur, que mespriser les loix anciennes: ne cherche point à faire mal à nostre nation soubs tel pretexte. Tibere ne veut point qu'on change rien de nos coustumes: si tu veux soustenir le contraire, monstre nous ou vn mandement, ou vne lettre, ou quelqu'autre chose semblable, à fin que nous ne nous addreßions point à toy, mais enuoyons vers nostre Sire, pour l'en prier.* Ceste derniere parole le poignit, & le piqua plus que les autres, craignăt veritablement qu'ils n'enuoyassent des ambassades par deuers Tibere, & qu'on ne descouurit les crimes & fautes qu'il auoit commises durăt le temps de sa charge, les corruptions, les torts, les pilleries: les tourmens, les efforts, & menaces, les meurtres des personnes non condamnees, la démesuree & insupportable cruauté. Cest homme doncques, estant fasché & courroucé, ne sçauoit ce qu'il auoit à faire, d'autant qu'il n'osoit commander qu'on ostast ce qui auoit esté dedié, ny vouloit en ce complaire aux sujets, sçachant bien la constance de Tibere en

Remõstrance faite à Pilate.

telles choses. Les Seigneurs voyans celà, & cognoissans qu'il se repetoit de ce qu'il auoit fait, combien qu'il ne voulust pas qu'on s'en apperceust, escriuirent à Tibere des lettres pleines d'humbles prieres. Tibere ayant leu comme Pilate auoit parlé, & cõme il les auoit menacé, se courrouça d'vne telle façon, combien qu'il ne fust pas aisé à se courroucer, qu'il n'est besoin de le dire, parlant assez la chose d'elle-mesme. Incontinent, sans remettre au l'endemain, il escriuit à Pilate, le reprenant, & blasmant infinies fois sa nouuelle audace, & luy commandant d'oster soudainement ces boucliers, lesquels furent transportez de la ville capitale en la Cesaree proche de la mer, surnommée de son bis-ayeul, Auguste: à fin qu'ils fussent dediez au temple, qui luy auoit esté consacré, par ce moyen deux points furent gardez, l'honneur de l'Empereur, & l'anciẽne coustume de la cité. Alors c'estoient des boucliers, esquels n'y auoit point d'image peinte: mais maintenant on parle d'vne grande statuë alors ce qui estoit dedié: se mettoit en la maison des Lieutenans: mais cecy, comme on dit, doit estre dressé dedans le secret Oratoire du Temple, où le grand Sacrificateur entre seulement vne fois l'annee, sçauoir est au temps du jeusne, qu'il brusle des senteurs, priant Dieu, selon la coustume du pays: qu'il luy plaise d'enuoyer abondance de biens, & bõne annee, & quant & quant la paix à tous les hommes. Que s'il auient que quelqu'vn, ie ne dis point Iuif seculier, mais Sacrificateur depuis le premier jusqu'au dernier y

Tibere aduerty de l'audace de Pilate, le reprend bien aigrement.

Les boucliers transportez en Cesaree.

entrast apres le grand Sacrificateur, ou auec luy, voire, qui est bien autre chose, si mesme le grand Sacrificateur y entroit deux iours de l'annee, ou en vn iour trois fois ou quatre fois, on le feroit mourir sans aucune mercy & pardon, tant le Legislateur a eu en recommandation la garde de ce secret oratoire, lequel il a voulu qu'il fust ainsi entretenu sans qu'on y entrast & touchast. Combien donques à ton aduis, se trouueroient des personnes deuotes, qui volontairemẽt souffriroient la mort, s'ils voyoiẽt que la statuë y fust portee? Quand à moy il me semble qu'apres qu'ils auroient couppé la gorge à leurs enfans, & à toute leur famille, qu'à la fin ils se tueroient sur les corps de ceux de leur famille gisans en terre. Voylà ce qu'a ordonné Tibere. Mais qu'a fait ton bis-ayeul le meilleur de tous les Empereurs qui iamais furẽt, & tout le premier, pour sa vertu & prosperité appellé Auguste, qui espandit la paix par toute la terre & la mer, iusques au bout du monde? Quand il ouït dire de ce temple ce qui en estoit, & qu'il n'y auoit en iceluy aucune remembrance forgee de mains d'hommes, laquelle, estant visible, representast la nature inuisible, ne l'eust-il pas en grande estime & reputation? Ouy certainement: aussi n'auoit il pas gousté la philosophie du bord des leures, mais auoit esté suffisamment repeu d'icelle: encores se repaissoit-il presque tous les iours de quelque bon passage, remettant d'vn costé en memoire les bons enseignemens, que son esprit auoit autrefois appris, & de l'autre deuisant auec gens sça-

Auguste auoit le temple en grande estime.

uans qui mangeoient auec luy: car il mettoit la plus grande partie du disner & du soupper aux bõnes sciences, à fin que non seulemẽt le corps, mais aussi l'esprit fust nourry de ses viãdes propres. Or combiẽ que ie puisse prouuer par plusieurs signes & argumens la bõne volonté qu'il nous portoit, ie me cõtẽteray toutefois de deux. Premierement ayant entendu qu'on ne tenoit compte des sainctes Premices, il manda aux commis des Prouinces & Seigneuries, qu'ils permissent aux seuls Iuifs de s'assembler en leurs Synagogues: d'autant que ce n'estoient assemblées d'yurongnes, ny d'insensez, qui ne cherchẽt que trouble & noise, mais escole d'Attrẽpance, & de Iustice, où les hõmes s'exercent à la vertu, contribuans tous les ans les premices dont se font les sacrifices, & les enuoyans par des messagers sacrez au Temple de Ierusalem. En apres il deffendit qu'on ne leur donnast aucun empeschement quand ils enuoyoient leurs presens & offrandes, selon la coustume du pays en Ierusalem: car combien que ce ne soiẽt les propres paroles, toutefois ce les sont en effect & substãce, qu'Auguste leur manda. I'ay mis cy dessous vne seule Epistre pour t'induire à le croire, Monseigneur, que Caius Norbanus Flaccus enuoya, declarãt par icelle ce qui luy auoit esté escrit par Cesar: la coppie de la lettre est telle: Caius Norbanus Lieutenant des Consuls, salut aux Magistrats d'Ephese. L'Empereur Cesar m'a escrit qu'il a entendu que les Iuifs, de quelque part qu'ils soiẽt, sont assẽblez selõ leur anciẽne coustume

Deux ordonnãces d'Auguste en faueur des Iuifs.

Letres de Caius Norbanus, aux Magistrats d'Ephese.

pour faire cueillette d'argent qu'ils enuoyent en Ierusalem. Il ne veut point qu'on les empesche. Ie vous ay doncques escrit ce mot, à fin que vous sçachiez que ie commande qu'ainsi soit fait. Par là n'appert il pas, Empereur, de la bonne affection de Cesar enuers nous, & qu'il vouloit honnorer nostre temple, veu qu'il permet aux Iuifs, de faire leurs assemblees en public, pour la cuiellette des premices & pour autre seruice de Dieu? Il y a vn autre argument non moindre que celuy-là, lequel monstre euidemment la volonté d'Auguste: car il ordonna que de son propre reuenu, on fist par chacun iour des sacrifices entiers & holocaustes au tres-haut Dieu, qui durent encores iusques auiourd'huy, à sçauoir deux aigneaux, & vn taureau, lesquels il destina à l'autel pour estre immolez & sacrifiez, sçachât bien qu'il n'y auoit point de remembrance ny euidente ny cachee; ainsi ce grand Prince, qui n'estoit à pas vn le second en la philosophie, pensa en luy mesmes, qu'il estoit necessaire qu'ō dediast icy bas à Dieu inuisible vn lieu sacré d'eslite, auquel il n'y eust aucune image visible, & dedans lequel les hommes fissent leurs prieres, pour estre participans des bōnes esperances & estre jouïssans des parfaits biens. De ce maistre, qui monstroit le chemin au seruice de Dieu, vsant ta bis-ayeule Iulia Augusta, embellist le Temple de phioles d'or, de Calices, & d'autres plusieurs dons riches. Comment fit-elle celà, veu qu'il n'y auoit aucune image dedans? car les esprits des femmes sont foibles, & ne peuuent comprendre sinon

Iulia Augusta embellist le Temple sainct de phioles d'or & Calices.

ce qui est sensuel. Celle-là comme elle surmõtoit aux autres choses le sexe feminin, aussi faisoit-elle en cecy, s'estant acquise tant par la science, que l'exercice & l'vsage, ce que Nature luy auoit dénié: tenant quant à l'entendement du masle, tellemẽt qu'elle voyoit si clair qu'elle comprenoit plustost les choses intellectuelles, que sensuelles, estimant cettes-cy n'estre que les ombres. Ayant doncques, Sire, deuant toy ces exemples familiers de la bonne volonté & affection que nous ont porté ceux, dont tu és descẽdu, & par le moyen desquels tu és creu & monté en si haut degré, maintien & garde ce qu'à fait chacun d'eux. Interuiennent & portent la parole pour noz loix les Empereurs enuers vn Empereur, les Augustes enuers vn Auguste, les ayeuls & bis-ayeuls, enuers leur petit fils, plusieurs enuers vn, ne te disãs que ce mot: N'aboly point les statuts des Iuifs, lesquels selõ nostre volonté sont tousiours demeurez entiers jusques à present: car combien que de l'abolition d'iceux n'en auienne point de mal-encõtre, si est-ce que l'incertitude de l'aduenir, n'est pas sans donner crainte aux plus asseurez & hardis, pourueu que nous tenions compte de l'honneur de Dieu. Si ie voulois raconter les plaisirs que tu m'as fait autrefois, certainement le iour me faudroit: aussi ne seroit-il pas seant que ie ne fisse que toucher en pensant le premier & principal fait, en le faisant tomber & couler sur vn autre propos. Mais encores que ie me taise, si est-ce que les choses d'elles-mesmes parlent & crient: Tu m'as deslié des chais-

Les choses sensuelles, ne sont que les ombres des intellectuelles.

nes, desquelles j'estois enchaisné. Qui est celuy qui ne le sçache? Ne m'estreint point doncques, Empereur, de plus griefs & fascheux liens; car ceux là, dont j'estois lié, n'enuironnoient qu'vne partie de mon corps, mais ceux-cy, que j'attens, sont liens de l'âme, lesquels la serrerõt tout par tout. Tu as repoussé loin de moy, la crainte de la mort, laquelle me pēdoit tous les iours deuant les yeux: tellement qu'estant ja de crainte & frayeur mort: m'as fais reuiure, & m'as ressuscité comme du tõbeau: entretiens doncques tousiours celle bonne grace, Empereur, à fin que ton Agrippa ne renonce à sa vie: autrement il semblerà que ce que j'ay eschappé la mort, n'a pas esté tant pour viure qu'en receuant plus grands maux, mourir ignominieusement. Tu m'as par ta grace donné le plus grand & heureus heur, qui puisse auenir aux hommes, qui est mon Royaume: & si à iceluy, qui n'estoit que d'vne certaine contree, tu as adiousté vne autre plus grãde, qui est la Trachonite, & la Galilee. ne vueilles dõques, Sire, m'ayant donné tant de biens, en si grande largesse & abondance, m'oster maintenant ce qui m'est necessaire, ny m'ayant amené en cette lumiere tãt claire & luysante, me faire de rechef tresbuscher dedans les profondes tenebres. Ie quitte volontiers toutes ces grandeurs, & ne refuse point ma premiere fortune: on fera tout ce qu'on voudra de moy, pourueu qu'on ne remue point les statuts de nostre païs: car que diroient de moy ceux de ma nation, ou tous les autres hommes du monde? Il faut de deux cho-

ses l'vne, ou que ie sois traistre aux miens, ou que ie ne sois plus conté au nombre de tes amis. Quel mal me pourroit-auenir plus grand que l'vn ou l'autre? car si ie suis encores nombré au rang de tes amis, on aura opinion de moy que ie suis traistre, si ie n'engarde qu'on face mal à mon pays, & qu'on ne touche au temple: d'autant que vous autres, qui estes grands, auez accoustumé de sauuer les biens de vos amis, qui fuyent vers vos excellences Imperiales. d'autre costé, si tu te fasches en ton cœur contre moy, ne m'enchaisne point, comme a fait Tibere, mais, en m'ostant totalement à iamais l'esperance d'estre lié, commande tout incontinent qu'on m'oste de deuant toy: car il ne seroit pas beau que ie vescusse estant priué de ta bonne grace, laquelle est la seule esperance de mon salut. Ayant escrit cecy & cacheté, l'enuoya à Caius: ce pendant demeura enfermé dedans sa maison, estant en grande détresse & esmoy, & se souciant fort comme les affaires se porteroient: par ce que le danger qu'il mettoit en auant n'estoit pas petit; d'autant qu'il estoit question de la destruction, de la captiuité, & seruage, & du saccagement non seulement de ceux qui demeuroient en la terre saincte, mais aussi de tous les autres Iuifs, qui estoient espanduz par tout la terre. Caius, ayant receu ces lettres, les leut, & s'arrestant à chaque article tantost se courrouceoit, ne luy estant point agreable l'article, tantost estoit fléchy tant pour l'equité & iustice de la cause, qu'aussi pour les prieres: maintenant loüoit Agrippa, maintenant se courrouceoit contre luy, & le blasmoit

Contenance de Caius en la lecture des lettres d'Agrippa.

de la trop grande amitié qu'il portoit à ses concitoyens, lesquels seuls entre tous les autres hommes luy estoient rebelles, & refusoient de l'adorer comme Dieu : il le loüoit de ce qu'il n'ombrageoit, ny cachoit rien : ce qu'il disoit estre signe d'vn cœur franc & libre. Estant donques adoucy, comme il sembloit, donna bonne responce, octroyant à Agrippa le plus grand & souuerain bien, qu'il luy eust peu dõner, qu'on ne dresseroit point sa statuë au Temple. de fait il commanda qu'on escriuit à Poplius Petronius, qui estoit son Lieutenant en la Syrie, qu'on ne fist rien de nouueau au Temple des Iuifs. Or combien qu'il fist cette grace à nostre nation, toutefois il ne la donna pas entiere, mais y mesla parmy vne crainte, qui estoit encores plus fascheuse : d'autant que la lettre portoit ces mots : Mais si aucuns voulans dresser aux villes proches, hors la capitale, des autels, Tẽples, images, statuës, pour moy & les miens, sont empeschez, ceux qui les empescheront, soient incontinẽt chastiez, ou qu'on les amene. Cela n'estoit qu'vn commencement de troubles & guerres ciuiles, & vne abolition, de trauers, des presens qu'il nous auoit donné de droit fil: car se pouuoient trouuer plusieurs personnes, lesquelles plustost pour faire déplaisir aux Iuifs, que pour porter honneur à Caius eussent remply tout le pays de presens & offrandes: en ce faisant les Iuifs, qui deuant leurs yeux eussent veu la ruïne & abolition de leurs loix, ores qu'ils eussent esté les plus patiens du monde, ne l'eussent point souffert : dont fust aduenu

Octroyé à Agrippa que la statuë ne seroit erigee au Temple.

Vne clause de la lettre de Caius bien estrange & pernicieuse.

aduenu que Caius, apres auoir fait punir ceux qui se seroient reuoltez, commanderoit de rechef qu'on dressast au temple sa statuë. Toutesfois par la pouruoyance & soin de Dieu, qui a l'œil sur toutes les choses, & les conduit par sa iustice, il n'y eust pas vn des voisins qui remuast rien, de sorte que les Iuifs ne se deuoient soucier des maux ineuitables, qui estoient tout prests & appareillez à la simple denonciation du premier venu. Mais, pourra dire quelqu'vn, quel profit en reuenoit-il ? car combien que les voisins se reposassent, & ne dissent mot, Caius neantmoins ne se reposoit pas, ains se repentoit desia de la grace qu'il auoit faite aux Iuifs, tellement que faisant reuiure en soy sa premiere conuoitise, commanda qu'on en fist à Rome vne autre grande statuë de cuiure, toute doree, laissant celle de Sidon, à fin qu'il n'incitast point ce peuple à sedition, mais qu'en n'y pensant point, & estant deliuré de tout soupçon, elle fust transportee en cachette par les nauires, & qu'incontinent, sans qu'on s'en apperceust, elle fust dressee au temple. Cela se deuoit faire pendant sa nauigation & voyage d'Egypte : parce qu'il estoit merueilleusement espris de l'amour de la ville d'Alexandrie : en laquelle il auoit grande enuie de paruenir, & y estant arriué y sejourner long temps, cuidant qu'il ne falloit que ceste seule ville pour engendrer, croistre, & augmenter sa dedicace, où il songeoit tant : & qu'elle seruiroit d'exemple aux autres pour l'adorer, estant grande & en belle assiete de terre : car coustumierement les hommes

Finesse de Caius.

Les petites villes ainsi que les hommes de petite qualité ensuiuent la façon des plus grandes.

& villes de petite qualité taschent d'ensuiure les façons de faire des grands personnages, & des villes fameuses. Or il ne falloit point s'esbahir de ceste cassade qu'il nous vouloit donner, d'autant qu'il estoit de son naturel aux autres choses traistre & desloyal, ne gardant point sa foy : de sorte que quand il auoit fait quelque bien, il s'en repentoit incontinent aprés, & quand il auoit delaissé à poursuiure quelqu'vn, c'estoit lors qu'il luy faisoit plus de mal. A ce propos aucuns qui estoient enchaisnez furent dechesnez, & incontinent apres renchesnez, leur faisant souffrir plus grande peine que n'estoit la premiere, à cause qu'il se voyoient descheuz de toute bonne esperance. Il y en auoit d'autres, lesquels ne faisans qu'atendre la mort, nõ par ce qu'ils fussent coulpables d'aucun fait digne de mort, ny d'autre peine plus legere, mais pour la trop grãde cruauté du iuge, estoiẽt condamnez à estre banniz : ceux-là pensoient que ce banissement fust quelque gain soudain qui leur fust aduenu sans y penser, & estoient autant joyeux, comme s'ils fussent retournez en leur pays, pensans auoir échappé le tres-grand dãger de leur vie. Mais il ne passa pas beaucoup de temps qu'il enuoya quelques soldats aprés, qui les tuerent, combien qu'ils ne remuassent point les affaires, & fussent les plus gens de bien & les plus nobles de l'empire, & vescussent aussi paisiblemẽt aux Isles esquelles ils estoient bannis, cõme en leur propre pays, portans heureusemẽt leur mauuaise auenture : par ce moyen il apporta vn dueil miserable & soudain aux mai-

Cruauté de Caius.

sons des grans seigneurs de Rome. Si d'auanture il auoit donné à aucuns de l'argent en pur don, il le demandoit aprés, non comme debte, en recuillant les vsures, & les vsures des vsures: mais comme choses desrobee: tellement que ceux, qui l'auoient pris, receuoient grand dômage: car ce n'estoit pas assez que ces pauures miserables luy rendissent ce qui leur auoit esté donné, mais outre ce ils luy portoient tous leurs biens, dont ils auoient autrefois herité de leurs peres & meres, ou de leurs parens & amis, ou auoient acquis d'eux-mesmes par leur moyen & trauail. Ceux qui pensoient auoir plus de credit enuers luy estoient punis d'vne autre façon, laquelle estoit, à la voir, plaisante, & amiable: parce que ces gens là sous le pretexte d'amitié dépendoient beaucoup aux soudains & legers voyages, dépendoient beaucoup aux bâquets qu'ils faisoient, de sorte qu'ils mettoient toutes leurs richesses en l'appareil d'vn seul soupper: pour à quoy fournir, il falloit prendre de l'argent à vsure, tant estoit grande la somptuosité & luxe de Caius. Pour ceste cause aucuns fuyoient & detestoient sa grace & amitié, l'estimant non seulement inutile, ains aussi dommageable, & n'estre qu'vn appas & embusche d'vn dommage insupportable. Telle estoit l'inegalité & l'inconstance des mœurs de Caius en l'endroit de tous les hommes, & principalement des Iuifs, ausquels il porta si mauuaise affection, qu'il s'appropria leurs oratoires, qui estoient en toutes les villes, apres auoir commencé à ceux d'Alexandrie, & les remplit

La grace & amitié de Caius estoit bien cher venduë.

Caius s'approprie tous les oratoires des Iuifs, fors celle de Ierusalem.

d'images & de statuës, qui representoient sa propre forme & figure, ne se trouuant personne qui luy osast contredire. Il ne restoit plus que le temple de la saincte cité, auquel on n'auoit point touché, auec le droit * d'Asyle & franchise, il vouloit conuertir celuy-là en son propre temple, auec ce tiltre : LE TEMPLE DV NOVVEAV IVPITER ILLVSTRE CAIVS. Que dis tu? Toy qui és homme, cherches tu à te saisir du Ciel? n'estant point content de la multitude de tant de terres, de tant d'Isles, de tant de nations, de tant de climats, sur lesquels tu as la puissance & domination? Ne daignes tu laisser à Dieu pas vn lieu d'icy bas? Si tu ne luy veux laisser vn pays, vne ville, pour le moins laisse luy ce petit temple, qui a esté consacré & sanctifié par oracles & paroles diuines. Tu le veux oster, à fin qu'en tout ce circuit de terre il ne demeure pas vne trace, pas vn memorial de l'honneur & seruice qu'on doit à celuy qui est le vray Dieu. Tu donnes de belles esperances de toy au genre humain. Ne sçais tu pas que tu fouïlles & ouures les fontaines de toutes les meschancetez du monde, entreprenant & inuentant ce qui n'est loisible de faire ny de penser? Il sera bon en ce passage de racompter ce que nous vismes & ouïsmes, quand nous fusmes enuoyez pour soustenir le combat de nostre republique. Il faut donques entendre qu'estans entrez chez luy, nous apperceusmes incontinent par son regard & maintien que nous n'estions pas adressez à vn iuge, mais à vn accusateur, & plus ennemy que

On n'osoit rien faire à ceux qui fuyoient en ce lieu.

Inscription du temple de Caius.

ceux qui se bandent contre leurs parties aduerses, pour leur propre fait & querelle. par ce que le deuoir du iuge, c'estoit de s'asseoir auec les notables personnages de son cõseil, d'eplucher & peser bien nostre cause, laquelle estoit de consequence, & estoit demeuree l'espace de quatre cens ans en repos, sans qu'on y eust touché, & maintenant neantmoins mise en doute, où il estoit question de beaucoup de milliõs de Iuifs Alexandrins : de faire appeller de tous les deux costez les parties, ouyr premierement l'accusation, & puis les defenses l'vne apres l'autre * au compas & mesure de l'eau : apres auoir ouy les parties, se leuer, consulter auec les conseillers, & prendre sur le different des parties leurs bons auis, pour, suiuant iceux, prononcer ce qui auroit esté aduisé. mais luy haussant vn sourcil de seigneur se porta en nostre endroit comme vn cruel tyran : car ne faisant rien de tout ce qui a esté recité, il enuoya querir des Iardiniers, qui auoient la charge des deux jardins qu'on appelloit Mæcena & Lamia, qui estoient prés l'vn de l'autre, & de la ville, esquels il auoit fait son seiour trois ou quatre iours, & où aussi se deuoit joüer en nostre presence la farce de toute la nation des Iuifs. Si commanda qu'on ouurist toutes les metairies, par ce qu'il disoit les vouloir voir soigneusement l'vne aprés l'autre: où estans entrez, si tost que l'apperceusmes, nous le saluasmes auec toute honte & humilité, l'appellant Empereur Auguste: mais luy nous recueillit si gracieusemẽt & humainement, que nous pensiõs non seulemẽt auoir perdu nostre

**C'est a dire leur donner audience l'vn apres l'autre : les Romains vsoient d'vn certain horloge d'eau, comme nous de sable.*

Estranges paroles dont Caius reçoit & caresse les delegez des Iuifs.

cause, ains aussi la vie, parce qu'en nous brocardant & tordant la bouche, cõmença à dire: Estes vous ces haineurs de Dieu, qui ne m'estimez point Dieu, combien que sois approuué tel de tous les autres hommes: & aimez mieux honnorer le vostre qui est sans nom? Au mesme instant leuant les mains vers le Ciel, prononça quelques paroles qu'il n'est loisible d'ouïr ny de dire. Tout incontinent les ambassadeurs de nos parties aduerses, qui entendirent celà, furent remplies de joye, pensans que leur ambassade se porteroit bien par ceste premiere parole de Caius, tellement qu'ils se resiouïssoient & sautoient de joye, luy donnans tous les noms des Dieux. Alors l'aspre & amer médisant Isidore, voyant que Caius estoit fort aise de ces noms, qui sont par dessus la nature humaine: Encores, dit-il, Monseigneur, tu haïrois d'auantage ces presens, & tous ceux de leur ligue, si tu sçauois l'impieté & le mauuais vouloir qu'ils ont contre toy: car ayans tous les autres hommes fait sacrifices pleins d'actions de graces pour ta santé & prosperité, eux seuls n'en ont voulu faire. Quand ie dy eux, j'entens tous les autres Iuifs. Alors nous nous escriasmes tous ensembles: Seigneur Caius, on nous blasme à tort: parce que nous auons sacrifié les Hecatombes solemnellemẽt, & ayãs épandu le sang à l'autel, n'auons point raporté les chairs en nos maisons pour faire banquets & festins, comme aucuns ont accoustumé de faire: mais auons abandõné au feu sacré les holocaustes, & bestes toutes entieres, pour estre entierement bruslees: ce que

Paroles d'Isidore contre les Iuifs.

Hecatombe proprement estoit de cent bœufs, ou de cent pieds, c'est à dire de 25 bœufs, dont il a

nous auons fait, non vne fois, mais trois fois : la premiere, quand tu vins à l'Empire : la seconde, quand tu sortis hors de celle griefue maladie, de laquelle toute la terre fut faschee : la troisiesme, à fin que tu gagnasses la victoire contre les Allemans. Ie veux qu'il soit ainsi (dit-il) & que ce que vous dites soit veritable. Vous auez fait des sacrifices, mais ça esté à vn autre. Quel profit m'en reuenoit-il, veu que vous ne m'auiez pas adressé vos sacrifices? Si tost qu'il nous eut dit ces paroles, vne frayeur nous saisit, laquelle s'espandit par tout le corps. Cependant il se pourmenoit en ses maisons des champs, considerant les chambres des hommes, les chambres des femmes, les planchers, le bas, le haut : blasmant les fautes d'aucuns lieux, & enchargeant de faire mieux ce qu'il ne trouuoit pas à son gré. Cependant nous le suiuions tousiours haut & bas, estans brocardez de nos aduersaires, ne plus ne moins que si nous eussions esté en quelque jeu de farces : aussi cest affaire n'estoit qu'vne farce, d'autant que luy, qui estoit iuge auoit pris l'habit d'vn accusateur, & les accusateurs celuy d'vn mauuais juge, qui ne regarde qu'à son inimitié particuliere, non pas à la nature de la verité : or quand le iuge accuse celuy qui doit estre iugé de luy, & est auec cela grand & puissant, il faut necessairement se taire : au moyen de quoy nous nous taisions, & nous seruoit le silence de defenses, principalement n'ayant dequoy respondre à tout ce qu'il cherchoit & desiroit, de crainte que nos loix ne fussent abolies, lesquelles retenoiēt nostre langue, & nous fer-

pris le nom, communement se prenoit pour vn sacrifice solemnel.

Holocauste estoit quād la beste sacrifiee estoit totalement bruslee.

moient & cousoient la bouche. Apres qu'il eut ordonné ce qu'il voulut sur le fait de ces bastimens, il nous fit vne demande tres-grande & magnifique. Pourquoy est-ce (dit-il) que vous vous abstenez de la chair de pourceau? A ceste demãde nos aduersaires se prirent à rire, aucuns estans joyeux de ceste demande, les autres, qui n'estoient que flatteurs, pour luy complaire, & à fin qu'il semblast que ce propos auoit esté dit auec vne grace & plaisir: de sorte qu'aucuns des seruiteurs de Caius en furent marris, pour le peu de cõpte qu'on faisoit d'vn Empereur: aussi ne faisoit il pas seur à ceux qui n'estoient totalement ses familiers, de rire tant soit peu: Nous luy respondismes que les ordonnances des nations estoient differentes, & que les vnes en auoient d'vne sorte, les autres d'vne autre: mesmes que l'vsage d'aucunes choses estoit aussi bien defendu à nos aduersaires, comme à nous. Sur ce propos il en vint vn, qui dit: qu'il y auoit beaucoup de personnes qui ne mangeoient point d'agneaux tout apprestez. Caius en riant: C'est bien parlé, dit-il, car ils ne sont point bons à manger. Estans ainsi blasonnez & mocquez, nous ne sçauions que deuions faire. A la fin, tout esmeu de colere: Nous voulons sçauoir, dit-il, de quelles loix vous vsez en vostre police. Nous commenceasmes à les luy déduire: mais si tost qu'il eust gousté nos bonnes raisons, & cogneu qu'elles n'estoient pas à despriser, auparauant que nous luy en eussions amené d'autres plus fortes, rompit nos premiers propos; & sauta vistement en vne grande salle, où se pour-

Question sur l'abstinence de la chair de porc.

Chair d'agneaux.

menant, il commanda que tout à l'entour les fenestres fussent bouchees de verre blanc semblables aux pierres reluysantes, & au trauers desquelles on voit, n'empeschans point la lumiere, ains seulemẽt le vent & l'ardeur du Soleil. Cela fait, s'auançant, sans aucune aspreté, nous interrogea plus modestement. Que dites vous? Comme nous commencions à luy declarer plus sommairement, il court derechef en vne autre châbre, en laquelle il cõmanda qu'on mist de vieux & anciens tableaux. Estant ainsi nostre cause allongee, discontinuee, & démorcelee, & n'attendans tous les iours que la mort, comme gens desesperez sans force, & courage, nous n'auions plus d'ames : mais de détresse & angoisse sortimes dehors pour supplier le vray Dieu, qu'il appaisast l'ire & fureur de ce faux Dieu. Ce qu'il fist : car luy prenant pitié de nous, changea la fureur de Caius en clemence & misericorde : tellement qu'estant deuenu plus doux, dit ces paroles : Ces hommes ne me semble & estre si meschans, que mal-heureux & fols, ne croyans point que ie suis participant de la nature diuine. Sur ce propos il se deffit de nous, nous commandant de sortir. Apres qu'eusmes eschappé au lieu d'vn siege de Iustice, ce * theatre & cette prison, (car cõme en vn theatre, nous estions sifflez, moquez, truffez outre mesure, & comme aussi en vne prison souffrions des playes en l'ame, qui nous perçoiet iusques aux entrailles, dont elle estoit tourmentee & froissee par tout pour les blasphemes contre Dieu, & les grandes menaces

Instabilité & inquietude de Caius.

** C'estoit vn bastiment public demy-rond, & fait en façon de demy cercle, où le peuple s'assembloit pour voir iouër les ieux.*

que l'Empereur déployoit cõtre nous, ne nous voulant mal pour autre chose, autrement il se fust bien tost changé, que pour le grand desir qu'il auoit de se faire Dieu : à quoy il estimoit que les Iuifs seuls ne consentiroient iamais, ny pourroient s'y accorder) à grand'peine pouuiõs nous reprendre nostre aleine, non que pour l'amour de nostre vie, eussions crainte & frayeur de la mort, laquelle volontiers nous eussions choisie, comme l'immortalité, si elle eust apporté quelque proffit à noz loix: mais sçachans bien qu'elle ne seroit pas seulement inutile à la Republique, ains aussi ignominieuse : par ce qu'on donne le blasme, de ce que les ambassadeurs endurent, à ceux qui les enuoyent. Pour cette cause nous nous sommes contre-gardez le mieux qu'il nous a esté possible, & auons tousiours leué la teste en haut [de peur d'estre noyez] estans en crainte & doute du reste: dequoy il prendroit cognoissance, duquel aduis il seroit, & quel iugement il donneroit. Car comment eust-il ouy nostre cause entiere, veu qu'il n'auoit daigné ouïr d'autres petites affaires? N'estoit-ce pas vne chose facheuse, que tous les biens des Iuifs, en quelque part qu'ils se fussent trouuez, eussent flotté, & eussent esté hazardez entre les mains de nous cinq ambassadeurs? Car s'il eust voulu complaire à nos ennemis, quelle ville se fust reposee? Qui eust esté celle qui eust pardonné aux manans & habitans? fust-il demeuré vn Oratoire entier? La police des Iuifs n'eust-elle pas esté renuersee? Certainement tous les priuileges & autres

Blasme des Ambassadeurs.

droits generaux que cette nation auoit en chacune ville, eussent esté renuersez, noyez, & abysmez. Estans pleins iusques à la gorge de tels discours, & souciz, estions entraisnez ça & là, comme si nous eussions esté plongez au fond d'vne mer: parce que ceux qui n'agueres monstroient semblant de se mesler de noz affaires, auoient tout quitté: tellement que nous estans appellez & entrez tous ensemble, ils se retirent de crainte qu'ils auoient; sçachans bien la douceur, dont il vseroit en l'endroit des personnes, qui le reputeroient Dieu. Nous auons generalement declaré en peu de paroles la cause de la haine que Caius portoit aux Iuifs. Il faut maintenant donner à entendre l'autre chanson, dont nous vsasmes.

Caius vsoit de douceur enuers ceux qui le reputoient Dieu.



PHILON IVIF, DE L'AGRICVLTVRE.

LIVRE I.

Traduit sur l'Orignal Grec, par FED. MOREL *Interprete du Roy.*

ET NOÉ *commença à estre Laboureur de terre, & planta la Vigne; puis beut du Vin, & s'enyura en son Tabernacle.* La pluspart des hommes ignorant la nature des choses, s'abusent necessairement à l'imposition des noms: car aux choses cōprises, comme, par l'anathomie, les propres appellations s'ensuyuent: mais elles ne sont pas fort exactes à celles qui sont confuses. Or Moyse, pour vne grande abondance de

Gen. 9.

Abus des hommes à l'imposition des noms.

ſcience des choſes, a accouſtumé d'vſer de noms treſ-propres & fort expres. C'eſt pourquoy nous trouuerons en beaucoup d'endroits de la conſtitution des loix que la promeſſe, s'accorde à la verité, & principalement au chapitre precedent ſelon lequel Noel le Iuſte, eſt introduict Laboureur. Car à qui eſt-ce qu'il ne ſembleroit que ce ne ſoit vne choſe des plus communes de dire que l'Agriculture & le Laboureur de la terre ſoit vne meſme choſe: & neantmoins à la verité non ſeulement ce ne ſont pas meſmes choſes; mais bien diſtantes l'vne de l'autre, de façon qu'elles ſe contrepointẽt & cõtre-quarrent l'vne l'autre. Car on peut trauailler ſans ſcience au labeur de la terre: mais pour vn laboureur on le croit, & pour le nõ & pour ce qu'il n'eſt pas ignorant, mais entendu en ſon fait, & le nom qu'il porte ſelon ſon eſtat, ſe trouue luy auoir eſté donné de l'art d'Agriculture. Il faut outre celà, conſiderer encore que celuy qui trauaille à la terre, regarde à vne ſeule fin, qui eſt ſon loyer, parce que pour la plus-part, il eſt mercenaire, & n'a guere de ſoin de bien trauailler: mais celuy qui cultiue la terre, daigneroit bien y apporter beaucoup du ſien; & y dependre de chez ſoy, pour accommoder mieux le lieu, & auſſi pour n'eſtre pas repris de ceux qui s'y entendent: car il ne veut pas aller chercher ailleurs des fruicts pour ſon annee, mais recueillir & ſe ſeruir de la fecondité des terres cultiuees: ainſi rendre les ſauuageons, arbres francs, & faire accroiſtre les arbres francs par ſoin & culture, & emonder

Le but du laboureur eſt le gain.

ceux qui ſont trop touffuz de branches, par trop de nourriture: & faire eſtendre ceux qui ſont emondez & entaſſez par ſions & ſurgeons, & faire prouigner cõtre terre en des foſſes mediocrement baſſes, les bons ſepts chargez de ſerment. Il voudra auſſi ameliorer les arbres fruictiers par entes, & en poupee & en eſcuſſon, bien proprement, & les greffer auec adreſſe: car le meſme arriue aux hommes de joindre fermemẽt vne lignee eſtrangere d'enfans adoptez, qui ſe ſont inſinuez en la famille par leurs propres vertus. A donc le laboureur ſouuent arrache & déracine vn grand nombre de ſauuageons, & autres arbres deſtituez de ſeue fructifiante & feconde en bons fruicts; & qui apportent grande nuiſance aux autres arbres qui ſont plantez à l'entour. Telle eſt l'art de cultiuer les plantes qui germẽt de terre. Conſiderõs tout de ſuitte l'art & induſtrie de la culture de l'ame: premieremẽt donc le laboureur d'icelle ne s'amuſe point à ſemer ny planter rien de ſterile; mais toutes plantes franches & fructifiantes, qui rapportent tous les ans leur tribut à l'homme, qui eſt leur ſeigneur: car la nature a donné ce Prince là aux arbres, & aux animaux, & à toutes autres choſes mortelles en general: & qui ſeroit l'homme en chacun de nous, autre que l'intellect, lequel a accouſtumé de perceuoir les emolumens qui viennent de ce qui a eſté ſemé & planté. Or d'autant que la nourriture des petits enfans, eſt le lait: & les pains, miches, & gaſteaux de fourment, à ceux qui ont aage parfait: Auſſi les nourritures de laict,

émonder.

Prouigner.

Enter.

Entes d'arbres ſemblables à l'adoption des enfans.

De la culture de l'ame.

Principauté de l'homme.

Viandes tãt pour le corps que l'ame des petits & des grands.

de l'ame, pour l'âge de l'enfant, ce sont les premiers enseignemens de la musique commune ou circulaire: mais les expositions parfaites par la prudence, temperance, & toutes autres vertus sont bien seantes aux hommes: car ces choses là semees & plantees en l'esprit, porteront de beaux & bons fruicts, & des actions louables par cest art d'Agriculture: & tout autant d'arbres des passions & des vices qui pullulent & s'eleuent à vne grande hauteur, portans des fruicts pernicieux, estans émondez & taillez, se purgent, de façon qu'il n'en demeure si peu que rien de reste, dont les nouueaux germes des pechez, puissent recommencer à s'eslancer; Que si quelques vns de ces arbres qui ne rapportent aucuns fruicts ny vtiles, ny dommageables, se descouurent, le grand laboureur les coupera; mais il ne permettra pas qu'ils soient du tout aneantis & exterminez, ains il les rengera à vn vsage bien conuenable, en les employant à faire des eschalats & des pieux tout à l'entour du camp, pour baricades, ou vn sept & parc de ville, pour seruir de muraille: d'autant que l'Escriture dit: *Tu couperas tout ce qui ne porte point de fruict bon à manger, & feras vn rampart ou bouleuart contre la ville, laquelle te fera la guerre.* Or est il que ces arbres ressemblent aux facultez des lettres & discours qui n'ont qu'vne simple speculation: au rang desquelles il faut mettre l'art de medecine separee des cures & operations; par lesquelles il est vray semblable, que les malades recouurent leur santé: & le genre de l'art oratoire, qui s'employe aux plaidoiries

Vsage de bois mort.

Facultez des arts & sciences.

Medecine Theorique.

Art oratoire.

doiries, & demande salaire: non pas celuy qui traicte de l'inuention de ce qui est iuste & droit; mais qui est occupee à la persuasion fraudulēte de ceux qui escoutent. En outre toutes les parties de Dialectique, lesquelles ne cooperent point à l'emendation des mœurs, ains aiguisent l'entendement, ne permettans pas qu'il face vne approche lente & grossiere à chacune des choses qui se mettent en question: ains le laissant s'aider tousiours de sections, partitions, & diuisiōs pour distinguer la proprieté de chaque chose d'auec les qualitez communes. Parquoy ils disent que les anciens ont fait cōparaison du discours Philosophique, lequel est triple, à vn champ; en comparant la partie naturelle d'iceluy aux arbres & plantes: la partie morale aux fruicts, pour lesquels aussi les plantes ont esté produites: & la partie ratiocinatiue au sept & circuit. car tout ainsi que le mur d'vne cloison est la garde des fruicts, & des plantes, qui sont dans le champ, en ce qu'ils repoussent ceux qui y voudroient nuire, les cueillir ou gaster: pareillement la partie disputatrice de Philosophie, est comme vn rampart tres-bien muny des deux autres, sçauoir est la morale, & la naturelle. car quand elle explique les dictiōs doubles & ambigues, & qu'elle dissoult les argumens probables, par des sophismes, & oste vn tres-grand & fort dangereux apast de l'ame, qui est la fraude & deception attrayante par raisons tres-expresses, & par demonstrations indubitables, rend l'entendement propre & preparé, comme vne cire polie pour receuoir

Dialectique & ses parties.

Comparaison des trois parties de la Philosophie au champ.

Dialectique & Logique, rempart de la Morale, & Physique.

Trois effets de la Logique.

Arrests & resolutions de l'Agriculture de l'ame.

les marques & impressions entieres & fort approuuees, tāt de la doctrine naturelle que de la morale. C'est donc cela que l'Agriculture de l'ame promet & promulgue : *Ie tailleray tous les arbres de folie & incontinence, d'iniustice & de lascheté: Ie coupperay les plantes de volupté & cupidité, de colere & fureur, & telles autres passions; encore qu'elles soient estenduës iusques au Ciel : ie brusleray leurs racines mesmes, ayant eslancé la force de la flamme iusques au plus proffond de la terre*: de façon qu'il *n'en demeurera parcelle quelconque, ny aucune trace, ny aucun ombre du tout. I'osteray tout celà, & planteray dans les ames d'aage puerile des surgeons, dont le fruict les allaictera & nourrira : Ces greffes & complants sont l'estude bien dressee pour sçauoir escrire & lire : la recherche exacte des choses contenuës dans les Poëtes doctes: la Geometrie & dimension de la terre : & l'exercice des preceptes des Orateurs pour l'Eloquence, & tout le concert musiqual de l'institution des arts liberaux. & pour les ames desia auancees & paruenuës à l'aage viril : i'y mettray de meilleures & plus parfaites plantes, sçauoir est, celle de Prudence, de Force, de Temperance, de Iustice, & de tout autre Vertu. Que si la plante de la Muse appellée agreste & sauuage; ne porte point de fruict bon à manger, & qu'elle puisse seruir de haye, closture & deffense : ie mesnageray cela, non pour soy, mais pour ce qu'il est fort propre & disposé naturellement pour seruir à ce qui est vtile & necessaire.* C'est pour cela que le tresſçauant personnage attribuë au Iuste, l'art de Cultiuer l'ame, comme conuenable & bien resseante en ce qu'il dit :

Grammaire. Poësie. Geometrie. Rhetorique & autres ars liberaux. Vertus morales.

Noé fut le premier homme Laboureur.

Et accommode à l'iniuste la culture, & le labour de la terre : portant des charges tres-pesantes sans Science. *Cain* (dit-il) *labouroit la terre*. Et vn petit apres, quand il fut pris sur le forfait nômé fratricide, il est dit, *Tu es maudit de la terre, qui a ouuert son sein pour receuoir le sang de ton frere, espanché de ta main, par laquelle tu cultiueras la terre : & elle ne continuera point de te donner ce qui vient de sa vigueur*. Comment est-ce que l'on pourroit monstrer plus manifestement que le Legislateur estime que le meschant est ouurier de la terre, mais non pas laboureur & cultiueur, sinon en ceste maniere? il ne faut pas estimer toutesfois qu'il soit question de l'homme qui ait le corps idoine pour trauailler des mains, des pieds ou de quelque autre puissance, ou qu'il soit fait mention d'vne region montagneuse, & de plaines campagnes : ains des puissances qui sont en chacun de nous : car il aduient que l'ame du peruers, ne s'occupe à autre chose qu'à l'entour du corps terrestre, & de tous les plaisirs d'iceluy. donc la plus grand' part des hommes voyageans en diuers climats de la terre, & penetrant iusques aux bornes d'icelle, & passant les mers, & recherchant ce qui est au plus profond d'icelles, ne laissant aucune partie de l'Vniuers, sans la sonder & espelucher exactement, fournit tousiours & en toute part, les choses par lesquelles la volupté se peut augmẽter. Car tout ainsi que les pescheurs estendent maintefois leurs rets fort loing, comprenant en rond vn grand espace de mer, à celle fin qu'ils attrapent vn grand nombre de poissons, en-

Instruction allegoriq.

Chasse & deduits de l'ame du peruers.

Comparaison de pescheurs.

uelopez, & comme emprisonnez dedans leurs saines. Semblablement la plus part des hommes, ayant estendu tous leurs grans filets, comme parlent les Poëtes, non sur vne partie de la mer seulement : mais sur toute la nature de l'eau, de la terre, & de l'air, accrochent de tous costez vne fonction, vsage, & jouïssance de volupté : par ce qu'ils creusent les metaux de la terre, trauersent les hautes mers, & trauaillent à tous autres ouurages, tant à ceux de la paix que de la guerre, fournissant infinies matieres à la volupté, comme Reine, n'estans point imbus & instruits de l'Agriculture de l'ame : laquelle semant & plantant les vertus, en cueille le fruict, qui est la vie bien heureuse : mais trauaillans & s'occupans apres les choses agreables à la chair, & ceste poudre composee, s'appropriant, auec toute diligence, ceste statuë crée & moulee, qui est la maison la plus proche de l'ame, laquelle elle n'abandonne point, la portant morte, fardeau si pesant, depuis la natiuité iusques à l'heure de la mort. Partant il a esté dit, comme le labour de la terre differe de l'Agriculture, & le laboureur de l'ourier de la terre : Il faut aussi voir s'il n'y a point quelques autres especes associees à celles que nous auons dit ; couurans par la communauté des noms, les differences qui sont és choses. Or celles que nous auons trouuees en les recherchant sont doubles, desquelles nous dirons ce qui est raisonnable, si nous en auons le moyen. donc dés le commencement, comme nous auons trouué que le laboureur &

Le fruict de l'Agriculture vraye de l'ame.

l'ouurier de la terre, qui sembloient n'estre point differens, sont bien distans l'vn de l'autre, nous arrestans au sens allegoriq; és choses qui sont de l'action de l'esprit: pareillement que le pasteur & celuy qui nourrit les bestes sont differents; car le Legislateur fait tantost mention de la nourriture des trouppeaux, tantost de l'art de pasteur, & ceux qui ne sont pas fort exactes, penseroient peut estre, que ce seroient des appellations d'vne mesme occupation, & ayant vn nom commun: cependant ce sont des affaires fort differentes, pour en donner la difinition par notions & figures. car si la coustume est de donner les noms de nourriciers de bestes & de pasteurs, à ceux qui sont commis à la garde des trouppeaux: il n'en est pas ainsi pour le regard du discours de la raison, lequel est surintendant de l'ame imparfaite. car le conducteur des haras estant vicieux, s'appelle nourricier de bestes: mais celuy qui est bon & vertueux, se nomme pasteur: & nous monstrerons incontinent de quelle façon cela se fait. La nature a engendré dans vn chacun de nous des bestes: veu que l'ame, produit deux tiges comme d'vne mesme racine, desquelles l'vne ne se diuisant point entierement, & demeuree entiere par tout, est nommee entendement; & l'autre est dés le commencement couppee en sept: c'est à sçauoir la nature des cinq sens, & des deux autres instrumens, de celuy de la voix, & de celuy qui est prolifique & fecond. Or toute ceste multitude estant irraisonnable, se compare à la beste brute, & se multipliãt par la loy de

Difference du pasteur, & du nourricier de bestes, non vsitee au langage François.

Diuision des parties de l'ame.

nature, à besoin necessairemẽt d'vn cõducteur. Dõc apres que celuy qui est apprentif à commander & riche quãd & quãd, s'est instalé & declaré soy mesme Prince & commandeur, il est auteur d'infinis maux aux troupeaux; car il fournit vne abondance des choses qui sont besoin, & sont necessaires: mais les bestes remplies immoderément d'vn excez de nourriture, sont insolentes: car l'insolence & contumelie est race legitime de la saouleté: de sorte que ces bestes lasciues sautent & saillissent, en regimbant & se démembrans des autres, rompent l'ordre & le rang du troupeau; & celuy qui estoit lors chef, estant delaissé de ses sujets, se trouue particulier, & tracasse deçà de là, s'efforceant d'assembler & reduire quelque chose du troupeau, s'il peut: & quand il ne le peut, il souspire & déplore sa particuliere & trop grande facilité à se laisser aller, & s'accuse, comme auteur de tout ce qui est arriué: il en prend tout de mesme aux bestes des sens, quand l'intellect se comporte laschement, & au rebours de bien; par ce que estans remplies d'vne redondance des sens, elles font des reuesches, & saillissent, se tournans vers toutes choses visibles, & lesquelles il n'est pas loisible de voir: où elles se détraquent du droit chemin: & les oreilles aussi receuants toute sorte de voix, & ne se remplissant iamais, estans tousiours alterees de superfluité & curiosité: quelques fois s'extrauaguent à vne gausserie deshonneste, & sans ingenuité. & pour quelle autre raison, pensons nous que les theatres qui sont par toute la

Excez en nourriture cause d'insolence. Solon.

Comparaison des bestes brutes, auec les bestes des sens.

Excez de la veue.

Raillerie de scurrilité.

terre habitable, soiët remplis tous les iours d'vn nombre infiny de spectateurs: car ceux qui estãs allechez & amadoüez de comptes, recitations & spectacles, & ayant laissé à l'abandon leurs oreilles, & leurs yeux, s'addonnans & affectionnans à des joüeurs de lyre ou de luth, & à toute sorte de musique lasche & effeminee, & receuans chez eux des danseurs & joüeurs de farses, & badins, à cause qu'ils representent des mouuemens & contenances effeminees, ils approuuent le tumulte qui se fait tousiours sur la scene & theatre sans se donner de peine de l'emēdation des particuliers, ny de celles du commun, ains rēuersãns, miserables qu'ils sont, leur propre vie, par leurs yeux, leurs oreilles: il en y a d'autres encor plus miserables & malheureux qui ont osté tous les liens qui retienent le goust: lequel s'estant eslancé à toutes sortes de viandes & breuuages, recueille tout ce qui a esté desia preparé, & retient vne faim insatiable, & qui n'est iamais assouuie & finie des choses absẽtes: de façon que encores que les conduits & canaux du ventre soient tous remplis, la cupidité tousiours vuide, auide & gourmande, regarde & se tourne de tous costez pour voir s'il n'y a point quelque chose de reste, oublié par mesgarde, & laissé en son entier: à ce qu'il soit déuoré cõme par le feu qui mange tout. Et la compagne qui suit ordinairement la gourmandise est le plaisir charnel de la couche qui excite vne fureur estrange, & non supportable, auec vne rage tres-pernitieuse. car quand les hommes sont opprimez de gloutõnie de vin, & yurõgne-

Theatres, pourquoy frequentez.

Abandonnement des yeux & des oreilles.

rie, ils ne se peuuent plus commãder: ains pousſez à des paillardiſes, & amours illicites, s'abandonnent à la laſciueté, & ſortent des gons, iuſques à tant que ayans eſteint le grand braſier de leur paſſion, ils puiſſent repoſer. C'eſt pourquoy la nature ſemble auoir fabriqué & mis en auant les parties honteuſes, qui ſuiuent la repletion, & ſe ſouſleuent à leurs actions propres & particulieres. il faut donc appeller nourriſſeurs de haras ceux qui permettent à ces beſtes de ſe remplir à cœur ſaoul, & tout à coup de tout ce qu'ils deſirẽt, & de rechef paſteurs ceux qui fourniſſent ſeulement les choſes neceſſaires & idoines, rongnans & retranchans toute abondance ſuperfluë & inutile, laquelle n'apporte pas moins de nuyſance que l'indigence & diſette: & pouruoit fort ſoigneuſement à ce que le troupeau ne tombe point en maladie par nonchãlance & faineantiſe: faiſant prieres que les maladies meſmes, qui ont accouſtumé de ſe gliſſer de dehors, ne ſuruienent pas; ils viſent encore neantmoins attentiuement à ce que le troupeau ne ſoit point diſtrait ny diſſipé par cy, par-là: les menaceant d'vne crainte qui chaſtie ceux qui n'obeïſſent iamais à la raiſon; & vſant de continuelle punition aſſez moderee, toutefois enuers ceux qui entreprennent quelque noualité ſur l'Eſtat; à quoy neantmoins on peut aucunement remedier; & puniſſant de peine intolerable, ceux qui font quelque méchef, auquel on ne peut apporter du remede. Car les chaſtiements qui ſemblent eſtre choſe horrible, ſont vn grand bien aux in-

Superfluité autant nuiſible que l'indigence.

Maladie du troupeau.

Prudence en la diuerſité des chaſtiments.

Peines ſont medecines.

sipiens, & mal aduisez ; comme les drogues medecinales, à ceux qui sont mal disposez du corps. ces actions sont propres aux pasteurs, lesquels mettent les choses vtiles jointes auec ennuy, auec plaisir pardessus celles qui sont nuysibles. Ainsi la charge de Pasteur est reputee venerable & profitable. De façon que la bande des Poëtes a accoustumé d'appeller les Roys *Pasteurs des peuples.* Mais le Legislateur les nomme Sages, lesquels seuls sont veritablement Roys. Car il les introduit comme princes de la bergerie : c'est à sçauoir de l'impetuosité brutale de tous les hommes. C'est pourquoy il attribuë à Iacob, (lequel estoit parfait par exercice) la science pastorelle : car il paist les trouppeaux de Laban, c'est à dire de l'ame de l'insipient, laquelle croit que les seules choses sensibles & apparentes sont biens : estant trompée & asseruie par les couleurs & ombres : veu que Laban est interpreté, *blanchissement* : & il a communiqué à Moyse le tres-sçauant, le mesme art. car cestuy-là est recogneu pasteur de l'ame, laquelle embrasse l'arrogance au lieu de la verité, & admet le sembler au lieu de l'estre : car *Iethro* est exposé, *le redondant*. Or est il que le faste superbe pour la deception, est chose superfluë & suradioustee à la vie stable, & non erráte, où les affaires & coustumes des villes sont autres aux vnes qu'aux autres, & n'est pas accoustumé d'introduire des droits tolerables chez tous, à celuy qui ne voit pas mesmes en songe (comme on dit) les communs & immuables droicts de

La charge de Pasteur venerable.

Roys Pasteurs.

Homere & Hesiode sont Roys sages.

Laban que signifie.

Iethro signifie superflu, ou fastueux.

Droits communs & immuables de nature.

Exo. 3. Priere de Iethro pour son troupeau.

la Nature. car il est dit que Moyse paissoit les moutons de Iethro Prestre de Madian : & cestuy cy mesme fait priere qu'il ne soit point dépourueu d'vn à qui il puisse commettre son troupeau (appellant ainsi tout ce qui est de turbulant en l'ame) ains qu'il obtienne vn bon pasteur, qui le destourne des rets de folie, d'iniustice, & de tout vice : & qui introduise les institutions de doctrine, & toute autre vertu : lors qu'il dit : *Le Seigneur Dieu des esprits & de toute chair, visite l'homme en ceste assemblee ou Synagogue*, Et puis ayant proferé quelques autres paroles il adiouste, *Et ceste Synagogue du Seigneur ne sera pas comme des moutons qui n'ont point de Pasteur.* Si n'est-ce pas vne chose absoluëment digne que l'on la souhaitte, que le troupeau associé & naturalizé à chacun de nous, ne soit point abandonné sans maistre & gouuerneur : à celle fin que apres estre remplis d'vne tresméchante ligue populaire de mauuais citoyens (laquelle populace est comme le faux coin du tres-bon Estat populaire ou Republique,) nous ne continuyons à nous embarasser en des tumultes, troubles & seditions ciuiles. Voire mais ce n'est pas la priuation d'vn gouuerneur, ou la desobeïssance seulement, qui engendre ce mal du mauuais estat populaire : ains aussi l'vsurpation de quelque iniuste & violente personne, à la principauté. Car le tyran est vn homme ennemy naturellement des villes & citez : mais le tyran du corps, & de l'ame, & des choses qui appartiennent à l'vn & à l'autre, & qui a basty à chacun sa tour & bastille, c'est l'enten-

Οχλοκρτία ligue de populace.

Δημοκρατία Republique.

Deux causes de la republique visieuse.

Difference de tyran des villes & de celuy des corps & de l'ame.

dements tres-brutal. Or non seulement ces dominations sont infructueuses : mais aussi les gouuernements & administrations des plus honnestes, doux, & modestes : par ce que la douceur & bonté est vne chose que l'on mésprise aisément, & qui est nuisible tant à ceux qui commandent, qu'à ceux qui obeïssent : A ceux là, à cause du mespris des sujets, en leur endroit, en ce qu'ils ne peuuent rien regler, redresser & emender, ny pour leur particulier, ny en commun ; & en ce que ils sont quelquefois contraints d'abandonner leur principauté : & à ceux qui sont sujets, veu qu'ils ont mis en nonchaloir l'obeïssance par vn continuel mépris enuers leurs seigneurs, & se sont emparez d'vne presomption & complaisance à eux mesmes, qui est vn meschant acquest. Il faut estimer que les vns ne different en rien des bestes; & les autres, de ceux qui les nourrissent. car les vns persuadent de s'adonner aux delices, & s'en donner au cœur joye, en toute abondance; les autres ne pouuans resister à la gloutonnie & souleté, sont insolens & lascifs. Or est il question que nostre intellect commande, comme vn cheurier, ou bouuier, ou pasteur, ou en general conducteur; lors qu'il choisit ce qui est profitable, tant à soy qu'à ses nourritures, plustost que ce qui est plaisant. Mais la visitation de Dieu est presque la seule premiere cause de ce que les parties de l'ame ne sont point abandonnees sans garde & tutelle, & de ce qu'elles sont fournies, d'vn Pasteur exépt de toute reprehension, & bon en tout & par tout : lequel estant

Bonté des gouuerneurs mesprisee & nuisible.

Conduite & choix de l'intellect.

Visitation de Dieu, est de grande efficace.

Accord & vnion du synode de l'ame.

ainsi commis & estably, il est impossible que le synode & concile de l'ame vienne à se dissoudre: car il se trouuera de necessité sous vne mesme conduitte: regardant à la surintendance d'vn seul: d'autāt que c'est vne charge tres-pesante, que d'estre contrainct d'obeïr à plusieurs commandeurs: Ainsi certes est il bon d'exercer la charge de pasteur; veu qu'elle s'attribuë, non seulement aux Roys & sages personnages, & aux ames parfaitement nettes & pures: mais iustement aussi à Dieu mesmes, qui est le souuerain gouuerneur de l'Vniuers. & le garand de cecy n'est pas tel.quel; ains est vn Prophete, auquel il est honneste de croire: celuy, di-je, lequel a redigé par escrit les Hymnes & Cantiques. Car il est dit ainsi:

L'obeïssance a plusieurs cōmandeurs, est fascheuse.

La charge du pasteur est tres-belle.

Le Pasteur dont ie suis guidé,
C'est Dieu qui gouuerne le Monde;
Ie ne puis ainsi commandé;
Que tout à souhait ne m'abonde.

Psalme 22. & son vsage.

Que chacun die le mesme en son particulier. Car il est bien seant à tout homme, qui ayme Dieu, de mediter & considerer ce Cantique: mais au monde preallablement. Car Dieu, cōme Pasteur & Roy, conduit suiuant l'equité & la Loy, tout ainsi que quelque troupeau, la terre, l'eau, l'air, & le feu, toutes les plantes & animaux qui sont en iceux; tant ce qu'il y a de mortel que de diuin, en outre la nature du Ciel & les conuersions du Soleil, & de la Lune, & les tours, retours & danses harmonieuses des autres Astres & Estoilles: en ayant donné la surintēdance à sa droitte raison, qui est son Ver-

Conduitte diuine du monde.

Theologie Platonique & Rabinique.

be, & son Fils premier nay, lequel doibt prendre le soing de ce sacré troupeau, comme Lieutenant du grand Roy. Car il est dit en quelque endroit : *Voylà ie suis : I'enuoyeray mon Ange deuant ta face, pour te garder au chemin.* *Exod. 23.* Que tout le monde doncques, qui est le tres-grand & tres-parfait bergail du vray Dieu, chante

Le Pasteur dont ie suis guidé,
C'est Dieu qui gouuerne le Monde.

Que chacun die en particulier cela mesme, non d'vne voix coulante par la langue & la bouche, laquelle ne paruient qu'à vne petite partie de l'air : mais par celle de la pensée, qui atteint & touche iusques aux limites de l'Vniuers. Il est impossible qu'il y ait disette de quelques choses qui nous concernent & appartiennent, Dieu en estant le maistre & moderateur, lequel a de coustume d'octroyer à tout ce qui est des biens accomplis & parfaits. C'est encore vne tres-belle exhortation à l'egalité, laquelle est contenuë dans le chãt susdit, d'autant que, à la verité celuy qui pense auoir toutes les autres choses, & cependant il se déplaist de la surintendance & maistrise d'vn seul, il est imparfait & souffreteux. Mais s'il y a quelque ame repeuë de Dieu, qui ait *l'Vn & le Seul*, duquel toutes choses dépendent, elle n'a besoin d'aucune autre chose, comme il est raisonnable : ne regardant pas vne richesse aueugle, & voyant tres-clairement les vrais biens, & les admirant. Tous ses Disciples sont paruenus à vn amour concis, estraignant, & duquel il est fort malaisé de se déjoin-

Oraison verballe & mentalle.

Où est Dieu rien ne manque.

Exhortation du Psalmiste à l'egalité.

Celuy qui n'aime pas le gouuernement d'vn seul Dieu, n'a rien.

Arist. 11. de sa methaphysique.

L'ame repeuë d'vn seul Dieu, a tout & voit tout.

dre. Partāt apres auoir mis en risee & mépris la nourriture du bestail, ils ont employé leur trauail à la science de Pasteur. Ioseph en fait la preuue, qui medite tousiours quelque sujet, & question touchant le corps & les vaines opinions, & ne sçait pas commander & maistriser la nature brutale. Car c'est la coustume aux vieillards d'appeller aux Magistrats, dont il n'y a point d'appel. Or cestuy-cy est tousiours jeune, combien que par longues annees, il ait attaint le vieil aage: & s'estant accoustumé à se nourrir & croistre ensemble, il estime aussi qu'il pourra persuader les amateurs de la Vertu de se changer en loy, & à sa guise, à fin qu'embrassans les natures brutales & inanimées, ils ne puissent vacquer & s'addonner commodément aux estudes & actions de l'ame raisonnable: par ce qu'il dit: Si le Roy (sçauoir est l'étendement de la region corpotelle) s'enquiert quel est vostre ouurage, vous répondrez: Nous sommes gens qui nourrissons du bestail. Apres auoir entendu cela; il est vray semblable qu'ils se fachent, si estant Princes & Capitaines, ils confessoient tenir le rang de sujets: Parce que ceux qui apprestent des viandes aux sens, par l'abondance des choses sensibles, deuiennent serfs des choses nourries: Tout ainsi que les seruiteurs domestiques qui payent de iour en iour, le tribut necessaire à leurs maistresses. Et les Magistrats qui sont establis commissaires sur eux, repriment la surperfluité, de leur inclination violente, à vne ardente conuoitise d'auoir. doncques du premier coup ils se contien-

Coustume des vieillars.

Gen. 46.

Tribut ancien des seruiteurs aux maistresses.

Reprimandes des Magistrats.

dront de parler ; encor qu'ils ne prennent pas de plaisir à ouïr ce qui leur a esté dit: estimans chose superfluë de ce que la difference de la nourriture du bestail, & de l'office de pasteur, n'estoit point exposee à ceux qui l'attendoient. De rechef lors que la dispute & debat de ces choses, sera pressé, ils estriueront de toutes leurs forces, & ne se relascheront point deuant qu'ils ayent pris leur fort; en faisant paroistre en verité la liberté, la puissance conductrice & la generosité de la nature. Adonc ils respondront au Roy qui s'enquiert d'eux, *Quel est vostre ouurage? Nous sommes pasteurs & nos peres.* Et puis ne sembleroient-ils pas faire autant d'estat de leur art pastorelle, que nō. pas le Roy mesme qui deuise aueceux, pour vne si souueraine principauté? veu qu'ils tesmoignent que le dessein de telle vie ne les touche pas eux seulement, mais leurs peres aussi : comme estant tres-digne qu'on y employe tout soin & diligence. Et toutesfois s'il n'eust esté question que du soin des cheures & des moutons, ils eussent eu honte de le confesser, euitans l'infamie : car ces choses là sont reputees villes, basses, & sans honneur à l'endroit de ceux qui sont boursouflez de l'enfleure de prosperité, sans prudēce, & principalement enuers les Roys. Or est-il que la guise & façon des Egyptiens est de nature extrémement fastueuse, lors que quelque petit vent de prosperité a commencé à la souffler : De sorte que la peine & ambitieuse affection que ceux du menu peuple prennent pour leur vie, n'est estimee des Egyptiens qu'vne pure risee & moc-

Dignité de l'Estat de Pasteur, quoy qu'il soit mesprisé des grands.

Egyptiens superbes.

querie. mais d'autant que nous auons proposé de considerer les puissances raisonnables & brutales qui sont en l'ame, c'est à bon droit que ceux qui se sont persuadez de vaincre les irraisonnables, se vantent en se seruant des raisonnables, comme d'aydes & auxiliaires. Si toutefois quelque enuieux & libre & hardy repreneur disoit, Comment est-ce que vous qui obseruez auec trauail l'art pastoricial, & promettez d'auoir le soin & la charge du bergail, qui vous est domestique, & comme naturel: (comment dis-ie) auez vous mis en vostre esprit d'arriuer en vne region du corps & des affections, qui est l'Egypte, & que vous n'auez surgy à vn autre port? Il luy conuient de dire auec hardiesse, que nous sommes venuz pour loger en passant, & non pas pour y demeurer & arrester. Car à la verité toute ame de l'homme sage a obtenu le Ciel pour son pays, & la terre pour hostellerie: dont il estime que la maison de la sagesse luy soit propre, & celle du corps estrangere: en laquelle il pense qu'il faut demeurer, en faisant son pelerinage. Doncques lors que l'intellect conducteur des harats, ayant pris la troupe de l'ame, vsant de la loy de nature pour maistresse, il la conduit seurement, & la rend fort approuuee & digne de loüange: mais quand il se comporte iniquement, mollement, & laschement, il l'a fait reprehensible & vituperable. C'est donçques à bon droit que cestuy là vsurpera le nom de Roy, s'appellant Pasteur: & l'autre prendra le nom de quelque Boulanger, ou cuisinier, estant surnommé nourrisseur

Obiection de l'enuieux repreneur des pasteurs.

Responce sage.

Le ciel est le pays de l'hōme & la terre l'hostellerie.

Le Roy pasteur, non boulenger ny cuisinier.

nourrisseur de bestail, preparant vn festin & banquet, aux bestes accoustumees à faire grande chere: Partant n'ai-je pas nonchalamment monstré & preuué en quelle maniere le laboureur differe de celuy qui trauaille à la terre, & le pasteur de celuy qui nourrit le bestail. Or il y a encor vne troisiesme chose, laquelle a beaucoup d'affinité, auecque ce qui a esté dit, dont nous parlerons maintenant. Car il estime que le cheuallier, & celuy qui se sert d'vne monture, non seulement de l'homme, qui est porté par vn animal hannissant, sont bien fort differents l'vn de l'autre: mais aussi le discours d'vn autre discours. Adonc celuy qui est monté sans sçauoir l'art du manage, est raisonnablement, appellé cheuaucheur ou monteur. il s'est aussi liuré soy mesme à la beste brute, & lasciue: de sorte que quelque part qu'elle aille, il est aussi du tout necessaire qu'il y aille, & s'il ne prend garde à vne ouuerture, ou à vne grande fosse, qu'il soit precipité & submergé par la roideur & violence de sa course. mais le Cheuallier, quand il veut monter il accómode le mors & la bride,&puis se lanceant sur le cheual,il empoigne le crin du col de la beste;& lors qu'il semble estre emporté: il le meine & códuit à la façon d'vn gouuerneur, s'il faut dire la verité. Car encor qu'il semble que le pilote soit mené par la nauire, qui est gouuernee: luy neantmoins la conduit en verité, & la guide aux ports ausquels elle tend. Pareillement les Cheualliers caressent le cheual, comme en le loüant, lors

Difference entre Cheuallier & cheuaucheur en l'escriture.

Industrie du Cheualier.

Deuoir d'vn Pilote.

qu'il se range aux renes, & marche d'vn bon pas: mais quand il se lance en regimbant auec vne impetuosité, & démesurément, il le retire en arriere auec roideur & violence, pour le reprimer de sa trop grãde vehemence en sa course. Que si le cheual est obstiné de n'obeïr pas, le Cheualier ayant pris la bride, la tire toute à soy, & gehenne le col du cheual, qu'il tourne çà & là: à fin qu'il s'arreste tout court de necessité: & les escourgees & esperons ne sont point espargnez contre les saillies & regimbemens continuels: ny autres tels instruments dont les dompteurs de cheuaux ont accoustumé de se seruir pour les chastier. Et ce n'est pas chose dont on se doiue esbahir: Car quand le Cheuallier monte, tout quand & quand aussi marche l'art de Cauallerie marche: de maniere que y ayant deux conditions, l'vne de ceux qui sont montez & enleuez, & l'autre de ceux qui sont adroits & entenduz: c'est à bon droit que ils seront vaincueurs d'vn animal qui leur est suject, & non capable d'art. Parquoy estant descendu de ceux qui hannissent, & sont montez & enleuez, espluche si tu veux ton ame: Car tu trouueras en ses parties des cheuaux, & vn cheuaucheur faisant le Cocher, cõme és choses de dehors: donques les cupiditez & le courroux sont des cheuaux, dont l'vn est masle, l'autre est femelle. & pour cela, l'vn qui est glorieux veut estre lasche & libre, lequel a le col dressé, comme estant masle: l'autre beste est adonnée au seruice, non libre ny franche, & s'égayant en ruse & finesse, demeurãt & repais-

Dexterité d'vn Cheualier.

Cheuaux, & cheuaucheurs en l'ame.

ſant à la maiſon, & la deprauant, d'autant qu'elle eſt iument: mais le monteur & Cocher n'eſt qu'vn, ſçauoir eſt l'entendement; qui eſt Carrocier, lors qu'il monte & guide auec prudence: mais lors qu'il cheuauche ſans prudence, n'eſt que monteur. tant y a que le fol ne peut tenir les reſnes par ſon ignorance & beſtiſe; & icelles ſ'eſcoulants des mains, tombent à terre: & les cheuaux ſ'eſtants incontinent mis à regimber, font que le carroce eſt emporté ſans ordre ny moderation: & celuy qui eſt monté deſſus, n'ayant rien apprehendé pour ſ'affermir ſe laiſſe tomber. lors le miſerable ſ'eſtant déchiré & briſé les genoux, les mains & le viſage, déplore & lamente grandement ſa propre infelicité. & bien ſouuent ſes pieds eſtans accrochez au coche, il ſe trouue renuerſé ſur le dos, ayant la teſte, le col, & les deux eſpaules briſees, & traînées par pieces entre les roües. Et puis en fin tiraillé de çà, delà, & fracaſſé contre tout ce ſe qui rencontre aux pieds: il endure vne tres-cruelle & pitoyable mort. Vne telle fin donc arriue à ceſtuy-cy: quant eſt du carroſſe, eſtant deſchargé & ſecoüé, auec force & roideur, choqué & traîné contre terre, il ſe rompt & briſe fort aiſément: de façon qu'il n'y a plus de moyen de le racouſtrer, rejoindre, & ragencer de rechef: mais les cheuaux deliurez de tout ce qui les retenoit, ſont incitez & époinçonnez de furie, & ne ceſſent de courir à bride aualle, iuſques à ce qu'ils tombent tout plat, & donnent du nez en terre, ou ſe perdent, renuerſez en vn

Mauuais Cheualier, cauſe de deſordre & de la furie des cheuaux, du renuerſemẽt & débris du coche, & de ſa ruine propre.

profond precipice: Adonc en ceste maniere, le char de l'ame semble perir tout à fait auec ceux qui sont montez dessus, & conduits par vn chariage si déregé pour les cheuaux qui sont tels, & ceux qui sont montez dessus, n'ayans ny art ny adresse, il est expedient qu'ils soient ostez & ruinez, à fin que les honneurs de vertu soient erigez: par ce que la folie estant ostee, il est de necessité que la prudence subsiste & tienne ferme. C'est pourquoy Moyse dit en ses exhortations: *Si tu sors à la guerre contre tes ennemis, & que tu voyes le cheual & le Cheualier, & vn plus grand nombre de peuple, tu ne trembleras point de peur: par ce que le Seigneur Dieu est auec toy.* Car encore que la fureur de collere, & la cupidité, & en general toutes les affections & pensees d'vn chacun soient eleuees, comme sur des cheuaux, & qu'ils estiment estre munis de forces inuincibles; il ne faut pas que ceux qui ont la puissance du grand Roy, qui est Dieu combattant pour eux & les defendant tousiours, & par tout, s'en soucient en façon du monde. Or les vertus sont vne armee diuine, defendant & secourant les ames de ceux qui aiment Dieu, ausquelles il est tres-honneste, & tres-bien seant de chanter l'hymne à Dieu, qui donne vne victoire tant signalee, apres qu'elles ont veu leurs aduersaires surmontez. Il y a là deux chœurs, l'vn est de la bande des hommes, l'autre de celle des femmes: & feront vn accord de diuerses voix, se respondans l'vne à l'autre auec harmonie: Quand au chœur des hom-

Le vice estant à bas, la vertu se redresse.

Exod. 14.

La garde & protection de Dieu est plus forte que tout.

Chans de victoire des ames deuotes.

Representation des chœurs chantans le cantique de Moyse.

mes, il se seruira du conducteur Moyse, qui est l'entendement parfait: celuy des femmes sera conduit par Marie, qui est le sens purifié: Par ce qu'il est bien raisonnable que les hymnes & celebrations de la nature diuine soient faits spirituellement, & sans aucune remise ou surseance; & que l'vn & l'autre des instrumens, tant de l'esprit que du sens, soient maniez & touchez harmonieusement, à l'honneur & action de grace du seul Sauueur. Que tous hommes donc chantent le cantique d'outre-mer, non d'vne pensee aueugle: ains voyans fort clair. Moyse commençeant à entonner: les femmes aussi tres-honnestes, à la verité, estant enrollees en l'estat de la vertu, chantent, Marie les mettant en train. Or ce n'est qu'vn mesme hymne, qui se chante à deux chœurs, ayant vn refrain admirable, lequel est honneste de surchanter.

Chantons au Souuerain quelque Ode qui soit telle *Exod. 14.*
Que veut sa Majesté.
Car il s'est décoré d'vne gloire immortelle,
Et diuine clarté.
Dans les flots impiteux de la mer rouge amere,
Il a precipité.
Le Cauallier hautain, & sa monteure fiere.

Car il n'y a personne, qui puisse trouuer, encor qu'il y pense attentiuement, vne victoire plus grande & plus parfaite que celle par laquelle le tres-fort Regiment à quatre pieds, lascif, & fastueux des passions & vices, a esté surmon- *Victoire contre les passions.*

té. Car les vices sont de quatre especes ; & y a autant de sortes de passions, en outre l'entendement, leur cheuaucheur, haineur de la vertu, & amoureux des passions, perit estant décheu ; lequel se plaisoit & resiouissoit és voluptez, iniustices, astuces, & tromperies, & aux rapines, conuoitises, & autres semblables bestes. Le Legislateur doncques enseigne fort sagement en ses exhortations de n'eslire point vn Magistrat qui nourrisse des cheuaux : estimant que tout homme qui est par trop & furieusement addonné à ses plaisirs & concupiscences & amours dereglez, comme vn cheual qui secoue la bride & le mors, n'est aucunement propre pour auoir commandement. car il dit ainsi ; *Tu ne pourras y commettre vn homme estranger ; par ce qu'il n'est pas ton frere. c'est pourquoy il n'amassera point de cheuaux pour soy, & ne détournera point le peuple en Egypte.* Parquoy nul de ceux qui nourrissent cheuaux, est propre pour la principauté, selon le tres-sacré Moyse. & toutefois quelqu'vn pourroit dire par aduenture, que la force de la Cauallerie est vne main forte du Roy, & qui n'est en rien moindre que celle de l'infanterie, & d'vne armee naualle : ains plus vtile bien souuent, & principalement aux endroits où il est besoin d'vne vitesse prompte, en quelque poursuitte ou saillie, lors que l'opportunité & occasion n'endure aucun retardement : mais veut vn secours à l'instant, & sur le camp : à ce que ceux qui sont demeurez derriere, ne soiét point blasmez ou ne soient point estimez, auoir esté negli-

Vices de l'intellect depraué.

Deut. 17.

Defense de la Cauallerie.

gez à bon droit, sans auoir eu l'aide d'vne nuee de Caualliers qui preuient & passe outre promptement. A quoy nous leur pouuons respondre en ceste sorte: Messieurs les Legislateurs ne retranchent aucune garde du Commandeur, ny ne congedient ou retranchent aucune compagnie des regiments, en ostant la Caualleric, qui est de plus grãde efficace: mais taschent de l'augmenter, en tant qu'il est possible: à fin que les secours estans accreus en force & multitude, ils puissent fort aisément vaincre leurs ennemis. Car qui est-ce qui a eu le moyen de camper & ranger ainsi des armees, & les diuiser par bandes & compagnies, & les reduire sous la conduite des Capitaines, sergens Majeurs, & autres chefs, tant grands que moindres, ou selon les ordonnances que l'on a trouuees de la Sergenterie, & conduite des armees, & d'en donner la traditiue à ceux qui s'en doiuent seruir à propos, par vne excellence de science d'vn tel sujet? voire mais il ne traitte pas maintenant des forces de la Caualllerie, laquelle il est necessaire d'estre preparee & equippee, par le Capitaine en chef, à la ruine des ennemis, & au salut des ames: mais son discours est touchant la vehemence déraisonnable & immoderee opiniastreté qui est en l'ame, laquelle il est expedient de rembarer, de peur qu'elle ne détourne à la fin tout son peuple en Egypte, qui est la region du corps, & qu'elle ne le rende à toute force amateur des voluptez & des passions, plustost que de la vertu & de Dieu: d'autant qu'il est necessaire

Difficulté des ordonnances de la Sergenterie.

Retour en Egypte dangereux.

que celuy qui s'est acquis vne grande Caualle-rie, tire vers l'Egypte, comme le mesme a dit. Car lors que les flots, incitez par les passions & méchefs qui soufflent violemment contre la nauire de l'ame, égallement esbranlee & penchante, viēt à surmonter l'vn & l'autre costé ou paroy, tant celuy de l'entendement, que celuy du sens : Alors l'intellect estant tout abysmé, cōme il est vray semblable, se noye & submerge : & le fond auquel il est enfondré est le corps mesme, lequel est comparé à l'Egypte. Qu'il ne vous arriue donc iamais de mettre vostre estude & affection à ce qui concerne la nourriture des cheuaux. Car ceux qui pourchassent l'vn ou l'autre, sont eux mesmes à vituperer. pourquoy non? puisque chez eux on fait grand estat des bestes brutes: de la maison desquels les cheuaux ayant esté bien repeuz & traictez, sortent les premiers, les hommes les suiuans; dont pas vn ne trouue escot ny emprent, pour le soulagement de son indigence, ny don, ny present, pour abondance : mais toutefois ils en font moins de tort & iniustice. Ceux qui nourrissent des cheuaux pour les combats, disent qu'ils honorent les jeux sacrez, & les assemblees solēnelles de toutes parts, & qu'ils sont cause à ceux qui les voyent, non seulement de volupté: mais aussi de la recreation que l'on prend à ce spectacle, & mesme de l'exercice des maux. car ceux qui donnent aux bestes vn desir d'emporter la victoire, ayant employé vne exhortation & allegresse indicible pour l'amour de

Egypte represente le corps.

Pretexte du but de la nourriture des cheuaux de combat.

l'honneur & émulation ardente de la vertu, ayant soustenu de doux trauaux ne s'abstiendront point de ces particulieres occupations, & apartenãces auparauant que d'en estre venu à bout, & en auoir l'issuë : mais ceux-cy pretendent des excuses en faisant tort ; les autres qui pechent sans auoir aucune deffense, sont ceux qui declarent l'entendement esleué, estre vn cheuaucheur, ignorant l'art de Cauallerie, par vice & passion de beste à quatre pieds : que si apres auoir appris l'art de manier les resnes & l'adresse du manage, tu cõuerses & arrestes d'auãtage auec icelles, & que tu penses en tel estat estre desia assez suffisant pour pouuoir mestriser les cheuaux, monte & prend la bride : car ainsi faisant tu n'apresteras point à rire aux spectateurs qui se resiouïssent du mal, en te laissant tomber auec des blesseures incurables, lors que les cheuaux bondiront & regimberont. Et tu ne seras point pris quand les ennemis courront droit à toy, ou t'aborderont par derriere, en preuenant ceux qui te poursuiueront, par la vistesse de ta course ; & ne te souciant point de ceux qui viennent vers toy, à cause de la science, par laquelle tu peus faire tes approches & démarches seurement. Ce n'est dont pas à propos que Moyse, lors qu'il chante sur la déconfiture des cheuaucheurs, souhaite aux Cheualliers le salut accomply: Car ceux-cy peuuent, en jettant la bride sur les puissances brutales, refrener la roideur & vehemence de leur course excessiue. Il faut donc dire quel a esté le souhait : *Dan*, dit-il, *soit*

Art du manage, & le fruit qu'en en reçoit.

vn serpent placé & arresté sur le chemin passant, mordant le talon du cheual ; & le Cheualier tombera à la renuerse, en attendant le salut du Seigneur. Il faut aussi declarer ce qui est entendu par les paroles obscures de ce vœu. Dan est exposé, Iugement: partant le Patriarche accompare au serpent la faculté de l'ame, laquelle examine, espluche, discerne, & iuge aucunement chaque chose : d'autant que cest animal à vn mouuement diuers, & est prudent par dessus tous, & prompt en vigueur, & tres-puissant pour se deffendre de ceux qui le prouoquent & commencent à luy faire tort : non pas certes contre ce qui est amy & conseiller de la vie (nostre langue naturelle a accoustumé de l'appeller Eue) ains contre le serpent fait & fabriqué d'airain par Moyse, lequel quand ceux qui auoient esté mordus par les serpens venimeux, auoient veu, encore qu'ils deussent mourir, venoient à reuiure, & iamais ne mourir, comme l'histoire dit. Or ces choses ainsi racontees, semblent à des visions & prodiges : sçauoir est qu'vn Dragon vsant de la voix de l'homme, & amadoüant par des tres-simples façons de faire, & par persuasions fort allechantes, deceuant vne femme, eust esté autheur, aux autres qui l'auoient veu, d'vn bien apparent : mais par les expositions suiuant le sens allegoric, ce qui semble y auoir de fabuleux s'éloigne, & la claire verité se découure. Nous disons donc que le serpent de la femme, c'est à sçauoir de la vie dépendante du sens & de la chair, est la volupté, qui a plusieurs plis, neuds & enuelo-

Gen. 49.

Exposition de la benediction de Dan.

Dan & le serpent representent la faculté iudicatiue de l'ame.

Eue Symbole à la vie.

Vertu du serpent d'airain Mosaique.

Le texte Grec semble estre corrompu en ce lieu.

Allegorie, sur la tromperie faite par le serpent à Eue.

pemens, & qui ne peut estre redressee, ains demeure tousiours abaissee, & rampante vers les seuls biens de la terre, cherchant des tanieres & cachettes dans le corps, où elle se tapit en chaque sentiment, comme en des fosses & fentes de terre, conseillere de l'homme, desirant la ruine de celuy qui est meilleur & plus excellent, & souhaittant de le perdre par morceures venimeuses, & nullement douloureuses. Quand au serpent de Moyse, nous maintenons que c'est la tolerance, qui est vne disposition contraire à la volupté : c'est pourquoy il est representé fait d'airain, qui est vn metail & matiere plus forte. Partant est il necessaire que celuy là viue, lequel a consideré attentiuemēt la face de la tolerance, encore qu'il ait esté mordu auparauant par les poisons amoureux de la volupté. Car elle appreste à l'ame vne mort inéuitable : mais la continence propose la santé & le salut à la vie. quand à la Temperãce, qui a la force de repousser le mal, elle sert de contrepoison à l'incontinence. Or l'honnesteté est agreable à tout homme sage: veu qu'elle est totalement salutaire. De sorte que quand Moyse fait priere pour Dan, ou qu'il deuienne ce mesme serpent là, ou il prie qu'il ne soit point semblable à celuy d'Eue. car c'est chose aueree que la priere est vne demande de biens. parquoy l'espece de tolerance est chose bõne, & laquelle porte l'incorruptibilité du bien parfait : mais le mal de la volupté, porte vne tres-grande punition, qui est la mort. D'où vient qu'il dit, *Dan deuienne serpent*, non

Allegorie sur le serpent d'airain de Moyse.

Continence.

Temperance.

Honnesteté salutaire.

Deffinition salutaire.

en autre lieu quelconque, si ce n'est *sur le chemin*. Car les maux de l'intemperance & de gourmãdise, & autres vices que les voluptez immoderees & iamais assouuies, accõplies par l'abondance des choses exterieures, engendrent & enfantent, ne permettent pas que l'ame marche par le grand & droict chemin: ains la contraignent de tomber en des mares, bourbiers, & precipices, iusques à ce qu'elle soit du tout perduë & ruinee: mais les habitudes de tolerance, sobrieté, & temperance, & autres compagnes ordinaires de la vertu seulement, la laissent aller le grãd chemin, où il ne se trouue aucun lieu glissant, auquel le pied venant à faillir, elle se laisse choir. & partant Moyse a dit fort proprement, que la temperance prend le chemin droit, & le tient constamment: par ce qu'il aduient que l'habitude cõtraire, & l'intemperance va par des chemins rompus, & à trauers champ. Ce qui suit, *placé sur le sentier*, se prend en vn tel sens comme ie me le persuade. Le sentier ou chemin battu, est celuy qui est hanté des hommes, iumens, cheuaux, & charrois: On dit qu'vne telle voye est fort semblable à la volupté: car ce ne sont pas les hommes seulement, qui dés leur natiuité, iusques à l'extremité de vieillesse, la hantent s'y promenent, & arrestent auec plaisir & delicatesse: mais aussi toutes autres sortes d'animaux: veu qu'il n'y en a pas vn qui ne soit & pris, & traisné à l'hameçon de la volupté, & puis enuelopé en ses rets fort embarrassez, & pleins de nœuds, desquels il est

Gen. penul.

Effets des voluptez.

Le chemin droit de temperence.

Chemin battu, & sa signification.

bien mail-aiſé de ſ'eſchapper. mais les chemins de Prudence & Temperance, & autres *Chemins de* Vertus, encores qu'il y ait moyen d'y paſſer, *prudence,* toutesfois ils ne ſont pas du tout frayez : car le *& autres* nombre eſt bien petit de ceux qui y marchent, *vertus.* ſçauoir ceux qui ſe ſont adonnez à la Philoſophie ſincerement, & n'ont eſtably amitié & ſocieté qu'auec ce qui eſt honneſte ſeulement, ne ſ'eſtant ſouciez aucunement de toutes autres choſes. *Il s'eſt donc placé*, & non pour vne fois. Ainſi le zele ardant, & la ſolicitude de tolerance aduiennent, à celle fin que y ayant mis vne ambuſcade, la volupté attrayante, fontaine des maux eternels, ſoit bouclee & oſtee de la regiõ de l'ame. Parquoy il introduit le ſerpent d'Eue, voulant mal de mort à l'hõme. Car il dit aux malédictions, *Il eſpiera & preſſera ta teſte, & tu eſpieras ſon talon.* & quand au ſerpent de Dan (duquel il eſt icy queſtion,) Moyſe dit qu'il mord le derriere de l'ongle ou corne du cheual, & non pas de l'homme. Car le ſerpent d'Eue, qui eſt la marque de volupté, comme il a eſté prouué par cy deuant, dreſſe des embuſches à l'homme, c'eſt à dire au diſcours de raiſon d'vn chacun: par ce que l'vſage & fruition d'vne volupté exceſſiue, eſt la corruption de l'eſprit. Mais le ſerpent de Dan qui eſt l'image de tolerance, Vertu tres-ferme, mordra le cheual, qui eſt le ſigne de paſſion & du vice : d'autant que la temperence machine la ruine & extermination de ces choſes. Tant eſt que ceux-cy eſtant mordus & détraquez, *Le Cheualier* (dit-il) *tombera.* ſous ces paroles couuertes cecy ſ'entend : Qu'il faut

Gen. 3. (beside the line "voulant mal de mort à l'hõme. Car il dit aux ma-")

Excez de volupté, corruption d'eſprit. (beside "pent de Dan qui eſt l'image de tolerance, Ver-" and the lines after it)

penser que c'est chose honneste, & pour laquelle on doit prendre peine, que nostre intellect ne soit point esleué sur ce qui procede de passion & vice : que s'il est quelquefois contraint de s'esleuer sur quelque vne de ces choses vicieuses, qu'il se mette en deuoir d'en descendre & deualler : Car ces cheuttes-là apportent des victoires tres-glorieuses. C'est pourquoy quelque personnage ancien, ayant esté prouoqué à vn combat d'injure & détraction, *Ie ne me trouueray iamais* (dit-il) *à vn tel combat, duquel celuy qui remporte la victoire est pire que celuy qui est vaincu.* Et toy donc aussi, mon bon amy, ne te trouue jamais à vne castille & altercation de maux, & qu'il ne te prenne point d'enuie d'emporter le dessus d'vn tel combat : ains efforce toy, entant que faire se peut, de t'en retirer bien viste ; que si quelque fois forcé par vne puissance plus forte, tu es contraint de prendre le combat, ne te tourmentes point d'estre vaincu. Car alors tu seras bien victorieux quand auras esté surmonté, là où celuy qui aura vaincu, sera surmonté : & ne permets point ny au heraut de publier la victoire, ny au president du combat de coronner l'ennemy : ains toymesme en personne donne luy le prix, la palme, la coronne, & s'il veut affuble luy encores le front de bandeaux de victoire ; & proclame à tres-haute & inuincible voix, vne telle publication. *O spectateurs & presidens des jeux & combats, ie suis vaincu quand à moy, & cestuy-cy est vaincœur au combat proposé de concupiscence, d'ire, d'incontinence, d'insipience, & d'in-*

Déchoir des vices est victoire.

Belle response à vne prouocation d'iniure

Prix & marque de victoire.

Formule de publication de victoire.

iustice: Et qui plus est, il a si magnifiquement vaincu qu'il n'en a point encouru d'enuie de nostre part qui sommes ces antogonistes ou aduersaires, qui pouuions luy enuier sa victoire. Partant quitte & octroye aux autres les prix de ces profanes combats là : mais vous mesme emparez vous des prix & vous couronnez vous mesme pour la victoire des combats vrayemẽt sacrez : Or n'estimez point jeux & combats sacrés ceux que les villes celebrent de trois ans en trois ans apres auoir basty des theatres & receu vn nombre infiny d'hommes : car en ces jeux de prix là, celuy qui a mis à bas son hõme & l'a renuersé ou estendu sur le dos, ou le nez contre terre, ou celuy qui peut luiter & combattre à toute outrance, sans espargner aucune sorte d'iniure, d'insolẽce, ou iniquité, emporte le premier prix. Il y a encore de ceux qui ayant aiguisé, fortifié, & roidy leurs mains puissamment en guise de fer, auquel on a donné le trempe, ayant happé & attrapé les testes & visages de leur aduersaire, les enfondrent, & apres leur auoir porté de si vilains coups, les déchirent, finalement ils obtiennent les prix & couronnes d'vne si mau-piteuse & estrange cruauté : quand aux autres combats de la course, ou des cinq sortes d'exercices, quel homme sage est ce qui ne s'en rieroit, quand ils s'estudient à sauter, & s'élancer tres-loing, & prenent la mesure des espaces, & contestent de la legereté des pieds, lesquels, non seulement vn cheurueil ou vn cerf entre les animaux plus vigoureux : mais encore vne leurette ou vn lapin entre les plus

τριετηρίδες trieterica, *ieux celebrez de trois ans en trois ans par les Payens.*

Cruauté des luitteurs & gladiateurs.

petits, passera à la course, sans s'efforcer beaucoup, encore que ces combateurs là courent estans hors d'haleine ? à raison dequoy il n'y a pas vn de ces combats là qui soit sacré, quoy que tous les hommes du monde, le protestassent, veu qu'il est de necessité qu'ils soient conuaincuz par eux-mesmes de faux tesmoignages. Car ceux qui les admirent, ont estably des Loix contre les insolens & contumelieux, & ont donné des peines pour les outrages, & ont estably des Iuges pour auoir la cognoissance de chacun de ces crimes. comment donc est il raisonnable que les mesmes personnes soient indignées, à cause de quelques vns qui ont esté particulierement outragez, & ayent ordonné des supplices irremissibles sur eux : & qu'en ce qui concerne le public, & qui se fait aux grandes celebritez, solemnitez publiques, & aux theatres, ils ayent fait des constitutions pour les couronnes, & proclamations & autres telles choses ? Car quand il y a deux contraires decrets qui ont esté deffinis, & establis contre vn corps, ou vne affaire, il faudroit necessairement que l'vn ou l'autre, fust bien ou mal disposé : par ce qu'il est impossible que touts deux se portent bien ou mal ; lequel des deux, seroit loüé deuëmét & raisonnablement ? ne seroit-ce pas ce qui ordonne que ceux qui prouoquent par iniure, & sont aggresseurs doiuent estre punis ? Le contraire seroit donc blasmé iustement, c'est à sçauoir l'ordonnance, par laquelle l'aggresseur seroit, honnoré,

Loix contraires aux jeux de prix.

Axiome ciuil, sur des ordonnances contraires.

honnoré, & que rien des choses sacrées ne fust vituperable. Or est il que rien des choses sacrées n'est vituperable, mais glorieux & honnorable en tout & par tout. Parquoy le combat Olympique, pourroit seul, à bon droit estre nommé sacré, & non pas celuy que les citoyens de la ville d'Elis establissent, ains celuy qui est ordonné pour l'acquisition des vertus, veritablement diuines & Olympiques: Tous ceux là sont enroolez en ce combat, qui sont les plus foibles de corps, & les plus robustes d'esprit: & puis apres ceux qui s'estans despoüillez & empouldrez, font toutes sortes d'œuures, tant d'art que de faculté, sans rien laisser en arriere pour remporter la victoire: tellement que ces athletes ou champions-cy surmontent leurs aduersaires; mais ils disputent encores entr'eux, des premiers prix. parce qu'il n'y a pas vne seule maniere à tous d'obtenir la victoire; ains tous sont dignes d'honneur, qui ont terrassé & mis en route des ennemis importuns & tres-dangereux. Or celuy là est encore plus admirable que tous, qui les a surpassé, auquel il ne faut pas porter enuie, s'il reçoit les premiers prix des chãpions. Quãd aux autres, qu'ils ne s'attristent point s'ils sont honnorez des seconds, ou des tiers: car ceux cy sont encore proposez pour l'acquisitiõ faite de la Vertu: mais pour ceux qui n'ont peu paruenir au sommet, l'acquisition des moyens degrez leur est vtile. On dit encore qu'elle est plus ferme & asseuree, d'autãt qu'elle euite l'enuie, qui naturellement est touſ-

Quels ieux Olympiques sont sacrez.

Victoire la plus admirable.

Diuers prix de la vertu.

Mediocrité recommandee.

iours meslee és choses éminentes. Il a donc esté dit fort proprement, pour l'instruction, *Le cheuallier tombera:* afin que si quelqu'vn en cheât se deliure des maux, il se leue & redresse aussi appuyé sur les biens. mais il est encore plus accommodé à la doctrine, de dire qu'il ne tombe en deuant, ains en arriere: par ce qu'il est tousiours plus vtile de demeurer en arriere du vice & de la passion: veu qu'il faut tousiours en bien faisant preuenir: & retarger à faire ce qui est des-honneste, & de rechef s'auancer aux bonnes choses, & se retirer bien loin des autres: comme ainsi soit, que celuy qui se tient esloigné des affections des pechez demeure sain & entier, sans estre suiet à maladie. Il dit aussi apres, *qu'il attent le salut de la part de Dieu:* à ce qu'il accoure aussi promptement à faire des actions iustes, comme il s'est retiré des iniustes, A tant est-ce assez discouru du Cheualier & du cheuaucheur, du Pasteur, & de celuy qui nourrist le bestail. Item, du laboureur & de celuy qui trauaille à la terre: puisque les differences, selon l'ordre & le rang de chacun, ont esté examinees en tant que faire se peut: il est desormais temps de s'employer à l'exposition de ce qui suit. Moyse donc n'introduit pas celuy qui est desireux de la Vertu, comme ayant acquis vne science accomplie de la culture de l'ame, ains comme ayant trauaillé seulement aux principes d'icelle. Car il dit,

Tomber en arriere.

Prompt au bien, tardif au mal.

Noé commença à estre homme Laboureur.

Le commencement & milieu tendent à la fin.

Or est-il que le *commencement*, selon le dire des Anciens, *c'est la moytié du tout*: comme estant

distant de la fin depuis le milieu, ou de moytié: laquelle fin n'ayant point esté atteinte, il est arriué bien souuent, qu'il a grandement nuy à plusieurs d'auoir cōmencé. Parquoy il y a eu de bons & honnestes personnages, lesquels, leur esprit ayant esté trauersé par des changemens continuels, encor qu'ils eussent compris quelque notion d'vn bien, n'en ont toutesfois esté aduancez. Car il se peut faire que deuant que d'estre paruenus à la fin, vn torrent de contraires assemblez, ayt fait vn rauage, & submergé & ruïné ceste bonne conception là. Ce n'est pas pour cela neantmoins que l'Oracle fut enuoyé à Cain, qui pensoit offrir des hosties irreprehensibles, à ce que il ne s'asseurast point d'auoir dignement sacrifié; parce qu'il n'auoit point offert de victimes sainctes & parfaites. l'oracle estoit donc: *encore que tu ayes bien offert, si est-ce que tu n'as pas bien diuisé.* adonc l'honneur de Dieu est chose droite: mais ce qui est indiuisible n'est pas droit. & voyons sur quelle raison cecy est fondé. Il y en a qui décriuent & bornent la pieté, à dire que toutes choses ont esté faites de Dieu, tant les bonnes & belles, que leurs cōtraires. ausquels nous pourions dire: Il y a quelque chose de loüable en vostre opinion, & quelque chose de vituperable: car elle est loüable, en ce qu'elle admire celuy qui est seul à priser, & vituperable en ce qu'elle le fait sans vser de discretion ny diuision. par ce qu'il ne falloit pas broüiller ny confondre, & ne le declarer pas autheur de toute chose ensemble indifferemment: ains

Perte des bonnes notions & conceptions de l'ame.

Ceste interpretation suit les septente.

En quoy consiste la Pieté selon quelques vns.

Dieu est autheur de tous biens.

Integrité de corps requise aux Prestres de la Loy, & aux victimes.

μωμισκόποι. Censeurs des taches des victimes.

Chameau pourquoy immonde.

Souuenance des biens & des maux.

Exposition du pied fourché, & de la rumination

auec distinction ; le confesser auteur des seuls biens : car c'est chose absurde de prendre garde que les Prestres ayent leurs corps entiers, & sans aucune tache ny défectuosité : & pourueoir à ce que les bestes, qui s'immoloient n'eussent la moindre tache du monde, & d'auoir l'œil à choisir des personnes telles qu'il faut à ce ministere, & en tel nombre qu'il est requis : lesquels aucuns nomment censeurs & examinateurs des taches ; à celle fin que les victimes fussent amenees à l'autel entieres & immaculees : & de ne se soucier pas, que les opinions qui sont dans les ames d'vn chacun soient confuses, & non distinctes & dressees à la reigle de la droicte raison. Ne voyez-vous pas que le Chameau est vne beste immonde, encore qu'il rumine, par ce qu'il n'a pas le pied fourché? Et toutefois ie ne sçay pas quel accord il y a en ceste raison auec le passage allegué : mais pour l'interpretation allegoricque, le sens y est necessairement accommodé. Car comme ce qui rumine, attenuë, en soufflant de rechef, la viande qui a esté auallee : ainsi l'ame de l'amateur de science, apres qu'elle a receu quelques principes & theoremes par l'oreille, elle ne les met pas en oubly : mais estant en repos à part soy, elle y repense auec tout loisir, & viēt à se ressouuenir de tous les preceptes. Or toute memoire n'est pas bonne : ains la souuenance des seuls biens : d'autant qu'il est tres-pernicieux que les maux ne se puissēt oublier : A cause de quoy l'vsage d'auoir le pied fourché, tend à la perfection, à fin que la faculté de memoi-

re ayant esté coupee en deux, la parolle coulant par la bouche;a comme la nature parfait ces deux choses, entre-ouurant les leures, & les deux especes de la memoire, sçauoir est l'vtile, & le dommageable. mais d'auoir le pied fourché, il semble qu'il n'ait de soy mesme, aucune commodité sans ruminer. Car quel bien reuient il de diuiser les natures des choses, ayant commencé d'en-haut iusques aux plus petites & basses, & n'estre point à soy, & n'auoir point les parties diuisees, lesquelles s'apellent indiuiduës par aucuns fort propremẽt? Car ces choses là sont indices fort apparans, de Prudence & d'exacte & singuliere diligence, aiguisee à vne tres-subtile intelligence & viuacité d'esprit: mais cela n'apporte aucune vtilité pour la probité & le cours d'vne vie irreprehensible. Partant la bãde des Sophistes qui est éparse par tout, remplit tous les iours les oreilles de ceux qu'elle rencontre, discourant exactement, & explicant les dictiõs doubles & ambiguës, & distinguant toutes choses dont elle pense se souuenir; mais elle demeure court en la plus-part. N'y en a-il pas qui diuisent les elemẽs de la voix lettree en muettes & voyelles? & quelques vns ne diuisent-ils pas l'oraison en trois parties souueraines, au nom, au verbe, & en la conjonction? & les musiciens distinguent leur propre science en ryme ou nombre, en air ou partie, & en modulation ou melodie: & la partie en celle qui se nomme Chromatique pour la composition de la voix coloree, lugubre & lamentable: & en l'har-

Discours des Sophistes sur l'explication des mots ambigus, & la distinctiõ des choses, diuision des lettres, & autres parties des arts Liberaux.

Opinion de Platon, & des Rabins sur la diuision de l'oraison.

Partie de la Musique.

monique, où sont accords de sons differents: & en la Diatonique, simple & naturelle: & en la quarte, quinte, octaue: en la melodie & accort de b, fa, b, mi, & c, sol fa vt. Les Geometres aussi diuisent les plus generales lignes, qui sont la droite, & la circulaire: Et ainsi les autres artisans en chaque espece selon la science particuliere, depuis les premieres jusques aux dernieres. A quoy consent & s'accorde toute la bande de ceux qui philosophent: cependant qu'ils discourẽt des choses accoustumees; sçauoir est, que des choses qui sont, les vnes sont corps, les autres sont incorporelles: & quelques vnes sont inanimees, les autres animees: & d'autres sont raisonnables, les autres irraisonnables: & que les vnes sont mortelles, les autres diuines: & de celles qui sont mortelles, les vnes sont masles, les autres femelles, qui font la section de l'homme; & derechef des choses incorporelles, les vnes sont parfaites, les autres imparfaites: & quand aux parfaites, les vnes sont enquestes & demandes: item des formules interrogatoires, amatoires & incitatoires: & les autres differences des choses, qui sont en special, se décriuent aux elemẽts & principes touchant icelles. en apres ce que les Dialecticiens ont accoustumé d'appeller Axiomes, ou Maximes; dont les vns sont simples, les autres non simples: & de celles qui ne sont pas simples, les vnes sont accouplees: les autres sont plus ou moins liees ou connexes; & qui plus est, il y en a de déjoinctes, & autres de telle maniere: mais les choses sont vrayes & fausses, & incer-

Diuision de la Geometrie.

Diuision de tout ce qui est au monde.

Axiomes distinguez.

taines & qui se peuuent faire, & qui ne se peuuent faire. Item les vnes sont perissables & non perissables, necessaires & non necessaires ; & dont il y a abondance, & dont il y a disette, & autres choses conformes à cellescy. dauantage, entre celles qui sont imparfaites, sont ce que l'on dit predicamens & accidens: & tout ce qui est moindre que ces choses, ce sont diuisions continuës. Que si l'entendement s'estant encore aiguisé en ce qui est plus subtil, comme vn Medecin ou Chirurgien, fait la section & toutes l'anatomie de la nature des choses: il ne fait rien d'auantage pour l'acquisition de la vertu: mais il aura bien le pied fourché: veu qu'il peut bien distinguer & discerner chaque chose; toutesfois il ne ruminera pas, de façon qu'il vse de viande tres-vtile, selon les memoires & suggestions, laquelle adoucisse l'aspreté, & la faim aussi, qui est engendree en l'ame par les pechez, & fait veritablement que le mouuement soit doux & agreable. donc il y a vn nombre infiny de ceux que l'on appelle Sophistes, qui sont admirez par les villes, & ont conuerty à eux presque toute la terre habitable, pour la section & recherche exacte, & subtilité en leurs inuentions, lesquels sont enuieillis du tout en leurs passions: & ont consumé leurs vies, sans s'estre monstrez en rien differens des hommes priuez, mesprisez & fort viles & abjectes. C'est pourquoy le Legislateur a fort bien comparé telles sortes de gens, qui viuent ainsi, aux genres de pourceaux, qui ne retiennent rien d'vne vie claire, nette & pu-

Faim de l'ame causee par le peché.

Vie des Sophistes mesprisee.

Vie Epicurienne.

re, ains se conforment à celle qui est trouble, croupie& fangeuse,& aux choses les plus vilaines du monde. Car l'Escriture dit que le Pourceau est immonde, parce que encore qu'il ait le pied fourché, si ne rumine il pas comme le Chameau, pour vne raison contraire; par ce que nonobstant qu'il rumine, si n'a-il pas le pied fourché: mais tous animaux, lesquels participent des deux, sont enroollez entre les probablement purs, d'autant qu'ils ont euité, l'vne & l'autre absurdité mentiõnee. Car le chois & option sans la memoire, l'exercice, & la poursuitte des choses tres-bonnes, est vn bien imparfait: mais le concours & societé a vn mesme but, est vn bien tres-parfait. Or les haineux mesme de l'ame craignent la perfection; lesquels ne pouuans plus se sousleuer, la paix non faulse ny mensongere a son regne, & ceux qui ont obtenu la sagesse à demy ouurage, ou bien à demy affermie, sont plus foibles, que de pouuoir s'opposer & resister aux troupes des pechez confirmez de longue main, & auancez en vigueur. Partant lors que Moyse, du temps de la guerre fait le catalogue de l'armée, il n'y appelle pas toute la jeunesse, encore que d'elle-mesme & de son bon gré auec toute alegresse & promptitude volontaire, elle se prepare pour faire teste aux ennemis; ains il ordonne qu'ils s'en retournassent & demeurassent en leur maison, jusques à ce que par vn exercice continuel, ils peussent deuenir entierement victorieux, & estre nantis d'vne force parfaite, & d'vne experience tres-ferme:

Bien imparfait distingué du parfait.

Sagesse à demy.

Oordonnance Mosayque

Or l'ordonnance se fait par les secretaires & contrerooll eurs de l'armée, quand la guerre est ouuerte, & presque desia aux portes : & voicy ce qu'ils disent : Qui est l'homme lequel ayant basty vne maison neuue, & n'en a point fait la dedicace? qu'il marche & s'en retourne en la maison, de peur qu'il ne meure en la guerre, & qu'vn autre homme ne vienne à la dedier. & qui est celuy, qui ayant planté vne vigne, ne s'est point resiouy d'icelle? qu'il s'en aille & se retire en sa maison, depeur qu'il ne meure en la guerre, & que vn autre n'aye la resiouïssance d'icelle. Et qui est celuy qui a espousé vne femme, & ne l'a point prise auec soy? qu'il se mette en chemin pour s'en retourner en son logis, de peur qu'il ne meure en la guerre, & qu'vn autre homme n'espouse & prenne ceste femme.

Prononcee en temps de guerre par les contrerolleurs de l'armee.

Deuter. 20. Leu. 19.

Et pourquoy (homme de Dieu) ce diroy ie, ne daignez vous pas enrooler, & renger ceux cy plustost que d'autres, au combat de la guerre, qui sont pourueus de femme, maison & vignes, & ont acquis tout autre cheuance à foison? Car ils supporteront fort à l'aise, les dangers pour la seureté des autres, encore qu'ils fussent tres griefs & pesans: veu que ceux qui ne sont point pourueus des choses que nous auons dit, s'adonneront le plus souuent à paresse, lascheté & faineantise, comme gens, qui n'ont chez eux aucun gage necessaire. Seroit ce d'autant que n'ayant encore iouy d'aucunes choses de celles qu'ils possedoient, il aduient que puis apres aussi ils n'en puissent jouïr? Car

Obiection sur la commodité que les moyens apportent. Et l'incommodité de ceux qui n'en sont pas pourueus.

à ceux qui ont esté vaincus en guerre, il reste encore quelque emolument des choses acquises. Mais ils ne seront pas pris captifs; ils endureront donc incontinent ce qui arriue à ceux qui n'ont point fait leur deuoir en guerre: Parce que il est necessaire que ceux qui s'employent continuellement en la guerre, tiennent en leur puissance, & y prennent leurs delices, non seulement ceux qui resident à la maison sans coup ferir, voire sans aucune peine. La multitude des autres associez, prendra aussi gayement le combat, pour ceux cy mesme. Et premierement c'est chose estrange de se trauailler pour les cōtentions, soucis & fortunes des autres, & lors principalement que l'on encourt vn danger particulier & commun d'vne destruction, captiuité & prise de ville: pour le regard de ceux qui peuuent supporter ensemble les charges de la guerre, & n'en sont empeschez par aucune maladie, ny par vieillesse, ny par aucune autre incōmodité, ou malheur. car il faudroit que ceux qui ont pris les armes aux premiers bataillons, ils seruissent de boucliers aux associez, en bataillant de grand courage, & sans crainte du danger. & puis apres ce seroit remporter des marques, non seulemēt de trahison, mais aussi d'vne estrange indolence, qui fait qu'on ne s'esmeut de rien: si ainsi estoit que les vns combattissent pour leur pays, & que les autres fussent adonnez à leurs affaires propres: & que ceux-là voulās se metre au hasart de cōbatre pour le salut des autres: ceux cy ne vou

Auantage & desauantage des gens de guerre.

Diuersité de mœurs & humeurs.

Iussẽt pas accepter le cõbat pour leur salut mesme. & que ceux-là endurassẽt gayemẽt & patiẽmẽt les ieusnes, & le coucher sur la dure, & les autres afflictions, tant du corps que de l'esprit, pour le desir de remporter la victoire : & les autres accõmodassent des moulures honnestes, enjoliuemens, & autres ornemens superflus & inanimez en leurs maisons; ou recueillissent des grains & semences par les champs, & celebrassent la feste & solẽnité des pressoirs: ou bien accomplissant l'acte de mariage, & couchans pour la premiere fois auec des filles qui leurs auoyent autrefois esté promises, & accordees, continuassent de ce faire, cõme venus au temps tres-opportun pour se marier. C'est vne belle chose d'auoir soin de recueillir ses reuenus, de banqueter, de boire d'autant, de faire des nopces, attifer & cõduire l'espousee, mais ce sont actiõs d'vn tẽps de paix, cõme on dit anciẽnes & surannee. Or la guerre ne faisant que de commẽcer & estre en vigueur, ny le pere de ceux ci, ny frere ny aucun parent des plus proches du sang, ne s'est aucunement voulu enroller en la guerre : mais la timidité de toute leur famille entiere s'est resserrée comme dedãs vne taniere : ils sont neantmoins vn tresgrand nombre de combatans pour leurs parens & cousins, & ven que ceux cy se fourrent au danger, & courent risque de leur vie, ceux qui viuent en toute delicatesse & bombance, quelles bestes farouches ne surmontent ils point en excés de cruauté? Voire, mais c'est vne chose bien fas-

Affections des desireux de vaincre.

Curiosité aux bastimens.

Fruicts & plaisirs champestres.

Mariages differez accomplis.

Actions plaisantes d'vn temps de paix.

Parens & amis quoy que faineans heritiers plus agreables que les ennemis.

cheuse de veoir les autres iouïr de nos trauaux sans se donner aucune peine? Et lequel est plus fascheux de veoir les ennemis encore de nostre viuant entrer en iouïssance de nos biens, & heritages : ou bien les amis & parens succeder aux biens du defunct? ou bien est-ce pas chose trop simple & sotte de faire comparaison de ceux qui sont si distans & esloignez les vns des autres? Et toutesfois il est raisonnable que non seulement tout ce qui appartient à ceux qui ne sont pas aguerris, mais eux mesmes aussi soyent reduits en la possession des ennemis qui ont vaincu. Mais à ceux qui sont morts pour le salut commun, jaçoit qu'ils n'ayent iouy de rien de tout ce qu'ils auoyent auparauant, en biens & moyens : la mort leur vient fort aggreable, cependant qu'ils considerent que leurs facultez sont venus aux successeurs qu'ils souhaitoyent d'auoir. Doncques cet article de la Loy a tant & de telles speculations, & peut estre encore dauantage. Or afin que personne de ceux qui ont l'inuention subtile, ne s'enhardisse contre ceux qui exercét de méchans artifices, nous dirons suiuant le sens allegorique, que non seulement la Loy estime qu'il faut que quelqu'vn trauaille pour l'acquisition des biens, ains aussi pour la fruition des choses acquises: & pretend que l'estre bien-heureux surmonte en vsage la vertu parfaite, laquelle rend la vie sauue, & entierement parfaicte. Au surplus il n'est pas question en cet endroit d'vne maison, d'vne vigne ou d'vne femme espousee par contract, à ce

Bien des vaincus est aux victorieux.

La iouïssance des possessions est legitime.

qu'il l'ameine comme son espouse:ny afin que le vigneron ayant cueilli & pressé le raisin,& en ayant beu du vin tout pur,il s'en dõne au cœur ioye : ou afin que celuy qui a basty la maison,y demeure.

Mais le sens des parolles est touchant les facultez de l'esprit, par lesquelles il aduient que l'on prenne les commencemens & aduancemens & accomplissemens és actions loüables. Quand aux commencemẽs ils sont volontiers à l'endroit d'vn poursuiuant ou espoux. Car ainsi que celuy qui recerche vne femme en mariage, retarge, par-ce qu'il n'est pas encore mary : semblablement aussi celuy qui est bien nay & docile espere d'espouser vne fille noble & vertueuse,qui est la doctrine,& il la poursuit & espouse incontinent. Quand aux aduancemens, on les apperçoit chez le laboureur ou jardinier.Car comme iceluy a soin de l'accroissement des arbres, aussi le studieux est soigneux que les Theoremes & preceptes de prudence facent qu'il prenne vn grand accroissement. quand aux accomplissemens, on les considere en l'opifice ou architecture,lors que la maison est accomplie;mais elle n'est pas encore affermie & essoree. Si conuient il à tous ceux cy,tant commençans que s'aduancans,& aux accomplis,de viure sans aymer la discorde & noise, & ne s'embarasser point en la guerre des Sophistes, laquelle remue tousiours quelque trouble de sedition fascheuse, à cause de la bastardise de la verité:d'autant que la verité

Consideration sur la faculté de l'ame.

Commencemens.

La doctrine est l'espouse de l'esprit bien né.

Aduancemens.

Accomplissement.

Vie tranquille & paisible contraire à celle des Sophistes.

est amie de la paix, laquelle leur est malueuillante.

Car s'ils viennent à ce combat comme apprentis & clercs d'armes, contre gens expers à la guerre, ils seront aussi tost pris. Celuy qui commence, parce qu'il n'a point d'experience: Celuy qui s'aduance, parce qu'il est imparfait: Celuy qui est accomply, d'autant qu'il ne fait que d'entrer au sentier de la vertu. Or ainsi qu'il est raisonnable que les parois enduictes auec leurs moulures, sont fermement arrestees & prennent leur consolidation: Pareillement les ames accõplies estant corroborees, doiuent estre establies solidairemẽt par vne meditation continuelle, & exercices s'entretenans l'vn l'autre: & ceux qui ne sont point pourueus de cela, ils ne sont pas appellez sages chez les philosophes. Car ils disent qu'il est impossible que ceux qui sont paruenus iusques au sommet de sagesse, & ont tout fraichement attaint les bornes d'icelle, puissent sçauoir leur perfection: d'autãt que les deux choses ne s'accomplissent pas en vn mesme temps, l'arriuee au but, & la perception d'icelle arriuee: ains l'ignorance est aux lizieres, non beaucoup éloignee de la sciẽce, ains sa proche voisine, & touchant à sa porte. Ce seroit là l'ouurage, de celuy qui comprend & entend & sçait ses forces & facultez exactement: c'est à sçauoir de faire la guerre à la bande Sophistique, qui ayme le debat & la cõtentiõ. Car il y auroit esperãce qu'vn tel personnage seroit vaincueur. C'est encore le plus

Choses requises à l'accomplissement & perfection des ames.

Axiome Philosophique.

Science & ignorance voisines.

A qui apparitient de faire la guerre aux Sophistes.

seur à celuy qui ne peut encore probablement faire reluire la clarté de la science, de demeurer en la maison au deuant de l'ignorance: c'est à dire de ne venir point à l'escarmouche ou cōbat touchant les choses qu'il na pas entierement comprises, ains de se tenir en repos & à requoy. mais celuy qui par presomption & complaisance s'est jetté en campagne, sans auoir connu preallablement les ruses & finesses de ses aduersaires, auparauant que d'entrer en la lice; il sera preuenu de malencontre, & receura la mort de science, laquelle est plus pernicieuse que celle qui separe le corps de l'ame. Cela doit arriuer à ceux qui sont deceus par les captions Sophistiques. Car quand ils n'ont peu donner les solutions, ayans adiousté foy à des faulsetez cōtrouuees, comme à choses vrayes, ils meurent perdants la vie de science: le mesme accident leur estant aduenu qu'à ceux qui sont abusez par des flateurs: d'autāt qu'en ceux cy la saine & vraye amitié de l'ame est cōtrainte de déguerpir, estant poussee & renuersee par vne amitié qui est malade de sa nature.

Mort sophistique de science, plus dangereuse, que la naturelle.

Tromperies des Sophistes & des flateurs.

Il faut donc conseiller à ceux qui ne sont que commencer à apprendre, de ne paroistre point à de tels combats, parce qu'ils sont sans science: & à ceux qui sont auācez, à cause qu'ils ne sont pas parfaicts: & mesme à ceux qui ne sont que commencer d'estre parfaicts: d'autant que la perfection leur est inconnue quelque temps à eux mesmes. Et du nombre de ceux qui ont esté desobeissans, *Vn autre homme* (dit

Ignorance de perfection

l'escriture) *habitera en la maison, & s'emparera de la vigne, & amenera la femme.* Ce qui vaut autant à dire, comme, lesdictes facultez de diligence, amelioratiõ ou auãce & perfection, ne defaudront iamais: mais elles conuerseront & se familiariseront tantost à ces hommes cy, tantost à ceux là: & ayant fait change d'ames, elles se monstrent semblables à des seaux: car iceux mesmes apres auoir imprimé leur marque dedans la cire, & y ayant engraué leurs formes, demeurent en pareil estat: encore que la chose imprimée permette que ces facultez se corrompent auec les subiects corrompus. Car cõme estans immortelles, elles en embrassent vne infinité d'autres deuant vous à cause de leur celebrité, lesquels elles auront apperceu qu'ils n'auront pas fui leur compagnie cõme vous: mais qu'ils se seront approchez, & tenus sur leurs gardes officieusement. que si quelqu'vn est amateur de la vertu, qu'il face priere que toutes belles & honnestes choses soient inserees & plantées en soy, apparoissent en son ame, comme en vne image & en vn tableau parfait quelques symmetries & proportions requises à la beauté: reputant en soy, qu'il y a vn nombre infini de surueillans qui espient l'occasion, ausquels la nature donnera toutes ces choses au lieu de luy, à sçauoir la docilité, les auancemens & les perfections: partãt le meilleur est qu'il s'euertue de reluire deuant ces autres là: en mesnageant les graces qui luy ont esté données de Dieu seurement: & n'ayant

Facultez de l'ame necessaires point.

Priere & prudence de l'amateur de vertu.

Commencement vtile doit estre selon a'vne belle fin.

n'ayant point auparauant pris de ville, ny distribué aux ennemis, ne s'espargnãs point, vne proye tres prompte. Il y a donc peu d'emolument d'vn commencement, lequel n'a point esté signé & seellé d'vne belle & hõneste issue. Tant y a que bien souuent quelques vns des plus parfaicts ont esté reputez imparfaits, pour sembler & penser estre deuenus meilleurs, pour leur gayeté particuliere, & non pas pour le plaisir de Dieu. & pour ceste raison sçauoir est, de penser estre instruicts à la mode nouuelle & esleuez bien hautement, quelques vns se sont euanouïs en l'air, estãs descendus des plus hauts lieux, au plus profond abysme. *Car si tu bastis vne maison neufue* (dit l'escriture) *& que tu faces vn circuit tout à l'entour du toict; tu ne feras point de meurtre en ta maison; encore que quelqu'vn soit tombé du haut d'icelle.* Par ce que c'est vne chose des plus méchãtes & fascheuses d'estre descheu de l'honneur de Dieu, ayant fait vn faux pas, apres s'estre couronné soy mesme auparauant luy, & s'estant pleu au meurtre cruel. Car celuy qui n'honore point celuy qui est, tue sõ ame, de façon que l'edifice de la discipline deuient vain & sans aucun proufit en son endroict. Or la doctrine est douee d'vn naturel qui ne vieillit iamais: C'est pourquoy il a appellé le bastiment d'icelle nouueau, parce que les autres choses perissent auec le temps: mais la doctrine tant plus elle va en auant, tant plus elle rajeunit & deuient en vigueur, esclaircissant sa face tousiours fleurissante: & est agitée de soins continuels: & neantmoins elle exhorte par ses sua-

Commencement seellé de belle fin.

Deut. 22.

Edifice de discipline non perissable.

siõs ceux qui ont acquis vne tres-ample possession de biens, à ce que ils n'attribuent point à eux mesmes d'estre autheurs de la possession, ains qu'ils se souuiennent de Dieu, qui donne la force de faire telle vertu. C'estoit donc là le but de la felicité, & les cõmencemens estoyent les autres actions: de façon que ceux qui oublient la fin, ne peuuent pas bien iouir du fruict des choses acquises.

Partant les fautes sont volontaires à cause de l'amour de soy-mesme, à ceux qui ne veulent pas que l'amateur de Dieu, conduisant les choses à leur fin, declare Dieu estre autheur des biens. Il y en a aussi qui s'estans employez de toute leur force pour la pieté, se sont esuertuez en nauigeant en grande diligence d'aborder au haure d'icelle: Apres n'en estans pas beaucoup esloignez; ains estans sur le point de surgir au port, vne soudaine bourrasque de vent contraire est venu à repousser l'esquif voguant pres du haure à ligne droite, de maniere qu'il dissipe & brise les pieces principales qui aident à l'heureuse nauigatiõ. Quand à ceux-la, personne ne les pourroit taxer, de ne se pas bien comporter sur mer: car la tardiueté leur est suruenue contre leur gré & intẽtion. Qui est ce donc qui ressemblera à ceux cy? Sera ce celui qui aura fait la grande priere & le grãd vœu que l'on appelle? *Car si quelcun* (dit l'escriture) *meurt sur luy, soudainement le principal chef de sa priere sera souillé, & s'escoulera.* Puis apres auoir dit quelque mot d'auantage, il adiouste: *Les premiers iours ne serõt point cõtés, parce que le chef de sa priere a esté souil-*

le. par ce mot de *soudainement* ou *sur le champ*, est representee la mutation inuolontaire de l'ame. Car il est besoing de temps pour les pechez volontaires, à deliberer, ou & quand & comment il faut faire: Mais les pechez faicts contre gré, & inuolontairement, ils sont comme essancés brusquement & inconsiderément, & presque sans aucune minute de temps, si ainsi dire se peut. Car il est malaisé, comme à ceux qui ont commencé à courir la lice, de franchir la carriere qui conduit à la pieté, sans broncher ny reprendre son haleine, d'autant qu'il y a là vne infinité d'empeschemens à chacun de ceux qui s'y trouuent: premierement ce qui est vn seul, sçauoir est le bien faict, de ne commettre aucune iniustice de guet apend & de son gré: ce qui peut repousser vn nombre infiny de crimes volontaires: secondement de n'arrester pas bien long temps à plusieurs vices inuolontaires. Au reste Moyse a treshõnestement appelé les iours de la mutation contre son gré, irraisonnables, non seulement par ce que le peché est irraisonble: mais aussi d'autant que l'on ne peut rendre raison des actions inuolontaires: Suiuant quoy nous disons bien souuent quand nous sommes interrogez que nous ne sçauons ny ne pouuons sçauoir les causes des affaires: d'autant que quand elles se font, nous ne les comprenons pas, dont nous confessons leur auenüe nous estre incognüe. Parquoy c'est chose rare, si Dieu donne à quelqu'vn dés le commencement iusques à la fin, de franchir la carriere de la vie sans faire vn faux pas, ny se laisser glisser, ains voler

Difference entre les pechés volontaires & inuolontaires.

d'vne course isnelle tresprompement, par dessus l'vne & l'autre nature des iniquitez, tant volontaires qu'inuolõtaires. Voila ce que nous auions à dire touchant le commencement, & la fin, à cause de Noé le iuste, qui ayant acquis les premiers principes & elemens de l'Agriculture, n'a peu toutesfois paruenir iusques aux limites d'icelles. car il est dit, qu'il fust *le premier laboureur de la terre*: & qu'il ne print point les sommets des montagnes de la science. Il reste encores à parler maintenant de ce que l'escriture a dit touchant le plantement.



LE SECOND LIVRE DE PHILON Iuif, touchant l'Agriculture.

De la traduction de P. Belier, reueuë par Fed. Morel.

NOvs auons generalemẽt declaré au premier liure, tout ce qui appartient à l'agriculture, selon que l'occasion s'y est presentee: maintenant nous traiterons specialement en cestui-cy, tant que nostre pouuoir se pourra estendre, de l'art de vigneron: car Moyse introduit ce iuste non seulement pour laboureur, ains aussi specialement pour vigneron, en disant: *Noe a commẽcé estre homme de labour, & a planté la vigne.* Genes. 9. Or il faut que celui qui se delibere de parler particulierement des plantes, & de l'agriculture, entende premierement qu'elles sont les plantes parfaites de l'vniuers, & qui est le grand planteur, qui y preside. Le plus grand

Dieu est le souuerain planteur qui a planté le monde.

doncques & le plus parfait en son art de tous les planteurs, c'est le gouuerneur du monde: & la plante, le monde: lequel ne contient pas seulement quelques certaines plantes, mais infinies, qui sont comme reiettons, sortans d'vne seule racine: car ayant le createur du monde accoustré & agencé cette masse de l'vniuers, qui ne gardoit aucun ordre, ains estoit toute meslée & brouillée, il enracina apres, & affermit au milieu, l'eau & la terre, & tira du milieu en la haute region les arbres de l'air & du feu, & les garnit & fortifia tout à l'entour du lieu etheré & celeste, lequel leur fut baillé pour borne & garde, dont il semble que le mot d'Ouranós, c'est à dire le ciel, ait pris son nom.

Le plantement du monde.

Ciel, dit, Οὐρανός, de ὅρος, borne.

En cela Dieu, qui est autheur des miracles en fit vn le plus estrange du monde: d'autant qu'il voulut que la terre, qui estoit seche, fust soustenue sur l'eau sans se deffaire & dissoudre: & le feu, qui est de son naturel chaud sur l'air de soi extremement froid. N'est-ce pas vne chose merueilleuse que ce qui des-joint & dissoult aisément, est contenu dedans ce qui le des-joint & dissoult, comme la terre dedans l'eau? que ce qui est fort chaud, soit assis & posé sur vne chose fort froide sans s'esteindre, comme le feu sur l'air? voilà le parfaict plantement de l'vniuers, dont le grand & puissant tronc est le monde, & les rameaux ceux qui ont esté declarez. Il faut maintenant considerer où il a ietté ses racines, & quel est son soubassement, dessus lequel il a esté posé, comme vne statue. Certainement il n'est croyable qu'aucun corps ait esté delaissé

Admirable ioincture de choses discordantes.

dehors courant çà & là; veu que Dieu emploia toute la matiere à l'embellissement de son œuure parfait: Or son œuure n'eust pas esté parfait, s'il n'eust esté accompli de toutes ses parties parfaites. Le monde doncques fut basti de toute la terre, de toute l'eau, de tout l'air, & de tout le feu, n'estant rien demeuré en arriere tant petit fust-il: dont s'ensuit, qu'il n'y a rien dehors, ou il est vuide. S'il est vuide, comment se peut-il faire qu'vn corps si massif & pesant, comme est le monde, ne s'abbaisse, ny s'affaise, & panche d'vn costé, ou d'autre, n'estant point soustenu de pas vn corps solide? Il semble que cela soit semblable à vn phantosme & songe: d'autant que nostre esprit ne peut comprendre qu'vne chose se puisse mouuoir, sans quelque appui & soubassement, & principalement le monde, lequel est le plus grand de tous les corps, les contenant dedans son giron, comme ses proches parties. Parquoy si quelqu'vn veut fuir les difficultez de ceste question douteuse, qu'il die hardiment, qu'il n'y a point de matiere assez forte pour porter & soustenir ce monde: & que la seule loy eternelle de Dieu eternel, en est le pilier & soustenement tresfort & ferme: laquelle s'estendant du milieu iusques à la fin, & du bout au milieu, accomplit le cours inuincible de la nature, assemblant toutes ses parties, & les serrant & entassant ensemble: par ce que le pere, qui l'a engendree, l'a faict estre comme vn lien de l'vniuers, qui ne peut estre rompu. A bonne raison doncques ne pourra toute la terre estre dissoulte de l'eau, combien

Composition du monde.

La loy eternelle de Dieu est le soustenement de ce monde.

que le sein & le dedans d'icelle en soit plein: ne sera pareillement le feu esteint de l'air, ny l'air enflammé du feu: d'autant que la loy diuine se met entre deux, comme les voielles entre les lettres, qu'on appelle muettes, ou sans son, afin que cet-vniuers rende, comme en vne chanson bien notee & mise en musique, vn bon accord, appaisant & accordãt les differens des natures contraires par vn entre-tien affable. Ainsi a esté ceste plante tresfertile enracinée, laquelle tient bien fort par les racines. Il y en a d'autres particulieres & plus petites, dont aucuns se meuuẽt & changent de lieu en autre: les autres ont mouuement, mais ne changent point de place: ne bougeans d'vn mesme lieu: celles qui vont de lieu en autre, que nous disons estre animaux, ont esté rangées auec les plus grandes parties de l'vniuers, les terrestres, auec la terre: celles qui nagent, auec l'eau: les volatiles, auec l'air: & celles qui ont pris naissance du feu, auec le feu: la generation desquelles on dit paroistre euidemment en la Macedoines, & les astres auec ciel: car les philosophes ont dit que les astres estoyent animaux, ayans entierement entendement, dont y en a, qui vaguent çà & là d'eux-mesmes, les autres ne bougent de leur lieu, & neantmoins d'autant qu'ils font le tour auec le ciel, dont ils sont entrainez; il semble qu'ils changent de place: mais celles qui sont conduites par vne nature, qui n'a point d'imagination, que nous appellõs proprement plantes, ne se pourmenent point de lieu en autre. Or le createur fit deux genres de plantes, tant en l'air qu'en la terre: & en l'air, il fit les vola-

Racine de la grande plante du monde.

Maintenant appellee Albanie.

Deux sexes de plantes

tiles qu'on apperçoit, & les puissances qui ne peuuent estre apperceuës du sens quel qui soit, qui est la compagnie des esprits sans corps, lesquels ne sont pas tous d'vn mesme rang; par ce qu'on dit qu'il y en a qui sont destinez & reseruez aux corps mortels, estants apres certains & prefix periodes de temps deliurez. & que les autres, qui participent plus de la diuinité, ne font compte de tout le lieu de la terre. Outre iceux, il y en a qui sont tout au haut du Ciel trespur, que les Philosophes Grecs appellẽt Heroes; mais Moyse vsant d'vn nom propre, les nomme Anges, d'autant qu'ils font les messages, & annoncent aux sujets les biens que leur veut faire leur Roy, & quand & quãd luy rapportent les affaires & necessitez ausquelles ils sont. Il en distribua aussi deux sortes à la terre, les animaux terrestres, & les plantes speciales, qui sont produites de la terre, voulãt qu'elle mesme fust mere & nourrice: car tout ainsi comme à la femme, & tout autre femelle, quand le fruit, ou la portee est preste à sortir, les mammelles & tettes sont toutes riantes de laict, afin que ce qui est engẽdré soit arrousé de sa necessaire & conuenable nourriture: en la mesme maniere aussi il distribua à la terre, mere des animaux terrestres, toutes sortes de plantes, afin que les petits vsassent d'vne nourriture, qui leur fust familiaire, & non estrange. Au reste il a renuersé les plantes contre-bas, fichant leurs testes dedans les plus profondes parties de la terre: mais il a tiré de la terre les testes des bestes irraisonnables, les attachant

tant en l'air qu'en la terre.

Opinions erronees des esprits aeriens.

Heroës cõme demi-dieux.

Anges.

Dieu a renuersé les plantes la teste contre bas: mais

celle de l'hõme est droite esleuee.

au bout de leur long col : dessouz lequel il a posé les pieds de deuant comme vn soubassement : le seul homme a esté mieux parti : d'autát que la veuë des bestes irraisõnables a esté tournée contre bas, qui est cause qu'elles regardent en terre : mais celle de l'hõme a esté dressée en haut, à fin qu'il contemplast le Ciel, estant non vne pláte terrestre, ains celeste, comme nos anciẽs ont dit : aucuns desquels, ayant mis en auát que nostre esprit estoit partie de la nature etherée & celeste, ont estabi vne parẽté entre l'hõme & le Ciel. mais ce grand Moyse n'a point fait semblable nostre ame raisonnable à pas vne chose qui ait esté faicte, ains a dit qu'elle estoit l'image de Dieu inuisible : l'estimant estre bõne & loyalle, de ce qu'elle auoit esté Deifiée & grauée du cachet de Dieu : la marque duquel est le Verbe Eternel : par ce que Dieu a soufflé, dit-il, en la face d'iceluy, l'esprit de vie : de là s'ensuit que celuy qui le reçoit, est fait semblable à l'autre, qui l'enuoie : c'est pourquoy il est dit, que l'hõme a esté fait selõ l'image de Dieu, non pas selon l'image d'aucune creature. Or puis que l'ame de l'homme auoit esté pourtraite selon le patron original de son createur, qui est le verbe, il falloit consequemment que le corps fust esleué vers la plus pure partie de l'vniuers, qui est le ciel, & qu'il dressast vers luy sa veuë ; afin que l'homme vint à comprendre, par les choses qui sont en euidence, ce qui ne paroist point. d'autant donques qu'il estoit impossible que l'esprit peut penetrer iusques à l'essence diuine, n'estant point attiré dicelle

Les bestes regardent la terre, mais l'hõme dresse la veuë en hault.

L'ame raisonnable est l'image de Dieu inuisible.

(comme chacun sçait.) nous auons eu les yeux du corps, qui sont la remembrance euidente de l'œil caché : regardans vers le ciel. car s'il est ainsi que les yeux du corps composez d'vne matiere perissable montent si haut, que du lieu de la terre ils courent iusques au ciel, qui est fort loing de nous, & touchent iusques au bout d'iceluy : que penserõs nous des yeux de l'ame courãs par tout, lesquels estans esmeuz de grãd desir de voir clairement celuy qui est, deuenus legers, s'estendent non seulement iusques au bout du ciel, mais passans outre les bornes du monde, paruiennent iusques à celuy qui n'a point esté engendré ? Pour ceste raison on dit en la sainte escriture que ceux qui ne se peuuent souler de la sapience & de la science, sont appellez en haut. aussi est il bien raisonnable que ceux là soient appellez en haut vers Dieu, qui sont inspirez de luy : par ce que ce seroit vne chose estrange, que les grands arbres tenãs fort par les racines, fussent arrachez en l'air des tourbillons de vents, & tempestes : que les nauires de dix mille barils ou caques chargees de pesants fardeaux fussent attirees en l'air du milieu de la mer, comme quelque chose legere : que les estangs & riuieres fussent esleuees en haut, l'eau courante, qui est espuisee par les grands tourbillõs de vens embroüillez & entrelassez ensemble, delaissant les seins & creux de terre : & que l'ame de sa nature legere, ne deuint plus legere par l'esprit diuin tout-puissant, & surmontant toutes les choses d'icy bas, & ne fut esleuee en vne tres-grande hauteur,

Dieu a souflé en la face de l'hõme l'esprit de vie.

Qui sõt ceux qui sont appellez en haut vers Dieu.

L'ame du vray Philosophe ne pãche point en bas.

principalement celle du vray philosophe: car celle-là ne pâche point en bas, se tournant vers les choses gracieuses & amiables au corps, & à la terre: mais s'estrangeant & se separant totalement d'icelles, est esleuee en haut, ne se pouuant saouler de l'amour des hautes, sacrees & heureuses natures. Moyse donques, qui a eu la charge & surintendence des mysteres diuins, & a esté estably gardien d'iceux, a esté appellé en haut, d'autant qu'il est dit au liure du Leuitique: Il a appellé Moyse en haut: Beseléel aussi a esté appellé en haut, ayant esté honoré d'vn second lieu apres Moyse: par ce que Dieu l'a appellé en haut pour le bastiment & soing des œuures sacrez: vray est que Beseléel emportera en ceste vocation le second lieu; & le tres-sage Moyse le premier: d'autant que Beseléel ne faict que des ombres, cõme les peintres, qui ne forment rien, qui ait ame, ne signifiant aussi autre chose, sinon, *trauaillant en ombres*: mais Moyse n'a point formé des ombres, ains les propres natures originelles des choses. En ceste maniere le Createur a accoustumé de monstrer aux vns ses faits plus clairemẽt & apertement, comme vn beau & pur Soleil, & aux autres plus obscurement, comme en vn ombre. Voyons maintenant apres que nous auons discouru des plus grandes plantes du monde, comment Dieu sage en perfection, a creée les arbres dedans l'homme, lequel est vn petit monde. Premierement donques, prenant nostre corps, comme vn champ gras & fertile, a fait en iceluy des fosses & lieux creuz

Moyse & Beseleel appellez en haut.

Les arbres que Dieu a crées dedans l'homme cõme en vn petit monde.

pour loger les sens : en apres y a enté en chacun deux, vne plante douce, & tres-vtile, l'ouye en l'oreille, la veuë aux yeux, l'odorement aux narines ; & ainsi les autres, chacune en son lieu propre & familier. Ce que tesmoigne assez le diuin Prophete, parlant en ses hymnes ainsi: *Celuy qui a planté l'oreille, n'orra-il point ? & celuy qui a formé les yeux ne verra-il point ?* Toutes les puissances aussi qui paruiennent iusques aux iābes, aux mains, & aux autres parties du corps tant dedans que dehors, sont ieunes plantes de bon & grand rapport : mais celles qui rapportent les meilleurs & plus parfaits fruits, sont enracinees dedans le chef & gouuerneur de l'homme : qui sont, pensée, cognoissance & intelligence, bon aduis, meditation, memoire, habitude, disposition, toutes sortes d'arts, sciences stables, & arrestées ; connoissance ferme des preceptes de toutes les vertus, pas vne desquelles choses nul homme mortel ne peut planter : mais de toutes ensemble le seul Eternel en est l'ouurier & planteur, ne les ayant pas seulement faites, mais les plantans aussi tous les iours. A ce qui a esté recité, le plantement du Paradis terrestre est tout conforme, parce qu'il est dit: *Dieu a planté le Paradis en Edem vers l'Orient, & a mis en celuy l'homme qu'il auoit formé.* Ce seroit donques vne grande & incurable bestise de penser qu'il y ait eu en ce Paradis des vignes, des oliuiers, des pommiers, grenadiers, & autres sortes d'arbres : Car (comme pourroit dire quelqu'vn) pour quelle raison eust-il fait cela ? pour vne plaisante demeure?

Psal. 73.

Plantes du chef de l'homme.

voire mais penseroit-on bien que tout ce monde ne fust pas vn manoir tres-suffisant pour le souuerain gouuerneur, Dieu? N'eust-il pas semblé qu'il eust eu faute de lieu, & que de tant d'autres & infinis, qui sont, il ne s'en fust trouué pas vn propre pour receuoir vn si grād Roy? Cela ne se doit penser, tant par ce que le createur ne peut estre compris en vn certain lieu, qu'aussi par ce que les arbres ne rapportent pas tous les ans des fruits. Pour l'vsage donques & plaisir de qui ce paradis & iardin eust il produit des fruits? ce n'eust pas esté pour l'homme: d'autant qu'il n'y en a eu pas vn, qui ayt esté introduit, pour y demeurer totalement: par ce qu'il est dit, que le premier qui a esté formé de la terre, nommé Adam, fut transporté de là ailleurs. Certes aussi Dieu n'auoit besoin de nourriture, non plus que des autres choses: or il est necessaire que celuy qui vse de viande, en ait premierement affaire, & qu'il ait des instrumens propres pour receuoir celle qui entre, & apres estre cuitte, l'enuoier dehors. Toutes ces meschantes inuentions controuuées des hommes, qui mettent en auant que Dieu a vne face humaine, & est subiet à nos passions, sont contraires à la felicité, & beatitude d'iceluy, & abolissent totalement la pieté & sainteté, qui sont deux grandes vertus. Il faut donques aller à l'allegorie, laquelle est fort familiere aux hommes aigus & subtils: aussi biē la sainte escriture nous y presente force occasions, car elle dit, qu'en ce Paradis il y a des arbres, qui ne ressemblent

Allegorie sur les arbres du paradis.

ancunnement aux noſtres, qu'on appelle les arbres de vie, d'immortalité, de ſcience, de connoiſſance du bien & du mal. ces arbres ne ſont pas arbres de la terre, mais ſont neceſſairement arbres de l'ame raiſonnable : laquelle a deux chemins, deuant elle, l'vn qui mene à la vertu, ayant pour ſon but la vie & l'immortalité: l'autre tend aux vices, & fuyāt tous les deux, ſe termine & finit en la mort. Il faut donques eſtimer que Dieu, lequel eſt fort benin & liberal, plāte en l'ame, cōme en vn Paradis & iardin, les vertus, & les œuures d'icelles, qui en fin la menent en vne parfaite felicité: Pour cette raiſon il a diſtribué à ce Paradis vn lieu appellé Edem, qui vault autant à dire, cōme plaiſir, & ſignifie que l'ame regarde droit, danſe auec les vertus, & ſaute de la grande ioye qu'elle a : preferant ce ſeul plaiſir, qui eſt propre aux gens ſages, à toutes les autres infinies voluptez des hommes. De cette pure joye, eſtant enyuré vn des compagnons de Moyſe, qui n'eſtoit pas des plus petits, ſ'eſcrie en ſes hymnes, parlant à ſon ame : *Pren tes esbats en Dieu* : ſ'incitant par cette vois à l'amour celeſte & diuin, deſpriſant tous les biens & plaiſirs dont les hommes font compte, eſtant raui de la fureur diuine, & ſe reſiouiſſant en Dieu ſeul. Ce qui ſuit apres, que *Le paradis eſtoit vers le leuant*, ſignifie ce qui a eſté ja dit : car l'imprudence tient des tenebres, du ſoir, & de la nuict: mais la prudence eſt reluiſante, tenant vrayement du matin, & de l'Orient. & tout ainſi que le Soleil leuant remplit tout le cercle du

Les arbres du paradis ne ſont arbres terreſtres.

La vraye lieſſe & ioye ſe prend en Dieu.

Que ſignifie ce mot, le paradis eſtoit vers le leuant.

ciel de lumiere, aussi les rayons de vertu esclairent toute la region de l'esprit d'vne lueur pure. Or les possessions & heritages des hommes ont pour leurs gardes les bestes cruelles, qui les defendent des larrons & voleurs: *& les possessions de Dieu, les natures raisonnables: par ce qu'il a mis,* dit-il, *en ce lieu l'homme, qu'il auoit crée*: c'est à dire, dedans les seules vertus raisonnables: par ce moyen Dieu a donné à l'ame vn beau don, qui est l'vsage & exercice de la vertu: à cette cause il est notoirement dit, que Dieu a logé ce vray homme, qui est dedans nous, c'est à dire l'entendement, au iardin des plantes & arbres sacrez de vertu & honnesteté: car ce seroit perdre le temps de cultiuer les iardins, qui sont sans raison: d'autant qu'ils n'ont point d'esprit pour comprendre. Il ne faut pas donques douter pourquoy dedans l'arche, qui fut bastie du temps du grand deluge, toutes sortes de bestes y estoiẽt, mais dedans le Paradis pas vne: par ce que celle arche estoit le signe du corps, qui par necessité a receu les cruelles & indomtables pestes des passions & vices: mais le Paradis representoit les vertus, lesquelles ne reçoiuent rien de sauuage ou d'irraisonnable. Il est dit aussi fort sagement, que l'homme, qui a esté fait de la terre, a esté introduit au Paradis, non pas l'autre, qui a esté formé à l'image & semblance de Dieu: car celuy qui fut marqué de l'esprit selon l'image de Dieu, n'est en rien different, comme il me semble, de l'arbre qui porte le fruit de la vie immortelle: d'autant que tous deux sont incorruptibles, & ont esté hon-

L'exercice de vertu dõnee de Dieu à l'ame.

borez du milieu, & du plus honnorable lieu de Paradis : par ce qu'il est dit, que le bois de la vie est au milieu de Paradis : mais l'autre qui a vn corps meslé & terrestre, n'est aucunement participant de la simple & pure nature, le champion de laquelle sçait bien luy seul, habiter en la maison & salle du Seigneur : car on introduit Iacob simple, residant en la maison de Dieu, non pas son frere, qui est fin & cauteleux. Il estoit doncques conuenable que l'entendement fust enraciné au milieu du Paradis, c'est à dire, au milieu de tout ce monde, ayant des forces & puissances, qui le tirassent és choses contraires, balançeant aux chois d'icelles, afin qu'en se mettant à choisir ou fuir les vnes ou les autres, s'il prenoit les meilleures, il fust iouïssant de l'immortalité & gloire : mais s'il choisissoit les pires, il trouuast vne vilaine mort. voila les arbres que ce seul sage, a enraciné aux ames raisonnables. Mais Moyse prenant pitié de ceux qui auoyent esté chassez de leur bon gré du Paradis des vertus, prie la puissance de Dieu, & ses douces & benignes vertus, qu'illec ses clair-voyans citoyens soient plantez, dont le terrestre esprit d'Adam a esté banny : par ce qu'il dit : *Les ayant (Seigneur) introduit, tu les planteras en la montagne de ton heritage : tu leur as estabi vn lieu, pour les reposer, qui est ta chaise : vn sanctuaire, lequel tes mains ont fait. Le Seigneur regnera de siecle, en siecle & à iamais.* Ainsi Moyse a appris fort euidemment entre les autres hommes, que Dieu, ayant enfouï icy bas les semences & racines de toutes les choses,

Iacob champion de Dieu.

Esau.

Le Prophete souhaite que soyons plantez en Dieu.

Exod. 15.

est cause que la belle plante du monde a poussé & jetté : ce qu'il semble vouloir mõstrer par le susdit Cantique, quand il dit : que c'est la montaigne de son heritage : d'autant qu'il n'y a point d'heritage plus propre à l'ouurier, que son œuure mesme : au moyen dequoy il souhaite que nous soyons plantez en Dieu, non afin que soyons irraisonnables & rebelles de nostre nature, mais à ce qu'ẽ suiuãt le reglemẽt du tres parfait Createur, & le cours d'iceluy, qui est tousiours en vn mesme estat, ne se changeant aucunement, nous vsions d'vne innocente & sobre vie : car. (comme ont dit nos ancestres) s'efforcer de viure selon nature, c'est le but de la felicité. Ce present Cantique aussi accorde fort bien auec ce qui a esté n'agueres dit : que ce monde si bien agencé & accoustré, est la maison sensuelle de Dieu, & qu'elle a esté faite, non pas increée, comme aucuns ont pensé : & que le sanctuaire est comme vne clarté & lueur des saincts, l'image de la premiere forme & patron original : par ce que les choses qui sont belles aux sens, sont images des choses belles à l'entendement. Au reste, en ce qu'il est dit, que le monde a esté agencé de ses mains, nous sont monstrées les puissances creatiues du monde. Mais afin que personne ne pense que le Createur ait affaire d'aucune creature, il dit incontinent apres, ce mot tres-necessaire : *Le Seigneur regnera de siecle en siecle, & à iamais.* Or vn Roy n'a faute de rien : au contraire, toutes choses luy sont sujettes & obeissantes. Aucuns toutefois ont dit,

En quoy consiste l'heritage de Dieu.

S'efforcer de viure selon nature, est le but de felicité.

Les choses belles aux sens, sont images des choses belles en l'entendement.

que l'heritage se deuoit prendre pour le bien, qui viẽt de Dieu, dont Moyse prie Dieu maintenant luy donner iouïssance, comme s'il disoit : Nous acheminant, comme enfans qui ne font que commencer d'apprendre, aux preceptes & regles de sapience, & ne nous laissant ignorans des lettres, il nous a planté en la haute & celeste parole. Celle-la est l'heritage tout prest, & la maison toute preste pour y habiter commodément, laquelle tu as sanctifiée : Car Seigneur tu es auteur des choses bonnes & saintes, comme au contraire la creature mortelle est cause des choses mauuaises & profanes : regne doncques éternellement dedans l'ame ta suppliante, ne la laissant pas vn momẽt sans gouuerneur & chef : par ce que le seruice continu, qu'on te doit, est meilleur, non seulement que la liberté : mais aussi que n'est vn tres grand Royaume. Plusieurs personnes parauenture pourront chercher le sens de cét article : *En la montagne de ton heritage.* car c'est à faire à Dieu de donner l'heritage, non pas le receuoir, d'autant qu'il possede tout. Cela ne se pourroit-il pas bien entendre selon vne singuliere raison de proximité & parenté de ceux, dont il est Seigneur ? A cet exemple les Roys regentent tous leurs subiects : mais principalement leurs valets, du seruice desquels ils ont accoustumé d'vser pour le traittement de leur corps, & l'appareil de leur viure. Ceux-là, ores qu'ils soient Seigneurs tant de tous les biens, qui sont en leur Royaume, que de ce qui appartient à chacun en particulier, toutefois on

Le seruice de Dieu meilleur que toutes les plus grãdes choses du monde.

estime qu'ils n'õt point d'autres heritages, que ceux qu'ils laissent entre les mains de leurs procureurs & fermiers, par les mains desquels ils recueillent & reçoiuent tous les ans leurs reuenus, où ils vont souuent s'esbatre & resiouïr, se dechargeans par ce moyen d'vn fort pesant faix de soins & soucis, qui sont en vne republique, ou Royaume. Ces heritages-là sont appellez heritages Royaux: l'or aussi & l'argent, & tout autre meuble precieux, dõt font tresor les subjets, sont plustost à ceux qui commandent, qu'aux autres qui les ont: & toute-fois il y en a qu'on appelle particulierement & proprement les tresors des Roys, dedans lesquels les Receueurs & Collecteurs ordinaires des tributs & taillles serrent les reuenus du païs. ne t'esbahis donques si la sage cõpagnie des ames, lesquelles voient fort clair, & ont l'œil de l'entendement sain & net, ne clignant jamais; mais estant tousiours ouuert & regardant droit, est appellée l'heritage excellẽt & singulier de Dieu gouuerneur de l'Vniuers, qui a puissance sur toutes les choses du monde. Pour cette raison, il est dit au plus grand Cantique: Interroge ton pere, & il t'annoncera, interroge les plus anciens que toy, & ils te diront: *Quand le tres-haut* Dieu diuisa les nations, quand il espandit en diuerses contrées les fils d'Adam, il establit & assit lors les nombres des nations, selon le nombre des Anges de Dieu, & fut le peuple Israel la part & portion du Seigneur. Voylà comment de rechef ceux qui regardent & adorent vrayement & naïfuement Dieu, sont ap-

Royaux heritiers.

Les vrais seruiteurs de Dieu sont l'heritage & portion d'iceluy.

pellés la portion & heritage de Dieu : comme au contraire on dit que les enfans de la terre, appellés les fils d'Adam, sont escartez & espandus par troupes & bandes, n'estans point guidez par la droite raison : car à la verité, la vertu est cause de l'accord & vnion, comme l'affection contraire, qui est le vice, du diuorce & separation. Ceci est assez montré par ce qui se fait au jour qu'on appelle de la reconciliation: par ce que lors est commandé de jetter le sort sur deux boucs, l'vn pour le Seigneur, & l'autre pour le bouc qui doit estre enuoyé : qui estoient deux considerations, l'vne pour le regard de Dieu, & l'autre pour le regard de la creature. Celuy donques qui adore le Createur s'aquerra l'heritage d'honneur, mais s'il adore la creature, sera bãni & chassé des lieux sacrez, tombant en deux lieux inaccessibles, profanes, & abysmes. Or Moyse vse d'vne si grande familiarité auec Dieu, qu'il a accoustumé, s'estãt totalement confié en luy d'vser des paroles & sentences plus grandes & fortes, que ne peuuent porter nos oreilles : d'autant qu'il ne fait pas seulemẽt Dieu heritier, mais (qui est la chose la plus estrãge du monde) le fait aussi l'heritage des autres: par ce qu'il ne voulut distribuer à la lignée entiere, qui s'estoit humblement retirée par deuers luy, des possessions & terres au païs de promission, comme aux autres: mais luy fit vn tresbeau presẽt de l'estat de Sacrificateur, qui n'est pas vne possessiõ terrestre, ains celeste: Car la lignée de Leui, dit-il, n'aura point de part & d'heritage auec les enfans d'Israël, d'autant

Li. le xvi. cha. du Leuitique.

que le Seigneur est son heritage. La saincte escriture aussi chante de la personne de Dieu, en cette sorte: Ie suis la part de ton heritage: par ce que veritablement l'esprit, qui a esté totalemẽt purifié & a renõcé à toutes les creatures, ne recognoit qu'vn Dieu eternel, auquel il s'est addressé, & dont il a esté receu & accueilli. Car à qui est-il loisible de dire: Cetuy-là est en mon endroit seul Dieu, sinõ au personnage qui n'ẽbrasse rien des choses basses? Cette façõ de faire est Leuitique: d'autãt que ces mots (celuy-lá est en mon endroit) valent autãt comme si on disoit: les autres choses sont honorées des autres personnes, mais en mon seul endroit, le tres-haut & le tres-bõ Createur est honoré. On dit qu'autre-fois vn de nos ancestres, estãt deuenu forcené de l'amour de sapiẽce, cõme d'vne fort belle femme, pour la grãde beauté qui est en elle, & voyant le grand appareil d'vne põpe & monstre magnifique, se tourna vers aucuns de ses familiers, & leur dit: *Voyez de cõbien de choses ie n'ay point faute.* & neantmoins il n'auoit que sur luy ses habillements necessaires, à fin qu'il ne semble point que luy estant enflé de la grãdeur de ses richesses (comme il auient à vne infinité d'autres) se fut par cette maniere de parler enorgueilli cõtre Dieu: ce que le Legislateur Moyse dit, ceux sçauoir qui ne demendẽt point à s'enrichir des choses creées & mortelles, lesquelles ils doiuent abandonner pour la familiarité qu'ils ont auec Dieu eternel, l'estimant estre la seule richesse & le but de la parfaite felicité. Que les Roys donques

Apophthegme socratiq.

& Empereurs ne se glorifient plus : les vns de ce qu'ils ont subiugué & conquis vne ville ou vn païs, ou vne nation, ni les autres de ce qu'ils ont reduit en leur puissãce tous les endroits de la terre jusques aux bouts d'icelle, toutes les natiõs tant Grecques que Barbares, toutes les riuieres, & les infinies & grandes mers : car quand auec cela ils auroient conquis la haute nature (ce qui n'est à dire) laquelle le Createur, entre toutes les autres choses, a fait franche & libre, si est-ce qu'ils seroiẽt gens simples & priuez à cõparaison des grãds Roys, qui ont eu en leur lot Dieu: Car d'autãt que celuy qui possede quelque chose est plus excellẽt que ce qui est possedé de luy : & d'autant que l'ouurier est plus excellent que son ouurage : d'autant aussi ceux-là approchent plus de la Majesté Royale. Aucuns doncques ne regardans qu'à l'indigence & abondance exterieure, & ne pouuants croire qu'vn pauure soit riche, ont pensé que ceux qui disoient que toutes les choses estoient à l'homme de bien, tenoient vne opinion estrange : mais Moyse a en si grande reputation & estime la sapience, qu'il maintient que tout le mõde n'est suffisant pour luy estre heritage, & qu'il faut que le gouuerneur de l'vniuers y soit cõpris. Ces opinions ne sont opinions de gens qui branlent çà & là, ains des hõmes assurez par vne ferme foy : car aucuns se masquãs maintenãt de la pieté, calõnient ce propos, cõme estant bien aisé à le dire, & soutiẽnẽt que le propos n'est ny saint, ny seur à dire, que Dieu est l'heritage de l'hõme. ausquels

Il entend le Ciel.

ie dirois volontiers:vous ne venez pas à cõsiderer & cõtempler les choses d'vne naïfue affection,mais d'vne cõtre-faite,fausse & bastarde. Il vous semble que quand on dit que Dieu est l'heritage des gens de bien, que c'est autant à dire,cõme ceste vigne,ce plãt d'Oliuiers,& ainsi des autres, est l'heritage de cestuy-cy, ou de celuy là,& ne cõsideres pas qu'on appelle l'art du peintre, l'heritage du peintre, & generalement tout art l'heritage de l'ouurier: non qu'il soit vne possessiõ terrestre,mais vn don celeste: car combien que ces arts ne soiẽt maitrisez de nous,& sous nostre puissãce, toutefois ils font profit à ceux qui les ont: de sorte que vous autres calõniateurs deuez entẽdre, que celuy qui est (Dieu) vrayement, est appellé heritage, non qu'il soit vne possession semblable à celles,dõt nous auõs parlé:mais par ce qu'il est auteur des grãds & proffitables biens, qui auiennent aux personnes qui luy font seruice & hõneur. Passons maintenãt, apres que nous auõs dit ce qui se deuoit dire du premier planteur,& de la premiere plante,suiuãt l'ordre, aux disciplines qui luy ressemblent. Incontinẽt donques nous viẽdra au deuant le sage Abraham, lequel on dit auoir planté le verger au païs du iurement, & auoir inuoqué le nõ du Seigneur Dieu eternel. La proprieté des plãtes n'est pas illec declarée, mais seulement la grandeur du lieu. Ceux qui ont coustume de rechercher telles choses, disent que tout ce qui est en la possessiõ de Dieu, a esté icy diligemmẽt descrit: à sçauoir l'arbre, le lieu, & le fruit de l'arbre: que l'arbre est vn

Dieu est heritage.

champ non semblable aux plantes, qui viennent sur la terre, mais est enraciné en l'ame de l'homme, qui est en la grace de Dieu: que le lieu, est le puis du jurement, & le fruit, le nom du Seigneur, pour lequel on prend Dieu eternel. Or il faut bailler à chacune de ces choses là sa raison & proportion. Le champ donques ayant cent coudées en longueur & autant en largeur, s'il est multiplié selon la nature du quadrangle, fera vn nombre de dix mille coudées solides, lequel est la fin, le plus grand, & le plus parfait des autres, qui croissent depuis l'vnité: de sorte que l'vnité est le commencement des nombres, & dix mille, qui prouient de la premiere composition, la fin. Pour cette raison aucuns ont bien à propos cõparé l'vnité aux barrieres dont partent les cheuaux, & le dix mille à la butte, ou au bout de la carriere: & tous les autres nombres du milieu à ceux qui combatẽt à la course: d'autant qu'ils commencẽt à courir depuis l'vnité, comme depuis la barriere, & en fin s'arrestent au dix mille, de là aussi est venu, qu'autres diẽt par cecy estre signifié, que Dieu est le commẽcement & la fin de toutes choses: qui est vn enseignemẽt lequel bastit la pieté & amour de Dieu dedãs l'ame, & produit vn tresbeau & tres-nourrissant fruit, à sçauoir la saincteté. Le lieu fort propre & commode à cette plante, c'est le puis, qu'on appelle juremẽt, dedãs lequel on dit qu'on n'a point trouué d'eau: car les enfans d'Israël, dit l'Escriture, estans venus par deuers luy, luy ont fait rapport du puis qu'ils auoiẽt foüi, & ont dit, nous n'auõs point

L'vnité est le commencement des nombres, & Dix mille la fin.

Le puis de iurement.

trouué d'eau, & l'a appellé Iuremẽt. Considerons que signifie cela. Ceux qui recherchẽt la nature des choses, & s'enquierẽt soigneusemẽt de chacune à part, font le semblable que ceux qui creusent les puis, d'autant qu'ils cherchẽt les fontaines qui sont cachées: tous les deux desirent de trouuer le bruuage, mais les vns cherchent celuy, qui de son naturel nourrit le corps, & les autres celuy qui nourrit l'ame. Comme donques aucuns foüillãs & entamãs les puis, ne treuuent pas le plus souuent l'eau qu'ils cherchent: aussi ceux qui se mettẽt bien auãt dedans les sciences, & se pourmenẽt fort long tẽps dedans le parc d'icelles, ne peuuent atteindre au bout. Certainemẽt on dit que les sçauans personnages blasment leur trop grãde ignorance, d'autant qu'ils cognoissent seulement combien ils sont loing de la verité. Le bruit est qu'autrefois vn anciẽ persõnage, qui estoit en admiratiõ pour la sagesse qui se trouuoit en sa personne, dit qu'à bonne raison on s'esmerueilloit de luy, d'autant qu'il sçauoit seulement qu'il ne sçauoit rien. Choisi quelqu'art que tu voudras, soit grand, ou petit, & vn personnage bien entendu & excellent en iceluy: puis regarde si les regles & preceptes de l'art conuiẽnent & se rapportẽt aux œuures de l'ouurier: apres que tu auras tout bien consideré, tu y trouueras vne grande difference, estãt presque impossible que l'artisan soit parfait en quelqu'art que ce soit: par ce que l'art est comme vne fontaine vndoyãte, qui jette à boüillons toutes sortes de preceptes: à rai-

Naturalistes semblables aux creuseurs des puis.

Socrates.

Il est impossible de paruenir à la perfection d'vn art.

ſon dequoy il a eſté fort proprement nommé le Iurement, qui eſt le ſigne tres-ferme & ſtable de la foy, laquelle emporte quād & quand elle teſmoignage de Dieu: car puis que celuy qui iure, appelle Dieu en teſmoin des choſes douteuſes, il eſt certain qu'il ne ſe trouuera rien, que nous puiſſions plus ſeurement affermer & iurer, que ce point, qui eſt, que l'artiſan ne peut trouuer le bout de pas vn art. Nous en pouuons preſque dire autant de toutes les autres puiſſances, qui ſont à l'entour de nous: par ce que tout ainſi qu'on dit, qu'on n'a point troué d'eau au puis, dont nous auons parlé: auſſi on pourroit dire que la veüe n'eſt point aux yeux, ny l'ouïe aux oreilles, ny l'odoremēt aux narines, ny generalement le ſens en tous les organes, & inſtrumens des ſens: ny ſemblablement en l'entendemēt la cognoiſſance & intelligence. car commēt ſe pourroit-il faire que la veue, l'ouïe, l'entendement fuſſent abuſez, & que nous viſſions mal, nous oüyſſiōs mal, nous comprinſſions mal, ſi dedans iceux les apprehenſions des choſes eſtoiēt ſtables & fermes? Il faut donques qu'elles ſoient aſſeurées & fortifiées par le Createur. Nous auons aſſez parlé du lieu, auquel l'arbre florit. Parlōs maintenant de ſon fruit, lequel ſe donne à cognoiſtre par ce qui ſ'enſuit. Car il a inuoqué ce nō: *Seigneur Dieu eternel*. Ces mots ſuſdits declarent les puiſſances de celuy, qui eſt, d'autāt que ce mot de Seigneur montre celle par laquelle il commande: Et ce mot de Dieu, celle par laquelle il fait biē aux creatures: à raiſon dequoy

Iurement duquel il eſt loiſible d'vſer.

Le fruit de l'arbre, ſont les graces de Dieu.

Que ſignifient le mot de Dieu & le mot de Seigneur.

le tressainct Moyse en tout son traicté de la creation du monde vse du nõ de Dieu, d'autát que ce nõ conuenoit bien à la puissance, par laquelle le Createur a crée & embelli ses creatures: en ce donques qu'il est Seigneur, il peut deux choses, faire du bien, & faire du mal, rendant à vn chacun selon ce qu'il a fait: & en ce qu'il est bien-faicteur, il veut seulement l'autre, qui est de faire bien: Or le plus grand bien qui pourroit aduenir à l'ame, c'est de ne doubter point de toutes les deux puissances du Roy; mais oster & jetter toute crainte, qui prouient de la puissance Royalle, & faire reuiure en soy l'esperance & confiance, qu'elle a en la bonté & liberalité de Dieu, dont elle espere jouïr auec le temps. Au surplus ces mots, *Dieu eternel,* valent autant comme si on disoit, il fait bien non pour quelque temps, mais tousiours & continuellement: c'est luy qui fait du bien sans cesse: c'est luy qui sans intermission amassant ses dons les vns sur les autres, les donne par monceaux: c'est luy qui renouuelle ses graces, qui s'entretiennent les vnes aux autres, les liant & joignant ensemble: c'est luy qui ne laisse escouler pas vn temps, sans bien faire: c'est luy, qui est le Seigneur, & qui peut nuire. Cecy a esté requis par le bon chãpion Iacob sur la fin de ses saintes prieres, par ce qu'il dit en quelque part. *Et le Seigneur me sera pour Dieu*: comme s'il disoit: Il n'y sera plus en mon endroit de la souueraine puissance, qu'a le maistre sur son valet, mais me mõstrera sa puissance bien-faisante, propice, & salutaire, ostant celle crainte que donne le mai-

Dieu eternel.

stre à son seruiteur, & monstrant à l'ame, à laquelle il veut bien, sa bonne affection & amitié. Qui est l'ame, qui peut penser ceci, que le Seigneur & gouuerneur de l'vniuers, lequel ne change aucunemẽt sa nature, mais demeure tousiours en vn mesme estat, soit continuellement bon, & tousiours bien faisant? Certainement il est auteur de tous les biens parfaits, qui auiennent en grande abondance, & continuellement aux heureuses personnes: or c'est vn tres-grand rãpart pour la tranquillité & seureté d'esprit, de mettre sa cõfiance en vn Roy, lequel ne s'esleue point, estant enflé de la grãdeur de sa puissance, contre ses sujets, pour les tourmẽter: mais aime mieux par vne humanité & douceur soulager leur indigẽce, & les secourir de ses biẽs. Ce que donques nous auiõs promis a esté presque monstré: que l'arbre est icy pris pour Dieu, qui est auteur de toutes les choses, & que son lieu ne se peut trouuer parfait en pas vne creature: qu'il y paroist neantmoins quelque fois par la grace: & que le fruit soit ses graces eternelles, lesquelles incessamment & sans fin tombent comme pluye. Voilà comment le sage, ensuiuant l'art du premier & tres grand planteur, monstre l'agriculture. Or la saincte Escriture veut aussi que ceux, qui ne sont parfaits, mais sont encores apprentifs s'exercẽt en l'agriculture: car elle dit ainsi: *Quand vous serez arriuez en la terre, que le Seigneur Dieu vous donne, & aurez planté tout arbre fruitier, vous osterez l'immondicité, à sçauoir le fruit d'iceluy arbre, lequel sera immonde trois ans entiers, & ne sera point*

Dieu continuellement bon & tousiours bien-faisant.

Le grand bien que c'est de mettre sa fiance en Dieu.

Il est enioint d'émõder l'arbre.

mangé : mais à la quatriesme année sera sainct, & sera l'année du Seigneur, & à la cinquiesme année mangez-le hardiment : par ce que tout ce qui en prouiendra vous profitera : ie suis le Seigneur vostre Dieu. Il est donques impossible de planter les arbres fruitiers, dont les fruits sont bons à manger, auant qu'on soit arriué en la region, qui a esté donnée de Dieu, d'autāt qu'il dit : Quand vous serez entrez en la terre, & aurez planté tout arbre portant fruit bon à manger : tellement que tant que nous demeurerons dehors, nous ne pourrons cultiuer & labourer ces arbres là : & non sans cause : car quand l'esprit ne marche point par le chemin de sapience, ains estant destourné, se fouruoye, il s'adonne seulement aux arbres sauuages, qui sont ou steriles, ne rapportans aucun fruit, ou s'ils en rapportent, il n'est pas bon à manger : mais quand, estant entré au chemin de prudence, il monte aux beaux enseignemens d'icelle, & commence à courir par iceux : alors il cultiue les arbres fruitiers, qui rapportent des fruits bons à manger, au lieu de sauuages, qui sont tranquillité d'esprit au lieu de perturbation, science au lieu d'ignorance, bien au lieu de mal. Et pour ce que celuy, qui ne fait que d'estre introduit à la vertu, est bien loin de la fin, à bonne raison il luy est enjoint, apres qu'il aura planté l'arbre, de couper l'immōdicité. Mais voyons que veut dire cela. Les deuoirs qui sont au milieu, ont vne mesme raison, & sont semblables aux arbres fruitiers : par ce que tous d'eux portēt fruits fort profitables, les vns aux corps & les autres aux ames : mais il

L'esprit qui ne tient le chemin de sapience se fouruoye.

Les fruits de l'esprit.

y a beaucoup de choses mauuaises, qui pullulent & sur-naissent aux deuoirs metoyés, qu'il faut necessairement couper, à fin qu'elles ne gastent point les meilleures. Ne pourriõs nous dire que la restitution de ce qui a esté baillé en garde est vn arbre fruitier de l'ame? C'est arbre toutefois a besoin d'estre emondé, & merite bien qu'on y prenne garde. Comment le faut-il emonder? En cette sorte. Si tu as pris quelque chose en garde d'vn homme sobre, ne luy rend point quand il est yure ou prodigue, ou furieux: car s'il le reçoit lors, il ne s'en pourra ayder. Ne le rend point semblablement aux detteurs, ny aux seruiteurs: quand les vsuriers, & les maistres les espient: par ce que ce seroit trahison, non pas restitution. Ne garde point aussi la foy és choses de peu de valeur, pour en apres prendre de plus grandes. Les pescheurs qui jettent de petits apasts dedans l'eau pour accrocher les gros poissons, ne sont point blasmez, d'autant qu'ils disent qu'ils font cela pour la prouision du marché, & pour fournir tous les jours abondance de viures aus hommes: mais il ne faut pas que la personne rende ce qu'on luy a baillé en garde, qui est de petite valeur, comme vn apast, pour pescher quelque grand proffit, presentant bien de ses mains peu de cas, mais abusant en son esprit, celuy qui s'est fié en luy, de plusieurs & grandes choses: si donques tu retranches du depost comme d'vn arbre, ce qui est vilain & immõde: les dõmages, les embusches & surprises, les actes qui sont hors de temps & saison, & toute autre

Ordonnance touchant ce qui est baillé en garde.

Artifice des pescheurs excusé.

Comment il faut tailler & emõder l'arbre d'amitié.

chose semblable, tu rẽdras doux & amoureux ce, qui fust deuenu sauuage & reuesche. Autãt en faut-il faire à l'arbre d'amitié : car il faut tailler & couper, pour la garde de ce qui est meilleur, les rejettons, qui sont les ensorcelemens & enchantemens dont vsent les paillardes, enuers leurs amoureux, les trõperies dont vsent les flateurs qui mangent à nostre table. Nous voyons que les paillardes qui gaignẽt leur vie à la beauté de leurs corps, accolent & embrassent leurs amoureux, cõme s'elles les aimoient bien fort, & neantmoins n'aimẽt qu'elles mesmes, & non leurs amoureux, ayans la bouche beante aux presens qui se font chasque iour: nous voyons pareillement que les flateurs, combien qu'ils gardent quelquefois dedans leurs cœurs vne rancune indicible: toutefois d'autant qu'ils aiment la friandise & gourmandise, caressent ceux qui fournissent des viandes à leurs desordonnez appetits: mais l'arbre de la sapience non contre-faite, ayant secoüé & despoüillé toutes ces choses-là, rapportera à ceux qui en vseront, vn fruit tres-vtile, à sçauoir vne bõne & loyale foy, laquelle ne pourra estre corrompuë par quelque don & present que ce soit : par ce qu'elle ne se propose autre chose sinon de vouloir bien à son amy, pour l'amour de luy seulement, & non d'autre : au contraire les paillardes & flateurs ne regardẽt qu'à leur profit particulier : les paillardes en tirant tousiours quelque bien de leurs amoureux, & les flateurs, de ceux qui se laissent flatter d'eux: parquoy il faut couper de l'arbre d'amitié

L'arbre de sapience non contrefaite.

La superstition est vn reietton superflu de la religion.

mitié, ces feintises & tromperies, comme pestes dommageables qui furnaissent. Les sacrifices aussi & les ceremonies qu'ō y garde, sont tres-belles plantes: mais il s'y engendre souuēt vn mal, à sçauoir la superstition, lequel il faut couper auparauant qu'il se fortifie: car il y en a plusieurs, qui pensent que la pieté consiste à sacrifier force bœufs, ne se soucians point de desrober, de renier ce qu'on leur a baillé en garde, renier leurs debtes, de piller, de prendre de tous costez, pourueu qu'ils en distribuent vne partie aux autels: estimans, tous meschans qu'ils sont, que la peine de leurs pechez leur est remise & pardōnée. Mais ie leur voudroy bien dire ce mot: Messieurs, soyez asseurez que le cōsistoire de Dieu ne se laisse point corrompre par dons: & faut que vous entēdiez, qu'à tous ceux qui ont vne conscience mauuaise, quand tous les iours ils ameneroient à l'autel cent bœufs, & les sacrifieroient, Dieu leur tourne le dos: au contraire quand les gens de bien n'en sacrifieroient pas vn, Dieu neantmoins ne laisseroit pas de les receuoir & accueillir: par ce que Dieu se resiouït des autels sans feu, à l'entour desquels les vertus sont assemblées; non pas des autres où on allume de grands feux pour brusler les desplaisantes offrādes des profanes & meschans, lesquelles ne font que ramenteuoir à Dieu les fautes & pechez qu'on a commis. A ce propos Moyse dit en vn certain lieu: *Le sacrifice ramenteuant le peché.* Parquoy il faut émonder & couper toutes ces choses qui sont cause d'vn grand dommage, suiuant la pa-

Pestes à amitié.

Aduertissement pour ceux qui font de grāds sacrifices ou aumosnes, & viuent iniquement.

role de Dieu, laquelle commande d'oster toute l'immondicité du bois qui est planté, portant fruit bon à manger: mais nous sommes si grossiers, que, combien qu'on nous enseigne ce qu'il faut faire, toutesfois nous ne pouuons prouffiter en l'apprenant: ce que neantmoins sçauent bien faire ceux qui d'vn bon naturel apprennent d'eux-mesmes, espluchans le bien d'auec le mal, qui y est enueloppé, comme le vaillant Iacob, surnommé Champion: car celuy-là a despoüillé la verge de sa tenue pellure, ayant osté tout à l'entour le verd, à fin qu'estãt totalemẽt raclée la bigarreure noire & obscure, qui est au milieu, non artificielle, ains naturelle, le blãc frere du noir apparust: à raison dequoy a esté arresté par loy ordõnée sur la Lepre, que celuy qui n'est point teint de couleurs bigarrées, mais est tasché de taches blanches par tout le corps depuis la teste jusques au bout des pieds, est net: à fin que selon la similitude du corps, ayans despoüillé finesse, feintise, double courage, nous receuions vne couleur simple & certaine de verité. Dire doncques qu'il faut émonder l'arbre, cela a vne raison fondée en la verité: mais il n'est pas si asseuré pour le regard du fruit: par ce que le jardinier n'emonde pas la figue, ou le raisin, ny generalement aucun fruit, & toutefois il dit: Le fruit de cét arbre sera trois ans immonde, vous n'en mangerez point. comme s'il auoit accoustumé d'estre tousiours purgé & nettoyé. Pour accorder cecy il faut dire, que cette maniere de parler est du nombre de celles qui ont vn sens caché,

d'autant qu'elle ne s'accorde pas bien ainsi qu'elle est couchée. Or elle se peut prendre en deux sortes. La premiere est telle : *Le fruit de l'arbre de trois ans sera* : puis on lira à part, *Non émondable* : & incontinent apres, *Ne sera point mangé*. L'autre sera : *Le fruit de cet arbre ne sera emondé par trois ans* : & puis on dira à part, *On n'en mangera point*. Par ainsi selon le premier sens on pourra dire que les trois ans se prennent pour les trois parties du temps, qui sont le passé, le present, & le futur. Le fruit donques de la science sera, durera, & demeurera sain & entier en toutes les parties du temps, c'est à dire, il ne perira jamais : d'autant que la nature du bien est incorruptible : & le fruit non emondé ne sera mangé : d'autant que les nets, sains, & honnestes propos nourrissent l'ame, & font croistre l'entendement : mais les contraires ne la nourrissent point, ains engendrent maladie, & à la fin la mort. Selon l'autre sens on pourra dire. Tout ainsi qu'aux disputes des Dialecticiens ce mot, Indemonstrable, se prend en deux sortes, ou que mal aisément peut-il estre monstré, pour la difficulté qui y est : ou qu'il est de soy si clair, qu'il n'a besoin de preuue d'ailleurs, & y adjouste-on foy pour l'apparence grãde qui est en luy : aussi ce mot, non emondé * se peut prendre pour le fruit qui a besoin d'estre nettoyé & purifié, ou bien pour celuy qui de sa nature est tresnet & luysant : comme est le fruit de science, lequel est aux trois annees, c'est à dire aux trois temps, & à iamais tresnet & tresreluisant, n'estant

Allegorie.

Propos honneste nourriture de l'ame.

Indemonstrable pris en deux sortes.

Ce mot Grec ἀπερικάθαρτος donne mieux à entendre cecy en sa langue.

ombragé d'aucune chose dommageable, n'y ayant affaire de bains & lauements, ou generalement d'aucune chose pour le nettoyer: *mais à la quatriesme année*, dit-il, *tout le fruit sera saint, qui sera l'anneée du Seigneur*. Il semble que le Prophete par son parler face grand cas en plusieurs endroits de ses loix, & principalement au discours de la creation du mõde, du nombre quaternaire: par ce qu'il dit là, que cette sensuelle & pretieuse lumiere, laquelle se donne à cognoistre quand & quand les autres choses, & le Soleil, & la Lune, qui l'engendrent, & la tres-sacrée cõpagnie des astres, qui bornent la nuict, le iour, les mois, & années par leurs presences & absences, & monstrent la nature du nombre (qui est le plus grãd bien qui eust peu auenir à l'ame) ont esté creez le quatre iour: maintenãt aussi l'honore-il grãdemẽt, ne dédiant point à Dieu en autre temps le fruit des arbres, qu'à la quatriesme année, de leur plantement, ce qui a vne raison fort naturelle, & morale: car les racines de l'vniuers, dont est composé le monde, sont quatre, la terre, l'eau, l'air, & le feu: les saisons de l'année sont en pareil nombre, l'hyuer, l'esté, & les metoyennes, qui sont le Printemps, & l'Automne. Il est aussi le plus ancien nombre des quadrangles, ayant les encoigneures droites, comme il appert par la figure Geometrique: ces angles representent notoirement la droite raison, laquelle est la viue & perpetuelle fontaine des vertus: au reste il est necessaire que les costez du quadrangle soient égaux. Or

Excellence du nombre quaternaire.

Nombre quadrangulaire.

l'egalité est la mere de Iustice, qui est la princesse des vertus. par là est notoire que ce nombre, sans les autres choses, est le signe de l'egalité, de Iustice, & de toutes les vertus. le quatre est aussi appellé Tout, par ce qu'il contient par sa vertu & puissance tous les autres nombres iusques au dix, & mesmes le dix : quant à l'vnité, qui est deuant luy, il est assez notoire: quant aux autres qui sont apres l'vnité, il est facile à voir par la supputation des nombres: & si nous mettrõs ensemble vn, deux, trois, quatre, nous trouuerõs ce dont nous doubtons : d'autant que d'vn, & de quatre le cinq se fera, de deux & le quatre le six, & le sept de trois & de quatre : & selon la triple composition d'vn, de trois, & de quatre, le huit: & de rechef du deux, du trois, & du quatre, le neuf : mais le dix est fait de tous, d'autant qu'vn, deux, trois, quatre font le dix. Pour cette cause Moyse a dit qu'à la quatriesme année le fruit sera saint : car il a vne proportion egale, entiere, pleine, & (pour dire en vn mot) generale, à raison du dix qu'il engendre, lequel est la premiere borne & mere des nombres composez des vnitez: on dit aussi que le dix & le quatre, chacun en son endroit, est tout le nombre : le dix en effect, & le quatre en puissance. Au surplus il est dit que le fruit de science n'est pas seulemẽt saint, ains aussi loüable, & non sans raison : par ce que la vertu est chose sainte ; mais encore plus la recognoissance du bien qu'on reçoit : or ce n'est pas rendre graces à Dieu, comme pensent plusieurs, que de bastir des Temples, faire des of-

Egalité, mere de iustice.

Le quatre est appellé Tout.

Le quatre contient les autres nombres iusques à dix.

Le dix & quatre contiennent tout nombre.

Comment il faut rendre graces à Dieu.

Reg. 2.

frandes & sacrifices, d'autánt que tout ce monde ne luy seroit temple suffisant pour y estre honoré, mais il y faut venir par louanges & hymnes, non par ceux que chanre simplement la voix mortelle: mais que l'ame immortelle & trespure chante auec mesure & melodie. A ce propos on raconte vne ancienne fable inuentée des sages, & depuis (comme ordinairement il auient) paruenuë successiuement de pere en fils à la posterité, n'ayant point passé outre nos oreilles conuoiteuses d'apprendre. Quand (dit-on) le Createur eut acheué tout le monde, il demanda à vn certain prophete, s'il desiroit encore quelque creature de celles qui sont en l'eau, en la terre, ou en haut en l'air, ou tout au bout du Ciel: Le prophete respondit, que toutes les choses estoient parfaites & accomplies: mais qu'il en souhaittoit encore vne autre, qui defailloit, à sçauoir la parole pour les loüer: laquelle ne loueroit pas tant leurs excellences, qui nous semblent petites, & de nulle valeur, qu'elle les annonceroit: d'autant que la narration des œuures de Dieu est vne tres-suffisante loüange d'iceux, n'ayans besoin d'aucune ayde de dehors, pour les embellir, veu qu'ils ont pour leur loüange la vraye verité. Apres que le Createur du monde eust oüy ce qui a esté dit, il loüa fort le Prophete, & non long temps apres apparut la race des Musiciẽs & Châtres, laquelle nasquit d'vne des puissances, qui estoit autour de luy, de la vierge Memoire, laquelle plusieurs personnes, detournãs le nom, appellent

Question fabuleuse proposee de Dieu à vn Prophete.

Vne seule chose souhaitable pour l'accomplissement du monde.

Mnemosyne. Voilà la fable de nos ancestres, suyuant laquelle nous disons qu'il n'y a point d'œuure plus propre à Dieu, que de bien faire, ny à la creature que de rendre graces, ne le pouuant recompenser autrement : car si quelqu'vn, recognoissant le bien, vouloit rendre vne autre chose, au lieu de ce qu'il a receu, il trouueroit qu'elle appartient à celuy, qui a fait tout, non pas à la creature, qui la presente. Puis que dõques nous auõs appris, qu'il n'y a qu'vn seul œuure, qui nous appartient, dont nous puissions honorer Dieu, qui est de luy rendre graces, exerceons nous tousiours en iceluy tãt par voix, que lettres honnestes, & ne nous lassons jamais à composer oraisons de louãges ou poëmes, à fin que tant en vers, que sans vers, & aussi en toutes les deux sortes d'Oraison, soit en parlant, soit en chantant, nous reuerions le Createur du monde, & le monde: estãt le Createur, dit quelqu'vn, tresbon auteur, & le monde de toutes choses creées la plus parfaite. Au reste apres qu'à la quatriesme année, & au quatriesme nõbre tout le fruit de l'année aura esté consacré, nous en aurons la jouïssance la cinquiesme année : par ce qu'il dit: *A la cinquiesme année mãgez le fruit.* Aussi selon la loy de nature il faut que la creature aille apres le Createur: encores se doit on biẽ esbahir, qu'on a le secõd lieu. Or il nous dedie le fruit de la cinquiesme année, d'autãt que le cinq est vn nõbre familier au sens, lequel (s'il faut dire la verité) nourrit l'entendemẽt : maniãt ou par les yeux les qualitez des couleurs & figures, ou par les oreilles

Μνημοσύνη.

Le propre de Dieu est de bien faire, & de la creature, rẽdre graces.

Permis à la cinquiesme année de manger le fruict.

Le Quinaire nombre familier aux sens.

toutes sortes & proprietez de voix, ou par les narines les odeurs, ou par la bouche les saueurs; ou par la puissance, qui est esparse par tout le corps, qu'on a accoustumé d'appeller l'attouchement, les choses molles qui obeïssent, & les dures qui resistent, ou les choses polies & rudes. Ceci nous est facilement monstré par les enfans de Lia, c'est à dire de la vertu, nõ toutefois par tous: mais par le quatriesme & cinquiesme: car Moyse, parlant du quatriesme, dit qu'apres qu'il fut né, la mere demeura quelque temps sans enfanter, & fut appellé Iudas, qu'on interprete confession à Dieu: mais le cinquiesme fut nommé Issachar, qu'on interprete Loyer: or si tost que l'ame l'eut enfanté, elle dit ce qui luy aduint: par ce qu'elle l'appella, dit-il, Issachar: qui vaut autant à dire comme Loyer. Iudas dõques, c'est à dire l'entendement loüant & benissant Dieu, & s'exerceant incessamment aux chants de loüange pleins d'actions de grace: c'estoit veritablemẽt le saint & loüable fruit, qui n'estoit pas produit des arbres de la terre, ains de la raisonnable & sage nature: pour cette cause on dit que la nature qui l'auoit enfanté cessa d'enfanter, d'autant qu'elle ne sçauoit de quel costé tourner, estant jà paruenuë au terme & but de la perfection. car entre tous les beaux faits, qui furent jamais, il n'en a point esté produit de plus beau & plus parfait, que l'hymne & chant, qui est à la loüange du Pere de l'vniuers. Or le cinquiesme fils de la cinquiesme année, dont nous recueillons le fruit est semblable, d'autant que le

Les enfans de Lia representent les enfans de la vertu.

Interpretation du nom de Iudas.

Issachar.

laboureur reçoit certain loyer des arbres à la cinquiesme année: & le fruit de l'ame, c'est Issachar, qui estoit appellé loyer à bõne raison, ayant esté produit apres celuy qui rend graces, Iudas: par ce que c'est vn grand gain à celuy qui recognoit le plaisir qu'on luy fait, que de rendre graces. Au reste les fruits des arbres appartiennent à ceux qui les possedent: mais le fruit de science & prudence, n'est point à l'hõme, ains (comme dit Moyse) au grand & tres-puissant gouuerneur: d'autant qu'apres ces mots, *le fruit d'iceluy*, il met, *Ie suis vostre Seigneur Dieu:* monstrant euidemment par là, que Dieu seul est le Seigneur du fruit qui prouient de l'ame. A cecy s'accorde ce qui est dit par vn certain Prophete: *Ton fruit est prouenu de moy. Qui est le sage qui entendra cecy? qui est l'homme prudent & aduisé, qui le cognoistra?* car il n'appartient pas à tous: mais seulement aux sages de sçauoir à qui est le fruit de l'esprit. Nous auons, selon nostre pouuoir, parlé de l'agriculture tres-ancienne & tres-sacrée, de laquelle le Createur a vsé en l'endroit du monde, plante tres-fertile, & consequemment de l'autre, en laquelle, l'homme de bien s'exerce: & des quatre loyers, & des commandemens & ordonnances des loix, qui tendoient aux mesmes fins. Considerons maintenant l'art du vigneron, qui est vne espece d'agriculture, & en laquelle s'est exercé le iuste Noé. *Il est dit que Noë a commencé d'estre homme de labour, qu'il a planté la vigne, a beu du vin d'icelle, & en a esté enyuré.* Ce iuste donques accoustre & cultiue la plante

Psal.

De l'art du vigneron

d'yurongnerie fort dextrement & sagement, laquelle les gens dépourueuz d'esprit & d'entendement manient sans art & discretion. Pour ceste cause il faut que nous disions de l'yurognerie ce qu'il conuient en dire : d'autant que par ce moyen nous connoistrons incontinent la vertu & puissance de la plante, dont elle procede : vray est que nous remettrons ce qu'en a dit Moyse en autre temps, pour le mieux espl ucher : maintenant nous rechercherons ce qu'en ont pensé les autres. Car cette matiere a esté non mediocrement estudiée & espluchée de plusieurs Philosophes. On demande si le sage s'enyure. Il y a deux sortes d'enyurement, l'vne quand on est plein de vin, l'autre quand on radote pour le vin qu'on a beu, de ceux qui manient ceste question, aucuns ont dit, que l'hōme sage ne prendra point trop de vin, ny en perdra le sens : d'autant que l'vn est peché, & l'autre est cause du peché, & les doit l'homme de bien tous deux fuïr: les autres ont dit qu'il est loisible au sage de se remplir de vin, & qu'il n'en perd pour cela la raison : d'autant que la prudence qui est en luy, est suffisante pour resister à tout ce, qui tascheroit à luy nuire, & peut abbatre la mutinerie, qui se trouueroit en l'ame : cette prudence, dont il est enuironné, est si forte & puissante, qu'elle esteint les passions, quand bien elles seroient embrasées de la rage brustāt d'amour: ou échauffées de beaucoup de vin bouillant, de sorte que par son moyen il deuient victorieux : car tout ainsi qu'entre les personnes

De l'yurognerie.

Question si le sage s'enyure.

Deux sortes d'enyurement.

La grande force de prudence.

qui se plongent au profond de la riuiere, ou de la mer, celles qui ne sçauent nager, perissent: mais les autres, qui entendent bien l'affaire, se sauuent incontinent: aussi la grande abondance de vin, noyant, comme vn torrent, l'ame ja toute appesantie, quelquefois l'enfonce au fin fons d'ignorance, quelquefois estant souleuée du sçauoir salutaire, ne luy peut faire mal. De ceux-cy les vns (selon mon aduis) ne considerans point le grand circuit du mal, auquel ils mettent le sage, le font descendre, comme les oiseleurs les oiseaux, du Ciel, où il est, en la terre, à fin qu'ils l'enueloppent des mesmes miseres, dont ils sont detenuz: les autres regardāt à l'attrempance, sont contrains de confesser, que celuy, qui prend du vin plus qu'il ne luy faut, deuiēdra impuissant, chancellera, & non seulement laissera aller ses mains en bas de foiblesse, comme les champions, qui sont vaincuz, mais aussi penchant le col, la teste, s'agenoüillant, & trainant son corps, en fin tombera. Le sage, sçachant bien cecy, ne voudra jamais venir de son bon gré au combat de beuuerie excessiue, si ce n'est pour quelque grand bien, cōme pour le salut de son pays, ou l'hōneur de ses pere & mere, ou seureté de ses enfans, & de ses tres-proches parens ou pour dire en vn mot, pour quelque bon affaire particulier ou public: car il ne souffrira jamais que dedans luy, entre vn venin mortel, si les occasions ne le contraignent de sortir de la vie, cōme de son pays, d'autant que l'enyurement est vne poison, laquelle, encores qu'elle ne

Impuissance prouenant de trop prendre de vin.

Le sage ne viendra au combat de beuuerie, si ce n'est pour bonnes & sainctes causes.

ſoit cauſe de la mort, elle eſt neantmoins cauſe d'vne manie & troublement d'eſprit. Mais pourquoy eſt-ce qu'on n'appellera point le troublement d'eſprit, Mort, veu que la principale & meilleure partie de nous, qui eſt l'entendement, perit? Certes il me ſemble que, ſ'il falloit choſir, ſans doute on choiſiroit pluſtoſt la ſeparation de l'ame d'auec le corps, cõme vn mal leger, au lieu d'vn peſant, que la manie & troublement d'eſprit. Pour cette cauſe nos anceſtres ont appellé la vertu de l'operation ou action de vin, Mainomenon, c'eſt à dire, furieuſe, & les Bacchides, qui eſtoient eſpriſes d'iceluy, Mainadas: par ce que le vin cauſe à ceux qui ſ'en rempliſſent outrageuſement vne rage & folie. Voilà le preambule de cette preſente conſideration. Paſſons maintenant au diſcours d'icelle. Il y a en cecy deux opinions: L'vne tient que le ſage ſe peut enyurer: l'autre ſouſtient fermement au contraire, qu'il ne ſ'enyure point. Commençons premierement à déduire les raiſons & arguments de ceux, qui tienent la premiere opinion. Pour à ce paruenir, il faut entendre, qu'entre les choſes il y en a qui ſont homonymes, & les autres ſynonymes: il eſt notoire que l'homonymie & ſynonymie ſont contraires: d'autãt que l'homonymie, c'eſt quand vn nom eſt baillé à pluſieurs ſujets, mais la ſynonymie n'eſt que d'vn ſujet: comme ce nom, chien, eſt totalement homonyme, d'autant que pluſieurs choſes diſſemblables ſont comprinſes en ce nom, ſignifiées par luy: car la beſte terreſtre, qui ab-

μαινομένην. *μαινάδας.*

Homonymes & ſynonymes, en quoy different.

baye, est chien : aussi est la beste marine. & l'astre celeste, que les Poëtes appellent automnal, à cause qu'il paroist lors que l'automne commence, pour acheuer & faire meurir les fruits : on surnomme aussi Aristippus & Diogenes, & infinis autres qui les ont suiuis, Philosophes Cyniques. Il y a autres diuers noms, qui ne signifient qu'vne chose, comme fléche, trait, dard, par ce que tout ce qui est dardé & tiré de la corde de l'arc, au but, est nommé par ces noms. Le semblable est de rame, auiron, gasche, qui sont instrumens dont nous nous aydons en la nauigation, au lieu de voiles : car quand la nauire ne peut estre aidée des voiles : ou par ce qu'il n'y a point de vents qui soufflent, ou par ce que les vents sont contraires, alors les forsaires, qui sont assis aux bancs d'icelle, estendans ces outils, cõme des aisles aux deux costez, la font voltiger : au moyẽ dequoy la nauire, estant enleuée en haut, semble plustost courir par les ondes, que les couper ; tellement qu'à la fin, courant d'vne grand' vistesse, paruiẽt au port de salut, où elle est asseurée. dauantage ces noms baston, baguette, quinette, sont noms diuers, qui toutefois signifient vne mesme chose ; propre à battre, s'appuyer fermemẽt de peur de chãceller, & autres actions. Nous n'auons pas dit cecy, à fin que nous fussions longs en paroles : mais à fin que nous entendissions plus clairement ce que nous cherchions. Nos anciens ont appellé Acraton, tant le vin, que Methy, c'est à dire enyurement, dont souuent vsent les Poëtes. Or si

ἄκρατον, c'est à dire pur.

μέθυ.

ἶνος καὶ μέθυσμα.

οἰνῶσθαι καὶ μεθύειν

ces noms Grecs synonymes, oînos, & Méthysma, & autres qui descendent d'eux, signifient vn mesmesme sujet, il s'ensuiura que ces manieres de parler, plein de vin : & s'enyurer, ne signifieront qu'vne mesme chose, combien que soient diuers noms : d'autant que tous les deux monstrent vn excessif vsage de vin, lequel pour plusieurs raisons l'homme de bien doit fuir. Par là appert que celuy qui sera trempé de vin sera yure, & qu'il ne se trouuera point plus mal de l'enyurement, que s'il auoit pris simplement du vin. Voyla vne sentence, comment le sage s'enyura, declaree. La seconde est telle, les hommes de maintenāt, hors-mis vne petite partie, n'ont rien de semblable auec les anciens, mais sont discordans d'eux tant en paroles, qu'en faits: car ils ont reduit la sainte & puissante parole en vne maladie incurable & ruïne, & au lieu de l'entretenir en vne bonne, pleine, & forte dispositiō, l'ont aneantie, la faisant deuenir, elle qui estoit massiue, solide, & nerueuse, comme quelqu'vn a dit, enflee & bouffie cōtre sa nature, de mauuaise humeurs, en l'enflāt seulemēt d'vne vaine boursouffleure: tellement qu'elle par faute de vertu & suffisante, se rompt, principalement estant fort tenduë: les œuures aussi où il falloit prendre garde, les ont, par maniere de dire, fait deuenir de masles femelles, de belles laides, de sorte que peu de gens suiuēt tant en paroles, qu'en faits, l'antiquité. Les Poëtes donques, les historiens & tous ceux, qui faisoient profession de la musique au temps passé, estoient en reputation &

Les hommes de maintenant dissemblables aux anciens.

florissoient, non par ce qu'ils donnoiēt du plaisir aux oreilles par des rythmes & chants de musique: mais par ce que s'il se trouuoit quelque chose dedans l'esprit qui fust ébranlée ou rompuë, ils le remettoient, & ce qui estoit consonant & accordant l'adaptoyent aux mysteres de la nature & vertu: au contraire en ce temps cy on ne voit que cuisiniers, rotisseurs, teinturiers, parfumeurs, lesquels ne font qu'enclorre & enueloper les sens de quelque nouuelle couleur ou figure, ou odeur ou saueur, pour puis apres saccager le chef, qui est la raison. Mais pourquoy est-ce que ie recite tout cecy? A fin que ie monstre que les gens de maintenant n'vsent pas du vin comme les anciens; par ce que maintenant les personnes boiuent coup sur coup, & sans reprendre l'aleine, jusques à ce que le corps & l'esprit n'en peuuent plus, commandans tout joyeux aux sommeliers de leur verser à boire: que si on tarde trop, ils se courroucent, d'autant (comme ils disent) qu'on laisse refroidir le breuuage chaud; en ce faisant ils representent aux assistans le troublement d'esprit & forcenemēt, dont fait mention Homere, qui est le combat des yurognes, auquel ils s'entredonnēt de beaux & grands coups, se mangeans les vns les autres les oreilles, le nez, les bouts des doits, & autres parties du corps, qu'ils peuuent treuuer. Voilà les beaux loyers de ceste nouuelle, & depuis vn peu florissante recreation: tout le cōtraire est de l'ancienne & vieille: d'autant que les anciens commençoiēt à faire leurs bonnes œuures aux sacrifices, estimās que l'issuë en seroit bōne; & cōbien que

La musique du temps iadis.

On n'vse pas maintenant du vin comme on faisoit le tēps passé.

le temps quelquefois requist qu'ils fissent premierement leurs affaires, toutefois ils faisoient leurs prieres & sacrifices auparauant, estimans estre le meilleur d'attendre & differer vn petit: aussi la hastiueté & soudaineté inconsiderée est dommageable, mais le retardement apporte, auec vne bonne esperance, proffit. Sçachans donques bien, que l'vsage du vin a besoin d'vn grand soin, ils n'en prenoient pas tousiours, ny beaucoup: mais honnestement & en temps oportun: car apres qu'ils auoient fait leurs prieres & sacrifices, s'estans reconciliez à Dieu, & ayans nettoyé leurs corps & leurs ames; les corps des bains, & les ames des ruisseaux des loix, & de la bonne instruction, ioyeux & gaillards se tournoient à vne maniere de vie escharse & attrempée, ne retournans le plus souuent à la maison, mais demeurans aux téples, dedans lesquels ils auoiét sacrifié: afin qu'en leur souuenant des sacrifices, & portant honneur & reuerence au lieu, ils fissent veritablement vn banquet sacré, ne pechans ny en parole, ny en faits: dont viene (à ce qu'on dit) ce mot Methyein, par ce que c'estoit la coustume des anciens de boire apres auoir sacrifié. A qui donques sera plus propre l'vsage du vin, qu'aux gens de bien, ausquels appartient l'vsage des sacrifices, qui se font deuant boire? car le sacrifice de l'homme meschant n'est point sacrifice, ores que sans discōtinuation il presente tous les iours dix mille bœufs: d'autant que la principale hostie, qui est dedans luy, à sçauoir l'ame, est soüillée & gastée:

Delay profitable.

On vsoit de vin apres les sacrifices.

μεθύειν. μετὰ τὸ θύειν.

gastée: Or il n'est pas licite que ce qui est gasté touche l'autel. Voilà la seconde raison pour monstrer que Methein, c'est à dire, boire du vin, n'est point chose estrange de l'homme de bien. Il y en a vne autre troisiesme qui se trouuera probable selon vn autre sens qui est tel: Aucuns estiment qu'on n'a pas donné ce nom de Methy au vin, par ce qu'on beuuoit apres les sacrifices accomplis: mais par ce que le vin est cause du relasche & soulas de l'ame: vray est que l'esprit de ceux, qui ne sont point sages, se lasche à plus grande licence & liberté de pecher: mais celuy des sages se lasche à la tranquillité, resiouissance, gayeté, & ioyeuseté: d'autant que le sage, ayant beu du vin: est plus doux & gratieux, que quād il n'en a point beu: de sorte que nous ne faudrons point de dire que le sage beura du vin. Il faut aussi que nous disions ceci, que l'homme de bien n'a point accoustumé, à cause de la vertu & sagesse, qui est en luy, d'estre triste, rude, & reuesche, ayant le cœur serré d'vn remors de conscience, & fascherie: mais est tousiours gay, paisible, plein de ioye & liesse: dont auient que quelquesfois il gosse auec vne grace, & donne de petits brocards, accordant toutefois son ieu & risée auec vne grauité honneste, & à l'exēple des ioueurs de harpe lesquels meslans les contraires de la harpe bien accordée l'vn parmy l'autre en font vn bon accord. Certainement selon le tres-sainct Moyse, la fin de sapience c'est ieu & ris, non celuy auquel, les enfans depourueuz de prudence, s'amusent: mais l'autre que les vieux

μεθύειν.

μετὰ τὸ θύειν.

Le sage ayant beu du vin deuient ioyeux & doux: le fol & mal appris en abuse.

μεθυστικὸς [?] ...

& chenuz de bon conseil, non d'aage, pratiquent. Ne vois tu pas qu'il dit, que celuy, qui de luy-mesmes, & sans aide de personne a puisé la science, en laquelle il s'exerce, n'est pas participant du ris : mais que luy-mesmes est le ris ? C'est Isaac, qui est interpreté ris, lequel se resiouïst auec Patience & Souffrance pleine de bonne Esperance, que les Hebreux appellent Rebecca : or il n'est pas licite à l'homme priué & simple de voir ce diuin jeu, ains seulement au Roy, auec lequel la sapiéce a demeuré long temps, encore qu'elle n'y ait habité tousiours:ce Roy est apellé Abimelech, lequel regardant par la fenestre de l'œil clair & ouuert de l'esprit, à veu Isaac joüant auec sa féme: Car quel affaire peut auoir l'homme de bien & sage, sinon de se jouër, se resiouïr, prendre ses esbats auec la Patience & Attente des choses belles & honnestes ? Par là appert que le sage vsera de vin, pouuant beaucoup le vin aux bonnes mœurs, & apportant auec proffit relasche : d'autant qu'il augmente & fortifie le naturel d'vn chacun, soit bon ou mauuais, comme font beaucoup d'autres choses : car l'argent est cause de bien à l'homme de bien, mais au meschant est cause (comme quelqu'vn a dit) de mal : l'honneur semblablement fait fort paroistre le vice du fol, cóme il rend fort claire la vertu de l'hóme juste: aussi le vin qu'on prend rend celuy qui obeït à ses passions plus prompt à les suiure : comme l'autre, qui se comporte modestement plus benin & gracieux. Qui est celuy qui ne sa-

Le sage se resiouït auec Patience & Esperance.

Rebecca signifie Esperance.

L'argent, l'hóneur, & le vin, choses indifferentes.

che bien que quand de deux contraires il y en a vn qui s'adonne à plusieurs choses, que l'autre aussi necessairement s'y adonnera? comme estans le blanc & le noir contraires, si le blanc conuient aux choses bonnes & mauuaise, aussi fera le noir: de mesme, estans la sobrieté & yurognerie contraires, si (cõme ont dit nos anciens) les bons & mauuais sont participans de sobrieté, il s'ensuiura que l'yurognerie conuiendra à tous les deux, tellement que l'homme de bien s'enyurera sans faire tort à la vertu. S'il falloit icy vser, comme en jugement, non seulement de preuues artificielles & literalles, mais aussi de preuues de tesmoins; nous produirions en tesmoignage beaucoup d'excellens Medecins & Philosophes, qui confermment nostre dire, non seulement par leurs paroles, mais aussi par leurs escrits: par ce qu'ils nous ont laissé vne infinité de liures, qui sont intitulez de l'yurongnerie, dedans lesquels ils parlent seulemẽt du simple vin, ne touchans point à ceste yurongnerie, qui fait perdre le sens & l'entendemẽt, mais la laissant en arriere: de sorte que par leur confession appert, que boire du vin, c'estoit s'enyurer: & que le sage ne fait point de mal de boire tout sõ soul, pourueu que le tẽps s'y offre: au moyẽ dequoy nous ne sçaurions faillir de dire que le sage s'enyura. Or par ce que nul ne peut estre declaré vaincueur, s'il n'a quelque aduersaire, contre lequel il cõbate, d'autant que s'il combatoit contre luy mesmes, il sembleroit qu'il combatist contre son ombre, il faut mettre en

Les mots Grecs ont meilleure grace en leu. langue

5.

μεθύειν, τὸ οἰ

auant les raisons de ceux qui soustiennent le contraire, afin que le iugement en soit tresiuste, & que l'autre partie ne soit sans estre ouïe, condamnée. La premiere & la plus forte, c'est que personne ne veut dire son secret à vn yurongne: il s'ensuit donques que l'homme sage ne s'enyure point. Mais auparauant que de raconter toutes les raisons par ordre, il vaut mieux respondre particulierement à chacune, afin que nous ne semblions ennuyeux en nostre long langage. Quelqu'vn au contraire dira que par cette raison le sage ne sera jamais melancholicque & furieux, qu'il ne dormira point, & qu'il ne mourra point: celuy à qui n'auient rien de tout cela, certainement est sans ame, ou diuin, d'autant qu'il ne tient rien de l'homme: tellement que si quelqu'vn se veut seruir de cette raison, il la pourra aussi bien accommoder aux furieux, ou à celuy qui dort, ou à celui qui est mort, comme à l'autre, qui est yure: car il n'y a personne qui vueille dire son secret ou à vn homme furieux, ou à vn homme endormy ou à vn homme mort: mais trop biẽ à l'homme sage: le sage donques n'est point furieux, ne dort point, ny ne meurt.



TABLE BIEN AMPLE DES *noms, matieres, & choses notables contenuës és œuures de Philon Iuif, traduites de Grec en François, corrigées & augmentées, en ceste derniere impreßion.*

Par F. MOREL, Interprete du Roy.

A

D

Entendement Eunuque

G

L

O

Q

Qualité

R

S

V

FIN DE LA TABLE.

OBSERVATIONS ET CORRECTIONS sur quelques paſſages de la traduction des œuures de Philon, par FED. MOREL *Interprete du Roy.*

Page 307. ligne, *qu'on ne toucheroit point*, on pourroit traduire, *Qu'on n'endommageroit point leur terre.* Cela ſeroit plus conforme au texte correct de Philon, qui eſt μὴ τεμεῖν χωρίον. Comme M. Adrian Tornebus l'auoit cotté de ſa main en la marge de ſon liure, dequoy Monſieur Eſtienne Tornebus, Conſeiller du Roy en ſa Cour de Parlement, m'a de ſa grace aduerty.

Pag. 364. lig. *longueur, & huict*, liſez. *& vingt pour la largeur.* ce qui ſe rapporte au texte de l'Exode, chap. 26. il faut donc lire au Grec de Philon, πρὸς δὲ τὸ εὖρος εἴκοσι, ſuiuãt la correction dudit Tornebus.

Pag. 863. lig. paſſefillons, on peut lire, *ſes ſourcils grillez auec vn fer chaut*, ſelon la coniecture d'Adrian Tornebus, qui eſt, ἐγκεκαυμένη τὰς ὀφρῦς, au lieu de ἐγκεκαυμένη, où il ſemble que l'Interprete eſt leu, ἐγκλειμμένη.

Pag. 807. au milieu, au lieu de ces mots, *ils ſouffrirent libres leur deſtinee*, il eſt plus à propos de dire, *ils accomplirent*, ſelon la correction & eſcriture dudit Turnebus, lequel au lieu de ἐξέτλησαν, a remis ἐξέπλησαν.

Pag. 9. li. 8. au lieu de ces paroles, *quelle familiarité auroient ces œuures, &c.* on peut donner vn autre ſens plus clair, en diſant, *quelle accointance y auoit il de ces premiers engendrez auec les armes?* le texte Grec eſtoit corrompu, & ledit Tornebus l'a ainſi reſtitué, τίς δὲ τοῖς πρώτοις γενομένοις εἰς ὅπλα ἦν οἰκειότης.



Fautes à corriger.

Pag. 200. lisez, & estre entenduë.
Pag. 160. l. 4. vers la fin, lisez, par ce que.
p. 225. l. penultime, lisez le peché.
Pag. 384. l. penultieme, lisez, a esté chassé.
Pag. 385. l. 11. lisez, au lieu.
Pag. 417. l. 1. lisez, religion.
Pag. 184. l. 11 lisez, ou oraison.
& plus bas en marge, de la parole,
Pag. 183. soit, lisez, & non.
Pag. 1055. en marge, lisez, Antitheze.

De l'Imprimerie de Charles Chappellain, ruë des Carmes, au College des Lombards.

M. DC. XI.